Don Quichotte
de la Manche
en Français Contemporain.

Volumes 1 et 2.

De

Miguel de Cervantès Saavedra.

Nouvelle Traduction et Édition de

Laurent Paul Sueur.

Don Quichotte de la Manche
en Français Contemporain. Volumes 1 et 2.
by Laurent Sueur

Copyright © 2024 Laurent Sueur.
All rights reserved.

No part of this book may be reproduced
or used in any manner without the prior written permission
of the copyright owner, except for the use
of brief quotations in a book review.

To request permissions, contact the publisher at
l.sueur@yahoo.com

Ebook: ISBN 978-2-9595124-1-4

First ebook edition: July 2024.

Edited by Laurent Sueur.

Laurent Sueur
1 B rue Alfred Duthil,
76160 Darnétal.
France.

PREMIÈRE PARTIE

Prologue

Oisif lecteur, tu peux me croire lorsque je te dis que je voulais que ce livre, qui est le produit de la raison, soit le plus beau, le plus stylé et le plus intelligent possible, mais je n'ai pas pu aller contre les lois de la nature qui imposent que toute chose engendre ce qui lui ressemble. Aussi, qu'aurait pu imaginer mon esprit stérile et inculte, si ce n'est l'histoire d'une créature, maigre, forte et capricieuse, remplie d'idées originales conçues dans une prison habitée par l'ennui et des bruits effrayants? Le silence, un endroit paisible, une campagne souriante, des cieux sereins, le murmure des ruisseaux et la paix intérieure sont des choses importantes qui peuvent conduire les muses les plus stériles à donner naissance à des merveilles qui captiveront le monde.

Parfois, l'amour d'un père qui engendre un fils laid et sans aucune grâce lui bande les yeux, ce qui l'empêche de voir les défauts de sa progéniture. Ils deviennent même des qualités et des traits originaux quand il y fait référence devant ses amis. Quoique je semble être le père de don Quichotte, je ne suis que sont beau-père, c'est pour cela que je ne suivrai pas la coutume qui veut qu'avec les larmes aux yeux, ou presque, comme le font certains, je te demande, cher lecteur, de pardonner ou d'oublier les erreurs que tu pourras trouver dans ce livre, et cela d'autant plus que tu n'es ni un membre de la famille ni un ami. De plus, tu es le propriétaire de ton âme et de ton libre arbitre, que tu considères être exceptionnels, et tu habites dans ta propre maison, où tu es le seigneur et maître: aucun roi n'oserait lever des taxes sur ta propriété car tu es ton propre souverain. Par conséquent, tu peux faire tout ce que tu veux et exprimer librement ton opinion sur cette histoire: tu ne seras ni récompensé ni puni!

En fait, j'aurais voulu te la raconter comme elle est, sans le prologue décoratif, les sonnets interminables, ni les épigrammes et éloges que l'on trouver d'ordinaire au début des livres. Quoi qu'il en soit, bien qu'il fût un peu difficile d'écrire l'introduction que tu es en train de lire, ce fut une très bonne idée de le faire. Bien souvent j'ai pris la plume, et bien souvent je l'ai reposée, ne sachant que dire. Un jour, alors que j'étais perdu dans mes pensées, une feuille devant moi, la plume sur l'oreille, le coude sur la table et la main sur la joue, pensant à ce que j'allais écrire, un de mes amis, qui est spirituel et intelligent, remarqua mon hésitation. Il me demanda pourquoi j'étais aussi pensif. Comme je ne voulais rien lui cacher, je lui répondis que je pensais au prologue qu'il fallait écrire pour l'histoire de don Quichotte, ce qui me contrariait. En fait, je ne voulais pas publier tout de suite les exploits d'un si noble chevalier parce que...

...Mais pourquoi ne devrais-je pas avoir peur de ce que cet antique législateur qu'on appelle le public dira lorsqu'il découvrira que, après un sommeil prolongé bercé

par l'oubli silencieux, le vieil homme se réveille maintenant afin de raconter une histoire aussi sèche que de l'alfa, ennuyeuse, moche, superficielle, non-scientifique, sans annotations ou commentaires à la fin du livre, alors que d'autres ouvrages profanes et divertissants sont remplis de citations d'Aristote, de Platon et de plein d'autres philosophes qui transforment les auteurs à succès en érudits éloquents et savants? Que devrais-je dire de ceux qui citent la sainte Écriture? Certains diront que ce sont de nouveaux saints Thomas; d'autres les considéreront comme des docteurs de l'Église; le formalisme qu'ils partagent leur permet de dépeindre un amoureux lubrique, puis ils composent ensuite un joli petit sermon chrétien qui est une joie et un privilège d'entendre et de lire. Vous ne trouverez pas cela ici car je n'ai rien à écrire dans les notes de bas de page ou à la fin du livre; je ne suis même pas sûr d'avoir été influencé par des auteurs. Par conséquent, il est inutile de suivre l'exemple des autres et de citer leurs noms en tête du livre, par ordre alphabétique, en commençant par Aristote et en finissant par Xénophon, ou encore par Zoïle ou Zeuxis, bien que l'un soit une commère et l'autre un peintre. Mon livre va aussi manquer de sonnets au début; je veux dire de sonnets composés par des ducs, des marquis, des comtes, des évêques, des dames importantes ou de célèbres poètes. Je suis certain que si je demandais l'aide de deux ou trois poètes de mes amis, ils m'en écriraient quelques uns qui surpasseraient ceux des plus célèbres auteurs Espagnols.

En somme, mon cher ami, j'ai décidé que mon livre allait rester enseveli dans les archives de la région de la Manche, jusqu'à ce que le ciel envoie quelqu'un qui rajoute tous les ornements dont il est dépourvu, car je suis incapable de faire cela moi-même puisque je suis incompétent, ignorant et fainéant, trop fainéant pour chercher des auteurs qui diront ce que je peux dire sans leur aide C'est de là que viennent l'indolence et le manque d'intérêt que vous avez entrevus, qui sont deux bonnes raisons d'être dans cet état.

Quand mon ami entendit cela, il se frappa le front du creux de la main et, en éclatant de rire, me dit: «Mon Dieu, mon frère, vous éclairez ma lanterne. Je vous connais depuis longtemps et je vous ai toujours tenu pour un homme d'esprit sensé et sage dans toutes vos actions, mais je vois à présent que vous êtes aussi loin de tout cela que la terre l'est du ciel. Comment de petits problèmes aussi faciles à résoudre peuvent ennuyer un esprit aussi mûr que le vôtre et qui est accoutumé à surmonter des difficultés bien plus importantes? Je jurerais que cela ne vient pas d'un manque de compétences mais d'un excès de paresse et d'une absence d'imagination. Voulez-vous savoir si ce que je dis est vrai ou faux? Alors, soyez attentif: en deux coups de cuillères à pot je résoudrai tous les problèmes qui vous embarrassent et vous effrayent au point de vous faire renoncer à publier l'histoire de votre célèbre don Quichotte, le meilleur modèle de chevalier errant.»

«Dites-moi alors», répliquai-je en écoutant ce qu'il était en train de me dire, «comment pourriez-vous m'aider à vaincre mes peurs et m'éclairer? »

Il répondit: «Tout d'abord, vous devez résoudre le problème des sonnets, épigrammes et éloges écrits par des personnes importantes portant un titre nobiliaire. Vous devriez les écrire vous-même et, ensuite, les signer en utilisant un nom comme Prester John des Indes ou l'empereur de Trébizonde, car on dit qu'ils étaient d'excellents poètes. Si cela était remis en question par quelques pédants et titulaires du baccalauréat, vous n'auriez pas à vous en inquiéter car aucun bourreau ne coupe la main

de ceux qui écrivent ce genre de mensonges. En ce qui concerne les notes de bas de pages citant les sources d'information à l'origine des maximes et proverbes que vous avez mis dans votre histoire, vous n'avez qu'à vous arranger de façon à ce que la citation écrite en latin ait l'air naturelle. Aussi, vous devez les connaître par cœur, ou, du moins, les retrouver rapidement. Par exemple, si vous deviez traiter de liberté et d'esclavage, vous pourriez écrire:

La liberté ne se vend pas,
même pour tout l'or du monde (en latin).

Ensuite, dans la note de bas de page vous citeriez Horace ou celui qui l'a dit. S'il était question du pouvoir de la mort, vous déclameriez:

La pâle mort frappe d'un pied indifférent les masures des pauvres et les palais des rois (en latin).

En ce qui concerne l'amitié et l'amour que Dieu nous ordonne d'éprouver pour nos ennemis, les bonnes manières vous conduiront à ouvrir la Bible et à répéter ce que Jésus déclara:

Aimez vos ennemis (en latin).

Si vous voulez traitez des mauvaises pensées, invoquez ce passage de l'Évangile: c'est du coeur que viennent les mauvaises pensées (en latin). Quant à l'inconstance des amis, un couplet de Caton dit:

Tant que tu seras heureux,
tu compteras beaucoup d'amis.
Lorsque le ciel se couvrira,
ils te laisseront tout seul (en latin).

Grâce à ces courtes phrases écrites en latin, les gens considéreront que vous êtes au moins un grammairien, ce qui est une position enviable aujourd'hui.

En ce qui concerne les notes à la fin du livre, vous pouvez faire de cette façon: si vous avez à nommer quelque géant ce devra être Goliath car cela ne vous portera pas préjudice. En fait, vous retrouverez facilement la référence qui vous permettra d'écrire une longue annotation du genre: le géant Golias, ou Goliath, était un Philistin que le berger David tua d'un grand coup de fronde dans la vallée de Térébinthe, ainsi qu'il est raconté dans le *Livre des Rois*.

Ensuite, afin de montrer que vous êtes un érudit, un intellectuel et un cosmographe, vous devrez faire référence au Tage. Vous mettrez alors ce magnifique commentaire: 'Le Tage porte le nom d'un ancien roi d'Espagne. Il prend sa source quelque part et s'écoule jusqu'à l'océan après avoir baigné les murs de la célèbre cité de Lisbonne. On pense que le sable qu'il charrie est d'or, etc.' Si vous deviez mentionner des voleurs, je vous raconterais l'histoire de Cacus, que je connais par cœur. En ce qui concerne les prostituées, l'évêque de Mondoñedo est une autorité en la matière. Il vous prêtera certainement Lamia, Layda et Flora. Si vous deviez traiter de cruauté, Ovide

vous fournirait Médée. Bien sûr, vous emprunteriez les sorcières Calypso et Circé à Homère et Virgile, le vaillant capitaine Jules César à lui-même dans ses Commentaires et mille Alexandre à Plutarque. L'amour et deux onces de toscan vous conduiraient à devenir l'ami de Léon l'Hébreux, qui est un puits de science. Si vous détestiez les voyages, vous vous arrêteriez à De l'amour de Dieu de Fonseca, qui est un magnifique paysage espagnol qui résume tout ce que vous et votre ingénieux don Quichotte puissiez désirer découvrir sur ce sujet. En un mot, vous n'avez qu'à faire en sorte de citer les noms que je viens de dire, ou de mentionner leurs ouvrages, et je me chargerai du reste: je m'engage à vous remplir les notes de bas de page et d'ajouter quatre feuillets à la fin du livre.

Venons-en maintenant à ce que les auteurs n'oublient jamais: la bibliographie que l'on ne trouve pas encore dans votre travail. La solution est très simple: vous n'avez qu'à trouver un catalogue exhaustif de tous les auteurs classés alphabétiquement. Vous le mettrez alors dans votre livre. Ça n'a pas d'importance si l'astuce est grossière car vous n'utiliserez presque pas de citations. Bien sûr, un lecteur imbécile pourra croire que vous avez consulté tous ces livre pour composer votre belle histoire. Si ce répertoire n'a pas beaucoup d'utilité, au moins il fera croire aux gens que vous avez travaillé d'un manière sérieuse. N'ayant nul intérêt à cela, il est évident que personne n'essaiera de vérifier si vous avez utilisé cette bibliographie ou non. De plus, votre Don Quichotte n'a pas besoin de cette érudition puisque votre ouvrage est une attaque contre ces livres de chevalerie qui n'existaient pas dans les temps anciens. Ainsi, Aristote n'a jamais rêvé d'eux, saint Basile n'a jamais parlé d'eux et Cicéron n'a jamais eu à les comprendre. Ce qu'ils considèrent être vrai ne repose pas sur des observations astrologiques, des calculs géométriques ou des réfutations d'arguments utilisés en rhétorique. On ne doit pas mélanger la religion avec des thèmes profanes et, ensuite, faire un sermon, car le mélange que vous aller verser dans le calice est un vin qu'aucune intelligence chrétienne ne devrait boire. Tout ce que vous avez à faire est d'utiliser l'imitation à bon escient; plus l'imitation sera bonne, plus le style sera bon. Puisque votre propos est de saper l'autorité et le prestige que les gens ordinaires accordent aux livres de chevalerie, vous n'avez pas besoin de quémander des maximes de philosophes, des conseils de la sainte Écriture, des histoires de poètes, des discours de rhétoriciens ou des miracles de saints. Vous avez simplement besoin d'utiliser des mots clairs, honnêtes et bien placés pour que votre style devienne joyeux et musical. Autant que possible, vous devez vous exprimer clairement. Tâchez aussi, qu'en lisant votre histoire, les gens déprimés rient, que les rieurs rient encore plus, que les bonnets de nuit ne se fâchent pas, que les malins admirent tant d'originalité, que les personnes sérieuses ne la méprisent pas et que les sages la louent. En fait, vous ne devez jamais oublier que votre but est de détruire les fragiles fondements de ces livres de chevalerie qui sont détestés par beaucoup de lecteurs et admirés par un plus grand nombre encore. Si vous faisiez cela, ce serait une victoire formidable.»

J'avais écouté avec attention tout ce que me disait mon ami. Ses idées étaient bonnes et je n'essayai pas de m'y opposer. Alors je décidai de composer ce prologue. Ici, cher lecteur, tu verras l'intelligence de mon ami, tu auras la chance de rencontrer un tel conseiller en un temps si opportun et tu seras soulagé lorsque tu liras l'histoire sincère et sans détours du célèbre don Quichotte de la Manche. Tous les habitants du district de la plaine de Montiel disent qu'il fut le plus chaste amoureux et le plus vaillant chevalier

de la région, à son époque. Je ne veux pas que tu me remercies de te présenter un chevalier si noble et respecté; je veux que tu me saches gré de te permettre de devenir l'ami du célèbre Sancho Panza, son écuyer, dans lequel, à mon avis, j'ai résumé toutes les choses amusantes dites par les écuyers dans les milliers de pages composant ces stupides livres de chevalerie. Ceci étant dit, que Dieu te donne la santé et qu'il ne m'oublie pas non plus. Bonne continuation.

Urganda l'inconnue.
Au livre *Don Quichotte de la Mancha.*

Mon cher livre, si tu veux atteindre les bons lecteurs,
Tu devras être prudent.
De cette manière, les jeunes ne te diront pas
Que tu n'es qu'un débutant.
Lorsque les gens sont impatients,
L'impatience étant une chose stupide,
Très vite,
Sans essayer de comprendre
Toute la signification des choses,
Ces personnes finissent par lire tout le livre
Afin de montrer qu'ils sont intelligents.

L'expérience démontre
Que celui qui se rapproche d'un arbre
Peut bénéficier de son ombre.
À Béjar, la providence
Vous offrira un arbre étonnant
Qui porte des princes.
Une fois quelqu'un a vu un duc fleurir;
C'était le nouveau Alexandre le Grand.
Vous devriez y aller pour vous positionner
Sous son ombre car il porte chance.

Vous raconterez l'histoire d'un monsieur
Qui vivait dans la province de la Manche
Et qui se distrayait en lisant des livres
Qui le firent devenir fou.
Gentes dames, armes et chevaliers
Le transformèrent en une sorte
D'Orlando Furieux,
Un amoureux chaste
Qui essaya, avec obstination,
De rencontrer Dulcinée du Toboso.

Tu ne feras pas imprimer, sur la première page,
Ces armoiries indélicates
Qui battent toujours les petites gens
Lorsqu'elles jouent aux cartes.
Si tu te rabaisses dans la dédicace,
Ils n'oseront pas se moquer de toi.
Est-ce qu' Alvaro de Luna,
Hannibal de Carthage
Et le roi François emprisonné en Espagne
S'aventurèrent à se plaindre de leur sort?

Le ciel ne veut pas
Que tu sois aussi rusé que
Juan Latino, l'homme noir,
Et il ne veut pas que tu parles latin.
Ne me sermonne-pas!
Ne me dénigre-pas!
Car l'homme qui peut lire,
En tordant sa bouche,
fera que le palmier te demandera:
Pourquoi fleurissons-nous au même moment?

Ne rends-pas toutes les choses compliquées!
Aussi, tu ne dois pas prétendre connaître
Des gens inconnus
Car il est sage de fuir
Ce que tu ne connais pas:
Des inconnus, se cachant
Sous leurs chapeaux,
N'arrêtant pas de jouer des tours.
De plus, tu as beaucoup travaillés,
Même pour être respecté;
Ceux qui publient des choses stupides
Sont toujours maltraités par la postérité.

Je te dis qu'il est stupide
De vivre sous un toit de verre,
De ramasser des pierres
Et de les lancer à ses voisins.
Les hommes intelligents,
Lorsqu'ils écrivent des livres,
Ne se pressent pas.
L'auteur qui a pour but
De divertir les jeunes filles finit par écrire
Des choses stupides pour des filles bêtes.

Amadís de Gaule.
À don Quichotte de la Mancha.

Sonnet.

Vous avez imité la vie triste que j'ai vécue:
Esseulé et dédaigné par l'homme,
Sur les falaises de mon île,
Ma joie est devenue désespoir.
Vos yeux versèrent des rivières
D'eau salée dans votre calice;
L'humanité vous a volé vos objets
En argent, en étain et en cuivre
Afin que la terre soit obligée de mettre
Votre nourriture sur le sol.
Vous croyez qu'Apollon aux cheveux clairs,
Illuminés par le soleil,
Hâtera toujours le pas de ses chevaux,
Et, grâce à votre célèbre courage,
Vous êtes certain que votre pays sera
Toujours le meilleur et que votre sage auteur
Sera le plus célèbre au monde.

Don Belianís de Grèce.
À don Quichotte de la Mancha.

Sonnet.

J'ai cassé, coupé, cabossé et décidé tant de choses,
Plus que personne dans la chevalerie errante.
J'étais doué, vaillant et arrogant;
J'ai redressé mille torts et arrangé 100.000 disputes.
Les exploits forcent toujours
La célébrité à durer éternellement;
J'étais un prétendant courtois et gentil;
Les géants avaient l'habitude de devenir des nains Lorsque je me battais en duel.
La chance me faisait la révérence
Et, d'un seul coup,
La raison à quitté ma tête.
Même si la lune souffle dans la trompette d'or
Qui couvre mon destin de gloire,
Je t'envie, Ô grand Quichotte.

Madame Oriana.
À Dulcinée du Toboso

Sonnet.

Parce que cela est plus pratique,
Nous devrions, charmante Dulcinée,
Mettre Miraflores sur le Toboso
Et échanger Londres contre ton hameau!
Ton corps vêtu de ton uniforme
Et habité par tes désirs
Et le célèbre chevalier que tu as
Transformé en homme vertueux
Devraient regarder une bataille exceptionnelle.
J'aimerais m´échapper
De l'étreinte de messire Amadís
Comme tu le fis de celle du gentil don Quichotte.
Ainsi, ils envieraient celui qui d'ordinaire les enviait.
J'échangerais alors mon ancienne tristesse
Contre de la joie et pourrais profiter librement
Des plaisirs les plus simples.

Gandalín, écuyer d'Amadís de Gaule.
À Sancho Panza, l'écuyer de don Quichotte.

Sonnet.

Je te salue, homme célèbre.
Le destin t'a fait devenir écuyer;
Il a agi doucement et avec application,
Ce qui ne t'a pas déplu.
Tu as utilisé la binette et la faucille
Pour désherber les champs.
Ta sagesse plébéienne contrebalance la morgue
De l'homme prétentieux qui se moque de toi
Lorsqu'il te promet la lune.
J'aimerais posséder ton âne,
Ton nom et tes sacoches.
Ils montrent que tu es prévoyant.
Je te salue une fois encore, Sancho.
Ovide, notre auteur espagnol,

S’incline devant toi avec humour,
Car il sait que tu es un homme bon.

Donoso, le poète bordélique.
À Sancho Panza et Rocinante.

À Sancho Panza.

Je suis Sancho Panza, l’écuyer
De don Quichotte, l’habitant de la Manche.
J’ai pris la poudre d’escampette
Pour vivre suivant mes désires.
Villadiego, un homme calme,
Avec sa raison d’État,
A résumé un livre
Appelé *La Célestine*,
Qui, selon moi, aurait pu être plus religieux
Si beaucoup de caractéristiques humaines
Avaient été enlevées.

À Rocinante.

Je suis Rocinante, le célèbre cheval,
L’arrière petit-fils de Babieca;
À cause de ma faible constitution,
Un homme nommé don Quichotte devint mon maître.
Je ne courais pas vite.
Mes sabots avaient l’habitude de creuser
Afin de trouver de l’avoine.
J’avais montré mon truc à Lazarillo
Lorsque je lui avais donné une paille
afin de voler le vin d’un aveugle.

Orlando Furieux
À don Quichotte de la Mancha

Sonnet.

Vous n’êtes pas pair du royaume car
Vous n’avez pas été capable de l’attraper.
Invincible gagnant, vous ne pouvez pas

Vous distinguer dans une foule de mille personnes
Qui vous ressemblent si vous ne le
Capturez pas là où il se trouve.
Don Quichotte, je suis Orlando.
Maudit à cause d'Angelica, j'ai vu des mers lointaines
Et, sur l'autel de la célébrité,
J'ai déposé des qualités respectées par l'oubli.
Je ne peux pas vous égaler car ce décor
Vient de vos faits et de votre renommée
Bien que, comme moi, vous ayez perdu la tête.
Si vous domptiez le prétentieux maghrébin
Et le cruel Scythe,
Vous pourriez m'égaler.
Pour l'instant, nous somme semblables
Parce que nous sommes, tous les deux,
Des amoureux malheureux.

Le chevalier du Soleil
À Don Quichotte de la Manche.

Phoebus espagnol, courtisan éduqué,
Mon épée ne peut pas affronter la tienne
Et ma main ne peux pas égaler ta gloire,
Laquelle illumine le monde.
J'ai méprisé certains empires;
J'ai même ignoré l'Orient rouge que la
Monarchie m'offrit une fois afin de voir
L'impérieux visage de Claridiana
Luire à l'aube.
Mon bras dompta cette fille menaçante
Qui peut imiter les abeilles et faire du miel;
Le diable, absent de son royaume,
Commença à me craindre.
Célèbre et brillant don Quichotte,
Descendant des Goths,
Et Dulcinée du Toboso,
On se souviendra éternellement de vous comme
Des gens bons, honnêtes et sages.

Solisdan.
À Don Quichotte de la Mancha.

Sonnet.

Don Quichotte, bien que ton esprit malade
t'oblige à délirer,
Personne n'osera te critiquer pour avoir fait
Des choses méprisables ou obscènes.
Les juges te défendront
Car tu as redressé des torts
Pendant que des fanfarons et des voyous
Te maltraitaient.
Si ta charmante Dulcinée
Était désagréable avec toi
Et ignorait ton chagrin,
Tu te consolerais en te souvenant que
Sancho Panza fut un mauvais messager,
Que c'était une méchante
Et que tu n'étais pas amoureux

Dialogue entre *Babieca* et Rocinante.

Sonnet.

Rocinante, pourquoi es-tu si maigre?
Parce que je ne mange jamais
Alors que je travaille beaucoup.
Et l'orge et le foin?
Mon maître m'interdit d'avaler
La moindre portion de nourriture.
Monsieur, vous êtes vraiment mal élevé car votre
Langue d'âne est en train d'insulter votre maître.
C'est lui qui est un âne.
Vous voulez des preuves?
Regardez-le! Il est amoureux.
Est-ce stupide d'aimer quelqu'un?
Ce n'est pas très malin.
Vous devez être un métaphysicien!
Je ne mange pas, c'est tout!
Vous plaignez-vous de l'écuyer?
Pas assez! Bien que je souffre beaucoup,
Je ne peux pas trop me plaindre
Car le maître, l'écuyer et le groom
Sont aussi maigres que moi.

CHAPITRE I.

Le caractère et l'occupation du célèbre aristocrate don Quichotte de la Manche.

Quelque part dans la région de la Manche, dans un village dont j'ai oublié le nom, vivait, il n'y a pas longtemps, un de ces aristocrates qui ont toujours une lance accrochée à un râtelier, un vieux bouclier de cuir, un cheval maigrichon et un lévrier de chasse. Un ragoût de bœuf de mauvaise qualité, de la viande froide émincée, à la vinaigrette, presque tous les soirs, des œufs frits le samedi, des lentilles le vendredi, un pigeonneau et quelque gourmandise le dimanche, faisaient un total qui représentait les trois quarts de ses revenus. Il dépensait le reste en achetant un pourpoint de laine fine, un pantalon en velours (pour les jours de fête), des guêtres et un costume noir (qu'il portait les jours de semaine). Il avait une gouvernante qui avait plus de quarante ans, une nièce qui n'avait pas vingt ans et un serviteur qui sellait le cheval, élaguait les arbres et rendait d'autres menus services. Notre aristocrate frisait la cinquantaine. Il était robuste, mince et avait un visage osseux. Il était matinal et aimait la chasse. On raconte que son nom de famille était Quijada ou Quesada: tous les auteurs qui ont abordé ce sujet ne sont pas d'accord là-dessus. Quoi qu'il en soit, si on suit les conjectures les plus vraisemblables, on peut penser qu'il s'appelait réellement Quijana. Mais cela importe peu car, dans l'histoire que je vais bientôt vous raconter, je ne dévierai pas de la vérité.

Lorsque cet aristocrate ne travaillait pas, c'est-à-dire presque tout le temps, il lisait des livres de chevalerie, lesquels le passionnaient, à tel point qu'il oubliait de chasser et même d'administrer ses biens. Il était tellement obnubilé par cette occupation qu'il avait vendu plusieurs arpents de terres arables pour acheter ces livres de chevalerie. Aussi, il en rapportait le plus possible chez lui. Il pensait qu'aucun n'égalait ceux écrits par le célèbre Feliciano de Silva: il était émerveillé par la clarté de ses arguments et par ses histoire si vivantes. De plus, il aimait lire les chapitres traitant d'amour et de chevalerie, dans lesquels il pouvait souvent trouver ce genre d'idée: «l'origine de la déraison qui assiège ma raison affaiblit ma raison; c'est pour cette raison que je me plains de votre beauté.» Il pouvait aussi lire: « l'empyrée de Votre Sainteté, aidé par les étoiles, vous fortifie et vous permet de *déserter le désert que Votre Grandeur mériterait de déserter.*»

Le pauvre gentilhomme perdit la raison à cause des ces niaiseries. Il essayait de déchiffrer et de démêler des bizarreries qu'Aristote lui-même ne comprendrait pas s'il devait revenir à la vie. Il n'aimait pas voir don Belianís blessé ou se faire blesser par quelqu'un car il pensait qu'aucun chirurgien ne pourrait le guérir: son visage et son corps resteraient alors couverts de cicatrices. Néanmoins, il félicitait l'auteur quand, à la fin, il faisait croire aux lecteurs qu'il y aurait d'autres aventures. Il avait souvent envie de prendre la plume pour finir d'écrire l'histoire comme je vous l'ai promis dans le prologue. Il l'aurait sans doute fait si d'autres pensées obsédantes ne l'assaillaient pas continuellement. Il discutait beaucoup avec le curé du village, qui était un érudit, un ancien étudiant de l'université de Sigüenza; ils se demandaient qui avait été le meilleur chevalier: Palmerín d'Angleterre ou Amadís de Gaule? Maître Nicolas, barbier du même village, assurait que personne ne surpassait le chevalier de Phoebus et que si quelqu'un pouvait lui être comparé, c'était uniquement don Galaor, frère d'Amadís de Gaule, car il était compétant, plus courageux et mois ridicule et chochotte que son frère.

En somme, il était tellement absorbé par ses lectures qu'il ne dormait pas la nuit, ce qui aggrava sa santé: son cerveau se dessécha et il perdit la raison. Il s'était rempli l'esprit de tout ce qu'il avait lu: sortilèges, tournois, batailles, défis, blessures, flirts, histoires d'amour, agitation et beaucoup d'autres choses improbables. Il en était arrivé à croire que toutes ces célèbres histoires étaient vraies; elles lui semblaient plus vraies que quoi que soit d'autre dans le monde. Il disait que le Cid Ruy Diaz avait, sans doute, été un bon chevalier, mais qu'il était moins bon que le chevalier de l'Ardente Épée, lequel, d'un seul revers, avait coupé en deux deux géants agressifs et impressionnants. Il préférait Bernard del Carpio parce que, dans la vallée de Roncevaux, il avait tué Roland l'ensorcelé, en utilisant le stratagème qu'Hercule avait employé lorsqu'il étouffa Antée, le fils de la Terre, entre ses bras. Il disait grand bien du géant Morgante, qui, bien qu'issu d'une famille dont tous le membres sont arrogants et vulgaires, était amical et poli. Mais celui qu'il préférait à tous les autres était Renaud de Montauban, et cela d'autant plus qu'on lisait dans ses aventures qu'il sortait souvent de son château pour détrousser les gens qu'il rencontrait; il avait également traversé les mers pour aller voler une statue de Mahomet, qui était faite en or, d'après ce qu'elles racontent. Il aurait volontiers échangé sa gouvernante et sa nièce pour le plaisir de tabasser le traître Ganelon.

Quand il perdit complètement la raison, il en vint à avoir les idées les plus folles, jamais partagées par aucun autre fou dans le monde. Il se mit à croire que, afin de devenir plus célèbre et servir son pays, il devait devenir chevalier errant, mettre son armure et parcourir le monde sur son cheval; il se lancerait dans des aventures et ferait comme ce qu'il avait lu dans ses livres; il redresserait toutes sortes de torts, ce qui mettrait sa vie en danger, mais le règlement de ces désaccords lui garantirait une gloire éternelle. Le pauvre homme s'imaginait déjà porter, au moins, la couronne de l'empire de Trébizonde, gagnée à la force de ses bras. Ces pensées éthérées, sensation d'extase en fait, le conduisirent à faire rapidement de ses rêves une réalité.

La première chose qu'il fit fut de nettoyer les morceaux d'une vieille armure, oubliée dans un coin, qui avait appartenu à son arrière-grand-père; ils étaient dans un coin, sur le sol, depuis des lustres; ils étaient rouillés et couverts de moisissures. Il les nettoya et les ajusta du mieux qu'il put. Il s'aperçut alors qu'il y avait un gros problème: au lieu d'un heaume complet il n'y avait qu'un morion. Aussi, son ingéniosité le poussa à utiliser du carton afin de réaliser une sorte de demi-salade, qui, emboîtée avec le morion, formait une salade entière. Ensuite il la testa pour voir si elle pouvait résister à un choc; il dégaina son épée et la frappa deux fois: le premier coup détruisit en un instant l'ouvrage d'une semaine. La facilité avec laquelle il l'avait mise en pièces le perturba. Puisqu'il ne voulait pas finir écrasé comme son casque, il décida de le refaire. Cette fois-ci, il fixa quelques bandes de fer à l'intérieur. Convaincu qu'il était assez solide, il ne le testa pas de nouveau. Il considérait que c'était un casque de très bonne qualité maintenant.

Ensuite, il alla rendre visite à son cheval. Bien que ses sabots eussent plus de craquelures qu'un vielle pièce de monnaie et qu'il fût plus maigre que le cheval de Gonéla, il croyait que ni le Bucéphale d'Alexandre ni le Babiéca du Cid ne lui arrivaient à la cheville, si j'ose m'exprimer ainsi. Il passa quatre jours à penser au nom qu'il pourrait lui donner, car, comme il se le disait, le grand cheval d'un grand chevalier devait porter un nom célèbre. Il voulait lui donner une genre de nom qui rappelait ce qu'il avait été avant d'appartenir à un chevalier errant et qui représentait sa condition actuelle, car il

lui semblait judicieux que la monture et le chevalier changeassent de nom en même temps: une personne de qualité ne pouvait chevaucher qu'un animal portant un sobriquet pompeux qui était en accord avec la profession qu'il exerçait déjà. Ainsi, son imagination inventa, effaça, ajouta, rejeta et réinventa un grand nombre de noms. Finalement, il l'appela «Rossinante», un nom qui, selon lui, était sophistiqué et mélodieux. Il montrait aussi ce que le cheval était avant (ante), lorsqu'il n'était encore qu'une vieille carne (rocín); avant, c'était la meilleure vieille carne du monde.

Ayant donné à son cheval un nom qu'il adorait, il voulut s'en donner un à lui-même, ce qui lui prit encore huit jours. À la fin de ce temps, il décida de s'appeler don Quichotte, ce qui, comme je l'ai déjà dit, a conduit les auteurs de cette histoire véridique à penser que son vrai nom était Quijada, et non Quesada comme d'autres ont voulu le faire croire. Il se rappela que le valeureux Amadís n'aimait pas être appelé par son prénom; c'est pourquoi il avait ajouté le nom de son royaume, de sa patrie, afin de la rendre célèbre. Il s'était fait appeler alors Amadís de Gaule. Dans cet ordre d'idée, ce bon chevalier décida d'ajouter le nom de son lieu de naissance à son prénom afin de devenir «don Quichotte de la Manche»; il relia son lignage à sa patrie, ce qui, selon lui, était une manière d'honorer son pays.

Il avait donc nettoyé ses armes, fait du morion une salade, donné un nom à son cheval et à lui- même, mais il manquait une chose: une dame à aimer, car un chevalier errant sans une histoire d'amour en forme de quête est un arbre sans feuilles et sans fruits, un corps sans âme. Il se dit: «Si, heureusement ou malheureusement pour moi, je devais rencontrer un géant quelque part, comme il arrive d'ordinaire aux chevaliers errants, si je lui donnais une raclée, ou le battais, je devrais l'obliger à s'agenouiller devant ma bien-aimée afin de dire d'une voix humble et soumise: 'Je suis, madame, le géant Caraculiambro, le seigneur de l'île Malindrania. J'ai été vaincu en combat singulier par l'exceptionnel chevalier don Quichotte de la Manche, lequel m'a ordonné de me présenter devant Votre Seigneurie afin que Votre Grandeur dispose de moi tout à son aise.'»

Ce discours enchanta notre bon chevalier. Il fut encore plus enthousiaste lorsqu'il découvrit la dame qu'il allait bientôt appeler sa bien-aimée. Ce fut, à ce que l'on croit, une jeune et jolie paysanne qui demeurait dans un village voisin du sien et dont il avait été quelque temps amoureux, bien que la belle n'en eût jamais rien su ou ne l'eût jamais remarqué. Elle s'appelait Aldonza Lorenzo; il pensa que c'était une bonne idée de lui accorder le titre de dame suzeraine de son coeur. Lui cherchant alors un nom qui ne s'écartât pas trop du sien, un nom connotant la fierté aristocratique ou royale, il l'appela Dulcinée du Toboso, parce qu'elle était native de ce village. Ce nom lui paraissait harmonieux, original et significatif, comme tous ceux qu'il avait donnés à lui-même et aux choses qui appartenaient à son monde

CHAPITRE II.

Le premier voyage de l'ingénieux don Quichotte.

Ayant achevé ses préparatifs, il ne voulut pas attendre davantage pour mettre à exécution son projet, car il y avait urgence: il y avait beaucoup d'offenses à laver, de torts à redresser, d'injustices à réparer, de superstitions à combattre, de dettes à acquitter.

Aussi, sans informer personne et en se cachant de tous, un beau jour brûlant du mois de juillet, à l'aube, il enfila son armure, enfourcha Rossinante, coiffa son espèce de salade, positionna son écu et saisit sa lance; il ouvrit la porte de la cour et laissa derrière lui sa maison, heureux de constater avec quelle facilité il avait fait de son rêve une réalité.

Dès qu'il atteignit la plaine, une pensée terrible l'assaillit, une de celles qui auraient pu le pousser à abandonner sa mission. En fait, il se rappela qu'il n'avait jamais été adoubé: d'après les lois de la chevalerie, il ne pouvait donc pas se battre contre un autre chevalier. Même s'il l'avait été, comme chevalier novice, il aurait dû porter un bouclier factice, sans devise dessus, jusqu'à ce qu'il se montre digne d'en avoir une. Il hésita. La folie étant plus forte que tout, il décida de se faire armer chevalier par le premier homme qu'il rencontrerait, comme beaucoup d'autres personnes l'avaient fait, si l'on en croit ce qui est écrit dans les livres qui l'avaient influencé. Quant à son armure défraîchie, il prévit de la nettoyer dès que possible, afin qu'elle devienne plus blanche que de l'hermine. Son anxiété diminua alors. Il continua son chemin, qui était celui emprunté par son cheval, car il croyait que c'était de cette manière qu'il lui arriverait des histoires époustouflantes.

En cheminant ainsi, notre nouvel aventurier se dit: «Dans le futur, quand le livre sur mes célèbres exploits sera publié, son auteur érudit racontera certainement le début de mon voyage, commencé très tôt le matin, en ces termes: 'Dès que le rougeoyant Apollon déploya, sur la surface gigantesque de la terre, les filaments dorés de sa merveilleuse crinière, et dès que les petits oiseaux au plumage multicolore saluèrent, avec leurs langues mélodieuses soufflant dans la gentille trompette de l'harmonie, l'arrivée de l'aurore rosée qui, quittant le lit moelleux de son mari jaloux, révéla sa beauté aux mortels à travers les portes qui donnent sur les balcons de l'horizon de la Manche, le célèbre chevalier don Quichotte de la Manche, abandonnant sa couche oisive et enfourchant son célèbre cheval Rossinante, se mit à traverser l'antique et célèbre plaine de Montiel.'»

En effet, c'était là qu'il était. Il ajouta: «Heureuse époque, siècle merveilleux qui verra la publication de ce livre! Mes prouesses sont dignes d'être gravées dans du bronze, sculptées dans du marbre et peintes sur toile, afin que les générations futures s'en souviennent. Ô sage magicien, qui que tu sois, il faudra que tu écrives cette histoire exceptionnelle! Je te prie de ne pas oublier mon bon Rossinante, mon fidèle compagnon de voyage.»

Puis il continua à parler comme s'il était réellement amoureux: «Ô princesse Dulcinée, propriétaire de ce cœur captif! Vous m'avez dédaigné, grondé et ordonné de ne pas déranger votre beauté virginale: vous m'avez presque brisé le coeur! Je vous prie, Madame, de vous en souvenir car il saigne à cause de l'amour qu'il éprouve pour vous.»

Il n'arrêtait pas de dire des sottises, en appliquant ce que ses livres lui avaient appris et en imitant de son mieux leur langage. Son cheval avançait lentement. Le soleil était tellement brûlant qu'il aurait pu faire fondre sa cervelle s'il en avait eu une.

Il chevaucha presque toute la journée sans que rien de digne d'être raconté n'arrive. Il s'en désespérait car il voulait rencontrer quelqu'un le plus vite possible afin de tester ses bras musclés. Certains auteurs disent que la première aventure qui lui arriva fut celle du col de Lapice; d'autres disent que ce fut celle des moulins à vent, mais j'ai vérifié l'information dans les annales de la Manche et j'ai découvert que cette journée-là il chevaucha toute la journée jusqu'au coucher du soleil, moment où son

cheval et lui se trouvèrent harassés et morts de faim. Il regarda de toutes parts pour voir s'il ne découvrirait pas un château ou une cabane de bergers, où il pourrait s'abriter, manger et dormir. Il aperçut, non loin du chemin où il marchait, une auberge; c'était comme s'il avait vu l'étoile le guidant non pas jusqu'aux portes de la ville, mais vers la forteresse de la rédemption. Il pressa le pas, si bien qu'il y arriva à la tombée de la nuit.

Deux jeunes femme du genre que l'on appelle généralement des filles de joie, étaient sur le pas de la porte. Elles allaient à Séville et étaient accompagnées par des muletiers qui passaient la nuit à l'auberge. Puisque tout ce que notre aventurier imaginait, voyait ou se représentait semblait se passer comme dans les livres qu'il avait lus, lorsqu'il aperçut l'auberge, il le transforma en château, avec quatre tours surmontées de flèches d'argent brillant, un pont-levis, des douves et tous les autres équipements que l'on trouve dans les forteresses. Il s'approcha de ce qu'il prenait pour un château et, quand il fut très proche, il tira sur les rênes de Rossinante et attendit qu'un nain paraisse entre les créneaux pour souffler dans son cor afin de signaler l'arriver d'un chevalier. Voyant qu'on tardait et que Rossinante avait hâte d'arriver à l'écurie, il s'approcha de la porte et vit les deux filles distraites qui se trouvaient là. Elles lui parurent deux belles demoiselles ou deux gracieuses dames qui prenaient l'air devant la porte du château. À ce moment-là, un porcher qui faisaient sortir ses porcs (un horrible mot pour une horrible créature) d'un champs où ils avaient l'habitude de trouver leur nourriture, souffla dans une corne afin que ses bêtes se regroupent. Don Quichotte entendit ce qu'il voulait entendre: un nain soufflant dans une trompette pour annoncer son arrivée; étrangement heureux, il se présenta à la porte. Les femmes aperçurent un homme en armure, portant une lance et un bouclier: elles paniquèrent et se mirent à se diriger vers le hall d'entrée. Don Quichotte comprit qu'elles étaient effrayées; il leva sa visière en carton, montra son visage osseux et sale et, d'une voix posée, il leur dit d'une manière courtoise:

«Gentes dames, ne fuyez-pas. Il est inutile de craindre quelqu'emportement car le code de la chevalerie, que je respecte à la lettre, interdit que les chevaliers se conduisent mal, spécialement en présence de nobles demoiselles comme vous.»

Les filles le regardèrent pour essayer de distinguer son visage, lequel était caché par sa visière mal faite. Personne n'avait jamais qualifié des femmes comme elles de nobles demoiselles. Elles ne purent s'empêcher d'éclater de rire, ce qui le fâcha et le poussa à dire:

«Les jolies dames cultivent les bonnes manières, ce qui est stupide. De plus, le rire vient de broutilles. Je ne dis pas cela pour vous importunez; mon seul désir est de vous servir.»

Ce langage bizarre et son accoutrement les firent rire encore plus, ce qui augmenta son agacement. Si l'aubergiste n'était pas apparu, don Quichotte se serait vraiment fâché. Bien que cet homme fût ventripotent, il était très sympathique. Quant il vit ce soldat de plomb vêtu d'une armure comprenant un corselet, une bride, une lance et un bouclier, il essaya de ne pas éclater de rire. Effrayé par ce qui se cachait derrière cet attirail, il décida d'être très poli et lui dit:

«Monseigneur, si vous chercher un hébergement, vous trouverez ce dont vous avez besoin et un peu plus ici, mais je ne peux pas vous fournir de lit car il n'y en a pas dans l'auberge.»

Lorsque don Quichotte vit l'humilité du commandant de la forteresse -puisqu'il avait pris l'aubergiste pour une sorte de gouverneur- il lui répondit :

«En ce qui me concerne, monsieur le châtelain, tout me convient:

Mes armes sont mes vêtements,
La guerre est mon sommeil...»

L'hôtelier pensa que le chevalier l'avait appelé monsieur le châtelain parce qu'il l'avait pris pour un habitant du pays des châteaux: la Castille. Cependant, c'était un Andalous, de la plage de Sanlucar, aussi voleur que Cacus et aussi retors qu'un jeune serviteur sachant lire et écrire. Il lui répondit donc :

«Dans ce cas, le lit de Votre Seigneurie sera aussi dur que de la pierre: vous monterez la garde toute la nuit. Vous pouvez mettre pied à terre et dormir ici car, ce soir et toute l'année, vous trouverez une bonne raison de ne pas dormir ici!»

Ayant dit cela, il alla tenir l'étrier de don Quichotte, lequel descendit de cheval avec beaucoup de difficulté, comme un homme qui n'avait rien mangé de la journée. Il dit aussitôt à l'hôtelier d'avoir grand soin de son cheval, parce que c'était le meilleur mangeur d'avoine au monde. L'homme regarda l'animal; il ne fut pas impressionné: il n'était même pas à moitié aussi bon que ce que don Quichotte en avait dit. Il le conduisit à l'écurie et revint voir ce que voulait son client. Les filles s'étaient réconciliées avec lui maintenant; elles étaient en train de le déshabiller. Elles lui avaient déjà ôté l'avant et l'arrière de la cuirasse, mais elles ne savaient pas comment elles allaient faire pour déboîter le hausse-col et enlever son imitation de salade, laquelle étaient attachée avec des rubans verts. Il fallait les couper car on ne pouvait pas défaire les nœuds. Don Quichotte n'accepta pas et passa toute la nuit avec son casque sur la tête, ce qui lui donnait un air très étrange et amusant. Notre chevalier pensait que les vierges pas si vierges qui l'assistaient étaient de grandes dames du château. Aussi, avec une voix langoureuse, il déclama:

«Aucun chevalier
N'a jamais été aussi bien servi par des dames
Que don Quichotte
Lorsqu' il vint de son village.
Les demoiselles prirent soin de lui pendant que
Les princesses s'occupèrent de son cheval.

Chère demoiselles, son nom est Rossinante; le mien est don Quichotte de la Manche. Je ne voulais pas le révéler avant que les exploits visant à vous servir ne le rendent célèbre, mais l'obligation d'adapter la vieille ballade de Lancelot aux circonstances présentes vous a conduit à le connaître plus tôt. Quoi qu'il en soit, un jour Vos Seigneuries détiendront le pouvoir: alors je vous obéirai. Mon bras musclé découvrira à quel point j'ai envie de vous servir. »

Les jeunes femmes n'avaient pas l'habitude d'entendre des discours aussi pompeux; elles ne parlaient pas; elles lui demandèrent uniquement s'il désirait manger quelque chose.

«Oui, un petit quelque chose», répondit don Quichotte. «Je pense qu'un peu de nourriture me fera du bien.»

C'était vendredi: il n'y avait rien à manger dans l'auberge à part des morceaux de morue que l'on appelle abadejo en Castille, bacalao en Andalousie, curadillo dans certains endroits et truchuella ailleurs. On lui demanda s'il voulait manger des morceaux de morue puisqu'il n'y avait pas d'autre poisson à lui servir.

«Des morceaux ou une entière», répondit don Quichotte, «c'est la même chose pour moi: une grosse pièce de huit réaux égale huit petites pièces de un réal. De plus, ces morceaux de morue pourraient avoir le goût du veau, ce qui est meilleur que du bœuf... et le chevreau a meilleur goût que la chèvre. Cela étant dit, apportez-la moi tout de suite car les affaires militaires dépendent d'estomacs pleins.»

Ils dressèrent la table à la porte de l'auberge pour qu'il soit au frais; l'aubergiste lui apporta une ration de morue qui avait été mal dessalée et encore plus mal cuite; le pain était aussi noir et moisi que son armure. C'était à mourir de rire que de le voir manger: puisqu'il portait son casque et tenait la visière avec ses mains, il ne pouvait rien mettre dans sa bouche sans aide, et c'est donc une des filles qui le faisait manger! Il aurait été impossible de lui donner à boire si l'hôtelier n'avait pas percé un trou dans un morceau de roseau dont il lui mit l'un des bouts dans la bouche, tandis que par l'autre il lui versait du vin. Le gentilhomme accepta cela patiemment car il ne voulait pas que l'on coupe les rubans de son morion.

Sur ces entrefaites, un châtreur de porcs se rapprocha de l'auberge. Il souffla quatre ou cinq fois dans sa flûte en roseau, ce qui conforta l'opinion de don Quichotte, qui voulait que ce soit un célèbre château: n'était-on pas en train de le divertir avec de la musique? La morue était de la truite, le pain noir du pain blanc, les prostituées des dames, et l'hôtelier un châtelain. Il avait vraiment pris la bonne décision. Néanmoins, quelque chose l'ennuyait: il n'était pas un vrai chevalier. Aussi, d'un point de vue légal, il ne pouvait pas se lancer dans une aventure avant d'avoir été adoubé.

CHAPITRE III.

L'adoubement amusant de don Quichotte.

Contrarié par cette pensée, Don Quichotte se dépêcha de terminer son souper frugal. Puis il appela l'aubergiste, le conduisit dans l'écurie, ferma la porte, se mit à genoux et lui dit:

«Valeureux chevalier, je ne me lèverai pas d'ici avant que vous me fassiez une faveur pour votre gloire et le bonheur du genre humain.»

Quand il vit son client à ses pieds et qu'il entendit de semblables arguments, l'hôtelier ne su quoi répondre. Il le pria de se relever, mais don Quichotte refusa de le faire avant que son souhait ne soit exhaussé.

«Monseigneur, je n'attendais rien de moins de votre générosité», répondit don Quichotte. «Le service que je vous demande et que votre libéralité va me rendre consiste à m'armer chevalier demain. Cette nuit, portant mon armure, je prierai dans la chapelle de votre château. Demain matin, ainsi que je l'ai dit, s'accomplira ce que je désire tant, et je pourrai légalement parcourir le monde à la recherche d'aventures au nom des

nécessiteux, ce qui est le devoir de tous les chevaliers errants qui, comme moi, désirent suivre les principes chevaleresques.»

L'hôtelier, comme je l'ai dit, était un rigolo. Il sentait déjà que son client était dérangé, et ce qu'il venait de dire le confortait dans son opinion. Afin de rire cette nuit-là, il résolut d'accéder à ses désirs. Aussi, il lui déclara qu'il était convaincu que son souhait et son propos étaient légitimes, que les gentilshommes de sa trempe partageaient les mêmes idéaux et que cela se voyait à sa présence et à son élégance. Il ajouta qu'il avait fait la même chose lorsqu'il était jeune. Il avait parcouru le monde à la recherche d'aventures; il avait visité les Perches de Malaga, les Îles de Riarán, le Compas de Séville, La place de l'Azoguejo à Ségovie, l'Olivera de Valence, la Rondilla de Grenade, les plages de Sanlucar, le Potro de Cordoue, les Ventillas de Tolède, et beaucoup d'autres endroits où ses pieds légers et ses doigts subtils avaient pu s'exercer. Il avait commis beaucoup de délits, flirté avec des tas de veuves, séduit quelques demoiselles et trompé des orphelins. Presque tous les tribunaux d'Espagne le connaissaient. Il s'était finalement retiré dans ce château, où il gagnait sa vie grâce à son travail et celui de ses employés. Il recevait tous les chevaliers errants, de quelque condition et qualité qu'ils soient, tout simplement parce qu'il les aimait ainsi que l'argent qu'il lui donnait en échange de son hospitalité. Il lui dit également qu'il ne pouvait pas prier dans la chapelle car elle avait été démolie pour en bâtir une neuve, mais ce n'était pas un problème puisque, en cas d'urgence, il savait que les veillées de prière pouvaient avoir lieu n'importe où. Cette nuit, il pourrait donc prier dans la cour du château. Le matin venu, s'il plaisait à Dieu, on célébrerait la cérémonie et il serait armé chevalier. Sa condition de chevalier ne pourrait alors pas être remise en cause par qui que ce soit au monde.

Il lui demanda alors s'il avait de l'argent. Don Quichotte répondit qu'il n'avait pas de petite monnaie parce qu'il n'avait jamais lu dans ses livres que les chevaliers en apportaient avec eux. L'hôtelier répliqua qu'il se trompait sur ce point. En fait, si ses livres n'en faisaient pas mention c'est que leurs auteurs ne croyaient pas nécessaire de traiter de choses aussi évidentes que d'apporter de l'argent et des chemises propres. Ainsi, tous les chevalier errants qui étaient dans tous ces livres avaient des bourses remplies d'or afin de pouvoir faire face à n'importe quel type de situation. Ils emportaient également des chemises et un petit coffret rempli d'onguents pour traiter les blessures qu'ils recevaient, car, dans les endroits isolés où ils combattaient leurs ennemis et étaient blessés, il n'y avait pas toujours quelqu'un pour les aider, à moins qu'ils n'eussent pour ami quelque savant enchanteur qui vînt à leur secours, transportant à travers les airs, sur un nuage, une demoiselle ou un nain tenant une fiole d'eau magique. Dans ce cas, ils avalaient une seule goutte et leurs blessures guérissaient tout de suite. Ils étaient de nouveau en bonne santé, comme s'ils n'avaient jamais été blessés. De plus, tout le monde sait que leurs écuyers transportaient beaucoup d'argent et d'autres provisions indispensables, comme des onguents et des bandages pour les soigner. S'ils n'avaient pas d'écuyer, ce qui se voyait rarement, ils transportaient eux-mêmes, sur la croupe de leurs chevaux, ces objets dans une pair de sacoches faites avec tellement de soin qu'on les prenaient pour des bagages luxueux. Notons que les chevaliers errants n'avaient pas l'habitude d'utiliser des sacoches, sauf dans des cas comme celui-ci. Puisque don Quichotte allait devenir le filleul de l'aubergiste, ce dernier osa lui recommander de ne plus se mettre désormais en route sans argent et sans provisions car il les trouveraient toujours utiles.

Don Quichotte lui promit de suivre son avis avec zèle. Puis il décida de monter la garde dans une grande basse-cour à côté de l'auberge. Il ramassa tous les morceaux de son armure, les plaça dans un bac à côté d'un puits, prit son écu, saisit sa lance, et, avec morgue, se mit à passer et repasser devant le bac.

La nuit commençait à tomber. L'hôtelier mit au courant, tous ceux qui se trouvaient dans l'auberge, de la folie de son client, de la veillée des armes et de la cérémonie. Ils étaient très surpris par ce type de folie. Ils tournèrent la tête: au loin, ils virent une silhouette calme aller et venir, puis s'appuyer sur sa lance afin d'examiner l'armure.

Il faisait nuit maintenant, mais la lune était tellement brillante qu'elle aurait pu rivaliser avec le soleil; tout ce que faisait l'impétrant était parfaitement vu par tout le monde. Un des muletiers qui séjournaient à l'auberge sortit pour aller donner de l'eau à ses bêtes. Pour qu'il puisse le faire, il fallait enlever l'armure de don Quichotte du bac. Lorsque ce dernier vit cet homme se rapprocher, il cria:

«Impertinent chevalier, qui que tu sois, comment oses-tu toucher l'armure du plus valeureux chevalier errant qui ait jamais saisi une épée? Prends garde à ce que tu fais, et ne la touche pas, si tu ne veux pas payer pour ton insolence et mourir!»

Le muletier ne tint pas compte de cette menace, ce qui était une mauvaise idée. Il empoigna les courroies et jeta l'armure assez loin de lui. Quand don Quichotte vit cela, il leva les yeux au ciel, se souvint apparemment de Dulcinée et s'exclama:

«Secourez-moi, Madame! J'offre ce premier combat à votre coeur soumis. Votre amour et votre protection doivent me soutenir dans ce moment critique.»

Tandis qu'il tenait ces propos et d'autres semblables, il jeta son bouclier, leva sa lance à deux mains et frappa lourdement la tête du muletier, ce qui le fit tomber par terre. Il était en si piteux état que s'il avait reçu un second coup, un chirurgien n'aurait pas pu le sauver. Cela fait, il ramassa son armure et se remit à marcher de long en large avec autant de calme qu'auparavant. Peu de temps après, et sans savoir ce qui s'était passé, car le muletier gisait encore sans connaissance, un de ses camarades s'approcha dans la même intention de faire boire ses mules. Au moment où il enleva l'armure du bac, don Quichotte, sans dire un mot ni s'adresser à personne, jeta de nouveau son écu et leva sa lance. Il ne réduisit pas en mille morceaux la tête du second muletier, mais il la cassa au moins en trois puisqu'il la cassa en quatre! Lorsqu'ils entendirent le bruit, l'hôtelier et ses clients accoururent. Don Quichotte les aperçut; il positionna son écu, attrapa son épée et s'écria:

«Ô belle dame, force et vigueur de mon cœur estropié! Je vais devoir obliger les yeux de Votre Grandeur à regarder votre chevalier captif qui attend le commencement d'une grande aventure.»

Cela lui donna du courage. Si tous les muletiers du monde l'avaient attaqué, il n'aurait pas reculé d'un seul pas. Les camarades des blessés, les voyant allongés sur le sol, commencèrent à lancer, de loin, des pierres sur don Quichotte. Il essaya de se protéger avec son écu; il n'osait pas s'éloigner du bac pour ne pas abandonner son armure. L'hôtelier leur demanda d'arrêter. Il avait déjà déclaré publiquement qu'il était fou: en qualité de fou, aucun tribunal ne le condamnerait, même s'il les tuait tous. Don Quichotte criait plus fort; il les traitaient de tricheurs et de traîtres. Il disait que le châtelain était un imposteur et un méchant puisqu'il permettait que l'on traite de cette

manière les chevaliers errants. S'il avait été un véritable chevalier, il lui aurait fait payer cher cette trahison.

«Quant à vous, populace obscène et détestable, je n'en ai rien à faire de vous. Si vous me lapidez, m'attaquez ou me molestez, je vous ferai payer cher votre insolence.»

Il dit cela avec tellement de verve et de courage qu'il fit peur à ses assaillants. Sa détermination farouche et les arguments percutants de l'aubergiste les conduisirent à cesser de lui jeter des pierres. Il accepta alors de les laisser emporter les deux blessés et reprit sa garde avec le même détachement et calme qu'auparavant.

L'hôtelier n'appréciait plus tellement les plaisanteries de son client. Aussi, il résolut de lui conférer son satané titre de chevalerie avant qu'un autre malheur arrive. Il se rapprocha de don Quichotte et s'excusa pour l'attitude insolente de la populace; il ajouta qu'il ignorait leurs intentions et conclut en disant qu'ils avaient été justement punis pour leur audace. Il lui répéta qu'il n'y avait pas de chapelle dans ce château, mais que cela n'était pas indispensable puisque, selon ce qu'il avait lu, la cérémonie consistait à être frappé sur la nuque et les épaules, ce qui pouvait être réalisé dans n'importe quel endroit. Quant à la veillée des armes, le postulant devait prier pendant deux heures pour suivre correctement la procédure et il l'avait fait pendant plus de quatre heures. Don Quichotte crut aisément tout cela. Il dit à l'hôtelier qu'il était prêt à lui obéir et à être adoubé le plus rapidement possible car, s'il était encore attaqué, en tant que véritable chevalier, il tuerait tout le monde dans le château, excepté les personnes que le châtelain lui demanderait d'épargner et qu'il gracierait de bon coeur.»

Ainsi averti, le suzerain apeuré alla chercher un livre dans lequel il notait la paille et l'orge qu'il vendait aux muletiers. Ensuite, accompagné par un jeune homme qui portait une chandelle et les deux demoiselles déjà mentionnées, il se dirigea vers don Quichotte et lui ordonna de s'agenouiller. Il commença à lire ce carnet comme s'il psalmodiait une prière. Au milieu de sa lecture, il leva la main, le frappa sur le cou, saisit l'épée de son client et, parlant entre les dents comme s'il priait, il le frappa doucement sur les épaules. Cela fait, il demanda à l'une de ces dames de lui ceindre l'épée, ce qu'elle fit avec beaucoup d'application et de diplomatie, car elle devait se concentrer sur chaque élément de la cérémonie pour s'empêcher d'éclater de rire, mais les prouesses du nouveau chevalier les avaient tous bien refroidis. En lui ceignant l'épée, la brave dame lui dit:

«Que Dieu fasse de Votre Seigneurie un chevalier chanceux afin que vous remportiez de nombreux combats.»

Don Quichotte lui demanda son nom afin de connaître l'identité de la dame à qui il était redevable de cette faveur. Il pensait lui donner une partie de la gloire qu'il acquerrait à la force de son épée. Elle répondit avec beaucoup d'humilité qu'elle s'appelait Tolosa, qu'elle était la fille d'un cordonnier de Tolède qui demeurait à côté du marché de Sancho Bienaya; elle ajouta que, où qu'elle se trouvât, elle s'empresserait de le servir et le tiendrait pour son maître. Don Quichotte lui répondit qu'il voulait qu'elle change de nom et s'appelle Madame de Tolosa. Elle promit de le faire. Ensuite, l'autre fille lui positionna les pieds dans les éperons. Il eut avec elle presque le même dialogue qu'avec celle qui avait ceint l'épée. Quand il lui demanda son nom, elle répondit qu'elle s'appelait Molinera. Elle était la fille d'un honnête meunier d'Antequera. Don Quichotte lui demanda également qu'elle change de nom pour s'appeler Madame de Molinera. Il lui proposa de l'aider dans le futur.

Cette cérémonie bizarre avait duré moins d'une heure. Don Quichotte brûlait d'impatience d'être impliqué dans une aventure. Il sella Rossinante au plus vite, l'enfourcha et, saluant son hôte, il lui dit des choses si étranges pour le remercier de la faveur qu'il lui avait faite en l'armant chevalier qu'il est impossible de réussir à les rapporter fidèlement. Pour le voir au plus tôt hors de sa maison, l'hôtelier lui répondit avec quelques phrases aimables mais bien courtes, sans même lui demander de payer son hébergement. Il lui permit de prendre congé et se réjouit de ne plus devoir le supporter.

CHAPITRE IV.

Ce qui arriva à notre chevalier
quand il quitta l'auberge.

L'aube commençait à poindre quand don Quichotte sortit de l'auberge. Il était si content, ravi et fier d'être chevalier que les sangles de son cheval étaient sur le point de se casser. Venant de se rappeler du conseil de l'aubergiste au sujet des choses importantes dont il devait être pourvu, spécialement l'argent et les chemises, il décida de retourner chez lui pour prendre ce dont il avait besoin, ce qui comprenait également un écuyer. Selon lui, un de ses voisins, un paysan pauvre et père de famille, ferait parfaitement l'affaire. En pensant à cela, il fit aller Rossinante vers son village. Le cheval, content de retourner chez lui, se mit à trotter: ses sabots semblaient ne pas toucher le sol.

Don Quichotte n'était pas allé bien loin quand il crut entendre les gémissements d'un personne en détresse, venant d'un bosquet qui se trouvait à sa droite. Il s'écria alors:

« Grâces soient rendues au ciel pour me donner, à cet instant, l'opportunité de remplir les devoirs de mon état et de recueillir le fruit de mes bons desseins. Ces cris, sans doute, sont ceux d'un homme ou d'une femme qui a besoin de mon aide.»

En tirant sur les rênes, il dirigea Rossinante vers l'endroit d'où les cris lui semblaient venir. Il n'avait pas fait vingt pas dans le bois qu'il vit une jument attachée à un chêne et un garçon de quinze ans attaché à un autre chêne; il était torse nu. C'était lui qui criait, ce qui était logique puisqu'un vigoureux paysan le fouettait avec une ceinture de cuir terminée par une boucle en métal. Chaque coup était accompagné d'une remontrance et d'un conseil. Il disait:

«Ferme la bouche et ouvre les yeux!»

Le jeune homme répondit:

« Je ne le ferai plus, monsieur; par la passion du Christ, je ne le ferai plus. Je promets de mieux m'occuper du troupeau. »

En apercevant cette scène, don Quichotte s'écria d'une voix courroucée :

«Discourtois chevalier, comment osez-vous attaquer un garçon désarmé? Montez sur votre cheval et empoignez votre lance (il y avait une lance appuyée contre l'arbre où la jument se trouvait attachée); je vais vous faire comprendre que ce que vous êtes en train de faire n'est qu'un acte de violence lâche. »

Le paysan vit une silhouette brandissant une lance qui cachait une partie de son visage. Craignant pour sa vie, il répondit doucement:

«Monseigneur, le garçon que je suis en train de punir ici est mon serviteur. Son travail est de garder un troupeau de moutons qui paissent d'ordinaire dans ces environs. Il est si négligent que chaque jour il en perd un. Quand je le punis pour sa négligence où sa méchanceté, il dit que je suis un radin qui ne veut pas lui donner l'argent que je lui dois, mais je jure, sur Dieu et sur mon âme, que c'est un menteur.»

«Méchant avare», répliqua don Quichotte, «vous me dites que c'est un menteur. Par le soleil qui nous éclaire, je vais vous passer cette lance à travers le corps. Payez-le sur-le-champ et taisez-vous. Par le le dieu qui nous gouverne, je jure que je vous tuerai si vous ne m'obéissez pas. Libérez-le!»

Le paysan baissa la tête et, sans ouvrir la bouche, détacha son serviteur. Don Quichotte demanda au garçon combien son maître lui devait. Il répondit: neuf mois de salaire à sept réaux par mois. Don Quichotte fit un petit calcul et vit que la somme s'élevait à soixante-trois réaux. Il ordonna au fermier de rembourser sa dette sur-le-champ, s'il ne voulait pas mourir. Le villageois apeuré répondit que, du fait des circonstances et du serment qu'il avait déjà fait (il n'avait encore rien juré), ce n'était pas un grosse somme d'argent puisqu'il fallait déduire trois paires de chaussures qu'il avait fournies à son valet et un réal pour deux saignées faites par le barbier lorsqu'il était malade.

«Très bien», répliqua don Quichotte, «mais s'il a abîmé le cuir des chaussures que vous lui avez achetées, vous avez abîmé sa peau, et si le barbier lui a tiré du sang lorsqu'il était malade, vous lui en avez tiré alors qu'il était en bonne santé. Aussi, il ne vous doit rien!»

«Monseigneur, le problème est que je n'ai pas d'argent ici. Viens avec moi chez moi, André, et je te donnerai les soixante-trois réaux.»

«Je ne peux pas aller avec lui!», s'écria le jeune homme. Je suis maudit! Non, monsieur, n'y pensez même pas; dès que nous serons seuls, il m'écorchera vif comme saint Barthélemy.»

«Non, il n'en fera rien», répondit don Quichotte, «car c'est un chevalier. Il suffit que je le lui ordonne pour qu'il m'obéisse, par pur respect. S'il jurait de faire quelque chose, les lois de la chevalerie interdiraient qu'il ne tienne pas promesse. Je vais donc le laisser partir: je suis sûr que tu seras payé.»

«Écoutez, Votre Seigneurie», dit le garçon; «mon maître n'est pas chevalier et n'a jamais été adoubé. Son nom est Juan Haldudo; c'est un homme riche qui vit à Quintanar.»

«Cela n'a pas d'importance», répondit don Quichotte, «car les chevaliers ont le droit de s'appeler Haldudo, et cela d'autant plus que chaque homme est le fruit de ses œuvres.»

«C'est bien vrai», dit André, «mais mon maître n'est pas un fruit: il refuse de payer mon salaire et il n'arrête pas de dire que je suis fainéant.»

«Je ne refuse pas de payer ton salaire, cher André», répondit le fermier. «Je te prie de bien vouloir me suivre. Je jure par tous les ordres de chevalerie du monde que je te paierai ce que je te dois. Comme je te l'ai dit, je te donnerai tout en une seule fois, et même un peu plus.»

«Le supplément importe peu», déclara don Quichotte; «donnez-lui toutes les pièces en argent; c'est tout ce que j'exige. Surtout, tenez votre promesse. Si vous ne le faites pas, je jure sur les mêmes saintes lois de la chevalerie que je reviendrai pour vous

chercher et vous châtier. Même si vous vous cachez dans la fissure d'un mur, comme un lézard, je vous trouverai. Si vous voulez connaître l'identité de l'homme qui vous donne cet ordre, afin que vous puissiez me croire, permettez-moi de me présenter: je suis le valeureux don Quichotte de la Manche, le redresseur de torts et d'injustices. Que Dieu vous bénisse! N'oubliez-pas ce que vous avez promis; n'oubliez-pas non plus la punition que j'ai mentionnée.»

Après avoir dit cela, il éperonna Rossinante et les laissa derrière lui. Le paysan le suivit des yeux. Quand il vit que don Quichotte était sorti du bois et avait disparu, il se tourna vers André, son serviteur, pour lui dire:

«Viens-ici mon fils. Je veux te donner la somme d'argent que je te dois, comme ce redresseur de torts me l'a ordonné.»

«Je pense», continua André, «que Votre Seigneurie devrait obéir aux ordres de ce bon chevalier - puisse-t-il vivre mille ans - car, Dieu soit loué, c'est un homme courageux et un juge équitable: si vous ne payez pas votre dette, il reviendra et fera ce qu'il a dit.»

«Je suis d'accord avec toi», dit le laboureur, «mais je t'aime tellement que je veux augmenter la dette pour que je puisse augmenter le salaire.»

Il prit le bras du jeune homme, l'attacha de nouveau au chêne et lui donna tant de coups qu'il le tua presque.

«Maintenant, monsieur André», dit le fermier, «appelle le redresseur de torts; tu verras qu'il ne pourra pas redresser celui-ci. De plus, je ne crois pas que ton supplice soit déjà terminé car, comme tu le craignais, j'ai bien envie de t'écorcher vif.»

Finalement, il détacha les liens et lui permit d'aller chercher son juge afin d'exécuter la sentence rendue. André était un peu triste. Il jura qu'il trouverait le valeureux don Quichotte de la Manche afin de lui raconter, dans les moindres détails, ce qui était arrivé. Il ajouta que son son maître paierait une grosse amende. Après avoir dit cela, le pauvre garçon commença à pleurer et s'en alla; son maître se mit à rire.

C'est de cette manière que ce tort fut redressé par le valeureux don Quichotte. Celui-ci était enchanté de ce qui était arrivé. Il lui semblait que grâce à lui le début de sa vie chevaleresque était heureux et grandiose. D'un air orgueilleux, il se dirigea vers son village en se disant tout bas:

«Ô Dulcinée du Toboso, symbole de beauté! Tu peux te considérer comme la plus chanceuse femme du monde. Tu dois être réjouie d'avoir un serviteur qui s'incline devant ta volonté. Ce vaillant et célèbre chevalier sera connu éternellement sous le nom de don Quichotte de la Manche. Il fut adoubé hier et aujourd'hui il a redressé le plus énorme tort qu'ait inventé l'injustice et commis la cruauté: il a ôté une ceinture des mains d'un ennemi impitoyable qui, sans raison, était en train de fouetter un enfant sensible.»

Il arriva à un carrefour qui lui fit penser à ces endroits où les chevaliers errants s'arrêtent pour se demander quelle route ils doivent suivre. Il les imita et resta un moment immobile afin de bien analyser la situation. Puis il cessa de tirer sur la bride de Rossinante et s'en remit à la volonté de ce dernier. Le cheval suivit sa première idée: prendre le chemin de son écurie.

Après avoir marché pendant environ deux milles, don Quichotte aperçut un groupe de marchands qui allaient acheter de la soie à Murcie, comme il l'apprit plus tard. Six d'entre-eux avaient une ombrelle à la main. Ils étaient accompagnés par quatre valets à cheval et trois muletiers à pied. Dès qu'il les vit, il s'imagina qu'il était sur le

point de vivre une nouvelle aventure. Il était impatient d'imiter les exploits qu'il avait lus dans dans ses livres; il envisageait donc de réaliser une chose à laquelle il pensait. Ainsi, avec un air aristocratique et beaucoup d'intrépidité, il enfonça ses pieds dans les étriers, empoigna sa lance, se couvrit la poitrine de son écu et, campé au beau milieu du chemin, il attendit que ces chevaliers errants se rapprochent, car il croyait qu'ils étaient de nobles guerriers. Dès qu'ils furent assez près de lui pour le voir et l'entendre, don Quichotte éleva la voix, fit un geste prétentieux et cria:

«Que tout le monde s'arrête, sauf si vous me dites qu'il n'y a pas de plus jolie dame dans le monde que l'impératrice de la Manche: la sublime Dulcinée du Toboso.»

Les marchands s'arrêtèrent lorsqu'ils entendirent ces paroles et virent l'étrange apparence de celui qui les disait. Cet air et ce discours leur firent comprendre qu'il était fou, mais ils voulaient connaître la nature de ce qu'il leur ordonnait de dire. L'un d'eux, qui était un petit rigolo, lui répondit :

«Votre Seigneurie, nous ne connaissons pas la brave dame que vous avez mentionnée. Vous devriez nous la montrer car, si elle est aussi joli que vous le dites, nous serons heureux de déclarer tout ce que vous voulez.»

«Si je vous la montrais», répliqua don Quichotte, «quel mérite auriez-vous à dire une chose aussi évidente? En fait, sans la connaître, vous vous devez de croire, confesser, affirmer, jurer et défendre quelque chose; sinon, créatures arrogantes et menaçantes, vous devriez vous battre contre moi. Si vous veniez un à un, comme l'exigent les règles de chevalerie, ou tous ensemble, comme le font les méchantes gens de votre espèce, vous trouveriez ici un homme sûr de la légitimité de sa demande.»

«Votre Seigneurie», répondit le marchand, «nous sommes des princes espagnols. Afin que nos consciences ne souffrent pas de devoir confesser une chose que nous n'avons ni vue ni entendue, une chose qui est si préjudiciable aux impératrices et reines d'Alcarria et d'Estrémadure, je vous prie de bien vouloir nous montrer un portrait de cette dame, même s'il n'est pas plus grand qu'un grain de blé, car un détail est toujours une partie de la vérité. De cette manière, nous serons heureux et convaincus que tout est vrai. Quant à vous, vous seriez heureux et satisfait du résultat. Je crois que nous vous croyons presque. Si son portrait montrait qu'elle est borgne et que du sang et du souffre s'écoulent de l'autre œil, nous chanterions ses louanges juste pour vous plaire.»

«Rien ne s'écoule d'elle, populace ignoble», grogna don Quichotte. «Rien ne s'écoule d'elle, à part du musc et de l'ambre, et elle n'est ni aveugle ni bossue, mais aussi droite qu'un hêtre des montagnes de Guadarrama. Je vais vous faire regretter d'avoir dit ce blasphème qui ternit l'extraordinaire beauté de ma bien-aimée.»

Après avoir dit cela, il baissa sa lance et commença à galoper vers celui qui avait parlé. Il était tellement furieux que si le hasard n'avait pas fait trébucher et tomber Rossinante au milieu de la course, le marchand aurait regretté son insolence. Lorsque Rossinante tomba, son maître roula par terre sur quelques mètres. Lorsque ce dernier essaya de se relever, il fut incapable de le faire: il était trop encombré par sa lance, son écu, ses éperons, son casque et le poids de sa vieille armure. Au milieu des incroyables efforts qu'il faisait pour se remettre debout, il dit:

«Ne fuyez pas, lâches. Restez ici, ennemis; je suis à terre à cause de mon cheval; ce n'est pas de ma faute!»

Un des muletiers, qui n'était pas très gentil, entendit les déclarations insolentes du pauvre homme qui était par terre. Il ne put pas s'empêcher de lui répondre avec des

coups dans les côtes. Il marcha vers lui, lui arracha sa lance, la cassa en morceaux et, avec l'un d'eux, se mit à le frapper avec tellement de violence que, bien que don Quichotte portât son armure, il le pulvérisa. Ses maîtres hurlèrent et lui demandèrent d'arrêter. Il était tellement fâché qu'il ne voulut pas arrêter de jouer avant de s'être totalement calmé. Il ramassa les morceaux de lance et se mit à les lancer sur la pauvre victime. Les bouts de bois pleuvaient sur notre chevalier, mais il ne se taisait pas pour autant: il n'arrêtait pas de menacer le ciel, toutes les créatures terrestres et ces ruffians qui le maltraitaient.

Le jeune homme se fatigua et les marchands continuèrent leur chemin avec l'histoire d'un homme battu qu'ils raconteraient à toutes les personnes qu'ils rencontreraient durant leur voyage. Lorsqu'il fut seul, notre chevalier essaya de se relever. Puisque c'était déjà une chose risquée lorsqu'il était bien portant, comment pourrait-il le faire en étant aussi mal en point? Pourtant, il considérait qu'il avait eu de la chance car, selon lui, la chevalerie errante était caractérisée par des mésaventures de cette sorte. De toute manière, son cheval était totalement coupable. Quant à se relever, ce n'était pas possible, tant son corps lui faisait mal.

CHAPITRE V.

Suite de l'histoire traitant de la mésaventure
de notre chevalier.

Il réalisa qu'il ne pouvait pas bouger, c'est pour cela qu'il prit le parti de recourir à son remède favori: penser à un passage tiré d'un de ses livres. Sa folie lui fit se souvenir de l'aventure de Baudouin et du marquis de Mantoue, lorsque Charlot l'abandonna dans la montagne bien qu'il fût blessé, une histoire connue des enfants et des jeunes gens, vantée et même crue des vieillards, mais pas plus véridique que les miracles de Mahomet. Il pensait qu'elle convenait bien à sa situation. Par conséquent, il se mit à se rouler par terre d'une manière bien théâtrale. Se rappelant ce que les personnes pensent que le chevalier blessé au fond des bois est supposé avoir dit, il déclama doucement:

«Où êtes-vous, madame?
Pourquoi vous ne me plaignez pas?
Vous ignorez peut-être que dans cet état j'erre;
Vous êtes peut-être une menteuse et une tricheuse.

Il continua à réciter la vieille ballade jusqu'à ces vers:

«Ô noble marquis de Mantoue,
Mon oncle et mon suzerain.»

Par chance, quand il récita cela, un fermier qui vivait dans son village passa par là. C'était un des ses voisins. Il était allé moudre du grain au moulin. Voyant un homme étendu sur le sol, il s' en approcha et lui demanda qui il était et pourquoi il gémissait. Don Quichotte crut que c'était son oncle le marquis de Mantoue. Il ne lui répondit pas; il

continua juste sa récitation, exposant ses mésaventures et l'histoire d'amour du fils de l'empereur avec sa femme, comme cela est raconté dans la ballade.

Le fermier était surpris d'entendre ces sornettes. Il lui ôta la visière, laquelle avait été mise en pièces par les coups qu'elle avait reçus. Ensuite, il lui essuya le visage, qui était plein de poussière, et découvrit qu'il le connaissait très bien.

«Monsieur Quijana», dit-il, car on l'appelait ainsi quand il ne délirait pas et n'était pas un chevalier errant, mais un gentilhomme paisible, «qui vous a fait cela?»

Don Quichotte continuait sa récitation en réponse à toutes les questions. Voyant cela, le brave homme lui ôta le corselet et l'épaulière pour voir s'il n'était pas blessé, mais il n'y avait ni écorchures ni plaies. Il essaya de le relever. Non sans peine, il le hissa sur son âne, lequel semblait être une monture plus sûre pour lui. Il ramassa les armes, l'armure et les morceaux de lance. Puis il ficela le tout pour le mettre sur le dos de Rossinante. Il saisit les rênes du cheval et de l'âne et commença à marcher vers son village. La folie bavarde de don Quichotte commençait à lui taper sur les nerfs.

À cause de ses bleus et de son corps endolori, notre chevalier ne pouvait pas se tenir droit sur l'âne. Il n'arrêtait pas de pousser des soupirs en levant les yeux au ciel, ce qui poussa le fermier à lui demander de lui dire, une fois encore, ce qui n'allait pas. Il semble que le diable en personne lui rappela les histoires qui ressemblaient à la sienne car, à cet instant, il oublia Baudouin pour se souvenir du More Aben-Darraez, lorsque le gouverneur d'Antequera, Rodrigo de Narvaez, le captura et l'emmena dans son château fort, où il fut emprisonné. Aussi, quand le fermier lui redemanda comment il se sentait et ce qui n'allait pas, don Quichotte utilisa les mots et les arguments qu'un prisonnier, un certain Abencerraje, utilisa quand il répondit à don Rodrigue. En fait, il répéta ce qu'il avait lu dans *Diane* de Jorge de Montemayor. Ses citations précises et toutes ces âneries l'énervèrent beaucoup. Réalisant que son voisin était vraiment fou, il pressa le pas pour contrôler sa colère, laquelle venait des interminables citations de don Quichotte. Ce dernier termina sa phrase et ajouta:

«Il faut que vous sachiez, don Rodrigo de Narvaez, que la belle Jarifa que je viens de mentionner est maintenant l'adorable Dulcinée du Toboso. Afin de l'honorer, j'ai accompli, j'accomplis et j'accomplirai les plus grands exploits militaires que le monde ait vus, voie et verra!»

«Mais monsieur», répondit le paysan, «je ne suis ni Rodrigo de Narvaez, ni le marquis de Mantoue, mais Pedro Alonzo, votre voisin. De plus, vous n'êtes ni Baudouin, ni Aben-Darraez, mais un respectable gentilhomme du nom de Quijana.»

«Je sais qui je suis», répondit don Quichotte, «et qui je pourrais être. Je pourrais être les gens que j'ai mentionnés, les douze pairs de France et les neuf chevaliers de la Renommée, car mes exploits surpasseront ce qu'ils ont fait individuellement ou en groupe.»

Ils parlaient de cette manière et atteignirent leur destination à la nuit tombée. Le paysan décida d'attendre que la nuit fût plus noire pour que le gentilhomme fatigué et sale ne fût pas vu par ses voisins. Quand il pensa que le bon moment était venu, ils entrèrent dans le village et se dirigèrent vers la maison de don Quichotte, laquelle était sens dessus dessous. Le curé et le barbier étaient là car c'étaient de bon amis; la gouvernante leur disait, d'une voix forte:

«Père Pero Perez», c'était le nom du curé, «que pensez- vous de la mésaventure de mon maître? Trois jours et pas de nouvelles de lui, de son cheval, de son bouclier, de

sa lance, ni de son armure. Pauvre de moi! Je pense, et c'est aussi vrai que l'évidence qui dit que je suis née pour mourir, que ce sont ces maudits livres de chevalerie qu'il n'arrête pas de lire qui l'ont rendu fou. Je me souviens de l'avoir souvent entendu se dire à voix basse qu'il voulait devenir chevalier errant afin de parcourir le monde à la recherche d'aventures. Que Satan et Barabbas emportent tous ces livres car ils ont détruit l'esprit le plus fin de toute la Manche!»

La nièce partageait son opinion. Elle ajouta:

«Sachez, maître Nicolas», c'était le nom du barbier, «que j'ai souvent vu mon oncle lire ces terribles histoires pleines de mésaventures pendant deux jours d'affilée, sans dormir. Quand il avait fini, il posait son livre, empoignait son épée et se mettait à donner des coups aux murs. Quand il était épuisé, il disait qu'il avait tué quatre géants grands comme des tours. Il pensait que sa sueur était du sang qui coulait des blessures qu'il avait reçues dans la bataille. Il buvait alors un grand broc d'eau froide, ce qui lui calmait les nerfs. Il disait que ce liquide était extrêmement précieux: c'était un cadeau d'Esquife le Sage, un grand magicien de ses amis. Je me reproche tout cela. J'aurais dû vous aviser des extravagances de mon oncle. Vous auriez pu faire quelque chose. Cela n'aurait pas pris une telle proportion. Vous auriez brûlé ces livres impies. Il en possède tellement. Ils devraient tous être brûlés comme ceux qui sont écrits par des hérétiques.»

«Je suis d'accord avec vous», répondit le curé. «Je peux vous assurer que demain il y aura une cérémonie publique: ces livres seront brûlés afin qu'ils ne donnent plus envie à ceux qui les liraient de faire ce qu'a fait mon grand ami.»

Don Quichotte et le fermier les écoutaient; ce dernier comprenait bien que son voisin était complètement fou. Le brave homme cria:

«Ouvrez la porte! Ici il y a messire Baudouin, le marquis de Mantoue, qui est grièvement blessé, et messire Aben-Darraez, le More qui a été capturé par Rodrigue de Narvaez, gouverneur d'Antequera.»

Ils sortirent tous à ces cris. Certains reconnurent leur ami, les autres leur oncle et leur maître, lequel n'était pas encore descendu de l'âne, faute de le pouvoir. Ils coururent pour lui souhaiter la bienvenue. Il leur dit :

«Attendez! J'ai été grièvement blessé à cause de mon cheval. Allongez-moi sur mon lit et appelez, si c'est possible, Urganda la Sage, pour qu'elle vienne panser mes blessures.

«Quelle époque!», s'écria la gouvernante. «J'aimerais bien connaître la nature de la folie de mon maître. Monsieur, un jour, sans l'aide d'Urganda, on saura comment vous guérir. Ces livres de chevalerie sont mauvais car ils vous ont mis dans un sale état!»

On le porta à son lit, mais quand on l'examina, on ne trouva aucune blessure. Il leur dit que ses douleurs venaient du fait qu'il s'était fait mal en tombant de sa selle lorsqu'il s'était battu contre dix géants, les plus grands et audacieux géants au monde.

«Voyons!», s'exclama le curé. «Des géants ont pris part à votre aventure! Je jure que je les ferais brûler avant demain soir.»

Ils posèrent ensuite mille questions à don Quichotte. Celui-ci ne voulut rien répondre, sinon qu'on lui donnât à manger et qu'on le laissât dormir, deux choses dont il avait le plus besoin à cet instant. On lui donna ce qu'il réclamait. Le curé lui demanda de lui fournir beaucoup de détails sur sa rencontre avec don Quichotte. Le paysan raconta toute l'histoire, sans omettre les extravagances du chevalier, ce qui donna encore plus

envie au prêtre de faire ce qu'il fit le jour suivant, à savoir convoquer maître Nicolas et aller avec lui à la maison de don Quichotte.

CHAPITRE VI.

La longue et amusante enquête que menèrent
le curé et le barbier dans la bibliothèque
de notre ingénieux aristocrate.

Don Quichotte dormait encore. Le curé demanda à la nièce les clefs de la chambre où se trouvaient les livres responsables de tout ce désordre. Elle les lui donna de bon cœur. La gouvernante et les autres entrèrent. Ils trouvèrent plus de cent gros volumes très bien reliés et un certain nombre de plus petits. Dès que la gouvernante les aperçut, elle sortit de la chambre et revint vite avec une écuelle d'eau bénite et un goupillon.

«Tenez, Mon Père», dit-elle, «prenez ceci et ne lésinez pas sur l'eau bénite! Nous ne voulons pas que les enchanteurs qui hantent les pages de ces livres nous jettent un sort afin de se venger car nous voulons les vaincre.»

L'argument réducteur de la gouvernante fit rire le curé. Il demanda au barbier de lui donner ces livres un à un pour voir de quoi ils traitaient, parce qu'il pouvait s'en rencontrer quelques-uns dans le nombre qui ne méritassent pas d'être brûlés.

«Non, non», s'écria la nièce, «aucun ne doit être sauvé car ils sont tous dangereux. Il faudrait les jeter par la fenêtre, dans la cour, en faire une pile et y mettre le feu. On pourrait aussi les mettre dans la basse-cour et les brûler là: la fumée n'incommoderait personne.»

La gouvernante dit la même chose; elles désiraient toutes deux la mort de ces innocents. Néanmoins, le curé ne voulut pas y consentir sans avoir lu les titres. Maître Nicolas lui remit dans les mains les quatre volumes d'*Amadís de Gaule*.

«Il y a quelque chose d'étrange ici», dit le curé. «J'ai ouï dire que c'est là le premier livre de chevalerie qu'on ait publié en Espagne; tous les autres se sont inspirés de celui-là. Je pense donc que, comme faux prophète d'une si détestable secte, nous devons le condamner au bûché.»

«Non, Mon Père», interjeta le barbier; «car j'ai aussi entendu dire que c'est le meilleur de tous les livres de cette espèce: nous devrions le sauver puisque c'est un chef d'œuvre.»

«Ça n'est pas faux», dit le curé. «Aussi, nous allons l'épargner pour cette fois-ci. Voyons celui d'à côté.»

«Ce sont», dit le barbier, «*Les bonnes actions d'Esplandian*; il était le fils légitime d'Amadís de Gaule.»

«En fait», déclara le curé, «la gentillesse du père ne l'aidera pas. Madame la gouvernante, ouvrez cette fenêtre et jetez-le dans la cour: ce sera le premier livre de notre pile.»

La gouvernante ne se fit pas prier et le brave Esplandian valdingua dans la cour où il allait attendre patiemment les flammes menaçantes.

«Passez-en moi d'autres», dit le curé.

«Celui qui vient après», dit le barbier, «est Amadís de Grèce. Je pense que tous ceux de ce côté-là sont de la famille d'Amadís.»

«Balancez-les dans la cour», cria le curé; je vais brûler la reine Pintiquiniestra, le berger Darinel, ses poèmes et les idées confuses et diaboliques de l'auteur. Si mon père apparaissait devant moi vêtu en chevalier errant, je le brûlerais aussi!»

«Je suis d'accord avec vous», dit le barbier.

«Moi aussi, je suis d'accord avec vous», rajouta la nièce.

«Alors, donnez-moi ces livres», dit la gouvernante. «Je vais empiler ce ramassis d'âneries dans la basse-cour.»

Ils les lui passèrent; il y en avait beaucoup. Au lieu de les descendre, elle les balança par la fenêtre.

« Quel est ce gros machin?», demanda le curé.

«Ce gros machin», répondit le barbier, «est *Don Olivante de Laura*.»

«L'auteur de ce livre», observa le curé, «a également écrit *Le Jardin des fleurs*. En vérité, je ne sais pas lequel des deux livres est le plus exact, ou plutôt le moins rempli de mensonges. Je peux simplement vous dire que celui-ci va dans la basse-cour car il est stupide et arrogant.»

«Le suivant», annonça le barbier, est «Florismars d'Hircanie.»

«Ah! Ah!», s'exclama le curé. «Messire Florismars nous honore de sa présence. Bien qu'il soit né à l'étranger et lui soit arrivé plusieurs aventures célèbres, accompagnez ce monsieur dans la basse-cour sur-le-champ! La sécheresse et la difficulté de son style ne méritent rien d'autre. Dans la basse-cour, et celui-ci aussi, madame la gouvernante.»

«Avec plaisir, Mon Père», répondit-elle, et elle exécuta cet ordre de bon coeur.

« Celui-ci est *Le Chevalier Platir*», dit le barbier.

«C'est un vieux livre», ajouta le curé. «Dedans, je ne trouve rien qui pourrait le sauver. Qu'il rejoigne les autres immédiatement.»

C'est ce qui arriva. Ils ouvrirent un autre volume et virent qu'il s'intitulait *Le Chevalier de la Croix*. Le curé remarqua:

«Ce saint titre pourrait nous pousser à excuser la stupidité de son auteur, mais, comme le dit le proverbe: 'derrière la croix se tient toujours le diable.' Qu'il aille au feu!»

«Et celui-là», dit le barbier en prenant un autre livre, «c'est *Le miroir de la chevalerie*.»

«Je connais Sa Seigneurie», dit le curé. «Ici vous rencontrerez messire Renaud de Montauban, ses amis, tous plus voleurs que Cacus, et les douze pairs de France qui sont accompagnés par Turpin, un bon historien. En vérité, j'ai bien envie de les condamner au bannissement éternel. Une partie de leurs aventures est du célèbre écrivain Mateo Boyardo, lequel a aussi influencé Ludovic Arioste, le poète chrétien. Si son livre était écrit dans une autre langue que la sienne, je serais très désagréable. s'il était écrit dans la sienne, je le traiterais bien.»

«Moi, je l'ai en italien», dit le barbier, «mais je ne comprends pas cette langue.»

«Par chance, vous ne pouvez pas le lire», dit le curé. «C'est pour cela que nous pardonnons le capitaine qui ne l'a pas rapporté en Espagne pour publier une version

espagnole qui lui aurait enlevé une bonne partie de son intérêt. Les écrivains qui traduisent des poèmes dans une langue étrangère, même ceux qui sont doués, ne peuvent jamais atteindre la qualité de la version originale. En résumé, ce livre et tous ceux qui traitent des aventures de ces héros français devraient être jetés dans un puits sec afin d'y rester jusqu'à ce qu'on décide de ce qu'il faut faire d'eux, à l'exception de *Bernard del Carpio* et de *Roncevaux.* Si je les trouvais, je les donnerais à la gouvernante pour qu'elle les mette immédiatement sur la pile.»

Le barbier était d'accord sur tout car il pensait que le curé était un bon chrétien et un ardent défenseur de la vérité. En ouvrant un autre volume, il vit que c'était *Palmerin d'Olivier*. Près de celui-là, il y en avait un autre intitulé *Palmerin d'Angleterre*. Le prêtre les regarda et s'écria:

«Que cet olivier soit coupé, brûlé et qu'il n'en reste pas même de cendres. Quant aux palmier anglais, il devrait être conservé et préservé parce que c'est un objet unique. On devrait faire un coffre pour le protéger, comme celui qu'Alexandre trouva dans le trésor de Darius et qu'il utilisa pour recueillir les œuvres du poète Homère. Ce livre, mon cher ami, est important pour deux raisons. D'abord, il est très bon; ensuite, nous savons qu'il a été écrit par un homme intelligent qui était roi du Portugal. Toutes les aventures qui se passent dans le château de Miraguarda sont très intéressantes et bien écrites. Les dialogues sont clairs, intelligents, bien choisis et courtois, car la personne qui parle est toujours traitée avec respect, en suivant l'étiquette. Aussi, maître Nicolas, il se peut que vous ne soyez pas d'accord avec moi, mais je crois que ce livre et l'*Amadís de Gaule* ne devraient pas être brûlés et que tous les autres, sans enquête supplémentaire, devraient être exécutés.»

«Non, mon ami», répliqua le barbier, «pas celui que je tiens dans la main: c'est le célèbre *Don Bélianis*.»

«Mouais», dit le curé, «les deuxième, troisième et quatrième parties auraient besoin d'un peu de rhubarbe pour purger un excès de colère. Il faudrait aussi enlever les chapitres sur le Château de la Renommée et ceux qui sont encore plus stupides. On pourrait leur donner beaucoup de temps pour enlever ces passages. S'ils se conduisaient bien, nous serions charitables. En attendant, mon ami, gardez-les chez vous et empêchez qu'on les lise.»

«Je le ferai avec plaisir», répondit le barbier.

Lire ces livres de chevalerie le fatiguait, c'est pourquoi il dit à la gouvernante de prendre tous les gros volumes pour les jeter dans la basse-cour. Cette femme n'était ni sourde ni stupide. En fait, elle préférait les autodafés à la broderie. Elle saisit huit livres et se dirigea vers la fenêtre; l'un d'eux tomba aux pieds du barbier. Il le ramassa. C'était l'*Histoire du célèbre chevalier Tirant le Blanc*.

«Mon Dieu!», s'exclama le curé. «Voici Tirant le Blanc! Donnez-le moi, mon ami. Je dois bien avouer que j'y ai trouvé un trésor de plaisir et une mine de divertissements. C'est dedans que l'on trouve don Kyrie-Eleison de Montauban, un valeureux chevalier, son frère Thomas de Montauban, le chevalier Fonséca, le combat entre le courageux Tirant et le dogue, les traits d'esprit de mademoiselle Plaisir-de-ma-vie, les histoires d'amour et les mensonges de la veuve Reposada, et l'histoire de l'impératrice qui était amoureuse d'Hippolyte, son écuyer. Mon ami, en vérité, ce livre est le meilleur du monde du fait de son style. Ici les chevaliers mangent de la nourriture, dorment et meurent dans leurs lits, et font leurs testaments avant de mourir. Puisque l'auteur n'a pas mis

toutes les bizarreries que tous les autres livres de cette espèce se plaisent à exhiber, son ouvrage ne mérite pas de mourir. Permettez-moi de condamner son auteur aux galères à vie. Emportez le livre chez vous et lisez-le; vous verrez que ce que j'ai dit est vrai.»

«Le suivant», dit le barbier, «est *La deuxième partie de la Diane* de Salmantino; ici il y en a un autre qui porte le même titre mais dont l'auteur est Gil Polo.»

«Le livre de Salmantino», dit le curé, «doit rejoindre les condamnés de la basse-cour; celui de Gil Polo doit être conservé comme s'il avait été écrit par Apollon lui-même. Continuez, mon ami; dépêchons-nous: il se fait tard.»

«Celui-ci», dit le barbier en en ouvrant un autre, «est intitulé *Les dix livres des fortunes de l'amour.* Il a été écrit par Antonio de Lofraso, un poète sarde.»

«Par les ordres que j'ai reçus», s'écria le curé, «depuis la naissance d'Apollon, des muses et des premiers poètes, on n'a jamais écrit un livre aussi amusant ou fou. Il est exceptionnel et dépasse tous les autres: celui qui ne l'a pas lu ne sait pas ce qu'il perd. Mon ami, donnez-le moi: je suis tellement content de l'avoir trouvé. Je le préfère à toutes les soutanes de draps de Florence.»

Avec un air réjoui, il le mit de côté. Le barbier continua:

«Les livres suivants sont: *Le berger d'Ibérie, Les Nymphes d'Hénarès* et *La désillusion de la jalousie.*»

«Il n'y a rien de mieux à faire», dit le curé, «que de les livrer au bras séculier de la gouvernante. Ne me demandez pas pourquoi, car il y a une myriade de bonnes raisons.»

«Vous serez obéi», répondit le barbier, «mais que ferons-nous de ces petits livres?»

«Ceux-là», dit le curé, «ne doivent pas être des livres de chevalerie, mais de poésie.»

Il en ouvrit un et vit que c'était la *Diane* de Jorge de Montemayor. Croyant qu'ils étaient tous de la même espèce, il ajouta:

«Ils ne méritent pas d'être brûlés avec les autres car ils n'ont jamais fait de mal à personne: ils sont divertissants, ce qui ne représente pas un danger.»

«Ah, monsieur!», s'écria la nièce. «Vous devriez les brûler comme les autres car, si mon oncle redevenait sain d'esprit, il pourrait lire l'un d'eux et avoir envie de devenir berger. Il voudrait alors se balader dans les bois et à travers champs; il chanterait et jouerais… des castagnettes! Être poète est une situation difficile: c'est une maladie incurable et c'est contagieux!»

«Cette jeune personne a raison», dit le curé. «Ce serait une bonne idée de détruire cette erreur obsédante qui n'arrête pas de lui faire de l'œil. Commençons donc par la *Diane* de Montemayor. Je pense qu'il ne faut pas la brûler. Il faudrait plutôt enlever certains passages: ceux avec la magicienne Félicie et sa potion magique, et tous les longs vers. La prose resterait ainsi que l'honneur d'être le meilleur livre de son espèce.»

«Celui-ci est *Le berger de Philida*.»

«Ce n'est pas un berger», dit le curé, «mais un courtisan éduqué. Gardez-le comme si c'était un joyaux de grande valeur.»

«Le gros que je suis en train de vous donner s'intitule *Trésor de poésies variées*.»

«Si elles étaient moins nombreuses», remarqua le curé, «on les préférerait. Il faut désherber et laver ce livre plein de trivialités afin que les meilleurs passages se détachent. On va le garder parce que son auteur est mon ami et qu'il a publié des livres plein de verve et d'héroïsme, qui méritent d'être admirés.»

«Celui-ci», continua le barbier, «est Le chansonnier de Lopez Maldonado.»

«L'auteur de ce livre», répondit le curé, «est encore un de mes bons amis. Lorsqu'il déclame des vers, les gens sont émerveillés; quand sa voix douce les chante, les gens sont hypnotisés. Ses églogues sont un peu longues: ce qui est bon est toujours court! Mettez-le avec ceux que l'on a mis de côté. Mais quel est le livre qui est tout près?»

«C'est *Galatée* de Miguel de Cervantès», répondit le barbier.

«Monsieur Cervantès est un de mes amis depuis de nombreuses années. Il est plus versé dans les mésaventures que dans la poésie. Son livre a un assez bon fil conducteur; il expose des arguments et ne tire jamais de conclusion. Nous devrons attendre la seconde partie qu'il nous a promise; peut-être que les corrections lui garantiront la miséricorde qu'on lui refuse pour l'instant. En attendant, mon ami, gardez-le chez vous et n'oubliez pas de le cacher.»

«C'est une très bonne idée», répondit maître Nicolas.

«En voici trois autres qui viennent ensemble. Ce sont *La araucana* de don Alonzo de Ercilla, *La austriada* de Juan Rufo, un fonctionnaire de Cordoue, et *El monserrate* de Cristóbal de Virués, un poète de Valencia.»

«Ces ouvrages», dit le curé, «sont les meilleurs exemples de la littérature héroïque de langue espagnole. Ils peuvent le disputer aux plus célèbres livres italiens. Gardez-les car ce sont des chefs-d'œuvre de la poésie espagnole.»

Le prêtre était fatigué: il y avait tellement de livres. Aussi, il décida de brûler tout le reste. Cependant, le barbier en avait déjà ouvert un qui s'appelait *Les larmes d'Angélique.*

«C'est moi qui aurait versé des larmes», murmura le curé, «si j'avais fait brûler un tel livre, car son auteur fut un des plus célèbres poètes d'Espagne et du monde. De plus, sa traduction de quelques fables d'Ovide est un chef-d'œuvre.»

CHAPITRE VII.

Le second voyage de notre bon chevalier
don Quichotte de la Manche.

À cet instant, don Quichotte se mit à crier:
«Regardez, regardez, valeureux chevaliers! Vous devez montrer la force de vos bras invincibles car les courtisans sont en train de prendre l'avantage.»

Don Quichotte les appela de cette manière. Aussi, ils ne purent pas continuer à examiner les livres qui restaient. C'est pour cela que je crois que, très discrètement, *La caroléa* et *Le lion d'Espagne* furent brûlés, tout comme *Les gestes de l'empereur* de don Luis de Avila; ils faisaient sans doute partie des livres qui restaient. Peut-être qu'ils n'auraient pas été punis si durement si le curé les avait vus.

Quand ils arrivèrent auprès de don Quichotte, il s'était déjà levé de son lit. Après une bonne nuit de sommeil, il était frais comme un gardon. Il criait, délirait et donnait

des coups dans le mur avec son épée. Ils l'attrapèrent et le recouchèrent. Quand il se fut un peu calmé, il se tourna vers le curé pour lui adresser la parole et lui dire:

«En vérité, messire Turpin, il est dommage que nous, les douze pairs de France, soyons assez négligents pour permettre aux chevaliers de cette cour de remporter ce tournoi, et cela d'autant plus que nous, les chevaliers errants, avons remporté ce prix trois jours d'affilée.»

«Calmez-vous, mon ami», dit le curé. «Dieu ordonne toujours à la chance de tourner: ce qui se perd aujourd'hui se gagnera demain. Pour l'instant, monsieur, vous devriez vous inquiéter de votre santé car vous devez être harassé, et peut-être même grièvement blessé.»

«Je ne suis pas blessé», répondit don Quichotte, «mais épuisé, sans aucun doute. L'ignoble don Orlando m'a roué de coups avec une branche de chêne parce qu'il est jaloux: il sait que je suis plus courageux que lui. Je n'oserais pas dire que je suis Renaud de Montauban si, en me levant de ce lit, je n'essayais pas de me venger sur lui en dépit de toutes ses formules magiques. Apportez-moi quelque chose à manger maintenant: je pense que ça m'aidera à me sentir mieux. Je me vengerai plus tard.»

On s'empressa d'obéir et de lui apporter à manger. Il alla se recoucher et ils s'émerveillèrent de sa folie. Cette nuit là, la gouvernante brûla tous les livres qui se trouvaient dans la basse-cour et la maison. Je suppose que certains qui auraient mérité d'être conservés éternellement dans les archives partirent en fumée à cause de la malchance et de la paresse de l'examinateur. Ce que le vieux proverbe prédit arriva: l'innocent paya pour les fautes du coupable.

Une des solutions qu'imaginèrent alors le curé et le barbier fut de murer la porte de la pièce où il mettait ses livres, afin qu'il ne les trouve pas quand il se lèverait: ils pensaient qu'en détruisant la cause, ils détruiraient les effets. Ils expliqueraient cela en lui disant qu'un magicien avait emporté les livres et le cabinet de lecture! Ils se dépêchèrent de mettre au point leur stratagème. Deux jours plus tard, lorsque don Quichotte se leva de son lit, la première chose qu'il fit fut d'aller voir ses livres. Puisqu'il ne trouva pas sa bibliothèque, il commença à chercher à droite et à gauche dans toute la maison. Il atteint l'endroit où la porte avait été murée; il passa sa main dessus et leva les yeux au ciel sans dire un mot. Après un certain temps, il posa des questions sur la localisation de son cabinet de lecture. La gouvernante savait quoi lui répondre; elle lui dit:

«Quelle question bizarre! Qu'est-ce que vous cherchez? Il n'y a plus de bibliothèque ni de livres dans cette maison: le diable les a emportés!»

«Ce n'était pas le diable», précisa la nièce, «mais un enchanteur qui est venu sur un nuage, la nuit après votre départ. Il est descendu du serpent qu'il montait et est entré dans votre cabinet de lecture. Je ne sais pas ce qu'il y a fait, mais, au bout d'un moment, il s'est envolé par le toit en laissant plein de fumée dans toute la maison. Quand nous nous sommes décidées à regarder à l'intérieur, la bibliothèque et les livres avaient disparu! Nous nous souvenons que, lorsque le vieil homme méchant s'est envolé, il a crié: 'Je hais le propriétaire de ces livres et de ce bureau. C'est pour cela que je les ai détruits. Vous verrez bientôt les dégâts.' Il a ajouté qu'il s'appelait Mugnaton le Sage.»

«Il a dû dire Freston», corrigea don Quichotte.

«Je ne sais pas», répliqua la gouvernante, «s'il s'appelait Freston ou Friton; tout ce que je sais, c'est que son nom finissait en *ton*.»

«C'est le cas, en effet», continua don Quichotte. «C'est un enchanteur très intelligent qui est mon ennemi. Il m'en veut parce qu'il a vu dans le futur, grâce à la magie, qu'un jour je me battrai contre un chevalier qu'il protège et qu'il ne pourra pas m'empêcher de le vaincre. C'est pour cela qu'il n'arrête pas de m'embêter, mais je peux vous assurer qu'il ne pourra pas s'opposer aux décisions du ciel, ni les éviter.»

«Qui pourrait en douter?», dit la nièce. «Mais qui vous a poussé à vous disputer? Ne vaudrait-il pas mieux rester tranquillement à la maison plutôt que de parcourir le monde à la recherche de choses illusoires? Bien des gens partent pour chercher de la laine et reviennent tondus!»

«Ma chère nièce», répondit don Quichotte, «vous ne comprenez rien! Avant qu'on me tonde, j'aurai rasé tous ceux qui pensent qu'ils peuvent toucher ne serait-ce qu'un seul de mes cheveux.»

La nièce et la gouvernante ne voulurent pas continuer à parler car elles virent qu'il commençait à s'agiter.

Le fait est qu'il resta quinze jours dans sa maison: il était très calme et ne manifesta pas de velléités de reprendre sa quête absurde. Pendant cette période, il parla beaucoup avec ses deux amis: le curé et le barbier. Il leur dit que le monde avait besoin de chevaliers errants afin de ressusciter la chevalerie errante. Quelquefois, le curé le contredisait; quelquefois, il faisait semblant d'être d'accord car, s'il ne s'était pas conduit de la sorte, il n'aurait pas pu communiquer avec lui.

Pendant ces deux semaines, don Quichotte demanda l'aide de son voisin. C'était un paysan et une personne de qualité: non pas un aristocrate, juste un homme qui avait des qualités. Malheureusement, il n'était pas très intelligent. En bref, don Quichotte lui fit croire que l'herbe était plus verte ailleurs: le pauvre paysan décida de le suivre et de devenir son écuyer. Entre autres choses, il déclara que son voisin avait fait un très bon choix car, un jour, il participerait à une aventure qui l'amènerait à découvrir, sans efforts, une île; il deviendrait alors sont gouverneur. Séduit par ces promesses et d'autres semblables, Sancho Panza (c'était le nom du paysan) planta là sa femme et ses enfants et devint l'écuyer de son voisin.

Don Quichotte se mit alors à chercher de l'argent. Il vendit des choses, hypothéqua des biens et baissa le prix de tout. Il finit par réunir une certaine somme d'argent. Un de ses amis lui prêta un petit bouclier rond. Il répara du mieux qu'il put son casque cassé; puis il avisa son écuyer Sancho du jour et de l'heure où il pensait se mettre en route, pour que celui-ci se munît de ce dont il avait le plus besoin. Il lui demanda surtout d'emporter des sacoches. Sancho répondit qu'il ne les oublierait pas. Il ajouta qu'il pensait aussi emmener un très bon âne qui lui appartenait, parce qu'il n'avait pas l'habitude de faire de longues marches. En ce qui concerne cet âne, don Quichotte se montra dubitatif au début. Il essaya de se rappeler si, par hasard, quelque chevalier errant avait déjà eu un écuyer qui se déplaçait sur le dos d'un âne. Aucun nom ne lui vint à l'esprit. Néanmoins, il permit à Sancho et à sa bête de venir avec lui. Il lui fournirait une plus noble monture dès qu'une occasion se présenterait: il prendrait le cheval du premier chevalier discourtois qui se trouverait sur son chemin.

Suivant le conseil de l'hôtelier, il prit des chemises et d'autres choses et mis le tout dans son sac de voyage. Une nuit, il parti, accompagné de Sancho. Personne ne les

vit. Sancho ne dit pas au revoir à sa femme et à ses enfants; don Quichotte ne dit pas au revoir à sa gouvernante et à sa nièce. Ils se dépêchèrent tellement qu'au petit matin ils étaient certains que personne ne les trouverait même si tous les villageois les cherchaient.

Sancho Panza avançait sur son âne, comme un patriarche, avec ses sacoches, sa gourde et ses rêves. Il n'arrêtait pas de penser à ce que son maître lui avait promis: le poste de gouverneur d'une terre promise! Don Quichotte suivit la même route que lors de son premier voyage, c'est-à-dire celle qui traverse la plaine de Montiel. Le trajet était moins pénible que la première fois car, à cette heure du matin, les rayons du soleil ne frappaient que de biais et ne le gênaient donc pas. Sancho Panza dit à son maître :

«Monsieur, vous ne devez pas oublier l'île que vous m'avez promise; même si elle est grande, je saurai l'administrer.»

«Sache, mon cher ami», répondit don Quichotte, «qu'autrefois les chevaliers errants avaient l'habitude de faire de leurs écuyers les gouverneurs des îles ou royaumes qu'ils conquerraient. Je suis bien décidé à suivre cette très bonne coutume. J'ai même prévu de l'améliorer. En fait, très souvent, peut-être même la plupart du temps, ces chevaliers attendaient que leurs écuyers fussent vieux. Après des années de travail, de mauvais jours et de plus mauvaises nuits, ils leur donnaient un titre de marquis, ou pour le moins de comte, avec la possession d'une vallée ou d'une toute petite province. Quoi qu'il en soit, si nous vivons, dans une semaine je conquerrai un royaume avec ses dépendances, ce qui me permettra de te faire couronner roi d'un de ces petits pays. Que cela ne t'étonne pas: toutes sortes de choses exceptionnelles arrivent à des chevaliers comme moi. Tu vois, je pourrais même te donner plus que ce que je t'ai promis.»

«Dans ce cas, monsieur», dit Sancho Panza, «si, par un de ces miracles que vous avez décrits, je devenais roi, Juana Gutierrez, ma conjointe, deviendrait reine, et mes enfants princes.»

«Absolument», affirma don Quichotte.

«Moi, j'en doute», dit Sancho, «car je pense que même si Dieu faisait pleuvoir des royaumes sur la surface de la terre, aucune couronne n'irait à Marie Gutierrez. Vous voyez, elle ne vaut rien comme reine. En revanche, avec l'aide de Dieu, elle ferait une assez bonne comtesse.»

«Sancho, tu dois t'en remettre à Dieu», affirma don Quichotte; «il lui donnera la chose la plus appropriée. Ne diminue pas tes exigences; je veux que tu sois au moins vice-roi.»

«Mai je ne veux pas être vice-roi», dit Sancho Panza, «et cela d'autant plus qu'un maître aussi puissant que vous me donnera tout ce qui est bon pour moi et tout ce que je serai capable de gérer.»

CHAPITRE VIII.

La chance qu'eut le valeureux don Quichotte
dans la terrifiante et exceptionnelle aventure des moulins à vent,
ainsi que d'autres événements dignes de ne pas être oubliés.

Ils aperçurent trente ou quarante moulins à vent qui étaient sur la plaine. Le chevalier se retourna vers son écuyer et lui dit:

«Je ne pensais pas que la chance allait nous sourire à ce point: mon cher ami, nous faisons face à plus de trente géants bruyants contre lesquels je veux me battre. Je vais les tuer. Le trésor de guerre sera le début de notre fortune. Ce genre de guerre est juste: c'est Dieu qui nous ordonne de faire disparaître une si mauvaise engeance de la surface de la terre.»

«Quels géants?», demanda Sancho Panza.

«Ceux que tu vois là-bas», lui répondit son maître, «avec leurs grands bras; certains ont presque deux lieues de long.»

«Regardez-mieux, monsieur», répliqua Sancho; ce ne sont pas des géants, mais des moulins à vent, et ce qui ressemble à des bras sont leurs ailes. Le vent les fait tourner, ce qui fait bouger la meule du moulin.»

«On voit bien», contesta don Quichotte, «que tu n'es pas un véritable aventurer. Ce sont des géants. Si tu as peur, mets-toi de côté et récite tes prières pendant que je me prépare à livrer une bataille extraordinaire.»

Après avoir dit cela, il éperonna son cheval, sans tenir compte des cris de son écuyer, lequel essayait de lui faire comprendre que les choses qu'il était sur le point d'attaquer étaient des moulins à vent et non des géants. Il était tellement convaincu que c'étaient des géants qu'il n'entendait pas les cris de son écuyer. Il n'essaya pas non plus, alors qu'il était près d'eux, de les examiner pour découvrir la vérité. Il chargea en criant:

« Ne fuyez pas, lâches et viles créatures, car c'est un seul chevalier qui vous attaque. »

Le vent commença à se lever; les grandes ailes se mirent à tourner. Don Quichotte le remarqua et s'écria:

«Vous allez payer pour votre insolence bien que vous remuiez plus de bras que le géant Briarée.»

En disant ceci, il remit son sort entre les mains de sa bien-aimée Dulcinée. Protégé par son écu, et sa lance en position d'attente, il galopa vers eux, à la vitesse maximale de Rossinante, et attaqua le premier moulin qui se trouvait sur son chemin. Au moment où il transperça l'aile d'un grand coup de lance, le vent la fit tourner avec tant de force qu'elle mit cette arme en pièces. Le cheval et le cavalier tombèrent et roulèrent dans l'herbe. Ils ne pouvaient plus se relever. Sancho fit se presser son âne. Quand il arriva près d'eux, le chevalier ne pouvait plus remuer, tant le coup qui les avaient fait tomber avait été violent.

«Miséricorde!», s'écria Sancho. «Ne vous avais-je pas dit de faire attention? Ces choses ne sont que des moulins à vent. Personne ne peut dire le contraire, si ce n'est un homme avec une tête remplie de moulins à vent.»

«Tais-toi, Sancho», rétorqua don Quichotte. «Ce sont les aléas de la guerre. Plus j'y pense, plus je crois que c'est le magicien Freston, celui qui a volé me livres et ma bibliothèque, qui a transformé ces géants en moulins à vent afin de me priver de la

gloire de les vaincre. Il me déteste. Au bout du compte, ses coups montés ne prévaudront pas contre la gentillesse de mon épée.»

«Que la volonté de Dieu soit faite», répondit Sancho Panza.

Il aida son maître à se mettre debout. Don Quichotte remonta sur Rossinante, qui avait, quant à lui, mal au dos. En conversant sur cette aventure, ils suivirent le chemin de Puerto Lápice parce que, selon don Quichotte, ils ne pouvaient pas ne pas avoir toutes sortes d'aventures puisque c'était une route empruntée par une foule de personnes. Cependant, notre chevalier était un peu triste car il n'avait plus sa lance. C'est pour cela qu'il dit à son écuyer:

«Je me souviens d'avoir lu qu'un chevalier espagnol nommé Diego Perez de Vargas, ayant cassé son épée dans une bataille, arracha une grosse branche d'un chêne, confectionna une lance avec, accomplit des exploits et, ce jour-là, écrasa tellement de Mores qu'on le surnomma l' Écraseur. Depuis cette époque, lui et ses descendants se font appeler de Vargas de l'Écraseur. Je te dis cela parce que j'essaie de trouver un chêne afin d'arracher une grosse branche aussi solide que celle que j'aie dans ma mémoire. Avec elle, je ferai des miracles. Tu comprendras bientôt que je t'ai accordé un énorme privilège: le droit de venir avec moi pour voir des choses qu'on aura peine à croire.»

«À la volonté de Dieu», dit Sancho. «Je crois tout ce que vous avez dit, mais vous devriez vous redresser un peu car il me semble que vous glissez un peu d'un côté. Ce doit être, sans doute, à cause des bleus que vous avez eus lors de votre chute.»

«Ah, c'est vrai!», répondit don Quichotte; «si je ne me plains pas de la douleur, c'est parce que les chevaliers errants n'ont pas le droit de se plaindre lorsqu'ils sont blessés, même quand la chair sort de la plaie.»

«S'il en est ainsi, je n'ai rien à dire», répliqua Sancho, «mais Dieu sait que je serais ravi de vous entendre vous plaindre à cause de la douleur. Quant à moi, je peux vous assurer que je me plains dès que j'ai un petit bobo, même s'il se pourrait que l'interdiction concernant les chevaliers errants s'applique également à leurs écuyers. »

Don Quichotte ne put s'empêcher de rire de la naïveté de son écuyer. Il lui déclara qu'il pouvait se plaindre autant qu'il voulait, même sans raison, car il n'avait rien lu dans le code de la chevalerie qui prohibât cela.

Ensuite Sancho lui fit remarquer qu'il était l'heure de manger. Don Quichotte répondit qu'il n'avait pas faim pour l'instant, mais que lui pouvait manger quand il le désirerait. Aussi, Sancho s'installa confortablement sur le dos de son âne. Il ouvrit les sacoches et prit les provisions qu'il y avait mises. Son âne avançait lentement derrière Rossinante pendant que lui mangeait. De temps en temps, il avalait une gorgée de vin, ce qui le rendait extatique. Un cabaretier de Malaga avec une cave remplie des vins les plus fins aurait pu être jaloux de lui. Les gorgées de vin lui faisaient oublier les promesses consternantes de son maître. De plus, il considérait que sa situation actuelle était plus un amusement qu'un véritable travail, même si chercher à avoir des aventures était une occupation dangereuse.

En bref, ils passèrent la nuit dans un bosquet. Don Quichotte cassa une branche morte d'un arbre afin de la transformer en lance; il plaça sur le bout la pointe en fer de celle qui s'était brisée. Notre chevalier ne dormit pas de toute la nuit. Il s'efforça de penser à sa bien-aimée Dulcinée pour se conformer à ce qu'il avait lu dans ses livres, lesquels disaient que les chevaliers errants passaient bien des nuits sans dormir, dans les forêts et les prairies, en rêvant à leurs petites amies. La nuit de Sancho fut différente

car, comme il avait l'estomac rempli de nourriture, et non d'eau de chicorée, il dormit comme une pierre. Le matin, si son maître ne l'avait pas réveillé, il ne l'aurait pas été par les rayons du soleil qui caressaient son visage, ni par le chant de mille oiseaux qui saluaient joyeusement la venue du nouveau jour. Lorsqu'il se leva, il prit une gorgée de vin et remarqua que sa gourde était plus vide que la nuit précédente, ce qui l'ennuya car il ne pensait par remédier à cette situation avant longtemps. Don Quichotte ne voulait pas déjeuner, préférant, comme je l'ai déjà dit, vivre d'amour et d'eau fraîche. Ils reprirent le chemin de Puerto Lápice, et, vers trois heures de l'après-midi, ils aperçurent ce col.

«C'est ici», dit don Quichotte quand il le vit, «que nous pouvons découvrir, cher Sancho, ce qu'on appelle aventures. Je dois te dire que tu n'as plus le droit de m'aider: si le plus grand danger du monde me menaçait, tu ne prendrais pas ton épée pour me défendre. Bien sûr, tu peux le faire si ceux qui m'attaquent sont des voyous ou des gens ordinaires. En ce qui concerne les membres de la noblesse, le code de la chevalerie stipule que les gens comme toi ne peuvent pas aider les gens comme moi avant d'avoir été adoubés.»

«Ça doit être vrai, monsieur», répondit Sancho. «Je vous obéirai sans poser de questions, et cela d'autant plus que je suis paisible: je ne me dispute pas avec les gens. Cependant, lorsqu'il s'agira de me défendre, je ne tiendrai pas compte de cette règle car les lois humaines et divines autorisent les hommes à se protéger contre ceux qui essaient de les attaquer.»

«Je ne dis pas le contraire», répondit don Quichotte; «seulement, quand un noble me défiera, il faudra que tu maîtrises tes pulsions.».

«Je n'y manquerai pas», répondit Sancho. «Je suivrai ce précepte avec autant de zèle que lorsque je chôme le dimanche.»

Alors qu'ils étaient en train de parler, deux moines de l'ordre de Saint-Benoît apparurent sur la route. Ils chevauchaient deux grandes mules; don Quichotte les prit pour des dromadaires! Ils portaient des lunettes de voyage et des ombrelles. Derrière eux venait un carrosse entouré de quatre ou cinq hommes à cheval, suivis par deux muletiers qui étaient à pied. Dans ce carrosse, comme on l'apprendra plus tard, il y avait une dame de Biscaye qui allait à Séville afin de dire au revoir à son mari, lequel était sur le point de partir pour les Indes Occidentales parce qu'il avait été nommé à un poste très important. Les moines ne voyageaient pas avec elle bien qu'ils empruntassent la même route. À peine don Quichotte les eut-il aperçus qu'il dit à son écuyer:

«Soit je me trompe, soit cela va être la plus grande aventure jamais vue, car les ombres que l'on peut voir là-bas doivent être, sans aucun doute, des enchanteurs qui emmènent dans ce carrosse quelque princesse qu'ils ont enlevée. Je dois faire tout ce que je peux pour redresser ce tort.»

«Ce sera pire que les moulins à vent», murmura Sancho. «Monsieur, ces gens-là sont des bénédictins et la diligence doit appartenir à un voyageur. Vous devez me croire car le Diable est sur le point de vous leurrer.»

«Je t'ai déjà dit, Sancho», répliqua don Quichotte, «que tu ne sais pas grand-chose en matière d'aventures. Ce que je te dis est la vérité, et tu le verras dans un instant.»

Après avoir dit cela, il avança et alla se placer au milieu du chemin par où venaient les moines. Dès que ceux-ci furent arrivés assez près pour qu'ils pussent presque l'entendre, il leur cria:

«Créatures monstrueuses et diaboliques, libérez immédiatement les princesses bien nées que vous détenez dans ce carrosse; sinon préparez-vous à recevoir la punition que votre méchante action réclame: la mort!»

Les moines tirèrent sur les rênes. Ils étaient surpris par l'apparence et les propos de don Quichotte. L'un d'eux déclara:

«Monsieur, nous ne sommes ni monstrueux ni diaboliques; nous sommes des moines bénédictins; nous voyageons. Nous ne savons pas si cette diligence renferme des princesses enlevées ou non.»

«Je ne crois pas à vos belles paroles», dit don Quichotte. «Je sais qui vous êtes, perfides voyous!».

Sans attendre de réponse, il éperonna Rossinante, baissa sa lance et attaqua le premier moine avec tant de violence et de courage que s'il n'avait pas sauté de sa mule, il serait tombé lourdement sur le sol et se serait blessé grièvement ou même tué. Le second religieux, voyant comment son compagnon avait été traité, pressa ses jambes contre les flancs de sa grande mule et commença à galoper à travers la plaine: l'animal, plus léger que le vent, semblait voler.

Sancho Panza, qui vit l'autre moine par terre, sauta avec légèreté de sa monture, se précipita vers lui et se mit à lui ôter ses vêtements. Les deux muletiers qui accompagnaient les moines accoururent et lui demandèrent pourquoi il déshabillait le moine. Sancho leur répondit que ses habits lui appartenaient car c'était une prise de guerre légitime après une bataille gagnée par son maître don Quichotte. Les muletiers n'avaient pas un grand sens de l'humour et ils ne comprenaient rien à cette histoire de bataille et de prise de guerre. Voyant que don Quichotte s'était éloigné pour aller parler aux gens de la diligence, ils tombèrent sur Sancho, le jetèrent par terre et, sans lui laisser le temps de se justifier, le rouèrent de coups. Sancho se retrouva allongé sur le sol; il s'était évanoui. Soudain, le moine remonta sur sa mule. Il était blême et tremblait de peur. Il rejoignit vite l'endroit où se trouvait son compagnon. Ce dernier l'attendait assez loin de là, se demandant comment se finirait cette attaque. Ne voulant pas attendre la fin de cette bataille, ils continuèrent leur chemin, faisant plus de signes de croix que s'ils eussent eu le diable lui-même à leurs trousses.

Comme on l'a vu, don Quichotte discutait avec une des dames du carrosse. Il lui disait :

«Votre beauté, madame, peut désormais vous permettre de faire tout ce que vous désirez car l'arrogance de vos agresseurs gît sur le sol, vaincue par mon bras musclé. Afin que vous n'ayez pas de mal à trouver le nom de votre libérateur, je vais me présenter: je m'appelle don Quichotte de la Manche, chevalier errant, aventurier et esclave de l'incomparable princesse du Toboso. Pour prix du bienfait que vous avez reçu de moi, je ne vous demande qu'une chose: retourner au Toboso pour que, par mon intermédiaire, vous présentiez vos hommages à Sa Grandeur et lui disiez que c'est moi qui vous ai libéré.»

Un des écuyers du convoi, un Biscayen, écoutait ce que disait don Quichotte. Lorsqu'il comprit qu'il ne laisserait pas la diligence continuer son voyage puisqu'il voulait la faire aller au Toboso, il s'approcha de don Quichotte, leva sa lance et, dans une langue qui n'était pas plus du castillan que du basque, déclara:

«Dégage, chevalier de mes deux. J'te jure que j'te pète la gueule si tu laisses pas passer cette bagnole.»

Don Quichotte comprit très bien cette drôle de langue et lui répondit avec un merveilleux sang-froid:

«Vous n'êtes pas chevalier, mais si vous l'aviez été, j'aurais déjà puni votre stupidité et votre audace, vilaine créature.»

À quoi le Biscayen répliqua:

«Moi, pas chevalier! J'suis chrétien et je jure par tous les saints du paradis que tu mens comme un arracheur de dents. Je suis seigneur sur terre et sur les eaux. Balance ta lance et prends ton épée: on va se foutre sur la gueule pour mettre les choses au clair.»

«'Tu vas le voir', répondit Agrajes!», déclama don Quichotte.

Il jeta sa lance par terre, dégaina son épée, attrapa son écu et attaqua le Biscayen afin de le massacrer. Ce dernier vit son adversaire approcher. Il aurait bien aimé sauter en bas de sa mule qui était une mauvaise bête de louage sur laquelle on ne pouvait pas compter, mais il n'eut pas le temps de le faire. Il ne put que dégainer son épée. Par chance, il était près du carrosse: il saisit un coussin pour s'en faire un bouclier. Aussitôt ils se jetèrent l'un sur l'autre, comme s'ils eussent été les pires ennemis du monde. Les autres personnes essayèrent de calmer le jeu, mais ce fut impossible car le Biscayen déclara, en basque, que si on ne le laissait pas terminer la bataille, il tuerait son propre serviteur et toutes les personnes qui se trouveraient sur son chemin. La dame du carrosse, surprise et effrayée, fit signe au cocher d'aller plus loin. De cet endroit, elle regarda ce terrible duel, durant lequel le Biscayen transperça l'épaule de don Quichotte, juste au dessus de son bouclier. S'il n'avait pas porté son armure, le coup l'aurait coupé en deux jusqu'au nombril.

Notre chevalier ressentit la douleur de ce coup prodigieux et cria:

«Ô Dulcinée, maîtresse de mon âme, fleur d'une beauté insolente, secourez votre champion qui, pour satisfaire tous vos désirs, se trouve dans cette situation si dangereuse.»

Il dit cela; puis il attrapa son épée, se protégea avec son écu et attaqua le Biscayen. Il était déterminé à tout risquer sur un seul coup de dés. Le Biscayen le vit se rapprocher. Il savait que cet homme était courageux, ce qui le poussa à l'imiter. Il l'attendait, bien protégé par son coussin. Il ne pouvait plus faire avancer sa mule car elle était épuisée et ne supportait plus ces enfantillages. Elle refusa de faire le moindre pas.

Comme je l'ai dit, don Quichotte était en train de charger le Biscayen méfiant, avec son épée levée, afin de le couper en deux. Le Biscayen, se cachant derrière son coussin, son épée levée aussi, l'attendait. Tous les spectateurs tremblaient. Ils se demandaient ce qui arriverait avec tous ces coups qu'ils menaçaient de se donner. La dame du carrosse et ses suivantes faisaient des milliers de vœux et promesses de cadeaux à toutes les images saintes et à tous les sanctuaires d'Espagne afin que Dieu les protège tous, y compris l'écuyer, contre le danger qu'ils couraient.

Malheureusement, c'est à cet instant que l'auteur de cette histoire s'arrête et quitte le champ de bataille. Il s'excuse de n'avoir rien trouvé de plus d'écrit sur les exploits de don Quichotte que ce qu'il a déjà raconté. Il est vrai que le second auteur de cet ouvrage ne veut pas croire qu'une si curieuse histoire suive les lois de l'oubli. Il pense que les érudits de la Manche sont des gens sérieux: ils conservent dans leurs archives ou les tiroirs de leurs bureaux des documents qui étayent l'histoire de ce célèbre chevalier. Aussi, avec cela à l'esprit, il ne désespère pas de trouver la fin de cette

intéressante histoire. Avec l'aide de Dieu, il la trouvera et la racontera dans la deuxième partie de ce livre.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE IX.

La fin de l'étonnante bataille entre le courageux Biscayen
et le vaillant habitant de la Manche.

Dans la première partie de cette histoire, nous avons laissé le valeureux Biscayen et le célèbre don Quichotte, les épées dégainées et en l'air. Ils étaient sur le point d'asséner un coup qui les auraient coupés en deux comme une grenade s'ils étaient passés à l'acte. À cet instant, qui était plein d'incertitude, cette histoire passionnante s'arrêta, et l'auteur ne nous dit pas où l'on pourrait trouver la suite.

J'étais très contrarié; le plaisir d'avoir lu une petite partie des charmantes aventures de don Quichotte se transformait, car je savais à quel point il serait difficile de tomber sur la plus grande partie puisque je pensais qu'elle avait disparu. Cela me paraissait impossible et peu orthodoxe. Un chevalier aussi méritant que lui méritait que ses prouesses fussent écrites noir sur blanc par un historien, car rien de tel n'était jamais arrivé à aucun chevalier qui, suivant l'expression consacrée, part à l'aventure. Ces hommes disposaient toujours d'un ou deux chroniqueurs qui, non-seulement, décrivaient leurs exploits, mais qui enregistraient aussi leurs pensées les plus insignifiantes et leurs actions les plus puériles, sans tenir compte de leur caractère confidentiel. Un si bon chevalier ne méritait donc pas d'être aussi malchanceux et de ne pas disposer de ce que Platir et les autres avaient eu en abondance. Par conséquent, je n'osais pas croire qu'une histoire aussi intéressante fût incomplète. J'en attribuais la faute à la méchanceté du temps: un ogre qui dévore tout et qu'il l'avait cachée ou brûlée.

D'autre part, je pensais que puisque qu'ils avaient trouvé dans sa maison des livres aussi modernes que *La désillusion de la jalousie* et *Les Nymphes d'Hénarès*, son histoire devait également être moderne; bien qu'elle ne fût pas écrite, des gens de son village et des alentours pouvaient s'en souvenir. Cette pensée troublante me poussa à chercher la vraie histoire, toute l'histoire de la vie et des miracles de notre célèbre Espagnol don Quichotte de la Manche, lumière et miroir de la chevalerie de la Manche, le premier homme de notre détestable époque à avoir embrassé la profession de chevalier errant afin de redresser les torts, secourir les veuves et protéger les vierges qui, à cheval, la cravache à la main, vont par monts et par vaux. Bien sûr, de temps en temps, un fainéant, un paysan ou un géant gigantesque les violent. Cependant, dans les temps passés, il y eut des jeunes filles qui ne dormaient jamais sous un toit et qui, âgées de quatre-vingts ans, furent enterrées dans l'état de pureté qu'elles possédaient le jour où leurs mères les avaient mises au monde.

Pour ces raisons et bien d'autres, j'affirme que notre brave don Quichotte est digne d'être félicité éternellement. J'ai dépensé beaucoup de temps et d'énergie pour trouver la fin de cette plaisante histoire. Cependant, si le ciel, le hasard et les circonstances ne m'avaient pas aidé, les lecteurs attentifs auraient été privé de presque

deux heures de divertissement et de plaisir. J'ai découvert le reste de cette histoire comme suit…

Un jour, alors que je marchais dans la rue d'Alcana à Tolède, un jeune homme se rapprocha pour vendre des dossiers vieux et gros à un marchand de soie qui était là. Comme j'aime beaucoup lire, même les morceaux de papier que je trouve sur le sol, je suivis mes inclinations naturelles et empoignai un des gros dossiers que le garçon vendait. Je remarquai immédiatement qu'il contenait un livre écrit en arabe. Je regardai autour de moi pour voir s'il y avait, par hasard, un Morisque parlant le castillan qui serait capable de le lire. Ce n'était pas difficile de trouver ce genre d'interprète dans cet endroit. De même, il aurait été facile d'y trouver un traducteur maîtrisant l'hébreu. En bref, le hasard me fournit un arabophone récemment converti au catholicisme. Je lui dis ce que je désirais et remis le livre entre ses mains. Il l'ouvrit au milieu, lu quelques lignes et se mit à rire. Je lui demandai pourquoi il riait. Il me répondit qu'il y avait quelque chose d'amusant écrit dans une note. Je lui demandai ce que c'était, et, toujours en riant, il me dit:

«Comme je vous l'ai dit, c'est quelque chose d'écrit dans une note de bas de page et qui stipule que 'cette Dulcinée du Toboso, dont il est si souvent fait mention dans ce livre, est la femme qui fait le meilleur jambon de la Manche; aucune femme ne peut la dépasser.'»

Quand j'entendis prononcer le nom de Dulcinée du Toboso, je retins mon souffle: ces dossiers contenaient l'histoire de don Quichotte! En pensant à cela, je le pressai de lire la page de garde du livre, ce qu'il fit, en traduisant l'arabe en castillan avec facilité. Il dit donc: *Histoire de don Quichotte de la Manche,* écrite par Cid Hamet, historien arabe.

Je dissimulai la joie que je ressentis lorsque j'entendis ce titre. En agissant plus vite que le marchand de soie, j'achetai tous les papiers et les dossiers du garçon pour un demi-réal. S'il avait été plus intelligent et avait su à quel point je les voulais, il aurait certainement demandé et reçu plus de six réaux pour le tout. Ensuite j'allai avec le jeune Morisque dans le cloître de la cathédrale et le priai de me traduire les papiers qui étaient dans ces gros dossiers, spécialement les pages qui traitaient de don Quichotte. Je stipulai que je ne voulais pas qu'il change le texte original. Je lui proposai de payer le prix qu'il exigerait. Il se contenta de onze kilos de raisin sec et de cent kilos de blé et me promit de les traduire bien, avec exactitude, et rapidement. Afin d'accélérer le processus et le surveiller, j'emmenai le Morisque chez moi, où, dans l'espace d'un peu plus de six semaines, il traduisit toute l'histoire comme elle est racontée ici.

Dans le premier dossier, il y avait une description réaliste de la bataille entre don Quichotte et le Biscayen, les deux étant dans la même position que ce qui est raconté dans l'histoire: les épées levées, l'un se protégeant avec son bouclier, l'autre se cachant derrière son coussin. La description de la mule du Biscayen était tellement exacte que tout le monde pouvait comprendre qu'il s'agissait d'une bête de louage. Il y avait une représentation du Biscayen aux pieds de laquelle son nom était écrit: Don Sancho de Azpeitia. Sous le portrait de Rossinante, il y avait une autre inscription: Don Quichotte. Le cheval était bien peint; on pouvait voir sa petite stature, sa maigreur, son échine saillante et toute sa fragilité. Tout le monde pouvait comprendre pourquoi on l'avait appelé Rossinante. Près de lui, il y avait la représentation de Sancho Panza. Il tenait son âne par la bride. En dessous, on lisait sur un écriteau: Sancho Zancas (jambes). L'image montrait qu'il avait un gros ventre, une petite taille, mais de longues jambes, d'où les

surnoms de Panza (ventre) et de Zancas (sur pattes) que l'histoire lui donne indifféremment. Il y avait bien encore quelques menus détails à remarquer, mais ils sont de peu d'importance et n'ajoutent rien à l'exactitude de cette histoire; aucune histoire n'est mauvaise lorsqu'elle rapporte les faits avec exactitude.

Si l'on peut mettre en doute sa sincérité, c'est uniquement pour le fait que son auteur était arabe et que ces gens-là sont des menteurs. Considérant que ce sont nos pires ennemis, on peut supposer qu'il a enlevé plus de détails qu'il n'en a ajoutés. Par conséquent, je pense que lorsqu'il aurait dû raconter par le menu les exploits de notre chevalier, il fit exprès de les oublier, ce qui est stupide puisque ce que les historiens doivent écrire doit être vrai, précis et factuel. L'intérêt, la peur, les rancœurs et les passions ne doivent pas les faire dévier de la vérité, dont la mère est l'histoire, l'ennemi du temps, le reliquaire des grands événements, le témoin du passé, le modèle et le conseiller du présent, et un avertissement donné au futur. Dans la deuxième partie de ce livre, je sais que vous trouverez ce que l'on peut trouver dans une histoire plaisante. S'il y avait un oubli, ce serait la faute du méchant auteur, plutôt que celle du sujet abordé. En bref, suivant la traduction, la seconde partie commençait comme suit...

Les deux guerriers courageux et courroucés avaient levé leurs épées tranchantes; ils semblaient menacer le ciel, la terre et les abysses: tels étaient leur courage et l'impression qu'ils donnaient. Le premier qui frappa fut le Biscayen en colère. Il le fit avec tellement de force et de fureur que si son épée n'avait pas dévié de sa course au milieu du mouvement, ce seul coup aurait suffi à mettre fin à ce terrible combat et à toutes les aventures de notre chevalier. Cependant, sa bonne étoile, qui le réservait pour de plus grandes choses, fit tourner l'épée de son ennemi: elle le frappa à l'épaule gauche, mais elle n'écrasa que l'armure, cassa une partie du casque et coupa la moitié de l'oreille. Tout cela tomba sur le sol; cette étonnante chute révéla un pitoyable guerrier.

Mon Dieu, aide-moi! Qui pourrait décrire avec exactitude la haine qui étreignit le coeur de notre manchois quand il se vit maltraiter de la sorte? Je ne devrais pas vous le dire, mais il se mit debout sur les étriers et, serrant son épée dans les deux mains, frappa le Biscayen avec une extrême violence. Il toucha le coussin et la tête. L'esquive fut inutile; c'était comme si une montagne s'était écroulée sur lui. Le Biscayen commença à saigner du nez, de la bouche et des oreilles. Il semblerait qu'il ait été sur le point de tomber de sa mule. Il serait indubitablement tombé s'il n'avait pas saisi le cou de l'animal. Néanmoins, ses pieds glissèrent des étriers, il lâcha un peu la bride de la mule qui, épouvantée par ce terrible coup, se mit à courir à travers champs, fit quelques bonds et jeta son cavalier par terre.

Don Quichotte regarda la scène avec calme. Quand il vit son adversaire tomber, il sauta de cheval, courut vers lui et mit la pointe de son épée entre les deux yeux. Il lui ordonna de se rendre, sinon il lui couperait la tête. Le Biscayen était tellement perplexe qu'il ne put pas dire un mot. La colère incontrôlée de don Quichotte aurait conduit à une catastrophe si les dames du carrosse, qui avaient regardé le combat et étaient terrifiées, ne s'étaient pas approchées de lui pour le supplier d'épargner la vie de leur écuyer. Don Quichotte répondit d'une manière dédaigneuse et avec gravité:

«Assurément, mes belles dames, je serai ravi de faire ce que vous me demandez, mais à la condition que cet homme me promette d'aller au Toboso afin de se présenter de ma part devant l'incomparable Dulcinée, pour qu'elle dispose de lui tout à sa guise.»

Les dames, apeurées et affligées, ne savaient pas de quoi il parlait. Sans demander qui était Dulcinée, elle promirent que l'écuyer obéirait à cette femme.

«Puisque je crois ce que vous dites, je ne vais pas l'embêter plus, bien qu'il le mérite», conclut Don Quichotte.

CHAPITRE X.

La conversation amusante de don Quichotte
et de Sancho Panza, son écuyer

Sancho Panza était conscient maintenant. Il avait été un peu maltraité par les serviteurs des moines. Il avait regardé le combat avec attention et avait dit des prières afin que Dieu permette à son maître de gagner, ce qui lui assurerait le poste de gouverneur d'une île, comme il lui avait promis. Voyant que le combat était terminé et que le chevalier était prêt à remonter sur Rossinante, il accourut pour lui tenir l'étrier, mais avant de le laisser monter à cheval, il se mit à genoux devant lui, lui prit la main, la baisa et lui dit:

«Que Votre Grandeur m'accorde le gouvernement de l'île que vous avez gagnée dans cette formidable bataille. Sa taille ne sera pas un problème car je sais que suis assez fort pour la gouverner aussi bien que tous ceux qui ont déjà gouverné une île dans ce monde.»

À cela don Quichotte répondit :

«Je peux t'assurer, Sancho, que cette aventure et d'autres qui lui ressemblent n'ont rien à voir avec des îles: elles traitent de carrefours! Ici, il n'y a rien à gagner, si ce n'est une tête cassée ou une oreille en moins. Sois patient, car il y aura d'autres aventures durant lesquelles tu deviendras gouverneur, et même plus que cela!»

Sancho se confondit en remerciements. Après avoir baisé sa main encore une fois et le pan de sa cotte de mailles, il l'aida à monter sur Rossinante. Puis il enfourcha son âne et se mit à suivre son maître, lequel ne dit rien et encore moins au revoir aux personnes de la diligence. Notre chevalier trotta à travers des champs et entra dans un bois qui se trouvait près de là. Sancho le suivait avec autant de rapidité que ce que sa bête lui permettait, mais Rossinante était tellement rapide que l'âne et son cavalier étaient à la traîne. Il cria pour dire à son maître de l'attendre. Don Quichotte tira sur la bride de Rossinante afin que son écuyer épuisé puisse le rejoindre.

«Il me semble, monsieur», dit Sancho en arrivant, «que nous ferions bien d'aller nous réfugier dans une église. En fait, le chevalier que vous avez battu est tellement blessé que les hommes de la Sainte-Hermandad vont être bientôt prévenus de ce qui s'est passé. Ils vont peut-être nous arrêter. S'ils le faisaient, nous aurions du mal à sortir de prison.»

«Tais-toi», dit don Quichotte. «Je ne sais pas où tu as entendu ou lu de telles bêtises, mais je peux t'assurer que les chevaliers errants ne sont jamais traduit en justice, quel que soit le nombre d'*homicides* qu'ils aient commis.»

«Je n'y connais rien en *pesticides*», répondit Sancho. «Vous voyez, *je n'ai jamais fait de mal à une mouche*. Tout ce que je sais, c'est que la Sainte-Hermandad s'occupe des gens qui se battent dans la campagne, et je ne veux pas me mêler de cela.»

«Calme-toi!», s'exclama don Quichotte. «Je te délivrerai des Philistins et des policiers de la Sainte-Hermandad. Au fait, as-tu déjà vu un chevalier plus courageux que moi sur terre? As-tu lu dans les livres de chevalerie l'histoire d'un guerrier qui était plus enthousiaste que moi lorsqu'il chargeait, plus inflexible quand il chargeait de nouveau, plus adroit quand il blessait ses ennemis, plus doué lorsqu'il les écrasait?»

«À vrai dire», répliqua Sancho, «je n'ai jamais lu de livre de chevalerie car je ne sais ni lire ni écrire, mais je jure que je n'ai jamais servi un maître plus courageux que vous. J'espère seulement que ce courage ne vous fera pas atterrir en prison. Permettez-moi de faire quelque chose pour cette oreille parce qu'elle saigne beaucoup. Dans mes sacoches, il y a des pansements et un peu d'onguent blanc.»

«Tout cela est inutile», répondit don Quichotte. «Il est dommage que j'aie oublié d'apporter une fiole de baume de Fierabras; il n'en faudrait qu'une goutte pour épargner du temps et des remèdes.»

«Quelle fiole et quel baume?», demanda Sancho.

«C'est un médicament», répondit don Quichotte. «Je connais la recette par cœur. Grâce à lui, on n'a plus besoin d'avoir peur d'être blessé ou de mourir. Je vais en confectionner un peu et te le confier. Quand tu verras, dans une bataille, mon corps coupé en deux, ce qui arrivera souvent, avant que le sang ne soit sec, il faudra que tu prennes la partie du corps tombée par terre afin de l'emboîter avec netteté et précaution dans la deuxième partie restée sur la selle; tu veilleras à tout bien ajuster et à respecter l'équilibre général des formes. Ensuite tu me donneras à boire seulement deux gorgées de ce baume, et je serai en aussi bonne santé que possible.»

«Dans ce cas», dit Sancho, «je renonce dès maintenant au gouvernement de l'île promise. Je ne veux pas autre chose, pour payement de mes bons et nombreux services, que la recette de votre merveilleuse liqueur. Je pense qu'une once rapportera plus de deux réaux dans n'importe quel endroit du pays, et c'est tout ce qu'il me faut pour avoir une vie facile et honorable. Puis-je vous demander combien ça coûte d'en confectionner?»

«Pour moins de trois réaux», répondit don Quichotte, «on peut en faire deux litres.»

«Mon Dieu!», s'écria Sancho. «Qu'attendez-vous pour en faire et me montrer comment vous procédez?»

«Silence, mon ami!», répondit don Quichotte. « Je te dirai de bien plus grands secrets qui seront plus utiles. Pour l'instant, traitons cette blessure car mon oreille me fait mal.»

Sancho tira les bandages et l'onguent de ses sacoches. Quand don Quichotte s'aperçut que son casque était brisé, il eut presque une crise de nerfs. Portant la main à son épée et levant les yeux au ciel, il s'écria:

«Je jure au Créateur de toutes choses et aux quatre saints Évangiles, où les événements sont décrits dans les moindres détails, de mener la vie que mena le grand marquis de Mantoue. Il voulait venger la mort de son neveu Baudouin et jura qu'il cesserait de se mettre à table pour manger, de coucher avec sa femme et de faire d'autres choses dont je ne me souviens plus, mais qui sont comprises dans mon serment. Je jure que je me conduirai ainsi jusqu'à ce que ce tort inouï soit redressé.»

Sancho, entendant cela, lui dit:

«Puis-je vous rappeler que si l'autre chevalier exécute votre ordre en allant se présenter devant madame Dulcinée du Toboso, alors sa dette aura été payée. Il ne méritera plus d'être puni, à moins qu'il ne commette un autre délit.»

«Tu as fait mouche!», s'exclama don Quichotte. «Par conséquent, j'annule la partie de mon serment qui vise à le punir plus. Néanmoins, je confirme ce que j'ai dit à propos de vivre la vie du marquis de Mantoue jusqu'à ce que je prenne de force la salade d'un chevalier, laquelle sera aussi bonne que celle-ci. Tu sais, je fais ceci à dessein. Je veux imiter quelqu'un: la même chose arriva, et de la même manière, à Mambrin, ce qui coûta cher à Sacripant.»

«Envoyez vos serments en enfer!», répliqua Sancho. «Ils mettent la santé et la conscience en danger. Dites-moi, que ferons-nous si, pendant de nombreuses années, nous ne croisons pas le chemin d'un homme portant une salade? Faudra-t-il tenir parole et supporter tous les inconvénients et situations inconfortables, comme dormir tout habillé, à la belle étoile, et mille autres pénitences que contenait le serment de ce vieux fou de marquis de Mantoue, lequel vous voulez copiez? Voyez-vous, aucun homme armé n'emprunte ces chemins. Il n'y a que des muletiers et des charretiers. Ils ne portent pas de casques; ils ne savent même pas ce qu'est un casque.»

«Tu te trompes», dit don Quichotte, «car en marchant moins de deux heures le long de ces routes qui n'arrêtent pas de se croiser, nous verrons plus d'hommes armés que ceux qui assistèrent au siège d'Albraca, lorsque la belle Angélique fut vaincue.»

«Très bien alors», dit Sancho; «j'espère seulement que Dieu nous bénisse pour que je puisse enfin obtenir cette île qui me coûte déjà si cher. Ce serait un grand soulagement.»

«Je t'ai déjà dit, Sancho, de ne pas te soucier de cela. Si nous manquions d'îles, tu aurais le royaume de Danemark ou celui de Sobradise, qui t'iront comme un gant. Étant sur la terre ferme, ils te conviendront davantage. Mais laissons cela de côté pour l'instant et ouvre ces sacoches pour voir si tu n'aurais rien à manger. Après le dîner, nous partirons à la recherche de quelque château où nous pourrons loger cette nuit et faire le baume dont je t'ai parlé, car je peux t'assurer que mon oreille me fait très mal.»

«J'ai trouvé un oignon, un peu de fromage et des miettes de pain», dit Sancho, «mais ce ne sont pas des mets dignes d'un aussi vaillant chevalier que vous.»

«Tu es tellement ignorant!», répondit don Quichotte. «Permets-moi de te dire que la fierté impose aux chevaliers errants de ne pas manger pendant un mois. Quand ils arrêtent de jeûner, ils mangent tout ce qu'ils trouvent. Tu le saurais si tu avais lu autant de livres de chevalerie que moi. Quoi qu'il en soit, dans beaucoup d'entre eux, je n'ai pas trouvé la moindre mention de chevaliers errants qui mangeaient, si ce n'est par hasard ou lors d'un somptueux banquet en leur honneur; le reste du temps, ils ne mangeaient pas beaucoup. Bien sûr, ils devaient manger et obéir aux lois de la nature car ils étaient des gens comme nous. La plupart du temps, ils étaient dehors, dans des endroits isolés, sans cuisiniers. Aussi, il mangeait de la nourriture bien ordinaire, comme ce que tu m'offres à présent. Sancho, mon ami, ne te préoccupe pas de mes goûts. N'essaye pas de changer le monde, ni la chevalerie errante.»

«Excusez-moi», dit Sancho. «Ne sachant ni lire ni écrire, comme je vous l'ai déjà dit, je ne m'intéresse pas aux règles du métier de chevalier. Dorénavant, je remplirai mes sacoches de toutes sortes de fruits secs pour vous puisque vous êtes chevalier.

Considérant que je ne le suis pas, j'y mettrai aussi des volailles et des aliments plus nourrissants.»

«Je ne dis pas, Sancho», répliqua don Quichotte, «que les chevaliers errants doivent manger uniquement les fruits dont tu parles; je dis simplement que leur régime alimentaire doit inclure ces fruits secs et quelques herbes qu'ils trouvent dans les champs. Ces sont des plantes qu'ils connaissent bien, tout comme moi.»

«C'est une bonne idée», dit Sancho, «d'avoir des connaissances sur ces herbes, car je pense qu'un jour nous devrons utiliser ce savoir.»

Il retira des sacoches les choses qu'il avait mentionnées, et les deux acolytes mangèrent paisiblement. Désirant toujours trouver un gîte pour la nuit, ils finirent rapidement leur sec et humble repas. Ils remontèrent ensuite à cheval et se dépêchèrent de rejoindre un village avant la nuit. Malheureusement, le soleil leur fit faux bon: l'espoir d'atteindre leur but se dissout dans le crépuscule. Alors que le jour faisait sa grande révérence, ils se rapprochèrent de cabanes de chevriers. Ils décidèrent donc d'y passer la nuit. Sancho était déçu de n'avoir pas atteint un village; son maître se réjouit de dormir à la belle étoile parce qu'il lui semblait que chaque fois qu'il lui arrivait pareille chose, c'était comme un acte notarié qui l'aidait à prouver qu'il était bien un chevalier.

CHAPITRE XI.

Ce qui arriva à don Quichotte
lorsqu'il rencontra des chevriers.

Notre héros reçut un bon accueil des chevriers. Sancho fit de son mieux pour répondre aux besoins de Rossinante et de son âne. Puis il suivit la délicieuse odeur qui venait des morceaux de chevreau qui cuisaient dans un pot devant un feu. Il aurait aimé savoir s'ils étaient prêts à passer d'une marmite à un estomac. Il n'essaya pas de goûter la nourriture car les chevriers retirèrent la marmite du feu, étendirent sur le sol des peaux de moutons, dressèrent rapidement leur table rustique et, avec beaucoup de gentillesse, convièrent les deux étrangers à partager ce qu'ils avaient. Après avoir prié don Quichotte, avec une politesse toute rustique, de s'asseoir sur une auge en bois qu'ils avaient renversée pour lui servir de siège, les six hommes qui composaient ce troupeau s'accroupirent autour des peaux. Don Quichotte s'assit aussi, et Sancho resta debout pour le servir et remplir son verre, qui était fait en corne. Son maître, le voyant debout, lui dit :

«Pour que tu voies, Sancho, toutes les qualités de la chevalerie errante et comment ses membres sont respectés quoi qu'ils fassent, je veux que tu t'assoies à côté de moi et de ces braves gens. Tu me ressembleras, moi qui suis ton maître et ton suzerain. Tu mangeras dans mon assiette et boiras dans mon verre car la chevalerie errante ressemble à l'amour: elle abolit les hiérarchies.»

«Je vous remercie vraiment», répondit Sancho, «mais je vous ferais dire que si je mangeais quelque chose de bon, je mangerais tout aussi bien ou même mieux en étant seul et debout plutôt qu'assis à côté d'un empereur. En vérité, ce que je mange, même lorsqu'il s'agit d'oignons et de pain, a meilleur goût quand je mange seul dans ma chambre, sans faire de chichis. Je préfère cela à une délicieuse dinde servie lors d'un

banquet où je devrais mâcher lentement, boire peu, m'essuyer la bouche tout le temps, ne pas me moucher ni tousser, ou faire d'autres choses que la solitude et la liberté permettent. Aussi, Monseigneur, le privilège que vous voulez m'accorder en tant que serviteur et membre de la chevalerie errante, ce que je suis puisque je suis votre écuyer, devrait être remplacé par une chose qui soit plus pratique et agréable. Par conséquent, je vous remercie pour votre offre, mais je la refuse maintenant et à jamais.»

«En dépit de tout cela», dit don Quichotte, «il faut que tu t'assoies car Dieu félicite celui qui s'humilie.»

En le prenant par le bras, il le fit s'asseoir de force à côté de lui.

Les chevriers ne comprenaient pas ce jargon chevaleresque. Ils mangeaient, se taisaient et regardaient leurs invités qui, avec élégance et bon appétit, avalaient des morceaux de chevreau gros comme le poing. Quand le service des viandes fut achevé, ils étalèrent, sur les nappes de peaux, une grande quantité de glands séchés et un demi-fromage aussi dur que de la pierre. Pendant ce temps, la corne à boire ne dormait pas: elle n'arrêtait pas de tourner, tantôt pleine, tantôt vide, comme les godets d'une noria. En deux coups de cuillère à pot, ils vidèrent une des deux outres qui étaient à côté d'eux. Après que don Quichotte ait rempli son estomac, il prit une poignée de glands dans sa main et, les regardant avec attention, il déclama:

«Heureuse époque et heureux siècles qualifiés d'or par les anciens, non parce que l'or, qui, dans notre âge de fer, est tellement apprécié, se trouvait facilement, mais parce que ceux qui vivaient à cette époque ignoraient ces deux mots: tien et mien! À cette époque bénie, toutes les choses appartenaient à la communauté. Pour manger tous les jours, aucun homme n'avait plus à faire que de lever la main pour toucher le chêne qui lui faisait signe de cueillir ses glands délicieux et sucrés. Les sources transparentes et les rivières rugissantes lui offraient une grande quantité d'eau limpide et délicieuse. Les abeilles diligentes et intelligentes établissaient leurs colonies dans les fentes des rochers et le creux des arbres. Elles offraient gratuitement à la main du premier venu la moisson abondante de leur travail sucré. Les solides chênes-lièges se déshabillaient de leur propre volonté pour couvrir les demeures des villageois avec leurs haillons et les protéger ainsi des cieux incléments. La paix, la concorde et l'amitié régnaient sur la terre. La charrue crochue n'avait pas encore osé ouvrir ou violer les pieuses entrailles de notre mère originelle, car, sans y être forcée, elle ouvrait les portes de son jardin immense et fertile afin de nourrir, abreuver et réjouir les fils qui la possédaient. À l'époque, les jeunes filles simples et jolies, juste coiffées, allaient de vallée en vallée et de colline en colline. Elles portaient des habits cousus par la chasteté, qui couvraient pudiquement ce qu'il ne fallait pas montrer. Leurs ornements n'étaient pas ceux que l'on utilise aujourd'hui: des tissus de soie martyrisés par de la pourpre impériale. Elles portaient quelques feuilles vertes de bardane et du lierre tressé. Néanmoins, elles étaient aussi élégantes et distinguées que les dames qui sont à la cour aujourd'hui, lesquelles apprécient les vêtements rares et exotiques conçus par la curiosité oisive. Dans ces temps là, les pensées amoureux des âmes simples s'exprimaient comme elles avaient été conçues: sans cette tromperie verbeuse qui vise à accroître leur valeur. La fraude, le mensonge et la méchanceté ne se mélangeaient pas encore avec la vérité et la franchise. La justice seule faisait entendre sa voix: ni le favoritisme ni les intérêts personnels n'osaient la déranger ou l'offenser. La subjectivité ne s'était pas encore emparée de l'esprit du juge, car il n'y avait ni chose ni personne à juger. Les jeunes filles

et la chasteté, comme je l'ai dit, allaient où elles voulaient. Elles étaient seules, et libres de faire ce qu'elles voulaient. Elles n'avaient pas à craindre le déshonneur du fait de l'intrépidité des hommes et de leur conduite lascive. C'était seulement leur volonté et leurs désirs qui les conduisaient sur la route de la perdition. À notre époque détestable, aucune fille n'est en sécurité, même si elle se cache et s'enferme dans un nouveau labyrinthe ressemblant à celui de Crète. En fait, sa prison ne la protège pas de la peste amoureuse, ni de ces maudites histoires d'amour, lesquelles entrent dans cette forteresse par les fissures des murs ou apportées par les vents. Alors, elle tombe en disgrâce. Au fil du temps, la corruption augmentant, la chevalerie errante fut instituée pour protéger ces filles, toutes les demoiselles, les veuves, les orphelins et les pauvres. Mes frères, c'est l'ordre auquel j'appartiens, et mon écuyer et moi-même vous remercions pour votre gentillesse et votre hospitalité. La loi de la nature oblige tous les hommes à aider les chevaliers errants, mais je sais que vous ne connaissiez pas cette règle. Quoi qu'il en soit, vous m'avez bien accueilli et donné à boire et à manger, c'est pour cela que ma volonté veut remercier votre volonté!»

Ce long discours inutile fut dit par notre chevalier parce que les glands qu'ils lui avaient donnés le firent se remémorer de l'âge d'or. Aussi, il eut envie de le faire. Stupéfaits et perplexes, les chevriers l'écoutèrent sans dire un mot. Sancho se taisait aussi. Il mangeait des glands et, pour se servir à boire, il n'arrêtait pas de presser la deuxième outre, laquelle avait été suspendue à la branche d'un chêne-liège afin de refroidir le vin.

Don Quichotte avait pris plus de temps à parler qu'il n'en avait fallu pour finir le souper. Dès qu'ils eurent terminé de manger, un des chevriers lui dit:

«Pour que vous puissiez affirmer que nous avons été très heureux de vous recevoir, nous voudrions vous faire plaisir et vous présentez à un de nos amis, un chanteur, qui sera là dans peu de temps. C'est un jeune homme intelligent et très amoureux. De plus, il sait lire et écrire, et, cerise sur le gâteau, il joue du rebec.»

À peine le chevrier achevait de dire cela qu'on entendit le son de cet instrument. Un instant après, on vit apparaître celui qui en jouait: c'était un beau jeune homme d'environ vingt-deux ans. Ses compagnons lui demandèrent s'il avait soupé; il répondit que oui. Alors celui qui l'avait annoncé lui dit:

«Par conséquent, Antonio, tu pourras nous régaler de quelques chansons afin que ce monsieur, qui est notre invité, voie que dans les montagnes et les forêts, on trouve aussi des gens qui savent jouer d'un instrument de musique. Nous lui avons dit que tu es un garçon éduqué. Maintenant nous désirons que tu lui montres que nous n'avons pas menti. Aussi, je te prie de bien vouloir t'asseoir afin de nous chanter la ballade sur ton histoire d'amour, celle que les villageois aiment tellement et qui a été composée pour toi par ton oncle, le curé.»

«Avec plaisir», répondit le jeune homme.

Sans se faire prier davantage, il s'assit sur le tronc d'un chêne qui était tombé, accorda son instrument et fut heureux de commencer à chanter.

LA CHANSON D'ANTONIO.

Je sais, Olalla, que tu m'adores,
Bien que tu ne m'en aies rien dit,

Même pas avec les yeux
Qui parlent le langage de l'amour.

Je sais que tu es discrète
Et que tu m'adores;
Quand l'amour se montre,
Il n'est jamais malheureux.

Il est vrai que quelque fois, Olalla,
Tu déclaras que ton âme
Était de bronze et que ton coeur
Était un rocher blanc.

Derrière tes reproches
Et ton honnête indifférence,
L'espoir a du mal à cacher
Les bords de ta robe.

Ma foi se rue sur l'appât.
Jusqu'à maintenant, elle n'a pas pu diminuer
Car elle n'a jamais été sollicitée;
Elle n'a pas pu grandir
Car on ne l'a jamais remarquée.

Je suppose que
Si l'amour est courtois,
La fin de mes espérances
Sera telle que je l'avais imaginé.

Si la dévotion peut dompter
Un coeur de pierre,
Le mien
Plaidera ma cause.

Car, si tu l'as bien regardé,
Tu as remarqué plus d'une fois
Que ce qui illumine mes dimanches
Habille mes lundis.

L'amour et les habits
Suivent le même chemin;
Je voulais toujours être bien habillés
À chaque fois que je te rencontrais.

Oublions les danses
Que j'ai dansées devant toi

Et les sérénades que j'ai chantées
Jusqu'au petit matin.

Je ne vais pas répéter les gentilles choses
Que j'ai dites sur ta beauté;
Bien qu'elles soient vraies,
Elles conduisirent certaines filles à me haïr.

Une fois je te complimentai et
Teresa del Berrocal me répondit:
«Tu penses que tu aimes un ange
Mais ce n'est qu'une guenon.

Grâce à toutes ses breloques,
Ses perruques
Et ses astuces de beauté,
Elle trompe l'amour.»

J'ai dit qu'elle mentait; elle prit la mouche;
Son cousin vint la défendre.
Puis il me provoqua:
Tu sais ce que lui et moi fîmes.

Je t'aime vraiment,
C'est pour cela que je ne veux pas
Que tu deviennes ma maîtresse;
Mon intention est plus noble:

Les liens du mariage
Ne peuvent pas se rompre;
Place ta tête sous ce joug
Car je veux y mettre la mienne.

Si tu rejetais ma proposition,
Je quitterais ces montagnes
Pour devenir un moine capucin.
Je jure sur le plus saint des saints que je le ferai.

Le chevrier finit sa chanson à cet endroit. Bien que don Quichotte le priât de chanter quelque chose d'autre, Sancho Panza ne le voulut pas car il avait plus envie de dormir que d'entendre des chansons. Il dit à son maître:

«Monsieur, vous devriez décider maintenant où vous allez passer la nuit; le labeur journalier de ces bonnes gens ne permet pas qu'ils passent la nuit à chanter.»

«Je comprends, Sancho», répliqua don Quichotte. «Je constate que tes visites à l'outre demandent plus de sommeil que de musique.»

«Bon Dieu!», s'exclama Sancho. «On a tous besoin de dormir.»

«J'en conviens», dit don Quichotte. «Installe-toi confortablement où tu veux; les chevaliers errants préfèrent monter la garde plutôt que de dormir. Cependant, il serait bien, Sancho, que tu regardes mon oreille car elle me fait vraiment mal.»

Sancho obéit. Quand il vit la blessure, un des chevriers lui dit de ne pas s'inquiéter car il lui donnerait un remède qui le guérirait rapidement. Il cueillit quelques feuilles de romarin; cette plante poussait bien dans cet endroit. Il les mâcha, rajouta un peu de sel, lui appliqua cet emplâtre sur l'oreille et pansa la plaie avec soin. Ensuite il l'assura qu'aucun autre médicament n'était nécessaire, ce qui était vrai.

CHAPITRE XII.

L'histoire que raconta un des chevriers
à don Quichotte et aux autres.

À cet instant arriva un autre jeune homme. Il rapportaient des provisions du village pour les chevriers. Il demanda:

«Mes amis, savez-vous ce qui s'est passé au village?»

«Et comment pourrions-nous le savoir?», demanda l'un des hommes.

«Dans ce cas», continua le nouveau venu, «je dois vous dire que le célèbre étudiant berger appelé Chrysostome est mort ce matin. On raconte qu'il est mort à cause de son histoire d'amour avec la méchante Marcelle, la fille du riche Guillaume. Elle se promène en habits de bergère à travers ces landes.»

«Une histoire d'amour avec Marcelle!», répéta l'un d'eux.

«C'est ce que je vous dis», répondit le chevrier. «Je dois bien avouer qu'il y a quelque chose d'étrange là dedans: il a stipulé dans son testament qu'il voulait être enterré dans la campagne, comme s'il était musulman. Sa tombe devrait être au pied du gros rocher où jaillit la Source Du Chêne-Liège. Les gens savent, parce qu'il leur a dit, que c'est l'endroit où il la vit pour la première fois. Il a aussi demandé d'autres choses, mais les religieux du village disent qu'il ne faut pas les exécuter parce qu'elles ressemblent à des pratiques païennes. Son grand ami Ambroise, un étudiant qui se déguise aussi en berger, dit que les instructions de Chrysostome doivent être suivies à la lettre, ce qui met les villageois dans un état de stress inouï. Quoi qu'il en soit, les gens racontent que, au bout du compte, ils feront ce que veulent Ambroise et tous ses amis bergers: demain ils l'enterreront en grande pompe à l'endroit que j'ai mentionné. Je pense que cela méritera d'être vu. J'y serai, même si je suis supposé retourner au village demain.»

«Nous ferons la même chose», dirent les autres chevriers. «Nous tirerons à la courte paille celui qui gardera les chèvres des autres.»

«C'est une bonne idée, Pedro», dit l'un d'eux, «mais ce ne sera pas nécessaire: c'est moi qui resterai ici pour garder vos troupeaux. Ne croyez-pas que je le fasse parce que je suis gentil ou pas très curieux, c'est juste parce que je me suis foulé la cheville en marchant sur une branche morte l'autre jour.»

«Nous ne t'en sommes pas moins reconnaissants», ajouta Pedro.

Alors, don Quichotte pria celui-ci de lui donner plus d'informations sur le mort et sur la bergère. Pedro répondit que tout ce qu'il savait c'est que Chrysostome était un riche aristocrate qui habitait dans un village du coin. Il avait étudié pendant plusieurs années à l'université de Salamanque, après quoi il était retourné chez lui. Il avait la réputation d'être très éduqué et érudit.

«On raconte», ajouta Pedro, «qu'il était versé dans la science des étoiles, cette matière qui traite de l'orbite du soleil et de la lune. Par exemple, il prédisaient les *hélices* de la lune et du soleil.

«*Éclipse*, mon ami, et non *hélice*», interrompit don Quichotte, «est le nom qui s'applique à ces grosses lampes lorsqu'elles s'éteignent.»

Pedro ne fit pas attention à ce détail et continua:

«Il pouvait aussi prédire quand les terres seraient *fertiles* et quand elles seraient *stylées*.»

«Mon ami, vous voulez dire *stériles*», interrompit de nouveau don Quichotte.

«Stérile ou stylé», dit Pedro, «au bout du compte, ça revient au même. Je veux juste dire que son père et ses amis, lesquelles avaient confiance en lui, avaient l'habitude de suivre ses conseils, c'est pour cela qu'ils étaient devenus riches. Par exemple, il leur disait: 'Cette année, semez de l'orge et non du froment; maintenant semez des pois chiches et pas de l'orge; l'année prochaine vous produirez beaucoup d'huile, mais les trois années suivantes vous n'en aurez pas une goutte.'»

«Cette science s'appelle l'astrologie», expliqua don Quichotte.

«Je ne sais pas comment elle s'appelle», répliqua Pedro, «mais je peux vous assurer qu'il connaissait tout cela, et plus encore. Finalement, peu de mois après son retour de Salamanque, il apparut un jour vêtu en berger, avec une houlette et une veste en peau de mouton, ayant jeté aux orties le long manteau d'étudiant. Ambroise, un de ses amis proches qui avait étudié avec lui à Salamanque, s'habilla aussi en berger. J'oubliais de dire que Chrysostome, le défunt, écrivait de très beaux vers; il avait même écrit les paroles des cantiques chantés lors de la messe de Noël et les petites pièces de théâtre jouées par les garçons de notre village lors de la Fête-Dieu. Tout le monde disait que c'était très beau. Quand les villageois virent les deux anciens étudiants vêtus de cette manière, ils furent très étonnés et ne purent deviner pourquoi ils avaient changé d'attitude d'une manière aussi radicale. C'est à peu près à la même époque que le père de Chrysostome mourut. Il hérita d'un gros patrimoine composé de meubles, de champs, de maisons, de beaucoup de têtes de bétail et d'une grande quantité d'argent; le jeune homme était le seul propriétaire de tout cela. En vérité, il le méritait car c'était un compagnon fiable, un homme charitable et l'ami des bonnes gens: son visage était éclairé par la bonté de Dieu. Plus tard, les gens découvrirent que s'il avait changé ses habitudes vestimentaires, c'était à cause de son amour pour Marcelle: il pouvait hanter ces endroits isolés afin de rechercher la bergère dont il avait révélé l'identité auparavant. Maintenant je veux vous dire une chose que vous devez absolument

connaître; vous avez peut-être entendu, ou non, quelque chose de la sorte. Dussiez-vous vivre plus vieux que *Marat*, vous n'entendriez rien d'aussi bizarre que cela.

«Vous voulez dire *Sarah*», interrompit don Quichotte, qui ne pouvait tolérer les erreurs du chevrier.

«C'est vrai que Marat n'est pas mort bien vieux», répliqua Pedro. «Monsieur, si vous continuez à corriger chacune des mes paroles, je ne finirai jamais mon histoire.

«Pardonnez-moi, mon ami», dit don Quichotte. «J'ai mentionné cela uniquement parce qu'il y a une grande différence entre Marat et Sarah, mais votre réponse est exacte: Marat a vécu beaucoup moins longtemps que Sarah. Continuez votre histoire; je ne vous interromprai plus.»

«Je disais donc, monsieur», continua le chevrier, «que dans notre village il y avait un paysan encore plus riche que le père de Chrysostome. Il s'appelait Guillaume. Dieu ne lui donna pas uniquement une grande richesse, mais aussi une fille dont la mère mourut en la mettant au monde. Cette dame était bien la plus respectable femme qu'il y eût dans tous les environs. Il me semble que je la vois encore, avec son visage rayonnant qui faisait pâlir le soleil et la lune. C'était une femme au foyer très travailleuse qui aidait les pauvres. C'est pour cette raison que je crois que son âme profite en ce moment de la présence de Dieu au paradis. C'est le chagrin qui tua Guillaume; il abandonna ainsi sa fille Marcelle. Elle était devenue une fille riche dont la garde était assurée par son oncle: le curé du village. L'enfant grandit; sa grande beauté nous rappelait celle de sa mère; les gens pensaient même que la fille deviendrait plus jolie que la mère. Dès qu'elle eut quatorze ou quinze ans, aucun homme ne pouvait la regarder sans remercier Dieu, tant il l'avait rendue belle; la plupart d'entre eux étaient amoureux d'elle. Son oncle la gardait à la maison la plupart du temps. Néanmoins, tout le monde savait qu'elle était riche et jolie: les jeunes hommes de notre village et les beaux partis qui vivaient autour n'arrêtaient pas de demander à son oncle de les autoriser à se marier avec elle. Lui, en tant que bon chrétien, ce qui n'est pas une exagération, voulait qu'elle soit en âge de se marier avant de la laisser le faire. Il voulait absolument lui demander son avis. Il se fichait bien de l'argent qu'il tirerait des propriétés de la fille s'il retardait son mariage. Certains villageois trouvaient cela choquant. Je peux vous assurer, monsieur, que dans ces endroits isolés les gens critiquent tout et cancanent beaucoup. Vous pouvez être certain, comme je le suis, qu'un curé est exceptionnel lorsque ses paroissiens, spécialement ceux qui vivent dans les villages, parlent bien de lui.»

«C'est bien vrai», s'écria don Quichotte, «mais continuez, je vous en prie, car j'aime beaucoup votre histoire. Pedro, vous êtes un très bon conteur.»

«C'est grâce à Dieu, qui m'inspire continuellement. En ce qui concerne le reste, on raconte que l'oncle donnait des noms à sa nièce et décrivait les qualités de chacun des nombreux hommes qui voulaient se marier avec elle. Il ne cessait de lui dire de choisir et d'épouser l'homme qu'elle préférait, mais elle lui répondait toujours qu'elle ne voulait pas le faire car elle était trop jeune et encore dépassée par les implication du mariage. Ces excuses semblant raisonnables, l'oncle cessa de l'importuner; il pensait qu'en vieillissant elle se sentirait capable de choisir un mari à son goût. Il disait souvent, et il avait bien raison, que les parents doivent permettre à leurs enfants de prendre des décisions. Un jour, à la surprise de tous, la pointilleuse Marcelle se fit bergère; sans tenir compte de l'avis de son oncle, ni de celui des villageois qui la mettaient en garde, elle décida d'imiter les autres filles: garder les bêtes et se balader à travers champs. Elle

commença à se montrer en public: sa beauté parut au grand jour. Je dois bien avouer que beaucoup de riches célibataires, nobles ou fermiers, se mirent à s'habiller comme Chrysostome afin de flirter avec elle dans les champs. L'un d'eux, comme vous le savez, était le défunt. Son amour s'était transformé en adoration. Bien que Marcelle fût libre et ne restât presque jamais à la maison, ni sa pudeur ni sa vertu ne furent mises en doute. En fait, elle était tellement pudique qu'aucun de ses prétendants ne put affirmer qu'elle lui avait fait croire qu'elle accéderait à ses désirs. Cette fille ne dédaigne ni la compagnie ni la conversation des bergers; elle les traite fort amicalement. Dès que l'un d'eux s'avise de lui révéler ses intentions, même celles qui sont aussi honnêtes et saintes que le mariage, elle les rejette péremptoirement. Dans notre région, son attitude fait plus de mal que la peste: sa beauté et son affabilité attirent les cœurs de ceux qui veulent la servir et l'aimer, mais son dédain et son opposition les mènent au désespoir. Ils ne savent plus quoi lui dire; ils la traitent simplement de fille cruelle et ingrate, et utilisent d'autre mots peu élogieux qui montrent leurs points de vue. Monsieur, si vous restiez ici quelques jours, vous entendriez l'écho des lamentations des hommes déçus qui la suivent traverser ces montagnes et ces champs. Pas très loin d'ici, il y a un endroit où il y a environ vingt-quatre grands hêtres, et il n'y en a pas un qui n'ait pas le nom de Marcelle gravé sur sa lisse écorce; quelquefois une couronne est gravée au-dessus de son nom, comme si l'amoureux avait voulu dire d'une manière plus explicite qu'elle porte et mérite une couronne plus que toute autre beauté. Ici soupire un berger; là se plaint un autre; par ici des chants d'amour sont murmurés; par là des lamentations disparaissent dans le lointain. Quelqu'un passe toute la nuit assis au pied d'un chêne ou d'une falaise; il ne dormira pas; au matin le soleil le trouvera absorbé dans ses pensées tellement il est obsédé par elle. Un autre, soupirant, étendu sur le sable brûlant lors d'un soir d'été insupportablement chaud, enverra ses plaintes au ciel compatissant. Celui-ci, celui-là, et tous les autres, s'écraseront devant la beauté insolente de Marcelle, qui restera libre et indifférente. Toutes les personnes qui la connaissent attendent de voir quand son dédain finira et qui sera l'homme heureux qui domptera sa nature sauvage afin de profiter de sa beauté époustouflante. Puisque tout ce que je vous ai dit est vrai, je dois bien avouer que ce que le jeune homme a raconté sur les racontars des gens au sujet de la raison de la mort de Chrysostome est également vrai. Par conséquent, je vous conseille de ne pas manquer de vous trouver à son enterrement, demain; c'est une chose qui méritera d'être vue car Chrysostome a beaucoup d'amis et il n'y a pas une demi-lieue d'ici à l'endroit où il a demandé qu'on l'enterre.»

«Je n'y manquerai pas», répondit don Quichotte, «et je vous remercie du plaisir que vous m'avez fait en me racontant une histoire si intéressante.»

«Oh!», s'exclama le chevrier. «Je ne connais pas la moitié de ce qui est arrivé aux amoureux de Marcelle, mais demain il se pourrait que, chemin faisant, nous rencontrions quelque berger qui nous donne de plus amples informations. Pour l'instant, vous devriez trouver un endroit sous un toit car l'humidité n'est pas bonne pour votre blessure. Cependant, le médicament que nous avons mis dessus est tellement efficace qu'il n'y a aucune raison de craindre quoi que ce soit.»

Sancho Panza, qui ne supportait plus l'histoire interminable du chevrier, demanda à son maître d'aller se coucher dans la cabane de Pedro. Don Quichotte lui obéit, et il passa le reste de la nuit à penser à Dulcinée, imitant ainsi les amoureux de

Marcelle. Quant à Sancho, il s'allongea sur la paille, entre Rossinante et son âne, et dormit, non comme un soupirant éconduit, mais comme un homme qui a été battu.

CHAPITRE XIII.

La fin de l'histoire de la bergère Marcelle,
ainsi que d'autres événements.

Le soleil commença à se montrer et à illuminer les montagne de l'est; cinq ou six chevriers se levèrent; ils allèrent réveiller don Quichotte pour lui demander s'il voulait toujours assister au célèbre enterrement de Chrysostome. S'il décidait d'y aller, ils l'accompagneraient. Don Quichotte, qui ne désirait pas autre chose, se leva et ordonna à Sancho de seller les animaux et de se dépêcher d'attacher les sacs et les sacoches. Sancho obéit immédiatement à son maître, et toute la troupe se mit en chemin.

Ils n'eurent pas fait un quart de lieue qu'à un croisement ils virent six bergers se diriger vers eux. Ils portaient des vestes en mouton noir et des couronnes de fleurs de cyprès et de laurier-rose. Chacun tenait un bâton en houx à la main. Ils étaient suivis par deux gentilshommes à cheval, bien habillés, accompagnés de trois valets à pied. En s'abordant, les deux troupes se saluèrent avec courtoisie. Ils se demandèrent où ils allaient; ils apprirent qu'ils se rendaient tous à l'enterrement. Les deux troupes se mirent alors à marcher ensemble.

Un des cavaliers s'adressa à son compagnon pour lui dire:

«Il me semble, monsieur Vivaldo, que le temps pour aller à ces fameuses funérailles n'est pas une perte de temps, car ce seront de fameuses funérailles à en juger par les choses étranges que ces bergers nous ont racontées sur le défunt et la meurtrière.»

«C'est aussi mon avis», répondit Vivaldo, «et j'aurais retardé mon voyage, non d'un jour, mais de quatre, pour y assister.»

Don Quichotte leur demanda alors ce qu'ils avaient entendu sur Marcelle et Chrysostome. Le voyageur répondit que, le matin même, ils avaient rencontré ces bergers; ils avaient remarqué qu'ils portaient le deuil et leur avaient demandés pourquoi ils étaient vêtus de la sorte. L'un d'eux décrivit la beauté et l'étrange attitude d'une bergère appelée Marcelle, le comportement de ses nombreux prétendants et la mort de Chrysostome, à l'enterrement duquel ils allaient assister. En fait, il raconta en détail ce que Pedro avait dit à Don Quichotte.

Changeant de sujet, monsieur Vivaldo demanda à don Quichotte ce qui l'avait conduit à aller, armé de la sorte, dans un pays si tranquille. Don Quichotte répondit :

«Les règles qui régissent ma profession ne me permettent pas de faire autrement. Le confort, le plaisir et le repos ont été inventés pour les chochottes qui sont à la cour; le travail, la peur et les armes ont été inventés et créés seulement pour ceux que le monde appelle chevaliers errants; je suis l'un d'eux bien que je sois le chevalier le moins expérimenté.»

Dès qu'on entendit sa réponse, tout le monde le tint pour fou. Pour en apprendre plus et voir de quelle sorte de folie il s'agissait,Vivaldo lui demanda ce qu'on entendait par chevaliers errants.

«Monsieur, n'avez-vous jamais lu», répondit don Quichotte, «les annales ou histoires d'Angleterre, où il est question des célèbres exploits du roi Arthur, que dans nos ballades castillanes nous appelons toujours le roi Artus? Selon un ancien grimoire très connu du royaume de Grande-Bretagne, ce roi ne mourut pas, mais fut changé en corbeau grâce à la magie. Un jour il reviendra pour récupérer son royaume et son sceptre et diriger de nouveau l'Angleterre. Vous comprenez pourquoi aucun Anglais n'a tué un corbeau depuis cette époque. C'est à l'époque de se bon roi que le célèbre ordre des chevaliers de la table ronde fut institué. Vous pouvez trouver les détails de l'histoire d'amour entre Lancelot du Lac et la reine Genièvre dans ce livre. Leur messagère et complice fut la très respectée duègne Quintagnone. Ensuite on écrivit la célèbre ballade que tous les Espagnols connaissent très bien et dans laquelle on peut lire:

Un chevalier nommé Lancelot
Vint d'Angleterre;
Il fut très bien traité
Par les femmes.

Ceci est suivi par ses charmantes histoires d'amour et nobles réalisations.

Depuis lors, de génération en génération, l'ordre de la chevalerie s'est développé et propagé dans le monde. Parmi ses célèbres membres connus pour leurs exploits, on trouve le vaillant Amadís de Gaule, avec tous ses fils et petits-fils jusqu'à la cinquième génération, le brave Félix-Mars d'Hyrcanie et Tirant le Blanc, cet homme que l'on ne félicite jamais assez. Aujourd'hui on peut voir, parler avec et avoir des nouvelles de l'invincible et courageux chevalier don Bélianis de Grèce. Messieurs, c'est cela que veut dire être un chevalier errant et ce que j'ai décrit est l'ordre de la chevalerie. Bien que je sois un pêcheur, telle est mon occupation; moi, je marche dans les pas de ces guerriers. Aussi, je hante ces solitudes à la recherche d'aventures. Je suis bien déterminé à protéger les faibles et les nécessiteux: mon bras et ma personne se défendront lors des périlleux défis que le sort m'imposera.»

Il n'en fallut pas davantage pour achever de convaincre les voyageurs que don Quichotte était fou. Ils comprirent également la nature de la folie dont il était possédé; ils étaient aussi étonnés que ceux qui avaient dû l'affronter pour la première fois. Vivaldo, qui était un homme intelligent et enjoué, voulait permettre à don Quichotte de continuer à délirer pour qu'il puisse les divertir sur la courte distance qui restait avant d'atteindre le col où le défunt serait enterré. Alors il dit:

«Il me semble, monsieur le chevalier errant, que vous faites le métier le plus difficile au monde; si je ne m'abuse, c'est encore plus difficile que d'être frère chartreux.»

«C'est très difficile, en effet», répondit don Quichotte, «mais je doute que cela soit utile car, à vrai dire, le soldat qui exécute ce que lui ordonne son capitaine n'est pas moins important que le capitaine qui lui donne cet ordre. Je veux dire que les religieux, dans la paix absolue et le silence, demandent aux cieux de faire régner le bien sur terre, mais nous, soldats et chevaliers, nous réalisons ce qu'ils demandent: nous défendons le bien par la force de nos bras et le tranchant de nos épées, en plein air, sans la protection d'un toit. Nous supportons les rayons brûlants du soleil d'été et le froid piquant de l'hiver. Ainsi, nous sommes les ministres de Dieu sur la terre; nos bras exécutent ses

décrets. Puisque la guerre et toutes les choses qui s'y rattachent nécessitent de la passion, de la sueur et du travail, ceux qui ont choisi cette profession doivent travailler plus dur que ceux qui, dans la paix absolue et le silence, prient pour que Dieu aide les faibles. Je ne veux pas dire, et cela n'a jamais été mon opinion, que la chevalerie errante soit aussi sainte que la vie monastique; je veux juste dire, du fait de ce que j'endure, que notre travail est indubitablement plus difficile et fatigant. Il est caractérisé par la faim, la soif, la pauvreté, les accidents et la saleté. Il est certain que, dans les siècles passés, les chevaliers errants ont enduré beaucoup d'épreuves durant leur vie. Bien que cela leur coûtât cher, certains devinrent empereurs grâce à leur force. Si ces chevaliers qui ont réussi n'avaient pas été aidés par un magicien doué, leurs rêves auraient été brisés.»

«Je suis d'accord avec vous», répliqua le voyageur, «mais une chose est discutable: lorsque les chevaliers errants sont sur le point de s'embarquer dans une aventure longue et périlleuse durant laquelle ils pourraient mourir, jamais ils ne pensent à recommander leur âme à Dieu, comme tout bon chrétien est tenu de le faire lorsque le danger rode. Ils préfèrent s'en remettre à leurs petites amies, avec autant de zèle et de dévotion que s'ils en eussent fait leur Dieu; cela me rappelle le paganisme!»

«Monsieur», répondit don Quichotte, «on ne peut pas faire autrement. Si un chevalier errant se conduisait différemment, il tomberait en disgrâce. Dans la chevalerie errante, le chevalier, avant de prendre part à un grande bataille, regarde toujours avec amour sa bonne amie, comme pour lui demander de l'aider et de le protéger durant cet hasardeux combat. Bien que personne ne soit là pour l'entendre, il doit murmurer certains mots grâce auxquels il remet son sort entre ses mains, de tout son cœur; il y a d'innombrables exemples de cela dans les livres d'histoire. Je ne dirais pas pour autant que les chevaliers s'abstiennent de recommander leur âme à Dieu, car ils ont le temps et sont au bon endroit pour le faire durant la bataille.»

«Quoi qu'il en soit», dit le voyageur, «il reste une chose à clarifier. En fait, j'ai souvent lu que quand deux chevaliers errants discutent, la discussion se transforme en dispute. Alors ils dirigent leurs chevaux de chaque côté d'un champ et fondent sur leur adversaire à grand galop, remettant leur âme à leurs petites amies au milieu de la charge. La plupart du temps, l'un d'eux tombe de cheval parce qu'il est transpercé par la lance de son ennemi. L'autre chevalier tombe aussi par terre car il ne s'agrippe pas à la crinière de sa monture. Je n'arrive pas à comprendre comment le mort a pu recommander son âme à Dieu lors d'un combat aussi court. Les mots qu'il a utilisés pour demander la protection de sa bien-aimée durant la charge auraient dû être prononcés pour payer la dette qu'il doit rembourser en tant que chrétien. De plus, je ne pense pas que les chevaliers errants invoquent leurs petites amies car, la plupart du temps, ils ne sont pas amoureux.»

«C'est impossible», s'écria don Quichotte. «Les chevalier errant ont toujours une bonne amie car c'est aussi naturel et normal pour eux d'être amoureux que pour le ciel d'avoir des étoiles. Je suis certain que personne n'a jamais lu une histoire dans laquelle il y avait un chevalier qui n'était pas amoureux. En fait, un tel homme ne serait pas considéré comme un chevalier légitime mais comme un imposteur, un homme qui serait entré dans la forteresse de la chevalerie par une porte dérobée, en sautant au dessus du mur comme un bandit ou un voleur.»

«Néanmoins», dit le voyageur, «si je ne m'abuse, j'ai lu que don Galaor, frère du valeureux Amadís de Gaule, n'a jamais eu de petite amie, à ce que l'on sache, à laquelle

il pouvait recommander son âme. Pourtant, c'était un vaillant et célèbre chevalier que les gens estimaient beaucoup.»

Don Quichotte répondit:

«Monsieur, une hirondelle ne fait pas le printemps. De plus, je sais que ce chevalier était très amoureux, mais il ne le montrait pas. En fait, il courtisait toutes les femmes qu'il trouvait attirantes; c'était une disposition naturelle qu'il ne pouvait pas réprimer. Quoi qu'il en soit, de nombreux faits prouvent qu'il y avait une dame qui contrôlait sa volonté. Il priait secrètement pour elle car il se targuait d'être un chevalier (agent) secret!»

«Dans ce cas», dit le voyageur, «si la nature de tout chevalier errant est d'être amoureux, je suppose que vous êtes amoureux puisque vous êtes l'un d'eux. À moins que vous ne vouliez être aussi discret que don Galaor, je vous supplie, au nom de tous ces gens et du mien, de nous révéler l'identité, le pays et le statut social de votre bien-aimée, et de nous décrire son joli visage. Je suis sûr qu'elle sera heureuse de voir que tout le monde sait qu'elle est aimée et servie par un chevalier de votre trempe.»

Don Quichotte poussa un grand soupir et dit:

«Je ne sais pas si mon ennemie adorée serait contente ou non si les gens apprenaient que je suis son serviteur. Je veux juste dire, afin de répondre à la question que vous avez posée d'un manière si courtoise, qu'elle s'appelle Dulcinée. Elle vit dans un village de la Manche qui porte le nom de Toboso. Quand à son statut social, elle doit être au moins princesse puisqu'elle est ma reine et ma bonne amie. Sa beauté est surnaturelle car elle synthétise tous les aspects chimériques et impossibles de la beauté que les poètes attribuent à leurs bien-aimées. Aussi, ses cheveux sont en or; son front est aussi impérieux que les Champs Élysées; ses sourcils font une révérence en forme d'arc-en-ciel; ses yeux sont des soleils incandescents; ses pommettes roses illuminent ses lèvres de corail ornées de dents de nacre; son cou est fait d'albâtre; sa poitrine ressemble au marbre; ses mains sont en ivoire; sa peau est d'un blanc immaculé. Sa chasteté cache des merveilles: je pense que la raison peut les admirer et non les comparer.»

«Nous aimerions connaître», dit Vivaldo, «son lignage, ses origines, sa famille.»

«Elle n'appartient pas», répondit don Quichotte, «aux anciennes familles romaines des Curtius, Caïus ou Scipion. Elle n'appartient pas aux familles modernes des Colonna et Ursini, des Moncada et Réquésen de Catalogne, des Rébella et Villanova de Valence, des Palafox, Nuza, Rocaberti, Corella, Luna, Alagon, Urréa, Foz et Gurréa d'Aragon, des Cerda, Manrique, Mendoza et Guzman de Castille, des Alencastro, Palha et Ménesès de Portugal. Le nom de sa famille est Toboso de la Manche. C'est une nouvelle famille, mais elle pourrait être à l'origine des familles les plus illustres des siècles à venir. Et ne contestez pas cela, à moins que vous n'acceptiez les conditions écrites par Zerbin sur la base du trophée de Roland, lequel inclut ses armes; l'inscription dit:

Celui qui ne peut pas prouver sa valeur
Lors d'un combat contre Roland
Ne doit pas les emporter.»

«Bien que ma famille», répondit le voyageur, «soit celle des Cachopin de Larédo, «je n'oserais pas la comparer avec celle des du Toboso de la Manche car, il faut bien l'avouer, je n'ai jamais entendu ce nom avant aujourd'hui.»

«C'est impossible!», s'exclama don Quichotte.

Tous les autres avaient écouté avec beaucoup d'attention leur conversation bien que les chevriers et les bergers sussent que don Quichotte était un peu fou. Quant à Sancho Panza, il pensait que tout ce que disait son maître était vrai parce qu'il le connaissait depuis sa naissance. Cependant, il avait des doutes sur la belle Dulcinée du Toboso car il n'avait jamais entendu ce nom et n'avait pas d'informations sur cette princesse alors qu'il vivait près de ce village.

Ils continuaient leur chemin en discutant de cette manière quand ils virent descendre, par un ravin creusé entre deux hautes montagnes, une vingtaine de bergers, tous vêtus de longues vestes de laine noire et couronnés de guirlandes qui, nous l'apprîmes plus tard, étaient faites avec des branches d'if ou de cyprès. Six d'entre eux portaient un brancard couvert d'une infinité de fleurs et de branches vertes. En les apercevant, un des chevriers déclara:

«Voici venir ceux qui transportent le corps de Chrysostome; c'est au pied de cette montagne qu'il voulait qu'on l'enterre.»

Ils pressèrent le pas et arrivèrent au moment où les autres déposèrent le brancard à terre. Quatre d'entre eux commencèrent à creuser une tombe, avec des pioches, au pied d'une falaise.

Ils se saluèrent poliment. Puis don Quichotte et ceux qui l'accompagnaient se mirent à regarder le brancard: un homme habillé en berger, âgé d'environ trente ans, était étendu sur des fleurs. Quoique mort, on pouvait remarquer qu'il avait eu un beau visage et un corps musclé quand il vivait. Il y avait, autour de lui sur le brancard, quelques livres et beaucoup de papiers ouverts ou pliés. Pendant ce temps, ceux qui le regardaient, ceux qui creusaient la fosse et tous les autres étaient parfaitement silencieux jusqu'au moment où l'un des porteurs dit à un autre:

«Regarde attentivement, Ambroise, et assure-toi que c'est bien l'endroit mentionné par Chrysostome puisque tu veux que les instructions écrites dans son testament soient respectées scrupuleusement.»

«C'est ici», répondit Ambroise; «ici mon ami malchanceux m'a raconté plus d'une fois ses mésaventures. Il m'a dit que c'est ici qu'il avait vu pour la première fois l'ennemie mortelle du genre humain; c'est aussi ici que, pour la première fois, il lui avait dit qu'il l'aimait, car il était aussi honnête qu'il était amoureux; c'est ici, enfin, lors de leur dernière rencontre, que Marcelle détruisit ses illusions et l'envoya balader, ce qui le poussa à mettre fin à sa vie tragique faite de souffrance. C'est ici qu'en souvenir de tant d'infortunes il a voulu qu'on le déposât dans les entrailles de l'éternel oubli.»

Se tournant alors vers don Quichotte et les voyageurs, il continua de la sorte :

«Messieurs, le corps que vos yeux pieux regardent fut le réceptacle d'une âme dans laquelle Dieu avait placé ses plus beaux joyaux. Ceci est le corps de Chrysostome, qui était l'homme le plus intelligent, courtois, serviable, gentil, généreux, sérieux, amusant du monde. En bref, il était le premier dans tout ce qui est bien, et dans le malheur aussi. Il aima et fut détesté; il adora et fut dédaigné; il courtisa une femme sauvage, importuna une statue de marbre, courut derrière le vent, cria dans le désert, servit l'ingratitude et fut récompensé par la mort au milieu de sa vie. Il fut assassiné par

une bergère qu'il voulait immortaliser afin qu'elle puisse vivre éternellement dans la mémoire des hommes. C'est ce que prouve les papiers que vous voyez ici, mais il m'a demandé de les brûler dès que j'aurai livré son corps à la terre.»

«Vous allez les traiter», dit Vivaldo, «avec plus de sévérité et de cruauté que leur auteur lui-même, car il n'est ni juste ni intelligent d'obéir à quelqu'un dont les ordres sont insensés. Vous mépriseriez Auguste s'il avait consenti qu'on exécutât ce qu'ordonnait dans son testament le divin Virgile. Monsieur Ambroise, puisque vous allez donner le corps de votre ami à la terre, ne donnez pas ses écrits à l'oubli. Lorsque l'homme amer donne des ordres, l'homme intelligent ne doit pas les exécuter. Si vous sauviez ces documents, vous permettriez à la cruauté de Marcelle d'éclairer les futures générations. Ainsi, les gens éviteraient de tomber dans de semblables abîmes. Nous connaissons tous l'histoire de votre ami amoureux et désespéré, la raison de sa mort et les ordres qu'il vous donna à la fin de sa vie. Cette lamentable histoire montre l'extrême cruauté de Marcelle, l'amour incandescent de Chrysostome, la solidité de votre amitié et la destination finale de ceux qui galopent le long du chemin que l'amour fou déploie devant eux. Hier au soir, en entendant parler de la mort de Chrysostome, nous avons appris que son enterrement devait se faire à cet endroit. Par pitié et curiosité, nous avons changé de direction et décidé de venir pour voir de nos propres yeux ce qui nous avait tant touché lorsque nous l'avions entendu. Afin de nous récompenser pour notre souffrance et le désir de l'amoindrir si nous le pouvons, nous vous prions, du tout moins c'est moi qui vous prie de ne pas brûler ces papiers, ô intelligent Ambroise. S'il vous plaît, permettez-moi d'en prendre quelques-uns.»

Sans attendre la réponse du berger, Vivaldo étendit la main et saisit les papiers qui se trouvaient le plus à sa portée. Voyant cela, Ambroise lui dit :

«Par courtoisie, je vous autorise, monsieur, à garder ceux que vous avez pris, mais il est stupide de croire que je ne brûlerais pas ceux qui restent.»

Vivaldo, qui voulait savoir ce que ces papiers contenaient, en ouvrit un et vit qu'il était intitulé chanson de désespoir. Quand Ambroise entendit le titre, il dit:

«C'est la dernière chose que le pauvre garçon ait écrite. Monsieur, pour que vous découvriez ce qui l'a conduit à de telles extrémités, lisez-les à haute voix: vous en aurez bien le temps pendant qu'on achèvera de creuser la tombe.»

«Je serai heureux de le faire», dit Vivaldo

Comme tous le monde avait la même envie, ils se mirent en cercle autour de lui. Puis, d'une voix limpide, il se mit à lire le poème qui suit.

CHAPITRE XIV.

Les vers désespérés du défunt berger,
avec d'autres événements inattendus.

CHANSON DE CHRYSOSTOME.

Monstre, tu veux que les gens
Propagent la nouvelle sur
La dureté de ta volonté,

Mais je veillerai à ce que l'enfer fasse apprendre
À mon coeur larmoyant une chanson triste
Pour que ma voix atone
Puisse la chanter tous les jours.
L'ami de mon désir,
Qui s'efforce de dépeindre ma douleur et ta brutalité,
Remplira l'air avec ma voix peureuse:
Il vomira les parties larmoyantes
De mon coeur.
N'écoute pas la musique.
Écoute uniquement les grognements
Que mon coeur amer
Veut exhaler
Pour te déplaire.

Le rugissement du lion,
L'effrayant hurlement du dangereux loup,
Le terrible sifflement du serpent écailleux,
Les effroyables cris des monstres,
Le croassement augural de la corneille,
Le vacarme du vent
Lorsque la mer se rebelle,
L'implacable mugissement
Du taureau vaincu,
Le sanglot déchirant de la colombe veuve,
Le hululement douloureux du hibou jalousé
Et les cris de toute les âmes qui brûlent en enfer
Se mélangent pour produire un son
Qui trompe tous les sens.
L'anxiété implacable que j'endure a besoin
De nouvelle paroles pour que je puisse l'exprimer.

Ni le sable de notre frère le Tage
Ni les oliviers qui s'inclinent
Devant le Guadalquivir
Entendront le triste écho de cette confusion:
Une langue ancienne et des mots vivants
Répandront ma peine
Sur les montagnes, dans les creux des collines et
Les sombres vallées, sur les plages isolées qui n'ont
Jamais vu un être humain ou le soleil qui brille,
Et sur le serpent venimeux
Qui rampe dans le désert de Libye.
Bien que les échos rauques et inconnus de mes maux
Résonnent uniquement
Dans les endroits isolés d'Espagne,

Mon destin fugace sera fier
De porter mon malheur autour du monde.

Le dédain peut tuer.
La suspicion, justifiée ou non,
Peut submerger la patience.
La jalousie est plus cruelle.
L'absence déconcerte les gens.
La peur de l'oubli anéantit l'espoir
De vivre une vie heureuse.
La mort se cache derrière toute chose.
Ô miracle époustouflant! Je suis jaloux,
Absent, méprisé, et je suis certain qu'ils m'ont oublié
Puisqu'ils croient que je suis mort,
Mais je n'arrête pas de souffler sur mon feu.
Mon regard n'aperçoit jamais l'espoir; je suis tellement
Désespéré que je n'essaie même pas de le regarder.
Je jure que je n'essaierai pas de le trouver
Car je veux me battre jusqu'à la fin.

Est-ce que quelqu'un peut espérer
Et avoir peur en même temps?
Est-ce sage de le faire lorsque
L'origine de la peur est plus réelle?
Quand la cruelle jalousie se présente devant moi,
Dois-je fermer les yeux
Bien que mon âme ne cesse de saigner?
Qui ne devient pas méfiant lorsqu'il rencontre le dédain, la suspicion, les fausses nouvelles,
Et la vérité transformée en mensonges?
Dans le royaume de l'amour,
Le dur tyran de la jalousie
Place un poignard dans ma paume.
Dédain, s'il te plaît, donne-moi un morceau de corde.
Pauvre de moi! Ta mémoire oublie
Cruellement ma souffrance.

Je meurs enfin. Pour que je n'espère jamais
De bonnes choses dans la vie ou dans la mort,
Je me cramponnerai à mes illusions.
Je dirai que l'amoureux a raison
Et que plus l'âme est asservie à une
Tyrannie amoureuse ancienne, plus elle est libre.
Je dirai que l'âme de mon ennemie
Est aussi belle que son corps.
Elle m'oublie à cause de moi;

L’amour nous maltraite afin que la paix
Puisse gouverner son empire.
Avec ceci à l’esprit et un lasso dans la main,
J’accélérerai l’histoire
Écrite par ton dédain.
J’offrirai cette âme et ce corps aux vents;
Je ne serai jamais fasciné par le futur.

Ta folie montre la raison pour laquelle
Je suis obligé de mettre un point final
À mon insupportable vie.
Mon coeur qui saigne
Te permet de comprendre
Que j’accepte joyeusement ton point de vue cruel.
N’autorise pas les nuages qui
Traversent les cieux de tes beaux yeux
À se réunir
Car je ne veux pas pleurer
Devant ma dépouille:
J’ai découvert que ma fin
Te réjouira.
Il est facile de te dire cela
Puisque tout le monde sait
Que tu seras heureuse de me voir mourir sous peu.

Il est temps pour l’assoiffé Tantale
De quitter les abysses;
Sisyphe fait rouler son lourd rocher;
Tityos amène son vautour avec lui;
Ixion, avec sa roue, presse le pas;
Les sœurs travailleuses suivent cette troupe.
Puissent-elles confier leur peine à mon coeur
Et laisser leurs imperceptibles murmures,
Si un homme désespéré mérite cela,
Chanter les prières de deuil devant un corps
Qui n’a pas le droit d’être recouvert d’un suaire.
Le garde de l’enfer à trois têtes
Et des nuées de chimères et de monstres
Chanteront la plaintive coda.
Il ne peut y avoir de meilleures funérailles
Que cela pour un homme tué par l’amour.

Chanson endeuillée, ne pleure pas
Quand tu me quitteras
Car la créature qui t’engendra
Se réjouit lorsque mon tourment augmente.

De grâce, ne pleure pas ma mort.

Les personnes qui avaient écouté la chanson de Chrysostome l'aimèrent beaucoup, mais celui qui la lut fit remarquer qu'elle ne cadrait pas avec ce qu'on lui avait raconté sur la prudence et la gentillesse de Marcelle. En fait, Chrysostome se plaignait de la jalousie, de soupçons et d'absences, ce qui ternissait la réputation de la fille. Ambroise, qui connaissait les plus secrètes pensées de son ami, répondit:

«Monsieur, pour éclaircir votre doute, je dois vous dire que lorsque ce pauvre homme écrivit cette chanson, il avait décidé de ne plus fréquenter Marcelle: il voulait voir si l'absence le guérirait de ses obsessions. Malheureusement, puisque tout énerve et déconcerte l'amoureux absent, Chrysostome était aussi énervé par les manigances qu'il imaginait et les histoires d'amour qu'il craignait que si elles avaient été réelles. Telle est la vérité à propos de la supposée méchanceté de Marcelle. Bien sûr, elle est un peu cruelle, plutôt arrogante et extrêmement dédaigneuse, mais la jalousie elle-même ne peut rien lui reprocher d'autre.»

«C'est vrai», répondit Vivaldo.

Il était sur le point de lire un autre papier qu'il avait sauvé du feu, lorsqu'il en fut empêché par ce qu'il considérait comme une merveilleuse vision: la bergère Marcelle apparut en haut de la falaise où les hommes creusaient la tombe. Sa beauté dépassait ce que les gens en disait. Ceux qui ne l'avaient jamais rencontrée la contemplaient silencieusement; ceux qui la connaissaient n'étaient pas moins éblouis que ceux qui ne l'avaient pas vue depuis un certain temps. Dès qu'Ambroise l'aperçut, il lui dit méchamment:

«Féroce serpent de ces montagnes, es-tu venu pour voir si, en ta présence, le sang jaillira des blessures de ce malheureux que ta cruauté a tué? Viens-tu pour te vanter de tes exploits barbares ou pour, du haut de cette colline, comme un autre cruel Néron, regarder Rome brûler? Est-ce que ta vanité veut imiter la fille ingrate de Tarquin et piétiner ce malheureux cadavre? Dis-nous vite ce qui t'amène et ce que tu souhaites de nous. Je sais que jamais la volonté de Chrysostome ne cessa de t'obéir durant sa vie. Je ferai en sorte, après sa mort, que tu sois également obéie par ceux qui se targuent d'être ses amis.»

«Je ne viens pas, ô Ambroise», répondit Marcelle, «pour les raisons que tu as mentionnées. Je suis là pour me défendre et prouver combien sont stupides ceux qui m'accusent de leurs peines et de la mort de Chrysostome. Je prie donc tous ceux qui sont ici de m'écouter avec attention. Ce ne sera pas long et je n'aurait par à parler beaucoup pour persuader des hommes intelligents que ce que je vais dire est vrai. Selon vous, le ciel m'a faite belle: éblouis par ma beauté, vous pensez que je dois aimer les hommes qui m'aiment énormément. Je ne suis pas stupide; je sais que la beauté engendre l'amour, mais je ne vois pas pourquoi la fille qui est aimée pour sa beauté devrait aimer celui qui l'aime. Lorsque l'amoureux de la jolie fille est laid, il mérite d'être éconduit par elle. Par conséquent, il serait stupide de dire: 'Je t'aime parce que tu es belle; tu dois m'aimer bien que je sois laid.' Supposons que les deux individus soient beaux tous les deux, cela ne veut pas dire que leurs désirs soient les mêmes; les différents types de beauté ne conduisent pas toujours les gens à être amoureux: certains types de beauté attirent les gens tout en laissant la volonté intacte. Si c'était différent, le monde serait dans un état de désordre; les gens ne sauraient pas quoi faire car le nombre de belles choses étant

infini, les désirs seraient également infinis. On dit que le véritable amour doit être partagé et volontaire, et non forcé. S'il en est ainsi, comme je le crois, pourquoi voulez-vous que ma volonté cesse de me gouverner parce que vous dites que vous m'aimez? Dites-moi, si le ciel, au lieu de me faire belle, m'avait faite laide, aurais-je le droit de me plaindre si aucun de vous ne m'aimait? De plus, il est important de se rappeler que je n'ai pas décidé d'être jolie; c'est Dieu qui m'a conféré cette qualité: je ne l'ai ni demandée ni choisie. La vipère ne doit pas être blâmée pour son venin mortel puisque c'est un don de la nature. Aussi, je ne mérite pas d'être blâmée pour ma beauté car, dans le cas de la femme chaste, c'est une sorte de feu éloigné ou une épée bien affûtée: ni l'un ne brûle ni l'autre ne coupe ceux qui ne s'en approchent pas. L'honneur et la vertu sont des ornements de l'âme; sans eux le corps n'est pas beau, même s'il semble l'être. Si la décence est la qualité la plus importante du corps et de l'âme, pourquoi la femme qu'on aime pour ses charmes devrait-elle y renoncer afin d'obéir à un homme qui se bat pour qu'elle y renonce? Je suis née libre, et pour rester libre, j'ai choisi la solitude de la campagne. Les arbres de ces montagnes sont mes amis, les eaux claires de ces ruisseaux, mes miroirs; mes pensées et ma beauté conversent avec les arbres et l'eau; je suis un feu éloigné et une épée bien affûtée. Ceux qui ont été séduits par ma beauté en me voyant ont été découragés par mes paroles. Le désir est alimenté par l'espoir, mais je n'est pas laissé espérer Chrysostome, ni personne d'autre: c'est son obstination qui l'a tué, pas ma cruauté. Si l'on m'objecte que ses désirs étaient honnêtes et que j'étais donc obligée de m'y plier, je répondrai que quand, dans ce même endroit où l'on creuse à présent sa tombe, il les exprima, je lui fis savoir que je voulais vivre seule et qu'il n'y aurait que la terre qui cueillerait le fruit de ma compagnie et les fleurs de ma beauté. Ce ne fut pas une surprise de le voir se noyer dans l'océan de sa stupidité puisqu'il persistait à naviguer contre le vent et à s'opposer à l'espoir. Si je l'avais autorisé à rester près de moi, j'aurais été insincère; si je lui avais fait plaisir, je me serais opposée à mes meilleures résolutions et à mes suppositions. Il s'obstina en dépit de mon refus. Il se désespéra, mais je ne le haïs pas. Pensez-vous vraiment que je doive être blâmée pour son malheur? Laissez l'homme que j'ai trompé se plaindre; laissez l'homme que j'ai rejeté se désoler; laissez l'homme que j'ai appelé me faire confiance; laissez l'homme que j'ai accepté être fier. Personne n'a le droit de me traiter de méchante et de meurtrière si je ne promets rien et ne trompe, appelle ou accepte personne. Jusqu'à présent, le ciel ne m'a pas demandé d'être amoureuse, et je n'ai pas envie de trouver un mari. Cet avertissement concerne tous ceux qui oseraient me demander de les épouser. Il faut bien comprendre que si quelqu'un meurt à cause de moi, ce ne sera ni de jalousie ni par malchance, car une fille qui n'aime personne ne peut rendre personne jaloux: le découragement ne doit pas être pris pour du dédain. Celui qui me traite de bête sauvage et de serpent féroce doit s'éloigner de moi comme il devrait s'éloigner d'une personne qui est méchante et dangereuse; celui qui me traite d'ingrate, ne me servira jamais; celui qui me traite d'asociale ne sera jamais mon ami; celui qui me traite de méchante arrêtera de me poursuivre. Tu arrêteras de chercher, servir et poursuivre cet animal sauvage, ce serpent féroce, cette créature ingrate, cruelle et étrange. Son impatience et ses ardents désirs ont tué Chrysostome. Aussi, vous ne pouvez pas blâmer ma respectable conduite: je préserve ma virginité au milieu des arbres. Pourquoi un homme voudrait-il me la faire perdre alors qu'il veut que je la préserve au milieu d'hommes? Comme vous le savez, je suis une femme riche; je ne convoite pas l'argent des autres. Je

suis libre et n'aime pas dépendre de qui que ce soit. Je n'aime ni ne hais personne. Je ne trompe ni n'embête personne. Je ne flirte ni ne m'amuse avec personne. Mes chèvres et les honnêtes conversations avec les bergères de ces villages sont mes divertissements. Ces montagnes sont les limites de mes désirs. Quand ils montent dessus, c'est pour contempler les cieux et les escaliers que l'âme emprunte pour rejoindre sa première demeure.»

En disant cela et sans attendre de réponse, la bergère se retourna et disparut dans la partie la plus épaisse d'un bois qui était proche d'eux. Tous ses hommes étaient éblouis par sa beauté et son intelligence. Certains, ceux qui avaient été touchés par le reflet brûlant de ses beaux yeux, voulurent la suivre, sans tenir compte de l'avertissement très clair qu'ils venaient d'entendre. Don Quichotte les vit bouger. Il avait l'occasion de mettre ses idéaux chevaleresque en pratique en secourant une demoiselle en détresse. Il posa sa main sur la garde de son épée et cria:

«Quel que soit votre statut matrimonial ou votre richesse, je ne vous conseille pas de suivre la belle Marcelle, à moins que vous ne vouliez me mettre en colère. Elle a démontré, avec des arguments pertinents, qu'elle n'est pas responsable, ou tout du moins pas totalement, de la mort de Chrysostome. Elle a aussi expliqué qu'elle était loin d'accéder à la demande d'aucun de ses prétendants. En fait, au lieu d'être suivie et poursuivie, elle aimerait être admirée de tous, car c'est la seule femme au monde à être aussi vertueuse.»

Du fait des menaces de don Quichotte ou des arguments qu'Ambroise utilisa pour les prier d'honorer leur promesse, aucun des bergers ne s'éloigna de la fosse avant qu'elle ne fût creusée et que les papiers de Chrysostome ne fussent brûlés. Ils descendirent le corps dans la tombe et pleurèrent beaucoup. Ensuite ils mirent un gros rocher dessus, ce qui n'était qu'une solution provisoire. Ambroise leur dit qu'il avait commandé une pierre tombale en granit, laquelle porterait l'inscription suivante:

Ci-gît le corps glacé
D'un amoureux,
Un berger tué
Par le dédain.

Il fut tué par le refus sans appel
D'une jolie dame ingrate:
L'amour étend les limites
De sa tyrannie.

Ensuite ils placèrent beaucoup de fleurs et de branchages sur la tombe, et, après avoir présenté leurs condoléances à l'ami du mort, Ambroise, ils lui dirent au revoir et partirent.

Vivaldo et son ami en firent autant. De son côté, don Quichotte prit congé de ses hôtes et des voyageurs, lesquels lui demandèrent de les accompagner à Séville, un endroit, selon eux, où il y avait plus d'aventures à chaque coin de rue que dans n'importe quelle autre ville du monde. Don Quichotte les remercia pour l'information et leur gentillesse, mais il ajouta qu'il ne pouvait pas aller à Séville puisqu'il devait débarrasser toutes ces montagnes des bandits dont elles passaient pour être infestées. Voyant sa

ferme détermination, les voyageurs ne voulurent pas l'importuner davantage; ils lui dirent au revoir de nouveau et continuèrent leur voyage. Les principaux sujets de conversation seraient, sans doute, l'histoire de Marcelle et de Chrysostome, et la folie de don Quichotte. Ce dernier décida de partir à la recherche de la bergère Marcelle pour la servir, mais les choses n'arrivèrent pas comme il l'imaginait, comme on le verra dans la suite de cette histoire vraie dont la seconde partie se termine à cet endroit.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE XV.

La malencontreuse aventure qui arriva à don Quichotte lorsqu'il rencontra des habitants de Yanguas qui étaient très méchants.

L'érudit Cid Hamet Ben-Engéli raconte qu'aussitôt que don Quichotte eut pris congé de ses hôtes et de tous ceux qui avaient assisté à l'enterrement de Chrysostome, il entra, suivi de son écuyer, dans le bois où ils avaient vu disparaître la bergère Marcelle. Ils la cherchèrent pendant plus de deux heures, mais ils ne la trouvèrent pas. Ils s'arrêtèrent sur une pâture couverte d'herbe jeune, près d'un ruisseau paisible et rafraîchissant dont l'eau les incitait à y passer les heures les plus chaudes de la journée, car le soleil cognait dur maintenant.

Don Quichotte et Sancho mirent pied à terre. Ils laissèrent l'âne et Rossinante paître librement: il y avait tellement d'herbe. Ils fouillèrent dans les sacoches et, sans faire de chichis, comme s'ils étaient les meilleurs amis du monde, le maître et le serviteur se mirent à manger ce qu'ils y avaient trouvé.

Sancho n'avait pas songé à mettre des entraves à Rossinante car il savait que l'animal était placide et chaste: toutes les juments des pâturages de Cordoue n'auraient pas pu le faire dévier du droit chemin. Cependant, le hasard et le diable, qui ne dort pas souvent, s'arrangèrent pour qu'un troupeau de ponettes galiciennes, qui appartenaient à des muletiers de Yanguas, paissent dans la même vallée. Ces hommes avaient l'habitude de faire la sieste avec leurs bêtes dans les endroits où leurs animaux pouvaient trouver de l'herbe et de l'eau; le lieu où don Quichotte se trouvait était donc particulièrement adapté.

Soudain, Rossinante eut envie de draguer les filles! Dès qu'il les eut flairées, il changea d'apparence et modifia ses habitudes: sans demander la permission à son maître, il trotta vers elles avec entrain pour leur faire comprendre qu'il avait certains besoins. Les ponettes préférèrent continuer à brouter: elles l'accueillirent avec leurs sabots et leurs dents. Elles rompirent ses sangles; la selle tomba par terre. Ce qu'il dut le plus regretter, c'est que les muletiers l'avaient vu attaquer les ponettes, ce qui les incita à se précipiter vers lui avec leurs bâtons et à le frapper tellement qu'il tomba au sol. Il fut sérieusement blessé.

Don Quichotte et Sancho, qui avaient vu les hommes tabasser Rossinante, accoururent en haletant. Don Quichotte dit à son écuyer :

«Mon cher Sancho, je suppose que ces hommes ne sont pas des chevaliers, mais des voyous ou des clochards. Je dis cela parce que tu peux m'aider à venger le sauvage affront subi par Rossinante, auquel tu as assisté.»

«Purée! Comment allons-nous nous venger?», rétorqua Sancho. «Ils sont plus de vingt et nous ne sommes que deux, ou plutôt un et demi!»

«Moi, j'en vaux cent», répliqua don Quichotte.

Sans dire un mot, il dégaina son épée et fondit sur les habitants de Yanguas. Sancho fit de même, inspiré par l'exemple de son maître. Don Quichotte frappa un des muletiers: la tunique de cuir de l'homme fut coupée, ce qui révéla une bonne partie de son épaule.

les habitants de Yanguas virent qu'ils étaient attaqués par seulement deux hommes alors qu'ils étaient si nombreux. Ils attrapèrent leurs gourdins, entourèrent leurs assaillants et se mirent à les frapper avec beaucoup d'énergie et de violence. En fait, le deuxième coup assomma Sancho; don Quichotte, en dépit de son adresse et de son courage, partagea le même destin. Par chance, il tomba aux pieds de Rossinante, qui ne s'était pas encore relevé. Quand des mains rustiques et courroucées tiennent des gourdins, elles aplatissent souvent leurs ennemis!

Lorsque les habitants de Yanguas réalisèrent qu'ils s'étaient mal comportés, ils se dépêchèrent de charger leurs bêtes, et s'éloignèrent en toute hâte. Les deux aventuriers étaient légèrement blessés, mais sérieusement contusionnés.

Le premier à reprendre ses esprits fut Sancho Panza. Se trouvant tout près de son maître, il lui dit d'une voix plaintive et faible:

«Messire Quichotte! Ah, messire Quichotte!»

«Que veux-tu, mon frère?», demanda le chevalier d'une voix aussi plaintive et faible que celle de Sancho.

«Monsieur», dit Sancho, «je voudrais bien, si c'était possible, deux gorgées du breuvage de ce *Fer-à-gaufres*, si vous en aviez près de vous; peut-être que c'est aussi efficace pour les blessures que pour les fractures.»

«Pauvre de moi!», répondit don Quichotte. «Si j'en avais, nous serions en sécurité. En tant que chevalier errant, je te jure, Sancho, que j'en aurai avant deux jours, sauf si le sort décide autrement ou je perds l'usage de mes mains.»

«Monsieur, combien de jours pensez-vous qu'il faille pour qu'on puisse de nouveau bouger les jambes?», demanda Sancho,

«Je ne sais pas», répondit son maître épuisé, «combien de jours il faut. Quoi qu'il en soit, je me sens responsable de tout cela. Je n'aurais pas dû attaquer des hommes qui ne sont pas comme moi, c'est-à-dire des chevaliers. C'est pour avoir ignoré les lois de la chevalerie que le dieu de la guerre les a autorisés à me punir. C'est pourquoi, Sancho, il faut que tu écoutes attentivement ce que je suis sur le point de te dire; c'est essentiel pour ta sécurité. Dès que tu verras ce genre de sales types nous insulter, tu n'attendras pas que je dégaine mon épée, car je ne le ferai plus. En fait, c'est toi qui devra dégainer ton épée afin de les punir comme tu voudras. Si des chevaliers venaient les aider, je te défendrais en les attaquant de toutes mes forces. Grâce à mille faits et preuves, tu connais la force de mes bras musclés.»

La victoire de ce pauvre gentilhomme sur le vaillant Biscayen ne lui avait pas permis de surmonter sa fierté. Sancho ne trouva pas tellement bon l'avis de son maître, c'est pourquoi il cru devoir répondre:

«Monsieur, je suis un homme doux, calme et pacifique; je sais résister aux provocations car j'ai une femme et des enfants à entretenir et à protéger. Puisque je ne suis pas autorisé à donner des ordres, permettez-moi de vous dire que je n'utiliserai jamais mon épée contre un roturier ou un chevalier. De maintenant jusqu'à ma mort, je pardonne à toutes les personnes, qu'elles soient riches ou pauvres, nobles ou pas, sans oublier aucune position ou statut, tous les préjudices qu'elles m'ont portées ou qu'elles me porteront.»

Quand il entendit cela, son maître répondit :

«J'aimerais pouvoir respirer plus facilement et ne pas souffrir autant de la cage thoracique pour te dire que tu te trompes, Sancho. Rapproche-toi, pêcheur. Le vent de la fortune à été méchant jusqu'à présent, mais il pourrait changer d'avis, gonfler les voiles de notre désir et nous conduire facilement jusque dans le port d'une des îles que je t'ai promises. Si je la conquerrais pour te la donner, que se passerait-il après? Je ne pourrais pas te la donner puisque tu ne veux pas être ou devenir un chevalier. De plus, tu n'as ni le courage ni la volonté de venger les affronts et défendre tes biens. Il faut que tu saches que, dans les provinces ou royaumes nouvellement conquis, les indigènes sont assez tranquilles et obéissants; ils n'essaient pas de se rebeller contre leur nouveau maître, ni de s'aventurer à changer ce qui vient d'être institué. Aussi, le nouveau propriétaire doit savoir gérer un territoire, attaquer ses ennemis, et le défendre dans n'importe quelle situation.»

«En ce moment», dit Sancho, «j'aimerais bien avoir les qualités que vous avez mentionnées, mais le pauvre homme que je suis jure qu'il a plus besoin d'un emplâtre que d'une discussion. Monsieur, pouvez-vous vous lever? Nous pourrions aider Rossinante, bien qu'il ne le mérite pas, car c'est lui qui est la cause principale de cette pluie de coups. Jamais je n'aurais cru cela de Rossinante; je le tenais pour une personne aussi chaste et pacifique que moi. On a bien raison de dire qu'il faut du temps pour connaître les gens et que rien n'est sûr dans ce monde. Vous avez donné des grands coups d'épée à ce malheureux chevalier errant et, à ma grande surprise, cela fut suivi immédiatement par une pluie de coups qui se sont abattus sur nos épaules.»

«Tes épaules», fit remarquer don Quichotte, «doivent avoir l'habitude de subir de tels orages. Les miennes, qui ont l'habitude d'être recouvertes de lin de Hollande, ressentiront plus durement la douleur de cette mésaventure. Je suppose… que dis-je? Je suis certain qu'il y a un lien entre ces inconvénients et la vie militaire: quelle déception!»

«Monsieur», répondit l'écuyer, «puisque ces mésaventures sont *le fruit* de la chevalerie, pourriez-vous me dire si cela arrive souvent ou seulement à *certaines saisons*? En fait, il me semble qu'après *deux récoltes* comme celles-ci nous ne serons guère en état de *cueillir des fruits* une troisième fois, à moins que Dieu, dans son infinie miséricorde, ne nous porte secours.»

«Sache donc, mon ami», répondit don Quichotte, «que les chevaliers errants sont exposés à mille dangers et mésaventures. En même temps, ils peuvent devenir, à n'importe quel moment, rois et empereurs, comme l'expérience l'a montré dans le cas de beaucoup de personnes différentes dont je connais très bien l'histoire. Si la douleur diminuait, je pourrais te raconter maintenant l'histoire de guerriers qui, grâce à la force de leurs bras, ont occupé les postes importants dont j'ai parlés; pourtant, avant et après leur nomination, ces chevaliers se confrontèrent à des calamités et des problèmes. Par exemple, Amadís de Gaule fut une fois capturé par son pire ennemi, l'enchanteur

Archalaüs, lequel l'attacha à un pilier, dans une cour, et lui donna plus de deux cents coups de fouet avec les rênes de son cheval. Un auteur très respecté, bien que peu connu, raconte que, dans un certain château, le chevalier du Soleil tomba à travers une trappe qui s'ouvrit sous ses pieds. Il se retrouva au fond d'un puits profond. Ses pieds et ses mains étaient attachés. On lui administra un lavement composé de sable et de neige fondue, ce qui faillit le tuer! Si un de ses grands amis, un magicien, n'était pas venu le secourir, les choses auraient mal tourné pour ce pauvre chevalier. Aussi, nous pouvons passer par les mêmes épreuves que ces nobles personnages, et cela d'autant plus que nos souffrances sont plus faibles que les leurs. Sancho, je veux que tu saches que les blessures causées par des instruments que des assaillants tiennent par hasard ne sont pas considérées comme des délits. Ceci est stipulé dans le code du duel. Par conséquent, si un cordonnier frappe un autre cordonnier avec la forme qu'il tient à la main, on ne peut pas dire, bien qu'elle soit faite en *bois*, que ce dernier ait été *boisé* par le premier! Je te dis cela pour que tu ne t'avises pas de penser qu'ayant été frappés, nous ayons été attaqués, car les armes que portaient ces hommes et avec lesquelles ils nous ont assommés n'étaient que des bouts de bois: aucun d'eux, si ma mémoire est bonne, ne portait une épée, un poignard ou un coutelas.»

«Ma foi», répondit Sancho, «je n'ai pas eu le temps d'y regarder de si près. Dès que je dégainai mon épée, ils firent le signe de la croix sur mes épaules avec leurs gourdins. Puis je fermai les yeux et tombai sur le sol, endroit où je suis toujours en cet instant. Ce n'est pas pénible de chercher à savoir si ces coups constituent un attaque ou non, mais il est pénible de se souvenir de la raclée et de ressentir la douleur aiguë dans mon dos.»

«Ceci étant dit», répondit don Quichotte, «je peux t'assurer que le temps efface la mémoire et détruit la douleur.»

«En somme», dit Sancho, «quelle est le pire choix: la mémoire qui disparaît dans l'air ou la douleur tuée par le temps? Si votre blessure pouvait être guérie par deux emplâtres, ce ne serait pas mal, mais je commence à croire que tous les cataplasmes d'un hôpital ne suffiront pas à nous remettre sur pied.»

«Arrête de te plaindre, Sancho», dit don Quichotte, «et fais contre mauvaise fortune bon cœur, comme je m'apprête à le faire. Voyons un peu comment se porte Rossinante, car il me semble que le pauvre animal a été plus maltraité que nous.»

«Il n'y a pas de quoi s'en étonner», répondit Sancho, «puisque c'est un très bon chevalier errant. Ce qui m'étonne, c'est ce qui est arrivé à mon âne: il est resté *libre* et *entier* alors que nos corps *vibrent* et que nous avons perdu nos *dentiers*.»

«La chance», dit don Quichotte, «laisse toujours une porte ouverte dans l'adversité pour que l'on puisse s'en sortir. Je dis cela parce que cette bonne bête pourra remplacer Rossinante. Il me portera jusqu'à un château où l'on pansera mes blessures. De plus, je ne considère pas que cette monture soit déshonorante car je me rappelle avoir lu que ce bon vieux Silène, le tuteur et professeur du joyeux dieu de la rigolade, quand il fit son entrée dans la ville aux cent portes, était fier et heureux sur le dos de son très bel âne.»

«Il se peut que ce gentilhomme, comme vous le dites, ait été heureux de chevaucher un âne», répondit Sancho, «mais il y a une grosse différence entre chevaucher comme un aristocrate et chevaucher comme un sac poubelle négligemment attaché sur le dos d'un animal.»

«Les blessures qui se reçoivent dans les batailles», rétorqua don Quichotte, «rendent les guerriers plus nobles; elles ne ternissent pas leur réputation. Aussi, Sancho, mon ami, arrête de me répondre. Comme je te l'ai déjà dit, soit positif et mets-moi sur ton âne de la manière qu'il te conviendra le plus. Partons de cet endroit désert avant que la nuit ne nous surprenne.»

«Je vous ai souvent entendu dire», fit remarquer Sancho, «que les chevaliers errants ont l'habitude de dormir dehors, dans les endroits isolés du plateau castillan, et qu'ils sont heureux de le faire.»

«Cela arrive», dit don Quichotte, «quand ils ne peuvent pas choisir leur hébergement ou quand ils sont amoureux. Ceci est tellement vrai que l'on a vu des chevaliers qui, pendant deux ans, sont restés sur un piton rocheux, supportant tous les caprices du temps, sans que leurs bien-aimées l'apprennent. L'un de ces hommes fut Amadís, aussi appelé Beau-Ténébreux. Il vécu sur la Peña Pobre pendant huit ans ou huit mois: je ne me souviens plus de la durée. Ce qui est important de noter c'est qu'il était là pour faire pénitence de sa dispute avec Oriane, sa bonne amie. Mais laissons tout cela, Sancho, et dépêchons-nous, car je ne veut pas que l'âne subisse le même sort que Rossinante.»

«Ce serait terrible!», s'exclama Sancho.

Il grogna trente fois; il soupira soixante fois; il jura et blasphéma cent-vingt fois, en pensant à celui qui l'avait conduit ici. Il commença à se relever et s'arrêta; il n'arrivait pas à se redresser; il ressemblait à un arc turc. Du fait de ce jour d'excès de liberté, son âne gambadait dans un champs qui était près de là. Il le sella avec beaucoup de difficulté. Ensuite il releva Rossinante, lequel, s'il avait eu une langue pour se plaindre, aurait été plus bavard et mécontent que le maître et le valet.

Sancho installa don Quichotte sur la bourrique, attacha Rossinante derrière et, conduisant sa bête par la bride, il se dirigea plus ou moins du côté où il lui semblait que pouvait se trouver la route principale. La chance transformant les bonnes choses en exploits, après une lieue de marche, ils découvrirent la route et une auberge qui se devait d'être un château. Le sang de Sancho se glaça; son maître sourit. L'écuyer déclara que ce n'était pas un château, mais une auberge; don Quichotte maintint que c'était un château. La dispute dura si longtemps qu'avant de l'avoir terminée ils étaient à la porte de la maison, où Sancho entra, sans autre vérification, avec sa caravane.

CHAPITRE XVI.

Ce qui arriva à l'ingénieux aristocrate
dans l'auberge qu'il prenait pour un château.

Lorsque l'hôtelier vit don Quichotte allongé en travers du dos de l'âne, il demanda à Sancho ce qui n'allait pas chez cet homme. Sancho répondit que ce n'était pas bien grave: son maître était tombé d'une falaise et s'était fait quelques bleus, pas plus!

Cet hôtelier avait une femme qui ne ressemblait pas à celles qui faisaient son métier car elle était gentille et avait pitié des personnes dans le malheur. Aussi, elle accourut bien vite pour s'occuper de don Quichotte; elle demanda à sa fille, qui était jeune et très jolie, de venir l'aider à accueillir les clients. Dans l'auberge, il y avait aussi

une asturienne qui était servante. Son visage était large et sa tête, plate; elle avait un nez camus; un de ses yeux ne voyait rien et l'autre voyait à peine plus. À vrai dire, son corps de déesse compensait ces défauts: elle mesurait un mètre quarante-six et était un peu bossue, ce qui l'obligeait à regarder par terre plus souvent qu'elle n'aurait voulu. Pour bien accueillir don Quichotte, cette jolie fille aida la fille de l'aubergiste à mettre des draps et une couverture sur un lit inconfortable qui se trouvait dans un grenier qui, selon toutes les apparences, avait servi de grenier à paille durant de longues années. Dans la même pièce logeait aussi un muletier qui avait son lit un peu plus loin que celui de notre chevalier. Quoique le lit du muletier fût fait des bâts et des couvertures de ses mules, il était bien plus confortable que celui du chevalier: celui-ci était composé de quatre planches mal rabotées posées sur deux bancs inégaux. Le matelas était si mince qu'il ressemblait à un jeté de lit. Il était rempli de balles qui était dures et froides: on aurait pu les prendre pour des cailloux si on n'avait pas vu, à travers des trous, qu'il s'agissait de boules de laine. Le lit était recouvert de deux draps en cuir et d'une couverture tellement usée qu'on pouvait compter les fils sans en oublier un seul.

Ce fut sur cet inconfortable lit que s'étendit don Quichotte. Puis la femme de l'aubergiste et sa fille le couvrirent d'emplâtre de la tête aux pieds, à la lueur d'une lampe que tenait Maritornes, car c'est ainsi que s'appelait l'Asturienne. Pendant cette opération, l'hôtesse remarqua que certaines parties de son corps faisaient de drôles de bruits. Elle lui dit que ce genre de blessures était causé par des coups, non par une chute.

«Ce ne sont pas des coups», affirma Sancho; «la falaise avait beaucoup de pointes et de bords: chacun causa un bleu. Au fait, madame la châtelaine, pourriez-vous garder quelques bandages? Il y a quelqu'un qui en a besoin: mes côtes me font un peu mal.»

«Vous êtes donc aussi tombé?», demanda l'hôtesse.

«Pas du tout», répliqua Sancho; «j'ai simplement sursauté quand j'ai vu tomber mon maître. C'est ce sursaut qui fait que mon corps me fait mal comme si quelqu'un l'avait frappé mille fois avec un bâton.»

«Cela pourrait être vrai», interrompit la jeune fille, «car il m'est souvent arrivé de rêver que je tombais du haut d'une tour sans jamais toucher le sol; quand je me réveillais, j'étais aussi fatiguée que si j'étais tombée réellement.»

Sancho expliqua:

«Mademoiselle, en vérité, je ne rêvais pas du tout; j'étais aussi réveillé que maintenant. Pourtant, j'avais presque autant de bleus que messire Quichotte.»

«Quel est le nom de ce gentilhomme?», demanda Maritornes, la fille des Asturies.

«Don Quichotte de la Manche», répondit Sancho Panza; «c'est un chevalier *aventureux*, l'un des meilleurs et des plus forts qu'on ait vus depuis longtemps.»

«Qu'est-ce qu'un chevalier *aventureux*?», demanda la servante.

«Vous devez être un bébé, car vous ne savez pas cela», rétorqua-t-il. «Jeune fille, un chevalier aventureux est un concept qui peut se résumer en deux mots: clochard, empereur! Aujourd'hui, c'est l'homme le plus pauvre et le plus malchanceux du monde, mais demain il fera de son écuyer le roi de deux ou trois pays.»

«Vous êtes l'écuyer d'un aristocrate de talent», interrompit la femme de l'aubergiste, «mais il semble que vous ne soyez pas encore le propriétaire d'un comté.»

«C'est trop tôt», dit Sancho. «Nous sommes à la recherche d'aventures depuis un mois, et, jusqu'à présent, nous n'avons rien rencontré qui puisse y ressemble. Si mon

maître et moi-même guérissions de nos blessures causées par des coups ou une chute, je n'échangerais pas mes espoirs contre la meilleure seigneurie d'Espagne.»

Don Quichotte avait écouté cette conversation avec attention; s'assoyant le mieux qu'il put dans son lit, il prit la main de l'hôtesse et lui dit:

«Je peux vous assurer, jolie châtelaine, que vous avez de la chance de me loger dans votre château. Vous savez, je ne veux pas décrire mes exploits car, comme le dit le proverbe, se mettre en avant est humiliant. Néanmoins, mon écuyer va me présenter. Je veux seulement vous dire que je me souviendrai toujours du service que vous m'avez rendu; je vous en serai reconnaissant jusqu'à ma mort. Si Dieu permettait à l'amour d'assouplir sa position et celle de la belle ingrate dont je n'arrête pas de murmurer le nom, ces yeux seraient les maîtres de ma liberté.»

La femme de l'hôtelier, sa fille et la bonne Maritornes s'étonnèrent des propos du chevalier errant. C'était du grec ancien pour elle, mais elles comprirent qu'il les complimentait. Puisqu'elles n'étaient pas habituées à entendre un tel langage, elles le regardaient avec étonnement; elles n'avaient jamais rencontré ce genre d'homme. Elles le remercièrent rapidement et le laissèrent. Maritornes, la fille des Asturies, s'occupa de Sancho, qui n'en avait pas moins besoin que son maître.

Le muletier s'était arrangé pour voir l'Asturienne cette nuit-là. Elle lui avait promis que, dès que les clients seraient tranquilles et ses maîtres endormis, ils se verraient; elle ferait tout ce qu'il voudrait. Cette bonne servante tenait toujours parole. Si elle avait fait cette promesse sur une montagne et sans témoins, elle l'aurait tenue car elle se targuait d'être noble. Elle ne détestait pas son métier actuel. Elle disait que des malheurs et des revers de fortune l'avaient jetée dans cet état.

Le petit lit dur, étroit et improvisé de don Quichotte était au milieu de ce taudis illuminé par les étoiles. C'était le premier que l'on voyait quand on rentrait dans la chambre. À côté de lui, il y avait celui de Sancho. Il comprenait une natte de jonc et une couverture qui ressemblait plus à de la toile de jute que de laine. Après ces deux lits, on trouvait celui du muletier. Il était composé, comme je l'ai déjà dit, des bâts et de tout l'attirail de ses deux meilleurs mules, bien qu'il en possédât douze qui étaient également belles, grosses et en bonnes santé, car c'était un des plus riches muletiers d'Arevalo, à ce que dit l'auteur de cette histoire, lequel parle de lui ici parce qu'il le connaissait très bien; on dit même qu'ils étaient de la même famille. De plus, cid Hamet Ben-Engéli était un historien qui avait l'habitude d'appuyer toutes ses affirmations par des preuves. Ceci est mis en évidence par les détails qu'ils rajoutait, car même s'ils étaient insignifiants et très secondaires, il ne voulait pas les passer sous silence. Son exemple devrait être suivi par ces universitaires sérieux qui nous racontent les histoires tellement rapidement et succinctement que nous avons du mal à les comprendre. La plus grande partie du récit reste dans l'encrier parce qu'ils sont négligents, méchants ou ignorants. Je remercie l'auteur de *Tablante de Ricamonte* et celui du livre qui rapporte les faits et gestes du Comte Tomillas, car tout y est décrit dans les moindres détails.

Je dis donc, pour en revenir à notre histoire, que le muletier, après leur avoir donné la seconde ration d'orge de la journée, s'étendit sur ses harnais et attendit la ponctuelle Maritornes. Sancho Panza était déjà au lit. Recouvert d'emplâtres, il essayait de dormir, mais la douleur dans ses côtes le maintenait éveillé. Quant à don Quichotte, ses côtes lui faisaient tellement mal qu'il dormait d'un œil, comme un lièvre. L'auberge

était silencieuse maintenant; il n'y avait pas, dans toute la maison, d'autre lumière que celle d'une lampe suspendue au milieu de la porte d'entrée.

Cette tranquillité fascinante et ses pensées obsédantes concernant les événements décrits dans les livres responsables de ses mésaventures, l'amenèrent à penser aux plus étranges folies qu'un esprit humain puisse concevoir. Puisqu'il prenait toutes les auberges pour des châteaux, il pensait qu'il était dans un célèbre château et que la fille du châtelain, impressionnée par son charme, l'aimait. Aussi, elle lui avait promis qu'elle viendrait cette nuit, en cachette de ses parents, s'allonger à côté de lui pendant un certain temps. Puisqu'il considérait que ces histoires inventées par lui étaient réelles et immuables, il commença à s'inquiéter pour sa chasteté, qui était mise en danger par les circonstances. Mais il résolut de ne pas trahir Dulcinée, même si la reine Genièvre et sa duègne, madame Quintagnone, apparaissaient devant lui.

Ces pensées stupides tourbillonnaient dans sa tête. L'heure du rendez-vous fixé par l'Asturienne arriva; pour don Quichotte ce fut une heure maudite. Portant une chemise de nuit, les pieds nus, les cheveux retenus en arrière par une résille, Maritornes entra silencieusement et avec beaucoup de précaution dans la chambre où logeaient les trois hommes; elle examina la pièce pour trouver son muletier.

À peine eut-elle passé la porte que don Quichotte l'entendit. S'asseyant sur son lit, en dépit de ses emplâtres et de ses douleurs dans les côtes, il étendit les bras pour étreindre sa charmante demoiselle. La fille des Asturies était silencieuse. Elles tenait ses mains devant elle, cherchant à tâtons son chéri. Soudain, elle heurta les bras de don Quichotte, qui la saisit fortement par un poignet, et, la tirant vers lui sans qu'elle osât dire un mot, la fit asseoir sur son lit. Il toucha sa chemise; bien qu'elle fût faite de toile de jute, il croyait toucher le taffetas de soie le plus fin. Ils prit les billes de verre de son bracelet pour des perles précieuses d'Orient. Ses cheveux, qui ressemblaient à la crinière d'un cheval, devinrent des fils d'or d'Arabie dont l'éclat faisait honte au soleil. Son haleine, qui sentait assurément la salade pas fraîche de la veille, lui parut répandre une odeur suave et parfumée. Finalement, il se la peignit dans son imagination avec les mêmes charmes et les mêmes atours que cette autre princesse que l'on trouvait dans ses livres: portée par la passion et ressemblant à l'illusion déjà décrite, elle venait rendre visite à des chevaliers gravement blessés. Notre pauvre chevalier était tellement obtus que ni le sens du toucher, ni l'haleine de la fille, ni d'autres choses la concernant ne pouvaient lui faire perdre ses illusions alors qu'il y avait beaucoup de choses qui auraient pu faire vomir n'importe quel homme à l'exception d'un muletier. En fait, il pensait tenir la déesse de la beauté dans ses bras.

D'une voix douce et languissante, il commença à dire:

«Jolie dame bien née, je voudrais vous dédommager pour le privilège que vous m'avez accordé lorsque vous m'autorisâtes à contempler votre époustouflante beauté, mais le hasard, qui n'arrête pas de persécuter les gens biens, a voulu me jeter dans ce lit où je suis allongé. J'ai tellement de bleus et je suis tellement épuisé que si je voulais combler vos désirs, je n'y parviendrais pas. De plus, nous devons rajouter un facteur à cette impossibilité: j'ai promis à l'incomparable Dulcinée du Toboso, unique propriétaire de mes pensées les plus secrètes, que je ne la tromperai jamais. Si cette frontière n'existait pas, le chevalier que je suis ne serait pas assez stupide pour négliger l'opportunité que vous m'offrez.»

l'étreinte de don Quichotte rendait Maritornes extrêmement nerveuse: elle transpirait comme un porc. Elle ne comprenait pas ce qu'il racontait et elle n'y faisait pas attention; elle essayait juste de se dégager. Le muletier, dont les mauvais désirs le tenaient éveillé, avait aussi entendu sa chérie passer le seuil de la porte; il écoutait attentivement tout ce que disait don Quichotte. Il devint instantanément jaloux car il pensait que l'Asturienne n'avait pas tenu sa parole et l'avait quitté pour un autre homme. Il se rapprocha du lit de don Quichotte afin de voir à quoi mènerait cette discussion incompréhensible. Quand il vit que la fille essayait de s'échapper de l'étreinte opiniâtre de don Quichotte, il comprit que la plaisanterie était allée trop loin. Aussi, il leva son poing très haut au dessus de sa tête et frappa violemment les étroites mâchoires du chevalier amoureux; sa bouche se mit à saigner abondamment. Non content de cela, il lui sauta dessus et piétina sa poitrine avec rage.

Le lit, qui était fragile et instable, ne pouvant supporter le poids supplémentaire du muletier, s'effondra. Le bruit réveilla l'hôtelier. Il croyait que Maritornes était en train de se bagarrer puisqu'il l'avait appelée plusieurs fois et qu'elle n'avait pas répondu. Ne savant pas ce qui se passait, il se leva, alluma sa lampe et se dirigea vers l'endroit où le plafond avait vibré. Il était très en colère. La servante était dépassée par les événements et un peu nerveuse. Elle alla se réfugier dans le lit de Sancho Panza, qui dormait encore. Elle se cacha sous la couverture et se mit à rire. L'hôtelier entra en criant:

«Où es-tu, saleté? Je suis sûr que c'est toi qui fous le bordel.»

À ce moment-là, Sancho entr'ouvrit les yeux. Sentant cette masse sur son estomac, il crut qu'il faisait un cauchemar: il se mit à donner des coups de poing dans toutes les directions et frappa Maritornes plusieurs fois. Ressentant la douleur et mettant de côté ses bonnes manières, la fille marrante lui fila une raclée. Il était franchement bien réveillé maintenant. Se voyant traiter ainsi par un assaillant inconnu, il se releva du mieux qu'il put et se jeta sur la fille. Alors commença le combat le plus sauvage et le plus amusant de l'histoire.

La lampe de l'aubergiste éclairait la pièce. Le muletier vit ce qui était en train d'arriver à sa petite amie; il s'éloigna de don Quichotte et se dirigea vers elle pour lui porter secours. L'hôtelier fit de même, mais avec une autre idée en tête, car il voulait la punir: il croyait qu'elle était l'unique cause de cette émeute. Aussi, comme le dit le proverbe, le chat poursuivit le rat, le rat mordit la corde et la corde étrangla le bâton: le muletier frappa Sancho, Sancho frappa la fille, la fille frappa Sancho, et l'hôtelier dérouilla la fille. Ils agirent avec une telle furie qu'ils ne s'arrêtèrent même pas pour reprendre leur souffle. Lorsque la lampe de l'hôtelier s'éteignit, l'obscurité attisa leur colère; il s'ensuivit une impitoyable mêlée: ils cassèrent tout.

Cette nuit-là, un agent de la vieille Sainte- Hermandad de Tolède séjournait à l'auberge. Quand il entendit l'étrange vacarme de la bataille, il empoigna son bâton vert et la boîte de fer-blanc qui contenait ses documents, entra dans la pièce sombre et dit:

«Du calme, au nom de la loi! Du calme, au nom de la Sainte-Hermandad!»

La première personne qu'il vit fut notre don Quichotte amoché: il était allongé par terre sur son lit cassé, inconscient, la tête en l'air. L'agent, lui tenant la tête, cria:

«Aidez la loi!»

Quand il vit que l'homme ne bougeait ni ne remuait, il s'imagina qu'il était mort et que les autres étaient ses meurtriers. En pensant à cela, il hurla:

«Qu'on ferme la porte de l'auberge! Assurez-vous que personne ne s'échappe: on vient de tuer un homme ici!»

Ce cri les fit sursauter; ils arrêtèrent immédiatement de se battre. L'hôtelier se retira dans sa chambre, la servante dans sa cellule, le muletier dans l'écurie afin de chercher quelque chose dans ses sacoches. Le malchanceux don Quichotte et Sancho ne purent bouger de l'endroit où ils étaient allongés. L'agent lâcha enfin la tête de don Quichotte et sortit de la chambre pour aller chercher de la lumière afin de pouvoir arrêter les coupables. Il n'en trouva pas car l'hôtelier avait fait exprès d'éteindre la lampe en se retirant. L'agent fut donc obligé de se diriger vers la cheminée, où, avec beaucoup de difficulté et de temps, il réussit à allumer une autre lampe.

CHAPITRE XVII.

Les innombrables difficultés qu'eurent à affronter le brave don Quichotte
et son bon écuyer Sancho Panza dans l'auberge que notre chevalier
avait hélas prise pour un château.

Don Quichotte avait déjà repris connaissance; avec la même intonation que celle qu'il avait utilisée la veille pour appeler son écuyer lorsqu'il était allongé dans la vallée des gourdins, il lui dit:

«Sancho, mon ami, dors-tu? Dors-tu, mon ami Sancho?»

«Pauvre de moi; comment pourrais-je dormir?», répondit Sancho, plein de désespoir et de dépit. «J'ai l'impression que tous les démons de l'enfer se sont déchaînés contre moi cette nuit.»

«Tu as indubitablement raison», dit son maître, «car soit je suis ignorant, soit ce château est enchanté. Il faut que tu saches… ce que je vais te dire, doit rester secret jusqu'après ma mort.»

«Je jure que je ne répéterai rien», dit Sancho.

«Je dis cela parce que je ne veux ternir la réputation de personne.»

«Je jure que je ne dirai rien là-dessus jusqu'à la fin de vos jours. Si Dieu le voulait, je révélerais tout dès demain!»

«Est-ce que je me conduis si mal envers toi, Sancho, que tu veuilles me voir mourir si vite?»

«Ce n'est pas pour cette raison. C'est simplement que je n'aime pas conserver les choses trop longtemps: je ne veux pas qu'elles pourrissent.»

«Quoi qu'il en soit, j'ai confiance en ton affection et en ta courtoisie. Aussi, je veux que tu saches qu'il est arrivé cette nuit une des choses les plus étranges que l'on puisse imaginer. Pour faire court, la fille du châtelain, il y a peu de temps, s'est approchée de moi. C'est la plus élégante et la plus jolie demoiselle qu'on puisse trouver dans beaucoup de pays. Comment puis-je décrire sa beauté, son intelligence et ses autres qualités cachées que je dois ignorer pour rester fidèle à Dulcinée du Toboso? Je peux simplement te dire que le ciel fut jaloux des dons que le hasard plaça dans mes mains, ou peut-être, ce qui est plus probable, ce château, comme je viens de le dire, étant enchanté, au moment où j'avais une conversation délicieuse et tendre avec elle, la main attachée à un bras d'un géant démesuré émergeant de nulle part saisit mon bras et m'assena un si grand coup de poing sur les mâchoires qu'elles sont encore toutes baignées de sang.

Ensuite, il me frappa tellement que j'ai encore plus mal qu'hier, lorsque les muletiers, à cause de la conduite impétueuse de Rossinante, commirent le délit que tu connais. J'en déduis donc que la chasteté de cette belle demoiselle a été confiée à la garde de quelque More ensorcelé et qu'elle n'est pas pour moi.»

«Ni pour moi non plus», s'écria Sancho, «car plus de quatre cents Mores m'ont tapé dessus: j'ai vraiment beaucoup apprécié! Mais dites-moi, monsieur, comment appelez-vous cette aventure bonne et étrange qui nous a mis dans cet état? Vous, vous avez eu de la chance car vous avez tenu la jolie fille que vous avez mentionnée dans vos bras. Quant à moi, j'ai reçu les pires coups que je pense recevoir durant toute ma vie. Malheur à moi et à la mère qui m'a mis au monde, car je ne suis pas chevalier errant et ne le serai jamais, c'est pourquoi j'ai encore plus d'ennuis que vous lors de nos mésaventures.»

«As-tu, toi aussi, été battu?», demanda don Quichotte.

«Je viens juste de vous dire qu'ils m'ont tabassé!», rétorqua Sancho.

«Calme-toi, mon ami», dit don Quichotte; «je préparerai tout à l'heure le baume précieux avec lequel nous guérirons en un clin d'œil.»

L'agent de la Sainte-Hermandad venait d'allumer sa lampe. Il entra dans la chambre pour voir celui qu'il croyait mort. Quand Sancho le vit entrer, en chemise de nuit, un bonnet de nuit sur la tête, une lampe à la main éclairant son visage grimaçant, il demanda à son maître:

«Monsieur, ne serait-ce pas là, par hasard, le More ensorcelé qui vient finir son travail en nous donnant plus de coups?

«Non», répondit don Quichotte, «ce n'est pas le More car les gens qui sont ensorcelés ne se font voir de personne.»

«Ma foi», dit Sancho, «s'ils ne se font pas voir, ils se font bien sentir; qu'on le demande à mes côtes.»

«Les miennes pourraient se plaindre aussi», ajouta don Quichotte; «pour autant, cela ne veut pas dire que la personne que nous voyons soit le More ensorcelé.»

Cette conversation amicale surprit l'agent. Don Quichotte était encore allongé sur le dos, sans pouvoir bouger, car il était blessé et était couvert d'emplâtres. La policier se rapprocha de lui et lui dit:

«Eh bien, mon p'tit m'sieur, comment vous sentez-vous?»

«Si j'étais vous», dit don Quichotte, «je parlerais un peu plus poliment. Est-ce que dans cet endroit on a l'habitude de s'adresser de cette manière aux chevaliers errants, espèce d'imbécile?»

Cette méchante remarque faite par un homme qui ressemblait à un clochard conduisit le policier à lever sa lampe remplie d'huile et à la laisser tomber sur la tête de don Quichotte. Les coups s'accumulaient! Puisque la pièce était dans l'obscurité, il s'en alla. Sancha Panza dit:

«Monsieur, c'est homme doit être le More ensorcelé. Il garde son trésor dans un *coffre-fort* et *fort* de ses prérogatives il nous défonce le *coffre* avec sa lampe.»

«C'est vrai», répondit don Quichotte, «mais il ne faut pas tenir compte de toutes ces choses ensorcelées, car elles sont invisibles et irréelles. En fait, nous ne pourrons jamais nous venger sur personne puisque tu ne peux pas te venger sur un fantôme. Lève-toi, Sancho, si tu peux, et appelle le commandant de cette forteresse. Demande-lui de me donne un peu d'huile, de vin, de sel et de romarin, pour que je puisse préparer le

baume qui nous rendra la santé. À vrai dire, je crois que j'en ai besoin maintenant: la blessure que m'a faite ce fantôme saigne abondamment.»

Bien que ses os lui fissent mal, Sancho se leva et sortit de la chambre pour aller chercher l'aubergiste. Sur le chemin, il rencontra l'agent de police, lequel épiait ses ennemis. Sancho lui dit:

«Monsieur, qui que vous soyez, pourriez vous nous donner un peu de romarin, d'huile, de vin et de sel, car j'en ai besoin pour traiter un des meilleurs chevaliers errants du monde? Il est allongé sur son lit parce qu'il a été grièvement blessé par le More ensorcelé qui est dans cette auberge.»

Quand l'agent entendit cela, il prit Sancho pour un fou. Le jour commençant à poindre, il alla ouvrir la porte de l'auberge et appela l'hôtelier pour lui dire ce que ce brave homme voulait. L'hôtelier donna à Sancho toutes les choses qu'il était venu chercher. Celui-ci les porta bien vite à don Quichotte, qu'il trouva la tête dans ses deux mains, se plaignant du mal que lui avait causé le coup de lampe. Pourtant, il n'avait que deux bosses de taille moyenne, et le soi-disant sang dans sa bouche n'était que de la sueur qui coulait de son front à cause du stress engendré par la bagarre.

En bref, il prit les ingrédients, les mélangea et les fit bouillir sur le feu jusqu'à ce qu'il lui semblât que la préparation fut prête. Il demanda ensuite une fiole pour y verser ce liquide, mais comme on n'en trouva pas dans toute l'auberge, il se décida à la mettre dans une burette d'huile en fer-blanc que l'hôtelier lui offrit gracieusement. Puis il récita, au dessus de la burette, plus de quatre-vingts Pater noster, autant d'Ave Maria, de Salve et de Credo, accompagnant chaque parole d'un signe de croix, qui était une sorte de bénédiction. Sancho, l'aubergiste et l'agent de la Sainte-Hermandad assistaient à cette cérémonie. Quant au muletier, il était sorti silencieusement pour aller s'occuper des ses mules.

Cela fait, don Quichotte voulut essayer ce baume afin de découvrir ses propriétés. Aussi, il but ce qui restait dans la marmite, ce qui faisait presque un litre. À peine eut-il fini de boire qu'il se mit à vomir, de telle manière qu'il ne lui resta rien au fond de l'estomac. À cause du stress et des spasmes de cet organe, il se mit à suer abondamment. Il leur demanda de le couvrir avec un couverture et de le laisser seul. C'est ce qu'ils firent, et il dormit paisiblement plus de trois heures, au bout desquelles il se réveilla. Son corps ne lui faisait plus mal: il pensait qu'il était guéri. Il croyait donc qu'il avait vraiment trouvé la recette du baume de Fierabras; grâce à ce médicament, il pouvait supporter les conséquences les plus fâcheuses de n'importe quelle sorte de chute, de bataille ou d'émeute.

Sancho Panza, qui considérait, lui aussi, l'amélioration de l'état de santé de son maître comme un miracle, demanda qu'on lui donne ce qui restait dans la marmite, et qui n'était pas une petite quantité. Don Quichotte accepta. Il prit la marmite à deux mains et, avec confiance et détermination, avala un peu moins de potion que son maître. L'estomac de Sancho n'était pas aussi délicat que celui de son maître; il eut très mal au ventre, sua beaucoup et eut beaucoup de vertiges: il crut qu'il allait mourir. Cette grande souffrance le conduisit à maudire le baume et le voyou qui le lui avait fait prendre. Le voyant dans cet état, Don Quichotte lui dit:

«À mon avis, Sancho, tu as mal parce que tu n'as pas été adoubé: ceux qui ne sont pas chevaliers ne ressentent pas les bienfaits de cette potion.»

«Si vous saviez cela», répliqua son écuyer, «pourquoi m'avez-vous laissé y goûter?»

À cet instant, le breuvage fit enfin effet: le pauvre écuyer commença à se vider par les deux bouts, avec tant de vitesse que ni la natte en jonc sur laquelle il s'était recouché ni la couverture en toile de jute qui le couvrait ne purent plus jamais être utilisées. Il suait abondamment et souffrait de convulsions et de spasmes de l'estomac. Non seulement lui, mais tous ceux qui le voyaient, crurent qu'il allait mourir. Cette tempête dura presque deux heures, au bout desquelles il ne se trouva pas soulagé comme son maître: il était tellement fatigué et couvert de bleus qu'il ne pouvait pas se tenir debout.

Quoi qu'il en soit, don Quichotte, comme je l'ai dit, se sentait guéri et en bonne santé. Il voulut partir tout de suite afin de rechercher des aventures, car il pensait que le temps qu'il passait dans cet endroit privait le monde, et les gens qui en avaient besoin, de son assistance, et cela d'autant plus que son baume lui donnait maintenant un sentiment de confiance et de sécurité. Ce désir le poussa à seller Rossinante, mettre les sacoches sur l'âne de Sancho et aider Sancho à s'habiller et à monter sur son animal. Puis il enfourcha son cheval, passa dans un coin de la cour de l'auberge et saisit une courte pique, qui devint sa lance.

Tous les clients de l'auberge, ce qui représentait moins de vingt personnes, le regardaient. La fille de l'hôtelier le regardait aussi. Le chevalier ne pouvait regarder autre chose que la fille. De temps en temps il poussait un soupir qui semblait venir du fond de son coeur. Tout le monde croyait, tout du moins ceux qui l'avaient vu couvert d'emplâtres la veille, que c'était la douleur qui le lui arrachait.

Dès qu'ils furent assis sur leurs montures et à l'entrée de l'auberge, don Quichotte appela l'hôtelier. Il lui dit sur un ton sévère et calme:

«Monsieur le commandant, je tiens à vous remercier pour les grands services que j'ai reçus dans votre château. J'aimerais vous récompenser pour votre gentillesse en punissant l'homme orgueilleux qui pourrait vous avoir attaqué. Vous savez que le but de ma profession est de secourir ceux qui en ont besoin, de punir les criminels et de châtier les traites. Essayez de vous souvenir; si vous trouvez quelque chose de cette espèce, il faudra me le dire. Comme je suis un chevalier, je vous promets que je vous permettrai d'être satisfait.»

L'aubergiste lui répondit avec le même calme:

«Votre Seigneurie, il est inutile de venger aucun affront car je sais me venger lorsque les gens me font du mal. J'ai seulement besoin que vous payiez la nuit que vous avez passée à l'auberge, ce qui comprend la paille et l'orge pour les deux bêtes, deux soupers et deux nuitées.»

«Est-ce une auberge?», demanda don Quichotte.

«Oui, c'en est une, et une très respectable», répondit l'hôtelier.

«J'ai donc été trompé durant tout ce temps!», s'exclama don Quichotte. «En vérité, je pensais que c'était un château, et pas un des plus mauvais. Puisque c'est une auberge et non un château, ce qu'il y a de mieux à faire pour le moment c'est d'oublier ma dette, car je ne peux pas m'opposer aux lois de la chevalerie errante. En fait, d'après ce que j'ai lu, je suis certain qu'aucun chevalier errant n'a jamais payé pour son séjour ou quoi que ce soit d'autre lorsqu'il passait la nuit à l'auberge. Ils ont un privilège: on doit leur offrir le gîte et le couvert pour les dédommager de leurs efforts. En effet, ils

souffrent beaucoup lorsqu'ils cherchent des aventures de nuit et de jour, en hiver et en été, à pied et à cheval; ils sont confrontés à la soif et à la faim, à la chaleur et au froid, au mauvais temps et plein d'autres problèmes.

«Je n'ai rien à voir là dedans», dit l'hôtelier. «Payez la note et ne *racontez* pas d'histoires, car *ce qui compte* c'est que je *tiens compte* des dettes des clients afin d'équilibrer *mes comptes*.»

«Vous êtes un imbécile et un mauvais hôtelier», rétorqua don Quichotte.

Il éperonna Rossinante, plaça sa courte lance en travers de la selle et sortit de l'auberge sans que personne ne l'en empêche. Sans regarder derrière lui pour voir si son écuyer le suivait, il s'éloigna.

L'hôtelier, voyant qu'il s'en allait sans l'avoir payé, tendit la note à Sancho Panza, lequel répondit que, puisque son maître n'avait pas voulu payer, il ne le ferait pas non plus. Puisqu'il était l'écuyer d'un chevalier errant, il devait obéir aux mêmes lois et suivre la même logique concernant le paiement des dépenses, dans les auberges et restaurants, par les gens comme eux. L'hôtelier se fâcha et le menaça. Il lui dit que s'il ne *payait* pas la note, ça lui *coûterait* cher. Sancho répondit que, grâce au code de la chevalerie qu'appliquait rigoureusement son maître, il ne *payerait* pas un centime même si cela lui *coûtait* la vie. Il ne voulait pas que don Quichotte cesse de suivre les bonnes vieilles règles de la chevalerie errante à cause de lui. Il ne voulait pas non plus que les écuyers des chevaliers du futur lui reprochent d'avoir enfreint une loi aussi juste.

Malheureusement pour Sancho, parmi les gens qui séjournaient à l'auberge, il y avait quatre drapiers de Ségovie, trois merciers de la place du Potro à Cordoue et deux marchands de la rue de la Feria à Séville. Ils étaient enjoués, bien intentionnés, méchants et joueurs. Partageant la même motivation, ils s'approchèrent de Sancho et le firent descendre de son âne. L'un d'eux courut chercher la couverture du lit de l'hôtelière. Il balancèrent Sancho dedans, levèrent les yeux et s'aperçurent que le plafond était trop bas pour faire ce qu'ils avaient à l'esprit. Ils sortirent donc dans la cour, qui n'avait d'autre toit que le ciel, mirent Sancho au centre de la couverture et commencèrent à le faire sauter en l'air comme on le fait avec les chiens lors du carnaval.

Le malheureux dans la couverture n'arrêtait pas de hurler; don Quichotte l'entendit; il tendit l'oreille. Il crut tout d'abord qu'il s'agissait du début d'une nouvelle aventure, mais il comprit vite que l'homme qui criait était son écuyer. Tournant bride, il revint de tout le pesant galop de son cheval à l'auberge. Trouvant la porte fermée, il fit le tour du bâtiment pour voir comment il pourrait y pénétrer. Dès qu'il arriva devant les murs de l'écurie, qui n'étaient pas très hauts, il découvrit la mauvaise plaisanterie que subissait son écuyer. Il le vit monter et descendre dans les airs avec tant de grâce et de vitesse que s'il n'avait pas été si en colère, il aurait éclaté de rire. Quoi qu'il en soit, il se tourna vers le mur et essaya de l'escalader, mais le chevalier était tellement contusionné et raide qu'il ne put pas descendre de son cheval. Aussi, assis sur sa selle, il commença à insulter ceux qui faisaient sauter Sancho dans la couverture; il proféra tellement d'insultes qu'il est impossible de s'en rappeler et de les écrire. Cela ne les empêcha pas de rire, ni de faire ce qu'ils avaient à faire. le voltigeur Sancho n'arrêtait pas de se plaindre: parfois il les menaçait, parfois il les suppliait d'arrêter. C'était inutile, mais les hommes se fatiguèrent et arrêtèrent.

Puis ils amenèrent son âne, l'assirent dessus et lui enfilèrent son pardessus. Le voyant si épuisé, Maritornes eut pitié de lui. Elle alla prendre de l'eau au puits parce

qu'elle était plus fraîche, et lui apporta un plein pichet. Sancho le saisit, le leva à ses lèvres et s'arrêta lorsqu'il entendit son maître crier:

«Sancho, mon fils, ne bois pas de cette eau! Mon fils, ne la bois pas car elle te tuera. Regarde ceci: c'est le baume génial.» Il lui montra la burette qui contenait la potion. «Si tu bois seulement deux gouttes, tu guériras sans aucun doute.»

Sancho le regarda d'un air méchant et dit en criant plus fort :

«Avez-vous oublié que je ne suis pas chevalier? Voulez-vous que je vomisse ce que je n'ai pas vomi hier? Gardez votre potion diabolique et laissez-moi tranquille!»

Après avoir dit cela, il commença à boire, mais il se rendit compte, à la première gorgée, que ce n'était que de l'eau. Il ne voulut pas continuer à en boire. Il demanda à Maritornes de lui apporter du vin, ce qu'elle fit de très bonne grâce, et même elle le paya de sa poche, car on raconte que quoiqu'elle fût réduite à cet état, elle ressemblait un peu à une rentière.

Dès que Sancho eut achevé de boire, il éperonna son âne. Le portail de l'auberge ayant été ouvert en grand pour lui, il sortit, enchanté de n'avoir rien payé du tout et d'être venu à bout de sa résolution, bien que c'eût été aux dépens de ses cautions habituelles, c'est-à-dire de ses épaules. Il est vrai que l'hôtelier garda ses sacoches en payement de ce qui lui était dû, mais Sancho était tellement distrait lorsqu'il sortit qu'il ne s'aperçut pas de cette perte. Dès qu'il le vit dehors, l'hôtelier voulut barricader la porte, mais ceux qui avaient fait sauter Sancho dans la couverture l'en empêchèrent, car même si don Quichotte avait été un des chevaliers de la Table-Ronde, ils n'en auraient pas eu plus peur que cela.

CHAPITRE XVIII.

La conversation entre Sancho Panza et don Quichotte,
ainsi que d'autres aventures dignes d'être racontées.

Sancho rejoignit son maître. Il était tellement fatigué qu'il n'arrivait plus à éperonner son âne. Quand don Quichotte le vit, il lui dit:

«Mon bon Sancho, je suppose que ce château, ou auberge, ou quoi que ce soit, est enchanté, car les gens qui t'ont maltraité ressemblent à des fantômes ou des créatures de l'autre monde. Je crois cela parce que, lorsque j'étais près du mur de l'écurie, regardant ce tragique événement, je ne pus ni l'escalader ni descendre de cheval, ce qui prouve qu'on m'avait jeté un sort. Mais je te jure que si j'avais pu monter au mur et mettre pied à terre, je t'aurais vengé de cet affront, bien que, comme je te l'ai dit maintes fois, j'eusse désobéi aux lois de la chevalerie, car les chevaliers n'ont pas le droit de se battre contre des roturiers, à mois qu'ils n'essaient de se défendre lorsque leurs vies sont en danger. Je peux t'assurer que ces émeutiers et voyous se seraient souvenus de la punition pour le reste de leur vie.

«Chevalier ou pas», dit Sancho, «je me serais vengé d'eux si j'avais pu le faire. Ceci étant dit, je pense que les gens qui m'ont maltraité n'étaient ni des fantômes ni des hommes ensorcelés, comme vous dites, mais bien de vrais hommes faits de chair et de sang tout comme nous. Ils avaient tous des noms car je les entendais s'appeler l'un l'autre pendant qu'ils me faisaient sauter. L'un s'appelait Pedro Martinez, l'autre, Tenorio Hernandez, et l'hôtelier, Juan Palomeque le gaucher. Ainsi donc, monsieur, si

vous n'avez pu sauter la muraille ni mettre pied à terre, cela venait d'autre chose que d'un sort. Je comprends que, au bout du compte, les aventures que nous cherchons vont nous porter préjudice: nous finirons par ne plus savoir quel est notre pied droit. À mon avis, la chose la meilleure et la plus intelligente à faire est de rentrez chez nous car c'est la saison des moissons. Nous devrions nous occuper de nos terres et cesser d'aller, comme on dit, par monts et par vaux pour tomber de Charybde en Scylla.»

«Sancho, tu sais vraiment peu de choses», répondit don Quichotte, «en matière de chevalerie! Arrête de te plaindre et soit patient: un jour tu comprendras que cette profession est honorable. Honnêtement, qu'est-ce qui est plus réjouissant que remporter une victoire et battre un adversaire? Rien, bien sûr.»

«Vous avez peut-être raison», dit Sancho, «car je suis un ignorant, mais je sais que depuis que nous sommes chevaliers errants, ou depuis que vous l'êtes, car je n'appartiens pas à cette honorable organisation, vous n'avez battu personne, à l'exception du Biscayen, et même là vous avez perdu une moitié d'oreille et une moitié de casque. Depuis lors, ça n'a été que coups de poing sur coups de poing et claques sur claques. De plus, des créatures ensorcelées m'ont fait sauter dans une couverture. Puisque je ne peux pas me venger d'eux, je n'aurais jamais le plaisir de battre un adversaire, comme vous dites.»

«Nous regrettons cela tous les deux», répondit don Quichotte, «mais je vais essayer de trouver une épée forgée de telle manière que celui qui la porte soit protégé des sortilèges. Il se pourrait même que je trouve celle que portait Amadís quand il s'appelait le chevalier de l'Ardente-Épée. Ce fut une des meilleures épée que chevalier posséda jamais au monde car, en plus des qualités dont je viens de parler, elle coupait comme un rasoir et aucune armure, quelque forte ou ensorcelée qu'elle fût, ne résistait à son tranchant.»

«Vous savez, je n'ai pas de chance», dit Sancho. «Si vous trouviez une telle épée, comme la potion, elle ne protégerait que les chevaliers. Quant aux écuyers, ils traverseraient les mêmes épreuves.»

«Pas besoin de craindre cela, Sancho», dit son maître, «car le ciel sera plus miséricordieux. »

Alors qu'ils étaient en train de parler, don Quichotte aperçut un épais nuage de poussière qui se dirigeait de leur côté. Dès qu'il le vit, il se tourna vers Sancho, et lui dit:

«Voici le jour, ô Sancho, où l'on va voir enfin la haute destinée que me réserve le sort; voici le jour où je dois montrer la valeur de mon bras puissant; j'accomplirai des exploits qui orneront éternellement les pages du livre de la renommée. Est-ce que tu vois, Sancho, ce tourbillon de poussière? Eh bien, il est produit par une immense armée composée de millions de personnes qui s'avancent vers nous.»

«Dans ce cas», dit Sancho, «il doit y avoir deux armées car, de ce côté-là, il y a un autre nuage de poussière qui ressemble à celui-ci.»

Don Quichotte se retourna pour regarder et vit que c'était vrai. Il était aux anges. Il pensait que ces deux nuages de poussière étaient vraiment deux armées qui venaient s'affronter au milieu de cette plaine étendue. Son imagination était remplie de batailles, de sortilèges, d'événements, de choses délirantes, d'histoires d'amour et de duels, lesquels étaient décrits dans ses romans de chevalerie. Tout ce qu'il faisait, disait ou pensait se rattachait à ces élucubrations. Les nuages de poussière qu'il avait vus étaient produits par deux grands troupeaux de moutons et de béliers qui, venant des deux

directions opposées, empruntaient le même chemin. Il fallait être près de ces nuages de poussière pour pouvoir distinguer les animaux. Don Quichotte affirmait avec tant d'insistance que c'étaient des armées que Sancho finit par le croire.

«Monsieur, qu'allons-nous faire?»

«Qu'allons-nous faire? Aider les nécessiteux et les faibles. Sancho, l'armée qui est en face de nous est commandée par le grand empereur Alifanfaron, seigneur de la grande île de Taprobana. L'autre armée qui vient derrière nous est celle de son ennemi: le roi des Garamantes. On l'a surnommé Pentapolin au bras retroussé parce qu'il entre toujours dans les batailles avec le bras droit nu.»

«Pourquoi ces deux seigneurs se détestent-ils?»

«Ils se détestent parce que cet Alifanfaron est un païen violent et parce qu'il qui est amoureux de la fille de Pentapolin. C'est une très jolie chrétienne. Son père ne veut pas qu'elle se marie avec lui parce qu'il est musulman. Il changerait d'avis si Alifanfaron renonçait à suivre la loi du faux prophète Mahomet pour devenir chrétien.»

«Si Pentapolin avait des problèmes, j'irais l'aider.»

«Dans ce cas, tu remplirais tes obligations car pour participer à une bataille de ce genre, il n'est pas nécessaire d'être chevalier.»

«Je peux le comprendre, mais où allons-nous mettre cet âne pour être sûrs de le retrouver après la fin de la bataille? Voyez-vous, je ne pense pas qu'on ait déjà vu, jusqu'à aujourd'hui, quelqu'un chevaucher un tel animal dans une bataille.»

«C'est vrai. Ce que tu peux faire, c'est le détacher, mais nous pourrions le perdre. Nous pourrions aussi perdre Rossinante car, un fois que nous aurons gagné la bataille, nous aurons tellement de chevaux que je me tromperai certainement de monture. Tu sais, je veux décrire les principaux chevaliers qui appartiennent à ces deux armées. Afin que tu les voies mieux, retirons-nous sur cette colline d'où nous pourront les observer.»

Ils se positionnèrent alors sur une petite hauteur, de laquelle on aurait, en effet, parfaitement distingué les deux troupeaux que don Quichotte prenait pour des armées si les nuages de poussière qui se levaient sous leurs pieds n'avaient pas aveuglé les deux spectateurs. La fertile imagination du gentilhomme lui fit alors voir ce qu'il ne pouvait pas voir en réalité puisque cela n'existait pas. Il dit en élevant la voix:

«Le chevalier que tu vois là-bas, avec des armoiries en or et un lion couronné, allongé aux pieds d'une demoiselle, peint sur son écu est le valeureux Faussevictoire, seigneur du Pont Triomphal. L'autre, avec les fleurs dorée sur ses armoiries et, sur son écu, les trois couronnes d'argent sur champ d'azur, est le redoutable Queuedesinge, grand-duc de Quirocia. Celui qui est à la droite de Queuedesinge, avec les membres gigantesques, est l'intrépide Épéedebarbare du Casino, seigneur des trois Arabies. Ses armoiries sont une peau de serpent. Son bouclier est une porte; on raconte que c'est une de celles du temple que renversa Samson quand il se vengea de ses ennemis en se tuant.

Mais regarde maintenant de ce côté, et tu verras, à la tête de cette autre armée, le toujours vainqueur et jamais vaincu Barreur de Boiteàrire, prince de la Nouvelle Biscaye. Ses armoiries comprennent quatre parties qui sont bleues, vertes, blanches et jaunes. Sur son écu, il y a un chat doré sur un champ brun clair; le bouclier porte l'inscription 'miaou', qui est le début du nom de sa bien-aimée. On raconte que c'est l'incomparable Miaoulina, fille du duc Sucredorge, duc d'Algarve. Là-bas, il y a un gros homme qui frappe le dos d'une énorme pouliche. Ses armoiries sont d'un blanc

immaculé; son écu blanc ne porte aucune inscription. C'est un chevalier Français inexpérimenté; il s'appelle Pierre Papin; il est baron d'Utrique. Tu peux aussi voir un homme enfoncer ses éperons en fer dans les flancs d'un zèbre rapide et très maquillé. Ses armoiries ressemblent à une cloche bleue. C'est le puissant duc de Nerbie, Brindalfa du Bosquet. Un buisson d'alfa est peint sur son bouclier, qui porte l'inscription espagnole: suis mon sort.»

Don Quichotte continua de la même manière à nommer une foule de chevaliers appartenant aux deux armées rêvées. Il décrivait toutes les armoiries imaginaires, les couleurs, les emblèmes et les devises, car son imagination et cette sorte de folie non identifiée lui échauffaient l'esprit. Sans s'arrêter un instant, il poursuivit de la sorte:

«Les escadrons qui sont en face de nous sont formés de guerriers venant de différents endroits du monde. Tu peux voir les hommes qui boivent l'eau rafraîchissante du célèbre fleuve Xanthe, les montagnards qui foulent les champs massyliens, ceux qui tamisent l'or au sud de l'Arabie, ceux qui jouissent des célèbres rives fraîches du limpide Thermodon, ceux qui extraient de l'or de différentes manières le long du fleuve Pactole, les Numides, qui ne tiennent jamais leurs promesses, les Perses, qui sont de très bons archers, les Mèdes et les Parthes, qui combattent lorsqu'ils battent en retraite, les Arabes, avec leurs tentes, les Scythes, qui sont blancs de peau et cruels, les Éthiopiens, avec leurs lèvres percées, et un nombre infini d'autres peuples dont je ne me souviens pas ou n'arrive pas à donner leur noms bien que je reconnaisse les visages de certains de leurs guerriers. Dans cette autre escadron viennent ceux qui boivent les eaux transparentes du Guadalquivir, lequel est bordé d'oliveraies, ceux qui frottent leurs visages contre le liquide doré du Tage éternellement beau, ceux qui jouissent des eaux bénéfiques du divin Génil, ceux qui traversent les verdoyants champs tartésiens, ceux qui s'amusent dans les champs Élysées de Jerez de la Frontera, les habitants de la Manche, riches et couronnés de blonds épis de maïs, d'autres habillés de fer, relique ancienne de la race gothique, ceux qui se baignent dans le Pisuerga, célèbre pour la gentillesse de son courant, ceux qui font paître leurs bêtes sur les vastes plaines du tortueux Guadiana, loué pour son cours souterrain, et ceux qui tremblent de froid dans les forêts des Pyrénées ou en haut des pics enneigés des gigantesques Apennins; en bref, tous les gens qui vivent en Europe.»

Purée! Il cita un nombre incalculable de provinces et de peuples, en décrivant leurs caractéristiques avec précision, comme s'il était guidé par ses livres trompeurs.

Sancho Panza buvait ses paroles. Il n'osait pas parler. De temps à autre il tournait la tête pour voir s'il apercevait les géants et les chevaliers que désignait son maître. Comme il n'arrivait pas à en reconnaître un seul, il dit à son maître:

«Monsieur, les hommes, géants et chevaliers que vous avez mentionnés ne sont pas là! Tout du moins, je ne les vois pas. C'est peut être un sortilège, comme les fantômes d'hier soir.»

«Comment peux-tu parler ainsi?», répliqua don Quichotte. «N'entends-tu pas les hennissements des chevaux, le son des trompettes, les roulements de tambour?»

«Je n'entends rien», dit Sancho, «si ce ne sont les bêlements des brebis.»

Ce qui était parfaitement vrai, car les deux troupeaux se rapprochaient.

«Sancho», dit don Quichotte, «c'est la peur qui t'empêche de voir et d'entendre bien, car un des effets de la peur est de pervertir les sens et de faire paraître les choses

autrement qu'elles ne sont. Si tu es terrifié, mets-toi à l'écart et laisse-moi seul. Je n'ai pas besoin de toi pour choisir l'armée que je vais aider afin qu'elle gagne la bataille.»

En disant cela, il éperonna Rossinante, leva sa lance et descendit la colline à la vitesse de l'éclair.

«Monsieur, revenez», hurla Sancho. «Je jure devant Dieu que vous attaquez des moutons et des béliers. Revenez! Mon Dieu, quel genre de folie est-ce? Regardez, il n'y a ni géants, ni chevaliers, ni chats, ni armoiries, ni demi boucliers ou boucliers entiers, ni cloches bleues, ni sortilèges. Que faites-vous? Je sens que je vais désobéir aux lois divines!»

Tout ceci ne poussa pas don Quichotte à revenir. Au contraire, il criait encore plus fort:

«Vous là-bas, chevaliers qui combattez sous la bannière du valeureux empereur Pentapolin au bras retroussé, suivez-moi tous et vous verrez avec quelle facilité je vous aiderai à vous venger de votre ennemi, Alifanfaron de Taprobana.»

En disant cela, il se mit à l'intérieur du troupeau de brebis et, pointant sa lance vers ses ennemis laineux, il commença à les attaquer. Son intrépidité aurait pu faire croire aux spectateurs que les pauvres animaux étaient ses pires ennemis. Les bergers et les éleveurs qui gardaient le troupeau accoururent; il lui crièrent d'arrêter d'attaquer leurs bêtes. Voyant que cela ne servait à rien, ils attrapèrent leurs frondes et le saluèrent avec des cailloux gros comme le poing. Don Quichotte ne fit pas attention aux projectiles. Faisant aller sa monture dans tous les sens, il cria:

«Où es-tu, prétentieux Alifanfaron? Viens ici, car il y a un chevalier qui veut te provoquer en duel afin de se mesurer à toi et te tuer, car il doit se venger de l'homme qui a fait du mal au valeureux Garamante Pentapolin.»

À cet instant, un caillou le heurta et lui enfonça deux côtes. Il crut qu'il était mort ou grièvement blessé. Se rappelant de son baume, il tira la burette, mit l'embout sur sa lèvre inférieure et commença à boire le liquide. Avant d'avoir fini d'avaler ce qu'il considérait comme une quantité suffisante, un autre caillou frappa sa main, lui arracha trois ou quatre incisives et lui écrasa deux doigts. La burette fut pulvérisée.

Ces coups étaient tellement violents que le pauvre chevalier tomba de cheval. Ils crurent qu'ils l'avaient tué. Aussi, ils se dépêchèrent de rassembler leurs animaux et de charger sur leurs épaules ceux qui étaient morts, ce qui représentait plus de sept moutons. Ensuite ils filèrent à l'anglaise.

Sancho était resté tout ce temps sur la colline à regarder les actions débiles de son maître, s'arrachant les poils de la barbe et maudissant l'heure où le hasard l'avait présenté à ce ravagé. Quand il vit qu'il gisait sur le sol et que les bergers étaient loin, il descendit de la colline pour s'approcher de lui. Il le trouva dans un piteux état, quoiqu'il n'eût pas perdu connaissance. Il lui dit:

«Messire Quichotte, ne vous avais-je pas dit de revenir parce que vous n'attaquiez pas des armées mais des troupeaux de moutons?»

«Mon ennemi, ce méchant magicien», dit don Quichotte, «peut faire disparaître des choses et aussi changer leur nature. Sancho, je dois te dire qu'il est très facile à ces gens-là de nous faire voir ce qu'ils veulent que nous voyions. Ce méchant me persécute. Il envie la gloire que j'aurais pu tirer de cette bataille et a donc changé l'armée ennemie en troupeau de moutons. Sancho, tu peux faire un chose qui te permettra de découvrir que ce que je dis est vrai. Tu dois monter sur ton âne et les suivre discrètement. Dès

qu'ils se seront éloignés quelque peu, ils reprendront leur forme naturelle. Ils ne seront plus des moutons mais de véritables hommes, juste comme je te les ai décrits avant. Mais ne pars pas tout de suite, car j'ai besoin de ton aimable assistance; viens ici et regarde combien il me manque de molaires et d'incisives, car j'ai l'impression qu'il ne reste pas une seule dent dans ma bouche.»

Sancho se rapprocha tellement que ses yeux étaient presque dans la bouche de son maître. À cet instant, la potion commença à faire effet dans l'estomac de don Quichotte. Au moment où Sancho se mit à regarder dans sa bouche, il vomit ce qu'il avait ingéré avec plus de violence que s'il tirait avec un mousquet. Le vomi heurta le visage de l'écuyer compatissant.

«Sainte Vierge!», s'écria Sancho. «Qu'est-ce qui s'est passé? Ce pécheur doit être très grièvement blessé car il vomit du sang.»

Mais dès qu'il eut regardé de plus près, il reconnut, à la couleur, odeur et saveur, que ce n'était pas du sang mais bien le baume de la burette qu'il lui avait vu boire. L'odeur lui porta au coeur; il vomit tout ce qu'il avait mangé sur don Quichotte. Les deux hommes étaient dans un triste état.

Sancho se dirigea vers ses sacoches pour prendre de quoi s'essuyer et un médicament pour soulager son maître. Il ne les trouva pas. Il piqua alors une colère et se mit de nouveau à maudire la terre entière. Bien qu'il perdrait le salaire couvrant la période travaillée et ne deviendrait jamais le gouverneur de l'île promise, Il résolut d'abandonner son maître pour regagner son village.

Don Quichotte se releva. Il mit sa main gauche sur sa bouche pour éviter que d'autres dents ne tombent. Il saisit la bride de Rossinante avec l'autre main: le cheval ne s'était pas écarté de son maître tant il était loyal et bien dressé. Le chevalier se dirigea vers l'endroit où se trouvait son écuyer, lequel était appuyé sur son âne, la joue sur sa main, comme un homme perdu dans ses pensées. La tristesse de son écuyer le poussa à lui dire:

«Tu sais, Sancho, un homme ne vaut pas plus qu'un autre homme s'il ne travaille pas plus que les autres. Tous les orages qui nous ont mouillés suggèrent que le temps va s'améliorer et que tout ira mieux pour nous, car ni le bien ni le mal ne durent éternellement. Puisque le mal a beaucoup duré, le bien ne doit pas être loin. Aussi, tu ne devrais pas te lamenter à cause de tes mésaventures, car tu n'es pas partie prenante.»

«Pas partie prenante!», s'exclama Sancho. Est-ce que celui qu'on fit sauter hier dans la couverture n'était pas le fils de mon père? Que dire de mes affaires et de mes sacoches qui ont disparu? Est-ce qu'elles appartiennent à une autre personne?»

«Est-ce que tu as dit que les sacoches ont disparu, Sancho?»

«Oui, je l'ai dit!»

«Dans ce cas, nous n'avons rien à manger aujourd'hui.»

«C'est vrai, mais les plantes dont vous avez parlées poussent dans ces champs. Vous avez dit que les chevaliers malchanceux comme vous ont l'habitude d'en manger lorsqu'il y a des restrictions alimentaires.»

«En tenant compte de tout cela, je préférerais manger un kilogramme de pain, ou beaucoup plus, avec deux sardines fumées, plutôt que toutes les plantes décrites par Dioscorides ou critiquées par le docteur Laguna. Mais peu importe. Mon bon Sancho, monte sur ton âne et suis-moi. Puisque Dieu pourvoit à tout, il pensera à nous, d'autant plus que nous le servons. Il fournit toujours de l'air aux moucherons, de la terre aux

vers, et de l'eau aux têtards. Il est si miséricordieux qu'il oblige son soleil à éclairer les bons et les méchants et sa pluie à tomber sur les justes et les gens injustes.»

«Monsieur, vous devriez devenir prédicateur plutôt que rester chevalier errant.»

«Sancho, les chevaliers errants connaissaient, et doivent toujours connaître, beaucoup de choses, car, dans le passé, il y avait des chevaliers errants qui s'arrêtaient pour faire un discours, ou un sermon, au milieu d'un champ de bataille où il y avait plein de monde, comme s'ils étaient des licenciés de la faculté de théologie de l'université de Paris. Aussi, on peut en déduire que l'épée n'éclipse jamais le stylo, ni le stylo l'épée.»

«Vous avez peut être raison, mais partons d'ici immédiatement pour trouver un endroit où nous passerons la nuit. Si Dieu le veut, il n'y aura ni couvertures, ni voyous qui font sauter les gens, ni fantômes, ni Mores ensorcelés. De toute manière, si je voyais une de ces choses, je m'enfuirais.»

«Demande à Dieu qu'il t'accorde cela et passe devant, car cette fois-ci je veux choisir l'endroit où nous dormirons. Mais, tout d'abord, mets tes doigts dans ma bouche, touche mes gencives et dis-moi combien d'incisives et de molaires manquent du côté droit de la mâchoire supérieure, car c'est là que j'ai mal.»

Sancho mit ses doigts dans la bouche de son maître et, tâtant de haut en bas, il dit:

«Combien de molaires aviez-vous de ce côté ?

«Quatre. Toutes les molaires, mais les dents de sagesse étaient solides et saines.»

«Monsieur, vous ne pourriez pas être un peu plus précis?»

«Je dis que j'en avais quatre ou peut-être cinq, car, depuis que je suis né, on ne m'a jamais arraché d'incisives ou de molaires, et aucune n'est jamais tombée ou n'a été détruite par une carie ou une infection.»

«Eh bien, sur la mâchoire inférieure, il y a deux dents et demie. Sur la mâchoire supérieure, il ne reste même pas une demi-d… il n'en reste plus! C'est aussi plat et lisse que la paume de la main.»

«Pauvre de moi!», s'écria don Quichotte quand il entendit cette mauvaise nouvelles. «J'aurais préféré qu'ils me coupent le bras, mais pas celui qui tient l'épée. Sancho, force est de constater qu'une bouche sans dents est comme un moulin sans meule: les dents sont plus précieuses que les diamants. Malheureusement, ceux d'entre nous qui obéissent aux lois sévères de la chevalerie doivent supporter de telles choses. Monte sur ton âne, mon ami, et passe devant; je te suivrai, quelle que soit ta vitesse.»

Sancho fit cela et se dirigea du côté où il lui parut plus sûr de trouver un gîte, sans s'écarter toutefois de la route principale qui, à cet endroit, était droite.

Ils avancèrent très doucement parce que don Quichotte avait mal aux mâchoires. Sancho voulut le divertir en lui parlant. Parmi d'autres choses, il lui dit ce qui sera raconté dans le prochain chapitre.

CHAPITRE XIX.

Leur intéressante conversation, l'histoire du cadavre,

et d’autres événements célèbres.

«Monsieur, je pense que toutes les mésaventures qui nous sont arrivées depuis quelques jours sont indubitablement une punition reliée à votre péché: puisque vous n’avez pas pu tenir votre promesse, vous avez désobéi aux lois de la chevalerie, lesquelles stipulent que vous n’avez pas le droit de manger à table, de vous trémousser avec la reine, et plein d’autres trucs. Vous avez juré de ne faire aucune de ces choses jusqu’à ce que vous ayez pris le casque de ce More, Malandrin, ou quel que soit son nom, je ne me souviens pas exactement.»

«Tu as tout à fait raison, mais je dois t’avouer que cela m’était tout à fait sorti de la tête. De plus, je peux t’assurer qu’ils t’ont fait sauter dans la couverture parce que tu ne m’avais pas rappelé cela à temps. Je vais amender ces lois car, dans la chevalerie, on peut toujours contourner les règles.»

«Je n’ai pas juré de suivre ces règles.»

«Peu importe que tu n’aies pas juré car je crois que tu as participé à ce délit. Aussi, nous allons être prudents et suivre cette procédure.»

«Dans ce cas, vous ne devez pas oublier ces amendements comme vous l’avez fait lorsque vous n’avez pas honoré votre promesse. Peut-être que les fantômes voudront s’amuser en m’attaquant et en vous attaquant s’ils vous voient argumenter avec autant d’obstination.»

Ils parlaient de cette manière lorsque la nuit commença à tomber. Ils suivaient la route principale et n’avaient pas encore trouvé un endroit pour dormir. La faim n’arrangea pas la situation; ils avaient perdu les sacoches et les provisions. Pour couronner le tout, ils tombèrent nez à nez avec une chose qui ressemblait à une véritable aventure: la nuit tomba! Ils continuèrent leur chemin car Sancho pensait que puisque c’était une route importante, ils n’auraient qu’à faire une ou deux lieues afin de trouver une sorte d’auberge.

Ils avaient faim et continuaient à chevaucher le long de la route, dans l’obscurité. Soudain, ils virent venir vers eux une multitude de lumières qui ressemblaient à des étoiles filantes. Sancho fut stupéfait lorsqu’il les vit; son maître fut un peu inquiet; l’un tira sur les rênes de son âne, l’autre sur la bride de son cheval. Ils regardèrent attentivement autour d’eux afin d’essayer de découvrir ce que ces lumières pouvaient être. Elles se rapprochaient, et en le faisant, elles semblaient plus grosses. Sancho se mit à trembler de tous ses membres; les cheveux de son maître se dressèrent sur sa tête. Puis don Quichotte respira un grand coup et dit:

«Sancho, je suis sûr que cela va être une aventure grande et dangereuse; il va falloir que je sois courageux et volontaire.»

«Pauvre de moi! Si c’est une aventure qui a quelque chose à voir avec des fantômes, ce qui semble être le cas, qui y prendra part?»

«Qu’il y ait des fantômes ou non, je ne permettrai pas qu’ils te fassent du mal. S’ils t’ont joué un mauvais tour l’autre fois, c’est uniquement parce que je n’ai pas pu escalader le mur de l’écurie; mais ici nous sommes dehors: je pourrai utiliser mon épée facilement.»

«Mais que ferez-vous s’ils vous ensorcellent et vous frappent comme la dernière fois? Quelle différence cela fera d’être dehors ou non?»

«Quoi qu'il en soit, Sancho, je te demande de te ressaisir afin de te battre contre eux, car cette nouvelle expérience te permettra d'évaluer mon courage personnel.»

«Je le ferai si Dieu le veut.»

Ils se mirent d'un côté de la route et continuèrent à regarder attentivement pour essayer de deviner ce que pouvaient être ces lumières. Ils aperçurent bientôt un grand nombre de silhouettes portant un chemise blanche, vision effrayante qui poussa Sancho à abandonner ses bonnes résolutions. Il se mit à claquer des dents, comme s'il souffrait d'une fièvre quarte. Le claquement augmenta lorsque l'apparition se rapprocha assez pour pouvoir être distinguée. Il y avait environ vingt silhouettes portant une chemise blanche, toutes sur des chevaux, tenant à la main des torches allumées. Derrière venait une litière couverte d'un drap noir, suivie par six autres cavaliers, tous habillés en noir des pieds à la tête. L'allure lente de leurs animaux prouvait que c'étaient des mules. Les silhouettes murmuraient d'inintelligibles paroles d'une voix basse et plaintive.

Cette étrange apparition, à une telle heure et dans un lieu aussi désert, était suffisante pour rendre Sancho et son maître nerveux. l'écuyer était démoralisé, pas don Quichotte. Sa fertile imagination lui disait déjà que c'était une autre aventure imprimée dans un de ses livres. Il se figura que la litière était un brancard supportant un chevalier mort ou grièvement blessé. Lui, et personne d'autre, devait venger sa mort. Aussi, sans plus réfléchir, il décida de passer à l'acte. Il prépara sa lance et se cala dans sa selle. Plein d'entrain et très concentré, il se plaça au milieu de la route où les silhouettes blanches devaient passer. Dès qu'il les vit s'approcher, il leur cria:

«Halte-là, chevaliers ou qui que vous soyez! Dites-moi qui vous êtes, d'où vous venez, où vous allez, et ce que vous transportez sur ce brancard. Selon toutes les apparences, soit vous avez commis un délit, soit on vous a attaqués. Il faut me le dire car soit je dois vous punir pour vos méfaits, soit je dois punir celui qui vous a maltraités.»

«Nous sommes pressés», dit un des hommes, «et l'auberge est loin d'ici: nous n'avons pas le temps de nous arrêter pour vous donner l'information que vous demandez.»

Il éperonna sa mule et avança. Don Quichotte fut vexé par cette réponse. Il empoigna la bride de la mule et répéta:

«Halte-là! Et soyez plus poli. Répondez à mes questions, sinon je vais me battre contre vous tous.»

La mule était un peu nerveuse. Quand don Quichotte saisit la bride, elle paniqua, se cabra et désarçonna son cavalier, lequel tomba par terre. Un jeune homme qui était à pied, voyant l'individu à la blanche chemise tomber, se mit à insulter notre chevalier, ce qui le mit en colère. Sans plus tarder, il positionna sa lance, galopa vers l'un de ceux qui portaient le deuil, le blessa et le fit tomber par terre. Puis il se retourna et fit face aux autres. C'était merveilleux de voir avec quelle dextérité il les attaquait et les faisait courir dans tous les sens. À cet instant Rossinante semblait *voler* comme un *oiseau* parce qu'il était fier comme un *coq* et léger comme une *plume*.

Tous ces porteurs de chemises étaient apeurés et désarmés. Ils quittèrent la bataille rapidement et se mirent à courir à travers champs en tenant leurs torches allumées à la main. Ils ressemblaient aux personnages masqués qui éclairent les rues lorsqu'ils courent dans tous les sens les nuits de fête. Il est *clair* que ce désordre effraya ces *clercs éclairés*: *drapés* dans leurs chasubles et leurs soutanes, *se drapant* dans leur dignité, ils *drapèrent* leur peur en s'immobilisant. Don Quichotte put les frapper

facilement et les força à partir. Ils s'imaginaient tous que ce n'était pas un homme mais un démon venu de l'enfer pour enlever le cadavre qu'ils transportaient sur la litière.

Sancho regarda toute la scène. Il était ébloui par la rage de son maître. Il se dit à lui-même:

«Mon maître est vraiment courageux; on ne peut pas en douter.»

Il y avait, à côté du premier homme qui était tombé de sa mule, une torche allumée qui l'éclairait. Don Quichotte s'approcha de lui et, lui posant la pointe de sa lance sur le visage, il l'invita à se rendre, sinon il le tuerait. L'homme grommela:

«Je me suis déjà rendu: ma jambe est cassée et je ne peux pas bouger. Je vous supplie, mon bon seigneur, si vous êtes chrétien, de ne pas me tuer. Si vous me tuiez, vous commettriez un grand sacrilège, car je suis licencié en théologie et j'ai déjà prononcé mes vœux temporaires.»

«Eh bien», dit don Quichotte, «qu'est-ce qui amène un religieux ici?»

«Qui, monsieur?», dit l'homme qui était allongé sur le sol. «Mes malheurs.»

«Si vous ne répondez pas à toutes les questions que j'ai posées», dit don Quichotte, «des choses plus désagréables vont vous arriver.»

«Je vais vous répondre», dit le licencié. «Tout d'abord, je dois vous avouer que, bien que j'aie dit tout à l'heure que j'avais une licence, je ne suis que bachelier. Je m'appelle Alonzo Lopez et suis natif d'Alcobendas. Je viens de la ville de Baéza, en compagnie d'onze autres prêtres, ceux qui fuyaient avec des torches. Nous allons à Ségovie, accompagnant le corps qui est dans cette litière. Ce gentilhomme est mort à Baéza, où il a été d'abord enterré. Aujourd'hui nous portons ses os à Ségovie, sa ville natale, où est son caveau.»

«Et qui l'a tué?», demanda don Quichotte.

«Bon Dieu!», s'exclama le bachelier. «C'est une fièvre maligne qu'il l'a tué.»

«Puisqu'il n'a pas été tué par un homme», dit le chevalier, «notre Seigneur m'enlève une épine du pied: je n'ai pas à venger sa mort. Lorsque la maladie assassine les gens, il n'y a rien à faire, si ce n'est se taire et accepter cet état de fait. C'est ce que j'aurais fait si elle m'avait tué. Mon père, je veux que vous sachiez que je suis un chevalier de la Manche, appelé don Quichotte. Mon travail est de voyager dans le monde entier afin de redresser les torts et combattre les criminels.»

«Je ne sais pas ce que vous entendez par redresser les *torts*, car je crois que je n'ai *pas tort* de dire que *vous avez tort* puisque vous avez *tordu* ma jambe. Elle ne sera plus jamais *droite*; ai-je *le droit* de le dire? Quant à l'*offenseur* qui m'a *offensé*, *sans vouloir vous offenser*, c'est vous! Vous nous avez *défaits*, c'est pourquoi je serai *défaitiste* jusqu'à la fin de mes jours. Ce fut une grande *mésaventure* parce que je rencontrai un *aventurier aventureux* qui *s'aventura* à *chercher l'aventure*.»

«Ces choses», répliqua don Quichotte, «n'auraient jamais dû arriver. Monsieur le bachelier Alonzo Lopez, vous avez fait une grosse bêtise: vous êtes tous venus en portant des vêtements de deuil et des surplis blancs, en psalmodiant des prières, des torches allumées à la main, ce qui m'a fait croire que vous étiez de méchants fantômes. Aussi, j'ai dû remplir mes obligations en vous attaquant. Je n'aurais pas manqué de le faire, quand bien même vous auriez été réellement, comme je n'ai cessé de le croire, une troupe de démons échappés de l'enfer.»

«Monsieur le chevalier *errant*, puisque ceci est mon destin», dit le bachelier, «je vous supplie de m'aider à ne plus *errer.* Pourriez-vous lever cette chose car ma jambe est prise entre l'étrier et la selle de cette mule?»

«Je n'arrête pas de parler», dit don Quichotte, «et j'oublie l'essentiel! Vous auriez dû me demander de vous aider un peu plus tôt.»

Il appela Sancho, mais l'écuyer ne répondit pas car il était en train de voler de la nourriture dans les sacoches des mules, lesquelles renfermaient toutes les provisions de ces braves ecclésiastiques. Il transforma son manteau en une sorte de sac, le remplit de nourriture, le mit sur son âne et, ensuite, répondit à l'appel de son maître. Il l'aida à tirer le bachelier de dessous sa mule. Ils parvinrent à le remettre en selle et lui rendirent sa torche. Don Quichotte lui dit de suivre ses amis, lesquels étaient en train de fuir, et de leur demander pardon de sa part pour le mal qu'il n'avait pu s'empêcher de leur faire. Sancho lui dit encore :

«Mon père, si, par hasard, ces messieurs veulent connaître l'identité de l'homme courageux qui les a attaqués, vous n'avez qu'à leur dire que c'est le célèbre don Quichotte de la Manche, aussi appelé le chevalier Quifaitlatronche. »

Le bachelier s'éloigna. Don Quichotte demanda à Sancho pourquoi il l'avait appelé le chevalier Quifaitlatronche à ce moment-là et pas avant. L'écuyer lui dit:

«Je peux vous assurer que cela vient d'un renseignement exact. En fait, je vous ai regardé pendant un moment à la lueur de la torche que ce malheureux voyageur tenait lorsque j'ai découvert que vous aviez la mine la plus déconfite que j'aie vue depuis de longues années, ce qui doit venir, sans doute, de la fatigue après ce combat ou de l'absence de molaires et d'incisives dans votre bouche.»

«Peu importe!», s'écria don Quichotte. «L'érudit qui écrira un jour l'histoire de mes exploits pensera certainement que c'est une bonne idée de choisir un surnom, comme tous les chevaliers du passé. Certains d'entre eux s'appelaient le chevalier de l'Ardente- Épée, le chevalier de la Licorne, le chevalier des Demoiselles, le chevalier du Phénix, le chevalier du Griffon, le chevalier de la Mort. Les gens pouvaient les reconnaître dans le monde entier grâce à ces surnoms et à leurs armoiries. J'ai donc résolu de m'appeler désormais le chevalier Quifaitlatronche. Pour plus de commodité, j'ai décidé de faire peindre un visage triste sur mon bouclier dès que j'en aurai le temps.»

«Il est inutile de dépenser du temps et de l'argent pour faire faire une peinture à l'huile», dit Sancho. «Monsieur, ce que vous devriez faire à la place, c'est découvrir votre visage et le montrer à ceux qui le regardent: sans aucune image ni bouclier, ils vous appelleront tout de suite le chevalier Quifaitlatronche. Bien que cela ait l'air d'une blague, je vous dis la vérité: la faim et le manque de dents vous ont donné, comme je l'ai dit, une *triste* figure qui n'a pas besoin d'une *triste* peinture pour être considérée comme *triste* par de *tristes sires*.»

Le trait d'esprit de Sancho fit rire Don Quichotte. Cependant, il décida de se faire appeler ainsi dès que son bouclier ou écu serait peint comme il l'avait imaginé.

J'avais oublié de mentionner que lorsque le bachelier était monté sur sa mule il avait dit à Don Quichotte:

«Je dois vous informer que vous venez d'être excommunié pour avoir posé vos mains violentes sur une chose sacrée: 'Suivant ces gens, si quelqu'un est inspiré par le démon… (en latin)'».

«Je ne comprends pas ces paroles latines», répondit don Quichotte, «mais je sais que je n'ai pas posé mes mains mais cette lance. De plus, je ne voulais pas attaquer un prêtre ou toute autre chose religieuse, car, en tant que fidèle catholique, je les respecte et les admire. Je pensais que ces personnes étaient des fantômes et des monstres de l'autre monde. Quoi qu'il en soit, je me souviens de ce qui est arrivé au Cid Ruy-Diaz quand il brisa la chaise de l'ambassadeur du roi devant Sa Sainteté le pape, qui l'excommunia pour ce fait, ce qui n'empêcha pas ce bon vieux Rodrigo de Vivar de démontrer ce jour-là qu'il était un chevalier honnête et courageux.»

Le bachelier écouta en silence et s'en alla.

Puis don Quichotte voulut voir s'il y avait des os sur la litière, mais Sancho n'était pas d'accord; il lui dit:

«Monsieur, la fin de cette aventure est la plus heureuse de toutes celles que j'ai vues jusqu'à présent: pour la première fois, vous êtes sain et sauf. Cela étant dit, ces gens, quoique vaincus et dispersés, pourraient bien s'apercevoir qu'une seule personne les a battus. La honte pourrait les pousser à se ressaisir et à revenir afin de nous chercher des noises. L'âne est prêt, nous avons faim et la montagne nous attend: il n'y a rien de mieux à faire que de quitter cet endroit le plus rapidement possible. Comme le dit le proverbe: 'Laissons les morts aller au cimetière et les vivants au restaurant!'»

Il fit avancer son âne et pria son maître de le suivre, lequel obéit sans dire un mot, car il pensait que Sancho avait raison. Après avoir cheminé quelque temps, ils se trouvèrent entre deux petites montagnes, dans une vallée large et cachée, où ils mirent pied à terre. Sancho détacha les sacoches. Puis les deux hommes s'étendirent sur l'herbe verte. La faim les obligea à manger leur petit-déjeuner, déjeuner, dîner et souper en même temps. Ils remplirent leurs estomacs avec plus d'une des gourmandises que les religieux qui étaient dans la procession transportaient dans leurs sacoches; les prêtres meurent rarement de faim!

Mais ils durent affronter un autre problème, que Sancho regarda comme le pire de tous: ils n'avaient ni vin à boire ni eau pour étancher leur soif. Voyant que le pré sur lequel ils étaient assis était couvert d'herbe jeune, Sancho dit des choses qui seront racontées dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XX.

L'incroyable aventure qui fut conclue facilement
par le valeureux don Quichotte de la Manche.

«Monsieur», dit Sancho, «cette herbe dénote la présence d'une source ou d'un ruisseau qui la mouille. Aussi, ce serait une bonne idée d'avancer un peu afin de trouver un endroit où nous pourrons étancher la terrible soif qui nous fatigue. Il n'y a aucun doute: la soif est pire que la faim. »

Don Quichotte considéra que c'était un bon conseil. Sancho rangea ce qui n'avait pas été mangé, plaça las sacoches sur son âne et saisit la bride de son animal. Don Quichotte pris les rênes de Rossinante. Ils se dirigèrent vers le haut de la colline. Ils étaient un peu perdus parce que la nuit était tellement noire qu'ils étaient incapables de distinguer quoi que ce fût. Ils n'eurent pas fait deux cents pas qu'ils entendirent un clapotis qui ressemblait au bruit de l'eau lorsqu'elle tombe du haut de grandes falaises.

Ce son leur fit vraiment plaisir. Ils s'arrêtèrent afin de découvrir d'où il provenait. Un autre gros plouf transforma leur joie en anxiété, particulièrement celle de Sancho, qui était un froussard de première. Je veux simplement préciser qu'ils entendirent de grands coups sourds, frappés en cadence, et accompagnés d'un certain cliquetis de fer et de chaînes, qui, joint au bruit du torrent, aurait terrifié tout le monde à part don Quichotte.

Comme je viens de le dire, la nuit était noire. Ils arrivèrent dans une plantation composée de grands arbres; la brise indolente écrasait leurs feuilles, ce qui produisait un son sinistre. L'isolement, l'endroit, l'obscurité, le bruit de l'eau et le gémissement des feuilles inspiraient la terreur. Le soleil ne voulait pas se lever; ni les coups ni le vent ne voulurent s'arrêter; ils ne savaient pas où ils se trouvaient; leur peur ne cessait d'augmenter. Quoi qu'il en soit, don Quichotte, soutenu par son cœur intrépide, sauta sur Rossinante, attrapa son écu et, croisant sa lance, dit:

«Sancho, mon ami, sache que je suis né, par la volonté du ciel, à l'âge de fer afin de ressusciter ce que l'on appelle l'âge d'or. C'est à moi que sont réservés les périls, les exploits et les actes de bravoure. Mon but est de ressusciter les chevaliers de la Table-Ronde, les douze pairs de France et les neuf célèbres grands d'Espagne. Je veux que le monde entier oublie les Platir, les Tablante, les Phoebus, les Bélianis, les Olivante, les Tirant, et la foule des célèbres chevaliers errants des siècles passés, en accomplissant aujourd'hui des exploits époustouflants qui éclipseront leurs réalisations. Mon écuyer loyal et fiable, j'espère que tu as remarqué la noirceur de cette nuit, ce silence étrange, le grognement sourd de ces arbres, ces coups incessants qui blessent nos oreilles et le bruit effrayant fait par l'eau que nous étions venus chercher; elle semble se précipiter du haut des montagnes gigantesques de la lune. Toutes ces choses, ensemble ou séparément, peuvent instiller l'anxiété, la peur et l'effroi dans le coeur du dieu Mars lui-même, à plus forte raison dans celui des gens qui n'ont pas l'habitude de vivre de tels événements et aventures. Elles inspirent et réveillent mon courage; elles obligent mon coeur à vouloir prendre part à cette aventure, bien qu'elle puisse être dangereuse. Aussi, serre un peu les sangles de Rossinante. Reste ici avec Dieu et attends-moi trois jours, pas plus. Si, au bout de ce temps, je ne suis pas revenu, tu retourneras à notre village. Puis, pour m'aider et me faire plaisir, tu iras au Toboso, où tu diras à l'incomparable Dulcinée que son chevalier captif est mort en accomplissant des choses mémorables qui la rendront fière d'être ma bien-aimée.»

Lorsque Sancho entendit son maître parler de la sorte, il fondit en larmes et dit:

«Monsieur, je ne sais pas pourquoi vous voulez absolument vous lancer dans une aventure aussi périlleuse. Nous pouvons bien changer de route et échapper au danger, même si on ne boit pas pendant trois jours; il fait nuit et personne ne nous voit: on ne pourra donc pas nous traiter de lâches. D'ailleurs, le curé de notre village, que vous connaissez très bien, dit parfois, lorsqu'il prêche, que celui qui cherche le danger sera tué par le danger. C'est une mauvaise idée de défier Dieu: vous ne devez pas entreprendre une chose aussi terrible et que vous ne pourrez pas mener à bien sans son aide. Le ciel vous a déjà beaucoup aidé. Il vous a permis de ne pas être jeté en l'air comme moi. Il vous a permis de resté libre et en bonne santé, et de vaincre tous ces ennemis qui accompagnaient l'homme mort. Si tout cela ne peut émouvoir ou adoucir votre cœur de pierre, qu'il soit au moins touché par ma condition: dès que vous partirez d'ici, la peur me forcera à céder mon âme à qui voudra la prendre. Je suis parti de chez

moi et j'ai abandonné ma femme et mes enfants pour vous suivre et vous servir. Je pensais être récompensé et non puni. Puisque l'appât du gain détruit tout, il a détruit mes espérances. J'étais sur le point d'atteindre les rives de cette maudite île, le cadeau que vous avez promis de me faire tant de fois. Je comprends que, au lieu d'honorer votre promesse, vous voulez me laisser tout seul dans ce lieu isolé. Pitié! Je vous supplie de ne pas m'abandonner. Si vous ne voulez pas changer d'idée, attendez au moins jusqu'au matin, car, si je tiens compte des connaissances que j'ai acquises lorsque j'étais berger, il reste à peine trois heures jusqu'au lever du soleil, considérant que la bouche ouverte de la petite Ourse est directement *au-dessus de nos têtes* et que minuit suit la ligne du bras gauche.»

«Comment, Sancho», demanda don Quichotte, «peux-tu voir cette ligne, sa bouche et *le dessus de nos têtes*? La nuit est si noire et il n'y a pas une seule étoile dans le ciel!»

«C'est vrai», répondit Sancho, «mais la peur a de bons yeux et peut voir quelques choses dans la terre et beaucoup plus dans le ciel. Quoi qu'il en soit, on voit bien qu'il fera jour dans peu de temps.»

«Que ce soit dans peu de temps ou dans longtemps», dit son maître, «je ne veux pas que les gens disent que des larmes ou des prières m'ont empêché de faire ce que je dois faire en tant de chevalier. Je te prie donc, Sancho, de te taire, car Dieu, qui a demandé à mon cœur de prendre part à cette aventure exceptionnelle, s'occupera de ma santé et te consolera. Ce que tu as à faire, c'est de bien serrer les sangles de Rossinante et de rester ici; je te promets d'être bientôt de retour, mort ou vif.»

La détermination de notre chevalier était inébranlable. Sancho comprit que ni ses larmes, ni ses suggestions, ni ses demandes ne le feraient changer d'avis. Il résolut de recourir à son ingéniosité afin d'essayer de faire attendre Don Quichotte jusqu'au matin. Aussi, lorsqu'il serra les sangles du cheval, d'une manière sournoise et sans faire de bruit, il attacha les deux pieds de Rossinante avec les rênes de l'âne. Lorsque don Quichotte voulut partir, il découvrit que son cheval ne pouvait pas se mouvoir normalement; il ne pouvait que sauter. Voyant que sa ruse avait bien fonctionné, Sancho Panza lui dit:

«Ah, monsieur, Dieu lui-même, touché par mes pleurs et mes supplications, a ordonné que Rossinante ne bouge pas de là. Si vous continuez à l'éperonner et à le cravacher, vous allez fâcher le sort et, pour être plus précis, perdre votre temps.»

Don Quichotte se désespérait: plus il éperonnait son cheval, moins il le faisait avancer. Il n'avait pas remarqué que ses jambes avaient été attachées ensemble. Le chevalier décida de se reposer et d'attendre que le jour se lève ou que Rossinante puisse avancer de nouveau. Il était convaincu que tout cela n'était pas dû au coup monté de son écuyer mais à quelque chose d'autre. Alors il déclara:

«Rossinante ne peut pas bouger, mais je serai heureux d'attendre jusqu'au lever du soleil, même si je suis désolé d'attendre aussi longtemps.»

«Il n'y a pas de quoi être désolé», répondit Sancho, «car je vais vous divertir en vous racontant des histoires jusqu'au petit matin, à moins que vous ne préfériez descendre de cheval afin de dormir un peu sur cette herbe verte, comme le font les chevaliers errants. Quand le jour se lèvera, vous serez reposé et prêt à vous engager dans l'extraordinaire aventure qui vous attend.

«Descendre de cheval et dormir!», s'exclama don Quichotte. «Je ne suis pas ce genre de chevalier. Je ne me reposerai pas parce que le danger rôde. Mais toi tu peux dormir car tu es né pour cela. Tu peux aussi faire tout ce qui te plaira; moi je ferai ce qui correspond le mieux à mes aspirations.»

«Monsieur», dit Sancho, «ne vous fâchez pas; j'ai dit cela pour rire.»

Il se rapprocha de son maître. Il mit une main sur l'arçon de devant, passa l'autre sur l'arçon de derrière, de sorte qu'il s'accrocha à la jambe gauche de son maître. Il n'osait pas s'éloigner de là car il était terrifié par ces coups qui continuaient à sonner en suivant un certain rythme.

Don Quichotte demanda alors à Sancho de lui raconter une histoire comme il le lui avait promis. Sancho répondit qu'il serait heureux de le faire si sa peur disparaissait.

«Quoi qu'il en soit», dit-il, «je vais m'efforcer de raconter une des meilleures histoires, mais je dois me rappeler les détails. S'il vous plaît, faites attention; je suis sur le point de commencer. 'Il était une fois un pays où le bien concernait tout le monde. Le mal affligeait ceux qui le cherchaient...' Vous savez que lorsque les anciens commençaient leurs contes, le début ne venait pas de nulle part. En fait, ce que je viens de dire est une maxime du Romain Caton, le *censeur insensé*; elle dit: 'Le mal affligeait ceux qui le cherchaient.' Ce proverbe vous va comme un gant: vous ne devriez pas chercher les problèmes; vous devriez rester ici. Nous allons prendre un autre chemin puisque personne ne nous force à continuer à suivre cette route où tant de choses effrayantes nous font sursauter.»

«Continue ton histoire, Sancho», dit don Quichotte. «En ce qui concerne le chemin que nous devons prendre, laisse-moi m'en occuper.»

«Je disais donc», continua Sancho, «que dans un endroit de l'Estrémadure, il y avait un berger de chèvres, je veux dire un chevrier. Comme je l'ai dit, ce berger de chèvres ou chevrier s'appelait Lope Ruiz. Ce Lope Ruiz était amoureux d'une bergère qui s'appelait Torralba. Cette bergère appelée Torralba était la fille d'un riche éleveur; ce riche éleveur...»

«Sancho, si tu racontes ton histoire de cette manière et répètes les noms deux fois, il te faudra deux jours pour finir. Raconte-la bien, comme un homme sensé, ou ne la raconte pas.»

«Dans mon village, toutes les histoires sont racontées comme je viens de le faire. Je ne peux pas la raconter d'une autre manière. Vous ne devriez pas me demander d'adopter de nouvelles coutumes.»

«Raconte-la comme tu veux alors. Puisque le destin veut que je continue à t'écouter, continue ton histoire.»

«Aussi, mon bon maître, comme j'ai déjà dit, ce berger était amoureux de Torralba la bergère. Elle était grassouillette, agressive et un peu hommasse; je me souviens de sa petite moustache!»

«Donc tu la connaissais?»

«Pas du tout, mais celui qui m'a raconté cette histoire me l'a décrite avec tellement de précision que, lorsque je la raconte, je n'ai pas honte d'affirmer que je la connaissais très bien. Aussi, les jours passant, le diable, qui ne dort jamais et n'arrête pas de foutre le bordel, transforma son amour pour la bergère en haine et en mauvaise volonté. Selon les mauvaises langues, elle l'avait rendu jaloux, dépassé les limites, et même les bornes! Le berger en était arrivé à la haïr tellement qu'il avait résolu de

quitter son village afin d'aller dans un endroit où il ne la verrait plus. Le dédain de Lope Ruiz conduisit Torralba à l'apprécier, et même à l'aimer.»

«C'est le propre des femmes: elles méprisent les hommes qui les aiment et aiment ceux qui les dédaignent. Mais continue, Sancho.»

«Le berger mit en œuvre son projet. Il rassembla ses chèvres, traversa les champs de l'Estrémadure et se dirigea vers le royaume de Portugal. Torralba eut vent de cela. Elle se mit aussitôt à ses trousses; elle le suivait de loin, à pied, ses souliers dans une main, un grand bâton dans l'autre. Elle portait des sacoches autour du cou. On raconte qu'elles contenaient un morceau de miroir, un peigne cassé et un flacon de céruse vénitienne pour son visage. Quel que soit le contenu des sacoches, je ne vais pas m'appesantir sur ce sujet. Toujours est-il que le berger et son troupeau avaient traversé le Guadiana, lequel, à cette saison, était en crue et sortait presque de son lit. Du côté où il arriva, il n'y avait ni barge ni bateau pour le faire passer de l'autre côté avec ses chèvres, ce qui le fit bien enrager car Torralba était sur ses talons; il savait qu'elle allait l'énerver avec ses pleurs et ses demandes. Il regarda autour de lui et aperçut un pêcheur qui était près d'un petit bateau. Il était si petit qu'il ne pouvait contenir qu'une chèvre et une personne. Néanmoins, il parla avec l'homme, lequel accepta de faire passer le berger et son troupeau de trois cents animaux sur l'autre berge. Le pêcheur se mit dans la barque et transporta une chèvre. Ensuite il revint et fit passer une autre bête; il revient encore et fit passer encore une autre... Monsieur, vous devez compter les chèvres que transporte le pêcheur, car si vous en oubliez une seule, l'histoire finira sans qu'on puisse en dire un mot de plus. Je vais donc continuer et vous dire que la rive opposée était boueuse et glissante. Le pêcheur mit beaucoup de temps pour aller et venir. Cependant, il continuait à venir chercher une autre chèvre... puis une autre... puis une autre...»

«Tu sais qu'il les a toutes passées. Si tu ne vas pas plus vite, il faudra un an pour les faire passer de l'autre côté.»

«Combien de chèvres ont traversé la rivière jusqu'à maintenant?».

«Comment pourrais-je le savoir?»

«Qu'est-ce que je vous avais dit? Vous deviez compter les chèvres. L'histoire est donc finie car personne ne peut raconter le reste maintenant.»

«Comment cela se fait-il? Est-il donc si important de connaître le nombre exact de chèvres que si j'en oublie une tu ne peux pas raconter la fin de l'histoire?»

«Oui, monsieur, je ne le peux pas. Quand je vous ai demandé de me dire combien de chèvres avaient traversé la rivière, vous m'avez répondu que vous n'en saviez rien. Aussi, à cet instant, tout ce qui me restait à dire est sorti de ma tête. Vous pouvez me croire: c'était la partie la plus intéressante et la plus amusante.»

«Tu veux dire que l'histoire est finie?»

«Aussi finie que ma mère.»

«Dans ce cas, je peux t'assurer que tu viens de raconter l'un des plus originaux contes, récits ou histoires qu'on puisse inventer dans ce monde. La manière de le raconter et de le finir est une chose que je n'ai jamais vue. Je suis certain que je ne reverrai jamais cela. Je n'attendais rien de moins d'une personne qui peut faire des discours aussi intéressants. Quoi qu'il en soit, je ne suis pas surpris car ces coups incessants t'ont troublé.»

«Peut-être, mais je sais qu'il n'y a plus rien à raconter car l'histoire s'est terminée lorsque vous avez commencé à ne plus compter les chèvres qui avaient passé la rivière.»

«Qu'elle finisse où tu voudras. Voyons maintenant si Rossinante peut bouger.»

Il l'éperonna de nouveau et le cheval se remit à faire un saut de mouton, sans bouger de place, tant il était bien attaché.

À ce moment là, soit à cause de la fraîcheur du matin qui commençait à se faire sentir, soit parce que Sancho avait mangé la veille au soir quelque chose de laxatif, soit enfin, ce qui est le plus probable, du fait d'un besoin naturel, il dut et voulut faire ce que personne ne pouvait faire à sa place, mais son coeur lui interdisait se s'éloigner de son maître. Cependant, il devait satisfaire ce besoin naturel. Aussi, la meilleure solution était de lever sa main droite, avec laquelle il se tenait accroché à l'arçon de derrière, puis, adroitement et silencieusement, de défaire le nœud qui tenait son pantalon, lequel tomba aussitôt sur ses talons et fit une sorte de chaîne de prisonnier. Ensuite il releva doucement le pan de sa chemise et dénuda les deux moitiés d'un postérieur qui était loin d'être petit. Après avoir fait cela (il pensait que c'était tout ce qu'il avait besoin de faire afin de se débarrasser de ses crampes insupportables), il rencontra une autre difficulté: faire ses besoins sans faire de bruit. Il serra les dents, se pencha vers l'avant et retint son souffle de toute ses forces. Malgré toutes ces précautions, le pauvre homme finit par émettre un petit son qui ne ressemblait pas à celui qui lui faisait peur. Don Quichotte l'entendit et demanda:

«Quel est ce bruit?»

«Je ne sais pas, monsieur. Ce doit être quelque chose de nouveau: le début d'une nouvelle aventure ou mésaventure!»

Il tenta sa chance de nouveau et réussit tellement bien que, sans plus de bruit ni de problèmes que la première fois, il se débarrassa de ce qui l'avait tant gêné. Le sens de l'odorat de Don Quichotte était aussi développé que son sens de l'ouïe; Sancho était tellement près de lui que les vapeurs montaient et atteignaient les narines de notre chevalier. Il alla les secourir en les serrant entre le pouce et l'index. Sur un ton un peu nasillard, il dit:

«Sancho, je pense que tu as peur.»

«J'ai peur, mais pourquoi le remarquez-vous maintenant?»

«Parce que tu ne sens pas la rose maintenant!»

«C'est possible, mais ce n'est pas de ma faute; c'est la votre: vous m'amenez dans des lieux étranges à des heures indues.»

«Éloigne-toi de trois ou quatre pas, mon ami», dit don Quichotte sans lâcher les doigts qui appuyaient sur son nez. «Désormais il faudra prendre un peu plus soin de toi et me montrer plus de respect: toutes ces conversations sont à l'origine de ce dédain.»

«Je suppose que vous pensez que j'ai fait quelque chose de mal...»

«Changeons donc de sujet.»

Le maître et l'écuyer passèrent le reste de la nuit à discuter ainsi. Dès que Sancho vit que le jour allait se lever, il détacha tout doucement les liens de Rossinante et serra bien son pantalon. Étant enfin libre, quoiqu'il ne fût pas un animal nerveux, le cheval se mit à piétiner le sol parce que, sans lui manquer de respect, il ne savait pas piaffer. Quand il vit que son cheval bougeait, Don Quichotte crut que c'était un bon signe; il pensa qu'il fallait s'embarquer dans cette dangereuse aventure.

Le soleil s'était levé et on pouvait distinguer toutes les choses. Don Quichotte découvrit qu'ils étaient dans une plantation de châtaigniers qui faisaient beaucoup d'ombre. Il pouvait toujours entendre le son des coups mais il ne voyait pas la personne

qui faisait ce bruit. Aussi, sans attendre davantage, il éperonna Rossinante et, se retournant pour dire au revoir à son écuyer, il lui demanda d'attendre trois jours au plus, comme il lui avait dit précédemment. Si, au bout de ce temps, il n'était pas de retour, son écuyer devrait en déduire que Dieu avait voulu qu'il meure durant cette périlleuse aventure. Une fois encore, il lui rappela sa mission: apporter un message de sa part à sa bien-aimée Dulcinée du Toboso. Sancho n'avait pas à s'inquiéter pour ses gages puisque, avant de quitter son village, il avait fait son testament: son salaire serait payé au prorata du temps qu'il l'avait servi. Si Dieu lui permettait de rester en vie, d'être en bonne santé et libre, il aurait certainement l'île qui avait été promise.»

Quand Sancho entendit les touchants propos de son bon maître, il se remit à pleurer et résolut de ne pas le quitter avant la fin de cette affaire. Ces pleurs et son honorable décision conduisirent l'auteur de ce livre à croire que Sancho Panza était un homme généreux et, sans l'ombre d'un doute, un vieux chrétien. Ces qualités attendrirent quelque peu le coeur de son maître, mais, malgré tout, il ne montra aucune faiblesse: en dissimulant ses sentiments du mieux qu'il put, il avança du côté d'où semblait venir le bruit continuel de l'eau et des coups.

Sancho le suivit à pied, en tenant, comme d'habitude, son âne par la bride; la bête était son fidèle ami dans le bonheur et dans les épreuves. Quand ils eurent marché quelque temps à l'ombre de ces châtaigniers, ils atteignirent une petite prairie au pied de grandes falaises d'où tombait une grande rivière. En contrebas il y avait des constructions qui ressemblaient plus à des ruines qu'à des maisons; les coups, qui n'avaient pas cessé, venaient de là.

Rossinante était un peu nerveux à cause du bruit de l'eau et des coups, mais don Quichotte le calma. Ils se dirigèrent vers les masures. Le chevalier implora de tout son coeur la protection de sa bien-aimée durant cette terrible aventure; chemin faisant, il demanda aussi l'aide de Dieu et le pria de ne pas l'oublier. Sancho n'osait pas s'éloignait de son maître; il n'arrêtait pas de tendre le cou et de regarder entre les pattes de Rossinante pour voir la chose qui l'intriguait et lui faisait tellement peur.

Ils firent encore une centaine de pas, peut-être, lorsque, en tournant, ils découvrirent la cause évidente de ce bruit horrible et terrifiant qui les avait intrigués et angoissés durant toute la nuit. La cause était – j'espère que vous ne serez pas trop déçus – six marteaux de moulin à foulon, qui, avec leurs coups alternatifs, faisaient ce bruit.

Lorsque don Quichotte vit cela, il s'arrêta net. Sancho remarqua qu'il avait baissé la tête, ce qui prouvait qu'il était décontenancé. Puis le chevalier regarda son écuyer et constata que ses joues étaient enflées et que sa bouche était pleine d'ironie: il était sur le point d'éclater de rire. Sa tristesse ne l'empêcha pas de se mettre à rire en voyant sa réaction et le visage de Sancho. Ce cernier riait tellement qu'il dut appuyer ses poings contre ses joues pour s'empêcher d'éclater. Il se calma quatre fois et quatre fois il ria autant que la première fois. Don Quichotte fut vexé, spécialement lorsque son écuyer se moqua de lui en disant:

«Sancho, mon ami, sache que je suis né, par la volonté du ciel, à l'âge de fer afin de ressusciter ce que l'on appelle l'âge d'or. C'est à moi que sont réservés les périls, les exploits et les actes de bravoure...» Il continua en répétant tout ce que son maître avait dit lorsqu'ils avaient entendu pour la première fois le bruit des coups de marteau.

Le chevalier comprit que Sancho était en train de se moquer de lui; il était tellement en colère qu'il leva sa lance et le frappa deux fois. Si il les avait reçus sur la tête

à la place du dos, son maître aurait été relevé de son obligation de lui payer ses gages, à moins que ce ne fût à ses héritiers. Quand Sancho vit que son maître n'appréciait pas ses plaisanteries, il craignit de le voir recommencer. Sur un ton très humble, il lui dit:

«Calmez-vous, Monseigneur; je ne fais que plaisanter.»

«Tu plaisantes, mais pas moi. Toi le rigolo, viens ici; penses-tu que s'il n'y avait pas eu de marteaux à foulon mais une aventure périlleuse, je n'aurais pas montré le courage nécessaire pour la commencer et la finir? Puisque je suis un gentilhomme, je dois connaître et distinguer les sons afin de déterminer s'ils sont produits par des marteaux à foulon ou autre chose. De plus, c'est la première fois que je vois de telles choses alors que toi, méprisable roturier, tu es né et a été élevé parmi elles. Maintenant, transforme ces six marteaux en six géants et laisse-moi les affronter l'un après l'autre ou tous ensemble: si je ne les écrase pas tous, je t'autoriserai à te moquer de moi de la manière que tu choisiras.»

«Je n'oserai jamais faire une telle chose, monsieur. Je dois bien avouer que j'ai un peu exagéré. Maintenant que nous avons fait la paix – que Dieu vous tire de toutes les aventures aussi sain et aussi sauf que de celle-ci – ne pensez-vous pas que c'était amusant de nous voir aussi effrayés? Est-ce que cela ne ferait pas une bonne histoire? Pour être plus précis, c'est moi qui étais terrifié, car je sais bien que vous ne savez pas ce qu'est la peur.»

«Je ne nie pas que, dans ce qui nous est arrivé, il n'y ait réellement matière à rire, mais je ne pense pas qu'il faille raconter cette histoire, car très peu de personnes sont assez intelligentes pour mettre les choses en perspective.»

«Au moins, vous avez pu mettre vos sentiments en perspective lorsque vous avez pointé votre lance vers ma tête. Grâce à Dieu, et grâce aussi à mon saut rapide, elle est bombée sur mes épaules. Mais peu importe: tous les pécheurs seront punis… J'ai souvent entendu dire: qui aime bien châtie bien. De plus, lorsque les suzerains grondent un serviteur, après ils ont l'habitude de lui donner un pantalon. Je ne sais pas trop ce qu'ils lui donnent après une grosse raclée; je sais juste que les chevaliers errants donnent des îles et des royaumes sur la terre ferme.»

«La chance pourrait tourner; tout ce que tu dis pourrait arriver. Mais oublions cette erreur; tu es assez intelligent pour comprendre que les premières réactions ne sont que des pulsions. Cependant, ce serait une bonne idée de moins parler avec moi: dans tous les livres de chevalerie que j'ai lus, et il y en a beaucoup, je n'ai jamais vu un écuyer parler autant avec son maître que toi avec le tien. À vrai dire, je considère que c'est une grande faute et que nous avons tort tous les deux: toi, parce que tu ne me respectes pas assez, moi, parce que je ne me fais pas assez respecter. J'ai lu que Gandalin, véritable comte d'une île qui existait vraiment, l'écuyer d'Amadís de Gaule, parlait à son seigneur avec sa casquette à la main, la tête penchée et le corps incliné comme un Turc soumis. Que dirons-nous de Gasabal? C'était l'écuyer de don Galaor, et il n'ouvrit jamais la bouche. Afin de nous montrer l'excellence de son magnifique silence, son nom n'est cité qu'une fois dans ce livre qui contient une histoire aussi grandiose que vraie. Sancho, de tout ce que je viens de dire tu peux déduire qu'il est nécessaire de distinguer le maître du valet, le seigneur du serviteur, et le chevalier de l'écuyer. Aussi, désormais, nous devrons nous respecter plus et être moins sarcastiques car, si tu m'ennuyais de trop, tu aurais des problèmes. Les récompenses et les bénéfices que je t'ai promis

viendront plus tard. S'ils ne viennent pas, tu recevras au moins tes gages, comme je te l'ai dit.»

«Tout ce que vous dites est important, mais j'ai besoin de plus d'informations. Si le temps des récompenses ne devait jamais venir, il faudrait se rabattre sur les gages. Aussi, combien gagnait, dans ces temps-là, un écuyer de chevalier errant? Était-il payé à la fin du mois ou de la journée, comme les assistants des maçons?»

«À ce que je crois, les écuyers de ces temps-là ne recevaient pas de gages. Ils ne recevaient que des cadeaux. Dans le testament scellé que j'ai laissé chez moi, il y a une clause qui concerne tes gages parce que je ne sais pas ce qui pourrait arriver. En fait, je ne sais pas encore comment prendra la chevalerie dans les siècles calamiteux où nous sommes, et je ne voudrais pas que, pour si peu de chose, mon âme en souffre dans l'autre monde. Sancho, il faut que tu comprennes qu'être aventurier est la profession la plus dangereuse au monde.»

«Je veux bien le croire, car le bruit des marteaux à foulon peut effrayer et perturber le coeur d'un courageux aventurier errant comme vous. Je peux vous assurer que, désormais, je ne desserrerai plus les dents pour me moquer des affaires de Votre Grandeur. Je parlerai uniquement pour vous féliciter puisque vous êtes mon maître et seigneur naturel.»

«En faisant cela, tu vivras en paix sur la surface de la terre, car les maîtres sont comme les parents: ils doivent être respectés.»

CHAPITRE XXI.

L'aventure époustouflante et lucrative du casque de Mambrin,
ainsi que d'autres choses arrivées
à notre chevalier invincible.

Il commença alors à pleuvoir un peu. Sancho suggéra d'entrer dans le moulin à foulon, mais don Quichotte n'accepta pas à cause de la blague désobligeante qui l'avait conduit à détester cet endroit. Aussi, en se dirigeant vers la droite, Ils rejoignirent une route semblable à celle qu'ils avaient suivie la veille.

Après un court instant, don Quichotte aperçut un homme à cheval, qui portait sur sa tête une chose qui brillait comme de l'or. Dès qu'il le vit, il dit à son écuyer:

«À mon avis, Sancho, il n'y a pas de proverbe qui ne soit pas vrai, car ils se fondent tous sur l'expérience, qui est la mère de toutes les sciences. 'Quand une porte se ferme, une autre s'ouvre' est un proverbe qui est un très bon exemple. Je dis cela parce qu'hier soir le sort a fermé la porte sur ce que nous cherchions en nous trompant avec ces marteaux à foulon; maintenant il nous en ouvre une autre qui nous conduira vers une aventure plus grande et plus certaine. Si je ne réussis pas à ouvrir cette porte, ce sera de ma faute; je ne blâmerai ni mon ignorance, ni des marteaux à foulon, ni l'obscurité de la nuit. Je dis tout cela parce que, si je ne m'abuse, un homme portant le casque de Mambrin se dirige vers nous. Comme tu le sais, j'ai juré qu'un jour je le posséderai.»

«Monsieur», dit Sancho, «prenez bien garde à ce que vous dites et encore plus à ce que vous faites, car je ne veux pas que d'autres marteaux nous martèlent et écrasent notre bon sens.»

«Ça n'a rien à voir! Quel rapport y-a-t-il entre un casque et des marteaux?»

«Je n'en sais rien. Je veux juste dire que si je pouvais parler autant qu'avant, peut-être que je vous donnerais l'information qui vous permettrait de réaliser que ce que vous avez dit est faux.»

«Pourquoi serait-ce faux, traître incrédule? Dis-moi, ne vois-tu pas ce chevalier qui se dirige vers nous, monté sur un cheval gris pommelé, et qui porte sur la tête un casque d'or?»

«Ce que je vois et perçois, ce n'est rien d'autre qu'un homme monté sur un âne gris comme le mien, et portant sur la tête quelque chose qui reluit.»

«Eh bien, cette chose est le casque de Mambrin. Mets-toi sur le côté et laisse-moi le provoquer en duel. Tu vas voir comment, sans perdre de temps, je vais conclure cette aventure et m'emparer de ce casque que j'ai tant désiré.»

«Je vais me mettre sur le côté. J'espère seulement que ce sera une chose moins dangereuse que des foulons.»

«Je t'ai déjà dit, mon frère, de ne pas mentionner, et même de ne pas penser à mentionner ces foulons. Si tu le fais encore, je jure que je te foulerai aux pieds.»

Sancho se tut aussitôt, craignant que son maître ne tienne pas parole, car son avertissement était clair comme de l'eau de roche.

Je vais vous dire la vérité à propos du casque, du cheval et du chevalier que voyait don Quichotte. Il y avait deux villages dans cet endroit: l'un si petit qu'il n'avait ni pharmacie ni barbier, l'autre, plus grand, ayant l'une et l'autre. Aussi, le barbier du grand village travaillait également dans le petit. Dans ce petit village, il y avait un homme malade qui avait besoin d'une saignée et un autre habitant qui devait se faire tailler la barbe. Le barbier s'y rendait pour cela, transportant un plat à barbe en cuivre rouge. Il se mit à pleuvoir; puisqu'il ne voulait pas que son chapeau soit abîmé, lequel était probablement neuf, il avait mis ce récipient sur sa tête. Il était très propre et pouvait être vu d'une distance d'une demi-lieue. Il montait un âne gris, comme avait dit Sancho. Voilà pourquoi don Quichotte avait cru voir un cheval pommelé, un chevalier et un casque en or. Il regardait le monde à travers les lentilles floues de ses délires chevaleresques et de ses pensées vagabondes.

Il vit le pauvre homme se rapprocher. Sans dire un mot, il pointa sa lance vers lui, fit que Rossinante atteigne sa vitesse maximale et fondit sur lui. Il voulait le transpercer avec sa lance. Alors qu'il se rapprochait, sans ralentir son cheval, il lui cria:

«Défends-toi, créature captive, ou livre-moi de ta propre volonté ce qui doit m'appartenir.»

Le barbier, qui ne croyait pas aux fantômes et n'en avait donc pas peur, vit celui-ci fondre sur lui. Afin d'éviter le coup, il se laissa tomber de son âne. Dès qu'il eut touché la terre, il se releva immédiatement et se mit à courir à travers la plaine: le vent même n'aurait même pas pu le rattraper.

Il laissa le récipient par terre; don Quichotte s'en réjouit. Il dit que ce païen était aussi intelligent qu'un castor: lorsqu'il est traqué par les chasseurs, il coupe avec ses dents la chose qui est à l'origine de cette poursuite et que son instinct lui désigne. Il ordonna ensuite à Sancho de ramasser le casque, ce qu'il fit en disant:

«Mon Dieu, ce plat à barbe est de très bonne qualité; il doit valoir au moins huit réaux.»

Il le donna à son maître, qui le mit aussitôt sur sa tête, le tournant et le retournant de tous côtés pour trouver la meilleure position. Comme il en fut incapable, il s'écria:

«Il est évident que le païen pour qui se casque à été forgé avait une très grosse tête. Le pire, c'est qu'il en manque la moitié.»

Quand Sancho entendit appeler casque un plat à barbe, il ne put retenir un grand éclat de rire, mais la colère de son maître lui revenant en mémoire, il se maîtrisa.

«De quoi ris-tu, Sancho?», lui demanda don Quichotte.

«Je ris», répondit-il, «parce que la grosse tête de ce païen portait un casque qui ressemble exactement à un plat à barbe.»

«Tu sais quoi? Je pense que ce casque enchanté est tombé par hasard entre les mains de quelqu'un qui ignorait sa valeur. Voyant qu'il était en or massif et ne réalisant pas ce qu'il faisait, il fondit l'autre partie pour avoir du cash. Avec l'autre moitié, il a confectionné ce qui ressemble, comme tu as dit, à un plat à barbe. Bien que je connaisse sa valeur, sa transformation ne me dérange pas. Je le ferai réparer dans le premier village où je trouverai un forgeron. Le casque que le dieu des forgerons forgea pour le dieu de la guerre ne le dépassera pas, et même, il ne l'égalera pas. En attendant, je le porterai comme je pourrai, car mieux vaut quelque chose que rien du tout. D'ailleurs, il sera bien suffisant pour me protéger des pierres.»

«Cela fonctionnera si on n'utilise pas des frondes comme celles de la bataille des deux armées, lorsqu'ils firent le signe de la croix au-dessus de vos molaires et brisèrent la burette qui contenait ce breuvage béni qui me fit vomir ce que j'avais mangé.»

«Je ne regrette pas de l'avoir perdu car tu sais bien que je me souviens de la recette.»

«Moi aussi, je me souviens de la recette, mais je n'en referai pas, ni n'y goûterai de nouveau. D'ailleurs, je n'essaierai pas de me mettre dans une situation qui nécessitera son emploi. J'ai décidé d'utiliser mes cinq sens pour m'empêcher d'être blessé ou de blesser qui que ce soit. Quant à être balancé dans les airs dans une couverture, je ne dirai rien car il est difficile de prévoir ce genre d'événement. Quand ils arrivent, il n'y a rien de mieux à faire que de plier les épaules, retenir son souffle, fermer les yeux, et se laisser aller où le sort et la couverture vous envoient.»

«Tu es un mauvais chrétien, Sancho», dit don Quichotte lorsqu'il entendit cela, «car tu n'oublies jamais l'injure qu'on t'a faite. Tu devrais savoir que les cœurs nobles et généreux ne font pas attention à de tels enfantillages. Est-ce que tu as une blessure au pied? Est-ce que tes côtes sont fracturées? Est-ce que ta tête est cassée? Alors pourquoi n'oublies-tu pas cette plaisanterie? En examinant la chose, il est clair que ce ne fut qu'une plaisanterie et un passe-temps. Si je ne l'entendais pas ainsi, je serais déjà retourné là-bas, et j'aurais fait pour te venger plus de ravage que n'en firent les Grecs pour venger l'enlèvement d'Hélène, dont la beauté serait éclipsée par celle de Dulcinée, si on les comparait.»

Il leva les yeux au ciel et soupira. Sancho lui dit:

«Puisque cela ne peut pas être venger dans la réalité, cela doit être considéré comme une plaisanterie. Je sais ce que la réalité et les plaisanteries sont; je sais également que ni ma mémoire ni mes épaules ne l'oublieront. Mais laissons cela de côté et dites-moi, monsieur, ce que nous allons faire de ce cheval gris pommelé qui ressemble à un âne gris. Ce Martin que vous avez battu l'a laissé ici. À en juger par la manière dont

il a fui, il n'a pas l'intention de revenir pour le ramener chez lui. Vous voyez, ce cheval gris pommelé est un très bon animal.»

«Je ne vole jamais les gens que j'ai vaincus. Les chevaliers errants n'ont pas l'habitude de prendre les chevaux de leurs ennemis et de les laisser aller à pied, à moins que le vainqueur n'ait perdu le sien durant la bataille, auquel cas les règles lui permettent de prendre celui du vaincu puisqu'il a été gagné lors d'un combat loyal. Aussi, Sancho, laisse ce cheval, ou âne, ou ce que tu voudras qu'il soit, car dès que son maître nous verra loin d'ici, il viendra le reprendre.»

«J'aimerais vraiment le garder, ou tout du moins l'échanger contre le mien, qui ne me semble pas si bon. Les lois de la chevalerie doivent être très strictes puisqu'elles ne vous permettent pas d'échanger un âne contre un autre. Mais je voudrais savoir si je ne pourrais pas au moins échanger les harnais.»

«Je ne sais pas. Si tu en as vraiment besoin, tu peux le faire, mais je ne suis pas sûr de la réponse. En attendant que je sois mieux informé, faisons cela.»

Ayant la permission de le faire, il échangea le manteau d'hiver contre le costume d'été: il pomponna son âne.

Cela fait, ils mangèrent les restes qui avaient été rangés dans les sacoches. Il burent de l'eau du ruisseau des moulins à foulon, mais sans tourner la tête pour les regarder, tant ils en avaient peur.

Moins en colère et déprimés, ils enfourchèrent leurs montures de nouveau et, sans aller dans une direction déterminée, puisque les chevaliers errants faisaient toujours cela, ils se mirent en route. La volonté de Don Quichotte et celle de l'âne furent détrônées par celle de Rossinante. Le gentil âne suivit docilement le cheval. Ils rejoignirent alors la route principale et la suivirent à l'aveuglette, s'en remettant totalement au sort.

Alors qu'ils avançaient, Sancho dit à son maître:

«Monsieur, pourrais-je parler un peu avec vous? Depuis que vous m'avez ordonné de rester silencieux, plus de quatre choses ont été dures à avaler. Il y en a une qui est sur le bout de ma langue; je ne veux pas l'oublier.»

«Dis-la et va droit au but: les meilleurs discours sont ceux qui sont courts.»

«Très bien, monsieur. Je veux juste dire que, depuis quelques jours, je n'arrête pas de penser au peu d'argent que l'on gagne lorsque l'on part à la recherche d'aventures dans ces endroits isolés. Si vous gagniez la bataille la plus extraordinaire, personne n'assisterait à votre victoire ou ne saurait rien de celle-ci, ce qui est contraire à vos intentions et ce qu'elles méritent. Il me semble donc qu'il vaudrait mieux, sauf si vous pensez le contraire, servir un empereur ou un autre grand prince participant à une guerre. Vous auriez la possibilité de montrer vos qualités, votre force et votre intelligence. Le souverain remarquerait tout cela. Il se sentirait obligé de nous récompenser selon nos mérites. Quelqu'un écrirait certainement l'histoire de vos exploits afin qu'ils ne soient jamais oubliés. En ce qui concerne les miens, je ne dis rien parce qu'ils ne doivent pas sortir des limites de ma profession. Cependant, j'ose dire que, s'il était d'usage dans la chevalerie errante d'écrire l'histoire des prouesses des écuyers, je crois bien que les miennes mériteraient d'être racontées dans un livre.»

«Ce que tu as dit n'est pas faux, Sancho, mais avant qu'un chevalier ne fasse cela, il doit d'abord voyager dans le monde entier à la recherche d'aventures, comme si c'était un test. Il doit en terminer quelques unes afin de devenir célèbre. Lorsqu'il se

présentera à la cour d'un grand monarque, les courtisans le connaîtront déjà grâce à ses exploits. À peine aura-t-il franchi les portes de la ville que tous les enfants le suivront et l'entoureront en criant: 'Voici le chevalier du Soleil', ou bien 'du Serpent', ou arborant une autre figure héraldique avec laquelle il aura accompli ses exploits. Ils ajouteront: 'c'est l'homme qui a vaincu, lors d'un duel, le puissant géant Brocabruno, celui qui a annulé le sort qui enquiquinait le grand Mameluk de Perse depuis presque neuf ans.' Ainsi, les gens colporteront ses hauts faits; bientôt, le brouhaha conduira le roi de ce royaume à apparaître à la fenêtre de son palais royal. Dès qu'il verra le chevalier, qu'il reconnaîtra grâce à ses armoiries ou à la devise inscrite sur son écu, il dira certainement: 'Dépêchez-vous! Que tous les chevaliers qui se trouvent à ma cour sortent pour accueillir le modèle de la chevalerie, qui s'avance vers nous.' À cet ordre, ils sortiront tous. Le roi lui-même descendra jusqu'à la moitié de l'escalier, puis il lui donnera le baiser de paix, après quoi il le conduira par la main à l'appartement de la reine. Le chevalier rencontrera sa fille, la princesse, qui ne peut manquer d'être une des plus belles et des plus parfaites jeunes personnes que l'on pourrait trouver dans les régions connues de la terre. Leurs regards se croiseront. Chacun d'eux paraîtra à l'autre une chose plus divine qu'humaine. Sans savoir pourquoi ni comment, ils resteront enlacés et pris dans les lacs inextricables de l'amour. Leurs cœurs amoureux leur interdiront d'exprimer par le langage leurs sentiments et leurs désirs. De là, sans doute, on conduira le chevalier dans une salle du palais richement décorée. Il enlèvera son armure; on lui apportera une somptueuse tunique écarlate qui le rendra encore plus beau que lorsqu'il portait son armure. La nuit venue, il soupera avec le roi, la reine et la princesse. Il ne cessera de la regarder; il essayera de dissimuler son regard de braise; elle fera de même car, comme je l'ai dit, c'est une jeune femme très intelligente. Lorsque la table aura été débarrassée, un horrible *petit nain* entrera par la porte du grand salon. Il sera suivi par une belle duègne accompagnée par deux géants. Elle racontera une histoire, écrite par un historien des temps passés, sur une certaine aventure: le chevalier qui ira jusqu'à la fin de celle-ci sera regardé comme le meilleur chevalier du monde. Le roi ordonnera que tous ceux qui sont présents se lancent dans cette aventure; personne ne pourra aller jusqu'à la fin, si ce n'est le chevalier invité. Cela le rendra encore plus célèbre. La princesse sera heureuse d'avoir décidé d'aimer un homme aussi brillant. De plus, ce roi, ou prince, ou ce qu'il est enfin, mènera une guerre acharnée contre un prince aussi puissant que lui. Après avoir passé quelques jours à la cour, le chevalier lui demandera la permission de le servir dans cette guerre. Le roi la lui donnera de très bonne grâce. Le chevalier lui baisera courtoisement la main pour la faveur qui lui est octroyée. Cette nuit-là, il ira prendre congé de la princesse à travers les grilles de sa chambre, laquelle donne sur le jardin où il a déjà discuté avec elle plusieurs fois; une dame d'atour à qui la princesse fait vraiment confiance assistera à cette entrevue. Il soupirera; elle s'évanouira; la dame d'atour apportera de l'eau. Le lever du jour le fera paniquer parce que, pour l'honneur de sa bien-aimée, cette histoire d'amour ne devra pas être découverte. Finalement, la princesse reprendra connaissance; elle passera ses blanches mains à travers les barreaux. Le chevalier les couvrira de mille baisers et de larmes. Ils s'occuperont de la manière de se ternir informés sur les bonnes ou mauvaises choses qui leur arriveront. La princesse le suppliera d'être absent le moins longtemps possible. Il lui en fera la promesse avec mille serments. Un fois encore, il lui baisera la main pour lui dire au revoir, comme s'il était sur le point de mourir. Il regagnera son

appartement, se jettera sur son lit, mais ne pourra pas dormir du fait du chagrin causé par la séparation. Il se lèvera de bon matin pour prendre congé du roi, de la reine et de la princesse. Lorsqu'il dira au revoir au roi et la reine, ces derniers l'informeront que la princesse est indisposée et ne peut recevoir de visite. Le chevalier pensera alors qu'elle est peinée par son départ. Son cœur se brisera en mille morceaux, mais il cachera ses sentiments. La dame d'atour sera présente; elle regardera tout avec beaucoup d'attention et le racontera à sa maîtresse, qui la recevra en pleurs. La princesse lui dira que l'une des choses qui l'attriste le plus est le fait de ne pas savoir qui est son chevalier et s'il est de sang royal ou non. La dame d'atour l'assurera que tant de courtoisie, d'élégance et de courage est le propre des membres de la famille royale et des aristocrates. La princesse affligée se calmera, d'autant plus qu'elle devra cacher sa tristesse à ses parents pour ne pas montrer qu'elle dissimule quelque chose. Au bout de deux jours, elle reparaîtra en public. Quant au chevalier, il se battra contre des ennemis, les vaincra, prendra beaucoup de villes, gagne beaucoup de bataille et retournera à la cour. Il verra sa bien-aimée à l'endroit habituel. Elle lui dira de demander sa main à son père en récompense de ses services. Le roi refusera car il ne le connaît pas véritablement. Néanmoins, soit par enlèvement, soit d'une autre manière, la princesse deviendra l'épouse du chevalier. Son père finira par considérer cela comme une bénédiction car il apprendra que ce chevalier est le fils d'un vaillant roi d'un royaume dont j'ai oublié le nom parce qu'il ne figure pas sur la carte. Le père mourra; la princesse héritera du trône. En bref, le chevalier deviendra roi! Par conséquent, il concédera des privilèges à son écuyer et à tous ceux qui l'auront aidé à obtenir une position aussi importante. Il mariera son écuyer à l'une des dames d'atour de la princesse, probablement celle qui servit d'intermédiaire dans leur histoire d'amour et qui est la fille d'un duc important...»

«C'est ce que je veux; c'est évident! C'est ce que j'attends. Voilà ce que je demande. Tout va arriver exactement comme vous l'avez décrit parce que les gens vous appellent le chevalier Quifaitlatronche!»

«Sancho, tu ne peux pas en douter parce que les chevaliers errants sont devenus rois et empereurs de la manière et avec les méthodes que je viens de décrire. Il ne manque plus maintenant que de trouver un roi chrétien ou païen dont le pays est en guerre et dont la fille est très jolie. Nous avons le temps de penser à cela. Pour l'instant, comme je te l'ai dit, je dois devenir célèbre; ensuite je me présenterai à la cour. Il y a quelque chose d'autre: si je trouvais un roi dont la fille est jolie et dont le pays est en guerre, et si mon nom était connu dans le monde entier, il ne pourrait pas savoir que je suis un prince ou au moins un cousin issu de germain d'un empereur. Ce roi ne voudra pas que je me marie avec sa fille, à moins qu'il ne soit sûr de cela; il ne tiendra pas compte de mes exploits! Par conséquent, j'ai peur de perdre ce que mes bras ont gagné. Bien sûr, je suis un aristocrate, je possède des propriétés et j'ai le droit de recevoir cinq cents sous de salaire lorsque je participe à une guerre; l'érudit qui écrira mon histoire examinera mon arbre généalogique; il pourrait découvrir que je suis le descendant, à la cinquième ou sixième génération, d'un roi. Je peux t'affirmer, Sancho, qu'il y a deux sortes de lignages. D'un côté, il y les gens dont les ancêtres étaient des princes et de monarques; peu à peu, le temps a dessiné une figure qui se termine en pointe comme une pyramide inversée. De l'autre côté, il y a ceux qui sont nés pauvres et qui montent, de degré en degré, jusqu'à devenir de grands seigneurs. La différence entre eux est que

les uns ont été ce qu'ils ne sont plus, tandis que les autres sont ce qu'ils n'était pas. Après vérification, il se peut que l'on découvre que j'appartiens au premier groupe: j'ai peut-être des ancêtres très célèbres. Cela pourrait satisfaire le roi, mon futur beau-père. Si ça n'était pas le cas, la princesse m'aimerait tellement que, en dépit du dédain de son père et sachant que je suis le fils d'un porteur d'eau, elle m'accepterait comme seigneur et mari. Si cela échouait, je l'enlèverais et l'emmènerais dans un endroit de mon choix; le temps ou la mort apaiserait la colère de ses parents.»

«Cette idée», fit remarquer Sancho, «correspond à ce que certains vauriens disent: 'Ne leur demande pas ce que tu peux leur voler.' Ce qui est encore plus approprié est: 'Les avocats sont moins utiles que de sauter par dessus les haies.' Je vous dis cela parce que si le roi, votre beau-père, ne vous autorise pas à vous marier avec la princesse, alors, comme vous le dites, il faudra la kidnapper et la cacher. Malheureusement, avant d'obtenir son accord et de jouir de la tranquillité du royaume, le pauvre écuyer devra attendre que son maître lui concède des privilèges. Bien sûr, la demoiselle qui servit d'intermédiaire et qui deviendra sa femme pourrait s'échapper avec la princesse. Dans ce cas, il subirait le même sort jusqu'à ce que le ciel en décide autrement. Je suppose que son maître l'autorisera à se marier avec elle.»

«Aucun seigneur ne peut se libérer de ses obligations.»

«Dans ce cas, recommandons nos âmes à Dieu et laissons le hasard nous guider.»

«Puisse Dieu accéder à mes désir et satisfaire tes besoin, Sancho, et que l'avare soit ruiné!»

«Puisque je suis un vieux chrétien, j'espère que Dieu n'autorisera à devenir comte.»

«Cette condition est superflue. Si tu étais païen, j'aurais le droit, en tant que roi, de te donner un titre de noblesse. Tu n'aurais pas à l'acheter ou à travailler pour moi. Étant comte, tu serais également chevalier. Les gens devraient s'adresser à toi, de gré ou de force, en utilisant la formule de politesse: monseigneur.»

«Vous avez raison, et je serais digne de ce *pitre*!»

«Tu veux dire *titre*, pas *pitre*.»

«Peu importe. Je veux dire que j'aurais le physique de l'emploi parce que, quand j'étais bedeau d'une confrérie, la robe de bedeau m'allait si bien que tout le monde disait que je méritais de devenir marguillier. Aussi, qu'arrivera-t-il lorsque je porterai le manteau de duc ou le costume des comtes étrangers, en lamé or recouvert de perles? Je pense que les gens feront cent lieues pour venir me voir.»

«Tu seras très chic, mais il faudra que tu te rases souvent car ta barbe est si épaisse, frisée et emmêlée que si tu ne te rases pas au moins tous les deux jours, on découvrira qui tu es en te regardant de très loin.»

«Ça n'est pas très compliqué. Tout ce que j'ai à faire est d'employer un barbier et de l'héberger chez moi. Si nécessaire, je le ferai marcher derrière moi, comme le valet d'écurie d'un grand d'Espagne.»

«Comment sais-tu que les valets d'écurie des grands d'Espagne marchent derrière eux?»

«Je vais vous le dire. Il y a quelques années, j'ai passé un moi près de la cour. Un jour, je vis un *très petit homme* marcher dans la rue; on me dit que c'était un *très grand homme*. Un homme à cheval le suivait bien que *le petit grand homme* n'arrêtât pas de changer de direction, de sorte qu'on aurait dit que c'était sa queue. Je demandai

pourquoi il ne rejoignait pas le petit homme et le suivait toujours à cheval. On me répondit que c'était un valet d'écurie et que *les grands d'Espagne* avaient l'habite de se conduire ainsi. Voilà comment je le sais depuis ce temps-là, car je n'ai jamais oublié ce détail.»

«Tu as raison.Tu peux demander à ton barbier de te suivre car toutes les coutumes ne datent pas de la même époque. Tu pourrais être le premier comte à être suivi par un barbier: les barbiers sont plus utiles que les valets d'écurie!».

«Vous allez donc me laisser le barbier. Pendant ce temps vous essaierez de devenir roi et de me donner un comté.»

«Je le ferai.»

Il leva les yeux et vit ce qui sera décrit dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXII.

Comment don Quichotte libéra beaucoup de malheureux que l'on conduisait, contre leur gré, où ils ne voulaient pas aller.

Cid Hamet Ben-Engéli, l'auteur de langue arabe originaire de la Manche, raconte, dans son livre très sérieux, grandiose, détaillé, intéressant et original, qu'après la conversation entre don Quichotte de la Manche et Sancho Panza, laquelle figure à la fin du chapitre XXI, le chevalier leva les yeux et vit environ douze hommes à pied venir vers eux, en suivant la même route qu'eux. Ils étaient attachés les uns au autres au niveau de la nuque, comme des perles enfilées sur une chaîne de fer; ils étaient menottés. Ils étaient accompagnés par deux hommes à cheval et deux hommes à pied. Les cavaliers avaient des arquebuses à rouet, ceux à pied, des piques et des épées. Dès que Sancho les aperçut, il s'écria :

«Voilà une file de forçats enchaînés qui vont embarquer sur des galères. Le roi *force les forçats* à travailler!»

«Que veux-tu dire par '*force*'? Est-ce que le roi utilise la *force*?»

«Je ne dis pas cela. Je dis que ces gens ont été reconnus coupables d'un crime. Aussi, le roi *utilise la force* pour *les forcer* à le servir sur les galères.»

«Finalement, quel que soit ton point de vue, ces gens sont conduits là-bas *de force*; ils n'y vont pas de leur plein gré.»

«Absolument.»

«Dans ce cas, je dois faire mon devoir maintenant: redresser les torts et secourir les malheureux.»

«Vous devez bien comprendre que la justice, c'est-à-dire le roi lui-même, ne force pas ou ne maltraite pas ce genre de personnes; elle les punit pour les crimes qu'elles ont commis.»

Sur ces entrefaites, la chaîne des galériens arriva près d'eux; don Quichotte demanda poliment aux gardiens de lui donner la cause ou les causes pour lesquelles ces gens étaient conduits de cette manière.

Un des cavaliers répondit que ces hommes étaient des criminels qui avaient été condamnés aux galères par Sa Majesté. Il n'y avait rien d'autre à ajouter; c'était tout ce que l'on avait besoin de savoir.

«Cependant», répliqua don Quichotte, «j'aimerais connaître les raisons spécifiques du malheur de chacune de ces personnes.»

Il continua à parler très poliment afin de les persuader de lui dire ce qu'il voulait savoir. L'autre gardien finit par déclarer:

«Bien que nous ayons ici le registre où sont consignées les condamnations de chacun de ces misérables, nous n'avons pas le temps de l'ouvrir et de le lire. Aussi, vous pouvez vous approcher pour interroger les prisonniers; ils vous répondront s'ils en ont envie, ce qui ne fait pas de doute car ces individus aiment dénigrer les gens et les tromper.»

Fort de cette permission, que don Quichotte n'aurait pas demandée si elle ne lui avait pas été donnée, il s'approcha de la chaîne et demanda au premier bagnard quelle faute l'avait mis dans cette situation. L'homme répondit que c'était à cause de l'amour.

«Ça et rien d'autre!», s'exclama don Quichotte. «Puisqu'on envoie les amoureux aux galères, ils auraient pu m'y envoyer il y a longtemps.»

«Ce n'est pas le genre d'amour que vous avez à l'esprit», répondit le galérien. «Je suis tombé amoureux d'une panier à linge sale rempli de draps en lin. Je le serrais si étroitement dans mes bras que si les autorités ne me l'avait pas arraché de force, je ne l'aurais jamais laissé tomber de ma propre volonté. C'était un flagrant délit; ils n'ont pas eu besoin de me torturer: j'étais coupable. Aussi, il me donnèrent cent coups de fouet et ajoutèrent trois ans dans les gurapas, c'est tout.»

«Que sont les gurapas?», demanda don Quichotte.

«Les galères», répondit le forçat.

Ce jeune homme avait environ vingt-quatre ans. Il disait qu'il était né à Piedrahita. Don Quichotte posa la même question au deuxième homme; il était tellement triste et déprimé qu'il n'ouvrit pas la bouche, mais le premier homme répondit à sa place.

«Monsieur», dit-il, «ils reprochent à cet homme d'être un canari, je veux dire un musicien et un chanteur.»

«Comment donc!», s'écria don Quichotte. «Envoie-t-on aussi les musiciens et les chanteurs aux galères?»

«Oui, monsieur, et il n'y a rien de pire que de chanter quand on a des problèmes.»

«Mais, j'ai entendu dire que l'homme qui chante fait peur à ses chagrins.»

«Ici c'est le contraire: l'homme qui chante une fois pleurera jusqu'à la fin de sa vie.»

«Je n'y comprends rien», avoua don Quichotte.

Un des gardiens lui dit :

«Monsieur, quand ces parasites disent qu'ils chantent lorsqu'ils ont des problèmes, ils font référence aux confessions forcées. On a torturé ce pécheur et il a avoué son crime: voler du bétail. On l'a condamné alors à six ans de service sur les galères et deux cents coups de fouet; vous pouvez voir les marques sur ses épaules. Il est toujours triste et perdu dans ses pensées parce que les autres voleurs, aussi bien ceux qui étaient avec lui en prison que ceux qui l'accompagnent aujourd'hui, le maltraitent, l'humilient, le rabaissent et se moquent de lui. En fait, ils lui reprochent d'avoir craché le morceau et de ne pas avoir eu le courage de nier en bloc. Ils disent que c'est aussi facile de dire non que de dire oui; la vie ou la mort d'un criminel est dans sa bouche: aucun témoin ni aucune preuve ne guide les juges. À mon avis, ils ne sont pas loin de la vérité.»

«C'est bien aussi ce que je pense», répondit don Quichotte.

Il se tourna vers le troisième prisonnier et répéta sa question. Très sur de lui, l'homme lui répondit immédiatement:

«Moi, je vais rester avec mes copines les gurapas pendant cinq ans parce qu'il me manquait dix ducats.»

«Je serai heureux de vous donner vingt ducats pour vous éviter cela», s'écria don Quichotte.

«Ceci», dit le galérien, «me rappelle l'homme qui est sur une île déserte et qui a de l'argent, mais qui est en train de mourir de faim parce qu'il n'y a pas d'endroit où il pourrait acheter ce dont il a besoin. Je dis cela parce que si j'avais eu au bon moment les vingt ducats que Votre Seigneurie m'offre à présent, j'aurais soudoyé la plume du greffier et revivifié l'esprit de mon avocat. Je serais maintenant au beau milieu de la place de Zocodover à Tolède, et non sur cette route, en laisse comme un lévrier. Mais Dieu est grand: je dois être patient, c'est tout.»

Don Quichotte s'adressa au quatrième prisonnier, un vieil homme digne, avec une longue barbe blanche qui lui couvrait toute la poitrine. Lorsqu'il lui demanda pour quel motif il se trouvait enchaîné, il se mit à pleurer et ne répondit pas, mais le cinquième prisonnier lui vint en aide en déclarant:

«Cet homme vénérable va aux galères après avoir paradé, à cheval, en portant un bel uniforme, le long des rues.»

«Cela veut dire», interrompit Sancho, «qu'on l'a humilié en public.»

«C'est cela», dit le prisonnier; «il a été puni parce qu'il avait vendu des corps. Je veux dire que ce brave homme est un proxénète. De plus, les autorités le suspectent d'être un sorcier.»

«S'il n'avait pas été un sorcier», dit don Quichotte, «n'étant qu'un proxénète, il n'aurait pas mérité de ramer sur les galères. Il aurait dû devenir l'amiral. Ce travail est très spécial. Dans un pays bien géré, cet emploi très utile devrait être réservé aux gens bien nés et discrets. Il devrait même y avoir des inspecteurs et des examinateurs, comme il y en a dans d'autres professions. Le nombre de professionnels devrait être fixé par décret, comme c'est le cas pour les marchands. De cette manière, on éviterait bien des erreurs. En ce moment, les postes sont occupés par des personnes stupides et ignorantes comme les filles, les pages et les jeunes voyous sans expérience. Lorsqu'ils doivent exprimer une idée importante, ils paniquent: ils ne savent plus reconnaître leur main droite de leur main gauche. J'aimerais continuer et vous dire pourquoi il est nécessaire de choisir avec soin ceux qui doivent occuper cet emploi important, mais le lieu ne s'y prête pas. Un jour j'en parlerai à quelqu'un qui pourra arranger la situation. Pour le moment, je veux juste dire que la peine que m'a causée la vue des cheveux blancs et du vénérable visage de ce malheureux proxénète, est éclipsée par le fait que c'est un sorcier, bien que je sache qu'aucun sorcier au monde ne peut influencer les gens, contrairement à ce que pensent certains imbéciles. Notre volonté s'exerce librement: aucune herbe ou formule magique ne peut l'emprisonner. Bien sûr, quelques filles idiotes et vauriens menteurs préparent des mixtures et des poisons qui conduisent les gens à croire qu'ils ont le pouvoir de faire qu'une personne soit amoureuse d'une autre, bien que, comme je viens de le dire, l'être humain ne puisse pas être influencé de cette manière.»

«C'est vrai», s'écria le vieux monsieur digne. «En fait, on ne m'a pas reconnu coupable de sorcellerie. En ce qui concerne le proxénétisme, c'est une chose que je ne peux pas nier. Je n'ai jamais pensé que c'était répréhensible. Je voulais juste que tout le monde soit heureux et vive en paix et en harmonie, sans bagarres ni problèmes. Ces bonnes intentions ne m'empêcheront pas d'aller là d'où je ne pense pas revenir, tant mon âge et ma prostate ne me laissent pas un instant de répit.»

À ces mots, le brave homme se remit à pleurer. Sancho était tellement ému qu'il tira de sa poche intérieure une pièce de quatre réaux et lui donna en guise d'aumône.

Don Quichotte fit un pas vers un autre galérien et lui demanda quel était son crime. L'homme répondit avec encore plus d'assurance que le précédent:

«Je suis ici parce que j'ai plaisanté avec deux de mes cousines germaines et deux autres filles qui n'étaient pas mes cousines. On s'est tellement amusé que ma famille a augmenté. Le père n'a pas voulu reconnaître les enfants. On m'accusa d'être le père; personne ne me défendit; je n'avais pas d'argent; ils voulurent me lyncher. Le juge me condamna à six ans de galères, ce qui me sauva la vie. Vous savez, je suis jeune: tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. Si vous aidiez ces pauvres gens, Dieu vous récompenserait là-haut; dans nos prières, nous lui demanderions de vous donner une bonne santé et de vous faire vivre vieux car votre aimable présence le mérite.»

Cet homme portait l'habit des étudiants; l'un des gardiens dit à don Quichotte qu'il était bavard et parlait le latin couramment.

Derrière eux venait un homme d'environ trente ans; il était très beau bien qu'il louchât un peu. Il n'était pas attaché comme les autres car il portait une chaîne si longue que tout son corps était enroulé dedans. Il y avait deux anneaux autour de sa gorge, l'un fixé à la chaîne, l'autre attaché à ce qui est connu sous le terme de bon ami ou pied d'ami, duquel partaient deux barres de fer qui descendaient jusqu'à la ceinture et aboutissaient à deux menottes où il avait les mains attachées par de gros cadenas, de sorte qu'il ne pouvait ni mettre ses mains à sa bouche, ni baisser sa tête vers ses mains. Don Quichotte demanda pourquoi cet homme était encore plus enchaîné que les autres. Le gardien répondit que c'était parce qu'il avait commis plus de crimes à lui seul que tous les autres réunis; il était si téméraire et rusé que, même saucissonné de la sorte, ils avaient peur qu'il s'échappe.

«Il ne mérite pas plus de dix ans aux galères», déclara don Quichotte, «alors quels sont les crimes qu'il a commis?»

«Il y passera, en effet, dix ans», répondit le gardien, «ce qui est comme une mort civile. Tout ce que vous devez savoir, c'est que c'est le célèbre Ginés de Pasamonte, aussi connu sous le nom de Ginesillo de Parapilla.»

«Monsieur le lieutenant», dit le forçat, «calmez-vous et soyez un peu plus précis sur les noms et les prénoms. Je m'appelle Ginés et non Ginesillo; ma famille est originaire de Pasamonte, pas de Parapilla, comme vous avez dit. Les gens devraient s'occuper de leurs affaires: mon nom, c'est mon affaire!»

«Parle un peu plus respectueusement, espèce de super voleur», répliqua le lieutenant, «si tu ne veux pas que je te fasse taire d'une manière que tu n'apprécieras pas.»

«La situation de l'homme dépend toujours de la manière dont il sert Dieu», répondit le galérien, «mais un jour les gens sauront si je m'appelle ou non Ginesillo de Parapilla.»

«Tu n'es qu'un menteur. Est-ce que les gens ne t'appellent pas Ginesillo de Parapilla?»

«Oui, mais je jure que je ferai en sorte qu'on ne m'appelle plus ainsi. Quant à vous, monsieur, si vous avez quelque chose à nous donner, donnez-nous-le vite et partez, car votre curiosité nous tape sur les nerfs. Si vous voulez des informations sur moi, sachez que je suis Ginés de Pasamonte: cette main a écrit l'histoire de ma vie.»

«Il dit la vérité», précisa le lieutenant; «il a réellement écrit son histoire; il a laissé le manuscrit en gage au bureau de la prison pour deux cents réaux.»

«Et je le récupérerai», s'écria Ginés, «même si ça me coûte deux cents ducats.»

«Est-il donc si bon?», demanda don Quichotte.

«Il est si bon», répondit Ginés, «qu'il éclipsera *Lazarillo de Tormès* et tous les livres du même genre qui ont été publiés ou le seront dans le futur. Je peux vous affirmer qu'il rapporte des faits qui sont tellement consternants qu'aucun mensonge ne peut les égaler.»

«Quel est le titre du livre?», demanda don Quichotte.

«*La vie de Ginés de Pasamonte*.»

«Est-il fini?»

«Comment peut-il être fini puisque ma vie ne l'est pas? J'ai écrit ce qui n'est arrivé depuis le jour de ma naissance jusqu'au moment où l'on m'a envoyé aux galères.»

«Connaissez-vous cet endroit?»

«Oui, j'ai déjà servi Dieu et le roi pendant quatre ans sur les galères. Je connais le goût du biscuit et du fouet. Cette condamnation ne me dérange pas de trop car j'aurai le temps de finir mon livre. Il me reste une foule de choses à dire, et, sur les galères espagnoles, c'est très calme; je n'ai vraiment pas besoin d'un endroit aussi calme puisque je connais par cœur ce que je dois écrire.»

«Tu sembles être un homme intelligent.»

«Et un homme malchanceux aussi, car la malchance ennuie toujours les gens talentueux.»

«Elle ennuie les voyous», dit le lieutenant.

«Monsieur le lieutenant, je vous ai déjà dit de vous calmer», rétorqua Pasamonte. «Ces messieurs ne vous ont pas donné cette matraque pour maltraiter les pauvres gens qui sont ici, mais pour nous conduire où l'ordonne Sa Majesté. Sinon, et par la vie de... Mais je n'en dirai pas plus. Un jour les taches faites dans l'auberge pourraient être découvertes. Pendant ce temps, il vaut mieux se taire, vivre bien, parler mieux et marcher. Cette plaisanterie a été poussée trop loin.»

Le lieutenant leva sa matraque pour frapper Pasamonte en réponse à ses menaces, mais don Quichotte se mit entre les deux homme et supplia l'officier de ne pas frapper le prisonnier: un homme dont les mains étaient attachées de cette manière ne pouvait que laisser vagabonder sa langue! Il se retourna ensuite vers les forçats de la chaîne et déclara:

«Mes très chers frères, de tout ce que vous venez de me dire, je peux déduire que, bien que vous soyez justement punis pour vos crimes, vous n'appréciez pas les châtiments que vous allez subir. En fait, vous ne voulez pas vraiment allez aux galères. L'absence d'intelligence de cet homme lorsqu'il fut torturé, le manque d'argent de celui-ci, l'absence d'amis bien placés de celui-là et, finalement, le jugement faussé du juge, ont causé votre chute: c'est un déni de justice! Tous ces arguments virevoltent dans mon

esprit; ils me persuadent et m'obligent même à vous dire pourquoi le ciel m'a mis au monde et m'a fait suivre les règles de la chevalerie, c'est-à-dire aider les nécessiteux et ceux qui sont opprimés par les puissants. Comme je sais que la prudence nous recommande de nous souvenir que l'enfer est pavé de bonnes intentions, je veux demander aux gardiens et au lieutenant de vous détacher et de vous laisser partir. Le roi trouvera d'autres hommes pour le servir dans de meilleures circonstances. En fait, il me semble que ceux que Dieu et la nature ont autorisés à être libres ne doivent pas devenir des esclaves.»

«De plus, messieurs», ajouta le chevalier, «ces pauvres diables ne vous ont rien fait. Un jour, chaque homme devra répondre de ses actes; Dieu, au paradis, ne manquera pas de punir le mal et de récompenser le bien; les gens justes ne doivent pas se venger sur des hommes qui ne leur ont pas fait de mal. Aussi, je vous demande gentiment et calmement de faire cela. Si vous accédez à ma demande, vous serez fiers de votre décision. Si vous ne le faites pas de bonne grâce, ma lance, mon épée et mon bras courageux vous obligeront à obtempérer.»

«C'est absurde!», s'écria le lieutenant. «Tant de temps et vous passez à côté du problème! Il veut que nous laissions partir les prisonniers du roi, comme si nous avions le droit de les libérer ou qu'il pouvait nous ordonner de le faire! Monsieur, passez votre chemin maintenant, redressez un peu le récipient que vous avez sur la tête et ne cherchez pas les ennuis.»

«Vous êtes un chat, un rat, un voyou!», rétorqua don Quichotte.

En disant cela, il s'élança vers le lieutenant avec tant de rapidité que ce dernier n'eut pas le temps de se protéger; il tomba par terre, grièvement blessé par le coup de lance. Par chance, c'était l'homme qui tenait l'arquebuse. Les autres gardes furent décontenancés par cet événement inattendu, mais ils reprirent bientôt leurs esprits. Les cavaliers saisirent leurs épées; ceux qui étaient à pied attrapèrent leurs piques et chargèrent don Quichotte, qui les attendait très calmement. Sans aucun doute, il aurait passé un mauvais quart d'heure si les galériens, qui avaient là une belle occasion de recouvrer la liberté, n'avaient pas réussi à casser la chaîne qui les reliait les uns aux autres. Une émeute s'ensuivit. Les gardiens attaquèrent les forçats; puis ils attaquèrent don Quichotte, qui chargea sur eux, mais ce qu'ils firent fut totalement inutile.

Quant à Sancho, il aidait Ginés de Pasamonte à se libérer; il fut le premier à enlever ses chaînes et à prendre part à la bataille. Il se précipita vers le lieutenant, qui était allongé sur le sol, et lui prit son épée et son arquebuse. Puis ils les mit tous en joue, mais il ne tira pas. Effrayés par cela et les pierres que les prisonniers, libres maintenant, leur lançaient, les gardes prirent la poudre d'escampette.

Ce malheureux événement attrista Sancho car il savait que les fugitifs raconteraient tout aux membres de la Sainte-Hermandad, lesquels partiraient immédiatement à la recherche des criminels. C'est ce qu'il dit à son maître. Il ajouta qu'ils devraient partir tout de suite afin de se cacher dans une forêt qui se trouvait sur une montagne qui était proche.

«D'accord», dit don Quichotte, «mais je sais ce que nous devrions faire maintenant.»

Il réunit tous les galériens qui couraient dans tous les sens et avaient déjà volé tous les vêtements du lieutenant. Ils se mirent en rond autour de lui pour voir ce qu'il voulait. Don Quichotte leur tint ce discours:

«Les gens bien nés ont l'habitude de remercier ceux qui les aident, car l'un des péchés que déteste le plus Dieu est l'ingratitude. Je dis cela, messieurs, parce que vous avez remarqué que je vous ai aidés. C'est pour cela que je veux que vous preniez la chaîne dont j'ai délivré vos cous et que vous vous dirigiez vers la ville du Toboso. Là, vous vous présenterez devant madame Dulcinée du Toboso et lui direz que son champion, le chevalier Quifaitlatronche, vous a demandé de lui porter un message. Vous lui raconterez par le menu cette célèbre aventure jusqu'au moment où je vous ai libérés. Après avoir fait cela, vous aurez le droit d'aller où bon vous semblera.»

Ginés de Pasamonte, se chargea de répondre pour tous les autres. Il dit à don Quichotte:

«Votre Seigneurie, notre libérateur, il est impossible de faire ce que vous nous demandez car nous ne pouvons pas marcher tous ensemble le long de cette route. Nous devons aller dans différents directions et nous cacher dans des grottes afin de ne pas être retrouvés par les agents de la Sainte-Hermandad, lesquels vont certainement partir à notre recherche. Ce que vous pouvez faire et qui serait une bonne idée, c'est de transformer cette obligation de passage devant madame Dulcinée du Toboso en un certain nombre de *Credo* et d'*Ave Maria*, que nous dirons pour vous faire plaisir. Cette chose peut être faite de jour ou de nuit, en fuyant ou en se reposant, en temps de paix ou durant une guerre. Nous ne retournerons pas à l'époque de la splendeur de l'Égypte: nous ne ramasserons pas nos chaînes et n'irons pas au Toboso. Vous délirez: vous confondez dix heures du matin avec minuit et un poirier avec un orme.»

«Par tous les saint du paradis!», s'écria don Quichotte. «Vous, monsieur le fils de personne, seigneur de Ginesillo de Je-ne-pense-à-rien, ou quel que soit votre nom, vous partirez seul, la queue entre les jambes, en portant toute la chaîne sur votre dos.»

Pasamonte, qui n'était pas un homme patient, avait remarqué que don Quichotte était un peu fou: n'était-ce pas insensé de les libérer? Lorsque le chevalier se mit à l'insulter, il fit un clin d'œil à ses compagnons. Puis, s'éloignant un peu, il firent pleuvoir sur don Quichotte une telle grêle de pierres qu'il fut incapable de se protéger avec son bouclier. Rossinante ne fit pas plus de cas des éperon que s'il eût été en bronze. Sancho se cacha derrière son âne, se protégeant ainsi de cette grêle de pierre qui tombait sur eux.

Don Quichotte ne put pas s'abriter aussi bien que Sancho; beaucoup de cailloux le frappèrent, avec une telle violence qu'il finit par tomber par terre. Dès qu'il fut tombé, l'étudiant lui sauta dessus, lui ôta de la tête son plat à barbe, l'utilisa pour lui donner trois ou quatre coups dans le dos, et le cogna autant de fois sur le sol, ce qui le cassa en mille morceaux.

Ensuite, ils enlevèrent le pourpoint que don Quichotte portait par-dessus son armure. Il lui auraient enlevé jusqu'à ses chaussettes si ses jambières ne les avaient pas empêchés de le faire. Ils débarrassèrent aussi Sancho de son manteau et le laissèrent en sous-vêtements. Ensuite, ils se partagèrent le reste du butin et se séparèrent. Ils préféraient fuir la Sainte-Hermandad des Voyous, dont ils avaient grand-peur aussi, plutôt que de ramasser la chaîne et se présenter devant madame Dulcinée du Toboso.

Il ne resta plus sur la place que l'âne, Rossinante, Sancho et don Quichotte. L'âne, pensif et tête basse, secouait de temps en temps les oreilles. Il croyait que l'averse de pierres ne s'était pas arrêtée puisqu'il continuait à entendre l'écho des projectiles. Rossinante était allongé à côté de son maître, car lui aussi était tombé par terre à cause

des pierres. Sancho, presque nu, tremblait en pensant à la Sainte-Hermandad. Don Quichotte regrettait d'avoir été blessé par ceux qu'il avait aidés.

CHAPITRE XXIII.

Ce qui arriva au célèbre don Quichotte dans la Sierra Morena
et qui est une des aventures les plus étranges
racontées dans cette histoire véridique.

Don Quichotte vit qu'il était blessé. Alors il dit à son écuyer :

«Sancho, j'ai toujours entendu les gens dire qu'aider les méchants, c'est prêcher dans le désert. Si j'avais cru ce que tu m'as dit, tout cela ne serait pas arrivé, mais la chose est faite. Nous devons être patients; nous allons, sans aucun doute, en prendre de la graine.»

«Vous, en prendre de la graine!», rétorqua Sancho. «Ça m'étonnerait bien! Puisque vous dites que si vous m'aviez cru, vous auriez évité ce danger, vous devez me croire maintenant pour vous en éviter de bien plus grands. Sachez que les agents de la Sainte-Hermandad se foutent de la chevalerie; ils n'échangeraient pas tous les chevaliers errants du monde contre deux maravédis. Tenez, il me semble déjà entendre le sifflement de leurs flèches.»

«Sancho», dit don Quichotte, «tu n'es qu'un lâche. Quoi qu'il en soit, afin que tu ne dises pas que je ne change pas d'avis quand je me trompe et ne fait jamais ce que tu me demandes de faire, cette fois-ci, je vais suivre ton conseil et aller où le furie qui te fait si peur ne nous atteindra pas. Mais il y a une condition: tu ne diras jamais à personne, même quand je serai mort, que je me suis écarté de ce danger parce que j'avais peur. Je l'ai fait uniquement pour te faire plaisir. Si tu disais autre chose, tu mentirais. Aussi, à partir de maintenant, je n'hésiterai pas à dire que tu mens. De plus, tu devras admettre que tu es un menteur chaque fois que tu diras ou penseras une telle chose. Et arrête de parler! L'idée même de ne pas affronter un danger, spécialement celui-ci, lequel semble faire un peu peur aux peureux, me pousse à rester ici et à attendre seul non-seulement cette terrible Sainte-Hermandad qui t'épouvante et dont tu n'arrêtes pas de parler, mais aussi les douze tribus d'Israël, les sept membres des Macchabées, Castor, Pollux et tous les frères et confréries qu'il y a dans le monde.»

«Monsieur», répondit Sancho, «éviter un danger n'est pas fuir, et rester ici n'est pas une idée intelligente quand le danger dépasse l'espoir. Les hommes sages ne risquent pas tout le même jour: ils en garde pour le lendemain. Bien que je sois un paysan ignorant, je sais ce qu'est le bon sens. Aussi, vous ne devez pas regretter d'avoir suivi mon conseil. Montez sur Rossinante si vous le pouvez; si vous n'y arrivez pas, je vous aiderai. Ensuite vous me suivrez. Mon bon sens me dit que nous allons avoir besoin de nos pieds, pas de nos poings.»

Don Quichotte ne dit pas un mot et enfourcha son canasson. Sancho, sur son âne, passa devant. Ils atteignirent la Sierra Morena. L'intention de Sancho était de la traverser et de sortir à El Viso ou à Almodóvar del Campo, où ils se cacheraient pendant quelques jours dans les grottes si ces messieurs de la Sainte-Hermandad venaient les y chercher. Il se résolut à le faire lorsqu'il découvrit que les provisions qu'il transportait sur le dos

de son âne avaient survécu au combat contre les galériens. Il regarda cela comme un miracle, tant ces gens leur avaient volé de choses.

Quand il entrèrent dans la foret, le coeur de Don Quichotte se réjouit car il lui semblait que cet endroit convenait aux aventures qu'il cherchait. Il se souvint de toutes les choses merveilleuses qui, dans de semblables lieux isolés et montagneux, étaient arrivées à des chevaliers errants. Ces bons souvenirs lui firent oublier le reste. Puisque le chemin semblait sûr, l'unique préoccupation de Sancho était de remplir son estomac avec ce qui restait du butin ecclésiastique. Assis de côté, Il suivait son maître, vidant le sac pour remplir son estomac. Il ne voulait pas trouver une autre aventure aussi longtemps qu'il pourrait avancer de cette manière.

Il leva les yeux et vit que son maître, s'étant arrêté, essayait de soulever avec la pointe de sa lance un objet qui était par terre. Il éperonna son âne afin de pouvoir l'aider si cela était nécessaire. Il arriva au moment où don Quichotte soulevait avec le bout de sa pique un sac et une valise attachés ensemble, tous deux en lambeaux et à demi décomposés. Ce paquet était si lourd que Sancho dut descendre de sa monture pour le prendre dans ses mains. Puis son maître lui demanda de voir ce qu'il y avait dans la valise.

Sancho s'empressa d'obéir. Quoiqu'elle fût fermée avec une chaîne et un cadenas, elle était tellement usée et pourrie qu'il put voir ce qu'elle contenait. Il y avait quatre chemises en batiste, d'autres vêtements propres en lin de Hollande et un certain nombre de pièces d'or emballées dans un mouchoir.

«Dieu soit loué!», s'écria Sancho. «Il nous envoie enfin une aventure qui va nous faire gagner de l'argent.»

Il regarda autour de lui et trouva un calepin très bien relié. Don Quichotte lui demanda de lui donner; son écuyer pouvait garder l'argent. Par gratitude, Sancho lui baisa la main. Ensuite il enleva les vêtements en lin et les rangea dans le sac à provisions. Don Quichotte examina le tout et dit:

«Il me semble, Sancho, et ce ne peut pas être autre chose, qu'un voyageur s'est perdu dans ces montagnes et a été attaqué par des brigands. Ils ont dû le tuer et ont transporté son corps dans cet endroit désert afin de l'enterrer.»

«C'est impossible», répondit Sancho, «car si c'étaient des brigands, ils n'auraient pas laissé l'argent ici.»

«Tu as raison», dit don Quichotte; «dans ce cas, je ne sais pas ce qui s'est passé. Mais attends un peu; ouvrons ce calepin afin de voir s'il y a quelque chose d'écrit qui nous permettra de découvrir ce que nous désirons savoir.»

Il l'ouvrit, et la première chose qu'il vit était un sonnet, une sorte de brouillon très bien écrit. Afin que Sancho puisse l'entendre, il le lut à haute voix.

«L'amour est soit trop stupide, soit trop cruel.
Ma douleur n'égale pas
Les circonstances qui me condamnent
Aux tourments de la pire espèce.
Tout le monde sait que l'amour est un dieu.
C'est pour cela qu'il ne peut pas être cruel.
Alors qui m'a forcé à ressentir
La terrible douleur que j'adore?

Mon coeur t'appartient, Phyllis,
Ce qui me conduit à croire
Que tant de douleur est relié à tant de bonheur;
Le ciel n'est pas à l'origine de mon chagrin.
Je suis sûr que je mourrai dans peu de temps:
Lorsque l'on ne connaît pas la cause de la maladie,
Les médicaments ne peuvent pas faire de miracles.»

«On ne peut rien déduire de ce poème», dit Sancho, «à moins que cette *fifille* démêle le tout.»

«De quelle fifille parles-tu?», demanda don Quichotte.

«Je pensais», dit Sancho, «que vous aviez dit fifille.»

«Non, je n'ai pas dit fifille mais Phyllis», répondit don Quichotte. «Ma foi, ce doit être un poète plein de bon sens, ou je n'entends rien à cet art.»

«Comment donc!», s'écria Sancho; «vous avez également des connaissances en poésie!»

«Plus que tu ne le penses», répondit don Quichotte. «C'est ce que tu verras bientôt, quand tu porteras à madame Dulcinée du Toboso une lettre écrite en vers du début jusqu'à la fin. Saches, Sancho, que tous, ou presque tous les chevaliers errants des temps passés, étaient de grands troubadours et de grands musiciens. Ces deux compétences ou talents, devrais-je plutôt dire, étaient des qualités que possédaient les chevaliers errants fous d'amour. Force est de constater que leurs vers étaient plus passionnés que bien écrits.»

«Continuez, Monsieur», dit Sancho, «vous allez trouver quelque chose qui nous fournira des informations.»

Don Quichotte tourna la page et dit:

«Ceci est de la prose et semble être une lettre.»

«Une véritables lettre?»

«Le début semble traiter d'amour.»

«Alors lisez-la à haute voix car j'adore les histoires d'amour.»

«Avec plaisir.»

Lisant à haute voix, comme Sancho l'en avait prié, il trouva ce qui suit :

«Tes promesses non tenues et ma malchance ont conduit jusqu'à cet instant; tu entendras parler de ma mort avant d'entendre ma complainte. Tu m'as rejeté, ô fille ingrate. Certains hommes sont plus riches que moi, mais personne ne me dépasse. Si la vertu était de l'argent, je n'envierais pas la richesse des autres, ni ne me plaindrais-je de ma malchance. Ce qu'avait édifié ta beauté, tes actions l'ont détruit: je croyais que tu étais un ange, mais tu n'étais qu'une femme. Va en paix, cause de mes problèmes, et fasse que les cieux abritent éternellement ceux qui ont été trompés par ton mari. Tu n'auras pas à te repentir de ce que tu as fait, et je n'aurai pas à me venger d'une personne que je n'aime pas.»

Quand don Quichotte eut terminé de lire cette lettre, il dit:

«Cette lettre est encore plus obscure que le poème; on ne peut rien déduire de ce qui est écrit, si ce n'est que c'était un amoureux éconduit.»

Il feuilleta presque tout le calepin et y trouva d'autres poésies et d'autres lettres; il put en déchiffrer quelques unes, mais pas toutes. Toutes contenaient des plaintes, des

lamentations, de la suspicion, de la joie, de la tristesse, de la gentillesse et du mépris, soit appréciés, soit détestés.

Pendant que don Quichotte parcourait l'ensemble, Sancho farfouillait dans la valise et dans le sac. Il examina chaque recoin, chaque couture, chaque bouloche; il était décidé à ce que rien ne lui échappe par négligence, tant était grand l'appât du gain qu'avait éveillé en lui les pièces d'or qu'il avait découvertes et qui dépassaient la centaine. Bien qu'il ne trouvât rien d'autre, ce qu'il avait souffert en valait la peine, c'est-à-dire les sauts dans la couverture, la potion qu'il avait vomie, la bénédiction des gourdins, les coups de poing du muletier, la perte de ses sacoches, le vol du manteau, et la faim, la soif et la fatigue qu'il avait souffertes au service de son bon maître. Il trouvait qu'il avait été plus que bien récompensé lorsque don Quichotte lui avait permis de garder le trésor.

Le chevalier Quifaitlatronche voulait vraiment savoir qui était le propriétaire de la valise. Le sonnet, la lettre, les pièces d'or et les chemises de très bonne qualité le portaient à croire qu'il s'agissait d'un noble amoureux qui avait fait une erreur fatale à cause du dédain de sa bien-aimée et de la manière dont elle le torturait. Dans cet endroit dangereux et isolé, personne ne pouvait lui donner l'information qu'il cherchait; sa seule préoccupation maintenant était de se mettre en route en suivant le chemin choisi par Rossinante, c'est-à-dire la route qui n'abîmerait pas ses sabots. À son avis, dans cet environnement sauvage, une étrange aventure lui arriverait très certainement.

Alors qu'il chevauchait en pensant à toutes ces choses, il aperçut un homme sur le sommet d'une petite montagne qui était en face de lui. Il sautait par dessus les précipices et les buissons avec une légèreté étonnante. Il semblait être presque nu; sa barbe et ses cheveux noirs étaient très épais. Il ne portait pas de chaussures, et ses mollets étaient à l'air alors que ses cuisses étaient couvertes d'une culotte probablement faite en velours brun clair, mais tellement en lambeaux qu'elle laissait voir la chair à plusieurs endroits. Il ne portait pas de chapeau. Bien que ses mouvements, comme il a été précisé, fussent légers et rapides, le chevalier Quifaitlatronche put voir et se souvenir des détails mentionnés plus haut. Il essaya de suivre cet homme, mais il en fut incapable car Rossinante était trop faible pour traverser cet endroit rocailleux. De plus, il était lent et flegmatique.

Don Quichotte s'imagina aussitôt que ce devait être le propriétaire de la valise et du sac. Il décida de le chercher jusqu'à ce qu'il le trouve, même s'il devait passer toute une année dans ces montagnes. Aussi, il demanda à Sancho de descendre de son âne pour inspecter une partie de la montagne pendant qu'il inspecterait l'autre côté. De cette manière, ils pourraient trouver l'homme qui avait disparu si soudainement.

«Je ne peux pas faire cela», protesta Sancho, «car dès que je m'éloigne de vous, je suis assailli par la peur et mille différents sortes de visions et de frissons. Ce que je suis en train de vous dire doit vous faire comprendre que désormais je resterai toujours près de vous.»

«Qu'il en soit ainsi!», s'exclama le chevalier Quifaitlatronche. «Je suis heureux de voir que tu veux profiter de mon courage, lequel ne t'abandonnera pas même si tes forces t'abandonnent. Aussi, suis-moi de très près, ou du mieux que tu pourras, et ouvre bien les yeux. Nous allons faire le tour de cette crête. Peut-être tomberons-nous sur l'homme que nous venons d'apercevoir et qui doit être le propriétaire de ce que nous avons trouvé.»

«Il vaudrait mieux ne pas le chercher», répondit Sancho. «En fait, si nous le trouvons et si l'argent est le sien, il est clair que je devrai le lui restituer. Je préférerais le garder jusqu'à ce que, par des moyens moins étranges et inquisiteurs, nous découvrions qui est le véritable propriétaire. Je l'aurai peut-être déjà dépensé. Le roi annulera donc ma dette.»

«Tu te trompes là-dessus, Sancho», dit don Quichotte. «Puisque nous connaissons presque l'identité du propriétaire de cet argent, ce serait un crime de ne pas le chercher pour le lui restituer. Si on ne fait pas cela, le fait que nous soyons presque convaincus qu'il lui appartient presque, fera que nous seront aussi coupables que s'il lui appartenait vraiment. Sancho, mon ami, il ne faut pas que cette expédition te contrarie, car, en ce qui me concerne, je serai soulagé si je le retrouve.»

Il éperonna Rossinante et avança, suivi par Sancho sur son âne favori. Quand ils eurent presque terminé de faire le tour de la montagne, ils trouvèrent, au bord d'un ruisseau, le cadavre d'une mule portant encore la selle et la bride, à demi dévoré par les loups et les corbeaux. Cette découverte confirma davantage leur soupçon: le fugitif était le propriétaire de la mule et du sac.

Pendant qu'ils la regardaient, ils entendirent un son qui ressemblait à celui d'un sifflet que les bergers utilisent lorsqu'ils dirigent les bêtes. Tout à coup, ils virent, sur leur gauche, une grande quantité de chèvres et, derrière elles, sur le sommet de la montagne, le chevrier, qui était un homme âgé. Don Quichotte l'appela et le pria de les rejoindre. Le vieil homme cria pour se faire entendre et leur demanda comment ils étaient venus dans un lieu qui n'était guère fréquenté que par les chèvres, les loups, et d'autres bêtes sauvages qui vivaient ici. Sancho lui répondit et lui demanda de descendre afin qu'ils lui donnent toutes les informations dont il avait besoin.

Le chevrier descendit donc, et en arrivant auprès de don Quichotte, il lui dit :

«Je suppose que vous êtes en train de regarder le cadavre de la mule de louage qui est dans ce ravin. Je peux vous assurer qu'il est là depuis six mois. Mais, dites-moi, avez-vous rencontré son maître dans les environs?»

«Nous n'avons rencontré personne», répondit don Quichotte; «nous n'avons trouvé qu'un sac et une valise pas très loin d'ici.»

«Moi aussi, je les ai trouvés», dit le chevrier, «mais je n'ai ni voulu les ramasser ni m'en approcher, par peur de quelque malheur, ou de je ne sais quoi, ou qu'on ne m'accuse de les avoir volés. Voyez-vous, le diable est sournois: il met des choses sous nos pieds, ce qui nous fait trébucher, mais on en ignore la cause.»

«Je suis d'accord avec vous», répondit Sancho. «Moi aussi, je les ai trouvés, mais je n'ai pas voulu m'en approcher d'un jet de pierre; je les ai laissés là-bas, où ils sont toujours, sans avoir été touchés. Je ne veux pas attirer l'attention sur moi.»

«Dites-moi, mon cher monsieur», dit don Quichotte, «savez-vous, par hasard, quel est le propriétaire de ces objets?»

«Tout ce que je sais», répondit le chevrier, «c'est qu'il y a une bergerie à environ trois lieues d'ici. Il y a à peu près six mois, un jeune homme élégant y passa. Il était sur la mule qui est morte. Il avait la valise et le sac que vous dites avoir trouvés et n'avoir pas touchés. Il nous demanda quel était l'endroit de la montagne le plus escarpé et le plus isolé. Nous lui dîmes que c'était celui où nous sommes à présent; et c'est bien la vérité, car si vous marchiez encore pendant une demi-lieue, vous seriez incapable de retrouver votre chemin. Au fait, je suis surpris de vous voir ici, car il n'y a ni chemin ni sentier qui

arrive jusqu'ici. Comme je l'ai dit, après avoir entendu notre réponse, le jeune homme changea de direction et se dirigea vers le lieu que nous lui avions indiqué. Nous étions impressionnés par sa grande beauté et surpris par sa question et la rapidité avec laquelle nous l'avions vu se tourner vers la montagne et partir. Il fallut attendre quelques jours avant de le revoir. Sans dire un mot, il attaqua un de nos pâtres; il lui donna des coups de pied et des coups de poing. Ensuite, il se dirigea vers la mule qui portait nos provisions et prit tout le pain et le fromage qu'il put trouver. Après avoir fait cela, il courut vers sa cachette, dans la montagne. Quand certains d'entre nous apprirent ce qui s'était passé, nous le cherchâmes pendant presque deux jours dans les forêts les plus épaisses de cette région. Enfin, nous le trouvâmes dans le creux d'un beau et grand chêne liège. Il n'eut pas peur de sortir. Il portait des guenilles. Son visage était tellement bronzé et défiguré que nous ne l'aurions pas reconnu si ses habits déchirés, que nous connaissions, ne nous avaient pas fait réaliser que c'était l'homme que nous cherchions. Il nous salua très poliment et nous demanda de ne pas être choqués par sa conduite, car il devait agir de cette manière pour se repentir, chose qui lui avait été imposée à cause de ses nombreux péchés. Nous le priâmes de nous dire qui il était, mais il ne nous répondit pas. Nous lui dîmes aussi que s'il avait besoin de nourriture, ce qui était, bien sûr, une nécessité absolue, nous serions heureux de lui en apporter. Aussi, il devait nous indiquer où nous le trouverions. Si cela ne lui plaisait pas, il devait au moins venir nous en demander plutôt que de la voler aux bergers. Il nous remercia pour notre offre, s'excusa pour le vol avec violence et promit que, désormais, il n'embêterait plus personne et demanderait ce dont il avait besoin. En ce qui concerne sont logement, il nous dit qu'il avait l'habitude de trouver une abri là où la nuit le surprenait. Il se tut et se mit à pleurer. Nos cœurs de pierre se mirent aussi à pleurer: nous souvenant de son apparence lorsque nous l'avions vu pour la première fois, son état actuel nous attristait profondément. Comme je l'ai dit, c'était un jeune homme très beau et très élégant. Ces arguments doux et polis nous montraient que c'était un gentilhomme. Bien que nous fussions des paysans, sa gentillesse nous permettait de nous en rendre compte. Il était totalement silencieux. Il regarda par terre pendant un long moment; nous n'osions pas bouger: nous savions que cette stase allait se terminer. C'était désolant de le voir comme cela. Il regardait le sol fixement. De temps en temps, il fermait les yeux, serrait les dents et fronçait les sourcils. Nous étions certains qu'il avait une sorte de crise de démence. Nous sûmes que nous avions raison lorsqu'il se releva rageusement de là où il était tombé et attaqua la première personne qu'il trouva près de lui. Il était tellement furieux et violent que si nous ne l'avions pas retenu, il aurait tué sa victime avec ses coups et ses morsures. Tout en la frappant, il disait: 'Ah, méchant Fernand! Maintenant... maintenant… tu vas payer pour le mal que tu m'as fait! Ces mains vont t'arracher le cœur, le réceptacle qui cache toutes les formes du mal, principalement la fraude et la trahison!' Il ajouta quelques phrases qui critiquaient ce Fernand qu'il accusait d'être un traître et un monstre. Notre pauvre camarade eut du mal à se libérer de son étreinte. Puis, sans rien dire de plus, il s'enfuit et se cacha dans les buissons; il nous fut impossible de le suivre. Nous déduisîmes donc que sa folie n'était pas constante et qu'un homme nommé Fernand l'avait abusé, ce qui l'avait mis dans cet état. Tout cela était vrai. En fait, il a souvent demandé aux bergers de lui donner à manger et il leur a aussi souvent volé de la nourriture. Lorsqu'il délire, même si les bergers lui en offre, il ne l'accepte pas et préfère les frapper et la leur voler. En revanche, quand il est sain

d'esprit, il la demande calmement et poliment; il les remercie beaucoup et verse quelques larmes.»

«Messieurs», continua le chevrier, «je dois vous dire qu'hier nous avons décidé, moi et quatre hommes, c'est-à-dire deux serviteurs et deux amis, de le chercher jusqu'à ce que nous le trouvions. Quand nous l'aurons trouvé, nous le conduirons, de gré ou de force, à Almodóvar, qui est à huit lieues d'ici. Là nous l'obligerons à se faire soigner si sa maladie peut être traitée. Tout du moins, lorsqu'il sera sain d'esprit, nous découvrirons qui il est et s'il a des parents que nous puissions informer de sa mésaventure. Voilà, messieurs, tout ce que je puis vous dire concernant ce que vous m'avez demandé. Vous savez maintenant que le propriétaire de ces effets est l'homme en haillons que vous avez vu courir très vite sur ces montagnes.» Au fait, j'avais oublié de préciser que don Quichotte lui avait déjà dit qu'il avait vu cet homme courir sur les montagnes.

Don Quichotte était surpris de ce qu'il venait d'entendre. Il était encore plus impatient de savoir qui était ce pauvre fou. Il résolut de suivre sa première idée: parcourir toute la montagne, regarder dans chaque coin et le trouver.

Le hasard l'aida beaucoup: à cet instant, le jeune homme qu'il recherchait sortit d'un ravin près duquel ils étaient et s'avança vers eux. Il parlait tout seul; ses élucubrations étaient indubitablement incompréhensibles. Ses vêtements était tels qu'ils ont été décrits. Cependant, lorsqu'il s'approcha, don Quichotte remarqua que le pourpoint en lambeaux qu'il portait sentait l'ambre gris: un homme qui portait de tels habits ne pouvait pas être un roturier.

Quand le jeune homme arriva près d'eux, il les salua d'une voix rauque et discordante, mais avec beaucoup de courtoisie. Don Quichotte lui retourna la politesse avec non moins de civilité. Il mit pied à terre et se rapprocha de lui avec grâce. Il le serra dans ses bras; son étreinte était tellement longue et puissante qu'elle portait à croire qu'il le connaissait de toute éternité. Considérant que don Quichotte est le chevalier Qui fait la tronche, on peut appeler cet homme le Clochard Terrifiant. Aussi, le Clochard Terrifiant accepta de se faire étreindre de la sorte. Puis il fit un pas en arrière et posa ses deux mains sur les épaules de don Quichotte, comme s'il voulait voir s'il le connaissait. Le visage, le corps et l'armure de notre chevalier le surprirent. Ce dernier fut également surpris par l'allure du jeune homme.

Finalement le premier qui parla fut le Clochard Terrifiant. Ce qu'il dit sera raconté dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXIV.

Suite de l'histoire de la Sierra Morena.

L'auteur nous dit que don Quichotte écouta avec beaucoup d'attention le Clochard Terrifiant.

«Bien que je ne vous connaisse pas, monsieur», continua-t-il, «je vous remercie pour l'affection et la courtoisie que vous m'avez témoignées. J'aimerais vous remercier avec une chose plus forte que de la bonne volonté. Malheureusement, le sort ne m'a rien donné qui puisse vous rendre la pareille, si ce n'est le désir de combler vos souhaits.»

«Tout ce que je veux», dit don Quichotte, «c'est vous servir. J'avais résolu de ne pas partir de ces montagnes avant de vous avoir retrouvé et de vous avoir entendu me

dire si nous pouvions trouver un remède qui réduirait la douleur qui vous accable au milieu de votre étrange vie. Bien que votre malheur soit peut-être de ceux qui ferment la porte à toute sorte de consolation, j'aimerais vous aider et partager votre peine, car lorsque quelqu'un a des problèmes, il est réconfortant de trouver des personnes qui se lamentent avec vous. Si mes bonnes intentions méritent d'être récompensées avec la courtoisie qui remplit votre coeur, je vous prie, monsieur, pour le bien de tout ce que vous aimez ou avez aimé dans la vie, de me dire qui vous êtes et ce qui vous a poussé à vivre et à mourir comme un animal sauvage au milieu de ces solitudes, car votre personne et vos vêtements montrent que votre vie actuelle vous est étrangère.».

«Je jure», ajouta-t-il, «par les règles de la chevalerie que j''observe, bien que je sois un pécheur ne méritant pas d'être chevalier, que si vous accédez à ma prière, je vous servirai en respectant les obligations qui m'engagent, soit en vous aidant s'il y a une solution, soit en pleurant avec vous, comme je l'ai promis.»

Lorsqu'il entendit le chevalier Quifaitlatronche parler de cette manière, Le chevalier de la Forêt le regarda des pieds à la tête pendant un long moment. Puis il dit:

«Pour l'amour de Dieu, auriez-vous l'amabilité de me donner quelque chose à manger? Quand j'aurai mangé, je ferai tout ce que vous voudrez, en signe de reconnaissance de vos bonnes intentions.»

Ils sortirent de la nourriture, Sancho de son sac et le chevrier de sa panetière, afin d'apaiser la faim du Clochard Terrifiant. Celui-ci mangea ce qu'on lui offrit à la manière d'un fou; il ingurgita les aliments au lieu de les mâcher, et il ne respira pas ni ne parla entre les bouchées. Les autres le regardèrent sans dire un mot. Dès qu'il eut fini, il leur fit signe de le suivre, ce qu'ils firent. Il les conduisit dans une petite prairie verte dominée par une falaise située près de là. En arrivant à cet endroit, il se laissa tomber sur l'herbe; les autres firent de même. Personne ne parlait. Le Clochard Terrifiant se mis dans une position un peu plus confortable et dit:

«Messieurs, si vous voulez que je vous raconte en peu de mots l'histoire de mes terribles mésaventures, il faut que vous me promettiez que, par aucune question, ou d'une autre manière, vous ne me ferez perdre le fil de ma triste histoire. Si vous le faisiez, j'arrêterais de parler.»

La remarque du Clochard Terrifiant rappela à don Quichotte l'histoire que lui avait racontée son écuyer, lorsque le chevalier était incapable de se souvenir du nombre de chèvres qui avaient traversé la rivière: l'histoire n'avait jamais été terminée. Peu importe! Le Clochard Terrifiant poursuivit:

«J'insiste sur ce point parce que je veux raconter mes mésaventures aussi brièvement que possible: ces souvenirs me mettent mal à l'aise. Aussi, moins vous me poserez de questions, plus tôt j'aurai fini. Bien sûr, je décrirai tous les faits importants pour satisfaire votre curiosité. »

Don Quichotte promit, au nom de tous les autres, de lui obéir. Rassuré, le Clochard Terrifiant commença de la sorte:

«Mon nom est Cardénio. Je viens d'une des plus jolies villes d'Andalousie. Je suis noble et mes parents sont riches. Mon malheur est si grand que mes parents et ma famille ont dû le pleurer sans pouvoir l'alléger grâce à leur argent. La richesse arrive rarement à résoudre les problèmes envoyés par le ciel. Dans cette ville, l'amour avait décoré l'azur de l'empyrée avec toute la gloire que je pouvais désirer: telle était la beauté de Luscinde, une demoiselle aussi noble et riche que moi, mais plus chanceuse et moins

fidèle que ce que méritaient mes honorables intentions. Je l'aimais, l'adorais et la vénérais depuis ma plus tendre enfance; elle m'aimait avec la simplicité et l'énergie d'un coeur d'enfant. Nos parents connaissaient nos intentions. Ils n'étaient pas fâchés parce qu'ils savaient que notre amour conduirait à un mariage, cela étant garanti par nos fortunes comparables et le même statut social. Alors que nous grandissions, notre amour grandit tellement que le père de Luscinde crut devoir, par bienséance, me refuser l'entrée de sa maison, imitant ainsi les parents de Thisbé, tant de fois célébrée par les poètes. Cette interdiction renforça notre désir. On fit taire nos bouches, mais pas nos plumes, lesquelles, plus librement que les précédentes, peuvent montrer à un être aimé ce qui est enfermé dans une âme: la plupart du temps, la présence de ce qui est aimé dérange et fait taire la résolution la plus solide et la langue plus hardie. Ô ciel, je lui ai écrit tant de lettres! Ses réponses étaient toujours honnêtes et plaisantes. J'ai composé beaucoup de chansons et de poèmes d'amour dans lesquels mon âme exprimait ses sentiments, décrivait ses désirs brûlants, prolongeait ses souvenirs et réinventait ses intentions. En fait, j'étais ennuyé et je voulais absolument la voir. Aussi, je décidai de passer à l'action et d'atteindre le but qui me permettrait d'assouvir mes désirs: je demandai à son père de m'autoriser à épouser sa fille. Il me remercia d'avoir choisi sa fille bien-aimée. Puisque mon père était toujours en vie, c'était à lui de faire cette demande. Si mon père avait hésité à la faire, le père de Luscinde n'aurait pas accepté, car ce n'était pas une femme que l'on donnait ou prenait en vitesse. Je le remerciai de sa gentillesse, car il me semblait qu'il avait raison. J'étais sûr que mon père donnerait son accord dès que je le lui en parlerais. En pensant à cela, j'allai immédiatement dire à mon père ce que le père de Luscinde voulait. Au moment où j'entrai dans la pièce où il était, il lisait une lettre. Avant que je n'aie eu le temps de dire quoi que ce soit, il me la tendit et me dit:

'Cardénio, tu verras dans cette lettre que le duc Ricardo veut te rendre un service.'

Messieurs, ce duc, comme vous devez probablement le savoir, est un grand d'Espagne qui possède les meilleures terres d'Andalousie. Je pris la lettre et la lus. Elle était tellement flatteuse que je pensais que mon père ferait une grosse erreur s'il ne faisait pas ce qu'on lui demandait dedans: me conduire chez lui pour devenir l'ami, pas le serviteur, de son fils aîné. Le duc m'accorderait les privilèges qui correspondraient à l'estime qu'il avait pour moi. Je lis la lettre silencieusement. J'étais toujours silencieux lorsque mon père me dit:

'Cardénio, tu partiras dans deux jours pour faire ce que le duc demande. Remercie Dieu de te permettre d'obtenir ce que je sais que tu mérites.'

Il ajouta d'autres conseils. Lorsque le moment de mon départ se rapprocha, je m'entretins, une nuit, avec Luscinde et lui décrivis la situation. Je parlai également avec son père; je lui demandai d'attendre quelques jours et de différer sa réponses jusqu'à ce que je sache ce que le duc voulait de moi. Il me promit qu'il le ferait, ce que Luscinde confirma avec beaucoup de serments et d'évanouissements. Je me rendis enfin auprès du duc Ricardo. Il me reçut bien et me traita avec beaucoup de gentillesse; les vieux serviteurs se mirent à m'envier: ils pensaient que les marques d'intérêt dont me comblait le duc leur porteraient préjudice. La personne qui fut la plus ravie de mon arrivée fut Fernand, le second fils du duc, un jeune homme généreux, attentionné, beau et mince. Il devint vite une des mes très bons amis, ce qui donna aux gens matière à

jaser. Bien que le fils aîné m'aimât et fût très gentil avec moi, il ne m'aimait pas autant que Fernand; il était également moins amical. Comme entre amis rien n'est secret et que la proximité devint de l'amitié, il me racontait tout, spécialement une chose qui concernait l'amour et qui le tracassait un peu. Il aimait une jeune paysanne dont le père était un vassal de son père. Ses parents étaient très riches. Elle était tellement belle, intelligente, discrète et vertueuse que ceux qui la connaissaient ne savaient pas laquelle de ces qualités dépassait les autres. Ces grandes qualités poussèrent Fernand à lui promettre qu'il se marierait avec elle puisqu'il lui était impossible d'obtenir ce qu'il désirait d'une autre manière. Notre amitié me conduisit à lui conseiller de ne pas faire une telle chose, en utilisant les meilleurs arguments et les exemples les plus parlants. Lorsque je compris que cela était inutile, je résolus d'informer son père de cette affaire. Don Fernand, qui était un homme rusé et intelligent, craignait que je fasse cela et se doutait que j'allais le faire. En fait, il savait qu'en tant que serviteur loyal, je devais révéler toutes les choses qui pouvaient ternir la réputation de mon suzerain le duc. Aussi, pour m'embrouiller et me tromper, il me déclara que le meilleur moyen de lui faire oublier la beauté qui l'avait soumis était de s'absenter quelques mois. Il suggéra que nous allions chez mon père. Nous dirions au duc que nous achèterions quelques bons chevaux dans ma ville natale, qui est un endroit où l'on vend les meilleurs chevaux du monde. Dès que je l'entendis dire cela, mon affection pour lui me fit accepter son plan. Je lui dis que c'était une très bonne idée même si je savais que ce n'était pas une très bonne décision. Quoi qu'il en soit, cela me permettrait de revoir Luscinde. Pensant à cela, j'acceptai son plan et le poussai à le mettre en application, en l'assurant que l'absence annihilerait les pensées les plus déterminées. Lorsqu'il me raconta cette histoire, comme je l'appris ensuite, il avait déjà fait l'amour avec la jeune paysanne, laquelle croyait qu'il se marierait avec elle. Il attendait juste une occasion pour le révéler; il avait peur de ce que son père le duc ferait lorsqu'il aurait vent de la conduite stupide de son fils. La définition de l'amour des jeunes homme n'est rien d'autre que le désir sexuel, dont le but ultime est le plaisir. Une fois que le but est atteint, l'illusion de l'amour disparaît, car il ne peut excéder les limites définies par la nature, laquelle ne fait jamais obstacle au véritable amour… Aussi, après l'amour physique, les pulsions sexuelles de don Fernand décrurent, ainsi que sa détermination! Il prétendit qu'il voulait s'en aller afin d'être guéri de son amour pour cette fille. En fait, il ne voulait pas tenir sa promesse. Le duc l'autorisa à aller dans ma ville et me chargea de l'accompagner. Fernand fut reçu par mon père avec les égards dus à son rang. Puis je revis Luscinde. Bien qu'il n'eût jamais été ni mort ni blessé, mon coeur amoureux se remit à battre. Je fis des confidences à Fernand car la grande gentillesse qu'il m'avait témoignée me portait à croire que je ne devais pas avoir de secrets pour lui. Je lui vantai la beauté, la grâce et le pudeur de Luscinde. Intrigué par ce que je lui disais, il voulut rencontrer la jeune femme qui possédait autant de qualités. Malheureusement, je satisfis son désir; une nuit, je la lui fis voir à la lumière d'une bougie; elle était à la fenêtre de la chambre où nous avions l'habitude de nous entretenir. Lorsqu'il la vit, il oublia d'un coup toutes les belles choses qu'il avait vues jusqu'alors. Il se tut; son esprit commença à errer; il était ébloui. En bref, comme vous le verrez dans le cours de mon histoire, il en était tombé amoureux. Sa passion pour elle, qu'il me cachait et ne révélait qu'au ciel, augmenta quand, un jour, il trouva par hasard une lettre qu'elle m'avait écrite pour m'engager à demander sa main à son père. Ses arguments étaient tellement

raisonnables, justes et émouvants qu'après l'avoir lue, il m'assura que toutes les femmes du monde n'avaient pas autant de grâce, de beauté et d'esprit que Luscinde. Je dois avouer que ces compliments bien mérités me perturbèrent. Je commençai à me méfier de lui et à en avoir peur car il parlait d'elle à tout bout de champ. J'étais un peu jaloux, non parce que je mettais en doute la loyauté et la vertu de Luscinde, mais parce que le sort me faisait craindre la chose dont il m'assurait. Don Fernand voulait toujours lire les lettres que j'envoyais à Luscinde et ses réponses; il disait qu'il appréciait nos remarques spirituelles. Un jour, Luscinde me demanda de lui donner un livre de chevalerie qu'elle aimait beaucoup: *Amadís de Gaule...*»

À peine don Quichotte eut-il entendu le titre de ce livre de chevalerie qu'il s'écria:

«Si vous m'aviez dit au début de votre histoire que mademoiselle Luscinde aimait les livres de chevalerie, vous n'auriez pas eu besoin d'ajouter aucune sorte d'exagération pour me faire comprendre qu'elle est extrêmement intelligente. Par conséquent, il est inutile d'utiliser d'autres mots pour m'assurer qu'elle est jolie, vertueuse et intelligente. Puisqu'elle aime ces livres, je déclare solennellement que c'est la femme la plus belle et la plus intelligente au monde. Cependant, en même temps qu'*Amadís de Gaule*, vous auriez dû lui envoyer ce bon *don Rugel de Grèce*, car je suis sûr que Mlle Luscinde aurait beaucoup aimé Daraïda et Garaya. Elle aurait apprécié les observations pertinentes du pasteur Darinel et ses admirables vers bucoliques chantés et récités par lui-même, avec charme, intelligence et assurance. Mais vous pouvez réparer facilement cette faute si vous venez avec moi dans mon village. Vous savez, je peux vous donner plus de trois cents volumes qui sont le délice de mon âme et la joie de ma vie. Au fait, je crois me rappeler que je n'en ai plus aucun, à cause de la méchanceté d'un magicien très méchant et jaloux. Je suis désolé de ne pas avoir tenu ma promesse de ne pas vous interrompre. En fait, quand j'entends parler de chevalerie et de chevaliers errants, je ne peux pas plus m'empêcher de parler de ces choses que le soleil ne peut s'empêcher de briller ou que la rosée ne peut s'empêcher de se former sur les feuilles éclairées par les rayons de la lune. Vous pouvez continuer votre histoire, car c'est ce qui est le plus important maintenant.»

Pendant que don Quichotte disait cela, Cardénio avait laissé tomber sa tête sur sa poitrine. Il était probablement perdu dans ses pensées. Bien que le chevalier lui demandât deux fois de continuer son histoire, il ne releva pas la tête, ni ne répondit. Finalement, après un long silence, il se redressa et dit:

«Je n'arrête pas de penser à cela. Personne au monde ne pourra me débarrasser de cette obsession, ni me faire croire autre chose. Celui qui ne me croit pas est un idiot. Est-ce que Élisabad, un grand méchant, n'était pas l'amoureux de la reine Grandefofolle?»

«Ça c'est faux! Je jure que c'est faux!», rétorqua don Quichotte avec beaucoup d'agressivité, comme il le faisait toujours dans ce genre de situation. «C'est de la pure méchanceté, ou plutôt du concentré de méchanceté. La reine Grandefofolle était une femme illustre, et l'on suppose qu'une princesse ne peut pas s'acoquiner avec un charlatan roturier. Celui qui oserait dire le contraire ne serait qu'un méchant menteur. Je peux vous assurer que, à cheval ou à pied, armé ou désarmé, de jour ou de nuit, et de n'importe quelle manière que l'on choisira, je me ferai toujours bien comprendre! Est-ce clair?»

Cardénio le regardait fixement, car il venait d'être repris d'un accès de folie. Il n'était pas plus en état de continuer son histoire que don Quichotte de l'entendre, tant

ce dernier était choqué par ce qu'il venait d'entendre sur la reine Grandefofolle. L'attitude du chevalier était assez étrange: ses livres avaient fini par lui faire croire que cette femme était sa souveraine légitime. J'ai dit que Cardénio était redevenu fou. Il entendit qu'on le traitait de méchant menteur et d'autres choses peu aimables, ce qu'il n'apprécia pas: il ramassa un gros caillou qui se trouvait à ses pieds et le lança vers la poitrine de don Quichotte, qui tomba sur le dos. Lorsque Sancho vit cela, il se jeta sur le fou en levant le poing. Le Clochard Terrifiant se mit de côté, le frappa dans le dos, sauta sur ses côtes et se mit à les piétiner avec enthousiasme. Le chevrier, qui voulait défendre Sancho, tomba également par terre. Après les avoir tabassés et vaincus, l'assaillant fou les laissa agoniser sur le sol et se dirigea tranquillement vers sa cachette dans la montagne.

Sancho se releva. Il était furieux d'avoir été frappé sans raison. Il voulut se venger sur le chevrier; il lui dit que c'était de sa faute parce qu'il ne les avait pas avertis que cet homme avait de temps en temps des accès de folie. S'ils l'avaient su, ils auraient fait plus attention, ce qui leur aurait permis de se protéger. Le chevrier répondit qu'il avait dit cela précisément et que si l'autre ne l'avait pas entendu, ce n'était pas de sa faute. Sancho répondit, le chevrier rétorqua, et ils finirent pas se tirer la barbe et se donner des coups de poing. Si don Quichotte ne s'était pas interposé, ils se seraient massacrés. Sancho empoigna le col du chevrier et dit:

«Laissez-moi faire, monsieur Quifaitlatronche. Cet homme est un roturier comme moi. Il n'a pas été adoubé. Aussi, je peux me venger du mal qu'il m'a fait en combattant avec lui main à main, comme un homme d'honneur.»

«Ce que tu dis est vrai», répondit don Quichotte, «mais je suis sûr qu'il n'est absolument pas coupable de ce qui nous est arrivé. »

Cette phrase les calma. Le chevalier demanda de nouveau au chevrier s'il serait possible de trouver Cardénio, car il voulait connaître la fin de son histoire. Le chevrier lui répéta ce qu'il lui avait déjà dit: il ne savait pas où était la cachette de Cardénio. Cependant, s'il parcourait ces alentours, il ne manquerait pas de le rencontrer, soit fou, soit sain d'esprit.

CHAPITRE XXV.

Les choses étranges qui arrivèrent au vaillant chevalier de la Manche
dans la Sierra Morena, et son imitation de la pénitence de Beauténébreux.

Don Quichotte fit ses adieux au chevrier. Il remonta sur Rossinante et dit à Sancho de le suivre. Ce dernier, de mauvaise grâce, enfourcha son âne. Ils pénétrèrent peu à peu dans la partie la plus sauvage de la montagne. L'écuyer mourait d'envie de parler avec son maître. Puisqu'il ne voulait pas désobéir, il attendait que le chevalier engage la conversation. Cependant, il était incapable de supporter un aussi long silence. Il lui dit:

«Monsieur, vous devriez me donner votre bénédiction et me laisser partir, car je veux rentrer chez moi afin de voir ma femme et mes enfants. Au moins là-bas, j'aurai le droit de leur parler autant qu'il me plaira. Vous voulez que je traverse ces solitudes, de jour et de nuit, et vous m'interdisez de parler quand j'en ai envie: c'est un véritable enfer! J'aimerais voir les animaux parler comme ils le faisaient au temps d'Isope, car je

pourrais aborder tous les sujets avec mon âne et oublier ainsi mes problèmes. Cette terrible situation est insupportable: on ne peut pas chercher des aventures toute sa vie et être récompensé par des coups de pied, des agresseurs perfides avec des couvertures, des pierres et des coups de poing. En plus, on doit se taire, et on n'ose pas dire ce à quoi on pense, comme si on était muet.»

«Sancho, je te comprends très bien», dit don Quichotte. «L'interdiction dont est frappée ta langue bavarde est en train de te tuer. Eh bien, oublie-la et dis tout ce que tu veux, à condition que cette autorisation ne dure pas plus de temps que la traversée de ces montagnes.»

«Merci. Maintenant je vais parler car seul Dieu sait ce qui arrivera plus tard. Laissez-moi profiter de ce privilège pour vous demander: qu'est-ce qui vous a poussé à défendre cette reine Grossefifille, ou je ne sais qui? Était-ce si important de savoir si l'abbé était son ami ou non? Si vous aviez reconnu ce fait, puisque vous n'aviez pas à la juger, je pense que ce fou aurait continué son histoire et que nous aurions évité la lapidation, les coups de pied et plus de six coups de poing.»

«Par ma foi, Sancho, si tu savais aussi bien que moi quelle femme admirée et illustre fut cette reine Grandefofolle, je suis certain que tu dirais que j'ai été patient, car je n'ai pas frappé la bouche qui proféra de tels blasphèmes. Tu sais, c'est un grand blasphème de dire ou de penser qu'une reine vit en concubinage avec un chirurgien. En fait, ce maître Élisabad dont le fou a parlé était un homme intelligent et un bon conseiller. C'était l'assistant de la reine en même temps que son médecin. Imaginer que c'était son amoureux est une imbécillité digne du plus sévère châtiment. Quoi qu'il en soit, Cardénio ne se rendait pas compte de ce qu'il disait; il était déjà fou lorsqu'il raconta cela.»

«Je suis d'accord avec vous. Vous n'auriez pas dû tenir compte des élucubrations de ce fou. Si la chance ne vous avait pas aidé et que cette pierre avait heurté votre tête à la place de votre estomac, nous aurions eu de gros problèmes à cause d'une dame que Dieu déteste. De plus, Cardénio, qui est fou, n'aurait pas pu être incarcéré.»

«Qu'il s'agisse de gens sains d'esprit ou de fous, tout chevalier errant doit défendre l'honneur des femmes, en particulier lorsqu'il y a des reines importantes comme le fut la reine Grandefofolle, personne que je révère du fait de ses grandes qualités. En fait, elle était belle, intelligente et résiliente; permets-moi d'ajouter que sa vie ne fut pas facile. La présence et les conseils de maître Élisabad lui permirent de faire face à ses obligations avec patience et sagesse. Les personnes ignorantes et méchantes déduisirent de cela qu'elle était sa maîtresse. Permets-moi de dire et de répéter que ceux qui pensent et disent cela mentent et mentiront chaque fois qu'ils penseront et diront cela!»

«Je ne pense ni ne dis une telle chose. Un jour ils devront payer pour ce qu'ils ont fait: Dieu fera son enquête. Moi, je ne suis qu'un paysan qui ne connaît pas la vie de ces gens, mais je sais que celui qui soudoie des personnes et ment devra payer pour ses péchés. D'ailleurs, je suis né nu et je suis toujours nu: je ne perds ni ne gagne. Leur histoire d'amour ne m'intéresse pas. L'habit ne fait pas le moine. De plus, on ne peut pas mettre toute l'humanité en prison. On dit souvent que Dieu...»

«Bonté divine! Que veulent dire toutes ces absurdités que tu mets les unes derrière les autres? Quel est le rapport entre notre sujet de conversation et les proverbes que tu enfiles comme s'ils étaient des perles? Si tu veux rester en vie, tais-toi!

Éperonne ton âne, sans te mêler de ce qui ne te regarde pas. Regarde, écoute, goûte, sens et touche ce que je vais te dire! Ce que je fais, ai fait et ferai est conforme aux règles de la chevalerie, règles que je connais mieux que tous les chevaliers du monde qui les ont suivies jusqu'à aujourd'hui.»

«Monsieur, est-ce que le code de la chevalerie stipule que nous devions errer dans ces montagnes éloignées et désertes et nous perdre? Devons nous rechercher un fou furieux qui, dès que nous l'aurons retrouvé, aura envie de finir ce qu'il a commencé? Je ne veux pas dire son histoire, mais sa tâche: vous envoyer des pierres à la figure, me piétiner les côtes et nous casser en mille morceaux.»

«Une fois encore, Sancho, je te demande de te taire. Sache que ce n'est pas seulement le désir de trouver ce fou qui m'amène dans cette région, mais aussi la volonté de faire une chose qui me rendra éternellement célèbre. Cet exploit sera tellement impressionnant que l'on me regardera comme le meilleur chevalier errant au monde.»

«Est-ce que ce sera dangereux?»

«Non, pas du tout. Bien sûr, le hasard pourra nous aider ou non, mais tout dépendra de ta diligence.»

«De ma diligence?»

«Oui, car si tu reviens vite d'où je vais t'envoyer, mes souffrances se termineront et je deviendrai célèbre en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Comme il est injuste de ne pas t'expliquer tout de suite ce que j'entends par là, je veux que tu saches, Sancho, que le célèbre Amadís de Gaule fut un des meilleurs chevaliers errants... 'Un des meilleurs' n'est pas exact; c'était le seul, le premier, l'unique suzerain de tous les chevaliers qui vivaient à son époque. Honte à don Bélianis et à tous ceux qui prétendirent qu'ils étaient aussi doués que lui dans n'importe quel domaine! Ils ont tort; je jure qu'ils ont tort. Lorsqu'un peintre veut devenir célèbre, il essaye d'imiter les originaux des meilleurs peintres. La même règle est suivie par tous les autres artistes et artisans importants qui embellissent les nations. Aussi, l'homme qui veut être admiré pour son intelligence et sa bravoure doit marcher dans les pas d'Ulysse et lire le livre si vivant d'Homère, lequel décrit les vertus de son personnage. De même, Virgile nous a montré, dans la personne d'Énée, la valeur d'un fils pieux et la sagacité d'un capitaine brave et compétant. Ces personnages ne furent pas dépeints comme ils étaient, mais comme ils auraient dû être, afin que les hommes qui vinrent après pussent être influencés par les vertus de ces héros. Dans cet ordre d'idées, Amadís fut l'étoile polaire, l'étoile du berger et le soleil de tous les chevaliers vaillants et amoureux; toux ceux d'entre nous qui servent sous les bannières de l'amour et de la chevalerie devraient l'imiter. Aussi, à mon avis, mon cher Sancho, celui qui l'imitera le mieux sera le plus près d'atteindre la perfection chevaleresque. Il est clair que ce chevalier montra son intelligence, ses compétences, son courage, son endurance, sa volonté et son amour lorsque, ayant été rejeté par Oriane, sa bien-aimée, il alla sur la Peña Pobre pour faire pénitence et devenir le Beauténébreux, un nom qui avait du sens et correspondait bien au style de vie qu'il avait choisi. Aussi, il m'est plus facile de l'imiter que de couper des géants en deux, décapiter des serpents, égorger des dragons, vaincre des armées, couler des flottes et conjurer les mauvais sorts. Comme l'endroit où nous sommes se prête particulièrement bien à cela, je dois saisir l'occasion qui est en train de me montrer sa bobine.»

«Que comptez-vous faire dans cet endroit isolé?»

«Je ne te l'ai pas encore dis, mais je veux imiter Amadís en jouant le rôle d'un homme désespéré et complètement fou. J'imiterai également Roland lorsque, près d'une fontaine, il trouva un message qui disait que la belle Angélique avait eu une conduite déplacée avec Médoro. Cela l'attrista tellement qu'il en devint fou. Il arracha des arbres, pollua les eaux transparentes des sources, assassina des bergers, extermina des troupeaux, incendia des chaumières, démolit des maisons, vola des juments et fit cent mille autres extravagances dignes d'être retenues et décrites jusqu'à la fin des temps. Je n'essaierai pas de faire exactement ce que fit Roland, ou Orland, ou Rotoland (car il portait ces trois noms); je n'imiterai pas sa conduite, ni dirai ce qu'il dit, ni penserai comme lui. Je ferai de mon mieux pour reproduire ce qui me semble être le plus important. Peut-être me contenterai-je d'imiter uniquement Amadís, lequel ne causa pas de tels dégâts; il ne fit qu'éclater en sanglots, soupirer et devenir encore plus célèbre que lui.»

«Je pense que ces chevaliers savaient pourquoi ils faisaient ces choses stupides et ces pénitences. Mais vous, pourquoi voulez-vous devenir fou? Quelle demoiselle vous a rejeté? Qu'est-ce qui vous porte à croire que madame Dulcinée du Toboso ait flirté avec un musulman ou un chrétien?»

«Telle est la question! La chevalerie errante est un art. Il n'est pas étonnant de voir un chevalier errant devenir fou. En fait, il est important de devenir fou sans raison et de faire comprendre à ma bonne amie que si je peux *perdre la raison* je peux aussi *avoir de bonnes raisons de* la suspecter! De plus, ça fait longtemps que je ne l'ai pas vue et tu as entendu le berger Ambroise dire: 'Celui qui est absent devient suspicieux.' Aussi, mon cher Sancho, ne perds pas ton temps à me demander de ne pas faire cette remarquable, amusante et originale imitation. Fou je suis et fou je dois être jusqu'à ce que tu reviennes avec la réponse écrite à une lettre que je veux faire porter à Dulcinée. Si sa réponse est digne de ma dévotion, aussitôt cesseront ma folie et ma pénitence. Si ce n'est pas le cas, alors je deviendrai un véritable fou: je ne ressentirai plus la douleur. Quelle que soit sa réponse, je terminerai cette histoire et ce combat; sain d'esprit, je me réjouirai de la bonne réponse que tu m'apporteras; fou, j'ignorerai la mauvaise nouvelle. Mais, dis-moi, Sancho, où as-tu mis le casque de Mambrin? J'ai vu que tu l'as ramassé lorsque cet ingrat voulut le mettre en pièces et ne put en venir à bout, ce qui te fit croire que c'est une homme raffiné!»

«Messire Quifaitlatronche, je ne peux pas admettre certaines des choses que vous avez dites! Je pense que ce que vous m'avez dit à propos de la chevalerie, de gagner des royaumes et des empires, de donner des îles et d'autres privilèges, comme il est de coutume dans la chevalerie errante, est faux et illusoire. Vous ne faites que bâtir des châteaux en Espagne, ou dans la Manche, ou peu importe! Vous affirmez que le plat à barbe d'un barbier est le casque de Mambrin; après quatre jours, vous continuez à dire la même chose; honnêtement, personne n'oserait affirmer que vous n'êtes pas fou! Le plat à barbe cabossé est dans mon sac. Si Dieu me permet de partir pour voir ma femme et mes enfants, je le ramènerai à la maison pour le faire réparer afin de pouvoir l'utiliser pour me raser la barbe.»

«Vois-tu, Sancho, je te jure sur le même Dieu que tu es l'écuyer le plus stupide de tous les temps. Tu voyages avec moi et tu n'as pas encore remarqué que toutes les choses qui ont un rapport avec la chevalerie errante semblent folles, stupides,

chimériques et désordonnées. Ce n'est pas leur vraie nature. En fait, il y a toujours beaucoup de sorciers dans les parages, lesquels changent ou altèrent les choses; ils les transforment selon qu'ils ont envie de nous nuire ou de nous aider. Aussi, ce qui te semble être un plat à barbe me semble être le casque de Mambrin et sera pris pour autre chose par une autre personne. Le magicien qui me protège a été assez intelligent pour faire que les gens croient que ce casque, qui appartient vraiment à Mambrin, n'est qu'un récipient. Si on apprenait à quel point il est précieux, on n'arrêterait pas de me poursuivre pour me le voler. Puisqu'on le prend pour un plat à barbe, personne ne le convoite, ce qui a été démontré lorsque celui qui essaya de le casser le laissa par terre et s'en alla. Crois-moi, s'il l'avait reconnu, il n'aurait jamais fait cela. Mon ami, tu peux le garder car je n'en ai pas besoin pour l'instant. Je dois enlever mon armure afin d'être aussi nu que lorsque je sortis du ventre de ma mère, puisque j'ai décidé de faire pénitence et d'imiter Roland plutôt qu'Amadís.»

Ils arrivèrent, tout en causant ainsi, au pied d'une haute montagne rocheuse qui était entourée par des pics. Un ruisseau coulait tranquillement le long de sa pente pour atteindre une prairie si verte et si calme que les yeux des spectateurs étaient impressionnés par ce paysage ravissant. Il y avait beaucoup de sapins et quelques plantes et fleurs qui rajoutaient de la tranquillité à l'ensemble. Le chevalier Quifaitlatronche choisit ce lieu pour faire pénitence. Dès qu'il l'eut aperçu, il se mit à s'écrier à haute voix, comme s'il avait perdu la raison:

«Mon Dieu! Voici l'endroit que je désigne et choisis pour pleurer sur le malheur que je dois endurer à cause de vous. Voici l'endroit où les fluides de mes yeux augmenteront les eaux de ce petit ruisseau pendant que mes soupirs profonds et interminables agiteront sans cesse les aiguilles de ces sapins, comme signe et preuve de la douleur qui déchire mon cœur attristé. Ô divinités rustiques, ou qui que vous soyez, qui vivez dans cet endroit désolé, écoutez les lamentations du malheureux amoureux qui fut amené dans ce lieu sauvage par une interminable absence et une jalousie non fondée afin de se plaindre de la cruauté d'une dame qui est le symbole de la beauté! Ô nymphes et dryades, qui d'ordinaire vivez dans les forêt des montagnes comme les lascifs satyres agiles qui vous aiment en vain, ne dérangez pas votre douce tranquillité, mais aidez-moi à déplorer mes infortunes; j'espère que vous ne vous ennuierez pas à mourir! Ô Dulcinée du Toboso, jour de mes nuits, gloire de mes peines, compas de mes voyages, étoile de mon bonheur, puisse le ciel te permettre de réaliser que, à cause de ton absence, je suis ici et ai été mis dans cette difficile situation. Puisse ta gentillesse reconnaître ma fidélité. Ô arbres solitaires qui allez désormais tenir compagnie à ma solitude, montrez-moi, grâce au doux mouvement de vos branches, que ma présence ne vous déplaît pas. Ô mon écuyer, agréable compagnon de mes aventures heureuses et malheureuses, souviens-toi bien de ce que tu me verras faire ici pour que tu puisse raconter l'histoire à celle qui est la cause unique de tout cela.»

Après avoir prononcé cette dernière phrase, il mit pied à terre. Il se dépêcha d'ôter le mors et la selle à Rossinante, le frappa doucement sur la croupe avec la paume de la main et dit:

«L'homme qui n'est pas libre te libère maintenant, ô coursier qui fut félicité pour ses exploits et puni par le sort. Va où tu veux car sur ton front est écrit que ni l'hippogriffe d'Astolphe ni l'illustre Frontin, qui coûta si cher à Bradamante, ne purent jamais être aussi rapides que toi.»

Voyant cela, Sancho dit:

«Je veux remercier l'homme qui nous a évité la corvée de desseller l'âne; nous devrons l'applaudir et le féliciter. Si l'âne était ici, je ne permettrais à personne de le desseller, parce que ce serait inutile. En fait, Il n'y avait ni amour ni désespoir; moi, son maître par la grâce de Dieu, je n'étais pas un amoureux désespéré. En vérité, messire Quifaitlatronche, si vous voulez dire ce que vous dites à propos de mon départ et de votre folie, alors il faudra seller Rossinante de nouveau pour qu'il puisse prendre la place de l'âne. Cela me fera gagner du temps durant l'allée et le retour. Si j'y vais à pied, je ne sais ni quand j'arriverai ni quand je reviendrai, car, pour faire court, je ne marche pas bien vite.»

«Fais comme tu veux», dit don Quichotte. «Ton idée ne me semble pas mauvaise. Tu partiras dans trois jours. D'ici là, je veux que tu sois le témoin de tout ce que je ferai et dirai afin que tu puisses lui raconter toute l'histoire.»

«Qu'est-ce que j'ai à voir de plus que je n'ai vu?»

«Tu ignores encore des choses… Il va falloir que je déchire mes vêtements, éparpille les morceaux de mon armure, *attaque des châteaux* dans ces montagnes et fasse d'autres choses de ce genre, lesquelles t'émerveilleront.»

«Pour l'amour de Dieu, il faudra être prudent lors de ces attaques de châteaux car le premier assaut pourrait mettre un point final à votre pénitence. Vous pensez que vous devez attaquer ces châteaux et que vous ne pourrez pas atteindre votre but sans le faire, mais, puisque tout est imaginaire, illusion et bouffonnerie, vous devriez *attaquez des châteaux en Espagne,* ou même *les y construire*, et me laisser faire le reste. Je dirai à madame Toboso que vous êtes tombé sur *une tour d'ivoire*!»

«Tes bonnes intentions me touchent, Sancho, mais je peux t'assurer que les choses que je fais ne sont pas des plaisanteries, mais des certitudes. Si ça n'était pas le cas, je violerais les lois de la chevalerie, lesquelles nous défendent de dire des mensonges. Je ne veux pas être regardé comme un récidiviste; faire une chose à la place d'une autre revient à mentir. Aussi, mon château doit être réel, solide et valide; les mensonges et les illusions doivent être bannis. Il faudra que tu me laisses quelques bandages pour panser mes plaies, car nous avons perdu le baume sans nous en rendre compte.»

«Ça été bien pire que de perdre l'âne, car, en le perdant, nous avons également perdu les bandages et tout le reste. S'il vous plaît, ne parlez plus de ce maudit breuvage; il suffit que j'entende son nom pour que ça me tourne le coeur, sans parler de mon âme. J'ai quelque chose d'autre à vous dire: les trois jours de délai que vous m'avez accordés afin de voir les choses folles que vous deviez faire, sont déjà passés. En ce qui me concerne, je les ai vues et me suis fait une idée; j'en dirai le plus grand bien à madame Toboso. Aussi, écrivez immédiatement la lettre et envoyez-moi là-bas: je suis impatient de revenir afin de vous tirez du purgatoire où je vous laisse.»

«Tu appelles cela purgatoire, Sancho, mais tu ferais mieux de l'appeler enfer, et pire encore s'il y a quelque chose de pire.»

«J'ai entendu dire qu'il n'y a pas de chalut (salut) pour ceux qui sont en enfer.»

«Je ne comprends pas ce que veut dire chalut dans ce contexte.»

«Chalut veut dire que celui qui est en enfer n'en sort jamais et ne peut pas en sortir, mais cela ne vous arrivera pas, à moins que mes pieds perdent la tête lorsqu'ils éperonneront Rossinante. Tout d'abord, envoyez-moi au Toboso pour rencontrer

mademoiselle Dulcinée. Je luis décrirai toutes les choses stupides que vous avez faites et continuez à faire. Même si je la trouve plus dure qu'un chêne-liège, elle deviendra plus souple qu'un gant. Après avoir recueilli *ses paroles mielleuses et ses mots doux*, je reviendrai à travers les airs, comme un sorcier sur son balai. Je vous tirerai de ce purgatoire qui ressemble à l'enfer. Puisque ce n'est pas l'enfer, vous ne pouvez pas partir de cet endroit. Je ne pense pas que vous allez me contredire.»

«C'est pas faux… Mais qu'allons-nous utiliser pour écrire la lettre?»

«Et la reconnaissance de dette», ajouta Sancho.

«Je mettrai les deux choses ensemble», dit don Quichotte. «Puisqu'il n'y a pas de papier, nous devrions écrire ceci comme le faisaient les anciens, sur des feuilles d'arbre ou des tablettes de cire, bien qu'il ne soit pas plus facile de trouver de la cire que du papier en ce moment. Je pense que ce serait une bonne idée, une excellente idée, d'utiliser le calepin de Cardénio. Par la suite, tu feras réécrire le message proprement, sur une feuille de papier, dans le premier village où tu trouveras un maître d'école ou un sacristain. Ne le demande pas à un notaire, car ils écrivent tellement mal que Satan lui-même n'arrivent pas à les relire.»

«Et en ce qui concerne la signature?»

«Dans le temps, les lettres d'amour n'étaient jamais signées.»

«C'est très bien ainsi, mais la reconnaissance de dette doit être signée. Si on voit que c'est une copie, on me dira que la signature est fausse et je n'aurai pas les ânes.»

«La reconnaissance de dette sera écrite dans le même calepin; elle sera signée. Quand ma nièce la verra, elle sera heureuse de faire ce qui est écrit. En ce qui concerne la lettre d'amour, tu demanderas au copiste d'écrire à la fin: 'À vous jusqu'à la mort, le chevalier Quifaitlatronche.' Il importera peu que ce soit écrit dans une autre écriture, car, si je ne m'abuse, Dulcinée ne sait ni lire ni écrire, et elle n'a jamais vu une de mes lettres ou quoi que ce soit écrit par moi. En fait, notre amour a toujours été platonique et n'a jamais dépassé les limites posées par quelques regards furtifs. De plus, il n'y en eut pas beaucoup: pendant les douze années que je l'ai aimée plus que la prunelle de ces yeux qui adoreraient dévorer la planète, je ne l'ai pas vue plus de quatre fois; et encore, sur ces quatre fois, je ne suis même pas sûr qu'elle ait remarqué la fois où je l'ai regardée: tels sont l'isolement et la pudeur dans lesquels son père, Lorenzo Corchuelo, et sa mère, Aldonza Nogalès, l'ont élevée.»

«C'est pas vrai! Madame Dulcinée du Toboso, aussi connu sous le nom de Aldonza Lorenzo, est la fille de Lorenzo Corchuelo!»

«C'est elle, et elle mérite de régner sur tout l'univers.»

«Je la connais bien et peux vous dire qu'elle peut lancer un javelot aussi bien que le plus fort des garçons du village. Il faut remercier Dieu car c'est une brave fille qui est aussi forte qu'un bœuf; elle peut aider n'importe quel chevalier errant ou n'importe quel chevalier sur le point d'errer et qui est son petit ami. Vingt dieux, elle est tellement forte! Et quelle voix elle a! Je peux vous dire qu'un jour elle monta en haut du clocher du village pour appeler des garçons qui piétinaient un champ de son père qui venait d'être ensemencé; quoiqu'il y eût plus d'une demi- lieue de distance, ils l'entendirent aussi bien que s'ils eussent été au pied du beffroi. Ce qu'elle a de mieux, c'est qu'elle n'est pas du tout bégueule; elle est très sympathique; elle n'arrête pas de rire et de plaisanter. Je veux juste dire, messire Quifaitlatronche, que vous pouvez et devriez faire des choses folles pour elle et que vous avez raison de vous désespérer. Aussi, vous avez le droit de

vous pendre. Personne n'osera dire que vous n'avez pas fait le bon choix, même si le diable vous emmène en Enfer. Je voudrais déjà être en route, uniquement pour la revoir, car il y a longtemps que je l'ai vue; elle doit avoir vieilli: l'air et le soleil abîment la peau du visage des femmes qui travaillent dans les champs. Messire Quichotte, je veux bien admettre que je me suis trompé car je pensais que madame Dulcinée était une princesse que vous aimiez ou une femme qui méritait les beaux cadeaux que vous lui avez envoyés, à savoir le Biscayen, les galériens et beaucoup d'autres, car vous devez avoir remporté beaucoup de victoires avant que je ne devienne votre écuyer. Au fait, est-ce que Aldonza Lorenzo, je veux dire Madame Toboso, est intéressée par ces hommes que vous avez vaincus et que vous avez envoyés s'agenouiller devant elle? En fait, lorsqu'ils arriveront, elle sera probablement en train de peigner du chanvre ou battre du blé; ils s'enfuiront lorsqu'ils la verront; le cadeau la fera d'abord rire, puis elle se mettra en colère.»

«Sancho, je t'ai déjà dit bien des fois que tu parles de trop. Tu es brusque et tu critiques tout. Pour que tu comprennes à quel point tu es stupide et je suis intelligent, je vais te raconter une histoire courte. Il était une fois une veuve qui était jolie, jeune, riche, libre et, surtout, pas farouche. Elle s'amouracha d'un jeune frère lai, musclé et potelé. Lorsque son supérieur entendit parler de cela, il gronda la brave veuve d'une manière très monastique. Il lui dit: 'Madame, je suis surpris d'apprendre qu'une femme aussi distinguée, belle et riche que vous soit amoureuse d'un homme aussi grossier, ordinaire et stupide que Fulano. Dans cet endroit, il y a beaucoup de professeurs, de bacheliers et de licenciés qui pourraient être choisis par vous comme des poires sur un poirier. Vous diriez: je veux celui-ci, je ne veux pas celui-là.' Elle lui répondit avec beaucoup d'assurance et d'esprit: 'Monsieur l'abbé, vous vous trompez et vos idées sont très démodées parce que vous pensez que j'ai fait un mauvais choix. En fait, Fulano semble être stupide, mais la raison pour laquelle je l'aime transforme l'idiot en un philosophie qui connaît plus de choses qu'Aristote lui-même.' Aussi, Sancho, l'amour que je ressens pour Dulcinée me pousse à l'adorer comme si elle était la plus importante princesse sur terre. Tous les poètes qui prétendirent qu'ils aimaient une femme et dont les noms ont été inventés, n'avaient pas de petite amie. Penses-tu que les Amaryllis, les Phyllis, les Sylvie, les Diane, les Galathée, les Alcide et toutes les autres qui hantent les livres, les ballades, les boutiques de barbiers, les pièces de théâtres et les théâtres étaient de véritables femmes et les amoureuses de ceux qui les louèrent? Non, bien sûr que non, car la plupart des poètes inventent ces dames afin de rendre leur vers plus vivants. Par conséquent, on les prend pour des amoureux et des gens qui peuvent tomber amoureux. Ainsi, Aldonza Lorenzo doit devenir mon humble et jolie petite amie. Quant à son lignage, ce n'est pas un problème majeur; personne ne va demander son arbre généalogique pour déterminer si elle peut devenir un templier ou non! Je crois qu'elle est la plus importante princesse du monde, et c'est la seule chose qui m'importe. Tu sais, Sancho, il n'y a que deux qualités qui puissent faire qu'un homme tombe amoureux: la beauté et la bonne réputation. Dulcinée possède ces deux qualités au plus haut degré: personne ne peut dépasser sa beauté et aucune femme n'a une aussi bonne réputation qu'elle. En conclusion, je crois que tout ce que je dis est parfaitement vrai. Mes attentes dépeignent sa beauté et sa supériorité dans mon esprit. Ni Hélène, ni Lucrèce, ni aucune des autres femmes de la Grèce, de l'Italie et de la Germanie des temps anciens n'est aussi

parfaite qu'elle. Que tous les hommes disent ce qu'ils veulent; si les ignorants me critiquent pour avoir dit cela, les érudits ne me réprimanderont pas.»

«Je suis d'accord sur tout ce que vous avez dit. Je sais que je suis un âne, mais je ne sais pas pourquoi ma bouche dit âne puisqu'il ne faut pas parler de corde dans la maison d'un pendu. Écrivez cette lettre. Ensuite je vous dirai au revoir et je partirai.»

Don Quichotte prit le calepin de Cardénio, et, se mettant à l'écart, il commença calmement à écrire la lettre. Quand il eut fini, il appela Sancho et lui dit qu'il voulait la lui lire pour qu'il puisse la mémoriser. S'il la perdait en route à cause de sa malchance, il saurait ce qu'il y a dedans.

«Monsieur», dit Sancho, «écrivez-la deux ou trois fois dans ce carnet et donnez-le-moi; j'y ferai très attention. Il est stupide de penser que je vais l'apprendre par cœur: ma mémoire est si mauvais que j'oublie souvent mon nom. Toutefois, lisez-la-moi; je serai heureux de l'entendre, car elle doit être propre comme un sou neuf.»

«Écoute donc bien. Voici ce qu'elle dit:

LETTRE DE DON QUICHOTTE
À DULCINÉE DU TOBOSO.

Dame souveraine et bien née,

L'homme dont le coeur a été blessé par la pointe de flèche de l'absence, ô gentille Dulcinée du Toboso, vous souhaite une bonne santé, bien qu'il soit malade. Si votre beauté me rabaisse, si votre statut social privilégié m'ignore, si votre dédain veut devenir mon fidèle ennemi, je ne pourrai pas supporter ce malheur intense et durable, même si je supporte assez bien la douleur extrême. Mon brave écuyer Sancho vous dira, ô belle ingrate, ô ennemie adorée, que ma situation actuelle dépend de votre détermination. Si vous m'aidez, je deviendrai votre serviteur. Si vous m'ignorez, vous serez libre de nouveau. Ma mort réjouira votre cruauté et satisfera mon désir.
À vous jusqu'à la mort,

Le chevalier Quifaitlatronche.»

«La vache! Je n'ai jamais rien entendu d'aussi grandiose. Vous arrivez à tout dire de la bonne manière, et votre signature, le chevalier Quifaitlatronche, va très bien avec le contenu de la lettre. Honnêtement, vous êtes un génie: vous savez tout faire.»

«Les actes chevaleresques demandent des compétences.»

«Et maintenant, pourriez-vous écrire la reconnaissance de dette sur le dos et la signer avec une écriture très claire? Je veux qu'ils reconnaissent votre signature lorsqu'ils la verront.»

«Avec plaisir.» Il l'écrivit et la lut à voix haute. Elle disait:

«Ma chère nièce,
Sur présentation de cette reconnaissance de dette, vous donnerez à Sancho Panza, mon écuyer, trois des cinq ânes que j'ai laissés à la maison et dont vous vous occupez. Sur présentation de ce document et du reçu, lesdits ânes doivent être donnés à la place des trois qui furent achetés ici.

Fait en plein milieu de la Sierra Morena, le 27 août de la présente année. »

«C'est très bien», dit Sancho. «Maintenant, signez-la.»

«Ce n'est pas nécessaire de la signer; il faut juste que je mette mon paraphe, lequel remplace la signature; cela suffira pour trois ânes, et même pour trois cents.»

«Je vous fait confiance. Maintenant il faut que j'aille seller Rossinante. Vous allez me donner votre bénédiction car j'aimerais partir le plus rapidement possible, sans avoir vu les choses folles que vous devez faire. J'en ai marre de vos bizarreries!»

«Parce que cela est nécessaire, je veux au moins que tu me voies nu, en train de faire une ou deux douzaines de bêtises, ce qui ne prendra qu'un peu moins d'une demi-heure. Les ayant vues de tes propres yeux, tu pourras les décrire avec précision et en ajouter quelques autres. Je peux t'assurer que tu n'en ajouteras pas autant que je pense en faire.»

«Mon Dieu! Je ne veux pas vous voir nu, car mes yeux offensés n'arrêteront pas de pleurer si cela arrive. Hier soir, j'ai tellement pleuré sur le sort de mon âne qu'il ne me reste pas une seule larme à verser. Si vous voulez me voir assister à quelques-unes de vos actions débiles, s'il vous plaît, faites-les tout habillé, choisissez celles que vous préférez et dépêchez-vous. En fait, tout ceci n'est pas nécessaire. Comme je vous l'ai dit, plus je partirai tôt, plus je reviendrai vite avec les nouvelles que vous demandez et méritez. Que madame Dulcinée se prépare. Si sa réponse n'était pas raisonnable, je jure solennellement que mes coups de pied et mes claques lui en sortiraient une raisonnable de son estomac. Pourquoi un chevalier errant aussi célèbre que vous devrait devenir fou sans aucune raison pour une…? Ne lui permettez pas de me laisser parler, car je pourrais m'énerver et tout casser. Je suis assez doué pour ce genre de chose. Elle ne me connaît pas très bien. Si elle me connaissait, elle me respecterait et aurait peur de moi.»

«Sancho, tu es aussi fou que moi!»

«Je ne suis pas aussi fou que vous; je suis juste en colère. Changeons donc de sujet. Qu'allez-vous manger jusqu'à ce que je revienne? Allez-vous errer dans les montagnes comme Cardénio et voler la nourriture des bergers?»

«Ce n'est pas un gros problème, car si j'avais des vivres en abondance, je ne mangerais rien d'autre que les plantes à feuilles et les fruits que me fourniraient cette prairie et ces arbres. La meilleure partie de ma mission consiste à mourir de faim et supporter les calamités de ce type.»

«Alors au revoir… Savez-vous ce que je crains? Je ne sais pas si je serai capable de retrouver cet endroit, car il est vraiment très isolé.».

«Tu dois te fier aux indications fournies par le paysage. Je resterai dans cet endroit. Je monterai également sur la plus haute montage afin d'essayer de te voir lorsque tu reviendras. Afin que tu ne te perdes pas, tu devrais couper quelques buissons, qui sont si abondants dans ces parages, et déposer des morceaux le long du chemin, à des espaces réguliers, jusqu'à ce que tu atteignes la plaine. Ces petites branches te serviront de pancartes et de bornes et remplaceront le fil qu'employa Thésée dans le labyrinthe. Elles te permettront de me trouver quand tu reviendras.»

«C'est ce que je vais faire.»

Dès qu'il eut coupé quelques buissons, il demanda à son maître de lui donner sa bénédiction. Ils éclatèrent en sanglots. Sancho prit congé de lui et monta sur Rossinante. Don Quichotte lui avait demandé de traiter son cheval aussi bien que lui. Sancho se

dirigea vers la plaine et se mit à déposer des petits branches de temps en temps, comme son maître le lui avait conseillé. Ainsi, il partit, bien que don Quichotte lui demandât de regarder deux bêtises.

Sancho n'avait pas encore fait cent pas lorsqu'il se retourna et dit:

«Vous savez, je pense que vous avez raison. Pour que je puisse affirmer, sans mentir, que je vous ai vu faire des chose folles, je dois réellement vous voir en faire au moins une, bien que rester ici en soit déjà une!»

«Je te l'avais dit! Tu vois, Sancho, je vais en faire quelques unes avant que tu n'aies eu le temps de dire un credo!»

Il enleva rapidement son pantalon et, étant en sous-vêtements, il sauta deux fois en l'air. Puis, tombant par terre, la tête en bas et les pieds en l'air, il découvrit des choses qui poussèrent Sancho à secouer furieusement les rênes pour qu'il ne les voie pas une deuxième fois. Maintenant l'écuyer pouvait jurer que son maître était toujours fou. Aussi, nous allons le laisser suivre son chemin jusqu'à ce qu'il revienne, ce qui ne prendra pas beaucoup de temps.

CHAPITRE XXVI.

Suite de l'exquise aventure du chevalier amoureux dans la Sierra Morena.

Retournons donc voir ce que fit le chevalier Quifaitlatronche quand il se retrouva seul. L'histoire raconte que lorsque don Quichotte, qui était cul nu mais pas torse nu, eût terminé de faire ces cabrioles et que Sancho fût parti sans attendre de voir les autres bouffonneries de son maître, il gravit une grande falaise jusqu'à son sommet. Il se mit à examiner un problème qui le turlupinait depuis longtemps et auquel il n'avait jamais trouvé de réponse: être aussi agité que Roland ou aussi déprimé qu'Amadís. Il se dit à lui-même:

«Roland était un chevalier courageux et compétent; les gens ne devraient pas être surpris par cela. Après tout, il était ensorcelé et personne ne pouvait le tuer, si ce n'est en lui enfonçant un grand clou sous la plante du pied. Il portait toujours des chaussures avec sept semelles de fer, mais ce truc ne trompa pas Bernard del Carpio, qui découvrit la feinte et l'étouffa entre ses bras à Roncevaux. Mais laissons de côté son courage afin de nous concentrer sur sa folie. Il perdit la raison à cause de la preuve qu'il découvrit dans la fontaine et de l'information que le berger lui donna: Angélique avait fait plus de deux fois la sieste avec Médor, un jeune More aux cheveux frisés qui était le page d'Agramont. Il était convaincu que sa petite amie lui était infidèle; cela le déstabilisa, et il devint fou. Mais comment puis-je copier sa folie si l'origine de notre maladie mentale n'est pas la même. J'oserais dire que ma gentille Dulcinée n'a jamais vu un seul More, un More comme lui, un homme avec tous ses attributs, si vous voyez ce que je veux dire! Elle est encore aujourd'hui comme elle était le jour où elle est née; ce serait certainement lui faire honte si, prenant la sainte pour une fille facile, je devenais aussi fou et furieux que Roland. D'un autre côté, je sais qu'Amadís de Gaule, sans perdre la raison, ni faire de choses folles, devint aussi célèbre, en tant qu'amoureux, que n'importe quel autre chevalier. D'après son histoire, il fut dédaigné par Oriane, qui lui ordonna de ne plus la voir jusqu'à ce qu'elle en décidât autrement. Aussi, en compagnie d'un ermite, il se retira sur la Peña Pobre, où il n'arrêta pas de pleurer et de prier;

ensuite le ciel le soulagea de son malheur et de son impuissance. Puisque cela est vrai, pourquoi devrais-je me déshabiller complètement et ennuyer ces pauvres arbres qui ne m'ont rien fait? De même, je ne dois pas troubler l'eau claire de ces ruisseaux, lesquels me permettent de boire quand j'ai soif. Que le souvenir d'Amadís soit éternel et qu'il soit imité de toutes les manières possibles par don Quichotte de la Manche! Les gens diront, comme d'habitude, que s'il n'accomplit pas de grandes choses, il mourut lorsqu'il commença à les faire. Je ne suis ni dédaigné ni rejeté par Dulcinée, mais, comme je l'ai dit, je suis absent de son village. Au travail! Il faut que je me souvienne de ce que fit Amadís afin que je puisse commencer à l'imiter. Je sais déjà qu'il n'arrêtait pas de prier et de demander l'aide de Dieu, mais… que dire de son chapelet? Je n'en ai pas!»

Il pensa à ce qu'il pourrait faire pour en fabriquer un. Alors il arracha une grosse bande de tissus du bas de sa chemise, qui pendait par dessus ses fesses, et fit onze nœuds, un étant plus gros que les autres. Cette chose lui servit de rosaire pendant le temps où il resta là pour dire un million d'Ave. Un autre problème important le tracassait: trouver un autre ermite qui le confesserait et le consolerait. Aussi, il passait son temps à se promener dans la prairie, à graver des choses sur l'écorce des arbres, et à écrire beaucoup de vers tristes dans le sable. Quelques-uns louait Dulcinée. Les seuls qu'on put retrouver entiers et qui étaient encore lisibles quand on vint à sa recherche furent les strophes suivantes:

Arbres, herbes et plantes
Qui vivez dans cet endroit,
Vous êtes tellement grands, verts et nombreux.
Si mon malheur vous intéresse,
Écoutez ma sainte complainte.
Ma douleur abyssale
Ne doit pas vous troubler;
Afin de payer ce qu'il devait,
Don Quichotte pleura ici
Sur l'absence de Dulcinée
Du Toboso.

Voici le lieu où
Le plus fidèle amoureux
Se cache de son amoureuse.
Il suit la mauvaise piste,
Mais il ne sait pas pourquoi.
L'amour, qui est un mauvais conseiller,
le poussa à faire des choses stupides.
Don Quichotte pleura ici
Sur l'absence de Dulcinée
Du Toboso
Jusqu'à ce qu'il eût rempli un petit tonneau.

Il cherchait l'aventure
Parmi les roches rugueuses,

Ces cœurs de pierre sans coeur.
Dans le montagnes et les buissons,
Il ne trouva que des mésaventures.
Le fouet de l'amour le blessa,
Car les lanières étaient en acier.
Les coups lacérèrent son cou;
Don Quichotte pleura ici
Sur l'absence de Dulcinée
Du Toboso.

Ceux qui tombèrent sur ces vers rirent à cause de l'ajout de «du Toboso» au nom de Dulcinée. Ils supposèrent que don Quichotte croyait que s'il n'ajoutait pas «du Toboso», la strophe ne pourrait pas être comprise, ce qui était vrai, comme il le confirma lui-même plus tard. Il écrivit bien d'autres poésies mais, comme je l'ai dit, ces trois strophes furent les seules qu'on put déchiffrer. Il passait donc sont temps à écrire des poèmes, en soupirant et en demandant aux faunes et aux satyres de ces bois, aux nymphes des rivières et à l'écho désolé et larmoyant de lui répondre et de le consoler. Il cherchait également des plantes qui lui permettraient de survivre jusqu'à ce que Sancho revienne. Si l'écuyer s'était absenté trois semaines au lieu de trois jour, le chevalier Quifaitlatronche aurait été si maigre que sa mère ne l'aurait pas reconnu.

Laissons-le donc enveloppé dans ses soupirs et ses vers pour qu'il puisse raconter ce qui arriva à Sancho durant sa mission. Ce dernier atteignit la route principale et se dirigea vers le Toboso. Le lendemain il tomba sur l'auberge où la malencontreuse affaire des sauts dans la couverture s'était passée. À peine l'eut-il aperçue qu'il s'imagina sauter en l'air une autre fois. Il résolut de ne pas y entrer, quoiqu'il fût l'heure du dîner et qu'il eût envie de manger quelque chose de chaud; pendant des jours il n'avait mangé que de la nourriture froide. Ce besoin primaire le poussa à s'approcher de l'auberge, mais il ne pouvait pas se décider à entrer. Alors qu'il était près de l'établissement, deux hommes en sortirent et le reconnurent immédiatement. L'un d'eux dit à l'autre :

«Mon père, est-ce que ce cavalier ne serait pas Sancho Panza, l'homme qui est devenu, suivant la gouvernante, l'écuyer de notre aventurier?

«C'est lui», répondit le prêtre, «et ce cheval appartient à don Quichotte. »

Ils le connaissaient bien car c'étaient le curé et le barbier du village, ceux qui avaient examiné et brûlé certains des livres de don Quichotte. Dès qu'ils eurent fini de le dévisager, ils se dirigèrent vers l'écuyer car ils voulaient avoir des nouvelles de don Quichotte. Le curé cria:

«Sancho, mon ami, où est votre maître?»

Sancho savait qui ils étaient. Il décida de ne pas leur révéler où il avait laissé le chevalier et ce qui lui était arrivé. Aussi, il répondit que don Quichotte était dans la montage, en train de faire une chose très importante, mais il ne pouvait pas dire ce que c'était.

«Il faut nous en dire plus», insista le barbier. «Si vous ne nous dites pas où il est, nous penserons, et nous le pensons déjà, que vous l'avez assassiné et dévalisé puisque vous êtes sur son cheval. Si vous ne dites pas ce qui est arrivé au propriétaire de cette carne, il va y avoir une émeute!»

«Vous ne m'intimiderez pas. Je ne suis pas le genre d'homme qui dévalise et tue les gens; que le sort ou le Dieu qui les a faits les tuent. Mon maître fait pénitence dans ces montagnes; il s'amuse beaucoup!»

Ensuite, en se dépêchant et sans s'arrêter, il leur raconta tout ce qui lui était arrivé et pourquoi il portait une lettre à madame Toboso, la fille de Lorenzo Corchuelo, de qui le chevalier était follement amoureux.

Les deux hommes furent étonnés par ce qu'ils entendirent; bien qu'ils connussent bien sa folie, celle-ci n'arrêtait pas de les surprendre. Ils prièrent Sancho de leur montrer la lettre qu'il portait à Mme Toboso. Il leur dit qu'elle était écrite dans un carnet et qu'il devait la faire recopier sur une feuille de papier dans le premier village qu'il rencontrerait. Le curé lui demanda de le lui montrer; il ajouta qu'il la recopierait très proprement. Lorsque Sancho plongea sa main dans la poche intérieure de son pourpoint pour prendre le calepin, il ne le trouva pas. Il ne l'aurait pas trouvé s'il l'avait cherché jusqu'à cette heure, car don Quichotte l'avait gardé. Il ne lui avait pas donné. Bien sûr, Sancho avait oublié de le lui demander.

Quand il réalisa que le carnet n'était pas là, il blêmit. Il passa rapidement ses mains sur tout son corps et ne le trouva pas. Il plongea ses deux mains dans sa barbe et en arracha la moitié. Ensuite, rapidement et sans s'arrêter, il se donna six coups de poing dans la figure, au niveau du nez. Il pissait le sang. Voyant cela, le curé et le barbier lui demandèrent pourquoi il se maltraitait ainsi.

«Pourquoi?», cria Sancho. «Parce que je viens de perdre trois ânes qui était trois véritables châteaux en Espagne!»

«Que voulez-vous dire?», demanda le barbier.

«J'ai perdu le carnet», dit Sancho, «qui contenait la lettre adressée à Dulcinée et la reconnaissance de dette signée par l'oncle. Il demandait à sa nièce de me donner trois ânes sur les quatre ou cinq qui sont à l'écurie.»

Ensuite Sancho leur raconta la perte de l'âne gris. Le curé le consola en lui disant que, dès qu'il retrouverait son maître, il lui donnerait une nouvelle reconnaissance de dette. Cette fois, elle serait écrite sur du papier, comme c'est la coutume, car celles qui sont écrites dans des carnets ne sont jamais acceptés, ni regardées comme valides.

Sancho se sentit mieux. Il ajouta que la perte de la lettre n'était pas un problème car il la connaissait presque par cœur. Aussi, il pouvait la dicter où et quand ils le voudraient.

«Dites-nous déjà ce qu'il y avait dedans», dit le barbier; «nous la copierons plus tard.»

Sancho se gratta la tête, se mit sur un pied, puis sur l'autre, regarda par terre, et rongea la moitié de son ongle pendant que le barbier et le prêtre attendaient anxieusement qu'il commence. Il se tourna vers eux et dit:

«Mon père, le diable a dû voler une partie de la lettre car je ne m'en souviens plus! Au début, on pouvait lire: '*Dame souffrante* et bien née...'»

«Il n'a pas dit *souffrante»,* corrigea le barbier; «il a dû dire dame *surhumaine ou souveraine*.»

«C'est cela», s'écria Sancho; «ensuite, si je ne m'abuse, la lettre disait: 'Fatigué et blessé, je baise les mains de Votre Seigneurie, ô beauté ingrate et inconnue.' Puis il lui souhaitait une bonne santé… ou une mauvaise santé, et d'autres trucs. À la fin, il y avait: 'À vous jusqu'à la mort, le chevalier Quifaitlatronche.'»

La bonne mémoire de Sancho Panza réjouit les deux hommes. Ils le félicitèrent et lui demandèrent de répéter la lettre encore deux fois pour qu'ils puissent la mémoriser afin de la recopier plus tard. Sancho la répéta trois autres fois, en disant, à chaque fois, trois mille bêtises.

Après cela, il raconta d'autres choses à propos de son maître, mais il ne dit rien sur la façon dont il fut secoué dans une couverture, dans cette auberge, où il refusait toujours d'entrer. Il leur raconta aussi comment Don Quichotte, s'il avait une réponse favorable de Dulcinée, s'arrangerait pour le faire nommer empereur ou au moins roi, car ils étaient d'accord là-dessus. Lorsqu'il aurait accompli cela, il chercherait une femme convenable pour son écuyer parce que, à ce moment, il serait veuf. Le chevalier l'autoriserait à se marier avec une des suivantes de l'impératrice, l'héritière d'un vaste domaine sur la terre ferme, car les îles ne l'intéressaient plus maintenant.

Il débita tout cela avec tant de sérieux et si peu de bon sens, en s'essuyant de temps en temps le nez et la barbe, que l'étonnement des deux hommes se renforça. Ils pensaient que la folie de don Quichotte avait dû s'aggraver considérablement, ce qui avait conduit ce pauvre écuyer à délirer. Ils ne voulurent pas se fatiguer à briser ses rêves. Puisque sa conscience était toujours intacte, il valait mieux le laisser prendre des vessies pour des lanternes afin qu'ils puissent continuer à profiter de sa stupidité. Ils ajoutèrent que, le temps passant, il deviendrait certainement, comme il le disait, empereur ou au moins archevêque, ou un dignitaire d'un rang équivalent. À quoi Sancho répondit:

«Messieurs, si le hasard faisait de mon maître un archevêque et pas un empereur, que me donnerait-il? En fait, que donnent habituellement les archevêques errants à leurs écuyers?»

«D'habitude», répondit le curé, «il leur donne un salaire ou une paroisse; ils peuvent aussi les faire devenir sacristains, ce qui leur assure un revenu conséquent et régulier, et cela d'autant plus que leur ministère leur permet de gagner beaucoup d'argent.»

«Bien sûr», répondit Sancho, «mais l'écuyer ne doit pas être marié, et il doit aider le curé lorsque qu'il dit la messe. Pauvre de moi! Je suis un homme marié et illettré! Que m'arrivera-t-il si mon maître décide de devenir archevêque et pas empereur, comme le font d'habitude les chevaliers errants?»

«Ne vous en faites pas, mon cher ami», dit le barbier, «car nous l'engagerons, le pousserons et l'obligerons même moralement à devenir empereur, ce qui lui sera plus facile car il a plus de compétences dans le domaine de la guerre que dans celui de la religion.»

«C'est aussi mon point de vue», dit Sancho, «bien que je puisse vous affirmer qu'il est omniscient. Aussi, je vais demander à Dieu qu'il l'envoie dans un endroit où il gagnera plein de royaumes afin qu'il puisse me conférer plein de privilèges.»

«Vous êtes un homme sage», dit le curé, «et vous agirez en bon chrétien. Ce qui importe à présent, c'est d'élaborer un plan pour que votre maître arrête de faire la pénitence que vous avez décrite, qui est une entreprise inutile. Afin de réfléchir à cela, nous allons entrer dans cette auberge et manger quelque chose, car il est l'heure de dîner.»

Sancho leur dit d'entrer; lui préférait rester dehors. Il ajouta qu'il leur raconterait plus tard pourquoi il ne voulait pas mettre le pied dans cet établissement. Cependant, il

leur demanda de lui faire apporter quelque chose de chaud à manger, ainsi que de l'orge pour Rossinante. Les deux amis entrèrent, le laissant là. Peu de temps après, le barbier lui apporta de la nourriture.

Quand ils eurent examiné les moyens qu'il fallait employer pour atteindre leur but, le curé trouva un plan qui était en adéquation avec les idéaux de don Quichotte et les intentions auxquelles ils pensaient. Il dit au barbier qu'il voulait se déguiser en demoiselle errante; son ami essaierait, quant à lui, de faire semblant d'être un écuyer. Ensuite ils iraient là où se trouvait don Quichotte. La fille prétendrait être une demoiselle en détresse venue lui demander de l'aider, chose qu'un chevalier comme lui ne pouvait pas lui refuser. Il la suivrait dans un endroit où il redresserait un tort fait par un méchant chevalier. Elle le supplierait de ne pas lui demander d'enlever son voile, ni de l'interroger sur ses affaires, avant d'avoir redressé le tort fait par le méchant chevalier. Le prêtre pensait vraiment que don Quichotte accepterait d'aider la fille. De cette manière, ils arriveraient à le faire quitter ces montagnes et à le ramener chez lui, où ils essaieraient de trouver un remède à son étrange folie.

CHAPITRE XXVII.

Comment le curé et le barbier mirent en œuvre leur plan,
avec d'autres choses dignes d'être racontées
dans cette grande histoire.

Le barbier trouva que le plan du curé n'était pas mauvais; ils résolurent alors de le suivre. Ils demandèrent à la femme de l'aubergiste de leur prêter une jupe et des voiles; ils laissèrent pour gage la soutane neuve du curé. Le barbier se fit une grande barbe avec une queue de bœuf, rousse ou brun clair, dans laquelle l'aubergiste plantait son peigne. L'hôtelière leur demanda pourquoi ils voulaient toutes ces choses. Le curé lui décrivit en peu de mots la folie de don Quichotte et lui fit comprendre que ce déguisement servirait à le faire partir de la montagne où il était en ce moment. L'hôtelier et sa femme en déduisirent que ce fou avait été leur client: l'homme qui avait fait un baume et dont l'écuyer avait été lancé dans la couverture. Aussi, elle raconta au curé tout ce qui s'était passé chez eux, sans oublier l'incident que Sancho avait passé sous silence.

En bref, elle habilla très bien le prêtre. Elle lui donne une jupe en laine avec des bandes de velours noir de la largeur d'une main; les plis étaient d'une couleur différente. Le corsage était en velours vert; une bordure de satin blanc le rendait plus beau; ces vêtements étaient tellement démodés qu'ils semblaient dater de l'époque du roi Wamba. Le curé ne voulait pas que sa tête soit complètement couverte; il enfila donc un bonnet de nuit en lin matelassé et entoura son front avec un morceau de taffetas noir. Avec un autre morceau de tissu en soie, il confectionna un voile avec lequel il pouvait facilement cacher sa barbe et son visage. Par-dessus le tout, il enfonça son chapeau, qui était assez grand pour lui servir de parasol, et se drapa dans sa cape. Il se mit en amazone sur sa mule; le barbier monta également sur sa mule. Comme je l'ai déjà dit, sa barbe, qui était rousse ou brun clair, descendait jusqu'à sa ceinture, car elle avait été confectionnée avec la queue d'un bœuf brun.

Ils prirent congé de tout le monde, même de Maritornes, une brave fille, mais une grande pécheresse aussi, qui promit de réciter un chapelet pour que Dieu leur permette de connaître le succès dans cette entreprise si difficile et si chrétienne.

Dès qu'ils quittèrent l'auberge, le prêtre commença à penser que c'était une mauvaise idée d'être accoutré de la sorte puisque son devoir était de toujours montrer l'exemple: la fin ne justifiait pas les moyens! Aussi, il demande au barbier d'échanger de costume avec lui. Ce dernier serait la demoiselle en détresse tandis que lui serait l'écuyer: la dignité de sa fonction serait moins atteinte. Si le barbier n'était pas d'accord, il refuserait de suivre leur plan, même si le diable emportait don Quichotte.»

Sancho arriva à ce moment. Quand il les vit habillés de cette manière, il ne put s'empêcher de rire. Le barbier accepta de faire tout ce que le curé lui demanda. Pendant qu'ils échangèrent leurs costumes, le prêtre lui dit ce qu'il allait devoir dire au chevalier et comment il devrait se conduire afin qu'il puisse le convaincre et l'obliger à les suivre; il quitterait alors le lieu qu'il avait choisi pour faire son inutile pénitence. Le barbier répondit qu'il n'avait pas besoin d'informations parce qu'il savait ce qu'il devait faire. Il ne voulut pas se déguiser pour le moment, préférant attendre qu'ils fussent arrivés près de don Quichotte; il plia donc ses habits. Le curé ajusta sa barbe, et ils se mirent en route, guidés par Sancho Panza. Celui-ci leur raconta, chemin faisant, l'histoire concernant le fou qu'ils avaient rencontré dans la montagne. Cependant, il ne leur dit pas qu'il avait trouvé une valise qui contenait un petit trésor; il était stupide, mais pas assez stupide pour révéler ce qu'il devait cacher.

Le jour suivant, ils atteignirent l'endroit où Sancho avait éparpillé les petites branches servant de repères pour retrouver l'endroit où il avait laissé son maître. Il reconnut les repères. Il dit à ses amis que ce chemin menait à la montagne. Aussi, ils devaient enfiler leurs costumes puisque cela était la condition qui les aiderait à sauver son maître. En fait, ils lui avaient déjà fait remarquer qu'ils devaient se déguiser et se conduire de cette manière afin de libérer le chevalier du mode de vie nocif qu'il avait choisi. Ils insistèrent sur le fait qu'il ne devait pas révéler leur identité, ni dire qu'il les connaissait. Si don Quichotte lui demandait, ce qui arriverait probablement, s'il avait remis la lettre à Dulcinée, il répondrait qu'il l'avait fait. Il ajouterait que, puisqu'elle ne sait pas écrire, elle avait répondu de vive voix. Elle avait dit qu'elle insistait pour que son amoureux vienne la voir immédiatement; s'il refusait, elle cesserait de l'aimer. Grâce à tout cela et à ce qu'ils voulaient lui dire, ils étaient sûrs qu'ils l'aideraient à vivre mieux: il deviendrait vraisemblablement empereur ou roi. Quant à devenir archevêque, il n'y avait aucune raison de s'inquiéter de cela.

Sancho écouta très attentivement leurs propos et mémorisa tout. Il les remercia chaleureusement parce qu'ils conseilleraient à son maître de devenir empereur et non pas archevêque; il pensait toujours que les empereurs pouvaient accorder plus de privilèges à leurs écuyers que les archevêques errants. Il ajouta que ce serait une bonne idée s'il allait là-bas le premier, afin de le retrouver et de lui donner la réponse de sa bonne amie. Cela pourrait suffire à le persuader de partir; ils n'auraient alors plus à se préoccuper de ce problème. Ce que l'écuyer déclara semblait adapté à la situation. Aussi, ils décidèrent de l'attendre là jusqu'à ce qu'il revienne leur dire qu'il avait trouvé le chevalier.

Sancho s'enfonça dans la vallée, laissant ses deux amis dans une ravine traversée par un petit ruisseau tranquille. Elle était surplombée par d'autres falaises et quelques

arbres qui projetaient une ombre fraîche et agréable. C'était le mois d'août; il était trois heures de l'après-midi. Comme d'habitude, la chaleur était insupportable, ce qui rendait cet endroit encore plus agréable et attrayant qu'il ne l'était; ils pouvaient attendre ici le retour de Sancho, et c'est ce qu'il firent. Alors que les deux hommes se reposaient à l'ombre, ils entendirent une voix mélodieuse qui n'était pas accompagnée par des instruments de musique. Ils étaient vraiment surpris car ils ne s'attendaient pas à trouver quelqu'un qui chantât si bien dans ce endroit. On prétend que, dans les forêt et dans les champs, on peut tomber sur des bergers avec des voix divines; honnêtement, c'est très exagéré. Leur étonnement redoubla quand ils s'aperçurent que ces vers n'étaient pas rustiques, mais très sophistiqués, comme le prouve ce qui suit.

Qu'est-ce qui rabaisse mes possessions?
Le dédain.
Qu'est-ce qui augmente mon chagrin?
La jalousie.
Qu'est-ce qui met ma patience à l'épreuve?
L'absence.
Rien ne peut guérir
Ma maladie.
L'espoir, le dédain, la jalousie et l'absence
Sont en train de me tuer.

Quelle est la cause de cette douleur?
L'amour.
Qui est dérangé par mon bonheur?
Le hasard.
Qui est d'accord avec mon malheur?
Le ciel.
J'ai peur de mourir
De cette étrange maladie.
L'amour, le hasard et le ciel ont formé une alliance
Qui vise à me faire échouer.

Qu'est-ce qui peut améliorer mon sort?
La mort.
Qu'est-ce qui tire bénéfice de l'amour?
Le changement.
Qu'est-ce qui peut guérir la maladie d'amour?
La folie.
Il n'est pas sage
D'essayer de guérir la passion
Car les remèdes sont
La mort, le changement et la folie.

L'heure, le temps, l'isolement et la belle voix du chanteur émerveillèrent ceux qui l'écoutèrent. Ils s'arrêtèrent pour voir si la chanson allait reprendre. Lorsque le silence

eut duré un certain temps, ils résolurent de rechercher le chanteur à la voix magnifique. Alors qu'ils étaient sur le point de le faire, la voix recommença à chanter; ils s'arrêtèrent net. Ils entendirent la voix chanter le sonnet qui suit.

Sonnet.

Sainte amitié,
Tu laisses ton apparence sur le sol
Et voles vers l'empyrée,
Où les âmes bienheureuses demeurent.
Quand tu le voudras, dévoile la statue de la justice
Pour que nous puissions voir le visage de la personne
Qui nous envoie des cadeaux
Qui sont parfois dérangeants.
Ô amitié, quitte le ciel! Ne permets pas
Que l'imposture te ressemble,
Car elle détruit les bonnes intentions.
Si tu échouais,
Tu verrais le monde plonger, une fois encore,
Dans le chaos originel.

La chanson se termina avec un long soupir. Une fois encore, les deux hommes attendirent une nouvelle chanson. Lorsqu'ils réalisèrent que la musique s'était changée en gémissements et en sanglots, ils résolurent de découvrir qui était le pauvre homme qui chantait si bien et pleurait autant. Ils n'eurent pas à chercher longtemps: en passant la pointe de la falaise, ils aperçurent un homme dont l'apparence ressemblait à celle dépeinte par Sancho quand il leur avait raconté l'histoire de Cardénio. Lorsque cet homme les vit, il ne sauta pas en l'air; il resta immobile, la tête baissée. Il semblait être perdu dans ses pensées. Il ne leva pas la tête pour les regarder de nouveau.

Le prêtre connaissait déjà les mésaventures de Cardénio. Il put l'identifier grâce aux descriptions de Sancho. Comme il avait l'habitude de parler avec les gens, il s'approcha de lui, et, avec quelques arguments brefs mais pertinents, il essaya de le persuader d'arrêter de mener cette vie misérable. S'il restait ici, il pourrait mourir, ce qui était le plus grand de tous les malheurs. À ce moment là, Cardénio avait toute sa tête; il ne ressentait pas ces pulsions qui altéraient si souvent sa personnalité. Il était surpris de voir deux personnes habillées d'une manière si différente de celle adoptée par ceux qui fréquentaient ordinairement ces solitudes. Il fut encore plus surpris lorsqu'il les entendit lui parler de son histoire comme s'il la connaissait vraiment très bien (les arguments du prêtre le conduisirent à croire cela). Il leur répondit donc en ces termes:

«Messieurs, qui que vous soyez, je sais que Dieu, qui secourt les bons et aussi, assez souvent, les méchants, m'a envoyé ici, bien que je ne le mérite pas. Les gens ne connaissent pas cet endroit isolé. Certains d'entre eux m'ont fait comprendre, avec différents arguments très pertinents, que ce mode de vie est pure folie. Ils ont essayé de me persuader d'y renoncer afin d'avoir une vie plus agréable. Mais ils ne savent pas ce que je sais: si je résolvais ce problème, je rencontrerais de plus grandes difficultés encore. Vous devez me prendre pour un idiot ou pour un fou, ce qui est pire. Je pense

que je suis un fou car je crois que mes obsessions sont tellement puissantes qu'elles me conduiront en enfer. Je ne pourrai pas y échapper car je suis une pierre qui n'a ni raison ni conscience. Je commence à me rendre compte de cette vérité quand on me dit ce que je fais lorsque cette terrible folie s'empare de moi. Quand cela arrive, je regrette et maudis mon sort, ce qui est inutile. Je m'excuse pour mes actes délirants et donne la cause de mes tourments aux personnes qui veulent bien m'écouter. Comme ils sont sains d'esprit et connaissent l'origine du problème, ils ne sont pas surpris par les effets. S'ils ne peuvent pas améliorer la situation, au moins ils ne me blâment pas: ennuyés par mon assurance, ils finissent par me plaindre du fait de ma malchance. Peut-être que lorsque vous aurez entendu la description de ma douleur, vous ne prendrez pas la peine d'apaiser ce qui ne peut pas l'être.»

Les deux hommes voulaient l'entendre leur dire quel était la cause de son problème. Il le prièrent instamment de tout leur raconter, et il lui promirent de suivre ses instructions concernant la manière de l'aider et de le soulager.

Ensuite le pauvre homme commença à leur raconter sa triste histoire. Il répéta ce qu'il avait dit à don Quichotte et au chevrier peu de jours auparavant, lorsque, à cause de maître Élisabad et l'intolérance de don Quichotte concernant le décorum chevaleresque, il n'avait pas pu finir son histoire, comme on l'a vu. Heureusement, cette fois-ci, il était sain d'esprit: il avait l'occasion de la raconter jusqu'à la fin. Aussi, quand il dû réciter la lettre que don Fernand avait trouvé dans *Amadís de Gaule*, Cardénio dit qu'il la connaissait par coeur; il la récita de cette manière:

LUSCINDE À CARDÉNIO

Chaque jour je découvre vos qualités, ce qui me pousse à vous estimer davantage. Si vous voulez me relever de cette obligation sans nuire à ma réputation, vous pouvez le faire très facilement. Mon père vous connaît et il m'aime; sans s'opposer à ma volonté, il accédera à votre juste requête si vous m'aimez comme vous le dites et comme je le crois.

«Cette lettre m'engagea à demander la main de Luscinde, comme je vous l'ai déjà dit; elle conduisit également Fernand à croire qu'elle était l'une des femmes les plus intelligentes et éclairées de son temps. Elle fit naître en lui le désir de me détruire avant que mes espoirs fussent comblés. Je dis à don Fernand que le père de Luscinde attendait la demande officielle de mon père; je n'osais pas mentionner cette demande à mon père car j'avais peur qu'il ne donne pas son accord. Il connaissait sa pudeur, sa gentillesse et sa beauté et savait que ses qualités pourraient ennoblir n'importe quelle famille d'Espagne. Cependant, je croyais qu'il ne voulait pas que je me marie si vite: n'attendait-il pas la décision du duc Ricardo concernant mon futur? Finalement, je lui dis que je ne m'étais pas aventuré à parler à mon père à cause de ce problème et de beaucoup d'autres, que je craignais, bien que je n'arrivasse pas à les identifier. Il me semblait que mes souhaits ne pouvaient être réalisés. Don Fernand me dit qu'il parlerait à mon père afin de le persuader de parler au père de Luscinde. Ô ambitieux Marius! Ô cruel Catalina! Ô Sylla l'assassin! Ô fourbe Ganelon! Ô Vellido le traître! Ô vindicatif Julian! Ô avare Judas! Ô traître, cruel, vindicatif et perfide Fernand! Quelle méchanceté t'a fait cet infortuné? Ne t'a-t-il pas communiqué librement les secrets et les joies de son cœur?

Comment t'ai-je offensé? Quelles sont les choses que je t'ai dites et les conseils que je t'ai donnés qui ont terni ta réputation ou t'ont porté préjudice? Pourquoi est-ce que ce malheureux se plaint? Nous savons que lorsque la course des étoiles amène la malchance, elles tombent sur nous avec violence car elles viennent de très haut. Aucune compétence humaine ou force terrestre ne peut les arrêter. Don Fernand est une homme intelligent et illustre qui doit protéger mes intérêts. Il peut aller où il veut et avoir toutes les petites amies qu'il veut, sauf la mienne. Qui aurait pu croire que, comme le dit le proverbe, il irait jusqu'à me voler une brebis que je n'avais pas achetée? Mais laissons de côté ces considérations inutiles pour continuer à raconter ma triste histoire. Ainsi, ma présence empêchait Don Fernand d'exécuter son plan ignoble et déloyal. Il résolut de m'envoyer auprès de son frère aîné. Je devais lui demander de l'argent pour payer les six chevaux qu'il avait achetés afin de me faire partir et de manigancer son coup tordu plus facilement. Le jour où il me proposa de parler à mon père, il me demanda d'aller chercher l'agent. Aurais-je pu deviner qu'il me trahirait? Aurais-je pu même le supposer? Certainement pas! Aussi, je partis pour me rendre chez son frère; il avait fait une bonne affaire, ce qui me réjouissait. Cette nuit là, je dis à Luscinde que j'avais passé un accord avec don Fernand. J'ajoutai que j'étais sûr que nos désirs justes et légitimes seraient comblés. Aussi ignorante que moi de la trahison de don Fernand, elle me dit de retourner très vite à la maison parce que l'accomplissement de nos vœux ne prendrait pas plus de temps que le temps que prendrait mon père pour parler au sien. Je ne sais ce qui lui prit à ce moment-là, mais, lorsqu'elle dit cela, ses yeux se remplirent de larmes, et l'émotion l'empêcha de dire quoi que ce soit d'autre, même si, d'après moi, elle avait envie d'en dire plus sur cette affaire. J'étais étonné car je ne l'avais jamais vue réagir de cette manière. En effet, chaque fois qu'un heureux hasard ou ma débrouillardise nous permettaient de nous voir, nous parlions toujours d'une manière enjouée; nos conversations ne contenaient ni pleurs, ni soupirs, ni jalousie, ni soupçons, ni peur. Je me félicitais de mon sort parce que le ciel m'avait permis de devenir son petit ami. Aussi, je vantais sa beauté, ses mérites et son intelligence. Elle me retournait mes compliments: la femme amoureuse louait mes qualités, celles qui méritaient d'être distinguées. Nous parlions régulièrement de nos voisins et de nos connaissances. La chose la plus osée que je fis fut de prendre, presque de force, une de ses belles mains blanches, que j'approchai de mes lèvre, car les barreaux qui nous séparaient me permettaient de le faire. Quoi qu'il en soit, la nuit qui précéda le triste jour de mon départ, elle pleura, gémit, soupira et partit. J'étais déconcerté et choqué. En fait, le chagrin profond et soudain de Luscinde me surprenait. Afin de ne pas perdre espoir, je décidai de tout attribuer à la force de l'amour qu'elle me portait et à la tristesse ressentie par ceux dont les amoureux sont absents. Finalement, je partis. J'étais triste et pensif; mon esprit inquisiteur n'arrêtait pas de penser à des choses que je n'arrivais pas à identifier: cela annonçait les mésaventures qui m'attendaient. J'atteignis ma destination. Je remis la lettre au frère de don Fernand. Je fus bien reçu, mais on ne me renvoya pas ici tout de suite, ce qui me déplut. Il me demanda de rester huit jours entiers dans un endroit où le duc, son père, ne pourrait pas me voir, car don Fernand avait demandé à son frère de lui envoyer de l'argent sans que son père le sache. Toute cette histoire était inventée par ce traître de don Fernand. Puisque son frère avait l'argent, il pouvait m'autoriser à partir tout de suite. J'avais envie de désobéir à cet ordre parce que je ne pouvais pas passer autant de jours loin de Luscinde, cette dernière étant

particulièrement triste, comme je vous l'ai dit. Cependant, comme je suis un bon serviteur, je me résignai à obéir, bien que je susse que je le paierais cher. Au bout de quatre jours, un homme arriva avec une lettre pour moi; il me la donna; je reconnus l'écriture de Luscinde sur l'enveloppe: la lettre était d'elle. Ma main apeurée l'ouvrit. Je croyais que quelque chose d'important l'avait poussée à m'écrire pendant que j'étais en voyage, car lorsque j'étais près d'elle, elle le faisait rarement. Avant de la lire, je me renseignai sur l'identité de l'homme qui la lui avait donnée et sur la durée se son voyage. Il me répondit que, passant par hasard dans une rue de la ville vers l'heure de midi, une très belle dame l'avait appelé d'une fenêtre; elle pleurait; elle se dépêcha de lui dire:

'Monsieur, vous semblez être un chrétien. Aussi, je vous supplie de porter cette lettre, aussi vite que vous le pourrez, à l'endroit et à la personne qui sont écrits sur l'enveloppe. En faisant cela, vous rendrez un grand service à Notre-Seigneur. Afin que vous puissiez accomplir cette mission, vous prendrez ce que contient ce mouchoir.'

Ensuite l'homme ajouta: 'En disant cela, elle fit une boule avec un mouchoir et la jeta par la fenêtre; elle contenait cent réaux, cette bague en or et la lettre que je vous ai donnée. Aussitôt, sans attendre ma réponse, elle s'éloigna de la fenêtre, mais elle m'avait vu ramasser le mouchoir et la lettre et faire un signe de tête pour lui faire comprendre que j'obéirais à son ordre. La grosse somme d'argent que j'avais reçue, l'adresse qui confirmait votre identité et prouvait que vous étiez le destinataire, et les larmes de cette belle dame, me poussèrent à ne me fier à personne et à venir ici pour vous la remettre. Par ailleurs, cela fait seize heures qu'elle me l'a donnée, et, comme vous le savez, la distance est de dix-huit lieues.'

Le messager reconnaissant et qui venait d'arriver me dit tout cela. Alors que j'étais pendu à ses lèvres, mes jambes se mirent à trembler si fort que je pouvais à peine me tenir debout. J'ouvris la lettre et trouvai ceci:

'Don Fernand a tenu sa promesse. Pour sa satisfaction plus que pour mon bénéfice, il a parlé à votre père pour l'obliger à parler au mien. Sachez, monsieur, qu'il lui a demandé ma main. Puisque mon père considère qu'il est un meilleur parti pour moi que vous, il a accepté sa proposition avec une telle joie que les fiançailles doivent avoir lieu dans deux jours; ceci doit rester secret: le ciel et quelques serviteurs seront les témoins. Je suis effondrée. Je ne sais pas si vous viendrez ou non. Quoi qu'il en soit, je vous tiendrai au courant de la suite de cette affaire, laquelle vous permettra de savoir si je vous aime ou non. J'espère que vous recevrez cette lettre avant que l'homme qui est incapable de tenir ses engagements ne promette de se marier avec moi.'

Cela est le résumé de la lettre qui m'a persuadé de partir sur-le-champ. Je n'ai pas attendu de réponse, ni l'argent que j'étais supposé ramener, car je savais alors que ce n'était pas l'achat de chevaux mais son propre plaisir qui avait conduit don Fernand à m'envoyer chez son frère. Je lui en voulais et j'avais peur de perdre les privilèges que j'avais gagnés grâce à de nombreuses années de service et d'espoir. Tout ceci me persuada de revenir chez moi le jour suivant, qui était un moment idéal pour parler à Luscinde. J'arrivai en ville; personne ne me vit. Je laissai ma mule chez le brave homme qui m'avait apporté la lettre. Par chance, je vis Luscinde derrière la grille qui avait été le témoin de notre amour. *Je la rencontrai; nous nous rencontrâmes; ce fut une rencontre agréable; je rencontrai ses yeux; je rencontrai un problème:* qui peut se flatter de comprendre l'esprit confus et les hésitations d'une femme? Personne, bien sûr. Dès que Luscinde me vit, elle me dit:

‘Cardénio, je porte une robe de mariée. Le perfide don Fernand, mon cupide père et quelques serviteurs m’attendent dans le salon; ils assisteront plus à ma mort qu’à mon mariage. Ne vous en faites pas, mon ami; essayez juste d’être présent à ce sacrifice. Si mes argument ne peuvent empêcher cela, la dague que j’ai cachée ici poignardera les décisions définitives. Je vais me tuer et révéler au monde entier que je vous aime.’

J’étais alarmé; je pensais ne pas avoir le temps de lui répondre. Je déclarai:

‘Madame, puissent vos actes confirmer vos paroles. Vous portez une dague qui les pousse à vous croire; je porte une épée pour vous défendre ou me tuer si le sort n’est pas favorable.’

Je ne crois pas qu’elle pût entendre tous ce que je dis, car je les entendis lui dire de venir rapidement; le fiancé l’attendait et s’impatientait. Alors, la nuit de mon chagrin tomba; le soleil de ma joie se coucha; j’étais aveugle et perplexe. Tout d’abord, je ne pouvais pas entrer dans sa maison puisque je ne pouvais pas bouger. Ensuite, pensant à ce qui arriverait si je ne bougeais pas, je pris mon courage à deux mains et j’entrai. Je connaissais toutes les entrées et sorties de cette maison; la confusion secrète qui y régnait les empêcha de me remarquer. Je me cachai dans un recoin situé avant une des fenêtres du salon. Les rideaux étaient tirés: je pouvais voir tout ce qui se passait dans la pièce sans être vu. Mon cœur battait très fort. Je n’arrêtais pas de penser à toute cette histoire. J’étais assailli par tellement de pensées déplaisantes qu’elle ne peuvent ni ne doivent être rapportées. Il suffit que vous sachiez que lorsque le fiancé entra dans la salle, il portait ses vêtements habituels. Le garçon d’honneur était l’un des cousins germains de Luscinde; tous les gens, sauf les serviteurs, étaient des membres de la famille. Quelques instants après, Luscinde sortit d’un cabinet de toilette, accompagnée de sa mère et de deux demoiselles d’honneur. Elle était habillée comme une jolie fille de son rang: elle était aussi élégante et majestueuse qu’une princesse. Surpris et ébloui, je n’arrivais pas à distinguer les détails de son vêtement. Néanmoins, je remarquai les couleurs, qui étaient le rouge et le blanc, et l’éclat des pierreries et des joyaux qui ornaient sa chevelure et sa toilette. Ils étaient éclipsés par la beauté époustouflante de ses cheveux blonds, qui, plus que les pierres précieuses et les quatre candélabres qui éclairaient la salle, éblouissaient les spectateurs. Ô souvenir, ennemi mortel de ma paix intérieure! Pourquoi me montres-tu la beauté incomparable de mon ennemie adorée? Ne vaudrait-il pas mieux, ô mémoire cruelle, que tu me rappelles ce qu’elle fit? Ce mal me conduirait à me tuer puisque je ne peux pas me venger. Messieurs, j’espère que ces digressions ne vous fatiguent pas; mon chagrin n’est pas de ceux qui peuvent être décrits en peu de mots: je pense que chaque événement mérite un long développement.»

Le curé lui répondit que non-seulement ils ne se lassaient pas de l’entendre, mais qu’ils aimaient tous ces détails, qui méritaient la même attention que le fond même du récit.

«Dans ce cas, je vais continuer», dit Cardénio. «Dès qu’ils furent tous dans le salon, le curé du village entra, et, prenant les deux fiancés par la main, il prononça les formules habituelle. Il dit: ‘Mademoiselle Luscinde, voulez-vous prendre don Fernand, ici présent, pour votre légitime époux, comme l’ordonne notre sainte mère l’Église?’ Je passai toute la tête et le cou à travers les rideaux. Mes oreille inquisitrices et mon âme tourmentée attendirent la réponse de Luscinde, laquelle serait soit une condamnation à mort, soit une des conditions de ma survie. J’aurais dû oser sortir et crier: ‘Ah, Luscinde,

Luscinde! Regarde ce que tu fais. Tu m'es redevable du fait de ma gratitude; tu es à moi; personne d'autre ne peux devenir ton mari! Si tu disais oui, ma vie se terminerait! Ah, perfide Fernand, tu as volé mon bonheur et tu m'as tué! Que veux-tu? Que cherches-tu? En tant que chrétien, tu ne peux pas satisfaire tes désirs puisque Luscinde est ma femme et que je suis son époux.' Je suis un idiot! Maintenant que je suis loin et en sécurité, je n'arrête pas de me dire que j'aurais dû faire ce que je n'ai pas fait. Maintenant que je l'ai laissé voler mon joyau, je maudis le voleur que j'aurais puni si j'avais voulu le faire à la place de me plaindre. En bref, j'étais un idiot et un lâche: il n'est pas surprenant de voir mourir un fou repentant et déconcerté. Le curé attendait toujours la réponse de Luscinde, qui mit du temps à la lui donner. Je pensais qu'elle saisirait sa dague afin de défendre son honneur ou délier sa langue pour dire la vérité, ce qui m'arrangerait. Malheureusement, je l'entendis prononcer, d'une voix faible et tremblante: 'Oui, je le prends.' Don Fernand répéta la même phrase et lui mit l'alliance au doigt: le lien était indissoluble maintenant. Le marié s'approcha pour enlacer son épouse, mais elle posa la main sur son cœur et tomba évanouie dans les bras de sa mère. Je dois vous dire maintenant ce que je ressentis lorsque j'entendis ce oui qui se moquait des mes espoirs, révéla les mensonges de Luscinde et m'empêchait de récupérer le trésor perdu. Je me sentais impuissant. Le ciel m'avait abandonné. La terre qui me nourrissait était devenue ma pire ennemie. L'air m'empêchait de soupirer. L'eau interdisait à mes yeux de pleurer. Seul le feu devint plus fort: je brûlais de rage et de jalousie. L'évanouissement de Luscinde mit en émoi toute l'assemblée. Sa mère détacha son corsage pour qu'elle puisse respirer mieux et découvrit un papier cacheté que don Fernand saisit aussitôt. Il approcha un candélabre et le lut. Puis il s'assit sur une chaise et appuya sa joue sur sa main; il avait l'air pensif. Il ne fit pas attention à ce qu'ils faisaient pour que sa femme reprenne connaissance. Cette confusion m'encouragea à sortir en dépit du danger. S'ils m'avaient vu, j'aurais commis un crime barbare afin de leur faire comprendre que mes sentiments avaient le droit de punir le perfide don Fernand et la traîtresse évanouie. Cependant, mon sort, qui veut que j'endure de plus grands malheurs s'il y en a, s'arrangea pour je fusse sain d'esprit, une qualité qui m'a manqué depuis lors. Aussi, je décidai de ne pas me venger sur mes pires ennemis, ce qui aurait été une chose facile à faire puisqu'ils ne savaient pas que je me tenais en embuscade. Je préférais me punir à leur place. La peine était plus sévère que si je les avais tués, car une brève souffrance est plus supportable que celles qui durent toute une vie. Finalement, je sortis de cette maison et me rendis chez l'homme où j'avais laissé ma mule. Je la fis seller et, sans dire au revoir, je montai dessus et quittai la ville. Comme Loth, je n'osai pas me retourner pour la regarder. Je me retrouvai seul, au milieu de la campagne; la noirceur de la nuit m'enveloppa; le silence m'encouragea à exprimer ma colère. Je déliai ma langue et haussai le ton: je me mis à maudire Luscinde et Fernand pour exorciser la douleur causée par le mal qu'il m'avait fait. Je la traitai de fille cruelle, ingrate, fausse et, surtout, cupide, car la fortune de mon ennemi avait aveuglé sa volonté pour me la voler et la donner à un homme riche. Au milieu de cette explosion de haine, je trouvai des arguments excusant sa décision. Je pensais que cette jeune femme qui vivait retirée dans la maison de ses parents et qui avait l'habitude de leur obéir, avait accepté leur décision. Ils lui avaient demandé de se marier avec un charmant jeune homme riche et noble. Si elle avait refusé de leur obéir, les gens auraient pensé qu'elle était stupide ou amoureuse d'un autre homme, ce qui aurait terni sa réputation. Puis, j'imaginai une autre situation.

Si elle leur avait dit que j'étais son époux, ils lui auraient pardonné puisqu'ils auraient compris que son choix n'était pas mauvais. Avant d'accepter que don Fernand se marie avec elle, ils auraient examiné ma proposition, ce qui les aurait amenés à réaliser que j'étais le meilleur choix. Au lieu de se marier avec lui, elle leur aurait dit que je m'étais déjà marié avec elle; bien sûr, j'aurais soutenu sa demande. Enfin, je me convainquis que peu d'amour, peu de compréhension, beaucoup d'ambition et la folie des grandeurs lui avaient fait oublier les mots avec lesquels elle m'avait trompé et qui avaient nourri mes espoirs inébranlables et mes vertueux désirs. Agité et en me parlant de cette manière, je cheminai tout le reste de la nuit. À l'aube, je me trouvai sur un col; j'avançai durant trois jours; il n'y avait ni route ni sentier. Je m'arrêtai dans une prairie située d'un côté de cette chaîne de montagnes, mais je ne pourrais pas vous dire de quel côté. Je demandai à des bergers où je pourrais trouver, dans ces montagnes, le terrain le plus accidenté. Ils me répondirent que c'était là où nous nous trouvons maintenant. Aussi, je vins ici. Je voulais me tuer. En entrant dans cet endroit isolé, ma mule tomba, tuée par la fatigue et la faim. En fait, je crois qu'elle voulait se débarrasser d'une fardeau aussi inutile. J'étais à pied et épuisé; j'avais faim; personne ne m'aiderait et je n'avais pas prévu de chercher de l'aide. Je ne sais pas combien de temps je restai allongé par terre. Après un moment, je me réveillai. Je n'avais plus faim. Je vis des chevriers. Ces hommes m'avaient certainement donné de la nourriture et d'autres produits indispensables, car ils me racontèrent comment ils m'avaient trouvé. Ils décrivirent aussi mes extravagances, lesquels montraient clairement que j'avais perdu la tête. Depuis lors je sens que je ne suis pas toujours sain d'esprit. Parfois je suis tellement faible et malade que je fais mille choses folles, comme déchirer mes vêtement, hurler au milieu de ces solitudes, maudire mon sort et répéter inutilement le nom de mon ennemie adorée. Mes cris ont pour but de mettre fin à mon existence. Lorsque je suis de nouveau sain d'esprit, je suis tellement fatigué et couvert de bleus que je ne peux plus bouger. J'ai l'habitude de loger dans le tronc creux d'un chêne-liège, qui est assez large pour abriter ce misérable corps. Les bergers et les chevriers qui parcourent ces montagnes ont pitié de moi. Maintenant ils m'apportent de la nourriture; ils la mette le long des chemins et près des falaises où ils pensent que je pourrai la trouver en passant. Bien que je sois peut-être fou, les besoins primaires me montrent ce qu'est la nourriture et me poussent à la chercher et à l'accepter. Quand je suis sain d'esprit, on me dit que j'erre dans les montagnes et prends parfois la nourriture de force bien qu'on me l'offre; il s'agit des provisions que les bergers portent du village à l'endroit où leurs bêtes paissent. Je passerai le reste de ma vie étrange et misérable de cette manière, jusqu'à ce que le ciel décide d'y mettre un terme ou nettoie ma mémoire afin que j'oublie la beauté et la trahison de Luscinde, et le crime commis par don Fernand. S'il fait cela sans me tuer, je serai moins fou. S'il ne le fait pas, je lui demanderai de sauver mon âme, car mon esprit affaibli n'a pas le courage d'enlever mon corps de l'endroit désagréable où j'ai décidé de le mettre. Voilà, messieurs, la triste histoire de mes infortunes. Dites-moi si sa nature permet au conteur de la raconter avec moins d'émotion que vous m'avez vu exprimer. Ne vous fatiguez pas à essayer de me persuader ou de me conseiller de reconnaître l'efficacité du remède que la raison veut que j'emploie, car il sera aussi efficace qu'un médicament administré par un célèbre médecin à un patient qui refuse de le prendre. Je ne veux pas être en bonne santé puisque Luscinde n'est pas avec moi. Bien qu'elle fût ma fiancée, elle choisit de se marier avec un autre homme. J'aurais pu être heureux; laissez-moi être malheureux. Son

inconstance voulait éterniser mon malheur. Je veux ce dernier pour contenter sa volonté. Les générations futures comprendront qu'il me manquait ce que tous les hommes malheureux ont en abondance: ils se consolent avec le fait qu'ils ne peuvent pas être consolés. Ceci accroît mon malheur et ma douleur; je ne pense pas qu'ils disparaîtront quand je serai mort.»

Ici, Cardénio termina son long discours plein d'infortunes et d'amour. Le curé était sur le point de lui adresser quelques mots de consolation, mais il resta la bouche ouverte lorsqu'il entendit une voix pousser des cris à fendre l'âme. Ce qu'elle dit sera raconté dans la quatrième partie de cette histoire, car Cid Hamet Ben-Engéli, l'historien sage et appliqué, termina la troisième partie ici.

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE XXVIII.

La nouvelle et agréable aventure qui arriva au curé
et au barbier dans les mêmes montagnes.

Heureux et béni fut le jour du départ de l'audacieux chevalier don Quichotte de la Manche. Sa noble détermination l'a conduit à ressusciter la chevalerie errante moribonde. C'est pour cela que nous pouvons prendre plaisir à écouter aujourd'hui, dans cette époque qui a tellement besoin d'amusements, non-seulement son histoire véridique et charmante, mais encore les histoires et les épisodes qui ont été ajoutés; ils ne sont pas moins *plaisants, superb… superficiels* et vrais que l'histoire principale. *Le fil directeur, clair, biaisé, emmêlé, se démêla* lorsque le prêtre, qui était sur le point de dire une chose gentille pour réconforter Cardénio, entendit une voix qui cria:

«Ô mon Dieu, est-il possible qu'enfin j'aie trouvé un lieu qui puisse servir de sépulture cachée à ce corps lourd que je porte contre mon gré? Oui, je le crois, mais ces montagnes doivent rester isolées. Ces pics et ces buissons vont devenir me amis et m'être très utiles: ils vont me permettre de me plaindre au ciel, car aucun homme sur terre ne peut clarifier des situations compliquées, consoler ceux qui se plaignent et résoudre les problèmes.»

Le curé et ceux qui se trouvaient avec lui entendirent cette supplique. La voix semblait venir d'à côté, ce qui était le cas. Aussi, ils se mirent à rechercher le gémisseur. Ils n'eurent pas fait vingt pas qu'ils aperçurent un jeune homme, au détour du rocher. Il était assis au pied d'un frêne et portait des habits de paysan. Ils ne pouvaient pas voir son visage puisqu'il avait baissé sa tête pour se laver les pieds dans un ruisseau qui coulait là. Ils s'approchèrent tellement silencieusement que le jeune homme ne les entendit pas; celui-ci, d'ailleurs, se concentrait sur le lavage de ses pieds, lesquels ressemblaient à deux morceaux de cristal de roche blanc. Ils se détachaient sur un fond composé de galets de rivière. Ils s'émerveillèrent de la blancheur et de la beauté de ces pieds qui ne semblaient pas appartenir à un homme qui marchait sur les mottes de terre ou derrière une charrue tirée par des bœufs. Était-ce un paysan? Ils se rendirent compte

qu'ils ne l'avaient pas entendu. le curé, qui marchait devant, fit signe aux deux autres de s'accroupir et de se cacher derrière des rochers qui se trouvaient là. Ils firent tous cela en regardant attentivement ce que le jeune homme était en train de faire. Celui-ci portait une cape, serrée autour de la taille avec un morceau de tissu blanc. Il portait aussi un pantalon, des guêtres en tissus épais et marron, et une casquette marron. Ses guêtres étaient retroussées jusqu'à la moitié de ses jambes, lesquelles ressemblaient à de l'albâtre blanc. Quand il eut fini de laver ses pieds magnifiques, il les essuya avec le mouchoir qui se trouvait sous sa casquette: les spectateurs aperçurent alors son beau visage. Il était tellement beau que Cardénio murmura au curé:

«Puisque cette créature n'est pas Luscinde, elle ne peut pas être un être humain: c'est un ange!»

Le jeune homme ôta sa casquette et secoua sa tête vigoureusement; une masse de cheveux qui auraient pu rendre le soleil jaloux tomba sur ses épaules. Ils comprirent subitement que le jeune homme qui semblait être un paysan était une femme jeune et délicate, la plus belle femme que le prêtre et le barbier avaient jamais vue. Si Cardénio n'avait pas connu Luscinde, il l'aurait considérée comme le symbole de la beauté. Il affirma plus tard que seule Luscinde pouvait l'égaler. Ces longs cheveux blonds étaient si épais qu'ils couvraient ses épaules et le reste de son corps, à l'exception de ses pieds. Elle utilisait ses deux mains comme peigne. Ces pieds dans l'eau ressemblaient à deux morceaux de cristal blanc et ses mains dans ses cheveux, à de la neige compacte. Les trois hommes qui la regardaient étaient éblouis. Ils mouraient d'envie de connaître son identité.

Aussi, ils décidèrent de se montrer. Ils se mirent debout; le bruit engagea la belle jeune fille à lever la tête. Séparant avec ses deux mains les cheveux qui lui couvraient le visage, elle regarda d'où partait le bruit. Dès qu'elle eut aperçu ces trois hommes, elle se leva précipitamment. Effrayé et inquiète, elle ne prit pas le temps de se chausser et d'attacher ses cheveux; elle préféra saisir le baluchon qui se trouvait près d'elle et se mettre à courir. Après à peine six pas, elle tomba par terre: ses pieds délicats avaient été égratignés par les pierres coupantes. Les trois homme se dirigèrent vers elle. Le premier à parler fut le curé; il dit:

«Ne fuyez pas, madame. Les personnes que vous voyez ici ne veulent que vous servir. Vous ne devez pas vous enfuir car vos pieds ne le supporteront pas; ils ne vous permettront même pas de le faire.»

Surprise et déconcertée, elle ne dit pas un mot. Ils s'approchèrent d'elle; le curé la prit par la main et continua ainsi:

«Madame, vos cheveux montrent ce que vos vêtements cachent. Vous devez avoir de bonnes raisons pour cacher votre beauté sous un vêtement aussi ordinaire et venir dans un endroit aussi isolé, où nous vous avons trouvé par hasard. Si nous ne pouvons pas remédier à votre chagrin, nous pouvons au moins vous donner des conseils, car aucun tourment ne peut être, tant que la vie dure, si intense que celui qui en souffre refuse d'écouter des conseils bien intentionnés. Chère madame, ou cher monsieur, ou ce qu'il vous plaira d'être, essayez de maîtriser la peur que vous avez ressentie en nous voyant et renseignez-nous sur votre bonne ou mauvaise situation, car, en nous tous réunis ou chacun de nous pris séparément, vous trouverez une personne qui vous aidera à comprendre vos malheurs.»

Pendant que le curé disait cela, la jolie fille déguisée semblait être envoûtée. Sans remuer les lèvres ou dire un mot, elle les dévisagea comme un villageois à qui l'on montre subitement une chose étrange qu'il n'a jamais vue avant. Le curé continua, en utilisant des arguments qui avaient le même but, jusqu'à ce qu'elle soupire profondément et se mette à parler en disant:

«Puisque ces montagnes isolées n'ont pas pu me cacher et que mes cheveux détachés interdisent à ma langue de mentir, il serait inutile de prétendre être une personne que je ne suis pas. En fait, si vous me croyiez, ce serait plus par politesse que pour toute autre raison. Par conséquent, messieurs, je vous remercie pour votre offre, laquelle me force à accéder à votre demande. Cependant, j'ai peur que l'histoire de mes mésaventures vous remplisse de tristesse et de compassion, car vous ne pourrez ni améliorer ma situation ni me consoler. Vous savez que je suis une femme qui erre dans ces solitudes, habillée en berger: chose qui peut ternir la réputation de n'importe quelle femme. Puisque je ne veux pas être discréditée, je vais vous dire ce que je préférerais taire si je le pouvais.»

La jolie fille dit cela sans hésiter. Son éloquence et sa voix douce les conduisirent à admirer son intelligence et sa beauté. Ils répétèrent leur offre en la priant de tenir sa promesse. Elle n'avait pas besoin de se faire prier. Elle mit chastement ses chaussures, se fit un chignon et s'assit confortablement sur une grosse pierre. Les trois hommes l'entourèrent. En retenant ses larmes, elle se mit à raconter l'histoire de sa vie d'une voix calme et claire.

«En Andalousie, il y a un endroit qui appartient à un duc qui est un grand d'Espagne. Ce duc a deux fils. L'aîné, son légataire universel, est aussi honnête que son père. Quant au cadet, je ne sais pas de quoi il héritera, mais il est déjà aussi déloyal que Vellido et fourbe que Ganelon. Mes parents sont les vassaux de ce suzerain. Leur lignage n'est pas illustre, mais ils sont riches. Si la qualité de leur sang avait égalé leur fortune, ils auraient accompli leur rêve le plus cher et et je n'aurais pas eu peur d'être aussi malheureuse que je le suis aujourd'hui. Il se peut que mon malheur découle du leur: ils ne sont pas nobles. Cependant, leur statut social n'est pas assez bas pour qu'ils en aient honte, et il n'est pas assez haut pour me faire oublier que mon infortune vient de leur humble origine. En fait, ce sont des fermiers, des gens dont l'ascendance n'a jamais été souillée par l'addition de sang impur: tous leurs ancêtres étaient de vieux chrétiens. Leur richesse et leur somptueux train de vie font peu à peu croire aux gens que mon père est baron et même comte. Cependant, la noblesse et la richesse qu'ils estiment le plus est le fait d'être mes parents. Puisque je suis leur unique enfant et héritière, ils furent des parents aimants: je fus une des jeunes filles les plus choyées au monde. J'étais le miroir dans lequel ils se regardaient, leur bâton de vieillesse et raison d'être, laquelle était protégée par Dieu. Ma gentillesse reflétait la leur. J'étais la maîtresse de leurs cœurs et la véritable propriétaire de leurs biens. En fait, j'engageais ou renvoyais les domestiques; je m'occupais des semailles et des récoltes, des moulins à huile, des pressoirs, du bétail et des ruches: de tout ce que peut posséder un riche fermier comme mon père. Je gérais tout. J'étais le propriétaire et l'exploitant. J'étais très impliquée dans mon travail, ce qui réjouissait mes parents; aucun mot ne peut décrire cette réalité. Après avoir donné des ordres aux contremaîtres, aux valets de ferme et aux journaliers, mon temps libre était consacré à des activités auxquels les jeunes femmes peuvent et doivent se livrer: la couture, la broderie et le filage. Je changeais parfois d'activité afin de

fortifier mon caractère: je lisais un livre de dévotion ou je jouais de la harpe. L'expérience m'a appris que *la composition d'un bon compositeur peut arranger les esprits décomposés et même ranger leurs esprits dérangés.* Voilà quelle était la vie que je menais dans la maison de mes parents. Si je vous l'ai racontée avec autant de détails, ce n'est pas pour mettre en avant ma richesse. Je veux juste vous montrer que, bien que je ne sois pas responsable, ma situation s'est aggravée: mon bonheur s'est transformé en chagrin. J'étais enfermée dans la maison de mes parents, mais ma vie était bien remplie. Je ressemblais à une nonne: je pense que seuls les serviteurs pouvaient me voir. Quand j'allais à la messe, c'était toujours de bon matin. J'étais accompagnée par ma mère et par les femmes de la maisonnée. Mon visage voilé pouvait à peine voir le sol que mes pieds foulaient. Cependant, les yeux de l'amour, ou plutôt de l'oisiveté, lesquels sont plus perçants que ceux du lynx, m'aperçurent. Don Fernand, car c'est le nom du second fils du duc dont je vous ai parlé, était attiré par moi.»

Dès que Cardénio entendit le nom de don Fernand, il pâlit et se mit à transpirer. Le curé et le barbier, qui étaient en train de l'observer, craignirent qu'il n'eût une des crises qui le terrassaient parfois, au dire de certaines gens. Mais il ne fit que transpirer et dévisager la fille en restant debout. Il essayait de découvrir qui elle était. Sans le remarquer, elle continua ainsi:

«Comme il l'avoua plus tard, dès qu'il m'aperçut, il tomba follement amoureux de moi. Ces actions ultérieures confirmèrent sa déclaration. Comme je veux arriver plus vite à la fin de l'histoire de mes malheurs, je vais passer sous silence ce que fit don Fernand pour me faire comprendre qu'il m'aimait. Je veux juste dire qu'il soudoya tous mes serviteurs; il offrit aussi des cadeaux aux membres de ma famille. Dans notre rue, tous les jours il y avait des fêtes avec plein de gens joyeux; la nuit, la musique nous empêchait de dormir. Beaucoup de lettres d'amour remplies de passion et de propositions finirent dans mes mains. Elles contenaient plus de promesses et de vœux que d'arguments pertinents. Cependant, mon opinion était toujours la même. En fait, il me tapait sur les nerfs; j'en étais même arrivée à le regarder comme mon pire ennemi; tout ce qu'il faisait pour m'éblouir avait l'effet inverse. Je ne détestais pas sa courtoisie, ni ne la trouvais excessive. J'aimais être courtisée et admirée par un illustre gentilhomme. J'adorais lire ses remarques polies dans ses lettres. Vous voyez, les femmes, même lorsqu'elles sont laides, aiment entendre dire qu'elles sont belles. Ma modestie s'opposait à cela, d'autant plus que mes parents n'arrêtaient pas de me dire d'être prudente. Ils connaissaient bien les intentions de don Fernand, car il n'essayait pas de cacher ses sentiments. Mes parents me dirent que leur dignité et leur réputation dépendaient de ma chasteté et de ma gentillesse. L'inégalité de statut social entre don Fernand et moi les conduisit à penser que, en dépit de ses dires, il était plus concerné par son plaisir que par mon bien-être. Si je voulais m'opposer à ses fausses déclarations d'amour, ils me marieraient sur-le-champ à un homme de mon choix. Il devrait simplement être membre d'un des familles importantes de notre région: la fortune de mon père et ma bonne réputation me conduiraient à combler mes vœux. Les recommandations et promesses crédibles de mes parents fortifièrent ma résolution: je ne dis jamais rien qui pût lui faire croire qu'il pourrait atteindre son but. Cette distance, qu'il prit certainement pour du dédain, excita son désir sexuel; c'est le seul nom qui puisse décrire son état d'esprit. Si les choses avaient été comme elles auraient dû être, vous ne les connaîtriez pas aujourd'hui puisque je ne vous aurais pas rencontrés.

Finalement, il apprit que mes parents étaient sur le point de me marier à un autre homme afin de décevoir son espoir ou, tout du moins, me protéger. Cette nouvelle, ou ce soupçon, suffit pour lui faire faire ce que je vais vous raconter maintenant. Une nuit, j'étais seule dans mon appartement, sans autre compagnie que celle d'une femme de chambre. J'avais eu soin de bien fermer toutes les portes parce que je craignais que, d'une certaine manière, mais je ne savais pas comment, ma vertu allait être compromise. En dépit de ma pudeur et de ces précautions, il apparut devant moi, dans le silence et l'enfermement de ma chambre. J'étais tellement choquée que je n'arrêtais pas de le regarder, sans dire un mot; je crois qu'il ne m'aurait pas laissé le faire. Il s'approcha de moi et me prit dans ses bras; comme je vous ai dit, j'étais tellement choquée que je ne pouvais pas me défendre. Il se mit à me dire plein de choses mensongères en construisant une histoire qui était plausible: sa capacité à mentir m'étonna. Les larmes et les soupirs du traître rendaient ses mots et ses intentions crédibles. J'étais une fille malchanceuse qui se sentait seule parce qu'elle s'était rarement trouvée dans ce genre de situation. Aussi, je me mis à croire tous ces mensonges, mais ses larmes et soupirs feints m'interdirent d'éprouver de la pitié pour lui. Je retrouvai mon calme et trouvai le courage de lui parler, ce qui me surprit. Je lui dis: 'Monsieur, j'ai l'impression d'être dans les bras d'un lion féroce. Je veux me libérer de votre étreinte, mais n'espérez pas que je dise ou fasse des choses qui pourraient ternir ma réputation. Vous ne pouvez ni changez la nature des gens, ni le passé. Vous me tenez dans vos bras, mais mon âme est enchaînée à mes honorables désirs, lesquels sont très différents des vôtres, comme vous le verrez si vous essayer de les vaincre. Je suis votre vassale, pas votre esclave. Votre noble sang ne doit pas, ou ne devrait pas, vous donner le droit de déshonorer et de rabaisser mon humble sang. Bien que je sois une paysanne roturière, je suis aussi fière qu'un gentilhomme comme vous. Votre force ne me capturera pas; votre fortune ne m'impressionnera pas; vos paroles ne me tromperont pas; vos soupirs et vos larmes ne me feront pas changer d'avis. Si le mari choisi par mes parents possédait une des qualités que je viens d'énumérer, je lui obéirais tout le temps. Cette situation me déplairait, mais ma fierté respectée me pousserait à lui donner ce que vous essayer de prendre de force. Je vous ai dit tout cela afin de vous faire comprendre qu'un homme qui n'est pas mon légitime époux ne peut rien attendre de moi.' Ensuite le malhonnête gentilhomme répondit: 'Charmante Dorothée' -c'est le nom de cette femme malchanceuse- 'puisque c'est un problème essentiel, je vous promets de me marier avec vous. Que Dieu, qui surveille tout, et l'image de Marie, qui est ici, soient les témoins de cette véritable demande en mariage.'»

Quand Cardénio l'entendit dire que son nom était Dorothée, il blêmit encore plus. Cela le confortait dans son opinion. Il ne l'interrompit pas car il voulait connaître ce qu'il connaissait déjà: la fin de l'histoire. Il lui dit seulement :

«Madame, est-ce que Dorothée est votre nom? J'ai entendu une autre histoire sur une certaine fille appelée Dorothée. Il y a peut-être une relation entre ses malheurs et les vôtres. Mais continuez. Je vous dirai certainement des choses qui vous étonneront et vous attristeront.»

Dorothée entendit les remarques de Cardénio. Elle remarqua ses vêtements étranges et usés. Elle lui dit que s'il avait d'autres renseignements sur elle, il devrait les lui donner immédiatement, car, grâce à sa bonne étoile, elle pouvait supporter n'importe

quelle calamité. Selon elle, rien ne pouvait être pire que ce qu'elle avait subi jusqu'à maintenant.

«Madame», répondit Cardénio, «si mes suppositions étaient fondées, je vous dirais ce que je pense. Pour l'instant, vous n'avez pas besoin de les connaître.»

«Comme il vous plaira», dit Dorothée. «Je reviens donc à mon histoire. Don Fernand saisit une image sainte qui était dans la pièce et lui demanda d'assister à nos fiançailles. À grand renfort d'arguments percutants et de serments, il promit de devenir mon mari. Avant qu'il ne termine de parler, je lui demandai de bien réfléchir, car son père serait certainement fâché contre lui: je n'étais qu'une roturière et la fille d'un de ses vassaux. Il ne devait pas se laisser aveugler par ma beauté; elle n'était pas assez éclatante pour que son père excuse sa conduite. S'il m'aimait vraiment, il laisserait le destin me guider dans les limites de ma classe sociale, car lorsqu'il y a une mésalliance, le bonheur du début du mariage ne dure jamais longtemps. Je lui exposai toutes ces raisons et d'autres dont je ne me souviens plus, mais il ne changea pas d'avis: celui qui ne veut pas payer, ne remarque pas les problèmes quand il signe un contrat illégal. Ensuite, je me dis à moi-même: 'Je ne serai pas la première femme à devenir noble grâce au mariage, et don Fernand ne sera pas le premier homme à se marier avec une roturière à cause de sa beauté ou son aveugle passion, ce qui est plus probable. Puisque cette situation n'est pas exceptionnelle, je devrais accepter le privilège que le sort m'offre, même si son amour pour moi ne durait pas plus longtemps que le temps nécessaire à l'accomplissement de ses désirs. Après tout, je vais devenir son épouse d'une manière tout à fait légale. Si je le rejetais avec dédain, je sais qu'il atteindrait son but en utilisant la violence. Il me déshonorerait. Les gens ne sauraient pas que je n'ai rien fait de mal, et ils me critiqueraient. Quel genre d'argument pourrait faire croire à mes parents et à d'autres personnes que ce gentilhomme est entré dans ma chambre sans mon consentement?' Je n'arrêtais pas de penser à toutes ces questions et réponses. De plus, les serments de don Fernand, les témoins qu'il choisit, les larmes qu'il versa, sa gentillesse et son charme, lesquels étaient accompagnés par tant de preuves d'amour, concoururent à ma perdition, mais je ne m'en étais pas rendue compte. Ses qualités auraient pu conquérir n'importe quel coeur, même un coeur aussi libre et timide que le mien. Je convoquai ma servante pour qu'un témoin vivant sur terre rejoigne ceux qui habitent dans les cieux. Don Fernand répéta et confirma ses promesses; il prit de nouveaux saints à témoin; il se lança plein de sorts au cas où il ne tiendrait pas parole. Une fois encore, il pleura et soupira en me serrant encore plus fort dans ses bras; il n'avait jamais relâché son étreinte. La *jeune fille* qui me servait quitta le pièce; *je cessai d'en être une*; il devint un véritable traître et un barbare. Je suppose que le jour qui succéda à la nuit de mon malheur n'arriva pas aussi vite que don Fernand l'aurait souhaité, car quand un *désir* est satisfait, le premier *désir* est de *désirer* quitter l'endroit où le *désir désiré* a été satisfait. Je dis cela parce que don Fernand se dépêcha de me quitter. Grâce à ma servante, celle qui l'avait conduit à ma chambre, il sortit discrètement de la maison avant que le jour ne se lève. Quand il me fit ses adieux, il m'assura, avec moins de véhémence qu'à son arrivée, que ses bonnes intentions et serments étaient vrais et définitifs. Pour donner plus de poids à ses paroles, il enleva de son doigt un magnifique anneau pour le mettre au mien. Puis il partit; je ne sais pas si j'étais triste ou gaie; je peux simplement dire que j'étais confuse, pensive et presque hors de moi à cause de ce qui venait de se passer. Je n'eus pas le courage (ou j'oubliai) de

gronder ma servante pour avoir permis à don Fernand d'entrer dans ma chambre, ce qui était une véritable trahison; je ne savais pas si ce qui venait de m'arriver était bien ou mal. Au moment de son départ, j'avais dit à don Fernand que jusqu'à ce qu'il révèle toute l'affaire, il pouvait suivre la même procédure pour me rendre visite les nuits suivantes, puisque je lui appartenais maintenant. Cependant, il ne revint plus, si ce n'est la nuit suivante. Pendant plus d'un mois, je ne le vis ni dans la rue, ni à l'église. J'essayai en vain de le rencontrer; je savais uniquement qu'il n'avait pas quitté la ville et qu'il allait à la chasse; c'est un sport qu'il aimait beaucoup. Je me souviens que j'étais triste et stressée. Je commençai à douter de sa bonne foi. J'eus l'occasion de punir ma servante pour son impertinence. Je peux affirmer que je dus me retenir de pleurer et feindre la joie afin d'empêcher mes parents d'enquêter sur les causes de mon chagrin. Ainsi, je ne leur mentis pas. Néanmoins, la bienséance et les aimables discours cessèrent car je perdis toute patience et compris la signification de mes secrètes pensées. Ceci arriva parce que, quelques jours plus tard, j'appris que don Fernand s'était marié dans une ville voisine avec une jeune femme extrêmement belle; ses parents étaient des gens importants, bien qu'ils ne fussent pas si riches que cela: sa dot n'aurait pas dû lui permettre de contracter une alliance aussi prestigieuse. On disait qu'elle s'appelait Luscinde et que des choses extraordinaires s'étaient passées durant la cérémonie.»

Quand il entendit le nom de Luscinde, Cardénio plia les épaules, se mordit les lèvres et fronça les sourcils: deux rivières de larmes jaillirent de ses yeux. Dorothée ne s'arrêta pourtant pas; elle dit:

«J'entendis cette mauvaise nouvelle. Mon coeur ne s'arrêta pas de battre. En fait, il explosa; j'étais sur le point de courir dans les rues afin de dire à tout le monde comment j'avais été trahie, mais ma colère se calma quand je pensai au plan que j'exécuterais ce soir-là, à savoir mettre ces vêtements. Ils m'avaient été donnés par l'un des bergers musclés, comme les appellent les paysans. C'était un des serviteurs de mon père. Je lui avais raconté mes mésaventures; je lui avais demandé de m'accompagner jusqu'à la ville où était probablement mon ennemi. Il condamna mon audace et mon inconvenante détermination, mais il vit que je ne changerais pas d'avis. Aussi, il me proposa de m'accompagner jusqu'au bout du monde, comme il le dit. Je me dépêchai de mettre une robe, quelques bijoux et de l'argent dans un petit sac en lin, au cas où j'en aurais besoin. Dans le silence de la nuit, sans avertir ma perfide servante, je quittai la maison, accompagnée de mon serviteur et d'une tonne de suppositions. Je me dirigeai vers la ville, à pied. J'étais motivée par la volonté d'atteindre ma destination, même si je ne pouvais pas changer ce qui avait déjà été fait. Je voulais au moins me renseigner sur les motivations de don Fernand. J'arrivai à destination au bout de deux jours et demi. Lorsque j'entrai dans la ville, je demandai où était la maison des parents de Luscinde. La premier personne qui entendit la question me donna des informations que je ne voulais pas véritablement entendre. Il me dit où ils vivaient et ce qui s'était passé au mariage de leur fille, une chose si bien connue dans toute la ville que les gens se rassemblaient dans les rues pour en parler. Il me dit que la nuit où fut célébré le mariage de don Fernand avec Luscinde, celle-ci promit d'être sa femme et s'évanouit aussitôt! Il déboutonna son corsage pour lui permettre de mieux respirer et trouva une lettre. Elle était de la main même de Luscinde; elle déclarait qu'elle ne pouvait pas être sa femme car elle appartenait à Cardénio. L'homme m'assura que ce dernier était un citoyen important de la même ville; elle avait dit oui à don Fernand afin d'obéir à ses parents. En bref, suivant

la lettre, elle voulait se tuer après la cérémonie; elle expliquait aussi pourquoi. Sa déclaration fut confirmée par un poignard qu'on trouva caché sous ses habits. Don Fernand pensa que Luscinde l'avait insulté, rabaissé et moqué. Aussi, avant qu'elle ne reprît ses esprits, il saisit la dague et essaya de la poignarder. Il aurait réussi à le faire si les parents de la mariée et les invités ne l'en avaient pas empêché. Don Fernand partit immédiatement. Luscinde ne revint à elle que le lendemain. Elle dit à ses parents qu'elle était la véritable épouse de Cardénio, l'homme dont je viens de parler. J'appris que Cardénio assistait au mariage. Lorsqu'il réalisa qu'elle était mariée, ce qui était une parfaite incongruité, le désespoir le poussa à quitter la ville. Néanmoins, il écrivit une lettre dans laquelle il expliquait comment elle l'avait trompé; il ajouta qu'il avait décidé de se retirer dans un endroit où personne ne le trouverait. Tous les habitants de la ville connaissaient l'histoire; ils n'arrêtaient pas d'en parler, d'autant plus qu'ils apprirent que Luscinde avait quitté la ville et la maison de ses parents: elle avait disparu! Ses parents étaient paniqués: ils ne savaient que faire pour la retrouver. Tout ceci me redonna espoir; l'absence de don Fernand était plus encourageante que son mariage puisque mon problème pouvait être réglé. J'en déduisis que le ciel avait annulé le deuxième mariage afin de lui faire comprendre qu'il était enchaîné au premier: en tant que chrétien, son âme était plus importante que l'étiquette. Je n'arrêtais pas de penser à tout cela, ce qui me rasséréna, bien que personne ne pût me consoler. J'inventai des espoirs distants et faibles afin de pouvoir vivre une vie que j'abhorre à présent. J'étais en ville. Je ne savais pas quoi faire puisque don Fernand n'était pas là. J'entendis un crieur public annoncer qu'une grosse récompense serait donnée à la personne qui me retrouverait. Il signala mon âge et décrivit les vêtements que je portais. Il ajouta que je m'étais enfuie avec mon valet de chambre. Il avait sali ma réputation, ce qui m'attristait, car il avait rapporté ma fuite; il avait également ajouté que j'étais partie avec un subalterne qui n'était pas digne de mon amour. Dès que j'entendis le crieur public, je quittai la ville avec mon serviteur, dont la loyauté s'émoussait déjà. Cette nuit-là, nous arrivâmes dans un endroit très isolé de ces montagnes. Comme le dit l'expression, un malheur en appelle un autre, et la fin d'un problème est généralement le début d'un problème encore plus grand: je me trouvais dans cette situation. En fait, mon serviteur, qui, jusque-là, avait été fidèle et fiable, réalisa qu'il était seul avec moi. Sa cruauté, plus que ma beauté, le poussa à profiter de la situation: une femme seule dans un endroit très, très isolé! Le jeune homme effronté ne craignait pas Dieu, et il ne me respectait pas; c'est pour cela qu'il essaya de me séduire. Je le blâmai vigoureusement pour ses propositions indécentes; il arrêta d'argumenter, ce qui avait été sa première technique d'approche, et se mit à utiliser la violence. Mais le ciel, qui est juste et récompense toujours les bonnes intentions, vint à mon secours. Avec le peu de force que j'avais et sans trop de peine, je réussis à le pousser dans un ravin, où je le laissai; je ne sais pas s'il était mort ou vif. Ensuite, bien que je fusse fatiguée et terrifiée, je me dépêchai de disparaître dans ces montagnes. Je voulais me cacher de mon père et de ceux qu'il avait envoyés à ma poursuite. C'est ce désir qui m'avait poussé à venir ici, mais je ne me souviens plus de la date. Je rencontrai alors un éleveur, lequel m'offrit du travail et me conduisit au cœur de ces montagnes, où j'ai travaillé comme berger jusqu'à maintenant. J'ai fait mon possible pour rester dehors, dans les alpages, afin de cacher la chevelure que vous avez vue par hasard. Cette précaution fut inutile: mon maître découvrit que je n'étais pas homme. La mauvaise idée de mon serviteur lui traversa l'esprit. Comme le

sort ne fournit pas toujours un remède avec la mésaventure qu'il impose, je ne trouvai pas de précipice ou j'aurais pu faire *baisser* ses pulsions sexuelles, lui faire *baisser* la tête et l'obliger à *s'abaisser* devant moi, comme je l'avais déjà fait. Aussi, la meilleure solution était de le laisser ici et de me cacher de nouveau dans ces montagnes; je ne voulais pas me disputer avec lui. Comme je l'ai dit, je revins ici pour chercher un *coin* où il n'y aurait pas de *regards en coin.* Pour atteindre ce but, je supplierais Dieu de prendre en pitié cette pauvre jeune femme et de régler ses problèmes ou de la laisser vivre dans cet endroit isolé, oubliée de tous. Cette fille innocente ne méritait pas d'être critiquée par les méchantes commères de son village ou d'ailleurs.»

CHAPITRE XXIX.

L'intelligence de Dorothée, et d'autres
choses très intéressantes et amusantes.

«Messieurs, telle est la véritable histoire de ma triste vie. Les soupirs et paroles que vous avez entendus et les larmes qui coulèrent de mes yeux auraient pu être plus nombreux. La nature de mon malheur interdit toute consolation puisqu'il est impossible de remédier à cette situation. Je vous demande de me donner des conseils, ce qui est une chose que vous pouvez et devriez faire. Selon vous, où pourrai-je passer le reste de ma vie sans avoir constamment peur d'être découverte par ceux qui me recherchent? Mes parents m'aiment beaucoup, ce qui m'assure qu'ils ne me rejetteront pas. Cependant, j'ai honte de les rencontrer, car la situation n'est pas celle qu'ils espéraient. Aussi, je préfère me cacher jusqu'à ma mort plutôt que de les laisser regarder un visage qui ne peut plus montrer la décence qu'ils attendent.»

Elle se tut et rougit, ce qui prouvait qu'elle avait honte. On voyait autant de pitié que d'émerveillement dans les yeux des gens qui l'avaient écoutée. Alors que le curé était sur le point de la conseiller et de la consoler, Cardénio s'avança vers elle pour lui dire:

«En fait, madame, vous êtes la belle Dorothée, la fille unique du riche Clénardo.»

Dorothée fut surprise d' entendre le nom de son père et de voir l'allure plébéienne de celui qui venait de parler; j'ai déjà fait remarquer que Cardénio était vêtu de haillons. Dorothée lui dit:

«Qui est l'homme qui connaît le nom de mon père? Si je ne m'abuse, je n'ai pas mentionné son nom lorsque j'ai raconté ma triste histoire.»

«Comme vous l'avez dit», répondit Cardénio, «selon Luscinde, je suis son mari; je suis le malheureux Cardénio. La conduite inqualifiable de l'homme qui vous a blessée m'a mis dans l'état dans lequel vous me voyez aujourd'hui: déguenillé, à moitié nu, seul et, ce qui est pire, fou, sauf quand le ciel me guérit pendant un court instant. Dorothée, j'étais présent lorsque don Fernand fit toutes ces méchancetés, et j'ai entendu Luscinde prononcer le oui fatal qui fit d'elle son épouse. Je n'ai pas osé la regarder lorsqu'elle perdit connaissance puis écouta l'homme qui lut la lettre qu'il avait trouvée sous son corsage, car mon âme ne pouvait pas supporter tant de malheurs. Je me sentais impuissant. Je quittai la maison en laissant une lettre à mon hôte. Je le priai de la remettre en main propre à Luscinde. Ensuite, je vins dans cet endroit isolé pour y passer le reste de ma vie, laquelle était devenue ma pire ennemie; je la détestais. Le sort

n'a pas voulu me tuer; il s'est contenté de me rendre fou; est-ce qu'il a essayé de m'empêcher de vous rencontrer? Puisque je crois que votre histoire est vraie, le ciel a peut-être prévu des épisodes qui dépasseront nos attentes. Luscinde ne peut pas épouser don Fernand parce qu'elle m'appartient; selon elle, don Fernand ne peut pas l'épouser parce qu'il vous appartient; par conséquent, nous avons le droit d'espérer que le ciel nous restitue ce qui est à nous, puisque ces choses existent, qu'elles sont en bon état et qu'elles n'ont pas été perdue! Puisque nous pouvons espérer cela, ce qui n'est ni un rêve inaccessible ni une hallucination, je vous prie, madame, de changer d'opinion. Moi, je le ferai. Le futur ne sera pas ingrat avec nous. En tant que gentilhomme et que chrétien, je vous jure que je ne vous quitterai pas avant que vous ne vous soyez mariée avec don Fernand. Si mes arguments n'arrivent pas à lui faire comprendre qu'il vous doit beaucoup, ma qualité de gentilhomme me conduira à le provoquer en duel à cause du mal qu'il vous a fait. Je ne tiendrai pas compte du mal qu'il m'a fait car c'est le ciel qui se vengera, ce qui me permettra de résoudre vos problèmes terrestres.»

Cardénio arrêta de parler. L'opinion que Dorothée avait de lui était en train de s'améliorer. Elle ne savait pas comment le remercier pour son offre généreuse. Elle essaya de lui baiser les pieds, mais Cardénio l'en empêcha. Le prêtre se mit à parler. Il approuva les suggestions de Cardénio. Puis il leur demanda, leur conseilla et les persuada de l'accompagner jusqu'à son village, où ils pourraient leur donner les choses qui leur manquaient et où ils pourraient planifier comment ils trouveraient don Fernand et ramèneraient Dorothée chez ses parents. Ils auraient pris d'autres arrangements s'ils l'avaient jugé nécessaire. Cardénio et Dorothée le remercièrent et acceptèrent son offre.

Le barbier, qui jusque là avait écouté sans rien dire, fit aussi un beau discours. Avec autant de bonne volonté que le curée, il proposa de les aider de toutes les manières possibles. Par la même occasion, il leur raconta brièvement pourquoi son ami et lui étaient ici; il décrivit l'étrange folie de don Quichotte et dit qu'ils attendaient son écuyer: il était parti le chercher. Cardénio se rappela alors, comme si cela avait été un rêve, du démêlé qu'il avait eu avec don Quichotte. Il raconta l'incident aux autres, mais il n'indiqua pas le motif de la dispute.

Ils entendirent des cris. Le curé et le barbier reconnurent la voix de Sancho Panza. Ne les ayant pas trouvés à l'endroit convenu, il les appelait à tue-tête. Ils allèrent tous à sa rencontre. Ils lui demandèrent ce qui était arrivé à don Quichotte. Il leur répondit qu'il ne portait qu'une chemise lorsqu'il le trouva. En pensant à sa bien-aimée, le chevalier affamé, squelettique et jaune n'arrêtait pas de soupirer. Sancho avait dit à son maître que Dulcinée lui avait ordonné de quitter cet endroit afin d'aller au Toboso, où elle l'attendait. Il avait répondu qu'il ne voulait pas apparaître devant *Sa Très Gracieuse Majesté* puisqu'il n'avait pas encore fait les prouesses qui le rendraient digne de mériter sa gentillesse. Si cette situation durait encore un peu, son maître ne deviendrait vraisemblablement pas empereur, comme c'est la coutume, ni même archevêque, qui est l'emploi le plus humble qu'il puisse accepter. Aussi, Sancho leur demanda de faire quelque chose pour le pousser à partir de cet endroit.»

Le prêtre répondit à Sancho qu'il ne devait pas s'inquiéter car ils sauveraient le chevalier contre sa volonté. Ensuite, il exposa leur plan à Cardénio et à Dorothée. Ils espéraient résoudre son problème ou, au moins, le ramener chez lui. Dorothée dit qu'elle pouvait jouer le rôle de la demoiselle en détresse mieux que le barbier. De plus, elle possédait les vêtements qui lui permettraient d'être une demoiselle crédible. Tout

ce qu'ils avaient à faire, c'était de la laisser agir; elle ferait tout ce qui était nécessaire pour exécuter leur plan parce que, ayant lu beaucoup de livres de chevalerie, elle savait comment les jeunes femmes se comportaient lorsqu'elles demandaient l'aide de chevaliers errants.

«À la bonne heure», s'écria le curé; «nous devons donc exécuter notre plan. Nous avons vraiment de la chance puisque le hasard à ouvert, sans prévenir, la porte conduisant à la solution de votre problème, ce qui va nous faciliter la tâche.»

Dorothée ouvrit son petit sac pour prendre une robe en laine fine et une écharpe en tissu fin et vert. Elle prit un collier et d'autres bijoux dans un petit coffret. Elle s'habilla en deux coups de cuillère à pot; elle ressemblait à une riche aristocrate. Elle leur dit qu'elle transportait toutes ces choses et d'autres pour s'en servir en cas de besoin, mais elle n'avait pas encore eu l'occasion de les utiliser. Ils étaient tous émerveillés par sa grâce, son charme et sa beauté. Ils comprenaient bien que don Fernand était un idiot puisqu'il avait dédaigné tant de beauté. Sancho Panza était celui qui l'admirait le plus. Il lui semblait, ce qui est vrai, qu'il n'avait jamais vu une créature aussi ravissante. Aussi, il demanda avec empressement au curé qui était cette si charmante dame et ce qu'elle cherchait dans cet endroit isolé.

«Sancho, mon frère», répondit le curé, «cette belle dame n'est rien moins que la glorieuse héritière, en ligne directe et masculine, de l'impressionnant royaume de Singesingeant. Elle est venue ici pour demander à votre maître de lui faire une faveur: redresser un tort que lui a fait un méchant géant. Considérant que tous les habitants de la terre savent qu'il est le plus grand des chevaliers, cette princesse a quitté la Guinée pour le rencontrer.»

«Heureuse recherche et heureuse trouvaille!», s'exclama Sancho. «Ce serait encore mieux si mon maître arrivait à redresser ce tort en tuant cette saleté de géant que vous venez de mentionner. Il le tuera s'il le trouve, à moins que ce ne soit un fantôme, car il ne peut pas battre les spectres. Mon père, il y une chose parmi d'autres que je dois vous dire. Je crains que mon maître ne veuille devenir archevêque. Aussi, pourriez-vous lui conseiller de se marier avec cette princesse? Cela l'empêcherait de devenir un religieux, ce qui le conduirait à conquérir un empire et à me donner un royaume. J'ai bien examiné le problème et je suis arrivé à la conclusion que je ne tirerai pas profit de son nouveau statut religieux. En fait, je suis marié: l'Église n'emploie pas des gens comme moi. Un homme avec une femme et des enfants à besoin d'une dispense pour faire partie de l'Église et recevoir de l'argent. Ce serait une entreprise sans fin d'essayer d'obtenir cette dispense. Monsieur, mon maître doit se marier avec madame… je ne peux pas l'appeler par son nom parce que je ne la connais pas.»

«Elle s'appelle», précisa le curé, «madame la princesse Guenon de Singesingeant. Puisque son royaume s'appelle Singesingeant, elle a pris le nom de son royaume.»

«C'est logique», répondit Sancho, «car j'ai vu beaucoup de gens utiliser le nom de l'endroit où ils étaient nés, s'appelant Pedro de Alcalá, ou Juan de Úbeda, ou Diego de Valladolid. Ils doivent avoir la même coutume en Guinée. Aussi, ces reines prennent le nom de leur royaume.»

«Ce doit être le cas», répondit le curé. «Quant au mariage avec la princesse, je ferai de mon mieux pour influencer votre maître.»

Cette promesse satisfit Sancho. Le prêtre était étonné par sa naïveté et par le fait que la folie de son maître le faisait délirer lui aussi: Sancho était convaincu que don Quichotte deviendrait empereur un jour.

À ce moment-là, Dorothée était assise sur la mule du curé et le barbier avait déjà attaché la barbe en poil de bœuf à son visage. Ils dirent à Sancho de les conduire où se trouvait don Quichotte. Ils l'avertirent qu'il ne dît pas qu'il connaissait le curé et le barbier, car s'il ne les reconnaissait pas, ils pourraient le convaincre de ne pas devenir empereur. Cependant, ni Cardénio ni le curé ne voulurent les accompagner; le premier craignait que don Quichotte ne se souvienne de leur dispute; le second pensait que sa présence n'était pas nécessaire. Aussi, ils laissèrent les autres passer devant et les suivirent à pied, sans se presser. Le curé ne manqua pas de rappeler à Dorothée ce qu'elle devait faire. Elle répondit qu'ils n'avaient pas à se soucier de cela, car elle suivrait leurs instructions à la lettre, comme c'était prescrit et décrit dans les livres de chevalerie.

Après avoir fait environ trois quarts de lieue, ils trouvèrent don Quichotte; il était dans un endroit entouré de beaucoup de montagnes. Il était habillé, mais il ne portait pas son armure. Dorothée le vit; Sancho lui assura que cet homme était don Quichotte; elle donna un petit coup de cravache à son palefroi.

Le barbier barbu les suivit. Ils s'approchèrent du chevalier. Puis l'écuyer sauta de sa mule afin de prendre Dorothée dans ses bras. Il lui fut alors facile de mettre pied à terre. Elle alla s'agenouiller devant don Quichotte. Bien que celui-ci fît de son mieux pour la relever, elle resta agenouillée et lui parla de la sorte:

«Je ne me lèverai pas d'ici, ô valeureux et vigoureux chevalier, avant que votre gentillesse et votre courtoisie ne m'accordent une faveur dont vous tirerez bénéfice, ainsi que la demoiselle la plus blessée et inconsolable que le soleil ait éclairée jusqu'à présent. Si la force de vos bras correspond à ce que les gens disent sur votre compétence, vous êtes obligé d'aider cette pauvre fille et de résoudre ses problèmes, car, attirée par votre nom célèbre, elle est venue d'une terre lointaine.»

«Je ne dirai pas un mot, belle dame», dit don Quichotte, «et je ne vous écouterai pas avant que vous ne vous leviez.»

«Monsieur, je ne me lèverai pas», répondit la demoiselle affligée, «à moins que votre gentillesse ne m'accorde d'abord la faveur que je vous demande.»

«Je vous l'accorderai», dit don Quichotte, «à condition qu'elle ne lèse ni mon roi, ni mon pays, ni la dame qui a enchaîné mon coeur.»

«Monsieur, je ne leur ferai pas de mal», répondit la demoiselle affligée.

Sancho se rapprocha de don Quichotte et lui murmura:

«Monsieur, vous pouvez lui accorder cette faveur car ce sera une tâche facile: vous n'aurez qu'à tuer un géant! De plus, c'est une femme importante: c'est la princesse Guenon de Singesingeant, reine du grand royaume de Singesingeant, en Éthiopie.»

«Cela n'a aucune espèce d'importance», dit don Quichotte. «Je suivrai les règles de la chevalerie et ne ferai que ce que me dictera ma conscience.»

En se tournant vers la demoiselle, il ajouta:

«Levez-vous, jolie madame. Je vous accorde ce que vous voulez.»

«Dans ce cas», dit la jeune femme, «je vous prie, ô magnifique héro, de bien vouloir me suivre. Promettez-moi que vous n'accomplirez aucune autre tâche et ne

partirez pas en mission avant d'avoir puni le traître qui, violant toutes les lois humaines et divines, a conquis mon royaume.»

«Je vous le promets», déclara don Quichotte. «Madame, vous pouvez vous réjouir et être optimiste, car, avec l'aide de Dieu et de mes bras musclés, vous récupérerez bientôt votre grand et ancien royaume, et vous vous assoirez sur votre trône en dépit des gens désordonnés qui vous ont refusé ce privilège. Alors, mettons-nous au travail: il ne faut jamais remettre au lendemain ce que l'on peut faire le jour même.»

La pauvre fille insista pour lui baiser les mains, mais don Quichotte, qui était un gentilhomme courtois et éduqué, refusa. À la place, il l'aida à se relever et l'enlaça avec beaucoup de gentillesse et de politesse. Puis il ordonna à Sancho de s'occuper des sangles de Rossinante et de lui apporter son armure, qui était attachée comme un trophée à une branche d'arbre. L'écuyer obéit: il serra les sangles du cheval, décrocha l'armure et aida son maître à la mettre. Quand le chevalier vit qu'il était prêt, il dit:

«Allons-y; Dieu veut que nous aidions cette dame importante.»

Le barbier était toujours à genoux. Il essayait de ne pas rire et de ne pas laisser glisser sa barbe. Si elle était tombée, ils n'auraient pas pu atteindre leur but légitime. Il entendit don Quichotte offrir ses services à la princesse et le vit se préparer pour entreprendre sa tâche; il se leva et prit l'autre main de la dame. Ensuite le chevalier enfourcha Rossinante et le barbier s'assit confortablement sur sa monture. Étant obligé de marcher, Sancho se mit à penser à l'âne gris qu'il avait perdu: il en avait tellement besoin. Toutefois, il prit son mal en patience parce qu'il était convaincu que son maître était sur le point de devenir empereur, car il se marierait certainement avec cette princesse et deviendrait au moins roi de Singesingeant. Une seule chose le chagrinait: ce royaume était en Afrique noire. Aussi, tous ses vassaux seraient des noirs. Il imagina une solution et se dit à lui-même:

«La couleur de leur peau n'a pas d'importance. J'emmènerai mes vassaux en Espagne, et je les échangerai contre du cash. Grâce à cet argent, je pourrai m'acheter un titre ou un office, ce qui me permettra de vivre confortablement. Je suis compétent et intelligent: je peux vendre trente ou dix mille vassaux en deux coups de cuillère à pot. Pardieu, petits ou grands, j'essaierai de tous les vendre. Je transformerai ces hommes noirs en pièces d'or et d'argent. Venez ici, les copains! Je suis un homme marrant, vous savez!»

Ces pensées le réjouirent. Il oublia qu'il était en train de faire quelque chose qu'il n'aimait pas: marcher. Cardénio et le curé les regardaient de loin. Il avaient besoin d'un prétexte pour rejoindre les autres. Le curé était un homme intelligent: il trouva vite une solution. Il prit une paire de ciseaux qui était rangée dans un étui, tailla avec beaucoup de soin la barbe de Cardénio et lui donna une cape marron et un manteau noir. Le religieux ne portait plus qu'un pantalon et une chemise. L'apparence de Cardénio avait totalement changé: il n'aurait pas reconnu sa propre image dans un miroir. Les autres avaient avancé pendant qu'ils se déguisaient, mais ils atteignirent la route principale avant eux, car les buissons et le terrain rocailleux handicapaient ceux qui étaient à cheval. Ayant gagné la plaine, il s'arrêtèrent à l'entrée du col. Dès que don Quichotte et ses compagnons apparurent, le prêtre se mit à observer le chevalier de loin; son expression montrait qu'il l'avait reconnu. Il le regarda de cette manière pendant un certain temps. Ensuite, il se dirigea vers lui, les bras grand ouverts.

«Quelle chance!», s'écria-t-il, «je suis content de rencontrer le meilleur des chevaliers, mon compatriote don Quichotte de la Manche. Vous êtes la crème de la crème de la noblesse, le sauveur des faibles, la quintessence de la chevalerie errante!»

Il était en train de s'agripper au genou gauche du chevalier. Ce que l'homme dit et fit surprit beaucoup don Quichotte. Il le dévisagea et finit par le reconnaître. Il était étonné de le voir là. Il essaya de descendre de cheval, mais le curé l'en empêcha, ce qui le conduisit à dire:

«Mon père, laissez-moi descendre de cheval, car je ne peux pas rester assis dessus pendant qu'un religieux comme vous marche.»

«Je ne l'accepterai jamais», répondit le curé. «Restez sur votre cheval, car vous en avez besoin pour accomplir les plus grands exploits et participer aux plus grandes aventures de notre temps. Vous voyez, je ne suis qu'un prêtre: je me contenterai de m'asseoir sur la croupe d'une des mules des gens qui voyagent avec vous, si cela ne vous dérange pas. Ce sera comme chevaucher Pégase, ou un zèbre, ou le destrier de Musaraque, le célèbre More. Cet homme ensorcelé fut enterré sous la colline de Zuléma, près de Alcalá de Henares.»

«Mon père, il est inadmissible de vous laisser marcher», dit don Quichotte. «Je suis sûr que Son Altesse Royale voudra bien me faire plaisir en demandant à son écuyer de se décaler un peu. Il se mettra sur la croupe de sa mule si elle peut supporter le poids de deux hommes.»

«Je pense qu'elle le peut», dit la princesse. «Je n'aurai pas besoin de demander à mon écuyer de le faire car il est si courtois qu'il ne laissera jamais un ecclésiastique marcher alors qu'il a la possibilité de voyager sur le dos d'un animal.»

«C'est vrai», dit le barbier.

Il mit aussitôt pied à terre et proposa au curé de s'asseoir sur la selle. Celui-ci accepta immédiatement. Malheureusement, l'animal était une mule de louage pas très docile: lorsque le barbier se mit sur sa croupe, elle lança deux ruades. Si maître Nicolas avait été frappé à la tête ou sur le torse, il aurait regretté amèrement d'être parti à la recherche de don Quichotte. Ces ruades lui firent tellement peur qu'il tomba par terre. Il ne put pas protéger son visage: sa barbe tomba. S'apercevant alors qu'il l'avait perdue, il décida de se cacher le visage avec ses deux mains et de dire que ses dents avaient été cassées. Quand don Quichotte vit ce paquet de poils sur le sol, loin du visage de l'écuyer, sans taches de sang ni fragments d'os, il s'écria:

«Mon Dieu, c'est un miracle! On a l'impression que sa barbe a été coupée avec beaucoup de netteté.»

Le curé comprit qu'il était sur le point de découvrir le truc. Il courut vers la barbe, la ramassa et la porta où gisait encore maître Nicolas, qui continuait à gémir. Il mit la tête du barbier contre son torse et rattacha la fausse barbe en murmurant une incantation; il lui dit que cela permettait aux barbes de coller aux visages, ce qui se révéla être vrai. Puis il se mit de côté: l'écuyer était aussi bien portant et poilu qu'auparavant. Cela émerveilla Don Quichotte; il demanda au curé de lui apprendre l'incantation, car il pensait qu'elle pourrait servir dans d'autres circonstances. En fait, quand les barbes sont arrachées, la peau saigne. Puisque l'homme n'avait pas saigné, l'incantation pouvait guérir des maladies graves.

«C'est vrai», dit le curé; il lui promit de la lui révéler dès que possible.

Il fut alors arrêté que le curé monterait sur la mule pour l'instant. Trois d'entre eux se relayeraient pour monter sur l'animal, jusqu'à ce qu'ils arrivent à l'auberge, qui était à deux lieues de là. Ils y avait donc trois personnes qui utilisaient la mule: don Quichotte, le curé et la princesse; Cardénio, le barbier et Sancho étaient à pied. Le chevalier dit à la jeune femme:

«Votre Altesse, voulez-vous ouvrir la marche?»

Avant qu'elle ne répondît, le religieux dit:

«Vers quel royaume nous conduirez-vous? Est-ce celui de Singesingeant? Ça doit être ce pays. Vous voyez, je connais beaucoup de choses sur les royaumes!»

La fille attentive comprit qu'elle devait dire cela:

«Oui, monsieur, je me dirige vers ce royaume.»

«Dans ce cas», dit le curé, «nous allons traverser mon village. Ensuite, vous prendrez la route de Carthagène, où la chance vous permettra d'embarquer si la météo est favorable et si la mer est calme. Dans moins de neuf ans, vous atteindrez *les côtes du père noir, je veux dire de la Mer Noire,* qui sont encore à cent journées de route de votre royaume.»

«Monsieur, vous vous trompez», répondit-elle. «J'ai quitté cet endroit il y a moins de deux ans; bien que je n'aie jamais eu beau temps, je suis ici pour rencontrer l'homme que je mourrais d'envie de voir: don Quichotte de la Manche. Dès que j'ai foulé le sol de l'Espagne, j'ai entendu parler de ses exploits, ce qui m'a décidée à partir à sa recherche, à demander son aide et à confier ma cause à la force de son bras invincible.»

«Je vous en prie, madame, arrêtez de me flatter», dit don Quichotte. «Je suis hostile à toute forme d'adulation. Bien que ce ne soit pas de l'adulation, cette non-adulation écorche mes chastes oreilles. Madame, je peux vous assurer que mon bras le plus musclé ou le plus faible vous défendra jusqu'à la fin des mes jours. Mais changeons de sujet. Mon père, qu'est-ce qui vous amène ici? Je suis étonné car vous êtes seul, vous n'avez aucun serviteur, et vous portez des vêtements très légers.»

«Je peux vous fournir une réponse très brève», répondit le curé. «Monseigneur, maître Nicolas, notre ami et notre barbier, et moi-même nous dirigions vers Séville pour récupérer l'argent que l'un des membres de ma famille qui visita les Indes il y a bien des années m'avait envoyé. C'est une grosse somme d'argent puisque le total est de soixante mille piastres de bon aloi, lesquelles valent deux fois plus que les piastres ordinaires. Hier, alors que nous traversions cet endroit, quatre voleurs de grands chemins nous ont attaqué. Il nous ont tout volé, même nos barbes. Aussi, le barbier résolut de s'en mettre une fausse.» En montrant Cardénio du doigt, il ajouta: «Il ont aussi maltraité ce jeune homme: il était méconnaissable. Selon une rumeur locale, nos assaillants sont des galériens qui ont été libérés, dans cet endroit même, par un homme courageux qui a attaqué le lieutenant et les gardiens afin de les relâcher tous. C'était certainement un fou, ou quelqu'un d'aussi méchant qu'eux, ou un païen sans conscience, car il voulait faire entrer le loup dans la bergerie, le renard dans le poulailler, la mouche dans la ruche: il voulait tromper la justice et se révolter contre son roi, son seigneur naturel, puisqu'il désobéit à ses ordres justes. Je peux vous certifier qu'il voulait couler les galères et perturber la Sainte-Hermandad, qui fonctionnait bien depuis de nombreuses années. En fait, il a mis son âme en danger et n'a pas sauvé son corps.»

Sancho avait relaté au curé et au barbier l'aventure des galériens, laquelle avait fait de son maître un guerrier victorieux. Aussi, le curé en rajoutait des tonnes afin de

voir ce que don Quichotte ferait ou dirait. Le chevalier changeait de couleur à chaque mot; il n'osait pas avouer qu'il était l'homme qui avait libéré ces gens estimables.

«Ces hommes», continua le curé, «nous ont dévalisés. Que Dieu le miséricordieux absolve celui qui les empêcha de recevoir la punition qu'ils méritaient!»

CHAPITRE XXX.

Les méthodes et trucs amusants
qui libérèrent notre chevalier amoureux
de la dure pénitence qu'il s'était imposé.

Dès que le curé eut fini de parler, Sancho lui dit:
«Mon père, l'homme qui a accompli cet exploit est mon maître. Voyez-vous, je lui avais dit de prendre garde à ce qu'il allait faire puisque c'était une grosse erreur de libérer des hommes qui étaient là parce qu'ils étaient tous des barbares.»

«Espèce d'imbécile!», s'écria don Quichotte. «Les chevaliers errants n'ont pas à vérifier si les misérables, les gens maltraités et les opprimés qu'ils rencontrent le long des routes sont des criminel ou des personnes qui n'ont pas de chance. Ils doivent juste les secourir parce qu'ils sont en détresse: ils prennent en considération leurs souffrances, pas leur méchanceté. Je rencontrai par hasard des galériens enchaînés, malchanceux et déprimés; les lois de la chevalerie m'obligèrent à les aider; le reste est tout à fait secondaire. Si quelqu'un n'est pas d'accord avec moi, à l'exception de monsieur le curé, qui est un homme digne et honorable, je dirai qu'il ne connaît rien à la chevalerie et ment comme un arracheur de dents. Je lui ferai comprendre cela grâce à mon épée, quel que soit l'endroit où il se trouvera.»

Il enfonça ses pieds dans ses étriers et mis son couvre-chef, car le plat à barbe, qu'il avait pris pour le casque de Mambrin, pendait à l'arçon de sa selle, devant lui. Les galériens l'avaient endommagé: il avait besoin d'être réparé.

Dorothée, qui était belle et intelligente, savait que don Quichotte déformait la réalité et que tous les autres se moquaient de lui, à l'exception de Sancho Panza. Elle aussi voulait le tourner en ridicule. Le voyant si fâché, elle lui dit:

«Monsieur, souvenez-vous du service que vous avez promis de me rendre. Il implique que vous n'avez pas le droit d'accepter une autre mission, même si c'est urgent. Aussi, calmez-vous. S'il avait su que les galériens avaient été libérés par votre bras invincible, il aurait fermé sa bouche et aurait mordu sa langue trois fois avant de dire des choses qui vous auraient énervé.»

«C'est vrai», dit le curé. «J'aurais même coupé une partie de ma moustache.»

«Je me tairai donc, madame», dit don Quichotte. «Je réprimerai la juste colère qui s'est allumée dans mon âme. Je me tiendrai tranquille jusqu'à ce que j'aie accompli mon devoir. En échange de mon aide, je vous prie, si cela ne vous dérange pas trop, de me faire part de la nature de votre rancœur et de l'identité des gens que je dois punir afin de vous plaire et de faire payer vos assaillants.»

«Je serai heureuse d'accéder à votre requête», répondit Dorothée, «mais vous allez devoir entendre des lamentations et des malheurs.»

«Ce n'est pas un problème, madame», répliqua don Quichotte.

«Très bien, alors», continua Dorothée. «Messieurs, je vous prie de faire silence.»

À peine eut-elle prononcé ces mots que Cardénio et le barbier se placèrent à côté d'elle, car ils voulaient voir quel genre d'histoire allait inventer cette fille futée. Sancho fit de même car il était aussi crédule que son maître. S'étant redressée sur sa selle, elle toussota et gesticula un peu. Puis la charmante fille commença son récit.

«Avant tout, messieurs, je tiens à vous dire que mon nom est...»

Ici, elle se tut pendant un instant, ne se souvenant plus du nom que le curé lui avait donné, mais celui-ci lui vint en aide car il savait pourquoi elle hésitait. Il dit:

«Il n'est pas surprenant, madame, de vous voir vous arrêter au milieu d'une phrase parce que vos malheurs font oublier des choses à ceux qui les endurent. Par conséquent, ils ne se rappellent même pas de leur nom. C'est ce qui est arrivé à Votre Altesse Royale; vous avez oublié que votre nom est madame la princesse Guenon de Singesingeant, légitime héritière du grand royaume de Singesingeant. Grâce à cette simple indication, vous pouvez maintenant vous rappeler de tout ce que vous voulez nous raconter.»

«C'est vrai», dit la demoiselle. «Je crois que désormais je n'aurai plus besoin que l'on me rappelle quoi que ce soit. J'arriverai à raconter mon histoire véridique. Ainsi, mon père, le roi, dont le nom est Petitbain le Sage, connaissait plein de choses sur ce que l'on appelle l'art divinatoire. Grâce à ce savoir, il apprit que ma mère, qui était la reine Grossecruche, mourrait avant lui, et que lui-même, peu de temps après, décéderait, ce qui ferait de moi un orpheline. Mais cela ne l'ennuyait pas tellement. En fait, il était préoccupé par un effroyable géant, qui est le propriétaire d'une grande île qui est près de notre royaume. Il s'appelle Taulardenchaîné Auxyeuxquifilentlachocotte. Tout le monde sait que, bien que ses yeux soient à la bonne place, il regarde toujours de travers, comme s'il louchait, du fait de sa méchanceté. Par conséquent, ceux qui croisent son regard sont terrifiés… Comme je le disais, mon père savait que ce géant, dès qu'il apprendrait que j'étais orpheline, conquerrait mon royaume et me prendrait tout. Il n'accepterait même pas que je me réfugie dans un hameau. J'éviterais ce drame si je me mariais avec lui, mais mon père savait que je n'accepterais jamais une telle mésalliance, ce qui est vrai, car je n'ai jamais pensé me marier avec ce géant ou un autre, si grand et vulgaire qu'il puisse être. Mon père dit aussi qu'après sa mort Taulardenchaîné se mettrait à envahir mon royaume. Il me conseilla de ne pas essayer de défendre mon pays, car cela entraînerait ma mort. Je devais quitter cet endroit afin d'empêcher le massacre de mes bons et loyaux vassaux. Il m'était impossible de résister à sa force diabolique. À la place, avec quelques-uns de mes serviteurs, je devais partir pour l'Espagne, où je trouverais la solution à mes problèmes en la personne d'un chevalier errant que tout le monde connaissait dans le pays et dont le nom était, si je ne m'abuse, don Quichute ou don Quichuinte...»

«Il a dû dire don Quichotte», précisa Sancho Panza, «aussi connu sous le nom de monsieur le chevalier Quifaitlatronche.»

«Oui, c'est cela», répondit Dorothée. «Mon père ajouta qu'il était grand, que son visage était osseux, et que, du côté droit, sous l'épaule gauche, ou près de là, il avait un grain de beauté marron couvert de poils qui ressemblaient à de la soie de porc.»

En entendant cela, don Quichotte dit à son écuyer:

«Tiens-moi et aide-moi à me déshabiller, car je veux vérifier si je suis le chevalier dont on parle dans la prophétie de ce sage roi.»

«Mais pourquoi voulez-vous vous déshabiller?», demanda Dorothée.

«Pour voir si j'ai le grain de beauté mentionné par votre père», répondit don Quichotte.

«Vous n'avez pas besoin de vous déshabiller», interrompit Sancho, «car je sais que vous avez un grain de beauté de ce genre au beau milieu du dos, ce qui prouve que vous êtes un homme fort.»

«Cela ne sera vraiment pas nécessaire», dit Dorothée. «Nous faisons confiance à nos amis: qu'il soit sur son épaule ou dans son dos n'a pas beaucoup d'importance. Nous savons que c'est un grain de beauté et nous nous moquons de sa place parce qu'il est fait de la même chair. Sans aucun doute, mon bon père avait entièrement raison, et j'ai eu raison de demander l'aide de don Quichotte, car il est l'homme dont mon père a parlé. En fait, ses caractéristiques correspondent aux descriptions de son visage et de ses exploits faites non seulement par les habitants de la petite province d'Espagne, mais aussi par ceux du très grand pays appelé la Manche. Dès que j'eus débarqué à Osuna, j'entendis parler de ses exploits: mon cœur me dit aussitôt que c'était l'homme que je cherchais.»

«Mais, madame», interrompit don Quichotte, «comment avez-vous pu débarquer à Osuna? C'est un port de mer!»

Avant que Dorothée ne répondît, le curé se dépêcha de dire:

«La princesse veut dire qu'après avoir débarqué à Malaga, le premier endroit où elle entendit parler de vous fut Osuna.»

«C'est ce que je voulais dire», insista Dorothée.

«C'est clair comme de l'eau de roche», ajouta le curé. «Votre Majesté peut poursuivre son récit.»

«Il n'y a pas grand-chose à ajouter, si ce n'est que, à la fin, le sort a été gentil avec moi puisque j'ai trouvé don Quichotte. D'ailleurs, je me considère déjà comme le chef d'État de tout mon royaume puisque qu'il a gentiment promis de me suivre où il me plairait de le conduire, ce qui ne sera pas ailleurs que là où il rencontrera monsieur Taulardenchaîné Auxyeuxquifilentlachocotte. Aussi, il le tuera et me permettra de récupérer ce que le géant a si injustement volé. Tout cela arrivera comme je l'ai décrit, car mon père, Petitbain le Sage, l'a prophétisé. Il a également dit et écrit, en caractères grecs ou chaldéens que je n'arrive pas à déchiffrer, que si ce chevalier, après avoir décapité le géant, voulait se marier avec moi, je devrais accéder à sa requête et lui donner mon royaume… et mon corps!»

«Sancho, mon ami, quel est ton point de vue?», demanda don Quichotte. «As-tu entendu cela? Ne te l'avais-je pas dit? Maintenant nous avons un royaume à gouverner et une reine à épouser.»

«Vous avez raison», s'écria Sancho. «Malheur à celui qui ne se marie pas après avoir tranché la gorge de M. Taulardenchaîné! En vérité, la reine n'est pas laide! J'aimerais que toutes les puces de mon lit lui ressemblent!»

En disant cela, il sourit et donna deux coups de pied en l'air. Puis il alla saisir la bride de la mule de Dorothée, ce qui l'obligea à s'arrêter. Il s'agenouilla devant elle et lui demanda de l'autoriser à lui baiser la main et à déclarer qu'elle était sa reine et sa fiancée. La folie du maître et la naïveté du serviteur firent ricaner ceux qui assistaient à la scène. Dorothée le laissa lui baiser la main et lui promit de lui donner un fief prestigieux dès que Dieu lui aurait permis de récupérer son royaume et d'en jouir. Sancho la remercia en utilisant des mots qui les firent rirent un peu plus.

«Messieurs, telle est mon histoire», poursuivit Dorothée. «J'ai juste à ajouter que presque tous les serviteurs qui m'accompagnaient se sont noyés lors d'une grande tempête que nous essuyâmes au large du port; l'écuyer barbu a survécu. Lui et moi avons réussi à rejoindre la terre par miracle, en nous agrippant à deux planches. Vous avez remarqué que ma vie est un miracle et un mystère. J'aurais pu enjoliver mon récit, mais vous pouvez blâmer ce que le prêtre a mentionné au début: les malheurs extraordinaires et continus font perdre la mémoire à ceux qui les subissent.»

«Ils ne me la feront pas perdre, ô dame bien née et estimable!», s'écria don Quichotte. «Honnêtement, ce n'est pas grave si je dois endurer beaucoup de situations très pénibles et inhabituelles. Une fois encore, je confirme le service que j'ai promis de vous rendre et je jure de vous suivre au bout du monde, jusqu'à ce que je rencontre votre redoutable ennemi. Grâce à Dieu et à mon bras, je trancherai sa tête arrogante avec le fil de cette... je n'ose dire bonne épée. Vous savez, Ginés de Pasamonte a volé la mienne.»

Il murmura la dernière phrase et continua ainsi:

«Après lui avoir tranché la tête et vous avoir gentiment permis de récupérer votre royaume, vous devrez penser à votre futur. Je suis obsédé par une certaine dame... mais je ne peux pas révéler son identité. Si l'oiseau phénix était une fille, il ne me viendrait même pas à l'idée de me marier avec elle.»

Ce que son maître dit sur son refus de se marier déplut beaucoup à Sancho. Aussi, il dit en élevant la voix:

«Êtes-vous donc fou? Pourquoi hésitez-vous à épouser une princesse aussi importante? Pensez-vous que la hasard vous en offrira une meilleure? Est-ce que Mme Dulcinée est plus jolie? Non, elle n'est pas aussi jolie qu'elle; permettez-moi de vous dire qu'elle est moins belle que les chaussures de cette dame. Pauvre de moi! Je n'aurai jamais le comté que je convoite si vous continuez à demander la lune. Mariez-vous, mariez-vous maintenant: remettez votre sort entre les mains du diable! Prenez ce royaume qui vous tombe dans la main sans avoir levé le petit doigt. Quand vous serez roi, vous me ferez marquis ou plus; Satan s'occupera du reste.»

Don Quichotte ne put pas supporter autant d'irrespect à l'égard de sa Dulcinée: il leva sa lance et, sans dire un mot, il le frappa deux fois, ce qui le fit tomber par terre. Si Dorothée ne lui avait pas crié d'arrêter, il l'aurait certainement achevé.

«Méprisable péquenaud», dit-il après un instant, «penses-tu pouvoir me manquer de respect, dire n'importe quoi et être pardonné? Certainement pas! Tu n'es qu'un méchant cul-terreux puisque tu as critiqué l'incomparable Dulcinée. Bouseux, impertinent, loser, ignores-tu que si elle ne m'encourageait pas à lever mon bras musclé, je n'oserais pas tuer une mouche? Dis-moi, langue de vipère, qui penses-tu qui ait conquis ce royaume, coupé la tête de ce géant, et fait de toi un marquis, des objectifs qui, selon moi, ont été atteints? Est-ce que le courage de Dulcinée n'a pas utilisé mon bras comme instrument de ses prouesses? C'est elle qui combat et qui gagne les batailles lorsque je suis à la guerre; c'est moi qui vis et respire lorsqu'elle vit et respire. Ô ours mal léché, comme tu peux être ingrat! Ta bienfaitrice change l'ignoble crapaud en aristocrate et tu la critiques pour la remercier!»

Sancho n'avait pas perdu connaissance: il entendit très bien tout ce que son maître lui dit. Il se releva assez rapidement et alla se mettre derrière le destrier de Dorothée. De là, il dit à son maître:

«Monsieur, êtes-vous décidé à ne pas vous marier avec cette grande princesse? Vous savez, ce royaume ne sera pas à vous. Aussi, quel privilège me concéderez-vous? C'est de cela que je me plains. Mariez-vous avec cette reine tout de suite; ne la laissez pas partir: c'est un cadeau de Dieu! Cela ne vous empêchera pas de vivre avec Mme Dulcinée. Après tout, il y a dû avoir des rois dans ce monde qui avaient des concubines. Quant à la beauté, c'est une question de goût. À vrai dire, je les aime toutes les deux, quoique je n'aie jamais vu Mme Dulcinée.»

«Traître blasphémateur, es-tu en train de dire que tu ne l'as jamais vue?», rétorqua don Quichotte. «Tu viens juste de m'apporter un message de sa part!»

«Je veux dire», répondit Sancho, «que c'était une rencontre très brève. Je n'ai pas pu l'examiner afin de déterminer si elle est jolie ou non, mais je peux me risquer à dire qu'elle est belle.»

«Je vais donc te pardonner», dit don Quichotte. «Je regrette d'avoir perdu patience; les hommes ne contrôlent pas leurs premières pulsions.»

«Je le vois bien», répondit Sancho. «Ma première pulsion est toujours le désir de vouloir parler; je ne peux pas m'empêcher de dire toute ce qui me passe par la tête.»

«Néanmoins», répliqua don Quichotte, «fais attention à ce que tu dis, car plus tu parleras... je n'en dirai pas plus!»

«D'accord», répondit son écuyer, «mais Dieu est dans les cieux et il voit toutes nos manigances. Il découvrira qui est le plus grand pécheur: celui qui ne dit pas la bonne chose ou celui qui ne la fait pas.»

«Arrêtez de discuter», interrompit Dorothée. «Allez baiser la main de votre maître et demandez-lui pardon. Désormais, vous critiquerez moins les gens et les féliciterez plus, et ne parlez mal de Mme Toboso, que je ne connais pas, mais dont je suis l'obligée. En attendant, faites confiance à Dieu: il vous donnera une propriété qui vous permettra de vivre comme un prince.»

Sancho baissa la tête et demanda à son maître de tendre sa main, ce que fit don Quichotte, avec beaucoup de calme. Quand l'écuyer lui eut baisé la main, le chevalier lui donna sa bénédiction et lui demanda de marcher devant, car il devait lui demander quelques renseignements et parler de choses très importantes. Sancho obéit. Il se mit devant les autres et don Quichotte lui dit:

«Depuis que tu es de retour, je n'ai eu ni le temps ni l'occasion de t'interroger sur ta mission et sur la réponse que tu as rapportée. Grâce au hasard, maintenant nous avons le temps et l'occasion de le faire. Aussi, seras-tu assez aimable pour me faire plaisir en me rapportant ces bonnes nouvelles?»

«Vous pouvez me demander ce que vous voulez» répondit Sancho. «Je vous donnerai une réponse qui sera aussi bonne que la question, mais je vous demande de ne plus vous énerver maintenant.»

«Pourquoi dis-tu cela, Sancho?»

«Je dis cela parce que les coups que vous venez de me donner sont liés à la dispute que nous avons eue l'autre nuit, plus à cause du diable que de ce que j'avais dit au sujet de Mme Dulcinée, que j'aime et révère comme une relique, bien qu'elle ne soit soit pas un reliquaire, puisqu'elle ne contient pas de reliques. Disons qu'elle est un reliquaire qui appartient à Votre Seigneurie.»

«Fiche-moi la paix, Sancho! Arrête de pinailler. Cela me tape sur les nerfs. Je t'ai pardonné et tu connais le proverbe: 'Une nouvelle faute exige une nouvelle punition.'»

Tandis qu'ils conversaient ainsi, le prêtre dit à Dorothée qu'elle avait agi d'une manière très intelligente quand elle avait raconté son histoire, car elle l'avait raccourcie et avait imité le style des livres de chevalerie. Elle répondit qu'elle s'était souvent amusée en lisant ces livres. Malheureusement, elle ne savait pas où les provinces et les ports de mer se trouvaient. C'est pour cela qu'elle s'était trompée en disant qu'elle avait débarqué à Osuna.

«Je m'en suis aperçu», dit le curé. «C'est pour cela que j'ai volé à votre secours et dit ce que j'ai dit, ce qui a restauré votre crédibilité. Il est étrange de voir que ce malheureux gentilhomme croit tous ces mensonges et inventions seulement parce qu'ils adoptent le style des ces récits absurdes.»

«C'est tellement étrange et inhabituel», dit Cardénio, «que je suis certain qu'aucune personne intelligente ne pourrait inventer une histoire aussi fausse que celle-ci.»

«Mais ce n'est pas le problème le plus important», continua le curé. «Ce brave homme raconte n'importe quoi quand il évoque son univers chevaleresque absurde, mais ses arguments sont pertinents et il ne délire pas lorsqu'il parle d'autres choses. Aussi, quand on ne mentionne pas la chevalerie, tout le monde croit qu'il est sain d'esprit.»

Pendant qu'ils discutaient ainsi, Don Quixote dit à Sancho:

"Mon cher Sancho, faisons la paix. Maintenant, en laissant de côté toute sorte de ressentiment, dis-moi où, comment et quand tu as rencontré Dulcinée. Que faisait-elle? Que lui as-tu dit? Qu'a-t-elle répondu? Quelle tête faisait-elle en lisant ma lettre? Qui l'a recopiée pour toi? Décris-moi toutes les choses que tu as vues et que tu juges importantes. N'ajoute rien et ne me dis pas des choses qui sont fausses juste pour me faire plaisir. Ne raccourcis pas l'histoire, car cela pourrait me déplaire.»

"Monsieur", répondit Sancho, "à la vérité, personne n'a recopié la lettre pour moi, car je ne l'avais pas.»

"C'est vrai", dit Don Quixote. "En fait, deux jours après ton départ, je trouvai le calepin dans lequel j'avais écrit la lettre. J'étais très contrarié parce que je ne savais pas ce que tu ferais lorsque tu découvrirais que tu ne l'avais pas. Je croyais que tu reviendrais."

"J'aurais fait cela", dit Sancho, "si je ne l'avais pas apprise par coeur pendant que vous me la lisiez. Aussi, je fus capable de la réciter au sacristain qui la recopia avec beaucoup de précision. Il me déclara qu'au cours de sa carrière, il avait lu beaucoup de lettres d'excommunication, mais aucune n'était aussi belle que celle-ci.»

"Est-ce que tu t'en souviens toujours, Sancho?", demanda Don Quixote.

"Non, monsieur", répondit Sancho. «Puisque je n'en avais plus besoin, dès que je l'eus récitée, je fis en sorte de l'oublier, mais je me souviens du passage sur la dame souffrante… je veux dire la dame souveraine, ainsi que de la fin: 'à vous jusqu'à la mort, le chevalier Quifaitlatronche.' Entre ces deux choses, j'ai mis plus de trois cents âmes, vies et clignements d'yeux.»

CHAPITRE XXXI.

La plaisante conversation entre don Quichotte et Sancho Panza, son écuyer, ainsi que d'autres événements.

«Tout ceci ne me déplaît pas», dit don Quichotte; continue ton récit. Quand tu es arrivé, que faisait cette reine de beauté? À coup sûr, elle enfilait des perles ou brodait quelque chose, au fil d'or, pour son esclave: le chevalier Quifaitlatronche.»

«Elle ne faisait pas cela», répondit Sancho; elle était en train de battre 111 litres de blé dans la cour de sa maison.»

«Dans ce cas», dit don Quichotte, «dans ses mains, les grains de blé devaient ressembler à des perles. Mon ami, as-tu remarqué si c'était du blé dur ou du blé de printemps?»

«C'était du blé de force rouge d'hiver.»

«Je peux te garantir que ses mains peuvent faire un pain blanc délicieux à partir d'une farine de blé ordinaire, mais continue. Quand tu lui as donné ma lettre, est-ce qu'elle l'a embrassée? Est-ce qu'elle l'a mise sur sa tête? Est-ce qu'elle a prononcé des formules rituelles afin de montrer que c'est un document important? Qu'a-t-elle fait enfin?»

«Au moment où j'allais la lui remettre, elle tamisait une grosse quantité de blé. Alors elle me dit: 'Pose cette lettre sur ce sac; je ne la lirai pas avant d'avoir fini de trier tout le grain qui est là.'»

«Quelle femme intelligente! Elle a dit cela parce qu'elle voulait la lire lentement pour mieux l'apprécier. Continue, Sancho. Pendant qu'elle travaillait, qu'est-ce qu'elle t'a dit? Que t'a-t-elle demandé sur moi? Qu'as-tu répondu? Allez, dis-moi tout, et ne laisse pas un seul soupir dans l'encrier.»

«Elle ne m'a rien demandé, mais je lui ai dit comment vous faisiez pénitence afin de la servir. J'ai ajouté que, torse nu, vous viviez au milieu de ces montagnes, comme un sauvage: vous dormiez par terre, vous ne mangiez jamais à table, vous ne vous peigniez plus la barbe, vous pleuriez tout le temps et vous maudissiez votre sort.»

«Tu n'aurais pas dû dire que je maudissais mon sort parce que je le bénis et continuerai à le bénir puisqu'il m'a permis d'aimer Dulcinée du Toboso, une dame qui marche *la tête haute*.»

«*Elle lève tellement la tête qu'elle est beaucoup plus grande que moi.*»

«Comment peux-tu savoir cela, Sancho? Avez-vous comparé vos tailles?»

«Je me suis mesuré de cette façon: en m'approchant pour l'aider à charger un sac de blé sur un âne, nous étions si près l'un de l'autre que j'ai pu voir qu'elle faisait 21 cm de plus que moi.»

«C'est vrai, elle est trop grande, mais ce défaut est compensé par un million de qualités morales. Quoi qu'il en soit, tu ne diras pas que, quand tu t'es approché d'elle, tu n'as pas senti un parfum arabe, une odeur envoûtante dont je ne me souviens plus du nom. C'est une sorte de vapeur que l'on peut sentir dans la boutique d'un certain type de gantier.»

«Je peux vous dire que j'ai remarqué une sorte d'odeur masculine: elle travaillait tellement dur qu'elle suait comme un porc.»

«Tu te trompes. Tu étais enrhumé ou tu sentais ta propre odeur, car je connais très bien l'odeur de cette rose épineuse, de cet iris sauvage, de cette dissolution d'ambre gris.»

«Vous avez peut-être raison, car, souvent, cette odeur masculine vient de moi; tous les diables se ressemblent.»

«Très bien. Ensuite, elle finit de tamiser le blé et l'envoya au moulin; que fit-elle quand elle lut ma lettre?»

«Elle ne l'a pas lue parce qu'elle ne sait ni lire ni écrire. À la place, elle la déchira en petits morceaux; elle me dit qu'elle ne voulait pas qu'une autre personne qu'elle la vît, parce que les villageois découvriraient alors ses secrets. Elles se satisfaisait de ce que je lui avait dit sur votre amour pour elle et de la pénitence que vous faisiez pour son bien. Finalement, elle me demanda de vous dire qu'elle vous baisait les mains et qu'elle avait plus envie de vous voir que de vous écrire. Le contenu de votre message la conduisait à vous supplier et à vous ordonner de quitter cet endroit isolé, d'arrêter de délirer et de partir immédiatement pour le Toboso, à moins que quelque chose de pire ne vous arrivât, car elle mourrait d'envie de vous rencontrer. Elle rit beaucoup quand je lui dis que votre nom était le chevalier Quifaitlatronche. Je lui demandai si le Biscayen de l'autre fois avait séjourné dans le village; elle me dit que oui et que c'était un aristocrate. Je lui posai la même question concernant les galériens, mais elle me dit qu'elle n'en avait pas vu un seul pour le moment.»

«Tout est bien jusqu'ici, mais, dis-moi, quand tu pris congé d'elle, quel bijou t'offrit-elle en échange de la lettre que tu lui avais apportée? Tu sais, afin d'exprimer leur gratitude envers les gens qui les servent, les chevaliers errants et leurs bonnes amies ont l'habitude de donner un bijou somptueux, une sorte de pourboire, aux écuyers, demoiselles ou nains qui apportent ces messages.»

«C'est peut-être vrai, et je pense que c'est une très bonne coutume, mais c'est vraiment démodé. Aujourd'hui on donne un morceau de pain avec du fromage, car c'est cela que m'a passé Mme Dulcinée par-dessus la barrière de la ferme lorsque j'ai pris congé d'elle. J'ajouterai que c'était du fromage de brebis.»

«Elle est extrêmement généreuse. Je suppose que si elle ne t'a pas donné un bijou, c'est parce qu'elle n'en avait pas sous la main, mais les cadeaux sont toujours plus beaux après Pâques: je la verrai afin de régler ce problème. Sais-tu ce qui me surprend, Sancho? J'ai l'impression que tu as voyagé dans les airs pour faire l'aller-retour, car tu n'as mis guère plus de trois jours pour aller au Toboso et revenir ici, ce qui fait une distance de plus de trente lieues. Cela me porte à croire que le sage nécromancien qui est mon ami et s'occupe de mes affaires – il doit bien y avoir quelqu'un de cette sorte ou sinon je ne serais pas un bon chevalier errant – a dû t'aider sans que tu t'en aperçoives. Parfois, ces magiciens ramassent un chevalier qui dort dans son lit et, sans savoir comment la chose s'est faite, celui-ci se réveille le lendemain à mille lieues de l'endroit où il s'était couché. Les chevaliers errants ont besoin de cette assistance pour pouvoir se secourir les uns les autres lorsqu'ils sont en danger, ce qui n'est pas rare. Par exemple, l'un d'eux est en train de se battre, dans les montagnes d'Arménie, contre un dragon, ou un monstre monstrueux, ou un autre chevalier; il joue avec le feu; il est sur le point d'être tué; tout à coup, un autre chevalier, un de ses amis, arrive sur un nuage ou sur un char de feu; un moment avant, il était en Angleterre; il est venu le secourir et lui sauver la vie; à la nuit venue, il se retrouve dans sa maison, en train de manger, alors que la distance entre les deux endroits est de deux ou trois mille lieues. Les compétences et la sagesse de ces magiciens savants qui veillent sur les valeureux chevaliers leur permettent de faire de tels miracles. Aussi, mon ami, je crois que tu as fait ce voyage en si peu de temps parce que, comme je l'ai dit, un magicien amical a dû te transporter à travers les airs sans que tu t'en aperçoives.»

«C'est bien possible, car Rossinante galopait comme un âne de gitan avec du mercure dans les oreilles!»

«Du mercure, bien sûr, et une tonne de démons, car ils peuvent marcher et faire marcher les gens sans se fatiguer, quand ils en ont envie. Mais peu importe. Penses-tu que je doive aller voir ma bien-aimée, sachant qu'elle me le demande? Je dois obéir à son ordre, mais ce que j'ai promis à la princesse qui nous accompagne m'interdit de le faire. En fait, le code de la chevalerie m'oblige à tenir mes promesses avant de satisfaire mes désirs. D'un côté, je veux voir ma bien-aimée; d'un autre côté, ma promesse et la gloire que j'atteindrai lors de cette aventure me font un signe de la main. Je pense que je vais aller rapidement où se trouve ce géant; puis je lui couperai la tête, ce qui permettra à la princesse de récupérer facilement son royaume. Cela fait, je reverrai la lumière qui illumine mes sens; je m'excuserai; elle finira par considérer que mon retard est une bonne chose puisqu'elle verra qu'il conforte sa bonne réputation. Tout ce que j'ai réussi, que je réussit maintenant et que je réussirai par la force des armes dépend de son amour pour moi et de mon amour pour elle.»

«Mon Dieu, vous avez vraiment un grain! Vous voulez faire ce voyage gratuitement et laisser passer la chance qui vous est donnée de vous marier avec une femme aussi riche. La dot de la mariée est un royaume. On raconte qu'il fait plus de vingt mille lieues de circonférence; il regorge de toutes les choses nécessaires à la vie; il est plus grand que le Portugal et la Castille réunis. Pour l'amour de Dieu, taisez-vous! Vous devriez avoir honte de vous à cause de ce que vous venez de dire. Pardonnez-moi et suivez mon conseil: mariez- vous dans le premier village où nous trouverons un curé ou utilisez le votre; il fera du bon boulot. Vous savez que je suis assez vieux pour donner des conseils; celui que je viens juste de vous donner est particulièrement indiqué, car mieux vaut prévenir que guérir. Celui qui choisit le mal lorsque le bien est un choix possible, ne peut pas se plaindre quand sa situation se dégrade.»

«Tu vois, tu me conseilles de me marier parce que je serai roi après avoir tué le géant, ce qui me permettra de te donner ce que je t'ai promis. Permets-moi de te dire que je n'ai pas besoin de me marier pour exaucer tes désirs, car, avant de commencer la bataille, je signerai un accord concernant ma récompense: une fois que j'aurai gagné la bataille, que je me marie ou non, on devra me donner une partie du royaume pour que je puisse la confier à une personne de mon choix: toi!»

«Moi, bien sûr, mais faites bien attention de choisir la partie qui se situe le long de la côte, car, si je n'aime pas la vie dans cet endroit, je pourrai mettre mes vassaux noirs sur un bateau afin de faire ce que j'ai dit. Pendant ce temps-là, il ne faudra pas rendre visite à Mme Dulcinée; vous devriez allez tuer le géant pou en finir avec cette affaire, car, avec l'aide de Dieu, je suis certain que vous gagnerez beaucoup d'argent et deviendrez célèbre.»

«Tu as raison. Je vais suivre ton conseil et rencontrer la princesse avant de voir Dulcinée. Je veux que tu ne dises rien à personne, pas même à ceux qui sont avec nous. En fait, Dulcinée est tellement discrète qu'elle ne veut pas que ses pensées soient connues; ni moi ni qui que ce soit ne doit les révéler.»

«Dans ce cas, pourquoi obligez-vous les hommes que vous avez battus grâce à vos bras musclés à se présenter devant Mme Dulcinée, sachant que cela prouve que vous l'aimez? De plus, ils doivent s'agenouiller devant elle et dire que vous les avez envoyés

pour qu'ils deviennent ses serviteurs. Aussi, comment ses pensées et les vôtres peuvent-elles rester secrètes?»

«Comme tu es bêtes! Ne vois-tu pas que ceci améliore sa réputation? Je te ferai savoir que, dans notre monde chevaleresque, les dames s'enorgueillissent d'autoriser beaucoup de chevaliers errants à les servir. Ces hommes ne se préoccupent que de servir ces dames parce qu'ils sont qui ils sont. Ils n'attendent pas une récompense en échange de leurs bons offices; ils veulent juste être acceptés comme leurs champions.»

«J'ai entendu un prédicateur dire qu'il fallait aimer Notre-Seigneur d'une manière désintéressée, et non parce que nous espérons la gloire ou craignons d'être punis. Je préfère l'aimer et le servir pour ce qu'il peut faire.»

«Quel péquenaud tu es! Parfois tu dis des choses stupides qui te font ressembler à un étudiant.»

«Un étudiant qui ne sait pas lire.»

Maître Nicolas cria pour leur demander de faire une halte parce que les autres voulaient s'arrêter pour boire l'eau d'une source. Don Quichotte s'arrêta, ce qui ne déplut pas à Sancho, car il était fatigué de dire tant de mensonges et craignait que son maître ne découvre la vérité: il savait que Dulcinée était une paysanne du Toboso, mais il ne l'avait pas vue.

Pendant ce temps, Cardénio avait mis les vêtements que portait Dorothée quand ils la rencontrèrent. Quoiqu'ils ne fussent pas de très bonne qualité, ils étaient en bien meilleur état que ceux qu'il avait enlevés. Ils s'arrêtèrent près de la source. Avec la nourriture que le curé avait achetée à l'auberge et qu'il avait appréciée, ils essayèrent d' apaiser quelque peu la faim qui les tenaillait. Pendant qu'ils mangeaient, un jeune homme passa par là. Il dévisagea les gens qui étaient autour de la source, courut vers don Quichotte, s'accrocha à ses jambes, éclata en sanglots et dit:

«Monsieur, vous ne me reconnaissez pas? Regardez-moi attentivement; je suis André, le jeune homme que vous avez détaché du chêne.»

Le chevalier le reconnut, et, le prenant par la main, il se tourna vers les autres pour dire:

«Afin que vous puissiez comprendre pourquoi il est important d'avoir des chevaliers errants sur terre pour redresser les torts faits par les hommes insolents et méchants qui y vivent, il faut que vous sachiez qu'il y a quelques jours, alors que je traversais un bois, j'entendis des cris déchirants qui semblaient avoir été poussés par une personne en détresse. Comme mon devoir me l'imposait, je me dirigeai vers l'endroit d'où semblaient venir ces cris. Là je trouvai un jeune homme attaché à un chêne. Il est devant vous aujourd'hui, ce qui me réjouit puisque ce témoin m'empêchera de mentir. Comme je l'ai dit, il était attaché à un arbre, torse nu, et un paysan – je découvris plus tard que c'était son maître – était en train de le fouetter avec les rênes de sa jument. Quand je vis cela, je demandai à l'homme la cause de cette ignoble flagellation. L'imbécile me répondit qu'il fouettait son serviteur parce que sa négligence montrait qu'il était plus un voleur qu'un imbécile. Le garçon s'écria: 'Monsieur, il me fouette parce que je lui demande mes gages.' Le maître répondit en utilisant toutes sortes d'arguments et d'excuses que j'entendis, mais ne crus pas. Je décidai d'obliger le maître à libérer le garçon. Je lui fit promettre de le ramener chez lui et de lui payer ce qu'il lui devait, et même de lui donner un peu plus. André, mon fils, est-ce que ce n'est pas vrai? N'as-tu pas remarqué avec quelle majesté je lui ordonnai d'obéir à mes ordres

et avec quelle humilité il promit de le faire? Parle; n'hésite pas; dis à ces dames et à ces messieurs comment cela s'est passé, afin qu'ils soient convaincus que j'avais raison quand je déclarai que les chevaliers errants sont une police de la route très efficace.»

«Tout ce que vous avez dit est vrai», répondit le jeune homme, «mais la fin de l'affaire est très différente de ce que vous imaginez.»

«Très différente! Qu'est-ce que tu veux dire?», demanda don Quichotte. «Est-ce que le fermier ne t'a pas payé?»

«Non-seulement il ne m'a pas payé», répliqua le jeune homme, «mais dès que vous entrâtes dans le bois et que nous fûmes seuls, il me rattacha au même arbre et me fouetta tant de fois que je fus écorché comme saint Barthélemy. Chaque coup était suivi d'une blague sur la manière dont il vous avait trompé: si la douleur n'avait pas été si intense, j'aurais ri de bon cœur. Je suis resté à l'hôpital jusqu'à maintenant afin de traiter les blessures infligées par ce méchant paysan. Vous êtes responsable de tout. Si vous aviez suivi votre chemin, en vous mêlant de vos affaires et en m'ignorant, mon maître se serait contenté de me fouetter une ou deux douzaines de fois. Ensuite il m'aurait relâché et m'aurait payé tout ce qu'il me devait. Cependant, vous l'insultâtes et le déshonorâtes sans aucune raison, ce qui le mit très en colère. Comme il ne pouvait pas se venger sur vous, lorsque nous fûmes seuls, il passa ses nerfs sur moi. Je crois je ne me remettrai jamais de cette tragédie.»

«J'ai fait une erreur», dit don Quichotte; «je suis parti alors que tu n'avais pas été payé. L'expérience aurait dû me faire comprendre qu'aucun paysan ne tient parole s'il découvre que ce n'est pas dans son intérêt de le faire. Mais tu te rappelles bien, André, que j'ai juré que s'il ne te payait pas, je reviendrais le chercher et le trouverais, même s'il était caché dans le ventre de la baleine.»

«C'est vrai», répondit André, «mais ça ne m'a pas servi.»

«Maintenant, ça va te servir à quelque chose», s'écria don Quichotte.

Il se leva brusquement et ordonna à Sancho de seller Rossinante, qui s'était mis à brouter pendant que les autres mangeaient. Dorothée lui demanda ce qu'il pensait faire. Il répondit qu'il voulait trouver le fermier, le punir pour sa mauvaise action, et le forcer à payer tout ce qu'il devait à André, en dépit de tous les bouseux du monde. Elle lui répondit que, d'après sa promesse, il ne pouvait pas entreprendre une autre tâche avant d'avoir terminé sa mission actuelle: il savait cela mieux que personne d'autre. Aussi, il devait se calmer jusqu'à ce qu'il fût de retour de son royaume.»

«J'en conviens», opina don Quichotte. «André doit attendre patiemment mon retour. Comme je l'ai dit, je jure et lui promets encore que je n'abandonnerai pas avant que je n'aie obligé son agresseur à le payer.»

«Je ne crois pas en vos promesses», dit André. «J'aimerais mieux aller à Séville plutôt que d'attendre que l'on me venge. Si vous avez de la nourriture avec vous, donnez-en moi un peu pour que je l'emporte. Que Dieu vous bénisse, ainsi que tous les autres chevaliers errants. Puissent-ils être aussi chanceux que moi.»

Sancho sortit un morceau de pain et un bout de fromage de son sac. Il les donna au garçon en disant:

«Prends cela, André, mon frère. Nous sommes de tout coeur avec toi.»

«Quelle est votre part?», demanda André.

«La part de fromage et de pain que je te donne», répondit Sancho. «Dieu sait si j'en aurai besoin ou non. Mon ami, je peux t'assurer que les écuyers des chevaliers

errants ont l'habitude d'avoir faim, d'être malchanceux et de subir des choses inimaginables.»

André prit le pain et le fromage. Voyant que personne ne lui offrait rien d'autre, il baissa la tête et, comme on dit, prit la poudre d'escampette. Toutefois, avant de partir, il eut le temps de dire à don Quichotte:

«Pour l'amour de Dieu, si vous me rencontrez de nouveau, même si vous voyez des gens me transformer en steak haché, n'essayez pas de m'aider. Laissez-moi supporter ce malheur, car il ne sera pas aussi insupportable que ce que vous me ferez subir si vous m'aidez. Que Dieu vous maudisse, ainsi que tous les chevaliers errants du passé et d'aujourd'hui.»

Don Quichotte était sur le point de se lever pour le punir, mais le garçon se mit à courir tellement vite que personne ne s'aventura à le suivre. L'histoire d'André ennuyait terriblement notre chevalier. Les autres firent de leur mieux pour s'empêcher de rire, afin de ne pas le démoraliser complètement.

CHAPITRE XXXII.

Ce qui arriva aux amis de don Quichotte
dans l'auberge .

Il finirent leur bon repas et sellèrent leurs montures. Rien d'important n'arriva avant le lendemain, jour de leur arrivée à l'auberge qui était la bête noire de Sancho Panza. Celui-ci aurait bien voulu ne pas entrer, mais il était obligé de le faire. Lorsqu'ils virent don Quichotte et son écuyer s'approcher, l'aubergiste, sa femme, sa fille et Maritornes sortirent pour les accueillir. Notre chevalier les salua avec beaucoup de dignité et de gentillesse. Il leur dit de lui préparer un meilleur lit que la première fois. L'hôtelière lui répondit que s'il payait mieux que la dernière fois, elle lui en donnerait un extrêmement confortable. Il l'assura qu'il le ferait. Aussi, ils lui préparèrent un lit assez confortable dans le grenier où il avait séjourné la fois précédente. Il alla se coucher immédiatement parce qu'il était épuisé.

Dès qu'il eut fermé sa porte, l'hôtelière s'approcha du barbier, lui sauta au visage, empoigna sa barbe et lui dit:

«Par le signe de la croix, vous ne pouvez pas continuer à utiliser ma queue de bœuf comme une barbe. Rendez-la-moi. Il est insupportable de voir les affaires de mon mari toujours par terre, je veux dire le peigne que j'accrochais à ma jolie queue.»

Elle avait beau tirer, le barbier ne voulait pas la lui donner. Le curé lui dit de la rendre puisqu'elle ne servait plus à rien maintenant. À la place, il devait se montrer comme il était et dire à Don Quichotte que, après avoir été dévalisé par les galériens, il s'était réfugié dans cette auberge. Si le chevalier posait des questions sur l'écuyer de la princesse, ils répondraient qu'elle l'avait envoyé avant tout le monde afin qu'il annonce à ses sujets qu'elle était en chemin et ramenait leur libérateur. Le barbier, de sa propre volonté, rendit la queue à l'hôtelière, de même que toutes les affaires qu'ils lui avaient empruntées afin de secourir don Quichotte.

Les gens qui travaillaient à l'auberge étaient émerveillés par la beauté de Dorothée et de Cardénio. Le curé demanda que l'on prépare à dîner avec ce qu'ils avaient sous la main. Dans l'espoir d'être grassement payé, l'hôtelier leur prépara un

repas convenable. Don Quichotte était toujours en train de dormir. Ils décidèrent de ne pas le réveiller car le sommeil lui ferait plus de bien que la nourriture.

Après le repas, l'hôtelier, sa femme, sa fille, Maritornes et tous les voyageurs parlèrent de l'étrange folie de don Quichotte et de leur première rencontre avec lui. La femme de l'aubergiste raconta ce qui s'était passé entre le chevalier et le muletier. Puis, regardant autour d'elle pour voir si Sancho était là et constatant qu'il était absent, elle leur dit qu'ils l'avaient fait sauter dans une couverture, ce qui les fit bien rire. Lorsque le curé fit remarquer que les livres de chevalerie que don Quichotte lisaient l'avaient rendu fou, l'aubergiste dit:

«Je ne sais pas pourquoi cela est arrivé, car, à la vérité, je ne pense pas qu'il y ait de meilleure littérature au monde. Dans ma bibliothèque, j'ai deux ou trois de ces livres, et ils nous ont fait nous sentir plus heureux. Par exemple, à la période des récoltes, beaucoup d'ouvriers agricoles se réunissent ici durant leur temps libre. Parmi eux, il y en toujours quelques-uns qui savent lire. Un d'entre eux prend un de ces livres et trente d'entre nous, ou même plus, nous mettons en rond autour de lui afin de l'écouter et de rajeunir. Je peux vous assurer que j'ai envie de faire la même chose qu'eux lorsque j'entends des récits sur les coups terribles et violents donnés par les chevaliers; j'aimerais écouter le conteur pendant des jours et des jours.»

«J'ai la même opinion», ajouta l'hôtelière, «je ne suis jamais tranquille dans ma maison, sauf quand tu écoutes ces contes; tu es tellement absorbé que tu oublies de gronder les gens.»

«C'est bien vrai», continua Maritornes. «Je dois avouer que moi aussi j'aime écouter ces choses, car elles sont très jolies, surtout quand elles traitent d'une dame que sont chevalier enlace sous un oranger. Une duègne apeurée et envieuse monte la garde. C'est tellement charmant.»

«Mademoiselle, qu'en pensez-vous?» demanda le curé, en s'adressant à la fille de l'aubergiste.

«Je ne sais pas trop quoi vous répondre», dit-elle. «Bien que je ne les comprenne pas, j'aime écouter le conteur. Cependant, je n'aime pas les combats que mon père apprécie tant. Je préfère les phrases déchirantes que les chevaliers disent lorsqu'ils ne peuvent pas voir leurs bien-aimées. Elles me font pleurer parce que je suis te tout coeur avec eux.»

«Mademoiselle», dit Dorothée, est-ce que vous les consoleriez s'ils pleuraient à cause de vous?»

«Je ne sais pas trop ce que je ferais», répondit la jeune fille. «Tout ce que je sais, c'est que certaines de ces dames sont si cruelles que leurs chevaliers les traitent de tigres, de lions et d'autres choses déplaisantes. Mon Dieu! Ces femmes n'ont pas de coeur, et elle sont tellement immorales; les hommes biens ne les intéressent pas; elles les laissent mourir ou devenir fous. Pourquoi sont-elles si prudes? Puisqu'elles sont vertueuses, elles devraient se marier avec eux, car ils ne demandent que ça.»

«Tais-toi, petite fille!», s'écria l'hôtelière. «On dirait que tu connais beaucoup de choses là-dessus. Les jeunes filles ne doivent pas en savoir autant, ni autant parler.»

«Ce monsieur m'a posé une question», dit-elle. «Je devais donc lui répondre.»

«Monsieur l'aubergiste», dit le curé, «Pourriez-vous m'apporter ces livres; je voudrais les voir.»

«Très-volontiers», répondit-il.

Il entra dans sa chambre et en sortit avec une veille valise fermée avec une petite chaîne. Il l'ouvrit; il y avait trois gros volumes et des manuscrits bien écrits. Le premier livre que le curé examina était *Don Cirongilio de Thrace.* Les autres étaient *Félix-Mars d'Hircanie et l'Histoire du grand capitaine Gonzalo Hernández de Cordoue,* et la *Vie de Diégo Garcia de Parédès*. Après avoir lu le titre des deux premiers ouvrages, il se tourna vers le barbier et dit:

«Nous devrions appeler la gouvernante et la nièce de notre ami.»

«Non, c'est inutile», dit le barbier, «car je peux porter tout seul ces livres dans la cour ou la cheminée: un bon feu y brûle.»

«Voulez-vous brûler mes livres?», demanda l'hôtelier.

«Seulement ces deux-là: *Don Cirongilio* et *Félix-Mars*», dit le prêtre.

«Voulez-vous les brûler parce qu'ils sont hérétiques ou *flegmatiques*?»

«Mon ami, vous voulez dire *schismatiques*», interrompit le barbier, «et non *flegmatiques*.»

«C'est cela», répondit l'hôtelier. «Si vous voulez en brûler un, choisissez le *Grand capitaine* et *Diégo Garcia*; je préférerais plutôt laisser brûler mon fils que les autres livres.»

«Mon frère», rétorqua le curé, «ces deux livres sont pleins de mensonges et de sottises, tandis que celui sur le *Grand Capitaine* est une histoire vraie; elle traite de la vie de Gonzalo Hernández de Cordoue, qui, grâce à ses nombreux exploits, mérite d'être appelé le grand capitaine par tout le monde. Diégo Garcia de Parédès était un éminent chevalier originaire de la ville de Trujillo, en Estrémadure, un courageux guerrier et un homme musclé: il pouvait arrêter une roue de moulin tournant à pleine vitesse avec le doigt d'une seule main. Un jour, armé d'une longue épée, il se mit devant un pont et empêcha une grande armée de passer. Il fit d'autres exploits qu'il raconta avec la modestie d'un chevalier qui est son propre biographe. Si un historien indépendant et impartial en faisait un livre, ses prouesses éclipseraient celles d'Hector, d'Achille et de Roland.»

«Vous devez plaisanter!», s'écria l'hôtelier. «Un homme qui arrêta une roue de moulin vous étonne! Vous devriez lire le passage sur ce que Félix-Mars d'Hyrcanie fit: d'un seul revers, il coupa cinq géants par le milieu du corps, comme s'ils était de la même matière que les figurines de moines que les enfants fabriquent, c'est-à-dire en cosses de fèves. Une autre fois, il attaqua tout seul une très grande et très puissante armée, composée de plus d'un million six cent mille soldats portant tous un armure: il écrasa ce qui ressemblait à un troupeaux de moutons apeurés. Quant à l'estimable don Cirongilio de Thrace, c'était un vaillant chevalier, comme vous le verrez dans ce livre, où l'on raconte qu'un jour, tandis qu'il naviguait sur une rivière, un serpent de feu sortit de l'eau. Dès qu'il le vit, don Cirongilio lui sauta dessus, se mit à califourchon sur son dos écailleux et agrippa sa gorge. Il la serra tellement fort que le serpent comprit qu'il allait l'étrangler. Il n'eut pas d'autre choix que de rejoindre le fond de la rivière, emmenant avec lui le chevalier, qui ne voulait pas lâcher prise. Au fond, il se retrouva au milieu de palais et de jardins époustouflants. Ensuite, le serpent se transforma en vieil homme; il lui dit beaucoup de choses fantastiques. Si vous les entendiez, vous seriez éblouis. Ce grand capitaine et Diégo Garcia sont des petits joueurs.»

Quand Dorothée entendit cela, elle murmura à Cardénio:

«Notre hôte pourrait presque devenir l'écuyer de don Quichotte.»

«C'est ce qui me semble aussi», répondit Cardénio. «Si je ne m'abuse, il croit que tout s'est passé exactement comme il est dit dans ces livres. Les frères déchaux eux-mêmes n'arriveraient pas à lui faire croire autre chose.»

«Vous savez, mon frère», continua le curé, «il n'y a jamais eu de Félix-Mars d'Hyrcanie, ni de Cirongilio de Thrace, ni de chevaliers comme ceux qui sont mentionnés dans les livres de chevalerie. Ces personnages imaginaires ont été inventés par des esprits oisifs afin, comme vous le dites, de faire passer le temps. C'est ce que font vos ouvriers agricoles lorsqu'ils les lisent. Je jure que ces chevaliers, exploits et actions absurdes n'ont jamais existé.»

«Je ne suis pas un imbécile!», s'écria l'hôtelier. «Je sais que ma main a cinq doigts et que ma chaussure est trop petite. Vous ne m'aurez pas, car je ne suis pas naïf. Vous voulez me faire croire que tous ces bons livres sont pleins de mensonges et de bêtises, alors que les membres du conseil royal ont autorisé leurs éditeurs à les publier. Ces messieurs ne sont pas du genre à laisser imprimer des livres remplis de mensonges, batailles et stupides sortilèges.»

«Mon ami, je vous ai déjà dit», répliqua le curé, «que leur but est de tuer le temps. Dans les pays bien dirigés, des jeux comme les échecs, le ballon et le billard divertissent ceux qui n'ont pas à travailler ou ne peuvent pas le faire. Aussi, ces livres sont autorisés puisque les censeurs pensent, ce qui est vrai, que personne ne sera assez ignorant pour croire qu'ils racontent des histoires vraies. Si vous m'autorisiez à vous donner mon opinion, je décrirais les caractéristiques que ces romans devraient avoir pour être de bons livres. Certaines personnes pourraient apprécier cela. J'espère qu'un jour je pourrai faire part de mes idées à quelqu'un qui pourra régler ce problème. En attendant, monsieur l'hôtelier, croyez à ce que je viens de dire. Prenez vos livres et essayez de distinguer le vrai du faux. Que Dieu vous empêche de vous conduire comme votre client don Quichotte.»

«Je ne le ferai pas», répondit l'hôtelier «Je ne suis pas assez fou pour devenir chevalier errant: les temps ont changé!»

Sancho était entré de la pièce au milieu de cette conversation. Il devint songeur et fut déconcerté lorsqu'il les entendit dire qu'il n'y avait plus de chevaliers errants et que tous les livres de chevalerie étaient pleins de sottises et de mensonges. Il décida d'attendre la fin de l'expédition de son maître. Si l'issue n'était pas à la hauteur de ses attentes, il quitterait le chevalier, rentrerait chez lui, reverrait sa femme et ses enfants et reprendrait ses occupations habituelles.

L'hôtelier ramassa la valise et les livres, mais le curé lui dit:

«Attendez un peu. Je veux voir les documents qui sont bien écrits.»

L'hôtelier les sortit de la valise et les lui donna. Il vit qu'il y avait huit parties. Sur la première page apparaissait ce titre écrit en capitales: *Histoire de l'homme curieux et exigeant*. Il lut trois ou quatre lignes et fit la remarque suivante:

«Le titre est intéressant; j'aimerais lire ce roman.»

«Vous pouvez le lire», répondit l'hôtelier. «Je peux vous assurer que certains des clients qui l'on lu l'on beaucoup aimé et m'ont demandé de leur prêter, mais j'ai refusé: je voulais le rendre à l'homme qui oublia de prendre cette valise quand il parti. Il se peut qu'il revienne ici un jour. Je sais que ses livres me manqueront, mais je les lui rendrai: bien que je sois aubergiste, je suis un bon chrétien.»

«Mon ami, vous avez tout à fait raison», dit le prêtre. «Cependant, si j'aime le roman, il faudra m'autoriser à le recopier.»

«Cela va sans dire», répliqua l'hôtelier.

Pendant cette conversation, Cardénio avait ramassé un livre et commencé à le lire. Partageant l'opinion du curé, il lui demanda de le lire à haute voix pour que tout le monde puisse l'entendre.

«Je peux le faire», répondit le curé, «mais nous devrions dormir plutôt que lire.»

«Une histoire», dit Dorothée, «me permettra de me relaxer; je suis trop énervée pour aller au lit maintenant.»

«Dans ce cas», dit le curé, «je vais le lire. Je suis intrigué; nous allons peut-être découvrir quelque chose de particulier et d'intéressant.»

Maître Nicolas et Sancho demandèrent la même chose. Puisque tout le monde aimerait certainement l'histoire, il dit:

«Alors, soyez tous attentifs; voici comment commence l'histoire:»

CHAPITRE XXXIII.

L'histoire de l'homme curieux et exigeant.

À Florence, une ville italienne riche et célèbre de la province de Toscane, vivaient Anselme et Lothaire, deux gentilshommes fortunés et importants. Ils s'appréciaient tellement que les gens qui les connaissaient les appelaient «les deux amis». Ils étaient célibataires. Ces deux jeunes hommes avaient le même âge et le même style de vie: deux facteurs qui expliquaient leur amitié. Anselme était un séducteur, tandis que Lothaire était chasseur. À l'occasion, il partageait la même occupation. Ils agissaient toujours de concert: aucun chronomètre ne pouvait égaler leur précision.

Anselme était profondément amoureux d'une jeune femme belle et distinguée de la même ville. Elle et ses parents étaient tellement estimables qu'il avait résolu de suivre une fois encore le conseil de son ami: la demander en mariage. Ce projet fut aussitôt mis à exécution. Lothaire était son représentant. Il passa un accord qui était à l'avantage d'Anselme. Ce dernier prit vite possession de ce qu'il désirait. Camille était tellement contente d'être mariée avec lui qu'elle n'arrêtait pas de remercier le ciel et Lothaire de lui avoir permis d'être aussi heureuse. Les premiers jours du mariage furent joyeux, ce qui n'est pas surprenant. Lothaire continuait à voir son ami afin de l'honorer, de le féliciter et de lui plaire de toutes les manières possibles. Lorsque les célébrations furent terminées, les visites et les félicitations furent moins fréquentes. Il n'allait plus si souvent chez son ami parce qu'il pensait, comme toutes les personnes intelligentes, que la nature de l'amitié évolue quand les hommes se marient. Bien que l'amitié sincère et véritable ne puisse pas être corrompue, la réputation d'un homme marié est toujours mise en danger: les amis et même les frères peuvent l'ennuyer.

Anselme entendit les explications données par Lothaire; elles le contrarièrent. Il lui dit qu'il ne se serait jamais marié s'il avait su que le mariage les empêcherait de communiquer comme ils le faisaient avant. Quand il était célibataire, leur amitié exemplaire avait conduit les gens à les surnommer «les deux amis»: il ne voulait pas que ce qualificatif charmant et reconnu disparaisse à cause de la pression sociale. Aussi, il supplia Lothaire (est-ce un terme approprié?) de vivre de nouveau dans sa maison. Il

ajouta que Camille était d'accord avec lui; lorsqu'elle avait appris que les deux hommes étaient des amis très proches, la froideur de Lothaire l'avait mise mal à l'aise.

Ceci et les nombreux arguments qu'Anselme utilisait pour le persuader de vivre de nouveau chez lui, poussa Lothaire à répondre avec tellement de prudence, d'intelligence et de minutie que son ami fut satisfait de ses bonnes intentions. Ils convinrent que, deux fois par semaine et les jours de fête, Lothaire mangerait avec Anselme. Lothaire était déterminé à suivre cette règle à condition qu'elle ne ternisse pas la réputation de son ami. Sa réputation lui était d'ailleurs plus chère que la sienne propre. Il avait raison de dire que l'homme à qui le ciel a donné une femme belle, doit être aussi prudent sur le choix des amis qu'il reçoit dans sa maison que sur celui des amies que fréquente sa femme. En fait, ce qui ne peut pas être fait ou planifié dans les rues, les églises, les manifestations publiques, ou lors de visites religieuses (les maris ne peuvent pas toujours priver leur femme de ces opportunités), peut être planifié et arrangé chez une amie à qui l'on fait confiance ou une parente.

Lothaire disait aussi que chaque homme marié devait avoir un ami qui attirerait son attention sur ses négligences, car, la plupart du temps, un mari qui est très amoureux de sa femme ne lui dit pas, afin de ne pas l'ennuyer, de faire ou de ne pas faire certaines choses qui pourraient lui plaire ou lui déplaire. Si un ami l'avertissait, il pourrait résoudre le problème très facilement. Mais où pourrait-on trouver un ami aussi intelligent, loyal et dévoué que celui décrit par Lothaire? Je ne sais pas. Quant à Lothaire, il s'occupait de la réputation d'Anselme en étant très précautionneux et en donnant beaucoup d'avertissements. Il voulait beaucoup réduire le nombre de jours durant lesquels il allait chez son ami, afin que les yeux méchants et inquisiteurs des roturiers oisifs ne soupçonnent pas ce beau jeune homme bien né et riche qui fréquentait la maison d'une femme aussi jolie que Camille. Bien que sa gentillesse et d'autres qualités pussent museler les commères, il ne voulait pas que les gens médisent d'elle ou de son ami. C'est pour cette raison que, la plupart des jours où il était supposé leur rendre visite, il était occupé à faire des choses qui, selon lui, ne pouvaient pas attendre. Aussi, ils passaient beaucoup de temps à se plaindre et à s'excuser.

Un jour qu'ils se promenaient tous deux dans une prairie hors de la ville, Anselme dit à Lothaire:

«Tu sais, Lothaire, Dieu a été généreux avec moi; il a fait de moi le fils des mes respectables parents et m'a concédé des privilèges comme la richesse et la beauté. Je lui suis très reconnaissant, et cela d'autant plus qu'il m'a permis de devenir ton ami et de me marier avec Camille, deux bonheurs que j'estime, si ce n'est autant que je le devrais, du moins autant que je le peux. Bien que je possède ce dont les hommes ont besoin pour avoir une vie agréable, je suis l'individu le plus déprimé et le plus découragé du monde. En fait, depuis plusieurs jours, je suis accablé par un sentiment qui est si étrange que ma conduite me surprend. Je me condamne et me réprimande; j'essaie de le cacher et de l'oublier, mais j'ai envie de sortir dehors pour révéler mon secret. Il faut qu'on le connaisse; je veux te le confier car je suis sûr que cette révélation et que l'aide d'un ami serviable m'ôteront ce fardeau. La joie que je ressentirai grâce à ta gentillesse sera aussi intense que la tristesse que je ressentis à cause de ma stupidité.»

Les arguments de Lothaire rendirent Anselme perplexe. Quel était l'objet de ce long préambule? Il se demandait quelle pouvait être la nature du sentiment qui tourmentait son ami. Il n'en avait pas la moindre idée. Afin de le soulager rapidement de

l'anxiété causée par la perplexité, il lui dit que ce verbiage, qui ne rendait pas ses pensées les plus secrètes compréhensibles, était une atteinte à leur grande amitié. Il était certain qu'il pouvait l'aider à comprendre ou à satisfaire ses désirs.

«C'est vrai, mon ami», répondit Anselme. «C'est pour cela que je veux te dire que je ne sais pas si Camille, mon épouse, est aussi vertueuse et parfaite que je me l'imagine. Cette idée m'obsède. Comme un mineur qui fait fondre de l'or, je dois la tester afin de découvrir la pureté de sa vertu et la vérité. Mon ami, à mon avis, une femme n'est pas plus vertueuse si les hommes n'essaient pas de la séduire. On peut penser qu'elle est forte lorsqu'elle n'est pas impressionnée par les promesses, les cadeaux, les larmes et les visites continuelles de l'amoureux. Si personne ne pousse une femme à se conduire mal, elle sera vertueuse. Elle sera timide et craintive si elle ne peut pas se déshabiller ou avoir peur d'un mari violent qui la tuerait si elle faisait la moindre bêtise. Aussi, une femme qui est vertueuse à cause de la peur ou un manque d'opportunités est moins estimable que celle qui est courtisée et ne se rend pas. Ces raisons et beaucoup d'autres que je pourrais mentionner afin de renforcer mon opinion, me conduisent à accepter que mon épouse Camille passe par ces difficultés. Elle doit être aimée et séduite par un homme qui est capable d'allumer en elle la flamme du désir. Si elle résiste à la tentation, ce que je crois, je considérerai que j'ai de la chance. Je dirai que je suis heureux. Je dirai que j'ai eu de la chance de trouver une femme avec une volonté de fer, qui, selon l'homme sage, est une perle de grande valeur. Si l'issue de cela était le contraire de mes attentes, je supporterais la douleur que pourrait causer cette cruelle expérience puisque je me rendrais compte que j'avais raison. Comme rien de ce que tu pourrais me dire ne me dissuadera de mettre en œuvre mon plan, je veux que tu sois, Lothaire, l'instrument de ma volonté. Je te permettrai d'agir parce que je te fournirai tout ce qui est nécessaire pour séduire une femme honnête, respectée, réservée et désintéressée. La raison principale qui me conduit à te confier une tâche si difficile est notre amitié: si Camille tombait amoureuse de toi, tu n'irais pas jusqu'à la soumettre; tu te contenterais de savourer cette victoire, car tu me respectes! Bien sûr, je serais vexé, mais cette blessure resterait secrète grâce à ton silence vertueux, car je sais qu'il serait aussi éternel que la mort. Aussi, si tu veux que je vive normalement, tu dois prendre part à cette bataille amoureuse. Tu ne peux être ni tiède ni paresseux, car je veux que tu sois consciencieux. J'ai confiance en ton amitié, mon ami.»

Lothaire écouta attentivement ce qu'Anselme dit. À part la remarque que j'ai rapportée, il n'ouvrit pas les lèvres avant que son ami n'eût cessé de parler. Après l'avoir regardé un instant comme s'il regardait une chose étonnante et terrifiante qu'il n'avait jamais vue auparavant, il rompit le silence en disant:

«Anselme, mon ami, tu dois plaisanter! Si j'avais pensé que tu parlais sérieusement, j'aurais arrêté de t'écouter afin de t'empêcher de parler autant. J'ai l'impression que tu ne me connais pas ou que je ne te connais pas. C'est impossible, car je sais que tu es Anselme et tu sais que je suis Lothaire. Malheureusement, je pense que tu n'es plus le même Anselme, et tu penses que je ne suis plus non plus le même Lothaire. En fait, tu n'aurais jamais osé dire ce que tu as dit ni osé me demander une telle chose, car, comme le dit un jour un poète païen, les vrais amis doivent tester leur fidélité et s'aider d'une manière qui ne fâchera pas dieu. Cela était le point de vue d'un païen sur l'amitié, ce qui me porte à croire que tous les chrétiens sont convaincus que la volonté de Dieu ne doit pas être mise en danger par l'amitié humaine. Quand un

homme ose ignorer les souhaits du ciel afin d'aider son ami, le problème doit être extrêmement important: ce doit être une question d'honneur ou concernant la survie de l'individu. Aussi, Anselme, décris-moi le danger afin que je condescende à faire une chose aussi détestable que celle que tu me demandes. Je suppose qu'il n'y a pas de danger. Je pense que tu veux te déshonorer, ainsi que moi, et te tuer, ainsi que moi. Si je te déshonorais, je te tuerais très certainement, car un homme qui a une mauvaise réputation est un homme mort. Si, comme tu le désires, je te faisais autant de mal, je me déshonorerais, ce qui me tuerait. Écoute-moi, Anselme, et ne m'interromps pas avant que je n'aie fini de te dire ce que je pense de ton souhait. Ensuite, j'écouterai ce que tu me répondras.»

«Je le ferai», dit Anselme. «S'il te plaît, donne-moi ton opinion.»

«Anselme», continua Lothaire, «j'ai l'impression que ton esprit ressemble à celui des musulmans: ni des extraits de la bible, ni des arguments rationnels, ni ceux qui se fondent sur des articles de foi ne peuvent leur faire comprendre que leur secte est hérétique. Il faut leur apporter des exemples palpables, intelligibles, démontrables et indubitables, et des preuves mathématiques que l'on ne peut par remettre en question, quelque chose comme: 'Si de deux parties égales nous ôtons des parties égales, celles qui restent sont encore égales.' S'ils ne comprennent pas ce que tu dis, ce qui arrive souvent, tu dois utiliser tes mains et leur montrer des preuves physiques. Cependant, personne n'arrive à les convaincre que ce qui est écrit dans le bible est vrai. J'utiliserai la même technique avec toi, car ta motivation est tellement bête et irrationnelle que je pense que ce serait une perte de temps d'essayer de te faire comprendre que tu es stupide. Pour l'instant, je n'utiliserai pas une autre mot que celui-là. J'ai même envie de te laisser délirer pour te punir de tes mauvaises intentions, mais notre amitié ne me permettra pas de te traiter d'une manière aussi dure, ni de te laisser courir à ta perte. Ne comprends-tu pas que tu m'a demandé de séduire une femme sensée, généreuse, fidèle et timide? C'est précisément ce que tu m'as demandé. Tu sais déjà que ta femme est sensée, généreuse, fidèle et timide. Alors, qu'est-ce que tu cherches? Puisque tu es convaincu, et tu as raison, qu'elle refusera ma proposition indécente, quels titres plus prestigieux que ceux qu'elle possède déjà lui décerneras-tu? Sera-t-elle une meilleure femme après? Soit tu mets en doute ses qualités, soit tu ne te rends pas compte de ce que tu demandes. Si tu mets en doute ses qualités, tu devrais la punir et non te fatiguer à lui faire subir cette épreuve. Si elle est aussi vertueuse que tu le crois, il est inutile de prouver la même chose puisque ton opinion ne changera pas. Par conséquent, nous devons en conclure que celui qui mène une action qui nous fera vraisemblablement plus de mal que de bien est un fou furieux, spécialement quand rien ne le force à le faire et que son acte est insensé. On essaie de faire des choses difficiles pour l'amour de Dieu, de l'humanité, ou des deux à la fois. Les saint agissent pour l'amour de Dieu parce que, bien qu'ils soient des êtres humains, ils veulent ressembler à des anges. Ceux qui cherchent à être respectés par l'humanité traversent de grandes étendues d'eau, découvrent beaucoup de climats et rencontrent des gens bizarres afin d'acquérir des richesses. Les gens qui agissent pour l'amour de Dieu et de l'humanité sont de vaillants soldats qui, lorsqu'ils voient un trou dans le mur opposé qui n'est pas plus grand que celui fait par un boulet de canon, se débarrassent de leur peur, ignorent le danger qui les menace et attaquent d'une manière intrépide, bien que la mort rode, car ils veulent revenir pour défendre leur foi,

leur pays et leur roi. Les gens font généralement cela car ils tirent profit de ces actions dangereuses: ils deviennent riches et célèbres. Quoi qu'il en soit, le tien ne te permettra pas d'être riche, célèbre, ou remarqué par Dieu. En fait, si l'issue est à la hauteur de tes attentes, tu ne seras ni plus heureux, ni plus riche, ni plus honoré qu'à présent. Si ton truc échoue, tu seras extrêmement triste. Le fait que personne ne sera au courant de ton malheur ne te réconfortera pas, car tu ne pourras pas l'oublier. Afin de mieux étayer cette affirmation, je vais réciter une strophe du célèbre poète Luigi Tansilo. À la fin de la première partie des *Larmes de saint Pierre*, on trouve:

La douleur et la honte de saint Pierre
Augmentèrent lorsque le jour se leva.
Bien que personne ne pût le voir,
Son péché le fit rougir:
Un coeur magnanime n'a pas besoin de spectateurs
Pour se sentir embarrassé,
Car ses erreurs lui font honte
Même si la terre et les cieux l'ignorent.

Ainsi, le secret ne fera pas diminuer ton chagrin. À la place, tu pleureras sans cesse ou ton coeur versera des larmes de sang semblables à celles versées par le stupide docteur qui, d'après notre poète, passa le test du verre alors que l'intelligent Renaud refusa. C'est une fiction poétique, mais elle contient des valeurs morales secrètes qui devraient être remarquées, comprises et partagées. De plus, je suis sur le point de te dire des choses qui vont te faire comprendre que ton plan est une énorme erreur. Anselme, imagine que le ciel ou le hasard aient fait de toi le propriétaire d'un diamant magnifique admiré par tous les lapidaires, lesquels certifieraient que la nature ne peut pas produire une pierre plus belle; imagine que, rejetant tous les arguments, tu les croies; serait-il sage de prendre ce diamant, de le placer entre une enclume et un marteau et de le frapper pour voir s'il est aussi dur et pur qu'ils le disent? Si la pierre résistait à une épreuve si bête, elle ne serait pas de meilleure qualité pour autant. Si elle se brisait, ce qui pourrait arriver, n'aurait-on pas tout perdu? Ce serait le cas, effectivement, car tout le monde considérerait que son propriétaire est un imbécile. Mon cher Anselme, tu dois comprendre que Camille est un diamant très pur: personne n'en doute. Aussi, il est stupide de la mettre dans une situation où elle pourra se briser, car sa qualité ne sera pas meilleure si elle reste entière. Tu penses peut-être qu'elle se brisera. Aussi, tu dois imaginer comment tu te sentiras sans elle, considérant que tu seras la cause de son malheur et du tien. Aucun joyau au monde ne peut surpasser une femme chaste et respectée. L'honneur des femmes dépend de leur réputation. Puisque tu sais que sa réputation est excellente, pourquoi veux-tu mettre en doute cette vérité? Tu vois, mon ami, la femme est un être imparfait. Aussi, on ne devrait pas mettre des obstacles où elle pourrait trébucher et tomber. Il faut, au contraire, les enlever et déblayer la voie afin quelle puisse facilement atteindre le degré de perfection qui lui manque: être vertueuse. Les naturalistes disent que l'hermine est un petit animal avec une fourrure parfaitement blanche et que les chasseurs, lorsqu'ils veulent en prendre une, suivent une procédure bien particulière. Puisqu'ils connaissent son habitat naturel, ils bloquent le passage avec de la boue; puis, ils font du bruit, ce qui la pousse

à se diriger vers une de ces barrières. L'hermine ne veut pas tacher sa fourrure: elles se laisse capturer parce qu'elle préfère la propreté à la liberté et à la vie. La femme chaste et respectée est une hermine; la respectabilité est plus blanche et plus pure que la neige; celui qui veut qu'elle la garde et la préserve doit suivre une procédure différente. Il ne doit pas l'obliger à se confronter avec la boue des cadeaux et des visites d'amoureux importuns, car elle pourrait, ou ne pourrait pas, être vertueuse et assez forte pour renverser ces obstacles. C'est pour cette raison que nous devons les enlever et lui faire comprendre que la bonne réputation est séduisante. Une femme bien est comme un miroir: la vitre nous transforme en vapeur et s'obscurcit quant une haleine l'effleure. Une femme respectable est une relique: il faut l'adorer sans la toucher. Elle doit être gardée et aimée comme un beau jardin, rempli de roses et de toutes sortes de fleurs, dont le propriétaire interdit la visite car il ne veut pas qu'on les touche. On peut uniquement profiter de leur beauté et de leur parfum de loin, à travers la grille de fer. Finalement, je veux te réciter des vers qui me reviennent à la mémoire. Je les ai entendus dans une pièce de théâtre moderne qui traite de ce dont nous sommes en train de parler. Un vieillard sage conseille à un autre vieillard, père d'une jeune fille, de la garder chez lui. Parmi certaines raisons, il mentionne celles-ci:

La femme est composée de verre,
Mais on ne doit pas la tester pour voir si
Elle peut se briser ou non,
Car cela pourrait bien arriver.
Il est facile de casser une femme
Et il n'est pas sage
De s'aventurer à briser
Ce qui ne peut pas être réparé.
Je veux que tout le monde soit d'accord
Car mon opinion se fonde sur ceci:
Puisque Danaé existe,
Les pluies d'or existent aussi.

Anselme, tout ce que je t'ai dit jusqu'à présent te concerne. Maintenant, tu dois entendre quelque chose sur moi. J'ai le regret de t'informer que cela va prendre du temps, mais le labyrinthe où tu t'es engagé et d'où tu veux que je te libère l'exige. Tu me considères comme ton ami, mais tu veux ternir ma réputation, ce qui est contraire à l'amitié. De plus, tu me permets de porter atteinte à la tienne au même moment. Il est clair que tu veux nuire à la mienne car, quand Camille me verra la courtiser, elle me prendra certainement pour un homme étrange et louche puisque je ferai une chose que je ne fais jamais et qui est méchante. Je vois que tu veux que je porte atteinte à la tienne parce que, quand je la courtiserai, elle pensera que je la considère comme une femme frivole, ce qui ternira ta réputation puisqu'elle est ta femme. À cause de tout cela, quand le mari d'une femme adultère ne connaît pas le méfait de son épouse, quand sa conduite est irréprochable et quand il est méticuleux mais ne peux pas empêcher cette disgrâce, les gens le critiquent. Ceux qui connaissent le délit commis par sa femme le rabaisse; ils devraient plutôt le plaindre puisque ce n'est pas lui mais sa femme qui est responsable de son malheur. J'aimerais te dire pourquoi le mari

d'une méchante femme mérite d'être déshonoré, bien qu'il ne soit pas au courant du crime de sa femme, qu'il ne soit pas responsable de celui-ci, qu'il n'ait commis aucune faute, et que sont comportement ne soit pas à l'origine de cette trahison. M'écouter te fatigue peut-être, mais cette information va t'aider à mieux comprendre. Quand Dieu éleva notre premier père au sein du paradis terrestre, la divine Écriture raconte qu'il fit s'endormir Adam, enleva une côte du côté gauche et fabriqua avec elle Ève, notre mère. Quand Adam se réveilla et la vit, il s'écria: 'Voilà la chair de ma chair et l'os de mon os.' Dieu déclara alors: 'Pour cette femme, l'homme quittera son père et sa mère, et ils seront une seule chair.' C'est ainsi que fut institué le divin sacrement du mariage, dont les liens sont tellement forts que seule la mort peut les rompre. Ce sacrement miraculeux est si bon et fort que deux personnes différentes deviennent une seule et même chair. Il fait encore plus dans les mariages heureux, car, bien que les époux aient deux âmes séparés, ils n'ont qu'une seule volonté. Par conséquent, la chair de la femme étant liée à celle de son mari, les souillures et défauts qui l'avilissent font pourrir la chair du mari, même si, comme je l'ai dit, la conduite de ce dernier n'est pas à l'origine du délit commis par sa femme. Aussi, la douleur ressentie dans le pied ou dans n'importe quelle autre partie du corps est ressentie par le corps tout entier. Puisque c'est la même chair, la tête ressent la douleur ressentie par la cheville, bien qu'elle ne l'ait pas causée; le mari est logiquement aussi déshonoré que sa femme, parce qu'il ne fait qu'un avec elle. Considérant que, sur terre, l'honneur et le déshonneur sont reliés à la chair et au sang, et que ceux de la femme méchante sont de cette nature, le mari en subit les conséquences inévitablement: les gens se moquent de lui, mais il ne s'en rend pas compte. Anselme, ta réputation est en danger parce que tu veux déranger ta gentille et tranquille femme. À cause de ta curiosité inutile et ennuyeuse, tu vas éveiller des sentiments qui dorment dans le coeur de ta chaste femme. Il se peut que tu gagnes quelque chose, mais il se peut que tu perdes presque tout; je préfère me taire car les mots me manquent pour décrire cela. Si tout ce que je viens de dire n'arrive pas à te dissuader d'exécuter ton méchant plan, il faudra alors que tu cherches un autre instrument de ton déshonneur et de ton malheur, car je ne serai pas ton homme de main, même si cela signifiera la fin de notre amitié, ce qui est le plus grand malheur que je puisse imaginer.»

L'intelligent et vertueux Lothaire se tut. Anselme était tellement perplexe et pensif qu'il n'osa pas parler tout de suite. Finalement, il lui dit:

«Mon cher Lothaire, tu as vu que j'ai écouté attentivement tout ce que tu voulais me dire. Tes arguments, exemples et comparaisons ont démontré que tu es un ami sage et fidèle. De plus, j'avoue que je serais sur une mauvaise pente si je n'étais pas de ton avis. Il se peut que tu croies que je souffre de la maladie des femmes enceintes: il leur arrive d'avoir envie de manger de la terre, du plâtre, du charbon, et d'autres choses aussi dégoûtantes. Il faut donc suivre une certaine procédure pour me guérir. Tu pourrais commencer par courtiser Camille pendant un certain temps. Elle ne sera pas si timide que cela; les premiers rendez-vous la conduiront à être moins vertueuse. Ce début me satisfera. Tu auras aidé un ami, non seulement en me faisant revivre, mais aussi en me persuadant ne ne pas me déshonorer. Tu dois faire cela pour une seule raison: puisque je veux que cet examen ait lieu, tu dois m'interdire de révéler que je suis fou, car je pourrais mettre en danger la réputation que tu essaies de redorer. Lorsque tu courtiseras Camille, la tienne sera écornée, mais cela n'est pas grave parce

que, très rapidement, lorsque nous verrons que c'est une femme respectable, tu pourras lui dire la vérité et lui révéler notre mascarade. Aussi, elle continuera à te respecter. Puisque tu ne risques par grand-chose et peux me rendre tellement heureux, tu dois exécuter cette tâche, même si tu pourrais faire face à de plus grandes difficultés. Comme je te l'ai dit, si tu démarres cette mission, je considérerai que le problème a été réglé.»

Lothaire comprit qu'Anselme était décidé. De plus, il n'avait plus d'arguments susceptibles de le faire changer d'avis. Anselme l'avait menacé de faire part de son méchant plan à une autre personne. Puisque Lothaire voulait éviter un plus grand mal, il décida d'accepter et de faire ce que lui demandait Anselme. Il avait l'intention de les influencer de manière à ce que l'opinion de Camille reste la même et qu'Anselme soit satisfait. Par conséquent, Lothaire dit à Anselme de ne contacter personne d'autre puisqu'il s'engageait à exécuter cette tâche et commencerait dès qu'Anselme le voudrait. Anselme le serra tendrement dans ses bras. Il le remercia de son offre comme si Lothaire lui avait fait une faveur insigne. Ils convinrent de passer à l'action le lendemain. Anselme permettrait à son ami d'avoir un tête-à-tête avec Camille. Il lui donnerait également de l'argent et des bijoux afin qu'il puisse les lui offrir. Il lui conseilla de jouer des sérénades à sa femme et d'écrire un poème en son honneur. S'il ne voulait pas le faire, c'est lui qui l'écrirait. Lothaire accepta tout, mais ses objectifs étaient différents de ce que s'imaginait Anselme.

Cet accord ayant été passé, ils retournèrent chez Anselme, où Camille attendait impatiemment le retour de son époux, lequel, ce jour-là, était franchement en retard.

Lothaire regagna sa maison et Anselme demeura dans la sienne. Anselme était satisfait, tandis que Lothaire était pensif, car il ne savait pas quoi faire pour résoudre ce problème. Durant la nuit, toutefois, il trouva une solution pour tromper Anselme sans offenser Camille. Le lendemain, il alla dîner chez son ami. Camille l'accueillit chaleureusement car elle savait que son mari l'estimait beaucoup.

Il finirent de manger; les serviteurs débarrassèrent la table. Anselme demanda à Lothaire de rester avec Camille: il devait résoudre un problème urgent, mais il serait de retour dans une heure et demie. Camille supplia son mari de ne pas sortir; leur invité proposa de l'accompagner, mais Anselme déclina cette offre. En fait, il insista pour que Lothaire l'attende là parce qu'il devait parler de choses très importantes avec lui. Il recommanda également à Camille de ne pas laisser Lothaire seul jusqu'à son retour. Il prétendit sournoisement que son absence *inutile* était *utile*: personne n'aurait pu se rendre compte que c'était une supercherie. Anselme partit; Camille et Lothaire restèrent seuls à table car tous les serviteurs étaient en train de dîner. Lothaire se trouvait dans une situation que son ami avait espéré. Il était en face de son ennemie; sa seule beauté aurait pu écraser un escadron de chevaliers armés jusqu'aux dents; Lothaire avait bien raison de la craindre.

Il appuya son coude sur le bras de son fauteuil, puis sa joue sur la paume de sa main. S'excusant de son impolitesse, il lui dit qu'il voulait se reposer jusqu'au retour d'Anselme. Camille lui répondit qu'il serait mieux dans le salon que dans ce fauteuil. Elle lui suggéra donc d'y dormir, mais Lothaire refusa. À la place, il dormit dans le fauteuil. Quand Anselme fut de retour, il trouva sa femme dans sa chambre et vit que Lothaire était en train de somnoler. Il pensait que puisqu'il était revenu très tard, ils

avaient eu le temps de parler, et même de dormir. Il attendait impatiemment le réveil de Lothaire pour pouvoir le conduire dehors et l'interroger sur ce qui s'était passé.

Tout se passa comme il le désirait. Lothaire se réveilla; ils sortirent de la maison ensemble; il lui demanda ce qu'il voulait savoir. Lothaire répondit qu'il avait été assez prudent parce que cela était de mise lors d'un premier rendez-vous. Ainsi, il avait loué Camille sur sa beauté et l'avait assurée que, dans toute la ville, les gens n'arrêtaient pas de dire qu'elle était jolie et intelligente. Il lui semblait que c'était un bon début puisque ses paroles mielleuses la conduiraient à l'écouter avec plaisir lors d'une autre occasion. Il avait utilisé le stratagème que le démon emploie quand il veut tromper quelqu'un qui se méfie de lui. L'ange des ténèbres se transforme en ange de lumière parce qu'il flatte les gens; à la fin, il révèle son identité et atteint son but, à moins que la supercherie ne soit découverte au début. Anselme était ravi. Il dit qu'il emploierait le même stratagème tous les jours. Cependant, il ne sortirait pas de la maison; il ferait semblant de faire quelque chose afin que Camille ne découvre pas la vérité.

Beaucoup de jours passèrent. Lothaire ne parla pas à Camille. Cependant, il n'arrêtait pas de dire à Anselme qu'il lui avait parlé, mais qu'il n'arrivait pas à la pervertir. La situation était désespérée. De plus, elle lui avait dit qu'elle le dénoncerait à son mari s'il ne se débarrassait pas de ces pensées malsaines.

«Eh bien», dit Anselme, «jusqu'ici Camille a résisté aux paroles; voyons maintenant si elle peut résister aux actions. Demain, je te donnerai deux mille écus en or, que tu pourras lui prêter ou lui offrir, et encore deux mille autres, afin de *l'appâter en accrochant des joyaux à ton hameçon*, car les femmes, surtout quand elles sont belles, et si chastes qu'elles soient, aiment se mettre sur leur trente et un. Si elle résiste à cette tentation, je serai satisfait et ne t'embêterai plus.»

Lothaire répondit que puisqu'il avait commencé cette mission, il voulait la terminer, bien qu'il sût qu'il en sortirait épuisé et vaincu. Le lendemain, il reçut les quatre mille écus d'or, ce qui l'ennuya, car il ne savait pas quelle histoire il pourrait inventer pour le tromper. Finalement, il résolut de lui dire que, comme les arguments, Camille avait ignoré les cadeaux et les promesses. Aussi, il était inutile de continuer à dépenser autant d'énergie puisque c'était une perte de temps.

le sort, qui par nature est contrariant, laissa, comme il l'avait déjà fait, Lothaire seul avec Camille, et força Anselme à s'enfermer dans une chambre voisine afin de les écouter et de les espionner à travers le trou de la serrure. Il remarqua que, durant plus d'une demi-heure, les deux individus ne prononcèrent pas un seul mot; il n'aurait pas plus parlé s'ils avaient dû rester là pendant un siècle. Il comprit donc que tout ce que lui avait dit son ami à propos des réponses de Camille était faux. Il devait vérifier ce qu'il avait vu. Aussi, il sortit de la chambre, prit Lothaire à part et lui demanda quelles nouvelles il avait à lui donner et dans quelle état d'esprit était Camille. Lothaire répondit qu'il ne voulait plus continuer, car elle lui avait répondu avec tellement de dureté que, désormais, il n'aurait plus le courage de lui parler.

«Lothaire! Lothaire!», s'exclama Anselme. «Tu as mal rempli ta mission, bien que tu me doives beaucoup et que je te fasse confiance. J'ai regardé par le trou de cette serrure et je ne t'ai pas vu parler à Camille, ce qui me porte à croire que tu ne lui as jamais parlé. Est-vrai? Bien sûr que c'est vrai! Pourquoi donc m'as-tu trompé? Pourquoi veux-tu m'enlever le moyen avec lequel je pourrais satisfaire mon désir?»

Anselme se tut. Ce qu'il avait dit avait déconcerté et refroidi Lothaire. Anselme l'avait pris sur le fait: quelle honte! Lothaire lui jura que désormais il ferait tout pour le satisfaire. Il arrêterait de mentir puisque son ami pourrait l'espionner de nouveau. Cela ne serait d'ailleurs pas nécessaire car son zèle dissiperait tous ses soupçons. Anselme le crut. Afin de lui laisser le champ libre, il résolut de s'absenter pendant huit jours. Il rendrait visite à un autre ami qui vivait dans un village pas très éloigné de la ville. Afin que Camille voie que son voyage était justifié, Anselme demanda à cet ami de l'inviter officiellement.

Ah, Anselme, homme malchanceux et bien mal conseillé! Qu'est-ce que tu fais? Qu'est-ce que tu trames? Qu'est-ce que tu planifies? En fait, tu planifies ton propre déshonneur et ton malheur: c'est de l'autodestruction. Ton épouse Camille est vertueuse. Elle est calme et obéissante. Personne ne bouscule ton bonheur. Ses pensées ne sortent pas de sa maison. Tu es son empyrée, la matrice de ses désirs, l'accomplissement de ses espoirs et la règle qui mesure sa volonté, laquelle reflète toujours la tienne et celle de Dieu. La mine de son honneur, de sa beauté, de sa respectabilité et de son autodiscipline, te fournit, sans aucun effort de ta part, toutes les pierres précieuses qu'elle contient et que tu peux désirer. Aussi, pourquoi veux-tu creuser plus profond afin, peut-être, de trouver de nouveaux trésors, sachant que tout pourrait s'effondrer? Le toit est supporté par les fragiles piliers de sa nature délicate. Tu vois, quand un homme cherche l'impossible, le sort ne lui permet pas d'obtenir ce qui est possible d'avoir. Cela a été mieux expliqué par un poète; il écrivit:

Je cherche la vie dans la mort,
La santé dans la maladie,
La liberté dans une prison,
La sortie dans une cellule,
La loyauté chez un traître.
Mon sort, qui ne m'aidera jamais,
Est d'accord avec le ciel;
Puisque je *demande l'impossible*,
On ne me permettra pas de *décrocher la lune.*

Le jour suivant, Anselme prit la route de ce village. Il avait dit à Camille que, pendant son absence, Lothaire viendrait pour surveiller la maison et dîner avec elle. Aussi, elle devait le traiter aussi bien que lui-même. Elle était ennuyée par les instructions de son mari, comme n'importe quelle femme intelligente et honorable l'aurait été. Elle lui rappela que personne n'avait le droit d'occuper son siège à table lorsqu'il était absent. Elle pensa qu'il faisait cela parce qu'il croyait qu'elle n'était pas capable de s'occuper des tâches domestiques. Par conséquent, elle lui demanda de la laisser faire son travail; il verrait bientôt qu'elle pouvait s'occuper de choses beaucoup plus importantes. Anselme répondit qu'il avait pris sa décision; elle n'avait donc plus qu'à baisser la tête et obéir, ce que Camille promit de faire, bien que ce fût contre son gré.

Anselme partit. Lothaire alla chez elle dès le lendemain. Il fut bien accueilli par Camille. Elle s'arrangea pour être toujours accompagnées par des serviteurs et des servantes, surtout par une jeune femme appelée Léonella, une personne qu'elle aimait

beaucoup parce qu'elles avaient été élevées ensemble dans la maison des parents de Camille. Quand elle s'était mariée avec Anselme, elle lui avait demandé de la suivre. Pendant les trois premiers jours, Lothaire ne lui adressa pas la parole, bien qu'il eût pu le faire lorsqu'on débarrassait la table et que les serviteurs quittaient la pièce pour aller manger très rapidement leur repas, comme l'exigeait la maîtresse de maison. Elle avait même demandé à Léonella de manger en premier afin qu'elle puisse rester à côté d'elle. Néanmoins, la servante, qui voulait faire des choses plus intéressantes, avait besoin de ce temps et de cette occasion pour s'amuser. C'est pourquoi, lorsqu'il s'agissait de faire cela, elle n'obéissait pas toujours à sa maîtresse. Aussi, elle la laissait le plus souvent seule avec son invité, comme si elle lui avait ordonné de sortir de la pièce. La timidité de Camille, son visage sérieux et ses manières aristocratiques empêchaient Lothaire de parler.

Néanmoins, le silence imposé par ses nombreuses vertus leur fit du mal. En effet, *il était silencieux*, mais son esprit *n'arrêtait pas se parler à lui-même*. Il la dévisagea et remarqua qu'elle était extraordinairement belle et gentille: une apollon de marbre aurait pu tomber amoureux d'elle, a fortiori un coeur d'homme. Il ne lui parla pas; son esprit se mit à vagabonder. Il en vint à la conclusion qu'elle était digne d'être aimée, ce qui, peu à peu, commença à altérer le profond respect qu'il avait pour Anselme. Mille fois il voulut quitter la ville pour aller là où il ne reverrait plus jamais ses amis, mais le plaisir de contempler Camille l'empêchait de fuir. Il s'efforçait de ne pas ressentir le plaisir que lui procurait sa vue. Quand il était seul, il se blâmait pour sa folie; il se traitait de mauvais ami et de mauvais chrétien. Il n'arrêtait pas de penser à sa situation et arrivait toujours à la même conclusion: la folie d'Anselme et la confiance dépassaient son insincérité. Comme il pensait que Dieu et les hommes le pardonneraient, il ne craignait pas d'être puni.

En fait, la beauté et la gentillesse de Camille ainsi que l'occasion offerte par le plan de son imbécile de mari, anesthésièrent la loyauté de Lothaire: il était fou amoureux d'elle! Trois jours après le départ d'Anselme, pendant lesquels il avait essayé de réprimer ses sentiments, il se mit à complimenter Camille avec tellement de passion et de violence qu'elle ne sut pas quoi faire. En fait, elle se leva et se retira dans sa chambre, sans dire un mot. Sa froideur ne découragea pas Lothaire. Comme l'espoir et l'amour vont bien ensemble, il fut de plus en plus obsédé par elle. Camille ne pensait pas que Lothaire fût capable de faire cela; elle était un peu dépassée par les événements. Il lui sembla qu'il n'était ni sûr ni convenable de le laisser lui parler de nouveau. Aussi, cette nuit-là, elle décida d'envoyer un messager à l'endroit où résidait Anselme. Sur le message était écrit ce qui va suivre.

CHAPITRE XXXIV.

Suite de l'histoire de l'homme curieux et exigeant.

'On a coutume de dire qu'un général doit commander son armée et qu'un châtelain doit surveiller ses soldats. Aussi, je pense qu'une jeune femme mariée qui est seule doit être surveillée par son mari, spécialement quand rien d'important ne l'interdit. Vous me manquez et je ne supporte pas votre absence. Si vous ne revenez pas rapidement, je serai forcée de me réfugier dans la maison de mes parents et

laisserai donc la vôtre sans gardien. Je pense que le gardien que vous avez mis ici, si toutefois il mérite ce nom, est plus concerné par son plaisir que par vos intérêts. Comme vous êtes intelligent, je dois m'arrêter d'écrire.'

Anselme reçut cette lettre et comprit que Lothaire suivait sa procédure et que Camille avait réagi comme il l'avait prévu. Enchanté par cette nouvelle, il dit au messager de dire à sa femme de ne surtout pas quitter la maison parce qu'il reviendrait dans très peu de temps. La réponse d'Anselme surprit Camille; elle la rendit encore plus perplexe qu'avant puisqu'elle ne pouvait ni rester chez elle, ni allez chez ses parents. En fait, si elle restait chez elle, sa vertu serait en danger, et si elle partait, elle désobéirait à son mari.

Finalement, elle décida de rester, ce qui était la pire décision. Elle voulait que ses serviteur la voient parler avec Lothaire afin de ne pas éveiller les soupçons. Elle regrettait d'avoir écrit à son époux car elle craignait qu'il ne pense que c'était sa conduite frivole qui avait encouragé la témérité de Lothaire. Cependant, elle savait qu'elle était vertueuse. Aussi, s'en remettant à Dieu et à elle-même, elle résolut d'ignorer les demandes de Lothaire. Elle n'en parlerait pas à son mari afin de ne pas l'inquiéter. Elle essaya même de trouver des arguments excusant la conduite de Lothaire, qu'elle donnerait à Anselme lorsqu'il lui demanderait pourquoi elle avait écrit cette lettre. En pensant à ces choses plus honorables qu'exactes ou bénéfiques, elle passa une autre journée à écouter Lothaire. Il était tellement insistant que la fermeté de Camille commença à fléchir. Sa vertu devait aider ses yeux à cacher l'affection que ses propos et ses larmes avaient éveillée dans son coeur. Lothaire remarqua tout cela, ce qui enflamma ses sentiments.

Finalement, à cause de l'absence d'Anselme, il lui sembla nécessaire d'assiéger cette forteresse. Aussi, la complimentant sur sa beauté, il attaqua la dame présomptueuse, car lorsque les langues de l'adulation exhalent la vanité, les tours d'ivoire de la prétention des femmes s'effondrent. En bref, en faisant très attention, il enterra de la dynamite sous son intégrité; si elle avait été en bronze, elle serait tombée par terre. Il pleura, implora, promit, flatta, insista et simula avec tellement d'émotion et de conviction qu'il vainquit la timidité de Camille et conquit ce qu'il espérait le moins et désirait le plus.

Camille se rendit; oui, Camille se rendit, mais son amitié avec elle vacilla, ce qui démontre que l'on doit fuir l'amour afin de le vaincre. Personne ne devrait se battre contre ce puissant ennemi, car une force divine est nécessaire pour maîtriser sa puissance humaine. Seule Léonella connaissait la faiblesse de sa maîtresse, parce que les deux ex-amis et nouveaux amants ne purent pas la lui cacher. Lothaire ne désirait pas mettre Camille au courant du plan d'Anselme; il ne désirait pas non plus lui dire que c'était son mari qui lui avait permis d'atteindre ce stade, car il craignait qu'elle ne déprécie son amour et pense qu'il l'avait forcé à la courtiser.

Quelques jours plus tard, Anselme rentra chez lui, mais il ne remarqua pas ce qui manquait: la chose qu'il adorait le plus, mais qu'il avait dédaignée. Il alla tout de suite chez Lothaire. Ils se serrèrent la main, et Anselme demanda qu'il lui fasse part des dernières nouvelles les plus importantes.

'Mon cher Anselme', dit Lothaire, 'je veux juste te dire que ta femme est le modèle de la fidélité féminine. Elle a ignoré ce que je lui ai dit, rejeté mes avances, refusé mes cadeaux et éclaté de rire lorsque j'ai versé des larmes de crocodile. En bref,

elle est un modèle de beauté, de respectabilité, de tempérance, de timidité et de toutes le qualités qui font qu'une femme respectable est admirable et heureuse. Aussi, mon ami, tu peux reprendre ton argent car je ne l'ai pas dépensé: Camille ne plie pas devant des choses aussi vulgaires que les cadeaux et les promesses. Tu devrais te contenter de cela; ne cherches pas d'autres preuves. Puisque tu as déjà mis fin aux soupçons qu'un homme peut avoir sur les femmes, essaie de ne pas t'attirer des ennuis; ne demande pas à un autre homme de soumettre à un test la femme que Dieu t'a permis d'épouser afin que tu vives à ses côtés jusqu'à la fin de ta vie. Puisque tu es hors de danger, tu dois reprendre tes esprits et ne rien faire jusqu'au Jument dernier.'

Les paroles de Lothaire réjouirent Anselme. Il les crut comme si elle avait été prononcée par un oracle. Néanmoins, il le pria de ne pas abandonner sa tâche, vu qu'elle était intéressante et amusante. Il ne devait pas être aussi zélé qu'avant; il voulait juste qu'il écrive quelques vers à la louange de Camille. Il lui donnerait le nom de Chloris, car Anselme dirait à Camille que Lothaire est amoureux d'un dame qu'il appelle ainsi afin qu'il l'honore en respectant les bonnes manières exigées par sa réputation. S'il ne voulait pas écrire ce poème, il se chargerait de le faire.

'Cela ne sera pas nécessaire', dit Lothaire, 'car les muses ne sont pas mes ennemies; parfois elles me rendent visite. Parle de mon histoire d'amour fictive à Camille; quant aux vers, s'ils ne sont pas à la hauteur du sujet, au moins ce seront les meilleurs que je pourrai écrire.'

L'homme curieux et son traître d'ami tombèrent d'accord. Anselme retourna chez lui et posa à Camille la question qu'elle s'étonnait de ne pas avoir déjà entendue: pourquoi avait-elle écrit la lettre qu'elle lui avait envoyée? Elle répondit qu'il lui avait semblé que Lothaire la regardait plus souvent que lorsque Anselme était à la maison. Elle ajouta qu'elle s'était trompée et que cela était dû à son imagination puisque Lothaire l'évitait maintenant. Son mari lui dit qu'elle avait raison parce qu'il savait que Lothaire était amoureux d'une jeune femme riche qui vivait en ville. Il l'avait surnommée Chloris. Aussi, elle ne pouvait pas mette en doute la loyauté de Lothaire ou leur profonde amitié. Si Lothaire n'avait pas dit à Camille que son amour pour Chloris était un mensonge et qu'il avait dit cela à Anselme afin d'avoir un peu de temps pour écrire un poème en son honneur, elle aurait été indubitablement extrêmement jalouse. Étant prévenue, cette information étonnante ne la surprit pas.

Un jour, alors que les trois amis étaient à table, Anselme demanda à Lothaire de réciter certains des vers qu'il avait composés pour sa bien-aimée Chloris; puisque Camille ne la connaissait pas, il pouvait dire tout ce qu'il lui plairait.

'Même si elle la connaissait', dit Lothaire, 'je ne cacherais rien, car lorsqu'un amoureux loue la beauté de sa bien-aimée et déclare qu'elle est sa cruelle ennemie, il ne la dénigre pas. Quoi qu'il en soit, voici le sonnet que j'ai écrit hier sur l'ingratitude de Chloris.'

Sonnet.

Dans le silence de la nuit,
Quand les mortels sont endormis,
Je raconte l'histoire de ma tragédie adorée
Au ciel et à Chloris.

Quand le soleil se lève
Et ouvre les portes rosées de l'orient,
Mes soupirs et gémissements imprévisibles
Réaniment la vieille querelle.
Lorsque, assis sur son trône scintillant,
Le soleil décoche des rayons vers la terre,
Mes gémissements et mes pleurs redoublent.
Puis la nuit revient et je répète mon histoire triste.
Ni les cieux ni Chloris ne veulent entendre
Ma déchirante complainte.'

Le sonnet plut à Camille; il plut encore plus à Anselme. Il en fit l'éloge et dit que la dame était extrêmement cruelle parce qu'elle ne faisait pas attention à ce qui était exprimé. Camille demanda:

'Dans ce cas, est-ce que tous les poètes qui sont amoureux disent la vérité?'

'Les poètes ne le font pas', répondit Lothaire, 'et quand ils sont amoureux, ils le font encore moins.'

'Cela ne fait pas le moindre doute', dit Anselme, 'car il voulait soutenir l'opinion de Lothaire afin d'influencer Camille, qui n'était pas au courant des manigances de son mari parce qu'elle était déjà amoureuse de Lothaire.

Elle était éblouie par lui. Elle savait également qu'elle était la vraie Chloris puisqu'il l'aimait et avait écrit ce sonnet pour elle. Aussi, elle lui demanda de réciter un autre poème, s'il en connaissait un.

'J'en connais un', répondit Lothaire, 'mais je ne pense pas qu'il soit aussi bon que le premier, je veux dire moins médiocre. Vous allez en juger par vous-même...'

Sonnet.

Je sais que je suis en train de mourir.
Si vous ne me croyez pas, je mourrai certainement.
Ô beauté ingrate, je ne peux pas m'empêcher
De vous aimer: dans peu de temps,
Mon cadavre sera à vos pieds.
Vous m'oublierez; la vie, la gloire et votre amour
M'ignoreront, mais lorsque vous ouvrirez mon coeur,
Vous découvrirez une sculpture de votre beau visage.
Je garde cette relique parce que mon opiniâtreté,
Qui est attisée par votre gentillesse,
Me pousse à vous idolâtrer.
Lorsque la nuit tombe et que l'étoile polaire se cache,
Lorsqu'il n'y a ni port ni carte de géographie,
Personne ne devrait prendre le large.

Anselme loua aussi ce sonnet; il était en train de fabriquer la corde qui l'attachait à son déshonneur, car plus Lothaire le déshonorait, plus Anselme était

respecté, selon lui. Par conséquent, plus Camille était traînée dans la boue, plus son mari la vénérait.

Un jour que Camille se trouvait seule avec sa servante, elle lui dit :

'Chère Léonella, je regrette vraiment de m'être humiliée à ce point, car je me suis rendue sans la moindre hésitation à Lothaire: il n'a pas eu à me battre. J'ai peur qu'il ne remarque mon empressement et ma frivolité et n'oublie que je n'ai pas pu lui résister parce qu'il m'a courtisée.'

'Ne vous en faites pas, madame', répondit Léonella, 'l'empressement ne diminue pas la valeur de la chose que l'on donne si elle est bonne et estimable. Les gens disent souvent que celui qui donne quelque chose rapidement la donne deux fois.'

'Ils disent aussi', ajouta Camille, 'que ce qui est bon marché est moins apprécié.'

'Cette règle ne s'applique pas à vous', précisa Léonella, 'car on raconte que parfois l'amour vole et que parfois il marche. Il court, traîne les pieds, refroidit, brûle et blesse certaines personnes, et en tue d'autres. Il commence et finit au même endroit. Le matin, il assiège une forteresse; le soir, il l'aura conquise car aucune force ne peut lui résister. Aussi, calmez-vous; la même chose a dû arriver à Lothaire, car l'absence de votre mari a permis à l'amour de vous submerger. Ce que l'amour avait planifié devait se passer avant qu'Anselme ne revienne et contrecarre ses projets. L'amour a besoin d'une occasion pour atteindre son but; elle l'utilise dans toutes ses réalisations, particulièrement au début. Je sais cela parce que j'ai de l'expérience, non pas parce que je l'ai entendu dire. Voyez-vous, moi aussi je suis jeune et faite de chair et de sang. De plus, vous n'avez pas cédé tout de suite. En fait, les yeux, les soupirs, les mots les promesses et les cadeaux de Lothaire prouvent qu'il méritait d'être aimé. Par conséquent, ne laissez pas ces scrupules et subtilités vous tracasser; arrangez-vous pour que Lothaire vous estime autant que vous l'estimez. Vous devriez être contente de savoir que, bien que vous soyez tombée amoureuse de lui, c'est lui qui vous manipule avec ses compliments. Il n'a pas seulement les quatre S qu'un véritable amoureux doit avoir, mais un alphabet tout entier. Écoutez-moi, je vais le réciter car je le connais par coeur. À mon avis, il est Aimable, Brillant, Courtois, Dévoué, Énamouré, Fidèle, Galant, Honorable, Illustre, Loyal, Masculin, Noble, Ouvert, Premier en tout, Qualifié, Riche, Super déterminé, Solitaire, Sensible, Secret, Très très fiable et Vibrant! Le X ne lui va pas car c'est une lettre très laide. Le Y est comme le I et le Z correspond à Zélé, car il prend soin de vous.'

Camille rit beaucoup de l'alphabet de sa servante. Elle découvrit qu'elle avait plus d'expérience dans les choses de l'amour qu'elle ne l'admettait. Léonella lui dit même qu'elle avait une liaison avec un jeune homme bien né de la même ville. Cette confidence alarma sa maîtresse. Elle craignait que son propre honneur ne fût menacé par sa faute. Aussi, elle lui demanda si les choses avaient dépassé le stade des mots. La fille effrontée osa lui répondre que oui. On sait que le relâchement des dames pousse leur servantes à devenir impertinentes: lorsqu'elles voient leurs maîtresses trébucher, ça ne les dérange pas que les gens les voient boiter ou non.

Camille supplia Léonella de ne rien dire à celui qu'elle disait être son amant et de faire en sorte que ni Anselme ni Lothaire n'apprennent qu'elle avait une liaison avec ce garçon. Léonella le lui promit, mais sa conduite poussa Camille à croire que sa servante nuirait à sa réputation. En fait, quand la fille malhonnête et effrontée vit que la conduite de sa maîtresse n'était plus ce qu'elle avait été dans le passé, elle osa

amener son amoureux dans la maison, sachant que sa maîtresse ne le dénoncerait pas si elle le voyait. Ceci est l'un des très nombreux désagréments causés par les péchés des dames: elles deviennent les esclaves de leurs servantes, ce qui arriva à Camille, et sont obligées de taire les méfaits de leurs femmes de chambre. Bien qu'elle vît souvent Léonella et son amoureux dans une des pièces de la maison, elle n'osait pas la gronder. Elle l'aida même à le cacher et fit tout son possible pour empêcher son mari de le trouver.

Cependant, un jour, elle fut incapable d'empêcher Lothaire de le voir alors qu'il sortait discrètement de la maison à l'aube. Il ne savait pas qui il était. Tout d'abord, il le prit pour un fantôme, mais quand il le vit marcher et se couvrir le visage afin de le cacher, il eut des doutes. Ceci aurait pu causer la perte de tous les coupables si Camille n'avait pas clarifié la situation. Lothaire pensait que cet homme qu'il avait vu sortir à une heure si inhabituelle de la maison d'Anselme n'avait pas rendu visite à Léonella; il avait même oublié qu'elle existait. En fait, Il croyait que Camille, qui avait été très gentille avec lui, était aussi très très gentille avec un autre homme. Vous voyez, les hommes qui séduisent les dévergondées ne leur font pas confiance, car ils sont persuadés qu'elles céderont facilement à d'autres hommes. Aussi, ils croient en la véracité de ce genre de soupçon. Il semblerait qu'à cet instant Lothaire perdît la tête et oubliât ses arguments sensés. Impatient et horriblement jaloux, il fut assez stupide pour décider de se venger sur Camille, bien qu'elle ne l'eût pas offensé. Aussi, puisque Anselme était toujours au lit, il se précipita dans sa chambre et dit:

'Anselme, j'ai des remords. Depuis plusieurs jours maintenant, j'essaie de te cacher des choses, mais je dois t'en parler. Tu sais, j'ai vaincu Camille, et elle m'obéit maintenant! Je ne te l'ai pas dit plus tôt parce que je voulais voir si c'était une passion passagère ou si elle testait l'amour fictif que tu m'avais demandé de lui témoigner. De plus, si elle était aussi vertueuse que ce qu'elle aurait dû être et que ce que nous pensions, elle t'aurait déjà parlé de mon impertinence. Puisqu'elle ne l'a pas fait, je réalise que les promesses qu'elle a faites sont vraies. Ainsi, la prochaine fois que tu t'absenteras, afin de me parler, elle me fera entrer dans la pièce où tu gardes tes bijoux.' C'est vrai que Camille avait l'habitude de parler avec lui dans cet endroit. 'Je ne veux pas que tu te venges tout de suite, car, pour l'instant, le péché n'a pas été commis: ce n'est encore qu'une pensée impure. Aussi, avant qu'elle ne le commette, Camille pourrait changer d'avis et se repentir. Comme je t'ai toujours influencé, je vais te donner un conseil afin que tu puisses choisir la meilleure solution. Dis à ta femme que tu dois t'absenter pendant deux ou trois jours, comme tu l'as déjà fait plusieurs fois, mais reste dans cette pièce: les tapisseries et d'autres objets te permettront de te cacher. Ainsi, toi et moi, nous verrons ce que Camilla veut. Si elle se conduisait mal, silencieusement, intelligemment et avec précaution, tu te vengerais sur l'agresseur.'

L'idée d'Anselme surprit et choqua Lothaire parce qu'il ne s'attendait pas à entendre cela. Il croyait que Camille avait déjà battu Lothaire; il état fier de sa victoire. Il se tut pendant un certain temps, en regardant le sol, sans bouger les paupières. Enfin il s'écria:

'Aucun ami n'est aussi loyal que toi. Par conséquent, je suivrai ton conseil scrupuleusement. Fais ce que tu dois faire et ne répète pas ce que je t'ai dit, car cela est nécessaire maintenant.'

Lothaire le lui promit. Lorsqu'il quitta Anselme, il commença à regretter d'avoir dit toutes ces choses stupides. Maintenant il savait qu'il pouvait se venger de Camille d'une manière humaine et honorable. Il maudit son manque d'intelligence et sa décision stupide. Il ne savait pas comment il pourrait défaire ce qu'il avait fait ou s'arranger pour que l'issue soit plus raisonnable. À la fin, il résolut de tout révéler à Camille. Comme les occasions ne manquaient pas, il la rencontra ce jour-là. Elle était seule et pouvait parler librement. Elle lui dit :

'Lothaire, mon ami, mon coeur me fait tellement mal qu'il semble qu'il soit sur le point d'exploser; ce serait surprenant qu'il ne le fasse pas. Vous voyez, Léonella est une débauchée: toutes les nuits, elle fait entrer son amant dans cette maison et reste avec lui jusqu'au petit matin. Si quelqu'un le voyait quitter ma maison si tôt le matin, cela ternirait ma réputation. Je suis fâchée car je ne peux ni la punir ni la gronder: comme elle est au courant de notre histoire d'amour, je dois taire la sienne. J'ai peur que quelque chose de terrible n'arrive.'

Au début, Lothaire crut que c'était une ruse ayant pour objectif de le persuader que l'homme qu'il avait vu sortir était l'amant de Léonella et non le sien. Cependant, quand elle se mit à pleurer, à se lamenter sur son sort et à implorer son aide, il commença à la croire; il était confus et un peu honteux. Néanmoins, il lui dit de ne pas s'inquiéter: il trouverait le moyen de mettre un terme à l'insolence de Léonella. Il lui dit également ce qu'il avait raconté à Anselme quand il était follement jaloux et ce qu'il avait prévu pour la démasquer, à savoir se cacher dans la chambre des bijoux. Il s'excusa de cette idée folle et lui demanda ce qu'il pouvait faire pour sortir de la situation difficile dans laquelle il se trouvait à cause de son impétuosité.

Camille était choquée et furieuse contre lui. En utilisant des arguments rationnels, elle le réprimanda pour avoir essayé de mettre en œuvre ce méchant plan. Les femmes sont plus vertueuses que les hommes, même si elles sont immorales lorsqu'elles parlent aux gens. Aussi, Camille trouva vite le moyen de résoudre ce qui semblait être un problème insurmontable. Elle demanda à Lothaire de dire à Anselme de se cacher, le lendemain, dans la pièce déjà mentionnée, car elle voulait recourir à ce subterfuge afin qu'ils puissent désormais se rencontrer plus facilement, et profitent de ces moments privilégiés sans avoir peur d'être découverts. Elle ne révéla pas tout, mais elle le pria de venir quand Léonella l'appellerait, lorsqu'Anselme serait derrière la tapisserie, et de répondre à tout ce qu'elle lui demanderait, exactement comme il l'aurait fait s'il n'avait pas su que son mari était en train d'écouter. Lothaire insista pour qu'elle lui donne plus d'informations afin qu'il puisse agir d'une manière plus sûre et plus adaptée.

'Je peux vous assurer', dit Camille, 'que toutes ces précautions son inutiles; tout ce que vous avez à faire est de répondre aux questions que je vous poserai.' Elle ne voulait pas révéler son plan parce qu'elle avait peur qu'il ne le rejetât, bien qu'il fût très bon. À la place, il en chercherait un autre ou mettrait en œuvre un autre qui ne serait pas aussi bon que celui-là.

Lothaire s'en alla. Le lendemain, sous prétexte d'aller à la maison de campagne de son ami, Anselme quitta la maison et revint aussitôt se cacher dans la chambre des bijoux, derrière la tapisserie, ce qu'il fit facilement puisque Camille et Léonella avaient tout préparé à l'avance. Il était très nerveux parce qu'il allait assister à l'autopsie de

son honneur et perdre le bien suprême qu'il pensait posséder en la personne de sa chère Camille.

Camille et Léonella savaient qu'Anselme était là. Elles entrèrent dans la pièce. Dès qu'elle y eut mis le pied, Camille soupira profondément et dit:

'Ah, Léonella, avant que je ne mette en œuvre le plan que je veux te cacher afin que tu ne puisses pas t'y opposer, je te prie de prendre la dague d'Anselme, celle que je t'ai demandée d'apporter, et de transpercer mon cœur ignoble. Mais ne fais pas cela, car je ne dois pas subir les conséquences des fautes d'un autre. D'abord, je voudrais savoir ce que les yeux effrontés et impudiques de Lothaire ont vu en moi. En fait, cela le poussa à révéler un désir aussi pervers que celui qu'il a exprimé. Il a rabaissé son ami et terni ma réputation. Léonella, va à la fenêtre et appelle-le, car je sais qu'il est dans la rue et qu'il attend de mettre en œuvre ses idées tordues. Mais auparavant, je vais suivre ma logique respectable et cruelle.'

'Ah, madame!', s'exclama l'intelligente Léonella, qui connaissait bien son rôle. 'Que voulez-vous faire avec cette dague? Voulez-vous vous tuer ou tuer Lothaire? Ces deux actions porteront atteinte à votre réputation. Vous devriez plutôt cacher le délit et empêcher cet homme méchant d'entrer dans la maison pour se retrouver devant deux femmes seules. Madame, nous sommes deux faibles femmes et c'est un homme déterminé. Avant que vous ne puissiez mettre votre projet en œuvre, ses mauvaises intentions et ses pulsions pourraient le pousser à faire une chose qui serait pire que vous tuer. Malheur à monsieur Anselme, car il a permis à ce voyou de terroriser les gens qui vivent ici! Madame, si vous le tuez, car je pense que c'est votre intention, que ferons-nous de son corps?'

'Que ferons-nous?', répondit Camille. 'Nous ne ferons rien! C'est Anselme qui s'occupera de cela car ça lui plaira d'enterrer sa propre infamie. Appelle-le maintenant; plus je retarde à venger cette offense, plus je trahis mon mari.'

Anselme écoutait toute cette conversation; chaque parole que disait Camille le rendait perplexe. Quand il comprit qu'elle était résolue à tuer Lothaire, il voulut sortir de sa cachette afin de l'empêcher de faire cela, mais il ne fit rien parce qu'il voulait voir à quoi mènerait cette décision noble et vertueuse. Il sortirait à point nommé pour l'arrêter. À cet instant, Camille s'évanouit. Sa servante l'allongea sur un lit qui se trouvait là et se mit à pleurer tout en s'écriant:

'Pauvre de moi! Je ne veux pas que le modèle de la décence et de chasteté, la meilleure femme du monde en somme, meure ici, dans mes bras!' Elle continua à se lamenter de la sorte afin de faire croire qu'elle était la plus désolée et la plus loyale des servante et que sa maîtresse était une sorte de Pénélope affligée.

Camille reprit vite connaissance et s'écria tout en ouvrant les yeux:

'Pourquoi, Léonella, n'appelles-tu pas le plus loyal ami sur terre? Termine ton travail, cours, dépêche-toi, vas-y. Je ne veux pas que le retard éteigne la flamme de ma colère. La juste vengeance que j'espère ne doit pas être remplacée par des menaces ou des incantations.'

'Je vais l'appeler, madame', dit Léonella, 'mais, avant, donnez-moi la dague. Pendant que je serai partie, vous ne pourrez pas faire une chose qui fera pleurer, jusqu'à la fin de leur vie, tous ceux qui vous aiment.'

'Je peux t'assurer, Léonella, que je ne ferai rien de la sorte. Tu penses que je suis téméraire et stupide parce que j'essaie de protéger ma réputation, mais je ne suis pas

aussi bête que Lucrèce. On raconte qu'elle se tua, alors qu'elle n'avait commis aucune faute. Elle n'avait même pas tué celui qui était responsable de son malheur. Il se peut que je me tue, mais, d'abord, il faut que je me venge sur l'homme qui m'a fait venir ici afin de pleurer sur ses méfaits, dont je ne suis pas coupable.'

Léonella se fit encore prier avant de sortir pour appeler Lothaire. Finalement, elle sortit de la pièce. Pendant qu'elle n'était pas là, Camille se dit:

'Mon Dieu! J'aurai dû faire partir Lothaire, comme je l'ai fait de nombreuses fois, plutôt que de lui permettre, comme je le fais maintenant, de me prendre pour une femme méchante et malhonnête, même pour le court moment qui est nécessaire pour lui faire comprendre qu'il se trompe. Cela aurait été mieux, en effet. Cependant, je ne me serais pas vengée, et mon mari n'aurait pas redoré son blason si la conduite coupable de Lothaire avait été excusée. Le traître lascif doit périr. Tout le monde devrait savoir que Camille est restée fidèle à son mari et qu'elle s'est vengée sur l'homme qui a osé offenser son époux. De plus, je pense qu'il aurait mieux valu tout révéler à Anselme. J'ai parlé de cela dans la lettre que je lui ai écrite pendant qu'il était à la campagne. À mon avis, il ne résolut pas le problème que je mentionnai parce que c'est un homme bon et confiant. Il ne pouvait pas admettre que le cœur de son fidèle ami le trahît. Moi-même je n'y ai pas cru pendant un certain temps, et je ne l'aurais pas cru si les cadeaux, promesses sans bornes et larmes continuelles de Lothaire n'avaient pas été aussi exagérés. Mais à quoi bon faire référence à cela maintenant? Est-ce qu'un homme sage a besoin de conseils? Non, certainement pas. Que tous les traîtres partent! Que la vengeance arrive! Que le menteur s'approche et entre; qu'il meure! Ainsi soit-il! J'étais pure quand je me suis mariée avec l'homme choisi par le ciel, et je serai pure quand je l'abandonnerai. Je baignerai dans mon chaste sang et dans le sang impur du plus déloyal ami de l'univers.'

Pendant qu'elle disait ceci, elle faisait les cent pas dans la pièce, en ayant dégainé sa dague. Ses mouvements et gestes désordonnés suggéraient qu'elle était folle. Elle ressemblait à une brute épaisse, non pas à une dame raffinée.

Anselme, couvert par une tapisserie derrière laquelle il s'était caché, voyait et entendait tout cela. Il était très étonné. Il lui semblait que ce qu'il avait vu et entendu prouvait que ses soupçons était justifiés. Il ne voulait pas que Lothaire vienne maintenant car il sentait que quelque chose d'inattendu allait se passer. Il était sur le point de sortir de derrière les tentures pour enlacer sa femme et lui raconter toute l'histoire, mais il s'arrêta net quand il vit Léonella rentrer dans la pièce en tenant Lothaire par la main. Dès que Camille l'aperçut, elle fit avec la pointe de son poignard une longue ligne sur le plancher et dit:

'Lothaire, écoute bien ce que je vais te dire: si tu oses franchir cette ligne ou même t'en approcher, dès que je te verrai le faire, je me transpercerai le cœur avec la dague que je tiens dans la main. Avant que tu ne parles, je veux que tu répondes à mes questions. Ensuite tu pourras dire ce que tu voudras. Est-ce que tu connais Anselme, mon époux? Que penses-tu de lui? Est-ce que tu me connais? Ne t'en fais pas; réponds-moi. Ne pense pas trop à ce que tu vas répondre, car les questions sont simples.'

Lothaire n'était pas un imbécile. Quand Camille lui avait demandé de dire à Anselme de se cacher, il avait découvert quelle était son intention. Aussi, avec intelligence et rapidité, il l'avait aidé à mettre en oeuvre son plan, lequel avait conduit

les deux complices à faire passer les mensonges pour les plus évidentes vérités. Aussi, il répondit à Camille de cette manière:

'Belle Camille, je ne pensais pas que vous m'appeliez pour me demander des choses si différentes de ce qui m'amène ici. Je ne sais pas si vous faites cela pour remettre à plus tard l'aide promise, mais vous auriez dû la différer plus longtemps, car plus on est près d'obtenir ce que l'on désire, plus la tristesse est profonde. Cependant, pour que vous ne disiez pas que je refuse de répondre à vos questions, je vais vous dire que votre mari et moi nous connaissons depuis l'enfance. Vous savez que nous sommes amis, c'est pourquoi je me tairai; je ne veux pas que vous soyez témoin de ce que l'amour me force à faire: l'amour est une excuse crédible pour les péchés mortels! Oui, je vous connais, et comme votre mari, je vous estime beaucoup. S'il n'en était pas ainsi, moins de contraintes que celles que vous m'avez imposées ne me conduirait pas à abandonner mes convictions et à violer les lois sacrées de la véritable amitié à cause de l'amour, qui est un ennemi extrêmement fort.'

'Vous méprisez ce qui mérite d'être aimé', répondit Camille, 'vous l'admettez, et vous osez vous présenter devant la dame qui est le miroir dans lequel Anselme se regarde. Si vous aussi le regardiez, vous verriez que vous n'avez pas raison d'offenser mon époux. Pauvre de moi! Je comprends à présent que vous avez été égaré par une de mes actions stupides. Je ne dirai pas qu'elle était malhonnête puisque qu'elle n'était pas délibérée. C'était juste de la négligence: les femmes font certaines chose lorsqu'elles pensent qu'elles n'ont pas besoin de protéger leur chasteté contre certains hommes. N'ai-je pas raison? Ô traître, quand ai-je répondu à vos demandes par un mot ou par un geste qui vous auraient fait croire que vous alliez pouvoir satisfaire vos infâmes désirs? Quand est-ce que vos propos amoureux n'ont pas été repoussés avec force? Est-ce que j'ai cru à vos nombreuses promesses ou accepté vos somptueux cadeaux? Comme je sais que personne ne peux continuer à être fou d'amour sans une bonne raison, je veux me blâmer pour votre impudence. Je suis sûre que ma négligence a encouragé votre témérité. C'est pour cela que je veux me punir et recevoir le châtiment que mérite votre erreur. Afin que vous voyez qu'étant si cruelle avec moi-même, je ne peux manquer de l'être également avec vous, je vous ai fait venir ici pour que vous soyez le témoin du sacrifice que je suis sur le point de faire afin de redorer la dignité de mon admirable époux. Vous lui avez fait beaucoup de mal; moi aussi, car je pense que je n'était pas capable de vous empêcher de mal vous conduire. J'ai besoin de répéter que je suis très ennuyée parce que je ne sais pas si j'ai été négligente ou non. Je dois me punir, car si quelqu'un d'autre le faisait, plus de gens pourraient découvrir mes péchés. Avant que je ne me tue, je veux me venger sur l'homme dont la mort éteindra ma colère. Je me dirige vers un endroit où la vraie justice punira celui qui a gâché ma vie.'

Elle dit tout cela avec beaucoup d'énergie et une vitesse incroyable. Ensuite, elle attaqua Lothaire avec sa dague; elle essaya de lui donner un coup de couteau dans le coeur. Il ne savait pas si elle était sérieuse ou non. Cependant, il arriva à l'empêcher de le poignarder grâce à sa force et à sa dextérité. Elle joua cette scène étrange avec tellement de passion qu'elle voulut se tuer pour la rendre encore plus crédible. Voyant que Lothaire était trop fort, ou prétendant qu'il l'était, elle dit:

'Le sort ne veut pas que je satisfasse entièrement mon juste désir; il ne sera pas assez fort pour m'empêcher de le satisfaire en partie.'

Elle eut du mal à libérer, de la poigne de Lothaire, sa main qui tenait la dague. Elle dirigea la pointe vers une partie de son corps qui pouvait supporter le coup. Puis elle l'enfonça du côté gauche, au niveau de la clavicule, et tomba par terre, comme si elle avait perdu connaissance.

Ceci terrifia Léonella et Lothaire. Couverte de sang, Camille étaient allongée sur le sol, mais ils n'arrivaient pas à y croire. Choqué et respirant difficilement, Lothaire se précipita pour retirer le poignard. Quand il vit que la blessure était légère, il se calma et, une fois encore, s'émerveilla de la sagacité, de l'adresse et de l'extrême intelligence de la belle Camille. Lui-même passa à l'action et se mit à pleurer devant son corps, comme pour faire croire qu'elle était morte. Il se maudit, ainsi que celui qui était la cause de cette catastrophe. Comme il savait que son ami Anselme était en train d'écouter, il disait des choses qui conduiraient les gens à éprouver plus de pitié pour lui que pour Camille, qui était un cadavre tout à fait crédible!

Léonella prit sa maîtresse dans ses bras pour la déposer sur le lit. Elle pria Lothaire d'aller chercher une personne qui s'occuperait de sa blessure discrètement. Elle lui demanda aussi ce qu'il dirait à Anselme s'il revenait avant qu'elle n'ait cicatrisé. Lothaire lui répondit qu'ils pourraient dire tout ce qu'ils voudraient parce qu'il était un mauvais conseiller. Il lui demanda seulement d'essayer de stopper l'hémorragie. Prétendant être dévoré par les remords, il quitta précipitamment la maison. Dès qu'il fut seul et à l'abri des regards, il se mit à faire des signes de croix: l'adresse de Camille et les réponses appropriées de Léonella l'avaient sidéré. Il pensa qu'Anselme pouvait être sûr que sa femme était une deuxième Porcia. Il était impatient de le retrouver pour fêter le mensonge le plus crédible de tous les temps.

Léonella arrêta l'hémorragie, qui avait été juste assez importante pour tromper les gens. Elle lava la blessure avec un peu de vin et la banda du mieux qu'elle put, en répétant des mots qui auraient pu faire croire à Anselme que Camille était un modèle de vertu.

Camille parla également. Elle se reprocha sa lâcheté. Elle avait manqué de courage au moment où elle en avait le plus besoin: quand elle allait mettre un point final à cette vie qu'elle détestait tant. Elle demanda à sa servante si elle devait dire tout ce qui s'était passé à son mari bien aimé. Léonella lui dit que c'était une mauvaise idée parce que cela l'obligerait à se venger de Lothaire, ce qui serait très dangereux. La conduite d'une bonne épouse devait être irréprochable; elle devait tout faire pour empêcher les disputes avec son mari.

Camille répondit que c'était une très bonne idée. Aussi, elle suivrait son conseil, mais, tout d'abord, elles devaient inventer une histoire sur les causes de cette blessure, car Anselme la verrait. La servante lui répondit qu'elle ne savait pas mentir.

'Eh, bien, ma sœur', dit Camille, 'je peux t'assurer que je n'oserais pas mentir si ma vie n'était pas en danger. Puisque nous ne pouvons pas résoudre ce problème, nous devrions lui dire la vérité plutôt que de courir le risque d'être prises sur le fait.'

'Ne vous en faites pas, madame', dit Léonella, 'j'inventerai un mensonge qu'on pourra lui raconter. La blessure étant là où elle est, vous pouvez la couvrir afin qu'il ne la voie pas. Le ciel sera d'accord avec nous parce que nos intentions sont justes et honorables. Vous devriez vous calmer afin que mon maître ne remarque pas votre détresse. Pour le reste, laissez-le-moi ainsi qu'à Dieu, qui vient toujours en aide aux gens vertueux.'

Anselme avait regardé et écouté avec beaucoup d'attention la tragédie qui impliquait la mort de sa réputation. La représentation avait été si étrange et extravagante que les acteurs semblaient être devenus les personnages fictifs qu'ils jouaient. Il attendait impatiemment la nuit afin de quitter la maison pour aller rendre visite à son bon ami Lothaire. Ils se réjouiraient tous les deux de la vertu incontestée de Camille. Les deux femmes lui permirent de partir. Aussi, il alla chercher Lothaire et le trouva. Il l'enlaça affectueusement, dit qu'il était très heureux et loua Camille, mais Lothaire écouta tout cela sans montrer ses émotions, car il se souvenait que son ami était impressionnable et qu'il lui avait fait du tort. Anselme remarqua que Lothaire était gêné. Il pensait que c'était parce qu'il avait quitté Camille alors qu'elle était blessée et parce qu'il était à l'origine de cette blessure. Aussi, Anselme lui dit, entre autres choses, de ne pas s'inquiéter à propos de ce qui lui était arrivé: sa blessure était très certainement superficielle puisque Léonella et elle avaient décidé de la recouvrir. Par conséquent, il n'y avait rien à craindre; maintenant, il pouvait se réjouir et faire la fête avec lui parce que, grâce à lui, il était extraordinairement heureux. Il pouvait donc passer du temps à écrire des vers louant Camille; l'éternité se souviendrait éternellement d'elle.'

Lothaire dit que c'était une bonne idée. Il promit d'aider à construire ce formidable monument. Anselme était l'homme le plus délicieusement trompé du monde: il était en train de faire entrer dans sa maison l'homme qui avait porté atteinte à son honneur car il croyait prendre la main de celui qui était à l'origine de sa bonne réputation. Camille reçut l'ami de son mari froidement, mais elle était contente de le voir. Ce manège dura quelque mois, jusqu'à ce que le vent tourne; la supercherie, qui avait été dissimulée avec autant de brio, fut découverte, et Anselme paya de sa vie son insupportable curiosité.»

CHAPITRE XXXV.

La fin de l'histoire de l'homme curieux et exigeant.

«La vie d'Anselme était heureuse et paisible car il savait que Camille était vertueuse. Cette dernière snobait Lothaire afin de faire croire à son mari qu'elle ne l'aimait pas, mais, bien sûr, elle l'adorait. Afin de renforcer cette impression, Lothaire demanda la permission à son ami de ne plus venir chez lui, car sa présence ennuyait indubitablement Camille. Le crédule Anselme lui dit qu'il ne l'accepterait jamais. Il pensait que cette décision le rendrait heureux, bien qu'elle pût le déshonorer complètement.

Pendant ce temps, Léonella était heureuse d'être plus estimée par son amoureux que ne l'était sa maîtresse, ce qui la poussa à donner libre cours à sa passion pour les hommes. Elle était persuadée que sa maîtresse fermerait les yeux sur son aventure et lui permettrait même de voir son amoureux sans éveiller les soupçons. Finalement, une nuit, Anselme entendit marcher dans la chambre de Léonella. Il essaya d'entrer pour voir qui était là, mais quelqu'un appuyait sur la porte, ce qui l'intrigua au plus au point. Il la poussa violemment, l'ouvrit, entra dans la chambre et vit un homme sauter par la fenêtre. Il courut vers la fenêtre pour l'attraper ou voir qui c'était, mais Léonella l'en empêcha en s'accrochant à lui. Elle lui dit:

‘Calmez-vous, monsieur. Vous n’avez pas besoin de courir derrière l’homme qui a sauté par la fenêtre. Cela ne concerne que moi. D’ailleurs, cet homme est mon mari.’

Anselme ne la crut pas. Sa colère le poussa à dégainer son poignard et à menacer Léonella. Il lui dit qu’il la tuerait si elle ne lui disait pas la vérité. Elle était tellement terrifiée qu’elle ne savait plus ce qu’elle disait; elle bredouilla:

‘Monsieur, ne me tuez pas. Je vais vous dire des choses plus importantes que vous ne pouvez l’imaginer.’

‘Dis-les sur-le-champ’, répondit Anselme, ‘ou sinon je te tues.’

‘Je ne peux pas le faire maintenant’, dit Léonella, ‘car je suis troublée. Attendez jusqu’à demain. Je vous dirai quelque chose qui vous étonnera. Je peux vous assurer que l’homme qui a sauté par la fenêtre est un jeune homme de notre ville qui a promis de se marier avec moi.’

Anselme se calma. Il accepta de lui accorder le délai qu’elle demandait. Il ne pensait pas que les gens médiraient de Camille car il était convaincu qu’elle était vertueuse. Aussi, il sorti de la chambre de Léonella et l’enferma dedans. Il lui dit qu’elle ne sortirait pas avant qu’il n’ait entendu ce qu’elle avait à lui dire.

Ensuite, il alla voir Camille pour lui raconter ce qui était arrivé et lui dire que sa servante avait promis de lui révéler des choses de grande importance. Bien sûr, Camille était terrifié, car elle pensait, à juste titre, que Léonella dirait tout ce qu’elle savait sur son infidélité à Anselme. Elle n’avait pas la patience d’attendre que ce soupçon soit confirmé. Cette nuit-là, dès qu’elle crut qu’Anselme dormait, elle prit ses bijoux les plus précieux et un peu d’argent, sortit discrètement de la maison et courut chez Lothaire. Là, elle lui raconta ce qui venait de se passer et le supplia de la protéger ou de la conduire dans un endroit où Anselme ne les trouverait pas. Il était tellement bouleversé qu’il ne put ni répondre ni prendre de décision.

Enfin, il résolut de la conduire dans un couvent dirigé par sa sœur. Elle accepta. Aussi, Lothaire se dépêcha de l’y mener pour la laisser là. Ensuite, il quitta la ville, sans avertir personne de son départ.

Anselme se leva à l’aube et se dirigea vers l’endroit où il avait laissé la servante. Il était tellement impatient d’entendre ce que Léonella avait à lui révéler qu’il ne remarqua pas que Camille n’était pas à côté de lui. Il ouvrit la porte et entra dans la chambre, mais la servante n’y était pas. Il trouva des draps avec des nœuds; un bout était attaché à la fenêtre; il était évident qu’elle les avait utilisés pour s’échapper. Ennuyé, il retourna dans sa chambre pour informer Camille. Il fut surpris de ne pas la trouver dans son lit, ni dans la maison. Il interrogea les serviteurs, mais personne ne put le renseigner. Il chercha bien partout et, par hasard, remarqua que les boîtes à bijoux étaient ouvertes et que la plupart des joyaux ne s’y trouvaient plus. Alors la sombre vérité lui apparut tout entière, et ce ne fut plus Léonella qu’il accusa de son malheur. Triste et pensif, il ne termina pas de s’habiller et courut chez son ami Lothaire pour lui raconter ses déboires. Il ne le trouva pas; quand ses domestiques lui apprirent qu’il n’avait pas dormi ici et qu’il avait quitté la maison en emportant tout son argent, il eut un étourdissement. Pire encore, lorsqu’il retourna chez lui, il constata que tous les serviteurs étaient partis.

Il était paniqué, mais, peu à peu, il se ressaisit. Il avait perdu sa femme, son ami et ses domestiques. Le ciel l’avait abandonné. De plus, il avait une mauvaise réputation maintenant parce que Camille s’était enfuie. Après un long moment, il résolut de se

rendre au village où son ami vivait et où il avait séjourné lorsque ce désastre était en train de prendre forme. Il ferma les portes de sa maison à clé, enfourcha son cheval et se mit en route de mauvaise grâce. Après avoir fait à peine la moitié du chemin, submergé par ses pensées, il dut mettre pied à terre. Il attacha son cheval à un arbre et, en soupirant profondément, se laissa tomber par terre. Il resta là jusqu'au soir. Il vit alors passer un cavalier qui se dirigeait vers lui en suivant la route de Florence. Il le salua et demanda des nouvelles des Florentins. L'homme répondit:

'Les choses les plus étranges que j'aie entendues ces derniers temps concernent Lothaire. On raconte que le meilleur ami du riche Anselme, qui vit dans le quartier de San Giovanni, s'est enfui cette nuit avec Camille, la femme d'Anselme, lequel a également disparu. C'est ce qu'a raconté une servante de Camille; la nuit dernière, le maire l'a vue glisser le long d'une corde composée de draps de lit, dont le bout était attaché à l'une des fenêtres de la maison d'Anselme. Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé, mais la nouvelle a étonné tout le monde, car les deux hommes étaient de très bons amis; les gens les avaient même surnommés «les deux amis».'

'Est-ce que vous savez, par hasard', demanda Anselme, 'où Lothaire et Camille sont allés?'

'Pas le moins du monde', répondit le Florentin, 'bien que le maire ait lancé une grande opération pour les retrouver.'

'Que Dieu vous bénisse, monsieur', dit Anselme.

'Que Dieu vous bénisse aussi', répondit l'homme, en éperonnant son cheval.

À cause de ces terribles nouvelles, le pauvre Anselme était sur le point de devenir fou et de mourir. Il se leva avec difficulté et alla chez son ami, qui n'était toujours pas au courant de son malheur. Quand celui-ci vit qu'il était si pâle, épuisé et tendu, il réalisa que quelque chose de sérieux était arrivé. Anselme lui demanda la permission de se retirer dans une chambre, avec de quoi écrire. L'homme le lui permit, le laissa seul et ferma même la porte derrière lui. La solitude lui fit comprendre que sa vie allait bientôt se terminer. Il résolut d'expliquer sa mort étrange. Aussi, il se mit à écrire, mais avant qu'il n'ait terminé de tout mettre noir sur blanc, il expira: il fut assassiné par le chagrin causé par son insatiable curiosité!

Le lendemain, voyant qu'il était tard et qu'Anselme ne s'était pas encore manifesté, le propriétaire de la maison décida d'entrer dans la pièce et de lui demander si tout allait bien. Il vit qu'il était étendu; la moitié de son corps était dans le lit, et l'autre moitié sur le bureau. Une feuille couverte d'écritures était placée devant lui; il tenait toujours sa plume entre ses doigts. L'homme l'appela; il ne répondit pas; il s'approcha de lui et saisit sa main: elle était froide! Il se rendit alors compte qu'il était mort. Surpris et désespéré, il appela ses serviteurs afin qu'ils voient ce qui était arrivé à Anselme. Finalement, il lut la feuille, qui portait l'écriture du défunt. Elle disait:

'C'est un désir imbécile et déplacé qui m'a tué. Si Camille apprenait que je suis mort, il faudrait que quelqu'un lui dise que je lui pardonne, car elle n'avait pas à faire des miracles et je n'avais pas le droit de lui demander d'être aussi vertueuse. Par conséquent, je me suis complètement déshonoré; il est inutile de...'

Anselme s'arrêta là. Il est clair qu'il mourut avant d'avoir fini d'écrire ce qu'il voulait dire. Le lendemain, son ami informa de sa mort les parents d'Anselme. Ils étaient déjà au courant et connaissaient le couvent où Camille attendait avec

impatience de suivre l'inévitable chemin emprunté par son mari, non pas à cause de la mort de ce dernier, mais à cause de la fuite de son amant.

On raconte que, bien que veuve, elle ne voulut pas quitter le couvent, ni devenir nonne. Cependant, peu de temps après, elle appris que Lothaire avait été tué lors d'une bataille opposant les troupes de Monsieur de Lautrec à celles du grand capitaine Gonzalo Fernández de Cordoue, dans le royaume de Naples, où l'ami d'Anselme s'était rendu pour faire pénitence, ce qui était un peu trop tard. Quand Camille apprit cela, elle prononça ses vœux et mourut de chagrin et de mélancolie peu de temps après. Le commencement stupide de cette histoire avait conduit à cette fin tragique. Cependant...»

CHAPITRE XXXVI.

Le combat extraordinaire et sauvage entre Don Quichotte
et des outres remplies de vin rouge,
ainsi que d'autres événements inhabituels
qui se passèrent à l'auberge.

«J'aime cette histoire», dit le curé, «mais je n'arrive pas à me persuader qu'elle est vraie. Si elle a été inventée, l'auteur a imaginé une histoire très surprenante, car personne ne peut croire en l'existence d'un mari assez bête pour faire une expérience aussi dangereuse que celle d'Anselme. Si elle concernait un amant et son amoureuse, ce serait plausible, mais cela ne peut pas arriver à un couple marié. Quant à la manière de la raconter, je l'ai trouvée plaisante.»

Dès que le prêtre eut finit de parler, Sancho Panza sortit de la mansarde où don Quichotte dormait en criant:

«Messieurs, venez vite aider mon maître, car il a pris part à la bataille la plus sauvage et la plus stupide que j'aie jamais vue. Il a poignardé le géant, l'ennemi de madame la princesse Guenon de Singesingeant. En fait, il l'a décapité comme on le fait avec la queue des navets!»

«Que dites-vous là, mon frère?», demanda le curé, en interrompant sa lecture. «Avez-vous perdu la tête? Cela est impossible car le géant est à plus de deux mille lieues d'ici.»

Soudain, ils entendirent un grand bruit qui venait de la mansarde, puis don Quichotte crier:

«Arrête, voleur, voyou, émeutier! Je t'ai décapité: ton sabre sera inutile!»

Il semblait qu'il était en train de frapper les murs avec son épée. Sancho leur dit:

«Arrêtez d'écouter le bruit. Entrez dans la chambre; séparez-les; aidez mon maître. En fait, ce ne sera pas nécessaire, car je pense que le géant est déjà mort; il doit être en train de se confesser à Dieu. J'ai vu le sang couler par terre et sa tête rouler sur le sol; elle était aussi grosse qu'une outre.»

«Nonnnnnnnn!», s'écria l'aubergiste. «Je parie que don Quichotte, ou don Diabolique, a transpercé une des outres, remplies à ras bord de vin rouge, qui sont rangées à la tête de son lit. Ce brave homme à pris le vin pour du sang.»

Il entra dans la chambre, suivi par les autres. Don Quichotte portait le vêtement le plus étrange du monde. Devant, sa chemise n'était pas assez longue pour couvrir ses cuisses; derrière, elle était beaucoup trop courte. Ses longues jambes maigres et poilues étaient un peu sales. Il portait un bonnet de nuit rouge et graisseux qui appartenait à l'hôtelier. Il avait enveloppé son bras gauche dans la couverture du lit, que Sancho détestait à juste titre. Il n'arrêtait pas de se parler à lui-même. Il brandissait son épée avec la main droite et donnait des coups dans l'air, dans toutes les directions, comme s'il se battait réellement contre un géant. Le meilleur de tout, c'est qu'il avait les yeux fermés: il dormait et rêvait qu'il attaquait le géant. L'aventure à laquelle il participait était tellement exaltante qu'il croyait être arrivé au royaume de Singesingeant et qu'il se battait contre son ennemi le géant. Il avait donné tant de coups d'épée dans les outres que la chambre était pleine de vin. L'hôtelier vit cela; il était tellement en colère qu'il fila une raclée à don Quichotte. Si Cardénio et le curé n'étaient pas intervenus, il aurait mit fin au combat avec le géant. Quoi qu'il en soit, ils n'arrivèrent pas à réveiller le pauvre gentilhomme; le barbier dut ramener un grand seau d'eau froide du puits et verser son contenu sur le chevalier, qui reprit alors ses esprits. Malheureusement, il était aussi fou qu'avant: il ne comprit pas ce qui était arrivé.

Comme il était presque nu, Dorothée ne voulait pas entrer pour assister au combat entre son champion et son ennemi.

Quant à Sancho, il marchait à quatre pattes, cherchant dans tous les coins la tête du géant. Comme il ne la trouvait pas, il dit:

«Je sais que cette maison est ensorcelée. L'autre fois, dans la pièce où je me trouve maintenant, on m'a roué de coups, bien que personne ne fût là pour me les donner! Maintenant je n'arrive pas à trouver cette tête, bien que j'aie assisté à la décapitation; le sang jaillissait de son corps comme de l'eau, d'une fontaine.»

«Espèce d'idiot, de quel sang et de quelle fontaine s'agit-il?», hurla l'aubergiste. «Espèce de voleur, ne voyez-vous pas que le sang et la fontaine dont vous parlez ne sont que des outres à vin percées dont le contenu se déverse sur tout le sol de la chambre? Je veux que l'homme qui a fait cela *nage en enfer*!»

«Je ne sais pas qui c'est», répondit Sancho, «mais je sais que mon comté se dissoudra comme du sel dans l'eau si je ne retrouve pas cette tête.»

Sancho éveillé était pire que son maître endormi, à cause des promesses faites par don Quichotte. La stupidité de l'écuyer et la méchanceté de son maître découragèrent l'aubergiste. Il jura que ça ne se passerait pas comme la fois précédente, lorsqu'ils étaient partis sans payer. Cette fois-ci, les privilèges de la chevalerie ne serviraient à rien; ils devraient payer les nuitées et même les patchs pour rapiécer les outres trouées.

Le curé tenait la main de don Quichotte, lequel, croyant que l'aventure était terminée et qu'il se trouvait en présence de la princesse Guenon de Singesingeant, se mit à genoux devant lui et lui dit:

«Grande et célèbre princesse, je peux vous assurer que cette créature abjecte ne vous embêtera plus. Par conséquent, je suis libéré de mon obligation envers vous puisque, avec l'aide de Dieu et grâce à la dame pour laquelle je vis et respire, j'ai tenu ma promesse sans sourciller.»

«Ne vous l'avais-je pas dit?», cria Sancho, dès qu'il entendit cela. «Je n'étais pas soûl! Mon maître avait déjà mis ce géant dans de la saumure! C'est mon jour de chance: je vais bientôt devenir comte!»

Le maître et son serviteur étaient vraiment ridicules. Ils riaient tous, à l'exception de l'aubergiste, qui maudissait son sort. À la fin, pourtant, le barbier, le curé et Cardénio arrivèrent à remettre don Quichotte dans son lit. Il se rendormit aussitôt; il semblait épuisé. Ils le laissèrent dormir et se dirigèrent vers le portail de l'auberge afin de consoler Sancho Panza, car il n'avait pas trouvé la tête du géant. Ensuite ils essayèrent de calmer l'hôtelier, qui se lamentait de la perte de ses outres. Sa femme criait:

«Maudit soit le moment qui me fit assister à l'entrée de ce chevalier errant dans ma maison. J'aurais aimé que cela n'arrive pas, car ça m'a coûté cher. L'autre fois, c'était le prix de deux nuitées, de deux repas et de la paille et de l'orge pour un cheval et un âne. Il disait qu'il était un aventurier noble; que Dieu fasse qu'il ne lui arrive que des mésaventures, ainsi qu'à tous les aventuriers du monde! Il ne voulait pas payer puisque cela était écrit dans le code de la chevalerie errante. À cause de lui, cet autre monsieur séjourna également ici et me prit ma queue de bœuf. Il me la rendit, mais elle était très amochée: elle avait perdu ses poils. Mon mari ne peut plus l'utiliser. Pour couronner le tout, il creva mes outres et répandit mon vin sur le sol; je préférerais répandre son sang à la place! Je vous jure que cette fois-ci il me paiera tout en liquide, car je suis la digne fille de mes respectables parents.»

La femme de l'aubergiste dit cela et d'autres choses avec emportement. Elle était aidée par sa bonne servante Maritornes. Sa fille était silencieuse; elle souriait de temps en temps. Le curé la calma en lui promettant de payer les outres, le vin et les dommages causés à la queue de bœuf, qu'ils regardaient comme un objet de grande valeur, manifestement.

Dorothée consola Sancho Panza. Elle lui dit qu'elle lui donnerait le meilleur comté dès qu'on aurait prouvé que Don Quichotte avait bien coupé la tête du géant et qu'elle aurait récupéré, sans aucune difficulté, son royaume. Sancho se réjouit de cela et certifia à la princesse qu'il avait vu la tête du géant. Il ajouta que le monstre avait même une barbe qui descendait jusqu'au bas de son ventre. On ne pouvait pas retrouver la tête parce que la maison était ensorcelée; il l'avait remarqué la dernière fois qu'il avait séjourné à l'auberge. Dorothée répondit qu'elle le croyait bien volontiers. Il devait donc arrêter de se faire du souci parce que tout irait bien et finirait comme il l'avait espéré.

l'hôtelier, qui était sur le seuil de sa porte, dit:

«Voila un petit groupe de clients. J'espère qu'ils vont s'arrêter ici.».

«Qui sont-ils?», demanda Cardénio.

«Il y a quatre hommes avec des lances et des boucliers», répondit l'hôtelier. «Leurs selles et leurs éperons sont placés haut. Ils portent des masques noirs. Au milieu d'eux se trouve une dame vêtue de blanc; elle est assise sur un fauteuil. Son visage est également masqué. Il y a deux serviteurs à pied.»

«Sont-ils très près?», demanda le curé.

«Il sont si près», répondit l'hôtelier, «qu'ils sont en train d'arriver.»

Quand Dorothée entendit cela, elle se couvrit aussitôt le visage. Cardénio courut vers la chambre où dormait don Quichotte et y entra. Les personnes décrites

par l'aubergiste entrèrent dans l'établissement. Les quatre cavaliers, qui étaient athlétiques, mirent pied à terre. Ils aidèrent la dame à descendre. L'un d'eux la prit dans ses bras et l'assit sur la chaise qui se trouvait à l'entrée de la chambre où Cardénio s'était caché. Pendant tout ce temps, ni elle ni eux n'avaient quitté leurs masques, ni prononcé le moindre mot. Lorsqu'on avait assis la dame sur la chaise, elle avait poussé un profond soupir et laissé tomber ses bras comme une personne malade ou faible. Les deux serviteurs avaient mené les chevaux à l'écurie.

Le religieux vit cela. Il voulait savoir qui étaient les gens silencieux qui s'habillaient de cette manière. Il se dirigea vers l'endroit où se trouvaient les serviteurs et demanda à l'un d'eux ce qu'il voulait savoir. L'homme lui répondit:

«Je vous jure, monsieur, que ne ne peux pas vous dire qui ils sont. Tout ce que je sais, c'est que ce sont des personnes très importantes, spécialement l'homme qui, comme vous l'avez vu, a pris la dame dans ses bras. Je dis cela parce que les autres sont très révérencieux envers lui et obéissent uniquement à ses ordres.»

«Et la dame, qui est-elle?», demanda le curé.

«Je ne le sais pas non plus», répondit le jeune homme. «Durant tout le voyage, je n'ai pas vu son visage, mais je l'ai entendue soupirer de nombreuses fois. Quant elle fait cela, on a l'impression qu'elle va mourir. Nous n'en savons pas plus que cela car mon ami et moi ne voyageons avec eux que depuis deux jours. Nous les avons rencontrés sur la route. Ils nous ont demandés et persuadés d'aller en Andalousie avec eux, en nous promettant de bien nous payer.»

«Avez-vous entendu le nom d'un d'entre eux?», demanda le curé.

«Non, bien sûr que non», répondit le jeune homme. «Ils avancent si silencieusement que c'en est étonnant. On n'entend que les soupirs et les sanglots de cette pauvre dame, ce qui nous attriste. Nous somme sûrs qu'on la force à aller là où elle va. D'après ses vêtement, on peut penser que c'est une nonne ou qu'elle va bientôt le devenir, ce qui est le plus probable. Je crois qu'elle ne veut pas devenir nonne parce qu'elle semble très triste.»

«Peut-être», dit le curé.

Il sortit de l'écurie et retourna à l'endroit où se trouvait Dorothée. Cette dernière entendit la dame voilée soupirer. La compassion naturelle la poussa à s'approcha d'elle et à lui dire:

«Madame, qu'est-ce qui vous chagrine? Si c'est un problème qu'une femme peut résoudre, je peux vous aider.»

La pauvre femme ne répondit pas. Bien que Dorothée n'arrêtât pas de lui proposer de l'aider, elle ne pipa mot. Le gentilhomme masqué qui, selon le serviteur, était leur chef s'approcha de Dorothée et lui dit:

«Ne perdez pas votre temps, madame, à proposer quoi que ce soit à cette femme, car c'est une ingrate. N'essayez pas d'obtenir d'elle une réponse, à moins que vous ne vouliez entendre un mensonge.»

«Je n'ai jamais menti», déclara celle qui s'était tue jusque-là. «En fait, je suis dans cette situation désespérée parce que j'ai toujours dit la vérité. Je veux que vous admettiez que ce que je dis est vrai. C'est vous le menteur, pas moi!»

Cardénio entendit ces propos aussi clairement et distinctement que s'il eût été juste à côté de celle qui les tenait, car il n'y avait que la porte de la chambre de don Quichotte entre eux. Lorsqu'il les entendit, il s'écria:

«Ô mon Dieu! Qui est en train de parler? Qu'est-ce qu'elle raconte?»

Ces cris firent sursauter la dame. Elle tourna la tête. Comme elle ne vit pas celui qui avait crié, elle se leva et se dirigea vers la chambre voisine, mais le gentilhomme l'arrêta; il ne lui permit pas de faire un pas de plus. Elle était tellement choquée que son voile tomba, révélant alors un visage magnifique. Cependant, il était pâle et montrait des signes d'anxiété. Ses yeux regardaient dans tous les sens. Elle ressemblait à une folle, en fait. Ce comportement étrange attrista Dorothée et tous ceux qui la regardaient. Le gentilhomme la tenait fermement par les épaules, ce qui l'empêchait de réajuster son masque. Un instant plus tard, il tomba. Dorothée avait mis ses bras autour de la dame. Elle leva les yeux. Elle vit que le gentilhomme qui tenait également la dame était don Fernand, son mari. Dès qu'elle le reconnut, elle poussa un long et douloureux soupir et s'évanouit en tombant à la renverse. Si le barbier ne s'était pas trouvé près d'elle pour la retenir dans ses bras, elle serait tombée par terre.

Le curé se dépêcha d'enlever son voile et de lui jeter de l'eau sur le visage. Dès que don Fernand vit son visage, car c'était bien lui qui tenait l'autre femme dans ses bras, il la reconnut. Il pâlit. Cependant, il ne lâcha pas Luscinde, qui essayait de se libérer de son étreinte. Elle avait reconnu la voix de Cardénio, et lui avait reconnu la sienne. Cardénio avait entendu le petit cri poussé par Dorothée quand elle était tombée. Il croyait que c'était la voix de Luscinde. Aussi, il s'était précipité hors de la chambre parce qu'il était terrifié. La première chose qu'il avait vue était don Fernand tenant Luscinde dans ses bras. Don Fernand reconnut également Cardénio. Luscinde, Cardénio et Dorothée étaient déconcertés et silencieux. Ils ne comprenait pas ce qui leur arrivait.

Sans dire un mot, ils se mirent à s'observer: Dorothée regardait don Fernand, don Fernand, Cardénio, Cardénio, Luscinde, et Luscinde, Cardénio. Puis Luscinde brisa le silence. Elle s'adressa à don Fernand de cette manière:

« Don Fernand, Laissez-moi parti au nom de ce que vous vous devez à vous-même, car vous ne le ferez pour aucune autre raison. Permettez-moi d'être le lierre qui se cramponne à ce mur, lequel est le support qui me soutient en dépit de votre empressement ennuyeux, de vos menaces, de vos promesses et de vos cadeaux. Sachez que, d'une manière inhabituelle et mystérieuse, le ciel a mis mon véritable époux devant moi. À cause de mille épreuves pénibles, vous savez que seule la mort me le fera oublier. J'espère que ce fait vous obligera à transformer votre amour en haine et votre bonne volonté en dépit afin que vous puissiez me tuer. Si je meurs en la présence de mon mari, je serai heureuse d'accepter mon sort. Peut-être que ma mort lui permettra de comprendre que je lui suis restée fidèle jusqu'au dernier instant.»

Dorothée, qui avait repris connaissance, avait écouté attentivement ce que Luscinde avait dit. Aussi, elle savait qui était la personne qui parlait. Comme don Fernand ne l'avait pas libérée et qu'il n'avait pas répondu à ses arguments, elle se leva péniblement pour aller s'agenouiller devant lui. En versant une grande quantité de belles larmes pathétiques, elle lui parla de cette manière:

«Monseigneur, si les rayons de soleil assombris par vos bras vous aveuglent, vous verrez néanmoins que Dorothée est à vos pieds. Elle n'a pas de chance, mais vous pouvez remédiez à cela. La gentillesse ou le plaisir vous ont poussé à permettre à cette humble paysanne d'être fière de devenir votre maîtresse. Elle fut vertueuse et heureuse jusqu'à ce que votre empressement et ce qui semblait être de l'amour

sincère ouvrent le portail de sa timidité et prennent les clés de sa liberté. Vous n'avez pas apprécié ce cadeau à sa juste valeur, ce qui m'a poussé à venir jusqu'ici pour vous trouver dans cette situation. Cependant, je ne veux pas que vous pensiez que je suis ici parce que ma réputation a été écornée. En fait, l'idée que vous puissiez m'oublier m'insupporte. Vous vouliez que je sois votre maîtresse; bien que vous ayez changé d'idée, vous ne pouvez pas ne plus être mon amant. Vous voyez, l'amour que j'éprouve pour vous peut compenser la beauté et la noblesse de votre femme. Vous ne pouvez pas être le mari de la charmante Luscinde parce que vous m'appartenez, et elle ne peut pas être votre femme parce que Cardénio l'aime. Vous voyez, il sera plus facile d'accepter d'aimer une femme qui vous adore que de forcer une femme qui vous déteste à vous aimer. Vous m'avez trompée et forcée à ignorer la morale. Vous saviez qui j'étais et comment je vous obéissais. Aussi, vous ne pouvez pas dire que vous avez été abusé. Ce que j'ai dit est vrai. Par ailleurs, vous être un gentilhomme et un chrétien. Par conséquent, pourquoi tardez-vous à me rendre aussi heureuse à la fin que vous le fîtes au commencement? Si vous ne m'aimez pas pour ce que je suis, c'est-à-dire votre épouse légitime et véritable, au moins continuez à m'aimer et permettez-moi de devenir votre esclave, ce que je considérerai comme un privilège. Protégez-moi; ne me quittez pas. Ne permettez pas aux commères de ternir ma réputation. Ne gâchez pas la vie de mes parents âgés. Il ne méritent pas d'être traités de cette manière, car ils ont toujours été de loyaux vassaux. Vous croirez peut-être que mon sang souillera le vôtre lorsqu'ils se mélangeront, mais presque toutes les familles aristocratiques du monde ont suivit ce chemin. Il faut remarquer, d'ailleurs, que dans les familles célèbres, le sang des femmes importe peu. De plus, le fondement de la vraie noblesse est la vertu. Si vous me refusiez ce que vous me devez à juste titre, je serais plus vertueuse et plus noble que vous. En bref, Monseigneur, que vous le vouliez ou non, je suis votre femme. Vos propres paroles sont mes témoins. Elles ne peuvent et ne doivent pas être fausses puisque vous *évaluez* une qualité qui vous conduit à *dévaluer* ma nature. Votre signature et Dieu, qui a entendu ce que vous m'avez promis, appuieront ma demande. S'il n'y avait pas de preuve, votre conscience spectrale vous rappellerait la vérité que je vous ai dite et hanterait les abords de votre bonheur.»

La malchanceuse et larmoyante Dorothée dit cela et d'autres choses avec tellement d'émotion que don Fernand et tous les autres se mirent à pleurer. Fernand l'écouta. Il ne dit pas un mot avant qu'elle n'eût fini de parler et qu'elle ne se mît à sangloter et à pousser tellement de soupirs qu'un coeur de bronze aurait pu fondre à cause de tant de douleur. Luscinde la regarda. Elle était de tout coeur avec elle et était subjuguée par son intelligence et sa beauté. Elle se serait rapprochée d'elle et lui aurait dit quelques paroles réconfortantes si don Fernand, qui la tenait toujours, l'avait lâchée. Confus et surpris, il regarda Dorothée pendant un long moment. Puis il ouvrit les bras, lâcha Luscinde et dit:

«Tu as gagné, belle Dorothée. Tu as gagné parce que je n'ai pas le courage d'ignorer autant de vérités.»

Luscinde était faible. Lorsque Fernand la relâcha, elle tomba presque. Cardénio était près d'elle; il se tenait derrière don Fernand pour qu'on ne le remarque pas. Il prit son courage à deux mains pour la prendre dans ses bras et lui dire:

«Dame loyale, belle et déterminée, si le ciel miséricordieux veut que vous vous reposiez, les bras qui vous soutiennent seront le meilleur refuge. Ils vous ont déjà abritée lorsque le sort m'a autorisé à vous aimer.»

Ces paroles incitèrent Luscinde à regarder Cardénio. Elle avait reconnu cette voix et elle reconnaissait l'homme qui avait parlé lorsqu'elle le vit. La fille folle de joie négligea l'étiquette: elle se jeta à son cou et colla sa joue contre la sienne. Ensuite elle dit:

«Monsieur, bien que le sort puisse s'opposer à nous et menacer, une fois encore, la vie qui dépend de la vôtre, vous êtes le véritable maître de cette esclave.»

Don Fernand et tous les spectateurs furent déconcertés par cet événement inhabituel. Dorothée crut que don Fernand pâlit et fit un geste qui prouvait qu'il voulait se venger sur Cardénio, car elle le vit bouger sa main vers la garde de son épée. Dès que cette pensée lui vint à l'esprit, rapide comme l'éclair, elle se jeta à ses genoux. Elle les embrassa et les serra tellement qu'il ne pouvait plus bouger. Bien qu'elle continuât à pleurer, elle lui dit:

«Mon unique refuge, qu'est-ce que cette situation inattendue va vous pousser à faire? Votre épouse est à vos pieds et la femme avec laquelle vous voulez vous marier est dans les bras de son mari. Pourrez-vous défaire ce que le ciel a fait et en profiter? Voulez-vous magnifier celle qui est restée fidèle et ferme malgré de nombreux obstacles? Regardez-la: ses larmes coulent sur le visage et le torse de l'homme qu'elle vénère et qui est son véritable mari. Au nom de Dieu et pour votre bien, je vous supplie de ne pas laisser cette déception manifeste exciter votre colère. Vous devez vous calmer pour que, sereinement, vous autorisiez ces deux amants à passer ensemble le reste du temps que le ciel leur a accordé. De cette manière, vous montrerez que vous êtes généreux. Tout le monde saura que vous êtes guidé par la raison et non par la passion.»

Pendant que Dorothée disait cela, Cardénio tenait Luscinde dans ses bras, mais il ne quittait par Fernand des yeux. En fait, s'il le voyait avancer vers lui, il se défendrait et attaquerait, du mieux qu'il le pourrait, tous ceux qui l'agresseraient, dût-il en mourir. Les amis de don Fernand, le curé, le barbier et tous les autres, y compris Sancho Panza, se rapprochèrent de don Fernand et l'entourèrent. Il le supplièrent d'avoir pitié de Dorothée. Comme ils croyaient que ce qu'elle avait dit était vrai, ses espoirs légitimes devaient être comblés. Il devait se rendre compte que le ciel les avait réunis dans un endroit où ils n'auraient jamais pensé qu'ils se rencontreraient. Le prêtre dit que seule la mort pouvait séparer Luscinde et Cardénio. S'ils étaient tués par une épée, ils regarderaient leur mort comme un fin heureuse. Quand la situation était désespérée, il était raisonnable de s'efforcer d'être gentil. Lui, il permettrait au couple de profiter du bonheur que le ciel leur avait accordé. Don Fernand devait observer Dorothée attentivement pour constater que peu de femmes, si ce n'est aucune, pouvaient la dépasser ou même l'égaler. De plus, elle était humble et l'adorait. Surtout, comme il était gentilhomme et chrétien, il devait tenir parole. En faisant cela, il obéirait à Dieu et satisferait les gens intelligents; ils savent que lorsque la beauté et la respectabilité s'unissent, même la femme la plus humble peut atteindre des sommets sans porter préjudice à l'homme qui la pousse vers le haut et lui permet d'être à son niveau. On ne doit pas condamner l'homme vertueux qui obéit aux lois puissantes de la passion.

Les autres ajoutèrent beaucoup d'arguments très pertinents. Ils poussèrent le cœur courageux de don Fernand, lequel était irrigué par un sang noble, à s'adoucir et à considérer qu'ils étaient valides, mais, même s'il l'avait voulu, il ne pouvait pas rejeter la vérité. Il s'inclina devant Dorothée et la prit dans ses bras, ce qui prouve qu'il avait suivi leurs bons conseils.

«Levez-vous, madame», lui demanda-t-il, «la femme que j'aime ne doit pas s'agenouiller devant moi. Jusqu'à présent, je n'ai pas suivi cette règle, peut-être parce que le ciel l'a voulu ainsi afin que les sentiments que vous éprouvez m'obligent à vous respecter comme vous le méritez. J'espère que vous ne me reprocherez pas de mal me conduire. En fait, la raison et le sentiment qui me conduisirent à devenir votre amant me forcèrent à refuser de devenir votre mari. Je veux prouver cela. Aussi, retournez-vous et regardez les yeux de Luscinde, laquelle est déjà heureuse. Vous trouverez-là ce qui excuse toutes mes fautes. Comme j'ai besoin de vous et qu'elle a trouvé et obtenu ce qu'elle désirait, je lui souhaite d'avoir une vie longue et heureuse aux côtés de Cardénio. J'espère que le ciel fera le même cadeau à Dorothée et à moi-même.»

Après avoir dit cela, il l'étreignit de nouveau. Il appuya tendrement sa joue contre la sienne et s'efforça de ne pas pleurer, car il ne voulait pas que les autres se rendent compte qu'il l'aimait et se repentait. Luscinde, Cardénio et presque tous ceux qui étaient présents se mirent à pleurer, parce qu'ils étaient heureux ou parce qu'ils étaient heureux de voir des gens heureux. On aurait pu croire qu'une chose terrible leur était arrivée. Sancho Panza pleurait aussi, bien qu'il déclarât plus tard que c'était parce qu'il avait découvert que Dorothée n'était pas, comme il l'avait cru, la reine Guenon de Singesingeant, de laquelle il attendait beaucoup de cadeaux. Il leur fallut du temps pour qu'ils retrouvent leur calme. Puis Luscinde et Cardénio allèrent s'agenouiller devant don Fernand. Ils le remercièrent pour sa gentillesse d'une manière si courtoise qu'il ne sut pas quoi répondre. Il les aida à se relever et les serra dans ses bras affectueusement et courtoisement.

Ensuite il demanda à Dorothée pourquoi elle était venue dans un endroit si éloigné de chez elle. Elle raconta brièvement et clairement ce qu'elle avait déjà dit à Cardénio. Don Fernand et ses amis aimèrent tellement l'histoire qu'ils auraient voulu qu'elle durât plus longtemps; c'était une très bonne conteuse. Quand elle eut fini, Fernand raconta ce qui lui était arrivé dans la ville après qu'il eut trouvé la lettre sous le corsage de Luscinde, dans laquelle elle déclarait qu'elle était amoureuse de Cardénio et ne pouvait pas devenir sa femme. Il dit qu'il voulut la tuer et qu'il l'aurait fait si ses parents ne l'en avaient dissuadé. Dégoûté et confus, il avait quitté la maison afin de se venger à un meilleur moment. Le lendemain, il apprit que Luscinde avait quitté la maison de ses parents; personne se savait où elle était allée. Au bout de plusieurs mois, il apprit qu'elle s'était retirée dans un couvent. Elle voulait y rester jusqu'à la fin de ses jours puisqu'elle ne pouvait pas être avec Cardénio. Lorsqu'il découvrit cela, il demanda à ces trois gentilshommes de l'accompagner à l'endroit où elle se trouvait. Il n'avait pas parlé tout de suite avec elle parce que l'abbesse aurait renforcé les mesures de sécurité s'il l'avait rencontrée. Aussi, il attendit une journée, jusqu'à ce que le portail fût ouvert. Il laissa deux de ses amis montrer la garde devant l'entrée. Il entra avec l'autre pour chercher Luscinde. Ils la trouvèrent dans le cloître; elle était en train de parler avec une nonne. Ils la saisirent; elle ne pouvait pas résister. Ensuite ils la conduisirent dans un endroit, près de la muraille, où ils avaient caché les

outils qu'ils devaient utiliser pour s'échapper de là. Personne ne les avait dérangés parce que le couvent était à la campagne, à une bonne distance de la ville. Il dit que Luscinde s'évanouit lorsqu'elle découvrit qu'ils l'avaient kidnappée. Elle revint à elle et ne fit que pleurer et soupirer. Elle ne prononça pas un mot. Ainsi, dans le silence et les larmes, ils atteignirent cette auberge qui ressemble au paradis, où toutes les mésaventures terrestres se terminent. »

CHAPITRE XXXVII.

Suite de l'histoire de la célèbre princesse Guenon de Singesingeant,
avec d'autres aventures amusantes.

Ces paroles attristèrent Sancho; il pouvait abandonner l'idée d'obtenir un fief puisque la charmante princesse Guenon de Singesingeant s'était changée en Dorothée et que le géant Taulardenchaîné Auxyeuxquifilentlachocotte était devenu don Fernand. Son maître dormait paisiblement; il ne se doutait pas de tout ce qui se passait. Quant à Dorothée, elle ne pouvait pas être sûre que ce qu'elle avait gagné n'était pas un rêve; Cardénio et Luscinde partageaient cette opinion. Don Fernand remercia le ciel de lui avoir permis de se sortir de cette situation compliquée; n'était-il pas sur le point de perdre sa réputation et son âme? En bref, tous les gens qui se trouvaient dans l'auberge se réjouirent de la fin heureuse d'une affaire si compliquée et désespérée.

Le curé, qui était un homme réfléchi, mit leurs réussites en perspective et les félicita. La personne qui était la plus heureuse était la femme de l'aubergiste parce que le curé et Cardénio lui avait promis de lui rembourser les frais relatifs à la perte de revenu et aux dégâts causés par don Quichotte. Comme je l'ai déjà dit, seul Sancho était perturbé, triste et dépité. Aussi, l'homme abattu entra pour parler à son maître, qui venait juste de se réveiller. Il lui dit:

«Monsieur le chevalier Quifaitlatronche, vous pouvez continuer à dormir puisqu'il n'est plus nécessaire de tuer un géant, ni de restituer à la princesse son royaume: tout a été fait!»

«Je te crois», répondit don Quichotte, «car j'ai vaincu le géant. Je crois que je ne participerai plus jamais à un combat aussi grandiose et sauvage que celui-là. D'un revers, je lui ai coupé la tête, et elle est tombée par terre. Il saignait tellement que des ruisseaux de sang recouvrirent la sol comme si c'eût été de l'eau.»

«Vous feriez mieux de dire comme si c'eût été du vin rouge», précisa Sancho. «Force est de constater que le géant mort est une outre crevée. Vous avez pris les 80 litres de vin rouge qu'elle contenait pour du sang. Putain con, la tête que vous avez coupée est la chienne qui m'a mis au monde!»

«Espèce d'imbécile, qu'est-ce que tu racontes?», rétorqua don Quichotte. «Est-ce que tu es fou?»

«Levez-vous, monsieur», répondit Sancho, «et regardez ce que vous avez fait. Il va falloir qu'on paie tout. Regardez la reine; c'est une roturière dont le nom est Dorothée. D'autres chose vous étonneront si vous arrivez à les comprendre.»

«Rien ne m'étonnera», dit don Quichotte. «La dernière fois que nous avons séjourné ici, je t'ai dit que toutes les choses qui se passent dans cet endroit sont magiques. Je suppose que nous nous trouvons dans la même situation aujourd'hui.»

«Je vous aurais cru», dit Sancho, «si des créatures ensorcelées m'avaient fait sauter dans une couverture, mais ça n'est pas arrivé. J'ai vu l'hôtelier, qui est ici aujourd'hui, prendre un coin de la couverture et me faire sauter violemment en l'air. Il n'arrêtait pas de rire. Bien que je ne sois qu'un homme simple et un pécheur, je sais que lorsque l'on reconnaît les gens, il n'y a pas de sortilèges, mais juste beaucoup de bleus et pas mal de malchance.»

«Dans ce cas», dit don Quichotte, «Dieu remédiera à tout. Donne-moi mes affaires. Je veux sortir afin de voir ce qui s'est passé.»

Sancho lui donna ses vêtements. Pendant qu'il s'habillait, le curé renseigna don Fernand et les autres sur la folie de don Quichotte. Il leur dit que c'était grâce à une ruse qu'ils avaient réussi à le faire partir de la Peña Pobre, où il s'imaginait faire pénitence pour le bien de sa bonne amie. Il répéta presque toute les aventures que Sancho avait racontées, ce qui les surprit et les amusa beaucoup. Ils partageaient l'opinion de tout le monde: c'était le type de folie le plus bizarre qui fût. Le curé ajouta que les bonnes choses qui venaient d'arriver à Dorothée les empêchaient de lui jouer le même tour. Il fallait qu'ils en inventent un autre pour pouvoir le ramener chez lui.

Cardénio dit qu'il pouvait continuer ce qu'ils avaient commencé puisque Luscinde pouvait reprendre le rôle de Dorothée.

«Non», dit don Fernand, «c'est impossible. Je veux que Dorothée continue à jouer le même personnage. Comme le village où vit ce brave gentilhomme n'est pas loin d'ici, je l'accompagnerai là afin qu'il reçoive un traitement.»

«Il n'est qu'à environ deux journées de marche d'ici», dit le curé.

«Même si c'était plus loin», dit don Fernand, «je serais heureux de faire ce voyage, car c'est pour une bonne cause.»

Don Quichotte apparut. Il portait son armure. Le casque cabossé de Mambrin sur la tête et son écu au bras, il s'appuyait sur sa lance en bois. Son visage long, osseux et jaunâtre et son maintien aristocratique surprirent don Fernand et les autres. Ils se turent: ils pensaient qu'il allait parler. Très calmement et d'un air grave, il regarda la belle Dorothée et dit:

«Ô charmante dame, mon écuyer m'a informé que vous avez été annihilée: votre corps s'est transformé en vapeur! La grande reine que vous avez été est devenue une fille ordinaire. Si le roi nécromancien, votre père, ordonna cela parce qu'il craignait que je ne vous aide pas, je dirais qu'il ne connaît pas les règles de la chevalerie. Si, comme je l'ai fait, il avait passé beaucoup de temps à les lire attentivement, il aurait découvert que d'autres chevaliers, moins connus que moi, ont accompli des tâches plus difficiles. Après tout, il est facile de tuer un *petit géant*, même s'il est très arrogant. En fait, j'étais avec lui il y a quelques heures, et… je vais me taire parce que je ne veux pas qu'on dise que je suis en train de mentir; mais le temps, qui dévoile tout, donnera cette information quand nous nous y attendrons le moins.»

«Vous vous êtes battu contre deux outres à vin, et non contre un géant», s'écria l'hôtelier.

Don Fernand lui ordonna aussitôt de se taire et de ne surtout pas interrompre don Quichotte, lequel continua ainsi:

«Dame bien née et déshéritée, si pour la raison que je viens de mentionner votre père vous transforma en une autre personne, il faudrait vous méfier de lui. Mon épée peut vaincre n'importe quel ennemi et ouvrir n'importe quel chemin. Elle me

permettra bientôt de couper la tête de votre ennemi et de placer la couronne de votre pays sur la vôtre.»

Il fit une pause, et attendit la réponse de la princesse. Puisque don Fernand voulait qu'elle continue à jouer le même personnage jusqu'à ce qu'ils eussent ramené don Quichotte chez lui, elle lui répondit avec gentillesse et gravité :

«Valeureux chevalier Quifaitlatronche, la personne qui vous a dit que je me suis transformée en quelqu'un d'autre ne vous a pas dit la vérité: je suis toujours la femme que j'étais avant. Il est vrai que je suis une femme plus heureuse grâce à certaines circonstances bienvenues qui m'ont donné plus que je ne pouvais souhaiter, mais je n'ai pas cessé d'être celle que j'étais auparavant: je veux toujours être protégée par votre bras *musqué* (musclé) et *impuissant* (puissant). Cher monsieur, ne critiquez pas celui qui m'a engendrée. C'est un homme prudent et avisé; la science lui a permis de remédier à mes malheurs. Ces messieurs peuvent vous assurer que je dis la vérité. Aussi, nous partirons demain matin parce qu'aujourd'hui nous ne pourrions pas aller bien loin. Dieu et votre gentillesse s'occuperont des autres heureuses issues.»

C'est ce que la fille intelligente dit et ce que don Quichotte entendit. Ce dernier se tourna vers Sancho et dit sèchement:

«*Petit* Sancho, tu es *la plus grande petite frappe* de toute l'Espagne. Tu n'es qu'un *filou errant,* car tu viens de me dire que cette princesse s'était changée en une demoiselle nommée Dorothée, que la tête du géant, que je suis certain d'avoir coupée, était la chienne qui t'a mis au monde, et que d'autres choses stupides s'étaient passées. Cela m'a chamboulé; j'ai été tellement choqué.» Il regarda en l'air en serrant la mâchoire. «Je vais me venger sur toi afin que tous les menteurs qui servent des chevaliers errants arrêtent de dire n'importe quoi.»

«Calmez-vous, monsieur», dit Sancho. «Je me suis trompé à propos de la transformation de la princesse Guenon de Singesingeant, mais je ne me suis pas trompé en ce qui concerne la tête du géant, je veux dire les trous dans les outres et le sang qui était du vin rouge. En fait, les outres percées sont toujours là, à la tête de votre lit, et le vin rouge a formé un lac dans la chambre. Vous vous en rendrez compte lorsque vous ferez frire les œufs, je veux dire quand l'aubergiste vous demandera de le dédommager pour tous les dégâts. Quant à la reine, je suis heureux de voir qu'elle est la même qu'avant, car j'aurai ce que toute personne mérite.»

«Tu es un imbécile, Sancho», dit don Quichotte. «Alors, ferme-la!»

«Oui, fermez-la», s'écria don Fernand, «et ne parlez plus de cela. Puisque la princesse veut que l'on parte demain, parce qu'il est trop tard aujourd'hui, nous pourrions passer la nuit à converser. Demain nous accompagnerons tous messire Quichotte, parce que nous voulons être témoins des exploits inouïs qu'il doit accomplir au cours de cette grande entreprise dans laquelle il a décidé de s'investir.»

«C'est moi qui vous servirai et vous accompagnerai», répondit don Quichotte. «Je vous remercie de votre aide et du respect que vous me manifestez. Je vous montrerez que je le mérite, même si cela me coûtera peut-être la vie ou plus encore!»

Don Quichotte et don Fernand continuèrent à échanger des politesses et à faire des salamalecs. Au moment où un voyageur entra dans l'auberge, ils se turent tous. Ses vêtements montraient que c'était un chrétien qui venait juste d'arriver de territoires musulmans. Il portait une tunique courte en lin bleu, à manches courtes, sans col. Son pantalon était de la même matière et de la même couleur; il avait une casquette bleu

sur la tête. Ses bottes étaient marron. Un coutelas moresque pendu à un baudrier de cuir cachait un peu son torse. Derrière lui entra, assise sur un âne, une femme habillée comme une fille musulmane. Cette femme voilée portait un petit bonnet en brocart et un manteau qui la couvrait des épaules jusqu'aux pieds.

L'homme, qui avait un peu plus quarante ans, était beau et musclé. Il était un peu bronzé. Sa longue moustache et sa barbe avaient été taillées. En bref, s'il avait été bien habillé, on l'aurait pris pour une personne de qualité.

Lorsqu'il entra dans la cour de l'auberge, Il demanda une chambre. On lui dit qu'il n'y en avait plus. Manifestement, cela l'ennuya. Il se rapprocha de la femme qui ressemblait à une musulmane et l'aida à descendre de cheval. Luscinde, Dorothée, l'hôtelière, sa fille et Maritornes l'entourèrent; elles n'avaient jamais vu ce genre de vêtements avant. La charmante, polie et intelligente Dorothée pensa qu'elle et l'homme qui l'accompagnait étaient contrariés à cause de l'impossibilité d'avoir une chambre. Elle lui dit:

«Madame, le manque de chambres ne devrait pas vous tracasser, car la majorité des auberges n'ont pas beaucoup de chambres à louer, mais vous pouvez vous installer dans la nôtre.» Elle montra du doigt Luscinde. «Vous ne trouverez certainement pas, le long de la route, une auberge aussi bien que celle-ci.»

La dame voilée ne répondit pas. Elle se leva du siège où elle était assise, croisant ses deux mains sur sa poitrine et s'inclina afin de les remercier. De son silence, elles déduisirent que c'était une Maure qui ne savait pas parler espagnol. L'étranger, qui s'était jusqu'alors occupé d'autres choses, s'approcha. Il remarqua qu'elle ne pouvait pas parler avec les femmes qui l'entouraient. Il dit:

«Mesdames, cette demoiselle comprend à peine ma langue. Elle ne parle que sa langue maternelle. C'est à cause de cela qu'elle ne peut pas vous répondre.»

«Nous lui demandons», dit Luscinde, «si elle désire jouir de notre compagnie et passer la nuit dans notre chambre. Elle est confortable. Nous nous sentons obligées d'aider tous les étrangers qui en ont besoin, surtout les femmes.»

«Madame, de se part et de la mienne», répliqua l'étranger, «je vous remercie de votre offre. Étant donné que vous semblez être une personne de qualité et que la situation est ce qu'elle est, votre proposition est un privilège.»

«Dites-moi, monsieur», interrompit Dorothée, «cette dame est-elle chrétienne ou musulmane? Ses vêtements et son silence nous font penser qu'elle est ce que nous ne voulons pas qu'elle soit.»

«Ses vêtements et son corps sont musulmans, mais son âme est tout à fait chrétienne, car elle veut absolument le devenir.»

«A-t-elle été baptisée?», demanda Luscinde.

«L'occasion ne s'est pas encore présentée», répondit l'étranger. «Depuis notre départ d'Alger, qui est sa patrie, il n'y a eu aucune tentation qui aurait pu exiger qu'on la baptise sans qu'elle ne connût toutes les cérémonies imposées par notre Sainte Mère l'Église. Plaise à Dieu qu'elle soit bientôt baptisée avec toute la solennité qui sied à son statut social, qui est haut, bien que nos vêtements ne l'indiquent pas.»

Ces paroles les intriguèrent. Ils voulaient savoir qui étaient l'étranger et la Maghrébine, mais personne n'osa leur demander de se présenter car il était l'heure de se reposer; ils leur demanderaient plus de renseignements sur eux plus tard. Dorothée prit la fille par la main et la fit s'asseoir sur un siège qui était près du sien. Elle lui

demanda d'enlever son voile. La fille regarda l'homme, comme si elle voulait savoir ce qu'ils disaient et ce qu'elle devait faire. Il lui dit en arabe qu'elle lui avait demandé d'enlever son voile et qu'elle pouvait le faire. Elle le leva et découvrit un visage tellement ravissant que Dorothée et Luscinde durent admettre qu'elle était plus belle qu'elles. La plupart des spectateurs s'accordèrent à penser que son visage était aussi beau que le leurs; certains d'entre eux croyaient même qu'elle était plus belle. Comme la beauté peut réunir les gens et faire naître la bienveillance, ils voulurent tous servirent la jolie maghrébine et lui faire plaisir.

Don Fernand demanda quel était son nom; l'étranger répondit que c'était madame Zoraïda. Dès qu'elle entendit cela, elle comprit ce que le chrétien avait demandé. Aussi, la fille charmante et stressée dit rapidement:

«Non, pas Zoraïda; Maria, Maria!». Ainsi, son non n'était pas Zoraïda, mais Marie.

Ces mots et le sérieux avec lequel elle les avait prononcés touchèrent certains d'entre eux, plus particulièrement les femmes, lesquelles sont naturellement plus gentilles et compatissantes. Luscinde la prit affectueusement dans ses bras et dit:

«Oui, oui, Marie, Marie.»

La demoiselle répondit:

«Oui, oui, Maria; Zoraïda macangé», un mot qui veut dire non.

La nuit était tombée. Les amis de don Fernand avait supplié l'hôtelier de préparer le meilleur souper possible. Quant il fut l'heure de manger, ils se mirent autour d'une table de réfectoire, car, dans l'auberge, il n'y en avait ni une ronde ni une carrée. On donna la place d'honneur à don Quichotte, bien qu'il essayât de la refuser. Il voulut que la princesse Guenon de Singesingeant s'assoie à côté de lui, car il était son protecteur. Luscinde et Zoraïda s'assirent en face de don Fernand et de Cardénio. Ensuite l'étranger et les autres gentilshommes s'assirent. Le curé et le barbier étaient à côté des dames. Ainsi, ils mangèrent et s'amusèrent, et cela d'autant plus que don Quichotte s'arrêta de manger et se mit à parler; un sentiment qui ressemblait à celui qu'il avait ressenti quand il avait dîné avec les chevriers le poussa à déclarer:

«Mesdames et messieurs, je veux juste vous dire que les chevaliers errants voient des choses grandes et exceptionnelles. Si quelqu'un passait par la porte de ce château et nous voyait attablés de la sorte, il serait sidéré. Qui dirait que la dame qui est assise à côté de moi est la grande reine que nous connaissons tous et que je suis le célèbre chevalier Quifaitlatronche? Cette profession ou art dépasse vraiment toutes les autres, car plus une occupation est dangereuse, plus on doit l'estimer. Ceux qui disent que la littérature est supérieure à l'art de la guerre sont des menteurs. Je devrais leur dire, quels qu'ils soient, qu'ils racontent n'importe quoi. Ils disent tout le temps que ce qui est produit par l'intelligence est supérieur à ce qui est produit par le corps et que l'art de la guerre est une activité physique qui ne mérite que de la force, ce qui signifie qu'un paysan peut faire ce travail. Voyez-vous, un guerrier a besoin d'être intelligent pour attaquer une forteresse. Celui qui commande une armée ou défend une ville utilise son esprit autant que son corps. La force seule ne permet pas aux chevaliers de deviner les intentions de l'ennemi, ses projets, ses plans, ses stratagèmes, ou les obstacles auxquels ils devront faire face; elle ne peut pas non plus empêcher les destructions. Toutes ces choses requièrent une activité mentale qui ne dépend pas d'une activité physique. Puisque la guerre et la littérature nécessitent de l'intelligence,

maintenant, nous devons découvrir quel esprit est le plus actif: celui du militaire ou celui de l'intellectuel? Nous trouverons la réponse grâce aux objectifs de ces occupations: plus la fin est impressionnante, plus l'objectif est noble! Le but de la littérature… Je ne parlerai pas de théologie, car son objectif est de conduire les âmes au paradis. Rien ne peut égaler *cette fin sans fin*. Je veux traiter du savoir des hommes; son but est de faire triompher la justice distributive, de donner à chacun ce qui lui appartient et de garder les bonnes lois. Cet objectif est généreux, grand et honorable, mais le but de la guerre est plus grand puisqu'il traite de la paix, laquelle est le plus grand bonheur que puisse désirer un homme dans cette vie. La première bonne nouvelle que l'humanité et le monde reçurent fut donnée par les anges durant la nuit qui était notre jour, quand ils chantèrent: 'Gloire à Dieu, au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes qu'il aime.' Le grand maître du ciel et de la terre apprit à ses disciples une formule de politesse qu'ils devaient utiliser lorsqu'ils entraient dans n'importe quelle demeure; c'était: 'Que la paix règne dans cette maison.' Il avait l'habitude de leur dire: 'Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix, que la paix soit avec vous.' C'est sa main qui avait donné et laissé ce précieux joyau, un joyau sans lequel il ne peut y avoir aucun bonheur dans les cieux, ni sur terre. La paix est le résultat de la guerre, et la guerre est la même chose que les armes. Puisque cette vérité est plus remarquable que le but de la littérature, concentrons-nous maintenant sur les difficultés physiques des intellectuels et des guerriers afin de découvrir celles qui sont les plus importantes.»

Le discours de Don Quichotte était tellement logique que ceux qui étaient en train de l'écouter ne pouvaient pas le prendre pour un fou. Comme la plupart d'entre eux étaient des gentilshommes qui avaient le droit de porter des armes sur eux, ils écoutaient attentivement ce qu'il racontait. Aussi, il continua ainsi:

«La plus importante difficulté que les étudiants rencontrent est la pauvreté, non pas parce que tous les étudiants sont pauvres, mais parce que certains d'entre eux sont extrêmement pauvres. Il est évident qu'ils n'ont pas de chance, car celui qui est pauvre n'a pas de chance! La pauvreté comprend la faim, le froid, la nudité, et toutes ces choses à la fois. Cependant, ils ne sont jamais si pauvres qu'ils ne trouvent rien à manger. En fait, ils dînent un peu plus tard que d'habitude et mangent les restes des riches. Comme ils le disent, ils détestent 'quémander de la nourriture.' Ils trouvent toujours un brasero ou une cheminée. Si le feu ne les réchauffe pas, au moins il diminue le froid. Finalement, la nuit venue, ils dorment tous sous un toit. Je ne veux pas rentrer dans les détails et vous parler du manque de chemises et de chaussures, de leurs vêtements troués, ou des indigestions lorsque la chance les fait participer à un banquet. Ils empruntent le chemin caillouteux et difficile que je viens de décrire; ils trébuchent ici, tombent là, se relèvent et retombent, mais ils finissent par obtenir leur licence. Beaucoup d'entre eux ont traversé ces bancs de sable, ces Charybde et ces Scylla, comme s'ils avaient été protégés par le sort. Beaucoup d'entre eux ont dirigé le monde du haut d'un fauteuil; la faim se transforma en satiété, le froid en confort, la nudité en beaux vêtements, les nattes de jonc en draps de lin et en damas. Ils reçurent toutes ces récompenses parce qu'ils étaient vertueux. Néanmoins, comparées avec les difficultés rencontrées par les guerriers, elles sont moins dures, comme je vais vous le démontrer maintenant.»

CHAPITRE XXXVIII.

L'étrange discours sur la guerre et la littérature que fit don Quichotte.

Don Quichotte continua:

«J'ai commencé par la pauvreté de l'étudiant, mais est-ce que le soldat est plus riche? Nous allons voir qu'il est le plus pauvre des pauvres puisque qu'il dépend de sa solde misérable, qui arrive tardivement ou jamais, ou de toutes les choses qu'il vole, ce qui est dangereux pour lui et sa conscience. Quelquefois il est tellement nu qu'un pourpoint tailladé lui sert à la fois d'uniforme et de chemise. En hiver, lorsqu'il est dehors, sa respiration le protège contre le mauvais temps. Puisque son souffle vient d'un lieu vide, je suis sûr qu'il est froid, ce qui est étrange. Il ne supporte pas d'*attendre la nuit qui se fait attendre*, pour réparer les souffrances du jour dans le lit qui l'attend, lequel n'est jamais accusé d'être trop étroit, à moins qu'il ne fasse sont lit de cette manière. Il peut utiliser tout le terrain qu'il veut; il peut gigoter comme bon lui semble, car il ne froissera pas les draps. Ensuite arrive le jour et l'heure de la cérémonie de remise des diplômes, qui est une sorte de bataille. On met un mortier en lin sur sa tête afin de panser une blessure causée par une balle qui sera passée à travers ses tempes, sa jambe ou son bras. Si cela n'arrive pas, si le ciel miséricordieux s'arrange pour qu'il soit vivant et en bonne santé, il sera probablement aussi pauvre qu'il l'était avant. Il devra continuer à se battre afin de gagner cette guerre et prospérer, mais ces miracles sont rares. Messieurs, savez-vous combien il y de personnes qui ont profité de la guerre par rapport à celles qui en sont mortes? Vous allez certainement me répondre que l'on ne peut pas comparer ces facteurs et que l'on ne peut pas compter le nombre de morts, alors que le nombre de ceux qui ont vécu et prospéré dépasse cent. Les juristes sont plus chanceux, car les honoraires et les pots-de-vin leur permettent de vivre. Bien que le métier de soldat soit beaucoup plus difficile, sa récompense est beaucoup plus petite. On pourrait répondre qu'il est plus facile de récompenser deux mille juristes que trente mille soldats, car les premiers peuvent obtenir le travail que les gens comme eux méritent, alors que les autres dépendent de la générosité de leur maître. Ce problème renforce mon argument. Quoi qu'il en soit, ne parlons plus de cela, car c'est un labyrinthe duquel il est difficile de s'échapper, et revenons à la supériorité de l'art de la guerre par rapport à la littérature, qui est un problème qui, jusqu'à maintenant, n'a pas été réglé puisque les deux camps ont des arguments différents. Un que j'ai mentionné dit que la guerre a besoin de la littérature car elle est réglementée, la réglementation étant un sujet étudié par les savants dans les universités. Les lois ont besoin de la guerre parce que les armes protègent les républiques et les royaumes, défendent les villes, font que les routes sont sûres et battent les pirates. Si elles n'existaient pas, les républiques, les pays, les royaumes, les villes, les routes et les voies maritimes subiraient l'oppression et la confusion qu'engendre la guerre tout le temps qu'elle dure et est autorisée à user de ses privilèges et de la force. Il est évident que ce qui coûte le plus cher a une plus grande valeur. Le temps, le manque de sommeil, la faim, la nudité, les maux de tête, les indigestions et d'autres choses de la même nature – j'en ai déjà mentionné certaines – sont des situations qu'un étudiant doit gérer s'il veut devenir un écrivain célèbre. Si un homme veut devenir un bon soldat, il doit maîtriser les mêmes techniques qu'un

étudiant, mais à un plus haut degré, car sa vie est en jeu. La crainte du dénuement et de la pauvreté qui tourmente l'étudiant ne peut pas égaler celle du soldat quand, lorsqu'il monte la garde devant un château ou dans une tour, il entend l'ennemi creuser un tunnel et qu'il ne peut pas quitter son poste ou fuir devant le danger qui le menace. Tout ce qu'il peut faire, c'est d'avertir son capitaine de ce qui se passe, pour qu'un contre-tunnel soit creusé. Pendant ce temps, il doit reste là, en ayant peur et en attendant de s'envoler soudainement vers les nuages, sans ailes, ou de plonger dans un gouffre. Cela semble être un petit danger, mais rien ne peut égaler ou dépasser celui-ci: lorsque deux galères se percutent au milieu de l'océan. Le soldat se cramponne au coqueron avant et fait face à autant d'ignobles ministres de la mort qu'il y a de canons ennemis pointés vers lui; ils touchent presque son corps. Il sait qu'au premier faux pas il ira visiter les profondeurs de l'empire de Neptune. Cependant, sa réputation et son cœur intrépide le poussent à devenir un pigeon d'argile et à essayer de marcher sur la poutre étroite qui est enfoncée dans la galère ennemie. Dès qu'il est tombé là d'où on ne l'autorisera pas à se relever avant la fin du monde, un autre s'avance, ce qui est édifiant. Si celui-là tombe aussi à la mer, qui fait le guet, un autre prendra sa place, puis un autre encore; ils mourront tous. Ce sont les hommes les plus courageux. Autrefois, la furie terrifiante de ces diaboliques machines de guerre n'existait pas. C'était une période heureuse. Je suis sûr que l'homme qui les a inventées est en enfer à cause de ses armes diaboliques qui permettent à un instrument ignoble et lâche de tuer un valeureux chevalier. Au milieu d'une bataille pleine de cœurs courageux, une balle invisible est tirée au hasard par une homme qui a probablement fui parce que le feu de sa maudite machine lui a fait peur. En un instant, elle met un point final aux pensées et à l'existence de quelqu'un qui aurait mérité de vivre éternellement. Aussi, je veux bien admettre que je n'aurais pas dû choisir d'être chevalier errant à une époque aussi détestable que la nôtre. Bien que je sois intrépide, je me sens mal à l'aise car la poudre et le plomb pourraient m'empêcher de devenir extrêmement célèbre grâce à la force de mon bras et le tranchant de mon épée. Que votre règne arrive… Si je devais faire face à des dangers plus importants que ceux que les chevaliers errants des siècles passés affrontèrent et réussir, je serais encore plus admiré.»

Don Quichotte fit ce long discours pendant que les autres mangeaient leur dîner. Il oublia de manger, bien que Sancho Panza lui rappelât à plusieurs reprises de se restaurer d'abord et de dire ce qu'il avait à dire après. Ceux qui l'avaient écouté le plaignirent une fois encore: il semblait sain d'esprit quand il abordait des sujets ordinaires et devenait fou quand il parlait de ce maudit monde de la chevalerie. Le curé lui dit que ce qu'il avait raconté sur l'art de la guerre était vrai et qu'il était donc d'accord avec lui, bien qu'il ait étudié la littérature et ait une licence de lettre.

Quand ils eurent terminé de dîner, on débarrassa la table. Pendant que l'hôtelière, sa fille et Maritornes nettoyèrent la mansarde de don Quichotte pour que les dames, comme on l'avait décidé, puissent y passer la nuit, don Fernand demanda à l'étranger de leur raconter sa vie, laquelle, à en juger par les quelques détails qu'il avait donnés lorsque lui et Zoraida étaient arrivés, devait être surprenante et intéressante. L'homme répondit qu'il serait heureux de le faire, bien qu'il craignît que son histoire ne leur plaise pas autant qu'il le souhaitait. Néanmoins, il ferait ce qu'ils diraient. Le curé et les autres le remercièrent et lui demandèrent une fois encore de

leur raconter son histoire. Il leur répondit qu'il n'était pas nécessaire d'insister autant car une seule demande était largement suffisante.

«Aussi, messieurs, je vous prie d'écouter avec attention. Vous allez entendre une histoire vraie qui est largement aussi bonne que les fausses qui sont écrites en utilisant beaucoup d'artifices savants.»

Après avoir dit cela, ils s'assirent tous et se turent. Voyant qu'ils attendaient calmement qu'il commence, il se mit à parler sur un ton calme et plaisant.

CHAPITRE XXXIX.

La vie et les aventures de l'étranger.

«Ma famille est originaire d'un village situé dans les montagnes de Léon. Bien que la nature ait été plus gentille et généreuse que le sort, mon père était considéré comme un homme riche par les villageois, lesquels étaient pauvres. Il l'aurait été s'il avait économisé son argent, mais c'était un acheteur compulsif. Il était dépensier parce que, dans sa jeunesse, il avait été soldat. Voyez-vous, la vie militaire conduit l'avare à devenir généreux et l'homme généreux, à devenir dépensier. Certains soldats sont économes, mais ils sont aussi nombreux que les licornes. Mon père était plus que généreux; c'était presqu'un panier percé, ce qui n'est pas une situation idéale pour un homme marié dont les enfants porteront son nom et hériteront de son patrimoine. Il avait trois fils en âge de travailler. Comme il ne pouvait pas aller contre sa nature, il résolut de se débarrasser des moyens et de la cause de sa prodigalité: il céda sa propriété, sans laquelle Alexandre lui-même aurait semblé être un homme radin. Un jour donc, il nous convoqua dans une pièce où il s'adressa à nous de la manière suivante:

'Mes chers fils, je vous aime parce que vous êtes mes enfants, mais j'ai du mal à conserver la propriété, ce qui vous porte à croire que je vous déteste. Afin de vous faire comprendre que je vous aime comme un père et ne veux pas vous nuire comme si j'étais votre beau-père, j'ai décidé de faire une chose à laquelle je pense depuis longtemps. Vous êtes assez vieux pour être indépendants ou, tout du moins, pour choisir une profession qui vous rapportera argent et honneur quand vous serez plus vieux. J'ai pensé faire quatre parts de mon patrimoine. Je vous donnerai trois parts égales et je garderai la quatrième afin de vivre confortablement jusqu'à ce que Dieu m'appelle. Après que chacun d'entre vous aura reçu sa part, j'aimerais que vous suiviez une des carrières que je vais décrire. Je connais un proverbe espagnol qui décrit bien la réalité; ils le font tous, car ce sont de courtes maximes qui reflètent la longue expérience des hommes. Celui-là dit: «L'Église, la mer, ou la maison du roi.» Cela signifie que celui qui veut réussir et devenir riche doit devenir religieux, marchand, ou fonctionnaire. Comme on dit: «les restes du roi sont meilleurs que les mets raffinés des seigneurs.» Je vous dis cela car je veux que l'un de vous devienne un intellectuel, l'autre négociant, et le dernier soldat, car il est difficile d'obtenir un travail à la cour. Bien sûr, la guerre ne rapporte pas beaucoup, mais on devient célèbre. D'ici à huit jours, je vous donnerai vos parts en liquide. Il ne manquera pas un centime, comme vous le constaterez. Maintenant, dites-moi si vous voulez suivre mon conseil.'

Comme j'étais l'aîné, il me demanda de répondre. Je lui dit de ne pas céder sa fortune; il pouvait dépenser tout ce qu'il lui plairait puisque nous étions jeunes et

capables de gagner notre vie. Je terminai en disant que, pour lui faire plaisir, je voulais devenir soldat afin de servir Dieu et mon roi. Son deuxième fils proposa la même chose; il déclara qu'il désirait aller aux Indes et investir sa part dans le commerce. Le plus jeune, qui est aussi, à mon avis, le plus intelligent, répondit qu'il voulait devenir religieux ou aller à Salamanque afin de terminer les études qu'il avait commencées. Quand nous eûmes fini de choisir nos professions, notre père nous serra dans ses bras. Il se dépêcha de tenir sa promesse et de donner à chacun sa part, qui était, si je me souviens bien, de trois mille ducats; un de nos oncles avait acheté la propriété en liquide pour qu'elle reste dans la famille. Ce même jour, nous prîmes congé de notre père bien-aimé. Cependant, comme je trouvais qu'il était injuste de priver un vieil homme d'une bonne partie de son patrimoine, je le persuadai de prendre deux mille ducats sur mes trois mille: le reste suffirait pour acheter ce dont un soldat avait besoin. Mes deux frères suivirent mon exemple: ils lui donnèrent chacun mille ducats. Par conséquent, mon père avait quatre mille ducats en liquide et les trois mille ducats que valait la portion de patrimoine qu'il ne voulait pas vendre. Ensuite, comme je l'ai déjà dit, nous prîmes congé de lui et de notre oncle: c'était très émouvant. Ils nous demandèrent de les informer, quand ce serait possible, de nos problèmes et de nos succès. Nous leur promîmes que nous le ferions. Après nous avoir pris dans leurs bras et nous avoir donné leur bénédiction, l'un de nous prit le chemin de Salamanque, l'autre celui de Séville, et moi celui d'Alicante, où j'appris que des marins étaient en train de mettre des balles de laine dans les cales d'un vaisseau génois qui était sur le point de rejoindre son port d'origine. Ça fait maintenant vingt-deux ans que j'ai quitté la maison de mon père. Bien que j'aie écrit plusieurs lettres, je n'ai reçu aucune nouvelle de lui, ni de mes frères. Mais peu importe, je dois vous raconter rapidement ce qui m'est arrivé durant tout ce temps. J'embarquai sur ce navire et arrivai à Gênes après une traversée paisible; de là, je me rendis à Milan, où j'achetai des armes et quelques équipements, car je voulais trouver un emploi dans le Piémont. J'étais déjà en route pour Alessandria della Paglia quand j'appris que le célèbre grand-duc d'Albe se dirigeait vers les Flandres. Je changeai d'avis et rejoignit son régiment. Je le servis durant ses campagnes et assistai à la mort des comtes de Horn et d'Egmont. Je fus promu enseigne sous le commandement d'un célèbre capitaine de Guadalajara qui s'appelait Diégo de Urbina. Quelque temps après mon arrivée en Flandre, nous apprîmes que Sa Sainteté le pape Pie V, d'heureuse mémoire, avait fait alliance avec Venise et l'Espagne afin de combattre notre ennemi commun: les Turcs. Ils venaient juste de conquérir la célèbre île de Chypre, qui appartenait aux Vénitiens. Ce fut un événement terrible et une grande perte. Le général en chef de cette ligue était Son Excellence don Juan d'Autriche, demi-frère de notre bon roi Philippe. Les rumeurs sur une guerre me poussèrent à prendre part à la campagne qui s'annonçait. Bien que je supposasse et fusse presque certain que j'allais être promu capitaine à la première occasion, je décidai de démissionner et de retourner en Italie. Heureusement, don Juan d'Autriche venait juste d'arriver à Gênes; il avait prévu d'aller à Naples pour rejoindre la flotte Vénitienne, ce qui eut lieu plus tard à Messine. Finalement, je pris part à cette grande bataille. J'étais devenu capitaine d'infanterie, non pas parce que je le méritais, mais parce que j'avais eu de la chance. Ce fut un jour heureux pour les nations chrétiennes puisqu'elles réalisèrent qu'elles avaient fait une erreur: elles croyaient que les Turcs étaient invincibles sur mer! Ce jour-là, l'orgueil ottoman coula. Les chrétiens qui périrent eurent plus de chance que ceux qui gagnèrent et survécurent. Je fus le seul

malheureux, car au lieu de porter une couronne navale romaine, la nuit qui suivit cette glorieuse journée, je me retrouvai avec des fers aux pieds et des menottes aux mains. En fait, Uchali, le roi d'Alger, un corsaire intrépide et compétent, avait attaqué et pris le vaisseau amiral de l'Ordre de Malte; il y avait trois survivants, et ils étaient grièvement blessés. Le navire de Giovanni Andrea, sur lequel j'avais embarqué avec ma compagnie, alla les secourir. Je fis ce que j'avais à faire dans une telle occasion: je sautai sur le pont de la galère ennemie, laquelle, en s'éloignant du vaisseau ennemi, empêcha mes hommes de me suivre. J'étais donc seul et encerclé par nos ennemis. Ils étaient tellement nombreux que je ne pus pas leur résister: une fois que je fus couvert de blessures, ils me capturèrent. Comme vous le savez, messieurs, Uchali parvint à s'échapper avec toute son escadre. J'étais son prisonnier; j'étais un prisonnier triste au milieu de beaucoup de gens libres et heureux, car, ce jour-là, quinze mille galériens chrétiens qui étaient à bord des navires turcs recouvrèrent leur chère liberté. On me conduisit à Constantinople, où le sultan Sélim nomma mon maître amiral car il s'était bien battu; ce courageux musulman avait remporté un trophée bien singulier: l'étendard de l'Ordre de Malte. L'année suivante, en 1572, j'étais à Navarino, ramant sur le vaisseau amiral aux trois lanternes. Là, je compris que les catholiques avait laissé passer leur chance: capturer toute la flotte turque dans le port. En fait, tous les marins et soldats étaient convaincus qu'ils seraient attaqués dans le port. Ils avaient leurs vêtements et chaussures à portée de main afin de pouvoir s'enfuir par voie de terre; ils ne voulaient pas se battre contre nous car ils avaient peur de notre flotte. Le ciel ne voulut pas que cela se passe ainsi, non pas à cause des fautes ou de la négligence du commandant, mais à cause des péchés de la chrétienté: Dieu veut que nous vivions près du bourreau qui nous punira. Aussi, Uchali se rendit à Modon, qui est une île qui se situe près de Navarino. Ses hommes débarquèrent là. Ensuite il fit fortifier l'entrée du port et y resta jusqu'à ce que Don Juan d'Autriche s'en aille. C'est durant cette campagne que la galère la Proie, dont le capitaine était un des fils du célèbre corsaire Barberousse, fut capturée par la Louve, le bateau amiral de la flotte napolitaine, qui était commandé par le foudre de guerre, le protecteur de ses hommes, le chanceux et invincible don Alvaro de Bazan, marquis de Santa Cruz. Je ne dois pas oublier de vous dire comment ils *capturèrent leur proie, je veux dire la Proie*. Le fils de Barberousse était un homme cruel qui maltraitait ses prisonniers. Aussi, lorsque les galériens virent la Louve foncer sur eux, ils laissèrent tomber leurs rames tous en même temps et saisirent leur capitaine; il était sur le gaillard d'arrière, en train de leur crier de ramer plus vite. Ils se le passèrent de banc en banc, de la poupe à la proue, en le mordant tellement de fois qu'il *trépassa* lorsqu'il *passa devant* le grand mât. Ils avaient envoyé son âme en enfer parce que, comme je l'ai dit, ils le haïssaient puisqu'il les avait maltraités. Nous retournâmes ensuite à Constantinople. L'année suivante, en 1573, nous apprîmes que don Juan d'Autriche avait conquis Tunis, chassé les Turcs de ce royaume et livré ce territoire à Muley Hamet, ce qui avait conduit Muley Hamida, le More le plus cruel et courageux du monde, à abandonner l'idée d'y revenir pour y régner. Le sultan regrettait cette perte. Sa perspicacité, qui est une caractéristique familiale, le poussa à faire la paix avec les Vénitiens, qui la désiraient plus que lui. L'année suivante, en 1574, il attaqua la Goulette et le fort près de Tunis, que les troupes de don Juan n'avaient pas terminé de construire. Pendant tout ce temps, je ramais; je pensais qu'on ne me laisserait jamais partir. Je n'espérais pas être secouru parce que j'avais décidé de ne pas informer mon père de

mes malheurs. Finalement, la Goulette et le fort tombèrent car il y avait 65 000 soldats turcs et plus de 400 000 Mores et bédouins venus du reste de l'Afrique. Il y avait beaucoup de sapeurs et d'équipements: ils auraient pu enterrer leurs objectifs sous des poignées de terre. La Goulette, qui était regardée comme un situation imprenable, tomba en premier. Les soldats catholiques firent de leur mieux pour la protéger, mais leurs ennemis creusèrent des tranchées facilement, car le sol était sablonneux, et trouvèrent de l'eau à une profondeur de 42 cm; les Turcs n'en trouvèrent pas à une profondeur de 166 cm! Aussi, ils empilèrent des sacs de sable et édifièrent des remparts qui dépassaient les murs du fort. Ils pouvaient tirer depuis une hauteur: nos troupes ne pouvaient plus défendre le fort. La plupart des gens pensaient qu'ils n'auraient pas dû s'enfermer dans la Goulette; ils auraient dû rester là où ils avaient débarqué. Ceux qui disaient cela étaient des gens inexpérimentés. En fait, il y avait à peine sept mille soldats dans la Goulette et le fort: même s'ils étaient courageux, ils n'étaient pas assez nombreux pour résister à des attaques de hordes de soldats. Il est impossible de défendre un fort sans renforts, spécialement lorsque les troupes sont encerclées par beaucoup d'homme résolus qui connaissent parfaitement le terrain. Beaucoup pensaient, comme moi d'ailleurs, que le ciel aidait l'Espagne puisqu'il autorisait la destruction de l'atelier où le mal était produit et abrité, lequel était une sorte de tuyau, d'éponge, de teigne qui absorbait des quantités astronomiques d'argent. Il ne servait qu'à préserver le souvenir de sa prise par l'invincible Charles-Quint, comme si nous avions besoin de ces pierres pour nous rappeler de cette victoire qui est et restera inoubliable. Le fort tomba aussi, mais les Turcs durent le prendre progressivement car les soldats qui le défendaient combattirent avec tant de courage et de constance qu'ils tuèrent plus de vingt-cinq mille ennemis en vingt-deux assauts. Les trois cents soldats qui survécurent étaient blessés, ce qui prouve qu'ils étaient courageux et tenaces et avaient très bien défendu la forteresse. Un petit fort ou une tour qui était au milieu d'un lagon, qui était commandé par don Juan Zanoguera, un guerrier noble et célèbre de Valence, capitula aussi. Ils capturèrent don Pedro Puertocarrero, le général responsable de la Goulette. Il avait fait tout ce qu'il pouvait pour défendre son fort. Il était tellement désolé de l'avoir laissé prendre qu'il mourut de chagrin sur la route de Constantinople, où ceux qui l'avaient capturé le conduisaient. Ils capturèrent aussi Gabrio Cerbellon, le général qui était responsable du fort; ce gentilhomme milanais était un grand ingénieur et un guerrier très courageux. Beaucoup d'hommes importants moururent dans ces deux places fortes. Par exemple, ils tuèrent Pagan de Oria, un chevalier de Saint-Jean, un homme généreux qui était très gentil avec son frère, le célèbre Jean-André de Oria. Malheureusement, lorsqu'il vit qu'il n'y avait plus rien à faire, il demanda à des Bédouins de l'aider, et ils le tuèrent! Il lui proposèrent de l'habiller comme un More et de le conduire à Tabarca, petite baie où les pêcheurs de corail Génois possèdent un bâtiment, mais il lui coupèrent la tête et la portèrent au commandant de la flotte turque. Comme le proverbe castillan le dit: 'la trahison plaît, mais le traître déplaît.' On raconte que le commandant de la flotte turque ordonna que ceux qui lui avaient apporté ce cadeau fussent pendus parce qu'ils avaient tué cet homme. Parmi les chrétiens qui furent pris dans le fort, il y en avait un qui s'appelait don Pedro de Aguilar et qui venait d'un village d'Andalousie. Il avait été enseigne et était considéré comme un guerrier intelligent et compétent. C'était surtout un poète talentueux. Je parle de lui parce qu'il était arrivé par hasard sur ma galère et sur mon banc: nous étions les esclaves du même maître. Avant

de quitter ce port, ce gentilhomme écrivit deux sonnets qui ressemblaient à des épitaphes, l'un sur la Goulette et l'autre sur le fort. En fait, j'aimerais bien les réciter, car je les connais par cœur et je pense qu'ils vous plairont.»

Quand l'ancien détenu mentionna le nom de Pedro de Aguilar, don Fernand regarda ses amis: tous les trois sourirent. Quand il ouvrit sa bouche, l'un d'eux lui dit:

«Avant que vous ne commenciez, pouvez-vous nous dire ce qui arriva à don Pedro de Aguilar?»

«Tout ce que je sais», répondit l'homme, «c'est qu'après avoir passé deux ans à Constantinople, il se déguisa en albanais et, accompagné par un espion grec, il prit la poudre d'escampette. J'ignore s'il parvint à recouvrer sa liberté, mais je le suppose, car, un an après, je vis ce Grec à Constantinople. Cependant, je ne lui demandai pas ce qui leur était arrivé durant leur voyage.»

«Rien de mal», répliqua le gentilhomme. «Don Pedro est mon frère. En ce moment, il est dans notre village. Il est bien portant, riche, marié et père de trois enfants.»

«Il faut remercier Dieu de son aide», dit l'ancien détenu, «parce que, à mon avis, rien n'est plus plaisant que de recouvrer la liberté perdue.»

«De plus», continua le gentilhomme, «je connais les sonnets que mon frère a écrits.»

«Pourriez-vous les réciter?», demanda l'ancien détenu, «Je suis sûr que vous pouvez le faire mieux que moi.»

«Je serai très heureux de le faire», répondit le gentilhomme. Il récita le poème sur la Goulette de cette manière…

CHAPITRE XL.

Suite de l'histoire de l'étranger.

Sonnet.

«Ces âmes heureuses se libérèrent de leurs
Voiles mortels grâce à leurs exploits.
Vous quittâtes la terre pour rejoindre
La meilleures partie des cieux.
Pleins de fureur et de respectable jalousie,
Vos corps montrèrent leur force,
Et votre sang étranger rougit
Le sable et le mer toute proche.
Vous étiez courageux,
Mais vos bras étaient fatigués;
Même s'ils moururent,
Ce sont eux qui furent victorieux.
Vous tombâtes entre la muraille et vos assaillants.
Vous êtes en train de devenir célèbre,
Ce qui plaît à Dieu.»

«C'est ce dont je me souviens», remarqua l'étranger.
«Si je ne me trompe pas», dit le gentilhomme, «celui sur le fort dit:

Sonnet.

Ce paysage stérile
Qui est recouvert de ruines
Libéra un jour les âmes sacrées
De trois mille soldats,
Qui se dirigèrent vers un monde meilleur.
Ils montrèrent la force de leurs bras,
Mais leurs efforts ne servirent à rien:
Ils étaient tellement fatigués que les rares personnes
Qui survécurent furent tuées par les épées ennemies.
Cet endroit est hanté par
Un millier de mauvais souvenirs
Car il a toujours été un champ de bataille.
Cependant, son coeur méchant n'a jamais vu
Des âmes et des corps aussi courageux que ceux-là
Aller au paradis.»

Les sonnets ne leur déplurent pas. L'ex-prisonnier se réjouit des bonnes nouvelles qu'on lui donna de son ami. Il continua son histoire ainsi:

«Après la reddition de la Goulette et du fort, les Turcs démolirent la Goulette; il n'eurent pas besoin de faire de même avec le fort car il était en ruines. Afin de faire cela plus facilement et rapidement, ils mirent des explosifs dans trois endroits, mais ils furent incapables de détruire ce qui semblait être la partie la moins solide, c'est-à-dire les vieux murs. Quoi qu'il en soit, les restes des nouvelles fortifications, qui avaient été construites par le Petit Frère, furent détruits facilement. Finalement, la flotte victorieuse regagna Constantinople. Quelques mois après, Uchali, mon maître, mourut. On l'appelait Uchali Fartax, qui veut dire, en langue turque, le renégat chauve. En fait, il souffrait d'alopécie areata. Les Turcs ont l'habitude de donner aux gens les noms des défauts ou des qualités qu'ils peuvent avoir parce qu'il n'y a que quatre noms de famille turcs, ce qui, comme j'ai commencé à le dire, les obligent à ajouter à leur prénom un défaut physique ou une qualité morale. Ce renégat chauve rama pendant quatorze ans sur les galères du Grand Seigneur. Quand il eut trente-quatre ans passés, il devint renégat parce qu'un Turc le gifla pendant qu'il était en train de ramer. Aussi, afin de se venger de cet homme, il renia sa foi. Il était tellement courageux qu'il n'eut pas besoin de recourir aux méthodes sournoises que la plupart des favoris du Grand Seigneur utilisent pour être promus. Il devint roi d'Alger et, ensuite, commandant suprême de la marine, qui est la troisième charge de l'empire. Il venait de Calabre et était un homme vertueux qui traitait très bien ses prisonniers. Après sa mort, ils furent répartis, comme cela était stipulé dans son testament, entre le Grand Seigneur (qui hérite des biens des gens qui meurent et les redistribuent aux enfants du défunt en en gardant une partie) et ses renégats. Je fus donné à un renégat vénitien qui avait été capturé par Uchali quand il était mousse. Son maître l'aimait tellement qu'il le traitait bien mieux que ses autres laquais. Il devint

le plus cruel renégat qu'on vit jamais. Il s'appelait Hassan Agha. Il gagna beaucoup d'argent et devint roi d'Alger. Je le suivis de Constantinople à cette ville, content d'être si près de l'Espagne. Je ne voulais pas contacter des gens en Espagne pour raconter à certains mes malheurs; je voulais juste voir si j'aurais plus de chance à Alger qu'à Constantinople, où j'avais essayer de m'enfuir de mille manières différentes. Je pensais qu'à Alger je trouverais d'autres moyens d'arriver à ce que je désirais, car j'espérais toujours recouvrer la liberté. Chaque fois que j'échouais, je ne baissais pas les bras; je me calmais et me remettais à espérer, bien que la situation fût difficile. C'est de cette manière que j'arrivais à rester en vie. J'étais enfermé dans une prison, ou une maison, que les Turcs appellent une cave. Ils y mettent leurs prisonniers chrétiens, aussi bien ceux du roi que ceux de certains particuliers et ceux encore qui sont considérés comme de la marchandise, c'est-à-dire ceux qui appartiennent au conseil municipal et servent la ville en occupant des emplois publics. Ces derniers sont rarement libérés car ils n'appartiennent pas à un particulier: même s'ils avaient de l'argent, ils ne pourraient pas acheter leur liberté puisqu'il n'y a personne avec qui négocier. Comme je l'ai dit, certains particuliers mettent leurs prisonniers dans ces caves, spécialement lorsque les débiteurs sont sur le point de rembourser leur dette, car les prisonniers peuvent se reposer et être en sécurité jusqu'à ce que l'argent arrive. Quant aux prisonniers du roi, ils ne sortent pas pour aller travailler avec les autres galériens, à moins que la rançon ne tarde à arriver; dans ce cas, ils sont obligés de travailler et d'écrire une lettre pour demander le paiement. Comme les autres, ils ramassent du bois de chauffage, ce qui n'est pas une mince affaire. Quand ils apprirent que j'étais capitaine, ils me demandèrent de payer pour être libéré, même si je leur dis que je n'étais pas riche. Ils me mirent alors avec les gentilshommes et les gens qui attendaient le paiement de la rançon. On m'enchaîna, non pas pour m'empêcher de m'échapper, mais pour montrer que j'étais là jusqu'à ce que la rançon soit payée. Ainsi, je restai dans cette cave, en compagnie de beaucoup de nobles et d'hommes importants qui attendaient le paiement des rançons. Bien que la faim et la nudité nous gênassent quelquefois, et même à peu près tout le temps, rien ne nous gênait autant que d'être témoins des traitements cruels que mon maître faisait subir aux chrétiens. Chaque jour il pendait quelqu'un, empalait quelqu'un et coupait les oreilles de quelqu'un. C'était tellement sans motif que les Turcs eux-mêmes reconnaissaient qu'il ne faisait le mal que par plaisir et que sa nature le poussait à exterminer le genre humain. La seule personne qui en réchappa fut un soldat espagnol dont le nom de famille était Saavedra. Bien qu'il fît des choses dont ces gens se souviendront longtemps, toutes pour recouvrer sa liberté, jamais Hassan Agha ne lui donna un coup de bâton, ni ne lui en fit donner, ni ne le gronda. La moindre petite chose que ce Saavedra faisait nous portait à croire qu'il serait empalé; lui-même le craignit plus d'une fois. Si j'avais le temps, je vous raconterais les exploits de ce soldat, lesquels vous intéresseraient et vous étonneraient plus que mon histoire. Peu importe; les fenêtres de la maison d'un musulman important et riche donnaient sur la cour de notre prison. Elles ressemblaient aux fenêtres d'un harem, ce qui est généralement le cas dans la plupart des maisons d'Afrique du Nord. De plus, devant, il y avait de gros volets fermés. Un jour, j'étais sur une terrasse de la prison, en compagnie de trois amis. Pour passer le temps, nous essayions de sauter avec nos chaînes afin de voir jusqu'où nous pouvions aller. Nous étions seuls; tous les autres chrétiens étaient sortis pour travailler. Je levai les yeux par hasard et je vis que, à travers une de ces fenêtres, une canne de jonc

apparaissait; un morceau de tissu en lin était attaché au bout; elle s'agitait comme pour nous signaler que nous devions nous rapprocher pour la saisir. Nous l'observâmes; un de mes amis se rapprocha de la canne afin de voir si elle tomberait ou ce qui se passerait, mais dès qu'il fut près d'elle, on la leva et la remua de droite à gauche, comme si quelqu'un voulait dire non avec la tête. Le chrétien revint près de nous; immédiatement, on la baissa encore et la bougea de la même manière que la première fois. Un autre de mes amis se rapprocha d'elle, et la même chose arriva. Le troisième homme ne fut pas plus heureux que les deux autres. Quand je vis cela, je voulus tenter ma chance. Dès que je me mis sous la canne de jonc, elle tomba de la fenêtre et atterrit à mes pieds. Je me dépêchai de dénouer le morceau de tissu et découvrit dix cianis, qui sont des pièces de monnaie maghrébines qui ne contiennent pas beaucoup d'or, mais qui valent chacune tout de même dix de nos réaux. Inutile de dire que cette découverte m'enchanta. Je me demandais aussi pourquoi on nous l'avait donnée, ou plutôt à moi, d'ailleurs. Il était clair que le donateur voulait me faire une faveur puisque c'est sur moi qu'il avait fait tomber la canne. Je pris l'argent bienvenu, brisai la canne et retournai sur la terrasse. Je regardai de nouveau la fenêtre et vis une main très blanche l'ouvrir et la fermer précipitamment. Nous en déduisîmes qu'une femme qui habitait dans cette maison nous avait donné cet argent pour nous récompenser. Afin de lui exprimer notre reconnaissance, nous nous inclinâmes à la manière maghrébine: en inclinant la tête, en pliant le corps et en croisant les bras sur la poitrine. Un moment après, quelqu'un ouvrit la même fenêtre, montra une petite croix faite avec des morceaux de jonc et referma la fenêtre. Ceci semblait nous conforter dans nos certitudes: une chrétienne, laquelle nous avait fait ce cadeau, était retenue dans cette maison. Cependant, la blancheur de sa main et les bracelets que nous avions vus nous firent changer d'avis. Nous pensions que ce devait être une renégate chrétienne, car les femmes de cette sorte deviennent généralement les épouses légitimes de leurs maîtres. Ces derniers sont heureux de se marier avec elles car ils les estiment plus que les femmes de leur pays. Toutes nos conjectures nous faisaient nous éloigner de la vérité; nous n'arrêtions pas de regarder la fenêtre où la canne était apparue, laquelle était une sorte d'étoile du berger pour nous. Deux semaines passèrent sans que nous revissions ni la canne, ni la main, ni rien d'autre, d'ailleurs. Durant tout ce temps, nous nous efforçâmes de découvrir qui vivait dans cette maison et s'il s'y trouvait une renégate chrétienne. On ne nous dit rien, si ce n'est que la maison appartenait à un notable musulman nommé Agi Morato, qui avait été gouverneur de la Pata, qui est un poste très important. Alors que nous n'espérions plus voir une nouvelle pluie de cianis, la canne réapparut subitement; cette fois-là, le mouchoir noué était plus gros. Comme la fois précédente, la cave était vide. Nous suivîmes la même procédure: les trois hommes qui avaient été avec moi la fois précédente se mirent en dessous de la fenêtre, mais ce ne fut que lorsque je m'approchai qu'on laissa tomber la canne au sol. Je défis le nœud et découvris quarante écus d'or espagnols et un message écrit en arabe; il y avait une grande croix en bas de la lettre. J'embrassai la croix, pris l'argent, et revins sur la terrasse. Nous nous inclinâmes. La main réapparut; je fis signe à la dame invisible que nous lirions le message; elle ferma la fenêtre. Ce qui venait de se passer nous enchantait et nous étonnait. Aucun de nous ne comprenait l'arabe; nous avions très envie de savoir ce que disait le message, mais ce serait difficile de trouver quelqu'un qui pût le traduire en espagnol. Finalement, je résolus de faire confiance à un renégat originaire de Murcie. Il disait qu'il m'appréciait

beaucoup. Il avait promis de ne révéler aucun des secrets que je lui confierais. En fait, certains renégats qui ont l'intention de retourner en territoire chrétien ont besoin de lettres de recommandation écrites par des otages qui sont des personnes importantes afin de démontrer que ce sont des hommes respectables qui ont toujours très bien traité les chrétiens et qui veulent s'enfuir dès que l'occasion se présentera. Certains d'entre eux sont sincères; d'autres utilisent ces témoignages à des fins malhonnêtes. Quand ils commettent des déprédations dans les pays chrétiens et se perdent ou sont capturés, ils montrent ces certificats de moralité en disant qu'ils contiennent leurs volontés, c'est-à-dire rester en pays chrétien, ce qui justifie pourquoi ils ont rejoint la flotte turque et pillé cet endroit. Cette astuce leur permet d'éviter d'être maltraités par ceux qui les ont capturés, et d'autres personnes aussi. Ils ne sont même pas jugés. À la première occasion, ils retournent en Afrique du Nord et retrouvent leurs vieilles habitudes. D'autres personnes font bon usage de ces documents et restent en territoire chrétien. Un de ces renégats était mon ami. Nous lui avions tous donné des lettres de recommandation dans lesquelles nous disions que c'était un bon chrétien. Si les Mores avaient trouvé sur lui ces papiers, ils l'auraient brûlé vif. J'avais appris qu'il connaissait assez bien l'arabe; non seulement il pouvait le parler, mais aussi l'écrire. Aussi, avant de tout lui révéler, je lui demandai de traduire ce message en espagnol et lui dit que je l'avais trouvé dans une fissure du mur de ma cellule. Il l'ouvrit et l'examina pendant un certain temps en marmonnant. Je lui demandai s'il le comprenait. Il m'assura qu'il le comprenait très bien. Afin que sa traduction soit la plus exacte possible, nous devions lui fournir une plume et de l'encre. Nous lui donnâmes aussitôt ce qu'il demandait. Il traduisit le message peu à peu. Quand il eut fini, il dit:

'Tout ce qui est écrit ici en espagnol est exactement ce que contient le texte arabe. Il est important de se souvenir que Lella Maryem veut dire Notre-Dame la vierge Marie.'

Nous lûmes le document; il disait:

'Quand j'étais petite fille, mon père avait une esclave qui m'apprit la liturgie chrétienne dans ma langue; elle me raconta également beaucoup de choses sur Lella Maryem. La chrétienne mourut. Je sais qu'elle n'est pas allée en enfer, mais là où Allah habite, parce que je l'ai vue deux fois depuis et elle m'a dit d'aller en territoire chrétien pour rencontrer Lella Maryem, qui m'aime beaucoup. Je ne sais pas comment y aller. J'ai vu bien des chrétiens par cette fenêtre, mais aucun ne m'a paru être un gentilhomme, à part vous. Je suis jeune, belle et riche. Essayez d'organiser notre départ pour cet endroit, où vous pourriez vous marier avec moi, si vous le désirez. Si vous ne le voulez pas, ça ne me dérangera pas car Lella Maryem me trouvera bien un mari. J'ai écrit cette lettre; n'autorisez pas tout le monde à la lire; faites attention aux Mores, car ils sont de mauvaise foi, ce qui me dérange. Cachez-la: si mon père la découvrait, il me jetterait dans un puits et me couvrirait de pierres. Je fixerai un fil sur la canne. Attachez-y votre réponse. Si personne ne peut écrire en arabe, faites-moi un signe de la main; Lella Maryem me fera comprendre qu'il y a un problème. Qu'elle, Allah et cette croix vous protègent. Je n'arrête pas de l'embrasser parce que la prisonnière m'a demandé de le faire.'

Mesdames et messieurs, *en fait, c'est un fait que ces faits non contrefaits* nous étonnèrent et nous plurent. Notre réaction fit comprendre au renégat que ce papier n'avait pas été trouvé par hasard et qu'il était destiné à l'un de nous. Aussi, il nous demanda si ses soupçons étaient fondés. Il ajouta que nous pouvions lui faire confiance

et lui livrer nos secrets, car il risquerait sa vie pour nous faire libérer. Pendant qu'il disait cela, il déboutonna sa chemise et saisit un petit crucifix en métal. Il se mit à pleurer et jura sur le Dieu cloué sur sa croix et en qui, bien que pécheur et méchant, il croyait totalement et pieusement, qu'il serait loyal envers nous et ne répéterait pas ce que nous lui dirions. Il pensait et pouvait presque pressentir que la dame qui avait écrit ce message permettrait à lui et aux autres de recouvrer la liberté. Par conséquent, il pourrait satisfaire son plus cher désir: redevenir membre de notre Sainte Mère l'Église, de laquelle, comme un membre pourri, il avait été séparé parce que c'était un ignorant et un pécheur. Le renégat pleurait tellement et était tellement repentant que nous consentîmes à lui dire toute la vérité sans rien lui cacher. Nous lui montrâmes la petite fenêtre où la canne était apparue. Il regarda bien la maison et promit d'essayer de savoir qui y vivait. Par ailleurs, nous nous accordâmes pour répondre à la lettre de la demoiselle musulmane. Comme l'un de nous pouvait le faire, le renégat écrivit aussitôt les mots que je lui dictai et que je vais vous répéter, car je me souviens de tous les arguments importants et ne les oublierai jamais. Voici la réponse qui a été envoyée à la demoiselle musulmane:

'Madame, puisse le véritable Allah vous protéger, ainsi que la très sainte Maryem, véritable mère de Dieu, qui vous a convaincue d'aller en terre chrétienne parce qu'elle vous aime bien. Demandez-lui comment vous pourrez exécuter son ordre; elle vous répondra parce qu'elle est gentille. Les chrétiens qui se trouvent avec moi et moi-même vous demandons de faire de votre mieux et même de risquer votre vie pour nous aider. Informez-moi de votre décision dans une lettre; je répondrai toujours car le grand Allah nous a envoyé un prisonnier chrétien qui sait lire et écrire votre langue, comme vous pouvez le constater dans ce message. Aussi, n'hésitez pas à nous envoyer des messages. Comme je suis un bon chrétien, je promets que je me marierai avec vous quand vous arriverez en terre chrétienne. Vous savez que les chrétiens tiennent leurs promesses, ce que les Mores font rarement. Madame, qu'Allah et Maryem, sa mère, vous protègent.'

Après avoir écrit et plié cette lettre, j'attendis pendant deux jours que la cave se vide. Puis j'allai à ma place habituelle sur la terrasse afin de voir si la canne allait réapparaître, ce qu'elle fit immédiatement. Dès que je la vis, bien que je ne pusse pas voir qui la tenait, je montrai le papier pour faire comprendre qu'il fallait attacher le fil, mais c'était déjà fait. J'y attachais le papier. Peu de temps après, notre étoile réapparut avec le porte-monnaie de la paix! Il tomba à mes pieds. Je le ramassai et trouvai toutes sortes de pièces d'or et d'argent, plus de cinquante écus, ce qui nous réjouit *cinquante fois multipliées par deux* et renforça notre espoir de recouvrer notre liberté. Cette nuit-là, notre renégat revint et nous dit qu'il avait appris que l'homme qui vivait dans cette maison était Agi Morato, un maure dont nous avions entendu parler. Il était prodigieusement riche et avait une fille unique, laquelle hériterait de tous ses biens. Tout le monde pensaient que c'était la femme la plus belle d'Afrique du Nord. Beaucoup de vice-rois l'avaient demandée en mariage, mais elle avait refusé. Il avait aussi appris qu'elle avait eu une esclave qui était chrétienne et qui était morte: cela confirmait ce qui était écrit dans sa lettre. Ensuite, nous demandâmes au renégat comment nous pouvions la secourir et aller en territoire chrétien. Finalement, nous résolûmes d'attendre un deuxième message de Zoraïda, ce nom étant celui de la femme qui voulait qu'on l'appelle Marie maintenant. Nous savions qu'elle seule pouvait nous permettre de résoudre nos problèmes. Ensuite le renégat nous dit de ne pas nous en faire, car il

risquerait sa vie pour nous aider à nous enfuir. La cave fut pleine de monde pendant quatre jours. C'est pourquoi la canne ne se montra pas. Quand cet endroit fut vide, elle réapparut: le paquet était *tellement ventru que nous savions qu'il n'allait pas accoucher d'une souris.* La canne s'inclina devant moi. Dans le porte-monnaie, je trouvai une lettre, cent écus d'or espagnols, et aucune pièce maghrébine. Le renégat se trouvait là; nous lui demandâmes de nous la lire; il la traduisit ainsi:

'Monsieur, je ne sais pas comment nous irons en Espagne; Lella Maryem ne me l'a pas dit, bien que je le lui eusse demandé. Cependant, par cette fenêtre, je peux vous donner beaucoup de pièces d'or afin que l'un d'entre vous puisse payer sa rançon, aille dans un pays chrétien, y achète un bateau et revienne pour sauver les autres. Vous me trouverez dans le jardin de mon père, qui se situe près de porte Bab-Azoun, en face de la mer. J'y passerai tout l'été avec mon père et mes serviteurs. De nuit, vous pourrez facilement me conduire à votre bateau. N'oubliez pas que vous avez promis de m'épouser. Si vous ne le faisiez pas, je demanderais à Marie de vous punir. Si vous ne vous fiez à personne, payez votre rançon et partez; je sais que vous avez plus de chances de revenir que n'importe qui d'autre, car vous êtes noble et chrétien. Essayez de savoir où est le jardin. Quand je vous verrai sur la terrasse, je saurai que la cave est vide et vous donnerai beaucoup d'argent. Mon maître, que Dieu vous bénisse.'

Tel était le contenu de la deuxième lettre. Dès que nous en eûmes tous pris connaissance, chacun proposa d'être celui qui acquitterait sa rançon, promettant d'aller et de revenir rapidement. Je fis la même proposition. Le renégat n'était pas d'accord avec nous. Il dit qu'il voulait que nous soyons tous libérés au même moment parce que l'expérience lui avait appris que les anciens détenus tenaient rarement les promesses qu'ils avaient faites en prison. Des otages nobles avaient souvent eu recourt à cet expédient et avaient payé la rançon de l'un d'entre eux afin qu'il aille à Valence ou à Majorque avec assez d'argent pour armer un navire et revienne les chercher, mais il n'était jamais revenu, car, selon lui, la liberté et la crainte de la perdre de nouveau les conduisaient à oublier tous leurs engagements. Afin d'étayer cette affirmation, il nous raconta brièvement ce qui était arrivée récemment à des gentilshommes chrétiens; c'était une des choses les plus étranges qui se fussent passées dans cet endroit où des événements étonnants se déroulent chaque jour. En fait, il nous dit qu'il fallait lui donner l'argent de la rançon afin qu'il achetât un navire à Alger et fît croire ainsi aux gens qu'il était un marchand qui faisait du commerce à Tétouan et le long de la côte. Étant le propriétaire du bateau, il lui serait facile d'intriguer pour nous faire sortir de prison et nous faire monter à bord, et cela d'autant plus que la demoiselle musulmane, comme elle nous l'avait dit, allait nous donner l'argent de la rançon. Comme nous serions libres, nous pourrions facilement embarquer, même à midi, mais il y aurait un obstacle de taille: les Mores ne permettent à aucun renégat d'acheter ou d'être propriétaire d'un navire, sauf si c'est un bateau utilisé pour combattre les pirates. Ils craignent que celui qui achète un petit navire, surtout s'il est Espagnol, ne fuie vers un pays chrétien. Notre ami contournerait cet obstacle en s'associant avec un musulman ayant vécu dans le nord de l'Espagne; ils achèteraient le bateau ensemble et partageraient les profits. Grâce à cette astuce, il deviendrait le capitaine du navire, ce qui lui permettrait d'agir plus facilement. Mes camarades et moi-même pensions qu'il aurait mieux valu acheter le bateau à Majorque, comme la demoiselle musulmane l'avait suggéré, mais nous n'osâmes pas le contrarier. Nous craignions que, si nous ne lui obéissions pas, il ne nous

dénonce, ne divulgue notre accord avec Zoraïda, pour la vie de laquelle nous aurions risqué la nôtre, et ne nous fasse courir des risques. Par conséquent, nous décidâmes de faire confiance à Dieu et au renégat et de dire à Zoraïda que nous suivrions son conseil puisqu'il était aussi bon que s'il avait été donné par Lella Maryem elle-même. Maintenant, elle devait décider d'ajourner ou non ce projet. Je répétai que je l'épouserais. Le jour suivant, le souterrain était vide. En utilisant la canne et le porte-monnaie plusieurs fois, elle nous donna deux mille écus d'or et une lettre dans laquelle elle nous informait que le prochain dgiuma, qui veut dire vendredi, elle irait au jardin de son père. Aussi, avant de partir, elle nous donnerait encore de l'argent. Si cela ne suffisait pas, nous n'avions qu'à l'en avertir; elle nous en donnerait autant que nous lui en demanderions, car elle avait toutes les clés; son père était tellement riche que cet argent ne lui manquerait pas. Nous remîmes aussitôt cinq cents écus au renégat pour l'achat du bateau. Je donnai huit cents écus à un marchand de Valence qui se trouvait alors à Alger; il promit au roi qu'il lui donnerait cet argent à l'arrivée du premier vaisseau qui viendrait de Valence. S'il payait tout de suite, le roi supposerait que l'argent était à Alger depuis un certain temps et que le marchand l'avait gardé pour spéculer. Mon maître était tellement pinailleur que je n'osai pas le payer tout de suite. La veille du vendredi où la belle Zoraïda devait aller au jardin de son père, elle nous donna encore mille écus d'or et nous avertit de son départ. Elle me demanda de la retrouver dans ce jardin après le paiement de ma rançon. Je lui dis rapidement que je le ferais et la pressai de demander l'aide de Lella Maryem par l'intermédiaire de toutes les prières que l'esclave chrétienne lui avait apprises. Ensuite, nous nous arrangeâmes pour que les rançons de trois de nos camarades fussent payée afin de faciliter notre départ. En fait, si on ne libérait que moi, bien qu'il y ait assez d'argent pour libérer mes camarades, ils seraient fâchés et le diable leur demanderait certainement de faire du mal à Zoraïda. Leur statut social me rendait moins nerveux, mais je ne voulais pas compromettre le succès de l'affaire. Aussi, je les fis libérer de la même manière: je donnai tout l'argent de la rançon au marchand afin qu'il sécurise la transaction. Je ne lui avais pas révélé notre secret parce que c'était trop dangereux.»

CHAPITRE XLI.

Suite de la suite de l'histoire de l'étranger.

Notre renégat mit à peine quinze jours pour trouver et acheter un bateau pouvant contenir plus de trente personnes. Pour sécuriser l'opération et la rendre crédible, il se rendit dans un endroit appelé Sargel, qui est à vingt lieues d'Alger, du côté d'Oran, où s'échangent de grandes quantités de figues sèches. Il fit cela deux ou trois fois, accompagné par le Tagarin que j'ai déjà mentionné. Les Mores appellent Tagarins les musulmans d'Aragon, et Mudéjares, ceux de Grenade; dans le royaume de Fez, les Mudéjares sont appelés Elches; ce sont des soldats que le roi emploie principalement en temps de guerre. Chaque fois que le renégat passait avec son bateau, il jetait l'ancre dans une petite cale qui n'était pas à deux portées d'arquebuse du jardin où demeurait Zoraïda. Il faisait exprès de s'arrêter là et de se joindre aux rameurs musulmans, afin de prier ou de répéter ce qu'il dirait pour de vrai un peu plus tard. Il alla plusieurs fois au jardin de Zoraïda pour demander des fruits; le père lui en donna, bien qu'il ne le connût

pas. Comme il me le confia plus tard, il aurait bien voulu parler à Zoraïda afin de lui dire que je lui avais demandé de la conduire dans un pays chrétien, où elle serait heureuse et en sécurité. Ce fut impossible parce que les femmes du Maghreb ne rencontrent jamais d'hommes de leur pays ou de Turquie, sauf si leur mari ou leur père le leur demande. Cependant, elles ont le droit de parler avec les prisonniers chrétiens, ce qui est un peu choquant, d'ailleurs. Cela m'aurait dérangé qu'il lui parle, car elle n'aurait vraisemblablement pas aimé voir des renégats discuter sur son plan, mais Dieu lui interdit de satisfaire cet honorable désir. Quoi qu'il en soit, il pouvait, sans courir de risques, revenir et jeter l'ancre où et quand il le voulait. Le Tagarin, son ami, suivait ses instructions au pied de la lettre. On avait payé ma rançon. Maintenant, il devait trouver des rameurs chrétiens. Aussi, il me dit de choisir ceux que je voulais emmener avec moi, lesquels s'ajouteraient à ceux dont on avait payé la rançon, et d'être prêts le vendredi suivant, qui était la date qu'il avait fixée pour notre départ. Par conséquent, je parlai à douze Espagnols qui étaient de très bons rameurs et qui pouvaient s'arranger pour sortir de la ville. Ce n'était pas facile d'en trouver autant à cette époque, car vingt bâtiments étaient en mer: tous les rameurs disponibles étaient employés. Je ne les aurais pas trouvés si leur maître n'avait pas décidé de rester chez lui, cet été-là, afin de terminer de construire une galiote qui était dans les ateliers du chantier naval. Je m'entretins avec chacun d'eux en aparté afin de leur dire que le prochain vendredi après-midi ils devraient sortir discrètement un par un et m'attendre près du jardin d'Agi Morato. S'ils voyaient d'autres chrétiens, ils devraient leur dire que je leur avais ordonné de m'attendre là. Ayant terminé de faire cela, il me restait une chose encore plus importante à faire: informer Zoraïda de l'état d'avancement de notre projet, afin qu'elle soit prête le jour J. Ainsi, elle ne serait pas surprise si nous passions à l'attaque soudainement alors que les bateaux chrétiens n'avaient pas eu le temps de revenir. Je résolus donc d'aller au jardin et de voir si je pourrais lui parler. La veille de mon départ, je m'y rendis en prétendant que je voulais cueillir des herbes. La première personne que j'y rencontrai fut son père. Il s'adressa à moi dans la langue que les Maures et les otages utilisent dans toute l'Afrique du Nord, et même à Constantinople. Ce n'est ni de l'arabe maghrébin, ni du castillan, ni la langue d'une autre nation, mais un mélange de toutes les langues, avec lequel nous arrivons tous à nous comprendre. Il utilisa cette langue pour me demander qui j'étais et ce que je faisais dans son jardin. Je lui répondis que j'étais l'esclave d'Arnaute Mami, car j'étais sûr que cet homme était un très bon ami à lui, et que je cherchais des herbes pour faire une salade. Ensuite il me demanda si j'étais un otage et combien mon maître exigeait pour ma rançon. Pendant que nous discutions, la charmante Zoraïda sortit de la maison. Il y avait longtemps qu'elle ne m'avait pas vu. Puisque les Maghrébines, comme je l'ai déjà dit, ont le droit de parler aux chrétiens, elle se dirigea vers l'endroit où son père et moi conversions. En fait, quand il vit qu'elle se rapprochait, il lui fit signe de presser le pas. Je peux à peine décrire la beauté, l'élégance et le raffinement des atours de Zoraïda. Je dirai seulement qu'il y avait plus de perles qui ornaient sa gorge magnifique, ses oreilles et sa coiffure que de cheveux sur sa tête. Autour des ses chevilles, qui, comme le veut la coutume de ce pays, étaient nues, elle portait deux carcajes (mot arabe désignant les bracelets de cheville) en or pur. Il y avait tellement de diamants dessus que son père, comme elle me le dit plus tard, les avait estimé à dix mille doublons. Les bracelets qu'elle portait aux poignets valaient la même chose. Elle était recouverte de perles fines car les femmes d'Afrique du Nord se donnent

des airs en exhibant des bijoux comprenant des perles fines et même certaines de moins bonne qualité. Aussi, les Mores ont plus de perles de bonne et de mauvaise qualité que les autres peuples. On racontait que le père de Zoraïda possédait certaines des plus belles perles d'Alger et deux cent mille écus espagnols. Ma fiancée hériterait un jour de tout cela. En dépit des cruautés du temps, elle est toujours belle aujourd'hui, ce qui peut vous donner une idée de sa beauté lorsqu'elle était jeune et portait tous ces bijoux. Tout le monde sait que la beauté de certaine femmes a ses jours et ses saisons et qu'elle diminue ou augmente à cause de facteurs accidentels. Les passions rendent les femmes jolies ou moins jolies, mais, la plupart du temps, elles les rendent très laides. À ce moment-là, je la trouvais extrêmement belle et élégante; c'était la femme la plus jolie que j'aie jamais rencontrée. En n'oubliant pas les obligations que j'avais envers elle, je la considérais comme une déesse descendue sur terre pour me plaire et m'aider. Alors qu'elle s'approchait de nous, son père lui dit dans sa langue que j'étais un des prisonniers de son ami Arnaute Mami et que j'étais venu ramasser des feuilles de salade. Elle se mit à parler, en utilisant le charabia que j'ai décrit plus haut, pour me demander si j'étais noble et pourquoi on n'avait pas encore payé ma rançon. Je lui répondis que cela venait d'être fait et que le prix payé prouvait que mon maître m'appréciait beaucoup: j'avais déboursé mille cinq cents zoltanis. Elle me répondit:

'En vérité, si vous apparteniez à mon père, je n'accepterais pas de vous laisser partir pour trois fois ce montant. Vous autres chrétiens, vous mentez tout le temps et prétendez être pauvres pour tromper les Mores.'

'Peut-être', répondis-je, 'mais je n'ai pas trompé mon maître. Je suis et continuerai à être honnête.'

'Et quand partez-vous?', demanda Zoraïda.

'Demain, à ce que je crois: un navire français largue les amarres demain. Je pense que je vais partir avec lui.'

'Ne vaudrait-il pas mieux attendre un vaisseaux Espagnol, car les Français ne sont pas vos amis?'

'Un navire espagnol pourrait arriver dans peu de temps. Je pourrais l'attendre, mais je préfère partir demain parce que je meurs d'envie de revoir mon pays et ceux que j'aime. Je suis trop énervé pour attendre une autre occasion, même si elle est meilleure.'

'Je suppose que vous êtes marié et que c'est pour cette raison que vous voulez retourner en Espagne.'

'Non, je ne le suis pas, mais j'ai promis de le faire dès mon retour.'

'Est-ce que votre fiancée est jolie?'

'À vrai dire, elle est tellement belle qu'elle vous ressemble!'

Le père de Zoraïda se mit à rire et dit:

'Mon Dieu, elle doit être très belle si elle ressemble à ma fille, car c'est la femme la plus jolie de ce royaume. Si tu en doutes, regarde-la bien. Tu verras que je te dis la vérité.'

Le père de Zoraïda traduisit presque tout ce que nous dîmes parce qu'il connaissait le castillan. Elle parlait le patois qui, comme je l'ai dit, est parlé ici, mais elle s'exprimait en utilisant plus de signes que de mots. Pendant que nous parlions, un More se précipita vers nous en criant que quatre Turcs avaient sauté par-dessus la barrière du jardin et qu'ils étaient en train de cueillir des fruits, bien qu'ils ne fussent pas murs. Cette nouvelle terrifia le vieillard et sa fille, car la plupart des Mores ont peur des Turcs,

surtout des soldats turcs, parce qu'ils traitent leurs sujets maghrébins avec plus de dédain et de cruauté que s'ils étaient leurs esclaves. Le père de Zoraïda lui dit:

'Ma fille, retourne vite à la maison et enferme-toi pendant que je parle à ces chiens. Toi, chrétien, ramasse tes herbes et fuis. Qu'Allah te conduise, en toute sécurité, jusqu'à ton pays.'

Je m'inclinai; il se mit à chercher les Turcs; j'étais seul avec Zoraïda. Elle se dirigea lentement vers la maison, comme son père lui avait demandé. Dès qu'il eut disparu derrière les arbres du jardin, la dame se tourna vers moi pour me dire, les yeux pleins de larmes:

'Ataméji, chrétien, ataméji?', ce qui veut dire: 'Vous partez, chrétien, vous partez?'

'Oui, madame', répondis-je, 'mais vous venez avec moi. Attendez-moi jusqu'au prochain dgiuma. Ne soyez pas surprise quand vous nous verrez; nous vous conduirons dans un pays chrétien.'

Je lui dis cela d'une manière qui lui permit de tout comprendre très bien. Elle mit son bras autour de mon cou et, d'un pas tremblant, s'avança vers la maison. Le sort voulut, et nous aurions été malchanceux si Dieu ne l'avait pas décidé autrement, que, tandis que nous marchions ainsi, son père, qui venait de renvoyer les Turcs, nous vît. Nous savions qu'il nous avait vu. Zoraïda, qui était une fille intelligente, n'enleva pas son bras. À la place, elle s'accrocha encore plus à moi et posa sa tête sur mon torse en pliant un peu les genoux, ce qui montrait qu'elle s'était évanouie et que je la retenais sans le vouloir véritablement. Le vieil homme se précipita vers nous, et, voyant sa fille dans cet état, il lui demanda ce qu'elle avait. Comme elle ne répondit pas, il lui dit:

'Je suis sûr que l'arrivée de ces chiens a provoqué ton évanouissement.'

Il la souleva de mon torse pour l'appuyer contre le sien. Ses yeux étaient encore mouillés. Elle soupira profondément et dit:

'Améji, chrétien, améji:' va-t'en, chrétien, va-t'en.

'Ma fille', dit son père, 'le chrétien n'a pas besoin de partir: il ne t'a pas fait de mal et les Turcs sont partis. Calme-toi; personne ne va te faire de mal car j'ai demandé aux Turcs de s'en aller et il sont partis par où ils étaient venus.'

'Monsieur, comme vous l'avez dit', lui dis-je, 'ce sont eux qui l'ont effrayée. Je ne veux pas l'embêter: je vais m'en aller parce qu'elle me le demande. Si j'avais besoin de ramasser d'autres herbes, j'espère que vous me permettriez de revenir dans ce jardin, car mon maître pense que les meilleures feuilles de salade poussent ici.'

'Je te permets de venir et de cueillir toutes les herbes dont tu as besoin', répondit Agi Morato. 'Ma fille n'a pas dit cela parce que toi ou les autres chrétiens l'ennuient. À la place de dire que les Turcs devaient partir, elle a dit que tu devais partir. Peut-être qu'elle pensait qu'il était temps pour toi de ramasser quelques salades.'

Je leur dis au revoir. Elle semblait découragée. Elle s'éloigna avec son père. J'étais supposé cueillir des feuilles de salade, mais je préférai examiner le jardin: les entrées, les sorties, les murailles qui entouraient la maison et tout ce qui rendrait notre plan facile à exécuter. Ensuite je retournai au port pour raconter au renégat et à mes amis ce qui s'était passé. J'attendais avec impatience le délicieux moment où je profiterai du cadeau que le sort m'avait fait en la personne de la belle Zoraïda. Le temps passa et le jour tant attendu arriva. Nous suivîmes le plan que nous avions arrêté après de longues discussions et un examen attentif, et nous réussîmes, ce qui était notre objectif. En fait, le vendredi qui suivit le jour où j'avais parlé avec Zoraïda dans le jardin, notre renégat, la

nuit venue, mouilla l'ancre de son bateau en face de la demeure où elle résidait. On avait dit aux rameurs chrétiens de se cacher dans divers endroits des environs et de m'attendre. Ils étaient surexcités et impatients d'attaquer le navire qu'ils avaient devant les yeux, car ils ne connaissaient pas les tenants et les aboutissants des dispositions prises par le renégat. Ils pensaient qu'ils devraient tuer les Mores qui étaient sur le navire pour recouvrer la liberté. Dès que mes camarades et moi-même apparûmes, ils nous aperçurent et s'approchèrent de nous. Les portes de la ville étaient déjà fermées; l'endroit était vide. Quand nous fûmes réunis, nous nous demandâmes s'il valait mieux aller d'abord chercher Zoraïda ou capturer les rameurs Mores salariés; nous hésitions un peu. Le renégat arriva et nous demanda pourquoi nous n'agissions pas, alors qu'il était grand temps de le faire; tous ses Mores se reposaient et la plupart d'entre eux dormaient. Nous lui dîmes pourquoi nous hésitions. Il répondit que ce qui importait le plus, c'était d'abord de s'emparer du navire, ce qui était très facile à faire et sans danger. Ensuite nous pourrions aller chercher Zoraïda. Nous étions tous d'accord avec lui. Aussi, sans tarder davantage, nous le suivîmes et atteignîmes le bateau. Il sauta le premier à bord, saisit son coutelas et cria en arabe:

'Ne bougez-pas, sinon je vous tue!'

Tous les assaillants chrétiens étaient à bord. Les Mores, qui n'étaient pas très courageux, prirent peur en entendant la voix de leur capitaine. Ils n'osèrent pas saisir leurs armes. En fait, ils en avaient très peu, et peut-être même aucune. Sans rien dire, ils laissèrent les chrétiens les menotter, ce qu'ils firent très rapidement. Ils menacèrent les Mores de les massacrer s'ils criaient pour demander de l'aide. La moitié de nos hommes restèrent à bord pour les garder. Les autres suivirent le renégat jusqu'au jardin d'Agi Morato. Par chance, la porte s'ouvrit aussi facilement que si elle n'eût pas été fermée. Nous nous approchâmes en silence de la maison; personne ne nous vit. La belle Zoraïda nous attendait à une fenêtre. Dès qu'elle nous vit, elle demanda à voix basse si nous étions des Nazaréens, c'est-à-dire des chrétiens. Je lui répondis que oui et qu'elle n'avait qu'à descendre. Quand elle me reconnut, sans dire un mot, elle descendit en toute hâte et ouvrit la porte. Sa robe était tellement magnifique qu'aucun mot ne peut décrire cette splendeur. Dès que je la vis, je pris une de ses main et me mis à la baiser. Le renégat et mes deux amis firent la même chose. Les autres, qui ne connaissaient pas toute l'histoire, nous imitèrent; ils croyaient que nous étions en train de remercier la femme qui nous avait permis de nous échapper. Le renégat lui demanda en arabe si son père était dans le jardin. Elle répondit que oui et qu'il dormait.

'Il faut le réveiller', dit-il, 'car nous devons l'emmener avec nous, ainsi que tout ce qu'il y a de précieux dans cette magnifique résidence d'été.'

'Non', s'écria-t-elle, 'il est inutile de réveiller mon père. Dans cette maison, il n'y a rien de précieux, sauf ce que j'emporte avec moi. Il y a assez d'argent pour faire de vous des hommes riches et heureux. Attendez un peu, et vous allez voir.'

Elle retourna dans la maison en disant qu'elle reviendrait aussitôt. Elle nous conseilla de nous taire. Je demandai au renégat ce qui s'était passé. Quand il me l'eut raconté, je lui dis d'obéir à Zoraïda. Elle réapparut alors, en tenant un coffret qui contenait tellement de pièces d'or qu'elle pouvait à peine le porter. Malheureusement, son père se réveilla. Il entendît du bruit dans le jardin, regarda par la fenêtre et vit qu'il y avait plein de chrétiens dehors. Aussitôt, il se mit à crier en arabe:

'Des chrétiens! Des chrétiens! Voleurs! Voleurs!'

Ces cris nous déconcertèrent et nous terrifièrent. Le renégat savait que nous étions en danger. Il ne voulait pas que les autorités découvrent le pot aux roses. Aussi, accompagné par certains d'entre nous, il se précipita vers l'endroit où se trouvait Agi Morato. Quant à moi, je n'osai pas abandonner la pauvre fille terrifiée, car elle s'était évanouie dans mes bras. En bref, ils gérèrent la situation et revinrent immédiatement avec Agi Morato. Ils avaient attachés ses mains ensemble et l'avaient bâillonné pour qu'il ne parle pas; s'il le faisait, ils le tueraient. Quand sa fille le vit, elle mit ses mains sur ses yeux. Son père était horrifié; il ne savait pas qu'elle était le cerveau qui avait ourdi ce complot. Nous devions nous dépêcher. Aussi, nous regagnâmes en toute hâte notre navire. Ceux qui étaient restés à bord pour nous attendre craignaient qu'il ne nous fût arrivé quelque chose de fâcheux.

Cette nuit-là, deux heures passèrent; nous étions tous à bord. Nous détachâmes les mains de Agi Morato et enlevâmes son bâillon. Le renégat lui répéta qu'il devait se taire, sinon ils le tuerait. Quand le vieil homme aperçut sa fille, il se mit à soupirer profondément, et cela d'autant plus que je la tenais dans mes bras; elle ne se débattait pas, ne protestait pas, n'essayait pas de s'échapper; elle était immobile. Il se taisait parce qu'il ne voulait pas que le renégat mette ses menaces à exécution. Nous allions mettre les rames à l'eau. Zoraïda remarqua que les mains de son père et des autres Mores étaient attachées. Elle pria le renégat de me demander de relâcher les prisonniers, spécialement son père, car elle préférerait se jeter dans la mer plutôt que voir le père qui l'aimait tant devenir esclave à cause d'elle. Le renégat me rapporta ce qu'elle avait dit. Je répondis que je le ferais bien volontiers, mais il ajouta que c'était une mauvaise idée. En fait, si nous les libérions, ils préviendraient tous les habitants de la ville, ce qui conduirait certains d'entre eux à monter à bord de frégates légères et à nous poursuivre, ce qui nous empêcherait de nous échapper. Cependant, nous pouvions les libérer lorsque nous arriverions dans le premier pays chrétien. Nous étions tous d'accord sur cela. Nous exposâmes la situation à Zoraïda et lui expliquâmes pourquoi nous ne pouvions pas suivre ses instructions; elle trouva alors que nous avions raison. Aussitôt, nos braves rameurs saisirent leurs avirons joyeusement, rapidement et en silence. Nous nous recommandâmes à Dieu et nous mîmes à ramer pour pousser le navire vers Majorque, qui est le territoire chrétien le plus proche. Cependant, le vent de terre soufflait un peu et la mer était légèrement agitée; nous ne pouvions pas suivre la route de Majorque; nous devions longer la côte, en direction d'Oran. Nous craignions d'être découverts lorsque nous passerions au large de Sargel, qui se situe à environ soixante-dix milles d'Alger. Nous craignions aussi de rencontrer dans ces parages une de ces galiotes qui transportent des marchandises le long de la côte, depuis Tétouan, même si nous supposions que nous ne serions pas capturés s'il ne s'agissait pas d'un destroyer. Nous pourrions même le capturer et terminer notre voyage en toute sécurité. Pendant que nous naviguions, Zoraïda restait à mes côtés, la tête cachée dans mes mains pour ne pas voir son père. Je l'entendais demander de l'aide à Lella Maryem. Après avoir fait trente milles, la nuit tomba. Nous étions à peine à trois portées d'arquebuse de la terre. La côte était déserte; personne ne pouvait nous voir. Néanmoins, nous ramâmes pour gagner la haute mer, laquelle était un peu plus calme. Quand nous fûmes à deux lieues environ de la côte, le capitaine nous ordonna de ramer à tour de rôle afin que nous puissions manger un peu; il y avait plein de nourriture à bord. Les rameurs répondirent qu'il n'était pas encore temps de se reposer. Les autres pouvaient manger. Quant à eux,

ils ne voulaient pas s'arrêter de ramer. C'est ce que nous fîmes. Presque au même moment, le vent se leva, ce qui nous obligea à hisser les voiles, à arrêter de ramer et à mettre le cap sur Oran, car il n'était pas possible d'aller dans une autre direction. Cette manœuvre se fit très rapidement. Le navire avançait à une vitesse de huit milles à l'heure. Nous étions sereins, mais nous craignions de rencontrer un destroyer. Nous donnâmes à manger aux rameurs musulmans, et le renégat les encouragea en leur disant qu'ils n'étaient pas prisonniers: ils seraient relâchés à la première occasion. Il dit la même chose au père de Zoraïda, lequel répondit:

'Messieurs les chrétiens, votre générosité et vos arguments pertinents me portent à vous croire. Cependant, je ne suis pas un idiot: je sais que vous ne me relâcherez pas. En fait, vous n'auriez pas couru le risque de me priver de ma liberté pour le seul plaisir de me la redonner si généreusement, et cela d'autant plus que vous savez qui je suis et que vous gagnerez beaucoup d'agent quand vous me relâcherez. Fixez un prix; je vous donnerez tout ce que vous demanderez pour ma liberté et celle de ma pauvre fille ou pour elle seule, car elle est la meilleure et la plus chère partie de mon âme.'

En disant cela, il pleurait. Son amertume était tellement flagrante que nous compatissions avec lui. Zoraïda se sentit obligée de le regarder. Quand elle vit qu'il pleurait, elle fut tellement émue qu'elle se leva pour aller le prendre dans ses bras. En collant sa joue contre la sienne, ils versèrent tellement de larmes que la plupart d'entre nous pleurèrent à l'unisson. Cependant, lorsque son père se rendit compte qu'elle portait beaucoup de bijoux et une robe magnifique, il lui dit dans sa langue:

'Ma fille, hier soir, avant que ce terrible malheur ne nous arrive, je t'ai vue avec tes habits ordinaires. Tu n'as pas eu le temps de t'habiller. Je ne t'ai pas donné de bonnes nouvelles, qui auraient pu te conduire à te mettre sur ton trente-et-un et à faire la fête. Aussi, pourquoi portes-tu les plus beaux vêtements que je t'ai offerts lorsque la fortune nous souriait? Réponds-moi, car cela me surprend plus que la situation dans laquelle je me trouve.'

Le renégat traduisit tout ce que le More dit à sa fille, laquelle ne pipa mot. Le coffret dans lequel elle gardait ses bijoux était au bout du bateau. Il l'aperçut. Il savait qu'il ne l'avait pas apporté à la résidence d'été et qu'il l'avait donc laissé à Alger. Plus surpris qu'avant, il lui demanda comment ce coffre était tombé entre leurs mains et ce qu'il y avait dedans. Le renégat n'attendit pas la réponse de Zoraïda; il lui dit:

'Monsieur, il n'est pas nécessaire de poser tant de questions à votre fille, car je peux vous expliquer la situation. Je veux juste dire qu'elle est chrétienne et qu'elle a limé nos chaînes pour nous libérer. Elle est ici parce qu'elle le veut. Je suppose que cette situation la rend aussi heureuse que l'individu qui quitte les ténèbres, la mort et la souffrance pour entrer au paradis.'

'Ma fille, est-ce que ce qu'il dit est vrai?', demanda le More.

'Oui, c'est vrai', répondit Zoraïda.

'Ainsi, tu es chrétienne', rétorqua le vieillard, 'et tu as permis à mes ennemis de faire de moi un esclave!'

'Je suis Chrétienne, c'est vrai, mais ce n'est pas à cause de moi que tu es dans cette situation. En fait, je ne voulais pas t'abandonner, ni de te faire du mal; je voulais juste me faire plaisir.'

'Qu'est-ce que tu entends par là?'

‘Demande-le à Lella Maryem, car elle pourra t’expliquer les choses mieux que moi.’

À peine le More eut-il entendu cette réponse qu’il sauta par dessus la rambarde et tomba dans l’eau. Il se serait très certainement noyé si le long vêtement encombrant qu’il portait ne lui avait pas permis de flotter. Aux cris de Zoraïda, nous accourûmes tous. Nous le saisîmes par son cafetan et le sortîmes de l’eau, à demi noyé et sans connaissance. Zoraïda était tellement peinée qu’elle se mit à pleurer d’une manière très pathétique, comme s’il était déjà mort. Nous tournâmes sa tête vers le bas; il rendit beaucoup d’eau et revint à lui au bout de deux heures. Pendant ce temps le vent avait tourné; nous décidâmes de nous rapprocher de la terre et de ramer en arrière pour ne pas être poussés vers la côte. Fort heureusement, nous atteignîmes une crique située à côté d’un promontoire ou d’un cap que les Mores appellent Cava Rumia, qui veut dire ‘la méchante femme chrétienne’ dans notre langue. On raconte que la Cava qui causa la perte de l’Espagne est enterrée dans cet endroit. ‘Cava’ veut dire ‘mauvaise femme’, et ‘rumia’, ‘chrétienne.’ Les Maures pensent que c’est un mauvais présage quand les marins sont obligés d’y jeter l’ancre. Pour nous, ce ne fut pas l’abri d’une méchante femme, mais un port bienvenu, car la mer était agitée. Nous envoyâmes nos sentinelles à terre et ne laissâmes pas tomber nos rames. Nous mangeâmes les provisions que le renégat avait faites et demandâmes sincèrement à Dieu et à Notre-Dame de nous aider afin de nous permettre de bien terminer une mission qui avait si bien commencé. Cédant aux supplications de Zoraïda, nous permîmes à son père et aux autres Mores de débarquer, car elle ne supportait pas de voir son père et ses compatriotes enchaînés. Nous promîmes de lui obéir au moment du départ, car il n’y avait aucun danger à les laisser dans cet endroit puisqu’il était désert. Nos prières servirent à quelque chose car Dieu les entendît: le vent changea de direction et la mer se calma, ce qui nous fit vraiment plaisir et nous permit de continuer notre voyage. Par conséquent, nous détachâmes les Mores et, à leur grand étonnement, nous les conduisîmes à terre un par un. Quand on fit descendre le père de Zoraïda, qui avait complètement repris ses esprits, il nous dit:

‘Chrétiens, savez-vous pourquoi cette méchante fille veut que vous me libériez? Pensez-vous que ce soit par piété filiale? Certainement pas! En fait, ma présence l’empêcherait de satisfaire ses désirs criminels. Vous pensez qu’elle veux changer de religion parce que la vôtre est meilleure que la nôtre. En réalité, elle sait que dans votre pays la malhonnêteté est plus courante que chez nous.’

Pendant que son père parlait, un autre chrétien et moi-même tenions les bras de Zoraïda pour l’empêcher de faire quelque chose de stupide. Il se tourna vers elle et lui dit:

‘Ô fille infâme et mal conseillée, où penses-tu aller si stupidement et aveuglément avec ces chiens qui sont nos ennemis naturels? Maudite soit l’heure où je t’ai engendrée! Maudit soit le luxe dans lequel je t’ai élevée!’

Quand je me rendis compte qu’il allait continuer comme cela pendant longtemps, je me dépêchai de le faire descendre à terre, où il continua à nous maudire et à se plaindre. Il pria Mahomet de demander à Allah de nous détruire, de nous écraser, de nous écrabouiller! Lorsque, après avoir mis à la voile, nous ne pûmes plus entendre ce qu’il disait, nous pûmes toujours voir ce qu’il faisait: il s’arrachait les poils des cheveux et de la barbe en se roulant par terre. À un moment, il cria tellement fort que nous l’entendîmes dire:

‘Reviens, ma fille bien-aimée, descends à terre. Je te pardonnerai tout. Donne à ces hommes l’ argent qui leur appartient déjà et reviens pour consoler ton triste père qui, si tu le quittes, mourra sur cette plage déserte.’

Zoraïda entendit tout cela et pleura toutes les larmes de son corps. Elle ne put que lui répondre:

‘Père, que Dieu demande à Lella Maryem, qui m’a fait devenir chrétienne, de soulager ton chagrin. Allah sait bien que je devais faire ce que j’ai fait. C’est moi qui est décidé et non ces chrétiens. Je ne pouvais pas rester à la maison; je devais les suivre parce que mon âme m’obligea à faire ce que je considère comme une bonne chose, quoique tu le regardes comme une mauvaise chose.’

Quand elle dit cela, son père ne pouvait plus l’entendre et nous ne pouvions plus le voir. Je réconfortai Zoraïda et nous nous remîmes au travail. Le vent était tellement favorable que nous étions persuadés que nous atteindrions les côtes espagnoles le lendemain à l’aube. Comme les choses bénéfiques contiennent toujours des éléments désagréables, le destin ou les imprécations que le More avait lancées contre sa fille (les menaces des pères sont toujours redoutables) sapèrent nos efforts. Nous étions en pleine mer. Trois heures s’étaient écoulées depuis la tombée de la nuit. Nous avions hissé toutes les voiles et mis de côté les rames puisque le vent nous dispensait de ramer comme des galériens. Tout à coup, à la lueur de la lune, nous aperçûmes un grand navire qui, toutes voiles dehors et penché sur le flanc, passa devant nous. Il était si proche que nous dûmes carguer en vitesse pour ne pas le heurter. Lui, de son côté, changea brusquement de direction pour nous laisser passer. Depuis la rambarde, des marins nous demandèrent qui nous étions, où nous allions et d’où nous venions. Comme ils parlaient le français, le renégat nous dit:

‘Ne leur répondez pas, car ce sont sans doute des corsaires français, qui volent absolument tout.’

Aussi, nous nous tûmes. Notre navire était un peu devant le leur. Tout d’un coup, ils tirèrent deux coups de canon. Les boulets étaient certainement enchaînés, car le premier impact coupa notre mât en deux, lequel tomba dans la mer avec sa voile, tandis que le deuxième coup de canon, qui fut tiré presque au même instant, envoya un projectile qui transperça la partie centrale de notre navire, sans causer d’autres dégâts. Comme nous croyions qu’il était en train de couler, nous nous mîmes à crier pour demander de l’aide à nos assaillants, les priant de nous sauver de la noyade. Ils carguèrent et firent descendre une chaloupe avec douze Français bien armés à bord: ils avaient des arquebuses et des torches. Alors qu’ils se rapprochaient, ils remarquèrent que nous étions peu nombreux et que notre navire était effectivement en train de couler. Ils nous secoururent en nous disant que cette situation était le résultat de notre manque d’éducation: nous ne leur avions pas répondu! Le renégat prit le coffret de Zoraïda et le jeta dans la mer: personne ne remarqua ce qu’il fit. En bref, nous passâmes sur le navire des Français, ils nous interrogèrent comme si nous étions leurs pires ennemis, ils volèrent tout ce que nous avions et prirent tous les bijoux de Zoraïda, même ses bracelets de cheville. Elle avait perdu ses bijoux magnifiques et précieux, et je craignais qu’elle ne perde ce qu’elle estimait le plus, mais la cupidité est leur unique désir: ils auraient volé nos vêtements s’ils avaient pu en tirer parti. Certains d’entre eux voulurent nous envelopper dans une voile et nous jeter par dessus bord, car ils avaient prévu de faire escale dans un port espagnol en prétendant qu’ils étaient bretons. S’ils nous

ramenaient vivants, ils seraient punis lorsque le vol serait découvert. Le capitaine, qui était l'homme qui avait volé les bijoux de la charmante Zoraïda, dit qu'il se contentait de sa prise et qu'il ne voulait par faire escale dan un port espagnol, mais passer le détroit de Gibraltar, durant la nuit, où même la journée, et regagner la Rochelle, qui était le port d'attache du vaisseau. Aussi, ils résolurent de nous donner leur chaloupe et ce dont nous avions besoin pour terminer le court voyage que nous devions faire. C'est ce qu'ils firent le lendemain, lorsque nous atteignîmes les côtes espagnoles. La vue des falaises nous fit oublier toutes nos souffrances; nous étions convaincus qu' elles n'avaient jamais existé, tant est grand le bonheur de ceux qui recouvrent la liberté qu'ils ont perdue. Aux alentours de midi, ils nous mirent dans la chaloupe et nous donnèrent deux barils remplis d'eau et de biscuits. Pendant que la délicieuse Zoraïda embarquait, le capitaine, éprouvant certainement de la pitié, lui donna quarante écus d'or et interdit à ses homme de prendre les vêtements qu'elle porte aujourd'hui. En descendant dans la barque, nous les remerciâmes de leur gentillesse: nous étions plus reconnaissants que furieux. Ils prirent aussitôt le large, dans la direction du détroit de Gibraltar. Quant à nous, sans regarder d'autre boussole que la terre qui s'offrait à nos yeux, nous nous mîmes à ramer avec tant d'ardeur que lorsque le soleil commença à décliner, il nous sembla que nous étions assez près pour pouvoir débarquer avant la nuit. La lune était cachée et le ciel, vraiment très noir; nous ne savions pas où nous étions. Il ne nous parut pas prudent d'accoster, bien que plusieurs d'entre nous pensassent le contraire. Ils dirent qu'ils voulaient se cacher dans une crique, loin de toute zone habitée, afin de nous protéger des pirates de Tétouan, lesquels quittent l'Afrique du Nord à la tombée du jour et atteignent les côtes Espagnoles au petit matin afin de piller quelques villages avant de retourner chez eux pour dormir. Finalement, nous décidâmes de nous rapprocher lentement de la côte. Si la mer était assez calme, nous débarquerions où nous pourrions. C'est ce que nous fîmes. Il n'était pas encore minuit quand nous arrivâmes au pied d'une haute montagne irrégulière qui n'était pas tout à fait à côté de la mer, mais nous avions assez de place pour accoster. Nous échouâmes notre barque sur le sable, sautâmes par-dessus bord, embrassâmes le sable et pleurâmes de joie en remerciant Dieu, notre Seigneur, pour son cadeau. Nous sortîmes ensuite les provisions de la barque, la tirâmes sur la plage et gravîmes une grande partie du flanc de la montagne car nous ne réalisions pas que le sol que nous foulions était chrétien. Il me sembla que le soleil se leva plus tard que nous ne l'aurions désiré. Nous atteignîmes le sommet de la montagne pour voir si, de là, nous découvririons un village ou des cabanes de bergers. Nous scrutâmes l'horizon mais nous n'aperçûmes ni habitation, ni sentier, ni route, ni être vivant. Néanmoins, nous résolûmes d'aller plus loin dans les terres, car nous étions certains de rencontrer quelqu'un qui nous renseignerait. J'étais très ennuyé parce que Zoraïda devait marcher sur ce terrain caillouteux. Bien que je dusse la porter sur mes épaules plusieurs fois, ma fatigue la fatiguait plus que son repos ne la reposait. Aussi, elle refusa de monter sur mon dos et marcha joyeusement et patiemment à côté de moi, en me donnant la main. Nous avions à peine fait un quart de lieue quand nous entendîmes le bruit d'une clochette, ce qui prouvait qu'un troupeau était proche. Alors que nous regardions autour de nous pour essayer de voir un mouton, nous aperçûmes, au pied d'un chêne-liège, un jeune berger. Avec son couteau, il tallait un bout de bois, en silence et sans y faire très attention. Nous l'appelâmes. Il tourna la tête et se leva d'un bond. Comme nous le découvrîmes plus tard, les premières personnes qu'il vit furent

Zoraïda et le renégat. Comme ils portaient des vêtements arabes, il crut que tous les Mores d'Afrique du Nord étaient en train d'attaquer. Se sauvant avec une étonnante rapidité à travers le bois, il se mit à crier:

'Les Mores! Les Mores sont ici! Les Mores! Les Mores! Aux armes! Aux armes!'

Ces cris nous déconcertèrent. Nous ne savions pas quoi faire. Comme ses hurlements allaient affoler tous les gens du coin et inciter les gendarmes à venir voir ce qui se passait, nous dîmes au renégat d'enlever ses vêtements turcs et de mettre une veste de prisonnier. L'un de nous lui en donnerait bientôt une. À cet instant précis, il ne portait qu'une chemise. Après nous être recommandés à Dieu, nous suivîmes le chemin qu'avait pris le berger. Nous pensions que nous tomberions sur une patrouille dans peu de temps. Nous avions raison parce que deux heures ne s'étaient pas écoulées lorsque, alors que nous sortions des buissons et commencions à marcher sur la plaine, nous aperçûmes une cinquantaine de cavaliers. Ils se dirigeaient vers nous au trot. Aussi, nous fîmes halte pour les attendre. Ils s'approchèrent et virent beaucoup de pauvres chrétiens à la place des Mores qu'ils cherchaient, ce qui les surprit. L'un d'eux nous demanda si c'était nous qui avions fait peur au berger, ce qui l'avait poussé à crier pour demander de l'aide. Je lui dis que oui. J'étais sur le point de continuer à parler pour lui raconter notre histoire et lui dire d'où nous venions et qui nous étions, lorsqu'un de nous reconnut le cavalier qui avait posé la question. Je ne pus pas parler puisqu'il dit:

'Messieurs, nous devons remercier Dieu car il nous a conduits jusqu'à cet endroit magnifique: si je ne m'abuse, nous sommes à Vélez-Málaga! Monsieur, les années que j'ai passées en prison ne m'ont pas fait oublier que l'homme qui vient de nous demander nos noms est Pedro de Bustamante, mon oncle!'

À peine le prisonnier chrétien eut-il dit cela que le cavalier sauta de son cheval et vint serrer le jeune homme dans ses bras en disant:

'Mon neveu bien-aimé! Je te reconnais maintenant. Ma sœur, je veux dire ta mère, moi-même et tous les membres de ta famille qui sont toujours en vie ont pleuré ta mort. Dieu les a fait vivre jusqu'à aujourd'hui pour qu'ils aient le plaisir de te revoir. Nous savions que tu étais à Alger. À en juger par tes vêtements et ceux de tes amis, je réalise que vous avez été libérés, ce qui est un miracle.'

'C'est vrai', répondit le jeune homme. 'Je vous raconterai mon histoire plus tard.'

Dès que les gendarmes réalisèrent que nous étions des prisonniers chrétiens, ils mirent pied à terre, nous demandèrent de monter sur leurs chevaux et nous conduisirent jusqu'à la ville de Vélez-Málaga, qui était à une lieue et demie de là. Nous leur dîmes où nous avions laissé notre barque. Certains d'entre eux retournèrent la chercher pour la transporter vers la ville. Les autres nous firent monter en croupe. Zoraïda s'assit sur le cheval de l'oncle du jeune homme. Tous les habitants sortirent pour nous accueillir, car ils avaient été informés de notre arrivée par une personne qui était partie devant. Ils n'étaient pas surpris de voir d'anciens détenus ou des prisonniers maghrébins, car tous les gens qui vivaient le long de la côte avaient l'habitude de rencontrer ce type de personnes. En fait, ils étaient éblouis par la beauté de Zoraïda. À cet instant, elle était en sécurité, elle avait bien supporté la fatigue du voyage et se trouvait dans un pays chrétien; elle était vraiment radieuse. La joie l'avait rendue encore plus belle. Si la tendresse ne m'aveuglait pas, j'irais jusqu'à affirmer que je n'avais jamais vu une aussi belle créature dans ce monde. Nous allâmes tout droit à l'église afin de remercier Dieu de son aide. Lorsque Zoraïda entra dans l'église, elle dit qu'il y avait là

des visages qui ressemblaient à celui de Lella Maryem. Nous lui dîmes qu'il s'agissait de portraits de la Vierge. Le renégat fit des son mieux pour décrire les peintures afin qu'elle pût les vénérer comme si chacune d'elles eût été réellement la Lella Maryem qui lui avait parlé. Comme elle est directe, intelligente et lucide, elle comprit aussitôt tout ce qu'il lui dit à propos des portraits. Ensuite, on nous conduisit dans différentes maison de la ville. Le jeune homme chrétien conduisit le renégat, Zoraïda et moi-même dans celle de ses parents, qui étaient des gens de la classe moyenne. Ils nous traitèrent avec autant de gentillesse que si nous eussions été leur fils. Nous restâmes six jours à Vélez. Ensuite, le renégat, ayant vérifié ce qu'il devait faire, se rendit à Grenade, où, grâce à l'intervention de la sainte Inquisition, il serait autorisé à redevenir membre de la sainte Église catholique, apostolique et romaine. Les autres chrétiens délivrés s'en allèrent chacun de leur côté. Zoraïda et moi n'avions que les écus que le capitaine français lui avait courtoisement donnés. Avec cet argent, j'achetai l'animal qu'elle chevauche maintenant. Voyez-vous, je suis à la fois son père et son écuyer, et non son époux. Nous nous dirigeons vers mon village afin de voir si mon père est encore vivant ou si un de mes frères a eu plus de chance que moi. Puisque le ciel a fait de moi le compagnon de Zoraïda, je pense que je n'aurai plus jamais de chance. Je serais très content de me tromper. La patience avec laquelle elle endure les épreuves que génère la pauvreté et son désir de devenir chrétienne, sont si grands qu'ils m'impressionnent et me poussent à vouloir la servir toute ma vie. Cependant, le bonheur d'être ensemble est gâché par le fait que je ne sais pas si, dans mon village, je trouverai un endroit pour l'accueillir. La vie et la fortune de mon père et de mes frères ne sont peut-être pas les mêmes. S'ils ne sont plus là, j'aurai du mal à trouver quelqu'un qui pourra me reconnaître. Messieurs, telle est la fin de mon histoire. À vous de me dire maintenant si elle est intéressante et curieuse. J'aurais aimé mettre moins de temps. J'ai enlevé quelques détails car je ne voulais pas vous barber.»

CHAPITRE XLII.

Ce qui arriva encore dans l'auberge,
et d' autres choses dignes d'être connues.

L'ancien détenu se tut. Don Fernand lui dit:

«Capitaine, la manière dont vous avez raconté cette histoire étrange est aussi curieuse que l'histoire elle-même. Votre histoire est bizarre et pleine de rebondissements qui surprennent l'auditeur. Nous avons tellement aimé l'écouter que nous aimerions bien la réécouter, même si vous passiez toute la nuit à la raconter.'

Ensuite, don Fernand et tous les autres proposèrent d'aider le capitaine de toutes les manières possibles. Leurs paroles étaient tellement gentilles et sincères qu'il fut très touché par leur bienveillance. Don Fernand, en particulier, lui dit que s'il revenait avec lui, son frère le marquis serait le parrain de Zoraïda lors de son baptême. Quant à lui, il lui fournirait tout ce dont il avait besoin pour retourner dans son village avec la dignité et l'argent qu'il méritait. Le capitaine le remercia très courtoisement, mais il ne voulut accepter aucune de ses gentilles offres.

Pendant que la nuit tombait, un carrosse et quelques cavaliers arrivèrent à l'auberge. Lorsque ces étrangers demandèrent des chambres, l'hôtelière répondit que l'auberge était complète.

«Même si c'est le cas», dit un des cavaliers, «je suis sûr que vous aller trouver une chambre pour Sa Seigneurie.»

Quand elle entendit cette réponse, elle s'énerva un peu et dit:

«Monsieur, je vais être claire: il n'y a pas de lits. Si Sa Seigneurie en a un, ce qui est fort probable, mon mari et moi-même seront heureux de l'accueillir et de lui donner notre chambre.»

«Très bien», dit l'écuyer.

À cet instant, un homme était déjà descendu du carrosse. Ses vêtements donnaient des indications sur son métier et son statut social. En effet, Sa longue robe aux manches à volants montrait qu'il était juge, comme l'avait suggéré son valet. Il tenait la main d'une jeune fille, d'environ seize ans, qui portait des vêtements de voyage. Elle était tellement élégante et jolie qu'elle éblouit ceux qui la regardaient. S'ils n'avaient pas vu Dorothée, Luscinde et Zoraïda, qui se trouvaient dans l'auberge, ils l'auraient considérée comme la plus belle femme du monde. Don Quichotte était là quand le juge et la jeune fille entrèrent. Dès qu'il les vit, il dit:

«Sa Seigneurie peut entrer dans ce château et se reposer. Bien qu'il soit petit et inconfortable, le manque d'espace et l'inconfort fournissent toujours des chambres à l'art de la guerre et à la littérature, particulièrement lorsque leur guide et chef est la beauté. Cette jolie demoiselle est en train de faire entrer la littérature dans ce château, je veux dire Votre Seigneurie. Par conséquent, les portes de la forteresse devraient s'ouvrit, les falaises faire un pas en arrière et les montagnes se fendre en deux et s'incliner pour l'accueillir. Entrez dans ce paradis, Monseigneur, il y a des étoiles et des soleils qui tiendront compagnie au ciel que vous amenez. Ici vous trouverez de bonnes armes et de jolies filles!»

La harangue de don Quichotte surprit le juge. Il le dévisagea. L'apparence du chevalier le surprit encore plus que ses paroles. Il fut encore plus étonné lorsqu'il aperçu Luscinde, Dorothée et Zoraïda. On les avait informées de l'arrivée de nouveaux clients et la femme de l'aubergiste leur avait dit qu'il y avait une jeune fille extrêmement belle. Aussi, elle étaient accourues pour la voir et l'accueillir. Don Fernand, Cardénio et le curé saluèrent le juge d'une manière plus compréhensible et courtoise. En fait, ce que le juge vit et entendit le médusa. Pendant ce temps, les jolies filles dirent bonjour à la belle demoiselle.

Le magistrat remarqua qu'il n'y avait là que des personnes de qualité, mais l'apparence et les vêtements de don Quichotte le perturbèrent. Après avoir échangé des politesses et examiné l'agencement de l'auberge, ils décidèrent de faire ce que nous avions prévu un peu plus tôt: toutes les femmes dormiraient dans la mansarde déjà mentionnée, tandis que les hommes resteraient dehors, comme s'ils devaient les garder. Le juge poussa un soupir de soulagement parce que la demoiselle, qui était sa fille, logerait dans la chambre des dames. Elle était très contente de cela. Avec une partie du lit étroit de l'hôtelier et la moitié de celui que le juge avait apporté, ils étaient plus confortablement logés que ce qu'ils avaient espéré.

Quand l'ancien détenu avait aperçu le juge, son coeur avait presque explosé, car quelque chose lui disait que cet homme était son frère. Aussi, il alla demander à l'un de

ses serviteurs quel était le nom du juge et s'il savait d'où il venait. Le serviteur répondit que son maître était un licencié qui s'appelait Juan Perez de Viedma. Il avait ouï dire qu'il était originaire d'un village situé dans les montagnes de Léon. Cette information et ce qu'il avait vu persuadèrent l'ancien détenu que cet homme était son frère. Il avait suivi le conseil de leur père et avait fait des études de droit. Nerveux et heureux, il fit signe à don Fernand, Cardénio et le curé de se rapprocher afin de leur décrire la situation et de les assurer que ce magistrat était bien son frère. Le serviteur lui avait également dit que Sa Seigneurie allaient aux Indes, ayant été nommée juge à la cours suprême de Mexico. La demoiselle qui accompagnait le magistrat était sa fille; sa mère était morte en la mettant au monde; il était très riche car il avait hérité d'une grosse somme d'argent. Il le gardait, comme sa fille, chez lui. L'ex-prisonnier leur demanda comment il devait révéler son identité. Il voulait savoir si son frère serait heureux de le revoir, car il était pauvre maintenant.

«Capitaine, laissez-moi faire», dit le prêtre, «bien que rien n'indique qu'il vous rejettera. On peut penser que le courage et l'intelligence montrés par votre frère prouvent qu'il n'est ni arrogant, ni méprisant, ni détaché de la réalité.»

«En fait», dit le capitaine, «je voudrais révéler mon identité progressivement, et non brusquement.»

«Faites-moi confiance», dit le curé, «je m'occuperai de cela de manière à ce que tout le monde soit satisfait.»

À cet instant, le dîner était prêt. Ils passèrent tous à table, sauf l'ex-prisonnier et les dames, lesquelles dînèrent dans leur chambre. Au milieu du repas, le curé dit:

«Monsieur le juge, j'ai eu un camarade à Constantinople, où je suis resté en prison pendant quelques années, qui avait le même nom que le vôtre. Ce camarade était l'un des plus vaillants guerriers et capitaines de toute l'infanterie espagnole, mais bien qu'énergique et courageux, il était malchanceux.»

«Quel était le nom de ce capitaine, mon cher ami?», demanda le magistrat.

«Il s'appelait», répondit le curé, «Ruy Peréz de Viedma. Il venait d'un village situé dans les montagnes de Léon. Il me raconta une histoire sur son père et ses frères que, si je ne l'avais pas considéré comme une personne digne de foi, j'aurais prise pour une de ces fables que les vieilles femmes racontent l'hiver au coin du feu. Il me dit que son père avait divisé sa fortune entre ses trois fils en leur donnant des conseils qui étaient meilleurs que ceux de Caton. Je peux vous assurer que le choix de mon camarade, qui était de devenir soldat, était une bonne idée: en peu d'années, grâce à son courage, son zèle et ses qualités, il avait réussi à devenir capitaine d'infanterie. Il allait être promu au grade de colonel, mais il eut un revers de fortune. Bien qu'il eût pu continuer à avoir de la chance, la malchance lui fit perdre sa liberté lors de ce jour glorieux où tant d'autres recouvrèrent la leur: à la bataille de Lépante. Je perdis la mienne à la Goulette. Ensuite, nous nous rencontrâmes à Constantinople. De là, il fut conduit à Alger, où il lui arriva une des plus étranges choses au monde.»

Le curé, continuant de la sorte, raconta rapidement l'histoire de Zoraïda et du capitaine. Le juge écouta *attentivement* ce qu'il dit; il n'avait jamais été aussi *attentiste*. Le religieux s'arrêta au moment où les pirates français dévalisèrent les chrétiens qui étaient sur le navire, événement qui choqua ses amis et la jolie dame maghrébine et les fit tomber dans la pauvreté. Il ajouta qu'il ignorait ce qu'ils leur était arrivé par la suite. Étaient-ils allés en Espagne? Est-ce que les Français les avaient menés chez eux?

Le capitaine n'était pas à côté du prêtre, mais il pouvait entendre ce qu'il disait et voir les expressions faciales de son frère. Ce dernier vit que l'histoire était terminée; il soupira profondément et se mit à pleurer. Il dit:

«Monsieur, ces nouvelles sont tellement tristes qu'elles me font pleurer. Ce valeureux capitaine est mon frère aîné. Comme il était plus fort et ambitieux que notre petit frère et moi, il choisit l'honorable carrière militaire, qui était l'un des trois métiers que notre père nous avait demandé de faire, comme votre ami vous l'a dit dans cette histoire que vous regardez comme une fable. Moi, je choisis de devenir un homme érudit; Dieu et mon travail me permirent de devenir juge. Mon frère cadet vit au Pérou. Il est si riche qu'il a donné beaucoup d'argent à mon père et à moi-même; il a bien fait fructifier la portion de capital qu'il avait emportée. De plus, grâce à sa générosité, j'ai pu poursuivre mes étude et devenir juge, et mon père a pu continuer à donner de l'argent aux organismes de bienfaisance. Mon père *vit* encore; il *meurt d'envie* d'avoir des nouvelles de son fils aîné. Il n'arrête pas de prier, afin que Dieu l'autorise à vivre plus longtemps et qu'il puisse donc revoir son fils. Je suis étonné, car mon frère est intelligent; il aurait dû informer notre père de ses problèmes ou des ses réussites. Si notre père ou l'un de ses frères avaient été informés, il n'aurait pas eu besoin d'attendre le miracle de la canne de jonc afin d'obtenir l'argent de sa rançon. Je suis désemparé parce que je ne sais pas si ces Français l'on libéré ou tué pour dissimuler le vol. Aussi, je continuerai mon voyage, non pas heureux comme je l'ai commencé, mais triste et mélancolique. Mon cher frère, si je savais où tu te trouves, je risquerais ma vie pour te sauver! Comme il se pourrait que tu sois enfermé dans le donjon le plus isolé du Maghreb, qui dira à ton père vieillissant que tu es toujours en vie? L'argent de notre père, le mien et celui de mon frère pourrait te sauver. Ô belle et généreuse Zoraïda, j'aimerais vous remercier d'avoir été si gentille avec lui. J'aimerai assister à la renaissance de votre âme et à votre mariage, lequel nous ferait très plaisir.»

Le magistrat continua de parler de cette manière car il avait été bouleversé par les nouvelles concernant son frère. Ceux qui l'écoutaient étaient de tout coeur avec lui. Voyant qu'il avait atteint son but et fait ce que le capitaine voulait, le prêtre ne voulut pas prolonger leur peine. Aussi, il se leva de table et alla dans la chambre où se trouvait Zoraïda. Il la ramena en la tenant par la main, suivi de Luscinde, de Dorothée et de la fille du juge. Le capitaine attendait de voir ce qu'allait faire le curé. Ce dernier lui prit également la main, conduisit le couple à l'endroit où étaient le magistrat et les autres messieurs, et déclara:

«Monseigneur, séchez vos larmes, car votre désir le plus cher va être comblé: devant vous se trouvent votre respectable frère et votre belle-sœur. Permettez-moi de vous présenter monsieur le capitaine Viedma et la belle Maghrébine qui a été si gentille avec lui. Ils sont devenus pauvres à cause des Français dont je vous ai parlé. Cela vous donne l'occasion de faire montre de générosité.»

Le capitaine se précipita vers son frère et le prit dans ses bras. Ce dernier mit ses mains sur son torse et le tint d'une manière qui lui permit de bien l'examiner. Lorsqu'il le reconnut, il l'étreignit et versa des larmes de joie; la plupart des gens présents pleurèrent aussi. On peut à peine imaginer, ni même décrire, ce que se dirent les deux frères et les sentiments qu'ils exprimèrent. Ils racontèrent brièvement ce qui leur était arrivé, montrant alors que deux frères peuvent également être de bons amis. Le juge prit Zoraïda dans ses bras et lui dit qu'il lui donnerait beaucoup d'argent. Ensuite, il

demanda à sa fille de faire de même; la vue de la jolie chrétienne tenant dans ses bras la belle Maghrébine les fit pleurer de nouveau.

Don Quichotte était songeur. Il ne parlait pas. Il pensait que ces événements tellement bizarres étaient des illusions reliées à la chevalerie errante. Il fut décidé que le capitaine, son frère et Zoraïda retourneraient à Séville, où ils enverraient une lettre à leur père pour l'informer que le capitaine était libre et qu'il avait été retrouvé. Aussi, le vieil homme pourrait assister au baptême et au mariage. Quant au juge, il ne pouvait pas remettre son voyage à plus tard parce que, dans environ un mois, la flotte partirait de Séville pour rejoindre la Nouvelle-Espagne. Il ne pouvait donc pas laisser passer cette occasion.

En bref, tout le monde se réjouit de la chance du capitaine. Comme les deux tiers de la nuit étaient déjà passés, ils résolurent de se retirer et de dormir jusqu'au petit matin. Don Quichotte s'offrit pour garder le château, de peur qu'un géant ou un émeutier espiègle ne l'attaquât pour kidnapper toutes les beautés qu'il contenait. Ceux qui le connaissaient le remercièrent pour son offre. Ils dirent au juge que le chevalier était cinglé, ce qui l'amusa beaucoup. Seul Sancho Panza était désolé de devoir veiller si tard, mais il réussit à avoir une position plus confortable que celle des autres: il se coucha sur les harnais de son âne, lesquelles allaient lui coûter cher, comme on le verra par la suite.

Les dames se retirèrent dans leur chambre. les hommes se mirent dans la position la moins inconfortable possible. Don Quichotte sortit de l'auberge pour garder le château, comme il l'avait promis.

Peu de temps avant le lever du soleil, les dames entendirent une voix magnifique et mélodieuse, qui les poussa à écouter très attentivement, spécialement Dorothée, qui, les yeux grand ouverts, était allongée à côté de Clara de Viedma, la fille du magistrat, laquelle dormait. Personne ne pouvait savoir qui était la personne qui chantait si bien, sans accompagnement musical. Le son semblait vernir parfois de la cour et parfois de l'écurie. Les dames étaient déconcertées. Cardénio s'approcha de la porte de leur chambre pour leur dire:

«Celles d'entre vous qui ne dorment pas devraient écouter. Vous entendrez la voix d'un jeune muletier qui chante divinement bien.»

«Nous l'entendons, monsieur», répondit Dorothée.

Cardénio s'éloigna. Dorothée tendit l'oreille pour entendre ce qui va suivre.

CHAPITRE XLIII.

L'histoire plaisante du jeune muletier,
ainsi que d'autres événements étranges
qui se passèrent à l'auberge.

«Je suis un marin amoureux
Qui *traverse des océans d'amour,*
Mais je n'espère pas
Trouver un port.

Je suis une étoile éloignée

Qui est plus brillante et jolie
Que celle aperçue
Par Palinure.

Je ne sais pas où je vais:
Je navigue à l'aveuglette
Pendant que mon âme sérieuse la regarde
Attentivement et discrètement.

La modestie ennuyeuse
Et la timidité
La couvrent de nuages
Lorsque j'essaie de la regarder.

Ô étoile claire et brillante,
Je me fais du souci sous ton éclat;
Si tu disparaissais,
J'en mourrais.»

Quand le chanteur termina le couplet, Dorothée pensa que Clara devait absolument entendre cette voix si mélodieuse. Aussi, elle la secoua pour la réveiller et lui dit:

«Fillette, je suis désolée de te réveiller, mais je voudrais que tu écoutes la plus jolie voix que tu aies jamais entendue.»

Clara se réveilla difficilement. Tout d'abord, elle ne comprit pas ce que lui dit Dorothée. Elle lui demanda donc de répéter ce qu'elle avait dit, ce qu'elle fit. Elle ouvrit grand ses oreilles. À peine eut-elle entendu deux vers qu'elle se mit à trembler, comme si, subitement, elle avait une crise violente de fièvre quarte. Elle lui dit:

«Chère madame, pourquoi m'avez-vous réveillée? Le sort devrait m'empêcher de voir et d'entendre ce musicien malchanceux.»

«Que dis-tu là, fillette? Il paraît que le chanteur est un muletier.»

«Non, ce n'est pas vrai», répondit Clara. «Il possède beaucoup de fiefs et ne peux pas être privé de celui dont il est le seigneur éternel dans mon âme, à moins qu'il ne choisisse de l'abandonner.»

La réponse de la fille surprit Dorothée. Elle était jeunes, mais elle n'était pas stupide pour autant. Dorothée lui dit:

«Clara, je n'ai pas compris ce que tu viens de dire. Dis-moi en plus sur ce fief dans ton âme et sur ce musicien dont la voix te perturbe tant… Mais pas maintenant: je ne peux pas t'écouter car je veux me faire plaisir en écoutant sa chanson. Je crois qu'il en chante une nouvelle.»

«Oh, mon Dieu!», s'exclama Clara.

Afin de ne pas l'entendre, elle se boucha les oreilles avec les deux mains, ce qui étonna encore plus Dorothée, laquelle était en train d'écouter ceci:

«Mon doux espoir,
Tu déplaces des montagnes

Et suis un chemin choisi et décoré
Par toi-même.
Ne te désespère pas si chaque pas que tu fais
Te rapproche de la mort.

Les gens paresseux ne triomphent jamais,
Ni n'accomplissent d'exploits.
Ceux qui obéissent au sort
Et laissent leur sens
Partir en vacances
Ne peuvent pas avoir de la chance.

L'amour surévalue le bonheur qu'il apporte,
Ce qui est intelligent et légitime.
Il n'y a pas de plus beau vêtement que celui
Que l'on peut essayer sans payer.
Il est évident que ce qui ne coûte pas cher
Est mésestimé.

En amour, l'obstination peut parfois
Faire que les gens obtiennent des choses impossibles.
Mon obstination me conduit à atteindre
Les buts les plus inatteignables.
J'espère atteindre bientôt
Le septième ciel!»

Le chanteur s'arrêta et Clara recommença à sangloter. Tout cela donna envie à Dorothée de trouver la cause de cette jolie chanson et de ces pleurs amers. Aussi, elle lui redemanda ce qu'elle avait voulu dire. Comme elle craignait que Luscinde ne l'entendît, Clara prit Dorothée dans ses bras et mit sa bouche près de son oreille afin d'être plus discrète. Ensuite elle dit:

«Madame, ce chanteur est le fils d'un gentilhomme du royaume d'Aragon qui est le seigneur de deux villages. Il possède une maison, à Madrid, qui est juste en face de celle de mon père. Bien que nous eussions eu l'habitude de fermer les rideaux en hiver, et les volets en été, un jour ce gentilhomme m'aperçut par hasard alors qu'il allait à l'école; je ne sais pas si c'était à l'église ou dans un autre endroit. Je déduisis de ce qu'il fit à sa fenêtres et des larmes qu'il versa qu'il était tombé amoureux de moi. Moi aussi, je tombai amoureuse de lui, bien que je ne susse pas ce qu'il voulait que je fisse. Un des signes qu'il fit fut de joindre ses mains afin que je pusse comprendre qu'il voulait se marier avec moi, ce qui ne me déplaisait pas. Comme j'étais seule et orpheline de mère, je ne pouvais pas discuter de cela avec quelqu'un. Aussi, je ne fis rien. Je décidai de ne pas m'intéresser à ce garçon. Cependant, lorsque mon père et le sien n'étaient pas là, j'ouvrais les rideaux ou entrebâillais les volets afin qu'il puisse me voir. Il était tellement content qu'il se conduisait comme un fou. Un jour, mon père dû quitter la ville. Le jeune homme l'apprit, mais ce n'était pas moi qui le lui avait dit puisque je n'avais pas eu l'occasion de le faire. J'appris qu'il tomba malade, à cause du chagrin. Aussi, le jour de

notre départ, je ne pus pas lui dire au revoir avec les yeux. Néanmoins, après deux jours de voyage, alors que nous entrions dans l'auberge d'un village situé à une journée de cheval d'ici, je le vis à l'entrée de cette auberge, habillé en muletier. Il ressemblait vraiment à un muletier, d'ailleurs. Si je ne l'avais pas vu assez souvent, je n'aurais jamais pu le reconnaître. Sa présence m'étonna et me réjouit. Il me regarda furtivement; mon père ne le remarqua pas. En fait, il détourne toujours le visage lorsqu'il passe devant mon père sur les routes et dans les auberges où nous séjournons. Comme je le connais et crois qu'il a fait tout ce chemin à pied parce qu'il m'aime, je me sens coupable. Je ne peux pas m'empêcher de *poser le regard là où il pose ses pieds*. Je ne sais pas pourquoi il est venu ici, ni comment il a pu s'échapper de la maison de son père, lequel l'aime beaucoup, parce que c'est son seul héritier et qu'il mérite d'être aimé, comme vous le constaterez lorsque vous le rencontrerez. De plus, c'est lui qui compose ces chansons: on m'a dit que c'est un bon poète et étudiant. Chaque fois que je le vois et l'entends chanter, je tremble, car j'ai peur que mon père ne le reconnaisse et n'apprenne que nous nous aimons. Bien que je n'aie jamais parlé avec lui, je l'aime tellement que je ne peux pas vivre sans lui. Madame, c'est tout ce que je peux vous dire sur ce musicien dont la voix vous a beaucoup plu et qui, elle seule, vous permettra de réaliser que ce n'est pas un muletier, comme vous le dites, mais un seigneur avec des serviteurs et des terres, comme je viens de vous le dire.»

«N'en dis pas plus, Clara», s'écria Dorothée en lui donnant mille baisers; «n'en dis pas plus, car les choses vont s'arranger. Je pense que Dieu t'aidera à régler ton problème afin qu'il puisse avoir la fin heureuse que mérite un commencement aussi convenable.»

«Ah, madame!», s'exclama Clara. «Quelle fin puis-je espérer? Son père est si riche et célèbre qu'il ne m'autorisera pas à devenir la servante de son fils, et encore moins sa femme. De plus, je ne me marierai jamais sans le consentement de mon père. En fait, je veux que ce garçon me laisse tranquille. peut-être que ma peine disparaîtra si je ne le vois plus à cause de l'éloignement. Cependant, je ne sais pas si ce remède sera efficace. Quelle drôle de situation! Pourquoi nous aimons-nous? Nous sommes tellement jeunes. Je pense que nous avons le même âge; je n'ai pas encore seize ans, mais, selon mon père, je les aurai le jour de la Saint- Michel. »

Dorothée ne put s'empêcher de sourire en entendant les remarques puériles de Clara. Elle lui dit:

«Reposons-nous, car le soleil va bientôt se lever. Avec l'aide de Dieu, je suis certaine que tout ira bien.»

Elles arrêtèrent alors de parler. Il n'y avait pas un bruit dans l'auberge. Il dormaient tous, sauf la fille de l'hôtelière et sa servante Maritornes. Comme elles savaient que don Quichotte était fou et qu'il montait la garde dehors, en armure, elles décidèrent de lui jouer un tour ou, tout du moins, de passer un peu de temps à écouter ses idioties.

Aucune fenêtre de l'auberge ne donnait sur l'extérieur, mais il y avait tout de même une ouverture que l'on utilisait pour faire passer de la paille. Les deux *fausses demoiselles* se mirent devant cette ouverture. Elles virent que don Quichotte était à cheval, appuyé sur sa lance. De temps en temps, il poussait des soupirs si profonds et déchirants que chacun d'eux semblait briser ses espoirs. Elle l'entendirent dire sur un ton doux, tendre, voire amoureux:

«Ô madame Dulcinée du Toboso, modèle de beauté et d'intelligence, archives de la grâce, réceptacle des vertus et résumé de tout ce qui est bon, honnête et délicieux dans ce monde, que faites-vous en ce moment? Pensez-vous au chevalier asservi qui a risqué sa vie pour vous servir? Ô phare aux trois visages, donnez-moi de ses nouvelles. Vous êtes peut-être en train de regarder, avec envie, son éclat alors qu'elle traverse une galerie, dans un de ses palais somptueux, ou s'appuie sur la rambarde d'un balcon, en imaginant comment, sans mettre en danger sa chasteté ni sa noblesse, elle pourrait apaiser le tourment qu'endure, pour son bien, mon cœur affligé. Elle devra louer mes souffrances, m'autoriser à me reposer, me ressusciter et me récompenser de mes efforts. Et toi, soleil, tu dois être en train de seller ton cheval afin de te lever pour rendre visite à ma bien-aimée. Lorsque tu la verras, s'il te plaît, salue-la de ma part, mais n'embrasse pas son visage. Si tu le faisais, je serais plus jaloux que lorsque cette fille ingrate et bondissante te fit suer dans les plaines de Thessalie ou sur les rives du Pénée: je me souviens à peine où tu courus à cause de la jalousie et de l'amour.»

Dans son pitoyable monologue, Don Quichotte en était arrivé là quand la fille de l'aubergiste lui fit signe et lui dit:

«S'il vous plaît, monsieur, venez ici.»

Ce signe et le son de sa voix conduisirent don Quichotte à tourner la tête. La lune argentée, qui brillait alors de tout son éclat, lui permit de voir que quelqu'un l'appelait depuis l'ouverture qu'il avait prise pour une fenêtre avec une grille dorée, que l'on peut voir d'habitude dans un magnifique château comme cette auberge. Son esprit dérangé lui fit croire que, comme lors des fois précédentes, la jolie fille de la châtelaine était amoureuse de lui et qu'elle demandait de l'aide. Comme il ne voulait pas paraître ingrat et grossier, il secoua les rênes de Rossinante et s'approcha de cette ouverture. Lorsqu'il vit les deux jeunes filles, il dit:

«Charmante dame, Je regrette que vous ayez mis tout votre amour là où il est impossible de vous rendre la pareille d'une manière qui siée à votre grande valeur et sublimité. Vous ne pouvez pas blâmer ce pauvre petit chevalier errant qui ne peut pas vous aimer, car, quand il vit pour la première fois une certaine dame très séduisante, il tomba amoureux d'elle et lui donna son âme. Pardonnez-moi donc, charmante dame, et retirez-vous dans vos appartements. N'exhibez plus l'amour que vous éprouvez pour moi, car je ne veux pas paraître plus ingrat que je ne le suis. Si cet amour vous conduit à trouver en moi une autre qualité qui puisse vous plaire, il faudra me le dire. Je jure sur la tête de cette charmante ennemie absente que j'accéderai à votre demande immédiatement, même si vous me demandez de vous rapporter une des couleuvres qui sont sur la tête de Méduse ou une fiole remplie de rayons de soleil.»

«Ma maîtresse n'a pas besoin de ce genre de choses», dit Maritornes.

«Eh bien, chaperon intelligent», répondit don Quichotte, «de quoi a-t-elle besoin?»

«Seulement d'une de vos belles mains», répondit Maritornes, «afin qu'elle l'aide à apaiser le grand désir qui l'a conduite à cette lucarne en faisant courir un risque énorme à sa réputation: si son père l'apprenait, il en ferait de la chair à saucisse.»

«Je voudrais bien voir cela», dit don Quichotte; «mais il ne le fera pas, car je suis certain qu'il ne veut pas avoir la mort la plus atroce qu'aucun père n'a jamais eue. Il ne doit pas faire de mal à sa charmante fille.»

Maritornes était sûre que don Quichotte *lui tendrait la main* qu'elle demandait. Comme elle savait ce qu'elle devait faire, elle descendit de la lucarne, alla à l'écurie, prit les rênes de l'âne de Sancho et retourna rapidement là d'où elle venait tandis que don Quichotte se mettait debout sur la selle de Rossinante pour atteindre la grille dorée où se trouvait la soi-disant demoiselle hachée. Pendant qu'elle lui saisit la main, il dit:

«Madame, prenez cette main, je veux dire l'épée qui punit tous les malfaiteurs du monde. Prenez la main qu'aucune femme n'a jamais touchée, pas même celle qui possède mon corps. Je ne veux pas que vous la baisiez; je veux que vous regardiez la formes des tendons, la consistance des muscles et la largeur et la contenance des veines, afin que vous puissiez en déduire que le bras qui la supporte est fort.»

«Montrez-la-moi», dit Maritornes.

Elle fit un nœud coulant avec la bride, la passa autour du poignet du chevalier, descendit de la lucarne et attacha solidement l'autre bout au verrou de la porte du grenier. Don Quichotte, qui sentait quelque chose au niveau du poignet, lui dit:

«J'ai l'impression que vous êtes en train d'égratigner ma main au lieu de la caresser. Ne lui faites pas de mal, car elle n'est pas responsable du mal que ma volonté vous a fait. Vous ne pouvez pas vous venger sur cette petite chose. Vous voyez, les amoureux ne maltraitent jamais les gens.»

Personne n'entendit ces paroles car, dès que Maritornes eut attaché la bride à son poignet, elle et l'autre fille se sauvèrent en pouffant de rire. La fille l'avait bien ligoté, et il ne pouvait pas se libérer. Comme je l'ai dit, il était debout sur le dos de Rossinante, le bras passé dans la lucarne et son poignet attaché au verrou de la porte. Il était pétrifié: si Rossinante s'écartait d'un côté ou de l'autre, il serait retenu uniquement par le bras. Aussi, il n'osait pas bouger, bien que Rossinante eût pu rester immobile pendant un siècle, tellement il était calme.

Finalement, quand il réalisa qu'il était attaché et que les dames étaient parties, il pensa que tout cela était de la sorcellerie, comme la fois précédente, lorsque, dans ce château, il avait été tabassé par le muletier maure enchanté. Il maudit donc tout bas son discours et sa stupidité. Il avait été battu la première fois et avait essayé de rentrer dans ce château une deuxième fois! Il savait pourtant que quand les chevaliers errants avaient échoué, l'aventure n'était pas pour eux, mais pour quelqu'un d'autre; ils n'avait pas à faire une autre tentative. Il tira son bras pour voir s'il pouvait se libérer, mais le bras était tellement bien attaché que tous ses efforts ne servirent à rien. En fait, il tirait tout doucement, de peur que Rossinante ne remuât. Il aurait aimé s'asseoir sur la selle, mais il en était incapable. Il ne pouvait que rester debout sur le cheval ou s'arracher la main.

Il voulait saisir l'épée d'Amadís, qui elle n'était pas ensorcelée. Il maudit son sort. Il exagéra la perte que subirait le monde durant le temps où il serait enchanté, car il croyait que c'était le cas. Il se souvint de sa chère Dulcinée du Toboso et appela son bon écuyer Sancho Panza, lequel, étendu sur la selle de son âne, dormant à poings fermés, avait oublié jusqu'à l'existence de la femme qui l'avait mis au monde. Il demanda aux sages Alquife et Lirgandée de l'aider. Il supplia son très bon ami Urganda de le secourir. Puis le soleil se leva; il était tellement déconcerté et désespéré qu'il mugissait comme un taureau, car il n'espérait pas que le jour fît cesser son supplice, lequel était sans fin puisqu'il était ensorcelé. Il croyait cela parce que Rossinante ne bougeait pas. Aussi, il pensait que son cheval et lui devraient rester là sans manger, ni boire, ni dormir jusqu'à

ce que la mauvaise influence des étoiles eût disparu ou qu'un magicien plus doué le désenchantât.

Il se trompait, car, lorsque le soleil commença à se lever, quatre hommes à cheval arrivèrent à l'auberge. Ils étaient bien habillés et équipés: des escopettes étaient attachées à leurs selles. La porte de l'auberge était fermée. Ils tambourinèrent à la porte. Don Quichotte gardait toujours le château depuis la lucarne du grenier. Lorsqu'il les vit, il cria d'une manière très méprisante:

«Chevaliers, écuyers, ou qui que vous soyez, ne frappez pas à la porte de ce château, car il est évident qu'à cette heure les propriétaires dorment ou qu'il n'ont pas l'habitude d'ouvrir le portail avant que le soleil ne soit très haut dans le ciel. Éloignez-vous et attendez quelques heures. Ensuite nous verrons si l'on peut vous ouvrir ou non.»

«Quelle genre de forteresse ou de château est-ce?», demanda l'un des cavaliers. «Pourquoi faire autant de chichis? Si vous êtes l'aubergiste, ouvrez-nous. Nous sommes des voyageurs; nous voulons nourrir nos chevaux et partir, car nous sommes pressés.»

«Messieurs, est-ce que j'ai la tête d'un aubergiste?», rétorqua don Quichotte.

«Je ne sais de quoi vous avez l'air», répondit l'homme, «mais je sais que vous prenez cette auberge pour un château.»

«C'est un château», insista don Quichotte, «et même un des meilleurs de la région. Certains des habitants ont eu un sceptre dans la main et une couronne sur la tête.»

«Ce serait mieux en inversant: un sceptre sur la tête et un couronne dans la main», dit le voyageur. «Il y a peut-être une troupe de comédiens à l'intérieur, car ces gens utilisent les sceptres et les couronnes dont vous parlez. Je ne pense pas que les altesses royales fréquentent les petites auberges calmes comme celle-ci.»

«Vous êtes un ignorant», répliqua don Quichotte; «vous ne connaissez pas les caractéristiques de la chevalerie errante.»

Les amis de l'homme qui posait les questions étaient fatigués par la conversation entre le chevalier et lui. Aussi, ils se remirent à frapper à la porte. Ils firent tellement de bruit que les clients et l'hôtelier se réveillèrent. Ce dernier se leva pour demander qui frappait. Ensuite, un des chevaux des cavaliers vint flairer Rossinante. L'animal triste aux oreilles tombantes était immobile. Il soutenait le corps tendu de son maître. Comme il était de chair et de sang, bien qu'il semblât être de marbre, il sentit une présence derrière lui. Aussi, il flaira à son tour l'animal qui était venu se frotter contre ses flancs. La carne bougea un peu; les pieds de don Quichotte glissèrent de la selle. Il serait tombé par terre s'il n'avait pas été pendu par le bras. La douleur était tellement intense qu'il crut qu'on lui coupait la main ou qu'on lui arrachait le bras. Il était tellement près du sol qu'il pouvaient le toucher avec la pointe des pieds. Cela ne fit qu'envenimer les choses parce que, puisqu'il croyait qu'il pouvait presque mettre ses pieds par terre, il n'arrêtait pas de se raidir le plus possible pour y parvenir. Comme les prisonniers qui sont torturés, *il toucha le fond* en découvrant qu'il ne pouvait pas *toucher le sol*. Ces personnes font augmenter la douleur en se cognant lorsqu'ils se raidissent. Ils croient qu'ils toucheront le sol en s'étirant encore plus.

CHAPITRE XLIV.

Suite des extraordinaires événements
se passant à l'auberge.

Don Quichotte cria tellement que l'aubergiste apeuré se dépêcha d'ouvrir le portail afin de voir ce qui se passait. Les hommes qui se trouvaient de l'autre côté étaient aussi nerveux que lui. Le même bruit avait réveillé Maritornes, qui connaissait la cause de ce chambard. Elle monta discrètement au grenier et détacha la bride qui retenait don Quichotte. L'hôtelier et les voyageurs le virent tomber par terre. En se rapprochant de lui, il lui demandèrent pourquoi il criait de la sorte. Sans dire un mot, il enleva le lien qui entourait son poignet, se releva, fixa son écu sur son bras, empoigna sa lance, s'éloigna un peu et revint au petit galop en disant :

«Si quelqu'un ose dire que j'ai été à juste titre enchanté, je réfuterai cet argument et provoquerai le menteur en duel, avec la permission de la princesse Guenon de Singesingeant, bien sûr.»

les paroles du chevalier étonnèrent les nouveaux venus, mais leur étonnement diminua quand l'hôtelier leur dit que cet homme était un fou nommé don Quichotte et qu'il pouvait l'ignorer.

Ils demandèrent à l'hôtelier si, par hasard, un jeune homme d'environ quinze ans habillé en muletier ne séjournait pas dans son auberge. Ils décrivirent quelqu'un qui ressemblait à l'amoureux de mademoiselle Clara. L'hôtelier répondit qu'il y avait tellement de clients qu'il n'avait pas vu de jeune homme correspondant à cette description. Cependant, quand l'un des cavaliers aperçu le carrosse du juge, il s'écria:

«Il doit être ici parce que voilà le carrosse qu'il suit. L'un de nous devra rester devant le portail pendant que les autres iront à l'intérieur pour le chercher. L'un de nous devrait tout de même monter la garde autour de l'auberge pour l'empêcher de se sauver en escaladant le mur des écuries.»

«Nous allons nous en occuper», répondit un des cavaliers.

Deux d'entre eux entrèrent dans l'auberge; un autre resta à la porte; le dernier alla faire le tour de l'établissement. L'hôtelier vit tout cela. Il se demanda pourquoi ils fouillaient son auberge, bien qu'il crût que ces gens cherchaient le jeune homme dont ils lui avaient donné le signalement.

Le soleil était haut dans le ciel maintenant. Cela et les cris de don Quichotte avaient réveillé tous les clients, surtout mademoiselle Clara et Dorothée, lesquelles n'avaient pas très bien dormi cette nuit-là: l'une était très énervée par la présence de son amoureux, tandis que l'autre voulait le voir.

Don Quichotte remarqua qu'aucun des voyageurs ne faisait attention à lui, ni n'accédait à sa requête; il était sur le point d'exploser. Si, dans le code de la chevalerie errante, il avait trouvé une règle stipulant qu'il avait le droit d'entreprendre une autre tâche que celle qu'il avait jurée de terminer, il les aurait attaqués et les auraient obligés à lui répondre. Comme il lui semblait injuste de commencer une nouvelle aventure avant que la princesse Guenon de Singesingeant n'ait recouvré son royaume, il resta silencieux et immobile. Il voulait voir où aboutiraient les recherches de ces voyageurs. L'un d'eux trouva le jeune homme déjà mentionné; il dormait à côté d'un muletier. Il n'avait pas prévu qu'un homme le chercherait, ni le retrouverait. Cet homme lui saisit le bras et lui dit:

«Don Louis, l'habit que vous portez fait honneur à votre statut social, et le lit sur lequel vous êtes allongé correspond bien au luxe dans lequel votre mère vous a élevé!»

Le jeune homme se frotta les yeux et regarda pendant un certain temps l'homme qui le tenait. Il réalisa que c'était l'un des serviteurs de son père. Il était tellement choqué qu'il ne put pas ouvrir la bouche pendant un petit moment.

«Ne faites pas un scandale», continua l'homme, «et retournez chez vous, si vous ne voulez pas tuer votre père, car votre absence le peinera certainement, ce qui ne manquera pas d'entraîner sa mort.»

«Mais comment mon père a-t-il su», interrompit don Louis, «que j'avais pris ce chemin et ces vêtements?»

«L'étudiant à qui vous avez confié votre projet», répondit le serviteur, «a tout raconté, car le chagrin de votre père l'a ému. Aussi, il demanda à quatre de ses domestiques de partir à votre recherche. Nous sommes tous les quatre ici pour vous servir. Nous somme enchantés parce que nous allons vite rentrer à la maison pour que les yeux qui vous aiment tant puissent vous voir.»

«Cela dépendra», dit don Louis, «soit de ma volonté, soit de ce que Dieu ordonnera.»

«Que voulez-vous? Qu'ordonnera Dieu? Retournez donc à la maison, car c'est la seule solution.»

Le muletier, qui était à côté de don Louis, avait entendu toute la conversation. Il se leva et alla informer don Fernand, Cardénio et les autres de ce qui venait de se passer, car ils étaient tous habillés maintenant. Le muletier leur dit que l'homme s'était adressé à lui en utilisant la formule de politesse «don», qu'il avait mis les choses au clair, qu'il voulait qu'il retourne chez lui et que le garçon n'était pas très chaud. Cela et ce qu'ils avaient entendu au sujet de la belle voix que le ciel lui avait donnée piquèrent leur curiosité. Ils voulaient en savoir plus sur son compte. Si quelqu'un le forçait à faire une chose qui le rebutait, ils l'aideraient. Aussi, ils se dirigèrent vers le lieu où les deux personnes étaient toujours en train de parler et de se disputer.

Dorothée sortit de sa chambre, suivie par Clara, qui semblait très inquiète. Prenant à part Cardénio, Dorothée lui raconta rapidement l'histoire du musicien et de doña Clara. Cardénio lui dit que les serviteurs de son père étaient venus pour le ramener chez lui. Il parla à voix basse, mais Clara entendit ce qu'il raconta. Elle était tellement énervée qu'elle serait tombée par terre si son amie ne l'avait pas tenue par les bras. Cardénio leur dit de retourner dans leur chambre, ce qu'elle firent. Il ajouta qu'il s'occuperait de tout.

Les quatre cavaliers étaient à l'intérieur de l'auberge, autour de don Louis. Ils essayaient de le persuader de retourner à la maison immédiatement pour consoler son père. Il répondit qu'il n'en était pas question. D'abord, il devait régler un problème qui mettait en danger sa vie, sa réputation et son âme. Les domestiques insistèrent. Il déclarèrent qu'ils le ramèneraient chez lui, qu'il le veuille ou non.

«Si vous faisiez cela», rétorqua don Louis, «je me tuerais! C'est un cadavre que vous allez ramener à la maison!»

Tout le monde dans l'auberge s'était rapproché pour assister à la dispute. Il y avait notamment Cardénio, don Fernand, ses amis, le magistrat, le curé, le barbier et don Quichotte, lequel pensait qu'il n'était plus nécessaire de garder le château. Comme

Cardénio connaissait l'histoire du jeune homme, il demanda aux hommes pourquoi ils voulaient le ramener chez son père contre sa volonté.

«En fait», dit l'un d'eux, «nous voulons que son père reste en vie. Il est sur le point de mourir à cause de l'absence de ce jeune homme.»

«Mais c'est confidentiel!», s'exclama don Louis. «Je suis un homme libre et je retournerai à la maison si je le veux: vous ne me forcerez pas à la faire.»

«La raison devrait vous pousser à le faire», continua l'homme. «Si vous n'en aviez pas assez, nous ferions ce pour quoi nous sommes venus, et à quoi nous sommes tenus.»

«Quelle est l'origine du problème?», demanda le juge.

«Monseigneur», dit l'homme qui s'était rendu compte qu'il était un de ses voisins, «ne reconnaissez-vous pas ce jeune homme? C'est le fils de votre voisin. Il s'est enfui de chez son père dans un vêtement indigne de son statut social, comme vous pouvez le voir.»

Le juge dévisagea le jeune homme, le reconnut, le pris dans ses bras et lui dit:

«Don Louis, quel genre de gaminerie est-ce? Quelle raison impérieuse vous a poussé à vous enfuir habillé d'une manière aussi vulgaire?»

Le garçon avait les larmes aux yeux. Il était incapable de répondre. Le juge dit aux quatre domestiques de se calmer: il se chargerait de régler cette affaire. Il prit don Louis par la main, le conduisit dans un endroit plus discret et lui demanda pourquoi il était là.

Pendant que ces questions et d'autres étaient posées et que l'on y répondait, on entendit de grands cris à l'entrée de l'auberge. En fait, deux clients qui avaient passé la nuit là avaient remarqué que tout le monde était occupé à interroger les quatre voyageurs. Ils avaient donc essayé de partir sans payer ce qu'ils devaient, mais l'hôtelier, qui s'occupait plus de ses affaires que de celles des autres, les avait interceptés alors qu'ils passaient devant le portail. Il leur avait demandé de payer en utilisant des mots qui les avaient poussés à répondre avec leurs poings. Ils étaient en train de lui administrer une raclée, et le pauvre hôtelier criait au secours.

Sa femme et sa fille virent que la seule personne qui n'était pas occupée était don Quichotte. Comme il pouvait l'aider, la fille de l'hôtelier lui dit:

«Votre Seigneurie, Dieu vous demande d'aider mon pauvre papa car deux méchants messieurs sont en train de le dérouiller.»

«Charmante demoiselle», dit le chevalier avec phlegme, «ce n'est pas le bon moment pour me demander ce genre de chose parce que je ne peux pas me lancer dans une nouvelle aventure avant d'avoir mis fin à celle que j'ai promise de mener à bien. Cependant, je vous conseille fortement de dire à votre père de tenir bon. Il ne doit pas se rendre. Je vais demander à la princesse Guenon de Singesingeant de m'autoriser à le secourir. Si elle était d'accord, je ne manquerais pas de l'aider, bien sûr.»

«Pauvre de moi!», s'écria Maritornes, qui était juste à côté de lui. «Avant que vous ayez obtenu cette permission, mon maître sera dans l'autre monde.»

«Madame», répondit don Quichotte, «j'ai besoin de temps pour obtenir cette permission. Quand je l'aurai, il importera peu qu'il soit dans l'autre monde, car je le ferai libérer de cet endroit, même si on ne veut pas le laisser partir. Tout du moins, je me vengerai de ceux qui l'y auront envoyé d'une manière qui vous satisfera plus que moyennement.»

Il arrêta de parler et alla s'agenouiller devant Dorothée. Il supplia Sa Majesté, en utilisant le langage de la chevalier errante, de l'autoriser à aider le gardien de ce

château, qui était en grand danger. La princesse accéda à sa requête. Ensuite il saisit son bouclier et son épée et trottina jusqu'à la porte de l'auberge, où les deux clients étaient encore en train de tabasser l'hôtelier. Dès qu'il arriva, il s'arrêta net. Maritornes et l'hôtelière lui demandèrent pourquoi il hésitait. Elles le pressèrent d'aider leur maître et mari.

«J'hésite», dit don Quichotte, «parce que je n'ai pas le droit de me battre contre les écuyers, mais allez chercher Sancho, mon écuyer, car c'est lui qui doit vous aider et se venger sur eux.»

Voilà ce qui se passait à la porte de l'auberge, où les coups de poing et les coups de pied pleuvaient sur l'aubergiste. Maritornes, l'hôtelière et sa fille enrageaient de voir la lâcheté de don Quichotte et les souffrances de leur maître, père et mari.

Mais laissons-le là, car quelqu'un viendra le secourir. Si personne ne le fait, nous laisserons l'homme qui surestime sa force souffrir en silence afin que nous puissions reculer de cinquante pas pour entendre ce que don Louis dit au juge. Si je ne m'abuse, le magistrat demandait au jeune homme pourquoi il était venu à pied, habillé d'une manière aussi vulgaire. Saisissant le bras du juge, ce qui montrait bien qu'il était désespéré, et en pleurant toutes les larmes de son corps, le garçon dit:

«Cher monsieur, je veux juste dire que le jour où le ciel et nos voisins me permirent d'apercevoir Clara, votre fille et ma bien-aimée, elle prit possession de ma volonté. Mon véritable seigneur et père, auriez vous l'extrême amabilité de m'autoriser à me marier avec votre fille immédiatement? C'est pour son bien que j'ai mis ces vêtements et suis parti de la maison de mon père. Comme la flèche cherche le centre de la cible ou le marin, l'étoile polaire, je voulais la suivre dans tous les endroits où elle irait. Elle ne sait rien de plus de mes désirs que ce qu'elle a pu découvrir lorsque, plusieurs fois et de loin, elle me vit pleurer. Monsieur, vous savez que mes parents sont de riches aristocrates et que je suis leur unique héritier. Si ces avantages vous semblent suffisants, vous accepterez certainement que je devienne votre fils. Bien sûr, mon père pourrait ne pas aimer mon choix parce que ses vues sont différentes, mais le temps est plus fort que la volonté: il peut défaire et transformer les choses.»

Le garçon amoureux se tut. Le magistrat était déconcerté et surpris par la manière intelligente que don Louis avait choisie pour exprimer son point de vue et décrire sa situation insolite. Comme il ne savait pas quoi répondre, il lui dit de se calmer et de persuader ses domestiques de ne pas le ramener chez lui tout de suite. Ainsi, ils auraient du temps pour trouver la meilleure solution pour chacun. Don Louis insista pour lui baiser les mains; ses larmes tombèrent même dessus, ce qui aurait pu attendrir un cœur de pierre, et non pas seulement celui du magistrat. Comme c'était un homme intelligent, il savait que ce genre de mariage serait une aubaine pour sa fille. Toutefois, il préférait que le père de don Louis donne son accord, car il savait que ce dernier voulait conférer un titre de noblesse à son fils.

À ce moment-là, les deux clients avaient déjà fait la paix avec l'hôtelier. Le pouvoir de persuasion et les arguments pertinents de don Quichotte, plus que ses menaces, les avaient conduit à payer ce qu'ils devaient à l'aubergiste. Quant aux serviteurs de don Louis, ils attendaient la fin de son entretien avec le juge et sa décision. À cet instant précis, le diable, qui ne dort jamais, s'arrangea de façon à ce que le barbier à qui don Quichotte et Sancho avaient volé le casque de Mambrin et le harnais de son âne, arrivât à l'auberge. Pendant qu'il conduisait son âne à l'écurie, il aperçut Sancho

Panza, lequel était en train de rafistoler son bât. Dès qu'il le reconnut, il se jeta sur lui en disant:

«Ah, monseigneur la crapule, je t'ai retrouvé! Rends-moi mon plat à barbe, mon bât et toutes les autres choses que tu m'as volées.»

Cette attaque inattendue et ces insultes poussèrent Sancho à empoigner le bât et à donner des coups de poing au barbier avec sa main libre. Sa bouche se mit à saigner, mais il ne lâcha pas son butin: le bât. Lorsque les gens qui étaient dans l'auberge entendirent ses cris, ils se précipitèrent vers l'endroit où ils se battaient et où le barbier cria:

«Au nom du roi et de la justice, aidez-moi! Ce voleur de grand chemin a volé mes affaires et il essaie de me tuer!»

«Espèce de menteur!», rétorqua Sancho. «Je ne suis pas un voleur de grand chemin. Mon maître don Quichotte a pris ce butin tout à fait légalement.»

Le chevalier était à côté d'eux pendant que cela était en train de se passer. Il était heureux de voir que son écuyer attaquait et se défendait bien. Il se mit même à le regarder comme un homme vertueux. Aussi, il résolut de l'adouber dès que possible, car il croyait que Sancho servirait bien la chevalerie errante. Pendant ce temps, le barbier dit beaucoup de choses, y compris cela:

«Messieurs, comme la mort que Dieu m'a promise, ce bât est à moi. Je le connais comme si je l'avais mis au monde. Mon âne est dans l'étable: il ne me laissera pas mentir. Mettez-le-lui. S'il ne lui va pas, je vous autoriserai à me traiter de voyou. De plus, le jour où ils me l'ont volé, ils ont aussi pris un plat à barbe tout neuf, que je n'avais pas encore utilisé, et qui m'avait coûté un écu.»

Don Quichotte ne put pas s'empêcher de mettre son grain de sel. Il se mit entre les deux combattants, les sépara, ramassa le bât et le plaça par terre afin que tout le monde pût le voir jusqu'à ce que la vérité fût dévoilée. Il dit:

«Messeigneurs, ce brave écuyer se trompe, car il croit que cet objet n'est pas, n'était pas, et ne sera jamais le casque de Mambrin, un trophée que j'ai légalement gagné lors d'une guerre juste! Quant au bât, ça ne me concerne pas, mais je peux vous assurer que Sancho, mon écuyer, m'avait demandé la permission d'enlever les harnachements du cheval de cette poule mouillée. Je la lui avait donnée. Il les avait donc pris. En ce qui concerne la transformation du harnais et de la selle en bât, je ne peux que vous donner l'explication habituelle: ces métamorphoses arrivent souvent dans le monde de la chevalerie. Afin de le prouver, j'ai besoin du casque que ce brave homme prend pour un plat à barbe. Sancho, mon fils, va le chercher.»

«Mon Dieu!», s'exclama l'écuyer. «Est-ce la seule preuve disponible? Le casque du *Mont Brun* est autant un plat à barbe que le harnais de ce brave homme est un bât.»

«Fais ce que je te demande», dit don Quichotte, «car tout dans ce château n'est pas ensorcelé.»

Sancho alla chercher le récipient. Dès que don Quichotte le vit, il l'empoigna et dit:

«Messieurs, cet écuyer prétend que ceci est un plat à barbe et non le casque dont je vous ai parlé. Je jure par les lois de la chevalerie auxquelles j'obéis que ce casque est le même que celui que je lui ai pris et que je n'ai rien enlevé, ni rajouté.»

«Ça c'est bien vrai», interrompit Sancho, «car depuis que mon maître l'a gagné jusqu'à maintenant, il ne l'a porté que lors d'une seule bataille; c'était quand il a délivré

ces malheureux galériens. S'il n'avait pas porté ce plat-casque, il aurait passé un mauvais quart d'heure, car ils le lapidèrent.»

CHAPITRE XLV.

Plus d'explications sur le bât et le casque de Mambrin,
ainsi que d'autres aventures vraies.

«Alors, messieurs, que pensez-vous de ce que ces personnes de qualité disent?», demanda le barbier. «Ils s'obstinent à dire que ceci n'est pas un plat à barbe, mais un casque.»

«Si un chevalier disait le contraire», insista don Quichotte, «je lui dirais qu'il ment. Si c'était un écuyer qui le disait, je le traiterais de menteur et d'escroc.»

Notre barbier, qui avait assisté à la bagarre et connaissant bien la folie de don Quichotte, décida de soutenir ses idées saugrenues afin de pousser la plaisanterie plus loin et faire rire tout le monde. Il dit à l'autre barbier:

«Monsieur le barbier, ou qui que vous soyez, sachez que je suis également barbier et que j'ai mon certificat professionnel depuis plus de vingt ans. Je connais parfaitement tous les instruments utilisés par les barbiers. De plus, dans ma jeunesse, j'ai été soldat pendant un certain temps. Je sais donc ce qu'est un casque, un morion, une salade, et d'autres choses relatives à la milice et à l'armement. En dépit des apparences et vu que je suis intelligent, je déclare que le casque que ce brave homme tient dans la main est aussi loin d'être un plat à barbe de barbier que le blanc est loin du noir et que la vérité est loin du mensonge. Je déclare aussi que ce casque n'est pas une salade.»

«Bien sûr que non», s'écria don Quichotte, «car il manque une moitié, c'est-à-dire la visière.»

«C'est vrai», dit le curé, qui avait compris ce que son ami voulait faire.

Cardénio et don Fernand et ses compagnons confirmèrent ces informations. Si le juge ne s'était pas autant préoccupé de l'affaire concernant don Louis, il les aurait également aidés, mais il était tellement préoccupé qu'il ne pouvait pas prendre part à cette plaisanterie.

«Mon Dieu!», s'écria le barbier qui était taquiné. «Tant d'honnêtes gens ne peuvent pas dire que ceci n'est pas un plat à barbe, mais un casque! Voilà de quoi étonner toute une université, si savants que soient ses professeurs. Ça suffit! Si ce récipient est un casque, alors ce bât doit être le harnachement d'un cheval, comme ce monsieur vient de le dire.»

«Je trouve que ça ressemble à un bât», admit don Quichotte, «mais, comme je l'ai dit, je ne me mêlerai pas de cela.»

«C'est à Don Quichotte», dit le curé, «de déterminer si ce bât est un harnachement, car nous nous fions à son jugement en matière de chevalerie.»

«Messieurs», dit don Quichotte, «tant de choses étranges se sont passées dans ce château durant mes deux séjours que je ne me hasarderai pas à dire quoi que ce soit sur son contenu. La première fois, un More ensorcelé m'embêta énormément et Sancho se disputa avec certains de ses amis. De plus, hier soir, je suis resté pendu par ce bras presque pendant deux heures, sans savoir ni pourquoi ni comment je me trouvais dans une situation aussi difficile. Par conséquent, ce désordre m'empêche de donner mon

avis, et cela d'autant plus que je ne veux pas être partial. Néanmoins, j'ai déjà exprimé mon opinion sur le casque qui n'est pas un plat à barbe. Quant à savoir si cela est un bât ou un harnachement de cheval, je ne m'aventurerai pas à donner une réponse définitive. Comme vous n'avez pas été armés chevaliers comme moi, je crois que cet endroit ne vous déconcertera pas. Vos esprits libres vous permettront de percevoir les choses qui sont dans ce château comme elles sont en réalité, et non comme elles me paraissent.»

«Les arguments de don Quichotte sont intelligents», dit don Fernand; «c'est à nous de décider. Afin que notre décision soit plus légitime, nous allons voter. Ensuite, j'annoncerai les résultats, sans tricher.»

Ceux qui savaient que don Quichotte était fou éclatèrent de rire. Les autres considéraient que cela était totalement absurde. C'était l'opinion de don Louis, de ses quatre domestiques et des trois voyageurs qui venaient d'arriver à l'auberge, et qui semblaient être des agents de la Sainte-Hermandad, ce qu'ils étaient, d'ailleurs.

Le barbier était plus désespéré qu'eux, car le plat à barbe était devenu, devant ses yeux, le casque de Mambrin. Il pensait que son bât se transformerait très certainement en un somptueux caparaçon. Les autres riaient parce que don Fernand recueillaient les opinions en murmurant à l'oreille de chacun d'eux pour leur demander si ce trésor, à propos duquel on s'était tant disputé, était un bât ou un harnachement de cheval. Après avoir recueilli les votes de tous ceux qui connaissaient don Quichotte, il dit à haute voix:

«À vrai dire, mon chère monsieur, je suis vraiment fatigué de recueillir toutes ces opinions, car tous les gens qui m'ont répondu m'ont dit qu'il était stupide de dire que c'est un bât d'âne puisque c'est le caparaçon d'un cheval, d'un cheval de race, peut-être. Aussi, il faudra que vous soyez patient car, en dépit de vous et de votre âne, ceci est un caparaçon et non un bât. Vos arguments ne tiennent donc pas la route!»

«Je jure devant Dieu», s'écria le pauvre barbier, «que vous vous trompez tous. Mon âme *paraîtra* devant Dieu lorsque ce bât *me paraîtra être* un harnachement; les gens riches soudoient toujours... mais je ne dirai rien de plus. Vous savez, je ne suis pas ivre, car je n'ai pas mangé mon petit-déjeuner, ce qui n'est pas un péché.»

Les remarques stupides du barbiers ne soulevèrent pas moins l'hilarité que les arguments absurdes de don Quichotte, lequel dit:

«Alors, c'est tout. Chaque personne devrait prendre ses affaires maintenant.»

Un des quatre domestiques de don Louis dit:

«À moins que cela ne soit une plaisanterie, je n'arrive pas à croire que des homme intelligents comme vous, ou plutôt certains d'entre vous, osent dire et affirmer que ces objets ne sont ni un bât ni un plat à barbe. De plus, vos affirmations me portent à croire qu'il y a anguille sous roche, car vous reconnaissez l'existence d'un fait contraire à ce que la vérité et l'expérience démontrent.» En regardant autour de lui, il ajouta: «Je jure que personne au monde n'arrivera à me faire croire que ces objets ne sont ni un plat à barbe de barbier ni un bât d'âne.»

«Ce pourrait être un bât d'ânesse», interrompit le curé.

«Peu importe!», interjeta le domestique. «Là n'est pas la question! Le problème est de savoir si cette chose, comme ces messieurs le disent, est un bât ou non.»

Dès qu'il entendit cela, un des officiers qui étaient entrés dans l'auberge et avaient assisté à la dispute cria méchamment:

«Aussi vrai que mon père est mon père, ce machin est un bât. Celui qui dit le contraire doit être complètement bourré.»

«Vous mentez comme un *méchant méchant*», répondit don Quichotte.

Il leva la lance qu'il tenait toujours dans la main droite et la fit tomber sur la tête de l'officier. S'il n'avait pas esquivé le coup, il serait tombé par terre. La lance se brisa en touchant le sol. Lorsque les autres gendarmes virent leur collègue se faire agresser de la sorte, ils crièrent afin qu'un autre membre de la Sainte-Hermandad puisse venir les aider.

L'hôtelier, qui était membre de la confrérie, courut chercher sa verge et son épée. Ensuite il se mit à côté des se confrères. Les domestiques de don Louis entourèrent leur maître afin de l'empêcher de s'enfuir. Ce désordre poussa le barbier à empoigner son bât; Sancho fit la même choses. Don Quichotte dégaina son épée et fondit sur les officiers. Don Louis criait à ses valets de le laisser et d'aller secourir don Quichotte, don Fernand et Cardénio, lesquels lui donnaient un coup de main. Le curé hurlait; l'hôtelière vociférait; sa fille soupirait; Maritornes pleurait. Dorothée était abasourdie; Luscinde était pensive; mademoiselle Clara s'était évanouie. Le barbier frappait Sancho; Sancho lui filait des torgnoles. Lorsqu'un des serviteurs de don Louis le saisit par le bras pour l'empêcher de s'échapper, il lui donna un coup de poing; sa bouche se mit à saigner. Le juge alla l'aider. Don Fernand donnait de grands coups de pieds à un gendarme. L'hôtelier cria pour qu'un autre membre de la Sainte-Hermandad vienne les aider! L'auberge était remplie de pleurs, de cris, de hurlements, de confusion, de peur, de surprises, de chagrins, de coups d'épée, de gifles, de torgnoles, de coups de pied et de sang. Ce chaos impressionna don Quichotte: il crut qu'il était au milieu du camp où la dispute d'Agramant avait eu lieu. D'une voix de tonnerre qui fit trembler les murs de l'auberge, il dit:

«Stooooooooooooop! Ne bougez-plus! Calmez-vous et écoutez-moi, si vous voulez rester en vie!»

Tout le monde s'arrêta. Il poursuivit de la sorte:

«Messieurs, je vous ai dit que ce château est enchanté. Beaucoup de démons vivent ici. Ne comprenez-vous donc pas que la dispute d'Agramant a été transférée ici et rejouée devant vous? Ici ils combattent pour l'épée, là pour le cheval, de ce côté pour l'aigle, de celui-ci pour le casque. Nous nous battons et nous ne voulons pas nous entendre. Monsieur le juge, monsieur le curé, que l'un de vous joue le rôle du roi Agramant, et l'autre, celui du roi Neveu; faisons la paix maintenant. Les personnes de qualité qui sont ici ne doivent pas s'entretuer à cause de broutilles.»

Les gendarmes, qui ne comprenaient pas ce que disait don Quichotte et étaient malmenés par don Fernand, Cardénio et leurs compagnons, ne voulaient pas se calmer. Le barbier voulait bien le faire parce que sa barbe et son bât avaient été endommagés durant la bataille. Quant à Sancho, il obéit servilement à son maître, comme un bon serviteur. Les quatre domestiques de don Louis étaient calmes, voyant le peu qu' ils avaient gagné en ne l'étant pas. Seul l'hôtelier insista pour que l'on punisse l'insolence de ce détraqué, car il n'arrêtait pas de semer le chaos dans l'auberge. Finalement, le désordre diminua: dans l'imagination de don Quichotte, le bât continuerait à être un caparaçon jusqu'au jour du jugement dernier, le plat à barbe, un casque, et l'auberge, un château.

Ils se calmèrent tous parce que le prêtre et le juges les persuadèrent de faire la paix. Les domestiques de don Louis insistèrent pour qu'il les suivent immédiatement. Pendant qu'ils parlementaient, le magistrat avisa don Fernand, Cardénio et le curé de ce que don Louis lui avait dit et de ce qu'il fallait faire dans ce genre de situation. Finalement, on autorisa don Fernand à révéler son identité aux domestiques de don Louis et à leur dire qu'il voulait que le jeune homme l'accompagne en Andalousie, où son frère le marquis le recevrait en grande pompe, car il était clair que don Louis ne pourrait pas retourner chez son père si on le cassait en petit morceaux. Quand les quatre domestiques réalisèrent que don Fernand était un notable et que don Louis avait d'autres projets, ils décidèrent que trois d'entre eux retourneraient chez le père du jeune homme pour lui raconter ce qui était arrivé à son fils. L'autre resterait avec don Louis et ne partirait pas avant que les autres ne revinssent ou qu'il n'apprît ce que son maître avait décidé.

Le prestige d'Agramant et la sagesse du roi Neveu réglèrent ce problème. Cependant, l'ennemi de la paix et de la concorde comprit qu'on l'avait rabaissé et moqué et qu'il n'avait pas tellement tiré profit du désordre qu'ils avaient subi à cause de lui. Aussi, il résolut de tenter sa chance encore une fois en provoquant plus de désordre et de disputes.

Les officiers s'étaient calmés quand il avait découvert le statut social des gens contre lesquels ils se battaient. Ils avaient décidé d'arrêter de se battre parce qu'ils pensaient que, quoi qu'il arrivât, ils n'en retireraient rien de bon. Néanmoins, l'homme qui avait reçu les coups de poing et les coups de pied donnés par don Fernand se rappela par hasard que, parmi les mandats qu'il avait avec lui pour pouvoir arrêter certains délinquants, il y en avait un qui concernait don Quichotte. Comme Sancho le craignait, la Sainte-Hermandad avait l'ordre de le capturer parce qu'il avait libéré des galériens.

Par conséquent, il voulut vérifier si le signalement donné dans le mandat d'arrêt correspondait aux caractéristiques physiques du chevalier. Il tira de sa poche intérieure un parchemin et trouva le passage qu'il cherchait. Il se mit à lire lentement parce qu' il ne savait pas très bien lire. Il s'arrêtait à chaque mot pour regarder don Quichotte et comparer le signalement du mandat avec le visage du chevalier. Il découvrit que cet homme était bien la personne décrite dans le document. Aussi, il prit le mandat de la main gauche, et, avec sa main droite, il empoigna le col de la chemise de don Quichotte avec une telle violence que le chevalier pouvait à peine respirer. Il cria:

«Membres de la Sainte-Hermandad, venez ici et lisez ce mandat d'arrêt. Vous verrez que je ne me trompe pas: ce voleur de grand chemin doit être arrêté.»

Le curé prit le parchemin et vit que ce que disait l'officier était vrai et que les caractéristiques physiques de don Quichotte étaient décrites dans le document. Le chevalier explosa parce qu'il était malmené par ce méchant clochard. Il fit craquer ses os et empoigna de toutes ses forces la gorge du gendarme. Si ses collègues ne l'avaient pas secouru, il serait mort avant que le chevalier ne le relâche. L'hôtelier, qui était obligé d'aider tous les membres de la confrérie, se précipita sur lui. L'hôtelière vit que son mari était encore en train de se battre. Aussi, elle se mit à hurler. Sa fille et Maritornes accoururent en suppliant le ciel et tous les gens qui étaient dans l'auberge de leur porter secours. En voyant cela, Sancho s'écria:

«Mon Dieu! Mon maître à raison à propos de ce château: il est ensorcelé et le désordre y règne!»

Don Fernand sépara l'officier de don Quichotte. Ils acceptèrent de se lâcher alors que l'un tirait sur un col et que l'autre étranglait une gorge. Cependant, les gendarmes continuaient à se dire qu'il fallait capturer le chevalier, car le roi et la Sainte-Hermandad voulaient que ce truand, que ce voleur de grand chemin, aille en prison. Don Quichotte sourit en entendant ces propos. Il dit calmement:

«Approchez, misérables roturiers. Un homme qui brise des chaînes, libère des esclaves, aide les pauvres, relève ceux qui sont tombés et secourt les nécessiteux n'est pas un voleur de grand chemin. Ignoble populace, du fait de votre stupidité, vous ne méritez pas d'entendre Dieu dire que la chevalerie errante est impressionnante et que vous n'êtes que des pécheurs ignorants, car vous ne respecter ni l'ombre ni la présence des chevaliers errant. Venez ici. Vous êtes une *troupe* de voleurs, une *troupe de troupiers* possédant la licence de la Sainte-Hermandad. Dites-moi, quel est l'imbécile qui a signé le mandat qui vous autorise à arrêter cet important chevalier? Ignore-t-il que les chevaliers errants sont *au-dessus de tout soupçon* et donc que ce sont des *hors-la-loi au-dessus de la loi*? Leurs épées sont leurs lois; leurs décisions sont leurs constitutions; leurs désirs sont leurs décrets. Qui est l'imbécile qui ignore qu'aucune lettre de noblesse n'accorde autant d'exemptions et de privilèges que ceux qu'un chevalier errant acquiert le jour où il est adoubé et jure de consacrer sa vie à cette tâche exigeante? Quel chevalier errant a déjà payé la taille, la gabelle, les aides, le centième denier, les péages et les frais de port? Paient-ils les vêtements créés par leur tailleur? Est-ce que les seigneurs qui les logent dans leurs châteaux leur demandent de partager les dépenses? Les rois les invitent à dîner. Les demoiselles les aiment et leur obéissent. Finalement, aucun chevalier errant n'a refusé, ne refuse, ne refusera de donner quatre cents coups à quatre cents officiers écervelés de la Sainte-Hermandad.»

CHAPITRE XLVI.

L'aventure extraordinaire des officiers
de la Sainte-Hermandad et la grande cruauté
de notre bon ami don Quichotte.

Pendant que don Quichotte parlait, le curé essayait de faire comprendre aux officiers que don Quichotte n'avait pas toute sa tête, comme ils pouvaient le déduire de ce qu'il disait et faisait. Aussi, il leur conseilla de lâcher l'affaire, car s'ils l'arrêtaient et l'emmenaient, ils seraient forcés de le libérer puisqu'il était fou. L'homme au mandat répondit qu'il n'avait pas à déterminer si don Quichotte était fou ou non; il devait juste obéir aux ordres de ses supérieurs. Un fois qu'il l'aurait arrêté, ils pourraient bien le relâcher trois cents fois s'ils le voulaient.

«Néanmoins», dit le curé, «ce n'est pas cette fois-ci que vous allez l'emmener, car je suis sûr qu'il ne va pas se rendre.»

En fait, le curé fut tellement persuasif et don Quichotte fit tellement de choses stupides que les officiers auraient été plus fous que lui s'ils n'avaient pas admis qu'il était totalement cinglé. Ils décidèrent donc de se calmer et même de réconcilier le barbier avec Sancho Panza, lesquels se disputaient toujours. En tant qu'officiers de

police judiciaire, ils réglèrent le différend d'une manière qui satisfit au moins en partie les deux plaignants puisqu'ils échangèrent les bâts, mais non les sangles, ni les têtières. En ce qui concerne le casque de Mambrin, le curé, en cachette de don Quichotte, donna discrètement huit réaux pour avoir ce plat à barbe. Le barbier lui délivra un récépissé stipulant qu'il renonçait à le poursuivre en justice pour tromperie sur la marchandise, amen!

Ces deux différends, qui étaient les plus importants, ayant été arbitrés, les serviteurs de don Louis durent décider si trois d'entre eux rentreraient chez leur maître pendant que l'autre accompagnerait le jeune homme où don Fernand voudrait bien l'emmener. Comme le hasard avait commencé à résoudre les problèmes et à favoriser les amoureux et les personnes courageuses de l'auberge, il voulut que tout se terminât bien. Aussi, les serviteurs de don Louis accédèrent à ses demandes, ce qui réjouit mademoiselle Clara: son visage rayonnait de bonheur.

Zoraïda, qui ne comprenait pas tout à fait ce qui se passait, avait des sautes d'humeur parce qu'elle était influencée par les expressions faciales des autres, spécialement celles de son espagnol adoré, qu'elle ne quittait pas des yeux, car son âme était enchaînée à la sienne. L'hôtelier, qui avait remarqué que le prêtre avait donné de l'argent au barbier, demanda à don Quichotte de l'indemniser de la perte de ses outres et de son vin. Il jura que ni Rossinante ni l'âne de Sancho ne sortiraient de l'auberge avant qu'il n'eût tout payé, jusqu'au dernier centime. Le curé le rassura et don Fernand paya la facture; le juge avait gentiment proposé de faire la même chose. Ils étaient tous calmes maintenant; l'auberge ne ressemblait plus au camp d'Agramant, comme don Quichotte l'avait dit. En fait, l'endroit était aussi calme que l'empire romain sous le règne d'Auguste. Aussi, il acceptèrent de remercier le religieux de son éloquence et de ses bons offices, et don Fernand, de son incomparable générosité.

Comme don Quichotte était libre et ne participait pas à un débat houleux dont lui ou son écuyer était l'instigateur, il lui sembla qu'il était temps de poursuivre son voyage et de mettre fin à cette grande aventure qui avait conduit ces gens à l'appeler et à le choisir. Aussi, il résolut de s'agenouiller devant Dorothée, qui ne voulut pas le laisser parler avant qu'il ne se fût relevé. Il lui obéit et lui dit:

«Charmante dame, on raconte que la diligence est la mère de la chance. L'expérience a montré, dans de nombreuses situations difficiles, que le zèle du protagoniste le conduit toujours à résoudre les problèmes. Cela est encore plus vrai dans le domaine de la guerre, lorsque la rapidité déjoue les desseins de l'ennemi et remporte la victoire avant même qu'il ne soit passé à l'attaque. Ô noble dame respectable, je dis cela parce qu'il me semble que notre présence dans ce château n'est plus d'aucune utilité. Elle pourrait même se révéler dangereuse, comme on le découvrira peut-être un jour. Voyez-vous, certains espions discrets et efficaces ont peut-être dit à votre ennemi le géant que je suis sur le point de l'attaquer. Il a eu le temps de *fortifier* une imprenable *forteresse* que ni mes efforts ni mon bras infatigable ne pourront conquérir. Chère madame, comme je l'ai dit, déjouons donc ses desseins et partons, car Votre Altesse Royale n'aurait pas de *chance* si je *tentais ma chance* en attaquant son ennemi.»

Le chevalier se tut. Il attendit sagement la réponse de la jolie princesse. En adoptant un style aristocratique qui correspondait bien au comportement de don Quichotte, elle lui répondit en ces termes:

«Monseigneur, je vous remercie de me faire part de votre désir de m'aider dans mon grand malheur. Puisque vous êtes un véritable chevalier errant, vous vous devez de secourir les orphelins et les nécessiteux. Plaise à Dieu que notre vœu commun soit exaucé pour que vous confessiez qu'il y a des femmes reconnaissantes dans le monde. Par conséquent, partons tout de suite, car votre volonté répond à la mienne. Conduisez-moi où vous voulez: la dame qui vous demanda autrefois de la protéger et de l'aider à recouvrer son royaume ne peux pas s'opposer au dessein d'un homme sage.»

«Qu'il en soit ainsi!», s'écria don Quichotte. «Puisque vous vous abaisser, je ne veux pas rater l'occasion de vous relever et de vous asseoir sur votre trône ancestral. Partons maintenant, car, comme on dit, j'ai envie de prendre la route parce que le danger se cacher derrière le retard. Puisque le ciel n'a pu donner naissance, ni l'enfer voir, un être capable de me faire peur, selle Rossinante, Sancho, et harnache ton âne et le destrier de la reine. Prenons congé du châtelain et de ces personnes de qualité, et quittons ces lieux au plus vite.»

Sancho, qui avait vu toute la scène, s'écria, en hochant la tête:

«Monsieur, Monsieur, il y a anguille sous roche! Ces villageois me semblent bien malhonnêtes.»

«Espèce de gros plouc, quelle chose louche pourrait-il y avoir dans n'importe quel village ou dans toutes les villes qui pourrait véritablement me tromper?»

«Vous êtes en train de vous mettre en colère», répondit Sancho. «Aussi, je vais me taire, ce qui m'empêchera de vous révéler ce qu'un bon serviteur comme moi devrait révéler à son maître.»

«Tu peux dire ce que tu veux», rétorqua don Quichotte, «pourvu que tu n'essaies pas de me faire peur. Tu es naturellement peureux, et je veux continuer à être intrépide.»

«Mon Dieu!», s'exclama Sancho. «Vous êtes complètement à côté de la plaque! Je suis absolument certain que la dame qui prétend être la reine du grand royaume de Singesingeant n'est pas plus reine que ma mère. Si elle était ce qu'elle dit, elle n'oserait jamais embrasser discrètement un homme qui se trouve ici.»

Dorothée rougit, car son époux don Fernand, quand les autres ne regardaient pas, avait bien réclamé avec ses lèvres une partie de la récompense que son affection méritait. Sancho l'avait prise sur le fait; il lui semblait que c'était plus là la conduite d'une courtisane que celle d'une grande reine avec beaucoup de pouvoir politique. Dorothée ne put ou ne voulut pas répondre aux insinuations de Sancho. Alors il continua ainsi:

«Monsieur, nous avons beaucoup voyagé et nous nous sommes trouvés dans des situations difficiles. Aussi, comme le petit rigolo qui loge dans cette auberge va nous priver du fruit de notre travail, je n'ai pas besoin de me dépêcher de seller Rossinante, ni de bâter l'âne, ni de préparer le destrier. En fait, nous devrions rester ici: tout le monde s'occuperait de ses affaires pendant que nous dînerions.»

Lorsque don Quichotte entendit les remarques de son écuyer, il se mit en colère. Le fusillant du regard et le maudissant, il dit en bégayant:

«Espèce de méchant méchant, de loup solitaire, de porc, d'ignorant, de bègue, de pipelet, de petit malin, de calomniateur, de mauvaise langue! Comment oses-tu dire de telles choses en ma présence et celle de ces dames distinguées? Comment oses-tu laisser entrer dans ta tête folle de tels mensonges et suppositions? Laisse-moi tranquille,

monstre, menteur, escroc, méchant, démon, idiot, ennemi du respect dû aux altesses royales! Va-t'en. Si tu apparaissais devant moi une nouvelle fois, j'exploserais.»

En disant cela, il fronça les sourcils, enfla les joues, regarda autour de lui, frappa rageusement le sol du pied droit, car il était très en colère. Les paroles et gestes menaçants de don Quichotte effrayèrent tellement Sancho qu'il aurait voulu qu'à cet instant-là la terre s'ouvrît sous ses pieds pour l'engloutir. Il ne savait pas quoi faire. Aussi, afin d'échapper à la fureur de son maître, il se retourna et s'en alla. La perspicace Dorothée, qui avait compris que don Quichotte était fou, essaya de le calmer en lui disant:

«Monsieur le chevalier Quifaitlatronche, ne faites pas attention aux imbécillités de votre écuyer. Quelque chose l'a peut-être poussé à dire cela. Comme il est intelligent et a une conscience chrétienne, nous sommes certains qu'il n'essaie pas de ternir la réputation de quelqu'un. Monsieur, selon vous, tout dans ce château arrive par enchantement. Par conséquent, nous pouvons en déduire que c'est la sorcellerie qui a obligé Sancho à voir ce qu'il dit avoir vu, et qui me porte préjudice.»

«Votre Majesté, vous avez totalement raison!», s'écria don Quichotte. «Sancho, ce pécheur, a vu une chose maléfique apparaître devant lui. C'était un tour de magie puisqu'il vit une chose qui n'existait pas. Cet idiot au grand coeur n'oserait pas casser du sucre sur le dos de quelqu'un.»

«Dans ce cas, messire Quichotte», dit don Fernand, «vous devriez le pardonner, brûler votre bulle d'excommunication et revenir au moment qui précède ces hallucinations qui le privèrent de ses sens.»

Le chevalier accepta. Le curé alla chercher Sancho, lequel revint tout penaud. Il s'agenouilla devant son maître, lui baisa la main, et fut pardonné. Le chevalier lui dit:

«Maintenant, Sancho, mon fils, tu réalises que ce que je t'ai dit est vrai: tout dans ce château est enchanté.»

«Je vous crois», dit Sancho, «mais ce qui arriva avec la couverture ne relève pas de la sorcellerie.»

«Bien sûr que si», répliqua don Quichotte. «Tu vois, si tu avais été malmené par des mortels, je me serais vengé sur eux. Je n'ai pas pu et ne peux toujours pas le faire parce que tes agresseurs étaient ensorcelés.»

Tout le monde voulut savoir ce qui s'était passé avec la couverture. L'hôtelier décrivit le vol de Sancho dans les moindres détails, ce qui les fit beaucoup rire. L'écuyer se serait fâché si son maître ne l'avait pas assuré de nouveau que cela était de la sorcellerie. Néanmoins, Sancho n'était pas si stupide. Il était convaincu qu'il avait été secoué dans une couverture par des humains, et non par des fantômes, comme le croyait et l'affirmait son maître.

Ces personnes distinguées étaient déjà restées deux jours à l'auberge. Il leur sembla qu'il était temps de partir. Ni Dorothée ni don Fernand ne voulaient prendre la peine d'accompagner don Quichotte jusqu'à son village; ils déclarèrent qu'ils devaient libérer la patrie de la reine Guenon de Singesingeant. Le curé et le barbier résolurent de l'y conduire afin qu'un médecin pût traiter sa folie. Aussi, avec un éleveur qui passait par là, ils élaborèrent un plan. Tout d'abord, avec des bâtons se croisant en diagonale, ils fabriqueraient une sorte de cage qui serait assez grande pour le contenir. Ensuite, don Fernand, ses amis, les serviteurs de don Louis, les gendarmes et l'aubergiste, tous

commandés par le curé, couvriraient leurs visages et se déguiseraient d'une manière ou d'une autre afin que don Quichotte ne les reconnaissent pas.

Quand ils eurent fait cela, ils entrèrent, sans faire aucun bruit, dans la chambre où il se remettait de ses émotions en dormant. Il ne pensait pas qu'une telle chose arriverait: ils s'approchèrent de lui, le saisirent fermement et lui attachèrent les mains et les pieds en serrant fort. Lorsqu'il se réveilla en sursautant, il ne put ni remuer ni faire autre chose. Ces drôles de visages l'étonnèrent. Son esprit inquiet et déséquilibré crut que toutes ces silhouettes étaient des spectres qui vivaient dans ce château enchanté et que, sans nul doute, il avait été ensorcelé puisqu'il ne pouvait ni bouger ni se défendre. Ce que le curé avait planifié était arrivé.

Seul Sancho ne participait pas à cette mascarade. Bien qu'il fût presque aussi fou que son maître, il reconnut ces silhouettes déformées, mais il n'osa pas parler avant qu'il ne vît le résultat de cette attaque et de cette capture. Le chevalier était également silencieux, car il attendait la fin de cette mésaventure. En fait, ils apportèrent la cage, l'enfermèrent dedans et clouèrent si bien les barreaux qu'il ne pouvait pas s'échapper.

Alors qu'ils levaient la cage et sortaient de la chambre, on entendit une voix impressionnante. Ce n'était pas celle du barbier au bât, mais celle de l'autre barbier, qui déclamait ceci:

«Ô chevalier Quifaitlatronche, ne te tourmente pas pour cette cage. Ils l'utilisent pour que tu puisses terminer plus rapidement la tâche que tu as si courageusement entreprise. Cela arrivera lorsque le lion *maculé* et furieux copulera avec la colombe *immaculée* du Toboso. Tout d'abord, leurs têtes fières devront saluer le doux joug du mariage. Cette union extraordinaire conduira le soleil à accueillir les intrépides chatons qui se cabreront comme leur courageux père. Cela arrivera avant que le poursuivant de la nymphe fugitive n'ait rendu deux fois visite aux étoiles scintillantes lors de sa course rapide et naturelle. Et toi, ô le plus noble et le plus obéissant écuyer qui eut jamais d'épée à la ceinture, de moustache sur le visage, et de sens de l'odorat dans les narines, ne te lamente pas parce que le modèle de la chevalerie errante est enlevé devant tes yeux, car bientôt le Créateur s'arrangera pour que tu sois promu à un poste si important que tu ne pourras plus te reconnaître. Les promesses de ton maître se réaliseront enfin. Je peux t'assure que la sage Grossementeuse paiera tes gages, comme tu le verras bientôt. Suis donc ce chevalier vaillant et enchanté, car tu dois atteindre ta destination. Comme je n'ai pas le droit d'en dire plus, Dieu te guidera. Maintenant, je dois retourner dans un endroit que je connais.»

En terminant cette prophétie, le barbier éleva et baissa la voix, ce qui produisit une atmosphère si impressionnante que ceux qui savaient que tout cela n'était qu'une blague crurent presque que ce qu'ils venaient d'entendre était vrai.

La tristesse de Don Quichotte s'atténua grâce à la prophétie, car il comprit qu'il se marierait avec sa chère Dulcinée du Toboso. Elle donnerait naissance à des chatons, c'est-à-dire ses enfants, pour la gloire éternelle de la Manche. Comme il croyait à tout cela, il soupira profondément et dit d'une voix forte:

«Ô toi, qui que tu sois, qui m'a prédit que je serai tellement heureux, je te supplie de demander au sage magicien qui est mon protecteur de ne pas me laisser mourir dans la prison où l'on me conduit avant que ces promesses réjouissantes et extraordinaires ne se réalisent. Si cela arrivait, je regarderais mes souffrances dans cette cellule comme une glorieuse réussite, les chaînes à mes pieds, comme un vrai bonheur,

et la paillasse qui ressemble à un champ de bataille, comme un lit nuptial doux et réjouissant. Quant à l'aide que mon écuyer m'apporte, je veux juste dire que je dépends de sa gentillesse et de sa bonne conduite. Il ne m'abandonnera jamais, car si la malchance m'empêchait de lui donner l'île ou un fief équivalent que je lui ai promis, au moins ses gages seraient payés. Dans mon testament, qui est déjà fait, j'ai décrit ce qu'il devait recevoir, non en rapport de ses nombreux et loyaux services, mais suivant mes moyens.»

Sancho Panza s'inclina très respectueusement et baisa les deux mains de son maître: comme elles étaient attachées ensemble, il lui était impossible de n'en baiser qu'une.

Ensuite les fantômes prirent la cage et la chargèrent sur le chariot à bœufs.

CHAPITRE XLVII.

L'étrange manière dont fut ensorcelé
don Quichotte de la Manche,
avec d'autres événements remarquables.

Lorsque don Quichotte vit qu'il était dans une cage qui avaient été chargée sur une charrette, il dit:

«J'ai lu beaucoup d'histoires qui font autorité en matière de chevalerie errante, mais jamais je n'ai lu, ni vu, ni entendu dire que des chevaliers ensorcelés avaient été transportés de cette manière et aussi lentement que ce que ces animaux sont capables de garantir. En fait, on les fait toujours voyager dans les airs, à la vitesse de l'éclair, enveloppés dans un nuage noir, ou debout sur un char de feu, ou assis sur un hippogriffe ou un autre animal du même genre. Quelle horreur! On me transporte sur un char à bœufs! Peu importe; peut-être que la chevalerie et la magie d'aujourd'hui sont différentes de ce qu'elles étaient autrefois. Comme je suis nouveau chevalier et le premier à ressusciter le métier oublié de chevalier errant, on a peut-être inventé d'autres sortes de sortilèges et d'autre manières de transporter les gens ensorcelés. Sancho, mon fils, qu'en penses-tu?

«Je n'en pense pas grand-chose», répondit Sancho. «Bien que je n'aie pas lu tous les livres que vous avez lus, j'oserais jurer et affirmer que toutes ces apparitions ne sont *pas très orthodoxes*.»

«*Pas très orthodoxes*!», s'écria don Quichotte. «Elle ne peuvent pas l'être puisqu'elles ne sont *pas très catholiques*: ces démons ont mis des linceuls afin de me faire subir cela et de me mettre dans cet état. Juge par toi-même. Touche-les; tripote-les; tu verras qu'ils n'ont pas de corps; ce n'est que de l'air; ce sont des fantômes!»

«Mon Dieu!», répondit Sancho. «Je viens juste de les toucher! Ce diable qui fait le singe est grassouillet et a des caractéristiques bien différentes de celles qu'ont les démons dont on m'a parlé. On raconte qu'ils sentent tous le soufre ou qu'ils sentent mauvais, mais celui-ci s'est aspergé d'ambre gris: il cocotte à une demi-lieue!»

Il parlait de don Fernand, qui, en tant que noble, mettait de l'ambre gris, comme l'écuyer l'avait mentionné.

«Sancho, mon ami, ce n'est pas surprenant», dit don Quichotte, «car les démons sont rusés. Bien que quelque chose parfume l'air qui est autour d'eux, eux-mêmes ne

sentent rien parce que ce sont des esprits. Lorsqu'ils ont une odeur, ils ne sentent pas bon: ils puent… la merde! En fait, où qu'ils soient, ils portent l'enfer sur leurs épaules et ne peuvent jamais apaiser leurs tourments. Comme une bonne odeur fait plaisir et rend heureux, ils ne peuvent absolument pas sentir bon. Aussi, si tu crois que le démon dont tu parles sent l'ambre, c'est que tu te trompes ou qu'il veut t'empêcher de découvrir sa véritable nature.»

C'est ce que se dirent le maître et le serviteur. Don Fernand et Cardénio craignaient que Sancho ne découvrît le pot aux roses, car ils avait déjà failli le faire. Aussi, ils décidèrent de précipiter leur départ. Ils dirent discrètement à l'aubergiste de seller Rossinante et de bâter l'âne de Sancho, ce qu'il fit immédiatement.

Pendant ce temps, le curé avait convaincu les officiers de la Sainte-Hermandad de l'accompagner jusqu'à son village; ils seraient payés. Cardénio attacha aux arçons de la selle de Rossinante, d'un côté l'écu de don Quichotte, et de l'autre son plat à barbe. Avec des gestes, il fit comprendre à Sancho qu'il devait monter sur son âne et empoigner les rênes. Puis il plaça de chaque côté de la charrette les deux archers avec leurs arquebuses. Cependant, avant que la charrette ne se mît en mouvement, l'hôtelière, sa fille et Maritornes sortirent de l'auberge pour dire au revoir à don Quichotte. Elle prétendirent que ce qui lui arrivait les désolait. Don Quichotte leur dit :

«Charmantes dames, ne soyez pas désolées, car tous ces malheurs font partie intégrante de la chevalerie errante. Si cela ne m'arrivait pas, je ne pourrais pas me considérer comme un célèbre chevalier errant. Jamais rien de semblable n'arrive aux chevaliers inconnus, car personne ne se souvient d'eux. Ceux qui sont intrépides subissent cela parce que beaucoup de princes et d'autres chevaliers jalousent leur vertu et leur courage, ce qui les conduit à essayer de les tuer en utilisant des méthodes cruelles. Cependant, la vertu est si puissante que, en dépit de tous les tours de magie inventés par Zoroastre, le premier magicien de l'histoire, elle seule résoudra n'importe quel problème et illuminera le monde comme le fait le soleil dans les cieux. Pardonnez-moi, jolies dames, si je vous ai fait du mal sans le vouloir, car je ne ferais pas de mal à une mouche. Demandez à Dieu d'ouvrir la porte de la cage dans laquelle un méchant sorcier m'a enfermé. S'il me libère, je n'oublierai pas que vous m'avez aidé dans ce château. Je vous récompenserai et vous servirai comme vous le méritez.»

Pendant que les dames du château discutaient avec don Quichotte, le curé et le barbier prirent congé de don Fernand, de ses amis, du capitaine, de son frère et de toutes les dames satisfaites, notamment Dorothée et Luscinde. Ils se firent des salamalecs et promirent de se donner des nouvelles. Don Fernand donna son adresse au curé pour qu'il puisse lui donner des nouvelles de don Quichotte. Il lui dit que cela lui ferait plaisir et que, de son côté, il l'informerait de tout ce qui pourrait l'intéresser, comme son mariage, le baptême de Zoraïda, la fin de l'affaire concernant don Louis et le retour de Luscinde chez ses parents. Le curé promit qu'il le ferait. Ils s'étreignirent de nouveau et firent encore des promesses.

L'aubergiste s'approcha du curé et lui donna quelques papiers. Il dit qu'il les avait trouvés dans la doublure de la malle où l'on avait découvert l' Histoire de l'homme curieux et exigeant. Son propriétaire n'était jamais revenu. Aussi, comme il ne savait pas lire et ne voulait pas les garder, il dit au prêtre de les garder. Le curé le remercia. Il ouvrit le manuscrit et vit le titre, lequel était: *Histoire de Rinconété et Cortadillo*. Il supposa que c'était un roman. Comme l' *Histoire de l'homme curieux et exigeant* était un bon livre, il se

dit que celui-ci pourrait être bon également puisqu'il avait été écrit par le même auteur. Aussi, il le garda; il le lirait plus tard.

Il enfourcha sa mule; le barbier fit de même. Ils portaient leurs masques afin que don Quichotte ne puisse pas les reconnaître. Ils se mirent à suivre le char à bœufs. Il y avait un certain ordre. Au début, il y avait la charrette, conduite par son propriétaire. De chaque côté, comme je l'ai dit, se trouvaient les gendarmes avec leurs arquebuses. Ensuite, Sancho suivait, chevauchant son âne et tirant Rossinante par la bride. En fin de cortège, il y avait le curé et le barbier sur leurs solides mules. J'ai déjà dit qu'ils étaient masqués. En se donnant des airs, ils ajustèrent leur vitesse sur celle des bœufs. Don Quichotte était assis dans la cage, les jambes allongées, le dos appuyé contre les barreaux, les mains attachées. Il était tellement calme et immobile qu'on aurait pu le prendre pour une statue de pierre.

Ils avancèrent lentement et silencieusement jusqu'à ce qu'ils atteignirent une vallée où, selon le bouvier, les animaux pourraient se reposer et pâturer. Il en informa le curé, mais le barbier leur dit qu'ils devaient aller encore un peu plus loin parce qu'il savait qu'il y avait beaucoup d'herbe bien verte dans un vallon situé derrière une colline proche. Ils suivirent le conseil du barbier et continuèrent leur voyage.

Le curé tourna la tête et vit que six ou sept cavaliers bien habillés et bien équipés les suivaient. Ils se rapprochèrent vite car ils n'avançaient pas aussi lentement que les bœufs, mais comme des gens chevauchant des mules trottinantes appartenant à des chanoines. Ils voulaient atteindre rapidement l'auberge qui se trouvait à moins d'une lieue de là afin de pouvoir faire la sieste. Les courageux se rapprochèrent des paresseux; ils se saluèrent courtoisement. Un des nouveaux venus était un chanoine de Tolède et le supérieur de ceux qui l'accompagnaient. Lorsqu'il aperçut la procession, qui comprenait la charrette, les officiers, Sancho, Rossinante, le curé, le barbier et don Quichotte enfermé dans sa cage, il ne put s'empêcher de leur demander pourquoi ils transportaient cet homme de cette façon, bien qu'il eût déjà remarqué les insignes des gendarmes et déduit que l'individu devait être un dangereux voleur de grand chemin ou un autre type de criminel relevant de la juridiction de la Sainte-Hermandad. Un des gendarmes à qui il s'était adressé lui répondit:

«Monsieur, est-ce que le prisonnier pourrait nous dire pourquoi nous le transportons de cette manière?»

Don Quichotte entendit la question et dit:

«Messieurs, Est-ce que vous connaissez bien la chevalerie errante? Si vous êtes experts, je vous parlerai de mes malheurs, sinon, je ne prendrai pas la peine de le faire.»

Voyant que les voyageurs parlaient avec don Quichotte, le prêtre et le barbier s'étaient rapprochés d'eux afin de répondre aux questions d'une manière qui les empêcherait de découvrir le pot aux roses.

«À la vérité, mon frère», dit le chanoine, «je connais mieux les livres de chevalerie que *Les principes de base de la logique* du docteur Villalpando. Par conséquent, vous pouvez me dire tout ce que vous voulez.»

«Très bien», répliqua don Quichotte. «Monsieur, je tiens à vous faire savoir que je suis dans cette cage parce que j'ai été ensorcelé par des magiciens méchants et malhonnêtes qui sont jaloux de moi. Vous savez, la vertu est plus détestée par les méchants qu'aimée par les gentils. Je suis chevalier errant, mais pas de ceux dont la célébrité n'a jamais voulu se souvenir éternellement. En dépit de la jalousie et des

actions de tous les sorciers de Perse, des brahmanes d'Inde et des gymnosophistes d'Éthiopie, je suis un chevalier dont le nom sera gravé sur le temple de l'immortalité afin de guider les générations futures. Ainsi, les chevaliers errants du futur sauront quoi faire s'ils veulent arriver au faîte de la gloire militaire.»

«Don Quichotte de la Manche dit la vérité», interjeta le curé. «Il est ensorcelé et a été enfermé dans cette cage, non pas à cause de ses péchés ou de ses crimes, mais à cause des mauvaises intentions de ceux qui haïssent la vertu et le courage. Monsieur, cet homme est le chevalier Quifaitlatronche. Vous avez peut-être déjà entendu parler de lui. Ses exploits seront gravés sur du bronze impérissable et des plaques en marbre. Ni la jalousie ni la méchanceté ne pourront occulter ses prouesses.»

Quand le chanoine entendit parler le prisonnier et l'homme libre de cette manière, il eut envie de faire le signe de croix, tellement il était surpris. Ses compagnons de voyages étaient également étonnés. Sancho Panza, qui s'était approché pour entendre la conversation et régler le problème, dit:

«Messieurs, que vous le croyiez ou non, mon maître est aussi ensorcelé que ma mère. Il est tout à fait sain d'esprit. Il boit, il mange, et prend soin de lui comme nous tous; c'est ce qu'il fit hier, quand il n'était pas dans cette cage. Personne ne me fera croire qu'il est ensorcelé! On raconte que les personnes ensorcelées ne peuvent ni manger, ni dormir, ni parler, tandis que mon maître parlerait plus que trente avocats si on le libérait.»

Il se retourna pour regarder le prêtre et continua ainsi:

«Ah, monsieur le curé, monsieur le curé! Pensez-vous que je ne vous aie pas reconnu? Croyez-vous que je ne connaisse pas la raison de ces nouveaux enchantements? Je peux vous dire que j'ai reconnu l'homme qui se cache derrière ce masque et que je le comprends, bien qu'il essaie de nous tromper. En bref, la jalousie détruit la vertu et l'avarice tue la générosité. Merde alors! À cause de vous, mon maître ne peut pas se marier avec la princesse Guenon de Singesingeant. Par conséquent, je ne pourrai pas devenir au moins comte, car la gentillesse du chevalier Quifaitlatronche et mon zèle devraient me permettre d'obtenir au moins un comté. Ce qu'on raconte est vrai: la roue de la fortune est aussi intelligente qu'une meule, car elle réduit les riches en poussière. Je suis désolé pour ma femme et mes enfants; ils s'attendaient, à juste titre, à voir un gouverneur ou le vice-roi d'une île ou d'un royaume passer le seuil de la porte, mais ce n'est qu'un palefrenier qu'ils accueilleront. Mon père, je vous ai dit cela parce que je veux que vous voyiez qu'ils sont en train de le maltraiter. Prenez garde qu'un jour, dans l'autre vie, Dieu ne vous reproche la séquestration de mon maître. Il pourrait vous blâmer pour l'avoir empêché d'aider les gens parce qu'il est en prison maintenant.»

«N'importe quoi!», s'écria le barbier. Êtes-vous du même bois que votre maître? Mon Dieu, vous devriez être dans la même cage que lui, car vous êtes aussi ensorcelé que lui puisque vous partagez son humeur chevaleresque! Ce fut une mauvaise idée de vous *imprégner* de ses promesses. Maintenant votre esprit est *imprégné* par des îles désirables et imprenables.

«Personne ne m'a *imprégné* (fécondé)», rétorqua Sancho; «je ne suis pas le genre d'homme qui se laisse *imprégner* par qui que ce soit, même pas par le roi. Quoique pauvre, je suis un vieux chrétien: je ne dois rien à personne. Je veux des îles, mais d'autres personnes veulent des choses qui sont pires. Chaque homme est le produit de ses actions. Comme je suis un homme, je pourrais devenir pape et, bien sûr, gouverneur

d'une île. De plus, mon maître pourrait en conquérir tellement qu'il n'y aurait pas assez de gens à qui les donner. Monsieur le barbier, vous devriez prendre le temps de réfléchir avant de parler, car la vie ne se réduit pas à des coupes de barbe, et puis tout le monde ne se ressemble pas. Je dis cela parce que nous nous connaissons tous: vous ne pouvez pas me tromper. Dieu sait que mon maître n'est pas ensorcelé. Aussi, arrêtez de mentir, car vous pourriez avoir des problèmes.»

Le barbier ne voulut pas répondre à Sancho parce qu'il craignait que la stupidité de l'écuyer ne permît à tout le monde de découvrir ce que le curé et lui-même avaient tant de mal à cacher. La même raison conduisit le prêtre à suggérer au chanoine de se mettre un peu à l'écart afin de lui expliquer le mystère de l'homme dans la cage et d'autres choses très intéressantes. Le chanoine et ses serviteurs le suivirent et écoutèrent très attentivement ce que le curé lui raconta sur la vie de don Quichotte, sa folie et ses manies. Le curé exposa succinctement le début et la cause de sa démence, l'enchaînement des événements qui avaient conduit à son incarcération et comment ils le ramèneraient chez lui afin de voir s'ils pouvaient trouver un traitement contre sa folie. Cette étrange histoire surprit encore plus le chanoine et ses domestiques. Quand elle fut terminée, le chanoine dit:

«En fait, monsieur le curé, je pense que ces soi-disant livres de chevalerie sont une vraie menace pour le public. L'oisiveté et la curiosité m'ont poussé à lire le commencement de presque tous ceux qui ont été jusqu'à ce jour imprimés, mais je n'ai jamais pu en lire un du début jusqu'à la fin, car j'ai l'impression qu'ils se ressemblent tous et qu'aucun n'est meilleur que l'autre. Je pense qu'ils appartiennent à un genre littéraire que l'on appelle les contes milésiens. Ce sont des récits stupides dont le but est de divertir les gens. Ils n'apprennent rien à personne. Ils ne ressemblent pas du tout aux contes moraux qui divertissent et instruisent en même temps. Bien que l'objet principal de ces livres soit d'amuser, je ne sais pas comment ils peuvent y parvenir, car ils sont remplis d'imbécillités scandaleuses. Le plaisir qu'une personne ressent doit venir de la beauté et de l'harmonie des choses qu'elle voit dans son esprit ou devant elle. Ni la laideur ni la pourriture ne peuvent nous intéresser. Il n'y a pas de beauté dans les livres ou les chapitres qui traitent d'un jeune homme de seize ans qui donne un coup d'épée à un géant haut comme une tour et qui le coupe en deux comme si c'était un gâteau sec. Lorsque l'auteur décrit une bataille, tout d'abord il dit qu'il y a plus d'un million de soldats dans l'armée ennemie. Ensuite, le personnage principal du livre les attaque. Qu'il le veuille ou non, tout nous porte à croire que ce chevalier les écrase avec ses gros bras musclés. Dans ces livres, les reines et les impératrices héréditaires autorisent des chevaliers errants qu'elles connaissent à peine à les enlacer! Qui, à part un idiot ou un analphabète, aime lire un roman dans lequel une grande tour pleine de chevaliers navigue en pleine mer comme un bateau poussé par un vent favorable. Le soir, elle longe les côtes de Lombardie; le matin suivant, elle est au large du royaume du prêtre Jean ou d'autres terres qui ne furent ni décrites par Ptolémée ni découvertes par Marco Polo. Vous pourriez m'objecter que ces livres sont des œuvres de fiction et que les auteurs ne sont pas obligés de fournir des informations précises; plus le mensonge est énorme, plus les gens y croient et l'apprécient. Dans les œuvres de fiction, il devrait y avoir une connexion entre l'intrigue et l'intelligence du lecteur. Les auteurs devraient expliquer les choses qui semblent improbables, minimiser les exploits et les événements surprenants, et ravir et distraire le lecteur. La surprise devrait donner la main au plaisir. Les écrivains

ne peuvent pas obtenir ce résultat s'ils fuient la vraisemblance et l'imitation, deux qualités qui sont le fondement de la perfection en littérature. Je n'ai jamais vu de livre de chevalerie où tous les éléments de l'histoire formaient un tout cohérent. En fait, ils sont composés de beaucoup de sections disparates qui les font ressembler à des chimères ou à des monstres. De plus, le style est raide, les exploits improbables, les histoires d'amour scandaleuses, la courtoisie discourtoise, les batailles interminables, les arguments stupides, et les voyages absurdes. Il n'y aucun talent artistique là-dedans. Par conséquent, ils devraient être interdits dans les pays chrétiens. En somme, ils sont inutiles.»

Le prêtre écouta attentivement. Le chanoine lui semblait être un homme intelligent qui, de surcroît, avait raison. Il lui dit que comme il avait la même opinion et détestait ces ouvrages, il avait brûlé les nombreux livres de chevalerie que don Quichotte possédait. Il dit qu'il avait examiné tous ses livres. Il lui donna le titre de ceux qu'il avait brûlés et de ceux qu'il avait épargnés. Le chanoine ria de bon coeur. Il ajouta que, malgré tout le mal qu'il avait dit de ces livres, il y avait trouvé une bonne chose: l'intelligence apparaît de temps en temps. Une myriade de pages permettent à l'auteur de laisser glisser sa plume. Il peut décrire des naufrages, des tempêtes, des duels et des batailles. Il peut dépeindre un vaillant capitaine, avec toutes les caractéristiques qu'il doit avoir. Aussi, ce capitaine doit être prudent et patient. Il doit anticiper les stratagèmes de ses ennemis, persuader ou dissuader ses soldats, leur donner de bons conseils, et agir vite. L'auteur pourrait écrire une tragédie ou une comédie surprenantes. Il pourrait dépeindre une dame, charmante, chaste, intelligente et timide, un chevalier chrétien gentil et courageux, un barbare violent et prétentieux, et un prince poli, valeureux et respectable. Les vassaux seraient gentils et loyaux, leurs seigneurs puissants et généreux.»

«L'auteur», continua le chanoine, «peut devenir une sorte d'astrologue, de cosmographe, de musicien, d'analyste politique, et même de nécromancien, s'il le veut. Il peut mettre l'accent sur la sagacité d'Ulysse, la piété d'Énée, la bravoure d'Achille, les mésaventures d'Hector, les trahisons de Sinon, l'amitié d'Euryale, la générosité d'Alexandre, le courage de César, la clémence et l'honnêteté de Trajan, la fidélité de Zopire, la prudence de Caton; en bref, sur toutes les qualités qui font d'un héros un être parfait. Quelquefois il les met dans un seul individu; quelquefois il les divise entre plusieurs hommes. Si ce qu'il écrit dans un style fluide est original et proche de la vérité, le résultat sera certainement un tissu composé de nombreux fils différents et enchanteurs. Quand son ouvrage sera terminé, il sera tellement beau et parfait qu'il aura atteint, comme je l'ai déjà dit, le but ultime de la littérature: éduquer en divertissant. La prose permet à l'auteur d'écrire des épopées, des romans lyriques, des tragédies, des comédies, en utilisant tous les éléments que l'on trouve dans la poésie et l'art déclamatoire, qui sont des sciences intéressantes et plaisantes. Au fait, les épopées peuvent être en prose ou en vers.»

CHAPITRE XLVIII.

Suite du discours du chanoine sur les livres de chevalerie,
et d'autres choses dignes de son intelligence.

«Vous avez raison, monsieur le chanoine», interjeta le curé. «C'est pour ces raisons que les auteurs qui ont écrit de tels livres doivent être sévèrement punis. En fait, ils ont ignoré les bons conseils et la technique qui auraient pu les aider et les rendre aussi célèbre en prose que l'ont été en vers les deux princes de la poésie grecque et latine.»

«Voyez-vous», répondit le chanoine, «une fois j'ai eu envie d'écrire un livre de chevalerie, en respectant toutes les règles que je viens d'énoncer. À vrai dire, j'avais écrit plus d'une centaine de pages. Comme je voulais voir si elles étaient aussi bonne que ce que je croyais, je les avais faites lire à certains hommes qui appréciaient ce genre de littérature. Certains d'entre eux étaient instruits et intelligents; les autres étaient des ignorants qui aimaient écouter des imbécillités. Tous aimèrent le début de mon livre. Je n'avais pas poussé plus loin ce travail parce que je pensais que c'était une activité déshonorante pour un religieux et que les imbéciles étaient plus nombreux que les gens éclairés. Comme je préférais être félicité par quelques personnes intelligentes plutôt que moqué par beaucoup d'idiots, je ne voulus pas me soumettre au jugement contestable de personnes ordinaires et prétentieuses qui forment le lectorat de ce genre de livres. Cependant, la raison principale pour laquelle je ne finis pas ce que j'avais commencé fut un argument concernant les comédies qui sont mises en scène aujourd'hui. Je me dis: 'Presque toutes les pièces de théâtre que l'on monte de nos jours, qu'elles soient de pures œuvres de fiction ou qu'elles relatent des événements historiques, sont absurdes. Néanmoins, des gens ordinaires les apprécient et considèrent qu'elles sont bonnes, bien qu'elles soient loin de l'être. Les auteurs qui les écrivent et les acteurs qui les jouent disent qu'elles doivent être ainsi parce que le public veut cela et rien d'autre. Les pièces de théâtre qui ont un fil conducteur et ont été bien écrites n'intéressent qu'une poignée de gens intelligents qui sont capables de les comprendre, tandis que les autres n'arrivent pas à percevoir leur beauté. Par conséquent, les auteurs et les acteurs préfèrent gagner leur vie en divertissant les foules plutôt que de se faire un nom grâce à quelques individus. Si je m'efforçais de finir d'écrire mon livre en suivant les règles que j'ai mentionnées, cela me porterait préjudice.' J'ai essayé de persuader les acteurs qu'ils ont tort et qu'ils attireraient plus de gens et seraient plus connus s'ils jouaient des pièces de théâtre mieux construites et moins stupides. Ils sont tellement obtus qu'aucun argument ni preuve n'arriveront jamais à leur faire admettre qu'ils se trompent. Je me rappelle qu'un jour je dis à l'un de ces hommes bornés: 'est-ce que vous vous souvenez des trois tragédies, écrites par un célèbre auteur espagnol, qui furent jouées ici il n'y a pas si longtemps? Tous les spectateurs étaient soufflés, aussi bien les idiots que les gens intelligents, le grand public que les notables. Ces trois tragédies rapportèrent à elles seules plus d'argent que les trente meilleures pièces de théâtre qui ont été produite depuis lors!' 'Je suppose', dit l'auteur, 'que vous faites allusion à *Isabelle*, *Philis* et *Alexandra*.' 'Tout à fait', répliquai-je. 'Voyez-vous, bien qu'elles soient bien écrites, ce sont

de véritables tragédies qui plaisent à tout le monde. Par conséquent, on ne peut pas accuser le public de demander que l'on joue des sottises; ce sont bien les auteurs et les acteurs qui sont coupables de produire des pièces de théâtre stupides. L'*Ingratitude vengée*, *Numancia*, le *Marchand amoureux,* et l'*Ennemie accommodante* ne sont pas des œuvres stupides, ni celles qui furent écrites par des poètes intelligents qui devinrent célèbres et permirent aux acteurs de gagner beaucoup d'argent.' J'ajoutai d'autres arguments qui l'embrouillèrent un peu, je pense; il n'était pas assez convaincu pour changer d'avis.»

«Monsieur le chanoine», dit le curé, «votre discours a réveillé en moi la haine tenace que j'éprouve envers les pièces de théâtre contemporaines, qui est aussi forte que celle que j'éprouve envers les livres de chevalerie. Selon Cicéron, les pièces de théâtre devraient être le reflet de la vie humaine, mettre en avant les coutumes et dire la vérité. Celles que l'on joue de nos jours sont le reflet de la folie humaine, mettent en avant la bêtise et parlent comme des cocottes lascives. Elles sont absurdes parce que le nourrisson qui apparaît dans l'acte I devient un homme barbu dans l'acte II. C'est stupide de dépeindre un vieillard courageux, un jeune homme lâche, un laquais éloquent, un page sage, un roi sous les traits d'un factotum et une princesse habillée en servante. Que dire de l'attention accordée aux éléments temporels reliés aux actions qui sont représentées? J'ai vu des pièces de théâtre dans lesquelles le premier acte se passait en Europe, le deuxième en Asie, et le troisième en Afrique. S'il y avait eu quatre actes, le quatrième se serait passé en Amérique. Ils auraient alors fait le tour du monde en quatre actes! Comme l'imitation est le but principale d'une œuvre théâtrale, il est impossible qu'une personne d'intelligence moyenne puisse en apprécier une dont l'action est supposée se passer à l'époque de Pépin le Bref et de Charlemagne, mais dont le personnage principal, l'empereur Héraclius, entre dans Jérusalem, en ayant une grosse croix sur son vêtement, pour récupérer le saint sépulcre comme Godefroy de Bouillon; il y a tout de même de nombreuses années qui séparent ces deux monarques! Certes, cette pièce de théâtre est une œuvre de fiction, mais l'auteur, qui n'a pas inventé le fil à couper le beurre, combine des vérités historiques à des choses qui sont arrivées à différentes personnes, à différentes époques. Aussi, l'histoire est remplie d'erreurs, ce qui est tout à fait inacceptable. Malheureusement, des gens ignorants disent que cela est parfait et que tout le reste n'a aucun intérêt. Quant aux mystères, leurs auteurs inventent beaucoup de faux miracles et d'événements apocryphes et inexacts; ils attribuent les actions d'un saint à un autre! Même dans les œuvres non-religieuses, les personnages principaux font des miracles, car ils pensent que ces miracles ou effets spéciaux, comme ils les appellent, cadreront bien et attireront les gogos, lesquels seront abasourdis. Tout cela éloigne les gens de la vérité et de l'exactitude historique. Cela ternit la réputation des Espagnols, car les étrangers, qui suivent scrupuleusement les règles du théâtre, nous considèrent comme des barbares ignorants parce que nos pièces de théâtre sont absurdes. Ce ne serait pas une excuse suffisante de dire que les États bien organisés permettent aux acteurs de jouer ces pièces de théâtre principalement parce qu'elles distraient et éduquent les gens et, quelquefois, les protègent des inconvénients engendrés par l'oisiveté. On peut atteindre ce but par l'intermédiaire d'une pièce, qu'elle soit bonne ou mauvaise. Il est inutile de proposer des lois ou d'obliger les acteurs et les auteurs de jouer ou d'écrire d'une certaine manière puisque, comme je l'ai dit, n'importe quelle sorte de pièce fera l'affaire. Cependant, une bonne

pièce est plus efficace, car, lorsque le spectateur en regarde une qui est bien construite, il rit quand il y a des blagues, apprend quelques vérités, est émerveillé par le fil conducteur, décortique les arguments, éclaircit les énigmes, suit les exemples, déteste le vice et vénère la vertu. Les bonnes pièces de théâtre font ressentir ces choses aux spectateurs, si lourdauds et stupides qu'ils soient. Aussi, elle sont toujours plus divertissantes et intéressantes que celles qui ne possèdent pas les qualités mentionnées plus haut, comme c'est le cas de celles que l'on joue de nos jours. Les poètes qui les écrivent ne sont pas responsable de cela, car plusieurs d'entre eux savent pourquoi ils ont tort et ce qu'ils devraient faire. Comme les pièces sont des marchandises, ils disent, à juste titre, que les metteurs en scène ne les achèteront pas si elles ne sont pas d'un certain type. Le poète anticipe donc les demandes du consommateur. Cela est prouvé par le nombre considérable de pièces de théâtre écrites par Félix Lope de Vega. Elles contiennent des vers élégants, de bons arguments, des proverbes essentiels et beaucoup d'éloquence. Elles sont tellement stylées que son nom est connu dans le monde entier. Cependant, il a anticipé les demandes du metteur en scène; c'est pourquoi toutes ses pièces ne sont pas des chefs-d'œuvre. D'autres auteurs sont tellement négligents que, après la représentation, les acteurs sont obligés de fuir de peur d'être punis, comme cela leur est arrivé de nombreuses fois après avoir choqué des rois et des notables. Toutes ces incongruités, et d'autres que je n'ai pas mentionnées, cesseraient si, à la cour, il y avait une personne intelligente qui examinait toutes les pièces avant leur représentation, non-seulement celles qu'on jouerait dans la capitale, mais toutes celles qu'on jouerait dans le reste de l'Espagne. Sans son approbation, son sceau et sa signature, aucune maire ne permettrait que le spectacle soit monté. Aussi, les comédiens devraient envoyer leurs pièces à la cour. Ensuite, ils pourraient les jouer puisqu'ils n'auraient rien à craindre. Sachant que leurs ouvrages seraient examinés par un homme pointilleux et érudit, les auteurs seraient plus soigneux. On produirait alors de bonnes pièces de théâtre et la nation tirerait profit de leurs objectifs: le divertissement du public, la protection de la réputation des écrivains espagnols, le bien-être et la sécurité des comédiens, la fin des peines infligées aux auteurs et aux comédiens. Si on demandait à une autre personne ou à la même d'examiner les nouveaux livres de chevalerie, les éditeurs en publieraient certainement qui seraient aussi bons que ceux décrits par Votre Révérence. Ils enrichiraient notre langue en mettant en exergue de précieux et plaisants morceaux de bravoure. Ils relégueraient les vieux livres au second plan. Ils permettraient aux oisifs et aux hommes occupés d'avoir un passe-temps convenable, car il est impossible que l'arc soit toujours tendu, et la nature faible de l'homme ne peut pas être privée de récréations légales.»

La discussion entre le chanoine et le curé s'était arrêtée là quand le barbier se rapprocha du curé pour lui dire:

«Mon père, voici l'endroit que j'ai mentionné. Nous pourrons y faire la sieste pendant que les bœufs brouteront de l'herbe.»

«C'est un endroit très agréable», répondit le curé.

Lorsque le chanoine prit connaissance de ce qu'ils avaient prévu de faire, il résolut de s'arrêter lui aussi, car cette jolie vallée lui plaisait beaucoup. Afin d'en profiter, de continuer à discuter avec le curé, qu'il appréciait beaucoup, et de recueillir plus d'informations sur les prouesses de don Quichotte, il ordonna à certains de ses domestiques d'aller à l'auberge, qui n'était pas très loin, afin de rapporter assez de

nourriture pour tout le monde, car il avait décidé de faire la sieste dans cet endroit cet après-midi-là. L'un des domestiques répondit que le cheval de bât, qui devait être déjà dans l'auberge, transportait assez de provisions. Aussi, ils n'avaient rien d'autre à rapporter de l'auberge que de l'orge.

«Dans ce cas», dit le chanoine, «conduisez-y toutes nos montures et revenez avec le cheval de bât.»

Sancho vit qu'il pouvait parler à son maître sans la présence continuelle du curé et du barbier, desquels il se méfiait. Aussi, il se rapprocha de la cage et dit:

«M'sieur, je me sens obligé de vous dire des trucs au sujet de votre enchantement. En fait, les deux hommes masqués sont le curé de notre village et le barbier. Je pense qu'ils ont comploté de vous enfermer dans cette cage parce qu'ils sont terriblement jaloux: vous leur faites de l'ombre. Par conséquent, vous n'avez pas été ensorcelé, mais trompé comme un imbécile. Afin de prouver cela, j'aimerais vous demander une chose. Si vous me répondez comme je crois que vous allez me répondre, alors vous serez capable de découvrir le pot aux roses et vous comprendrez que vous n'êtes pas enchanté, mais fou.»

«Demande-moi tout ce que tu veux, Sancho,», répondit don Quichotte. «Je te satisferai et obéirai. Il me semble que les personnes qui nous accompagnent sont le curé et le barbier, nos voisins que nous connaissons bien, mais ils ne sont pas véritablement les personnes qu'ils semblent être! En fait, il faut que tu comprennes qu'ils semblent être ceux qu'ils semblent être, comme tu le dis, parce qu'ils doivent être les hommes qui m'ont ensorcelé et qui ont pris cette forme. Aussi, ils ont du prendre l'apparence de nos amis afin de te faire croire ce que tu penses et te jeter dans un labyrinthe d'illusions, duquel tu ne pourrais pas t'échapper si tu avais le fil de Thésée. Ils ont aussi fait cela pour me troubler et m'empêcher de découvrir l'origine du problème. Tu dis que le barbier et le curé de notre village m'accompagnent et que je suis dans une cage. Comme je sais que seul un super-héros peut réussir à me mettre en cage, il est évident que mon enchantement, du fait de la manière dont il s'est passé, est plus puissant que ceux qui sont décrits dans tous les livres que j'ai jamais lus et qui traitent de chevaliers errants ensorcelés. Tu crois que ces hommes sont ce qu'ils prétendent être, mais ils ne le sont pas plus que je ne suis Turc. Au fait, tu voulais me demander quelque chose. Parle, alors; je te répondrai, même si tu me poses des questions jusqu'à demain matin.»

«Mon Dieu!», s'écria Sancho, «vous êtes tellement buté et écervelé que vous ne voyez pas que je vous dis la vérité. Votre emprisonnement et votre malheur sont plus liés à la méchanceté qu'à la sorcellerie. Je veux démontrer que vous n'êtes pas ensorcelé. Aussi, lorsque Dieu vous secourra et que vous vous trouverez dans les bras de madame Dulcinée quand vous y penserez le moins...»

«Arrête de proférer des incantations», s'écria don Quichotte, «et demande-moi ce que tu veux. Je t'ai déjà dit que je répondrai avec précision.»

«Très bien», continua Sancho. «Je veux que vous me disiez, sans rien omettre ni rajouter quoi que ce soit, en le disant sincèrement, comme on espère que cela soit dit et qui est ordinairement dit par tous ceux qui, comme vous, sont des militaires et portent le titre de chevalier errant...»

«J'ai dit que je ne mentirai pas», répondit le chevalier. «Sancho, termine de poser ta question, car ces précautions et prières me tapent sur le système.»

«Je suis sûr», dit Sancho, «que vous êtes gentil et honnête. Puisque vous vous souciez de vos affaires, j'aimerais vous demander très respectueusement si, depuis que vous êtes dans cette cage qui, selon vous, est enchantée, vous avez eu besoin d'aller... arroser les marguerites?»

«Sancho, il n'y a aucune marguerite ici! Sois plus clair si tu veux que je te réponde sans détour.»

«Je dis des marguerites comme je dirais des pissenlits; il doit bien y en avoir dans le coin. Dans ce cas… avez-vous eu besoin de faire vos bes… d'aller vous repoudrer le nez?

«Ah! je vois ce que tu veux dire, Sancho. Oui, de nombreuses fois, et j'ai justement envie de me repoudrer le nez maintenant! Fais-moi sortir de là, car ça sent mauvais ici!»

CHAPITRE XLIX.

La conversation intelligente entre Sancho Panza et don Quichotte.

«Ah!», s'écria Sancho, «vous avez été pris la main dans le sac! C'est tout ce que je voulais savoir. Maintenant, monsieur, vous ne pouvez pas nier ce que les gens disent ici quand une personne est bizarre: 'Je ne sais pas ce qu'a trucmuche; il ne manges pas, ne boit pas, ne dort pas, et ne donne pas une réponse compréhensible quand on l'interroge; il doit être ensorcelé!' On peut déduire de tout cela que ceux qui ne mangent pas, ne boivent pas, ne dorment pas, ne font pas les choses habituelles dont je viens de parler, sont ensorcelés. En revanche, ceux qui, comme vous, boivent quand on leur offre un verre, mangent quand il y a quelque chose à manger et répondent à toutes les questions, ne sont pas ensorcelé.»

«Sancho, ce que tu dis est vrai, mais je t'ai déjà dit qu'il y avait différents types de charmes. Peut-être que le charme a évolué au cours du temps. C'est pourquoi ces hommes font tout ce que je fais, alors qu'ils ne le faisaient pas avant. L'expérience ne nous apprend rien ici. Je sais que je suis ensorcelé, ce qui m'apaise. Si cela était faux, ça me dérangerait beaucoup, car je réaliserais que je suis dans cette cage parce que je suis un lâche, ce qui m'empêche de secourir les faibles, lesquels, à cet instant, ont besoin de mon aide et de ma protection.»

«Quoi qu'il en soit, vous devriez sortir de cette cage. Je vous promets que je vous aiderai à vous échapper. Vous essayerez de monter sur Rossinante, qui semble aussi être ensorcelé, car il a l'air si triste. Quand nous aurons fait cela, nous retenterons notre chance et nous nous embarquerons dans de nouvelles aventures. Si elles tournent mal, nous aurons toujours le temps de rentrer de nouveau dans la cage. Si votre destin ou ma stupidité nous empêchent de faire ce que je viens de dire, comme je suis un écuyer serviable et fidèle, je vous promets que je m'enfermerai avec vous dans cette cage.»

«Je suis prêt à faire ce que tu me dis, Sancho, mon frère. Quand tu pourras me libérer, je suivrai toutes tes instructions à la lettre, mais tu réaliseras que tu te trompes sur mon malheur.»

Le chevalier *errant* et son malheur écuyer à l'*imagination errante* parlèrent ainsi jusqu'à ce qu'ils atteignirent le lieu où le curé, le chanoine et le barbier, qui avaient déjà mis pied à terre, les attendaient. Le vacher dételа aussitôt ses bœufs pour les laisser

pâturer dans cette prairie paisible et verdoyante. L'air frais fit que tous, non-seulement les gens aussi ensorcelés que don Quichotte, mais aussi des personnes aussi raisonnables et intelligentes que son écuyer, voulurent se relaxer et profiter du paysage. Ce dernier pria le curé d'autoriser son maître à sortir de la cage pendant un instant; sinon elle ne resterait pas aussi propre que l'exigeaient la décence et la dignité d'un chevalier tel que lui.

Le curé comprit ce qu'il voulait dire. Il lui répondit qu'il serait heureux d'accéder à sa demande, mais il craignait que son maître, une fois relâché, ne reprît ses vieilles habitudes et ne se sauvât où personne ne le reverrait.

«Je vous jure qu'il ne s'enfuira pas», répliqua Sancho.

«Quant à moi», dit le chanoine, «je jure que j'accéderai à votre demande si, en tant que gentilhomme, il me donne sa parole d'honneur qu'il ne partira pas sans notre permission.»

«Je la donne», dit don Quichotte, qui avait tout écouté, «et cela d'autant plus que les gens ensorcelés comme moi n'ont pas le droit d'agir librement, car les magiciens peuvent les obliger à rester dans le même endroit pendant trois siècles. S'ils s'enfuyaient, on les ramènerait à travers les airs.»

Il ajouta que ce serait une bonne idée de le libérer parce que s'ils ne le faisaient pas, l'odeur les écœurerait, sauf s'ils se tenaient très loin de lui.

Le chanoine *conclut l'affaire qui n'était pas une affaire*. Ainsi, ses bonne intentions les conduisirent à le laisser sortir de la cage. Il était enchanté. La première chose qu'il fit fut de s'étirer. Puis il s'approcha de Rossinante, lui donna deux petits coups sur la croupe et lui dit:

«Ô, époustouflante image de la beauté chevaline, j'espère que Dieu et sa sainte mère te satisferont bientôt. Je veux t'enfourcher pour suivre le chemin qui conduisit Dieu à me faire naître.»

Après avoir dit cela, il alla avec Sancho dans un endroit discret. Lorsqu'il revint, il se sentait plus léger. Il désirait plus que jamais mettre en œuvre le projet de Sancho.

Le chanoine le regarda. Ses délires l'étonnaient. Néanmoins, le chevalier semblait être parfaitement sain d'esprit quand il parlait et répondait aux questions. En fait, comme je l'ai dit maintes fois, il perdait les pédales lorsque le sujet de la conversation était la chevalerie. Pendant qu'ils s'assirent tous sur l'herbe verte pour attendre le repas, le chanoine lui dit:

«Mon cher monsieur, pensez-vous que ces stupides livres de chevalerie aient altéré vos facultés mentales et vous aient conduit à croire que vous êtes ensorcelé et que d'autres choses qui sont loin d'être vraies sont arrivées? Est-ce qu'un esprit humain peut reconnaître l'existence de cette flopée d'Amadís, de célèbres chevaliers, d'empereurs de Trébisonde, de Félix-Mars d'Hyrcanie, de destriers, de demoiselles errantes, de serpents, de dragons, de géants, d'aventures exceptionnelles, de sortilèges, de batailles, de duels terribles, de vêtements voyants, de princesses amoureuses, d'écuyers devenus comtes, de nains amusants, de lettres, de propos salaces, de femmes courageuses, et de choses stupides que l'on peut trouver dans ces livres de chevalerie? Quand je les lis et que j'oublie qu'ils sont remplis de mensonges et d'insanités, je les apprécie. Quand je me rends compte de ce qu'ils sont, je jette la plupart d'entre eux par terre. Si j'en voyais un ici, je le brûlerais. Ils méritent ce genre de punition parce qu'ils contiennent des idées fausses, des affirmations trompeuses, et des informations qui ne

peuvent pas être comprises facilement par les gens ordinaires. Ils ressemblent aux fondateurs de nouvelles sectes et à ceux qui inventent de nouvelles façons de vivre: ils font croire aux ignorants que toutes les inepties qu'ils contiennent sont vraies. Ces affirmations *trompeuses trompent* les esprits des hommes bien nés et intelligents comme vous, comme le prouve votre comportement, lequel les a conduits à vous enfermer dans une cage et à vous transporter dans un char à bœufs comme un lion ou un tigre que l'on mène de place en place pour les montrer et recevoir de l'argent. Ah, messire Quichotte! Vous devriez avoir pitié de vous, ressaisir votre raison et utiliser la grande intelligence que Dieu vous a accordée d'une manière qui permettra à votre imagination fertile de lire des livres qui vous conduiront à renforcer vos capacités d'appréciation de la réalité et à améliorer votre réputation. Si vos inclinations naturelles vous poussent à lire des livres sur des chevaliers et des exploits, alors lisez le *Livre des Juges* dans les Saintes Écritures, car il contient de grandes vérités et des prouesses qui sont vraies et impressionnantes. Bien sûr, la Lusitanie eut Viriato, Rome César, Carthage Hannibal, la Grèce Alexandre, la Castille le comte Fernan Gonzalez, Valence le Cid, l'Andalousie Gonzalo Fernandez, l'Estrémadure Diego Garcia de Parédès, Xerès Garci Perez de Vargas, Tolède Garcilaso, Séville don Manuel de Léon; leurs exploits peuvent amuser, instruire, ravir et étonner les lecteurs les plus intelligents. Aussi, ces livres conviendront à votre intelligence. Vous vous souviendrez de beaucoup de faits historiques, vous apprendrez à aimer la vertu, vous reconnaîtrez le bien-fondé de la bonté, vous vous conduirez mieux en société, et vous deviendrez courageux et non téméraire. Vous en tirerez un grand profit, agréerez Dieu et rendrez la Manche célèbre, qui est votre lieu de naissance, si je ne m'abuse.»

Don Quichotte écouta le chanoine avec beaucoup d'attention. Quand il s'aperçut qu'il avait terminé de parler, il le regarda fixement. Puis il lui dit:

«Mon cher monsieur, j'ai l'impression que votre discours n'a d'autre but que de vouloir me faire croire que les chevaliers errants n'existent pas, que tous les livres de chevalerie sont mensongers, dangereux et inutiles, et que je n'aurais jamais dû les lire, ni les croire, ni imiter les soi-disant valeureux chevaliers errants que l'on trouve dans ce genre de littérature. Selon vous, Amadís, qu'il soit de Gaule ou de Grèce, et tous les autres chevaliers dont les noms sont écrits sur tant de pages n'ont jamais existé.»

«C'est cela», dit le chanoine.

«Monsieur, vous avez ajouté que ces livres m'ont porté préjudice parce qu'ils ont fait diminuer mes capacités de raisonnement et m'ont fait atterrir dans un cage. Par conséquent, je devrais changer d'avis et me consacrer à la lecture d'ouvrages qui sont plus vrais, plaisants et instructifs.»

«C'est cela.»

«Je pense donc que vous êtes l'homme qui est fou et ensorcelé! Vous avez osé proférer des blasphèmes contre une chose qui est considérée comme vraie dans le monde entier! Celui qui la nie, comme vous l'avez fait, mérite la punition que, selon vous, vous infligez aux livres qui vous ennuient lorsque vous les lisez. Essayer de faire croire à un homme que ni Amadís ni aucun des aventuriers qui sont décrits dans ces histoires n'ont jamais existé revient à dire que le soleil ne brille pas, que la glace n'est pas froide et que la terre est stérile. Personne ne peut convaincre personne que les histoires qui parlent de la princesse Floripe, de Guy de Bourgogne, de Fiérabras sur le pont de Mantible, qui se passèrent à l'époque de Charlemagne, ne sont pas vraies. Je jure qu'ils

sont aussi vrais que le soleil qui brille dans le ciel. Puisque tout cela est un mensonge, je suppose qu'il n'y a jamais eu d'Hector, d'Achille, de guerre de Troie, douze pairs de France, de roi Arthur d'Angleterre, qui fut transformé en corbeau et devrait réapparaître dans son royaume un de ces jours. Certaines personnes disent que les aventures de Guarino Mezquino et que la légende du Graal sont fausses et que l'histoire d'amour entre Tristan et la reine Iseult et celle entre Guenièvre et Lancelot sont une pure invention, mais il y a des gens qui se rappellent presque d'avoir vu la duègne Quintagnone, qui était le meilleur échanson de Grande-Bretagne. Je me souviens que, quand ma grand-mère paternelle voyait une dame avec une mantille, elle s'écriait: 'mon enfant, elle ressemble à la duègne Quintagnone'. J'en déduis donc qu'elle la connaissait ou que, du moins, elle avait vu un portrait d'elle. Qui oserait dire que l'histoire de Pierre et de la jolie Magalone n'est pas vraie? Dans l'armurerie royale, on peut toujours voir le piquet, qui est un peu plus grand qu'un char à bœufs, avec lequel le vaillant Pierre guidait sont cheval de bois dans les airs. La selle de Babiéca est à côté du piquet. Le cor de Roland, qui est aussi long qu'une poutre, se trouve à Roncevaux. On peut donc en déduire que les douze pairs de France, Pierre, le Cid et d'autres chevaliers de la même trempe ont existé,

Car des gens disent
Qu'ils s'embarquèrent dans des aventures.

Je suppose que vous croyez que Juan de Merlo, le vaillant chevalier errant portugais, est une illusion, bien qu'il soit allé en Bourgogne et se soit battu contre le célèbre baron de Charny, appelé monsieur Pierre, dans la ville d'Arras. Puis, dans la ville de Bâle, il se battit contre monsieur Henri de Remestan. Il gagna à chaque fois et se couvrit de gloire. Que dire des aventures et des défis de ces courageux Espagnols que sont Pedro Barba et Gutierre Quijada (duquel je descends en ligne directe masculine)? Il eurent également lieu en Bourgogne. Nos compatriotes défirent les fils du comte de Saint-Pol. Vous allez me dire que don Fernando de Guevara n'est pas allé en Allemagne pour combattre messire Georges, un vassal du duc d'Autriche. Vous me direz également que les joutes de Suéro de Quiñones, qui se passèrent sur l'Orbigo, sont des inventions. Vous ignorerez les attaques de monsieur Louis de Faux contre les troupes du chevalier castillan Gonzalo de Guzman et beaucoup d'autres exploits réalisés par des chevaliers chrétiens de ce royaume et d'autres royaumes, tous tellement vrais et authentiques que, je le dis encore une fois, celui qui les nie est un fou.»

Le chanoine fut surpris par ses connaissances sur la chevalerie errante et par la manière dont le chevalier combinait la vérité avec des mensonges. Il lui répondit:

«Messire Quichotte, certaines des choses que vous avez dites sont vraies, particulièrement celles qui concernent les chevaliers errants espagnols. Force est de constater que les douze pairs de France ont bien existé, mais je ne crois pas qu'ils firent toutes les choses décrites par l'archevêque Turpin. En fait, ces chevaliers étaient choisis par le roi de France. On les appelait pairs parce qu'ils étaient tous nobles, courageux et vertueux, ou, tout du moins, ils auraient dû l'être. Ils appartenaient à une sorte d'ordre militaire catholique qui ressemblait aux ordres contemporains de Saint-Jacques et de Calatrava. On peut supposer que ces chevaliers doivent être de courageux aristocrates. Aujourd'hui on les appelle les chevaliers de Saint-Jean ou d'Alcantara; à l'époque, on les

appelait les chevaliers des Douze Pairs parce que cet ordre militaire catholique était composé de douze hommes qui étaient égaux. Je suis certain que le Cid et Bernardo del Carpio ont existé, mais je ne pense pas qu'ils aient accompli toutes les prouesses qu'on leur prête. Quant au piquet du comte Pierre, avec lequel il guidait son cheval et que vous prétendez avoir vu à côté de la selle de Babiéca dans l'armurerie royale, je dois bien avouer que je suis tellement stupide et myope que, bien que j'aie vu la selle, je n'ai pas vu ce gros morceau de bois.»

«Je suis sûr qu'il est là», répliqua don Quichotte, «et cela d'autant plus qu'on raconte qu'il est dans un fourreau en cuir pour l'empêcher de rouiller!»

«C'est possible», dit le chanoine. «Cependant, je peux vous assurer que je ne me rappelle pas l'avoir vu. Si j'admets qu'il est là, je ne crois cependant pas ce qu'on lit dans les livres qui parlent des aventures de tous ces Amadís ou autres chevaliers. Un homme honorable, doué et intelligent comme vous ne devrait pas croire à toutes les choses étranges décrites dans ces stupides livres de chevalerie.»

CHAPITRE L.

Les arguments intelligents de don Quichotte,
ainsi que d'autres événements.

«Mon Dieu!», s'exclama don Quichotte. «Selon vous, les livres qui sont imprimés avec une licence royale et avec l'autorisation de ceux à qui ils ont été soumis et qui sont appréciés et loués par les puissants, les faibles, les riches, les pauvres, les érudits, les ignorants, les aristocrates, les roturiers et toutes sortes de gens, sont remplis de mensonges, bien qu'ils semblent vrais puisque les auteurs donnent beaucoup de détails sur le père, la mère, la famille, l'âge, le lieu de naissance et les exploits de ce ou de ces chevaliers! Vous devriez vous taire. Vous ne devriez pas blasphémer. Puisque vous êtes intelligent, vous devriez suivre mon conseil: lisez-les. Je suis sûr que vous les aimerez. Rien n'est plus agréable que de voir, par exemple, un grand lac de goudron bouillant où beaucoup de serpents, de couleuvres, de lézards et d'animaux terrifiants et dangereux nagent alors qu'une voix triste venant du milieu de ce lac dit: 'Monseigneur! Vous qui regardez ce lac effroyable, si vous voulez avoir le trésor qui se situe au fond de ces eaux noires, vous allez devoir faire preuve de courage et plonger dans cette solution de jais incandescent. Si vous refusez, vous n'aurez jamais le droit de regarder les merveilles époustouflantes que renferment les sept châteaux des sept fées qui sont situés au fond de cette noirceur.' Dès que le chevalier entend cette voix sépulcrale, sans hésiter ni attendre un peu pour analyser la situation, il plonge dans le lagon en feu avec sa lourde armure, en se recommandant à Dieu et à sa bonne amie. Il ne sait pas où il atterrira, ni ce qui se passera ensuite. Il se trouve alors au milieu de prairies fleuries, plus belles que les champs Élyséens. Il lui semble que dans cet endroit le ciel est plus transparent et que le soleil brille plus. Il aperçoit une forêt paisible composée d'arbres dont le feuillage émeraude le fascine. Ses oreilles sont séduites par le chant doux et incomparable d'une myriade de petits oiseaux colorés qui voltigent gaiement autour des branches entrelacées. Il découvre un ruisseau. Son eau transparente ressemble à du cristal liquide. Elle coule sur du sable fin et des galets blancs qui ressemblent à de la poudre d'or et des perles iridescentes. Il aperçoit une magnifique fontaine composée de

morceaux de jaspe multicolore et de marbre poli. Plus loin, il y en a une autre qui est de style rocaille. Les petites coquilles de palourdes et celles blanches et jaunes en spirale des escargots de mer sont disposées dans un *désordre bien ordonné*. Ils sont mélangés à des morceaux de verre brillant et à de fausses émeraudes. Les artistes ont voulu copier la nature, mais ils ont fini par la dépasser. Soudain un château bien construit ou une forteresse étonnante apparaît devant lui. Les murs sont en or massif, les créneaux sont recouverts de diamants, et les portes sont incrustées de rubis. Bien qu'on ait utilisé des diamants, des grenats rouges, des rubis, des perles, de l'or et des émeraudes, on ne doit pas négliger pour autant la façon. Il y a d'autres choses encore! Il voit maintenant un grand nombre de demoiselles sortir par la porte du château. Leurs robes sont tellement belles que ça me prendrait des siècles pour les décrire. Celle qui semble être leur chef prend la main du chevalier intrépide qui s'était jeté dans le goudron en fusion. Sans dire un mot, elle le fait entrer dans le somptueux palais et demande aux serviteurs de le déshabiller. Il est complètement nu! Elle le lave avec de l'eau tiède, enduit tout son corps d'huile parfumée et lui met une chemise en mousseline de soie qui exhale une odeur exquise. Une autre fille lui jette un châle sur les épaules; il paraît qu'il vaut plus cher qu'une ville tout entière. Il est écrit qu'on le mène dans une autre salle; les tables sont dressées d'une manière qui l'étonne. Une servante lui lave les mains avec de l'eau parfumée à l'ambre gris et aux extraits de fleurs. Elle le fait s'asseoir sur un siège en ivoire. Toutes les demoiselles qui le servent sont silencieuses. On lui apporte une grande variété de plats qui sont tellement bien préparés qu'il ne sait pas par quoi il va commencer. Il entend une musique magnifique, mais il ne sait ni d'où elle vient ni qui joue. Une fois que le repas est fini et que les tables ont été débarrassées, le chevalier s'enfonce dans son siège et, comme c'est la coutume, se cure peut-être les dents. Soudain une fille encore plus belle que les autres entre par la porte du grand salon. Elles s'assoit à côté de lui et lui donne des informations sur le château, la manière dont il fut ensorcelé et d'autres choses qui l'étonnent et stupéfient les lecteurs qui lisent cette histoire. Je ne veux pas m'étendre davantage sur ce sujet parce qu'on comprend bien que n'importe quel passage tiré d'un livre de chevalerie plaît à tout le monde. Croyez-moi! Lisez ces livres; ils rendent les gens mélancoliques plus joyeux. Quant à moi, je veux juste dire que, depuis que je suis chevalier errant, j'ai été courageux, poli, généreux, gentil, intrépide et patient. J'ai aussi supporté des malheurs, la prison et des enchantements. Bien que l'on vienne de m'enfermer dans une cage parce qu'on croit que je suis fou, je pense que mes bras musclés, le ciel et la chance me permettront bientôt de devenir le roi d'un royaume où mon cœur généreux témoignera sa gratitude à plein de gens. À la vérité, monsieur, le pauvre, même s'il est généreux, ne peut aider personne. Une gratitude composée uniquement d'espoir disparaît rapidement, comme disparaît la foi quand elle n'est que théorique. Aussi, j'aimerais que le sort me permette de devenir empereur le plus rapidement possible afin que mon coeur puisse récompenser mes amis de leur zèle, particulièrement ce pauvre Sancho Panza, mon écuyer, qui est le meilleur homme du monde. J'aimerais lui donner le comté que je lui ai promis il y a longtemps, mais je crains qu'il ne soit pas capable de gérer son domaine.»

Dès que Sancho entendit ces dernières paroles, il dit à son maître:

«Monsieur, arrangez-vous pour me donner le comté que vous m'avez promis et que j'attends depuis tout ce temps, car je jure que je serai capable de l'administrer. Il paraît qu'il y a des gens qui louent ces seigneuries et donne de l'argent à leurs

propriétaires. Ils gèrent le domaine pendant que le seigneur ne fait rien, si ce n'est encaisser les chèques sans se soucier de rien. C'est ce que je ferai si je ne peux pas l'administrer. Je ne chipoterai pas. Je me débarrasserai des problèmes. On travaillera à ma place et je profiterai de mon argent comme un duc.»

«Sancho, mon frère», dit le chanoine, «vous pouvez, bien sûr, gagner de l'argent de cette façon, mais le propriétaire d'un grand domaine est aussi juge. Par conséquent, il doit être compétent, intelligent et, surtout, découvrir la vérité, car quand quelqu'un est hésitant au début, le milieu et la fin sont toujours faux. C'est pour cette raison que Dieu favorise toujours les bonnes intentions des hommes simples et déjoue les mauvais desseins des gens intelligents.»

«Je ne comprends pas toutes ces philosophies», répondit Sancho. «Tout ce que je sais, c'est que dès que j'aurai ce comté, je serai capable de le gérer, car j'ai une âme, comme n'importe qui d'autre, et un corps, comme le reste des gens. Comme les autres dans leur seigneurie, je serai roi dans mon comté. Quand je serai roi, je ferai tout ce que je voudrai. Comme je ferai ce que je voudrai, je serai heureux. Quand on est heureux, on n'espère plus rien d'autre. Aussi, donnez moi ce comté, et à la revoyure, les mecs, comme dit un aveugle à un autre aveugle!»

«Ce ne sont pas là de mauvaises philosophies, comme vous dites, Sancho», précisa le chanoine, «mais il y a beaucoup de choses à dire au sujet des comtés.»

«Je ne sais pas trop ce qui reste à dire», interrompit don Quichotte. «Je suis simplement l'exemple du grand Amadís de Gaule, lequel concéda à son écuyer le titre de comte de l'Île Ferme. Aussi, je peux, sans arrière-pensées, donner un comté à Sancho Panza, qui est un des meilleurs écuyers qu'ait jamais eus un chevalier errant.»

Le chanoine s'étonna des imbécillités bien construites de don Quichotte, de la manière dont il avait dépeint l'aventure du chevalier du Lac, de l'influence profonde des mensonges contenus dans ces livres sur le chevalier, et de la bêtise de Sancho, qui voulait absolument obtenir le comté que son maître lui avait promis.

les serviteurs du chanoine, qui étaient allés à l'auberge pour s'occuper des mules, revinrent. Ils étendirent une couverture sur l'herbe verte de la prairie, s'assirent à l'ombre de quelques arbres et mangèrent là pour que, comme je l'ai dit, le bouvier profite de cet endroit. Alors qu'ils étaient en train de manger, ils entendirent tout à coup beaucoup de bruit et le son d'une clochette qui venait d'un massif de ronces et de broussailles qui était proche. À cet instant-là, ils virent une jolie chèvre sortir des buissons. Son pelage était couvert de taches noires, blanches et marron. Elle était suivie par un chevrier. Il l'appelait en utilisant une sorte de jargon afin qu'elle s'arrête et rejoigne le troupeau. La fugitive apeurée se précipita vers le lieu où ils étaient assis, comme pour leur demander de l'aide. Elle s'arrêta.

Le chevrier accourut et la prit par les cornes. En s'adressant à elle comme si elle pouvait le comprendre, il lui dit:

«Ah, la Panachée, la Panachée! Tu es tellement rebelle! Arrête de t'agiter. Fillette, quel loup t'a fait peur? Mignonne, qu'est-ce qui se passe? Je sais que tu es énervée parce que tu es une femme; toi et les gens comme toi n'ont pas de chance! Reviens, reviens, ma chérie. Tu n'es pas très heureuse là-bas, mais au moins tu es plus en sécurité dans la bergerie, avec tes copines. Tu te dois de t'occuper d'elles et de les guider. Que leur arrivera-t-il si tu vagabondes?»

Les paroles du chevrier les amusèrent, particulièrement le chanoine, qui lui dit:

«Mon frère, ne paniquez pas! Vous ne devriez pas vous dépêcher de la remettre avec les autres. Puisque c'est une femelle, comme vous dites, elle doit obéir à ses instincts; vous ne pouvez rien y faire! Mangez quelque chose, buvez un peu de vin et calmez-vous pendant que la chèvre se repose.»

Il lui tendit, avec la pointe du couteau, un râble de lapin froid et lui donna un verre de vin rouge. Le chevrier le remercia pour la nourriture et le vin. Il avala une gorgée de vin et devint plus calme. Ensuite il dit:

«Messieurs, j'espère que vous n'allez pas me prendre pour un imbécile parce que je me suis adressé à cet animal comme si c'était un être humain. À la vérité, ce que je lui ai dit n'est pas mystérieux. Bien que je sois un paysan, je sais comment parler aux hommes et aux bêtes.»

«Je vous crois», dit le curé, «car l'expérience montre que les champs produisent des érudits et que les cabanes de bergers abritent des philosophes.»

«Tout du moins, monsieur», répondit le chevrier, «elles abritent des hommes malheureux. Messieurs, afin que vous admettiez cela et bien qu'il soit impoli de parler sans y être invité, j'aimerais, si cela ne vous dérange pas, que vous m'écoutiez très attentivement pendant que je vous raconterai une histoire qui confirmera ce que monsieur le curé et moi-même venons de dire.»

Don Quichotte répondit:

«Comme cette affaire touche un peu à la chevalerie, je serai heureux de vous écouter, mon frère; ces messieurs le seront aussi, car ils sont très intelligents et apprécient les nouveautés insolites qui surprennent, plaisent et distraient, comme le fera certainement votre histoire. Commencez donc, mon ami; nous sommes tout ouïe.»

«Moi, je passe», s'écria Sancho. «Je vais m'installer près du ruisseau et tenir compagnie à cette tourte. Je vais la dévorer! J'ai entendu messire Quichotte dire que l'écuyer d'un chevalier errant doit manger tout ce qu'il peut quand il en a l'occasion, car lorsqu'il entre par hasard dans une forêt dense avec son maître, parfois ils n'arrivent plus à en sortir pendant six jours. Si son estomac ou ses sacoches ne sont pas bien remplis, il restera là, comme cela arrive souvent, et deviendra une momie squelettique.»

«Tu as raison, Sancho», dit don Quichotte. «Va où tu veux et mange autant que tu veux, car j'ai déjà mangé. Maintenant, j'ai besoin de *nourrir* mon âme de récréation: je vais écouter l'histoire de ce brave homme.»

«Nous allons tous faire la même chose», ajouta le chanoine.

Il demanda ensuite au chevrier de commencer à raconter l'histoire qu'il venait de leur promettre.

Le chevrier, qui tenait toujours la chèvre par les cornes, lui donna deux petits coups sur les flancs en lui disant:

«Couche-toi près de moi, la Panachée, nous n'avons pas besoin de retourner tout de suite à la bergerie.»

La chèvre semblait le comprendre, car, dès que son maître se fut assis, elle se coucha très calmement à côté de lui. Elle le regarda dans les yeux; elle écoutait tout ce qu'il était en train de dire. L'homme commença son histoire comme suit.

CHAPITRE LI.

L'histoire que le chevrier raconta à ceux qui ramenaient don Quichotte chez lui.

«À trois lieues de cette vallée, il y a un village qui, bien que fort petit, est un des plus riches de la région. Un fermier très respecté y vit. Même si les gens riches sont toujours respectés, lui l'est non pas parce qu'il est riche, mais parce qu'il est vertueux. Selon lui, ce qui le rendait le plus heureux était d'avoir une fille qui était tellement belle, intelligente, charmante et vertueuse que tous ceux qui la connaissaient et la voyaient étaient éblouis par les cadeaux époustouflants que Dieu et la nature lui avaient fait. Toute petite, elle était belle, mais en grandissant, elle devint encore plus jolie. Quand elle eut seize ans, elle devint sublime. Toutes sortes de gens habitant dans les villages voisins, puis dans des villes éloignées et les palais royaux, eurent vent de sa beauté. Ils venaient de partout pour apercevoir cette curiosité, que dis-je, cette icône. Son père la surveillait, et elle se surveillait, car ni un cadenas, ni un garde, ni une serrure ne peuvent protéger une jeune fille mieux que la méfiance. Sa richesse et sa beauté poussèrent bien des garçons du coin et d'ailleurs à lui demander sa main à son père. Cependant, ce précieux bijou l'embarrassait; il n'arrivait pas à se décider à l'offrir à l'un des nombreux prétendants qui le sollicitaient. J'étais l'un d'eux. J'étais très optimiste parce que son père me connaissait: j'étais jeune, riche intelligent, originaire du même village, et mon sang était pur. Un autre jeune homme du même monde et du même village avait demandé au père la main de sa fille, ce qui l'avait rendu perplexe: il lui semblait que les deux garçons étaient de bons partis. Pour se débarrasser de cette incertitude, il résolut de parler à Léandra; c'est le nom de la jolie fille qui n'arrête pas de me torturer. Comme nous étions de la même classe sociale, il pensait que c'était une bonne idée de laisser sa fille chérie choisir l'homme qu'elle préférait, méthode qui devrait être adoptée par tous les parents qui ont des enfants à marier. Bien évidemment, il faut les aiguiller. En fait, il doit y avoir une première sélection; ensuite ils peuvent choisir entre le bien et le bien! Je ne sais pas lequel de nous Léandra choisit; je sais seulement que le père nous fit lanterner, arguant de la jeunesse de sa fille et énonçant des généralités, mais ce n'était pas un refus. Le nom de mon rival est Anselme; moi, je m'appelle Eugène. Vous devez connaître le nom des personnes qui figurent dans cette tragédie. Elle n'est pas encore terminée, mais il semble que la fin sera terrible. À cette époque, un certain Vincent de la Rose arriva dans notre village. C'était le fils d'un paysan pauvre qui y vivait. Quand il avait environ douze ans, un capitaine qui passait par là par hasard avec son régiment l'avait recruté. Douze ans plus tard, le jeune homme rentra chez lui; il portait un uniforme tape-à-l'œil recouvert d'une multitude de breloques en verre et de chaînettes en acier. Il n'arrêtait pas de changer d'uniforme, mais ils étaient tous fragiles, voyants, légers et bon marché. Les paysans, qui sont des créatures méchantes et qui peuvent être la méchanceté même lorsque l'oisiveté leur laisse le champ libre, le remarquèrent. Ils examinèrent ses vêtements et ses bijoux et découvrirent qu'il avait trois uniformes de différentes couleurs, avec des bas et des jarretières qui allaient avec, mais il combinait les éléments avec tellement d'intelligence que s'ils ne les avaient pas comptés, ils auraient juré qu'il avait arboré au moins dix tenues et plus de vingt looks différents. Ces informations sur ses vêtements ne sont pas secondaires, car ils jouent un rôle important dans cette histoire. Il avait l'habitude de s'asseoir sur un banc de pierre qui se trouve sous le grand peuplier de la place du village. Là, il nous racontait ses exploits; nous étions tous fascinés. Il avait visité tous les pays, participé à toutes les bataille, tué plus de Mores que n'en contiennent le Maroc et

la Tunisie, et s'était battu plus de fois en duel que Gante, Luna, Diégo Garcia de Parédès et mille autres chevaliers qu'il mentionna. Il était sorti victorieux de tous ces combats, et n'avait même pas perdu une goutte de sang. De plus, il nous montrait ses cicatrices. On ne voyait aucune marque, mais il nous faisait croire qu'elles avaient été causées par des coups d'arquebuse reçus lors de différentes batailles. Finalement, avec une arrogance inouïe, il tutoyait ses égaux en disant que son père était son héros, que ses exploits étaient son arbre généalogique et qu'il ne devait rien au roi puisqu'il était soldat. Outre cette arrogance, il était un peu musicien; il pouvait gratter les cordes d'une guitare d'une manière qui conduisait certains à dire qu'il la faisait parler. Il avait encore d'autres qualités: en tant que poète, il pouvait écrire une ballade d'une lieue et demie de long sur n'importe quel événement insignifiant arrivé dans le village. Ce courageux soldat que je viens de décrire, ce Vincent de la Rose, ce charmeur, ce musicien, ce poète, fut maintes fois aperçu et regardé par Léandra depuis une fenêtre de sa maison qui donnait sur la place. Ses uniformes tape-à-l'œil et ses ballades la séduisaient; il en faisait vingt copies. Elle entendait parler de ses exploits puisqu'il n'arrêtait pas d'y faire référence. Finalement, avec l'aide du diable, elle tomba amoureuse de lui avant qu'il ne pense à la courtiser. Comme une histoire ne peut pas bien se terminer lorsque la demoiselle n'est pas amoureuse, Léandra et Vincent se mirent d'accord. Ainsi, avant qu'aucun de ses nombreux prétendants ne découvrît qu'elle aimait un autre homme, elle avait satisfait ses désirs, quitté le village et la maison de son père bien-aimé (elle n'avait pas de mère) et s'était enfuie avec le soldat, lequel se ventait encore plus de cela que de tous ses autres succès. Tous les villageois et les gens qui entendirent la nouvelle furent choqués. J'étais surpris, Anselme stupéfait, le père de la fugueuse triste, les autres membres de sa famille consternés, la justice en alerte, les gendarmes sur le départ. On battit les chemins, on fouilla les bois et les environs, et au bout de trois jours, on trouva la capricieuse Léandra dans une caverne de la montagne. Elle ne portait qu'une chemise. La grosse somme d'argent et les bijoux précieux avec lesquels elle s'était enfuie de chez elle avaient disparu. On la ramena chez son inconsolable père et on l'interrogea. Elle avoua sans contrainte que Vincent de la Rose l'avait convaincue de partir de chez son père parce qu'il avait promis qu'il se marierait avec elle et la mènerait à la ville la plus riche et la plus dépravée du monde, c'est-à-dire Naples. Elle l'avait cru parce qu'elle était ignorante et impressionnable. Aussi, elle avait volé son père et avait accepté de le suivre la nuit de sa disparition. Il l'avait alors conduite dans un endroit très isolé pour l'enfermer là où on l'avait trouvée. Elle ajouta que le soldat n'avait rien fait qui pût ternir sa réputation, mais il l'avait tout de même dévalisée. Ensuite il s'était enfui et l'avait laissée dans cette caverne, ce qui nous surprit encore plus. Nous refusâmes de croire à la continence du jeune homme, mais elle était tellement persuasive que son inconsolable père se calma. Il ne se souciait pas de l'argent parce que sa fille possédait toujours le bijou qui ne peut pas être retrouvé une fois qu'il a été perdu. Le jour du retour de Léandra, il la mena dans un couvent situé dans une ville proche, car il ne voulait pas qu'on puisse la voir. Il espérait que le temps lui permettrait de réparer sa réputation. La jeunesse de Léandra servit à *excuser* son *inexcusable* conduite, tout du moins aux yeux des gens qui ne se souciaient guère de sa moralité; ceux qui savaient qu'elle était intelligente et perspicace n'attribuèrent pas son péché à l'ignorance, mais à sa désinvolture et à l'inclination naturelle des femmes, qui sont, la plupart du temps, irresponsables et déséquilibrées. Comme Léandra était dans un couvent, les yeux

d'Anselme devinrent aveugles ou du moins ne virent plus rien qui pût le rendre heureux. Les miens étaient dans l'obscurité; aucune lumière ne leur permettait de se réjouir. Son absence nous rendit très tristes; notre impatience augmenta; nous maudissions les jolis uniformes du soldat et détestions l'imprudence de son père. Finalement, Anselme et moi décidâmes de quitter le village pour venir dans cette vallée. Il y fait paître une grande quantité de moutons qui lui appartiennent, et moi, un grand troupeau de chèvres qui sont à moi. Nous sommes tout le temps au milieu des arbres, donnant libre cours à nos sentiment ou louant la beauté de Léandra, ou la critiquant, ou soupirant et nous plaignant au ciel. Beaucoup de ses soupirants nous ont imités: ils sont venus dans cet endroit inhospitalier pour se livrer à la méditation. Ils sont tellement nombreux que ce lieu est devenu l'Arcadie pastorale: il y a plein de bergers et de troupeaux. On entend le nom de la belle Léandra partout. Celui-ci la maudit et la traite de fille capricieuse, inconsistante et malhonnête. Celui-là dit que c'est une Marie-couche-toi-là. Un homme la pardonne; un autre la condamne à la prison à vie. L'un loue sa beauté, l'autre maudit son humeur. En somme, ils l'adorent et la haïssent! Ils sont tellement dérangés que certains d'entre eux se plaignent de son dédain, bien qu'ils ne l'aient jamais rencontrée. D'autres se lamentent et sont fous de rage, bien qu'elle ne soit pas responsable puisque, comme je l'ai dit, son péché fut connu avant qu'elle ne le commette. Il n'y a pas une grotte, pas une berge, pas un coin d'ombre où l'on ne trouve quelque berger qui raconte aux vents ses malheurs. L'écho n'arrête pas de répéter le nom de Léandra; les montagnes résonnent de son nom; les ruisseaux murmurent 'Léandra.' Elle nous a ensorcelés et nous a rendus perplexes; les *désespérés espèrent* et craignent une chose qu'ils ne connaissent pas. Mon rival Anselme est plus équilibré que tous ces désaxés. Il pourrait légitimement se plaindre de beaucoup de choses, mais il ne se plaint que de son absence. Il écrit des paroles intelligentes; quand il chante ses chansons tristes, il s'accompagne au rebec; il en joue très bien. Quant à moi, je suis un chemin plus praticable et plus sage, à mon avis: critiquer les femmes parce qu'elles sont charmeuses, inconsistantes, déloyales et, finalement, indécises. Voilà, messieurs, la raison pour laquelle j'ai parlé à ma chèvre de cette façon. Comme c'est une femelle, je ne la respecte pas tellement, bien que ce soit la meilleure de tout mon troupeau. C'est l'histoire que j'avais promise de vous raconter. Elle est un peu longue, mais cela ne veut pas dire que je vais mettre du temps à vous servir. Ma cabane est près d'ici; dedans, il y a du lait frais, des fromages exquis et des fruits murs qui sont aussi bons qu'ils sont beaux.»

CHAPITRE LII.

La dispute entre don Quichotte et le chevrier, et l'étrange aventure des pénitents que le chevalier termina glorieusement, à la sueur de son front.

L'histoire du chevrier plut beaucoup à ceux qui l'avaient écoutée, en particulier au chanoine, qui était étonné par la manière dont elle avait été racontée. Le chevrier n'était pas si rustique que cela. En fait, il était aussi stylé qu'un courtisan. Le chanoine fit remarquer que le prêtre avait eu raison de dire que les champs produisent des érudits. Tout le monde félicita Eugène. Don Quichotte fut encore plus élogieux. Il lui dit:

«Monsieur le chevrier, si je pouvais m'embarquer dans une nouvelle aventure, je ferais de mon mieux pour vous aider. Je ferais sortir Léandra de ce couvent, où elle très

certainement détenue contre son gré, en dépit des manigances de l'abbesse et des autres. Puis je vous la confierais. Vous pourriez la traiter comme vous le voudriez, mais vous devriez suivre les règles de la chevalerie, lesquelles interdisent que l'on maltraite les demoiselles. J'espère que Dieu réduira le pouvoir des méchants magiciens afin que les bons puissent les vaincre. Une fois que ce sera fait, je vous aiderai puisque ma profession m'oblige à secourir les faibles et les nécessiteux.»

Le chevrier le dévisagea. Les vêtements élimés et la mine étrange du chevalier le surprirent. Il se tourna vers le barbier, qui était à côté de lui, et lui dit:

«Monsieur, quel est l'homme qui a une drôle de mine et parle de cette manière?»

«Cet homme», répondit le barbier, «est le célèbre don Quichotte de la Manche, le redresseur de torts, le protecteur des demoiselles, le charmeur de géants et grand conquérant.»

«Cela ressemble beaucoup», dit le chevrier, «à ce qu'on trouve dans les livres sur les chevaliers errants, car ils font toutes les choses que vous venez de mentionner. Est-ce que vous plaisantez? Est-ce que ce monsieur est *marteau*?»

«Ignoble barbare!», s'écria don Quichotte. «C'est vous *le marteau à marteler*. De toute manière, Je sous moins *marteau* que le *maraud* qui vous sert de père.»

Il saisit une miche de pain qui était à côté de lui et la lança au visage du chevrier avec tellement de force qu'il lui écrasa le nez. Le chevrier n'apprécia pas la plaisanterie. Voyant avec quelle violence on le maltraitait, sans respecter ni la couverture, ni la nappe, ni ceux qui mangeaient, il se jeta sur don Quichotte et le saisit à la gorge avec les deux mains. Il l'aurait étranglé si Sancho Panza n'était pas accouru pour prendre le chevrier par les épaules et le jeter à la renverse sur la couverture, en cassant les assiettes et les verres et en éparpillant tout ce qui s'y trouvait.

Lorsque Don Quichotte vit qu'il était libre, il sauta sur le chevrier. Son visage était couvert de sang et Sancho n'arrêtait pas de lui donner des coups de pied; il marchait à quatre pattes pour trouver un couteau de table avec lequel il se serait vengé sauvagement, mais le chanoine et le curé l'en empêchèrent. Pendant ce temps, le barbier aidait le chevrier à maintenir don Quichotte allongé. Ils lui donnèrent tellement de coups de poing que son visage fut vite aussi sanguinolent que celui du chevrier.

Le chanoine et le curé riaient aux éclats. Les gendarmes étaient sur les nerfs. Ils leur criaient dessus comme le font les hommes qui assistent à des combats de chiens. Seul Sancho Panza se désespérait, parce qu'il ne pouvait pas se débarrasser d'un des serviteurs du chanoine qui l'empêchait d'aller secourir son maître.

Tous s'amusaient, sauf les deux petites frappes. Ils entendirent tout à coup le son triste d'une trompette; ils tournèrent la tête du côté d'où venait le bruit. Don Quichotte était très excité. Il était couvert de bleus et toujours sous le chevrier, ce qui ne lui plaisait pas franchement. Il lui dit:

«Frère, vous devez être un démon puisque vous m'avez vaincu grâce à votre force et à votre courage. Je vous supplie d'arrêter le combat pendant une petite heure, car le son déchirant de cette trompette pourrait être un signal de départ: une nouvelle aventure m'attend.»

Fatigué de donner des coups et d'en recevoir, le chevrier le lâcha. Don Quichotte se mit debout et tourna la tête vers l'endroit d'où le bruit venait. Il vit un grand nombre de personnes descendre la pente d'une colline. Elles étaient habillées en blanc, comme le sont les pénitents.

Cette année là, les nuages avaient refusé d'arroser la terre assoiffée. Par conséquent, il y avait des processions avec des flagellants dans tous les coins de la région. Les pénitents imploraient Dieu d'avoir pitié d'eux et de faire pleuvoir. Les habitants d'une ville voisine allaient en procession vers une grotte de cette vallée, où vivait un ermite très pieux.

Don Quichotte aperçut les étranges costumes des pénitents. Bien qu'il eût souvent vu des processions, il croyait que c'était le début d'une nouvelle aventure. Aussi, puisqu'il était chevalier errant, il était le seul à pouvoir agir. La statue voilée qu'ils transportaient le conforta dans ses certitudes. Il pensait qu'une aristocrate étaient emmenée contre son gré par ces voyous irrévérencieux et agressifs. Dès qu'il fut convaincu de cela, il se précipita vers Rossinante, qui pâturait non loin de là. Il détacha de l'arçon le mors et le bouclier, ajusta la bride, demanda son épée à Sancho, enfourcha Rossinante, empoigna son écu et hurla:

«À présent, vaillantes personnes, vous allez comprendre pourquoi il doit y avoir des chevaliers errants dans ce monde. Je vais libérer cette prisonnière afin de démontrer que l'on doit respecter de tels chevaliers.»

En disant ces paroles, comme il n'avait pas d'éperons, il donna deux petit coups de talons dans les flancs de Rossinante. En allant au grand trot (on ne lit nulle part dans cette histoire vraie que le cheval pouvait galoper), il fondit sur les pénitents en dépit de tout ce que firent le curé et le chanoine pour l'en empêcher; leurs efforts furent aussi inutiles que les prières de son écuyer. Ce dernier lui dit:

«Où allez-vous, messire Quichotte? Pourquoi diable vous opposez-vous à notre foi catholique? C'est une procession de pénitents et la dame qu'ils portent sur un palanquin est la sainte image de l'Immaculée Conception. Monsieur, faites attention à ce que vous allez faire. Cette fois-ci, vous vous trompez vraiment.»

Les efforts de Sancho étaient parfaitement inutiles. Son maître avait décidé d'attaquer les silhouettes voilées et de libérer la dame habillée en noir. Il ne voulait pas écouter Sancho. Si le roi lui-même lui avait ordonné de revenir, il n'aurait pas changé d'avis. Quand il atteignit la procession, il fit s'arrêter Rossinante, qui était déjà fatigué. D'une voix rauque, il cria nerveusement:

«Vous qui vous couvrez le visage, peut-être parce que vous êtes méchants, écoutez ce que j'ai à vous dire.»

Les premiers qui s'arrêtèrent furent ceux qui portaient la statue. L'un des quatre religieux qui chantaient des litanies, voyant la mine étrange de don Quichotte, la maigreur de Rossinante et d'autres choses amusantes, lui répondit :

«Monsieur, si vous voulez nous dire quelque chose, dites-le vite, car ces frères sont en train de se flageller. Nous ne pouvons ou ne devons pas nous arrêter pour écouter quoi que ce soit, à moins que ce ne soit dit en deux mots.»

«Je le dirai en un mot», rétorqua don Quichotte. «Ce mot est le suivant: 'Relâchez tout de suite cette jolie dame dont les larmes et la mine atterrée prouvent que vous l'emmenez contre son gré et que vous lui avez fait subir des choses inavouables. Je ne vous laisserai pas faire un pas de plus avant que vous ne l'ayez libérée: c'est ce qu'elle veut et mérite!»

Quand ils entendirent cela, ils pensèrent tous que don Quichotte était fou. Ils éclatèrent de rire, ce qui le mit encore plus en colère. Sans dire un mot de plus, il dégaina son épée et fondit sur le palanquin. Un des hommes qui portaient la statue

laissa ses compagnons supporter la charge supplémentaire et vint à la rencontre de don Quichotte, tenant à deux mains une fourche qui servait à soutenir le palanquin quand il se reposait. Le chevalier donna un coup dessus et la cassa en deux. Avec le tiers de fourche qui lui restait dans la main, il frappa tellement fort sur l'épaule du chevalier, du côté de son épée, que le pauvre homme lâcha son bouclier et tomba par terre. Il se trouvait dans un situation très difficile.

Sancho Panza se précipita vers lui en haletant. Quand il vit que son maître était par terre, il cria à l'assaillant de ne pas continuer à frapper don Quichotte, car c'était un pauvre chevalier ensorcelé qui n'avait jamais fait de mal à personne. Les cris de Sancho n'arrêtèrent pas le paysan. En fait, quand il vit que le chevalier ne bougeait plus, il cru qu'il l'avait tué. Aussi, il mit le bas de sa robe dans sa ceinture et courut à travers champs à la vitesse d'un daim.

À ce moment-là, tous les compagnons de don Quichotte avaient atteint l'endroit où il était allongé. Quand les pénitents virent tous ces gens accourir, y compris les gendarmes avec leurs arbalètes, ils se mirent autour de la statue parce qu'ils pensaient qu'il allait y avoir du grabuge. Ils mirent leurs capuches et empoignèrent leurs fouets pendant que les religieux brandissaient leurs chandeliers. Ils attendaient l'assaut, mais ils étaient bien résolus à se défendre et même, s'ils le pouvaient, à attaquer leurs assaillants. Le sort arrangea les choses mieux que ce qu'ils avaient espéré, car Sancho se jeta sur le corps de son seigneur et éclata en sanglots: il croyait que son maître était mort! Quel spectacle amusant!

Le curé fut reconnu par un de ses confrères qui se trouvait dans la procession, ce qui fit diminuer la peur des gens dans les deux camps. Le premier curé dit rapidement au deuxième qui était don Quichotte. Le deuxième prêtre et tous le pénitents allèrent voir si le chevalier était mort. Ils entendirent Sancho Panza, qui était inconsolable, dire:

«Ô gloire de la chevalerie, un seul coup de matraque à mis fin à des années bien employées! Vous faites la fierté de votre famille, de la Manche et du monde entier, lequel, puisque vous ne serez plus là, sera plein de malfaiteurs qui n'auront pas peur d'être punis pour leurs méfaits. Ô maître, vous étiez plus généreux que tous les Alexandre, car, après seulement huit mois de service, vous deviez me donner la meilleure île jamais entourée par la mer! Vous étiez humble avec les gens fiers et fier avec les gens humbles. Vous avez affronté des dangers, supporté la calomnie, imité les gentils, fessé les méchants et écrasé la vermine. Vous étiez un chevalier errant, c'est tout.»

Les pleurs et gémissements de Sancho réveillèrent don Quichotte. La première chose qu'il dit fut:

«Douce Dulcinée, celui qui vit loin de vous supporte de pires choses que celles-ci. Sancho, mon ami, aide-moi à remonter sur ce char ensorcelé, car cette épaule est cassée et je ne peux pas m'asseoir sur la selle de Rossinante.»

«Monsieur, je serai heureux de vous aider», répondit Sancho. «Retournons à notre village en compagnie de ces messieurs, qui veulent votre bien. Là, nous organiserons un autre voyage qui nous rendra plus riche et plus célèbre.»

«C'est bien dit, Sancho», répliqua don Quichotte, «car nous devons être prudents et attendre que la mauvaise influence des étoiles passe.»

Le chanoine, le curé et le barbier dirent que c'était une très bonne idée. Amusés par les pitreries de Sancho, ils mirent don Quichotte sur la charrette, comme il y était auparavant. La procession se remit en ordre et les pénitents poursuivirent leur chemin.

Le chevrier prit congé de tout le monde. Le curé paya ce qu'il devait aux gendarmes puisqu'ils ne voulaient pas aller plus loin. Le chanoine demanda au curé de l'informer de l'évolution de la maladie de don Quichotte; il voulait savoir si le chevalier guérirait ou non. Ensuite, il continua son voyage. En bref, ils partirent, mais le curé, le barbier, don Quichotte, Sancho Panza et Rossinante restèrent là. Le pauvre cheval avait regardé tout cela avec la même résignation que son maître.

Le vacher attela ses bœufs et allongea prudemment don Quichotte sur une balle de foin. Ensuite, en allant aussi lentement que d'habitude, il suivit la route choisie par le curé. Au bout de six jours, ils arrivèrent au village de don Quichotte. Ils y entrèrent un dimanche vers midi. La charrette passa par la place du village, qui était noire de monde. Les villageois se mirent autour pour voir ce qu'il y avait dedans. Quand ils reconnurent leur voisin, ils furent surpris. Un petit garçon courut à toutes jambes porter cette nouvelle à la gouvernante et à la nièce. Il leur dit que leur oncle et maître était allongé sur une balle de foin, dans une charrette à bœufs; il était maigre et jaune. Les braves dames hurlèrent, se lamentèrent et maudirent une fois encore ces satanés livres de chevalerie. Elles vociférèrent encore plus lorsqu'elles virent don Quichotte passer le pas de la porte. Ce spectacle était vraiment déchirant!

À la nouvelle du retour de don Quichotte, la femme de Sancho Panza accourut bien vite, car elle savait que son mari était parti de la maison pour devenir son écuyer. Dès qu'elle vit Sancho, elle lui demanda si l'âne se portait bien. Sancho répondit que l'âne était plus en forme que son maître.

«Je remercie Dieu de tous ces bienfaits», s'écria-t-elle. «Mon chéri, dis-moi maintenant ce que tu as gagné lors de toutes ces aventures. As-tu rapporté un nouveau manteau à ta femme et des chaussures à tes enfants?

«Je n'ai rapporté rien de ce genre, ma chérie», répondit Sancho, «mais des choses qui sont plus importantes et appréciées.»

«Je suis heureuse d'entendre ça», répliqua sa femme. «Montre-moi ces choses qui sont plus importantes et appréciées, chéri. Je veux les voir pour que mon coeur puisse se réjouir, car il a été très triste durant les siècles de ton absence.»

«Ma chérie, je te les montrerai quand nous serons à la maison», dit Sancho. «Pour l'instant, tu devrais te réjouir, car Dieu veut que nous nous embarquions dans une nouvelle aventure. Bientôt je serai comte ou gouverneur d'une île, de la meilleure et non d'une île ordinaire.»

«J'espère que le ciel te la donnera, mon chéri, car nous en avons vraiment besoin. Mais, dis-moi, qu'est-ce que tu entends par île? Je ne comprends pas.»

«Laisse tomber! Tu comprendras plus tard et tu seras surprise lorsque tous tes vassaux t'appelleront 'Votre Seigneurie'.»

«Sancho, qu'est-ce que tu entends par votre seigneurie, île et vassaux?», demanda Juana Panza, qui était le nom de la femme de Sancho. Ils n'étaient pas parents. En fait, dans la Manche, les femmes prennent le nom de leur mari.

«Juana, ne sois pas si pressée. Je vais te dire la vérité. Aussi, tais-toi. Je peux t'assurer qu'il n'y a rien de plus gratifiant au monde que d'être le respectable écuyer d'un chevalier errant qui cherche l'aventure. Il est vrai que la plupart du temps on a des surprises, car quatre-vingt-dix-neuf pourcent des aventures se terminent mal. Je le sais par expérience, car on m'a fait parfois sauter dans une couverture et on m'a parfois filé une tonne de beignes. Cependant, on attend toujours avec impatience ce qui va se

passer ensuite, en traversant les champs, en regardant partout dans les bois, en montant sur des collines, en visitant des châteaux et, quand on le veut, en séjournant gratuitement dans des auberges.»

Pendant que Sancho Panza avait cette conversation avec Juana Panza, sa femme, la gouvernante et la nièce de don Quichotte souhaitèrent la bienvenue au chevalier, le déshabillèrent et l'allongèrent sur son lit. Il les regardait avec des yeux hagards: il ne savait pas où il se trouvait. Le curé demanda à la nièce de bien s'occuper de son oncle et de veiller à ce qu'il ne s'échappe pas de nouveau. Il leur dit combien il avait été difficile de le ramener à la maison. Les deux femmes se remirent à demander l'aide du ciel et à critiquer les livres de chevalerie; elles prièrent Dieu pour qu'il jette les auteurs de tant de mensonges et de stupidités dans un puits très profond. En fait, elles étaient perplexes. Elles craignaient que leur oncle et maître ne parte de nouveau, une fois rétabli, et c'est ce qui arriva!

L'auteur de ce livre, bien qu'il ait fait tout son possible pour recueillir des informations sur les prouesses accomplies par don Quichotte lors de son troisième voyage, n'a rien trouvé, du moins rien qui ne s'appuie sur des sources authentiques. Cependant, une légende de la Manche rapporte qu'il se rendit à Saragosse, où il participa à des tournois célèbres et où il se trouva dans des situations dignes de sa bravoure et de son intelligence. Je n'ai rien trouvé sur la manière dont il termina sa vie. Heureusement, je rencontrai un vieux médecin qui possédait une boite en plomb qui, selon lui, avait été trouvée sous les décombres d'un vieil ermitage que l'on reconstruisait. Dans cette boite, il avait découvert des parchemins sur lesquels étaient écrits, en lettres gothiques et en espagnol, des vers qui parlaient des exploits de notre chevalier, de la beauté de Dulcinée du Toboso, de l'apparence de Rossinante, de la fidélité de Sancho Panza et de la tombe de don Quichotte. Il y avait plusieurs épitaphes et éloges qui décrivaient sa vie et ses mœurs.

Ceux qui étaient lisibles et purent être recopiés sont ceux que le fiable auteur de cette nouvelle histoire extraordinaire a écrits ici. En dédommagement de l'immense effort qu'il lui a fallu fournir pour compulser toutes les archives de la Manche, tâche qui me permit de publier ce livre, je vous demande de le lire et de lui accorder autant de crédit que les gens intelligents en accordent aux livres de chevalerie, qui sont si populaires. Si vous faisiez cela, j'en serais heureux et me considérais comme bien récompensé. Je chercherais et raconterais d'autres histoires, sinon aussi exactes, du moins aussi originales et divertissantes que celle-ci.

Les premiers mots qui étaient écrits sur le parchemin qui fut trouvé dans la boite en plomb étaient ceux-ci:

Vous trouverez ici ce que les érudits d'Argamasilla, un village de la manche, écrivirent sur la vie et la mort du valeureux don Quichotte de la Manche.

Singeducongo, érudit d'Argamasilla,
pour la tombe de don Quichotte.

ÉPITAPHE

Sous cette pierre glacée gît la dépouille du

Fou furieux qui enchanta les habitants de la Manche
Avec plus de prises de guerre
Que Jason en apporta en Crète,
De l'esprit dérangé de la girouette
Lorsqu'elle perdit les pédales,
Du bras musclé qui alla en Chine
En passant par Gaète,
De la muse masculine qui grava des vers
Sur une plaque en bronze,
De l'homme qui abandonna les Amadís
Et ignora les Galaor à cause
De l'amour et de sa générosité,
Du cavalier qui chevauchait Rossinante
Afin de vagabonder.

Favori, érudit d'Argamasilla, en l'honneur de Dulcinée du Toboso.

SONNET

Ici tu peux voir le visage bouffi, les gros nichons
Et les gesticulations de Dulcinée, reine du Toboso,
Qui fut aimée par don Quichotte.
Pour elle, il traversa la Sierra Morena et
Les célèbres champs de Montiel
Afin d'atteindre la plaine verdoyante d'Aranjuez.
Il était à pied et fatigué à cause de Rossinante.
Ô sort cruel,
Lorsque cette jeune femme laide
De la Manche mourut,
Le chevalier errant convoqué, bien que son nom
Fût inscrit sur des plaques de marbre,
Ne put échapper ni à l'amour, ni à la colère,
Ni aux illusions!

Capricieux, un homme très érudit d'Argamasilla, en l'honneur de Rossinante,
le cheval de don Quichotte de la Manche.

SONNET

La bannière énervée du chevalier de la Manche
Flotte d'une étrange manière
Au dessus du magnifique trône en diamant
Qui arbore des traces de pas ensanglantées de Mars.
Il met de côté les armes et l'épée avec lesquelles
Il détruit, démolit, lacère et coupe.
Quel exploit extraordinaire! L'art de la guerre invente

Un nouveau style pour ce nouveau paladin.
Amadís fait la fierté de la Gaule.
Ses braves descendants gagnèrent
Mille batailles en Grèce,
Ce qui rendit ce pays encore plus célèbre.
Aujourd'hui, l'académie militaire, dirigée par Bellone,
Décerne une couronne de laurier à don Quichotte.
La Manche est plus fière que la Grèce ou la Gaule.
L'éternité n'oubliera jamais ses exploits, et
Cela d'autant plus que Rossinante est tellement beau
Qu'il éclipse Brillador et Bayard.

Rigolo, érudit d'Argamasilla. À Sancho Panza.

SONNET

Bien que Sancho Panza soit petit,
Grand est son courage: quelle surprise!
Je jure que c'est l'écuyer le plus simple
Et honnête du monde.
Il serait devenu comte s'il n'avait pas été
Vaincu par notre époque cruelle,
Qui punit toujours
Les simples d'esprit.
Je peux vous assurer que le
Gentil écuyer sur son âne
Suivait toujours le gentil
Rocinante et son maître.
Ô espoirs inutiles, vous promettez
Toujours de faire des miracles, lesquels se révèlent
Être des ombres, de la fumée, des illusions!

Croque-mitaine, érudit d'Argamasilla, pour la tombe de don Quichotte.

ÉPITAPHE

Ci-gît le chevalier errant
Couvert de bleus
Qui erra sur la terre
En chevauchant Rossinante.
Le simple d'esprit Sancho Panza
Est à allongé à côté de lui.
C'était l'écuyer le plus fidèle
Du monde.

Tic-tac, érudit d'Argamasilla, pour la tombe de Dulcinée du Toboso.

ÉPITAPHE

Ici repose Dulcinée du Toboso.
Bien qu'elle fût grassouillette,
La mort laide et effrayante
La transforma en poussière.
Cette femme au sang pur
Ressemblait à une aristocrate.
Elle était la flamme de don Quichotte
Et faisait la fierté de ce village.

Ces vers étaient les seuls qu'on pût lire. Comme les vers avaient mangé les autres manuscrits, je les donnai à un érudit pour qu'il essaie de les déchiffrer. Il paraîtrait qu'il y soit parvenu; beaucoup de nuits et de travail furent nécessaires. Il aimerait bien les publier. Aussi, un jour, nous saurons peut-être ce qui est arrivé à don Quichotte lors de son troisième voyage.

Peut-être que le style de quelqu'un d'autre
sera meilleur (en italien).

Tome 2.

Au comte de Lemos

Il y a quelques jours, j'ai envoyé mes pièces de théâtre à Votre Excellence, lesquelles furent imprimées avant d'être jouées. Si je ne m'abuse, je disais que don Quichotte était sur le point de mettre ses éperons afin d'aller baiser la main de Votre Excellence. En fait, il les a aux pieds et est déjà parti. J'espère qu'il arrivera bientôt pour se mettre à votre service. Je lui ai demandé des se dépêcher parce qu'il doit me débarrasser du dégoût causé par une autre don Quichotte qui erre dans le monde entier en portant le déguisement d'une soi-disant deuxième partie. Le grand empereur de Chine est impatient de rencontrer le vrai don Quichotte. Il y a un mois, son messager me remit une lettre écrite en chinois dans laquelle il me demandait, ou, pour être plus exact, me suppliait de l'envoyer en Chine, car il voulait fonder une école où le castillan serait enseigné grâce à la lecture: le professeur lirait l'histoire de don Quichotte. Il m'informa qu'il voulait que je devienne le directeur de cette école. Je demandai au messager si Sa Majesté Impériale lui avait donné de l'argent pour me payer le voyage. Il répondit que l'idée n'était pas venue à l'esprit de l'empereur. «Dans ce cas, mon frère», lui dis-je, «vous pouvez retourner en Chine en faisant dix lieues, vingt lieues, ou plus par jour, car mon état de santé ne me permet pas de faire un voyage aussi long. De plus, je suis fauché. Je ne connais aucun empereur ou roi, mais je connais bien le comte de Lemos: le vice-roi de Naples. Il m'aide et me protège plus que je n'oserais le désirer, bien qu'il ne

m'ait jamais fait miroiter une grosse récompense.» Je lui dis au revoir et vous dis au revoir maintenant en vous offrant *Les travaux de Persille et de Sigismonde,* un livre que j'aurai terminé d'écrire dans quatre mois, si Dieu le veut. Ce sera soit le pire soi le meilleur roman jamais écrit dans notre langue. Je n'aurais pas du dire «le pire roman» puisque, selon mes amis, ce sera un chef d'œuvre. J'espère, Monseigneur, que vous serez en bonne santé. Persille sera bientôt là pour vous remercier.

Monsieur, je suis votre humble et obéissant serviteur.

Madrid, le 31 octobre 1615.

Miguel de Cervantes Saavedra.

Prologue

Aux lecteurs

Riches ou pauvres lecteurs, vous devez être impatients de lire ce prologue puisque vous espérez y trouver des critiques féroces adressées à l'auteur du second Don Quichotte, je veux dire celui qui fut engendré à Tordésillas et naquit à Tarragone! En fait, je ne vais pas vous contenter: bien que les outrages portent toujours les gens à la colère, je suis l'exception qui confirme la règle. Vous pouvez le traiter d'âne, d'idiot, ou d'insolent. Je ne le ferai pas parce que je n'en ai rien à faire; son péché sera sa punition. En réalité, ce qui me dérange, c'est son persiflage: il écrit que je suis un vieux bonhomme manchot, mais je ne peux pas m'arrêter de vieillir! De plus, je n'ai pas perdu ma main dans une taverne, mais lors du plus grand événement jamais vu. Si mes blessures n'impressionnent pas les gens qui les voient, au moins ceux qui savent où elles furent reçues s'en émerveillent. Le soldat qui est mort au combat est plus impressionnant que celui qui s'échappe et survit. Quoi qu'il en soit, si je pouvais remonter le temps, je préférerais participer de nouveau à cette grande bataille plutôt que de me rendre et ne pas être blessé. Les cicatrices que l'on peut voir sur le visage et le torse d'un soldat sont des étoiles qui montrent aux autres le chemin de la fierté et des louanges bien méritées. Ce genre de réussite n'arrive pas lorsque les gens sont vieux, mais quand ils sont sages, qualité qui se renforce avec le temps.

Je ne l'apprécie pas parce qu'il m'a traité d'envieux et m'a expliqué ce qu'est l'envie, comme si je ne le savais pas. En fait, il y a deux sortes d'envie; je connais celle qui est sainte, noble et bien intentionnée. Aussi, je ne m'attaquerai à aucun prêtre, surtout s'il connaît bien les gens du saint-office. S'il a dit cela à quelqu'un qui était supposé être critiqué pour sa conduite, alors il se trompe complètement, car j'aime bien cette personne et j'admire son travail et son zèle. Je veux remercier cet auteur pour avoir remarqué que mes romans sont plus satiriques qu'éducatifs. Il a dit une fois qu'ils étaient bons, ce qui est normal puisqu'il y a un peu de tout dedans. Il se peut que vous pensiez que je sois trop calme et modeste, mais il ne faut pas en rajouter. Ce monsieur doit être dans une situation difficile puisqu'il n'ose pas se montrer, ni révéler son

identité, ni donner son nom, comme s'il avait commis un crime de lèse-majesté. Si vous le rencontriez, vous devriez lui dire de ma part que je ne lui en veux pas, car je sais ce qu'est la tentation. Le diable fait croire à un homme qu'il peut écrire un livre, le faire imprimer, gagner beaucoup d'argent et devenir célèbre. Afin de prouver cela et comme vous êtes un bon conteur, je veux que vous racontiez ce qui suit.

Il y avait à Séville un fou dont la folie était extrêmement amusante. Il avait l'habitude de prendre un morceau de jonc pointu d'un côté, d'attraper un chien dans la rue où ailleurs, de tenir une de ses pattes avec son pied, de lever l'autre avec sa main, de lui introduire du mieux qu'il pouvait la pointe du roseau dans un certain endroit et de gonfler l'animal, lequel devenait aussi rond qu'un ballon. Ensuite, il lui donnait deux claques sur le ventre et le laissait partir en disant aux nombreux spectateurs: «Pensez-vous qu'il soit facile de gonfler un chien? Pensez-vous qu'il soit facile d'écrire un livre?»

Cher lecteur, si vous n'arriviez pas attirer son attention, vous devriez lui raconter l'histoire suivante, qui parle également d'un fou et d'un chien.

Il y avait à Cordoue un autre fou qui avait l'habitude de porter une lourde dalle en marbre ou en pierre sur sa tête. Quand il rencontrait un chien errant, il s'approchait de lui pour laisser tomber la dalle sur lui. Comme le chien avait mal, il aboyait beaucoup en descendant trois rues sans s'arrêter. L'un des chiens qu'il traitait de cette façon appartenait à un chapelier qui aimait beaucoup son animal. Aussi, le fou laissa tomber la dalle sur sa tête; le chien grogna. Son maître entendit et vit son animal de compagnie; il empoigna une grande règle en bois et se mit à frapper l'agresseur du toutou. À chaque fois qu'il le frappait, il lui disait: «Espèce de kidnappeur de chiens, t'as fait du mal à mon lévrier! Espèce de barbare, t'as pas vu que c'était un lévrier?» En n'arrêtant pas de répéter le mot «lévrier», il lui fila une sacrée raclée. Le fou avait compris la leçon. Ainsi, il disparut, et on ne le revit pas pendant plus d'un mois. Ensuite, il reparut en portant sa pierre sur sa tête; il était aussi fou qu'avant. Il s'approcha du chien et le dévisagea. Il n'osait pas laisser tomber la dalle. Il se dit: «Attention, c'est un lévrier!» À chaque fois qu'il rencontrait des chiens, il disait que c'étaient des lévriers, même si c'étaient des dogues ou des chihuahuas. C'est pour cette raison qu'il les laissait partir. La même chose pourrait arriver à ce conteur: il n'osera pas laisser tomber son intelligence sur de mauvais livres qui sont plus durs que des pierres.

Dites-lui que je me fiche de sa menace de me priver des revenus générés par mon livre du fait de la diffusion du sien. Citant le célèbre interlude *La Perendenga*, je lui dirai: «Vive les 24 conseillers, et à la revoyure Trucmuche!» Vive le grand comte de Lemos, dont l'esprit chrétien et la libéralité m'ont permis de survivre en dépit des coups donnés par la malchance! Vive don Bernard de Sandoval y Rojas, le pieux cardinal de Tolède! Si toutes les presses du monde imprimaient des tonnes de livres qui terniraient ma réputation, je n'en aurais rien à faire! Je n'ai pas eu à flatter ces deux princes. En fait, ils sont tellement gentils qu'ils n'ont jamais cessé de m'aider. Par conséquent, je trouve que je suis plus riche et plus chanceux que si le sort m'avait favorisé par des moyens ordinaires. Les pauvres ont le droit d'être fiers, non les méchants. La noblesse peut être éclipsée par la pauvreté, mais elle ne peut pas être détruite par elle. Puisque la lumière de la vertu vient d'elle-même et passe à travers les fissures de l'adversité, les esprits grands et nobles finissent par l'estimer.

Je ne veux rien vous révéler de plus. Aussi, ne lui révélez rien d'autre. Je veux juste dire que la *Deuxième partie de don Quichotte* que je vous présente ici est faite avec

le même tissu et par le même artisan que la *Première partie*. Ce livre est la suite de son histoire. Je l'ai tué et enterré afin que personne ne puisse continuer à témoigner contre lui, car il y a assez de preuves maintenant. Un homme honnête a déjà répertorié les délires de ce fou. Aussi, il est inutile de répéter ce qui a déjà été décrit. Une profusion de choses, même si elle sont bonnes, les discréditent, tandis que la rareté conduit les gens à y croire. J'ai presque oublié de vous dire que *Persille*, que je suis en train de terminer, et la seconde partie de *Galatée* seront bientôt publiés.

CHAPITRE I.

La conversation entre le curé, le barbier
et don Quichotte sur sa maladie.

Dans la seconde partie de cette histoire, qui traite du troisième voyage de don Quichotte, Cid Hamet nous dit que le curé et le barbier ne virent pas leur ami pendant un mois afin de ne pas lui remémorer ce qui s'était passé. Toutefois, ils continuèrent de rendre visite à sa nièce et à sa gouvernante pour les prier de donner au chevalier des aliments revigorants qui seraient bons pour son coeur et son cerveau, le défaut desquels, selon toute apparence, était la cause de son infirmité et de tous ses malheurs. Elles répondirent que c'est ce qu'elles faisaient. Elles continueraient à le faire parce qu'elles avaient remarqué que leur maître semblait parfois être complètement sain d'esprit. Cette nouvelle réjouit le curé et le barbier. Ils pensaient qu'ils avaient eu raison de mettre don Quichotte sur le char à bœufs, comme cela a été raconté dans la *Première partie* de cette histoire géniale et détaillée. Ils résolurent donc de lui rendre visite afin de voir si son état de santé s'était amélioré, mais ils ne croyaient pas que cela fût possible. Par conséquent, ils s'accordèrent pour ne pas parler de choses en rapport avec la chevalerie errante, car ils ne voulaient pas courir le risque de rouvrir une blessure qui était si douloureuse.

Finalement, ils allèrent le voir et le trouvèrent assis sur son lit. Il portait un gilet vert en laine et une casquette rouge de Tolède. Il était aussi squelettique et sec qu'une momie. Don Quichotte les accueillit chaleureusement. Il lui demandèrent comment il se sentait. Il leur donna quelques informations sur sa santé et lui-même: il semblait être sain d'esprit. Durant leur conversation, ils parlèrent de politique. Ainsi, ils corrigèrent cette erreur, condamnèrent une personne, réformèrent une loi et en changèrent une autre. Les trois hommes devinrent des législateurs, des Lycurgue modernes, de brillants Solon. Ils restructurèrent si bien l'État qu'on eût dit qu'ils l'avaient rapporté à la forge et en avaient retiré une chose très différente. Durant tout ce temps et quel que fût le sujet, Don Quichotte apporta des arguments sensés, ce qui porta les deux examinateurs à croire qu'il était sain d'esprit.

La nièce et la gouvernante étaient présentes à l'entretien. Elle n'arrêtaient pas de remercier Dieu car leur maître n'était plus fou. Cependant, le prêtre abandonna l'idée de ne pas parler de choses ayant un rapport avec la chevalerie, car il voulait vérifier si la guérison de don Quichotte était réelle ou non. Au cours de la conversation, il divulgua des nouvelles qui venaient de Madrid: tout le monde disait que la puissante armée turque était sur le point d'atteindre l'Espagne. Néanmoins, personne ne savait ce que les Turcs feraient, ni où ils iraient. La peur qui nous pousse chaque année à sonner l'alarme

conduisit le roi et toutes les nations chrétiennes à fortifier les côtes de Naples, de la Sicile et de Malte.

«Le roi», fit remarquer don Quichotte «est un guerrier très prudent, car il a pris du temps pour protéger ses possessions; l'ennemi ne le surprendra pas. Cela dit, s'il suivait mon conseil, je lui dirais de prendre une mesure à laquelle il n'a certainement pas pensé.»

«Pauvre don Quichotte!», se dit le curé quand il entendit cela. «Que Dieu vous vienne en aide, car j'ai l'impression que vous êtes tombé du haut de la falaise de votre folie jusqu'au fond de l'abîme de votre stupidité.»

Le barbier était de la même opinion. Il demanda au chevalier ce que le roi devrait faire; peut-être que sa suggestion devrait être ajoutée sur la longue liste des choses stupides dites aux princes.

«Monsieur le coiffeur», répondit don Quichotte, «ma suggestion n'est pas *stupide*, mais *stupéfiante*.»

«Ce n'est pas ce que je voulais dire», répliqua le barbier, «mais l'expérience montre que tous ou presque tous les projets que l'on propose à Sa Majesté sont soit irréalistes soit stupides.»

«Le mien», insista don Quichotte, «n'est ni irréaliste ni stupide. N'importe qui peut le mettre en œuvre facilement.»

«Ça vous prend beaucoup de temps pour nous l'exposer», fit remarquer le curé.

«Je ne veux pas vous en parler maintenant», dit le chevalier, «car si je le faisais, les conseillers seraient au courant dès demain matin. Je ne veux pas que des inconnus recueillent le fruit de mon travail.»

«Je jure», dit le barbier, «que je ne répéterai pas ce que vous direz au Roi, à l'escroc, ou à qui que ce soit. Ce serment vient d'une ballade sur un prêtre qui, dans le prélude, dit au roi qu'un individu lui a volé cent doublons et sa mule.»

«Je ne sais rien sur ces histoires», dit don Quichotte, «mais je sais que le serment est bon puisque le barbier est homme bien.»

«S'il ne l'était pas», dit le curé, «je m'occuperais de lui: il serait aussi silencieux qu'un muet, de peur d'être poursuivi en justice et condamné.»

«Pourquoi devrais-je vous faire confiance?», demanda don Quichotte.

«Parce que je suis prêtre», répondit le curé, «ce qui consiste à garder des secrets!»

«Vous avez raison!», s'exclama don Quichotte. «Sa Majesté devrait demander aux crieurs publics de dire à tous les chevaliers errants qui sont en Espagne de se réunir à Madrid à une certaine date. Si seulement six d'entre eux venaient, un seul de ces hommes pourrait battre les Turcs. Écoutez attentivement ce que je vais vous dire. Est-ce qu'un seul chevalier peut écraser une armée de deux cent mille hommes comme s'ils n'avaient qu'une gorge ou étaient en sucre? Dites-moi, combien d'histoires sont remplies de ces merveilles? Malheureusement pour moi, si le célèbre don Bélianis était vivant, ou n'importe quel autre des nombreux descendants d'Amadís de Gaule, les Turcs auraient du souci à se faire. Dieu examinera son troupeau et trouvera quelqu'un qui ne sera pas aussi agressif que ces chevaliers, mais qui sera aussi courageux qu'eux. Dieu me comprend. Je n'en dirai pas davantage!»

«Sainte Vierge!», s'écria la nièce à cet instant. «J'espère que mon oncle ne voudra pas redevenir chevalier errant.»

«Que vous le vouliez ou non», dit don Quichotte, «je suis chevalier errant. Les Turc peuvent aller et venir et crâner… Dieu me comprend!»

«Permettez-moi», dit le barbier, «de vous raconter une histoire courte qui s'est passée à Séville. C'est une histoire qui illustre ce qui nous occupe ici. C'est pour cela que j'aimerais vous la raconter.»

Don Quichotte donna son accord. Le curé et les autres étaient tout ouïe. Le barbier commença de la sorte:

«Un homme avait été conduit à l'hôpital psychiatrique de Séville par ses parents parce qu'il était fou. Il était licencié en droit canon de l'université d'Osuna; beaucoup de gens pensaient que s'il avait été licencié de l'université de Salamanque, il aurait été tout aussi fou. Au bout de quelques années de réclusion, cet homme s'imagina qu'il était de nouveau sain d'esprit. Il écrivit alors à l'archevêque. En utilisant des arguments sensés, il le supplia de le tirer de la misère dans laquelle il vivait, car, grâce à Dieu, il avait recouvré la raison. Bien qu'il fût sain d'esprit, ses parents ne voulaient pas le faire sortir de là parce qu'ils voulaient continuer à jouir de sa part de la propriété familiale. Ils voulaient donc qu'il continue à être fou jusqu'à sa mort. Impressionné par les nombreuses lettres sensées et bien écrites de cet homme qu'il avait reçues, l'archevêque dépêcha un de ses chapelains auprès du directeur de l'hôpital psychiatrique afin de savoir si ce que le licencié avait écrit était vrai. Le chapelain devait parler au patient. S'il avait recouvré la raison, il devait le faire libérer. Le chapelain remplit sa mission, et le directeur lui dit que cet homme était toujours fou. Il disait des choses sensées, mais il disait également beaucoup d'âneries, comme on pouvait le vérifier en discutant avec lui. Le chapelain voulut faire l'expérience. Il rencontra le patient et parla avec lui pendant plus d'une heure. Durant tout ce temps, le fou ne fit aucune remarque incohérente ou stupide. Ce qu'il dit était tellement logique que le chapelain crut qu'il était sain d'esprit. Entre autres choses, le fou déclara que le directeur de l'hôpital le détestait parce qu'il ne voulait pas perdre les cadeaux que les parents du patient lui envoyaient pour qu'il dise qu'il était toujours fou, bien qu'il fût parfois lucide. Le plus grand malheur qu'il devait affronter était sa richesse: comme ses ennemis voulaient en disposer, ils mettaient en doute l'aide de Dieu, lequel avait transformé la bête sauvage en être humain. Ce qu'il raconta rendit l'attitude du directeur très suspecte; ses parents semblaient être des gens avares et cruels, alors que le fou paraissait être sain d'esprit. Aussi, le chapelain résolut de le conduire à la résidence de l'archevêque afin que ce dernier le rencontre et découvre la vérité. Ayant cette bonne intention, le chapelain pria le directeur de rendre au licencié les habits qu'il portait à son entrée à l'hôpital. Une fois encore, le directeur lui demanda de reconsidérer son projet car, sans nul doute, le licencié était vraiment fou. Cette demande n'empêcha pas le chapelain de prendre sa décision. Comme c'était un ordre de l'archevêque, le directeur obéit. Ainsi, ils apportèrent au licencié ses anciens habits, qui étaient neufs et de bon goût. Lorsqu'il se vit habillé comme un homme sain d'esprit et débarrassé de son uniforme d'aliéné, il demanda au chapelain de l'autoriser à prendre congé de ses amis: les fous. Le chapelain répondit qu'il voulait l'accompagner et rencontrer les détenus. Aussi, les deux hommes et quelques personnes montèrent et se dirigèrent vers une cellule où il y avait un fou furieux, mais, à ce moment-là, il était tranquille et silencieux. Le licencié lui dit: 'Mon frère, est-ce que je peux faire quelque chose pour vous? Je rentre chez moi. Bien que je ne le mérite pas, Dieu, dans son infinie miséricorde et bonté, m'a guéri: je suis de nouveau sain d'esprit. Voyez-vous, il est

omnipotent. Vous devez lui faire confiance, car, si vous le faites, il vous fera recouvrer votre condition antérieure, comme il le fit pour moi. Je vous enverrai de bonnes choses à manger. Il faudra les manger parce que, comme je suis passé par là, je peux vous dire que les estomacs vides et les têtes remplies d'air mènent toujours à la folie. Aussi, efforcez-vous de manger parce que le découragement est mauvais pour la santé et hâte la mort.' Tous ce que le licencié dit fut entendu par un autre fou qui était enfermé dans la cellule d'en face. Se levant d'une vieille natte de jonc sur laquelle il était couché tout nu, ce détenu demanda à haute voix qui était l'homme sain d'esprit qui s'en allait. 'Frère, c'est moi', répondit le licencié. 'Je vous quitte. C'est pourquoi je tiens à remercier Dieu de sa gentillesse.' 'Prenez garde à ce que vous dites, monsieur le licencié', lui dit l'autre homme. 'Calmez-vous et restez où vous êtes: cela vous évitera de revenir.' 'Je sais que je vais bien', dit le licencié, 'et je n'ai plus à porter cette croix.' 'Vous allez bien!', s'écria le fou. 'Alors, prouvez-le et partez! Je jure par Jupiter, que je représente sur la terre, que, à cause de ce péché que Séville commet aujourd'hui puisqu'on vous laisse partir de cet endroit en nous faisant croire que vous êtes sain d'esprit, je la punirai d'une manière dont les gens se souviendront éternellement; amen! Petit licencié, je pourrai faire cela parce que, comme je l'ai dit, je suis Jupiter, le dieu tonnerre qui empoigne les éclairs et menace de détruire le monde. Cela étant, je veux punir ces gens ignorants d'une certaine manière: il ne pleuvra pas à Séville, ni dans toute la région, pendant trois ans; aujourd'hui est le début de la sécheresse! Vous n'êtes ni libre ni sain d'esprit. Je ne suis pas dans un hôpital psychiatrique, et je ne suis pas fou. Rien ne me poussera à faire pleuvoir!' Les spectateurs avaient écouté très attentivement les paroles et les cris du fou. Le licencié se tourna vers le chapelain, lui prit les mains et dit: 'Monsieur, cela ne doit pas vous tracasser. Ne faites pas attention à ce que cet homme dit. Si Jupiter empêche la pluie de tomber, chaque fois que ce sera nécessaire, je ferai pleuvoir, car je suis Neptune, le père et le dieu de l'eau!' 'Monsieur Neptune', répondit le chapelain, 'vous ne devriez pas fâcher monsieur Jupiter. Vous devriez rester ici. Une autre fois, quand ce sera plus pratique et qu'il y aura moins de désordre, nous reviendrons vous chercher.' Le directeur et les autres éclatèrent de rire. Le chapelain était un peu ennuyé. On déshabilla le licencié et on le remit dan sa cellule. C'est la fin de l'histoire.»

«Monsieur le barbier», dit don Quichotte, «est-ce l'histoire qui illustre notre situation et que vous ne pouviez pas vous empêcher de nous raconter? Ah, monsieur le coiffeur, monsieur le perruquier, celui qui ne peut pas voir à travers de la gaze est aveugle! Savez-vous que les comparaisons entre l'intelligence et l'intelligence, le courage et le courage, la beauté et la beauté, les ancêtres et les ancêtres sont toujours horribles et vilipendées? Monsieur le barbier, je ne suis pas Neptune, le dieu de l'eau; je ne demande pas que l'on me prenne pour un homme intelligent puisque je ne le suis pas. J'essaie juste de faire comprendre aux gens qu'ils devraient seulement revenir en arrière et rétablir la chevalerie errante. Notre méchante époque n'est pas digne de jouir du bonheur aussi intense que celui que les époques précédentes connurent, lorsque les chevalier errants défendaient les royaumes, protégeaient les demoiselles, secourraient les orphelins, punissaient les prétentieux et aidaient les pauvres. La plupart des chevaliers qu'on voit aujourd'hui sont des chochottes: ils préfèrent le satin, le brocart et d'autres beaux tissus aux cottes de mailles. Aucun d'entre eux ne dort dehors, exposé à la rigueur du ciel, portant son armure. Il n'y en a pas un qui somnole sans enlevant ses pieds des étriers, en s'appuyant sur sa lance. Aucun d'entre eux ne sort d'un bois pour

monter sur une montagne et, ensuite, marcher sur une plage stérile et déserte où des vagues gigantesques déferlent sur un petit bateau sans rames, sans voiles, sans mâts, sans agrès. Personne ne saute courageusement dedans, ni ne fait face aux vagues implacables qui dévorent les nuages et plongent dans les abysses. Ils ne défient pas la tempête invincible qui les transportent dans un lieu situé à plus de trois mille lieues de distance du port où ils ont embarqué. Par conséquent, ils ne peuvent pas sauter sur le quai d'un endroit inconnu, ni s'embarquer dans des aventures dignes d'être écrites, non sur du parchemin, mais sur des plaquettes en bronze. De plus, la paresse a triomphé de l'effort, l'oisiveté du travail, le vice de la vertu, l'arrogance du courage, et la théorie, de l'art de la guerre, lequel était à son apogée durant l'âge d'or de la chevalerie errante. Dites-moi, qui fut plus vertueux et courageux que le célèbre Amadís de Gaule? Qui fut plus intelligent que Palmerin d'Angleterre? Qui fut plus accommodant et gentil que Tirant le Blanc? Qui fut plus élégant que Lisvart de Grèce? Qui fut plus poignardé et poignarda plus de personnes que don Bélianis? Qui fut plus intrépide que Périon de Gaule? Qui fut plus valeureux que Félix-Mars d'Hyrcanie? Qui fut plus sincère qu'Esplandian? Qui fut plus intrépide que don Cirongilio de Thrace? Qui fut plus brave que Rodomont? Qui fut plus sage que le roi Neveu, plus audacieux que Renaud, plus invincible que Roland? Qui fut plus beau et courtois que Roger, de qui descendent les ducs de Ferrare, suivant Turpin, dans sa *Cosmographie*? Mon père, tous ces guerriers et beaucoup d'autres que je pourrais nommer furent les meilleurs chevaliers errants. J'aimerais que ces hommes ou des gens comme eux fassent partie de mon armée, auquel cas le roi serait bien servi et économiserait beaucoup d'argent; les Turcs en seraient très mécontents. Par conséquent, je resterai à la maison si le chapelain ne me fait pas sortir. Si Jupiter, comme le barbier l'a dit, empêchait la pluie de tomber, je m'efforcerais de la faire tomber. Je dis cela pour que monsieur Plat-à-Barbe sache que je le comprends.»

«En fait, messire Quichotte», répondit le barbier, «ce n'est pas la raison pour laquelle j'ai dit cela. Comme j'avais de bonnes intentions, vous ne devriez pas vous mettre en colère.»

«Je sais si je dois me mettre en colère ou non», répliqua don Quichotte.

Ensuite le curé dit:

«Heureusement, je n'ai presque pas parlé jusqu'à maintenant, mais des scrupules me tourmentent; ils viennent de ce que don Quichotte a dit.»

«Mon père», dit don Quichotte, «n'hésitez pas à vous exprimer, car personne ne devrait avoir des scrupules.»

«Dans ce cas», dit le prêtre, «permettez-moi de vous dire que les nombreux chevaliers errants que vous avez mentionnés n'ont jamais existé. Je crois que ces choses sont des fictions, des fables, des rêves éveillés, ou, pour mieux dire, des illusions.»

«Cela», déclara don Quichotte, «est une autre erreur que les gens font lorsqu'ils ne croient pas en l'existence de tels chevaliers. Avec différentes personnes, à différents moments, j'ai souvent essayé de clarifier mes idées sur le sujet. Parfois je n'y suis pas parvenu; parfois j'ai réussi à dire la vérité, car la vérité est tellement claire que je peux affirmer que j'ai rencontré Amadís de Gaule. C'était un homme grand à la peau claire. Sa barbe noire n'était pas très bien taillée. Il ne parlait pas beaucoup. Il ne se fâchait pas. Les autres chevaliers errants qui sont décrits dans les livres lui ressemblent. Je suis sûr que les informations exactes contenues dans ces livres et leurs exploits nous permettent de les visualiser.»

«Messire Quichotte, selon vous, quelle était la taille du géant Morgant?», demanda le barbier.

«Il y a différentes opinions concernant l'existence de géants», répondit don Quichotte, «mais la Bible, qui est la vérité révélée, montre que les géants ont existé puisqu'elle rapporte l'histoire d'un Philistin nommé Goliath, qui mesurait sept coudées et demie, ce qui est vraiment très grand. De plus, dans l'île de Sicile, on a trouvé des tibias et des omoplates qui sont tellement grands qu'ils ont dû appartenir à des géants grands comme des tours; ceci est donc une preuve architecturale! Cependant, je ne connais pas la taille exacte du géant Morgant, bien que je suppose qu'il n'était pas très grand puisque j'ai trouvé dans les livres où ses exploits son racontés qu'il avait l'habitude de dormir sous un toit: comme il trouvait des maisons qui étaient assez grandes pour le contenir, il est évident qu'il n'était pas si grand que cela.»

«Je suis d'accord avec vous», dit le curé.

Comme il aimait entendre de telles imbécillités, il lui demanda à quoi ressemblait Renaud de Montauban, Roland et les douze pairs de France, qui avaient tous été chevaliers errants.

«En ce qui concerne Renaud», répondit don Quichotte, «j'oserais dire qu'il avait un visage large, le teint rubicond, de gros yeux pétillants. Il se vexait très facilement et était extrêmement coléreux. Il s'acoquinait avec des voleurs et des marginaux. Quant à Roland, ou Rotoland, ou Orlando, qui sont ses noms dans les livres de chevalerie, je pense qu'il était de taille moyenne, que ses épaules étaient larges, que ses jambes étaient légèrement arquées, que sa barbe était rousse et qu'il était poilu. Il foudroyait les gens du regard. Il ne parlait pas beaucoup, mais il était calme et bien élevé.»

«Roland n'était pas très beau», fit observer le curé. «Aussi, il n'est pas surprenant que la belle Angélique l'ignorât et préférât flirter avec ce jeune More barbu qui était si élégant, gracieux et beau. Elle a eu raison de préférer la douceur de Médor à la rudesse de Roland.»

«Mon père», répondit don Quichotte, «cette Angélique était une fille écervelée, volage et capricieuse. Elle laissa le monde aussi plein de ses impertinences que de la renommée de sa beauté. Elle ignora mille hommes courageux et intelligents et préféra un petit garçon barbu dont la fortune et la célébrité dépendaient de l'aide des ses amis. Le grand poète qui loua sa beauté, le célèbre Arioste, n'osa pas ou ne voulut pas raconter ce qui arriva à cette dame après sa capitulation scandaleuse. Il paraît que ses aventures ne furent pas édifiantes. À ce sujet, il écrivit:

Comme elle est reine de Chine maintenant,
Peut-être qu'un autre poète sera plus enthousiaste.

C'était, sans aucun doute, une prophétie, car les poètes sont aussi des devins. Cela est tellement vrai que le célèbre poète andalou chanta ses déboires et pleura sur ses malheurs, tandis qu'un autre poète célèbre et exceptionnel de Castille loua sa beauté.»

«Dites-moi, messire Quichotte», interjeta le barbier, «parmi les poètes qui ont fait son éloge, n'y en a-t-il pas un qui ait écrit une satire contre madame Angélique?»

«Je pense», répondit don Quichotte, «que si Sacripant ou Roland avaient été poètes, ils n'auraient pas loupé la demoiselle, car lorsque les poètes ont été méprisés et rejetés par la dame qu'ils aiment, que cette personne soit réelle ou imaginaire, ils ont

pour habitude de se venger par l'intermédiaire de satires et de libelles, bien que cette attitude ne siée pas aux hommes ayant un bon fond. Jusqu'à présent, je ne suis jamais tombé sur des vers injurieux critiquant madame Angélique, laquelle sema la zizanie.»

«C'est très étrange», dit le curé.

À ce moment-là, ils entendirent la nièce et la gouvernante, qui avaient quitté la pièce un moment auparavant, crier contre une personne qui se trouvait dans la cour. Aussi, ils se précipitèrent dehors.

CHAPITRE II.

La remarquable dispute entre Sancho Panza et la nièce et la gouvernante de don Quichotte,
ainsi que d'autres événements amusants.

L'histoire raconte que les cris qu'entendirent don Quichotte, le curé et le barbier avaient été jetés par la nièce et la gouvernante. Elles criaient contre Sancho Panza, qui essayait d'entrer pour aller voir son maître, tandis qu'elles faisaient tout leur possible pour l'empêcher de passer le pas de la porte.

«Que fait ce lourdaud ici?», demanda la gouvernante. «Retournez chez vous, mon frère, car c'est vous qui l'avez trompé et poussé à errer dans la compagne.»

«Vous êtes la gouvernante du diable», rétorqua Sancho. «C'est lui qui me trompe et me pousse à errer dans la campagne. Vous faites une grosse erreur. Il m'a incité à partir de chez moi en me promettant une île que j'attends toujours.»

«Misérable», répondit la nièce, «j'espère que cette satanée îles vous étouffera. Au fait, quelles sont ces îles? Glouton, est-ce que vous pouvez les manger?»

«On ne peut pas les manger», répondit Sancho; «il faut les administrer, ce qui n'est pas facile puisqu'elles sont plus grandes que quatre villes mises ensemble.»

«Dans ce cas», dit la gouvernante, «vous n'entrerez pas ici, espèce de crapule. Administrez votre maison et labourez votre champ, et arrêtez de parler d'îles et d'îlots. »

Le curé et le barbier aimèrent beaucoup écouter cette conversation. Don Quichotte craignait que Sancho ne dise des bêtises, ne révèle quelque secret et n'aborde des sujets qui eussent pu porter préjudice à son maître. Aussi, il ordonna aux deux femmes de se taire et de laisser l'importun entrer. Sancho entra dans la maison pendant que le curé et le barbier prirent congé de don Quichotte. Ils désespéraient de la santé mentale du chevalier parce qu'ils savaient qu'il était têtu et obnubilé par la chevalerie errante. Le prêtre dit au barbier:

«Voyez-vous, mon ami, il s'embarquera dans une nouvelle aventure quand nous ne nous y attendrons pas.»

«C'est indubitable», répondit le barbier, «mais la stupidité de l'écuyer m'impressionne plus que la folie du chevalier. Je pense que rien ne pourra l'empêcher de croire qu'il aura une île.»

«Que Dieu prenne pitié d'eux!», s'exclama le curé. «Nous allons devoir le surveiller et attendre la suite des événements. J'ai l'impression que le chevalier et l'écuyer souffrent de la même folie. En fait, la folie du maître dépend de la stupidité de l'écuyer.»

«Vous avez raison», ajouta le barbier. «J'aimerais bien savoir de quoi ils parlent en ce moment.»

«Je suis certain», répondit le curé, «que la nièce et la gouvernante nous le dirons car ce sont des commères.»

Pendant ce temps, don Quichotte s'était enfermé dans sa chambre avec Sancho. Dès qu'ils furent seuls, il lui dit:

«Sancho, tu me déçois parce que tu as dit que je t'ai obligé de mener un autre type de vie. Tu sais très bien que je ne suis pas resté chez moi. Ensemble nous avons décidé de partir et de errer dans la campagne. Nous avons les mêmes chances et le même destin. On t'a fait sauter une fois dans une couverture, mais on m'a frappé cent fois: tu es un privilégié!»

«Ouais, c'est pas faux», répondit Sancho, «car, d'après ce que vous avez dit, il arrive plus de mésaventures aux chevaliers errants qu'à leurs écuyers.»

«Tu te trompes, Sancho», dit don Quichotte, «car, d'après le proverbe, *Quando caput dolet...*»

«Je ne comprends que ma langue», précisa Sancho.

«Je veux dire», dit don Quichotte, «que quand on a des maux de tête, on a mal dans tout le corps. Puisque je suis ton maître, je suis ta tête; puisque tu es mon serviteur, tu es une partie de moi. Par conséquent, quand l'un de nous à mal quelque part, l'autre souffre.»

«Peut-être», répondit Sancho, «mais je sais que pendant qu'ils faisaient sauter mon corps, ma tête était derrière le mur, en train de me regarder voler dans les airs, sans ressentir la moindre douleur. Comme les autres parties du corps font mal quand la tête fait mal, la tête devrait faire mal quand les organes font mal.»

«Sancho, est-ce que tu veux dire que je n'ai rien ressenti lorsqu'ils t'ont fait sauter dans la couverture? Tu ne dois ni dire ni penser une telle chose, car j'ai plus souffert dans ma tête que toi dans ton corps. Mais passons à autre chose; nous réglerons ce problème plus tard. Sancho, mon ami, dis-moi, qu'est-ce que les villageois disent de moi? Qu'est-ce que les nobles et les chevaliers pensent de moi? Que disent-ils à propos de mon courage, de mes exploits et de ma gentillesse? Pensent-ils que j'ai eu raison de rétablir cette chevalerie errante qu'on avait presque oubliée? En bref, Sancho, je veux que tu me rapportes tout ce que tu as entendu à ce sujet, mais sans broder, car les fidèles vassaux doivent dire la vérité à leur seigneur, sans rien ajouter; ils ne doivent pas le flatter. Sancho, je peux t'assurer que si les princes connaissaient la vérité, notre époque serait différente et d'autres périodes seraient qualifiées d'âge de fer, non la nôtre, qui est un âge d'or. Tiens compte de mon conseil, Sancho, car tu pourras répondre à mes questions avec précision et intelligence et me dire la vérité.»

«Monsieur, je veux bien le faire», répondit Sancho, «mais vous devez me promettre que vous ne vous mettrez pas en colère si je dis quelque chose de déplaisant, ce qui pourrait arriver puisque vous voulez que je vous dise ce que j'ai entendu sans embellir l'histoire.»

«Je ne me fâcherai pas», répliqua don Quichotte. «Tu peux parler librement, Sancho, sans tourner autour du pot.»

«D'accord. Tout d'abord, je dois vous dire que les roturiers nous prennent pour des fous. Les nobles pensent que vous avez usurpé le titre de don et que vous vous faites passer pour un chevalier, bien que vous ne possédiez qu'une petite exploitation agricole

et soyez un minable. Par ailleurs, les chevaliers disent qu'ils ne veulent pas que les nobles s'opposent à eux, particulièrement les gentilshommes qui cirent leurs chaussures et reprisent leurs bas noirs avec du fil de soie vert.»

«Ça», dit don Quichotte, «ça ne me concerne pas puisque je suis toujours bien habillé et ne porte jamais de vêtements rapiécés. Il y a des trous dedans, non parce qu'ils sont usés, mais parce qu'ils ont été faits par des épées.»

«Il y a différentes opinions», continua Sancho, «concernant votre courage, votre gentillesse et vos exploits. Certaines personnes disent que vous êtes fou, mais amusant. D'autres pensent que vous êtes brave, mais malchanceux, alors que certains affirment que vous êtes courtois, mais impertinent. Ils n'arrêtent pas de nous critiquer.»

«Tu vois, Sancho», répondit son maître, «quand la vertu est extrême, elle est toujours persécutée. Tous ou presque tous les hommes célèbres du passé ont été diffamés. Jules César, ce capitaine si énergique, sage et courageux, a été critiqué parce qu'on l'accusait d'être ambitieux, sale et cruel. Alexandre, dont les exploits lui ont valu d'être surnommé 'le grand', était considéré comme un alcoolo. Hercule, le héros des douze travaux, a été accusé d'être un coureur de jupons. On a raconté que don Galaor était un peu lascif et que son frère, Amadís de Gaule, était un pleurnichard. Tu vois, puisque des hommes illustres ont été rabaissés de cette manière, on peut bien oublier ce qu'ils disent sur moi, et cela d'autant plus qu'ils ne me critiquent pas tellement.»

«Malheureusement», dit Sancho, «il y a un hic!»

«Quoi?», demanda don Quichotte. «Tu veux rajouter quelque chose?»

«Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué», dit Sancho. «Pour l'instant, vous n'avez mangé que l'entrée! Si vous voulez connaître les méchancetés qu'ils disent sur vous, je peux tout balancer! Hier soir, le fils de Bartolomé Carrasco est rentré chez lui. Il a étudié à l'université de Salamanque et vient de recevoir son diplôme. Quand j'allai lui souhaiter la bienvenue, il me dit que l'on avait publié un livre sur votre vie dont le titre est *L'ingénieux gentilhomme don Quichotte de la Manche*. Il ajouta qu'on parlait de moi dedans. En fait, mon nom, celui de madame Dulcinée du Toboso et ce qui nous est arrivé quand nous étions seuls sont mentionnés dedans. Je fis des signes de croix car je ne savais pas comment l'auteur avait pu découvrir ce qui s'était passé.»

«Je peux t'assurer, Sancho», dit don Quichotte, «que l'auteur de ce livre est un sage enchanteur, car on ne peut rien cacher à ces gens-là.»

«Pourquoi dites-vous que l'auteur de ce livre est un sage enchanteur?», demanda Sancho. «D'après le bachelier Samson Carrasco, qui est le nom de mon informateur, le nom de l'auteur est Cid Hamet *Biengelé*.»

«C'est un nom arabe», affirma don Quichotte.

«Vous avez raison», répliqua Sancho, «car j'ai ouï dire que la plupart des Maghrébins sont des gens frileux!»

«Sancho, Tu dois te tromper sur le nom de ce Cid, mot qui, en arabe, veut dire seigneur.»

«Peut-être, mais si vous voulez que je le conduise ici, je dois le faire maintenant.»

«J'aimerais que tu le fasses, mon ami, parce que ce que tu m'as dit pique ma curiosité. Je ne mangerai rien de roboratif avant que tu ne me racontes tout.»

«Eh bien! je cours le chercher.»

Il quitta son maître et sortit pour aller chercher le bachelier. Il revint avec lui au bout de quelques instants. Ensuite, les trois hommes eurent une conversation très amusante.

CHAPITRE III.

L'amusante conversation entre don Quichotte,
Sancho Panza et le bachelier Samson Carrasco.

Perdu dans ses pensées, don Quichotte attendait le bachelier Samson Carrasco. Il espérait que l'étudiant l'autorise à lire le livre qui, selon Sancho, traitait de son histoire. Il ne pouvait croire qu'un livre sur ses exploits existât puisque le sang des ennemis qu'il avait tués n'était pas encore sec sur son épée. Il pensait qu'un sorcier, ami ou ennemi, l'avait imprimé grâce à la magie. Si le sorcier avait été un ami, il aurait mis en avant les exploits de don Quichotte, ce qui aurait fait de l'ombre aux chevaliers errants des temps passés. S'il avait été un ennemi, il les aurait rabaissés, mis au-dessous des plus viles réalisations du plus méchant des écuyers, et tout raconté, mais aucun livre ne traitait des prouesses des écuyers. Si un livre sur sa vie existait, il serait sublime, exceptionnel, remarquable, magnifique et rempli d'informations exactes, car il traiterait de la vie d'un chevalier errant. Cette idée le réconforta, mais il regrettait que l'auteur fût probablement un More puisque c'était un «Cid». Vous savez que les Mores sont des menteurs: ils trompent les gens, trichent et inventent des histoires. Il craignait que son histoire d'amour avec Dulcinée du Toboso n'eût été racontée d'une manière qui ternirait sa réputation. Il espérait que le livre l'eût dépeint sous les traits d'un prétendant courtois et fidèle, car il avait dompté ses instincts et éconduit des reines, des impératrices et des demoiselles de toutes les classes sociales. Il pensait à cela lorsque Sancho Panza revint avec Carrasco. Don Quichotte accueillit l'étudiant.

Bien qu'il s'appelât Samson, il n'était pas grand. Quoi qu'il en soit, il était sournois et intelligent. Sa peau était claire. C'était un jeune homme d'environ vingt-quatre ans. Il avait un visage rond, un nez aplati et une grande bouche. Il semblait être espiègle, spirituel et amusant, ce qui se révéla être vrai lorsqu'il s'agenouilla devant don Quichotte et lui dit:

«Votre Altesse Royale, je vous prie humblement d'autoriser le petit étudiant qui porte une chasuble, bien qu'il ne soit pas encore prêtre, à vous serrer la main. Vous êtes le plus célèbre chevalier errant qu'il y ait eu et qu'il y aura sur toute la surface de la terre. Que Dieu bénisse Cid Hamet Ben-Engéli, qui a rapporté votre histoire, et l'érudit qui a fait traduire le texte arabe en castillan afin de nous divertir.»

Don Quichotte lui demanda de se lever et lui dit:

«Est-il vrai qu'un sage More ait écrit un livre sur ma vie?»

«Oui, c'est vrai», répondit Samson. «Je peux vous dire qu'on a imprimé plus de douze mille exemplaires de cette histoire au Portugal, à Barcelone, à Valence et à Anvers. Il est tellement célèbre que je suis sûr que tous les habitants de la terre connaîtront bientôt votre histoire parce que le livre sera traduit dans toutes les langues.»

«Un homme important et vertueux», fit remarquer don Quichotte, «aime être félicité, durant sa vie, par des lecteurs qui parlent tant de langues différentes. J'ai dit félicité parce que s'il était critiqué, son sort serait pire que la mort.»

«Votre Seigneurie», dit l'étudiant, «vous êtes plus célèbre et avez une meilleure réputation que tous les autres chevaliers errants, car le More, dans sa langue, et le chrétien, dans la sienne, ont mis en avant votre élégance, votre courage, votre patience quand vous avez souffert et votre attitude irréprochable envers celle que vous aimez d'une manière très platonique, à savoir la princesse Dulcinée du Toboso.»

«Jamais», interrompit Sancho Panza, «je n'avais entendu quelqu'un dire que Dulcinée était une princesse. D'habitude on l'appelle madame Toboso. Aussi, là-dessus, l'histoire est inexacte.»

«Ce n'est pas important», dit Carrasco.

«Non, certes», ajouta don Quichotte. «Mais dites-moi, monsieur, laquelle de mes aventures a le plus frappé les esprits?»

«Il y a différentes opinions», répondit l'étudiant, «car les gens n'aiment pas les mêmes choses. Certaines personnes aiment beaucoup l'aventure des moulins à vent, que vous avez pris pour des géants ou des Briarée. D'autres apprécient l'aventure des moulins à foulon. Celui-ci se délecte de l'histoire des deux armées, qui, en fait, étaient des troupeaux de moutons. Celui-là se repaît du conte sur le mort que l'on transporta à Ségovie pour l'y enterrer. Quelqu'un prétendra que l'histoire des galériens est la meilleure, alors qu'un autre dira que rien ne dépasse celle des deux géants bénédictins ou de la bataille contre le valeureux Biscayen.»

«Dites-moi, monsieur», interrompit encore Sancho, «est-ce que le livre dit quelque chose sur l'aventure des muletiers de Yanguas, quand notre bon Rossinante nous demanda de décrocher la lune?»

«L'érudit», répondit Samson, «n'a rien caché: il a tout raconté, même les sauts périlleux que fit Sancho lorsqu'on le fit sauter dans la couverture.»

«Ce n'est pas dans la couverture que j'ai fait des sauts périlleux», rectifia Sancho, «mais en l'air, et plus que je n'aurais voulu.»

«Je suppose», ajouta don Quichotte, «que toutes les histoires qui parlent de l'humanité ont des hauts et des bas, spécialement celles qui traitent de la chevalerie, car elles ne peuvent pas contenir que des événements heureux.»

«Néanmoins», continua le bachelier, «certains lecteurs disent que les auteurs auraient dû éliminer les nombreux coups que don Quichotte reçoit lors de différentes rencontres.»

«Ici nous devons tenir compte de la vérité historique», dit Sancho.

«Honnêtement, ils auraient dû les éliminer», fit remarquer don Quichotte, «car il est inutile de rapporter les événements qui n'altèrent pas l'authenticité de l'histoire, lorsque ceux-ci ternissent la réputation du héros. Vous pouvez être sûr qu'Énée n'était pas l'homme pieux décrit par Virgile et qu'Ulysse n'était pas le héros intelligent dépeint par Homère.»

«Ça, c'est bien vrai», répliqua Samson, «mais les poètes et les historiens n'ont pas la même technique. Les poètes racontent les événements, non pas comme ils étaient, mais comme ils auraient dû être, tandis que les historiens ne les racontent pas comme ils auraient dû être, mais comme ils furent; ils ne s'écartent jamais de la vérité.»

«Dans ce cas», dit Sancho, «puisque ce More dit toujours la vérité, je suis sûr que mes bleus accompagnent ceux de mon maître. En fait, personne n'a jamais regardé ses épaules, ni mon corps, mais ce n'est pas surprenant, car comme Sa Seigneurie le dit, quand la tête fait mal, les autres organes font mal.»

«Tu es tellement sarcastique, Sancho», dit don Quichotte. «En fait, tu ne te souviens des choses que quand ça t'arrange.»

«Même si je voulais oublier les coups qu'ils m'ont donnés», répondit Sancho, «les bleus sur mes côtes m'empêcheraient de le faire, car ils me font toujours mal.»

«Sancho, tais-toi», lui ordonna son maître, «et n'interromps pas l'étudiant. Je le prie de bien vouloir continuer et me dire ce qu'on raconte sur moi dans ce livre.»

«Que raconte-t-il sur moi?», ajouta Sancho. «Il paraît que je suis un des principaux *personnels.*»

«*Personnages* et non *personnels*, mon ami», interrompit Samson.

«Vous êtes tellement pédant», rétorqua Sancho. «Si mous n'allons pas plus vite, il faudra plus d'un vie pour terminer.»

«Sancho, je peux vous assurer», dit le bachelier, «que vous êtes le deuxième personnage le plus important de l'histoire et que certains lecteurs préfèrent vous écouter plutôt que n'importe qui d'autre dans ce livre. Cependant, certaines personnes disent que vous êtes crédule car vous croyez que don Quichotte, ici présent, vous donnera un île et que vous pourrez l'administrer.»

«Ce n'est pas impossible», dit don Quichotte. «Lorsque Sancho sera un peu plus vieux, grâce à l'expérience que donnent les années, il sera plus sage et plus apte à gouverner qu'il ne l'est aujourd'hui.»

«Purée», s'exclama Sancho, «même si j'étais aussi vieux que Mathusalem, je ne serais pas une meilleur gouverneur. Je peux administrer cette île, mais je ne sais pas où elle se situe.»

«Laisse Dieu agir, Sancho», dit don Quichotte, «et tout ira bien, peut-être même mieux que tu ne le penses. Tu vois, Dieu gouverne l'univers.»

«C'est vrai», ajouta Samson; «Dieu permettra certainement à Sancho de gouverner une île.»

«J'ai vu par ici des gouverneurs», dit Sancho, «qui ne m'arrivent pas à la cheville, pourtant on les appelle Monseigneur et ils ont plein de serviteurs.»

«Ceux-là ne gouvernent pas des îles», précisa Samson, «mais des endroits plus petits. Voyez-vous, les hommes qui gouvernent des îles doivent être experts dans *le domaine de* la grammaire.»

«J'aime les *grands domaines*», répondit Sancho, «mais je n'aime pas la grammaire, car je suis analphabète. Dieu me donnera une île parce qu'il m'enverra là où je pourrai le servir de la meilleure manière possible. M. Carrasco, je suis content que l'auteur m'ait complimenté. S'il m'avait critiqué, je me serais disputé avec lui.

«Ça, c'est impossible», dit Samson.

«Ça pourrait arriver», précisa Sancho, «car tout le monde doit faire attention à ce qu'il dit. L'auteur ne doit pas écrire la première chose qui lui passe par la tête.»

«Il y a des choses étranges dans ce livre», continua le bachelier. «Par exemple, l'écrivain y a mis une nouvelle intitulée *Histoire de l'homme curieux et exigeant.* Ce n'est ni une mauvaise histoire ni mal écrit, mais c'est hors sujet: ça n'a aucun rapport avec les aventures de don Quichotte.»

«Ce fils de chien», dit Sancho, «a tout mélangé.»

«L'auteur de ce livre», ajouta don Quichotte, «est complètement à côté de la plaque. Ce bavard ignorant a fourni beaucoup d'efforts pour l'écrire, mais le résultat est désordonné. Il me fait penser à Orbaneja, le peintre d'Úbeda, qui disait souvent qu'il

esquissait les portraits et les paysages. Une fois, il peignit un coq dont les contours étaient tellement flous qu'il dut écrire en dessous, en capitales d'imprimerie: 'Ceci est un coq.' Je suppose que l'histoire de ma vie devra être expliquée afin que les gens puissent la comprendre.»

«Ce ne sera pas nécessaire», répondit Samson, «car elle est tellement claire que tout le monde la comprend. Les petits enfants feuillettent le livre; les jeunes gens le lise; les adultes le comprennent; les vieillards l'admirent. Il est tellement célèbre que dès que les gens voient un cheval maigre, ils s'écrient: 'Voilà Rossinante.' Beaucoup de pages le lisent: il y a toujours un exemplaire dans la bibliothèque de leur maître. Dès que l'un d'entre eux le repose, un autre le prend. Quand quelqu'un le saisit, quelqu'un d'autre le réclame. C'est la distraction la plus passionnante et la moins dangereuse de tous les temps parce qu'il n'y a pas d'idées, ni de mots indécents dedans.»

«Écrire d'une autre manière», fit observe don Quichotte, «reviendrait à écrire des mensonges et non la vérité. Les auteurs qui mentent devraient être brûlés comme les faux-monnayeurs. Je ne sais vraiment pas ce qui poussa cet écrivain à faire autant de hors-sujet, alors qu'il avait tant de choses à écrire sur mes aventures. Il a dû être influencé par ce vieux proverbe: 'Les gens qui ont faim sont obligés de manger de la paille.' À la vérité, s'il avait rapporté mes pensées, mes soupirs, mes pleurs, mes bonnes intentions et mes exploits, il aurait pu publier un livre plus gros, ou tout du moins aussi gros, que les *Œuvres complètes du Toasté.* Monsieur, je pense que les écrivains doivent être perspicaces. Les gens qui disent et écrivent des choses amusantes et spirituelles sont des génies. Le personnage le plus intelligent dans une pièce de théâtre est le bouffon, car l'acteur qui fait des choses stupides est loin d'être stupide. L'histoire est presque sacrée, car elle doit être vraie: là où se trouve la vérité, se trouve Dieu. Cependant, certaines personnes écrivent et vendent des livres comme si c'étaient des beignets.»

«Même dans les mauvais livres», précisa le bachelier, «il y a des passages intéressants.»

«C'est vrai», répliqua don Quichotte, «mais, la plupart du temps, ceux qui sont devenus célèbres, à juste titre, pendant qu'ils écrivaient leurs livres, sont moins respectés une fois qu'ils ont été publiés.»

«En fait», dit Samson, «comme les gens lisent lentement, ils voient toutes les erreurs, et cela d'autant plus qu'ils examinent à la loupe les livres des auteurs célèbres. Les génies célèbres et les grands poètes et historiens sont presque toujours jalousés par ceux qui aiment critiquer les écrits des autres, bien qu'ils n'aient jamais rien publié.»

«Cela ne me surprend pas», dit don Quichotte, «car beaucoup de théologiens qui sont de mauvais prédicateurs s'entendent à repérer les erreurs et les exagérations de leurs collègues.»

«C'est vrai, messire Quichotte», répondit Carrasco, «mais j'aimerais que ces critiques soient un peu plus tolérants et moins pinailleurs. Ils devraient faire moins attention à la poussière qui s'élève au-dessus du livre qu'ils critiquent. Bien que le brave Homère dormît parfois (écrit en latin), la plupart du temps, il était éveillé, ce qui lui permit de donner naissance à une histoire presque parfaite. Ce qu'ils considèrent comme un défaut pourrait se révéler être un grain de beauté, lequel, parfois, renforce l'attrait du visage. Aussi, l'homme qui publie un livre s'expose à un grand danger puisqu'il est impossible de satisfaire tous les lecteurs.»

«Ce livre sur ma vie n'a pas dû plaire à beaucoup de gens», fit remarquer don Quichotte.

«Au contraire», répondit l'étudiant, «car bien qu'il y ait beaucoup d'idiots (écrit en latin), beaucoup de personnes ont aimé cette histoire. Certains disent que l'auteur a fait exprès d'oublier de révéler l'identité du voyou qui vola l'âne gris de Sancho. Il n'y a pas d'indications: le lecteur doit supposer que l'âne a été volé. Un peu plus loin, Sancho monte sur cet âne, bien que l'animal n'ait par réapparu dans l'histoire! Ils affirment aussi que l'auteur a oublié de dire ce que fit Sancho des cent écus d'or qu'il trouva dans la valise dans la Sierra Morena, car il n'y a aucune information là-dessus. Beaucoup de lecteurs aimeraient bien savoir comment il dépensa l'argent. C'est tout de même un gros oubli.»

«M. Carrasco», répondit Sancho, «je n'ai pas envier de *conter* cette histoire, ni de *compter* quoi que ce soit, car j'ai soif. Je dois boire une peu de bon vin, sinon je vais m'évanouir. J'en ai à la maison, et ma femme m'attend. Quand j'aurai fini de dîner, je reviendrai pour répondre à vos question, ou celles de quelqu'un d'autre, sur l'âne et les cent écus.»

Sans attendre de réponse, ni dire un mot de plus, il rentra chez lui. Don Quichotte demanda à l'étudiant de rester avec lui pour grignoter un morceau. Le bachelier accepta l'invitation. Ils mangèrent des aliments ordinaires et deux pigeons. Ils parlèrent de chevalerie. Carrasco ne contredit pas son hôte. Lorsqu'ils eurent fini de manger, ils firent la sieste. Ensuite Sancho revint, et ils reprirent leur conversation.

CHAPITRE IV.

Sancho Panza répond aux questions
de l'étudiant et clarifie la situation,
avec d'autres événements qui sont dignes
d'être connus et racontés.

Sancho revint chez don Quichotte et reprit la conversation précédente en disant:

«M. Carrasco a dit qu'il aimerait savoir qui a volé mon âne et comment et quand cela s'est passé. Je lui ai répondu que cela s'est passé durant la nuit où nous entrâmes dans la Sierra Morena afin d'échapper aux officiers de la Sainte-Hermandad. C'était après *l'aventure pas si avantageuse* des galériens et celle du défunt qu'on menait à Ségovie. Mon maître et moi pénétrions dans une forêt. Nous étions couverts de bleus et fatigués à cause du combat que nous avions livrés. Mon maître s'appuya sur sa lance; j'étais assis sur mon âne gris; nous dormîmes comme si nous étions allongés sur quatre matelas de plume. J'étais tellement fatigué que n'importe qui aurait pu mettre quatre piquets en dessous de ma selle et voler mon âne sans que je m'en aperçoive.»

«Ça», interjeta Samson, «ce n'est pas difficile à faire et c'est déjà arrivé, notamment à Sacripant, lorsque, au siège d'Albraque, le célèbre voleur Brunello utilisa la

même technique pour voler le cheval du cavalier en le faisant glisser d'entre ses jambes.»

«Ensuite», continua Sancho, «Le soleil se leva. Je m'étirai; les piquets cédèrent; je tombai par terre. Je cherchai l'âne et ne le vis pas. Je me mis à pleurer en poussant un grand soupir que l'auteur aurait dû rapporter. Au bout de je ne sais combien de jours, tandis que je voyageais en compagnie de la princesse Guenon de Singesingeant, j'aperçus mon âne. Habillé comme un gitan, Ginès de Passamont le chevauchait. Mon maître et moi avions libéré cet horrible menteur.»

«Ce n'est pas là qu'est l'erreur», répliqua Samson. «En fait, l'auteur dit que Sancho chevauche son âne, bien que ce dernier n'ait par réapparu dans l'histoire.»

«Je ne sais pas quoi dire», répondit Sancho. «L'auteur s'est peut-être trompé ou l'imprimeur a peut-être été négligent.»

«vous avez raison», dit Samson, «mais qu'est-il arrivé aux cent écus? Ce sont-ils évaporés?»

«J'ai utilisé l'argent pour subvenir à mes besoins et à ceux de ma femme et de mes enfants. C'est pour cette raison qu'elle a supporté mon errance le long des routes lorsque j'étais au service de mon maître. Si, après tout ce temps, j'étais rentré à la maison sans mon âne et sans argent, j'aurais eu des problèmes. Si vous voulez en savoir plus sur moi, je suis prêt à informer le roi lui-même. Que je l'aie pris ou non et que je l'aie dépensé ou non ne regarde que moi. Si on me donnait quatre maravedis pour chaque coup que j'ai reçu durant ces voyages, il faudrait me verser plus de cent écus pour la moitié du total général de beignes. Les gens devraient balayer devant leur porte avant de critiquer les autres. Chacun est comme Dieu l'a fait, et bien souvent pire.»

«Je veillerai», dit Carrasco, «à ce que l'auteur n'oublie pas d'inclure les remarques de Sancho dans la nouvelle édition, ce qui améliorera grandement le livre.»

«Y a-t-il d'autres choses à corriger dans cet ouvrage?», demanda don Quichotte.

«Certainement», répondit l'étudiant, «mais celles que nous avons mentionnées sont les plus importantes.»

«Est-ce que par hasard l'auteur a promis une seconde partie?»

«Tout à fait», répliqua Samson, «mais il affirme qu'il n'a pas encore trouvé le manuscrit et qu'il ne sait pas qui le possède. Aussi, nous ne savons pas si elle sera publiée ou non. Certains disent que les secondes parties ne sont jamais bonnes; d'autres disent qu'il y aura une suite parce que les gens optimistes aimeraient bien que don Quichotte s'embarque dans des aventures délirantes et que Sancho fasse des commentaires.»

«Quelle est l'opinion de l'auteur?»

«S'il trouvait le manuscrit qu'il cherche activement», répondit Samson, «il publierait le livre parce qu'il préfère gagner de l'argent plutôt que d'être félicité.»

«Est-ce que l'auteur veux gagner de l'argent à tout prix?», demanda Sancho. «Je suis sur qu'il ne l'avouera pas, car il ne veut pas bâcler l'édition de ce livre: un travail fait dans l'urgence est toujours bâclé. Ce gentilhomme maghrébin, ou qui que ce soit, devrait faire plus attention. Mon maître et moi-même lui donnerons tellement d'informations sur nos aventures et d'autres événements qu'il pourra écrire une suite qui fera cent volumes. Ce brave homme croit que ce livre ne nous intéresse pas, mais il devrait s'informer avant d'émettre une opinion. Je veux juste ajouter que si mon maître suivait

mes conseils, en ce moment, nous serions déjà en train de vadrouiller et de redresser des torts, comme doivent le faire les bons chevaliers errants.»

À peine Sancho finissait-il de dire cela qu'on entendit les hennissements de Rossinante, ce que Don Quichotte considérait comme un bon présage. Aussi, il résolut de partir dans trois ou quatre jours. Il fit part au bachelier de ses intentions et lui demanda où il devrait aller. L'étudiant répondit qu'a son avis il devrait se diriger vers le royaume d'Aragon et la ville de Saragosse parce que, dans très peu de temps, il y aurait des joutes solennelles pendant la fête de saint Georges. Don Quichotte pourrait battre tous les chevaliers d'Aragon, ce qui reviendrait à battre tous les chevaliers du monde. Samson le félicita de sa décision honorable et courageuse, mais il lui dit d'être plus prudent car sa vie ne lui appartenait pas; elle appartenait à tous ceux qui avaient besoin d'être aidés et protégés.

«Cela me dérange, M. Carrasco», s'écria Sancho. «Mon maître à l'habitude d'attaquer cent hommes armés comme un garçon affamé qui se jette sur six melons appétissants. Purée, il y a un temps pour attaquer et un temps pour battre en retraite. On ne peut pas se battre tout le temps. J'ai ouï dire – tout comme mon maître, si je ne n'abuse – que la bravoure se situe entre la lâcheté et la témérité. Aussi, je ne veux pas qu'il fuie sans raison, ni qu'il attaque quand c'est dangereux de le faire. Surtout, je veux lui dire que s'il m'emmène avec lui, il devra se battre contre des ennemis. Je ne devrais que m'occuper de lui, lui laver ses affaires et le divertir. Je le servirai; je ne me battrai contre personne, même pas contre de méchants roturiers. M. Carrasco, je ne veux pas devenir célèbre en tant que chevalier, mais en tant que meilleur et plus loyal écuyer qui ait jamais servi un chevalier errant. J'aimerais que mon maître me donne une des îles qui, selon lui, se trouvent dans les parages afin de me récompenser pour mes efforts. Comme aucun homme ne devrait dépendre de qui que ce soit, si mon maître n'accédait pas à ma demande, mon pain aurait meilleur goût. Vous voyez, dans ces territoires, il se peut que le diable ait posé quelques pièges afin de me faire tomber pour que je me casse les dents. Je suis né pour être moi-même, et je resterai moi-même jusqu'à ma mort. Cependant, si, sans risques ni tracas, le ciel m'offrait une île, je l'accepterais, car je ne suis pas un idiot. Quand quelqu'un vous offre une génisse, il faut accourir avec un licou, et quand la chance montre le bout de son nez, il faut ouvrir la porte et la laisser entrer.»

«Mon frère, vous avez parlé comme un professeur», dit le bachelier, «mais vous devriez faire confiance à Dieu et à don Quichotte, lequel vous donnera non pas une île, mais un royaume.»

«C'est la même chose pour moi», répondit Sancho. «M. Carrasco, je peux vous assurer que mon maître ne gâchera pas le royaume qu'il me donnera. J'ai pesé le pour et le contre et je suis arrivé à la conclusion que je peux gouverner une pays ou des îles. Je lui ai déjà dit.»

«Sancho», dit Samson, «les honneurs changent les gens; quand vous serez gouverneur, vous rejetterez peut-être votre mère!»

«les mauvais garçons se conduisent ainsi, non les gens qui, comme moi, sont de véritables vieux chrétiens. Vous ne me connaissez pas, mais je ne suis pas un homme qui pourrait être ingrat envers qui que ce soit.»

«Que la volonté de Dieu soit faite!», dit don Quichotte. «Nous vérifierons cela quand tu administreras une île, ce qui arrivera bientôt.»

Ensuite le chevalier demanda à l'étudiant s'il était poète. S'il l'était, il devrait écrire quelques vers d'adieu en l'honneur de Dulcinée du Toboso. Chaque ligne devrait commencer par une lettre de son nom. Lorsque le poème serait terminé, ces lettres et son nom se détacheraient nettement. L'étudiant répondit qu'il y avait un peu plus de trois poètes célèbres en Espagne et qu'il n'était pas l'un d'eux. Néanmoins, il acceptait de faire ce que don Quichotte lui demandait, bien qu'il trouvât cela plutôt difficile parce qu'il y avait dix-sept lettres. S'il écrivait quatre quatrains, il y aurait une lettre de trop. S'il écrivait quatre strophes de cinq vers, de celles qu'on appelle décimes ou redondillas, il manquerait trois lettres. Toutefois, il essayerait, d'une manière ou d'une autre, de laisser de côté une lettre afin qu'il puisse faire tenir le nom de Dulcinée du Toboso dans les quatre quatrains.

«Vous devez trouver une solution», dit don Quichotte, «car si toutes les lettres qui composent son nom ne sont pas écrites, aucune femme ne croira que le poème lui est dédié.»

Ce problème ayant été réglé, on décida que le chevalier partirait dans une semaine. Don Quichotte demanda au bachelier de ne rien dire au curé, à maître Nicolas, à sa nièce et à sa gouvernante afin qu'ils n'essaient pas de l'empêcher d'exécuter son dessein ambitieux et légitime. Carrasco lui promit qu'il serait muet comme une tombe. Avant de partir, il pria don Quichotte de lui donner de ses nouvelles, qu'elles soient bonnes ou mauvaises. Ensuite ils se séparèrent. Sancho s'en alla pour faire les derniers préparatifs.

CHAPITRE V.

La conversation spirituelle entre Sancho Panza et sa femme Thérèse Panza, ainsi que d'autres événements dignes d'être rapportés.

Lorsque l'homme qui traduisit cette histoire en espagnol finit d'écrire le cinquième chapitre, il réalisa qu'il était apocryphe, car Sancho parle d'une manière qui ne correspond pas à son intelligence limitée. Ses remarques sont si spirituelles qu'elles ne peuvent pas être de lui. Toutefois, le traducteur termina son travail, ce qui vous permettra de lire ce qui suit.

Sancho était si content quand il se rapprocha de sa maison que sa femme put s'en rendre compte, bien qu'il fût encore à une portée de mousquet. Elle lui demanda:

«Sancho, qu'est-ce qui te rend si joyeux?»

«Ma chérie», répondit Sancho, «j'aimerais que Dieu fasse que je sois moins content.»

«Mon chéri, je ne te comprends pas», répliqua-t-elle. «Je ne vois pas ce que tu veux dire. Je dois être une idiote car je ne comprends pas pourquoi tu voudrais ne pas être heureux!»

«Tu vois, Thérèse», dit Sancho, «je suis heureux parce que j'ai décidé de travailler de nouveau pour mon maître don Quichotte, lequel veut s'embarquer dans une troisième aventure. J'ai envie de partir avec lui parce que j'espère qu'il trouvera des écus comme ceux que nous avons dépensés. Quoi qu'il en soit, je suis profondément désolé de te laisser, ainsi que les enfants. Dieu pourrait très certainement m'autoriser à manger à la maison et m'empêcher de vadrouiller s'il le voulait. Je serais plus heureux. Pour

l'instant, je suis heureux, mais je suis également un peu triste car je vais devoir te quitter. C'est ce que je voulais dire quand j'ai déclaré que je serais heureux si Dieu me rendait moins heureux!»

«Écoute-moi bien Sancho», répliqua Thérèse. «Depuis que tu fréquentes un certain chevalier, tu es tellement verbeux que personne ne te comprend.»

«Au moins Dieu me comprend», dit Sancho, «car il comprend tout, ce qui me satisfait. Ma sœur, occupe-toi bien de l'âne pendant les trois prochains jours afin qu'il soit capable de transporter des armes. Donne-lui une double ration d'avoine et entretiens bien le bât et les autres harnais, car nous n'allons pas assister à un mariage. Nous allons errer dans le pays et jouer à cache-cache avec des géants, des dragons et d'autres monstres. Nous allons entendre des sifflements, des rugissements, des beuglements et des cris, mais ces dangers sont secondaires si on les compare aux habitants de Yanguas et aux Mores ensorcelés que nous devrons affronter.»

«Mon cher mari», répliqua Thérèse, «je sais que les écuyers doivent gagner leur vie. Aussi, je n'arrêterai pas de prier afin de convaincre Dieu de t'aider.»

«Ma chère femme», dit Sancho, «je peux t'assurer que si je n'espérais pas devenir gouverneur d'une île dans peu de temps, je mourrais ici et maintenant!»

«Ah, non pas ça!», protesta Thérèse. «Tu dois te contenter de ce que tu as. Tu peux vivre sans ces gouvernements. Quand tu es né, tu ne *contrôlais* aucun territoire. Jusqu'à maintenant, tu n'as pas *perdu le contrôle* de toi-même. Tu auras *le contrôle de la situation* jusqu'à ce que Dieu te convoque. Beaucoup de gens ne sont pas gouverneurs, pourtant cela ne les empêche pas de vivre. La meilleure sauce du monde est la faim; comme les pauvres ont toujours faim, ils aiment manger. Tu vois, Sancho, si tu devenais gouverneur, tu devrais te souvenir de moi et de tes enfants. Sancho Junior a déjà quinze ans; il doit aller à l'université puisque son oncle l'abbé veut qu'il devienne religieux. De plus, Marie Sancha, ta fille, aimerait bien se marier. Je pense qu'elle est aussi impatiente de devenir épouse que toi de devenir gouverneur. En fait, une fille mal mariée, c'est toujours mieux qu'une fille heureuse qui a un amant.»

«Si Dieu me donnait un gouvernement intéressant», répondit Sancho, «je marierais Marie Sancha à un noble, ce qui obligerait les gens à l'appeler 'votre seigneurie'.»

«C'est une mauvaise idée», dit sa femme. «Marie-la à une homme de la même classe sociale; ce sera la meilleure solution. Si tu échangeais ses sabots contre des chaussures à talons hauts, enlevais sa jupe en flanelle marron pour lui donner un vertugadin en soie et l'appelais madame la marquise, la pauvre fille serait très surprise. Elle commettrais beaucoup d'erreurs, ce qui prouverait qu'elle n'est qu'une paysanne déguisée en femme du monde.»

«Tais-toi, idiote», dit Sancho. «Elle n'aura besoin que de deux ou trois ans pour s'y habituer. Ensuite elle deviendra une aristocrate digne. Si elle échoue, cela n'aura pas d'importance puisqu'elle ne perdra pas son statut de noble, même si elle fait n'importe quoi.»

«Tu devrais être moins snob, Sancho, car tu es un homme tout à fait ordinaire. Souviens-toi du vieux proverbe qui dit: 'essuie le nez du fils de ton voisin et fais-le entrer chez toi.' Ce serait effectivement une bonne chose de marier notre fille à un comte puissant ou à un aristocrate qui la malmènerait et la traiterait de roturière, de fille de paysan analphabète et de prolétaire. Je n'accepterai pas ce point de vue parce que je n'ai

pas élevé ma fille pour cela. Rapporte plutôt de l'argent et laisse-moi choisir son mari. Lopé Tocho, le fils de Juan Tocho, est fort et en bonne santé. Nous le connaissons bien et il apprécie notre fille. Il est de la même classe sociale que nous. Ce sera un mariage heureux. Nous pourrons toujours la surveiller. Nous serons tous ensemble: parents, enfants, petits-enfants, gendres et belles-filles. Nous serons heureux grâce à Dieu. N'essaie pas de la marier à un courtisan ou à un châtelain qui ne la comprendra pas car elle se sentira perdue.»

«Espèce de créature stupide, de femme de Barabbas! Pourquoi veux-tu m'empêcher de marier ma fille à quelqu'un qui me donnera des petits-enfants qu'on appellera 'votre seigneurie'? Tu vois, Thérèse, mes parents disaient toujours que l'on doit saisir sa chance lorsqu'elle se présente. Puisque la chance frappe à notre porte, nous devons la faire entrer.»

Cette manière de parler et ce que dit Sancho un peu plus loin conduisirent le traducteur de cette histoire à faire remarquer que ce chapitre était apocryphe.

«Espèce d'*animal domestique sauvage*», continua Sancho, «ne crois-tu pas que ce serait bien que je devienne gouverneur, ce qui nous permettrait de mener grand train? Marie Sancha se mariera avec l'homme que j'aurai choisi. Un jour les gens t'appelleront madame la baronne de Panza. À l'église, tu t'assiéras sur de jolis coussins: les femmes nobles du villages seront jalouses de toi. Que tu le veuilles ou non, ma fille deviendra comtesse.»

«Chéri, je pense que tu ne te rends pas compte de ce que tu dis. Si ma fille devenait comtesse, elle courrait à sa perte. Tu peux faire ce que tu veux; tu peux faire d'elle une duchesse ou un princesse, mais je t'assure que je ne donnerai pas mon consentement. Mon frère, je crois en l'égalité, et je ne supporte pas les crâneurs. On m'a baptisée Thérèse, qui est un nom simple qui ne peut pas porter une titre nobiliaire. Le nom de mon père était Cascajo. Comme je suis ta femme, on m'appelle désormais Thérèse Panza, mais on devrait m'appeler Thérèse Cascajo. Où il y a des rois, il y a des lois, et je me contente de ce nom. Si je *portais* un titre, ce serait tellement *insupportable* que je ne pourrais pas *supporter* de le *porter*. Je ne veux pas que les gens qui me verraient habillée en comtesse ou en femme de gouverneur disent: 'Regardez cette péquenaude: quelle pimbêche! Il n'y a pas si longtemps, elle filait du lin et allait à la messe avec le bas de son jupon sur la tête, au lieu de porter une mantille. Aujourd'hui elle assiste à la messe habillée d'un vertugadin, couvertes de broches, et elle nous snobe.' Si Dieu ne me prive pas de mes sept ou cinq sens, ou quel que soit le nombre, je ne leur permettrai pas de me faire subir cela. Quant à toi, mon frère, tu peux aller où tu veux et devenir le gouverneur d'un île, mais je te jure que ni moi ni ma fille ne quitterons notre village: une femme respectable doit rester chez elle et une fille vertueuse doit travailler. Tu peux suivre ton don Quichotte et partir à l'aventure. Nous n'avons pas eu de chance. Dieu nous aidera si nous le méritons. Je suis sûre que je ne sais pas qui a fait de lui un noble, car ni son père ni son grand-père ne l'étaient.»

«Tu dois être une possédée. Femme, tu prends une chose pour une autre. Qu'est-ce Cascajo, les broches, les proverbes et la vanité ont à voir avec ce que je suis en train de dire? Tu es ignorante et bête car tu ne comprends pas ce que je dis et tu ne veux pas être heureuse. Tu aurais le droit de ne pas être d'accord avec moi si je te disais que ma fille doit se jeter du haut d'une tour ou errer sur la terre comme la princesse Urraca avait menacé de le faire. Cependant, si, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, je lui

donne un titre nobiliaire, la libère des champs, l'assois sur une estrade, sous un dais, et lui offre plus de *coussins* en velours que les Almohades n'ont de *cousins*, tu devras être d'accord avec moi.»

«Chéri, veux-tu connaître la raison? C'est à cause du proverbe qui dit: 'celui qui *te couvre te découvre*.' En fait, les gens regardent à peine les pauvres, alors qu'ils dévisagent les riches. Les nouveaux riches sont toujours critiqués par les commères. Ces femmes ressemblent à des abeilles: elles vont dans toutes les rues pour butiner les ragots!»

«Concentre-toi, Thérèse, et écoute bien ce que je vais te dire à présent. Tu ne l'as peut-être jamais entendu. Ce n'est pas mon point de vue, mais celui du prêtre qui a prêché dans ce village le carême dernier. Si je ne m'abuse, il déclara que toutes les choses présentes que nos yeux voient nous impressionnent plus que nos souvenirs.»

Ces remarques formulées par Sancho conduisirent, une fois encore, le traducteur à déclarer que ce chapitre était apocryphe, parce qu'elles était trop spirituelles. Sancho continua ainsi:

«Quand on voit une personne qui est pomponnée, bien habillée et accompagnée par beaucoup de serviteurs, on se sent obligé de la respecter, même si on se souvient de son ancienne condition. Comme cette condition, qu'elle soit caractérisée par un état de pauvreté ou une humble naissance, appartient au passé, c'est sa situation actuelle qui importe. Thérèse, si l'homme pauvre dont la fortune lui a permis de devenir un notable de la manière décrite par le prêtre, est courtois, généreux et gentil avec les gens, en particulier avec les nobles, personne ne se souviendra de son ancienne condition. En fait, ils l'admireront à cause de sa situation actuelle. Il est évident que les envieux continueront à le mépriser car ils critiquent tout le monde.»

«Chéri, je ne te comprends pas. Fais ce que tu veux et arrête ce lavage de cerveau. Comme tu *dissolus* ce que tu dis...»

«Tu veux dire: '*résolus* de faire ce que tu dis.'»

«Arrête de chipoter. Je parle comme Dieu me le demande; je suis directe. Puisque tu as décidé d'administrer une île, tu dois emmener ton fils avec toi. Tu lui montreras comment gouverner un territoire; il faut que les fils marchent dans les pas de leur père.»

«Dès que je serai gouverneur, je lui dirai de me rejoindre et t'enverrai de l'argent, car je serai riche: il y a toujours plein de gens qui prêtent de l'argent aux gouverneurs lorsqu'ils en ont besoin. Je veux que tu l'habilles de façon à cacher ce qu'il est et à le faire ressembler à ce qu'il deviendra.»

«Envoie de l'argent et je lui dirai de mettre plein de vêtements sur lui.»

«Par conséquent, nous sommes d'accord pour que notre fille devienne comtesse.»

«Si elle devenait comtesse, je serais désespérée. Mais fais ce que tu veux, car les femmes doivent obéir à leur mari, même s'il est complètement stupide.»

Elle éclata alors en sanglots, comme si Sanchica était déjà morte et enterrée. Sancho essaya de la consoler. Bien qu'il dût faire de sa fille une comtesse, il assura sa femme que cela arriverait le plus tard possible. La conversation se termina et Sancho alla voir don Quichotte afin d'organiser leur départ.

CHAPITRE VI.

Ce qui arriva à don Quichotte, à sa nièce et à sa gouvernante,

ce qui est l'un des plus importants chapitres de cette histoire.

Tandis que Sancho Panza et sa femme Thérèse Cascajo avaient la conversation absurde qui a été rapportée dans le chapitre précédent, la nièce et la gouvernante de don Quichotte n'étaient absolument pas oisives. Une foule d'informations montrait que leur oncle et maître voulait s'éclipser pour la troisième fois et reprendre ce métier de chevalier errant qu'elles regardaient comme une abomination. Elles essayaient par tous les moyens possibles de le détourner d'une si mauvaise pensée, mais c'était comme parler à un mur ou prêcher dans le désert. La gouvernante avança beaucoup d'arguments et déclara:

«En vérité, monsieur, si vous ne vous calmez pas, ni ne restez à la maison, ni n'arrêtez d'errer dans les montagnes et les vallées comme un fantôme, cherchant ce que vous appelez des aventures et ce que j'appelle des mésaventures, je me plaindrai à Dieu et au roi afin qu'ils règlent ce problème.»

«Madame», répondit don Quichotte, «je ne sais pas ce que Dieu ou Sa Majesté vous diront. Cependant, si j'étais le roi, je ne prendrais pas la peine de répondre aux innombrables requêtes imbéciles que l'on m'adresserait chaque jour. L'une des obligations les plus pénibles parmi les nombreuses auxquelles les rois doivent faire face est d'écouter tout le monde et de répondre à tout le monde. Par conséquent, je ne veux pas ennuyer Sa Majesté.»

«Mais, monsieur», dit la gouvernante, «n'y-a-t-il pas des chevaliers à la cour?»

«Il y en a beaucoup car ils renforcent la notoriété du roi et font partie intégrante de l'apparat de cour.»

«Dans ce cas», insista la gouvernante, «êtes-vous un de ceux qui sont toujours debout afin de servir leur seigneur et roi à la cour?»

«Voyez-vous», répliqua don Quichotte, «tous les chevaliers ne peuvent pas être courtisans, et tous les courtisans ne doivent ni ne peuvent être chevaliers errants, car il faut de tout pour faire un monde. Bien que nous soyons tous chevaliers, nous sommes très différents. En fait, les courtisans, sans quitter leurs appartements, ni le palais, croient qu'ils voyagent dans le monde entier lorsqu'ils regardent une carte de géographie; cela ne leur coûte rien et ils ne souffrent ni de la chaleur, ni du froid, ni de la faim, ni de la soif. D'un autre côté, ceux d'entre nous qui sont de vrais chevaliers errants traversent les continents à pied ou à cheval, de nuit et de jour, en supportant le froid, le vent et la pluie. Nous rencontrons nos ennemis; nous ne les connaissons pas parce que nous avons vu leurs portraits. Tout le temps, même quand nous sommes en difficulté, nous les attaquons. Nous ne faisons ni attention aux règles des duels ni à leurs détails; nous nous fichons de savoir si leurs lances ou épées son courtes, s'ils ont des reliques ou des baguettes magiques, s'il faut protéger les guerriers du soleil, si nous devons suivre les procédures en usage dans les duels, qui sont des règles que je connais bien, mais que vous ignorez. De plus, il arrive que le bon chevalier aperçoive dix géants dont les têtes touchent et dépassent les nuages. Leur jambes sont de grandes tours. Leurs bras ressemblent aux mâts des navires puissants et gigantesques. Leurs yeux sont gros comme des meules. Ces géants fusillent le chevalier du regard, lequel ne doit pas prendre peur. Au contraire, il doit les attaquer calmement et courageusement et, si possible, les battre sur-le-champ, même si leurs armures sont recouvertes de certains coquillages qu'on dit plus durs que le diamant. À la place d'épées, ils portent des

poignards acérés en acier de Damas ou des fléaux d'armes, comme j'en ai souvent vu. Madame, je vous dis cela pour que vous compreniez que tous les chevaliers ne se ressemblent pas. Les princes devraient admirer la deuxième espèce de chevaliers errants, qui est plutôt la première, car, selon les livres d'histoire, certains d'entre eux ont sauvé beaucoup de royaumes.»

«Ah, mon oncle!», s'écria la nièce à cet instant. «Vous devez vous souvenir que ce que vous dites sur les chevaliers errants n'est que fable et mensonge. Si les censeurs ne brûlaient pas ces livres, il faudrait faire une marque sur la couverture pour signaler aux gens qu'ils sont mauvais et indécents.»

«Par le Dieu qui nous aide», s'écria don Quichotte, «si vous n'étiez pas ma nièce, la fille de ma sœur, je vous punirais pour avoir proféré un tel blasphème: mes cris retentiraient dans le monde entier. Une fille qui sait à peine faire de la dentelle ne devrait ni critiquer ni censurer les livres qui traitent de la chevalerie errante. Que dirait messire Amadís s'il vous entendait? Je suis sûr qu'il vous pardonnerait parce qu'il était le chevalier le plus humble et le plus courtois de son temps et protégeait toutes les demoiselles. Cependant, si d'autres individus vous entendaient, vous auriez de graves problèmes car certains d'entre eux ne sont ni courtois ni calmes: ce sont des fauteurs de trouble, des malappris. Les gens qui prétendent être des gentilshommes ne sont pas toujours ce qu'ils prétendent être. Certains sont en or; les autres sont en laiton. Ils ont tous le physique de l'emploi, mais ils ne peuvent pas tous prouver qu'ils ne sont pas des tricheurs. Il y a des roturiers qui font tout pour ressembler à des gentilshommes et des gentilshommes qui font tout pour ressembler à des roturiers. Les premiers se hissent à l'échelon supérieur grâce à l'ambition ou à la vertu, les deuxièmes dérogent à cause de leur négligence ou de leur méchanceté. Il faut être très intelligent pour différencier ces deux espèces de gentilshommes qui portent le même nom mais se conduisent différemment.»

«Mon Dieu!», s'écria la nièce, «vous êtes un sage. Si vous aviez besoin d'argent, vous pourriez prêcher dans les rues. Cependant, vous êtes tellement fou que vous croyez être un aristocrate courageux, vertueux et fort, alors que vous êtes un vieux roturier faible et dépassé par les événements, qui ne deviendra jamais chevalier puisque les hommes pauvres ne peuvent pas devenir nobles.»

«Vous avez raison», répondit don Quichotte. «Je pourrais vous dire des choses sur la noblesse qui vous étonneraient, mais je ne dirai rien parce que les affaires humaines et divines ne doivent par être mélangées. Mes amis, écoutez-moi. Il y a quatre types de gens. Certains hommes sont nés pauvres, mais ils deviennent des notables. D'autres était des homme puissants à leur naissance, et ils le restèrent ensuite. D'autres étaient également puissants à leur naissance, mais ils *finissent en pointe*, comme les pyramides. En fait, ils n'arrêtent pas de diminuer et *finissent par* n'être plus rien, comme *la pointe* d'une pyramide, laquelle, comparée à sa base, n'est rien. Finalement, la majorité des gens sont nés pauvres et le restent; ce sont des gens ordinaires; on les appèle les prolétaires. Par exemple, les Turcs appartiennent au premier groupe. Ces humbles bergers sont montés sur le trottoir et tiennent toujours le haut du pavé. La plupart des princes héréditaires appartiennent au deuxième groupe. Ils étaient puissants à leur naissance et le sont restés; ils ne dérangent personne car ils ne quittent pas leur pays; leur pouvoir n'augmente pas, ni ne diminue. Il y a beaucoup de gens qui étaient puissants et sont devenus des has-beens. Tous les Pharaons et Ptolémée d'Égypte, tous

les empereurs romains et une multitude de princes, de rois, de seigneurs, de Mèdes, de Perses, de Grecs et de barbares issus de la noblesse, dérogèrent. Il est presque impossible de retrouver leurs descendants. Si on en retrouvait un, ce serait un sous-prolétaire. Je n'ai rien à dire sur les prolétaires, si ce n'est qu'ils servent à augmenter le nombre des vivants, ce qui n'est pas un exploit. Femmes innocentes, je veux que vous compreniez que le lignage des gens est un sujet déconcertant. Les hommes sont grands quand ils sont vertueux, riches et généreux. J'ai dit vertueux, riches et généreux parce qu'un *grand homme vicieux* est *grandement vicieux* et qu'un homme riche qui n'est pas généreux n'est qu'un rapiat. Les riches sont heureux parce qu'ils dépensent de l'argent, non pas parce qu'ils le mettent de côté. De plus, ils doivent le dépenser d'une manière intelligente. Un gentilhomme désargenté prouve qu'il est noble lorsqu'il se conduit bien. Il doit être affable, poli, courtois et serviable. Il ne doit être ni fier, ni prétentieux, ni ragoteur. Surtout, il doit être charitable. Il est heureux de donner deux maravédis à un pauvre, ce qui montre qu'il est aussi généreux que l'homme qui distribue des aumônes et le fait savoir. Tous les gens qui découvriront les qualités de cet homme, bien qu'ils ne le connaissent pas, le tiendront pour une personne de qualité. Il serait surprenant que cela ne se passe pas ainsi, car on loue toujours la vertu et les gens vertueux sont toujours félicités. Mesdames, il y a deux façons de devenir riche et respecté: devenir écrivain ou devenir militaire. Je préfère la deuxième occupation. Lorsque je suis né, la planète Mars était dans la première maison: c'est pour cela que je dois me battre contre des ennemis, bien que les gens n'apprécient pas mes décisions. C'est une perte de temps d'essayer de me persuader de ne pas faire ce que le ciel veut, ce que le destin ordonne, ce que la raison demande et ce que ma volonté désire. Je connais les avantages et les inconvénients de la chevalerie errante. Je sais que la *voie de la vertu est étroite*, tandis que *celle du vice est large.* Je sais que leurs buts sont différents, car la large voie du vice conduit à la mort, alors que la voie étroite et difficile de la vertu mène à la vie, à la vie éternelle. Comme notre grand poète castillan l'a dit:

Quand un homme refuse de suivre un chemin escarpé,
Il n'atteint jamais le trône empyréen de l'immortalité.»

«Oh, pauvre de moi!», s'écria la nièce. «Mon oncle est aussi un poète. Il sait tout et peut tout faire. Je suppose que s'il décidait d'être maçon, ce serait facile pour lui de construire des maisons plus grosses que des cages à oiseaux.»

«Jeune fille, je peux vous assurer», répondit don Quichotte, «que si la chevalerie ne me préoccupait pas autant, mes mains feraient beaucoup de choses, en particulier des cages à oiseaux et des cure-dents.»

Quelqu'un frappa à la porte. Lorsqu'ils demandèrent qui était là, Sancho répondit que c'était lui. À peine la gouvernante eut-elle reconnu sa voix qu'elle courut se cacher pour ne pas le voir, tant elle le détestait. La nièce lui ouvrit et son maître alla le recevoir. Ensuite les deux hommes s'enfermèrent dans la chambre du chevalier, où ils eurent une conversation plus soutenue que cet aimable bavardage.

CHAPITRE VII.

Ce qui arriva à don Quichotte et à son écuyer,

ainsi que d'autres événements célèbres.

À peine la gouvernante eut-elle vu Sancho Panza s'enfermer avec son maître qu'elle se demanda ce qu'ils complotaient. Elle était sûre que de cette discussion résulterait un troisième voyage. La femme triste et nerveuse saisit son châle et sortit pour aller chercher Samson Carrasco. Il lui semblait que le nouvel ami affable de son maître pourrait le persuader d'abandonner un projet aussi insensé. L'étudiant était en train de faire les cent pas dans la cour de sa maison. Quand elle l'aperçut, elle courut vers lui et se jeta à ses pieds; elle était triste et transpirait beaucoup. Quand le bachelier vit cette femme désolée et nerveuse, il lui dit:

«Madame, pourquoi êtes-vous si triste?»

«Ce n'est rien, monsieur Carrasco», répondit-elle, «mais mon maître veut *se casser*; je n'ai aucun doute là-dessus.»

«Madame, qu'entendez-vous par '*se casser*'? S'est il *cassé* un membre?»

«Non, pas du tout. En fait, il veut *casser* du géant et donc *se casser* pour la troisième fois, c'est-à-dire partir de chez lui. Il veut s'en aller pour s'embarquer dans ce qu'il appelle une nouvelle *aventure*, laquelle pourrait se transformer en *mésaventure*. La première fois qu'il est revenu, il était allongé sur un âne parce qu'il avait été tabassé. La deuxième fois, il était dans une cage posée sur un char à bœufs. Il disait qu'il avait été ensorcelé. Il était dans un tel état que sa mère n'aurait pas pu le reconnaître: il était squelettique, jaune, et il avait les yeux enfoncés. Pour le requinquer, je lui fis manger plus de six cents œufs, comme Dieu, tout le monde et mes poules le savent; ces dernières ne me laisseraient pas mentir.»

«Je crois que ces poules sont si bonnes, si grosses et si bien élevées qu'elles n'oseraient pas mentir, même si elles avaient faim. En fait, madame, à part ce dont vous craignez que don Quichotte ne fasse, a-t-il commis une autre délit?»

«Non, monsieur.»

«Dans ce cas, il est inutile de s'inquiéter. Vous devriez retourner chez vous pour me préparer quelque chose de chaud pour le déjeuner. Chemin faisant, récitez la prière de sainte Apolline, si vous la connaissez. Ensuite je vous rejoindrai, et vous verrez des prodiges.»

«Ah, pauvre de moi! Ainsi, c'est la prière de sainte Apolline que je dois réciter; n'est-ce pas? Ce serait approprié si mon maître avait des caries, mais ses dents vont bien; c'est son cerveau qui déraille.»

«Madame, je ne me trompe pas. Aussi, partez, et ne remettez pas en cause ce que je dis, car, comme vous le savez, j'étudie à l'université de Salamanque, qui est la meilleure université du pays.»

La gouvernante retourna chez elle, et le bachelier alla trouver le curé pour avoir une discussion avec lui, laquelle sera transcrite en temps utile.

Quand ils étaient ensemble, don Quichotte et Sancho eurent une conversation, laquelle est fidèlement rapportée dans ce livre.

«Monsieur», dit Sancho, «J'ai *persécuté* ma femme de me laisser vous accompagner où il vous plaira de m'emmener.»

«*Persuadé*, Sancho», dit don Quichotte, «et non *persécuté*.»

«Si je ne m'abuse, je vous ai demandé deux ou trois fois de ne pas me reprendre puisque vous comprenez ce que je veux dire. Quand vous ne me comprenez pas, vous

n'avez qu'à me dire: 'Putain con, Sancho, je ne sais pas ce que tu veux dire!' Si je n'explique pas ce que je raconte, alors vous pourrez me reprendre. Vous savez, je suis un type très *décompacté* (décontracté).»

«Putain con, Sancho, je ne sais pas ce que tu veux dire. Qu'entends-tu par: 'je suis très *décompacté'*?»

«*Décompacté* veut dire que je me conduis de cette manière.»

«Je te comprends encore moins.»

«Ma foi, si vous ne pouvez pas me comprendre, je ne sais pas quoi vous dire. C'est tout ce que je peux faire. Que dieu me vienne en aide!»

«Ah, j'ai compris! Tu veux dire que tu es tellement *décontracté* que tu vas m'obéir.»

«Je suppose que vous aviez compris ce que je voulais dire, mais que vous vouliez me faire perdre le fil de mes pensées afin de m'entendre dire plein d'imbécillités.»

«Peut-être, mais qu'a dit Thérèse?»

«Thérèse a dit que je devrais négocier avec vous et signer un contrat de travail, car les procédures doivent être respectées. Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras. Je peux vous assurer que les femmes donnent rarement des conseils. Aussi, celui qui ne les suit pas est un idiot.»

«C'est ce que je pense aussi. Continue, Sancho; tu es tellement éloquent aujourd'hui.»

«N'est-ce pas? Comme vous le savez, nous mourrons tous; aujourd'hui nous sommes vivants et demain nous serons morts. Tout d'abord, l'agneau meurt; ensuite, le mouton meurt. Personne ne peut espérer plus d'heures de vie que Dieu ne veut bien lui en accorder, car la mort est sourde et quand elle frappe à la porte de notre vie, elle est toujours pressée. On sait bien que ni les prières, ni les menaces, ni les sceptres, ni les mitres ne pourront l'empêcher d'agir. C'est ce que nous disent les prêtres dans les églises.»

«C'est vrai, mais où veux-tu en venir?»

«Je veux que vous me donniez la même somme d'argent chaque mois pendant que je vous servirai; cet argent viendra de vos revenus. Je ne veux pas devoir attendre les cadeaux qui arrivent tardivement ou jamais et ne sont pas toujours ce à quoi on s'attend; je veux juste recevoir ce que je mérite. En fait, même si mon salaire sera faible, j'aimerais savoir combien je gagnerai. Voyez-vous, une poule pond un œuf tous les jours, ce qui fait un grand nombre d'œufs à la fin de l'année. Quand on gagne quelque chose, on ne perd rien! Si vous me donniez l'île que vous m'avez promise, ce que je ne crois ni n'espère, je *rétracterais* (soustrairais) mes gages des revenus générés par l'exploitation de l'île, car je ne suis ni pinailleur ni ingrat.»

«Mon cher Sancho, une *rétraction* vaut bien une *soustraction*.»

«Je vois où vous voulez en venir. J'aurais dû dire *soustraire* et non *rétracter*, mais peu importe puisque vous m'avez compris.»

«Si bien compris que je peux lire en toi comme dans un livre ouvert. Tous tes proverbes sont inutiles. Sancho, je te verserais un salaire si, dans les livres de chevalerie, je trouvais un exemple indiquant que les écuyers recevaient une certaine somme d'argent tous les mois ou chaque année. Quoique j'aie lu tous ces livres ou la plupart d'entre eux, je ne me souviens pas d'un chevalier ayant versé un salaire à son écuyer. En fait, ils travaillaient tous pour eux; ils n'étaient pas payés; quand ils s'y attendaient le

moins, si leurs maîtres avaient eu de la chance, ils recevaient une île ou quelque chose d'équivalent. Ils obtenaient au moins un titre nobiliaire ou un fief. Cet espoir et ces récompenses pourraient te convaincre de travailler pour moi de nouveau, ce qui serait très bien, mais je peux affirmer que jamais je ne violerai les antiques lois de la chevalerie. Aussi, Sancho, retourne chez toi et fais part de ma position à ta femme. J'aimerais que elle et toi acceptiez ma proposition. Néanmoins, si ça n'était pas le cas, nous resterions amis, car quand y a de la nourriture dans le colombier, les colombes continuent à y habiter. Mon fils, un bon espoir vaut plus qu'une mauvaise possession, et une bonne plainte est meilleure qu'un mauvais salaire. Je parle de cette manière pour te montrer que moi aussi je peux citer beaucoup de proverbes. Je veux juste dire que si tu ne veux pas venir avec moi pour jouer au même jeu, Dieu te donnera tout et te transformera en saint. Je suis sûr que je trouverai d'autres écuyers, lesquels seront plus obéissants, plus zélés, plus sobres et moins bavards que toi.»

Lorsque Sancho réalisa que son maître ne changerait pas d'avis sur ce sujet, son humeur s'assombrit et il se fâcha, car il croyait que Don Quichotte ne s'embarquerait pas dans une nouvelle aventure sans lui. Il était très étonné et toujours perdu dans ses pensées lorsque Samson Carrasco entra dans la pièce. Il était accompagné par la gouvernante et la nièce, lesquelles voulaient entendre les arguments que l'étudiant développerait pour dissuader leur maître de se lancer dans cette aventure. Samson, ce célèbre bouffon, s'approcha de don Quichotte et le serra dans ses bras en déclamant:

«Ô fine fleur de la chevalerie errante, ô épée étincelante, ô fierté et honneur de l'Espagne! Puisse le Dieu tout-puissant empêcher la ou les personnes, qui aimeraient te dissuader de partir pour la troisième fois, de sortir du labyrinthe de leurs désirs afin qu'elle ne mettent pas en œuvre leur ignoble projet.»

Il se tourna vers la gouvernante et continua ainsi:

«Madame la gouvernante, vous pouvez arrêter de réciter la prière de sainte Apolline car je sais que Dieu veut que don Quichotte exécute son nouveau projet grandiose. Je me sentirais coupable si je ne disais pas à ce chevalier ou ne le persuadais pas de détacher ses bras forts et sa bonne âme courageuse, car son retard l'empêche de redresser des torts, de protéger des orphelins, des demoiselles, des veuves et des femmes mariées, et de faire d'autres choses ayant trait à la chevalerie errante. Mon cher don Quichotte, chevalier beau et brave, vous devriez partir maintenant. Si vous n'arriviez pas à mener à bien votre entreprise, je vous aiderais et vous donnerais de l'argent. Si nécessaire, je pourrais même devenir l'écuyer de Votre Altesse Royale; ce serait, d'ailleurs, un privilège.»

À cet instant, don Quichotte se tourna vers Sancho pour lui dire:

«Ne t'avais-je pas dit, Sancho, que ce serait facile de trouver des écuyers? Par exemple, Samson Carrasco, qui est un étudiant brillant, a proposé d'entrer à mon service. Tu sais, les étudiant de l'université de Salamanque aiment l'écouter et jouer avec lui dans la cour de récréation. Il est agile, silencieux et en bonne santé. Il peut supporter la chaleur, le froid, la faim et la soif. Il a toutes les qualités requises pour être l'écuyer d'un chevalier errant. Cependant, Dieu ne veut pas que je satisfasse mes désirs. Aussi, je n'enlèverai pas le haut du pilier de la littérature, ni ne casserai le vase de la science, ni ne couperai le grand palmier des arts libéraux. Ce nouveau Samson doit rester dans son pays afin que ses concitoyens et ses vieux parents soient fiers de lui.

Quant à moi, j'accepterai n'importe quel écuyer puisque Sancho ne veut pas venir avec moi.»

«J'aimerais bien venir», protesta Sancho, très ému et les yeux larmoyant. «Je ne veux pas que les gens pensent que je suis un ingrat. Mes ancêtres étaient des gens honorables. Tout le monde sait qui ils étaient, spécialement les habitants de mon village. De plus, vos délicates attentions et gentilles paroles montrent que vous voulez m'aider. En fait, j'ai marchandé mes gages pour faire plaisir à ma femme. Quand elle a décidé de vous faire faire quelque chose, elle devient un marteau: elle martèle ses arguments et vous bourre le crâne jusqu'à ce que vous ayez fait ce qu'elle veut vous faire faire. Quoi qu'il en soit, un homme doit être homme et une femme, une femme. Puisque, sans aucun doute, je suis toujours un homme, c'est moi qui vais décider, même si on y trouve à redire. Ainsi, il n'y a plus rien à faire, sinon que vous fassiez votre testament, sans oublier le codicille, lequel ne pourra pas être *révolté* (révoqué). Ensuite, nous partirons, pour complaire à M. Carrasco, qui dit que sa conscience l'oblige à vous persuader de faire un troisième voyage. Quant à moi, je me propose pour le poste de fidèle écuyer de Votre Seigneurie. Je vous servirai aussi bien, et même mieux, que tous les écuyers qui ont jamais servi des chevaliers errants dans les temps passés ou présents.»

La manière de s'exprimer de Sancho Panza étonna beaucoup l'étudiant, car, bien qu'ayant lu la première partie de cette histoire, il n'aurait jamais cru que l'écuyer fût aussi drôle que ce qui transparaissait dans le livre. Comme l'écuyer avait dit *révolté* au lieu de *révoqué*, il était maintenant convaincu que tout ce qui était écrit dans le livre était vrai et que cet homme était le plus grand idiot de notre époque. Il se dit à lui-même que le maître et le serviteur étaient des cinglés très particuliers.

Finalement, don Quichotte et Sancho se serrèrent la main et restèrent bons amis. Le grand Carrasco, qui était devenu leur oracle, leur conseilla de partir dans trois jours. Ils auraient le temps de faire les derniers préparatifs et de chercher la salade à visière que don Quichotte voulait absolument emporter. Samson proposa de s'en occuper parce qu'un de ses amis en avait une et qu'il ne refuserait pas de la lui prêter. Cependant, elle n'était ni brillante ni propre, mais très rouillée.

La gouvernante et la nièce maudirent l'étudiant un bon millier de fois. Elles s'arrachèrent les cheveux, s'égratignèrent le visage et, comme les pleureuses de l'antiquité, elles se lamentèrent sur le départ de leur maître, comme si elles pleuraient sa mort. Samson avait persuadé le chevalier de faire ce troisième voyage; cela sera raconté plus loin. Ce qu'il fit avait été suggéré par le curé et le barbier, avec lesquels il s'était concerté.

Pendant ces trois jours, don Quichotte et Sancho se pourvurent de ce qui leur semblait nécessaire. L'écuyer calma l'irritation de sa femme et don Quichotte endormit sa gouvernante et sa nièce. Un beau soir, les deux hommes partirent pour le Toboso, sans avoir été vu par quiconque, à l'exception de l'étudiant, lequel fit une demi-lieue avec eux. Don Quichotte était sur son bon cheval Rossinante et Sancho, sur son vieil âne. Ses sacoches étaient remplies de nourriture et sa bourse était pleine à craquer de pièces de monnaie, lesquelles lui avaient été données par don Quichotte afin qu'il pût faire face à n'importe quel type de situation. Samson prit le chevalier dans ses bras en le suppliant de l'informer de leurs succès ou de leurs échecs. Comme Carrasco était un de leurs amis maintenant, il se réjouirait des premiers et se lamenterait des autres.

Don Quichotte lui promit qu'il le ferait. Samson se dirigea vers son village pendant que les deux hommes prirent le chemin de la grande ville du Toboso.

CHAPITRE VIII.

Ce qui arriva à don Quichotte quand il alla voir
Dulcinée du Toboso, sa bien-aimée.

«Béni soit le tout-puissant Allah!», écrivit Hamet Ben-Engéli au début de ce huitième chapitre. Il répéta «béni soit Allah!» trois fois afin de faire comprendre aux gens qui lisent ce livre génial que don Quichotte et Sancho se sont mis en route et que les exploits du chevalier et les imbécillités de son écuyer commencent vraiment ici. Il leur dit d'oublier les prouesses passées de l'ingénieux gentilhomme afin qu'ils puissent découvrir celles qui seront faites maintenant ou un peu plus tard sur la route du Toboso, alors que les autres avaient été accomplies sur les plaines de Montiel. Ce qu'il demande est peu de chose en comparaison de ce qu'il promet. Puis il continue son récit.

Dès que Samson Carrasco laissa Don Quichotte et Sancho seuls, Rossinante se mit à hennir et l'âne à péter, ce que le chevalier et l'écuyer regardèrent comme un bon signe et un très bon présage. À vrai dire, les bruits faits par l'âne, plus que ceux faits par le cheval, conduisirent Sancho à affirmer qu'il allait avoir plus de chance que son maître. Il se fondait sur l'astrologie, qui était sa spécialité, mais il n'y a pas d'information là-dessus dans le livre. On raconte que lorsqu'il trébucha ou tomba, il dit qu'il n'aurait jamais dû parti de chez lui, car, selon lui, lorsqu'un homme tombe, il est récompensé par des côtes cassées et des chaussures déchirées. Bien qu'il fût un imbécile, il n'avait pas complètement tort. Don Quichotte lui dit:

«Sancho, mon ami, la nuit tombe et il fait tellement noir que nous ne pourrons pas atteindre le Toboso avant le lever de la lune. Néanmoins, j'ai résolu d'y aller avant de m'embarquer dans une nouvelle aventure, car j'ai besoin de la bénédiction et de l'autorisation de l'incomparable Dulcinée. Grâce à cela, je suis sûr que je mènerai à bien n'importe quelle mission dangereuse, car les chevaliers errants sont toujours plus courageux quand leurs petites amies les aident un peu. Rien n'est plus efficace que cela dans la vie.»

«Vous allez avoir du mal», répondit Sancho, «à la rencontrer et à lui parler dans un lieu où elle pourra au moins vous autoriser à accomplir cette tâche. Vous devrez la rencontrer devant le mur de l'écurie où je la vis la fois dernière, lorsque je lui donnai la lettre qui décrivait les choses folles que vous fîtes dans la Sierra Morena.»

«Es-tu sûr que tu étais en face du mur de l'écurie», dit don Quichotte, «quand tu vis cette dame jolie et noble que l'on ne loue jamais assez? Tu devais être devant la galerie, le couloir, le portique, ou peu importe le nom, d'un majestueux palais royal.»

«Peut-être», répondit Sancho. «Cependant, je me souviens d'avoir vu un sorte de mur d'écurie.»

«Quoi qu'il en soit, Sancho, nous y allons», répliqua don Quichotte, «parce que j'ai besoin de la voir à travers une barrière, ou les vitres d'une fenêtre, ou les fissures d'une porte, ou les grilles d'un jardin. Dès que je verrai le soleil de sa beauté, je

redeviendrai sain d'esprit et courageux, plus sain d'esprit et courageux que n'importe qui.»

«À vrai dire», répondit Sancho, «quand j'ai vu le soleil de Dulcinée du Toboso, il était très nuageux: il ne brillait pas du tout! Comme je vous l'ai déjà dit, elle criblait du grain, ce qui produisait beaucoup de poussière, laquelle se mettait devant son visage, comme un nuage, et l'assombrissait.»

«Sancho», dit don Quichotte, «tu continues à croire et à dire que mademoiselle Dulcinée criblait du blé, ce qui est une occupation qui ne correspond pas à tout ce que les aristocrates font ou sont supposés faire. Ces gens ont des occupations qui siéent à leur rang. Ô, Sancho, tu as oublié les vers de notre poète, dans lesquels il décrit les chefs-d'œuvre réalisés dans leurs maisons de cristal par les quatre nymphes qui sortirent de leur Tage adoré pour s'asseoir sur la verte prairie afin de tisser de somptueuses tapisseries qui, selon lui, était composées de fils d'or, de fils de soie et de perles. Quand tu rencontras ma bien-aimée, elle devait faire la même chose. Cependant, un sorcier maléfique est jaloux de moi, car toutes les choses que j'aime n'arrêtent pas de se transformer en d'autres choses. D'après certaines personnes, mes exploits ont été décrits dans un livre. L'auteur est peut-être un de mes ennemis, un magicien qui a vraisemblablement pris une chose pour une autre. Il se peut qu'il ait mêlé mille mensonges à une vérité afin de s'amuser en racontant beaucoup de choses qui n'ont rien à voir avec le véritable déroulement de l'histoire. Ô jalousie, origine de tous les maux, termite qui dévore la vertu! Tu vois, Sancho, tous les autres vices ne sont pas totalement désagréables, mais la jalousie est pleine de haine, d'amertume et de rage.»

«Je suis d'accord avec vous», répliqua Sancho, «et je pense que dans cette légende ou histoire que M. Carrasco a entendue, ma réputation a été flétrie, ou tout du moins salie. Je ne le comprends pas, car je suis un homme honnête qui n'a jamais dit de mal d'aucun sorcier. De plus, je ne suis pas riche. Bien sûr, je suis un peu espiègle et turbulent, mais je suis également un homme très affable et approchable, ce qui conduit les gens à excuser mon comportement. Si je n'avais d'autre mérite que de croire, comme j'ai toujours cru, sincèrement et fermement en Dieu et en tout ce que possède et croit la Sainte Église catholique, apostolique et romaine, ce qui comprend sa haine des juifs, les historiens devraient me prendre en pitié et bien me traiter dans leurs écrits. Cependant, ils sont libres de dire ce qu'ils veulent. Vous savez, j'étais nu quand je suis né, et je suis toujours nu: rien n'a changé. Bien que je sois le héros d'un livre qui est très connu, ce que disent les écrivains de moi ne m'intéresse pas.»

«Sancho, cela me rappelle» dit don Quichotte, «ce qui arriva au célèbre poète de cette époque. Il avait publié une satire caustique contre toutes les femmes bien nées, mais il n'avait pas parlé d'une dame qui n'était pas très polie. Quand elle vit que son nom n'était pas mentionné, elle se plaignit au poète et lui demanda pourquoi il l'avait oubliée. Elle lui ordonna de publier une suite s'il ne voulait pas avoir de gros problèmes. L'auteur obtempéra. Dans ce livre, elle était décrite comme une harpie, mais cela lui plut car *l'infâme femme au nom fameux devint fameuse*. Il y a aussi l'histoire de ce berger qui mit le feu au célèbre temple de Diane à Éphèse, qui était une des sept merveilles du monde, et le brûla complètement parce qu'il voulait que l'humanité se souvienne de lui éternellement. Bien que personne n'eût le droit de dire ou d'écrire son nom afin qu'il ne satisfît pas son désir, on apprit qu'il s'appelait

Érostrate. À Rome, la même chose arriva au grand empereur Charles Quint et à un certain gentilhomme. L'empereur voulut visiter le Panthéon, lequel, à l'époque, était appelé le temple de tous les dieux, tandis que maintenant il porte le nom plus approprié de temple de tous les saints. C'est le monument païen le mieux conservé et le plus complet de cette époque. C'est une sorte d'hommage à la grandeur et à la magnificence de ceux qui le construisirent. Il est composé d'une coupole en forme de demi-orange. L'édifice est immense et lumineux, bien que la lumière n'entre que par une fenêtre, ou plutôt une lucarne, située tout en haut. C'était de là que l'empereur regardait l'intérieur du bâtiment, ayant à ses côtés un gentilhomme romain qui lui montrait les détails délicats de ce monument grand et remarquable. Alors qu'ils quittèrent la partie haute du bâtiment, le gentilhomme lui dit: 'Votre Majesté Impériale, mille fois j'ai voulu mettre me bras autour de vous et de sauter dans le vide afin de devenir célèbre et de le rester éternellement.' 'Je vous remercie', répondit l'empereur, 'de n'avoir pas cédé à cette ignoble pulsion. Désormais, je vous empêcherai de faire preuve de loyauté envers moi de nouveau. Par conséquent, je vous ordonne de ne plus m'adresser la parole, ni de chercher à me revoir.' Ensuite il lui offrit un joli cadeau. Sancho, je veux juste dire que les gens veulent vraiment devenir célèbres. Pourquoi Horatius Coclès a-t-il sauté de ce pont sur le Tibre alors qu'il portait une amure complète? Qui *calcina le caleçon* et la main de Caius Mucius Scævola? Qu'est-ce qui poussa Curtius à se jeter dans l'abysse incandescent situé au milieu de Rome? Qu'est-ce qui conduisit Jules César à traverser le Rubicon en dépit des mauvais présages? Je vais donner des exemples plus récents. Qui, en Amérique, saborda les navires et conduisit les valeureux Espagnols guidé par le *courtois Cortez* dans une île déserte? Toutes ces prouesses et bien d'autres de différentes natures sont, furent et seront liées à la gloire dont les gens veulent se couvrir parce qu'ils croient que leur exploits méritent d'être immortalisés. Nous autres chrétiens, catholiques et chevaliers errants sommes plus concernés par la gloire éternelle au paradis que par la gloriole ici et maintenant, car, bien qu'elle puisse durer longtemps, elle cessera à la fin des temps, laquelle est déjà programmée. Aussi, Sancho, nos actions ne devraient pas dépasser les limites fixées par le christianisme que nous professons. Nous tuons la vanité lorsque nous tuons des géants; la générosité détruit la jalousie; la sérénité vainc la colère; la gourmandise et le sommeil s'évaporent lorsque nous jeûnons et montons la garde; nous sommes des amants tellement fidèles que l'on ne peut pas nous traiter de coureurs de jupons; nous décapitons la paresse chaque fois que nous voyageons dans le monde entier afin d'essayer de devenir de célèbres chevaliers et de meilleurs chrétiens. Ce sont les moyens grâce auxquels nous sommes admirés, ce qui dépend, bien sûr, de la bonne réputation.»

«J'ai très bien compris tout ce que vous avez dit jusqu'à maintenant», dit Sancho, «mais j'aimerais que vous *clarifiez un vin qui me vient à l'estomac.*»

«Tu veux dire *un point qui te vient à l'esprit*», répondit don Quichotte. «Parle et je te répondrai du mieux que je pourrai.»

«Monsieur», poursuivit Sancho, «ces Juillet, ces Août et tous ces chevaliers courageux que vous avez mentionnés sont morts. Alors où sont-ils à présent?»

«Les païens», répliqua don Quichotte, «sont certainement en enfer; les chrétiens, s'ils furent de bons chrétiens, sont au purgatoire ou au paradis.»

«Très bien», dit Sancho, «mais je voudrais savoir s'il y a des lampes en argent devant les sépultures où reposent les corps de ces grands seigneurs. Est-ce que les murs de leurs chapelles sont ornées de béquilles, de suaires, de boucles de cheveux, de jambes et d'yeux en cire? Si ce n'est pas le cas, comment sont-il décorés?»

«Les sépulcres des païens», répondit don Quichotte, «étaient généralement des monument somptueux. Les cendres de Jules César, par exemple, furent déposées sur une pyramide en pierre gigantesque qui, aujourd'hui, s'appelle l'aiguille de Saint-Pierre. La sépulture de l'empereur Adrien était un château grand comme un village, qui fut appelé la colline d'Adrien. Aujourd'hui c'est le château Saint-Ange. La reine Artémise fit mettre le corps son mari, le roi Mausole, dans un édifice qui était une des sept merveilles du monde. Quoi qu'il en soit, aucune des nombreuses tombes appartenant à des païens ne fut orné de suaires ou d'offrandes que l'on voit généralement devant les tombes des saints.»

«C'est intéressant… Dites-moi, est-il plus important de ressusciter un mort ou de tuer un géant?»

«La réponse est évidente: ressusciter un mort.»

«Vous vous trompez! Ceux qui ressuscitent les morts, redonnent la vue aux aveugles, guérissent les estropiés et les malades et ont des lampes devant leurs tombeaux, alors que leurs chapelles sont remplies de dévots à genoux qui sont venus adorer leurs reliques, sont plus célèbres dans ce monde et le prochain que les empereurs païens et les chevaliers errants du passé.»

«Je te l'accorde.»

«Par conséquent, cette célébrité, ces qualités, ces privilèges, ou comme vous voudrez appeler cela, appartiennent aux corps et aux reliques des saints, lesquels, avec la bénédiction et l'accord de notre Sainte Mère l'Église, ont des lampes, des cierges, des suaires, des béquilles, des boucles de cheveux, des yeux et des jambes qui les font devenir plus célèbres et augmentent la dévotion des fidèles. C'est sur leurs épaules que les rois portent les corps des saints et leurs reliques. Ils embrassent les fragments d'os et les utilisent pour décorer leurs chapelles et autels favoris.»

«Que dois-je déduire de ce que tu viens de dire?»

«En fait, nous devrions devenir saints parce que nous deviendrions célèbres plus rapidement. Vous savez, il y a quelque temps, hier ou avant-hier peut-être, on a canonisé ou béatifié deux frères carmes inconnus. Les gens considèrent qu'ils ont de la chance lorsqu'ils arrivent à toucher ou embrasser les chaînes en fer avec lesquelles ils attachaient leurs soutanes et torturaient leurs corps. On raconte qu'elles sont plus admirées que l'épée de Roland, qui est à l'armurerie royale; que Dieu le bénisse. Aussi, monsieur, un humble petit frère carme est plus respecté qu'un brave chevalier errant. Avec l'aide de Dieu, vingt-quatre pénitences vous permettront d'obtenir plus de choses que deux mille coups de lance, qu'ils soient donnés à des géants, des monstres ou des dragons.»

«Tu as raison, mais tout le monde ne peut pas devenir moine, et Dieu emprunte différents chemins pour conduire son troupeau au paradis. La chevalerie est un acte de foi: certains chevaliers sont devenus saints!»

«Oui, bien sûr, mais j'ai ouï dire qu'il y a plus de moines au ciel que de chevaliers errants.»

«En fait, il y a plus de religieux que de chevaliers.»

«Il y a beaucoup de chevaliers errants.»

«Beaucoup, en effet, mais peu méritent le nom de chevalier.»

Ils passèrent la nuit et le jour suivant à discuter ainsi. Rien d'important ne leur arriva, au grand dam de don Quichotte. Le soir du deuxième jour, ils virent la grande cité du Toboso. Don Quichotte était ravi, tandis que Sancho était abattu, car il ne savait pas où vivait Dulcinée. Ils étaient énervés parce que l'un voulait voir la maison, tandis que l'autre ne l'avait jamais vue. Sancho ne savait pas ce qu'il ferait quand son maître l'enverrait au Toboso. Finalement, don Quichotte résolut de n'entrer dans la ville que tard dans la nuit; ils attendraient ce moment dans un bosquet proche du Toboso. Lorsqu'il fut l'heure, ils entrèrent dans la ville, où il leur arriva des choses extraordinaires.

CHAPITRE IX.

Un chapitre dans lequel on raconte
ce que vous y trouverez!

Il était environ minuit quand don Quichotte et Sancho quittèrent le bois pour entrer dans le Toboso. Le village était silencieux car tous les habitants dormaient. Le ciel n'était pas complètement noir; Sancho l'aurait bien voulu, car cela aurait excusé son incapacité de ne pas se perdre. Quelques chiens aboyaient, ce qui faisait mal aux oreilles du chevalier et agaçait son écuyer. De temps en temps, un âne brayait, des cochons grognaient et des chats miaulaient. Ces bruits augmentèrent; le chevalier amoureux considéra que c'était un mauvais présage. Cependant, il dit à son écuyer:

«Sancho, mon fils, conduis-moi au palais de Dulcinée; elle est peut-être toujours debout.»

«À quel palais faut-il vous conduire?», demanda Sancho. «Quand j'ai rencontré son Altesse Royale, elle était dans une maison très petite.»

«Je suppose qu'elle était entrée dans un appentis pour y jouer avec ses suivantes, comme le font toujours les dames de la haute société et les princesses.»

«Puisque, en dépit de tout ce que je dis, vous croyez que la maison de mademoiselle Dulcinée est un château, je peux vous assurer qu'à cette heure le portail est fermé. Si nous frappions dessus, nous effraierions tous les gens qui y vivent. Nous ne pouvons pas nous conduire comme les célibataires qui rencontrent leurs petites amies à n'importe quelle heure, même lorsqu'il est très tard.»

«Tout d'abord, trouvons son château. Ensuite, Sancho, je te dirai ce que nous ferons. Regarde dans cette direction; si je ne m'abuse, cette masse sombre est le palais de Dulcinée.»

«Monsieur, passez devant, car il se pourrait que vous ayez raison. Cependant, je veux le voir de mes propres yeux et le toucher afin de m'assurer que c'est bien un château.»

Don Quichotte passa devant. Quand ils eurent fait environ deux cents pas, ils arrivèrent devant la masse sombre et virent qu'il s'agissait d'une grande tour. Il réalisèrent que ce n'était pas une palais, mais l'église principale du village.»

«Nous sommes devant l'église», fit remarquer le chevalier.

«En effet», répondit l'écuyer. «J'espère que Dieu ne nous enterra pas dans ces tombes, car il est toujours dangereux de se promener dans un cimetière à cette heure de la nuit. De plus, si je ne m'abuse, je vous ai dit que la maison de cette dame se trouve dans une impasse.»

«Espèce d'imbécile, les châteaux et les palais royaux ne sont jamais construits dans des impasses.»

«Monsieur, chaque territoire a ses coutumes. Peut-être qu'au Toboso ils mettent les palais et les grands édifice dans des impasses. Aussi, je vous supplie de me laisser regarder dans ces rues et ruelles; je trouverai peut-être ce palais au coin d'une rue, même si j'aimerais bien qu'un chien le dévore, car nous somme sur une fausse piste.»

«Sancho, quand tu parles, tu ne devrais pas décrier les possessions de ma bien-aimée. Calme-toi et réjouis-toi.»

«Je vais me calmer, mais vous poussez le bouchon un peu loin. Vous savez, je n'ai vu la maison de madame Toboso qu'une seule fois. Aussi, je ne me souviens plus de sa localisation. Je ne la trouverai pas au milieu de la nuit. Au fait, vous devez l'avoir vue des milliers de fois et vous n'êtes pas capable de la trouver!»

«Sancho, tu me tapes sur les nerfs. Espèce d'hérétique, ne t'ai-je pas dit des milliers de foi que je n'ai jamais vu l'incomparable Dulcinée, ni franchi le seuil de la porte de son palais? Je l'aime parce que les gens disent qu'elle est belle et intelligente.»

«Je comprends. Vous ne l'avez jamais vue, et moi non...»

«Mais c'est impossible. Lorsque tu m'as donné la lettre, tu m'as dit que tu l'avais vue cribler du blé.»

«Ne faites pas attention à cela, monsieur, car j'avoue que je ne l'ai pas rencontrée et que je ne vous ai pas rapporté une lettre écrite par elle. Aussi, je ne peux pas vous dire qui elle est.»

«Sancho, Sancho, il y a un temps pour plaisanter et un temps où les plaisanteries sont malvenues. Ce n'est pas parce que je t'ai dit je n'ai jamais vu ni entendu ma bien-aimée qu'il faille que tu affirmes la même chose, car tu sais que c'est faux.»

Alors qu'ils parlaient ainsi, ils virent un homme se diriger vers eux avec deux mules qui tiraient une charrue, laquelle faisait beaucoup de bruit. Ils supposèrent que ce laboureur s'était levé à l'aube pour aller sur les terres de son maître, ce qui était vrai. Il chantait une ballade qui disait:

«Messieurs les Français, votre armée
A été écrasée à Roncevaux...»

«Sancho, je suis sûr», s'écria don Quichotte quand il entendit cela, «qu'il va se passer quelque chose de bien cette nuit. Entends-tu ce que chante ce paysan?»

«Oui, je l'entends», répondit Sancho, «mais quel est le rapport entre la bataille de Roncevaux et nos affaires? C'est aussi inapproprié que la ballade de Calaïnos.»

À cet instant, le laboureur s'approcha d'eux. Don Quichotte lui demanda :

«Mon brave, pourriez-vous me dire où se trouve le château de l'incomparable princesse Dulcinée du Toboso?»

«Monsieur», répondit le jeune homme, «je ne suis pas d'ici. Je réside dans ce village depuis deux jours. Je travaille pour un riche fermier; je laboure ses champs. Le curé et le sacristain vivent dans cette maison, là-bas. Ils vous diront ce que vous voulez savoir sur cette princesse car ils ont la liste de tous les habitants du Toboso. Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais vu de princesse où que ce soit dans la ville. Il y a beaucoup de femmes de la noblesse; chacune d'elles peut bien être considérée comme une princesse dans sa maison.»

«Mon ami, la dame dont je vous ai parlée doit être parmi elles.»

«Ce n'est pas impossible», répondit le garçon. «Je dois partir maintenant car le soleil se lève.» Il donna un coup de fouet à ses mules et ne répondit à aucune autre question.

Sancho remarqua que son maître était déconcerté. Il lui dit:

«Monsieur, le soleil va bientôt se lever. Nous ne pouvons pas rester ici. Nous devons quitter la ville pour que vous vous cachiez dans un bois près d'ici. Ensuite, je reviendrai pour chercher dans chaque recoin la maison, le château ou l'hôtel particulier de Dulcinée. Je serais bien malheureux si je ne le trouvais pas. Quand je l'aurai trouvé, je lui parlerai et lui dirai que vous attendez qu'elle prenne rendez-vous avec vous, en faisant en sorte que cela ne soit pas compromettant.»

«Sancho», s'écria don Quichotte, «tu as utilisé peu de mots pour exprimer beaucoup de bonnes idées. Je te remercie pour le conseil que tu m'as donné. Mon fils, allons chercher un endroit où je pourrai me cacher. Ensuite, comme tu l'as dit, tu reviendras pour la chercher, la rencontrer et lui parler. J'espère que sa gentillesse et son intelligence la conduiront à m'aider.»

Sancho était impatient de faire sortir son maître de la ville, car il ne voulait pas qu'il découvre le mensonge concernant la réponse de Dulcinée, laquelle avait été transmise au chevalier dans la Sierra Morena. Il partirent sur-le-champ. À environ deux milles de la ville, ils trouvèrent un bois où don Quichotte se cacha pendant que Sancho retourna au Toboso pour parler à Dulcinée. Au cours de cette mission, certaines choses arrivèrent au messager. Il faut donc faire une enquête.

CHAPITRE X.

Comment Sancho jeta un sort à Dulcinée,
avec d'autres événements vrais et bizarres.

Quand l'auteur de ce livre génial raconta les événements qui sont décrits dans ce chapitre, il affirma qu'il aurait aimé les passer sous silence. En fait, il avait peur de ne pas être cru, car la folie de don Quichotte avait atteint des sommets qu'on ne peut même pas imaginer. C'était même pire que cela! Néanmoins, malgré cette appréhension, l'auteur rapporta les faits tels qu'ils s'étaient déroulés. Il ne changea

rien parce qu'il se moquait d'être traité de menteur. Il avait raison, car la vérité ne disparaît jamais: elle recouvre toujours le mensonge, comme l'huile recouvre l'eau.

Il continua sont histoire et dit que le chevalier se cacha dans un forêt proche du Toboso. Il ordonna à Sancho d'aller dans cette ville et de ne pas revenir avant d'avoir parlé à Dulcinée, de l'avoir priée de prendre rendez vous avec son chevalier captif et de lui avoir demandé de le bénir, ce qui lui permettrait d'accomplir n'importe quelle tâche. Sancho dit qu'il obéirait à ses ordres et promit de lui rapporter une réponse aussi honnête que la première fois.

«Va, mon fils», dit don Quichotte. «Veille à ne pas être aveuglé par le soleil de beauté que tu vas rencontrer. Sancho, tu es l'écuyer le plus chanceux du monde! Tu devras te souvenir de son accueil. Il faudra que tu me dises si elle change de couleur quand tu lui donneras mon message, si elle perd son calme en entendant mon nom, si elle s'agite sur son trône, si elle tape du pied, si elle répète deux ou trois fois ses réponses, si son humeur passe de la gentillesse à l'amertume et de l'amertume à l'amour, et si elle arrange ses cheveux, bien qu'ils soient toujours bien coiffés. En fait, il faudra l'observer et décrire ses réactions avec précision afin que j'arrive à découvrir ce que son cœur timide pense de l'amour que j'éprouve pour elle. Tu sais, Sancho, lorsque les amoureux réagissent aux informations sur les personnes qu'ils aiment, ils montrent leurs vrais sentiments. J'espère que tu seras plus chanceux que moi et que tu apporteras de bonnes nouvelles lorsque tu reviendras dans cette atroce solitude où tu me laisses.»

«Je pars maintenant», répondit Sancho, «mais je reviendrai vite. Pendant ce temps, consolez votre petit coeur, car, à cet instant, il doit être aussi gros qu'une noisette. N'oubliez-pas que les gens courageux ne sont jamais malchanceux et que tout ce qui brille n'est pas or. On dit aussi que quand le lièvre *ne s'attend pas* à trouver la chose qu'il cherche, il s'en va. Je dis cela parce que, grâce à la lumière du jour, je *m'attends à* trouver le château de Dulcinée au moment *où je m'y attendrai le moins*. Une fois que je l'aurai trouvé, je lui parlerai.»

«Sancho», répondit don Quichotte, «j'aimerais être aussi chanceux que ce qui est dit dans tes proverbes.»

Sancho se retourna, frappa la croupe de son âne avec son bâton et s'en alla. Assis sur sa selle, les pieds dans les étriers, don Quichotte s'appuyait sur sa lance. Nous allons laisser ici le chevalier triste et perplexe afin de suivre Sancho Panza, lequel était aussi triste et perplexe que lui. Quand il sortit du bois, Sancho tourna la tête pour regarder derrière lui. Comme personne ne pouvait le voir, il descendit de son âne, s'assit au pied d'un arbre et se mit à se parler à lui- même. Il dit:

«Mon frère, sais-tu où va Sancho? Est-ce qu'il recherche un âne qui s'est enfui? Non, certainement pas. Dans ce cas, qu'est-ce qu'il cherche? Je cherche une princesse qui est aussi belle que le soleil et le ciel. Où penses-tu trouver tout cela, Sancho? Dans la grande ville du Toboso. Très bien. Qui t'a demandé de la chercher? Le célèbre chevalier don Quichotte de la Manche. Il nourrit les assoiffés et abreuve les affamés. C'est très bien, mais dans quel genre de maison vit-elle? Mon maître m'a dit qu'elle vit dans un palais royal ou un château très impressionnant. Est-ce que tu l'as déjà rencontrée? Ni moi ni mon maître ne l'avons jamais rencontrée. Penses-tu que, si les habitants du Toboso savaient que tu es ici pour tirer les vers du nez à leurs princesses et déranger leurs femmes nobles, ils auraient le droit de te tabasser et de te casser

tous les os? À vrai dire, ils auraient raison s'ils ne savaient pas que je suis au Toboso parce que quelqu'un m'a envoyé en mission. Tu vois,

Je suis un messager:
Je ne dois pas être critiqué.

Ne sois pas si sûr de toi, Sancho, car les habitants de la Manche sont aussi coléreux qu'ils sont honnêtes. Ils n'aiment pas être dérangés. S'ils avaient vent de ton projet, tu passerais un mauvais quart d'heure. Recule, méchant! Recule, Satan! Je dois mener à bien une tâche impossible juste pour faire plaisir à quelqu'un. Chercher Dulcinée dans le Toboso, c'est comme essayer de trouver Marica à Ravenne ou un bachelier à Salamanque. C'est le diable, le diable tout seul qui m'oblige à subir cela.»

Ce soliloque ne permit pas à Sancho d'arriver à une conclusion. Alors il continua ainsi:

«Il y a remède à tout, sauf la mort, sous le joug de laquelle nous devons tous passer à la fin de notre vie, même si cela ne nous fait pas plaisir. Milles détails montrent que mon maître est un fou furieux, mais je ne lui en veux pas, car je suis encore plus fou que lui puisque je l'accompagne et le sers. À ce sujet, le vieux proverbe doit avoir raison. Il dit: 'Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirais qui tu es.' Un autre dit: 'Un homme *partage* toujours les idées de ceux avec qui il *partage* sa nourriture, même s'ils n'ont pas la même mère.' C'est vraiment un fou. La plupart du temps, il prend une chose pour une autre: le blanc devient noir et le noir, blanc! Il n'y a pas si longtemps, il croyait que les moulins à vent étaient des géants, que les mules des religieux étaient des dromadaires, que les troupeaux de moutons étaient des armées ennemies, et ainsi de suite. Par conséquent, ce ne sera pas difficile de lui faire croire que la première paysanne que je rencontrerai est madame Toboso. S'il argumentait sans raison, j'argumenterais raisonnablement. Je dois me débrouiller pour qu'il partage mon point de vue. Mon obstination pourrait le conduire à m'interdire d'accomplir ce genre de mission, et cela d'autant plus que je serai porteur de mauvaises nouvelles. Il croira peut-être qu'un des méchants magiciens qui, selon lui, n'arrêtent pas de l'embêter a changé l'apparence physique de Dulcinée juste pour lui casser les pieds.»

Ces pensées aidèrent Sancho à se calmer. Il pensait qu'il s'était bien débrouillé. Par conséquent, il resta où il était jusqu'à l'après-midi afin que don Quichotte croie qu'il avait eu le temps d'aller au Toboso et de revenir. Il eut tellement de chance que, lorsqu'il monta sur son âne, il vit trois paysannes dans la direction du Toboso. Elles chevauchaient des ânes ou des ânesses; l'auteur ne dit rien à ce sujet, mais il semblerait que ce fussent des ânesses, car les paysannes montent toujours ces animaux. Comme c'est un détail, il est inutile de vérifier l'information. En fait, dès que Sancho vit les filles, il se dépêcha de rejoindre don Quichotte, lequel soupirait et se lamentait sur son histoire d'amour avec Dulcinée. Lorsqu'il aperçut son écuyer, il lui dit :

«Quoi de neuf, mon cher Sancho? Dois-je marquer ce jour d'une pierre blanche ou d'une pierre noire?»

«Vous devriez plutôt utiliser une craie rouge pour écrire ce à quoi vous pensez sur un tableau noir afin d'informer les gens de ce qu'ils veulent savoir.»

«Je suppose que tu es porteur de bonnes nouvelles.»

«Elle sont tellement bonnes que vous devriez éperonner Rossinante et galoper à travers champs afin d'aller voir mademoiselle Dulcinée du Toboso, qui, avec deux de ses suivantes, vient rendre visite à Votre Seigneurie.»

«Mon Dieu! Qu'est-ce que tu dis? N'essaie pas de me tromper ou de me faire une fausse joie.»

«Pourquoi vous tromperais-je? De plus, vous êtes sur le point de découvrir la vérité sans l'aide de personne. Venez vite, monsieur, et vous verrez votre princesse. Elle porte des vêtements et des bijoux qui montrent bien que c'est une personne de qualité. Elle et ses suivantes sont recouvertes d'or étincelant, de colliers de perles, de diamants, de rubis et de brocarts avec plus de dix liserés. Leurs cheveux tombent sur leurs épaules; ils ressemblent à des rayons de soleil flottant au gré des vents. De plus, elles chevauchent de jolis *bonnets*.»

«Tu veux dire des *poneys*.»

«C'est *bonnet blanc et blanc poney*! Elles montent de *belles bêtes*, et ce sont de *belles pouliches*, particulièrement la princesse Dulcinée, laquelle ensorcelle les hommes.»

«Alors, Partons. Comme je veux te remercier pour ces nouvelles bonnes et inattendues, je te promets de te donner le meilleur butin dont je m'emparerai durant ma première aventure. Si cela ne te suffisait pas, je te donnerais les poulains que mes trois juments auront cette année. Comme tu le sais, en ce moment, elles sont dans le pré communal et vont bientôt pouliner.»

«Je prendrai les poulains, car je ne suis pas sûr d'avoir le butin de la première aventure.»

À cet instant, ils sortirent du bois; ils n'étaient pas loin des trois paysannes. Don Quichotte balaya du regard la route du Toboso. Il était énervé car il ne vit que ces trois jeunes femmes. Il demanda à Sancho s'il les avait laissées à l'entrée de la ville.

«À l'entrée de la ville!», s'exclama Sancho. «Êtes-vous aveugle? Elles sont juste devant vous et elles sont aussi resplendissantes que le soleil à midi?»

«Je ne vois que trois paysannes sur trois ânes.»

«Que Dieu me protège du diable! Vous prenez trois bonnets blancs, ou quel que soit le nom, pour des ânes. Par le Dieu vivant, je m'arracherais les poils de la barbe si c'était vrai!»

«Je peux t'affirmer, Sancho, que ces bêtes sont autant des ânes ou des ânesses que je suis don Quichotte et toi, Sancho Panza. Tout du moins, c'est ce que je pense.»

«Taisez-vous, monsieur. Ne dites pas une chose pareille. Ouvrez les yeux et allez dire bonjour à la dame que vous aimez, car elle arrive.»

En disant cela, Sancho s'approcha des trois villageoises. Il descendit de son âne, saisit les rênes d'une de leurs montures, s'agenouilla et dit:

«Ô reine, princesse et duchesse de la vénusté! Que la beauté de Votre Altesse Royale ou Majesté souhaite la bienvenue à son chevalier captif, qui est aussi pétrifié qu'un morceau de marbre. En fait, votre présence l'éblouit. Je suis Sancho Panza, son écuyer, et lui, c'est le chevalier et globe-trotter don Quichotte de la Manche; on l'appelle aussi le chevalier Quifaitlatronche.»

À ce moment-là, don Quichotte était déjà agenouillé à côté de Sancho. Il dévisageait la fille que Sancho avait appelée majesté et madame. Il lui semblait que ce n'était qu'une jeune paysanne laide car elle avait un visage rond et un nez écrasé. Le

chevalier perplexe n'osa pas parler. Les filles furent surprises de voir ces hommes étranges s'agenouiller devant l'une d'elles, ce qui l'empêchait de passer. La fille mécontente rompit le silence en disant:

«Mettez-vous sur le côté. Laissez-moi passer, car je suis pressée.»

«Ô princesse et unique propriétaire du Toboso!», cria Sancho. «Comment se fait-il que votre cœur magnanime ne fonde pas de tendresse en voyant s'agenouiller devant votre sublime présence celui qui est le pilier qui soutient toute la chevalerie errante?»

En entendant cela, l'une des autres dit:

«Calme-toi, sauvage! Est-ce que les citadins sont venus se foutre de la gueule des filles de la campagne? Nous aussi, on peut se moquer des gens. Tu ferais mieux de te casser et de nous foutre la paix!»

«Lève-toi, Sancho», dit don Quichotte, «car je vois bien que la chance, qui n'arrête pas de me faire du mal, a pris possession de tous les chemins par où le bonheur pourrait venir réconforter mon âme misérable. Madame, vous êtes tout ce que l'on peut désirer, la somme de la gentillesse humaine et l'unique remède pour ce cœur affligé qui vous adore. Le méchant magicien qui me persécute a mis des nuages et des cataractes devant mes yeux. C'est pour cela que j'ai pris votre joli visage pour la face hideuse d'une pauvre paysanne. J'espère qu'il n'a pas transformé mon visage en gueule de monstre afin de vous faire peur. Quoi qu'il en soit, n'arrêtez pas de me regarder tendrement et amoureusement. Vous comprendrez bientôt que je m'abaisse devant votre *laide beauté* parce que je vous adore.»

«Ça rime à quoi tout ça?», cria la fille. «C'est vraiment n'importe quoi! Par pitié, laissez-moi passer!»

Sancho se recula un peu. Il était content d'avoir réglé ce problème si facilement. Dès que la fille qui était supposée avoir le visage de Dulcinée passa devant Sancho, elle se mit à piquer son «poney» avec un clou fixé au bout du long bâton qu'elle avait avec elle. La bête traversa la plaine à toute vitesse. Ayant plus mal que d'habitude, l'animal rua. Madame Dulcinée tomba par terre. Voyant cela, don Quichotte accourut pour la relever, et Sancho pour arranger le bât, lequel avait glissé sous le ventre de la monture. Quand le bât fut bien sanglé, don Quichotte essaya de prendre sa princesse enchantée dans ses bras pour l'asseoir sur l'ânesse. La fille l'en empêcha car elle se releva, fit quelques pas en arrière, prit son élan, posa les deux mains sur la croupe de l'animal et sauta sur le bât avec la légèreté d'un faucon. Elle était à califourchon, comme un homme.

«Mazette!», s'écria Sancho. «Sa Majesté est plus légère qu'un faucon. Elle pourrait montrer aux plus talentueux Cordouans ou Mexicains comment monter à cheval. Elle est passée par-dessus l'arçon de la selle en un seul bond. Bien qu'elle n'aie pas d'éperons, elle arrive à faire courir son poney comme si c'était un zèbre. Ses suivantes ne sont pas loin derrière car elles sont aussi rapides que le vent.»

C'était vrai, car, lorsqu'elles virent Dulcinée sur sa selle, elles talonnèrent leurs montures, lesquelles se mirent à galoper derrière la première. Elles ne tournèrent pas la tête pour regarder derrière avant d'avoir fait une demi-lieue. Don Quichotte les suivit des yeux. Quand elles eurent disparu, il se tourna vers Sancho pour lui dire:

«Sancho, les chevaliers et les sorciers ne sont pas du même monde. Ces méchants hommes me haïssent, car ils veulent me priver du plaisir que j'aurais eu à

contempler ma bonne amie comme elle est en réalité. En fait, je suis né pour être un exemple de malheur et la cible vers laquelle les flèches de la malchance sont pointées. Je te ferai remarquer que, non contents de la transformer en quelqu'un d'autre, ils l'ont fait ressembler à un paysanne pauvre et laide. Ils l'ont aussi privé d'une caractéristique aristocratique: une odeur plaisante, laquelle vient du fait que les femmes nobles sont toujours au milieu des fleurs et des vapeurs d'ambre gris. Sancho, lorsque Dulcinée monta sur son poney, comme tu dis, lequel ressemble à une ânesse, son haleine sentait l'ail, ce qui me donna mal au coeur et empoisonna mon âme.»

«Ce sont des ordures!» s'écria Sancho. «Sorciers minables et méchants, j'aimerais vous voir tous enfilés par les ouïes comme des sardines sur une brochette! Vous êtes savants, puissants et dangereux. Barbares, vous avez transformé les yeux nacrés de la princesse en balles de liège et ses cheveux d'or en poils de vache rousse. Tu as altéré ses qualités et son odeur: si tu ne l'avais pas fait, nous aurions découvert ce qui se cachait en dessous de cette écorce laide. À vrai dire, je n'ai jamais remarqué sa laideur, mais seulement sa beauté, laquelle était rehaussée par un lentigo placé entre sa narine droite et sa lèvre supérieure. Il ressemblait à une moustache parce qu'il était entouré de sept ou huit poils blonds mesurant plus d'un paume.»

«Tu vois, les grains de beauté du visage ont un rapport avec ceux qui sont sur le corps. Aussi, Dulcinée doit en avoir un sur le plat de la cuisse, du même côté que celui du visage. Mais des poils de la longueur que tu as mentionnée sont bien longs pour des grains de beauté.»

«Je peux vous assurer qu'ils semblent tout à fait naturels.»

«Je te crois parce que chaque élément que la nature lui donne est parfait. Aussi, si elle avait cent lentigos semblables à celui dont tu parles, ce ne seraient plus des grains de beauté, mais des lunes ou étoiles resplendissantes. Au fait, est-ce que la chose qui ressemblait à un bât et que tu remis en place était une selle plate ou une selle d'amazone?»

«Ni l'une ni l'autre. C'était une selle western avec des décorations impressionnantes qui valaient la moitié d'un royaume.»

«Je n'ai jamais vu cela. Je le répète et le répéterai mille fois encore: je suis le plus malheureux des hommes!»

C'était tout ce que le sarcastique Sancho pouvait faire pour de pas éclater de rire en écoutant les imbécillités de son maître, lequel avait été dupé d'une manière très intelligente. Finalement, ils continuèrent à converser pendant un moment. Ensuite, ils remontèrent sur leurs bêtes et prirent le chemin de Saragosse, où ils espéraient arriver à temps pour assister à des fêtes solennelles qui étaient célébrées chaque année dans cette ville insigne. Cependant, avant d'atteindre leur destination, il leur arriva des aventures si nombreuses, étranges et remarquables qu'elles méritent d'être décrites, comme vous le verrez un peu plus loin.

CHAPITRE XI.

Les choses étranges qui arrivèrent au valeureux don Quichotte
lors de l'aventure du char ou de la charrette du Parlement de la mort.

Don Quichotte continua son chemin. Il n'arrêtait pas de penser au tour que lui avait joué les enchanteurs en transformant sa bien-aimée en une paysanne laide. Il ne savait pas comment lui faire reprendre sa forme originale. Il était tellement obnubilé que, sans s'en apercevoir, il lâcha les rênes de son cheval. Rossinante profita de la liberté qu'on lui accordait: il s'arrêtait à chaque pas pour paître l'herbe fraîche qui recouvrait la plaine. Sancho rompit le silence en disant:

«Monsieur, la tristesse n'est pas un sentiment animal; c'est une émotion humaine. Quoi qu'il en soit, lorsque les êtres humains sont très tristes, ils deviennent des animaux. Vous devriez vous calmer, prendre les rênes de Rossinante, vous secouer, oublier vos soucis et montrer le courage que les chevaliers errants sont supposés avoir. Que se passe-t-il? Qu'avez-vous? Que cela ne vous décourage pas. Laissez Satan emporter toutes les Dulcinée du monde, car le bien-être d'un seul chevalier errant est plus important qu'une flopée de sortilèges et de transformations.»

«Tais-toi, Sancho», rétorqua don Quichotte. «Tais-toi et ne critique pas cette dame ensorcelée, car c'est moi qui suis responsable de son malheur, lequel dépend de la jalousie que les méchants éprouvent envers moi.»

«C'est vrai. Si les gens qui la connaissent la voyaient maintenant, ils seraient désolés de ce qui lui arrive.»

«Tu peux dire cela parce que tu l'as vue quand elle était jolie. En fait, le sortilège ne t'a pas empêché de comprendre qu'elle était belle. Son venin a seulement empoisonné mes yeux. De plus, tu n'as pas fourni d'informations précises lorsque tu l'as décrite. Si je ne m'abuse, tu as dis qu'elle avait des yeux nacrés, mais ce genre d'yeux caractérise les idiots, non les dames. Les yeux de Dulcinée doivent être deux grosses émeraudes; ses sourcils doivent être des arcs-en-ciel. Enlève cette nacre de ces yeux pour la mettre sur ses dents, car, Sancho, tu as tout confondu.»

«Peut-être. Sa beauté m'a perturbé autant que sa laideur vous a perturbé. Nous devons faire confiance à Dieu, car il sait ce qui arrivera dans cette vallée de larmes, dans notre monde pourri où tout n'est que méchanceté, tromperie et cruauté. Monsieur, une chose me préoccupe particulièrement: que ferez vous quand vous vaincrez un géant ou un chevalier? Vous lui demanderez de rencontrer la belle Dulcinée, mais où ce pauvre géant ou chevalier la trouvera-t-il? Je pense qu'ils se transformeront en épouvantails et iront au Toboso pour la chercher. Néanmoins, s'ils la rencontraient au milieu de la rue, ils ne pourraient pas voir la différence entre mon père et elle.»

«Peut-être que l'enchantement n'empêchera ni les géants ni les chevaliers de la reconnaître. Je vérifierai cette information lorsque j'en vaincrai un ou deux. Je leur demanderai d'aller au Toboso et de me dire s'ils ont pu la voir ou non.»

«C'est une bonne solution. Cette tactique nous permettra de trouver ce que nous voulons savoir. Vous êtes la seule personne à ne pas pouvoir la voir comme elle est; vous êtes plus malchanceux qu'elle. Puisque mademoiselle Dulcinée sera en bonne santé et heureuse, nous profiterons de la situation. Nous partirons à l'aventure et laisserons le temps trouver une solution, car c'est le meilleur médecin: il peut guérir cette maladie et d'autres plus graves encore.»

Don Quichotte voulait répondre à Sancho Panza, mais quelque chose attira son attention: une charrette traversa la route. Elle transportait des personnes et des personnages étranges et extravagants. Un démon hideux qui faisait office de charretier

conduisait les mules. Le véhicule était découvert: il n'y avait ni armature ni bâche. Le premier personnage que don Quichotte vit fut la Mort; elle avait un visage humain. À côté d'elle se trouvait un ange, avec de grandes ailes peintes. De l'autre côté, il y avait un empereur qui, sur sa tête, portait une couronne qui semblait être en or. Aux pieds de la Mort était assis un dieu appelé Cupidon; il n'avait pas de bandeau sur les yeux, mais exhibait un arc, des flèches et un carquois. Plus loin venait un chevalier en armure; il n'avait ni morion, ni salade, mais un chapeau couvert de plumes multicolores. Derrière ceux-là se trouvaient encore d'autres personnes qui portaient différents costumes. Don Quichotte avait un peu peur; Sancho était terrifié. Bientôt don Quichotte se réjouit parce qu'il croyait que cela était une nouvelle aventure périlleuse. En pensant à cela et prêt à affronter n'importe quel danger, il alla se mettre devant la charrette pour crier:

«Charretier, cocher, démon, ou qui que tu sois, dépêche-toi de me dire qui tu es et où tu vas. Qui sont les personnes que tu transportes dans cette diligence qui ressemble plus au bateau de Caron qu'a un carrosse ordinaire?»

Le diable arrêta le véhicule et dit gentiment:

«Monsieur, nous sommes les comédiens de la compagnie d'Anguleux le Méchant. Ce matin, jour de l'octave de la Fête-Dieu, nous avons joué un pièce de théâtre, dans le village qui est derrière cette colline, dont le titre est *Le Parlement de la Mort*. Nous devons la jouer de nouveau, cet après-midi, dans une autre village qu'on voit d'ici. Comme c'est tout proche, et pour nous éviter de nous déshabiller et de nous rhabiller, nous voyageons dans les déguisements que nous portons sur scène. Ce jeune homme est la Mort, cet autre un ange. Cette femme, qui est l'épouse du directeur, incarne une reine, celui-ci un soldat, celui-là un empereur, et moi le diable. Je suis un des personnages principaux de la pièces car je suis un des membres principaux de cette compagnie. Si vous voulez savoir autre chose sur nous, n'hésitez pas à me poser des questions; je répondrai avec exactitude, car je suis le diable: je peux tout faire.»

«Quand j'ai vu ce chariot», dit don Quichotte, «j'ai cru qu'une grande aventure m'attendait, mais il faut toujours toucher les mirages pour éviter d'avoir de mauvaises surprises. Vous pouvez passer, bonnes gens; allez faire la fête. Si je peux vous aider de quelque manière que ce soit, je le ferai avec plaisir, car quand j'étais petit, j'aimais beaucoup les masques, et quand j'étais un jeune homme, j'avais l'habitude de regarder des comédies.»

Pendant qu'ils parlaient, un membre de la compagnie, qui était déguisé en clown, arriva près d'eux par hasard. Il avait beaucoup de grelots et trois ballons fixés au bout d'un bâton. Il s'approcha de don Quichotte, brandit son bâton et se mit à frapper le sol avec ses ballons et à sauter en l'air en faisant sonner ses grelots. Cette scène de joie fit peur à Rossinante. Son maître ne put pas le calmer. Le cheval mordit les rênes et se mit à galoper à travers la campagne, bien que sa maigreur ne nous eût jamais portés à croire que cela fût possible. Sancho comprit que son maître allait tomber; il sauta de sa selle et courut vers lui pour l'aider, mais quand il l'atteignit, le cheval et le cavalier étaient déjà allongés par terre, ce qui arrivait toujours quand Rossinante faisait des siennes.

Dès que Sancho descendit de son âne pour aller secourir Don Quichotte, le diable qui dansait avec les ballons sauta sur son dos et se mit à le frapper avec eux. Plus effrayé par le bruit que blessé par l'homme, l'animal traversa les champs à toute

allure, en allant dans la direction du village où la fête allait se passer. Assistant à la fuite de son âne et à la chute de son maître, Sancho ne savait pas s'il fallait aider le premier ou le second. Comme c'était un bon écuyer et un bon serviteur, l'affection qu'il éprouvait pour son maître prévalut sur celle qu'il éprouvait pour son âne. Néanmoins, chaque fois qu'il voyait les ballons se lever et tomber sur la croupe de son âne, il ressentait une grande douleur. Il aurait préféré prendre sa place pour être maltraité. Il était très contrarié quand il s'approcha de l'endroit où gisait don Quichotte. Il l'aida à remonter sur Rossinante et lui dit:

«Le diable a volé mon âne.»

«Quel diable?», demanda don Quichotte.

«Celui avec les ballons.»

«Dans ce cas, je le lui reprendrai, même s'il s'enferme avec lui dans les plus profonds ou obscurs souterrains de l'enfer. Suis-moi, Sancho, car la charrette avance lentement, et les mules compenseront la perte de l'âne.»

«Il est inutile de vous donner cette peine, monsieur. Vous devriez vous calmer, car si je ne m'abuse, le diable a laissé l'âne partir et la pauvre bête a le mal du pays.»

Cela se révéla être vrai, car le diable, comme don Quichotte, tomba de sa monture et marcha jusqu'au village pendant que l'âne retourna à l'endroit où son maître se trouvait.

«Nous devrions», dit don Quichotte, «punir ce démon pour son impolitesse en kidnappant un des passagers de la charrette; l'empereur, par exemple.»

«Ôtez-vous cela de l'esprit!», s'écria Sancho. «Vous devriez suivre mon conseil: ne provoquez pas les comédiens, car ces gens-là sont nés sous une bonne étoile. J'en connais un qui était sorti de prison, bien qu'il eût tué deux personnes. Voyez-vous, comme ils sont amusants, tout le monde les apprécie, les protège et les aide, surtout s'ils sont membres d'une compagnie surveillée par l'État. En fait, les gens croient que ce sont tous ou presque tous des princes parce qu'ils portent de beaux vêtements et se conduisent d'une certaine manière.»

«Quoi qu'il en soit», dit don Quichotte, «je ne laisserai pas ce diable amusant et grandiloquent s'en aller, même si tout le genre humain le défend.»

En parlant ainsi, il se dirigea vers la charrette, qui était déjà près du village, en criant:

«Arrêtez, arrêtez, populace joyeuse! Je veux vous apprendre comment il faut traiter les ânes et les montures des écuyers de chevaliers errants.»

Les cris que poussait don Quichotte étaient si forts que les gens qui étaient dans la charrette pouvaient les entendre et comprendre ce qu'il disait. Puisque les intentions du chevalier étaient claires maintenant, la Mort sauta du char; elle fut suivie par l'empereur, le diable, l'ange, la reine et Cupidon. Ils ramassèrent des pierres, s'alignèrent et attendirent don Quichotte pour le saluer avec leurs cailloux. Le chevalier vit ces courageux guerrier lever les bras; ils allaient le lapider. Il tira sur la bride de Rossinante et se demanda comment il pouvait les attaquer sans risquer sa vie. À cet instant, Sancho s'approcha de lui. Voyant qu'il allait attaquer ces guerriers disciplinés, il lui dit:

«Ce serait stupide de faire une telle chose. N'oubliez pas qu'aucune mesure défensive ne peut vous permettre d'accomplir cette tâche sans être tué, sauf si vous vous cachez sous une cloche en bronze. De plus, un homme seul qui attaque une

armée qui comprend la Mort, des empereurs, des anges et des démons est un imbécile et non un preux. Si cela ne suffit pas pour que vous restiez calme, j'ajouterai qu'il n'y a pas de chevaliers errants dans cette armée, bien que ces soldats ressemblent à des rois, des princes et des empereurs.»

«Bien vu!», s'écria don Quichotte. «Je dois changer d'avis. Comme je te l'ai dit plusieurs fois, je ne dois pas me battre contre des hommes qui ne sont pas chevaliers. Par conséquent, c'est à toi de venger l'agression subie par ton âne. Si tu décidais de le faire, je t'encouragerais et te donnerais des conseils.»

«Il est inutile», répondit Sancho, «de se venger de qui que ce soit, car les bon chrétiens ne doivent pas se venger. De plus, je demanderai à mon âne de me laisser agir, et je ne ferai rien car je veux vivre paisiblement jusqu'à ce que le ciel me convoque.»

«Puisque c'est ta décision, mon cher Sancho, mon sage Sancho, mon Sancho très chrétien, laissons là ces fantômes et allons chercher des aventures plus intéressantes et importantes, car je sais que ce pays nous permettra d'en avoir beaucoup qui seront géniales.»

Le chevalier tourna bride; Sancho alla reprendre son âne; la Mort et ses acolytes remontèrent sur la charrette pour continuer leur voyage. Telle fut l'heureuse fin de l'aventure rocambolesque de la charrette du Parlement de la mort. Il faut donc remercier Sancho du bon conseil qu'il donna a son maître, lequel, le lendemain, rencontra un autre chevalier errant amoureux. Cette nouvelle aventure est aussi captivante que celle qui vient d'être racontée.

CHAPITRE XII.

L'étrange aventure qui arriva au valeureux don Quichotte
et au courageux chevalier des Miroirs.

Don Quichotte et son écuyer passèrent la nuit qui suivit le jour de la rencontre de la Mort sous de grands arbres feuillus, car Sancho avait persuadé le chevalier de manger quelques aliments rangés dans les sacoches que l'âne portait. Pendant le souper, Sancho dit à son maître:

«J'aurais fait une erreur si j'avais choisi le butin de votre première aventure à la place des poulains des trois juments. En fait *un tiens vaut mieux que deux tu ne l'auras pas!*»

«Quoi qu'il en soit», répondit don Quichotte, «si tu m'avais laissé les attaquer comme je le voulais, tu aurais reçu au moins la couronne en or de l'impératrice et les ailes peintes de Cupidon: je les leur aurais volées pour te les offrir.»

«Les sceptres et les couronnes des acteurs qui interprètent des empereurs ne sont jamais en or pur; ils sont en papier doré ou en fer-blanc.»

«C'est vrai», répliqua don Quichotte, «car on raconte que les accessoires de théâtre sont des copies; ils sont aussi irréels que la comédie elle-même. Sancho, tu devrais avoir de la considération pour les comédiens et les auteurs, car ils rendent des services à leur pays en décrivant tous les aspects de la vie humaine. La comédie et les acteurs nous montrent qui nous sommes et qui nous devrions être. Dis-moi, n'as-tu pas vu des pièces de théâtre dans lesquelles des comédiens incarnaient des rois, des

empereurs, des pontifes, des chevaliers, des dames et beaucoup d'autres personnages? Ils interprètent aussi des crapules, des menteurs, des marchands, des soldats, des serviteurs intelligents et des amoureux imbéciles. Quand la pièce est terminée et qu'ils ont retiré leurs vêtements, tous les comédiens se ressemblent.»

«Oui, j'ai vu cela», répondit Sancho.

«La même chose arrive dans une pièce que l'on appelle la vie», continua don Quichotte, «où les gens jouent des empereurs, des pontifes et tous les personnages que l'on peut trouver dans un drame. Quand tout est fini, c'est-à-dire quand la vie s'achève, la mort leur retire les vêtement qui leur permettaient de se différencier: ils sont enfin tous égaux dans la tombe.»

«C'est une bonne comparaison», opina Sancho, «mais ce n'est pas une idée nouvelle, car j'ai entendu cela de nombreuses fois. Ça me rappelle la parabole du jeu d'échecs. Tant que le jeu dure, chaque pièce a des qualités particulières, mais quand il finit, on les met dans un sac et on les mélange, ce qui revient à les tuer.»

«Chaque jour», dit don Quichotte, «l'écuyer stupide devient plus intelligent.»

«C'est parce que votre esprit éclaire le mien», répondit Sancho. «Je suis un champ sec et stérile, mais si vous répandez de l'engrais et semez des graines, il vous donnera de beaux fruits. Grâce à la culture et au temps passé à votre service à discuter avec vous, j'espère que je produirai bientôt de beaux fruits, lesquels continueront à suivre les règles de la bienséance qui ont été plantées dans mon intelligence stérile par Votre Seigneurie.»

Le verbiage prétentieux de Sancho fit rire Don Quichotte, mais il dut admettre que ce que l'écuyer avait dit était vrai, car, de temps en temps, le serviteur parlait d'une manière qui étonnait son maître. Cependant, quand il essayait de bien s'exprimer, ses arguments, la plupart du temps, sautaient de la haute falaise de sa stupidité pour plonger dans les profondeurs de son ignorance. Quand il citait de vieux proverbes, qu'ils aient un rapport avec le sujet de la discussion ou non, il exhibait crânement son éloquence et sa prodigieuse mémoire, comme vous l'avez déjà vu et remarqué dans cette histoire.

Ils passèrent une grande partie de la nuit à discuter de cette manière. Ensuite, Sancho voulut tirer les rideaux de ses yeux, comme il disait quand il voulait dormir. Il débâta son âne et le laissa gambader pour qu'il puisse brouter librement. Il ne dessella pas Rossinante parce que son maître lui avait ordonné de ne pas le faire. En fait, quand ils étaient dans la campagne et ne pouvaient pas dormir sous un toit, il était interdit de le desseller. C'était une vieille règle que les chevaliers errants continuaient de suivre: ils pouvaient enlever la bride et le pommeau, mais ils n'avaient pas le droit d'enlever la selle. L'amitié entre le cheval et l'âne était si solide et unique que les gens disent que l'auteur de ce livre écrivit plusieurs chapitres là-dessus, bien que, pour suivre les règles du décorum et de la bienséance qui siéent à une histoire si édifiante, il décida de ne pas les inclure dans la version finale. Cependant, il oublia parfois ses bonnes résolutions et écrivit, par exemple, que quand les deux bêtes étaient ensemble, elles se frottaient l'une contre l'autre. Lorsqu'elles étaient fatiguées et qu'elles avaient bien mangé, Rossinante posait son long cou sur celui de l'âne; il dépassait de plus d'une demi-aune celui de son compagnon. Pensifs, ils restaient dans cette position, en regardant l'herbe, pendant trois jours d'affilée ou tout du moins jusqu'à ce qu'on vienne les déplacer ou que la faim les pousse à chercher de la nourriture. L'auteur, à ce

qu'on dit, comparait leur amitié à celle entre Nisus et Euryale et celle entre Oreste et Pylade. Si cela était vrai, nous serions tous émerveillés par une amitié aussi solide entre ces deux animaux pacifiques. Les hommes devraient avoir honte: ils sont incapables de garder leur amis. C'est pour cette raison qu'un poète dit un jour:

L'homme qui était ton ami
Deviendra bientôt ton ennemi.

Un autre chanta:

Les amis sont des punaises de lit...

L'auteur a eu raison de comparer l'amitié entre les animaux à celle entre les êtres humains, car ces derniers ont été grandement influencés par les bêtes et ont appris beaucoup de choses importantes grâce à elles. Par exemple, les cigognes leur ont appris à prendre des lavements, les chiens à bien se tenir et à être gentils, les grues à être précautionneux, les fourmis à être prudents, les éléphants à être chastes, les chevaux à être loyaux.

Sancho s'était enfin endormi au pied d'un chêne-liège, alors que don Quichotte dormait sous un gros chêne vert. Quelques instants plus tard, le chevalier fut réveillé par un bruit qui venait de derrière et qui le fit sursauter. Il regarda autour de lui et tendit l'oreille afin de découvrir d'où venait le bruit. Il aperçut deux cavaliers; l'un d'eux se laissa glisser de la selle et dit à l'autre:

«Descends, mon ami, et débride les chevaux, car il me semble qu'il y a beaucoup d'herbe pour eux et assez de silence et de solitude pour mes pensées amoureuses.»

En disant cela, il s'allongea par terre en faisant craquer son armure. Don Quichotte en déduisit que c'était un chevalier errant. Il s'approcha de Sancho, qui dormait toujours, lui secoua le bras, le réveilla et lui dit à voix basse:

« Sancho, mon frère, une aventure montre le bout de son nez.»

«Que Dieu fasse qu'elle soit bonne», dit Sancho. «Monsieur, où est madame l'aventure?»

«Où, Sancho?», répliqua don Quichotte. «Tourne la tête et regarde; tu verras un chevalier errant allongé par terre. Je pense qu'il n'est pas très heureux, car, quand il s'est allongé, j'ai remarqué qu'il était abattu et j'ai entendu son armure craquer.»

«Mais qu'est-ce qui vous porte à croire qu'il s'agit d'une aventure?»

«Ce n'est pas une aventure, mais le début d'une aventure, car c'est comme cela qu'elles commencent. Tends l'oreille; il me semble qu'il accorde un luth ou une guitare, qu'il crache et qu'il se racle la gorge: il doit se préparer à chanter quelque chose.»

«Vous avez raison, ce doit être un chevalier amoureux.»

«Tous les chevaliers errants sont amoureux. Écoutons-le; le thème de sa chanson nous permettra de découvrir ce qu'il pense, car lorsque les langues chantent, les sentiments transparaissent.»

Sancho aurait aimé répondre à son maître, mais la voix du chevalier du Bois, qui n'était ni très belle ni très laide, l'empêcha de le faire. Ils tendirent l'oreille pour entendre ce sonnet:

SONNET

Madame, montrez-moi le nature de votre volonté
Pour que je puisse relier la mienne à la votre et être
D'accord avec vous sur tous les sujets.
Si vous voulez que je cache
Le chagrin qui me tue,
C'est vous qui me tuerez.
Si vous me demandez de vous l'expliquer d'une
Autre façon, je demanderai à l'amour de le faire.
Je suis composé de différents matériaux:
De cire molle et de diamant dur.
Mon coeur suit les lois de l'amour.
Dur ou mou, il m'oblige à vous montrer mon torse:
Gravez ou écrivez ce que vous voulez.
Je jure que je garderai cela éternellement.

À la fin de cette chanson, le chevalier du Bois dit «aïe»; il semblait venir des profondeurs de son coeur. Ensuite, il s'écria d'une voix plaintive:

«Ô toi qui est la femme la plus belle et la plus ingrate du monde entier! Ô talentueuse habitante d'Andalousie! Comment oses-tu laisser ton chevalier captif endurer ces incessantes épreuves et égarements? J'ai déjà obligé tous les chevaliers de Navarre, de Léon, d'Andalousie, de Castille et de la Manche à dire que tu es la plus belle femme du monde.»

«Ça, c'est faux!», s'écria don Quichotte. «Je viens de la Manche et je n'ai jamais dit cela. De plus, je ne peux pas dire une chose qui affadirait la beauté de ma bien-aimée. Sancho, ce chevalier divague, mais écoutons-le: il va peut-être nous en dire plus.»

«Ça, c'est sûr», répliqua Sancho. «Il semblerait qu'il veuille se plaindre pendant trente jours d'affilée.»

Toutefois, ce ne fut pas le cas, car lorsque le chevalier du Bois entendit des gens parler près de lui, il arrêta de se plaindre, se leva et dit d'une voix puissante, mais d'un ton qui n'était pas agressif:

«Qui va là? Quel genre de personnes êtes-vous? Êtes-vous des gens heureux ou malheureux?»

«Nous sommes des gens malheureux», répondit don Quichotte.

«Approchez-vous», dit le chevalier du Bois, «et vous découvrirez ce que la mélancolie et la tristesse sont.»

Cette réponse courtoise et gentille donna envie à Don Quichotte et à Sancho de se rapprocher. Le chevalier triste saisit le bras de don Quichotte et lui dit:

«Asseyez-vous ici, monsieur. Je sais que vous êtes chevalier errant parce que vous êtes dans un endroit où la solitude et la sérénité règnent. Un tel lieu est le lit et le logement habituels des chevaliers errants.»

«Je suis chevalier», répondit don Quichotte, «chevalier errant, comme vous dites. Bien que le chagrin et des problèmes m'accablent, cela ne veut pas dire que j'ignore les souffrances des autres. Je peux déduire de votre chanson que vos malheurs

sont *amoureux*, je veux dire que vous êtes *amoureux* de la dame belle et ingrate que vous avez citée dans votre chanson. Quel malheur!»

Alors qu'ils parlaient ainsi, ils s'assirent sur le sol dur. Ces homme paisibles étaient tranquilles: comme le soleil ne s'était pas *levé*, ils n'allaient pas *se lever* pour s'étriper.

«Monsieur, seriez vous amoureux, *par hasard*?», demanda le chevalier du Bois.

«Malheureusement, je suis tombé amoureux *par hasard*», répondit don Quichotte, «bien que les maux qui viennent des sentiments légitimes doivent être regardés comme des bienfaits plutôt que comme des calamités.»

«C'est vrai», dit le chevalier du Bois, «mais le dédain diminue notre capacité à comprendre les choses, et quand il y a trop de dédain, il ressemble à de la vengeance.»

«Ma bonne amie ne m'a jamais dédaigné», répondit don Quichotte.

«Non, certainement pas», ajouta Sancho, qui était à côté d'eux, «car madame Toboso est une brebis obéissante: elle aussi molle que du beurre.»

«Est-ce votre écuyer?», demanda le chevalier du Bois.

«Oui, c'est mon écuyer», répondit don Quichotte.

«Je n'ai jamais vu d'écuyer», dit le chevalier du Bois, «qui ose parler en même temps que son maître. Le mien est par là; il est aussi grand que son père. Il n'ouvre jamais la bouche quand je parle.»

«Quant à moi», dit Sancho, «je parle, et j'ai l'habitude de parler quand des gens comme… Je vais me taire parce que je ne veux pas vous déranger.»

L'écuyer du chevalier du Bois prit Sancho par le bras et lui dit:

«Viens par ici; allons dans un endroit où nous pourrons parler librement. Nos nobles maîtres se vanteront d'avoir la plus belle petite amie. Tu peux être sûr qu'ils parleront de ça jusqu'au lever du soleil.»

«D'accord», dit Sancho. «Je vais me décrire afin que tu me dises si je suis aussi bavard que les écuyers les plus bavards du monde.»

Ainsi, les deux écuyers s'éloignèrent et se mirent à parler d'une manière amusante pendant que leurs maîtres parlaient d'une manière très conventionnelle.

CHAPITRE XIII.

Suite de l'aventure du chevalier du Bois, avec la conversation intelligente, originale et charmante entre les deux écuyers.

Les chevaliers et les écuyers s'étaient séparés; les uns racontaient leurs vies; les autres parlaient de leurs histoires d'amour. Dans le livre, le paragraphe qui traite de la conversation des serviteurs est placé avant celui concernant la conversation de leurs maîtres. Il est écrit qu'après qu'ils se fussent un peu éloignés, l'écuyer du chevalier du Bois dit à Sancho:

«Notre vie n'est pas marrante parce que nous sommes les écuyers de chevaliers errants. À vrai dire, nous devons travailler dur pour gagner notre vie, ce qui est un sort que Dieu à jeté sur nos ancêtres.»

«Nous pourrions aussi dire», ajouta Sancho, «que c'est un travail sacrément difficile, car on supporte le mauvais temps et on ne mange pas beaucoup: les soucis sont supportables lorsqu'il a plein de choses à manger. Quelquefois il nous arrive de ne manger que des bourrasques de vent pendant un jour ou deux.»

«Nous supportons cela», dit l'autre, «parce que nous espérons obtenir une récompense. En effet, si le chevalier n'est pas trop malchanceux, son écuyer, au bout d'un certain temps, deviendra le propriétaire d'une île rentable ou d'un comté prospère.»

«J'ai dit à mon maître», répliqua Sancho, «que j'aimerais devenir le gouverner d'un île. Il est si noble et généreux qu'il me l'a promis bien des fois.»

«En récompense de mes services», dit l'écuyer du Bois, «mon maître me donnera un canonicat. Il a prévu de m'en donner un bon.»

«Il doit être membre d'un ordre militaire», opina Sancho, «ce qui l'autorise à concéder de tels privilèges à des écuyers fidèles, mais le mien n'est qu'un laïc. Néanmoins, si je ne m'abuse, des gens intelligents mais mal intentionnés lui conseillèrent de devenir archevêque, alors qu'il voulait devenir empereur. Je tremblais parce que je craignais qu'il ne veuille devenir religieux, ce qui ne m'aurait pas permis d'obtenir de bénéfices ecclésiastiques. Je dois t'avouer que bien que je ressemble à un homme, les religieux considèrent que je ne suis qu'un animal!»

«Tu te trompes», lui dit l'écuyer du Bois. «En fait, tous les fiefs insulaires ne sont pas intéressants. Certains sont laids, d'autres sont déserts, d'autres encore sont déprimants. Les hommes malchanceux qui, par hasard, arrivent à obtenir le meilleur peuvent avoir de sacrés problèmes. Les gens qui font ce métier à la con devraient rentrer chez eux et aller à la pêche ou à la chasse: c'est plus amusant. Tu sais, même l'écuyer le plus pauvre possède un cheval, deux lévriers et une canne à pêche, ce qui lui permet de s'amuser là où il vit.»

«J'ai ces choses», répondit Sancho. «Bien sûr, je n'ai pas de cheval, mais j'ai un âne qui vaut deux fois plus que le cheval de mon maître. Je ne l'échangerais pas contre sa monture, même s'il ajoutait quatre boisseaux d'orge. Je ne plaisante pas: mon âne gris vaut une fortune. Au fait, mon âne est gris. Quant aux *lévriers* (nom donné aux Morisques), je pourrais en avoir quelques uns car il y en a plein dans mon village. De plus, c'est une sorte de *chasse* (de chasse à l'homme ici) que les gens apprécient quand elle se passe à *l'étranger* (en Afrique du Nord).»

«En fait», dit l'écuyer du Bois, «j'ai décidé de ne pas tenir compte des ordres débiles de ces chevaliers et de retourner dans mon village afin d'élever mes enfants. J'en ai trois et je les adore.»

«Moi, j'en ai deux», dit Sancho. «Ils sont extraordinairement talentueux, spécialement ma fille. Je veux qu'elle devienne comtesse, mais sa mère n'est pas d'accord.»

«Quel âge a la future comtesse?».

«Quinze ans... à deux ans près, mais elle est grande comme une lance, fraîche comme un matin d'avril et forte comme un factotum.»

«Ce sont des qualités que les comtesses doivent avoir, mais également les nymphes qui vivent dans les forêts vertes. Putain con, fille de pétasse, la grognasse doit être forte comme un Turc!»

Sancho était un peu fâché; il lui dit:

«Ce n'est pas une grognasse et sa mère n'est pas une pétasse, et moi vivant, elle ne le deviendront jamais. Comme tu as été élevé au milieu de chevaliers errants, qui sont des gens éduqués, tu ne devrais pas faire de remarques désobligeantes.»

«Ce ne sont pas des remarques désobligeantes. Tu vois, quand un chevalier donne un coup de lance à un taureau lors d'un corrida ou quand une personne fait une chose très bien, la foule à l'habitude de crier: 'bien joué, pétasse!' Ce qui semble être une injure est, dans ce cas, un très grand compliment. Tu devrais renier les garçons et les filles qui n'accomplissent pas des tâches qui conduisent les gens à féliciter leurs parents.»

«Je le ferai. Tu peux déverser toutes les ordures que tu veux sur la tête de mes enfants et de ma femme, car ce qu'ils disent et font méritent d'être admiré. Afin de les revoir, je supplie Dieu de me débarrasser de ce péché mortel qu'est mon dangereux métier. C'est la deuxième fois que je fais ce type de travail; j'ai été séduit et trompé par cent ducats contenus dans une bourse que j'ai trouvée un jour au beau milieu de la Sierra Morena. Le diable me met devant les yeux un sac rempli de doublons: je me noie dans l'or! Dès que je fais un pas, j'ai l'impression de le toucher, de le serrer dans mes bras, de le ramener chez moi, de l'investir, de réaliser des bénéfices et de vivre comme un prince grâce à lui. Quand je pense à cela, j'oublie toutes les souffrances que j'endure à cause de mon timbré de maître, lequel se conduit plus comme un fou que comme un chevalier.»

«C'est pour cela qu'on dit que la cupidité conduit à la folie. Il n'y a pas de plus grand fou dans le monde que mon maître, car il est le genre d'homme qui s'attire des ennuis pour qu'un autre chevalier puisse redevenir sain d'esprit. Il fait des choses stupides qui lui font honte.»

«Est-il est amoureux?»

«Oui, d'une Andalouse riche, la femme la plus gentille et la plus cruelle du monde. Mais ce n'est pas elle qui le rend malade, car ce sont d'autres supercheries qui le mettent dans cet état, comme tu pourras le voir bientôt.»

«Même les routes les mieux entretenues ont des trous qui vous font trébucher. Dans certaines familles, il y a des problèmes; dans la mienne, il y en a plein. Il y a plus de fous que de gens sains d'esprit. Si le travail pénible est plus supportable quand vos amis vous accompagnent, alors tu me réconforteras, car ton maître est aussi fou que le mien.»

«Fou, mais brave, et plus violent que fou ou brave», répondit l'écuyer du Bois.

«On ne peut pas dire cela de mon maître. Il n'est pas violent; il est très doux: il ne ferait pas de mal à une mouche. Il n'est pas méchant: un enfant pourrait lui faire croire que la lune se lève à midi. C'est pour cela que je l'aime bien. S'il faisait encore plus de bêtises, je ne le quitterais par pour autant.»

«Mon frère, si l'aveugle conduit l'aveugle, tous deux risquent de tomber dans un trou. Nous devrions nous éloigner le plus rapidement possible de leur univers et retourner chez nous, car les gens qui cherchent des aventures finissent par en trouver, mais elles ne sont pas toujours bonnes.»

Sancho n'arrêtaient pas de se racler la gorge. Sa salive semblait être visqueuse et sèche. L'écuyer du Bois s'en aperçut. Il dit:

«Il me semble que nous avons tellement parlé que notre langue colle à notre palais, mais j'ai une bouteille de diluant attachée à l'arçon de ma selle; c'est un remède très efficace.»

Il se leva, se dirigea vers son cheval et revint un instant après avec une grande bouteille de vin et une tourte à la viande d'un diamètre d'une demi-aune. Je n'exagère pas: ce pâté en croûte avait été fait avec un lapin tellement gros que Sancho l'avait pris pour un bouc, ou tout du moins pour un chevreau.»

«Est-ce que tu as toujours cela avec toi?», demanda Sancho.

«Qu'est-ce que tu crois? Je suis un bon écuyer. Il y a plus de nourriture dans mes sacoches que dans celles d'un général envoyé au front.»

L'écuyer du Bois n'eut pas besoin de prier Sancho de manger: assis dans l'obscurité, il avala des morceaux gros comme le poing. Sancho lui dit ensuite:

«Tu es un écuyer compétent, loyal et fidèle. Tu mènes grand train, comme le prouve ce festin qui, oserais-je dire, est apparu comme par magie. Je n'ai pas ta chance; je suis un misérable; dans mes sacoches, il n'y a qu'un morceau de fromage qui est si dur que je pourrais casser le crâne d'un géant avec. J'ai également trois ou quatre douzaines de caroubes et quelques noix et noisettes: des gourmandises qui reflètent la pingrerie de mon maître. Il pense que les chevaliers errants ne doivent manger que des fruits secs et des plantes sauvages.»

«Ma parole!», s'exclama l'écuyer du Bois. «Personnellement, je ne digère ni les chardons, ni les poires sauvages, ni les légumes sauvages. Laissons nos maîtres appliquer leurs principes, suivre leurs lois de la chevalerie errante et manger ce que ces règles prescrivent. Quant à moi, je transporte de la nourriture et une outre, laquelle est pendue à l'arçon de ma selle. Je l'aime tellement que je n'arrête par de lui faire des câlins et de l'embrasser.»

En disant cela, il lui donna l'outre. Sancho porta le goulot à sa bouche et regarda les étoiles pendant un quart d'heure. Quand il eut fini de boire, il laissa tomber sa tête sur le côté, poussa un grand soupir et dit:

«Putain con, fils de pétasse, c'est délicieux!»

«Tu vois», fit remarquer l'écuyer du Bois dès qu'il eut entendu l'exclamation de Sancho, «tu as reconnu les qualités de ce vin en l'appelant fils de pétasse.»

«Maintenant je sais que ce n'est pas une insulte de dire à quelqu'un que c'est un fils de pétasse si cette expression est utilisée pour le féliciter. Mais dis-moi, est-ce que ce vin vient de Ciudad Real?»

«Toi, tu es un connaisseur. Il ne vient pas d'ailleurs. Il a quelques années de fût.»

«Je ne veux pas crâner en affirmant que je suis un expert en vins, mais quand j'en sens un, je peux identifier son pays d'origine et le cépage, décrire son goût, déterminer sa qualité et donner beaucoup d'autres informations. Il ne faut pas s'étonner de cela, car deux de mes ancêtres, du côté de mon père, ont été de grands sommeliers de la Manche, ce que je vais te prouver tout de suite. Un jour, les deux homme durent goûter le vin d'une cuve afin de donner leur avis sur son état et sa qualité. L'un d'eux trempa le bout de sa langue, tandis que l'autre ne fit que le sentir. Le premier dit que le vin avait un goût de fer et l'autre un goût de cuir. Le propriétaire du chai déclara que la cuve était propre et que rien n'aurait pu donner au vin un goût de

fer ou de cuir. Cependant, les deux célèbres sommeliers ne changèrent pas d'avis. Le temps passa; ils vendirent le vin, nettoyèrent la cuve et trouvèrent une petite clef attachée à un cordon de cuir. Cela te permet de comprendre pourquoi un membre de cette famille a le droit de donner son opinion lorsqu'on aborde ce genre de sujet.»

«Par conséquent, je continue à dire que nous devrions arrêter de chercher des aventures. Puisque nous avons un foyer, nous n'avons pas besoin de chercher des brioches! Retournons dans nos chaumières, où Dieu nous trouvera s'il le veut.»

«Je resterai avec mon maître jusqu'à ce qu'il arrive à Saragosse. Ensuite, nous passerons un nouvel accord.»

Les deux estimables écuyers parlèrent et burent tellement que le sommeil dut leur attacher la langue et modérer leur soif, car il était impossible de les désaltérer totalement. S'accrochant tous les deux à l'outre presque vide, la bouche pleine de nourriture à peine mâchée, ils dormirent paisiblement. Laissons-les ici afin que nous puissions découvrir ce qui arriva au chevalier du Bois et au chevalier Quifaitlatronche.

CHAPITRE XIV.

Suite de l'aventure du chevalier du Bois.

Au cours de la longue conversation entre les deux chevaliers, le chevalier du Bois dit à don Quichotte:

«Je tiens juste à vous dire, monsieur, que ma destinée, où plutôt ma volonté, m'a ordonné de tomber amoureux de l'incomparable Filleàpapa d'Andalousie. Je la qualifie d'incomparable parce que son corps et son visage sont époustouflants. Cette Filleàpapa, donc, m'appréciait car j'étais très affectueux et gentil: comme la belle-mère d'Hercule, elle me demanda d'affronter beaucoup de difficultés. Chaque fois que je sortais victorieux d'une d'elles, elle me promettait que j'aurais ce que je désirais à la fin de la prochaine. Cependant, les épreuves n'ont pas cessé de s'enchaîner. Je ne me souviens même plus de leur nombre et ne peux même pas dire quand arrivera la dernière, celle qui me permettra de combler mes souhaits. Une fois, elle m'a demandé de provoquer la Giralda – une célèbre géante de Séville – en duel. Elle est courageuse et aussi forte que du bronze. Bien qu'elle ne bouge jamais, elle est la femme la plus agitée et la plus imprévisible du monde. Je suis venu, je l'ai vue et je l'ai vaincue! Je la calmai et l'observai pendant plus d'une semaine: elle ne bougea pas. Elle me demanda également de soulever des pierres antiques, les puissants taureaux de Guisando, ce qui est plus une tâche de factotum que de chevalier. Une autre fois, elle m'ordonna de me jeter dans le précipice de Cabra, ce qui était une action singulière et particulièrement dangereuse, et de lui dire ce qui se cachait dans ce profond puits noir. Je calmai la Giralda, soulevai les taureaux de Guisando et me jetai dans les abîmes; je révélai se qui se cachait dans ses profondeurs, mes rêves inatteignables, ses ordres et son dédain. Finalement, elle me demanda de parcourir toutes les provinces d'Espagne afin d'obliger tous les chevaliers errants qui erraient dans le pays de reconnaître qu'elle est la plus belle femme de notre époque et que je suis le plus courageux chevalier amoureux du monde. J'ai déjà visité une grande partie de l'Espagne et ai battu beaucoup de chevaliers qui avaient osé me contredire. Je suis particulièrement fier d'avoir écrasé le célèbre chevalier don Quichotte de la Manche, lors d'un duel, et de lui

avoir fait avouer que Filleàpapa d'Andalousie est plus belle que sa Dulcinée du Toboso. Cette victoire veut dire que j'ai vaincu tous les chevaliers du monde puisque ce don Quichotte les a tous battus. En fait, on ma transféré sa célébrité car

Quand un homme respecté est battu,
Celui qui le bat
Devient extrêmement célèbre.

Par conséquent, les innombrables exploits du susdit don Quichotte m'appartiennent maintenant.»

Ce que le chevalier du Bois dit surprit Don Quichotte. Il aurait aimé lui dire que c'était un menteur – le mot allait sortir de sa bouche – mais il se calma car il voulait que cet homme avouât qu'il en était un. Il lui dit donc avec beaucoup de calme:

«Monsieur, vous avez défait la plupart des chevaliers errants d'Espagne, et même du monde entier, mais je doute que vous ayez vaincu don Quichotte de la Manche. Je pense que vous avez battu quelqu'un qui lui ressemble, bien que peu de personnes lui ressemblent.»

«Qu'entendez-vous par là?», répliqua le chevalier du Bois. «Je jure que je me suis battu contre don Quichotte et que je l'ai vaincu. Il a un visage émacié. Il est grand, mince et fort. Il a un nez aquilin et de grandes moustaches noires et tombantes. Quand il se bat, il se fait appeler le chevalier Quifaitlatronche. Son écuyer est un paysan qui s'appelle Sancho Panza. Il monte un coursier célèbre nommé Rossinante. Enfin, sa petite amie est une certaine Dulcinée du Toboso, aussi appelée Aldonza Lorenzo. Comme j'applique les mêmes règles que lui, j'appelle ma petite amie Filleàpapa d'Andalousie parce que c'est une fille riche qui habite en Andalousie. Si vous ne me croyez pas, regardez mon épée: elle pourrait transformer l'incrédulité en conviction.»

«Calmez-vous, monsieur», répondit don Quichotte, «et écoutez ce que je veux vous dire. Je peux vous assurer que ce don Quichotte est le meilleur ami que j'aie au monde. C'est un ami si proche que j'ai l'impression d'être lui! Je peux déduire de votre récit précis et détaillé qu'il est l'homme que vous avez défait. D'un autre côté, mes yeux et les choses que je peux toucher me portent à croire que ce n'est pas lui. Néanmoins, comme beaucoup de sorciers me haïssent, plus particulièrement celui qui n'arrête pas de me persécuter, l'un d'eux s'est peut-être transformé en lui et a fait exprès de perdre pour le priver de cette célébrité internationale que ses exploits lui ont permis d'acquérir. Par ailleurs, je dois vous dire que ces sorciers ont transformé, il y a deux jours, la belle Dulcinée du Toboso en une paysanne laide et sale. Ils ont dû faire la même chose avec don Quichotte. Si tout cela ne suffit pas à vous convaincre, voici don Quichotte lui-même. Pour faire triompher la vérité, il se battra avec ses bras, à pied ou à cheval, ou comme vous voudrez.»

En disant cela, il se leva, empoigna son épée et attendit la décision du chevalier du Bois. Sur un ton qui était aussi calme que celui de Don Quichotte, il dit:

«Un bon payeur n'a pas peur d'engager une grosse somme: celui qui a pu vous vaincre lorsque vous étiez quelqu'un d'autre pourra vous battre maintenant que vous êtes vous-même. Puisque les chevaliers ne doivent pas accomplir leurs exploits la nuit, comme les ruffians ou les voleurs de grand chemin, attendons donc jusqu'au lever du soleil afin qu'il puisse être notre témoin. L'issue de notre duel sera la suivante: le

perdant devra obéir au vainqueur et faire toutes les choses qu'il lui demandera de faire, sauf si elles sont indécentes.»

«Je suis d'accord avec vous», répondit don Quichotte.

Ils se dirigèrent vers l'endroit où se trouvaient leurs écuyers. Ces derniers ronflaient, chose qu'ils faisaient depuis qu'ils s'étaient endormis. Les chevaliers les réveillèrent et leur ordonnèrent de seller leurs chevaux, car, au lever du soleil, il y aurait un combat inégal et sanglant. Sancho était étonné et terrifié: il craignait pour la sécurité de son maître parce que l'autre écuyer lui avait raconté les exploits du chevalier du Bois. Sans dire un mot, son collègue et lui se dirigèrent vers l'endroit où se trouvaient les animaux. À cet instant, les trois chevaux et l'âne étaient ensemble et semblaient s'apprécier. Chemin faisant, l'écuyer du Bois dit à Sancho:

«Tu vois, quand les guerriers andalous arbitrent un combat, ils ne restent pas les bras croisés pendant que leurs maîtres se battent en duel. Je te dis cela pour t'informer que nous devrons entrer en lice et nous casser en mille morceaux.»

«Cela concerne», répondit Sancho, «les ruffians et les guerriers que tu as mentionnés, non les écuyers des chevaliers errants. En fait, mon maître ne m'a jamais parlé de cette coutume, et il connaît par coeur tous les règlements de la chevalerie errante. D'ailleurs, si tu avais raison, je ne respecterais pas cette règle. Je préférerais payer l'amende infligée aux écuyers pacifiques. Je suis sûr qu'elle ne doit pas dépasser deux livres de cire. L'amende sera moins chère que les bandages utilisés pour soigner ma tête; je peux déjà la voir se casser en deux. De plus, je ne peux pas me battre parce que je n'ai jamais porté d'épée.»

«Ce n'est pas un problème», répliqua l'écuyer du Bois. «J'ai là deux sacs de toile de la même grandeur. Tu prendras l'un et moi l'autre. Ainsi, nous nous battrons avec les mêmes armes.»

«Très bien», dit Sancho. «Nous nous entraînerons sans nous faire du mal.»

«Tu n'as pas compris», dit l'autre écuyer. «Pour empêcher le vent de les emporter, nous allons mettre une demi-douzaine de jolis cailloux lisses dedans. Ensuite nous pourrons nous taper sur la gueule en toute sécurité.»

«Mon Dieu!», s'écria Sancho. «Je vérifierai les zibelines et les boules de coton que tu mettras dans ces sacs afin que nos tête ne se cassent pas et que nos os n'explosent pas. Si tu les remplissais de cocons, je ne me battrais pas. Laissons nos maîtres *se battre et battre en retraite*. Quant à nous, nous *picolerons* et *picoterons* un peu de nourriture, car le temps pourrait nous faire mourir prématurément, ce qui nous dérangerait certainement.»

«Quoi qu'il en soit», dit l'écuyer du Bois, «nous pourrions tout de même nous battre pendant une demi- heure.»

«Certainement pas! Je ne suis ni impoli ni ingrat: je ne peux pas me battre contre un homme avec qui j'ai mangé et bu. Un homme qui n'est pas en colère ne peut absolument pas se bagarrer avec un autre homme.»

«Je peux arranger ça. Avant de commencer, je m'approcherai de toi pour te filer trois ou quatre mandales, ce qui te fera tomber à mes pieds. Si ta colère était aussi endormie qu'un loir, ce traitement ne manquerait pas de la réveiller.»

«J'ai une très bonne idée tout à coup. Je vais prendre un bâton, et avant que tu ne réveilles ma colère, je ferai dormir la tienne en lui pétant tellement la gueule qu'elle se réveillera dans l'autre monde. Dieu sait que je ne laisse jamais personne me

caresser le visage avec ses poings. Nous savons ce que nous devons faire. Quoi qu'il en soit, nous devrions nous calmer car nous ne nous connaissons pas: l'homme calme n'a pas envie d'être réduit en bouillie. Dieu vénère la paix et déteste les querelles. Quand les chats sont pourchassés et mis dans une petite cage, ils se transforment en lions; comme je suis homme, je pourrais devenir un animal très dangereux. Vois-tu, ton duel pourrait entraîner de graves conséquences; ne l'oublie pas.»

«D'accord; Dieu réveillera le soleil, et nous serrons heureux.»

À cet instant, des oiseaux multicolores de toutes sortes se mirent à chanter joyeusement dans les arbres. Ils semblaient souhaiter la bienvenue au jour à peine levé, lequel, aux portes et sur les balcons de l'orient, montrait son joli minois. Un nombre infini de perles de cristal liquide glissaient sur sa crinière. Se baignant dans cette humidité suave, l'herbe semblait exhaler des vapeurs perlées. Les saules pleureurs pleuraient des larmes d'envoûtant parfum. Les fontaines riaient; les ruisseaux soupiraient; les bois souriaient; les prairies se réjouissaient. Le soleil se leva; Sancho put distinguer des silhouettes; la première chose qu'il vit fut le nez de l'écuyer du Bois. Il était si gros que le reste de son corps était à l'ombre. Il était gigantesque, bossu au milieu et couvert de verrues aussi violettes que des aubergines; sa pointe se situait deux pouces en dessous de sa bouche. La taille, la couleur, la texture et la forme de cet appendice rendaient sont visage tellement laid que les pieds et les mains de Sancho se mirent à trembler; il ressemblait à un enfant qui fait une crise de nerfs. Il résolut de ne pas se battre contre ce monstre, sauf s'il le giflait deux cents fois, ce qui le mettrait en colère.

Pendant ce temps, Don Quichotte regardait son adversaire, lequel avait déjà ajusté son casque et baissé sa visière. Il ne pouvait donc pas voir son visage. Quoi qu'il en soit, il remarqua qu'il était petit et costaud. Sur son armure, il portait une tunique qui semblait être cousue à partir de lamé or recouvert de miroirs étincelant qui ressemblaient à de petites lunes. Il était élégant et impressionnant. Sur son casque, il y avait une grande quantité de plumes vertes, blanches et jaunes qui dansaient dans le vent. Sa lance, qu'il avait appuyée contre un arbre, était très longue et très grosse; sa pointe en acier mesurait une paume. Don Quichotte remarqua tous ces détails et en conclut que son adversaire était extrêmement fort, mais cela ne l'effrayait pas, alors que Sancho était terrifié. En fait, avec morgue et courage, il dit au chevalier des Miroirs :

«Monsieur, si votre envie de vous battre ne vous empêche pas d'être courtois, je vous prierai de bien vouloir lever quelque peu votre visière afin que je puisse voir si votre visage est aussi beau que vos falbalas.»

«Monsieur, que vous gagniez ou non», répondit le chevalier des Miroirs, «vous aurez la possibilité et le temps de me voir. Je refuse de satisfaire votre curiosité maintenant parce que je crois que Filleàpapa d'Andalousie n'aimerait pas que que je perde du temps en levant ma visière au lieu de vous obliger à dire une chose que vous savez.»

«Pendant que nous chevauchons, vous pourriez au moins me dire si je suis le chevalier de la Manche que vous prétendez avoir battu.»

«Vous êtes le portrait craché du chevalier que j'ai battu. Cependant, puisque vous dites que des enchanteurs vous persécutent, je ne peux pas affirmer que vous êtes la personne en question.»

«Cela montre bien que vous vous trompez. Néanmoins, pour mettre les choses au point, nous allons monter sur nos coursiers. En moins de temps qu'il ne vous en faudrait pour lever votre visière, grâce à Dieu, ma bien-aimée et mon bras, je verrai votre visage et vous comprendrez que je ne suis pas le chevalier que vous pensez avoir vaincu.»

Ils arrêtèrent de parler et montèrent à cheval. Don Quichotte fit tourner son cheval et se mit à mesurer la distance nécessaire pour prendre son élan. Son ennemi fit la même chose. Don Quichotte n'avait pas fait vingt pas quand il entendit le chevalier des Miroirs l'appeler. Les deux hommes avaient fait la moitié du chemin. Le chevalier des Miroirs dit:

«Monsieur, n'oubliez pas notre accord: le perdant, comme je vous l'ai déjà dit, devra obéir au vainqueur.»

«J'en suis bien conscient, mais les ordres auxquels il obéira devront se conformer aux coutumes de la chevalerie.»

«C'est évident!»

Don Quichotte aperçut alors le nez étrange de l'autre écuyer, et il fut aussi surpris que Sancho. Il crut que cet homme était un monstre ou une nouvelle sorte d'être humain. Sancho vit son maître descendre le champ. Il ne voulait pas être seul avec lui parce qu'il craignait qu'un seul coup de cette protubérance ne mette un point final à la dispute entre l'autre écuyer et lui: il tomberait par terre à cause du coup ou s'évanouirait. Par conséquent, il marcha derrière son maître en tenant une des étrivières de Rossinante. Quand il lui sembla que don Quichotte allait tourner bride pour foncer sur son adversaire, il lui dit:

«Monsieur, avant que vous ne vous retourniez pour charger sur lui, je vous supplie de m'aider à grimper sur le chêne-liège qui se trouve là-bas. Je verrai mieux ce combat impressionnant que si je restais au niveau du sol.»

«Il me semble plutôt, Sancho», dit don Quichotte, «que tu veux grimper sur cet arbre pour regarder la corrida en toute sécurité.»

«En fait», répondit Sancho, «le nez monstrueux de cet homme me fait peur. Je ne veux pas rester à côté de lui.»

«C'est effrayant, en effet», admit don Quichotte. «Si je n'étais pas qui je suis, j'aurais peur. Viens, je vais t'aider à monter.»

Pendant que don Quichotte regardait Sancho grimper sur le chêne-liège, le chevalier des Miroirs continuait à mesurer la distance nécessaire pour prendre son élan. Croyant que don Quichotte avait fait la même chose, sans attendre le son de la trompette ou aucun autre signal, il fit tourner son cheval, lequel n'était ni plus rapide ni plus athlétique que Rossinante, et chargea sur son ennemi en allant au trot, ce qui était la vitesse maximale de l'animal. Quand il vit que son adversaire était occupé à aider son écuyer, il tira sur les rênes et s'arrêta au milieu du champ: son cheval lui en fut reconnaissant car il était épuisé. Don Quichotte crut que son adversaire était en train de voler. En éperonnant les flancs mous de Rossinante, il le fit galoper pour la première et la dernière fois. Selon l'auteur de ce livre, les autres fois il ne faisait que trotter. Le chevalier Quifaitlatronche et son coursier fondirent sur le chevalier des Miroirs, qui éperonnait également son cheval, sans pouvoir le faire bouger de l'endroit où il s'était arrêté.

À cet instant magique, alors que son ennemi était dans la panade, don Quichotte se jeta sur cet homme qui était occupé à éperonner sa monture, ce qui l'empêchait de saisir sa lance. Don Quichotte ne remarqua pas cet détail. Le choc fut tellement violent que le chevalier des Miroirs, bien malgré lui, roula sur la croupe de son cheval et tomba par terre. L'homme ne bougeait plus: il semblait mort.

Dès que Sancho le vit par terre, il descendit de son chêne-liège et se dirigea vers lui. Don Quichotte mit pied à terre et se précipita sur le chevalier des Miroirs pour détacher son casque et voir s'il était mort ou lui permettre de mieux respirer au cas où il serait vivant. Il vit... qui pourra dire ce qu'il vit sans surprendre les lecteurs? Dans le livre, il est écrit que notre chevalier vit le visage, la forme, l'aspect, la physionomie, l'effigie et l'image de Samson Carrasco! Il cria:

«Sancho, viens ici et regarde la chose surprenante que tu dois voir. Dépêche-toi, mon fils; tu verras ce que la magie peut faire et comprendra que les sorciers et les enchanteurs ont des pouvoirs extraordinaires.»

Sancho s'approcha. Quand il vit le visage de l'étudiant, il fit beaucoup de signes de croix tout en priant. Le chevalier à terre semblait mort. Sancho dit à don Quichotte :

«Je pense que vous devriez planter votre épée dans la bouche de cet homme qui ressemble à M. Carrasco. En faisant cela, vous tueriez un des enchanteurs qui vous persécutent.»

«Ce n'est pas une mauvaise idée», répondit don Quichotte, «car moins on a d'ennemis, mieux c'est.»

Il dégaina son épée pour suivre le conseil de Sancho, quand, tout à coup, l'écuyer du chevalier des Miroirs arriva. Il n'avait plus le nez qui le rendait si laid. Il cria:

«Attendez! L'homme qui est à vos pieds est votre ami Samson Carrasco. Je suis son écuyer.»

Sancho remarqua que la difformité de l'autre écuyer avait disparu. Il dit:

«Où est ton nez?»

«Il est là, dans ma poche», répondit-il.

Il mit sa main dans sa poche et en sortit un nez en papier mâché, lequel avait été peint et verni; il a déjà été décrit. Sancho observa l'homme et s'exclama:

«Que la Sainte Vierge me protège! N'es-tu pas mon voisin et ami Bartolomé Saumonfumé?»

«C'est moi!», répondit l'écuyer mutilé. «Je suis ton grand ami Bartolomé Saumonfumé. Je t'informerai tout à l'heure des machinations, des complots et de la confusion qui m'ont conduit à venir ici. Pour l'instant, je supplie ton maître de ne pas frapper, maltraiter, blesser, ou tuer le chevalier des Miroirs, lequel est allongé à ses pieds, car, sans aucun doute, c'est Samson Carrasco, l'étudiant imprudent et mal conseillé qui est notre voisin.»

le chevalier des Miroirs revint à lui. Don Quichotte s'en aperçut; il mit alors la pointe de son épée au-dessus du visage du chevalier et lui dit:

«Monsieur, je vais vous tuer, à moins que vous ne disiez que l'incomparable Dulcinée du Toboso est plus belle que votre Filleàpapa d'Andalousie. De plus, vous devez me promettre que, si vous n'êtes pas tué durant le combat et survivez à vos blessures, vous irez au Toboso afin de la rencontrer et de lui dire que je vous ai ordonné de la servir. Si vous êtes toujours vivant, vous devrez me retrouver. La

diffusion de mes exploits vous permettra d'y parvenir. Ensuite, vous me direz ce qui se sera passé entre elle et vous. Ces conditions sont en conformité avec l'accord que nous avons conclu avant le combat et sont en accord avec les principes de la chevalerie errante.»

«Je déclare», dit le chevalier tombé par terre, «que la chaussure trouée et crasseuse de Mme Toboso vaut mieux que la barbe mal peignée, quoique propre, de Filleàpapa d'Andalousie. Je promets de la rencontrer et de revenir pour vous informer de tout ce que vous voudrez savoir.»

«Vous devez aussi admettre et déclarer», ajouta don Quichotte, «que le chevalier que vous avez vaincu n'était pas don Quichotte de la Manche, mais un homme qui lui ressemblait. Dans cet ordre d'idée, j'admets et déclare que, bien que vous ressembliez à Samson Carrasco, vous êtes une autre personne qui lui ressemble. En fait, ce sont mes ennemis qui vous ont envoyé ici afin de m'amadouer et de me forcer à être magnanime.»

«J'obéirai à vos ordres», répondit le chevalier handicapé. «Auriez-vous l'extrême amabilité de m'autoriser à me lever? J'espère pouvoir le faire, car j'ai mal partout à cause du coup que j'ai reçu quand je suis tombé.»

Don Quichotte et Bartolomé Saumonfumé l'aidèrent à se relever. Quant à Sancho, il n'arrivait pas à quitter des yeux Bartolomé. Il lui pausa des questions et les réponses prouvèrent que cet homme était bien Bartolomé Saumonfumé. Cependant, il n'arrivait pas à l'admettre parce que son maître lui avait fait peur en lui disant que certains magiciens avaient changé le chevalier des Miroirs en Samson Carrasco. Finalement, le maître et le serviteur persistaient dans l'erreur. Le chevalier des Miroirs et son écuyer, qui étaient dégoûtés et tristes, quittèrent don Quichotte et Sancho afin de chercher un village où ils pourraient appliquer des emplâtres sur les blessures de l'étudiant et poser une attelle sur son torse. Quant à don Quichotte et à Sancho, ils continuèrent leur voyage en suivant la route de Saragosse. Laissons-les ici afin de nous renseigner sur les caractères du chevalier des Miroirs et de son écuyer au long nez.

CHAPITRE XV.

Les caractères du chevalier des Miroirs
et de son écuyer.

Don Quichotte était contant et fier d'avoir battu un homme aussi courageux que le chevalier des Miroirs. Il espérait que les paroles de cet homme lui permettraient de découvrir si sa bien-aimée était toujours ensorcelée ou non. En fait, à moins qu'il ne décidât d'abandonner sa profession, le chevalier vaincu était obligé de revenir afin de lui rapporter ce que Dulcinée lui avait dit. Cependant, les deux chevaliers voulaient faire des choses différentes. Comme je l'ai déjà dit, pour le moment, le chevalier des Miroirs voulait trouver un village où il pourrait appliquer un emplâtre sur ses côtes.

L'auteur de ce livre dit que l'étudiant conseilla à don Quichotte de s'embarquer dans une nouvelle aventure parce qu'il avait eu une conversation avec le prêtre et le barbier, laquelle avait pour but de trouver le moyen de convaincre don Quichotte de rester tranquillement chez lui et d'arrêter de chercher des aventures dont l'issue était

toujours désastreuse. Ils avaient suivi le conseil de Carrasco et décidé de laisser don Quichotte partir puisqu'il semblait impossible de le retenir. Aussi, il devait faire semblant d'être un chevalier errant et de le provoquer en duel. Ce serait facile de trouver un prétexte et de battre Don Quichotte. Ils avaient convenu que le perdant obéirait au vainqueur. Aussi, Samson demanderait au chevalier de retourner chez lui, dans son village, et d'y rester pendant deux ans ou jusqu'à ce qu'on lui donne un autre ordre. Ils croyaient que, puisqu'il avait perdu, don Quichotte obéirait; il ne pouvait tout de même pas contrevenir aux lois de la chevalerie. Peut-être que durant cette période, il oublierait ses lubies ou ils essaieraient de trouver un moyen de guérir sa folie.

L'étudiant accepta de tremper dans le complot. Bartolomé Saumonfumé, l'ami et voisin de Sancho Panza, un homme pas très futé mais amusant, se proposa de jouer le rôle de son écuyer. Ensuite, Samson collecta les armes qui ont déjà été décrites pendant que Bartolomé recouvrit son nez du faux nez susnommé afin d'empêcher ses amis de le reconnaître lorsqu'ils se rencontreraient. Aussi, ils suivirent la même route que don Quichotte et n'étaient plus très loin de lui lorsqu'il bataillait conte les gens impliqués dans l'affaire du char de la Mort. Finalement, ils le rattrapèrent dans le bois où il leur arriva des aventures que les lecteurs attentifs connaissent déjà. Si don Quichotte n'avait pas pris l'étudiant pour une autre créature, l'étudiant n'aurait jamais pu passer son examen, car il n'aurait jamais rencontré un auteur qui aurait voulu raconter son histoire.

Bartolomé Saumonfumé vit qu'ils avaient échoué. Il dit au bachelier :

«M. Carrasco, nous avons ce que nous méritons. Il est facile d'accomplir une tâche, mais, la plupart du temps, il est difficile de gagner. Don Quichotte est un fou et nous sommes sains d'esprit, pourtant il s'en va en riant et en bonne santé, tandis que nous restons ici en étant blessés et tristes. Est-ce que l'homme qu'on a forcé à devenir fou est plus fou que celui qui a choisi de le devenir?»

«La différence qu'il y a entre ces deux fous», répondit Samson, «est la suivante: celui qu'on a forcé à devenir fou le sera toujours, tandis que celui qui a choisi de le devenir cessera de l'être quand il le voudra.»

«Dans ce cas», dit Bartolomé Saumonfumé, «j'ai choisi d'en être un quand je suis devenu votre écuyer. Par conséquent, j'ai décidé d'arrêter d'être fou et de retourner chez moi.»

«Ça vous regarde», répondit Samson. «Quant à moi, je ne rentrerai pas chez moi parce que j'ai tabassé don Quichotte. Je ne veux pas qu'il redevienne sain d'esprit. Je veux me venger, car la grande douleur que je ressens dans mes côtes m'empêche d'être charitable envers lui.»

Ils parlèrent ainsi jusqu'à ce qu'ils atteignirent un village où ils trouvèrent par hasard un chiropracteur qui s'occupa du pauvre Samson. Bartolomé Saumonfumé le quitta et retourna chez lui pendant que le bachelier resta pour ourdir sa vengeance contre don Quichotte. Je vous en parlerai en temps utile. Pour l'instant, nous allons nous moquer de don Quichotte.

CHAPITRE XVI.

Ce qui arriva à don Quichotte lorsqu'il rencontra
un gentilhomme intelligent de la Manche.

Sa victoire rendit fier et heureux don Quichotte, lequel poursuivait son chemin. Il croyait qu'il était le plus courageux chevalier errant du monde et qu'il pourrait accomplir n'importe qu'elle tâche. Il n'avait plus peur des magiciens, ni des sortilèges. Il avait oublié les innombrables coups qu'il avait reçus lors de ses pérégrinations, les pierres qui lui avaient cassé la moitié des dents, l'ingratitude des galériens et l'audace des habitants de Yanguas qui l'avaient bastonné. Il pensait que s'il trouvait un moyen pour désenchanter Dulcinée, il n'envierait pas les plus grande réussites des chevaliers errants les plus chanceux des siècles passés. Il pensait à cela lorsque Sancho lui dit :

«Monsieur, il y a quelque chose de bizarre: je peux toujours voir le nez hideux et gigantesque de mon ami Bartolomé Saumonfumé.»

«Sancho, est-ce que tu crois par hasard que le chevalier des Miroirs était le bachelier Carrasco et que son écuyer était ton ami Bartolomé?»

«Je suis interloqué, mais ce qu'il a dit sur ma maison, ma femme et mes enfants prouve qu'il me connaît. De plus, si on enlève son faux nez, son visage ressemble à celui de Bartolomé Saumonfumé; je l'ai souvent vu dans notre village puisque sa maison est à côté de la mienne. J'ai également reconnu sa voix.»

«Soyons raisonnables, Sancho. Pourquoi Samson Carrasco voudrait-il devenir chevalier errant, se munir d'armes offensives et défensives et m'attaquer? Suis-je son ennemi? Est-ce que je mérite d'être haï par lui? Suis-je son rival? Est-ce un guerrier? Est-il jaloux de la renommée que je me suis forgé sur les champs de bataille?»

«En fait, pourquoi ce chevalier ressemble-t-il à l'étudiant et son écuyer à mon ami? Si c'était un sortilège, comme vous l'avez dit, y aurait-il deux autres hommes dans le monde qui leur ressembleraient?»

«Les méchants magiciens qui me persécutent n'arrêtent pas de comploter. Ils savaient que j'allais gagner ce combat. Aussi, ils se sont arrangés pour que le visage du chevalier vaincu ressemble à celui de mon ami le bachelier afin que l'amitié que je lui porte tempère ma légitime colère. Ainsi, l'homme qui voulait me tromper pour me tuer est toujours en vie. Sancho, l'expérience, qui ne ment jamais ni ne trompe personne, t'a déjà montré que les sorciers peuvent transformer facilement les visages; la beauté devient laide, tandis que la laideur devient belle. Il y a presque deux jours, tu admiras la beauté et l'élégance de l'incomparable Dulcinée dans leur intégrité et dans l'état que la nature leur avait assigné, alors que je ne vis que les ignobles traits d'une méchante paysanne avec des cataractes dans les yeux et dont l'haleine sentait l'ail. Je ne fus pas surpris de voir le sorcier pervers qui avait osé faire un tour de magie aussi abjecte jeter également un sort à Samson Carrasco et à ton ami, car il voulait me priver de ma glorieuse victoire. Cependant, ça n'a pas beaucoup d'importance, car, quelle que fût sa forme, je l'écrasai.»

«Dieu connaît la vérité.»

Comme il savait que la transformation de Dulcinée était un des éléments de son plan, il ne fut pas abusé par les illusions de son maître. Il ne lui répondit pas véritablement parce que ce qu'il dirait pourrait lui permettre de découvrir le pot aux roses.

Alors qu'ils parlaient, ils furent rejoints par un homme qui suivait le même chemin qu'eux. Il chevauchait une belle jument gris pommelé. Il portait un pardessus en fin drap vert garni d'une bordure de velours fauve et avait la tête coiffée d'une

casquette fabriquée à partir du même tissu. Le harnais de la jument, qui était de style rustique, était vert et violet. Le cavalier avait fixé les éperons assez haut. Un cimeterre pendait à son large baudrier vert et or. Ses bottines étaient du même style que le baudrier. Ses éperons n'étaient pas dorés: ils étaient recouverts d'un vernis vert, mais ils brillaient tellement qu'ils semblaient être en or massif. Ils allaient très bien avec son costume. Quand le voyageur arriva près d'eux, il les salua poliment. Il éperonna sa jument. Alors qu'il allait les dépasser, don Quichotte lui dit:

«Monsieur, si vous suivez le même chemin que nous et n'êtes pas pressé, nous pouvons faire route ensemble.»

«En fait», répondit l'étranger, «je vous ai dépassé parce que je craignais que la présence de ma jument ne dérange votre cheval.»

«Si c'est cela qui vous tracasse, monsieur», répondit Sancho, «vous pouvez ralentir, car Rossinante est le cheval le plus vertueux et poli du monde. Il s'est toujours très bien comporté dans ce genre de situation. La seule fois où il s'est mal conduit, mon maître et moi fûmes de mauvaise humeur pendant une semaine. Aussi, je me répète, vous pouvez ralentir, car même si votre jument portait un magnifique caparaçon, il ne la remarquerait pas.»

L'étranger tira sur ses rênes. Le visage et la silhouette de don Quichotte l'étonnèrent. Le chevalier avait enlevé son casque; il était porté par Sancho comme si c'était une valise: pendue à l'arçon du bât de son âne. L'homme à l'habit vert dévisagea don Quichotte, lequel le regarda avec encore plus d'insistance. Le chevalier croyait que c'était un homme important. Il était âgé d'environ cinquante ans et avait quelques cheveux blancs et un nez aquilin. Il n'était ni gai ni triste. En bref, ses vêtements et son maintien montraient que c'était un notable.

Quant à l'étranger, il n'avait jamais vu un homme comme don Quichotte. Il était émerveillé par la forme de Rossinante et la grandeur, le teint jaunâtre, le visage émacié, la posture et les armes du chevalier. Don Quichotte se rendait compte que l'étranger l'observait, car il n'osait pas parler. Comme il était poli et voulait faire plaisir à tout le monde, il parla à l'étranger avant que celui-ci ne lui pose de questions. Il lui dit:

«Je sais que mon apparence vous surprend, car elle est étrange et inhabituelle. Vous serez moins surpris lorsque je vous dirai que je suis chevalier. Voyez-vous,

Les gens disent
Que je cherche des aventures.

J'ai quitté mon village, hypothéqué ma maison, renoncé au confort, et je me suis jeté dans les bras du hasard afin qu'il m'emmène où il le voudra. Je veux ressusciter la défunte chevalerie errante. J'ai trébuché ici, je suis tombé là et je me suis jeté par terre. Tout cela m'a permis de vivre mon rêve: secourir les veuves, protéger les demoiselles et aider les femmes mariées, les orphelins et les enfants, tout cela étant le propre et le devoir naturel des chevaliers errants. Grâce à mes nombreux exploits chrétiens et exceptionnels, j'ai visité, dans un livre, presque tous les pays du monde. Ils ont imprimé trente mille exemplaires du livre qui traite de mon histoire, et, si Dieu le veut, ils en imprimeront trente millions. En bref, je suis don Quichotte de la Manche, aussi appelé le chevalier Quifaitlatronche. Je sais que l'autosatisfaction est un vice, mais je

dois me féliciter car personne ici ne le fera. Monsieur, ce cheval, cette lance, mon écuyer, ces armes, la couleur de mon visage et mon corps squelettique ne devraient pas vous étonner puisque vous savez qui je suis et connaissez la profession que j'exerce.»

Ensuite, don Quichotte se tut. L'homme à l'habit vert tardait tellement à lui répondre qu'on aurait dit qu'il ne voulait pas le faire. Cependant, après une longue pause, il lui dit:

«Vous avez déduit de mon hésitation que j'étais surpris, mais vous avez été incapable de diminuer mon étonnement. Vous dites que puisque je sais qui vous êtes, je devrais avoir l'esprit tranquille, mais ce n'est pas le cas, car je suis plus surpris que jamais. Je pensais que les chevaliers errants avaient disparu, et il y a des auteur qui écrivent des livres sur leurs exploits! Il est difficile de croire que, de nos jours, il y ait des gens qui aident les veuves, protègent les demoiselles, défendent les droits des femmes mariées et secourent les orphelins. Je ne l'aurais vraiment pas cru si je ne vous avait pas vu. Grâce à Dieu, ce livre sur vos véritables exploits permettra aux lecteurs d'oublier les innombrables histoires de faux chevaliers errants qui sont racontées dans le monde entier. Elles sont immorales et discréditent les bonnes histoires.»

«Il est difficile de déterminer», répondit don Quichotte, «si les histoires de chevaliers errants sont vraies ou fausses.»

«Y-a-t-il des gens», demanda l'étranger, «qui doutent que ces histoires soient fausses?»

«Moi, j'en doute», répliqua don Quichotte, «mais c'est sans importance. Si notre voyage durait assez longtemps, Dieu vous ferait comprendre que vous avez tort de partager l'opinion de ceux qui croient qu'elles ne sont pas vraies.»

La dernière remarque du chevalier conduisit le voyageur à subodorer qu'il était fou. Il attendait que d'autres remarques confirment sa première impression. Cependant, avant que don Quichotte ne commence à dire des bêtises, il demanda à l'étranger de lui dire qui il était, car il avait déjà révéler son identité et sa profession. L'homme au pardessus vert répondit:

«Monsieur, je suis un gentilhomme. Je vis dans le village où nous dînerons ce soir. Je suis assez riche et mon nom est Diego de Miranda. Je suis toujours avec ma femme, mes enfants et mes amis. J'ai l'habitude de chasser et de pêcher. Je ne possède ni faucons ni lévriers de course, mais une perdrix et un furet très débrouillard. J'ai environ six douzaines de livres, écrits en espagnol et en latin, qui sont soit des romans soit des livres de dévotion. Quant aux livres de chevalerie, ils n'ont pas encore passé le seuil de ma porte. Je préfère les ouvrages profanes aux livres religieux. Nous aimons ces amusements légitimes et nous nous en émerveillons parce qu'ils sont bien écrits et originaux, mais il y en a très peu de ce genre en Espagne. Quelquefois je dîne avec mes amis et mes voisins. Je les invite souvent à la maison. Il y a beaucoup de bons plats faits maison quand je reçois des gens. Je ne cancane pas et je n'accepte pas qu'on le fasse en ma présence. Je ne me mêle pas des affaires des autres. Je vais à la messe tous les jours et donne de l'argent aux pauvres, mais je ne le fais pas savoir, car je ne veux pas que l'hypocrisie où la vanité s'emparent subrepticement de mon coeur timide. J'essaye de réconcilier ceux qui sont fâchés. J'obéis à la Vierge Marie et me remets entre les mains de Dieu, notre sauveur miséricordieux.»

Sancho écouta très attentivement le discours du gentilhomme sur son mode de vie. Il lui sembla qu'il était bon et saint et que celui qui se conduisait de cette manière pouvait faire des miracles. Il descendit de son âne, empoigna l'étrier droit de l'étranger et se mit à baiser son pied avec piété. Il avait les larmes aux yeux. Quand il vit cela, le gentilhomme demanda:

«Frère, que faites-vous? Pourquoi embrassez-vous mon pied?»

«Laissez-moi embrasser votre pied», insista Sancho, «car je crois que je n'ai jamais vu un saint monter à cheval avec des étriers fixés aussi haut.»

«Je ne suis pas un saint», précisa le gentilhomme, «mais un grand pécheur. C'est vous, frère, qui êtes un saint, car vous devez être un homme bon, à en juger par votre gentillesse.»

Ensuite, Sancho remonta sur son âne. Son action imbécile avait fait rire son maître déprimé et étonné un peu plus don Diego.

Don Quichotte demanda à celui-ci combien d'enfants il avait. Il lui dit que les philosophes de l'Antiquité, lesquels ne croyaient pas en Dieu, pensaient que le bien consistait à avoir beaucoup d'amis et de fils méritants et à posséder des richesses concédées par la nature et la chance.»

«Moi, messire Quichotte», répondit l'hidalgo, «j'ai un fils qui me donne bien du souci. Il n'est pas méchant, mais il n'est pas aussi gentil que je l'aurais voulu. Il a dix-huit ans. Il a passé six ans à Salamanque, à apprendre le grec et le latin. Quand je lui demandai d'étudier d'autres matières, il était si obnubilé par la poésie, qui n'est pas une science, qu'il fut incapable de s'intéresser au droit, que je voulais qu'il étudie, ni à la théologie, qui est la science la plus importante. J'aurais voulu que toute sa famille soit fière de lui, car, de nos jours, nos rois valorisent ces sciences. Mon fils passe ses journées à essayer de déterminer si Homère a bien écrit tel passage de l'Iliade, si Martial ment dans telle épigramme et ce que veulent dire certains vers de Virgile. En bref, il n'arrête pas de lire les livres des poètes que je viens de citer et ceux d'Horace, de Perse, de Juvénal et de Tibulle. Il n'aime pas la poésie espagnole moderne, ce qui l'empêche d'écrire un commentaire sur un quatrain que quelqu'un de Salamanque lui a envoyé et qui doit certainement être le sujet d'une concours littéraire.

«Monsieur, les enfants sont une portion des entrailles de leurs parents», répondit don Quichotte. «Aussi, qu'ils soient bons ou mauvais, il faut les aimer comme on aime ses parents. Ces derniers devraient apprendre à leurs enfants, dès le plus jeune âge, à être vertueux, polis et pieux. Quand ils seront adultes, ils pourront aider leurs vieux parents et être leurs dignes héritiers. Je ne sais pas s'il faut les forcer à étudier certaines matières, mais on peut, bien sûr, les conseiller. Quand, grâce au ciel, leurs parents sont tellement riches que leurs enfants n'auront pas besoin de gagner leur vie, on devrait les laisser étudier les matières qui leur plaisent. Bien que la poésie soit plus agréable qu'utile, elle ne porte pas atteinte à la réputation des gens qui l'étudient. Cher monsieur, à mon avis, la poésie est une jeune fille jolie et charmante que les autres demoiselles, c'est-à-dire les autres sciences, embellissent, pomponnent et décorent. Elle doit utiliser toutes les sciences, et toutes les sciences doivent la servir. Cette demoiselle ne veut pas être manipulée, ni traînée dans les rues, ni récitée sur les places ou dans les palais. Elle est composée d'une substance qui est tellement pure que les alchimistes pourraient la transformer en or brillant et coûteux. L'homme qui la possède ne doit pas lui permettre de satiriser les gens, ni d'écrire des sonnets

méchants. Elle ne doit pas être vendue, à moins que ce ne soit sous la forme de poèmes héroïques, d'élégies, ou de comédies amusantes et ingénieuses. Ni les voyous ni la populace ne devraient lui adresser la parole, car ils sont incapables de reconnaître ses qualités et de l'apprécier. Ma définition de la populace comprend les roturiers et les pauvres, mais également les gens ignorants, bien que certains d'entre eux puissent être des seigneurs ou des princes. Celui qui suit les conseils précités et écrit des poèmes de cette manière deviendra célèbre; tous les gens civilisés du monde l'admireront. Votre fils n'est pas un expert en poésie, car vous dites qu'il n'aime pas la poésie espagnole. Vous savez, le grand Homère n'a pas écrit en latin parce qu'il était Grec, et Virgile n'a pas écrit en grec parce qu'il était Romain. En fait, tous les poètes de l'Antiquité écrivaient dans leur langue maternelle; ils n'utilisaient pas de langues étrangères pour exprimer leurs idées les plus brillantes. Toutes les nations devraient suivre cette coutume. Aussi, nous ne devrions pas critiquer les poètes allemand parce qu'ils écrivent en allemand, ni les poètes basques et castillans parce qu'ils écrivent dans leur langue maternelle. Je suppose que votre fils ne déteste pas la poésie espagnole, mais les poètes qui ne connaissent pas une autre langue, ni une autre discipline, ce qui les empêche de développer leurs compétences. Ici encore, il pourrait se tromper, car les poètes viennent de la matrice, cela veut dire qu'ils sont nés poètes. Grâce à l'inclination que les cieux leur ont donné, sans connaissances ni artifice, ils composent des vers qui prouvent que: 'Dieu est en nous' (en latin)… Le poète de naissance aidé par l'art est meilleur que celui qui devient poète parce qu'il a étudié la poésie. En fait, l'art n'est pas supérieur à la nature: il ne fait que l'améliorer. Par conséquent, lorsque la nature et l'art se combinent, ils peuvent donner naissance à un grand poète. Vous devriez donc laisser votre fils suivre son étoile, car, puisque c'est un bon étudiant et qu'il a déjà monté la première marche de l'escalier des sciences, qui est celle des langues, il pourra atteindre le sommet de la littérature, qui est une science qui sied aux gentilshommes. Elle les rend plus beaux, honorables et importants; elle a le même rôle que la mitre de l'évêque ou la robe du juriste érudit. Grondez votre fils s'il écrit des satires qui ternissent la réputation de certaines personnes. Punissez-le et déchirez-les. S'il imitait Horace et composait d'élégants discours condamnant tous les vices, je le féliciterais, car les poètes ont le droit d'écrire des vers qui critiquent la jalousie, les envieux et les autres vices, sans révéler l'identité des gens. Par ailleurs, il y a des poètes qui médisent de certaines personnes et risquent d'être exilés sur les côtes de la mer Noire. Un poète calme compose des vers bien élevés. La plume est la langue de l'âme: les concepts qui sont créés par elle apparaissent dans les écrits de l'auteur. Quand les rois et les princes lisent les poèmes écrits par les poètes prudents, vertueux et intelligents, ils les honorent, les estiment et les remercient. Sur leurs têtes, ils posent des couronnes faites à partir des feuilles de l'arbre que la foudre ne frappe jamais, ce qui montre que ceux qui portent ces magnifiques guirlandes ne peuvent pas être attaqués par qui que ce soit.»

L'homme au pardessus vert était tellement étonné par le discours de don Quichotte qu'il commença à penser qu'il n'était pas si fou que cela. Au milieu de cette interminable harangue, Sancho, qui s'ennuyait ferme, s'était écarté du chemin pour demander un peu de lait à des bergers qui étaient près de là, occupés à traire leurs brebis. Enchanté par le beau discours et l'intelligence du chevalier, le gentilhomme voulait continuer cette conversation. Quand don Quichotte leva la tête, il aperçut un

char surmonté de bannières aux armes du roi; il se dirigeait vers elles. Il croyait que c'était une nouvelle aventure. Il appela alors Sancho et lui demanda de lui apporter son casque. Sancho quitta les bergers, talonna son âne pour le faire avancer plus vite et rejoignit son maître, auquel il arriva ensuite une aventure horrible et déconcertante.

CHAPITRE XVII.

Le courage époustouflant de don Quichotte,
ainsi que l'aventure des lions et sa fin heureuse.

Dans le livre, il est écrit que lorsque don Quichotte appela Sancho, l'écuyer achetait du fromage blanc à des bergers. Énervé à cause de l'impatience de son maître, il ne savait pas quoi faire avec, ni comment le transporter. Comme il avait déjà payé et ne voulait pas le perdre, il le mit dans la salade de son maître. Content d'avoir pris cette décision, il se dirigea vers don Quichotte afin de savoir ce qu'il lui voulait.

«Donne-moi ce casque», dit le chevalier, «car je suis sûr que, à cause de ce qui semble être une aventure, je vais avoir besoin de mes armes.»

Dès qu'il entendit cela, l'homme au pardessus vert regarda autour de lui et ne vit qu'un chariot qui se rapprochait d'eux. Il était décoré de deux ou trois drapeaux, ce qui signifiait que le véhicule transportait l'argent du roi. Il le dit à don Quichotte, lequel ne le crut pas, car il était persuadé que toutes les choses qui lui arrivaient ne seraient que des aventures et encore plus d'aventures. Il dit au gentilhomme:

«Un homme averti en vaut deux. Je devrais plutôt me préparer pour le prochain combat, car j'ai des ennemis visibles et invisibles et je ne sais ni quand, ni où, ni sous quelle forme ils m'attaqueront.»

Se tournant vers Sancho, il lui demanda de nouveau son casque. Comme il ne pouvait pas enlever le fromage blanc, il le lui donna en l'état. Don Quichotte le prit et, sans voir ce qu'il y avait dedans, le mit rapidement sur sa tête. Le fromage étant comprimé, le petit-lait commença à couler sur le visage et sur la barbe de don Quichotte, ce qui lui fit peur. Il s'écria:

«Qu'est-ce que c'est, Sancho? On dirait que ma tête se ramollit, que ma cervelle fond, ou que je sue comme un porc. Si je sue, je peux t'assurer que ce n'est pas parce que j'ai peur, bien que je sache qu'une terrible aventure va m'arriver. Si tu as un mouchoir, donne-le-moi afin que je m'essuie le visage, car la sueur m'aveugle. »

Sancho ne dit rien. Il lui donna un mouchoir et, en même temps, remercia Dieu d'avoir empêché son maître de découvrir ce qui n'allait pas. Don Quichotte essuya son visage et enleva son casque pour voir ce qui lui faisait froid à la tête. Il vit cette substance blanche, l'approcha de son nez, la sentit et dit:

«Espèce de traître, d'insolent, de malappris, tu as mis du fromage blanc dans mon casque!»

«Si c'est du fromage blanc», répondit calmement Sancho, tout en demeurant impassible, «donnez-le-moi afin que je le mange. En fait, c'est le diable qui va le manger parce que c'est certainement lui qui a fait ça. Pensez-vous que je sois assez courageux pour oser salir votre casque? Vous devez connaître l'identité de l'homme téméraire qui a fait cela! Monsieur, je pense que des sorciers son en train de me persécuter car je suis votre serviteur. Ils ont mis ces choses là pour que vous perdiez

patience et que, comme d'habitude, vous me filiez des beignes. Cette fois-ci, ils se sont trompés, car je suis sûr que mon intelligent maître sait que je n'ai ni fromage blanc, ni lait, ni rien de la sorte. Si j'avais du fromage blanc, je le mettrais dans mon estomac, non pas dans ce casque.»

«Tu as raison», affirma don Quichotte.

Don Diego vit tout cela. Il était plus étonné que jamais, spécialement lorsque don Quichotte, après avoir essuyé son crâne, son visage, sa barbe et sa salade, la remit sur sa tête, chaussa les étriers, examina son épée, empoigna sa lance et dit:

«Quoi qu'il advienne, je suis prêt à me mesurer à Satan en personne.»

Le char aux banderoles était près d'eux. Le charretier chevauchait une des mules et un homme était assis sur le siège de devant. Don Quichotte se mit devant le véhicule et leur dit:

«Frères, où allez-vous? C'est quoi ce chariot? Qu'est-ce que vous transportez dedans? Que signifient ces drapeaux? »

«Ce chariot est à moi», répondit le charretier. «Dedans, il y a deux cages avec deux lions sauvages. Le gouverneur d'Oran les envoie à Madrid pour qu'on les offre à Sa Majesté. Les drapeaux sont ceux du roi; ils montrent que ce qui est dans ce chariot lui appartient.»

«Est-ce que ces lions sont gros?», demanda don Quichotte.

«Ce sont les plus gros», répondit l'homme qui était devant la porte de la cage, «qui ont jamais été envoyé en Espagne depuis l'Afrique. Je suis le gardien des lions; j'en ai déjà ramené d'autres, mais aucun comme ceux-là. Ils y a un mâle et femelle; le lion est dans la cage de devant, la lionne dans celle de derrière. Ils ont faim parce qu'ils n'ont rien mangé aujourd'hui. Aussi, je vous prie de bien vouloir vous mettre sur le côté car nous devons nous dépêcher d'aller dans un endroit où nous pourrons leur donner à manger. »

«Ils ressemblent à des lionceaux», dit don Quichotte, en esquissant un sourire. «Je vais me battre contre des lionceaux à cette heure-ci! Les gentilshommes qui les ont envoyés ici ne me connaissent pas: les lions ne me font pas peur. Descendez, brave homme. Puisque vous êtes le gardien, ouvrez les cages et faites-les sortir. Au milieu de cette plaine, je vais leur apprendre l'humilité en dépit des magiciens qui les ont envoyés ici pour m'attaquer.»

«Eh, bien!», se dit le gentilhomme en entendant cela. «Ça prouve que le fromage blanc a ramolli le crâne et la cervelle de notre valeureux chevalier.»

À cet instant, Sancho s'approcha de lui et dit:

«Pour l'amour de Dieu, monsieur, faites quelque chose pour empêcher mon maître de se battre contre ces lions. S'il les attaque, ils nous tueront tous.»

«Votre maître est tellement fou», répondit le gentilhomme, «que vous craignez qu'il n'attaque ces animaux féroces!»

«Il n'est pas fou», répondit Sancho, «mais téméraire.»

«D'accord», dit le gentilhomme, «je vais freiner cette témérité.»

Il s'approcha de don Quichotte, lequel était toujours en train de presser le gardien d'ouvrir les cages, et dit:

«Monsieur, les chevaliers errants devraient s'embarquer dans des aventures qui leur permettent d'être victorieux et non dans celles qui les conduiront à l'échec. Quand le courage devient de la témérité, il se rapproche de la folie. D'ailleurs, ces lions ne

veulent pas vous attaquer; ils doivent être offerts à Sa Majesté. Aussi, nous ne pouvons pas les retenir plus longtemps.»

«Monsieur», répondit don Quichotte, «vous devriez vous occuper de votre perdrix et de votre furet intrépide et laissez les gens s'occuper de leurs affaires. Cette affaire me regarde et je sais si messieurs les lions sont venus pour m'attaquer ou non.»

Il se tourna ensuite vers le gardien et continua ainsi:

«Espèce de sauvage, si vous n'ouvrez pas ces cages immédiatement, je vous cloue au chariot avec cette lance .»

Le charretier réalisa que le fantôme en armure avait décidé de se battre contre ces animaux; il lui dit alors:

«Cher monsieur, auriez-vous l'extrême obligeance de me laisser dételer mes mules et les conduire dans un endroit sûr avant que vous ne libériez ces lions? S'il les tuait, je ferais faillite, car je ne possède que ce chariot et ces mules.»

«Ô homme de peu de foi!», dit don Quichotte. «Descendez et dételez vos mules si vous voulez, mais vous allez vite comprendre que ce n'est pas vraiment nécessaire et que vous pourriez vous épargner cette peine.»

Le charretier se dépêcha de dételer ses mules tandis que le gardien cria:

«Je veux que vous témoigniez tous que l'on m'oblige à ouvrir les cages pour libérer les lions et que j'avertis ce monsieur qu'il sera civilement responsable pour tout le mal et les dégâts que ces bêtes pourraient causer et qu'il devra payer mon salaire et les frais. Messieurs, mettez-vous à l'abri avant que je n'ouvre les portes; je suis sûr qu'ils ne m'attaqueront pas.»

Un fois encore, don Diego essaya de persuader son compagnon de route de ne pas commettre une telle folie, car cela obligerait Dieu à s'y opposer. Don Quichotte répondit qu'il savait ce qu'il faisait. Le gentilhomme au pardessus vert rétorqua que le chevalier devait changer d'avis car il se trompait.

«Dans ce cas, monsieur», dit don Quichotte, «si vous ne voulez pas être témoin de ce que vous croyez devoir être une tragédie, éperonnez votre jument pommelée et abritez-vous.»

Lorsque Sancho entendit cela, il se mit à pleurer et le supplia d'abandonner cette entreprise, laquelle était très difficile en comparaison de la terrible aventure des foulons, de celle des moulins à vent, et de toutes les autres.

«Monsieur», continua Sancho, «il n'y a pas de sortilège ici, ni rien de la sorte. J'ai vu les papattes d'un vrai gros méchant lion à travers les barreaux de cette cage. À en juger par la longueur de ses griffes, il doit être plus gros qu'une montagne.»

«La peur», dit don Quichotte, «le fera paraître plus gros que la moitié du monde. Va-t'en, Sancho, et laisse-moi seul. Tu te souviens de notre accord. Aussi, tu sais que si je meurs, tu devras rencontrer Dulcinée et faire d'autres choses.»

Il ajouta d'autres arguments qui confirmèrent qu'il mettrait en œuvre son plan absurde. L'homme au pardessus vert voulait s'opposer à lui; il pensait qu'il ne pouvait pas se le permettre car il était imprudent de se battre contre un fou. Il est inutile de préciser que don Quichotte lui semblait en être un. Pendant que le chevalier réitérait ses menaces et demandait au gardien de libérer les lions, don Diego éperonna sa jument, Sancho son âne, et le charretier ses mules. Ils voulaient s'éloigner du chariot avant que les lions ne sortent de leurs cages.

Sancho pleurait déjà la mort de son maître parce qu'il croyait que les lions allaient très certainement le tuer. Il maudissait son sort et regrettait d'avoir décidé de rentrer à son service de nouveau. Tout en pleurant et en se lamentant, il frappait son âne afin de s'éloigner du chariot le plus rapidement possible.

Quand le gardien des lions vit que ceux qui avaient pris la fuite étaient déjà loin, il prévint une fois encore don Quichotte du danger qu'il courrait s'il les relâchait. Le chevalier répondit que sa décision était prise. Ses menaces étaient inutiles; il ferait mieux de se dépêcher d'ouvrir la porte. Pendant le temps qu'il fallut au gardien pour ouvrir la première cage, don Quichotte se demanda s'il allait se battre à pied ou à cheval. Finalement, il résolut de combattre à pied, car il craignait que Rossinante ne prenne peur lorsqu'il verrait les lions. Il sauta de son cheval, jeta sa lance, empoigna son écu, dégaina son épée et s'avança courageusement du chariot, en se recommandant à Dieu et à mademoiselle Dulcinée.

Ensuite l'auteur de cette histoire vraie dit:

«Ô courageux et athlétique don Quichotte, miroir dans lequel tous les vaillants chevalier du monde se regardent, deuxième et nouveau don Manuel Ponce de Léon, dont les chevaliers espagnols étaient si fiers! Comment relaterai-je cet événement terrifiant? Que devrai-je faire pour que la génération future y croie? Y-a-t-il des compliments que tu n'apprécies pas, bien qu'ils soient hyperboliques? À pied, seul, intrépide, magnanime, armé d'une grosse épée tranchante et tenant un bouclier en acier qui ne brille pas, tu attends les deux lions les plus féroces que les forêts africaines aient jamais produits. Tes prouesses chanteront tes louanges, valeureux habitant de la Manche. Quant à moi, je les laisse ici parce que les mots pour les vanter me manquent.»

L'auteur arrête ici de louer sa créature pour continuer son histoire.

Le gardien regarda don Quichotte. S'il ne relâchait pas le mâle, l'intrépide chevalier courroucé lui en voudrait. Il ouvrit la première cage: le lion était extrêmement gros et laid. La première chose qu'il fit fut de se retourner en s'étirant et en sortant ses griffes. Ensuite, il tira la langue, laquelle mesurait bien deux paumes, se lécha les yeux et se débarbouilla. Après avoir fait cela, il mit la tête hors de la cage et regarda de tous côtés avec ses yeux rougeoyants; cette scène aurait pu terrifier le courage lui-même. Cependant, Don Quichotte le dévisageait. Il attendait que l'animal saute du char et l'attaque, car il mourait d'envie de le casser en mille morceaux. Telle était l'étendue de son incroyable folie. Quoi qu'il en fût, le lion était plus courtois qu'arrogant. Les enfantillages et les chevaliers prétentieux ne l'intéressaient pas. Après avoir regardé autour de lui, comme cela a déjà été dit, il se retourna et montra son derrière à don Quichotte. Ensuite, il entra très lentement dans sa cage. Don Quichotte ordonna au gardien de le frapper avec un bâton pour l'énerver et le faire sortir.

«Je ne le ferai pas», répondit le gardien, «car si je le frappe, je serai la première personne qu'il cassera en mille morceaux. Vous devriez être fier de l'exploit que vous avez accompli, lequel prouve que vous êtes courageux. Ne tentez pas votre chance une deuxième fois. La porte est ouverte: le lion peut sortir, mais il ne l'a pas fait jusqu'à maintenant, ce qui veut dire qu'il restera là où il est jusqu'à la fin de la journée. Tout le monde sait que vous êtes courageux. Je pense qu'aucun preux n'est obligé de faire plus

que provoquer son ennemi en duel et l'attendre sur le champ de bataille. S'il ne vient pas, c'est lui qui se couvre de honte; celui qui l'attend est le véritable vainqueur.»

«C'est vrai», s'écria don Quichotte. «Fermez la porte, mon ami. Vous devrez certifier, du mieux que vous pourrez, que vous m'avez vu accomplir cet exploit. Vous direz que vous avez ouvert la porte de la cage, que j'ai attendu le lion, qu'il n'est pas sorti, que j'ai continué à attendre et qu'il est resté là. J'ai fait ce que je devais faire. Que les sortilèges cessent et que Dieu défende la raison, la vérité et la véritable chevalerie! Fermez la porte, comme je vous l'ai déjà dit, pendant que je fais signe aux fuyards et aux absents: vous devez leur raconter mes prouesses.»

Le gardien obéit à l'ordre. Don Quichotte, attacha au bout de sa lance le mouchoir imprégné de petit-lait avec lequel il s'était essuyé le visage. Il se mit à appeler les fuyards qui, entourant le chevalier, continuaient à fuir en décrivant des cercles. Lorsque Sancho aperçut le mouchoir blanc, il dit:

«Mon maître à du battre ces bêtes féroces car il nous appelle.»

Ils s'arrêtèrent et virent que la personne qui les appelait était bien don Quichotte. Comme ils étaient moins angoissés, ils rebroussèrent chemin et atteignirent un endroit où il purent distinguer sa voix. Finalement, ils retournèrent au chariot, et quand ils s'approchèrent, don Quichotte dit au charretier:

«Attelez vos mules et continuez votre voyage. Et toi, Sancho, donne deux écus d'or à cet homme et au gardien des lions pour les dédommager du temps que je leur ai fait perdre.»

«Je serai heureux de le faire», répondit Sancho, «mais que sont devenus les lions? sont-ils morts ou vivants?»

Le gardien leur raconta alors lentement la fin du combat, en s'attardant sur les détails. Il fit de son mieux pour mettre en avant le remarquable courage de don Quichotte. Quand le lion froussard avait aperçu le chevalier, il avait refusé de sortir de sa cage, bien que la porte fût restée ouverte pendant un certain temps. Le chevalier avait voulu qu'il frappe l'animal avec un bâton pour le faire sortir, mais, puisque cela fâcherait Dieu, il l'avait autorisé à fermer la porte, bien que cela lui déplût et qu'il n'y tînt pas.

«Qu'est-ce que tu en penses, Sancho?», demanda don Quichotte. «Y a-t-il des sortilèges qui peuvent résister à la véritable bravoure? Les sorciers m'empêcheront peut-être d'avoir de la chance, mais ils ne pourront jamais me priver de mon courage, ni de ma force.»

Ensuite Sancho donna les deux écus, le charretier attela ses bêtes et le gardien baisa les mains de don Quichotte afin de le remercier. Il lui promit que lorsqu'il arriverait à Madrid, il raconterait cet exploit au roi lui-même.

«Si Sa Majesté», répondit don Quichotte, «demandait qui en est l'auteur, vous devriez dire que c'est le chevalier des Lions. Je veux changer de nom. C'est une vieille coutume: les chevaliers errants des temps passés changeaient leur nom quand ils le voulaient.»

Le chariot avança de nouveau. Don Quichotte, Sancho et l'homme au pardessus vert continuèrent leur voyage. Pendant tout ce temps, don Diego de Miranda n'avait pas dit un mot parce qu'il observait don Quichotte et écoutait ce qu'il racontait. Il pensait que c'était soit un homme sain d'esprit qui était fou, soit un fou qui n'était pas si fou que cela. Il n'avait pas lu la première partie de l'histoire, mais s'il l'avait fait, il

aurait arrêter de s'étonner de son attitude et des ses remarques car il aurait su de quelle genre de folie il souffrait. Comme il ne le savait pas, il pensait qu'il était à la fois fou et sain d'esprit, car ce qu'il disait était intelligent, élégant et compréhensible, tandis que ses actions étaient absurdes et imprudentes. Il se dit:

«Peut-il y avoir un folie plus grande que celle qui consiste à mettre sur sa tête un casque rempli de fromage blanc et croire que des magiciens ont ramolli votre crâne? Qu'est-ce qui est plus absurde que de vouloir se battre contre des lions?»

Il arrêta de se parler à lui-même lorsque don Quichotte lui dit:

«Messire Miranda, je vois bien que vous me prenez pour un fou. Cela n'est pas surprenant parce que mes actions ne montrent rien d'autre. Néanmoins, je ne suis pas aussi fou que j'ai semblé l'être. Un roi aime voir un beau chevalier transpercer les flancs d'un féroce taureau avec sa lance. Dans cet ordre d'idée, les gens aiment voir un chevalier portant une armure étincelante charger ses concurrents, devant les dames, lors d'un joyeux tournois. Les chevaliers qui, par l'intermédiaire d'exercices militaires, amusent et, oserais-je dire, honorent les courtisans sont vénérés. Quoi qu'il en soit, les gens admirent les chevaliers errants qui, traversant les déserts, les solitudes, les carrefours, les forêts et les montagnes, cherchent des aventures dangereuses afin de les terminer facilement et accéder à la gloire éternelle. Un chevalier errant qui secourt une veuve dans un endroit isolé est plus remarquable qu'un chevalier de cour qui essaie de séduire une jeune fille dans une ville. Tous les chevaliers ne se conduisent pas de la même manière. Les courtisans servent les dames. À la cour, ils portent de magnifiques uniformes. Ils fournissent aux gentilshommes pauvres des mets coûteux. Ils organisent des tournois; ce sont les principaux participants, et ils nous montrent qu'ils sont grands, généreux, superbes et, surtout, pieux. Ils remplissent leurs obligations de cette manière. Quant aux chevaliers errants, ils voyagent à travers le monde, entrent dans les labyrinthes les plus inextricables, accomplissent les tâches les plus ardues et supportent, dans les endroits isolés, les ardents rayons du soleil, en août, et le mauvais temps, en hiver. Ils n'ont pas peur des lions, ni des monstres, ni des dragons, car leur principale occupation est de les trouver, de les attaquer et de les subjuguer. Puisque je suis un chevalier errant, je dois faire ce qui semble concerner mes obligations. Par conséquent, je devais attaquer ces lions parce que je savais que c'était une tâche difficile. Voyez-vous, le courage est une vertu placée entre deux vices: la lâcheté et la témérité. Néanmoins, l'homme courageux préférerait devenir téméraire plutôt que devenir lâche. En fait, puisqu'il est plus facile à un panier percé qu'à un avare de devenir généreux, il est plus facile à un homme téméraire de devenir véritablement brave qu'à un lâche de devenir courageux. Quant aux aventures, je peux vous assurer, don Diego, qu'il vaut mieux perdre en ayant une carte de plus qu'une carte de moins, car les gens préfèrent entendre dire qu'un certain chevalier est téméraire et intrépide plutôt que d'entendre dire qu'il est timide et lâche.»

«Je peux vous assurer», répondit don Diego, «que ce que vous avez dit et fait est raisonnable. Si le code de la chevalerie errante disparaissait, on trouverait un exemplaire dans votre coeur, car c'est une sorte de bibliothèque publique. Mais il se fait tard; dépêchons-nous d'aller chez moi. Vous pourrez vous reposer, car si le corps n'est pas fatigué, il se pourrait que l'esprit le soit, ce qui peut parfois fatiguer le corps.

«Monsieur, je vous remercie de votre offre», répondit don Quichotte.

Ils se mirent alors à éperonner leurs montures avec plus d'énergie qu'ils n'en avaient déployée jusqu'à maintenant. Il atteignirent le village et la maison de don Diego vers deux heures de l'après-midi. Don Quichotte se mit à l'appeler le chevalier au Pardessus Vert.

CHAPITRE XVIII.

Ce qui arriva à don Quichotte dans le château
ou la maison du chevalier au Pardessus Vert,
ainsi que d'autres choses extraordinaires.

Don Quichotte remarqua que la maison de don Diego était aussi grande que les maisons typiques des villages. Les armoiries du gentilhomme avaient été sculptées grossièrement au dessus de la porte donnant sur la rue, de celle de la grange, dans la cour, et de celle de la cave, en dessous de l'entrée. Il y avait beaucoup de grandes cruches en terre dans la cave. Comme elles venaient du Toboso, notre chevalier se souvint de sa dulcinée ensorcelée et transformée. Sans se soucier des autres, le chevalier impudique murmura:

«Le doux trésor que je trouvai par hasard
Fut doux et heureux quand Dieu voulut qu'il le fût.

Ô cruches du Toboso, vous me rappelez le plus doux trésor de mon plus grand chagrin!»

Le fils de don Diego, le jeune homme qui étudiait la poésie, entendit cela. Sa mère et lui étaient venus accueillir leur invité. L'étrange apparence de don Quichotte les surprit. Le chevalier descendit de cheval et demanda la permission de baiser la main de la dame. Don Diego lui dit :

«Madame, auriez-vous l'amabilité de souhaiter la bienvenue à don Quichotte de la Manche, qui est en face de vous. C'est le chevalier errant le plus courageux et intelligent du monde.»

La dame, qui s'appelait doña Cristina, le salua très courtoisement. Don Quichotte lui adressa des compliments intelligents et exquis. Il y eut presque le même échange de politesses entre don Quichotte et l'étudiant, lequel, lorsqu'il l'entendit parler, le prit pour un homme intelligent et spirituel.

Ici, l'auteur décrit la maison de don Diego dans les moindres détails. Il décrit donc tout ce que contient la maison d'un riche gentilhomme vivant à la campagne, mais le traducteur a trouvé que c'était une bonne idée de passer sous silence ces détails et d'autres de la même nature, car ils ne s'accordent pas avec la logique de cette histoire, dont le fondement est plus la précision que la juxtaposition d'ennuyeuses digressions.

On conduisit don Quichotte dans une pièce où Sancho lui retira son armure, mais pas ses chausses flamandes, ni son pourpoint en peau de chamois, lequel avait des taches de rouille. Il portait un grand col à la manière des étudiants: sans amidon, ni dentelles. Ses bottines étaient marron et ses chaussures avaient été cirées. Sa chère épée était accrochée à un harnais d'épaule en peau de phoque, car on racontait qu'il

souffrait d'une maladie des reins depuis de nombreuses années. Ensuite, il enfila un manteau en tissu gris de bonne qualité. Tout d'abord, il s'était lavé la tête et le visage avec cinq ou six seaux d'eau: personne n'est d'accord sur le nombre exact. Cependant, la dernière eau était de la même couleur que le petit-lait parce que Sancho était tellement gourmand qu'il avait acheté ce satané fromage blanc qui avait rendu le visage de son maître si blanc. D'une manière virile et aristocratique, et attifé comme cela a été décrit plus haut, don Quichotte entra dans une autre pièce, où l'attendait l'étudiant afin de discuter avec lui pendant que les serviteurs mettaient la table. Doña Christina voulait montrer qu'elle savait recevoir, particulièrement des invités aussi distingués que celui-ci. Pendant que don Quichotte enlevait son armure, don Lorenzo, qui était le nom du fils de don Diego, dit à son père:

«Monsieur, qui est le gentilhomme que vous ramenez à la maison? Son nom, son apparence et le fait qu'il affirme être chevalier errant nous surprennent, ma mère et moi.»

«Mon fils», répliqua don Diego, «je ne sais pas quoi répondre. Je peux juste dire que je l'ai vu faire des choses qui prouvent qu'il est l'homme le plus fou du monde. Cependant, ses arguments sont tellement pertinents qu'ils conduisent les gens à oublier ses actions. Mais parle-lui et essaie de savoir ce qu'il pense. Comme tu es intelligent, tu détermineras s'il est fou ou sain d'esprit, bien que, à vrai dire, je croie qu'il est fou.»

Comme je l'ai déjà dit, don Lorenzo discuta avec don Quichotte. Durant leur conversation, le chevalier lui dit:

«Don Diego de Miranda, votre père, m'a parlé de votre intelligence et de vos dons exceptionnels. Surtout, il m'a dit que vous êtes un grand poète.»

«Je suis peut-être poète», répondit don Lorenzo, «mais je ne suis pas un grand poète. En fait, j'apprécie la poésie et j'aime lire les livres des bons poètes, mais je ne mérite pas d'être considéré comme un grand poète.»

«Cette humilité me plaît», dit don Quichotte, «car tous les poètes sont arrogants et croient qu'ils sont les plus grands poètes du monde.»

«Je suis l'exception qui confirme la règle», répondit don Lorenzo, «et certains poètes talentueux pensent qu'ils ne le sont pas.»

«Il y en a peu», répondit don Quichotte, «mais, dites-moi, quels sont les vers que vous venez d'écrire qui, d'après votre père, l'inquiètent tant? C'est peut-être un commentaire. Je peux vous assurez que j'en connais un rayon sur les commentaires. S'ils ont été écrits pour un concours littéraire, essayez de gagner le deuxième prix, car le premier est toujours donné au favori, le deuxième, au meilleur compétiteur, et, donc, le troisième est en réalité le premier, tandis que le premier, suivant mon calcul, est le troisième. C'est la même chose qui se passe dans les universités, lorsque les étudiants obtiennent des diplômes. Quoi qu'il en soit, le premier prix est alléchant.»

«Jusqu'à présent», se dit don Lorenzo en murmurant, «je ne peux pas le prendre pour un fou, mais continuons.»

En parlant fort, il lui demanda:

«Je pense que vous êtes allé à l'école; quelles matières avez-vous étudiées?»

«La chevalerie errante», répondit don Quichotte, «laquelle est aussi bonne que la poésie, et même meilleure.»

«Je ne connais pas cette matière», répliqua don Lorenzo. «C'est la première fois que j'entends parler de cette science.»

«Cette science», continua don Quichotte, «comprend toutes ou presque toutes les autres sciences. Les chevaliers errants doivent être juristes parce qu'ils doivent connaître les mécanismes de la justice afin de pouvoir donner à chacun ce qui lui appartient légalement. Il doivent être théologiens parce que, quand on leur demande, ils doivent expliquer les règles chrétiennes qu'ils suivent. Ils doivent être médecins et, surtout, botanistes afin de reconnaître, dans les déserts et les endroits très isolés, les plantes qui guérissent les blessures, car les chevaliers errants ne peuvent pas toujours consulter un spécialiste. Ils doivent être astronomes parce que, grâce aux étoiles, ils peuvent savoir où ils sont, qu'elle heure il est, la nuit, et quel est le climat. Ils doivent avoir des connaissances en mathématiques, car ils auront toujours besoin de cette science. Je ne parlerai pas de leurs obligations religieuses et morales, car je veux examiner d'autres détails. Par exemple, ils doivent savoir nager comme Nicolao, un homme qui nageait aussi bien qu'un poisson. Ils doivent savoir ferrer les chevaux et réparer leurs selles et leurs brides. Parlons de nouveau de choses plus importantes. Ils doivent faire confiance à Dieu et à leur bien-aimée. Ils doivent être chastes, honnêtes, courageux, charitables envers les nécessiteux et supporter la douleur pendant des heures. Enfin, ils doivent défendre la vérité, même s'ils risquent d'être tués. Toutes ces qualités, grandes et petites, font de bons chevaliers errants. Vous voyez, don Lorenzo, les hommes qui étudient la chevalerie errante et suivent ses préceptes apprennent des choses qui ne sont pas puériles. Cette science est aussi importante que les matières importantes qui sont enseignées dans les écoles et les lycées.»

«Si cela était vrai», répondit don Lorenzo, «cette science dépasserait toutes les autres.»

«Que voulez-vous dire?», demanda don Quichotte.

«Je veux dire», continua don Lorenzo, «que je pense que ces chevaliers errants vertueux n'ont jamais existé.»

«Je n'arrête pas de dire», fit remarquer don Quichotte, «que les gens pensent que les chevaliers errants n'ont jamais existé. Si le ciel ne révèle pas miraculeusement qu'ils ont réellement existé, rien ne les fera changer d'avis, comme j'en ai fait maintes fois l'expérience. Aussi, je ne vais pas essayer de vous convaincre que, comme beaucoup de personnes, vous vous trompez. Je vais plutôt demander au ciel de vous détromper de cette opinion et de vous faire comprendre que, dans le passé, les chevaliers errants avaient un rôle très important. Ils pourraient êtres utiles aujourd'hui si on leur demandait d'agir. À cause des péchés des gens, notre société est asservie à l'oisiveté, à la paresse, à la gloutonnerie et à la luxure.»

«Notre invité raconte des bêtises maintenant», se dit don Lorenzo. «C'est un fou furieux. Je serais un imbécile si je ne l'admettais pas.»

Ils s'arrêtèrent de parler parce qu'on les appela pour dîner. Don Diego demanda à son fils s'il avait compris ce que leur invité disait.

«Ce qu'il dit est incompréhensible», répondit le jeune homme. «Aucun médecin ou scribe intelligent ne peut le comprendre. C'est un demi-fou qui dit souvent des choses intelligentes.»

Ensuite, ils commencèrent à manger. La nourriture était comme l'avait décrite don Diego lorsqu'ils chevauchaient: fraîche, abondante et délicieuse. Ce qui plut le plus

à Quichotte fut le merveilleux silence qui régnait dans toute la maison, un silence qui ressemblait à celui que l'on rencontre dans les chartreuses. Quand ils eurent enlevé la nappe, dit les grâces et lavé leurs mains, don Quichotte pria don Lorenzo de réciter les vers composés pour le concours littéraire. Le jeune homme répondit qu'il allait le faire parce qu'il ne voulait pas passer pour un des ces poètes qui refusent de lire leur vers lorsqu'on leur demande, mais qui les vomissent lorsqu'on ne leur demande pas.

«Je vais réciter mon poème», dit-il, «mais je n'espère pas obtenir un prix, car je l'ai composé uniquement pour exercer mon intelligence.»

«Un de mes amis», fit remarquer don Quichotte, «qui est un savant, pense que les commentaires de poèmes sont inutiles parce qu'ils n'égalent jamais l'original. La plupart du temps, les commentateurs ne comprennent pas la version originale. De plus, les règles de ce type d'exercice sont trop rigides; par exemple, les commentateurs n'ont pas le droit de poser des questions, ni d'écrire: 'dit-il, je dirai.' Vous savez, il est interdit de transformer les verbes en noms, de changer le sens du poème et de faire plein d'autres choses.»

«À la vérité, monsieur», dit don Lorenzo, «j'aimerais bien vous embrouiller, mais je ne le peux pas car vous glissez entre mes doigts comme une anguille.»

«Je ne comprends pas ce que vous voulez dire», avoua don Quichotte.

«Je m'expliquerai plus tard», répliqua don Lorenzo; «Pour l'instant, j'aimerais que vous écoutiez attentivement la version originale et le commentaire. Les voici:

Si mon 'était' devenait un 'est'
Je n'attendrais ni le 'sera'
Ni le moment
D'après.

COMMENTAIRE

Comme tout *passe*.
La chance
Trépassa soudainement.
Bien que je payasse des impôts,
Je demeurai malchanceux.
Destin, je suis à tes pieds
Depuis des siècles.
Arrange-toi pour que j'aie de nouveau de la chance;
J'aimerais que mon 'était'
Devienne un 'est.'

Je ne recherche ni le plaisir,
Ni la gloire, ni une couronne de lauriers,
Ni le succès,
Ni un triomphe, ni une victoire.
Je désire vraiment
Être heureux de nouveau.
Destin, si tu accédais à ma requête,

Tu éteindrais ma brûlante anxiété.
Si cela arrivait rapidement,
Je n'attendrais pas le 'sera.'

Je demande la lune
Car aucune puissance terrestre
Ne peut faire que le passé
Devienne le présent.
Le temps file;
Il vole très haut dans les cieux
Et ne reviendra jamais.
Celui qui lui demanderait de s'arrêter
Ou prierait le passé de revenir
Se tromperait.

Vivre une vie pleine de confusion,
D'espoirs et de peurs
Est une mort bien ordinaire.
Je préférais mourir
Afin de ne plus souffrir.
J'aimerais apaiser ma douleur,
Laquelle semble éternelle.
Un vie plus longue
Me conduit à avoir peur
Du Futur.

Quand don Lorenzo eut terminé de lire son poème, don Quichotte se mit debout et prit la main droite du jeune homme. En élevant la voix et criant presque, il dit:

«Par le plus haut des cieux, ô noble jeune homme, vous êtes le meilleur poète du monde. Vous méritez de porter une couronne de laurier, non pas celle placée sur votre tête par Chypre ou Gaète, comme un certain écrivain – que Dieu le pardonne! – le dit, mais celle attribuée par les académies d'Athènes, qui ont disparu, et les académies qui fleurissent aujourd'hui à Paris, Bologne et Salamanque. J'espère que les juges qui refuseront peut-être de vous décerner le premier prix seront punis par Apollon et les Muses qui ne franchissent jamais le seuil de leurs portes! Monsieur, s'il vous plaît, déclamez des vers plus élégants, car je veux me faire une idée complète de votre admirable talent.»

Don Lorenzo fut ravi d'entendre les félicitations de don Quichotte, bien qu'il le prît pour un fou. Ô puissance de la flatterie, ta plaisante juridiction dépasse de nombreuses limites et couvre de vastes territoires! Le jeune homme prouva cela et accéda à la demande du chevalier. Il lu le sonnet qui suit, lequel s'inspire de la légende ou histoire de Pyrame et Thisbé:

«SONNET

La belle jeune fille casse le mur

Qui entoure le coeur courageux de Pyrame.
Elle ignore la Chypre amoureuse et va voir la
Spectaculaire ouverture étroite.
L'endroit est silencieux parce que les mots
N'osent pas passer par cette fissure,
Mais les âmes suivent cette route,
Car l'amour simplifie toujours tout.
Le désir croît; la vitesse de la jeune fille imprudente
L'oblige à affronter la mort.
L'histoire les fait se rencontrer.
Ensuite, elle les tue brutalement et les enterre
Et ressuscite une épée, une tombe,
Et un souvenir. »

«Grâce à Dieu», dit don Quichotte après avoir entendu ce poème, «parmi tant de poètes *geignards*, j'en ai trouvé un qui est *génial*, car la technique utilisée dans ce sonnet prouve que vous êtes un *génie*.»

Pendant quatre jour, Don Quichotte fut traité magnifiquement dans la maison de don Diego. Au bout de ce temps, il lui demanda la permission de partir et le remercia pour son accueil. Comme il pensait que les chevaliers errants ne devaient pas s'amuser de trop, il voulait reprendre sa quête et chercher des aventures, car des gens lui avaient dit qu'il y en avait plein dans la région. Il comptait rester dans le coin jusqu'au début du tournois de Saragosse, qui était sa destination. Entre-temps, il visiterait la grotte de Montesinos, au sujet de laquelle on rapporte tant d'anecdotes extraordinaires. Il voulait également trouver la vraie source de la rivière qui alimente les sept lacs appelés les lagunes de Ruidera.

Don Diego et son fils assurèrent à leur invité que c'était un projet très estimable. Ils lui dirent qu'il pouvait prendre toute les choses utiles dont il avait besoin; il les trouverait dans leur maison et autres propriétés. Il était tout à fait normal qu'ils lui proposent cela, compte tenu de sa qualité et de son honorable profession. Enfin, le jour du départ arriva. Don Quichotte était content de partir, alors que Sancho était triste et déçu, car il adorait tous les mets délicats servis dans la maison de don Diego. Il ne voulait pas mourir de faim de nouveau, dans des forêts ou des endroits isolés, car il savait que sa sacoche était presque vide. Aussi, il se mit à la remplir de choses qui lui semblaient tout à fait nécessaires. Quand ils se dirent tous au revoir, don Quichotte précisa:

«Don Lorenzo, je ne sais pas si je vous l'ai déjà dit, mais je veux vous répéter que si vous voulez devenir célèbre sans faire de gros efforts, vous devez abandonner la poésie, qui est une occupation exigeante, afin de devenir chevalier errant, qui est une occupation encore plus exigeante, car vous serez nommé empereur en deux coups de cuillère à pot.»

Ces arguments étaient presque les derniers éléments de son élucubration. Il ajouta:

«Don Lorenzo j'aimerai bien vous emmener avec moi afin de vous montrer comment on pardonne aux pauvres et comment on bat et persécute les vaniteux, qui sont des qualités que possèdent les chevaliers errants. Puisque vous êtes un poète

jeune et génial, vous ne pouvez pas entreprendre cette tâche. Je veux juste vous dire que vous deviendrez un poète célèbre si vous tenez aussi compte de l'opinion d'autres personnes, car les parents ne sont jamais objectifs: ils sont toujours convaincus que leurs enfants sont beaux. Par conséquent, les auteurs surestiment leurs œuvres.»

Un fois encore, le père et le fils furent étonnés par le mélange de sagesse et d'absurdité que l'on trouvait dans le discours de don Quichotte. Le chevalier comptait bien chercher des aventures vouées à l'échec, ce qui les étonnait également. Ils se dirent de nouveau au revoir; la châtelaine leur souhaita bonne chance; don Quichotte et Sancho montèrent sur leurs animaux et partirent.

CHAPITRE XIX.

L'aventure du berger amoureux,
avec d'autres événements très amusants.

Don Quichotte s'était un peu éloigné du village de don Diego quand il rencontra deux prêtres ou étudiants et deux paysans. Les quatre hommes chevauchaient des animaux qui ressemblaient à des ânes. L'un des étudiants portait un baluchon en toile verte qui contenait deux paires de bas en laine et un peu de tissus blanc qui semblait être de l'organza. L'autre avait seulement deux fleurets noirs neufs avec leurs fourreaux. Les paysans portaient des choses qui montraient qu'ils les avaient achetées dans une grande ville et qu'ils les ramenaient chez eux. Étudiants et paysans furent aussi surpris que tous les gens qui voyaient don Quichotte pour la première fois. Ils mouraient d'envie de savoir qui était cet homme qui ne ressemblait à personne d'autre.

Le chevalier les salua, et, quand il apprit qu'ils allaient dans la même direction que lui, il leur proposa de les accompagner. Cependant, il leur demanda de ralentir un peu parce que leurs jeunes ânesses avançaient plus vite que son cheval. Ensuite, afin de leur faire plaisir, il leur dit en peu de mots qui il était et ce qu'il faisait dans la vie. Il leur dit donc qu'il était un chevalier errant qui cherchait l'aventure aux quatre coins du monde et qu'il s'appelait don Quichotte, bien qu'il portât aussi le nom de chevalier des Lions. Les paysans ne comprenaient pas ce qu'il racontait. Quant aux étudiants, ils le prirent pour un demeuré. Néanmoins, ils étaient admiratifs et respectueux. L'un d'eux lui dit:

«Si vous n'allez dans aucune direction en particulier, puisque les chevaliers errants errent continuellement, vous pourriez venir avec nous. Vous assisteriez à l'un des plus impressionnants mariages qui, jusqu'à ce jour, aient jamais été célébrés dans la Manche et à plusieurs lieues à la ronde.»

Don Quichotte demanda s'il s'agissait du mariage d'un prince, car cela l'enthousiasmait.

«Non», répondit l'étudiant; «un fermier va se marier avec la fille d'un fermier. C'est l'homme le plus riche de la région, et c'est la plus belle fille que l'on ait jamais vu. La cérémonie se tiendra dans un champ qui est près du village où la fiancée vit. Ce sera très impressionnant. Comme la fiancée est jolie, on l'appelle Quitéria la Belle. Le nom du fiancé est Camacho le Riche. Elle a dix-huit ans, lui vingt-deux. Ils sont issus du même milieu social, bien que certaines commères qui connaissent tous les ancêtres de

tous les villageois disent que l'arbre généalogique de la belle Quitéria est plus impressionnant que celui de Camacho, mais ce n'est pas très important, car la richesse peut cacher bien des fissures. En fait, Camacho est très dépensier. Il veut faire couvrir tout le pré avec une sorte de toit fait à partir de branches d'arbres, lesquelles empêcheront que le soleil ne brûle l'herbe verte. Il y aura des danses et des danseurs avec des épées et des grelots, car, dans ce village, il y a des gens qui aiment les faire sonner. Je ne parlerai pas des danseurs de flamenco, mais je sais qu'on les a convoqués. Cependant, ni les choses que j'ai décrites ni les nombreuses que je n'ai pas mentionnées ne feront de ce mariage un événement mémorable. En fait, je pense que le pauvre Basile y assistera et qu'il fera des choses dont on se souviendra. Basile est un jeune berger qui vit dans le même village que Quitéria; sa maison est à côte de celle de ses parents. Cela a permis à l'amour de ressusciter l'histoire oubliée de Pyrame et Thisbé, car Basile tomba amoureux de Quitéria quant il était petit garçon. Elle aussi l'aimait bien et ne cachait pas ses sentiments, ce qui conduisit les villageois à faire des commentaires sur la relation entre Basile et Quitéria. Ils grandirent tous les deux, et le père de Quitéria résolut d'interdire à Basile de continuer à rencontrer sa fille dans sa maison. Comme il voulait empêcher les commères de colporter des rumeurs, il ordonna à sa fille de se marier avec le riche Camacho. Il ne lui permit pas de se marier avec Basile parce que sa fortune était inférieure à ses talents. À la vérité, c'est un très bon lutteur et joueur de ballon. Il court comme un daim, saute plus qu'une chèvre et fait tomber les quilles comme par enchantement. Il chante comme une alouette, peut faire parler un guitare et, surtout, bat les meilleurs guerriers grâce à son épée.»

«Du fait de ces qualités», fit remarquer don Quichotte, «ce garçon mériterait d'épouser la belle Quitéria, et même la reine Genièvre, mais Lancelot et bien d'autres personnes essaieront certainement de l'en empêcher. De plus, elle est morte!»

«Allez donc dire cela à ma femme», interjeta impulsivement Sancho, qui, jusque là, avait écouté en silence, «car elle veut que les gens se marient avec des personnes de la même classe sociale qu'eux. Elles est d'accord avec le proverbe qui dit: 'Chaque brebis s'accouple avec son bélier.' Je voudrais que ce brave Basile, que j'apprécie déjà, se marie avec mademoiselle Quitéria. Que ceux qui empêchent les amoureux de se marier soient heureux… je veux dire reposent en paix!»

«Si tous les amoureux se mariaient», dit don Quichotte, «leurs parents ne pourraient pas décider avec qui ni quand leurs enfants devraient se marier. Si les filles avaient le droit de choisir leur mari, l'une choisirait le valet de son père et l'autre un étranger rencontré dans la rue, car elle aurait été impressionnée par sa générosité et son maintient aristocratique, bien qu'il fût peut-être, en réalité, un spadassin débauché. L'amour et les inclinations naturelles empêchent les gens de voir les choses telles qu'elles sont, ce qui est un énorme problème lorsqu'ils doivent choisir un métier ou un conjoint. Ils feront peut-être des bêtises. Le ciel doit les guider. Quand un homme intelligent a prévu de faire un long voyage, avant de partir, il cherche une compagnon de route agréable et sûr. Dans cet ordre d'idée, lorsqu'un homme commence un long voyage, il fait la même chose, et cela d'autant plus qu'il dort à côté de sa compagne de voyage, mange avec elle et passe beaucoup de temps avec elle, ce qui est la vie ordinaire d'un couple. La femme n'est pas un objet qui, une fois acheté, peut être retourné, ou échangé, ou vendu, car le mariage est une obligation morale qui dure toute la vie. C'est une corde qui, une fois mise autour du cou, devient un nœud

gordien qui ne peut être défait que par la mort. Je pourrais continuer à argumenter sur ce sujet si je ne mourrais pas d'envie de savoir si l'étudiant en licence a d'autres chose à me dire à propos de l'histoire de Basile.»

L'étudiant en licence, comme don Quichotte l'avait appelé, dit:

«Je n'ai rien à ajouter, si ce n'est que depuis que Basile a appris que la belle Quitéria allait se marier avec Camacho le Riche, il a arrêté de sourire et de dire des choses rationnelles. Il est toujours triste et pensif. Il parle tout seul, ce qui prouve qu'il est devenu fou. Il mange peu et dort un peu. Il mange des fruits. Quand il dort, il dort comme un animal: dans un champ, sur la terre dure. Parfois il regarde le ciel; parfois il regarde par terre. Il est tellement étrange qu'il ressemble à une statue habillée dont l'air agite les vêtements. En bref, il l'aime tellement que tous les gens qui le connaissent craignent qu'il ne meure lorsque la belle Quitéria dira 'oui' demain.»

«Dieu n'est pas si cruel que cela», s'écria Sancho. «Il blesse d'abord la personne, puis il lui donne un remède. Personne ne sait ce qui arrivera. Il reste du temps jusqu'à demain, et la maison peut s'effondrer à n'importe quel moment. J'ai vu la pluie tomber alors que le soleil brillait. Plus d'un homme s'est couché un soir bien portant et n'a pas pu se lever le jour suivant. Dites-moi une chose: est-ce que quelqu'un peut dire qu'il a toujours de la chance? Non, certainement pas. Les femmes sont des girouettes: je n'essaierai pas de deviner leurs opinions, car c'est impossible. Si Quitéria aimait vraiment Basile, je lui donnerais un sac rempli de chance, car, d'après certaines personnes, l'amour regarde à travers des lunettes qui transforment le cuivre en or, la pauvreté en richesse et la boue en perles.»

«Maudit Sancho, où veux-tu en venir?», demanda don Quichotte. «Quand tu commences à réciter des proverbes, Judas lui-même n'arriverait pas à t'interrompre. Qu'il t'envoie en enfer! Dis-moi, créature stupide, que connais-tu sur la chance et tout le reste?

«Vous ne comprenez pas mes proverbes», répondit Sancho, «alors vous pensez que je raconte n'importe quoi. Ça n'a pas d'importance parce que moi, je me comprends, et je sais que ce que je viens de dire n'est pas si stupide que cela. En fait, vous n'arrêtez pas de me *pique-niquer*.»

«Tu veux dire *critiquer*», dit don Quichotte, «et non *pique-niquer*, espèce d'illettré! Que Dieu te subjugue!»

«Arrêtez de me reprendre. Vous savez bien que je n'ai pas été élevé à la cour et que je n'ai pas étudié à Salamanque. Aussi, je ne sais pas si j'enlève ou j'ajoute des lettres. On ne peut pas demander à un homme de Sayago de parler comme un habitant de Tolède. Vous savez, tous les gens de cette ville ne parlent pas bien.»

«C'est vrai», dit l'étudiant, «car ceux qui ont grandi dans les quartiers de Tenerías et de Zocodover ne parlent pas aussi bien que ceux qui restent presque toute la journée dans le cloître de la cathédrale. Ce sont les courtisans intelligents qui parlent une langue pure, précise, raffinée et claire, même s'ils sont nés à Majalahonda. J'ai dit 'intelligents' car la majorité d'entre eux est stupide. L'intelligence est la structure du bon langage quand elle est accompagnée par la pratique. Malheureusement, j'ai étudié le droit canon à Salamanque, et je tiens à m'exprimer clairement.»

«Si tu t'étais appliqué à améliorer ta prose au lieu d'utiliser ces fleurets», dit l'autre étudiant, «tes notes aux examens auraient été meilleures.»

«Corchuelo», répondit l'étudiant, «tu crois que l'escrime est une occupation futile.».

«Je ne le crois pas», dit Corchuelo; «j'en suis persuadé! Je peux le prouver grâce à l'expérimentation. Tu as des épées; nous avons le loisir de nous battre en duel; je suis fort. Mon grand courage t'obligera à admettre que je ne me trompe pas. Descends de ton ânesse et fais attention à ta posture, à tes cercles et à tes angles, et échauffe-toi, car j'espère bien te faire voir des étoiles à midi grâce à mes nouvelles compétences et à ma hargne. Je suis sûr que personne ne me fera fuir et que mes ennemis battrons en retraite.»

«Je ne sais pas si tu battras en retraite ou non», répondit le bon escrimeur, «car il se pourrait que tu ailles dans un endroit où on creusera ta tombe. Je veux dire qu'il se peut que tu meures parce que tu n'es pas un bon bretteur.»

«C'est ce que nous allons voir maintenant», répondit Corchuelo.

Il sauta de sa monture et dégaina violemment une des épées que l'étudiant avait attachée à sa selle.»

À cet instant, don Quichotte dit: «Non, ce n'est pas comme cela que les choses doivent se passer. Je propose d'arbitrer ce duel et de donner mon avis sur ce sujet tant de fois débattu.»

Il mit pied à terre, prit sa lance et se plaça au milieu de la route pendant que l'étudiant courrait avec légèreté vers Corchuelo, lequel chargeait sur lui en le foudroyant du regard, comme on dit. Les deux paysans qui accompagnaient les étudiants, assis sur leurs ânes, assistaient à cette horrible tragédie. Corchuelo n'arrêtait pas de frapper d'estoc et de taille, du bas vers le haut, du haut vers le bas, d'un main ou avec les deux. Il attaquait comme un lion furieux, mais l'étudiant le frappa violemment avec le plat du fleuret, ce qui le força à s'arrêter au milieu de sa charge et à embrasser la lame comme si c'eût été une relique, bien qu'il ne l'embrassât pas avec le respect dont on doit faire montre envers les reliques.

Finalement, l'étudiant coupa un à un tous les boutons de la soutane courte que Corchuelo portait, arracha la partie basse et la déchira jusqu'à ce qu'elle ressemble à des tentacules de calamar. Il jeta deux fois le chapeau de son adversaire par terre. L'étudiant était tellement fatigué, désespéré et furieux qu'il prit son fleuret par la poignée et le lança en l'air avec tant de violence qu'un des paysans, qui était notaire et alla le ramasser, affirma qu'il avait atterri trois quarts de lieue plus loin. Ce témoignage prouve que la force brutale est toujours vaincue par l'habileté.

Corchuelo s'assit parce qu'il était épuisé. Sancho s'approcha de lui et lui dit:

«Monsieur, suivez mon conseil: ne provoquez personne en duel. Vous pouvez lutter ou lancer le javelot, car vous êtes jeune et fort. Voyez-vous, les experts peuvent mettre la pointe d'une épée dans le trou d'une aiguille.»

«Par chance», répondit Corchuelo, «j'ai reconnu mon erreur grâce à l'expérience.»

Il se leva pour prendre l'étudiant dans ses bras; ils étaient de nouveau amis, comme ils l'avaient été auparavant. Ils ne voulurent pas attendre le notaire, qui était allé chercher le fleuret, car ils pensaient qu'il mettrait trop de temps. Aussi, ils résolurent de reprendre leur route afin d'arriver de bonne heure au village de Quitéria, qui était aussi le leur. Durant le reste du voyage, l'étudiant démontra scientifiquement que l'escrime était un art majeur. Ses arguments les convainquirent

que c'était vraiment un art majeur; ils convainquirent aussi Corchuelo qu'il s'était trompé.

Le jour était tombé. Avant d'arriver au village, ils levèrent la tête et virent des myriades d'étoiles scintillantes. Ils entendirent également le son confus et envoûtant de divers instruments, comme des flûtes, des caisses claires, des psaltérions, des pipeaux, des tambourins et des cymbales.

En s'approchant, ils virent qu'une tonnelle érigée à l'entrée du village était couverte de lanternes immobiles, car le rafraîchissant zéphyr n'arrivait même pas à faire frissonner les feuilles. Les différents groupes de musiciens divertissaient les gens qui assistaient à la noce. Ils traversaient cet espace agréable. Certains d'entre eux dansaient, d'autres chantaient, d'autres encore jouaient des différents instruments de musique qui ont été mentionnés. En fait, la joie sautillait et dansait dans la prairie.

Beaucoup d'autres personnes s'occupaient de monter des gradins qui permettraient aux invités de voir les spectacles qui auraient lieu le lendemain afin de solenniser les noces du riche Camacho et les obsèques de Basile. Don Quichotte ne voulut pas entrer dans le village, bien que l'étudiant et le paysan le pressèrent de le faire. Il expliqua sa légitime décision en leur disant que les chevaliers errants préféraient dormir dans les champs et les forêts plutôt que dans des villes, même si on leur proposait de dormir sous des lambris dorés. Aussi, il se détourna quelque peu du chemin, ce qui déplut à Sancho, lequel se remémora la belle chambre mise à sa disposition dans le château ou la maison de don Diego.

CHAPITRE XX.

Les noces de Camacho le Riche
et ce qui arriva à Basile le Pauvre.

À peine la pâle aurore avait-elle demandé au brillant Phébus de sécher les perles liquides glissant sur sa crinière d'or avec la chaleur de ses rayons que don Quichotte s'étira, se leva et appela son écuyer, qui ronflait encore. En le voyant ainsi, avant de le réveiller, il déclama:

«Heureux soit l'homme qui, sans envier quiconque ni être envié par quiconque, peut dormir si paisiblement parce qu'il n'est ni persécuté par des sorciers ni terrifié par des sortilèges! Je te répète que tu dors, et je te le répéterai encore cent fois parce que je ne veux pas que ta femme se mette en colère contre toi, ce qui te porterait à croire que tu dois payer ce que du dois et faire certaines choses afin que toi et les membres craintifs de ta petite famille puissiez manger demain. Ne te préoccupe pas de l'ambition, ni de l'apparat inutile du monde. Occupe-toi de donner à manger à ton âne; je m'occuperai de te donner à manger, car la nature et la coutume obligent les maîtres à le faire. Lorsque le serviteur dort, son maître monte la garde en se demandant comment il le nourrira, améliorera son sort et l'aidera. Quand le ciel est noir et qu'il ne pleut pas, c'est le maître, non le serviteur, qui est affligé, car, au milieu de la stérilité et de la famine, il doit subvenir aux besoins de l'homme qui l'a servi lorsque la nourriture abondait.»

Sancho ne répondit pas parce qu'il était en train de dormir. Il ne se serait pas réveillé aussi vite qu'il le fit si don Quichotte ne l'avait pas piqué avec le bout de sa lance. Réveillé, mais fatigué, il tourna sa tête à droite et à gauche et dit:

«Si je ne m'abuse, il y a de la fumée qui vient de cette tonnelle. Ça sent plus le bacon frit que le thym ou les fleurs sauvages. Un mariage qui commence avec une telle odeur me porte à croire que l'on va faire bombance.

«Dépêche-toi, glouton», dit don Quichotte; «allons dans cet endroit pour voir ce que Basile, le prétendant éconduit, fera.»

«Quoi qu'il fasse», répondit Sancho, «il ne se mariera pas avec Quitéria parce qu'il est pauvre. Il n'est pas noble et il veut épouser une fille de la noblesse! Monsieur, je pense que les pauvres devraient accepter leur sort; il ne devrait pas demander la lune. Je suis sûr que Camacho peut enterrer Basile sous ses écus. Aussi, Quitéria serait bien bête si elle rendait les atours et les joyaux qu'a dû lui donner Camacho – car il en a les moyens – afin qu'elle contemple Basile pendant qu'il se bat en duel ou lance son javelot. Les bons lancés et coups d'épée ne conduisent pas les barmans à vous donner une pinte de vin. Même si le comte Dirlos possédait toutes ces qualités, il ne pourrait pas les vendre. En revanche, si un homme riche en était doté, il en tirerait profit. On peut construire un bel immeuble lorsque les fondations sont solides; les meilleures fondations sont l'argent.»

«Pour l'amour de Dieu, Sancho», interjeta Don Quichotte, «tais-toi. Si on t'autorisait à terminer tes discours, tu n'aurais pas assez de temps pour manger, ni pour dormir; tu le perdrais à parler.»

«Si vous aviez une bonne mémoire», répliqua Sancho, «vous vous souviendriez qu'une des clauses de l'accord que vous avez signé avant de partir stipule que j'ai le droit de dire ce que je veux, à condition que cela ne fasse de tort à personne et que cela ne remette pas en cause votre autorité. Il me semble que, jusqu'à présent, j'ai respecté cette clause.»

«Je ne me souviens pas de cette clause», dit don Quichotte. «Que cela soit vrai ou non, je veux que tu te taises et que tu me suives, car les instruments que nous avons entendus hier soir divertissent de nouveau les vallées. La cérémonie aura certainement lieu dans la matinée, car il fait beaucoup moins chaud que l'après-midi.»

Sancho obéit à son maître. Quand il eut sellé Rossinante et bâté son âne, ils enfourchèrent leurs montures et, en avançant lentement, se dirigèrent vers la tonnelle. La première chose que Sancho vit fut un veau enfilé sur un tronc d'orme. Beaucoup de bûches étaient déjà en train de brûler. Autour du feu, il y avait six marmites qui ne ressemblaient pas aux marmites habituelles: c'étaient six jarres à vin assez grandes. Chacune pouvait contenir un abattoir. Elles avalaient et cachaient des moutons entiers qui, dedans, ne paraissaient pas plus gros que des pigeons. Une infinité de lièvres déjà écorchés et de poules plumées pendaient aux branches des arbres et attendaient d'être enterrés dans les marmites. Dans cet ordre d'idée, beaucoup d'oiseaux et d'autres animaux étaient suspendus à des branches afin que l'air les rafraîchisse. Sancho estima à plus de soixante le nombre d'outres, lesquelles contenaient au moins vingt litres de bon vin chacune, comme on le découvrit plus tard. Il y avait des pyramides de pains blancs qui ressemblaient à des tas de blé sur une aire de battage. Les fromages avaient été posés comme des briques afin de former un mur. Deux chaudrons d'huile, plus grands que ceux utilisés par les teinturiers, servaient à frire

des beignets. Les marmitons les retiraient de l'huile à l'aide de deux grosses pelles afin de les plonger dans un autre chaudron qui était à côté du premier et qui contenait du miel liquide. Il y avait plus de cinquante cuisiniers et cuisinières. Ils étaient propres, occupés et joyeux. Dans le gros ventre du veau, ils avaient mis douze porcelets juteux qui devaient l'humidifier et lui donner du goût. Ils avaient acheté une grande quantité d'épices, lesquelles avaient été mises dans un grand coffre ouvert afin que tout le monde puisse les voir. Il n'y avait pas de mets délicats, mais il y avait assez de nourriture pour nourrir une armée.

Sancho Panza regardait tout avec attention; il était émerveillé par ce qu'il voyait. Les séduisantes marmites lui firent de l'œil; il aurait bien dévoré une bonne partie du contenu de l'une d'elles. Ensuite, il scruta les outres et les beignets qui étaient en train de cuire dans les poêles, si toutefois on peut appeler poêles d'aussi gros chaudrons. Incapable de se maîtriser plus longtemps, il avança vers le cuisinier affairé, lui dit qu'il avait faim et lui demanda poliment s'il pouvait tremper un morceau de pain dans une des marmites. Le cuisinier répondit:

«Frère, grâce au riche Camacho, les gens ne jeûneront pas aujourd'hui. Descendez de votre âne, allez chercher une louche, prenez un ou deux poulets et dégustez-les.»

«Je ne vois aucune louche», répliqua Sancho.

«Attendez un peu», dit le cuisinier. «Je suis un pécheur et vous êtes impuissant.»

Il attrapa une louche, la plongea dans un des récipients en terre cuite, en retira trois poules et deux oies et dit à Sancho:

«Mangez, mon ami; mangez cette entrée. Il y aura plus de nourriture à manger ce soir.»

«Mais où puis-je la mettre?», demanda Sancho.

«Prenez la cuillère et tout le reste», répondit le cuisinier. «Grâce à Camacho et son bonheur nous les remplacerons.»

Pendant ce temps, don Quichotte regardait entrer, par un des côtés de l'enceinte, une douzaine de paysans qui chevauchaient de belles juments qui, en avançant lentement, exhibaient crânement de somptueux harnais rustiques couverts de grelots. Les cavaliers étaient très bien habillés. Alignés, ils n'arrêtaient pas d'aller et venir sur le champ en criant joyeusement:

«Longue vie à Camacho et Quitéria! Tu es aussi riche qu'elle est belle. Quitéria, tu es la plus belle femme du monde.»

«Il est clair que ces gens», se dit tout bas don Quichotte, «n'ont pas vu Dulcinée du Toboso. S'ils la connaissaient, ils trouveraient que Quitéria n'est pas si jolie que cela.»

Un moment après, beaucoup de groupes de différents danseurs, venant de plusieurs côtés, se mirent sous la tonnelle. Parmi eux, il y avait un groupe de danseurs avec des épées, composé de vingt-quatre beaux jeunes hommes portant des vêtements en lin blanc et des mouchoirs multicolores en soie fine brodée sur la tête. Un des cavaliers chevauchant une des juments demanda au jeune homme joyeux qui conduisait le groupe si un des danseurs avait été blessé.

«Aucun jusqu'à présent, grâce à Dieu», répondit le garçon. «Nous allons tous bien.»

Ses compagnons et lui se mirent à exécuter des figures de danse très compliquées. Bien que don Quichotte eût l'habitude d'assister à des spectacles de ce genre, il était hypnotisé par ces élégants mouvements rotatoires. Il pensait que c'était la plus belle danse qu'il avait jamais vue. Il fut également impressionné par un autre groupe qui entra ensuite. Il était composé de très belles jeunes filles qui avaient entre quatorze et dix-huit ans. Elles portaient des robes en drap vert de Cuenca. Certaines avaient des tresses; les autres avaient détaché leurs cheveux. Elles étaient toutes tellement blondes que le soleil en prit ombrage. Leurs chevelures étaient ornées de guirlandes de jasmin, de roses, d'amarantes et de chèvrefeuille. Cette troupe était conduite par un vénérable vieillard et une veilles dame, lesquels, malgré leur âge, étaient souples et alertes. Les jeunes filles dansèrent sur un air interprété par un joueur de biniou de Zamora. Leurs yeux et leurs visages montraient qu'elles étaient honnêtes, et leur pieds légers prouvaient que c'étaient les meilleures danseuses du monde.

La danse suivante était très compliquée: c'était une danse parlante! Elle était dansée par huit nymphes réparties en deux files. L'une de ces files était conduite par le dieu Cupidon, l'autre par la Richesse. Le dieu ailé de l'amour portait une arc et un carquois rempli de flèches. L'autre comédien avait enfilé un élégant costume en soie colorée et brodée au fil d'or. Sur le dos des filles qui suivaient Cupidon, il y avait un morceau de parchemin blanc sur lequel était écrit le nom de la personne en capitales d'imprimerie. Poésie était le nom de la première, Intelligence celui de la seconde, Naissance celui de la troisième, Courage celui de la quatrième. Les assistantes de la Richesses étaient identifiées de la même manière. La première s'appelait Générosité, la deuxième Cadeau, la troisième Trésor, et la quatrième Possession pacifique. Devant la troupe, il y avait un château en bois traîné par quatre sauvages dont les corps étaient recouverts de feuilles de lierre et de chanvre vert. Ils ressemblaient tellement à de vrais sauvages que Sancho faillit avoir peur. Sur la façade du château et sur ses quatre côtés était écrit: Château de la Décence. Quatre très bons musiciens jouaient de la caisse claire et de la flûte.

Cupidon se mit à danser. Après avoir esquisser deux pas, il regarda en l'air, pointa son arc sur une jeune fille qui était entre les créneaux du château et lui dit:

Je suis un dieu qui est puissant
Sur terre, dans les airs,
Sur l'immense mère déchaînée
Et dans les profondeurs terrifiantes
De l'enfer.
Je ne connais pas la peur.
Mes souhaits sont des possibilités,
Bien qu'ils soient difficiles à réaliser,
Et lorsque la tâche est facile,
J'ordonne, je prends, je mets et j'interdis.

Une fois qu'il eut terminé de réciter cette strophe, il lança une flèche au dessus du château et regagna sa place. La Richesse esquissa deux pas de danse. Lorsque les percussionnistes arrêtèrent de jouer, le comédien déclama:

Je suis plus fort que l'Amour.
Bien que l'Amour soit mon guide.
Mon lignage est plus noble, célèbre et puissant
Que ceux des mortels élevés par les cieux.

Mon nom est Richesse.
Peu de gens savent comment m'attraper.
Il est presque impossible d'agir sans mon aide.
Tel que je suis,
Je veux te servir éternellement.

La Richesse se retira et la Poésie s'avança. Comme les autres, le comédien esquissa deux figures de danse, regarda la demoiselle qui était en haut du château et déclama:

Douce poésie, une dame intelligente,
Noble et sérieuse
T'offre son âme enveloppée
Dans mille sonnets
Composés de doux rêves.

Si mon obstination ne te dérange pas,
Je te priverai de la chance
Que les gens t'envient
Afin de la pendre à un
Croissant de lune.

Ensuite la poésie se poussa pour permettre à la Générosité de passer devant la Richesse, atteindre le centre de l'estrade, danser un peu et dire:

L'homme généreux
N'est pas dépensier:
Il ne donne pas tout ton argent.
Quand à l'avare, c'est un trouillard.

Si je veux te rendre riche,
Je dois être plus dépensier.
C'est un vice, mais un vice honorable,
Car lorsqu'un homme donne de l'argent à quelqu'un,
Il montre qu'il est amoureux.

Tous les comédiens firent la même chose: ils allèrent sur la scène, partirent, dansèrent un peu et récitèrent des vers qui étaient soit élégants soit ridicules. Bien que don Quichotte eût une bonne mémoire, il ne se souvint que des couplets qui viennent d'être cités. Ensuite, les danseurs dansèrent ensemble en allant en avant et

en arrière avec grâce et facilité. Quand Cupidon passa devant le château, il décocha ses flèches. La Richesse lui lança des boulettes dorées.

Finalement, après avoir dansé pendant un certain temps, la Richesse saisit un gros porte-monnaie en peau de chat et plein à craquer de ce qui semblait être des pièces afin de le lancer contre le château avec une telle force que les murs tombèrent, laissant la jeune fille sans protection. La Richesse et ses complices avancèrent. Elle mit une grosse chaîne en or autour du cou de la demoiselle, comme si elle eût voulu montrer aux spectateurs qu'elle l'avait capturée. Quand Cupidon et ses suivantes virent cela, ils firent semblant de la délivrer en dansant sur la musique jouée par les tambourineurs. Les sauvages vinrent séparer les deux groupes et, avec dextérité, remontèrent le château. La demoiselle y entra de nouveau, puis le spectacle finit. Les spectateurs étaient ravis. Don Quichotte demanda à l'une des nymphes qui avait écrit les poèmes et mis en scène le spectacle. Elle répondit que c'était un religieux qui vivait dans le village et qui était un très bon poète.

«Je suppose», dit le chevalier, «que cet étudiant ou religieux préfère Camacho à Basile et qu'il est plus influencé par la poésie satirique que par les prières, car, dans cette danse, il a bien mis en relief les qualités de l'un et la richesse de l'autre.»

Sancho Panza, qui l'écoutait parler, dit aussitôt:

«Comme l'homme le plus puissant sera le vainqueur, je soutiendrai Camacho.»

«Je suis sûr que tu le feras», dit don Quichotte, «car tu es un de ces roturiers qui crient: 'Vive le conquérant!'»

«Je ne sais pas quel genre de roturier je suis», répondit Sancho. «Tout ce que je sais, c'est que je ne trouverai pas dans les marmites de Basile les victuailles que j'ai trouvées dans celles de Camacho.»

Il montra à son maître la petite marmite pleine de morceaux de poulet et d'oie, prit une cuisse de poulet, se mit à la manger goulûment et dit:

«Qui se soucie des réalisations de Basile? Ce qui est important, c'est l'argent que vous possédez: quand vous êtes riche, les gens vous respectent. D'après ma grand-mère, il y a deux types de personnes dans le monde: les riches et les pauvres. Elle, elle respectait les riches. Monsieur, de nos jours les gens respectent les riches et ignorent les gens cultivés: un idiot couvert de joyaux est mieux considéré qu'un érudit portant un livre. Aussi, je le répète, je soutiendrai ce Camacho dont les marmites contiennent des myriades d'oies, de poules, de lièvres et de lapins. Je suis sûr que si je trempais ma cuillère dans celles de Basile, je n'y trouverais que de la sauce!»

«As-tu fini ton discours, Sancho?», demanda don Quichotte.

«Je le suppose, car je vois bien que vous en avez déjà marre. Si je n'avais pas découvert ces marmites, je n'aurais pas parlé pendant trois jours.»

«Avant que je ne meure, j'aimerais te voir te taire.»

«À la vitesse à laquelle nous allons, je mâcherai de la terre avant que vous ne mouriez. Je serai tellement muet que ne je parlerai pas jusqu'à la fin du monde, ou du moins jusqu'au jugement dernier.»

«Sancho, si cela devait arriver, ton silence ne te mettrait pas dans l'état dans lequel tout ce que tu as dit t'a mis. De plus, normalement, je devrais mourir avant toi. Aussi, je ne te verrai pas te taire, même lorsque tu seras saoul ou que tu dormiras, ce qui est tout ce que je peux espérer.»

«En vérité, monsieur, vous ne devriez pas faire confiance à la fille squelettique qui mange de l'agneau et du mouton, je veux dire la mort. J'ai entendu le curé dire qu'elle fréquente aussi bien les hautes tours des rois que les humbles cabanes des pauvres. Cette dame est autoritaire; elle n'est ni sensible ni snob. Elle aime manger différentes choses: dans son cabas, elle met des gens de tous âges, sortes, et conditions. Ce n'est pas un moissonneur paresseux qui fait la sieste; elle n'arrête pas de travailler et de couper l'herbe, qu'elle soit sèche ou verte. Il semble qu'elle ne mâche pas la nourriture, mais avale tout ce qui se trouve devant elle, car elle est aussi affamée qu'une ogresse. Bien qu'elle n'ait pas de ventre, elle n'arrête pas de boire les vies comme on boit un pichet d'eau fraîche.»

«Arrête de parler, Sancho, calme-toi et ne tombe pas. Ce que tu as dit à propos de la mort, de cette manière très rustique, aurait pu être dit par un bon prédicateur. Si tu avais une bonne nature, tu serais sage et intelligent et pourrais prendre un lutrin portable afin de voyager dans le monde entier et prononcer des sermons.»

«Celui qui vit bien prononce de beaux sermons, C'est tout ce que je sais en théologie.»

«Et tout ce que tu as besoin de savoir. Cependant, il y a une chose que je ne comprends pas: tu sais que la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse, mais tu as plus peur d'un lézard que de Dieu.»

«Monsieur, vous devriez juger vos propres actions au lieu de juger le courage ou la poltronnerie des gens. Je crains autant Dieu que n'importe qui ici. Laissez-moi manger cette nourriture, car tout le reste n'est qu'un vain bavardage dont nous devrons rendre compte dans l'autre vie.»

En disant cela, il attaqua de nouveau sa petite marmite avec un appétit qui aurait pu ouvrir celui de don Quichotte, lequel aurait certainement participé à cette bataille si un événement qui sera raconté plus tard ne l'en avait pas empêché.

CHAPITRE XXI.

Suite du mariage de Camacho, ainsi que
d'autres événements passionnants.

Pendant que don Quichotte discutait avec Sancho, comme on l'a vu au chapitre précédent, on entendit les cavaliers crier et faire beaucoup de bruit. Ils galopaient et criaient afin de souhaiter la bienvenue aux fiancés. Ils étaient accompagnés par beaucoup de musiciens et de danseurs, le curé, leurs parents et les gens riches qui vivaient dans les villages des environs et qui portaient de beaux vêtements. Dès que Sancho vit la fiancée, il s'écria:

«Mon Dieu, elle n'est pas habillée comme une fille de la campagne, mais comme une dame élégante de la cour! Je vois qu'elle porte une broche en corail. Le tissu vert de sa robe est un velours coûteux de Cuenca. Son jupon est en lin blanc; je me demande si ce n'est pas du satin! Ses mains sont ornées de bijoux en jais. Je parie que les pierres sont enchâssées dans des anneaux en or massif et entourées par des perles aussi blanches que du lait caillé et qui doivent valoir une fortune! Quant à ses cheveux – je suppose que ce n'est pas une perruque – je n'en ai jamais vus d'aussi longs, ni d'aussi blonds. Elle est belle et intelligente. Elle me fait penser à un palmier chargé de

grappes de dattes, car les joyaux qui pendent à ses cheveux et à son cou ressemblent à cela. C'est une adulte prête à franchir le Rubicon.»

Les compliments rustiques de Sancho firent rire Don Quichotte. Néanmoins, il lui semblait qu'il n'avait jamais vu une fille aussi jolie, si on ne tient pas compte de Dulcinée du Toboso. La belle Quitéria était un peu pâlichonne, peut-être parce qu'elle avait passé la nuit à préparer le mariage, comme le font toujours les futures mariées. Les invités se dirigèrent vers une estrade ornée de tapis et de branchages, située au bout du pré, où le mariage serait célébré et où les invités pourraient se tenir pour regarder les danses et les spectacles. Lorsqu'ils atteignirent cet endroit, ils entendirent derrière eux quelqu'un crier:

«Attendez un peu, vous qui êtes aussi irréfléchis que pressés!»

Tous les invités tournèrent la tête et virent que l'homme qui criait portait une robe de moine noire avec des franges cramoisies. Sur sa tête, il y avait une couronne de feuilles de cyprès vert foncé. Il tenait un long bâton. Quand il se rapprocha, tout le monde le reconnu: c'était le beau Basile. Ils étaient perplexes parce qu'ils ne savaient pas ce qui allait se passer. Ils craignaient que quelque catastrophe ne résulte de sa présence au mariage. Il était fatigué et essoufflé lorsqu'il arriva. Il planta son bâton, qui avait une pointe en acier, devant les fiancés. Il regarda la jeune femme et pâlit. D'une voix rauque et tremblante, il dit:

«Tu sais, ô ingrate Quitéria, que la sainte loi à laquelle nous obéissons t'interdit de te marier tant que je vivrai. Tu sais aussi que je te traiterai avec les égards dus à ton rang parce que j'espère que j'aurai de la chance grâce au temps et à moi-même. Cependant, tu ignores les sentiments que j'éprouve pour toi et tu veux te marier avec un homme dont la fortune lui permet d'avoir de la chance et d'être très heureux. Afin qu'il continue à être heureux, bien que, malgré l'agrément du ciel, je pense qu'il ne le mérite pas, je retirerai l'obstacle qui l'empêche d'atteindre ce but et partirai… Vive le riche Camacho! Qu'il passe de longues et heureuses années avec l'ingrate Quitéria! Quant au pauvre Basile, laissez-le mourir, car la pauvreté a coupé les ailes de son bonheur et l'a conduit jusque dans la tombe!»

Il empoigna le bâton qu'il avait fiché en terre, mais une partie resta dans le sol. C'était, en fait, une sorte de fourreau qui contenait un assez long poignard. En s'aidant de ce que l'on pourrait appeler la poignée toujours plantée dans la terre, il se jeta calmement et sans hésiter sur le poignard. Le bout ensanglanté et une partie de la lame en acier sortirent de son dos. Il tomba par terre. Il était couvert de sang. Son arme avait transpercé son corps.

Ses amis se précipitèrent sur lui afin de l'aider et de montrer qu'ils compatissaient à la douleur de ce malheureux garçon. Don Quichotte descendit de cheval, prit le jeune homme dans ses bras et vit qu'il n'était pas encore mort. Les invités voulaient retirer le poignard de sa poitrine, mais le curé leur conseilla de ne rien faire jusqu'à ce qu'il l'eût confessé, car s'ils retiraient la lame, il mourrait immédiatement. À cet instant, Basile revint à lui. Il murmura tristement:

«Ô cruelle Quitéria, si en ce terrible instant tu acceptais de te marier avec moi, on me pardonnerait ma témérité puisqu'elle m'aurait permis de devenir ton mari.»

Lorsqu'il entendit cela, le curé dit à Basile qu'il devait s'occuper du salut de son âme plutôt que de s'attarder sur les plaisirs charnels. Par conséquent, il devait demander à Dieu de lui pardonner ses péchés et cet acte insensé. Basile répondit qu'il

ne se confesserait pas si Quitéria n'acceptait pas de se marier avec lui. Seule cette bonne nouvelle le pousserait à se confesser. Don Quichotte déclara que la requête du blessé était juste et raisonnable et qu'il était facile d'y accéder. Monsieur Camacho serait aussi content d'épouser la courageuse veuve de Basile que si c'était le père de la jeune femme qui l'avait autorisé à se marier directement avec elle.

«Vous n'aurez qu'à dire 'oui'», ajouta-t-il. «Elle ne ruinera pas sa réputation parce que l'autel où sera célébré ce mariage sera une tombe.»

Camacho les écoutait. Il était bouleversé. Il ne savait pas comment réagir, mais les amis de Basile furent tellement persuasifs qu'il autorisa Quitéria à se marier avec son rival, car il ne voulait pas que l'âme de cet homme aille en enfer à cause de son acte désespéré. Il était tellement ému qu'il dit à Quitéria qu'il acceptait d'ajourner la réalisation de son souhait. Ensuite, ils se mirent autour de Quitéria. Avec des supplications, des lamentations et des arguments pertinents, ils essayèrent de la persuader de se marier avec le pauvre Basile. Elle était aussi dure que du marbre et aussi immobile qu'une statue, ce qui montrait qu'elle me voulait ou ne pouvait pas leur répondre. Elles serait restée silencieuse si le prêtre ne lui avait pas dit de se dépêcher, car Basile était sur le point de mourir: elle n'avait pas le temps d'hésiter.

Aussi, sans dire un mot, la belle, inquiète, triste et contrite Quitéria s'approcha de Basile. Ses yeux étaient déjà révulsés. Il pouvait à peine respirer, mais il murmura son nom, ce qui donnait à croire qu'il mourrait comme un païen et non comme un chrétien. Quitéria se mit à genoux. En faisant des signes, elle lui fit comprendre qu'elle voulait lui prendre la main. Basile ouvrit les yeux, la regarda et dit:

«Ô Quitéria, tu as décidé de me pendre en pitié, mais ta pitié est un poignard qui me tuera. Je suis trop faible pour me réjouir de ton mariage ou endormir le chagrin qui couvre rapidement mes yeux avec l'ombre terrible de la mort. Ô ma fatale étoile! Je te supplie de ne plus me tromper et de ne pas de sentir obligée de faire une chose que tu ne veux pas faire. Je veux que tu dises que tu tiens à te marier avec moi. Dans une telle situation, tu ne dois pas me tromper, car j'ai toujours été honnête avec toi.»

Quand il parlait, il n'arrêtait pas de s'évanouir. Chaque fois qu'il s'évanouissait, les spectateurs croyaient qu'il était en train de mourir. La penaude mais honnête Quitéria lui prit la main et lui dit:

«Rien ne peut me forcer à faire ce que je ne veux pas faire. Aussi, j'ai décidé de me marier avec toi, à condition que tu le veuilles. J'espère que ce n'est pas ton acte insensé qui te pousse à le faire.»

«Rien ne me pousse à le faire», répondit Basile. «C'est la raison dont dieu m'a gratifié qui me fait réaliser que je veux devenir ton mari.»

«Quant à moi», dit Quitéria, «je veux devenir ta femme, que tu vives longtemps ou qu'ils t'arrachent à moi maintenant pour te mener à ta dernière demeure.»

«Ce jeune homme», fit remarquer Sancho Panza à cet instant, «parle beaucoup, bien qu'il soit sévèrement blessé. Ils devraient le forcer à arrêter de lui faire des compliments afin de s'occuper de son âme, laquelle est bien bavarde.»

Tandis que Basile et Quitéria continuaient de se tenir la main, le curé, ému jusqu'aux larmes, les bénit et pria Dieu d'avoir de la commisération pour le jeune marié. Ensuite, Basile se leva d'un bond et retira facilement le poignard de son corps, lequel servait de fourreau. Les invités était médusés. Certains d'entre eux, les plus imbéciles et les moins perspicaces, se mirent à crier:

«Miracle! Miracle!»

«Ce n'est pas un miracle», répliqua Basile, «mais une ruse.»

Déconcerté, le curé se précipita sur lui, toucha la blessure et comprit que la lame n'était pas passée à travers les côtes et la chair de Basile, mais qu'elle avait traversé un tube de fer qu'il avait placé là et qui était rempli de sang contenant une substance qui l'empêchait de coaguler, comme on le découvrit plus tard.

Le curé, Camacho et tous les autres réalisèrent qu'ils avaient été dupés et qu'on s'était moqué d'eux. La jeune mariée n'avait pas l'air d'être choquée. Quand certains d'entre eux dirent que le mariage était invalide parce qu'il avait été obtenu par tromperie, elle affirma qu'il était parfaitement valide, ce qui les convainquit qu'elle et lui avaient ourdi cette intrigue. Camacho et ses partisans étaient tellement fâchés qu'ils décidèrent de se venger sur Basile. Ils dégainèrent leurs épées et se jetèrent sur lui, mais presque autant d'épées furent dégainées afin de le protéger. Don Quichotte, à cheval, prit la direction des opérations. Il saisit son écu et pointa sa lance sur eux: il était prêt à s'interposer entre les deux bandes rivales. Sancho, qui ne se souciait pas de ce genre d'événements, se dirigea vers les marmites remplies des succulents volatiles déjà décrits, car cet endroit était saint et devait être vénéré. Don Quichotte cria:

«Ne bougez pas, messieurs! Il est ridicule de venger une injustice commise par l'amour. L'amour et la guerre sont une seule et même chose. Puisqu'en temps de guerre on a le droit de se servir de stratagèmes pour vaincre l'ennemi, dans les histoires d'amour on a le droit de jouer des tours aux gens afin d'atteindre le but désiré, pourvu qu'ils ne ternissent pas la réputation de la dame qui est aimée. Quitéria et Basile étaient un couple parce que le ciel l'avait décidé. Camacho est riche: il trouvera une petite amie facilement. Dans le troupeau de Basile, il n'y a qu'une seule brebis: elle! Aucun homme, si puissant qu'il soit, ne va la lui voler. Personne ne peut séparer les gens que Dieu a réunis. Si quelqu'un s'avisait de le faire, il devrait d'abord passer devant la pointe de cette lance.»

Il brandit son arme avec tant de force et d'adresse qu'il fit peur à ceux qui ne le connaissaient pas. Camacho était tellement embarrassé qu'il décida d'oublier Quitéria sur-le-champ. Aussi, il suivit le conseil du curé, qui était un homme intelligent et bienveillant. Camacho et ses partisans se calmèrent: ils remirent leurs épées dans leurs fourreaux, car ils pensaient que l'inconsistante Quitéria était plus coupable que le fourbe Basile. L'ex-fiancé pensait que puisqu'elle aimait son rival avant le mariage, elle continuerait à l'aimer après. Aussi, il remercia Dieu de l'avoir empêché de se marier avec elle.

Basile et ses partisans se calmèrent parce qu'ils virent que Camacho et ses partisans étaient calmes et moins déçus. Camacho voulait leur montrer que la duperie ne l'avait pas fâcher. Aussi, il n'annula pas la réception, mais ni les jeunes mariés ni leurs partisans n'y assistèrent. Ils se dirigèrent vers le village de Basile. Lorsque les pauvres sont vertueux et intelligents, certaines personnes les suivent, les honorent et les protègent, tandis que les riches sont entourés par des flatteurs. Ils demandèrent à don Quichotte de les accompagner au village parce qu'ils le considéraient comme un chevalier courageux et fort. Seul Sancho était un peu déçu, car il ne pouvait pas assister à la réception, ni prendre part au festin, lequel durerait jusqu'à la nuit. Il enfourcha son âne et suivit à contrecœur son maître et les partisans de Basile. Il abandonna les marmites d'Égypte, bien qu'il n'arrêtât pas d'y penser. Il avait mangé

presque tout le contenu de sa petite marmite, laquelle était un pâle reflet de la nourriture délicieuse et abondante qu'il abandonnait. Il était triste et pensif, mais il n'avait pas faim. Il talonna son âne, qui suivit les traces de Rossinante.

CHAPITRE XXII.

La grande aventure de la grotte de Montesinos, au centre de la Manche,
que le valeureux don Quichotte de la Manche termina triomphalement.

Les jeunes mariés traitèrent bien don Quichotte parce que son attitude avait démontré qu'il voulait les protéger. Ils déduisirent de sa bravoure qu'il était intelligent. Ils croyaient qu'il était une sorte de Cid victorieux, un éloquent Cicéron. Le brave Sancho s'amusa pendant trois jours à leurs dépens. Durant ce temps, on apprit que Basile avait organisé son faux suicide et que la belle Quitéria n'était pas au courant. Il avait prévu ce qui allait se passer. Cependant, il admit qu'il avait fait part d'une partie de son projet à quelques-uns de ses amis afin qu'ils l'aident à mener à bien sa supercherie.

«Lorsque le but est légitime», fit remarquer don Quichotte, «on ne peut ni ne doit parler de supercherie.

Le mariage des amoureux est une excellente issue. Néanmoins, l'amour n'a pas de plus grands ennemis que la pauvreté et les besoins de base, car le fondement de l'amour est le bonheur. Quand l'amoureux possède l'objet aimé, la pauvreté et les besoins de base deviennent ses ennemis jurés. Tout cela fut dit afin d'inciter Basile à abandonner les occupations susmentionnées. Elles l'ont rendu célèbre, mais pas riche. Il devait gagner de l'argent en suivant les méthodes intelligentes et légitimes que les hommes persévérants et avisés suivent toujours.

L'homme pauvre qui est honorable – si une telle chose est possible – possède une gemme inestimable lorsqu'il a une très jolie femme. Quant elle le quitte, la réputation du mari s'enfuit, et les gens la ruine. Une femme vertueuse et belle dont le mari est pauvre mérite de porter une couronne de laurier qui symbolise la victoire. La beauté charme ceux qui la regarde. Les aigles royaux et les faucons plongent sur elle comme si c'était un appétissant appât. Cependant, quand l'amour est accompagné de la pauvreté et des besoins de base, il est attaqué par les corbeaux, les milans et d'autres oiseaux de proie. Celle qui résiste à de tels assauts mérite de s'appeler 'la couronne de son mari.' Permettez-moi de vous rappeler, intelligent Basile», ajouta don Quichotte, «qu'un certain sage dit un jour qu'il n'y avait qu'une femme bien dans le monde. Aussi, chaque homme devait croire que cette femme était la sienne afin de vivre heureux. Moi, je ne suis pas marié, et, jusqu'à maintenant, je n'ai pas songé à me marier; pourtant, je peux dire à n'importe quel homme comment il faut faire pour trouver une épouse convenable. Tout d'abord, il doit prendre en considération sa réputation, plutôt que sa fortune, car une femme estimable n'acquiert pas une bonne réputation parce qu'elle est estimable, mais parce qu'elle semble l'être. Les femmes qui se conduisent mal en public sont moins estimées que celles qui se tiennent bien et cachent leurs turpitudes. Si vous amenez chez vous une femme estimable, il est facile de la garder dans cet état et même d'accroître sa vertu, mais si vous amenez une

méchante femme, vous aurez du mal à améliorer sa nature, car il est difficile de passer d'un extrême à l'autre. Ce n'est pas impossible, mais c'est difficile.»

Sancho avait entendu tout cela; il se dit:

«Quand je donne mon avis, mon maître me dit que je devrais prendre un lutrin portable afin de voyager dans le monde entier et prononcer des sermons. Cependant, lorsqu'il se met à entasser les proverbes et à donner des conseils, il pourrait non seulement tenir un lutrin dans ses mains, mais encore en suspendre deux à chaque doigt, et aller de place en place prêcher des sermons. Tout le monde sait qu'il est chevalier errant parce qu'il connaît bien ce milieu. Je croyais qu'il ne connaissait que cela, mais, en fait, il est omniscient.»

Le chevalier l'entendit murmurer. Il demanda:

«Que dis-tu, Sancho?»

«Rien d'important», répondit Sancho. «Je dis que j'aurais bien aimé entendre ce que vous venez de dire avant de me marier. Si cela était arrivé, je me serais vraisemblablement écrié: 'Heureux est le bœuf qui est libre!'»

«Ta Thérèse est-elle aussi méchante que cela?»

«Elle n'est pas si méchante que cela, mais elle n'est pas gentille, tout du moins pas aussi gentille que je le voudrais.»

«Tu ne devrais pas dire du mal de ta femme, car elle est la mère de tes enfants.»

«Je la traite comme elle me traite. Elle dit aussi du mal de moi quand elle en a envie, spécialement quand elle est jalouse. Quand elle le fait, même Satan ne la supporte pas.»

Ils restèrent trois jours chez les jeunes mariés et furent très bien traités. Don Quichotte se décida enfin à demander à l'adroit étudiant d'aller chercher un guide qui le conduirait à la grotte de Montesinos, car il voulait la visiter pour voir si ce que racontaient les habitants était vrai. L'étudiant répondit qu'il lui présenterait un de ses cousins germains, un étudiant célèbre qui aimait lire des livres de chevalerie. Il le mènerait à l'entrée de cette grotte et lui montrerait les lagunes de Ruidera, qui sont connus dans toute la Manche et même dans toute l'Espagne. Il dit au chevalier que le jeune homme le distrairait, car il était tellement érudit qu'il pouvait écrire des livres que l'on éditerait et que l'on dédierait à des princes. Finalement, le cousin arriva en chevauchant une ânesse gestante dont le bât était recouvert d'un petit tapis bariolé. Sancho sella Rossinante, bâta son âne et remplit ses sacoches de provisions. Ils se recommandèrent à Dieu, prirent congé de tout le monde et partirent pour la fameuse grotte de Montesinos.

Durant le voyage, don Quichotte demanda au cousin de l'étudiant quelles étaient ses occupations. Le jeune homme dit qu'il était une sorte d'humaniste qui publiait des livres qui étaient utiles et divertissants. L'un d'eux était intitulé *Le livre des livrées*; dedans il y avait la description de sept cent trois livrées avec leurs couleurs, noms et devises. Par conséquent, quand les chevaliers qui vivaient à la cour assistaient à une fête, ils pouvaient choisir celles qu'ils préféraient. Ils n'avaient pas besoin de demander de l'aide, ni de se casser la tête.

«En fait», dit-il, «je fournis aux hommes jaloux, ridiculisés, dédaignés et absents des vêtements qui leur vont bien. J'ai écrit un autre livre que j'intitulerai très certainement *Les Métamorphoses ou l'Ovide espagnol*. Il est très original et amusant car, en imitant le style d'Ovide, je décris la Giralda de Séville, l'Ange de la Madeleine, les

égouts de Cordoue, les taureaux de Guisando, la Sierra Morena et les fontaines de Madrid: Legitanos, Lavapiés, El Piojo, Caño Dorado et La Priora. Je décris les allégories, les métaphores et les formes de façon à amuser, surprendre et instruire les lecteurs. J'ai écrit un autre livre que j'appelle *Supplément à Virgile Polydore*. Il traite de l'invention des choses. J'ai dû beaucoup travailler et trouver beaucoup d'informations car j'ai dû vérifier les éléments importants que Polydore n'a pas mentionnés et écrire le livre dans un style plaisant. Il a oublié de nous dire, par exemple, qui fut le premier homme au monde à attraper un rhume et qui fut le premier à s'oindre d'huile afin de traiter la syphilis. Les informations que j'ai fournies sont exactes: j'ai cité plus de vingt-cinq auteurs. Vous voyez que j'ai bien travaillé et que mon livre est utile à tout le monde.»

Sancho avait bien écouté le récit du cousin; il lui dit:

«J'espère que Dieu vous aidera à publier vos livres. Puisque vous êtes un savant, pourriez vous me dire qui fut le premier homme qui se gratta la tête? À mon avis, ce fut notre ancêtre Adam.»

«Ce fut lui, en effet», répondit le cousin, «car il avait une tête avec des cheveux dessus. De plus, il fut le premier homme. Par conséquent, il avait l'habitude de se gratter la tête.»

«C'est ce que je crois aussi», répliqua Sancho. «Mais qui fut le premier acrobate du monde?»

«En vérité, frère», répondit le cousin, «je ne peux pas vous répondre tout de suite car je dois recueillir des informations. Je me renseignerai sur ce point dès que je serai là où je garde mes livres. Je répondrai à votre question quand nous nous reverrons, car nous nous reverrons.»

«Il est inutile de le faire», répliqua Sancho, «car je viens de trouver la réponse à ma question. Je suis en mesure de vous dire que le premier acrobate du monde fut Lucifer, quand on le chassa du ciel et qu'il atterrit en enfer.»

«Vous avez raison, mon ami», dit le cousin.

«Sancho», interjeta don Quichotte, «cette question et cette réponse ne sont pas de toi; tu les a entendues quelque part.»

«Taisez-vous, monsieur», répondit Sancho. «Honnêtement, si je posais des questions et y répondais, je le ferais jusqu'à demain matin. Je n'ai besoin de l'aide de personne pour poser des questions stupides et donner des réponses bêtes.»

«Tu as déjà trop parlé», déclara don Quichotte, «car certaines personnes s'efforcent de trouver et vérifier les informations qui, après avoir été vérifiées, ne leur font ni comprendre les problèmes ni s'en souvenir.»

Ils passèrent toute la journée à converser de cette manière. Quand le jour tomba, ils s'arrêtèrent dans un petit village qui, d'après le cousin, n'était pas à plus de deux lieues de la grotte de Montesinos. Puisque don Quichotte avait décidé de la visiter, il devait trouver des cordes afin de pouvoir descendre dans ce gouffre. Le chevalier dit que même s'il était aussi profond que l'enfer, il voulait voir le fond. Aussi, ils achetèrent presque cent brasses de corde. Le lendemain, vers deux heures, ils arrivèrent à la grotte. La bouche est large et spacieuse, mais elle est obstruée par des lyciets de Barbarie, des figuiers sauvages, des ronces et des broussailles. Quand ils la virent, ils mirent pied à terre. Sancho et le cousin attachèrent le chevalier avec les cordes. Pendant qu'ils lui entouraient la taille en tirant fort sur la corde, Sancho dit:

«Vous devez faire attention, monsieur, car vous pouvez être enterré vivant ou rester pendu comme une bouteille de vin qu'on met à rafraîchir dans un puits. Vous ne devriez pas y aller, car ça doit être pire qu'un cachot.»

«Tais-toi», répondit don Quichotte, «et continue à attacher la corde autour de mes reins. Cette aventure m'est réservée.»

Le guide dit au chevalier:

«Messire Quichotte, regardez bien partout dans cette grotte; vous trouverez peut-être des choses que je pourrai mettre dans mon livre intitulé *Les métamorphoses.*»

«Laissez tomber le tambourin», ajouta Sancho Panza, «car vous ne savez pas en jouer.»

Il avait fini d'harnacher don Quichotte. La corde était sur son pourpoint et non sur son armure.

«Nous aurions dû apporter une clochette», dit le chevalier. «Si nous l'avions fait, nous l'aurions attachée à la corde qui enserre ma taille. Le son vous aurait permis de voir si je continuais à descendre et si j'étais toujours en vie. Mais c'est trop tard. À la grâce de Dieu !»

Il s'agenouilla et pria à voix basse pour demander à Dieu de l'aider et de le favoriser lors de cette aventure qui semblait être nouvelle et dangereuse. Ensuite il s'écria:

«Ô gracieuse et exceptionnelle Dulcinée du Toboso, vous êtes ma raison d'être! Si les prières et les supplications de votre dévoué chevalier servant arrivent jusqu'à vos oreilles, je vous supplierai de les écouter. Je veux juste que vous m'aidiez et me protégiez. Je vais plonger dans cet abîme parce que je veux que les gens sachent que, grâce à votre aide, je peux vaincre n'importe qui.»

Il s'approcha de l'ouverture et remarqua que s'il voulait descendre, il devait d'abord se frayer un passage avec ses bras et son épée. Aussi, il l'empoigna et se mit à couper les ronces à l'entrée de la grotte. Le bruit fit s'enfuir une multitude de corbeaux et de corneilles. Cette nuée d'oiseaux affolés renversa le chevalier. S'il avait été augure, il aurait pensé que c'était un mauvais présage. Par conséquent, il ne serait pas entré dans cet endroit. Finalement, il se releva. Voyant qu'il ne sortait plus ni corbeaux ni d'oiseaux nocturnes comme les chauves-souris, lesquelles s'étaient mêlées aux corbeaux, il donna le bout de la corde au cousin et à Sancho et les laissa le descendre dans les profondeurs de cet abîme infernal. Au moment où il disparut, l'écuyer lui donna sa bénédiction, fit mille signes de croix et dit:

«Que Dieu, la Roche de France et la Trinité de Gaète vous guident, ô grand manitou de la chevalerie errante! Allez-y, globe-trotteur, cœur d'acier, bras d'airain! Que Dieu vous guide et vous ramène sain et sauf, et surtout libre, pour que vous puissiez profiter de la vie que vous quittez afin de plonger dans l'obscurité que vous recherchez!»

Pendant ce temps, le cousin récita presque les mêmes incantations. Don Quichotte les appela pour qu'ils le fasse descendre dans la grotte, ce qu'il firent en laissant filer la corde lentement. Quand ils n'entendirent plus la voix qui sortait de la caverne comme par un tuyau, ils remarquèrent qu'ils avaient déroulé toute la corde. Ils voulurent alors le remonter. Cependant, ils décidèrent d'attendre pendant une demi-heure. Au bout de ce temps, ils tirèrent sur la corde sans effort, ce qui leur fit croire

que don Quichotte était toujours au fond de l'abîme. Aussi, Sancho éclata en sanglots. Il tira de toutes ses forces sur la corde pour découvrir la vérité. Quand il resta environ quatre-vingts brasses de corde, ils sentirent une résistance, ce qui les combla d'aise. Finalement, quand il resta dix brasses de corde, ils aperçurent distinctement don Quichotte. Sancho cria alors:

«Soyez le bienvenu, monsieur. Nous sommes heureux de vous revoir. Nous croyions que vous vous étiez enraciné au fond de ce trou.»

Don Quichotte ne pipa mot. Lorsque enfin ils saisirent ses mains, ils virent qu'il avait les yeux fermés et que, apparemment, il dormait. Ils l'étendirent par terre et le détachèrent, mais cela ne le réveilla même pas. Ils le tournèrent, le retournèrent et le secouèrent; au bout d'un certain temps, il finit par se réveiller; il s'étira comme s'il avait dormi pendant un siècle. Déconcerté, il regarda autour de lui et dit:

«Je rêvais de choses merveilleuses et vous m'avez réveillé. Que Dieu vous pardonne! Maintenant je sais que tous les plaisirs sont des ombres, des illusions, des fleurs des champs fanées. Ô malheureux Montesinos! Ô pauvre Durandart couvert de blessures! Ô infortunée Bélerme! Ô larmoyant Guadiana! Ô saintes filles de Ruidéra; vous montrez dans vos eaux les larmes que vos jolis yeux ont versées!»

Le cousin et Sancho écoutaient avec attention les mots prononcés par don Quichotte. Il était tellement triste qu'ils semblaient venir de ses entrailles endolories. Ils le prièrent de leur expliquer ce qu'il voulait dire et de leur raconter ce qu'il avait vu dans cet enfer.

«Vous l'appelez enfer!», s'écria don Quichotte. «Ne l'appelez pas ainsi, car il ne le mérite pas, comme vous allez voir.»

Il leur demanda de lui donner quelque chose à manger parce qu'il avait vraiment faim. Aussi, ils étendirent sur l'herbe verte le tapis en toile de jute qui appartenait au cousin et disposèrent dessus la nourriture contenue dans les sacoches. Les trois amis s'assirent et se mirent à manger des plats salés et sucrés. Quand le tapis fut enlevé, don Quichotte dit:

«Ne vous levez pas; écoutez-moi attentivement.»

CHAPITRE XXIII.

Les choses incroyables que l'incomparable don Quichotte dit avoir vues dans la profonde grotte de Montesinos, lesquelles doivent être considérées comme fausses parce qu'elles sont improbables et extrêmes.

Il était environ quatre heures de l'après-midi quand la lumière blafarde et les rayons frais du soleil, lequel se cachait derrière des nuages, permirent à don Quichotte de dire à ses deux illustres auditeurs, sans avoir chaud ni se fatiguer, ce qu'il avait vu dans la grotte de Montesinos. Il commença de la manière suivante:

«À une profondeur qui correspond à environ douze ou quatorze hommes, sur le côté droit de ce cachot, il y a une anfractuosité qui peut contenir un grand chariot avec ses mules. Il y a un peu de lumière parce qu'elle pénètre grâce à de longues diaclases reliées à la surface de la terre. J'aperçus cette cavité lorsque j'étais fatigué et fâché, car je me balançais au bout d'une corde et descendais dans un endroit obscure sans savoir où j'allais. Aussi, je décidai de me mettre dans cette cavité afin de me reposer un peu.

Je vous appelai pour vous dire de ne plus me donner du mou jusqu'à ce que je vous demande de le faire; je suppose que vous ne m'entendîtes pas. Je ramassai la corde que vous aviez laissé filer; j' en fis une pile ronde et je m'assis dessus. Je réfléchis à ce que je devais faire pour atteindre le fond sans aucune aide. J'étais perplexe et absorbé dans mes pensées. Soudain, je m'endormis, et au moment où je m'y attendais le moins, je me réveillai et me retrouvai au milieu de la plus belle prairie que la nature puisse créer ou que l'imagination la plus fertile puisse imaginer. J'ouvris les yeux, je les frottai et vis que je ne dormais pas. Néanmoins, je touchai ma tête et mon torse pour vérifier si j'étais moi-même ou un fantôme sans corps ou handicapé. Le toucher, les autres sens et mes réflexions me firent comprendre que j'étais la personne que je suis aujourd'hui. Ensuite, j'aperçus un époustouflant palais royal ou une forteresse. Ses murs et remparts semblaient être en cristal de roche. Les portes s'ouvrirent. Un vénérable vieillard sortit et s'avança vers moi. Il portait un long manteau violet en feutre de laine, avec une capuche, qui traînait par terre. Autour de son cou et sur ses épaules, il y avait une écharpe de professeur en satin vert. Il portait une toque milanaise en velours noir. Sa barbe était blanche et descendait jusqu'au bas de son ventre. Il ne portait pas d'armes. Il tenait un chapelet à la main. Les grains étaient plus gros que des noix de taille moyenne; toutes les dix perles, il y en avait une qui était aussi grosse qu'un œuf d'autruche ordinaire. Sa posture, sa démarche et son air solennel me surprirent. Il s'approcha de moi. La première chose qu'il fit fut de m'enlacer vigoureusement. Ensuite il me dit: 'Ô don Quichotte, vaillant chevalier de la Manche, les personnes ensorcelées qui vivent dans ces solitudes vous attendent depuis longtemps! Nous aimerions bien que vous disiez au monde entier ce qui est caché dans les profondeurs de cet abîme dans lequel vous êtes descendu, qui s'appelle la grotte de Montesinos. Cet exploit devait être accompli par votre cœur invincible et votre admirable courage. Suivez-moi, Votre Excellence; je voudrais vous montrer les merveilles cachées dans ce château transparent dont je suis le gouverneur et éternel gardien, car je suis Montesinos lui-même; en fait, cette caverne porte mon nom.'

Dès qu'il m'informa qu'il était Montesinos, je lui demandai si ce que les gens qui habitaient là disaient de lui était vrai. Ils disaient qu'il avait coupé le cœur de son ami Durandart avec un petit poignard et qu'il l'avait apporté à mademoiselle Bélerme, comme son ami lui avait demandé avant de mourir. Il me répondit que tout était vrai, sauf ce qu'ils racontaient sur le poignard, car ce n'était pas un poignard, mais un stylet plus pointu qu'un poinçon.»

«Il a du être fabriqué par Ramon de Hoces de Séville», interjeta Sancho.

«Ramon de Hoces ne l'a pas fabriqué», opina don Quichotte, «car ce forgeron est toujours vivant, tandis que la bataille de Roncevaux a eu lieu il y a longtemps. Cette information n'est pas importante parce qu'elle n'altère pas la vérité et ne fausse pas le sens de l'histoire.»

«C'est vrai», dit le cousin. «S'il vous plaît, continuez; j'adore vous écouter raconter des histoires.»

«Quant à moi, j'adore parler», répondit don Quichotte. «Je disais donc que le vénérable Montesinos me conduisit dans la cave du palais en cristal. Dans une pièce où l'air était frais et qui était recouverte d'albâtre, j'aperçus une tombe en marbre époustouflante. Un chevalier était allongé dessus. Il n'était ni en bronze, ni en marbre, ni en jaspe, comme on peut le voir sur d'autres tombes. En fait, c'était un homme de

chair et de sang. Sa main droite semblait être poilue et très vascularisée, ce qui prouvait que son propriétaire était très fort. Elle avait été posée sur son cœur. Montesinos remarqua que j'étais surpris. Avant que je ne puisse poser quelques questions, il me dit: 'Voilà mon ami Durandart, un des plus braves chevaliers amoureux de son temps. Merlin, le sorcier français, l'a ensorcelé. Il m'a aussi ensorcelé, ainsi que beaucoup d'autres dames et gentilshommes. On raconte qu'il est le fils du diable; je ne le pense pas: il est juste plus savant que lui. Je ne sais ni comment ni pourquoi il nous a ensorcelé. Le temps nous dira la vérité, et je pense que cela arrivera bientôt. Voyez-vous, Durandart mourut dans mes bras, ce qui me surprit. Après sa mort, c'est moi qui pris son cœur. Il pesait deux livres. Selon les biologistes, celui qui a un gros cœur est plus courageux que celui qui en a un petit. Puisque cela et vrai et que ce chevalier est mort, pourquoi soupire-t-il et se plaint-il de temps en temps, comme s'il était vivant?'

Quand Montesinos dit cela, le pauvre Durandart cria:

'Ô mon cousin Montesinos!
La dernière chose que je vous demandai fut,
Quand je serais mort et que mon âme
Aurait quitté mon corps,
De détacher mon cœur captif avec
N'importe quel type de couteau
Afin de l'apporter
À Bélerme.'

Quand le vénérable Montesinos entendit cela, il s'agenouilla devant le pauvre chevalier, se mit à pleurer et dit: 'Messire Durandart, mon cher cousin, j'accédai à votre demande à la fin de la bataille de Roncevaux. Je détachai votre cœur du mieux que je pus: je n'en laissai pas un morceau dans votre thorax. Je le lavai avec un mouchoir en dentelle et partit pour la France avec. Tout d'abord, je vous enterrai dans les entrailles de la terre. Je pleurai tellement que je pus enlever les tâches de sang qui recouvraient mes mains après que je les eus mises dans votre corps. De plus, mon très cher cousin, après avoir quitté le col de Roncevaux, dans le premier village que j'atteignis, je mis un peu de sel sur votre cœur afin qu'il ne sentît pas mauvais et que mademoiselle Bélerme ne s'évanouît pas. Cette dame, vous, moi, votre écuyer, Ruidera, ses sept filles et ses deux nièces, et un grand nombre de vos amis et connaissances, subissons depuis des années les conséquences du sort que Merlin nous a jeté. Bien que cela dure depuis plus de cinq cents ans, aucun de nous n'est mort. Ruidera, ses filles et ses nièces ne sont pas là parce que quand Merlin les vit pleurer, il les prit en pitié et les transforma en lacs, lesquels sont appelés, dans le monde des vivants et la province de la Manche, les lagunes de Ruidera. Les filles appartiennent aux rois d'Espagne, et les deux nièces aux chevaliers d'un ordre religieux qu'on appelle l'Ordre de Saint-Jean. Malheureusement, Guadiana, votre écuyer, fut changé en une rivière appelée le Guadiana. Lorsqu'il surgit du sol et vit le soleil d'un autre ciel, il fut tellement désolé de vous quitter qu'il s'enfonça de nouveau dans les entrailles de la terre. Comme il ne peut pas arrêter de couler dans les vallées, de temps en temps il ressort et les gens et le soleil peuvent le voir. Les lacs dont j'ai parlés lui donnent leur eau, et beaucoup

d'autres rivières le rejoignent. Quand il arrive au Portugal, il est large et majestueux. Cependant, où qu'il aille, il est toujours triste. Il ne se vante pas d'élever des poissons qui sont recherchés. Il pense qu'ils n'ont aucun goût une fois cuits et qu'ils sont différents de ceux qui nagent dans les eaux dorées du Tage. Ô cousin, je n'arrête pas de le répéter. Comme vous ne me répondez pas, je suppose que vous ne me croyez pas ou que vous ne n'entendez jamais ce que je dis, ce qui m'ennuie beaucoup. Je veux vous dire une chose qui ne vous rendra ni plus heureux ni plus malheureux. Dans cet endroit, il y a un grand chevalier: si vous ouvrez les yeux, vous le verrez. Le sage Merlin lui a prédit qu'il lui arriverait plein de choses. Son nom est don Quichotte de la Manche. Pour le plus grand bénéfice de nos contemporains, qui en profiteront plus que nos ancêtres, il a ressuscité la chevalerie errante, laquelle est oubliée depuis très longtemps. Puisque les grands hommes font toujours des miracles, ce grand chevalier errant conjurera peut-être le sort que Merlin nous a jeté.'

'Ô cousin, si cela n'arriverait pas', répondit le pauvre Durandart d'une voix basse et à peine audible, 'je vous dirais d'être patient et de battre les cartes.' Il se tourna sur le côté et replongea dans son silence habituel. Soudain, nous entendîmes des cris, de profonds soupirs et de douloureux sanglots. Je tournai la tête et vis, à travers les murs de cristal, une procession composée de deux files de très belles demoiselles en deuil qui entraient dans une autre pièce. Elles avec des turbans blancs sur la tête, à la mode turque. Derrière les deux files marchait une dame dont le port de tête aristocratique laissait à penser que c'était une personne importante. Portant également le deuil, elle avait un voile blanc qui était si long qu'il touchait le sol. Son turban était deux fois plus gros que le plus gros turban des autres femmes. Ses sourcils étaient tellement proches l'un de l'autre qu'ils se touchaient. Son nez était plat, sa bouche grande, ses lèvres rouges. Quand elle ouvrait la bouche, on pouvait voir quelques dents inégales qui étaient aussi blanches que des amandes émondées. Dans ses mains, elle portait un joli mouchoir qui, d'après ce que je pus voir, enveloppait un cœur momifié, sec et ridé. Montesinos me dit que tous ces gens étaient les serviteurs de Durandart et de Bélerme. Comme eux, ils avaient été ensorcelés. La personne qui portait le cœur était Bélerme elle-même. Elle et ses suivantes processionnaient quatre fois par semaine. Elle chantaient des complaintes, ou plutôt pleuraient sur le coeur et le corps de son pauvre cousin. Je la trouvais assez laide, ou du moins pas aussi belle que ce que les gens racontaient. C'était certainement à cause des mauvaises journées et des pires nuits qu'elle avait passées: elle était pâle et fatiguée. 'Cependant', continua Montesinos, 'son apparence n'a rien à voir avec les menstrues, car elle est pâle depuis des mois, et même des années. En fait, c'est le coeur qu'elle tient dans ses mains qui l'attriste. Il lui rappelle ce qui est arrivé à son malheureux amoureux. Si ça n'était pas le cas, même la grande Dulcinée du Toboso, si célèbre dans cette région et à travers le monde, ne serait pas aussi belle, gracieuse et spirituelle qu'elle.'

'Attendez un peu, don Montesinos', lui dis-je à ce moment-là. 'Vous devriez raconter votre histoire de la bonne manière, car, comme vous le savez, toutes les comparaison sont insupportables. On ne doit pas comparer les gens entre eux. L'incomparable Dulcinée du Toboso est qui elle est et madame Bélerme est qui elle est et a été, et puis c'est tout!' 'Messire Quichotte', répondit-il, 'Excusez-moi. Je n'aurais pas dû dire que madame Dulcinée n'égalait pas madame Bélerme, car j'ai appris, d'une manière ou d'une autre, que vous êtes son chevalier servant. J'aurais dû me mordre la

langue ou la comparer au ciel.' Ce que dit le grand Montesinos me plut. Mon cœur se remit du choc qui l'avait ébranlé lorsque j'avais entendu que ma bien-aimée avait été comparée à Bélerme.»

«Quoi qu'il en soit», dit Sancho, «je me demande pourquoi vous n'avez pas sauté sur le vieux croûton afin de le torgnoler et de lui arracher les poils de la barbe jusqu'à ce qu'il ne lui en reste plus un.»

«Non, mon ami», répondit don Quichotte, «je n'aurais jamais fait une telle chose, car nous devons respecter tous les vieillards, y compris ceux qui sont ensorcelés et ceux qui ne sont pas chevaliers. Je n'ai rien d'autre à ajouter.»

Le cousin dit alors:

«Messire Quichotte, je ne comprends pas comment vous avez pu voir autant de choses et parler autant durant le court moment que vous êtes resté au fond de ce trou.»

«Quand suis-je donc donc descendu?», demanda don Quichotte.

«Il y a un peu plus d'une heure», lui dit Sancho.

«C'est impossible», rétorqua le chevalier, «car le soleil s'est couché et s'est levé, et cela trois fois. Aussi, d'après mes calculs, j'ai passé trois jours dans cet endroit reculé que nous ne connaissons pas.»

«Je pense que vous avez raison», dit Sancho. «Peut-être que ce qui semble avoir duré une heure a duré, en fait, trois jours et trois nuits.»

«Sans aucun doute», dit don Quichotte.

«Et avez-vous mangé pendant tout ce temps-là?», demanda le cousin.

«Pas une bouchée», répondit don Quichotte, «et je n'avais pas faim.»

«Est-ce que les gens qui sont ensorcelés mangent?», demanda le cousin.

«Non, ils ne mangent pas», répondit don Quichotte, «et ils ne vont pas à la selle. Cependant, leurs ongles, barbes et cheveux continuent de pousser.»

«Et dorment-ils?», demanda Sancho.

«Non, certainement pas», répliqua don Quichotte; «du moins, pendant les trois jours que j'ai passés avec eux, aucun n'a fermé l'œil, ni moi non plus.»

«Le proverbe 'qui se ressemble s'assemble' est tout à fait indiqué ici», fit remarquer Sancho. «Considérant que vous avez tenu compagnie à des gens ensorcelés qui jeûnent et ne dorment pas, il n'est pas surprenant que vous n'ayez ni dormi ni mangé pendant que vous étiez avec eux. Bon diable, je veux dire bon Dieu! Je vais peut-être vous choquer, mais je ne vous crois pas.»

«Pourquoi?», demanda le cousin. «Est-ce que vous voulez dire que messire Quichotte ment? Même s'il le voulait, il ne pourrait pas inventer tant d'histoires.»

«Je ne pense pas que mon maître mente», dit Sancho.

«Dans ce cas, que penses-tu?», demanda don Quichotte.

«Je pense», répondit Sancho, «que Merlin ou ces magiciens qui ont jeté un sort sur les gens que vous dites avoir vus et avec qui vous auriez parlé au fond de ce trou, vous ont mis dans la tête et dans la mémoire les histoires que vous avez racontées et celles qui ne l'ont pas encore été.»

«Ce que tu dis est plausible», répliqua don Quichotte, «mais ce n'est pas vrai. En fait, je t'ai dit ce que j'ai vu et touché. Montesinos m'a montré d'autres merveilles. Je les décrirai quand il faudra le faire, au cours de notre voyage, car ce n'est pas le bon endroit pour en parler. Il pointa du doigt trois paysannes qui, dans ces jolies prairies,

sautaient comme des chèvres. Dès que je les vis, je les reconnus. L'une d'elles était l'incomparable Dulcinée du Toboso; les deux autres étaient les filles qui l'accompagnaient et avec qui nous avions parlé à l'entrée du Toboso. Je demandai à Montesinos s'il les connaissait. Il me répondit que non, mais il pensait que c'étaient des dames importantes qui avaient été ensorcelées. Elles étaient arrivées quelques jours auparavant, ce qui n'était pas surprenant puisqu'il y avait beaucoup d'autres dames ensorcelées du temps présent et du passé. Elles avaient différentes apparences. Je reconnus la reine Guenièvre et madame Quintagnone, sa duègne, laquelle donna du vin à Lancelot quand il arriva de Bretagne.»

Lorsque Sancho entendit son maître dire cela, il se dit qu'il allait devenir fou ou éclater de rire. Il savait que Dulcinée avait été ensorcelée par lui! C'était lui qui avait commis le parjure. Il reconnut que le chevalier était complètement fou. Aussi, il lui dit:

«Monsieur, lorsque vous descendîtes dans l'autre monde, c'était une mauvaise heure, une pire saison et un triste jour. Vous rencontrâtes monsieur Montesinos à un mauvais moment, et c'est un fou qu'il renvoya. Vous étiez sain d'esprit quand vous étiez ici, en haut, aussi sain d'esprit que lorsque Dieu vous créa. Vous citiez des proverbes et donniez des conseils au lieu de nous raconter des histoires aussi stupides.»

«Comme je te connais, Sancho», répondit don Quichotte, «je vais ignorer tes remarques.»

«Si vous me battiez», répliqua Sancho, «ou me tuiez à cause de ce que j'ai dit ou dirai si vous ne changez pas d'avis, je les ignorerais. Maintenant, nous sommes calmes. Aussi, dites-moi ce qui vous a permis de reconnaître votre bien-aimée. Lui avez-vous parlé? Qu'avez-vous dit et qu'a-t-elle répondu?»

«Je la reconnus», répondit don Quichotte, «Parce qu'elle portait les mêmes habits que quand tu me l'avais présentée. Je lui parlai, mais elle ne me répondit pas. Elle me tourna le dos et s'enfuit à la vitesse de l'éclair. Je voulais la suivre. Je l'aurais fait si Montesinos ne m'avait pas conseillé de m'épargner cette peine, car ce serait inutile de le faire. De plus, il était temps pour moi de quitter la caverne. Il ajouta que, plus tard, il me dirait comment lui, Bélerme, Durandart, et tous les autres avaient été désensorcelés. Une chose que je vis là-bas m'attrista beaucoup. Pendant que Montesinos parlait, une des deux servantes qui accompagnaient la pauvre Dulcinée s'approcha de moi sans que je la visse venir. Les yeux pleins de larmes et d'une voix tremblante, elle me dit doucement: 'Madame Dulcinée du Toboso vous baise la main et vous supplie de lui dire comment vous vous portez. Comme elle est démunie, elle vous prie de lui prêter six réaux ou ce que vous avez sur vous. S'il vous plaît, prenez cette jupe neuve en coton; elle servira de gage. Elle vous promet qu'elle vous remboursera le plus rapidement possible.' Cette demande me surprit. Je me tournai vers monsieur Montesinos et lui demandai: 'Est-ce que des gens importants qui sont ensorcelés peuvent être pauvres?' Il répondit: 'Messire Quichotte, il est clair que cette chose que l'on appelle la pauvreté existe partout; tout le monde est concerné et elle n'épargne même pas les personnes ensorcelées. Puisque madame Toboso vous demande de lui prêter six réaux et que l'objet gagé a de la valeur, vous devez accéder à sa demande, car elle doit être dans l'embarras.'

'Je ne prendrai pas la jupe en coton', lui dis-je, 'et je ne lui donnerai pas ce qu'elle demande. En fait, je n'ai que quatre réaux sur moi.' Je tendis les pièces à la

demoiselle. C'étaient celles que tu m'avais données l'autre jour afin que je les distribue aux pauvres que je rencontrerais le long de la route. 'Chère madame', continuai-je, 'dites à mademoiselle Dulcinée que je compatis avec elle. Je voudrais être banquier pour la soulager. Je tiens aussi à l'informer que je ne serai pas en bonne santé tant que je ne l'aurai pas vue et que je n'aurai pas discuté intelligemment avec elle. Dites-lui que je la supplie d'autoriser son serviteur captif, son globe-trotteur chevaleresque, à la voir et à la rencontrer. Lorsqu'elle s'y attendra le moins, des gens lui diront que j'ai fait une promesse qui ressemble à celle que fit le marquis de Mantoue, lequel jura de venger la mort de Baudoin. Son neveu était mort au milieu des montagnes. Le marquis avait promis de ne plus manger à table et de ne plus s'occuper de choses secondaires avant d'avoir puni les meurtriers. Par conséquent, je ne me reposerai plus et je parcourrai les sept parties du monde, plus sérieusement que le prince Pierre de Portugal, jusqu'à ce que je l'aie désensorcelée.'

'C'est bien le moins que vous puissiez faire', répondit la demoiselle. Elle prit les quatre réaux au lieu de me faire une révérence. Ensuite, elle sauta en l'air, à une hauteur de deux aunes.»

«Mon Dieu!», cria Sancho lorsque don Quichotte dit cela. «Certains sorciers et sortilèges sont tellement puissants qu'ils ont transformé la raison de mon maître en folie furieuse. Oh, monsieur, monsieur, pour l'amour de Dieu, maîtrisez-vous et observez la réalité. Ne croyez pas en ces histoires absurdes qui vous empêchent de raisonner.»

«Tu parles de cette manière car tu m'aimes bien», dit don Quichotte. «Parce que tu ne connais pas le monde, toutes les choses qui sont un peu difficiles semblent irréelles. Cependant, comme je l'ai déjà dit, plus tard je te raconterai ce que j'ai vu là-bas. Ces faits te permettront de réaliser que ce que j'ai déjà dit est vrai et ne peut pas être mis en doute.»

CHAPITRE XXIV.

Le flot de détails inopportuns qui nous permettront
de comprendre cette grande histoire.

La personne qui traduisit ce livre écrit par Cid Hamet Ben-Engéli dit que lorsqu'il lut le chapitre qui traite de l'aventure de la grotte de Montesinos, il trouva une observation qui avait été écrite dans la marge par l'auteur lui-même. On pouvait lire:

«Je ne pense pas que tout ce qui figure dans le chapitre précédent soit vraiment arrivé au valeureux don Quichotte. En fait, toutes les aventures qui ont été racontées jusqu'à maintenant sont crédibles, mais celle qui se passe dans la grotte est improbable parce qu'elle est absurde. D'un autre côté, je ne pense pas que don Quichotte ait menti parce que c'est un vrai gentilhomme et le plus noble chevalier de notre époque. De plus, il y a tellement de détails qu'il n'a pas eu le temps d'inventer ce fatras d'imbécillités. Ce passage semble apocryphe, mais ce n'est pas de ma faute. Bien que je ne sache pas si ce qui est raconté est vrai ou faux, je mets tout par écrit. Intelligent lecteur, tu te feras ta propre opinion car je ne peux plus t'aider. Cependant, on raconte qu'au moment de sa mort don Quichotte se rétracta. Il avoua qu'il avait

inventé cette histoire parce qu'elle cadrait bien avec les histoires qu'il avait lues dans ses livres de chevalerie.»

Ensuite le traducteur écrivit:

Le cousin fut étonné par l'audace de Sancho et la patience de son maître. Il supposa que le chevalier était calme parce qu'il avait vu Dulcinée du Toboso, qui était toujours ensorcelée. S'il se trompait, Sancho mériterait d'être frappé, car il avait été méchant avec son maître. Le cousin dit au chevalier:

«Messire Quichotte, ce fut un voyage riche en événements, car j'ai obtenu quatre choses. Tout d'abord, je vous ai rencontré, ce qui me remplit d'aise. Deuxièmement, j'ai découvert ce qui était caché dans la grotte de Montesinos; la source du Guadiana et les lagunes de Ruidera seront décrites dans l'*Ovide espagnol* que je suis en train d'écrire. Troisièmement, j'ai appris une chose sur l'histoire des cartes à jouer. Maintenant je sais qu'elles datent au moins de l'époque de Charlemagne. En fait, vous avez dit que Montesinos parla à Durandart, lequel se réveilla en disant: 'je vous dirais d'être patient et de battre les cartes.' Il n'aurait pas pu parler de cette manière après avoir été ensorcelé, mais seulement avant que le sort ne lui eût été jeté, c'est-à-dire en France et à l'époque de Charlemagne. Cette information apparaîtra dans un autre livre que je suis en train d'écrire et qui s'intitule *Supplément à Virgile Polydore, sur les inventions de l'Antiquité.* Je crois que, dans son libre, il a oublié de mentionner la date de l'invention des cartes à jouer. Aussi, je dois corriger cette erreur, et cela d'autant plus que je mentionnerai monsieur Durandart, qui est un auteur renommé et sérieux. Quatrièmement, j'ai découvert la source du Guadiana, laquelle, jusqu'à présent, n'était pas connue.»

«Vous avez raison», dit don Quichotte. «Je voudrais savoir une chose: si, grâce à Dieu, l'État vous autorisait à publier ces livres, ce dont je doute, à qui les dédieriez-vous?»

«Dans notre pays, il y a des seigneurs et des grands d'Espagne à qui on peut les dédier», répondit le cousin.

«Pas tant que cela», dit don Quichotte. «En fait, un bon nombre d'entre eux méritent un tel hommage, mais ils le refusent parce qu'ils ne veulent ni reconnaître le travail fourni par l'auteur ni son amabilité. Cependant, je connais un prince qui peut remplacer tous les autres. Il est tellement exceptionnel que plus de quatre cœurs généreux pourraient l'envier. Mais nous parlerons de cela plus tard, car nous devons trouver un endroit où nous passerons la nuit.»

«Non loin d'ici», dit le cousin, «il y a une chapelle dans laquelle vit un ermite. Il paraît que c'est un ex-soldat et un chrétien intelligent, humain et charitable. Il a construit une petite maison à côté de la chapelle. Bien que petite, elle est assez grande pour loger des gens.»

«Est-ce que par hasard cet ermite a des poules?», demanda Sancho.

«La plupart des ermites en ont», répondit don Quichotte, «car les ermites d'aujourd'hui ne ressemblent pas à ceux qui vivaient dans les déserts d'Égypte, lesquels s'habillaient de feuilles de palmier et mangeaient des racines. Bien que je loue ces derniers, je ne dénigre pas les premiers. Je veux seulement dire que les pénitences d'aujourd'hui n'ont pas la dureté de celles d'autrefois. Quoi qu'il en soit, ce sont tous des hommes vertueux, car je les considère comme tels. Quand la situation est difficile,

l'hypocrite qui prétend être vertueux est moins détestable que le pécheur qui ne se cache pas.»

Pendant qu'ils parlaient, ils virent un homme s'approcher d'eux. Il marchait d'un pas décidé et frappait une mule chargée de lances et de hallebardes. Il allait les dépasser lorsque don Quichotte lui dit:

«Attendez un peu, brave homme. La vitesse à laquelle vous marchez fatigue beaucoup votre mule.»

«Monsieur, je ne peux pas m'arrêter», répondit l'homme, «car ces armes seront utilisées demain et je ne peux donc pas me permettre de ralentir. Au revoir. Si vous voulez savoir pourquoi je les transporte, cette nuit je dormirai dans l'hôtellerie qui se trouve un peu après la chapelle. Si vous suivez le même chemin, vous pourrez m'y rejoindre: je vous raconterai des histoires merveilleuses. Au revoir de nouveau.»

Il s'en alla tellement rapidement que don Quichotte n'eut pas le temps de se renseigner sur ces histoires merveilleuses. Comme il était un peu curieux et ne pouvait pas se taire quand il y avait de nouvelles choses à apprendre, il décida de partir tout de suite et de passer la nuit à l'auberge au lieu de la passer dans la chapelle, où le cousin voulait s'arrêter. Les trois hommes enfourchèrent leurs montures et se dirigèrent vers l'hôtellerie, où ils arrivèrent un peu avant la tombée de la nuit. Néanmoins, le cousin proposa à don Quichotte de passer à l'ermitage pour boire un coup. Dès que Sancho entendit cela, il tourna la tête de son âne dans cette direction; don Quichotte et le cousin firent la même chose. La malchance de Sancho empêcha probablement l'ermite d'être chez lui; c'est ce que leur dit une servante. Lorsqu'ils lui demandèrent de leur servir du vin, elle répondit que son maître n'en avait pas, mais que s'ils voulaient boire de l'eau bon marché, elle serait heureuse de leur en servir.

«Si j'avais eu envie de boire de l'eau», répondit Sancho, «j'en aurais puisé dans les puits qui se trouvent le long de la route. Ah, les noces de Camacho et la maison de don Diego me manquent!»

Ils sortirent de l'ermitage et se dirigèrent vers l'hôtellerie. Ils cheminèrent un peu et dépassèrent un jeune homme qui marchait lentement. Il portait une épée sur l'épaule et un baluchon qui contenait des caleçons, des pantalons, un manteau court et une chemise. Il était vêtu d'un pourpoint en velours qui brillait comme du satin. Sa chemise sortait de son pantalon. Ses bas étaient en soie. Ses chaussures avaient des bouts carrés à la mode de la cour. Il avait dix-huit ou dix-neuf ans. Il était enjoué et sautillait. Il chantait des séguedilles pour se divertir. Il venait juste de termine un morceau que le cousin mémorisa et qui disait:

Je pars à la guerre parce que je suis pauvre.
Si j'avais de l'argent, je n'irais pas.

Don Quichotte fut le premier à parler au garçon. Il lui dit:

«Jeune homme, vous êtes vêtu légèrement. Auriez vous l'extrême amabilité de nous dire où vous allez?»

«Je suis vêtu légèrement», répondit le jeune homme, «à cause de la chaleur et de la pauvreté. Quand à ma destination, je vais à la guerre.»

«Il fait chaud, c'est vrai», dit don Quichotte. «Êtes-vous si pauvre que cela?»

«Monsieur», répliqua le jeune homme, «dans ce balluchon, il y a quelques pantalons en velours qui vont avec ce pourpoint. Si je les porte durant le trajet, je n'aurai plus rien à me mettre lorsque j'arriverai en ville, et je n'ai pas de quoi en acheter d'autres. Pour cette raison et pour ne pas avoir chaud, je marcherai de cette manière jusqu'à ce que je rejoigne les compagnies d'infanterie qui sont à douze lieues d'ici. Je veux m'enrôler dans l'une d'elle. Les militaires ont plein de chevaux de bât. Aussi, ce sera facile d'atteindre le port où nous embarquerons. D'après eux, c'est Carthagène. Je préfère servir le roi à la guerre plutôt qu'un idiot à la cour.»

«Est-ce que vous recevez des indemnités?», demanda le cousin.

«Si j'avais servi un grand d'Espagne ou une personne importante, j'en recevrais», dit le garçon. «Quand on sert un homme riche, on peut devenir sous-lieutenant ou capitaine et être bien payé. Malheureusement, je n'ai servi que des aventuriers et des aspirants qui dépensaient la moitié de leurs revenus pour faire amidonner les cols de leurs chemises. En de pareilles circonstances, un page ne peut pas être promu.»

«Dites-moi, mon ami», dit don Quichotte, «durant toutes ces années, n'avez-vous pas reçu des livrées?»

«On m'en a donné deux», répondit le page. Cependant, de même que l'on reprend la robe du novice qui quitte une ordre militaire avant de prononcer ses vœux et qu'on lui restitue ses vêtements, de même mes maîtres me rendirent les miens. Dès qu'ils avaient réglé les affaires qui les appelaient à la cour, ils reprenaient les livrées qu'ils ne m'avaient prêtées que pour se donner des airs.»

«Quelle bande de radins!», s'écria don Quichotte. «Permettez-moi de vous féliciter, car vous avez quitté la cour pour une très bonne raison; rien sur terre n'est plus honorable et utile que de servir tout d'abord Dieu, puis son seigneur naturel: le roi. Cela concerne particulièrement les guerriers, lesquels, comme je l'ai souvent dit, deviennent plus célèbres, si ce n'est plus riches, que les juristes. Les familles les plus célèbres sont les familles de juristes et non les familles de guerriers. Néanmoins, les guerriers sont supérieurs aux juristes parce qu'ils sont impressionnants. Je veux que vous vous rappeliez de ce que je vais vous dire, car ce sera très utile et réconfortant. Ne pensez pas aux malheurs qui pourraient vous arriver, le pire de tous étant la mort. Si c'était une bonne mort, le pire malheur serait effectivement la mort. Quand on demanda un jour à Jules César, le courageux empereur romain, quelle était la meilleure mort, il répondit que c'était celle qui arrivait quand on ne s'y attendait pas. Bien que cette réponse fût celle d'un païen qui ne connaissait pas le vrai Dieu, il ne se trompait pas, car cette mort permettait aux gens de ne pas souffrir. Que l'on soit tué lors de la première escarmouche, lors d'une explosion, ou lors d'une canonnade, n'a pas d'importance: on meurt, c'est tout. Selon Térence, le soldat qui meurt durant une bataille est plus respectable que celui qui fuit afin de survivre. Le bon soldat se couvre de gloire en obéissant à son capitaine et aux autres officiers. Le soldat préfère l'odeur de la poudre à celle du musc. Le vieux soldat pauvre qui est couvert de blessures et qui boite est, malgré tout, un homme honorable. De plus, de nos jours, certaines organisations aident les vieux soldats handicapés, car il serait injuste de les traiter comme les esclaves noirs qu'on libère lorsqu'ils sont trop vieux pour travailler. Leurs maîtres les jettent dehors, et les affranchis deviennent des pauvres qui meurent de faim et demandent à la mort de les libérer de leurs souffrances. Pour l'instant, je ne

veux rien vous dire de plus, si ce n'est que vous devriez vous asseoir sur la croupe de mon destrier et m'accompagner jusqu'à l'auberge où vous dînerez avec moi. Demain, vous continuerez votre voyage; Dieu vous guidera car vous le méritez.»

Le page ne monta pas sur le cheval, mais il accepta de dîner avec lui. À cet instant, Sancho se dit:

«Mon maître est étrange. Il vient de dire plein de choses intelligentes, mais il a aussi dit qu'il avait vu des choses absurdes dans la grotte de Montesinos. Peu importe, je penserai à cela plus tard.»

Ils arrivèrent à l'auberge quand le jour tombait. Sancho était heureux de voir que son maître la prenait pour une véritable auberge et non pour un château, comme il le faisait d'habitude. À peine furent-ils entrés que don Quichotte demanda à l'hôtelier si l'homme aux lances et aux hallebardes était là. Il lui répondit qu'il s'occupait de sa mule à l'écurie. Le cousin et Sancho suivirent son exemple. Il donnèrent à Rossinante le meilleur box et la meilleure mangeoire de l'écurie.

CHAPITRE XXV.

L'aventure des hommes qui brayaient et celle, amusante, du marionnettiste, ainsi que les inoubliables devinettes du singe devin.

Don Quichotte était impatient d'écouter la merveilleuse histoire que l'homme qui transportait les armes avait promise de raconter. Il alla à l'endroit où l'hôtelier lui avait dit qu'il était. Le chevalier s'approcha de lui et lui demanda de répondre à la question qu'il lui avait posée durant le trajet.

«Il n'y a pas le feu au lac», dit l'homme. «De plus, il faut que je m'assois pour raconter cette merveilleuse histoire. Attendez jusqu'à ce que j'aie fini de donner à manger et à boire à ma bête. Ensuite, je vous dirai des choses qui vous étonneront.»

«Il ne faut pas que cela vous retarde», dit don Quichotte. «Je vais vous aider.»

C'est ce qu'il fit. Il nettoya la mangeoire et donna de l'avoine à la mule. L'humilité du chevalier incita l'homme à lui dire de bonne grâce ce qu'il voulait savoir. Ils s'assit sur un banc, à côte de don Quichotte. L'auditoire était composé du cousin, du page, de Sancho Panza et de l'hôtelier. L'homme commença son histoire ainsi:

«Vous savez que, dans un village qui est à quatre lieues et demie de cette auberge, il y a un conseiller municipal qui perdit un âne à cause d'une de ses servantes, laquelle l'abusa. Il le chercha, mais il ne le retrouva pas. On raconte que quinze jours plus tard, un autre conseiller municipal le rencontra sur la place du village et lui dit: 'Vous pouvez me féliciter, car j'ai retrouvé votre âne.' 'Je le ferai', répondit l'autre, 'mais dites moi d'abord où il se trouve.' 'Sur la colline', répondit-il. 'Je l'ai vu ce matin. Il n'avait ni bât ni harnais. Il était si maigre que j'ai presque pleuré. J'ai voulu l'attraper pour le ramener, mais il est déjà si sauvage et craintif que chaque fois que je m'approchais de lui, il se sauvait et se cachait dans les endroits les plus isolés de la forêt. Si vous voulez, nous pourrions aller le chercher. Laissez-moi mettre cette ânesse dans un box, et je serai avec vous dans une minute.' 'C'est très gentil de votre part', répondit le propriétaire de l'âne perdu. 'J'essaierai de vous rendre la pareille.' 'Ceux qui connaissent cette histoire', continua l'homme qui transportait les armes, 'la raconte de la même manière que je suis en train de la raconter.' En bref, les deux

conseillers municipaux se dirigèrent vers la colline. Quand ils arrivèrent à l'endroit où ils pensaient trouver l'âne, ils ne le trouvèrent pas. Ils fouillèrent le bois, mais ils ne le trouvèrent toujours pas. Le conseiller municipal qui l'avait vu dit à l'autre: 'Écoutez, mon ami, je viens juste d'avoir une idée qui nous permettra probablement de retrouver cet animal, même s'il se cache dans l'endroit le plus isolé de la forêt ou les entrailles de la terre. Voyez-vous, je sais braire! Si vous savez braire, nous l'attraperons facilement.' 'Est-ce que vous savez vraiment braire?', demanda l'autre. 'Purée, je brais mieux qu'un homme ou qu'un âne!' 'Mettons tout de suite en œuvre votre idée', dit le deuxième conseiller municipal. 'Allez dans cette direction; moi, j'irai dans l'autre direction. Ainsi, nous ferons le tour de la colline. De temps en temps, nous brairons. Si l'âne est sur la colline, il nous entendra et nous répondra.' 'Mon ami', répondit le propriétaire de l'âne, 'votre plan est génial et dénote une grande intelligence.' Ensuite, ils se séparèrent, comme ils avaient accepté de le faire. Ils se mirent tous deux à braire presque au même moment. Comme ils étaient trompés par le cri de l'autre, ils coururent l'un vers l'autre parce qu'ils croyaient que l'âne était réapparu. 'Mon ami', dit l'homme qui avait perdu l'animal, 'était-ce mon âne?' 'Non', dit l'autre, 'c'était moi.' 'Dans ce cas', dit le propriétaire de l'âne, 'il n'y a aucune différence entre vous et un âne: je n'ai jamais entendu un cri qui ressemblait plus à cela.' 'Ce compliment', répondit l'homme qui avait conçu le plan, 's'adresse plus à vous qu'à moi, mon ami, car je peux vous assurer que vous brayez mieux que le plus grand spécialiste de cette discipline. En fait, le ton de votre voix est haut et constant, la durée et le rythme sont bons, le vibrato est parfait. En somme, j'ai perdu cette compétition: vous êtes un champion incontesté.' 'Dans ce cas', répliqua le propriétaire de l'âne, 'comme je sais maintenant que j'ai du talent, mon estime personnelle va s'accroître. Je pensais que je brayais bien, mais je ne savais pas que j'étais aussi doué.' 'Je dois ajouter', dit le deuxième conseiller municipal, 'que les talents ne passent pas inaperçus et qu'il faut en faire bon usage.' 'Le nôtre', répondit son ami, 'est rarement utile dans des situations comme celle-ci. J'espère qu'il nous servira à quelque chose.' Ils se séparèrent de nouveau et se mirent à braire. Cependant, ils continuaient à prendre l'autre pour l'âne et à se rejoindre. Finalement, ils trouvèrent une solution. Afin de pouvoir se différencier de l'âne, ils décidèrent de braire deux fois coup sur coup. Aussi, en brayant deux fois, ils parcoururent la colline, mais l'âne ne répondit pas, et ils ne virent pas d'empreintes de sabots. Pourquoi la pauvre bête ne leur répondait pas? En fait, dans la partie la plus dense de la forêt, ils trouvèrent ses os: il avait été dévoré par les loups! Quand son maître vit ce qui restait de lui, il dit: 'Je me demandais pourquoi il ne répondait pas. S'il n'avait pas été mort, il aurait certainement brait quand il nous entendait, sinon ce n'aurait pas été un âne. Quoi qu'il en soit, j'ai bien aimé vous entendre braire. Je considère donc que nous avons bien fait de partir à sa recherche, bien que je l'aie trouvé mort.' 'Passez devant, mon ami', répondit l'autre. 'Lorsque l'abbé chante bien, son acolyte n'est pas loin derrière.'

Tristes et enroués, ils retournèrent au village, où ils dirent à leurs voisins, amis et connaissances ce qui leur était arrivé pendant qu'ils cherchaient l'âne, chacun d'eux louant les mérites de l'autre. Les habitants des villages des environs eurent vent de leur aventure. Le diable, qui ne dort jamais, sema des rancœurs, des rumeurs, des illusions et la discorde autour de lui. Il fit que les habitants des autres villages braient quand ils rencontraient quelqu'un du nôtre, comme s'ils se moquaient de nos

conseillers municipaux. Les enfants n'arrêtaient pas de braire: c'était un véritable enfer. Ainsi, cette habitude se répandit dans la région. Maintenant, les habitants de notre village sont célèbres à cause de cette particularité et ils se distinguent des autres Espagnols. Ils ont tellement exagéré que les victimes se sont souvent formées en escadrons pour attaquer ceux qui se moquaient d'eux. Ni le roi, ni la fatigue, ni la peur, ni la honte ne peuvent remédier à cette situation. Demain ou après-demain, les gens qui braient, c'est-à-dire les habitants de mon village, attaqueront un village situé à deux lieues du nôtre, lequel est habité par des gens qui n'arrêtent pas de nous persécuter. Comme ils doivent être bien armés, nous avons acheté ces lances et ces hallebardes. C'est l'histoire merveilleuse que je voulais vous raconter. Si vous pensez qu'elle n'est pas merveilleuse, je n'en connais pas d'autres.»

Le brave homme termina son histoire de cette manière. À cet instant, un homme se campa devant la porte de l'auberge. Il portait un pourpoint en daim, un pantalon en daim et des bas. Il demanda:

«Monsieur l'aubergiste, est-ce qu'il vous reste des chambres pour cette nuit? Je vois un singe devin et une pancarte sur laquelle est écrit: 'La libération de Mélisandre.'»

«Mon Dieu!», s'écria l'hôtelier. «C'est maître Pierre. Nous allons nous amuser ce soir.»

J'avais oublié de dire que maître Pierre avait un morceau de taffetas vert sur un œil, ce qui me porte à croire que ce côté de son visage est malade.

«Soyez le bienvenu, maître Pierre», continua l'hôtelier. «Mais où sont donc le singe et le théâtre de marionnettes? Je ne les vois pas.»

«Ils ne sont pas loin», répondit l'homme qui portait des vêtements en daim. «J'ai pris les devants afin de vous demander si vous pouviez nous loger.»

«Je refuserais de recevoir le duc d'Albe lui-même pour vous loger», répondit l'hôtelier. «Amenez le théâtre de marionnettes et le singe, car, ce soir, il y a des gens qui payeront pour assister au spectacle et regarder les tours du singe.»

«Très bien», répliqua l'homme au cache-œil; «je baisserai les prix, et je considérerai que je suis bien payé si les coûts sont couverts par les recettes. Je dois y aller maintenant; je vais amener la charrette.»

Il sorti alors de l'auberge.

Don Quichotte demanda à l'hôtelier qui était ce maître Pierre et se renseigna sur le spectacle et le singe.

«Cet homme», répondit l'aubergiste, «est un célèbre marionnettiste qui travaille dans la région d'Albacete depuis un certain temps. Il donne un spectacle sur la libération de Mélisandre par le célèbre don Gaïferos. C'est l'une des pièces de théâtre les plus intéressantes et les mieux mises en scène que l'on ait vues depuis longtemps dans cette partie du royaume. De plus, il est accompagné par l'un des singes les plus intelligents que l'on ait jamais vus. Quand on lui pose une question, il écoute attentivement ce qu'on lui demande, saute aussitôt sur l'épaule de son maître et lui murmure la réponse à l'oreille; ensuite, maître Pierre la répète. Il parle beaucoup plus du passé que du futur. Bien qu'il ne dise pas toujours des choses exactes, la plupart du temps, il ne se trompe pas, ce qui me porte à croire qu'il est possédé du diable. Son maître reçoit deux réaux par question si le singe répond... je veux dire si son maître répond à la question après que le singe lui a murmuré la réponse à l'oreille. Aussi, il y a

fort à parier que maître Pierre est très riche. C'est un homme 'bon et jovial', comme on dit en Italie. Il est heureux dans la vie. Il parle plus que six hommes et boit plus que douze, et tout cela aux dépens de sa langue, de son singe et de son spectacle de marionnettes.»

À cet instant, maître Pierre revint. Il tirait une charrette qui contenait son castelet et un grand singe sans queue avec des fesses qui semblaient être couvertes de feutre. Vous savez, son visage n'était pas laid. Dès que don Quichotte l'aperçut, il dit:

«Monsieur le devin, comment allez-vous? Pourriez-vous nous dire ce qui va nous arriver? Tenez, voilà mes deux réaux.»

Il ordonna à Sancho de donner les pièces à maître Pierre, lequel répondit à la place du singe.

«Monsieur», dit-il, «cet animal ne répond pas aux questions qui concernent le futur, mais il peux vous parler du passé et du présent.»

«Mon Dieu!», s'écria Sancho. «Je ne veux pas que l'on me parle de mon passé, car je sais ce qui m'est arrivé. Ce serait bête de vous payer pour cela. Puisqu'il connaît le présent, voici mes deux réaux. Votre Seigneurie simiesque, dites-moi ce que fait Thérèse Panza, ma femme, en ce moment et comment elle s'amuse.»

Maître Pierre ne voulut pas prendre l'argent. Il dit:

«Je ne veux pas être payé avant que le service n'ait été rendu.»

Il tapa deux fois sur son épaule gauche; le singe sauta dessus; il mit sa bouche près de l'oreille de son maître et claqua les dents très rapidement. Ayant fait ceci pendant le laps de temps qu'il faut pour réciter le credo, il sauta par terre de nouveau. Ensuite, Pierre courut vers don Quichotte, s'agenouilla devant lui, enlaça les jambes du chevalier et dit:

«J'enlace ces jambes comme j'enlacerais les colonnes d'Hercule, ô illustre rénovateur de la chevalerie errante oubliée! Ô don Quichotte de la Manche, on ne vous félicitera jamais assez, car vous ranimez ceux qui s'évanouissent, soutenez ceux qui vont tomber, aidez ceux qui sont déjà tombés et secourez et consolez les malheureux.»

Don Quichotte était sidéré, Sancho surpris, le cousin stupéfait, le page étonné, l'habitant du village où les gens brayaient, abasourdi, et l'hôtelier déconcerté. En fait, ceux qui avaient entendu le marionnettiste avaient peur.

«Et vous, ô estimable Sancho Panza», continua le marionnettiste, «meilleur écuyer du meilleur chevalier du monde, vous pouvez vous réjouir, car votre femme va bien. En ce moment, elle peigne une livre de chanvre. À sa gauche, il y a un pichet avec un grand bec, qui contient une certaine quantité de vin et qui sert à la réconforter quand elle travaille.»

«Je vous crois», rétorqua Sancho, «car c'est une bonne travailleuse. Je ne l'échangerais pas contre la géante Andandona, qui, selon mon seigneur, était une femme honnête et brave. Ma femme ne laisse personne l'intimider, bien que cela puisse pénaliser ses héritiers.»

«Celui qui lit et voyage beaucoup», fit remarquer don Quichotte, «vois et apprend beaucoup de choses. En fait, si je n'avais pas vu ce singe de mes propres yeux, rien n'aurait pu me faire croire que certains singes sont des devins. Je suis l'homme dont ce bon animal à parlé, bien qu'il m'ait loué un peu de trop. Qui que je sois, je remercie le ciel d'avoir fait de moi un homme compatissant qui aide tout le monde et ne fait jamais de mal à personne.»

«Si j'avais de l'argent», dit le page, «je demanderais à monsieur le singe ce qui va m'arriver lors de mes voyages.»

Maître Pierre venait de se relever. Il dit au page:

«Je vous ai dit que cette bestiole ne répond pas aux questions qui portent sur l'avenir. Si elle pouvait le faire, l'argent ne serait pas un problème. Afin de faire plaisir à don Quichotte, je suis prêt à ne pas faire de bénéfice. Puisque je veux lui faire plaisir et le divertir, j'aimerais monter mon castelet et divertir ces gens gratuitement.»

Très satisfait, l'hôtelier pointa du doigt l'endroit où maître Pierre pourrait installer son castelet, ce qu'il fit immédiatement. La devinette du singe ne satisfaisait pas vraiment don Quichotte. Il pensait qu'un singe ne devait pas deviner le passé, ni le présent. Aussi, tandis que le marionnettiste montait son castelet, le chevalier et Sancho se retirèrent dans un coin de l'écurie où personne ne pouvait les entendre.

«Tu sais, Sancho», dit-il, «j'ai bien analysé les compétences de ce singe et j'en arrive à la conclusion que maître Pierre, son propriétaire, doit avoir signé un *pacte* avec le diable, lequel sera difficile à *briser*.»

«Si cette *pâte brisée* est faite par le diable», dit Sancho, «la tarte ne doit pas être bien bonne. Mais pourquoi maître Pierre veut il manger les tartelettes du Diable?»

«Tu ne m'as pas compris, Sancho. Je veux dire qu'il a dû passer un accord avec le diable. Ce dernier a donné ce talent au singe afin que son maître puisse gagner de l'argent. Quand il sera riche, il fera don de son âme au diable: c'est ce que veux cet ennemi du genre humain. Je crois cela parce que l'animal ne répond qu'aux questions sur le passé ou le présent, ce qui relève de la sphère de compétence du diable. Il ne connaît pas le futur; il ne peut faire que des suppositions. Seul Dieu connaît le futur: pour lui, il n'y a ni passé ni futur. En fait, ce singe est la marionnette du diable. Je me demande vraiment pourquoi on ne l'a pas dénoncé au Saint-Office afin que ces messieurs l'interrogent et le forcent à leur dire qui lui a appris à prédire l'avenir. Ce singe n'est pas un astrologue. Ni lui ni son maître ne savent tirer les horoscopes des gens, lesquels sont tellement populaires en Espagne. Toutes les jeunes filles, tous les pages, tous les cordonniers prétendent qu'ils savent tirer les horoscopes. Ils disent que c'est aussi facile que de jouer aux cartes. Cependant, à cause de leurs mensonges et de leur ignorance, ils dévalorisent la science. Je connais une dame qui demanda à l'un de ces devins si sa petite chienne allait avoir de chiots, combien elle en aurait et de quelle couleur ils seraient. L' astrologue, après avoir fait de savants calculs, dit que la chienne aurait trois chiots: un vert, un pêche et un tigré. Cependant, un chien devait s'accoupler avec sa chienne entre onze et douze heures du matin ou du soir, le lundi ou le samedi. Malheureusement, la chienne mourut d'indigestion deux jours plus tard. Le devin, comme ceux qui sont les plus doués, continua à être considéré comme le meilleur diseur de bonne aventure.»

«Quoi qu'il en soit», dit Sancho, «pouvez vous dire à maître Pierre de demander à son singe si ce qui vous est arrivé dans la grotte de Montesinos est vrai? À mon avis, sans vouloir vous blesser, c'était un tour, un mensonge, ou une illusion.»

«Peut-être», admit don Quichotte. «En tout cas, je suivrai ton conseil, bien que j'hésite un peu.»

Maître Pierre alla chercher don Quichotte. Il lui dit que le castelet avait été monté et qu'il devait aller le voir car ça valait le coup. Le chevalier informa le marionnettiste de ses préoccupations présentes. Il le pria de demander au singe si

certaines choses qui s'étaient passées dans la grotte de Montesinos étaient réelles ou non. Il lui semblait qu'elles étaient partiellement réelles et partiellement vraies. Maître Pierre ne répondit pas. Il attrapa son singe, le mit devant don Quichotte et Sancho et dit:

«Monsieur le singe, ce gentilhomme voudrait savoir si certaines choses qui se sont passées dans une caverne qui s'appelle la grotte de Montesinos sont vraies ou non.»

Puis il fit le signal habituel; l'animal sauta sur son épaule gauche et fit semblant de lui parler à l'oreille.

«Le singe m'a dit que les choses que vous avez vues ou qui se sont passées au fond de ce gouffre sont fausses et plausibles; c'est tout ce qu'il peut vous dire. Il a ajouté que si vous voulez obtenir plus d'informations, il répondra à toute vos questions vendredi prochain, car il est très fatigué pour l'instant et ne pourra pas dire la bonne aventure avant vendredi.»

«Est-ce que je ne vous ai pas dit», s'écria Sancho, «que je ne peux pas croire que toutes les choses, ni même la moitié, que vous avez dites à propos de ce qui s'est passé dans la grotte de Montesinos soient vraies?»

«L'avenir le dira», répondit don Quichotte, «car le temps découvre tout et ne manque jamais de tout révéler, même les secrets cachés dans les entrailles de la terre. Changeons donc de sujet, car nous devons aller voir le théâtre de marionnettes de maître Pierre: je suppose que c'est une chose tout à fait unique.»

«Je ne vous le fait pas dire», répliqua maître Pierre. «Je peux vous assurer, messire Quichotte, que mon théâtre de marionnettes est l'une des plus belles choses du monde. Comme les actes valent plus que les paroles, allons le voir, car il se fait tard et nous avons beaucoup de choses à faire, à dire et à montrer.»

Don Quichotte et Sancho lui obéirent. Il gagnèrent l'endroit où le théâtre de marionnettes était installé. Il était découvert et entouré de petites bougies allumées qui l'éclairaient très bien et l'embellissaient. Comme maître Pierre devait manipuler les marionnettes, il se cacha derrière les tréteaux. Un des ses assistant se plaça devant le castelet afin de déclamer les vers et raconter l'histoire. Dans sa main, il tenait une baguette avec laquelle il montrait les marionnettes quand elles apparaissaient sur la scène. Les clients s'approchèrent du castelet. Certains d'entre eux restèrent debout. Don Quichotte, Sancho, le page et le cousin s'assirent sur les meilleurs sièges. Le narrateur se mit à raconter ce que vous lirez dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXVI.

Suite de l'amusante aventure du marionnettiste,
ainsi que d'autres choses qui sont vraiment intéressantes.

Tous les habitants de Tyr et de Troyes se turent.

Je veux dire que tous les spectateurs regardaient les lèvres de l'homme qui allait raconter une histoire merveilleuse. Il entendirent le son des timbales, des trompettes et des fusils pendant quelques secondes. Élevant la voix, le jeune homme dit:

«La pièce de théâtre que vous allez voir est la copie exacte des chroniques françaises et des ballades espagnoles déclamées par les enfants et les adultes qui se promènent dans ces rues. Elle traite de la manière dont don Gaïferos libéra son épouse Mélisandre, qui était détenue par les Sarrasins dans une prison espagnoles située dans la ville de Sansueña, qui est l'ancien nom de Saragosse. Ici, don Gaïferos joue au pachisi, comme on le dit dans la chanson suivante:

Don Gaïferos joue au pachisi;
Mélisandre l'a déjà oublié.

Le personnage avec la couronne sur la tête et le sceptre à la main est l'empereur Charlemagne, le père putatif de Mélisandre. La négligence et l'oisiveté de son gendre le contrarient. Aussi, il va avoir une discussion avec lui. On dirait qu'il va le frapper six fois sur la tête avec son sceptre. Certains auteurs disent qu'il ne s'est pas privé de le faire. Il avance plein d'arguments qui visent à le convaincre de délivrer son épouse afin de défendre son honneur. Ensuite, il lui dit:

J'en ai assez; occupez-vous de cela.

L'empereur tourne le dos à don Gaïferos, qui est découragé. L'homme fâché et impatient envoie valdinguer le jeu. Il demande son armure en toute hâte et prie don Roland, son cousin, de lui prêter Durandal, son épée. Roland refuse de la lui prêter, mais il lui dit qu'il l'accompagnera durant ce dangereux voyage. Le vaillant et furieux Gaïferos rejette sa proposition car c'est lui qui doit sauver sa femme. Il devrait le faire ainsi si elle se cachait dans les entrailles de la terre. Il enfile son armure et se met en route. Regardez cette tour. Je suppose que c'est une des tours de l'alcazar de Saragosse, qui s'appelle l'Aljaferia. Cette dame sur le balcon, habillée à la mode mauresque, est l'incomparable Mélisandre, laquelle, sur ce mirador, regarde souvent en direction de la France. Elle pensa à Paris et à son mari, ce qui lui permet de supporter son esclavage. Quelque chose de nouveau va se passer. Je crois qu'on a jamais vu ça avant. Regardez ce More qui, silencieusement et lentement, le doigt sur la bouche, rampe vers elle. Il l'embrasse sur la bouche! Elle crache immédiatement et s'essuie les lèvres avec la manche de son chemisier blanc. Elle se lamente et arrache ses jolis cheveux comme s'ils lui avaient fait du mal. Le Maure solennel que vous voyez dans ce couloir est le roi Marsilio de Sansueña. Il a été témoin de l'acte déplacé commis par l'autre More. Bien que cet homme soit un membre de sa famille et son favori, il le fait immédiatement arrêter et ordonne à l'un de ses gardes de lui donner deux cents coups de fouet en le conduisant le long des rues les plus animées de la ville,

'Avec des crieurs publics devant
Et des juges derrière.'

Ils exécutent tout de suite la sentence, bien que le délit n'ait été commis que quelques instants auparavant. Les Sarrasins ne sont pas comme nous! En matière de procédure pénale, il n'y a ni mise en accusation, ni mandat d'arrêt, ni détention provisoire.»

«Petit garçon, petit garçon», s'écria don Quichotte à cet instant, «suis le fil de l'histoire; ne fais pas de digressions; on a besoin de beaucoup de preuves pour établir les faits.»

Maître Pierre était à l'intérieur du castelet. Il dit au narrateur:

«Garçon, n'enjolive pas l'histoire. Fais ce que te demande ce monsieur; joue la prudence. Parle clairement et sois concis; ne sois pas verbeux: les subtilités sont hors de propos.»

«Je ferai comme vous dites», répondit le jeune homme, puis il continua ainsi: «Ce personnage à cheval qui porte un manteau avec une capuche est don Gaïferos lui-même. Voici sa femme. Elle s'est vengée de l'intrépide More amoureux. Elle s'est replacée, sans faire de bruit, sur le balcon de la tour. Elle parle à son époux, croyant que c'est un voyageur. Elle parle beaucoup et dit:

'Monsieur, si vous partez en France,
Allez trouver Gaïferos.'

Je ne vais pas répéter la ballade, car les gens s'ennuient quand il y a trop de détails. Don Gaïferos soulève sa capuche. Mélisandre sourit, ce qui prouve qu'elle l'a reconnu. Elle descend du balcon pour s'asseoir sur la croupe du cheval de son mari méritant… mon Dieu, le bas du jupon de la dame s'est accroché à l'un des barreaux en fer du balcon! Elle se balance dans le vide et ne peut pas atteindre le sol! Mais le ciel aide les gens dans la détresse. Don Gaïferos s'approche d'elle. Peu lui importe d'abîmer le magnifique jupon. Il la fait descendre et l'assoit sur son cheval en deux coups de cuillère à pot. Comme un homme, elle enfourche la monture. Il lui demande de s'accrocher à sa taille pour ne pas tomber, car madame Mélisandre n'a pas l'habitude de chevaucher de cette manière. Le coursier hennit, ce qui montre qu'il est heureux de porter un homme courageux et une jolie femme sur son dos. Ils partent et, avec entrain, suivent la route de Paris. Allez en paix, ô véritables amoureux à nulles autres pareils! Que la chance vous permette de trouver refuge dans votre patrie adorée. Que vos amis et vos parents profitent de votre compagnie pendant tous les jours qui vous restent à vivre dans cet endroit sûr!»

À ce moment, maître Pierre crie de nouveau:

«Sois clair; ne sois pas verbeux; l'affectation est est un vice.»

Le narrateur ne répondit pas. Il continua ainsi:

«Beaucoup de gens virent Mélisandre descendre du balcon et monter sur le cheval de son mari. Ils dirent au roi Marsilio qu'ils s'enfuyaient. Aussi, le roi ordonna à certains de ses serviteur de sonner les cloches. Les habitants de la ville se précipitent dehors. Toute la ville résonne du son des cloches qui carillonnent en haut des mosquées.»

«Non, ça, c'est impossible», interjeta don Quichotte. «Maître Pierre se trompe, car les musulmans ne font pas usage de cloches, mais de timbales et d'une sorte de flûte qui ressemble à notre flageolet. Par conséquent, cette histoire de cloches qui sonnent à Sansueña est absurde.»

Quand il entendit cette remarque, maître Pierre arrêta de sonner les cloches.

«Ne pinaillez pas autant, messire Quichotte», dit-il; «la perfection n'existe pas. Beaucoup de pièces de théâtre jouées presque tous les jours sont remplies d'erreurs et

d'absurdités. Malgré tout, elles sont populaires et les gens les admirent. Continue, petit gars, et laisse-le parler. Pourvu que je remplisse mon porte-monnaie, peu importe qu'il y ait plus d'erreurs dans mes pièces de théâtre que d'atomes dans le soleil.»

«C'est vrai», répliqua don Quichotte.

«Beaucoup de cavalier quittent la ville», continua le jeune homme. «Ils partent à la recherche des amoureux catholiques; nous entendons des trompettes, des flûtes, des tambours et des tambourins. Ils vont peut-être les rattraper et les ramener attachés à la queue de leur propre cheval, ce qui serait un spectacle horrible.»

Quand don Quichotte vit cet attroupement de Mores, il pensa que ce serait une bonne idée d'aider les fugitifs. Il se leva et cria:

«Aussi longtemps que je vivrai et en ma présence, jamais je ne laisserai quelqu'un maltraiter ce célèbre chevalier, cet intrépide amoureux: don Gaïferos. Arrêtez, roturier loqueteux! Arrêtez de les poursuivre et de la persécuter, sinon je vous attaque.»

Il dégaina son épée et se précipita vers le castelet. Le chevalier agité et courroucé se mit à frapper avec son épée les marionnettes maures, renversant les unes, décapitant les autres, coupant la jambe de celle-ci et détruisant celle-là. Il les frappa plusieurs fois. Il fit un mouvement qui allait du haut vers le bas: si maître Pierre ne s'était pas accroupi, le chevalier lui aurait coupé la tête plus facilement que si elle avait été en pâte d'amande.

«Arrêtez!», cria maître Pierre. «Les choses que vous renversez, détruisez et tuez ne sont pas de véritables Mores, mais des marionnettes en papier mâché. Pauvre de moi, vous détruisez mon gagne-pain!»

Malgré cela, il n'arrivait pas à empêcher don Quichotte de faire pleuvoir sur les marionnettes des coups, des estocades, des fendants et des revers. Finalement, en moins de temps qu'il n'en faut pour réciter deux Credo, il jeta le castelet par terre et découpa les cordes et les marionnettes: le roi Marsilio était grièvement blessé, tandis que la tête et la couronne de l'empereur Charlemagne étaient coupées en deux. Les spectateurs étaient agités; le singe s'enfuit sur le toit de l'auberge; le cousin, le page et Sancho Panza étaient terrifiés. Sancho, comme il le dit après la tempête, n'avait jamais vu son maître dans un tel état de colère. Lorsqu'il eut finit de détruire complètement le théâtre de marionnettes, don Quichotte se calma un peu et dit:

«J'aimerais bien maintenant me confronter avec ceux qui refusent d'admettre que les chevaliers errants sont utiles. Si je n'avais pas été là, que serait-il arrivé au brave don Gaïferos et à la belle Mélisandre? Je suis sûr que ces chiens les auraient capturés et leur auraient joué un mauvais tour. Vive la chevalerie errante! Rien ne peut la dépasser.»

«Vive, la chevalerie errante», murmura maître Pierre. «Quant à moi, je vais mourir. Je suis tellement malheureux que, comme le roi Rodéric, je peux déclarer:

Hier j'étais roi d'Espagne;
Aujourd'hui je ne possède même pas
Un pauvre petit château.

Il n'y a pas une demi-heure, il n'y a pas trente secondes, les rois et les empereurs m'obéissaient. Il y avait plein de chevaux dans mes écuries et pleins

d'uniformes dans mes coffres et mes sacs. Maintenant je suis désespéré et abattu parce que je suis un pauvre mendiant. Surtout, j'ai perdu mon singe. À cause de la rage absurde de ce chevalier, je le rattraperai quand les poules auront des dents. Il paraît qu'il protège les orphelins, redresse les torts et fait d'autres bonnes choses, mais il a été méchant avec moi. Que Dieu soit loué éternellement! Mes marionnettes *font la tronche* à cause du chevalier *Quifaitlatronche*.»

Les propos de maître Pierre émurent Sancho. Il lui dit:

«Ne pleurez pas, maître Pierre; ne vous lamentez pas sur la cruauté de votre sort; vous me fendez le cœur. Je peux vous dire que mon maître est un bon catholique; si quelqu'un arrivait à lui faire comprendre qu'il vous a fait du mal, il vous paierait une indemnité pour réparer les dommages qu'il a occasionnés.»

«J'aimerais bien qu'il paie une partie des réparations» répondit maître Pierre. «S'il le faisait, je serais très content et il aurait la conscience tranquille. Celui qui vole le bien d'autrui et ne le rend pas ne peux pas rester en vie.»

«C'est vrai», dit don Quichotte, «mais je ne vous ai rien volé, maître Pierre.»

«Comment cela?», demanda maître Pierre. «Je pense que c'est votre bras musclé qui a éparpillé et détruit les marionnettes qui sont allongées sur ce sol nu et dur. Comment croyez vous que je gagnais ma vie?»

Don Quichotte déclara: «Ce que je croyais est vrai: les sorciers qui me persécutent me font voir des silhouettes qu'ils transforment en d'autres choses. Franchement, monsieur, ce qui se passa ici semblait réel. Mélisandre, don Gaïferos, Marsilio et Charlemagne étaient plus vrais que nature. C'est pour cela que je me suis mis en colère. Afin de suivre les règles de la chevalerie errante, j'ai essayé d'aider les fugitifs, et j'ai fait ce que vous avez vu. C'est un désastre à cause de ce qu'ont fait les méchants qui me persécutent et non pas à cause de ce que j'ai fait. Bien que le fondement de mon erreur ne soit pas la malveillance, je veux vous payer une indemnité pour que vous puissiez remplacer les marionnettes détruites. Maître Nicolas, dites-moi ce que je vous dois, et je vous donnerai de bonnes pièces neuves de Castille.»

Maître Pierre s'inclina devant lui et dit:

«Je n'en attendais pas moins d'un bon chrétien qui est aussi un homme courageux. Don Quichotte, vous êtes le véritable protecteur des pauvres vagabonds. L'aubergiste et le grand Sancho seront les experts et les arbitres. Ils évalueront les marionnettes endommagées.»

L'hôtelier et Sancho accédèrent à sa demande. Ensuite, maître Pierre ramassa le roi Marsilio de Saragosse et sa tête.

«Comme vous pouvez le voir», dit-il, «il est impossible de rendre à ce roi son état initial. Je pense donc qu'il faudra débourser quatre réaux et demi pour indemniser sa mort.»

«Continuez», dit don Quichotte.

«Quant à celle-ci qui est coupée en deux dans le sens de la longueur», continua maître Pierre en saisissant l'empereur Charlemagne éventré, «cinq réaux et un quart me semblent un prix raisonnable.»

«Ce n'est pas une petite somme», dit Sancho.

«Ni une grosse», répliqua l'hôtelier. «Donnez-lui cinq réaux.»

«Non, donnez-lui cinq réaux et un quart», s'écria don Quichotte. «Le total intermédiaire de cet inoubliable désastre ne dépend pas d'un quart de réal de plus ou de moins. S'il vous plaît, maître Pierre, dépêchez-vous, car il est l'heure de dîner et j'ai faim.»

«Cette marionnette», continua maître Pierre, «sans nez et avec un œil en moins est celle de la belle Mélisandre. Pour elle, je demande deux réaux et douze maravédis, et je pense que j'ai raison.»

«Elle et son mari», dit don Quichotte, «doivent bien avoir atteint la frontière française, car le cheval qu'ils montent semble plus voler que galoper. N'essayez pas de me tromper: cette choses sans nez ne peut pas être Mélisandre puisqu'elle est en train de copuler avec son mari en France! Maître Pierre, tout le monde doit assumer ses péchés. Aussi, soyons honnêtes. Vous pouvez continuer. »

Comme don Quichotte se remettait à délirer et revenait au premier thème, il essaya de le faire se concentrer. Par conséquent, il lui dit:

«Ce n'est pas Mélisandre, mais une des ses servantes. Si vous me donnez soixante maravédis, je serai content et considérerai que c'est une bonne indemnité.»

De cette manière, il estima toutes les marionnettes qui avaient été détruites. Ces estimations furent révisées par les deux experts, à la satisfaction des deux parties. Le total s'éleva à quarante réaux trois quarts. Sancho donna immédiatement l'argent à maître Pierre, qui demanda deux réaux de plus parce qu'il serait difficile d'attraper le singe.»

«Sancho, donne-les-lui», dit don Quichotte, «non pas parce qu'il veut attraper le singe, mais parce qu'il a besoin d'étancher sa soif! Je donnerais volontiers deux cents réaux à quiconque m'assurerait que Mélisandre et don Gaïferos sont en France avec leur famille.»

«Ça, mon singe peut vous le dire», dit maître Pierre, «mais, pour l'instant, personne ne peut l'attraper. Je suppose que l'affection qu'il me témoigne et la faim le forceront à me chercher. Aussi, attendons jusqu'à demain.»

L'affaire du théâtre de marionnettes se termina. Ils firent la paix et dînèrent aux frais de don Quichotte, qui était très généreux. L'homme aux lances et aux hallebardes partit avant l'aube. Quand le jour fut levé, le cousin et le page prirent congé de don Quichotte; l'un se dirigea vers son village, l'autre continua son voyage avec douze réaux dans son porte-monnaie, lesquels lui avaient été donnés par Don Quichotte. Maître Pierre ne voulait plus avoir affaire au chevalier, qu'il connaissait bien maintenant. Il se leva donc avant le soleil, attrapa son singe, ramassa les restes de son castelet et partit. Quant à l'aubergiste, lequel n'avait pas été informé de l'état mental de don Quichotte, il s'étonnait de sa folie et de sa générosité. Finalement, le chevalier ordonna à Sancho de lui donner une grosse somme d'argent. Ils lui dirent au revoir et, vers huit heures du matin, ils sortirent de l'auberge et reprirent leur route. Laissons-les ici, car je dois éclaircir d'autres faits qui sont reliés à cette fameuse histoire.

CHAPITRE XXVII.

Les identités de maître Pierre et de son singe,
ainsi que la triste fin de l'aventure des villageois qui brayaient,
laquelle ne fut pas celle que don Quichotte avait imaginée.

Cid Hamet Ben-Engéli, l'auteur de ce grand livre, commence ce chapitre avec ces paroles: «Je jure en tant que chrétien catholique...» Cela conduit le traducteur à nous faire remarquer que, puisqu'il était musulman, l'emploi de cette expression idiomatique montre qu'il voulait que les lecteurs crussent ce qu'il disait à propos de maître Pierre et du singe qui prédisait l'avenir, ce qui émerveillait tous les habitants de la région.

Ensuite, il dit que ceux qui ont lu la première partie de cette histoire se souviendront de Ginés de Pasamonte, qui était l'un des galériens que don Quichotte libéra dans la Sierra Morena, une bonne action qui ne conduisit pas ces crapules à le remercier. Ginés de Pasamonte, que don Quichotte appelait Ginesillo de Parapilla, fut l'homme qui vola l'âne de Sancho. À cause des imprimeurs, il n'y a aucune information sur le vol dans la première partie, ce qui fit croire à beaucoup de lecteurs que l'auteur avait oublié d'écrire un chapitre. En fait, Ginés vola l'âne lorsque Sancho dormait. Il usa le stratagème auquel Brunelo avait eu recours à Albraca, quand il avait pris le cheval de Sacripant, lequel ne s'en rendit pas compte, alors qu'il était assis dessus. Ensuite, Sancho récupéra son animal comme cela a été raconté. Ginés craignait d'être poursuivi devant les tribunaux, car il avait commis un nombre incalculable de crimes. Il y en avait tellement et ils étaient si odieux qu'il les avait décrits dans un livre. Il résolut d'aller en Aragon, de mettre un morceau de tissu sur son œil gauche et de devenir marionnettiste, car il savait *manipuler les marionnettes et les gens.*

Aussi, il avait acheté ce singe à des chrétiens qui revenaient d'Afrique du Nord et qui avaient été libérés. Il lui apprit à sauter sur son épaule et à murmurer ou à faire semblant de murmurer à l'oreille quand il faisait un certain signe. Avant d'entrer dans un village avec son castelet, il cherchait une personne bavarde qui habitait dans les environs, laquelle lui disait ce qui s'y était passé en lui donnant le nom des gens concernés. Ensuite, il mémorisait toutes ces informations. Quand il entrait dans un village, il montait son théâtre de marionnettes. Il ne jouait pas tout le temps les mêmes pièces, mais elles étaient toutes amusantes et connues. La représentation finie, il présentait son singe et disait qu'il pouvait prédire le passé et le présent et non l'avenir. Pour la réponse à chaque question, il demandait deux réaux, mais il diminuait parfois le prix lorsque les spectateurs étaient de mauvaise humeur. Parfois, quand il était dans un village où s'était passé un événement qu'il connaissait, bien que personne ne lui demandât rien parce que les gens ne voulaient pas payer, il faisait un signe au singe pour qu'il saute sur son épaule. Ensuite, il leur disait que le singe lui avait dit telles et telles choses, lesquelles s'étaient vraiment passées dans le village. De cette manière, il devint célèbre; tout le monde voulait voir son spectacle. Il était intelligent: parfois les réponses était tellement imprécises qu'elles semblaient se rapporter aux questions! Comme personne ne lui demandait d'expliquer comment son singe arrivait à faire cela, il les stupéfiait tous et gagnait beaucoup d'argent.

Lorsqu'il entra dans l'auberge, il reconnut don Quichotte et Sancho. Aussi, il lui fut facile de les surprendre, ainsi que tous les spectateurs. Cependant, il aurait pu avoir des problèmes si don Quichotte avait baissé un peu plus la main quand il coupa la tête au roi Marsilio et détruisit sa cavalerie, comme cela est raconté dans le chapitre précédent.

Voilà tout ce qu'il y avait à dire de maître Pierre et de son singe. Quant à don Quichotte de la Manche, après avoir quitté l'auberge, il résolut de reconnaître les rives de l'Èbre et tous ses environs avant d'entrer dans Saragosse, car il avait le temps de le faire avant que le tournoi ne commence. En pensant à cela, il poursuivit son chemin pendant deux jours. Rien d'important ne lui arriva. Le troisième jour, en montant une côte, il entendit le bruit assourdissant des tambours, des trompettes et des arquebuses. Tout d'abord, il pensa qu'un régiment passait juste à côté. Afin de le voir, il éperonna Rocinante et monta au sommet de la colline. Puis il regarda en bas et vit plus de deux cents hommes portant différentes armes: des lances, des arbalètes, des hallebardes, des piques, quelques mousquets et beaucoup de boucliers. Il descendit la côte; il était assez proche d'eux pour voir leurs bannières et distinguer leurs couleurs et devises. Il en remarqua une en satin blanc sur laquelle était peint un petit âne sarde très ressemblant; sa tête était levée, sa bouche ouverte, sa langue tirée; il semblait braire. Autour étaient écrits en lettres majuscules ces deux vers:

Les deux juges
Ne brayaient pas pour rien.

Don Quichotte conjectura que ces soldats venaient du village où les gens avait l'habitude de braire. Il le dit à Sancho, en lui expliquant ce qui était écrit sur l'étendard. Il ajouta que l'homme qui leur avait parlé de cette affaire s'était trompé: à en croire la devise, deux juges avaient brait et non deux conseillers municipaux.

«Monsieur», répondit Sancho, «Peut-être que les conseillers municipaux qui brayaient sont devenus juges. Aussi, on peut bien les appeler des deux manières. De plus, les identités des gens qui brayaient ne changent pas le fond de l'affaire, car un juge peut braire aussi bien qu'un conseiller municipal.»

Finalement, ils apprirent que les gens d'un certain village attaquaient ceux qui se moquaient d'eux plus que de raison et ne le justifiaient les relations de voisinage. Don Quichotte s'approcha d'eux, ce qui déplut à Sancho, qui n'aimait pas ce genre d'expédition. Les soldats s'écartèrent pour le laisser se placer, car ils croyaient qu'il faisait partie du bataillon. Avec calme et détermination, Don Quichotte leva sa visière et s'approcha de l'étendard. Tous les officiers se mirent autour de lui pour l'observer. Ils étaient aussi étonnés que ceux qui le voient pour la première fois. Les voyant le dévisager de la sorte, n'attendant pas qu'ils parlent ou lui posent des questions, il décida de rompre le silence. En haussant le ton, il dit:

«Messieurs, je vous prie de ne pas m'interrompre, sauf si je vous ennuie. Si cela arrivait, vous devriez me faire signe afin que je ferme ma bouche et morde ma langue.»

Ils répondirent qu'il pouvait dire ce qu'il voulait et qu'ils seraient heureux de l'écouter. Aussi, il continua de la sorte:

«Messieurs, je suis chevalier errant, c'est-à-dire un guerrier qui a pour but d'aider les nécessiteux et tous ceux qui ont besoin d'être aidés. Il y a quelques jours, on m'a informé de votre malheur et de la raison qui vous a poussés à attaquer vos ennemis. J'ai analysé le problème et je pense que, si l'on se réfère au code du duel, vous avez mal interprété la situation. En fait, vous n'avez pas été insulté, car un individu ne peut pas insulter toute une communauté, sauf si, ne sachant pas qui s'est rendu coupable de trahison, il la défie en la considérant comme un tout homogène

responsable du crime commis par l'un de ses membres. Par exemple, don Diego Ordoñez de Lara défia toute la ville de Zamora parce qu'il ignorait que seul Vellido Dolfos avait tué le roi. Par conséquent, il les insulta tous et tous durent se venger de lui. Cependant, don Diego dépassa les bornes, car il insulta les morts, l'eau, les miches de pain, les enfants qui n'étaient pas nés et d'autres petites choses rapportées ailleurs. Que se passera-t-il? Quand il y a beaucoup de colère, personne ne peut dompter les langues qui persiflent! Cela étant vrai, un individu ne peut pas insulter un royaume, une province, une ville, un État, ou toute une communauté. Il est clair qu'il est stupide de venger une telle insulte puisque ce n'en est pas une. Beaucoup de gens sont insultés parce qu'il vivent dans un certain endroit. Les enfants et les gens ordinaires ont traité certains villageois de réveils femelles, d'agités, d'idiots, de baleineaux, de savons, etc. Ce serait bien si ces villageois distingués se vengeaient des gens qui se moquent d'eux et dégainaient leurs épées chaque fois qu'on les critiquait un peu. Non, non, Dieu interdit de telles choses! Il y a quatre raisons qui amènent les hommes intelligents et les État bien organisés à prendre les armes, dégainer l'épée et risquer leur vie et leur fortune. Premièrement, afin de défendre la foi catholique; deuxièmement, afin de se protéger, ce qui est en conformité avec les lois divines et naturelles; troisièmement, afin de protéger leur réputation, leur famille et leurs possessions; quatrièmement, afin de servir leur roi dans une guerre juste. Nous pourrions ajouter une cinquième raison, qui pourrait être considérée comme la deuxième et qui serait de défendre leur pays. À ces cinq bonnes raisons de faire la guerre, on pourrait ajouter d'autres motifs justes et raisonnables. Les gens qui prennent les armes pour des motifs futiles ou stupides sont des imbéciles. De plus, une vengeance injuste – ce genre de vengeance est toujours injuste – n'est pas en conformité avec la loi divine à laquelle nous obéissons et qui nous oblige à bien traiter nos ennemis et à aimer ceux qui nous haïssent. Il est assez difficile pour les gens d'observer ce commandement, spécialement aux mauvais chrétiens qui valorisent plus la chair que l'esprit. Jésus-Christ, Dieu et homme véritable qui ne ment jamais parce qu'il est notre législateur, dit un jour que son joug était agréable et que la charge était légère. Aussi, il ne nous demanderait pas d'obéir à des lois que nous ne pourrions pas respecter. Par conséquent, la loi divine vous oblige à déposer les armes.»

«Mon maître», se dit Sancho, «est un théologien; tout du moins, il semble en être un.»

Don Quichotte s'arrêta un peu pour respirer. Comme ils étaient silencieux, il voulait continuer son discours, mais Sancho profita de cette pause pour leur montrer qu'il était spirituel. Il leur dit:

«Mon maître don Quichotte de la Manche, qui s'appelait autrefois le chevalier Quifaitlatronche et qui s'appelle maintenant le chevalier des Lions, est un gentilhomme érudit qui parle le latin et l'espagnol comme un bachelier. C'est un bon soldat qui donne de bons conseils aux gens. Il connaît par coeur toutes les lois sur le duel. Aussi, il n'y a rien de mieux à faire que de lui obéir; je peux vous assurer que vous ne regretterez pas votre décision. Il vous a dit qu'il est stupide de se mettre en colère uniquement parce que vous entendez quelqu'un braire. Quand j'étais petit garçon, je brayais quand j'en avais envie. Personne n'essayait de m'en empêcher. Je le faisais tellement bien que tous les ânes du village me répondaient. Pourtant, je continuais à être le fils de mes parents, qui étaient des gens honorables. Bien que certains

membres influents de notre communauté m'enviassent ce talent, je ne devins pas pour autant un frimeur. Je dis la vérité. Vous savez, cette science est comme la natation: une fois qu'on la connaît, on ne peut plus l'oublier. Laissez moi vous montrer quelque chose.»

Il mit ses doigts sur son nez et se mit à braire si vigoureusement que toutes les vallées voisines retentirent de ses braillements. Un homme qui était près de lui, croyant qu'il se moquait d'eux, leva le bâton qu'il tenait dans sa main et frappa Sancho avec une telle violence que ce dernier s'effondra. Voyant son écuyer maltraité de la sorte, Don Quichotte leva sa lance et attaqua l'homme qui l'avait frappé. Cependant, beaucoup de soldats s'interposèrent entre lui et l'agresseur de Sancho, ce qui le fit s'arrêter net. Comme on lui jetait des pierres et qu'un grand nombre d'arbalètes et de mousquets étaient pointés sur lui, il fit demi-tour et s'enfuit au meilleur galop que Rocinante put lui offrir. Il est inutile de préciser qu'il implora l'assistance de Dieu. Aussi, il n'arrêtait pas de respirer profondément pour vérifier s'il n'avait pas un trou dans les poumons.

Les soldats qui faisaient partie de l'escadron le laissèrent partir. Ils ne lui tirèrent pas dessus. Quant à Sancho, dès qu'il eut repris connaissance, ils le mirent sur son âne et le laissèrent rejoindre son maître. Il n'était pas en état de guider sa monture, mais l'âne suivit les traces de Rossinante, car il ne pouvait pas supporter d'être loin de son ami. Quand don Quichotte se fut éloigné, il tourna la tête et vit que Sancho arrivait. Il s'arrêta parce que personne ne les poursuivait.

Les soldat restèrent en position jusqu'à la nuit. Puisque leurs ennemis refusaient de se battre contre eux, ils se réjouirent et retournèrent dans leur village. s'ils avaient connu les coutumes des Grecs de l'Antiquité, ils auraient élevé un monument à cet endroit.

CHAPITRE XXVIII.

Ici le lecteur apprendra ce que Ben-Engéli dit
s'il lit attentivement.

Quand le pot aux roses est découvert, l'homme courageux s'enfuit: les hommes intelligents se cachent toujours et attendent des jours meilleurs. On put vérifier cette vérité grâce à don Quichotte, lequel fuit après avoir embêté les villageois, ce qui avait conduit les soldats à attaquer. Il ne se souciait pas de la sécurité de Sancho. Il s'éloigna le plus possible afin de se protéger contre ces hommes. Sancho le suivait, allongé sur son âne de la manière décrite plus haut. Finalement, il revint à lui, rattrapa don Quichotte et, couvert de bleus et impatient, il se laissa glisser de son âne pour atterrir aux pieds de Rossinante. Le chevalier mit pied à terre pour examiner les blessures de son écuyer. Comme ce dernier allait bien, il lui dit sur un ton agressif:

«Tu n'aurais pas dû braire! Il ne faut pas parler de corde dans la maison d'un pendu. Tu as brait et ils t'ont frappé. Tu devrais remercier Dieu, car ils ont fait le signe de croix sur ton visage avec un bâton et non avec un cimeterre.»

«Je ne vous répondrai pas», rétorqua Sancho, «car je ne veux pas casser du sucre sur le dos des gens. Montons à cheval et partons. Je ne brairai plus, mais force est

de constater que les chevaliers errants fuient souvent et laissent leurs fidèles écuyers tomber aux mains de leurs agresseurs, lesquels les tabassent.»

«Se retirer n'est pas fuir», répliqua don Quichotte. «Tu sais, Sancho, l'homme courageux qui n'est pas prudent est, en fait, téméraire: ses victoires dépendent plus de sa chance que de son courage. Je t'avoue que je me suis retiré, mais je n'ai pas fui. J'ai imité bien d'autres braves chevaliers qui préférèrent attendre des jours meilleurs. Beaucoup de livres traitent de cela. Je n'y ferai pas référence, car tu n'en tireras aucun profit. De plus, je n'ai pas envie de le faire.»

Don Quichotte aida Sancho à monter sur son âne, puis il monta sur Rossinante. En avançant lentement, ils se dirigèrent vers une plantation qui était à un quart de lieue de là. Sancho n'arrêtait pas de soupirer et de gémir. Son maître lui demanda pourquoi il gémissait. Il répondit qu'il avait terriblement mal au dos, ce qui le rendait fou.

«Tu as mal», fit remarquer don Quichotte, «parce qu'ils se sont servis d'un long bâton bien droit pour te frapper dans le dos, lequel te fait mal maintenant. Si le bâton avait heurté ton dos avec plus de force, tu aurais encore plus mal au dos!»

«Mon Dieu!», s'exclama Sancho. «Vos arguments irréfutables m'éclairent sur l'origine de mes douleurs. C'était tellement mystérieux que vous deviez me dire que j'avais mal au dos parce qu'un bâton l'avait heurté. Si j'avais mal aux chevilles, l'origine de la douleur serait vraiment mystérieuse, mais il est très facile de déterminer la cause de cette douleur dorsale puisqu'il m'ont tabassé. À la vérité, monsieur, vous ne vous souciez guère du malheur des autres. Maintenant je comprends bien que vous n'êtes pas très serviable. Cette fois-ci, vous les avez laissés me frapper. Une autre fois ou cent autres fois, ils me feront sauter de nouveau dans une couverture et me tortureront de nouveau. Ces petits problèmes pourraient me coûter beaucoup maintenant. Je me débrouillerais mieux si je n'étais pas un idiot qui ne fera jamais rien de bien dans la vie. Je ferais bien mieux de rentrer chez moi pour aider ma femme et élever mes enfants avec l'argent que Dieu me donnera. Je ne devrais pas marcher derrière vous, le long de routes qui mènent nulle part, de grands chemins et de sentiers qui n'en sont pas, en buvant peu et en mangeant encore moins. Quant à dormir, je prends sept pieds de terrain; si j'ai besoin de plus d'espace, j'en prends sept de plus; c'est moi qui décide. Ensuite, je m'allonge. Je voudrais que l'homme qui a inventé la chevalerie errante brûle et tombe en poussière, ou du moins que cela arrive au premier homme qui voulut devenir l'écuyer de ces fous, car tous les chevaliers errants des temps passés étaient fous! Je ne dirai rien des chevaliers d'aujourd'hui parce que vous êtes l'un d'eux. Aussi, je dois les respecter. De plus, je sais que vous êtes plus intelligent que le diable lui-même.»

«Comme tu parles de cette manière», dit don Quichotte, «je suppose que tu te sens mieux. Par conséquent, nous pouvons nous amuser une peu. Dis tout ce que tu veux, car ça va atténuer tes souffrances, ce qui va me faire aimer ce que je déteste d'ordinaire: ton impertinence! Honnêtement, je ne t'empêcherai pas de retourner chez toi, car tu veux voir ta femme et tes enfants. Je vais te donner un peu d'argent. Dis-moi combien de temps s'est écoulé depuis que nous avons quitté notre village pour faire ce troisième voyage et combien tu veux gagner chaque mois, puis prends l'argent.»

«Quand je travaillais pour Bartolomé Carrasco», répondit Sancho, «le père de l'étudiant Samson Carrasco, que vous connaissez bien, je gagnais deux ducats par

mois, outre la nourriture. Néanmoins, je ne sais pas ce que vous devriez me donner, car les écuyers des chevaliers errants travaillent plus que les manouvriers. Le travail dans les champs est difficile, mais quand le jour tombe, on mange un repas chaud et on dort dans un lit; cela ne m'est pas arrivé depuis que je vous sers, sauf durant le peu de temps que nous avons passé chez don Diego de Miranda. J'ai aussi mangé les mets succulents qui étaient dans les marmites de Camacho, et je me suis goinfré, j'ai picolé et j'ai bien dormi quand j'étais chez Basile. Le reste du temps, j'ai dormi dehors, sur le sol dur, sous le ciel inclément, comme on dit. Je mangeais des raclures de fromage et des miettes de pain. Je buvais l'eau des ruisseaux et des sources que nous rencontrions dans les coins perdus que nous traversions.»

«Il faut avouer», dit don Quichotte, «que tout ce que tu as dit est vrai, Sancho. Je devrais te donner plus d'argent que Bartolomé Carrasco, mais combien?»

«En ce qui concerne mon salaire», répondit Sancho, «il faudrait me donne deux réaux de plus par mois. Comme vous m'avez promis de me nommer gouverneur d'un île, vous devriez ajouter six réaux, ce qui ferait trente réaux en tout.»

«Très bien», répliqua don Quichotte. «Ça fait vingt-cinq jours que nous avons quitté notre village, alors fais le total en te basant sur le salaire que tu penses devoir recevoir. Ensuite, dis-moi ce que je te dois et, comme je l'ai dit, prends l'argent.»

«Mon Dieu», s'écria Sancho, «le résultat est faux! Est fait, puisqu'il faut tenir compte de mon poste de gouverneur, il faut compter les jours depuis le moment où vous m'avez promis l'île jusqu'à aujourd'hui.»

«Eh bien», dit don Quichotte, «quand te l'ai-je promise?»

«Si je ne m'abuse», répondit Sancho, «il y plus de vingt ans... à trois jours près.»

Don Quichotte se frappa le front, éclata de rire et dit:

«Sancho, j'ai quitté la Sierra Morena il y a à peine deux mois et tu me dis que je t'ai promis cette île il y a vingt ans! En fait, tu veux tout mon argent. Puisque c'est ta décision, je te le donne tout de suite; désormais, il est à toi. Profites-en. Je préfère être un clochard pauvre, plutôt que d'employer un écuyer aussi méchant. Mais dis-moi, espèce de pervers qui refuse d'obéir aux lois de la chevalerie errante qui concernent les écuyers, est-ce que tu crois vraiment qu'un écuyer a déjà ordonné à son maître de lui donner une certaine somme tous les mois en échange de ses services? Voyou, émeutier, monstre, plonge dans cet océan de livres! Si tu trouvais un écuyer qui ait jamais fait ou pensé faire ce que tu viens de dire, je dirais que tu es malhonnête et te tirerais quatre fois la langue. Tire sur les rênes ou le licou de ton âne et rentre chez toi: je ne veux pas que tu m'accompagnes. Ô serviteur ingrat! Ô promesses que je n'aurais jamais dues faire! Ô brute épaisse! Tu me quittes maintenant, alors que j'allais faire de toi un seigneur en dépit de l'opinion de ta femme. Tu pars au moment où j'avais décidé de faire de toi le gouverneur de la meilleure île du monde! En bref, comme tu l'as déjà dit, je donne des perles aux cochons. Tu es un âne et tu resteras un âne! Tu mourras avant de t'apercevoir que tu n'es qu'un animal.»

Sancho regardait fixement don Quichotte pendant que celui-ci le grondait. Dévoré par le remords, il se mit à pleurer. D'une voix plaintive et faible, il dit:

«Cher monsieur, j'avoue que je suis un âne sans queue. Si vous m'en donnez une, je vous servirai en tant que bête de somme jusqu'à ma mort. Excusez-moi, monsieur; je suis un imbécile; vous savez que je suis un ignorant. Je parle beaucoup

parce que je suis malade et non parce que je suis méchant. Les gens qui commettent des erreurs et les corrigent plaisent à Dieu.»

«Comme d'habitude», fit remarquer don Quichotte, «tu cites des proverbes quand tu parles. Très bien, je te pardonne, mais tu dois bien te conduire et être moins égoïste. Attends patiemment ce que je t'ai promis. Ça n'arrivera pas tout de suite, mais ça arrivera.»

Sancho l'assura qu'il lui obéirait et qu'il ferait contre mauvaise fortune bon cœur.

À ce moment-là, ils avaient déjà atteint la plantation. Don Quichotte s'assit au pied d'un orme et Sancho au pied d'un hêtre: les arbres de ce genre ont toujours des pieds, mais jamais de mains. Sancho ne dormit pas bien: ses douleurs se réveillèrent à cause de la rosée de la nuit. Comme à son habitude, don Quichotte ruminait ses souvenir. Cependant, les deux hommes dormirent un peu. Le lendemain matin, ils continuèrent leur voyage vers les rives du fameux fleuve de l'Èbre, où il leur arriva ce que l'on racontera dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXIX.

La célèbre aventure de la barque enchantée.

Finalement et effectivement, deux jours après avoir quitté la plantation, don Quichotte et Sancho atteignirent les rives de l'Èbre. Le chevalier était content de voir le fleuve. Il contempla ses rives enchanteresses, ses eaux pures et scintillantes et son cours tranquille, ce qui lui rappela de bons souvenirs. Il se remémora les choses qu'il avait vues dans la grotte de Montesinos. Bien que le singe de maître Pierre ait dit que ces choses étaient en partie vraies et en partie fausses, il considérait qu'elles étaient toutes vraies, tandis que Sancho les regardait comme fausses.

Alors qu'ils longeaient les berges du fleuve de cette manière, ils aperçurent une petite barque, sans rames et sans aucun agrès. Elle était près de la berge, attachée à un tronc d'arbre. Don Quichotte regarda autour de lui et ne vit personne. Il descendit de cheval et ordonna à Sancho de descendre de son âne et d'attacher fermement les deux bêtes à quelque peuplier ou saule qui se trouvait là. Quand Sancho voulut savoir pourquoi il fallait le faire, son maître lui dit:

«Je suis sûr et certain, Sancho, que la barque que tu vois là-bas m'incite à monter sur elle et à la piloter afin de secourir un chevalier ou une personne importante qui doit être dans une situation désespérée, car c'est comme cela que ça se passe dans les livres de chevalerie dans lesquels il y a des histoires avec des sorciers qui parlent et agissent. Quand un chevalier est dans une situation difficile et qu'il ne peut être aidé que par un autre chevalier qui se trouve à deux ou trois mille lieues, ou même plus, les sorciers l'assoient sur un nuage ou lui donnent un petit navire. En moins de deux, ils le transportent dans les airs ou sur la mer à l'endroit où ils veulent et où l'on a besoin de son aide. Ô Sancho! Cette barque est ici dans le même but. Je suis sûr de cela. Avant la fin de la journée, attache Rossinante et l'âne ensemble. Dieu t'aidera. Je montrais sur ce navire même si les frères déchaux me demandaient de ne pas le faire.»

«C'est dans l'ordre des choses», répondit Sancho, «et vous voulez prendre part à ce que j'appelle une entreprise complètement stupide. Je ne peux qu'obéir et vous faire des courbettes, car, comme le dit le proverbe: 'Si tu obéis à ton maître, il t'invitera à dîner.' Je me sens obligé de vous dire que cette barque n'appartient pas à un sorcier, mais à un pêcheur, car on pêche les meilleures aloses du monde dans cette rivière.»

Sancho dit cela en attachant les bêtes. Il était désolé de les confier à des sorciers, mais Don Quichotte lui dit que cet abandon ne devait pas le contrarier, car le sorcier qui les conduirait le long de ces *interminables routes* et à travers ces régions lointaines leur donnerait à manger.

«Je ne peux rien dire sur ces *minables loutres*», dit Sancho, «et je n'ai jamais entendu cette expression, d'ailleurs.»

«Les interminables routes», dit don Quichotte, «sont des routes qui n'ont pas de fin. Tu ne connais pas cette expression parce qu'on ne t'a pas obligé à apprendre le latin, comme certaines personnes qui croient le connaître, mais ne le maîtrisent pas.»

«Les bêtes sont attachées», dit Sancho; «que fait-on maintenant?»

«Que fait-on?», répondit don Quichotte. «Le signe de la croix, et lever l'ancre, je veux dire monter à bord de ce navire et couper les amarres.»

Il sauta dedans, suivi de Sancho, coupa la corde, et le bateau s'éloigna peu à peu de la rive. Lorsque la barque fut à deux toises de la berge, Sancho se mit à trembler. Il se croyant perdu. Rien ne lui faisait plus de peine que d'entendre braire l'âne et de voir que Rossinante se démenait pour se détacher. Il dit à son maître:

«L'âne est désespéré parce que nous le quittons, et Rossinante veut s'échapper afin de nous suivre. Demeurez en paix, ô créatures adorées! Que la folie qui nous oblige à vous quitter se transforme en désillusion afin que nous puissions vous retrouver!»

En disant cela, il se mit à pleurer amèrement, ce qui énerva don Quichotte, qui lui dit:

«De quoi donc as-tu peur, poule mouillée? Pourquoi pleures-tu, chochotte? Qui te poursuit ou t'agresse, souris apeurée? Tu ne manque de rien; est-ce que tu traverses pieds nus les Carpates? Non, absolument pas. Tu es assis sur un banc, comme un archiduc, alors que tu suis le cours tranquille de ce fleuve charmant qui nous permettra d'atteindre la côte dans peu de temps. Nous avons dû faire déjà sept ou huit cents lieues. Si j'avais un astrolabe pour mesurer la hauteur du pôle, je te donnerais le nombre exacte de lieues que nous avons déjà parcourues. Je pense que nous avons passé ou que nous allons passer bientôt la *ligne* équinoxiale, qui se situe entre les deux pôles opposés, à égale distance.»

«Quand nous aurons atteint cette *pigne*», demanda Sancho, «nous aurons fait combien de lieues?»

«Beaucoup», répliqua don Quichotte, «car quand nous aurons atteint la ligne que j'ai mentionnée, nous aurons parcouru la moitié des trois cent soixante *degrés* d'eau et de terre que le globe contient, une distance trouvée par *Ptolémée*, le plus grand géographe de tous les temps.»

«C'est pas vrai!», s'écria Sancho. «Vous insultez un brave type. Vous l'avez traité de *polémique* et de *vieux grès*. »

Cette méprise fit rire Don Quichotte. Il dit à son écuyer:

«Les Espagnols et les étrangers qui s'embarquent à Cadix pour aller aux Indes orientales savent qu'ils ont passé l'équateur quand tous les poux qui sont dans le bateau meurent. J'ai dit tous les poux. Aussi, Sancho, passe ta main sur ta jambe: si tu y trouves un truc vivant, nous ne douterons plus de cela. Si tu ne trouves rien, cette information prouvera que nous avons passé l'équateur.»

«Je n'en crois pas un mot», répondit Sancho. «Néanmoins, je ferai ce que vous m'avez demandé de faire, bien que je ne sache pas pourquoi nous devons faire toutes ces expériences. Vous savez, nous ne sommes pas à cinq toises de la berge et le bateau ne s'est pas éloigné de plus de deux toises de l'endroit où les animaux sont. Rossinante et l'âne sont toujours à l'endroit où nous les avons laissés. Regardez, comme moi, un objet qui ne bouge pas sur la rive et vous verrez que nous n'allons pas plus vite qu'une fourmi.»

«Fais ce que je t'ai dit», rétorqua don Quichotte; «ne laisse pas ton esprit vagabonder, car tu ne sais pas ce que sont les colures, les lignes, les parallèles, les zodiaques, les écliptiques, les pôles, les solstices, les équinoxes, les planètes, les signes et les points, qui sont des éléments qui composent la terre et les corps célestes. Si tu connaissais toutes ces choses, ou même une partie, tu saurais quels parallèles nous avons coupés, quelles figures du zodiac nous avons vues et quelles constellations nous avons ou allons dépasser. Je te le dis une fois encore: passe ta main sur ton corps et trouve la vérité. Je suis sûr que tu es plus propre qu'une douce feuille de papier blanc.»

Sancho obéit. Après avoir passé doucement sa main le long de l'intérieur de sa cuisse jusqu'au genou gauche, il releva la tête, regarda son seigneur, et dit:

«Soit l'expérience est fausse, soit nous ne sommes pas arrivés à l'endroit où vous dites que nous sommes.»

«Qu'as-tu trouvé?», demanda don Quichotte.

«Quelque chose, et même un peu plus!», répondit Sancho.

Il remua ses doigts et plongea toute sa main dans la rivière, sur laquelle glissait tranquillement la barque. Aucun sorcier invisible ou puissance surnaturelle ne la faisait bouger. Seul le courant lui permettait d'avancer très lentement.

À ce moment-là, ils aperçurent de grands moulins à eau qui étaient au milieu du fleuve. Dès que don Quichotte les vit, il cria:

«Mon ami, est-ce que tu vois ce que je vois? C'est une ville, un château ou une forteresse. Ils détiennent un chevalier, une reine, ou une princesse blessée. On m'a conduit ici pour que je les libère.»

«De quelle ville, forteresse ou château parlez-vous?» répondit Sancho. «Les constructions qui sont au milieu de la rivière sont des moulins à eau. On y moud du blé.»

«Tais-toi, Sancho», cria don Quichotte. «Ils ressemblent peut-être à des moulins à eau, mais ce n'en sont pas. Je t'ai déjà dit que les sorciers transforment les choses en d'autres choses. Je ne veux pas dire qu'ils transforment une chose vraie en une autre chose vraie. En fait, ils ne font que changer l'apparence des choses et des gens; c'est ce qu'a montré la transformation de Dulcinée, laquelle est mon seul espoir.»

Le bateau était maintenant au milieu de la rivière, et il bougeait beaucoup plus qu'auparavant. Les meuniers virent la barque descendre le fleuve. Ils pensèrent que les tourbillons produits par les roues à aubes la feraient couler. Aussi, ils se précipitèrent dehors pour l'arrêter. Nombre d'entre eux tenaient de longues perches.

Leurs visages et vêtements étant couverts de farine, ils ressemblaient à des fantômes effrayants.

«Imbéciles», crièrent-ils, «où allez-vous? Êtes-vous désespérés? Est-ce que vous voulez vous noyer ou être écrasés par ces roues?»

«Ne t'avais-je pas dit, Sancho», demanda don Quichotte, «que nous étions arrivés dans un endroit où j'allais montrer la force de mon bras? Regarde ces voyous et ces émeutiers qui accourent à ma rencontre. Regarde ces monstres qui veulent m'attaquer! Ces créatures hideuses nous font des grimaces! Je vais vous montrez qui je suis, barbares!»

Debout dans la barque et en hurlant, il se mit à insulter les meuniers. Il leur dit:

«Méchante populace mal conseillée, libérez les personnes que vous opprimez et détenez dans cette forteresse ou prison, quels que soient leurs rangs ou professions. Je suis don Quichotte de la Manche, aussi appelé le chevalier des Lions. Dieu m'a ordonné de régler cette affaire!»

En disant cela, il dégaina son épée et la pointa vers les meuniers, lesquels, entendant, mais ne comprenant pas les absurdités qu'il débitait, utilisèrent leurs perches pour empêcher la barque de s'engouffrer dans le biez du moulin.

Sancho s'était agenouillé afin de supplier Dieu de le protéger de ce danger imminent, ce qu'il fit par l'intermédiaire de la réaction immédiate des meuniers, qui réussirent à arrêter la barque avec leurs bâtons. Cependant, l'embarcation tournaient sur elle même, ce qui fit tomber don Quichotte et Sancho dans la rivière. Le chevalier nageait comme un poisson, mais le poids de son armure le fit aller au fond deux fois. Si les meuniers ne s'étaient pas jetés à l'eau pour hisser ces deux hommes peu coopératifs sur la berge, ils auraient coulé.

Dès qu'ils furent sur la terre ferme, complètement trempés et ayant bu la tasse, Sancho s'agenouilla de nouveau, joignit les mains, regarda vers le ciel et supplia Dieu de le protéger des pulsions et des entreprises de son maître. Les pêcheurs qui étaient les propriétaires de la barque qui venait d'être détruite par les roues des moulins, se dirigèrent vers eux. Lorsqu'ils virent l'épave, ils se jetèrent sur Sancho et le déshabillèrent. Ils demandèrent à don Quichotte de payer les dégâts. Le chevalier flegmatique dit aux meuniers et aux pêcheurs qu'il payerait très volontiers la barque s'ils libéraient le ou les personnes qu'ils retenaient dans ce château.

«Espèce d'imbécile, de quelles personnes et de quel château parlez-vous?», demanda l'un des meuniers. «Est-ce que vous voulez enlever les gens qui viennent moudre du blé dans ces moulins?»

«Trop, c'est trop!», se dit don Quichotte. «Il est inutile de chercher à convaincre ces loqueteux de faire une bonne action. Durant cette aventure, j'ai rencontré deux puissants enchanteurs. L'un a défait ce que l'autre a essayé de faire: l'un m'a donné la barque, tandis que l'autre l'a détruite. Que Dieu nous aide tous; dans ce monde, il y a tellement de stratagèmes et de complots; les uns ayant pour but de faire échouer les autres. J'en ai ma claque!»

En dévisageant les meuniers et en élevant la voix, il continua ainsi:

«Mes amis, vous qui êtes enfermés dans cette prison, pardonnez-moi. Malheureusement, je ne peux pas vous secourir: cette aventure est certainement réservée pour un autre chevalier.»

Après avoir dit cela, il passa un accord avec les pêcheurs. Il accepta de payer cinquante réaux afin de les dédommager; Sancho leur donna l'argent à contre-cœur et dit:

«Deux promenades en barque comme celle-là et nous *coulerons*!»

Les pêcheurs et les meuniers étaient perplexes à cause de ces deux hommes tellement différents des autres hommes. Ils ne comprenaient pas ce que don Quichotte leur disait. Ils considéraient que ces deux olibrius étaient fous. Aussi, il les quittèrent. Les meuniers rentrèrent dans leurs moulins et les pêcheurs se dirigèrent vers leurs cabanes. Quant à don Quichotte et Sancho, ils retournèrent à l'endroit où leurs bêtes les attendaient en redevenant des *bipèdes.* C'est de cette manière que se termina l'aventure de la barque enchantée.

CHAPITRE XXX.

Ce qui arriva à don Quichotte lorsqu'il
rencontra une belle chasseuse.

Le chevalier et son écuyer étaient tristes et de mauvaise humeur lorsqu'il retournèrent à l'endroit où étaient leurs bêtes. Sancho était préoccupé par le manque d'argent. Il se sentait mal chaque fois que son maître payait. Sans parler, ils montèrent à cheval et s'éloignèrent du célèbre fleuve. Pendant que don Quichotte pensait à sa Dulcinée, Sancho pensait aux richesses qu'il amasserait. Elles semblaient hors de portée, car, bien qu'il fût un imbécile, il savait que la plupart des actions de son maître étaient absurdes. Il croyait qu'un jour il réussirait à s'éclipser et à rentrer chez lui sans se prendre la tête avec lui. Le sort, cependant, en décida autrement.

Le lendemain soir, alors qu'ils sortaient d'un bois, don Quichotte parcouru du regard une prairie verte, au bout de laquelle il vit des gens. En s'approchant, il remarqua que c'étaient des fauconniers. Il s'approcha encore plus et vit parmi eux une dame élégante chevauchant une haquenée ou un palefroi blanc qui portait un harnais vert. Elle était assise sur une selle d'amazone décorée de breloques en argent. La dame était également habillée en vert. Sa robe était tellement belle que la femme avait l'air belle. Un autour était perché sur son avant-bras gauche, ce qui lui fit croire que c'était la chef des chasseurs, ce qui était vrai.

«Cours, Sancho», ordonna-t-il, «et dis à la dame du palefroi et de l'autour que le chevalier des Lions, c'est-à-dire moi-même, est ébloui par sa beauté. Si Son Altesse Royale me l'autorise, j'irai lui baiser la main; je la servirai si mes forces me permettent de le faire et si Son Altesse Royale me le demande. Sois poli, et ne l'embête pas avec tes proverbes.»

«Je n'embête jamais les gens avec mes proverbes», répondit Sancho. «De plus, ce n'est pas la première fois que je transmets un message à une dame importante.»

«Si je ne m'abuse», dit don Quichotte, «tu as transmis de ma part un message à madame Dulcinée, et c'est tout.»

«C'est vrai», acquiesça Sancho, «mais celui qui promet de faire quelque chose tient sa promesse, et là où il y a de l'argent, on ne meurt jamais de faim. Je veux dire que vous n'avez pas besoin de me dire de me conduire d'une certaine manière, car je suis un homme intelligent qui peut faire face à n'importe quelle situation.»

«Je te crois», dit don Quichotte; «aussi, tu peux partir. Dieu t'aidera.»

Il éperonna son âne, lequel, pour une fois, accéléra le pas. Sancho atteignit l'endroit où la belle chasseuse était. Il descendit de son âne, s'agenouilla devant elle et lui dit:

«Belle dame, le chevalier qu'on aperçoit là-bas est le chevalier des Lions. C'est mon maître, et je suis son écuyer. Je m'appelle Sancho Panza. Le chevalier des Lions, qu'on appelait autrefois le chevalier Quifaitlatronche, m'envoie ici pour demander à Votre Grandeur de l'autoriser à satisfaire un vœu. Je pense et il dit qu'il souhaite servir *Votre Grandeur Hautaine, Mignonne et Emplumée*. Si vous accédiez à sa demande, vous ne le regretteriez pas et ça lui ferait vraiment plaisir.»

«Je le ferai, bien sûr», répondit la dame, «parce que vous avez observé scrupuleusement le décorum. S'il vous plaît, levez-vous, car l'écuyer du grand chevalier Quifaitlatronche, que nous connaissons bien, ne doit pas rester à genoux. Levez-vous, mon ami, et dites à votre maître que mon mari le duc et moi-même l'invitons chez nous; notre maison de campagne n'est pas loin d'ici.»

Sancho se releva. Il était autant impressionné par la beauté de la dame que par sa courtoisie. Le fait qu'elle connût le chevalier Quifaitlatronche, son maître, le surprenait. Elle ne l'avait pas appelé le chevalier des Lions parce que c'était son nouveau nom. La duchesse, laquelle n'avait pas décliné son identité, continua ainsi:

«Dites-moi, M. l'écuyer, est-ce que votre maître est le chevalier dont les aventures sont racontées dans un livre qui s'intitule *L'ingénieux gentilhomme don Quichotte de la Manche* et dont la petite amie s'appelle Dulcinée du Toboso?»

«C'est lui, madame», répondit Sancho, «et je suis son écuyer. J'apparais aussi dans le roman, à moins que l'on ne m'ait *échangé* contre une autre bébé à la naissance, je veux dire que l'éditeur ait *changé* d'avis et n'ait pas fait imprimer les chapitres qui traitent de ma vie.»

«Tout cela me réjouit», dit la duchesse. «Partez, frère Sancho, et dites à votre maître que je serai heureuse de l'inviter chez moi.»

Sancho était ravi de cette invitation. Il trottina d'un pas mutin vers son maître, à qui il répéta tout ce que lui avait dit la duchesse. D'une manière très rustique, il loua sa beauté, son élégance et sa courtoisie. Don Quichotte se redressa, chaussa à fond les étriers, arrangea sa visière, éperonna Rossinante et décida de se diriger vers la résidence de la duchesse afin de lui baiser la main. Pendant que don Quichotte faisait route, la duchesse alla voir son mari afin de lui dire ce que le chevalier désirait faire. Comme ils avaient lu la première partie de cette histoire et savaient qu'il était fou, ils étaient impatients de le rencontrer. Ils résolurent de ne pas le contredire. Aussi longtemps qu'il resterait avec eux, ils le traiteraient comme un chevalier errant. Ils

accompliraient les rites habituels décrits dans les livres de chevalerie, qu'ils avaient lus, car ils en étaient friands.

La visière levée, don Quichotte arriva chez eux. Il commença à descendre de cheval. Sancho voulait lui tenir l'étrier afin de l'aider, mais il était tellement malchanceux qu'en descendant de son âne, il se prit un pied dans une des cordes du bât. Incapable de se dégager, il resta pendu, le visage et le torse frottant contre le sol. Don Quichotte n'avait pas l'habitude de descendre de cheval sans qu'on tînt son étrier. Pensant que Sancho était déjà là pour le tenir, il s'appuya dessus, glissa et fit bouger la selle de Rossinante, qui était mal sanglée. Aussi, le chevalier et la selle tombèrent par terre. Honteux, il se répétait que Sancho était un imbécile. Le pied de l'écuyer malchanceux était toujours attaché à la corde.

Le duc ordonna aux chasseurs d'aider le chevalier et l'écuyer: ils relevèrent don Quichotte, qui était couvert de bleus. Néanmoins, en boitant, il alla s'agenouiller devant le duc et la duchesse. Le duc ne voulut pas qu'il le fasse. Il mit pied à terre, prit son invité dans ses bras et lui dit:

«M. le chevalier Quifaitlatronche, je suis désolé de ce qui vous arrive: votre première arrivée chez moi n'est pas un franc succès, mais la négligence des écuyers cause toujours des désastres.»

«Ce qui m'est réellement arrivé, ô valeureux prince», répondit don Quichotte, «n'est pas un échec, bien que je sois tombé au fond d'un abîme. En fait, j'ai réussi à vous rencontrer, ce qui est un grand honneur. Mon écuyer est un imbécile qui *attache plus sa pensée* à des broutilles qu'il *n'attache les selles* aux dos des chevaux. Cependant, que je sois par terre ou debout, à pied ou à cheval, je serai toujours l'humble serviteur de Votre Seigneurie et de Madame la Duchesse, votre admirable épouse, qui est une reine de beauté et l'impératrice de la courtoisie.»

«Vous savez, messire Quichotte», dit le duc, «Dulcinée du Toboso est plus belle que toutes les autres femmes.»

Sancho Pansa, dont le pied n'était plus attaché à la corde, était juste à côté. Avant que son maître ne réponde, il dit:

«Madame Toboso est vraiment jolie, mais les choses arrivent parfois quand on s'y attend le moins. J'ai entendu des gens dire que la nature est un potier qui fait des gobelets en céramique: celui qui fait un joli gobelet peut en faire deux, trois ou cent. Je dis cela parce que madame la duchesse est presque aussi jolie que madame Toboso.»

Don Quichotte se tourna vers la duchesse et dit:

«Comme vous pouvez le constater, mon écuyer est très bavard et très amusant. Il vous fera comprendre que je dis la vérité si vous m'autorisez à vous servir pendant quelques jours.»

«Je considère que l'humour de Sancho est une bonne chose», rétorqua la duchesse, «car cela montre qu'il est intelligent. Vous savez, l'humour et l'esprit sont incompatibles avec la lourdeur. Puisque Sancho est à la fois amusant et spirituel, je considère que c'est un homme intelligent.»

«Et bavard», ajouta don Quichotte.

«Ce n'est pas plus mal», dit le duc, «car il faut beaucoup de mots pour raconter une blague. Mais, suivez-moi, messire Quifaitlatronche; nous ne devons pas perdre notre temps à discuter.»

«Vous devriez l'appeler le chevalier des Lions», interjeta Sancho, «car le *chevalier Quifaitlatronche* et le *poseur chevaleresque* se sont évaporés dans la nature.»

«M. le chevalier des Lions», continua le duc, «vous devriez séjourner dans un de mes châteaux, qui est près d'ici. Vous serez traité comme un roi: c'est la manière dont on traite tous les chevaliers errants qui nous rendent visite.»

Sancho avait sellé Rossinante et bien serré les sangles. Don Quichotte monta sur Rossinante et le duc sur un magnifique coursier. La duchesse était entre les deux hommes. Ils se dirigèrent vers le château. La duchesse demanda à Sancho de se rapprocher d'elle, car elle aimait écouter ses plaisanteries. L'écuyer ne se fit pas prier. Se mettant au milieu du groupe, il se joignit à la conversation, ce qui enchanta la duchesse et son mari, qui étaient très heureux d'inviter chez eux un tel chevalier *errant* et un tel écuyer *brillant*.

CHAPITRE XXXI.

Qui traite de choses géniales.

Sancho était enchanté d'être apprécié de la duchesse, car il croyait que, dans son château, il trouverait ce qu'il avait trouvé chez don Diego et chez Basile. Comme c'était un glouton, il ne refusait jamais de festoyer lorsque l'occasion se présentait.

L'auteur dit qu'avant qu'ils arrivassent au château ou maison de campagne, le duc prit les devants et dit à tous ses domestiques comment ils devaient traiter don Quichotte. Lorsque le chevalier et la duchesse arrivèrent à l'entrée du château, deux laquais ou palefreniers sortirent de la bâtisse. Ils portaient des tuniques en satin cramoisi. Ils coururent vers don Quichotte pour l'aider à descendre de cheval et lui dirent:

«Votre Grandeur devrait aller aider madame la duchesse à mettre pied à terre.»

Il se dirigea vers la duchesse et essaya de la persuader de le laisser la prendre dans ses bras, mais elle voulut que le duc l'aide à descendre de cheval. Elle dit qu'un chevalier distingué ne devait pas s'occuper de ce genre de chose. Finalement, le duc l'aida à descendre de cheval. Ensuite, ils entrèrent dans une vaste cour d'honneur. Deux jolies demoiselles posèrent un manteau écarlate sur les épaules du chevalier. Les servantes et les laquais se mirent sur les galeries qui surplombaient la cour. Soudain, ils crièrent:

«Bienvenue, ô parangon des chevaliers errants!»

Tous ou presque tous versèrent de l'eau de Cologne sur don Quichotte, le duc et la duchesse, ce qui stupéfia le chevalier. Il réalisa enfin qu'il était un véritable chevalier errant et non un personnage imaginaire, car, d'après ce que disaient les livres qu'il avait lus, ils étaient en train de le traiter comme on traitait les chevaliers errants des siècles passés.

Sancho s'éloigna de son âne pour se rapprocher de la duchesse. Ensuite, ils entrèrent dans le château. Sancho avait mauvaise conscience parce qu'il avait laissé son âne tout seul. Il s'approcha d'une vénérable duègne qui, avec d'autres femmes, sortait du palais pour accueillir la duchesse. Il lui dit:

«Madame Gonzalez ou quel que soit votre nom...»

«Je m'appelle doña Rodriguez de Grijalba», répondit la duègne. «Qu'y a-t-il pour votre service, frère?»

«Je voudrais», répliqua Sancho, «que vous alliez à la porte du château, où vous trouverez un âne gris. Vous direz à quelqu'un de le conduire à l'écurie, ou vous pourrez le faire vous-même, car la pauvre bête est un peu craintive et ne supporte pas d'être seule.»

«Si le maître est aussi intelligent que le valet», répondit la duègne, «nous allons avoir des problèmes. Ce n'est pas le moment de faire une telle chose. Conduisez-le vous-même, car les dames qui vivent ici ne font pas ce genre de chose.»

«En vérité», dit Sancho, «j'ai entendu mon maître omniscient dire que

Quand Lancelot arriva de Bretagne,
Les dames s'occupèrent de lui
Et les duègnes de sa vieille carne.

En ce qui concerne mon âne, je ne l'échangerais pas contre la carne de Lancelot.»

«Frère», répliqua la duègne, «puisque vous êtes un clown, vous devriez raconter vos blagues à des gens qui les apprécieront et qui vous paieront pour les écouter, car moi, je ne vous donnerai même pas une figue.»

«Ce sera une figue sèche», rétorqua Sancho, «car vous n'êtes pas une jeunette!»

«Fils de chienne!», s'écria la duègne, qui était très en colère. «Mon âge ne regarde que moi et Dieu, certainement pas vous, espèce de voyou qui pue l'ail!»

Elle parlait tellement fort, que la duchesse l'entendit. Elle tourna la tête et vit que la duègne était très énervée et qu'elle fusillait quelqu'un du regard. Aussi, elle lui demanda contre qui elle en avait.

«Cet homme, ici», répondit la duègne. «Il m'a poussé à aller à l'entrée du château pour conduire son âne à l'écurie. Il m'a dit que, quelque part, des dames s'occupaient d'un certain Lancelot pendant que des duègnes surveillaient son cheval. De plus, il m'a traité de veille peau.»

«C'est une remarque très désagréable», dit la duchesse; «je serais très choquée si quelqu'un me disait cela.»

Se tournant vers l'écuyer, elle continua ainsi:

«Mon ami, je peux vous assurer que doña Rodriguez est très jeune. Elle porte une coiffe parce qu'elle a l'habitude de le faire et que c'est une femme honorable, non pas parce qu'elle est vieille.»

«Je ne voulais pas insulter cette dame», répondit Sancho. «J'ai dit cela parce que j'aime mon âne et que je pensais que je ne pouvais pas le confier à une personne plus gentille que madame Rodriguez.»

Don Quichotte, qui entendit tout cela, lui dit:

«Ce n'est pas le bon endroit pour parler de ces choses.»

«Monsieur», répondit Sancho, «on doit dire ce que l'on a dire quel que soit l'endroit. J'ai, par hasard, pensé à mon âne ici; alors c'est ici que j'ai parlé de lui. Si j'avais pensé à lui dans l'écurie, j'aurais parlé de lui là-bas.»

«Sancho a tout à fait raison», dit le duc. «Aussi, on ne doit pas le blâmer pour cela. Je ferai conduire l'âne à l'écurie. Ne vous inquiétez pas, Sancho; il sera aussi bien traité que son propriétaire.»

Ce que le duc dit plut à tout le monde, sauf don Quichotte. Ils montèrent à l'étage et firent entrer don Quichotte dans une salle ornée de tissus dorés et de brocart. Six demoiselles, que l'on pourrait considérer comme des pages, lui ôtèrent son armure. Le duc et la duchesse leur avaient dit ce qu'elles devaient dire et faire et comment elle devaient se comporter envers lui afin qu'il crût qu'il était traité en chevalier errant. Leur invité était debout; il portait un pantalon très serré et un pourpoint en daim. Il était maigre, grand et raide. Ses joues semblaient s'embrasser l'une l'autre en passant par l'intérieur de la bouche. Si les demoiselles ne s'étaient pas empêchées de rire, ce qui était l'un des ordres que leurs maîtres leur avaient donnés, elles auraient éclaté de rire.

Elles lui demandèrent si elles pouvaient le déshabiller afin qu'il enfilât une chemise, mais il refusa en arguant que les chevaliers errants étaient aussi pudiques que courageux. Il leur dit de donner la chemise à Sancho. Les deux hommes s'enfermèrent dans une chambre où il y avait un lit magnifique. Le chevalier se déshabilla et passa la chemise. Étant seul avec Sancho, il lui dit:

«Espèce de vieux clown transformé en voyou, est-ce que tu penses que tu as eu raison d'insulter cette femme respectable? Était-ce bien le moment de penser à ton âne? Crois-tu vraiment que des gens qui sont si aimables envers leurs invités laissent leurs serviteurs maltraiter les animaux? Pour l'amour de Dieu, Sancho, tiens-toi bien! Essaie de faire bonne impression. Ne leur permets pas de découvrir que tu es un roturier lourdaud. Tu ne dois pas oublier, pécheur, que plus les serviteurs sont honorables et polis, plus leur maître est respecté. Les princes ont la chance d'avoir des serviteurs aussi raffinés qu'eux, alors que les autres hommes ne bénéficient pas de cet avantage. Ignores-tu, homme aux abois, que s'ils se rendent compte que tu es un paysan grossier et un clown imbécile, ils croiront que je suis un charlatan ou un mythomane? Non, non, mon ami, évite ces problèmes, car celui qui trébuche lorsqu'il parle et raconte une blague sera regardé comme un clown ennuyeux s'il tombe quand quelqu'un le fera trébucher. Tais-toi et pense avant de parler. Nous sommes arrivés à un stade où, avec l'aide de Dieu et mes bras musclés, nous deviendrons célèbres et plus riches.»

Sancho promit sincèrement de tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de dire des choses intelligentes et appropriées aux circonstances. Le chevalier n'avait pas à se soucier de cela parce qu'il ne les laisserait pas découvrir qui ils étaient. Don Quichotte s'habilla, fixa son baudrier, rengaina son épée, jeta sur ses épaules le manteau écarlate et enfila la casquette en tissu vert que les demoiselles lui avaient donnée. Habillé de cette manière, il descendit dans le grand salon, où les mêmes demoiselles s'étaient rangées sur deux files égales afin de lui présenter ce dont il avait besoin pour se laver les mains. Ensuite, elles versèrent de l'eau sur ses mains en observant le décorum.

Douze pages et le maître d'hôtel entrèrent dans la pièce afin de le conduire à la salle à manger, où l'attendaient le duc et la duchesse. Ils se mirent autour de lui et l'escortèrent cérémonieusement jusqu'à une autre pièce, où l'on avait dressé une table somptueuse, avec quatre couverts seulement. Le duc et la duchesse s'avancèrent jusqu'à la porte de la salle pour le recevoir; ils étaient suivi par un ecclésiastique très sérieux, un de ces hommes qui vivent chez les princes et qui, puisqu'ils ne sont pas princes, ne peuvent pas apprendre aux princes à se conduire comme des princes.

C'était un imbécile qui méjugeait les grands hommes. Il apprenait aux fidèles à devenir économes et les transformait en pingres. Ce religieux sérieux, qui était ce genre d'homme, le duc et la duchesse accueillirent don Quichotte. En fait, ils s'échangèrent un tas de politesses. En marchant entre le duc et la duchesse, le chevalier se dirigea vers la table. Ensuite, ils s'assirent.

Le duc proposa à don Quichotte de présider la table. Bien qu'il refusât, le duc insista tellement qu'il finit par accepter. L'ecclésiastique s'assit en face de lui, tandis que le duc et la duchesse se mirent à côté de lui. Pendant ce temps, Sancho les observait. Il était abasourdi parce que ces aristocrates le traitaient comme une personne de qualité. Quand il vit le duc prier don Quichotte de présider la table, il ne put s'empêcher de dire:

«Si ça ne vous dérange pas, j'aimerais bien vous raconter une chose qui s'est passée dans mon village et qui concerne les places à table.»

Dès que don Quichotte entendit ces paroles, il se mit à trembler, car il pensait que son écuyer allait dire des âneries. Sancho vit qu'il était effrayé. Il lui dit:

«N'ayez pas peur; je ne vais pas vous désobéir, ni dire des bêtises. Je n'ai pas oublié ce que vous m'avez dit tout à l'heure au sujet de ma manière de parler.»

«Je ne me souviens de rien», répondit don Quichotte; «dis ce que tu veux, pourvu que tu le dises rapidement.»

«Ce que je vais vous dire», continua Sancho, «est la vérité; mon maître, qui est ici, ne me laissera pas mentir.»

«En ce qui me concerne, Sancho», répliqua don Quichotte, «tu peux mentir, car je ne corrigerai pas ce que tu diras, mais ne raconte pas n'importe quoi!»

«Je ne raconterai pas n'importe quoi, mais je vais tout de même raconter ma vie. Celui qui hue l'orateur a le beau rôle, comme vous allez le voir.»

«Vos Seigneuries devraient forcer cet imbécile à quitter la pièce», interjeta don Quichotte, «car il va encore raconter n'importe quoi.»

«Mon Dieu!», s'exclama la duchesse. «Je ne veux pas que Sancho parte; je l'aime beaucoup, car il est très intelligent.»

«Pas aussi intelligent que Votre Sainteté!», dit Sancho. «Je vous remercie de m'aimer, bien que je ne le mérite pas. L'histoire que je veux vous raconter est la suivante: dans mon village, il y avait un gentilhomme très riche et très important parce qu'il appartient à la famille des Álamos de Medina del Campo. Il avait épousé doña Mencía de Quiñones, qui était la fille de don Alonzo de Marañón, un chevalier de l'ordre de Saint-Jacques qui se noya devant l'île de la Herradura. Il était la cause de la dispute qui eut lieu dans notre village, il y a quelques années, et à laquelle mon maître don Quichotte prit part. Tomasillo le Méchant, fils de Balbastro le Forgeron, fut blessé... Est-ce que tout cela n'est pas vrai, monsieur? Dites-leur ce qui s'est vraiment passé, car je ne veux pas que les gens me prennent pour un menteur bavard.»

«Pour l'instant», dit l'ecclésiastique, «je vous prends plus pour un bavard que pour un menteur, mais je ne peux pas dire pour quoi je vous prendrai plus tard.»

«Tu prends tant de gens à témoin, Sancho», dit don Quichotte, «et tu donnes tellement de détails que je pense que tu dis la vérité. Mais continue à raconter ton histoire et sois concis, car, si tu vas à ce rythme, dans deux jours, tu n'auras toujours pas fini.»

«Afin de me faire plaisir, il ne doit pas la raccourcir», précisa la duchesse. «Laissez-le la raconter à sa façon. Même si cela durait six jours, ce seraient les plus beaux jours de ma vie.»

«Comme je le disais», continua Sancho, «ce gentilhomme que je connais très bien, car, de ma maison à la sienne, il n'y a qu'une portée de mousquet, invita à dîner un fermier qui était pauvre, mais respecté.»

«Dépêchez-vous, frère», s'écria le religieux à cet instant, «sinon vous n'aurez pas fini de raconter votre histoire avant de mourir.»

«Je m'arrêterai un peu avant la moitié», précisa Sancho. «Je disais donc que ce fermier étant arrivé chez ce gentilhomme qui l'avait invité... Qu'il repose en paix, car il est mort maintenant. On raconte qu'il est mort dans les bras d'un ange, mais je n'étais pas là; j'étais allé à Tembleque pour faire les moissons...»

«Pour l'amour de Dieu», s'écria le religieux, «revenez vite de Tembleque; n'enterrez pas le gentilhomme si vous ne voulez pas enterrer plus de gens; finissez votre histoire.»

«C'est ce que je veux faire», continua Sancho. «Alors que les deux hommes allaient se mettre à table… Je me souviens très bien de ce moment...»

Le duc et la duchesse étaient *heureux de voir* que le religieux était *malheureux de devoir* écouter l'histoire que Sancho racontait très lentement. Quant à don Quichotte, il bouillonnait de colère.

«Je disais donc», répéta Sancho, «que les deux hommes passèrent à table. Le fermier insista pour que le gentilhomme préside à table, et le gentilhomme insista pour que le fermier le fît parce que, chez lui, on devait obéir à ses ordres. Cependant, le fermier, qui était courtois et bien élevé, ne voulut pas se soumettre à la volonté de l'aristocrate avant que cet homme boudeur ne pose ses mains sur les épaules du fermier pour le forcer à s'asseoir, en lui disant: 'Asseyez-vous, espèce de plouc, car ou que je m'assoie, je présiderai toujours à table.' Voilà mon histoire. À vrai dire, je pense que cette anecdote illustre très bien votre propos.»

Don Quichotte rougit. Le duc et la duchesse, qui avaient compris la plaisanterie de Sancho, tournèrent la tête, car ils ne voulaient pas embarrasser le chevalier. Afin de changer de sujet et d'empêcher Sancho de raconter des blagues, la duchesse demanda au chevalier s'il avait des nouvelles de madame Dulcinée et si elle lui avait ordonné récemment d'attaquer des géants ou des délinquants, car elle pensait qu'il en avait vaincus un grand nombre.

«Chère Madame», répondit-il, «bien que mes malheurs aient eu un commencement, ils n'auront jamais de fin. J'ai vaincu des géants et j'ai ordonné à des émeutiers et des délinquants d'aller chez elle, mais ils ne la trouveront pas, car elle a été ensorcelée et transformée en une paysanne d'une laideur qu'on à peine à imaginer.»

«Elle n'est pas laide», dit Sancho Panza. «Je considère que c'est la plus belle créature du monde. Elle est aussi légère et leste qu'une acrobate. Madame la duchesse, elle saute sur le dos d'une ânesse comme le ferait une chatte.»

«Sancho, l'avez vous vue depuis qu'elle a été ensorcelée?», demanda le duc.

«Oui, je l'ai vue», répondit Sancho. «Je suis la première personne a avoir démêlé le sens de ces sortilèges. Ma foi, elle est aussi ensorcelée que mon père.»

Quand l'ecclésiastique les entendit parler de géants, d'émeutiers et de sorciers, il réalisa que le chevalier était don Quichotte de la Manche. Le duc lisait souvent un livre qui traitait de son histoire. Il lui avait reproché plus d'une fois de lire un roman aussi bête. Comme il était maintenant convaincu que ses soupçons étaient fondés, il se tourna vers le duc pour lui dire sur un ton agressif:

«Votre Excellence, vous devez prévenir Dieu de ce que fait cet individu. Je crois que ce don Quichotte, ou don Nigaud, ou quel que soit son nom, n'est pas aussi fou que cela, bien que vous lui permettiez de donner libre cours à sa folie.»

Ensuite, en s'adressant à don Quichotte, il ajouta:

«Quant à vous, espèce de fada, qui vous a fait croire que vous êtes un chevalier errant qui défait des géants et capture des délinquants? Partez; retournez chez vous; élevez vos enfants, si vous en avez; occupez-vous de vos terres; ne perdez plus votre temps à courir le monde comme un vagabond, ce qui fait rire les gens, qu'ils vous connaissent ou non. Où diable avez-vous rencontré des chevaliers errants vivants ou morts? Y a-t-il des géants en Espagne, des bandits dans la Manche, des dulcinées ensorcelées et toutes ces choses stupides qu'on raconte sur vous?»

Don Quichotte écouta attentivement ce que cet homme vénérable dit. Quand le chevalier courroucé vit qu'il avait fini, se montrant irrévérencieux envers le duc et la duchesse, il se leva brusquement et dit…

Mais cette réponse mérite bien un chapitre à part.

CHAPITRE XXXII.

Ce que répondit don Quichotte à l'homme qui le réprimanda,
ainsi que d'autres événements,
certains sérieux, certains amusants.

Don Quichotte s'était donc levé de sa chaise. Il tremblait comme une feuille. En chevrotant, il dit:

«L'endroit où je me trouve, la personne que j'ai en face de moi et le respect que j'ai toujours eu pour le métier de Votre Révérence m'empêchent de faire une chose tout à fait légitime: exploser! Pour ces raisons et parce que je sais que les femmes et les érudits utilisent les mêmes armes, à savoir leur langue, j'utiliserai la mienne afin de vous provoquer en duel, bien que j'attendisse que vous me donnassiez un bon conseil, mais vous me grondâtes! Les réprimandes des religieux bien intentionnés exigent d'autres circonstances et justifications. Vous n'auriez jamais dû me gronder autant en public. La première réprimande devrait être douce plutôt que sévère. Celui qui n'a aucune information sur le péché en question ne devrait pas traiter de fou le soi-disant pécheur. Mais dites-moi, Votre Révérence, laquelle de mes actions stupides vous a conduit à me condamner, à me critiquer et à me demander de rentrer chez moi, de gérer mes affaires et de m'occuper de ma femme et de mes enfants, bien que vous ne sachiez pas si j'ai une femme et des enfants? Pourquoi entrez-vous par effraction dans les maisons des gens pour gouverner leurs propriétaires, bien que vous ayez grandi dans un séminaire délabré et n'ayez jamais quitté votre région? Pensez-vous que vous ayez le droit de critiquer les chevaliers errants et les lois de la chevalerie errante? Est-ce inutile de courir le monde afin d'ignorer ses merveilles et de rechercher les

supplices qu'il inflige, ce qui permet aux hommes vertueux de devenir immortels? Si les chevaliers, les grands d'Espagne, les hommes vertueux et les aristocrates me prenaient pour un fou, je serais terriblement vexé, mais je ne me soucie pas de l'opinion des érudits. Je suis chevalier et, si Dieu le veut, je le serai jusqu'à ma mort. Certains hommes traversent le champ de l'orgueilleuse ambition; d'autres marchent le long de la route de l'abjecte flatterie; d'autres encore s'engagent dans le passage de l'hypocrisie trompeuse, tandis que quelques personnes choisissent la voie de la vraie religion. Quant à moi, je suis influencé par mon étoile: je suis le sentier très étroit de la chevalerie errante. Par conséquent, je méprise l'argent, mais je cherche la gloire. J'ai redressé des torts, vengé des outrages, châtié des insolents, défait des géants et assommé des monstres. Je suis amoureux parce les chevaliers errants sont toujours amoureux. Cependant, je ne suis pas un coureur de jupons, mais un amoureux chaste. Mes intentions sont toujours méritoires: j'aide tout le monde et ne fait du mal à personne. Vos Altesses Royales, dites-moi si celui qui pense et agit ainsi mérite d'être traité de nigaud.»

«S'il vous plaît, monsieur», implora Sancho, «ne leur donnez plus d'informations sur vous, car il n'y a rien de plus à dire, à imaginer ou à répéter. De plus, puisque ce monsieur a dit que les chevaliers errants n'existaient pas, il n'est pas étonnant qu'il raconte n'importe quoi.»

«Frère», dit l'ecclésiastique, «seriez-vous par hasard Sancho Panza, un écuyer à qui, selon certaines personnes, son maître a promis une île?»

«C'est moi», répondit Sancho. «Je la mérite autant que n'importe qui d'autre. Je sais que celui qui se lie d'amitié avec un homme bon deviendra un homme bon. Je ne suis pas un aristocrate, mais les gens aiment être avec moi. Je suis un de ces hommes qui servent des personnes importantes afin d'obtenir des privilèges. Je me suis lié d'amitié avec un bon maître. Ça fait des mois que je voyage avec lui. Si Dieu le veut, je deviendrai chevalier errant. Vive lui et vive moi! Il trouvera beaucoup d'empires à gouverner et je trouverai beaucoup d'îles à administrer.»

«Effectivement, vous en trouverez», acquiesça le duc à cet instant. «D'ailleurs, au nom de don Quichotte, je vous donne tout de suite une petite île qui m'appartient et qui est de très bonne qualité.»

«Agenouille-toi, Sancho», ordonna don Quichotte, «et embrasse les pieds de Son Excellence, car elle t'a offert un cadeau qui a une grande valeur.»

Sancho s'agenouilla. L'ecclésiastique était en colère. Quand il vit cela, il se leva de table et dit:

«En tant que religieux, je me dois de vous dire que vous êtes aussi fou que ces pécheurs. Ils sont fous parce que des gens sains d'esprit cautionnent leur folie. Restez avec eux si vous le souhaitez, mais tant qu'ils seront dans cette maison, je ne changerai pas d'avis et continuerai à condamner ce à quoi je ne peux pas remédier.»

Sans dire un mot de plus, ni manger davantage, il sortit de la pièce en dépit des prières du duc et de la duchesse. En fait, le duc ne parla pas beaucoup parce que la réaction inattendue du religieux le fit rire.

«Monsieur le chevalier des Lions», dit-il à don Quichotte quand il eut terminé de rire, «votre réponse est tellement exhaustive qu'il n'y a rien à y ajouter. Cela pourrait ressembler à une insulte, mais ça ne l'est pas, car, comme vous le savez, les religieux, comme les femmes, ne peuvent pas insulter les gens.»

«C'est vrai», acquiesça don Quichotte, «parce que celui qui ne peut pas être offensé ne peut pas offenser les gens. Puisque les femmes, les enfants et les religieux ne peuvent pas se protéger contre les gens qui les offensent, ils ne peuvent pas être insultés, car, comme vous le savez, il y a une différence notable entre une offense et une insulte: celui qui insulte quelqu'un et n'arrête pas de le faire a l'habitude d'insulter les gens, tandis que celui qui n'a pas l'habitude d'insulter les autres peut les offenser. Prenons donc un exemple. Un homme qui ne se doute de rien est dans une rue. Dix hommes armés l'abordent et lui donnent des coups de bâton. Il dégaine son épée et fait ce qu'il a à faire, mais il y a trop d'agresseurs: ils l'empêchent de se venger. Cet homme est offensé, mais il n'est pas insulté. Prenons donc un autre exemple. Un homme debout tourne le dos à la rue; quelqu'un s'approche de lui, le frappe avec un bâton et se sauve. Le premier le poursuit, mais il n'arrive pas à le rattraper. On peut donc dire que l'homme qui a été frappé a été offensé et non pas insulté, car l'insulte n'est pas récurrente. Si celui qui l'a frappé, même s'il l'a fait en cachette, dégainait son épée et la pointait vers son ennemi, ce dernier serait à la fois insulté et offensé. Il serait offensé parce qu'il a été frappé en cachette. Il serait insulté parce que celui qui l'a frappé n'a pas tourné casque, mais lui a dit qu'il était dans son bon droit. Aussi, suivant les lois illégales du duel, j'ai peut-être été offensé, mais certainement pas insulté, car ni les femmes ni les enfants ne peuvent se fâcher, et ils ne peuvent ni fuir ni rester là où ils sont. C'est la même chose en ce qui concerne les religieux, car ces trois sortes de personnes manquent d'armes offensives et défensives. Par conséquent, bien qu'ils doivent se défendre, ils ne doivent pas le faire afin de n'offenser personne. Il y a quelques instants, j'ai dit que j'ai peut-être été offensé, mais maintenant je dis que non, pas du tout, car celui qui ne peut pas être insulté ne doit pas insulter les gens. Aussi, je ne considère pas que les choses que ce brave homme m'a dites soient des insultes. Il aurait dû attendre un peu afin de me permettre de lui faire comprendre qu'il avait tort de penser que chevaliers errants n'existent pas. Si Amadís l'avait entendu, ou un des nombreux membres de sa famille, Sa Révérence aurait passé un mauvais quart d'heure.»

«C'est vrai», dit Sancho. «Il l'aurait ouvert de haut en bas, comme une grenade ou un melon bien mûr. Ces hommes n'étaient pas patients! Je suis sûr que si Renaud de Montauban avait entendu ce que ce petit bonhomme a dit, il l'aurait tellement giflé qu'il se serait tu pendant trois ans. En fait, s'il les provoquait, ils le blesseraient.»

Ce que dit Sancho fit beaucoup rire la duchesse. Elle pensait qu'il était plus amusant et plus fou que son maître; bien des gens de cette époque partageaient cet avis. Finalement, don Quichotte se calma et ils finirent de manger. Quand les serviteurs se mirent à débarrasser la table, quatre demoiselles apparurent. L'une portant un bassin en argent, la seconde une aiguière en argent, la troisième deux serviettes fines et blanches sur son épaule. La quatrième, dont les bras étaient nus jusqu'au coude, tenait un morceau de savon napolitain dans ses mains blanche (car elles étaient certainement blanches). La fille portant le bassin s'approcha, et, se déplaçant avec grâce et facilité, elle le mit sous la barbe de don Quichotte. Le chevalier ne pipa mot. Cette cérémonie le surprenait. Il croyait que laver la barbe au lieu de laver les mains était une coutume locale. Aussi, il tendit le cou aussi loin qu'il put. À cet instant, la demoiselle à l'aiguière se mit à verser de l'eau sur sa barbe. La demoiselle au savon la lui frotta énergiquement, faisant s'envoler les bulles qui recouvraient non-seulement

la barbe du chevalier obéissant, mais aussi tout son visage, ce qui l'obligeait à fermer les yeux.

Le duc et la duchesse, qui n'étaient au courant de rien, se demandaient comment se termineraient ces ablutions extraordinaires. Quand sa victime fut couverte d'un pied de mousse, la barbière prétendit qu'elle n'avait plus d'eau. Elle demanda à la demoiselle à l'aiguière d'aller en chercher pendant que don Quichotte patientait. Le visage du chevalier était étrange et amusant. Les gens qui étaient présents, et ils étaient nombreux, l'observaient. Ils regardaient son très long cou marron, ses yeux fermés et sa barbe pleine de savon. Ils avaient du mal à se retenir de rire. Les demoiselles qui avaient tout manigancé regardaient par terre. Elles n'osaient pas regarder les deux aristocrates, qui étaient à la fois amusés et en colère. Il ne savaient pas quoi faire: punir les filles pour cette facétie ou les féliciter parce qu'ils étaient ravis de voir don Quichotte dans cet état.

Finalement, la demoiselle à l'aiguière revint et elles finirent de débarbouiller le chevalier. Ensuite, la fille qui portait les serviettes le rinça et le sécha sans se dépêcher. Après avoir fait cela, les quatre demoiselles s'inclinèrent profondément devant lui. Elles voulurent quitter la pièce, mais, afin qu'il ne découvrît pas le pot aux roses, le duc appela la fille qui portait l'aiguière et lui dit:

«Viens ici; lave-moi et fais en sorte de ne pas manquer d'eau.»

La fille à l'esprit vif mit rapidement le bassin devant le duc, comme elle l'avait fait avec don Quichotte. Les demoiselles se dépêchèrent de le laver, savonner, rincer et sécher. Ensuite, elle lui firent la révérence et s'en allèrent. On apprit plus tard que le duc avait juré que si elles ne l'avaient pas lavé comme elles avaient lavé don Quichotte, il les aurait punies pour leur négligence. Comme elles avaient commencé à le savonner, ce qui était une bonne idée, le duc avait déjà changé d'avis.

«Que Dieu me vienne en aide», murmura Sancho en regardant cette ablution. «Est-ce que les habitants de cette région lavent aussi la barbe des écuyers? Ma foi, j'ai besoin de laver la mienne, et je veux qu'elles me rasent.»

«Que dites-vous, Sancho?», demanda la duchesse.

«Je disais juste que dans les châteaux des autres princes, selon certaines personnes, lorsqu'on débarrasse la table, on apporte de l'eau, pas du savon. Vous savez, c'est bien de vivre longtemps parce qu'on peut voir un tas de choses. Cependant, on dit aussi que celui qui vit longtemps essuie de dures épreuves, mais prendre un bain comme celui-ci est très plaisant: ce n'est pas une épreuve pénible.»

«Ne vous inquiétez pas, mon ami», dit la duchesse. «Je vais demander à mes servantes de vous *laver,* et même de vous faire un *lavage* de cerveau si c'est nécessaire.»

«Pour l'instant, je me contenterai de la barbe», répondit Sancho. «En ce qui concerne le futur, Dieu sait ce qui arrivera.»

«Maître d'hôtel», dit la duchesse, «demandez au brave Sancho ce qu'il veut et donnez-le-lui.»

Le maître d'hôtel répondit qu'il serait heureux de servir monsieur Sancho. Ensuite, il alla dîner, emmenant Sancho avec lui, tandis que don Quichotte et ses hôtes restèrent à table. Ils causèrent de choses et d'autres, mais toutes se rapportaient à l'art de la guerre et à la chevalerie errante. La duchesse demanda à son invité, lequel avait une bonne mémoire, de décrire le visage de Dulcinée du Toboso, qui était célèbre pour

sa beauté. Elle était très certainement la plus belle créature du monde, et même de toute la Manche. Quand il entendit cela, don Quichotte soupira et dit:

«Si je pouvais arracher mon cœur et le mettre sur un plat, ici, sur cette table, devant vous, ma langue n'aurait pas à vous dire ce qu'on peut à peine imaginer, car vous verriez son portrait. Je ne vais pas décrire par le menu la belle Dulcinée, car je ne suis pas compétent pour le faire. Les pinceaux de Parrhasius, de Timanthe et d'Apelle et les ciseaux de Lysippe devraient l'immortaliser dans des peintures, des statues en marbre et sur des tablettes en bronze. La rhétorique cicéronienne ou démosthénienne devrait la louer.»

«Que veut dire démosthénienne, messire Quichotte?», demanda la duchesse. «Je n'ai jamais entendu ce mot.»

«La rhétorique démosthénienne», répondit don Quichotte, «est la manière de parler de Démosthène. Cicéronien est un trait caractéristique de l'œuvre et de la pensée de Cicéron. C'étaient de grands orateurs.»

«C'est vrai», dit le duc. «Ma chère, vous êtes un peu étourdie», dit-il à la duchesse. «Néanmoins, nous souhaiterions que don Quichotte la décrive. Je suis sûr qu'une simple ébauche fera pâlir d'envie les plus jolies filles.»

«Je devrais le faire», répondit don Quichotte, «mais un malheur qui lui est arrivé récemment – lequel est si effroyable que je n'ai pas envie de la décrire – m'a fait oublier son visage. Je dois vous dire que, il y a quelques jours, lorsque je suis allé lui baiser la main et lui demander de m'autoriser à entreprendre ce troisième voyage, elle était ensorcelée. La princesse s'était transformée en paysanne, la jeune beauté en mochetée, l'ange en démon, la rose parfumée en viande putride, la dame éduquée et calme en poissarde énervée, la fille rayonnante en spectre. En bref, Dulcinée du Toboso est devenue une habitante de Sayago!»

«Mon Dieu!», s'écria le duc à cet instant. «Qui a détruit le monde de cette manière? Qui a détruit la beauté qui le rendait beau, la grâce qui le charmait, la chasteté qui faisait son orgueil?»

«Qui?», répéta don Quichotte. «L'un des nombreux méchants sorciers qui me persécutent! Ces hommes maudits sont nés pour anéantir les réalisations des gens vertueux et exalter celles des méchants. Ces sorciers me persécutèrent, me persécutent, me persécuteront jusqu'à ce que mes exploits soient oubliés. Ils veulent me frapper là où ça fait mal, car quand un homme kidnappe la bonne amie d'un chevalier errant, il le prive du soleil qui lui permet de voir et de la nourriture qui lui permet de vivre. Je n'arrête pas de dire qu'un chevalier errant sans petite amie est un arbre sans feuilles, un immeuble sans fondations, une ombre sans le corps qui la produit.»

«Il n'y a rien de plus à dire», interrompit la duchesse. «Cependant, selon le livre que le gens adorent, lequel traite de votre vie et vient d'être publié dans cette région, vous ne l'avez jamais rencontrée, mais je me trompe peut-être… En fait, elle n'existe pas; c'est un fantôme; vous l'avez inventée, et vous croyez que c'est une femme parfaite.»

«C'est une longue histoire», répondit don Quichotte. «Dieu sait si Dulcinée existe ou non. Il est difficile de déterminer ce genre de chose. Je ne l'ai pas inventée parce que je la contemple comme on doit contempler une dame qui possède toutes les qualités qui pourraient la rendre célèbre dans le monde entier: la beauté parfaite, la

dignité sans l'orgueil, la pudeur, la courtoisie qui découle de sa bonne éducation et, finalement, des ancêtres nobles, car les femmes de la noblesse sont toujours plus belles que les jolies roturières.»

«C'est vrai», dit le duc. «J'ai lu le livre qui traite de vos exploits; permettez-moi de vous rappeler que si une très jolie Dulcinée vivant au Toboso ou autour, existe, sa famille n'est pas aussi importante que celles des Oriane, des Alastrajarée, des Madasime et des autres dames qui peuplent les romans que vous connaissez bien.»

«Je peux vous dire», répliqua don Quichotte, «que Dulcinée est la fille de son travail, que les vertus ennoblissent le sang et qu'une roturière vertueuses est plus estimable qu'une méchante aristocrate. De plus, Dulcinée possède des qualités qui pourraient la conduire à devenir reine, car une femme qui est belle et vertueuse peut faire des miracles. Par conséquent, elle s'élèvera certainement au-dessus de sa condition sociale.»

«Quand vous parlez», fit remarquer la duchesse, «vous êtes très méthodique. Aussi, désormais, je croirai et ferai croire à tous les gens qui l'apprécient, y compris le duc, qu'une femme noble et jolie nommée Dulcinée vit au Toboso et qu'elle mérite d'être servie par don Quichotte, ce qui est le plus beau compliment qu'on puisse lui faire. Néanmoins, je suis toujours perplexe et un peu fâchée contre Sancho Panza, car le livre que j'ai mentionné dit que quand Sancho donna à Dulcinée la lettre que vous aviez écrite, elle vannait du seigle, ce qui remet en cause la noblesse de sa famille.»

«Madame», répondit don Quichotte, «toutes ou presque toutes les choses qui m'arrivent sont différentes de celles qui arrivent aux autres chevaliers errants, car la volonté imprévisible des magiciens ou la méchanceté de certains sorciers jaloux changent le cours des choses. Nous sommes certains que la plupart des chevaliers errants célèbres ne peuvent pas être ensorcelés et que leur chair est si dense qu'ils ne peuvent pas être blessés. Par exemple, Roland, l'un des douze pairs de France, ne pouvait être blessé que si une grosse épingle piquait la plante de son pied gauche. Avant que Bernard del Carpio ne le tuât à Roncevaux, il vit qu'il ne pouvait pas le toucher avec son épée. Aussi, il le prit dans ses bras, le souleva et l'étouffa, ce qui est la méthode utilisée par Hercule lorsqu'il tua Antée, le féroce géant qui prétendait être le fils de la terre... J'en déduis que j'ai peut-être un talent de ce genre. Cependant, je peux être blessé, car l'expérience montre que m'a chair est tendre et pénétrable, et je peux être ensorcelé, car on m'a déjà mis dans une cage par l'intermédiaire de la magie. Comme je n'ai pas pu conjurer le sortilège, je pense que personne ne peut me faire de mal. Aussi, puisque ces sorciers ne peuvent pas me duper, ils se vengent sur la personne que je vénère. Ils veulent me tuer en malmenant la dame pour qui je vis. Je crois que, lorsque mon écuyer lui porta mon message, ces sorciers la changèrent en une villageoise dont la tâche était de vanner des grains, ce qui n'est pas une occupation très reluisante. Quoi qu'il en soit, j'ai déjà dit que ces grains n'étaient ni du seigle ni du froment, mais des perles d'Orient. Afin de démontrer cela, je dois dire à Vos Altesses Royales que, quand j'arrivai il y a quelques jours au Toboso, je fus incapable de trouver le château de Dulcinée, et que le lendemain, Sancho, mon écuyer, la vit comme elle est habituellement, c'est-à-dire plus belle que n'importe quelle autre femme de l'univers, tandis que je vis une paysanne laide, vulgaire et stupide, bien que la vraie Dulcinée soit la personne la plus intelligente du monde. Comme je n'étais pas ensorcelé ou ne pouvais pas l'être, c'est elle qui était ensorcelée, transformée et avait

été dupée. Mes ennemis se sont vengés de moi par son intermédiaire. Je serai triste jusqu'à ce qu'elle recouvre sa forme originale. J'ai dit cela parce que je veux que les gens oublient que Sancho a dit qu'elle triait ou vannait des grains, car, puisqu'ils changèrent son apparence pour m'abuser, il n'est pas surprenant qu'ils lui aient joué le même tour. Dulcinée est une personne de qualité. Sa famille, qui est noble, est originaire du Toboso. Il y a beaucoup de vieilles familles aristocratiques respectables dans ce village. Grâce à l'incomparable Dulcinée, cet endroit sera, pour de meilleures raisons, plus célèbre que Troie quand Hélène était vivante et que l'Espagne quand Cava y vivait. D'autre part, je peux vous assurer que Sancho Panza est un des plus amusants écuyers qui aient jamais servi un chevalier errant. Quelquefois ses remarques stupides sont tellement judicieuses que c'est amusant d'essayer de déterminer s'il est stupide ou judicieux. Il est aussi méchant qu'un barbare et aussi négligeant qu'un cancre. Il doute de tout et croit à tout. Quand je pense qu'il va dire quelque chose de stupide, il formule une remarque pertinente, ce qui me conduit à l'admirer. Je ne l'échangerais pas contre un autre écuyer, même si on ajoutait toute une ville. Aussi, je pense que vous ne devriez pas l'envoyer dans l'île que vous lui avez donnée, bien qu'il soit capable de la gouverner. S'il ponçait son esprit, il deviendrait un grand gouverneur et réussirait à faire payer leurs impôts aux gens. De plus, l'expérience montre que pour être gouverneur, il n'est pas nécessaire d'être très compétant, ni très savant: beaucoup de personnes qui sont presque illettrées sont de très bons gouverneurs. Ils doivent avoir de bonnes intentions et prendre de bonnes décisions. Il y aura toujours un grand nombre de conseillers qui leur diront quoi faire. C'est ce qui arrive aux gouverneurs illettrés qui sont conseillés par des experts. Je leur présenterai Sancho plus tard. Ils l'aideront à gouverner son île.»

le duc, la duchesse et don Quichotte discutaient ainsi lorsqu'ils entendirent des voix et beaucoup de bruit venant de l'intérieur du palais. Soudain, Sancho fit irruption dans la pièce. Il était effrayé. Quelqu'un lui avait mis une serviette autour du coup. Il était suivi par un grand nombre de jeunes hommes, ou plutôt des marmitons et d'autres assistants. L'un d'eux portait un seau rempli d'eau sale, ce qui prouvait que c'était de l'eau de vaisselle. Il insistait auprès de Sancho pour mettre le seau sous sa barbe. Un de ses collègues voulait laver l'écuyer.

«Frères, que se passe-t-il?», demanda la duchesse. «Que se passe-t-il? Que voulez-vous que ce brave homme fasse? Savez-vous qu'il vient d'être nommé gouverneur?»

«Ce monsieur ne veut pas nous laisser laver sa barbe», répondit le marmiton barbier, «comme c'est l'usage ici et comme nous avons lavé son maître et le duc.»

«Je veux bien qu'on me lave», répondit Sancho, bouffi de colère, «mais avec de l'eau plus claire et des mains et des serviettes qui ne soient pas aussi sales. Il n'y a pas tellement de différence entre mon maître et moi: il est injuste de me laver avec de l'eau sale, alors qu'il a été lavé avec de l'eau parfumée! Les coutumes des pays et des palais des princes sont bonnes si elles ne font pas mal. Ce rituel du bain est pire que la flagellation. Ma barbe est propre et n'a pas besoin d'être rafraîchie de cette manière. Excusez-moi d'être aussi direct, mais si quelqu'un essaie de me laver ou touche un poil de ma tête – je veux dire de ma barbe – je le frapperai avec une telle violence que mon poing restera enfoncé dans son crâne. Ces *symphonies (cérémonies)* et ces *dilutions (ablutions)* sont des blagues. On ne traite pas les invités de la sorte!»

La colère et les paroles de Sancho firent bien rire la Duchesse, mais la situation de l'écuyer déplaisait à don Quichotte: la serviette sale et les moqueries des marmitons le rendaient ridicule. S'inclinant profondément devant le duc et la duchesse, comme s'il leur demandait la permission de parler, le chevalier se tourna vers la populace et dit sans s'énerver:

«Messieurs, écoutez-moi. Laissez ce jeune homme tranquille et retournez d'où vous venez ou à n'importe quel autre endroit. Mon écuyer est aussi propre que tout le monde. Il n'aime pas plus ces seaux que les jarres à vin à col étroit. Aussi, vous devriez le laissez tranquille, car nous ne comprenons pas ces plaisanteries.»

À cet instant, Sancho ne put pas s'empêcher de dire:

«Attendez! Laissez-les jouer un tour à ce lourdaud. Je le supporterai puisqu'il fait nuit maintenant. Qu'ils apportent un peigne ou tout ce qu'ils voudront et qu'ils me brossent la barbe. S'ils trouvent quelque chose de sale, je les autoriserai à me raser.»

«Sancho Panza», dit la duchesse, qui riait toujours, «a tout à fait raison: il est propre. Comme il nous l'a dit, il n'a pas besoin de se laver. Aussi, s'il n'aime pas notre coutume, laissez-le faire ce qu'il veut, et cela d'autant plus que les ministres de la propreté ont été trop négligents, revêches et audacieux peut-être, car ils ont apporté un seau en bois et un torchon à ce noble barbu au lieu d'un bassin en or, d'une aiguière en or et de serviettes en lin de Hollande. Vous n'êtes que de méchants manants qui ne peuvent pas s'empêcher de maltraiter les écuyers des chevaliers errants.»

Les serviteurs espiègles et le maître d'hôtel, qui les avait suivi, crurent que la duchesse parlait sérieusement. Ils ôtèrent le torchon du cou de Sancho. Confus, ils le laissèrent et disparurent. Comme il n'était plus menacé par ce péril qu'il considérait comme terrible, l'écuyer s'agenouilla devant la duchesse et lui dit:

«Les grandes dames doivent aider les gens grandement. Afin de vous rendre la politesse, j'ai besoin d'être armé chevalier, ce qui me permettra de servir jusqu'à ma mort une personne aussi importante que vous. Je suis paysan. Je m'appelle Sancho Panza. Je suis marié et j'ai des enfants. Je suis écuyer. Si ces qualités vous intéressent, j'obéirai à tous vos ordres dès que vous les donnerez.»

«On voit bien, Sancho», répondit la duchesse, «que la courtoisie vous a appris la courtoisie. Je veux dire que vous avez été nourri au sein par don Quichotte, qui est la crème des chevaliers courtois et le grand spécialiste des cérémonies ou symphonies, comme vous dites. Vous êtes tous les deux des hommes exceptionnels; l'un est la boussole de le chevalerie errante, tandis que l'autre est l'étoile des écuyers fidèles! Levez-vous, mon ami. Je vais vous récompenser de votre politesse et presser le duc de vous donner le plus rapidement possible ce qu'il vous a promis: un gouvernement.»

Leur conversation se termina. Don Quichotte alla faire la sieste. La duchesse dit à Sancho que s'il n'était pas trop fatigué, il pourrait passer l'après-midi avec elle et ses servantes dans une pièce très fraîche. Il lui avoua que l'été il faisait généralement une toute petite sieste de quatre ou cinq heures, mais, afin de lui être agréable, il essaierait de ne pas tomber dans les bras de Morphée et la rejoindrait dans son appartement. Pendant ce temps, le duc donna de nouvelles instructions: don Quichotte devait être traité comme un chevalier errant quoi qu'il arrivât. Tout le monde devait se comporter exactement comme cela était décrit dans les livres qui traitaient de la vie des chevaliers errants des temps anciens.

CHAPITRE XXXIII.

La délicieuse conversation entre la duchesse, ses servantes et Sancho Panza, laquelle mérite d'être connue et retenue.

L'histoire raconte que Sancho tint parole: il ne fit pas la sieste. Il mangea sur le pouce et alla voir la duchesse. Comme elle aimait l'écouter, elle insista pour qu'il s'assît sur le tabouret qui était à côté d'elle. Il refusa poliment. La duchesse lui dit qu'il devait s'asseoir comme un gouverneur et parler comme un écuyer, car du fait de ces deux qualités, il méritait le siège du Cid Campeador lui-même. Haussant les épaules, Sancho obéit et s'assit. Les suivantes et les duègnes entourèrent la duchesse. Elles étaient silencieuses et attendaient qu'il commence à raconter son histoire, mais c'est la duchesse qui se mit à parler. Elle dit:

«Maintenant que nous sommes seuls et que personne ne nous écoute, je voudrais que monsieur le gouverneur éclaircisse quelques points qui obscurcissent l'histoire déjà publiée du grand don Quichotte. Par exemple, le bon Sancho n'a jamais vu Dulcinée, je veux dire Madame du Toboso. Il ne lui a pas apporté la lettre de don Quichotte, car elle était dans le calepin qu'il avait sur lui dans la Sierra Morena. Pourquoi a-t-il inventé une réponse et dit qu'elle vannait du blé lorsqu'il la rencontra? Ces mensonges et moqueries ternissent la réputation de l'incomparable Dulcinée. Cela n'est pas digne d'un écuyer bon et fidèle.»

Sancho écouta la duchesse. Il ne répondit pas. Il se leva de son siège et, à pas de loup, le dos plié et le doigt sur les lèvres, il parcourut toute la salle, soulevant avec soin les tapisseries. Cela fait, il revint à sa place et dit:

«Madame, il n'y a pas d'espions. Il n'y a que des spectatrices qui veulent entendre ce que je vais dire. Je suis tellement soulagé que je vais répondre à vos questions. Tout d'abord, je dois vous dire que je considère mon maître comme un fou furieux, bien que parfois il dise des choses qui semblent tellement intelligentes et logiques que Satan lui-même ne pourrait pas faire mieux. Cependant, je suis convaincu qu'il est cinglé. Par conséquent, il est facile de lui faire croire des choses qui sont absurdes, comme la réponse à la lettre et ce que je lui ai dit il y a six ou huit jours. Ça n'a pas été publié, mais ça mérite d'être connu. En fait, je lui ai dit que mademoiselle Dulcinée a été ensorcelée, ce qui est complètement faux.»

La duchesse le pria de lui donner plus de renseignements sur cette plaisanterie ou ensorcellement. Il décrivit l'incident comme il s'était passé. Le public aima beaucoup l'histoire. Ensuite la duchesse se remit à parler en disant:

«Mon cher Sancho, ce que vous avez dit m'interpelle. Vous savez que don Quichotte est fou, mais vous continuez à le servir et à croire qu'il vous donnera ce qu'il vous a promis. Vous êtes manifestement plus fou et bête que lui. Aussi, je pense que j'aurai des problèmes si je vous donne une île, car l'homme qui n'arrive pas à se gouverner ne peut pas gouverner les autres.»

«Madame», dit Sancho, «votre crainte est justifiée, mais dites à don Quichotte d'aller droit au but afin que je puisse distinguer le vrai du faux. Si j'avais été intelligent, ça fait longtemps que j'aurais quitté mon maître. Cependant, je me sens obligé de le suivre. Voyez-vous, nous sommes du même village; j'ai mangé son pain; je l'aime beaucoup; il est reconnaissant; il m'a donné ses poulains. Surtout, je suis fidèle. Aussi,

rien ne peut nous séparer, si ce n'est la mort. Vous refusez de me donner l'île que vous m'avez promise, mais tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir! De plus, cela me permettra peut-être de soulager ma conscience. Je suis certainement un imbécile, mais je sais que quand des ailes poussent sur le dos des fourmis, elles sont sur le point d'avoir des problèmes. Il se pourrait que j'aille au paradis avant de devenir gouverneur. Là-haut, le pain est aussi bon qu'en France, et la nuit tous les chats sont gris; celui qui n'a pas pris son petit déjeuné avant quatorze heures n'a pas de chance; il n'y a pas d'estomac plus gros d'une paume qu'un autre qu'on ne puisse remplir, comme le dit le proverbe, de paille ou de foin; c'est Dieu qui nourrit les petits oiseaux des champs; quatre aunes de gros drap de Cuenca tiennent plus chaud que quatre aunes de gaze de Ségovie; une fois que l'on a quitté ce monde pour aller sous terre, les princes et les journaliers suivent le même chemin étroit; dans la tombe, le corps du pape n'a pas besoin de plus de place que celui du sacristain, bien que l'un soit plus important que l'autre; quand nous entrons dans la tombe, nous nous faisons aussi petits que nous le pouvons ou on le fait à notre place, qu'on le veuille ou non, et puis après c'est bonne nuit tout le monde! Aussi, je vais vous répéter que si vous ne voulez pas me donner cette île parce que je suis stupide, je ne serai pas déçu. J'ai ouï dire que le diable se cache derrière la croix, que tout ce qui brille n'est pas or, que Wamba, qui fut roi d'Espagne, avait été fermier, et que Rodrigue, d'après ce que disent de vieilles ballades, qui sont peut-être remplies d'erreurs, dut quitter sa luxueuse demeure et renoncer à ses hobbies afin d'être dévoré par les serpents.»

«Elles ne sont par remplies d'erreurs!», s'écria la duègne doña Rodriguez, qui était une des spectatrices. «Il y a une ballade qui dit qu'on mit le roi Rodrigue, qui était encore vivant, dans une tombe pleine de crapauds, de serpents et de lézards. Deux jours plus tard, il était toujours dans la tombe. D'une voix dolente, il murmura:

'Ils me mangent maintenant; ils mangent la partie
qui a le plus péché.'

Par conséquent, ce monsieur a raison de dire qu'il veut redevenir fermier, car, en tant que roi, il est condamné à être dévoré par des animaux dangereux.»

Le raisonnement simpliste de la duègne fit rire la duchesse. De plus, les proverbes et arguments de Sancho la surprirent. Elle lui dit:

«Le bon Sancho sait qu'une fois qu'un chevalier a fait une promesse, il s'efforce de la tenir, même s'il risque d'en mourir. Le duc, mon seigneur et mari, n'est pas chevalier errant, mais, en tant que chevalier ordinaire, il tiendra sa promesse en ce qui concerne cette île, en dépit de la méchanceté et de la jalousie de certaines personnes. L'enthousiaste Sancho, quand il y pensera le moins, sera assis sur un trône, sur son île, sur ses terres. Ensuite, il prendra les rênes de l'État. Ensuite, il obtiendra un meilleur fief. Il devrait faire attention à la manière de gouverner ses vassaux, lesquels devront être loyaux et bien nés.»

«Il est inutile», répondit Sancho, «de me dire de bien les gouverner, car je suis charitable envers les pauvres gens et gentil avec eux. Ne dérobez pas des miches de pain à des boulangers. Vous ne m'abuserez pas: je sais ce qui est bon pour moi. Je me concentrerai en temps voulu. Je ne suis jamais distrait. Je dis tout cela afin de vous informer que je défendrai les gens biens et combattrai les méchants. En ce qui

concerne l'administration d'îles, je pense qu'il faut sauter sur l'occasion. Je serai peut-être stressé au bout de quinze jours, mais j'aurai plus de connaissances solides sur la politique que sur l'agriculture, qui est mon métier.»

«Vous avez raison, Sancho», dit la duchesse, «car personne ne naît en sachant tout, et c'est avec des hommes qu'on fait les évêques, et non pas avec des pierres. Mais revenons à nos moutons, à savoir l'enchantement de mademoiselle Dulcinée. Je suis certaine que don Quichotte ne put pas la reconnaître parce qu'elle avait été ensorcelée par un des magiciens qui le persécutent, ce qui vous poussa à lui faire croire que la paysanne était Dulcinée. En fait, je sais de source sûre que la fille qui sauta sur l'ânesse était Dulcinée du Toboso et que vous croyiez que vous aviez trompé don Quichotte, alors que c'était vous qui avait été trompé. On ne peut pas mettre cela en doute, ni les choses que l'on a jamais vues. Monsieur Panza, force est de constater qu'ici aussi il y a des sorciers. Ils sont gentils. Ils nous racontent ce qui se passe dans le monde. Sancho, je peux vous assurer que la fille qui sauta était et est Dulcinée du Toboso et qu'elle n'est pas ensorcelée. Par conséquent, nous la verrons bientôt comme elle est réellement, et vous redeviendrez lucide.»

«Peut-être», dit Sancho Panza. «Par conséquent, ce que mon maître me dit au sujet de ce qui s'était passé dans la grotte de Montesinos était vrai. Il dit que quand il vit Dulcinée du Toboso là-bas, elle portait les mêmes vêtements que ceux que je lui avais dit qu'elle portait lorsque je l'avais ensorcelée pour m'amuser. Mais, ça doit être le contraire, comme vous le dites, car personne ne peut croire qu'un imbécile comme moi sois capable d'inventer un brillant stratagème en peu de temps, et je ne pense pas que mon maître soit assez fou pour que mes arguments fallacieux puissent lui faire croire une chose si surprenante. Cependant, il ne faut pas pour autant que vous me preniez pour un méchant, car un imbécile comme moi n'est pas obligé de comprendre les ruses de ces sorciers malveillants. J'ai inventé tout cela parce que je ne voulais pas que mon maître me gronde. Mon intention n'était pas de le blesser. C'est le contraire qui est arrivé, mais Dieu jugera nos cœurs.»

«C'est vrai», dit la duchesse. «Au fait, Sancho, que s'est-il passé dans la grotte de Montesinos? J'aimerais bien en savoir plus là-dessus.»

Sancho raconta toute l'histoire comme elle a été rapportée ici, puis la duchesse dit:

«On peut déduire de cet épisode que, puisque le grand don Quichotte dit qu'il vit là-bas la même paysanne que Sancho vit à l'entrée du Toboso, c'est Dulcinée et que des sorciers intelligents et curieux ne la laissent pas tranquille.»

«Je suis d'accord avec vous», répondit Sancho Panza. «Si Dulcinée du Toboso est ensorcelée, c'est son problème. Je ne vais pas me mettre à dos les ennemis de mon maître, lesquels doivent être nombreux et méchants. En vérité, la personne que je vis était une paysanne, et je la pris pour une paysanne. C'était Dulcinée. Ce n'est pas à moi de porter le chapeau, car je ne suis pas responsable. Je ne veux pas que les gens me traitent comme un type ordinaire et disent: Sancho a dit ça, Sancho a fait ça, Sancho est allé là, et puis il est revenu. Je suis l'homme dont les aventures sont racontées dans un livre qui est lu dans le monde entier, d'après Samson Carrasco, qui est bachelier de l'université de Salamanque. Les gens comme lui ne mentent pas, sauf quand ils en ont envie ou que ça leur passe par la tête. Aussi, personne ne devrait me critiquer. J'ai une bonne réputation, et j'ai entendu mon maître dire qu'il est plus important d'avoir une

bonne réputation que beaucoup d'argent. Si vous me donnez ce gouvernement, je ferai des miracles. L'homme qui a été un bon écuyer sera un bon gouverneur.»

«Tout ce qu'a dit jusqu'à présent le bon Sancho», fit remarquer la duchesse, «tire son origine des maximes de Caton, ou des vraies entrailles du vrai Miguel Verino, qui mourut très jeune. En bref, pour parler comme lui, *les poivrots (apparences) sont parfois trompeurs (trompeuses).*

«La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a», répliqua Sancho. «Je ne suis ni un alcoolique ni un hypocrite. Je bois quand j'en ai envie, et quand je n'en ai pas envie, je bois aussi, car on n'arrête pas de me servir à boire et je ne veux pas passer pour un bêcheur ou un malotru. Quand un ami porte un toast, je lève mon verre parce que j'ai bon coeur. J'aime le vin, mais je ne suis pas un alcoolo. De plus, les écuyers des chevaliers errants ne boivent que de l'eau puisqu'ils n'arrêtent pas de traverser des forêts, des bois et des plaines et d'escalader des montagnes et des falaises, mais ils ne trouvent jamais un goutte de vin, même si, quelquefois, ils aimeraient bien en boire une (goutte de vin).»

«Je vous crois», répondit la duchesse, «mais, maintenant, allez vous reposer. Plus tard, nous parlerons de tout cela en long, en large et en travers. Je vais m'occuper de ce gouvernement afin que vous rejoigniez votre poste dès que possible.»

Sancho baisa de nouveau la main de la duchesse et lui demanda la permission de passer par l'écurie afin de voir si on traitait bien l'animal qui était la prunelle de ses yeux.»

«De quel animal s'agit-il?» demanda la duchesse.

«D'un âne», répondit Sancho. «Je ne l'appelle pas toujours pas son nom. J'ai l'habitude de l'appeler 'prunelle de mes yeux.' Lorsque j'étais arrivé au château, j'avais demandé à cette dame de s'occuper de lui. Ça l'avait gravement fâchée, un peu comme si je l'avais traitée de vieille bique. Les duègnes devraient nourrir les animaux au lieu d'ouvrir des porte et faire entrer des gens. Dans mon village, il y avait un homme qui les haïssait.»

«Ça devait être un plouc», vociféra madame Rodriguez. «S'il avait été gentilhomme, il les aurait vénérées.»

«Ça suffit!», s'exclama la duchesse. «Taisez-vous, madame Rodriguez. Laissez monsieur Panza se reposer. C'est moi qui m'occuperai de son âne. Puisque cet animal est son joyau, je le mettrai autour de mon cou.»

«Vous devriez plutôt le mettre dans l'écurie», dit Sancho, «car ni lui ni moi ne méritons d'être allongés sur votre poitrine. Je n'oserais jamais faire une telle chose. Bien que mon maître dise qu'en matière de politesse il vaut mieux perdre en ayant une carte de plus qu'une carte de moins, il faut être prudent lorsque l'on traite de courtoisie envers les ânes et les poitrines.»

«Sancho, conduisez-le à votre fief», dit la duchesse. «Là-bas, vous pourrez lui donner à manger tout ce que vous voudrez et même lui donner une pension de retraite ou le nommer ministre.»

«Vous avez raison», répondit Sancho; «j'ai vu plus de deux ânes devenir ministres. Aussi, le mien devrait occuper ce genre de poste.»

Les propos de Sancho firent tellement rire la duchesse qu'elle se tordaient de rire. Elle lui demanda enfin d'aller se reposer. Ensuite elle alla dire au duc ce qui s'était passé. Le mari et la femme s'arrangèrent pour jouer un fameux tour à don Quichotte,

en respectant le style chevaleresque. En fait, les tours qu'ils lui jouèrent sont si nombreux, remarquables et intelligents que ce sont les meilleures aventures racontées dans ce grand livre.»

CHAPITRE XXXIV.

Comment ils trouvèrent le moyen de désenchanter l'incomparable Dulcinée du Toboso,
ce qui est l'une des plus célèbres aventures de ce livre.

Le duc et la duchesse aimaient bien discuter avec don Quichotte et Sancho Panza. Comme ils voulaient leur jouer quelques tours qui devaient ressembler à des aventures, ils décidèrent de s'appuyer sur ce que le chevalier leur avait dit à propos de la grotte de Montesinos. Une de ces blagues devint très célèbre. Ce qui étonnait le plus la duchesse, c'était la stupidité abyssale de Sancho, car il croyait dur comme fer que Dulcinée avait été ensorcelée, alors que c'était lui qui avait inventé ce bobard. Aussi, six jours plus tard, après avoir dit à leurs serviteurs ce qu'ils devaient faire, ils convièrent don Quichotte à une chasse aux grands animaux, laquelle ressemblerait à une chasse royale, car il y aurait beaucoup de chasseurs et de rabatteurs. On donna un costume de chasse au chevalier et un autre à Sancho, en popeline verte. Don Quichotte refusa de l'enfiler. Il leur déclara qu'il allait bientôt s'embarquer dans une nouvelle aventure périlleuse et ne voulait donc pas s'encombrer de vêtements, ni de provisions. Quant à Sancho, il accepta le cadeau afin de le vendre à la première occasion.

Le jour venu, don Quichotte mit son armure. Sancho enfila son costume de chasse et enfourcha son âne, car il ne voulait pas l'abandonner, quoiqu'on lui eût offert un coursier. Il rejoignit les rabatteurs. La duchesse s'avança; elle portait une robe éblouissante. Par politesse, le chevalier empoigna la bride de son palefroi, bien que le duc lui demandât de ne pas le faire. Finalement, ils atteignirent un bois situé entre deux très hautes montagnes et se cachèrent dans différents endroits. Ensuite, la chasse commença. À cause des cris, des aboiements des chiens et du son des cors, ils ne pouvaient pas s'entendre.

La duchesse tenait un javelot avec un bout très pointu. Elle mit pied à terre et se plaça là où les sangliers avaient l'habitude de passer. Le duc et don Quichotte firent la même chose et se mirent à côté d'elle, mais Sancho resta derrière, assis sur son âne: il ne voulait pas le laisser sans protection de peur qu'une chose atroce ne lui arrive. Dès qu'ils furent en place et eurent alignés un grand nombre de serviteurs, ils virent courir vers eux, poursuivi par les chiens et suivi par les chasseurs, un énorme sanglier qui faisait grincer ses dents et ses défenses et bavait. Lorsque don Quichotte aperçut la bête, il saisit son bouclier, dégaina son épée et se dirigea vers lui. Le duc, qui tenait un épieu, fit de même. La duchesse aurait attaqué l'animal si son mari ne l'en avait pas

empêchée. Lorsque Sancho vit la bête sauvage, il descendit de son âne et se mit à courir aussi vite qu'il put. Il essaya de grimper à un grand chêne. Le malheureux écuyer s'assit sur une branche située à mi-hauteur de l'arbre. Alors qu'il faisait tout son possible pour gagner la cime, la branche rompit, et il tomba. Ses vêtement s'accrochèrent à un moignon: Il n'arriva pas jusqu'en bas. Il était dans une situation critique, et cela d'autant plus que son pourpoint vert se déchirait et qu'il craignait que l'animal l'attaque en passant. Il se mit donc à crier au secours. Toutes les personnes qui l'entendaient et ne pouvaient pas le voir crurent qu'un animal sauvage était en train de le mordre.

Finalement, le sanglier aux longues défenses fut transpercé par les épieux des nombreux chasseurs qui l'empêchaient de passer. Don Quichotte, qui avait reconnu la voix de Sancho, tourna la tête et vit son écuyer pendu au chêne, la tête en bas, à côté de l'âne, qui n'avait pas voulu abandonner son maître malchanceux. Ici, Cid Hamet dit que Sancho Panza et l'âne n'arrêtaient pas de se regarder car ils étaient bons amis.

Don Quichotte arriva et décrocha le prisonnier, lequel, dès qu'il fut par terre, examina la déchirure de son costume de chasse. Cela l'attristait, car il considérait ce vêtement comme un majorat. Pendant ce temps, les rabatteurs avaient mis l'énorme sanglier sur le dos d'une mule et l'avaient couvert de branches de romarin et de myrte. Ils mirent ce trophée dans une grande tente qui avait été montée au milieu du bois. Les tables avaient été dressées. Il y avait plein de mets délicieux sur les plats, ce qui montrait que l'amphitryon était un prince généreux.

«Si nous avions chassé des lièvres ou des petits oiseaux», dit Sancho à la duchesse en lui montrant les trous dans son costume de chasse, «mes vêtement n'auraient jamais été dans cet état. Quel plaisir peut-on éprouver à attendre un animal qui peut vous tuer avec une de ses défenses? J'ai entendu une fois une veille chanson qui disait:

'Comme le célèbre Favila,
Les ours te mangeront.'

«C'était un roi Wisigoth», dit don Quichotte. «Il participa à une chasse aux grands animaux et fut dévoré par un ours.»

«C'est ce que je disais», répondit Sancho. «Les rois et les princes ne devraient pas mettre leurs vies en jeu pour tuer un animal innocent et jouir d'une chose aussi désagréable.»

«Vous avez tort, Sancho», dit le duc, «car la chasse aux grands animaux est un sport utile que les rois et les princes doivent pratiquer. Il ressemble à la guerre, car il y a des stratagèmes, des ruses et des tours qui visent à battre un ennemi sans être blessé. Les chasseurs subissent des froids polaires et des chaleurs insupportables. Ils se reposent et dorment moins, mais ils deviennent plus forts et plus souples. En bref, c'est un sport qui ne fait de mal à personne et plaît à beaucoup de gens. Ce n'est pas la chasse au petit gibier: tout le monde ne peut pas le pratiquer. Comme dans le cas de la fauconnerie, seuls les rois et les grands seigneurs peuvent le faire. Aussi, Sancho, vous devriez changer d'avis. Il faudra que vous chassiez lorsque vous serez gouverneur. Vous verrez comme c'est utile.»

«Je ne le ferai pas», répondit Sancho. «Un bon gouverneur reste à la maison parce qu'il ne veut pas se casser la jambe. Quand les hommes d'affaire ont du mal à prendre rendez-vous avec lui, il ne doit pas être en train de s'amuser dehors, dans les bois. Un gouverneur ne peut pas se conduire de cette manière. Monsieur le Duc, la chasse et ce genre de divertissement sont plus faits pour les fainéants que pour les gouverneurs. Je pense que parfois je jouerai aux cartes et que les dimanches et jours de fête je jouerai aux quilles. Ni mon travail ni ma conscience ne me permettront d'apprécier ces *bêtes à la sauce chasseur*.»

«Sancho, il ne faut jamais dire: fontaine je ne boirai pas de ton eau», dit le duc.

«C'est votre point de vue», répliqua Sancho. «Un bon payeur n'a pas peur d'engager une grosse somme; l'aide de Dieu est plus utile que le travail; quand l'estomac est plein, les jambes peuvent marcher. Je veux dire que si j'ai de bonnes intentions et que Dieu m'aide à faire ce que je dois faire, je serai un très bon gouverneur. Mais laissez-les mettre un doigt dans ma bouche pour voir si je le mords ou non.»

«Que Dieu et tous ses saints te maudissent, maudit Sancho!», s'écria don Quichotte. «Comme je te l'ai demandé maintes fois, quand arrêteras-tu de citer tous ces proverbes et quand t'exprimeras-tu clairement? Vos Altesses Royales, vous devriez laisser cet imbécile seul, car il écrasera votre âme, non pas entre les deux, mais entre les mille proverbes qu'il récite quand Dieu lui donne la santé ou quand je veux bien les entendre.»

«Bien que Sancho Panza», fit observer la duchesse, «cite plus de courts proverbes que Hernán Nuñez de Toledo y Guzmán, ils ne sont pas moins importants que les siens. Je peux vous dire que je les préfère à d'autres, bien que le dernier soit plus pertinent et opportun.»

Pendant que Sancho dit cela, ils sortirent de la tente et retournèrent dans le bois afin de se mettre à l'affût. La journée passa vite et le jour tomba. Le ciel n'était pas aussi clair qu'il aurait dû l'être au milieu de l'été. Il y avait un peu de brume, ce qui favorisa la réalisation du projet du duc et de la duchesse. Un peu après le crépuscule, alors que le soleil se couchait, tout le bois semblait brûler. Un moment après, on entendit par ci, par là, devant, derrière, et de tous côtés, le son d'une infinité de trompettes et d'instruments de musique utilisés à l'armée. On avait l'impression que beaucoup de pelotons à cheval passaient par là. La lumière du feu et ces sons martiaux aveuglaient et assourdissaient presque les spectateurs et tous les gens qui se trouvaient dans le bois.

Ensuite, nous entendîmes les nombreux cris que les Mores jettent lorsqu'ils se joignent au combat. Les trompettes, les clairons, les tambours et les fifres produisaient un son continu et fort qui rendait les gens fous. Le duc, la duchesse et don Quichotte étaient étonnés; Sancho Panza tremblait de tous ses membres; même ceux qui connaissaient la cause avaient peur. Ils se turent. Un postillon déguisé en démon passa devant eux en soufflant dans une grande corne qui lui servait de clairon et qui produisait un son rauque et sinistre.

«Bonsoir, monsieur le postier», cria le duc. «Qui êtes-vous? Où allez-vous? Qui sont ces soldats qui traversent ce bois?»

«Je suis le diable», répondit le postier d'un ton lugubre. «Je cherche don Quichotte de la Manche. Ici, il y a six troupes de sorciers; sur ce char triomphal, on

transporte l'incomparable Dulcinée du Toboso. Elle est ensorcelée et est accompagnée par Montesinos, le joli garçon français. Ils sont venus pour dire à don Quichotte comment la désensorceler.»

«Puisque vous êtes le diable, comme vous le dites et comme le montre votre apparence, vous auriez dû reconnaître don Quichotte de la Manche, car il est juste devant vous.»

«Je jure devant Dieu et sur mon honneur», dit le diable, «que je ne l'avais pas remarqué, car j'étais tellement préoccupé que j'avais oublié la raison de ma venue.»

«Il est certain que ce démon doit être une homme gentil et un bon chrétien», dit Sancho, «car si ça n'était pas le cas, il ne jurerait ni devant Dieu ni sur son honneur. Je suis sûr maintenant qu'il y a de braves gens en enfer.»

Sans mettre pied à terre, le démon regarda don Quichotte et lui dit:

«Ô chevalier des Lions, le malchanceux, mais courageux chevalier Montesinos t'a envoyé ici pour que je te voie dans leurs pâtes. Il veut que tu restes ici et que tu désenchantes une dame nommée Dulcinée du Toboso parce qu'ils l'ont amenée ici. Il te parlera de la méthode à adopter. Puisque je ne suis venu que pour cela, je dois partir tout de suite. Que les démons de mon espèce soient avec toi, et les bons anges avec ces gentilles personnes.»

Il souffla dans son énorme clairon, tourna le dos à la foule et s'en alla sans attendre une réponse de personne.

Ils étaient plus étonnés que jamais, surtout Sancho et don Quichotte. Sancho était surpris parce que, ignorant la vérité, ils considéraient que Dulcinée était ensorcelée; don Quichotte était surpris parce qu'il ne savait toujours pas si ce qui lui était arrivé dans la grotte de Montesinos était réel ou non. Il pensait à cela quand le duc lui demanda:

«Allez-vous attendre, messire Quichotte?»

«Pourquoi pas?», répondit-il. «Si tous les démons de l'enfer m'attaquaient, je resterais ici parce que je suis fort et intrépide.»

«Si je voyais un autre diable ou entendais une autre trompette comme celle-là», dit Sancho, «Je m'enfuirais.»

Le soleil s'était couché. Beaucoup de lumières se mirent à se déplacer dans le bois, comme les exhalaisons sèches de la terre qui ressemblent aux étoiles filantes. Au même instant, nous entendîmes un bruit épouvantable, dans le genre de celui que produisent les grosses roues des charrettes à bœufs et dont les couinements stridents font fuir les loups et les ours lorsqu'on en rencontre le long de la route. Ce vacarme augmenta, car, aux quatre coins du bois, on avait l'impression qu'on livrait quatre batailles. Là, on entendait le bruit sourd et effroyable de l'artillerie; ici, une multitude d'hommes tiraient au mousquet. Les cris des cavaliers ne semblaient pas venir de très loin. Au fond du bois, des musulmans criaient: il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah.

En bref, les clairons, les cornets, les cors de chasse, les trompettes, les tambours, l'artillerie, les arquebuses et, surtout, l'épouvantable grondement des charrettes produisaient un bruit si effrayant que don Quichotte dut faire un effort gigantesque pour le supporter. Quant à Sancho, il s'évanouit et tomba sur la robe de la duchesse. Le laissant là, elle ordonna qu'on lui jetât de l'eau sur le visage. C'est ce que l'on fit, et il revint à lui juste quand un des chars aux roues qui hurlaient atteignit cet endroit. Il était tiré par quatre bœufs nonchalants portant des couvertures noires. Des

torches allumées étaient attachées à leurs cornes. Sur le chariot, il y avait une espèce de trône sur lequel était assis un vénérable vieillard. Sa barbe était d'une blancheur immaculée; elle était tellement longue qu'elle lui tombait au-dessous de la ceinture. Il portait une robe en bougran noir. Il y avait tellement de lampes sur le chariot qu'il était facile de distinguer tout ce qui s'y trouvait. Il était conduit par deux démons qui portaient, eux-aussi, des vêtements en bougran. Ils étaient tellement laids que quand Sancho vit leurs visages, il ferma les yeux pour ne pas les voir une seconde fois. Pendant que le char se rapprochait, le vieil homme se leva de son trône et cria:

«Je suis Lirgandée, le magicien.»

Le char passa devant eux; le vieillard ne dit rien d'autre. Derrière ce chariot en vint un autre qui était de la même sorte. Là encore, un vieil homme était assis sur un trône. Il ordonna au charretier de s'arrêter et dit d'une voix aussi grave que celle du premier:

«Je suis le sage Alquife, le grand ami d'Urgande l'Inconnue.» Ce véhicule, comme le premier, passa devant eux et s'en alla.

Un troisième chariot s'approcha d'eux. La personne qui était assise sur le trône n'était pas un vieillard, mais un gars musclé avec un visage repoussant. Comme les autres, il se leva et, d'une voix encore plus rauque et sinistre que celles des deux vieux croûtons, il dit:

«Je suis Arcalaüs, le sorcier qui est le pire ennemi d'Amadís de Gaule et de tous les membres de sa famille.» Son chariot passa également devant eux.

À quelque distance de là, les trois chariots s'arrêtèrent. L'insupportable bruit des roues cessa, puis nous entendîmes un autre son. C'était une sorte de mélodie reposante, ce qui plut à Sancho. Il regarda cela comme un bon présage. Il était toujours à côté de la duchesse. Il lui dit:

«Madame, là où il y a de la musique, rien de fâcheux ne peut arriver.»

«Ou là où il y a de la lumière et de la clarté», répondit la duchesse.

«La lumière vient du feu», dit Sancho, «et la clarté des feux de camp. Il y a des feux de camp autour de nous. Ils vont peut-être nous brûler, mais la musique est toujours un signe de réjouissance et de fêtes.»

«C'est ce qu'on va voir», dit don Quichotte, qui écoutait leur conversation. Il avait raison, comme vous le verrez dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXXV.

Suite de l'histoire de l'information sur le désenchantement de Dulcinée qu'ils donnèrent à Don Quichotte, ainsi que d'autres événements étonnants.

Au son d'une musique envoûtante, Ils virent un char triomphal s'avancer vers eux. Il était tiré par six mules grises portant une couverture en lin blanc sur le dos. Sur chacune des bêtes était assis un pénitent, également vêtu de blanc, tenant une torche allumée à la main. Ce char était deux fois, et même trois fois plus grand que les autres. Sur eux et autour d'eux, il y avait douze autres pénitents vêtus de blanc et portant des torches allumées. C'était un spectacle tout à la fois étonnant et effrayant. Une nymphe était assise sur un trône surélevé. Elle portait un tas de voiles en lamé argent, lesquels étaient couverts d'une infinité de paillettes dorées qui scintillaient. Si son habit n'était

pas élégant, il était tout du moins tape-à-l'œil. Son visage était recouvert d'un voile en cendal transparent, ce qui empêchait les spectateurs de voir le charmant minois de la fille. Toutes ces torches nous permirent de découvrir qu'elle était jeune et jolie; elle n'avait pas plus de vingt ans et pas moins de dix-sept.

Près d'elle se trouvait un personnage portant ce que l'on appelle une tenue d'apparat. Elle descendait jusqu'à ses pieds. Sa tête était recouverte d'un voile noir. Quand le char arriva juste en face du duc, de la duchesse et de don Quichotte, les fifres se turent, puis ce fut au tour des cithares et, enfin, des luths. Le personnage se leva. Il écarta les pans de sa robe et souleva son voile. Nous découvrîmes le visage hideux et décharné de la Mort! Cette vision attrista Don Quichotte et terrifia Sancho. Même le duc et la duchesse avaient un peu peur. S'étant levée, la Mort vivante, d'une voix endormie et avec une langue qui était à peine réveillée, se mit à réciter les vers qui suivent:

«Je suis Merlin, l'homme qui,
Selon certains historiens, est le fils du diable,
Mais c'est une mensonge forgé par le temps.
Je suis le prince de la magie, le roi et archiviste
De la science zoroastrienne.
Je déteste les temps et les siècles
Qui taisent les exploits
Des courageux chevaliers errants
Que j'aime.
Les enchanteurs, les sorciers
Et les magiciens
Sont toujours durs et forts,
Mais moi je suis tendre et doux:
Je suis gentil avec tout le monde.

Dans le gouffre sombre de Pluton,
Où mon âme tiraient les cartes,
J'entendis la voix dolente
de la belle et incomparable Dulcinée.
J'entendis parler de ses mésaventures,
De son ensorcellement et de sa transformation:
L'aristocrate était devenue
Une paysanne.
Je compatis avec elle,
Feuilletai cent mille grimoires,
Me concentrai sur la vacuité
De l'ignoble squelette
Et donnai la solution
De cet énorme problème.

Ô gloire et joie de ceux
Qui portent une armure étincelante!

Ô phare, étoile polaire,
Chemin et guide
De ceux qui cessèrent de dormir
Et quittèrent leur maison
Pour participer à de violents combats!

Homme que l'on ne félicite pas assez,
Intelligent et courageux don Quichotte,
Splendeur de la Manche,
Étoile d'Espagne,
Je dois te dire que Sancho,
Ton Écuyer,
Doit frapper ses grosses fesses dénudées
Trois mille
Trois cents fois,
Ce qui l'énervera,
Afin que Dulcinée du Toboso
Puisse être désensorcelée.
Cela résoudra tous ses problèmes.
C'est pour cette raison que je suis venu ici.

«Mon Dieu!», s'exclama Sancho. «Trois mille fois! Je vais mourir! Que ce diable aille au diable! Mes fesses n'ont rien à voir avec les sortilèges. Si monsieur Merlin n'a pas trouvé d'autre moyen de désenchanter madame Dulcinée du Toboso, elle restera ensorcelée jusqu'à la fin de ses jours.»

«Espèce de péquenaud qui pue!», s'écria don Quichotte. «Je vais te déshabiller, te conduire à un arbre, t'y attacher et te donner, non pas trois mille trois cents, mais six mille six cents coups de fouet. Je serai tellement violent que tu seras déjà mort lorsque je te donnerai le trois mille trois centième coup. Ne me réponds pas, sinon...»

«Ça ne doit pas se passer de cette manière», dit merlin lorsqu'il entendit cela. «Le brave Sancho doit accepter de se fouetter. Cela peut se passer quand il le voudra; il n'y a pas de limite de temps. S'il veut s'épargner la moitié de la douleur causée par cette flagellation, il peut demander à quelqu'un, un gars très fort par exemple, de le fouetter!»

«Aucun bodybuildeur ne me fouettera», répliqua Sancho. Je ne suis pas le père de Dulcinée du Toboso. Mes fesses n'ont pas à subir les conséquences des péchés commis par ses yeux. Quant à mon maître, il est une partie d'elle-même puisqu'il dit d'elle qu'elle est sa vie, son âme, sa nourriture et son soutien. C'est lui qui devrait se fouetter pour le bien se sa chérie et pour essayer de la désenchanter. Quant à moi… *vade retro satin (satana)!*»

Dès que Sancho termina de dire cela, la nymphe vêtue de la robe en lamé argent, laquelle accompagnait Merlin, se leva et souleva son voile très fin. Elle exhiba ce que les autres considérèrent comme un très joli visage. Avec une assurance très masculine et d'une voix qui était loin d'être féminine, elle dit à Sancho Panza:

«Ô maudit écuyer, âme de cruche, coeur de chêne-liège, voleur effronté, ennemi du genre humain aux entrailles en cailloux durs! Si on te demandait de te jeter du haut

d'une haute tour, d'avaler une douzaine de crapauds, deux lézards et trois serpents, et de tuer ta femme et tes enfants avec un cimeterre effrayant et bien aiguisé, tu aurais le droit d'être pointilleux et distant. Mais tu ne peux pas te formaliser de trois mille trois cents coups de fouet, car tous les orphelins désobéissants reçoivent autant de coups chaque mois, ce qui surprend, déconcerte et effraie les gens pieux et compatissants qui entendent une telle chose ou pourraient un jour l'entendre. Ô maudit petit mulet revêche! Pose ton regard apeuré sur mes yeux qui scintillent comme des étoiles. Tu verras des ruisseaux de larmes labourer mes joues. Ô monstre malveillant et sarcastique! N'as-tu pas pitié de moi? Je suis très jeune – je n'ai même pas vingt ans – et cette jeunesse s'oxyde et se flétrit sous l'écorce d'une paysanne. Si maintenant je ne ressemble pas à une paysanne, c'est grâce à monsieur Merlin, ici présent. Il veut que ma beauté te transporte. Les larmes d'une beauté affligée changent les falaises en coton et les tigres en brebis. Soumets-toi, soumets-toi, bête sauvage! Libère les pulsions qui te commandent de manger, et de manger encore, et libère mon corps délicat, ma féminité et mon joli visage. Si, pour mon bien, tu ne veux pas être raisonnable et te soumettre, fais-le pour le bien de ce pauvre gentilhomme qui est à côté de toi et qui est ton maître. Je peux voir son coeur maintenant; il est coincé dans sa gorge, même pas à dix doigts de ses lèvres; il attend ton accord ou ton refus afin de sortir par sa bouche ou retourner dans son estomac.»

À cet instant, don Quichotte toucha sa gorge, se tourna vers le duc et dit:

«Monsieur, Dulcinée a dit la vérité. Mon coeur est coincé dans ma gorge, comme une noix d'arbalète.»

«Quel est votre point de vue, Sancho?», demanda la duchesse.

«Euh...», répondit-il, «comme je l'ai déjà dit, *vade retro satin!*»

«C'est *satanas, et non satin*», précisa le Duc.

«J'aimerais bien qu'on me laisse un peu tranquille», répliqua Sancho. «Je n'ai pas envie de couper les cheveux en quatre, ni d'ergoter sur quelques lettres. Les coups de fouet que je dois me donner ou que l'on doit me donner me tracassent tellement que je ne sais plus ce que je dis, ni ce que je fais. Cependant, j'aimerais que mademoiselle Dulcinée me dise où elle a appris à demander de l'aide de cette façon. Elle est venue pour me demande de me fouetter et elle me traite d'âme de cruche, de bête sauvage et de plein d'autres choses désagréables dont le diable lui-même s'offusquerait. Suis-je aussi solide que le bronze? Je me moque de savoir si elle est ensorcelée ou non. Veut-elle m'offrir un panier rempli de chemises blanches, de bonnets de nuit et de chaussettes afin de me faire plaisir, bien que je n'en porte jamais? Non, elle ne le veut pas. Elle préfère m'insulter! Ici il y des proverbes qui disent: 'Un âne qui transporte de l'or monte les côtes facilement; aide-toi, le ciel t'aidera; un tien vaut mieux que deux tu l'auras. Mon maître, qui aurait dû me féliciter et me traiter bien jusqu'à ce que je me transforme en laine ou en coton cardé, dit que s'il m'attrape, il me déshabillera, m'attachera à un arbre et me donnera deux fois plus de coups de fouet. Ces personnes compatissantes devraient garder à l'esprit que ce n'est pas un écuyer, mais un gouverneur stylé qu'ils vont fesser. Purée, vous devriez apprendre à demander les choses et à vous occuper des gens. Il y a un temps pour tout, et les gens ne sont pas toujours de bonne humeur. Je suis triste à cause de mon costume vert déchiré, et ils me demandent de me fouetter, alors que je ne veux pas le faire!»

«En fait, mon cher Sancho», dit le duc, «si vous ne devenez pas aussi mou qu'une figue mure, vous ne deviendrez pas gouverneur. Je n'autoriserai jamais un homme cruel avec des entrailles en pierre à gouverner mes îliens, car il n'accédera ni aux vœux des demoiselles dans la détresse ni à ceux des vieux sorciers et magiciens sages ayant le droit d'exercer leur profession. En bref, si vous ne vous fouettez pas ou ne vous laissez pas fouetter, vous ne serez jamais gouverneur.»

«Monsieur», répondit Sancho, «est-ce que l'on me peut pas me laisser deux jours pour y réfléchir et décider quoi faire!»

«Certainement pas!», s'exclama Merlin. «Ce problème doit être réglé ici et maintenant. Dulcinée peut retourner à la grotte de Montesinos et redevenir paysanne ou aller aux champs Élysées pour attendre jusqu'à la fin de la flagellation.»

«Mon brave Sancho», dit la duchesse, «soyez courageux. N'oubliez pas que votre maître vous a donné de la nourriture. Nous devons tous le servir et le remercier de sa gentillesse et pour ses exploits. Aussi, mon fils, consentez à cette pénitence; arrêter de protester; ne soyez pas méchant. Vous savez, les gens qui ont un bon fond finissent par avoir de la chance.»

Sancho répondit en développant des arguments stupides. Il dit à Merlin:

«Monsieur Merlin, quand le diable vint ici pour transmettre à mon maître le message de Montesinos, il lui demanda d'attendre ici parce qu'il avait ordonné à certaines personnes de désenchanter madame Toboso. Cependant, jusqu'à présent, nous n'avons vu ni Montesinos ni des gens lui ressemblant.»

«Le diable, mon ami», répondit Merlin, «est un ignorant et une brute épaisse. Je lui ai demandé d'aller chercher votre maître et de lui transmettre mon message, et non celui de Montesinos. Montesinos est toujours dans sa grotte, en train d'attendre qu'on le désensorcelle. Il n'est pas sorti de l'auberge! S'il vous doit quelque chose ou si vous devez passer un accord avec lui, j'irai le chercher pour le conduire où vous voudrez. Pour l'instant, vous devez consentir à cette pénitence. Je peux vous assurer qu'elle fera du bien à votre âme et à votre corps: à votre âme parce que vous ferez cela par pure charité, à votre corps parce que, étant rondouillard, vous pouvez saigner un peu.»

«Il y a beaucoup de médecins dans le monde», fit remarquer Sancho. «Même les sorciers sont médecins! Vous n'arrêtez pas de me le dire, mais ce n'est pas très clair. Je me donnerai les trois mille trois cents coups de fouet seulement si je le fais quand j'en aurai envie et sans qu'on fixe les jours, ni l'heure. Quoi qu'il en soit, j'accéderai à votre demande le plus tôt possible afin que le monde jouisse de la beauté de Dulcinée du Toboso, car, contrairement à ce que je pensais, elle est vraiment très belle. De plus, vous ne m'obligerez pas à saigner à cause du fouet. Il se pourrait qu'en écrasant des mouches je me gifle: vous devrez me créditer ces coups. Il y a une autre condition: si je fais une erreur de calcul, monsieur Merlin, qui sait tout sur tout, devra faire le total et corriger mes erreurs.»

«Je n'aurai pas à vous dire si le total est excédentaire», répondit Merlin, «car quand vous atteindrez le bon nombre, mademoiselle Dulcinée sera désenchantée. Elle sera tellement soulagée qu'elle ira voir le bon Sancho pour le remercier pour sa bonne action. Aussi, les calculs ne doivent pas vous tracasser, car le ciel ne m'autorisera pas à tromper les gens.»

«Dans ce cas», dit Sancho, «à la grâce de Dieu! J'accepte ma malchance, je veux dire que je ferai ma pénitence aux conditions convenues.»

À peine Sancho avait-il dit cela que l'on entendit de nouveau les clairons et les coups de mousquet. Don Quichotte prit son écuyer dans ses bras et l'embrassa mille fois sur le front et les joues. Le duc, la duchesse et tous les badauds se réjouirent de cet heureux dénouement. Alors que le char avançait, la belle Dulcinée salua le duc et la duchesse de la tête et fit une grande révérence à Sancho.

L'aube souriante et heureuse se mit à ouvrir les yeux. Les petites fleurs des champs levèrent la tête. L'eau transparente murmurait entre les cailloux blancs et gris des ruisseaux qui rejoignaient les rivières qui les attendaient. La terre était heureuse, le ciel clair, l'air pur, la lumière sereine. Cela annonçait que le jour, qui marchait déjà sur le pan de la robe du matin, serait serein et clair. Le duc et la duchesse étaient contents d'avoir atteint leur but facilement, en ayant déployé beaucoup d'habileté. Ils regagnèrent leur château afin de continuer à plaisanter, ce qui était une occupation qu'ils aimaient beaucoup.

CHAPITRE XXXVI.

L'aventure étrange et incroyable de la duègne Quipleurniche,
plus connue sous le nom de madame Auxtroisjupons,
ainsi que la lettre que Sancho Panza écrivit à sa femme Thérèse Panza.

Le duc avait un majordome qui était jovial et amusant. C'est lui qui avait joué le rôle de Merlin et mis en scène ce qui vient d'être décrit. Il avait écrit le texte et demandé à un page d'interpréter le rôle de Dulcinée. Le duc et la duchesse le prièrent de jouer une autre tour qui serait plus étrange et amusant.

Le lendemain, la duchesse demanda à Sancho s'il avait commencé à mettre en action le plan dont le but était de désenchanter Dulcinée. Il répondit qu'il l'avait fait, car, la nuit précédente, il s'était frappé cinq fois. Elle lui demanda comment il s'était fouetté. Il répondit qu'il l'avait fait avec sa main.»

«Ce n'est pas une flagellation», dit-elle, «mais une fessée. Je pense que le sage Merlin ne va pas se satisfaire de tant de mollesse. Vous devriez plutôt utiliser un fouet avec des nœuds ou des pointes qui lacèrent la peau, car l'éducation nécessite la violence et la liberté d'une dame aussi importante mérite plus d'engagement. Vous voyez, Sancho, la charité exige de l'enthousiasme.»

«Donnez-moi une badine ou des branches», répondit Sancho, «pour que je puisse me fouetter, à condition que ça ne fasse pas trop mal, car, bien que je sois un paysan, ma chair ressemble plus à du coton qu'à du sparte. Je ne peux pas me faire mal pour aider quelqu'un.»

«À la bonne heure», répliqua la duchesse; «demain je vous donnerai une badine qui vous plaira et caressera votre chair tendre comme si vous étiez sa sœur!»

«Madame», dit Sancho, «j'ai écrit une lettre à Thérèse Panza, ma femme, pour lui raconter tout ce qui m'est arrivé depuis que je suis parti. Elle est dans ma poche intérieure. Je n'ai pas encore écrit l'adresse dessus. J'aimerais bien que vous la lisiez, car elle est très gouvernementale. Je veux dire que les gouverneurs devraient écrire des lettres de cette manière.»

«Qui l'a dictée?», demanda la duchesse.

«C'est moi», répondit Sancho.

«Es-ce que vous l'avez écrite?»

«Non, car je ne sais ni lire ni écrire, bien que je sache écrire mon nom.»

«On va voir ce qu'il y a dedans. Je suis sûre qu'elle va montrer que vous êtes un homme intelligent.»

Sancho la sortit de sa poche et la tendit à la duchesse. On pouvait lire ceci:

«LETTRE DE SANCHO PANZA À THÉRÈSE PANZA,
SA FEMME.

Bien que l'on me critiquât, je montai à cheval: un bon fief n'est pas une sinécure. Ma chère Thérèse, tu ne peux pas comprendre cela pour l'instant, mais un jour, tu le pourras. J'aimerais bien que tu possèdes un carrosse, car tu n'es pas une clocharde. Tu es la femme d'un gouverneur maintenant: les gens ne doivent pas casser du sucre sur ton dos. Tu trouveras dans ce paquet un costume de chasse vert qui m'a été offert par la duchesse. Utilise le tissus pour coudre une robe et un corsage, et donne-les à notre fille. On raconte que Don Quichotte, mon maître, est un fou intelligent qui fait rire les gens et que je suis aussi cinglé que lui. Nous sommes entrés dans la grotte de Montesinos, et Merlin, le magicien, m'a demandé de l'aider à désensorceler Dulcinée du Toboso, laquelle, au fond de ce trou, s'appelle Aldonza Lorenzo. Je dois me donner trois mille trois cents coups de fouet moins cinq afin qu'elle soit aussi désensorcelée que sa mère. Tu dois taire cela, car si tu te mets à discuter avec les gens, ils vont vite te prendre pour celle que tu n'es pas. Dans quelques jours, je partirai pour mon île parce que je veux gagner de l'argent. On m'a dit que les gouverneurs qui viennent d'être nommés ne pensent qu'à ça. Je verrai comment les choses se passent et te dirai si tu peux venir ou non. L'âne va bien et te fait ses amitiés. Même si on me demandait de devenir le sultan de l'Empire ottoman, je ne l'abandonnerais pas. Madame la duchesse te baise la main mille fois. Tu devrais baiser la sienne deux mille fois, car, comme le dit mon maître, la politesse coûte peu et achète tout. Contrairement à ce qu'il avait fait la dernière fois, Dieu ne m'a pas offert une valise contenant cent écus, mais ne te fâche pas, car le censeur est dans un endroit sûr et ce fief va me permettre de gagner de l'argent. Cependant, on m'a dit que j'allais le regretter, ce qui m'attriste. Ci c'était vrai, l'île me coûterait cher, bien que les gouverneurs malchanceux reçoivent l'aumône. Aussi, d'une manière ou d'une autre, tu vas avoir de la chance et devenir une femme riche. Que Dieu te permette d'avoir de la chance et m'autorise à rester en vie afin que je puisse te servir.
Écrit dans ce château, le 20 juillet 1614.
Ton mari, le gouverneur.

SANCHO PANZA.»

La duchesse finit de lire la lettre et dit à Sancho:

«Le bon gouverneur a commis deux erreurs. Tout d'abord, il a déclaré qu'il a reçu ce fief parce qu'il s'est fouetté. Néanmoins, il sait que lorsque le duc, mon mari, la lui promit, personne n'avait encore parlé de flagellation. Ensuite, il s'est montré très cupide. Il ne voulait pas que nous le découvrions parce que l'homme cupide va à sa perdition et parce que quand un gouverneur est avide, la justice n'est plus rendue.»

«Dans ce cas», répondit Sancho, «si vous pensez que la lettre n'est pas tournée comme elle devrait l'être, vous n'avez qu'à la déchirer et en écrire une autre. Si c'était moi qui le faisait, ce serait pire.»

«Non, non», protesta la duchesse; «celle-ci est très bonne et je veux que le duc la lise.»

Ils se dirigèrent vers un jardin où ils dîneraient ce jour-là. La duchesse montra la lettre de Sancho au duc; elle l'amusa beaucoup. Quant ils eurent fini de dîner et débarrassé la table, il se divertirent à écouter quelque temps l'exquis monologue de l'écuyer. Soudain, il entendirent le son triste d'un fifre et un roulement de tambour sourd et sinistre. Cette mélodie martiale triste et à peine audible les surprit. Don Quichotte était tellement excité qu'il n'arrivait pas à rester assis. De Sancho, il n'y a rien à dire, sinon que la peur le poussa à se réfugier, comme d'habitude, à côté de la duchesse, car ce son était vraiment déprimant.

Alors qu'ils attendaient anxieusement, ils virent se diriger vers eux, en traversant le jardin, deux hommes qui portaient des robes noires qui étaient si longues qu'elles balayaient le sol. Ils frappaient sur des gros tambours, qui étaient également noirs. À côté d'eux marchait un joueur de fifre vêtu de noir, comme les deux autres. Ils étaient suivis par une sorte de géant qui portait une longue soutane noire et un grand baudrier de la même couleur, duquel pendait un énorme cimeterre rangé dans un fourreau noir orné de garnitures noires. Il avait le visage couvert d'un voile noir transparent, à travers lequel on pouvait distinguer une longue barbe d'une blancheur immaculée. Cet homme grave marchait au son des tambours. Sa taille, sa posture, sa noirceur et sa cour étonnèrent ceux qui le virent et ne le connaissaient pas.

Il s'avança solennellement vers l'endroit où se trouvait le duc, puis il s'agenouilla devant l'aristocrate qui, comme les autres, était debout afin de l'accueillir. Le duc voulut qu'il se relève. Le gigantesque épouvantail obéit. Ensuite, il leva son voile et exhiba la barbe la plus horrible, longue, blanche et broussailleuse jamais vue. Il regarda le duc et, d'une voix dolente qui venaient du fond de son torse gigantesque, il dit:

«Très-haut et très puissant seigneur, je m'appelle Auxtroisjupons de la Barbe Blanche, écuyer de la comtesse Auxtroisjupons, qui se nomme aussi la Duègne Quipleurniche. Elle m'a demandé de rencontrer Votre Altesse Royale. Elle vous prie de bien vouloir prendre rendez-vous avec elle afin qu'elle vous informe de sa situation, qui est la plus étrange et étonnante au monde. Avant toute chose, elle voudrait savoir si don Quichotte de la Manche, le vaillant chevalier qui n'a jamais été vaincu, est dans votre château, car elle est venue à pied pour le rencontrer. Elle n'a pas mangé depuis qu'elle a quitté le royaume de Candaya, ce qui est soit un miracle, soit un tour de magie. Elle est devant la porte de cette forteresse ou maison de campagne et n'attend, pour rentrer, que votre autorisation. J'ai parlé.»

L'homme toussa et caressa sa barbe du haut en bas, avec les deux mains, en attendant calmement la réponse du duc.

«Écuyer Auxtroisjupons de la blanche barbe», dit le duc, «ça fait longtemps que nous connaissons la situation difficile de madame Auxtroisjupons, que l'on appelle également la duègne Quipleurniche à cause des sorciers. Ô étonnant écuyer, demandez-lui d'entrer et dites-lui que le vaillant chevalier don Quichotte de la Manche est ici. Il est tellement généreux qu'il la protégera et l'aidera. Vous pouvez également

lui dire que moi aussi, si cela est nécessaire, je l'aiderai, car, puisque je suis chevalier, je dois aider toutes les femmes, particulièrement les veuves qui ont été lésées et sont dans la détresse, comme Sa Seigneurie doit l'être.»

Quand il entendit cela, Auxtroisjupons s'inclina devant le duc, fit signe au fifre et aux tambourineurs de jouer et sortit du jardin aussi lentement et solennellement qu'il y était entré. Ils s'émerveillèrent tous de son calme et de son allure aristocratique. Le duc se tourna vers don Quichotte pour lui dire:

«Célèbre chevalier, la méchanceté et l'ignorance ne peuvent éclipser ni le courage ni la vertu. Je dis cela parce que ça fait à peine six jours que vous êtes au château, et pourtant les gens malheureux et malchanceux font des centaines de lieues pour implorer votre aide. Ils ne viennent pas en carrosse, ni sur des dromadaires, mais à pied et à jeun. Ils sont sûrs que vos bras musclés résoudront leurs problèmes, comme le prouvent vos exploits, lesquels sont connus dans le monde entier.»

«Monsieur le duc, j'aurais aimé que le saint homme qui dîna avec nous il y a peu fût ici afin qu'il reconnaisse qu'ils sont utiles. Il comprendrait au moins que les gens affligés ne demandent pas protection aux érudits, ni aux sacristains de village, ni au gentilhomme qui n'a jamais voyagé, ni au courtisan paresseux qui préfère commenter l'actualité plutôt que de faire des prouesses que d'autres racontent et consignent dans des livres. En fait, les gens qui résolvent les problèmes, protègent les demoiselles et consolent les veuves sont les chevaliers errants. Je suis reconnaissant au ciel de m'avoir permis de devenir l'un d'eux. Je trouve que ça vaut le coup de souffrir en exerçant un métier aussi honorable. Que cette duègne vienne donc et qu'elle demande ce qu'elle veut. Mes bras musclés et ma farouche volonté la secourront.»

CHAPITRE XXXVII.

Suite de la célèbre aventure
de la duègne Quipleurniche.

Le duc et la duchesse étaient enchantés de voir avec quelle facilité don Quichotte était tombé dans le panneau. Sancho dit:

«J'espère que cette dame ne va pas m'empêcher d'obtenir le gouvernement que l'on m'a promis, car j'ai entendu un pharmacien de Tolède, qui parlait très bien l'espagnol, dire que quand il y a des duègnes dans les parages, rien de bon ne peut arriver. Ce pharmacien les haïssait. J'en déduis donc que toute les duègnes, quel que soit leur rang, sont pénibles et impertinentes. Comment se conduisent les duègnes comme cette Comtesse Aux Trois Jupons ou Aux Trois Queues? Chez moi, les jupons et les queues sont la même chose.»

«Mon cher Sancho», dit don Quichotte, «puisque cette duègne vient de très loin pour me rencontrer, elle ne doit pas être de celles auxquelles pensait le pharmacien, et cela d'autant plus qu'elle est comtesse. Quand les comtesses ont rang de duègnes, elles servent des reines ou des impératrices, et quand elles sont chez elles, des duègnes les servent parce qu'elles possèdent des fiefs.»

Madame Rodriguez était là. Elle répondit:

«Madame la duchesse est servie par des duègnes qui auraient été comtesses si elle avait eu de la chance, mais, par là, les rois font les lois. Les gens ne devraient pas

critiquer les duègnes, particulièrement les vieilles filles. Bien que ce ne soit pas mon cas, je sais que les duègnes qui ne sont pas mariées sont supérieures à celles qui sont veuves. Quoi qu'il en soit, nous critiquerons celui qui nous critique.»

«Selon mon boulanger», répliqua Sancho, «les duègnes ne sont pas des parangons de vertu. Aussi, nous ne devrions pas parler de choses qui fâchent.»

«Les écuyers nous détestent toujours», fit observer Mme Rodriguez. «Comme ils rôdent dans les antichambres et nous observent lorsqu'ils ne prient pas, ce qui arrive très souvent, ils n'arrêtent pas de casser du sucre sur notre dos: ils *déterrent nos fautes et enterrent notre réputation*. Dites à ces bons à rien que nous voulons voyager dans le monde entier et vivre dans des châteaux, même si nous mourons de faim et couvrons nos chairs dures ou délicates d'un voile noir, comme on couvre les ordures d'un tapis lorsqu'il y a une procession. Si on m'autorisait à parler et j'en avais le temps, je démontrerais aux gens qui sont ici et à tout le monde que les duègnes sont parées de toutes les vertus.»

«Je crois», dit la duchesse, «que madame Rodriguez a tout à fait raison, mais elle devra attendre un autre moment pour défendre son honneur et celui des autres duègnes, pour combattre la piètre opinion que ce méchant pharmacien a d'elles et pour faire changer d'avis le grand Sancho Panza.»

«Depuis que j'ai entendu parler de ce poste de gouverneur», dit Sancho, «je suis moins fâché et ne me soucie plus des duègnes.»

La conversation à propos des duègnes aurait encore continué s'ils n'avaient pas entendu de nouveau le son du fifre et des tambours, ce qui leur fit comprendre que la duègne Quipleurniche entrait dans le jardin. La duchesse demanda au duc s'ils devaient aller à sa rencontre, car c'était une personne importante et une comtesse.

«Comme elle est comtesse», répondit Sancho avant que le duc n'ouvrît la bouche, «je pense que vous devriez aller à sa rencontre. Cependant, c'est aussi une duègne. Aussi, à mon avis, vous ne devriez pas le faire.»

«Qui t'a demandé de te mêler de cela, Sancho?», demanda don Quichotte.

«Qui, monsieur?», répondit Sancho. «C'est moi, car je peux me mêler des affaires des gens puisque vous m'avez appris le politesse. N'êtes-vous pas le plus poli chevalier du monde? À ce sujet, comme vous le dites souvent, il vaut mieux perdre en ayant une carte de plus qu'une carte de moins. C'était juste un petit conseil.»

«Sancho a raison», admit le duc. «Nous allons rencontrer cette comtesse et présenter nos respects à cette femme respectable.»

À cet instant, le fifre et les tambourineurs entrèrent comme la première fois.

L'auteur termine ici ce court chapitre afin de commencer le suivant, qui est la suite de la même aventure passionnante.

CHAPITRE XXXVIII.

Ce que dit la duègne Quipleurniche
sur son malheur.

En suivant les musiciens tristes, douze duègnes pénétrèrent dans le jardin. Il y avait deux files. Elles portaient de larges robes noires en serge et des coiffes en coton blanc qui étaient si longues que l'on ne pouvait voir que le bord de leurs robes.

Derrière ces dames venaient madame la comtesse Auxtroisjupons et son écuyer Auxtroisjupons de la Barbe Blanche. Sa robe était en feutrine non lainée. Si elle avait été lainée, chaque touffe de laine aurait formé une boulette de la grosseur d'un pois chiche de Martos. La traîne à trois pans était soutenue par trois pages vêtus de noir. Ils formaient une jolie figure géométrique avec trois angles aigus. Les spectateurs croyaient qu'elle s'appelait la comtesse Auxtroisjupons du fait de ces trois angles ou pans. Cette opinion est partagée par Ben-Engéli, qui précise que son vrai nom était la comtesse des Louves parce qu'il y avait beaucoup de loups dans son comté. S'il y avait eu beaucoup de renards à la place des loups, on l'aurait appelée la comtesse des Renardes parce que, dans ces régions, les aristocrates ont coutume de prendre le nom de la chose ou des choses qui sont les plus abondantes sur leurs terres. Aussi, quand cette comtesse changea de robe, elle changea aussi de nom: la comtesses des Louves devint la comtesse Auxtroisjupons.

L'aristocrate et les douze duègnes formaient un cortège funèbre. Leurs visages étaient recouverts de voiles noirs qui, contrairement à celui de madame Auxtroisjupons, n'étaient pas transparents. Ils étaient si épais que l'on ne pouvait pas distinguer leurs visages.

Dès que les duègnes atteignirent le jardin, le duc, la duchesse, don Quichotte et tous les gens qui regardaient cette procession qui avançait lentement, se levèrent. Les duègnes s'arrêtèrent et s'écartèrent pour laisser passer la comtesse Quipleurniche, laquelle ne lâcha pas la main de son écuyer. Quand le duc, la duchesse et don Quichotte virent cela, ils avancèrent de douze pas pour la saluer. La dame s'agenouilla; d'une voix plus rauque et forte que flûtée et délicate, elle dit:

«Vos Altesses Royales ne devraient pas être si gentilles avec ce serviteur, je veux dire cette servante, car je suis tellement triste que je ne peux pas faire ce que je dois faire. Mon malheur étrange et singulier m'a emporté l'esprit; il doit être très loin. Plus je le cherche, moins je le trouve.»

«Madame la comtesse», répondit le duc, «celui qui ne devine pas en vous voyant que vous êtes une grande dame qui mérite d'être traitée avec beaucoup de courtoisie et d'égards a complètement perdu la tête.»

Il lui prit la main pour l'aider à se relever et l'assit sur un siège situé à côté de la duchesse, laquelle la salua chaleureusement. Don Quichotte était silencieux. Sancho mourait d'envie de voir le visage de Mme Auxtroisjupons et celui de certaines de ses duègnes. C'était impossible parce qu'elles devaient accepter de montrer leurs visages.

Elles étaient toutes silencieuses et impatientes de voir qui parlerait le premier. En fait, la duègne Quipleurniche rompit le silence en disant:

«Ô grand seigneur, belle dame et intelligents spectateurs, je suis certaine que mon calvaire émouvra vos cœurs tranquilles, généreux et compatissants parce qu'il pourrait faire fondre du marbre, des diamants et les cœurs en acier les plus durs du monde. Mais avant que je le décrive, je voudrais que vous me disiez si le grand chevalier de la grand Manche et le grand Sancho, son grand écuyer, sont dans le groupe.»

À cet instant, Sancho parla avant que quelqu'un ne répondît. Il dit:

«Panza, et le grand Quichotte sont ici. Aussi, grande duègne Quipleurniche, vous devriez dire ce que vous voulez dire, car nous voulons tous vraiment vous aider vraiment!»

Don Quichotte se leva afin de parler à la duègne Quipleurniche. Il lui dit:

«Ô dame affligée, si votre calvaire peut être allégé par un chevalier errant courageux et fort, je serai heureux de vous aider, bien que je sois faible et assez lâche. Je suis don Quichotte de la Manche. Mon but est de soulager la détresse de toutes sortes de personnes. Puisque vous êtes dans une situation critique, il est inutile de me demander de vous aider en faisant des salamalecs. Parlez clairement et décrivez votre situation, car les gens qui vous écoutent prêteront l'oreille s'ils ne peuvent pas vous aider.»

Quand la duègne Quipleurniche entendit cela, elle se jeta aux pieds de don Quichotte, essaya de mettre ses bras autour de ses jambes et dit:

«Ô chevalier invincible, je me jette à terre devant ces pieds et ces jambes qui sont les piliers de la chevalerie errante. Je veux embrasser ces pieds parce qu'ils amélioreront ma situation. Ô courageux chevalier errant, vos exploits véritables éclipsent les prouesses imaginaires des Amadís, des Bélianis et des Esplandian!»

Elle se tourna vers Sancho Panza, lui prit les mains et continua ainsi:

«Vous êtes le plus loyal écuyer qui ait jamais servi un chevalier errant jusqu'à maintenant. Votre gentillesse est plus longue que la barbe d'Auxtroisjupons, mon compagnon de voyage, qui est ici. Vous pouvez être fier de servir don Quichotte, car cela revient à servir tous les chevaliers qui sont allés à la guerre. Puisque vous êtes gentil et loyal, je vous supplie de persuader votre maître d'aider cette comtesse humble et malchanceuse.»

«Madame la comtesse», répondit Sancho, «que ma gentillesse soit aussi longue que la barbe de votre écuyer n'a pas d'importance. Je veux juste que mon âme ait une barbe et une moustache quand je mourrai. Pour l'instant, je n'ai pas besoin de barbe. Sans tous ces salamalecs, je demanderai à mon maître de vous secourir par tous les moyens possibles, car il m'aime et a besoin de mon aide pour régler un problème. Aussi, décrivez votre calvaire; nous allons nous en occuper, car nous nous comprenons très bien.»

Le duc, la duchesse et les autres étaient morts de rire. Ils étaient époustouflés par le jeu subtil de la comtesse, laquelle, en retournant s'asseoir à sa place, dit:

«Le célèbre royaume de Candaya, lequel est situé entre la grande Trapobana et la mer du Sud, à deux lieues du cap Comorin, était gouverné par la reine Mayence, veuve du roi Archipeau. C'étaient les parents de la princesse Antonomase, l'héritière de la Couronne. J'élevai et éduquai Antonomase parce que j'étais la plus âgée et riche duègne de sa mère. Quand elle atteignit l'âge de quatorze ans, elle était si jolie que la nature n'avait plus rien à ajouter. La jeune fille était aussi très intelligente. En fait, elle était aussi intelligente que jolie: c'était la plus belle jeune fille du monde. Cela est toujours vrai si les sorciers jaloux et les cruelles Parques n'ont pas cueilli cette fleur. Mais le ciel empêchera les gens de blesser la terre: les plus belles grappes de raisin ne doivent pas être cueillies avant d'être mures. Dotée de cette beauté que ma langue essoufflée n'a pas assez louée, elle fut aimée par beaucoup de princes espagnols et étrangers. Il y avait un certain courtisan qui, se fiant à sa jeunesse, son élégance, ses nombreuses qualités et réalisations, et son intelligence, osa regarder ce modèle de beauté. Permettez-moi de vous dire qu'il jouait de la guitare et arrivait à la faire parler. De plus, c'était un bon danseur et un poète. Il savait fabriquer des cages à oiseaux; si les choses avaient mal tourné, il aurait pu gagner sa vie de cette manière. Toutes ces

qualités peuvent renverser une montagne et une faible jeune fille. Cependant, ses qualités, son élégance et sa gentillesse n'auraient pas pu faire s'écrouler la haute muraille qui entourait le coeur de la jeune fille si ce voyou effronté ne m'avait pas, tout d'abord, terrassée. Ce vagabond fourbe et cruel voulait m'influencer et me manipuler afin d'ouvrir les portes du château que je gardais, mais je n'étais pas une mauvaise geôlière. En bref, il me flatta, m'offrit quelques babioles et me convainquit. Mais certains vers causèrent vraiment ma perte. Une nuit, alors qu'il était derrière une barrière en fer, je l'entendis chanter. Si je ne m'abuse, les vers étaient ceux-ci:

Ma douce ennemie tourmente mon âme.
Mon tourment s'accroît car je n'ai
Pas le droit de l'exprimer:
Elle veut seulement que je souffre.

Les paroles étaient géniales et la voix du chanteur, extrêmement mélodieuse. Depuis lors, compte tenu du fait que ces vers et d'autres du même genre ont causé ma perte, je considère que les poètes devraient être bannis des pays bien organisés, comme le conseillait Platon, tout du moins ceux qui écrivent des poèmes qui ne ressemblent pas à ceux du marquis de Mantoue, lesquels plaisent aux femmes et aux enfants et les font pleurer. Les poèmes d'amour nocifs contiennent des traits d'esprit qui traversent les âme et non pas les vêtements. Une autre fois, il chanta:

Viens ici, Mort. Tu te tiens en embuscade,
Et personne ne peut te voir venir.
Viens ici afin que le plaisir de mourir
Ne puisse pas me ressusciter.

Il y avait d'autres strophes et vers amusants, lesquels réjouissent les auditeurs et fascinent les lecteurs. Qu'arriva-t-il quand ils acceptèrent de composer des poèmes ressemblant à ceux qui étaient alors très à la mode à Candaya et s'appelaient séguedilles? Les âmes sautèrent, les gens rirent, les corps eurent peur et tous les sens se transformèrent en mercure. Aussi, messeigneurs, ces troubadours devraient être exilés sur une île lointaine, même s'il ne faut pas les blâmer. Blâmez plutôt les hommes stupides qui les louent et les niaises qui les croient. Si j'avais été la bonne duègne que j'aurais dû être, je n'aurais pas cru à leurs platitudes, ni aux déclarations étranges du type: je vis quand je meurs, je brûle quand j'ai froid, j'ai froid quand je brûle, j'espère sans espoir, je pars quand je ne pars pas, et ainsi de suite. Leurs poèmes sont pétris de contradictions. Lorsqu'ils nous promettent le phénix d'Arabie, la couronne d'Ariane, les chevaux du Soleil, les perles de la mer du Sud, l'or de Crésus et le baume de Pancaya, ils sont loquaces, car il est facile de faire des promesses que l'on ne peut pas ou ne veut pas tenir... Mais je digresse… Pauvre de moi! Quelle folie te pousse à ressasser les fautes des autres? Tout d'abord, je devrais admettre que j'ai commis beaucoup d'erreurs. Pauvre de moi! Je n'ai vraiment pas de chance! Ce ne sont pas les vers qui m'ont vaincue, mais ma stupidité; ce n'est pas la musique qui m'a amenée à m'assouplir, mais mon inconsistance. Ma grande ignorance et ma négligence permirent à don Clavijo, qui est le nom de ce gentilhomme, de se conduire mal. À de nombreuses

reprises, je l'ai autorisé à entrer dans l'appartement d'Antonomase, laquelle fut trompée par moi et non par lui. Il le fit en tant que légitime époux, car, bien que je sois une pécheresse, s'il ne s'était pas bien conduit, je ne l'aurais jamais laissé la voir. Non, non, non; quand un homme fréquente une jeune fille, la seule issue acceptable est le mariage. Cependant, il y avait un énorme problème: ils n'étaient pas de la même classe sociale. Don Clavijo étant un gentilhomme ordinaire, tandis que la princesse Antonomase était, comme je l'ai dit, l'héritière de la Couronne. Je pus couvrir les deux amants pendant un certain temps, mais je remarquai bientôt que le ventre d'Antonomase n'arrêtait pas de grossir, ce qui nous effraya tous les trois. Aussi, nous nous réunîmes et décidâmes que, avant que l'affaire ne fût connue de tous, don Clavijo rencontrerait le vicaire afin de lui dire qu'il voulait épouser Antonomase. Il lui donna un lettre, dictée par moi-même, dans laquelle elle s'engageait à se marier avec don Clavijo. J'avais avancé des arguments convaincants que Samson n'aurait jamais pu mettre en pièces. Ensuite, ils firent les démarches nécessaires. Ainsi, le vicaire examina la promesse de mariage et, après avoir confessé la dame, il la fit déposer chez un honnête huissier.»

À cet instant, Sancho s'écria:

«Ainsi, à Candaya, il y a aussi des huissiers de cour, des poètes et des séguedilles. Les gens sont partout pareils! Mais dépêchez-vous, madame Auxtroisjupons, car il se fait tard et je meurs d'envie d'entendre la fin de cette longue histoire.

«C'est ce que vais faire », répondit la comtesse.

CHAPITRE XXXIX.

Madame Auxtroisjupons continue de raconter sa grande et mémorable histoire.

Chaque mot que prononçait Sancho réjouissait la duchesse et énervait don Quichotte. Le chevalier ordonna à son écuyer de se taire. Ensuite, la duègne Quipleurniche reprit son récit en disant:

«Après beaucoup de questions et de réponses, comme la princesse campait sur ses positions, le vicaire autorisa don Clavijo à se marier avec elle. Néanmoins, la reine Mayence, la mère de la princesse, était tellement choquée qu'au bout de trois jours elle fut enterrée.»

«Je suppose qu'elle était morte», interjeta Sancho.

«Bien sûr qu'elle était morte», répondit l'écuyer de la comtesse. «À Candaya, on n'enterre pas les personnes vivantes; nous enterrons les morts.»

«Monsieur l' écuyer», répliqua Sancho, «parfois on enterre des gens qui se sont évanouis car on croit qu'ils sont morts. À mon avis, la reine Mayence s'est évanouie; elle n'est pas morte. Vous savez, la plupart du temps, les choses s'arrangent. D'ailleurs, la faute de la princesse n'était pas si grosse. Par conséquent, sa mère n'était pas aussi choquée que cela. Si cette demoiselle s'était mariée avec un page ou un serviteur, comme certaines jeunes filles l'ont fait, selon certaines personnes, la faute aurait été irrémédiable, mais elle épousa une personne de qualité. En vérité, cette faute n'était pas si grave que cela parce que, selon les règles mises en avant par mon maître, qui est

ici et ne me laissera pas mentir, les aristocrates, spécialement ceux qui errent, deviennent rois et empereurs aussi facilement que les érudits deviennent évêques.»

«Tu as raison, Sancho», acquiesça don Quichotte. «Quand un chevalier errant a un peu de chance, il peut devenir le plus grand seigneur du monde. Mais laisse la comtesse Quipleurniche continuer à raconter son histoire. Je pense qu'elle va nous raconter la partie la plus triste du conte, qui, jusqu'à présent, est amusant.»

«Ce que je vais vous raconter est, en effet, bien triste», répondit la comtesse. «La reine ne s'évanouit pas: elle mourut. On l'enterra. Dès que nous lui eûmes dit adieu et l'eûmes recouvert de terre – attention! vous allez pleurer –, le géant Malambruno, un magicien cruel et le cousin germain de la reine Mayence, s'approcha de la tombe. Il montait un cheval en bois. Afin de punir don Clavijo pour son impétuosité, venger la mort de son cousin et nous démontrer qu'Antonomase avait perdu son sang-froid, Malambruno jeta un sort aux deux amants et les laissa ici, sur la tombe. La princesse avait été changée en guenon de bronze et lui en un crocodile terrifiant fait d'un métal inconnu. Entre eux, il y avait une colonne en métal. Elle portant une pancarte sur laquelle était écrit un message en syriaque qui avait été traduit en candaien et en castillan. On pouvait lire ceci: 'Les deux amants imprudents ne recouvreront pas leur forme originale si le vaillant habitant de la Manche ne me provoque pas en duel. Les Parques veulent qu'il se lance dans cette aventure extraordinaire.' En disant cela, il dégaina un énorme cimeterre à lame large et, me prenant par les cheveux, il fit un geste qui me fit croire qu'il allait me donner un coup dans la gorge pour me décapiter. J'étais terrifiée, fâchée et sans voix. Néanmoins, je pris mon courage à deux mains et, d'une voix tremblante et dolente, je lui dis tellement de choses qu'il différa mon exécution. Finalement, il convoqua toutes les duègnes du palais, qui sont ces dames. Il exagéra notre faute; il déclara que nous étions toutes coupables, bien que je fusse la seule responsable. Il critiqua les duègnes, leurs manigances et leur apparence. Il dit qu'il ne voulait pas nous tuer. Ils préférait nous condamner à une sorte de mort civile perpétuelle: la prison à vie. Quand il eut terminé sa phrase, nous nous sentîmes mal: nous avions l'impression qu'on nous transperçait le visage avec des aiguilles. Nous portâmes aussitôt nos mains à la figure pour toucher les trous, et nous nous retrouvâmes dans la situation dans laquelle nous sommes aujourd'hui.»

La duègne Quipleurniche et les autres duègnes levèrent leurs voiles. Elles exhibèrent leurs visages, qui étaient couverts de longs poils roux, bruns, blancs, ou gris. Le duc et la duchesse firent semblant d'être étonnés, tandis que don Quichotte, Sancho et tous les autres étaient vraiment étonnés.

«Telle était la punition», continua la comtesse, «que Malambruno, ce méchant fauteur de troubles, nous infligea. Il recouvrit nos doux visages blancs de poils rêches. Le ciel aurait dû l'autoriser à nous couper la tête avec son énorme cimeterre au lieu de le laisser obscurcir nos visages avec ce feutre qui les recouvre! Messeigneurs, si on analyse la situation… J'aimerais pleurer comme une fontaine afin d'accompagner ce que je vais dire, mais je me suis tellement lamentée sur nos malheurs que j'ai déjà pleuré des seaux entiers de larmes: mes yeux sont aussi secs que de la paille. Aussi, je ne pleurerai pas. Je disais donc: où peut aller une duègne barbue? Quel père ou quelle mère aura pitié d'elle? Devrait-elle étaler sur la peau de son doux visage une grande quantité de décoctions et de crèmes? La plupart des gens ne la remarqueront pas. Que

se passera-t-il quand elle montrera un visage ressemblant à une forêt? Ô duègnes, mes amies, nos pères n'auraient pas dû nous engendrer!»

En disant cela, elle fit mine de tomber dans les pommes.

CHAPITRE XL.

Choses relatives à cette aventure
et à cette mémorable histoire.

Honnêtement, ceux qui aiment les histoires de ce genre devraient remercier Cid Hamet, l'auteur de ce livre, d'avoir décrit et expliqué les moindres détails. Il décrit les pensées, révèle les intentions, répond aux questions qui ne sont pas posées, éclaircit les doutes et résout les énigmes. En fait, il satisfait la curiosité des gens les plus curieux. Ô auteur adulé! Ô chanceux don Quichotte! Ô célèbre Dulcinée! Ô amusant Sancho Panza! Puissiez-vous vivre pendant des siècles afin de divertir vos contemporains et leur faire plaisir.

L'histoire raconte que dès que Sancho vit la comtesse s'évanouir, il s'écria:

«Je jure par ma foi d'homme honnête et devant les âmes de tous mes ancêtres que je n'ai jamais entendu parler d'une aventure de ce type et que mon maître n'a jamais inventé, ni raconté, une telle chose. Bien que je ne veuille pas t'insulter, tu peux aller en enfer, Malambruno, sorcier et géant! Tu as mis des barbes sur leurs visages! N'aurais-tu pas pu punir ces pécheresses d'une autre manière? Tu aurais dû fendre leurs nez, bien qu'elles eussent parlé du nez si tu l'avais fait. J'ai l'impression qu'elles n'ont pas les moyens de se faire raser.»

«C'est vrai, monsieur», répondit l'une d'elles; «nous n'en avons pas les moyens. Aussi, certaines d'entre nous ont décidé d'utiliser de la cire. Nous mettons de la cire sur nos visages et l'enlevons en tirant un bon coup, alors nos joues sont aussi glabres et douces que le fond d'un mortier en pierre. À Candaya, certaines femmes vont de maison en maison afin d'épiler le corps et les sourcils des dames et de fabriquer des cosmétiques. Cependant, nous ne faisons jamais appel à elles parce que la plupart d'entre elles sont des commères. Par conséquent, si messire Quichotte ne nous secourt pas, nous seront des femmes à barbe jusqu'à la fin de nos jours.»

«J'irais en Afrique du Nord pour me raser», dit don Quichotte, «si je n'arrivais pas à résoudre votre problème.»

La comtesse Auxtroisjupons revint à elle et dit:

«Ô valeureux chevalier, bien que je me fusse évanouie, j'entendis l'écho de cette promesse, laquelle me fit reprendre mes esprits. Je vous demande de nouveau, ô célèbre vagabond et seigneur indomptable, de tenir votre promesse et de passer à l'action.»

«Je vais passer à l'action», dit don Quichotte. «Madame, que devons-nous faire? Mon âme est prête à vous aider.»

«Si l'on passe par la route», dit la duègne Quipleurniche, «entre ici et le royaume de Candaya, il y a cinq mille lieues, à deux lieues de plus ou de moins, mais si l'on passe par les airs et que l'on va en ligne droite, il n'y a que trois mille deux cent vingt-sept lieues. De plus, Malambruno m'a dit que quand je trouverai un libérateur, il me donnera une monture qui sera meilleure et moins ombrageuse que celles que l'on

peut louer. Cette monture est le cheval de bois sur lequel le valeureux Pierre de Provence transporta la jolie Magalone. On dirige ce coursier au moyen d'une cheville qui est dans son front et qui remplace le mors. Il vole à travers les airs avec une telle rapidité qu'on dirait qu'il est possédé du diable. D'après d'anciennes coutumes, ce cheval fut fabriqué par le sage Merlin. Il le prêta à son ami Pierre, lequel, sur son dos, fit de longs voyages et, comme je l'ai dit, transporta la jolie Magalone, ce qui stupéfia ceux qui les virent depuis le sol. Il ne le prêtait qu'à ceux qu'il aimait bien ou aux bons payeurs. Depuis ce jour, personne n'est monté dessus. Malambruno le vola à Pierre en employant la magie. Maintenant, il lui appartient, et il s'en sert lorsqu'il voyage à travers le monde. Aujourd'hui il est ici; demain il sera en France, et le jour d'après, à Potosi. Ce cheval ne mange pas et ne dort pas. Il est inutile de le ferrer à neuf. Bien qu'il n'ait pas d'ailes, il trotte avec une telle légèreté dans les airs que le cavalier peut tenir une coupe pleine d'eau sans renverser une seule goutte. C'est pour cette raison que la jolie Magalone aimait le chevaucher.»

«En ce qui concerne le trot paisible», interjeta Sancho, «comme ce n'est pas un oiseau, il peut être plus leste que n'importe quel autre animal qui trotte.»

Ils éclatèrent tous de rire, puis la duègne Quipleurniche continua ainsi:

«Si Malambruno veut mettre fin à notre calvaire, ce cheval sera ici environ une demi-heure après la tombée de la nuit. En fait, il me dit un jour qu'il l'enverrait rapidement où je serais afin de me faire comprendre que j'avais trouvé le chevalier que je cherchais.»

«Combien de personnes peuvent monter sur son dos?», demanda Sancho.

«Deux», répondit la Pleurnicheuse; «l'un sur la selle et l'autre sur la croupe. La plupart du temps, ces deux personnes sont le chevalier et son écuyer, sauf si le chevalier a kidnappé une demoiselle.»

«Quel est le nom de ce cheval?»

«Son nom», dit la Pleurnicheuse, «n'est ni Pégase, comme le cheval de Bellérophon, ni Bucéphale, comme le coursier d'Alexandre le Grand, ni Brillador, comme celui de Roland Furieux, ni Bayart, comme celui de Renaud de Montauban, ni Frontin, comme celui de Roger, ni Bootès ou Péritoa, comme ceux du Soleil, ni Orélia, comme le cheval que monta le pauvre Rodéric, dernier roi des Goths, lorsqu'il perdit la vie et son royaume.»

«Je suppose», dit Sancho, «que puisqu'il ne porte pas le nom d'un de ces célèbres coursiers, il ne porte pas le nom du cheval de mon maître, bien que Rossinante *se soit amélioré et qu'il surpasse* tous ceux que vous avez cités.»

«C'est vrai», répondit la comtesse barbue, «mais son nom est logique puisque c'est Chevillenboisemplumée: il est en bois, il y a une cheville dans son front, et il est léger comme une plume. Par conséquent, son nom est aussi logique que celui du célèbre coursier de don Quichotte.»

«Le nom ne me déplaît pas», répliqua Sancho, «mais quel genre de bride ou de harnais utilise-t-on pour le diriger?»

«Je viens de vous dire», rétorqua la comtesse, «que le chevalier qui le monte le dirige en tournant la cheville. Il vole et effleure et balaye le sol. Parfois il s'arrête au milieu des nuages, ce qui est le moyen terme auquel toute action intelligente devrait aboutir.»

«J'aimerais bien le voir», dit Sancho, «mais je ne monterai jamais dessus. Je peux à peine rester assis sur mon âne ou sur un bât qui est plus doux que la soie, et vous voulez que je m'assoie sur une croupe en bois, sans coussinet, ni coussin d'aucune sorte! Mon Dieu! Je ne vais pas courir le risque d'être couverts de bleus parce que j'ai arraché la barbe de quelqu'un. Les gens devraient se raser en employant tout les moyens possibles. Je pense que je n'accompagnerai pas mon maître durant ce long voyage, et cela d'autant plus que je ne dois pas raser ces barbes. En fait, je dois désensorceler mademoiselle Dulcinée.»

«Vous devez le faire», rétorqua la comtesse Auxtroisjupons, «car sans votre aide, nous ne pouvons rien accomplir.»

«Qu'ont à voir les écuyers avec les aventures de leurs maîtres?», demanda Sancho. «Ils se couvrent de gloire pendant que nous faisons tout le boulot. Les historiens devraient dire que tel chevalier a fait telle chose grâce à tel homme, son écuyer, sans l'aide duquel il aurait échoué. Malheureusement, ils écrivent juste que don Complément des Trois Étoiles a conclu l'aventure des six monstres; ils ne mentionnent pas son écuyer, qui était tout le temps avec lui: on a l'impression qu'il n'existe pas! Aussi, messeigneurs, je vous répète que mon maître voyagera tout seul! Je lui souhaite bon voyage. Moi, je resterai ici, en compagnie de madame la duchesse. Peut-être qu'à son retour, la situation de mademoiselle Dulcinée se sera améliorée, car, à mes moments perdus, je me donnerai de grands coups de fouet.»

«Mon cher Sancho», dit la duchesse, «vous devrez accompagner votre maître, si c'est nécessaire, car des personnes de qualité vous le demande. De plus, les visages de ces dames ne peuvent pas continuer à être aussi poilus à cause de votre peur inutile. Ce serait effectivement une honte si cela arrivait.»

«Mon Dieu!», s'exclama Sancho. «Un homme doit faire cela quand une demoiselle timide ou un orphelin lui demandent de l'aide, mais il ne devrait pas se donner la peine de débarrasser des duègnes de leur barbe. Quel désordre! Je préférerais les voir toutes barbues: les riches, les pauvres, les prudes et les snobinardes.»

«Sancho, mon ami, vous détestez les duègnes», fit remarquer la duchesse. «Vous partagez l'opinion du pharmacien de Tolède, mais vous avez tort, car il y a de très bonnes duègnes chez moi. Voici Mme Rodriguez: elle ne me laissera pas en dire plus.»

«Peut-être», répondit Mme Rodriguez. «Mais Dieu connaît la vérité. Bonnes ou mauvaises, barbues ou imberbes, comme toutes les femmes, nous sommes les filles de nos mères. C'est Dieu qui nous a créées. Il sait pourquoi il l'a fait. Je crois en sa miséricorde, et non en la barbe de qui que ce soit.»

«Madame Rodriguez, madame Auxtroisjupons et toutes les autres dames», dit don Quichotte, «j'espère que le ciel prendra votre calvaire au sérieux. Quant à Sancho, il m'obéira. Laissez venir Chevillenboisemplumée pour que je puisse attaquer Malambruno, car je peux vous assurez qu'aucune lame n'est aussi tranchante que l'épée qui vous rasera peut-être et le décapitera. Dieu peut supporter les méchants pendant un certain temps, mais non éternellement.»

«Ah», s'écria la Pleurnicharde, «que toutes les étoiles qui brillent dans l'empyrée vous fassent les yeux doux, ô valeureux chevalier! Qu'elles vous rendent fort et vous donnent de la chance afin que vous puissiez protéger les duègnes faibles et discréditées. Les pharmaciens nous haïssent; les écuyers nous critiquent; les pages

nous trompent. Les filles devraient prononcer leurs vœux plutôt que de devenir duègnes! Ah, nous n'avons vraiment pas de chance! Même si nous descendons toutes en ligne directe, du côté des hommes, d'Hector de Troie, nos maîtresses n'arrêtent pas de nous rabaisser. Ô géant Malambruno, bien que tu sois un sorcier, tu tiens tes promesses! Envoie-nous tout de suite l'incomparable Chevillenboisemplumée pour que nos malheurs finissent, car, s'il se met à faire chaud, personne ne pourra plus nous raser: nous serons maudites!»

Les paroles déchirantes de la comtesse émurent tous les spectateurs, même Sancho, qui résolut d'accompagner son maître jusqu'au bout du monde afin de raser ces vénérables visages.

CHAPITRE XLI.

L'arrivée de Chevillenboisemplumée
et la fin de cette longue aventure.

Le jour tomba. Chevillenboisemplumée, le célèbre cheval, n'était pas encore arrivé, ce qui ennuyait don Quichotte. Il croyait que Malambruno hésitait à l'envoyer ici. Cette aventure était peut-être réservée à un autre chevalier ou le sorcier n'osait pas se battre contre lui. Soudain, quatre sauvages pénétrèrent dans le jardin. Leurs corps étaient recouverts de lierre. Sur leurs épaules, ils portaient un grand cheval en bois. Ils le posèrent sur le sol. L'un des sauvages dit:

«S'il y a un homme courageux ici, il peut monter cette chose.»

«Je ne monterai pas ce truc», dit Sancho, «car je ne suis pas un chevalier courageux.»

«S'il a un écuyer», continua le sauvage, «celui-ci devra s'asseoir sur sa croupe et faire confiance au valeureux Malambruno, car il sera dans un endroit sûr. Vous devrez tourner cette cheville sur le cou de l'animal; en volant, il vous conduira à l'endroit où Malambruno vous attend. Il se peut que vous ayez le vertige à cause de l'altitude. Aussi, couvrez vos yeux jusqu'à ce que le cheval hennisse. Cela voudra dire que vous avez atteint votre destination.»

Une fois qu'il eut dit cela, les quatre sauvages retournèrent discrètement d'où ils étaient venus et abandonnèrent Chevillenboisemplumée. Lorsque la duègne Quipleurniche aperçut le cheval, elle dit à don Quichotte, d'une voix dolente:

«Valeureux chevalier, Malambruno a tenu ses promesses: son coursier est ici et nos barbes poussent. Aussi, les duègnes poilues vous supplient de les raser, de monter sur ce cheval, d'asseoir votre écuyer sur sa croupe et de partir.»

«Madame la comtesse, je serai heureux de le faire», dit don Quichotte. «Je ne me donnerai même pas la peine de chercher un coussin, ni de chausser mes éperons, car je suis impatient de vous voir, ainsi que les autres duègnes, rasées de près.»

«Personne», déclara Sancho, «ne m'obligera à le faire. S'il faut que je monte ce cheval pour que ces duègnes soient rasées, mon maître devra chercher un autre écuyer et ces dames devront trouver un autre moyen de se raser, car je ne suis pas un sorcier qui aime voler. Que diront mes îliens quand ils apprendront que leur gouverneur à l'habitude de voler à travers les nuages? D'ailleurs, puisqu'il y a environ trois mille lieues d'ici à Candaya, si le cheval se fatigue ou si le géant se fâche, il nous

faudra une demi-douzaine d'années pour revenir, et aucun îlien, ni aucune îlienne ne me reconnaîtra! Le retard est une chose dangereuse: quand quelqu'un vous promet quelque chose, demandez-lui de vous donner le cadeau immédiatement. Je suis désolé de ce qui arrive à ces dames barbues, mais je suis écuyer, et non barbier. Je veux dire que je suis content d'être dans cette maison: tout le monde me traite bien et le duc, je l'espère, va me faire gouverneur.»

«Sancho, mon ami», dit le duc, «l'île que je vous ai promise n'est ni portable ni en fuite! Ses racines sont si profondes que personne ne peut la déraciner. Vous savez aussi bien que moi qu'il est impossible d'avoir un travail si l'on ne verse pas des pots-de-vin. Aussi, en échange de ce poste, je vous demande d'accompagner votre maître afin de terminer cette aventure mémorable. Il se peut que vous reveniez rapidement, assis sur le léger Chevillenboisemplumée. Il se peut que le hasard vous transforme en pèlerin et vous oblige à aller à pied de restaurant en restaurant et d'auberge en auberge. Cependant, vous trouverez votre île là où vous l'aurez laissée, vos îliens voudront que vous deveniez leur gouverneur, et je ne changerai pas d'avis. Maître Sancho, je peux vous assurer que je ne vous ferai pas de tort. Je veux juste vous aider.»

«Monsieur», répondit Sancho, «c'est trop d'honneur que vous me faites. Je ne suis qu'un pauvre écuyer. Je ne peux pas supporter autant de courtoisie. Que mon maître monte sur ce cheval, qu'on me bande les yeux et que Dieu me protège. Pensez-vous qu'une fois que je serai là-haut, je pourrai demander son aide ou celle des anges?»

«Sancho, vous pouvez prier Dieu ou la personne de votre choix», répondit l'écuyer de la comtesse, «car bien que Malambruno soit sorcier, c'est aussi un chrétien. De plus, quand il jette un sort à quelqu'un, il fait très attention: il ne veut pas se fâcher avec les gens.»

«Dans ce cas», dit Sancho, «que Dieu et la sainte Trinité de Gaète m'aident!»

«Depuis la mémorable aventure des foulons», dit don Quichotte, «je n'ai jamais vu Sancho avoir aussi peur qu'à présent. Si j'étais pessimiste, sa lâcheté me déprimerait. Mais viens ici, Sancho… Mesdames et messieurs, si vous me le permettez, je dois lui parler.»

Il conduisit Sancho sous un bouquet d'arbres, lui prit les deux mains et lui dit:

«Sancho, mon ami, tu te rends compte que ce voyage sera long. Seul Dieu sait quand nous reviendrons et si tu auras le temps de te fouetter. Aussi, je veux que tu te retires dans ta chambre et fasses semblant d'aller chercher une chose dont nous aurons besoin durant notre voyage. Tu mentiras un peu et leur diras que tu t'es donné cinq cents coups de fouets. Bien sûr, tu es censé t'en donner trois mille trois cents, mais une chose bien commencée est à demi achevée.»

«Mais ça va pas!», s'écria Sancho. «Vous avez perdu la tête! Comme le dit le proverbe: une femme enceinte ne peut pas être vierge. Voulez-vous que je passe l'éponge et que je me donne une grosse fessée? Non, non, non, vous avez tort. Nous allons d'abord raser ces duègnes. Quand nous reviendrons, je jure que je m'acquitterai de mes obligations. Vous serez contant. C'est tout ce que j'ai à dire.»

«Mon brave Sancho», répondit don Quichotte, «je me consolerai avec cette promesse. Je pense que tu la tiendras parce que, bien que tu sois un idiot, tu n'es pas un *menteur.*»

«Effectivement, je ne suis pas un *monteur*», rétorqua Sancho, «car je ne suis pas ouvrier. Mais peu importe, je tiendrai ma promesse.»

Ils revinrent pour monter sur Chevillenboisemplumée. Alors qu'ils le faisaient, don Quichotte dit:

«Bande-toi les yeux, Sancho, et assois-toi sur sa croupe. Celui qui nous envoie si loin ne peut pas nous tromper, car tromper des gens qui lui font confiance ne doit pas lui procurer beaucoup de plaisir. Si je me trompais, la méchanceté ne nous empêcherait pas d'être fiers d'avoir entrepris cette tâche.»

«Monsieur, nous devrions partir», répondit Sancho, «car les barbes et les larmes de ces dames me fendent le coeur: je ne dégusterai pas d'aliments avant que je ne les aie vues bien rasées, comme elles étaient avant. Puisque je dois m'asseoir sur sa croupe, celui qui doit s'asseoir sur la selle doit monter sur le cheval en premier.»

«C'est vrai», acquiesça don Quichotte. Il tira un mouchoir de sa poche et demanda à la Pleurnicharde de bien l'attacher autour de ses yeux. Quand ce fut fait, il souleva ce bandeau et dit:

«Si je ne m'abuse, j'ai lu un livre écrit par Virgile, qui traitait du Palladium de Troie, un cheval de bois que les Grecs prêtèrent à la déesse Athéna Pallas. Il était rempli de guerriers armés et fut la ruine de Troie. Tout d'abord, nous devrions examiner le ventre de Chevillenboisemplumée.»

«C'est inutile», dit la duègne Quipleurniche. «Je lui fais confiance. Je sais que Malambruno n'est ni un méchant ni un traître. Messire Quichotte, n'ayez pas peur. Vous pouvez monter cet animal. Je porterai le chapeau si les choses tournent mal.»

Le chevalier pensait que tout ce qu'il pourrait dire au sujet de sa sécurité jetterait le doute sur sa valeur. Aussi, sans argumenter plus, il monta sur Chevillenboisemplumée. Il essaya la cheville et constata qu'il était facile de la faire tourner. Il se mit à califourchon. Il n'avait pas d'étriers et ses jambes pendaient. Il ressemblait à un empereur romain d'opérette peint ou brodé sur une tapisserie flamande. À contrecœur et sans se presser, Sancho escalada l'animal et s'installa confortablement sur sa croupe, qu'il trouvait très dure. Il demanda au duc si ses serviteurs pouvaient lui apporter un oreiller ou un coussin, même s'il venait du lit de la duchesse ou de celui d'un page, car on avait l'impression que les flancs de ce cheval étaient en marbre et non en bois. La comtesse Auxtroisjupons précisa que Chevillenboisemplumée ne supporterait pas un harnais et que l'écuyer pouvait s'asseoir en diagonale afin de moins sentir la dureté du bois sous ses fesses. C'est ce qu'il fit. En leur disant au revoir, il se laissa bander les yeux. Cependant, il enleva tout de suite le bandeau et, les regardant tendrement et tristement, il les supplia de l'aider en récitant beaucoup de Pater Noster et d'Ave Maria afin que Dieu demande à quelqu'un de faire la même chose lorsqu'ils se trouveraient dans la même situation.»

«Espèce de voleur», s'écria don Quichotte, «est-ce que tu demandes de l'aide parce qu'on va te mener à la potence ou te tuer? Lâche sans âme, tu es à l'endroit même où était la jolie Magalone lorsqu'elle ne mourut pas et devint reine de France, selon certains historiens. Quant à moi, est-ce que l'on ne peut pas me comparer au valeureux Pierre, qui s'assit sur la selle sur laquelle je suis assis maintenant? Bande-toi les yeux, animal apeuré; bande-toi les yeux et n'exprime plus ta peur, tout du moins en ma présence.»

«Bandez-moi les yeux», dit Sancho. «Puisque je ne peux pas ou ne veux pas me recommander à Dieu, il n'est pas étonnant que j'aie peur de cette horde de démons qui nous conduisent à Peralvillo (endroit où les gens qui étaient condamnés à mort par l'Inquisition étaient exécutés).»

Quand on leur eu bandé les yeux et que don Quichotte fut bien assis sur la selle, le chevalier tourna la cheville. Dès qu'il la toucha, les duègnes et ceux qui étaient là crièrent:

«Que Dieu vous guide, valeureux chevalier. Que Dieu soit avec vous, intrépide écuyer. Transpercez ces nuages comme une flèche véloce. Vous étonnez déjà ceux qui vous regardent. Ne vacillez pas, brave Sancho; ne tombez pas, car cette chute serait plus terrible que celle du jeune étourdi qui voulut conduire le char de son père: le Soleil.»

Pendant ce temps, Sancho s'accrochait à son maître. Il lui dit:

«Monsieur, ils nous disent que nous sommes très haut dans le ciel, mais nous pouvons les entendre comme s'ils étaient à côté de nous.»

«Ne fais pas attention à cela», répondit don Quichotte. «Comme ces choses et ces vols sont extraordinaires, à une distance de mille lieues, tu peux toujours voir et entendre tout ce que tu veux… Mais ne me serre pas tant, car je vais tomber. Je ne sais pas pourquoi tu es tellement contrarié. Je peux t'assurer que je n'ai jamais monté un animal aussi docile que celui-ci. On a l'impression qu'on ne bouge pas. Calme-toi, mon ami, car tout va bien et nous avons le vent en poupe.»

«C'est vrai», répliqua Sancho. «De ce côté, il est tellement violent qu'on à l'impression que mille soufflets me soufflent dessus.»

Sancho ne se trompait pas: quelques gros soufflets produisaient ce vent. Toute l'aventure avait été tellement bien organisée par le duc, la duchesse et le majordome que tous les détails étaient parfaits.»

«Sans aucun doute», dit don Quichotte lorsqu'il sentit une bourrasque de vent, «nous somme dans la deuxième partie de l'atmosphère, où la grêle et la neige sont produits. Les éclairs et le tonnerre sont produits dans la troisième partie. Si nous continuons à monter à cette vitesse, nous serons bientôt dans une région où l'air est en feu. Je ne sais pas comment manœuvrer cette cheville afin que nous restions ici, ce qui nous permettrait de ne pas nous brûler.»

Pendant qu'il disait cela, leurs visages étaient chauds à cause de morceaux d'étoupe, faciles à enflammer et à éteindre, suspendus à un long roseau tenu par quelqu'un qui se trouvait à quelques mètres d'eux.

«Je suis sûr», dit Sancho, «que nous sommes déjà dans cet endroit en feu ou pas très loin, car une partie de ma barbe est en train de brûler. J'aimerais bien enlever mon bandeau afin de voir où nous sommes.»

«Ne fais surtout pas ça», ordonna don Quichotte. «Rappelle-toi de la véritable histoire du docteur Torralba, que les diables transportèrent dans les airs, sur un bâton, pendant qu'il fermait les yeux. Il atteignit Rome après un voyage de douze heures. Il mit pied à terre à Torre di Nona, qui est une rue de cette ville. Il assista aux émeutes et à l'agression du duc de Bourbon, lequel fut tué. Le lendemain matin, il était de retour à Madrid, où il rendit compte de tout ce qu'il avait vu. Il déclara que, pendant qu'il volait, le diable lui ordonna d'ouvrir les yeux, ce qu'il fit. Il découvrit qu'il était tellement proche du *croissant de lune* qu'il pouvait le toucher. Il n'osa pas regarder en bas parce

qu'il ne voulait pas avoir le vertige. Aussi, Sancho, nous ne devons pas ôter nos bandeaux, car celui qui s'occupe de nous nous dénoncera. Nous sommes peut-être en train de monter afin de descendre en piqué sur le royaume de Candaya, comme un faucon ou un aigle qui attrape un héron qui essaie de monter en chandelle. Bien qu'il nous semble que nous ayons quitté le jardin il y a à peine une demi-heure, crois-moi, nous avons dû parcourir une grande distance.»

«Je ne sais pas...», murmura Sancho. «Cependant, je peux vous dire que madame Madeleine ou Magalone était musclée, car elle s'est assise sur cette croupe.»

Le duc, la duchesse et les autres entendirent toute la conversation, laquelle les amusa beaucoup. Comme ils voulaient terminer cette aventure extraordinaire et bien planifiée, ils mirent le feu à la queue de Chevillenboisemplumée avec des morceaux d'étoupe. Le cheval, qui était plein de pétards, explosa. Le bruit était assourdissant. Don Quichotte et Sancho tombèrent par terre; ils étaient à moitié brûlés.

À ce moment-là, les dames barbues, la comtesse Auxtroisjupons et tous les autres, avaient quitté le jardin. Ceux qui étaient toujours là étaient allongés sur le sol; ils s'étaient vraisemblablement évanouis. Le chevalier et son écuyer se relevèrent. Ils ne se sentait pas très bien. Ils regardèrent autour d'eux et furent très étonnés de voir qu'ils étaient dans le jardin d'où ils étaient partis et que beaucoup de gens étaient par terre. Il furent encore plus surpris lorsqu'ils virent, au fond du jardin, une longue lance plantée dans le sol à laquelle était attachée, avec deux cordons en soie verte, un parchemin blanc et lisse sur lequel était écrit en grosses lettres d'or:

«Le célèbre chevalier don Quichotte de la Manche termina l'aventure de la comtesse Auxtroisjupons, aussi appelée la duègne Quipleurniche, lorsqu'elle commença. Malambruno est satisfait. Les visages des duègnes sont doux de nouveau. Le roi Clavijo et la reine Antonomase ont retrouvé leur forme initiale. Lorsque la flagellation de l'écuyer se sera déroulée jusqu'à la fin, les agaçants gerfauts ne persécuteront plus la blanche colombe. Le pigeon qui roucoule l'enlacera. C'est le grand et sage enchanteur Merlin qui l'ordonne.»

Don Quichotte lut le parchemin. Il comprit qu'il s'agissait du désenchantement de Dulcinée. Il remercia le ciel de lui avoir permis d'accomplir cet exploit sans prendre beaucoup de risques. Il avait juste débarbouillé de vénérables duègnes qui avaient disparu. Il s'approcha de l'endroit où le duc et la duchesse s'étaient évanouis. Il prit la main du duc et lui susurra à l'oreille:

«Mon cher monsieur, réveillez-vous, car c'est fini! L'aventure est finie et personne n'a été blessé, comme le prouve ce qui est écrit sur cet écriteau.»

Peu à peu, comme un homme qui sort d'un très long sommeil, le duc revint à lui. La duchesse et ceux qui étaient tombés par terre, dans le jardin, reprirent conscience. Ils avaient l'air tellement surpris que l'on croyait que tout ce qui leur était arrivé était vrai, alors que ce n'était qu'une mascarade. Le duc lut l'écriteau, les yeux à peine ouverts, et pris don Quichotte dans ses bras en lui assurant qu'il était le meilleur chevalier de tous les temps.

Sancho parcouru le jardin du regard afin de trouver la Pleurnicharde. Il se demandait si elle était jolie sans sa barbe, car son corps était loin d'être laid. On lui dit que lorsque Chevillenboisemplumée prit feu et s'écrasa au sol, toutes les duègnes et la comtesse avaient disparu, mais elles étaient bien rasées. Ensuite, la duchesse lui demanda ce qui s'était passé durant ce long voyage.

«Madame», répondit Sancho, «selon mon maître, nous traversâmes une région de l'atmosphère qui est toujours en feu. Je voulais soulever un peu mon bandeau, mais il me l'interdit. Cependant, je suis très curieux et je veux toujours découvrir ce qu'on me cache. Aussi, je le levai un peu sans que personne ne me vît et regardai la terre, en bas. Il me sembla qu'elle n'était pas plus grosse qu'une graine de moutarde et que les piétons étaient un peu plus gros que des noisettes, ce qui prouve que nous étions très haut.»

«Sancho, mon ami», dit la duchesse, vous vous trompez. En fait, vous n'avez pas vu la terre, mais seulement les gens dessus, car si la terre avait été aussi grosse qu'une graine de moutarde et si chaque personne avait été aussi grosse qu'une noisette, il est clair qu'un seul homme aurait rempli tout l'espace.»

«C'est vrai», admit Sancho, «mais j'ai jeté un coup d'œil et je l'ai vue en entier.»

«Vous savez, Sancho», rétorqua la duchesse, «quand vous jetez un coup d'œil sur quelque chose, vous ne pouvez pas voir l'intégralité de la chose que vous regardez.»

«Je ne sais rien sur cette manière de regarder les choses», répliqua Sancho. «Je veux juste que vous compreniez que nous volions comme par magie. Puisque j'étais ensorcelé, je pus voir la terre et tous les hommes dessus, quel que fût le point de vue. Si vous ne me croyez pas, vous ne me croirez pas lorsque je vous dirai que, ayant mis mon bandeau sur le front, je vis que j'étais tellement près du ciel qu'il y avait moins d'une paume et demie entre lui et moi. Je vous garantis qu'il est gigantesque. Ensuite, nous nous dirigeâmes vers la région où se trouvent les sept chevrettes (les Pléiades). Comme dans ma jeunesse j'avais été chevrier dans mon village, lorsque je les vis, j'eus envie de jouer avec elles un instant. Si je ne l'avais pas fait, je pense que j'aurais explosé. Alors, que fis-je? Sans rien dire à personne, pas même à mon maître, je descendis de Chevillenboisemplumée en catimini et, pendant trois quarts d'heure, je m'amusai avec ces chevrettes qui sont comme des giroflées. Chevillenboisemplumée ne bougea pas.»

«Pendant que le bon Sancho jouait avec les chèvres», dit le duc, «comment s'amusait don Quichotte?»

Don Quichotte répondit:

«Comme tous ces événements et choses sont inhabituels, il n'est pas surprenant que Sancho ait dit ce qu'il a dit. Quant à moi, je peux vous dire que je ne regardai ni en haut ni en bas. Je ne vis ni le ciel, ni la terre, ni la mer, ni les plages. En vérité, je savais que je me dirigeais vers la région de l'atmosphère qui est toujours en feu. Cependant, je ne crois pas que nous soyons allés plus loin. En effet, cette région est située entre la lune et l'espace cosmique. Aussi, nous n'atteignîmes pas, comme le dit Sancho, l'endroit où se trouvent les sept chevrettes, car nous ne ne nous brûlâmes pas. Par conséquent, soit Sancho ment, soit il rêve.»

«Je ne rêve ni ne mens», rétorqua Sancho. «Demandez-moi de décrire ces chèvres; vous verrez si je dis la vérité ou non.»

«Décrivez-les, Sancho», dit la duchesse.

«Deux sont vertes, deux roses, deux bleues, et une multicolore.»

«C'est une nouvelle espèce de chèvres», dit le duc. «Ici, nous n'avons pas de telles couleurs, je veux dire de chèvres qui ont de semblables couleurs.»

«Bien sûr», affirma Sancho, «il y a des différences entre les chèvres terrestres et les chèvres célestes.»

«Dites-moi, Sancho», continua le duc, «avez-vous vu quelque *bouc près de la lune*?»

«Non, monsieur», répondit Sancho, «mais *le duc de la lune devrait surveiller sa femme!*»

Le duc et la duchesse ne voulurent pas le questionner plus sur son voyage, car ils pensaient qu'il voulait continuer à visiter les cieux et à décrire ce qu'il y avait vu, alors qu'il n'avait pas quitté le jardin. En fait, c'est de cette manière que se termina l'aventure de la duègne Quipleurniche, laquelle les fit rire jusqu'à la fin de leurs jours. Quant à Sancho, il en parlerait pendant des siècles s'il vivait aussi longtemps que cela. Don Quichotte s'approcha de lui pour lui murmurer à l'oreille:

«Sancho, si tu veux que nous croyions à ce que tu as vu dans le ciel, tu dois me croire lorsque je te décris ce que j'ai vu dans la grotte de Montesinos. C'est tout ce que je voulais te dire.»

CHAPITRE XLII.

Don Quichotte conseille à Sancho Panza de faire certaines choses avant d'aller gouverner son île, ainsi que d'autres actions auxquelles on a bien réfléchi.

L'heureuse issue de l'aventure de la duègne Quipleurniche combla les souhaits du duc et de la duchesse. Aussi, ils décidèrent de continuer à s'amuser. L'histoire qu'ils avaient inventée était tout à fait crédible. Ils dirent à leurs serviteurs et à leurs vassaux comment ils devaient se comporter avec Sancho, le gouverneur de l'île promise. Le jour suivant, c'est-à-dire le jour qui suivit le vol de Chevillenboisemplumée, le duc demanda à Sancho de bien s'habiller afin de partir pour son île, car ses îliens étaient impatients de le rencontrer. Sancho s'inclina devant lui et dit:

«Depuis que je suis tombé du ciel, que j'ai regardé la terre depuis là-haut et que j'ai remarqué qu'elle était très petite, je n'ai plus tellement envie de devenir gouverneur. Ce n'est pas très amusant de gouverner une graine de moutarde et six pékins gros comme des noisettes, car je n'ai pas vu plus de gens que ça. Je préférerais avoir un petit morceau de ciel, ne serait-ce qu'une demi-lieue, plutôt que de recevoir la plus grande île du monde.»

«Voyez-vous, mon ami», répondit le duc, «je ne peux donner à personne un morceau de ciel, même si ce morceau n'est pas plus gros que votre ongle. Seul Dieu accorde ces privilèges. Je ne peux vous donner que ce je possède: une île absolument parfaite, ronde, bien proportionnée et extrêmement fertile. Si vous vous en occupez bien, vous moissonnerez les richesses de la terre et des cieux.»

«Dans ce cas», répondit Sancho, «donnez-moi cette île. Je ferai de mon mieux pour la gouverner. J'irai au paradis en dépit des manigances des méchants. Je ne veux pas m'amender, car je suis gourmand. En fait, je veux goûter au bonheur d'être gouverneur.»

«Si vous devenez gouverneur», dit le duc, «vous aimerez ce métier, car vous aimerez donner des ordres et être obéi. Quand votre maître deviendra empereur – ce

qui lui arrivera, car il en prend le chemin –, personne n'osera usurper son titre. De plus, il regrettera de ne pas l'avoir été avant.»

«Monsieur», répliqua Sancho, «je suppose qu'il est plaisant de commander, même un petit troupeau de vaches.»

«Vous avez raison, Sancho», acquiesça le duc, «et vous êtes tellement savant. Je veux que vous soyez gouverneur parce que vous êtes un sage. Mais changeons de sujet. Je dois vous rappeler que vous partirez pour cette île demain et que ce soir vous recevrez votre uniforme et des provisions.»

«Avec n'importe quel uniforme sur le dos», répondit l'écuyer, «je serai toujours Sancho Panza.»

«C'est vrai», admis le duc, «mais les vêtements doivent correspondre au rang et au métier des gens. Par conséquent, un juriste ne peut pas s'habiller comme un soldat, ni un soldat comme un prêtre. Vous, Sancho, vous serez habillé en partie comme un érudit et en partie comme un capitaine, car dans l'île que je vous donne, les gens ont besoin de savoir et de soldats.»

«Je ne suis pas un intellectuel», affirma Sancho. «En fait, je ne connais même pas l'alphabet, mais un bon gouverneur n'a besoin que de faire semblant de savoir lire et écrire. En ce qui concerne les armes, si Dieu le veut, j'utiliserai celles qu'on me donnera jusqu'à ce que je tombe.»

«Avec une si bonne mémoire», fit observer le duc, «Sancho ne pourra pas faire de bêtises.»

À cet instant, don Quichotte les rejoignit. Il apprit que Sancho était sur le point de partir pour son île. Le duc lui permit de prendre la main de l'écuyer et de le conduire à sa chambre pour lui dire comment il devrait se conduire lorsqu'il serait gouverneur. Après être entré dans la chambre et avoir fermé la porte, il obligea presque Sancho à s'asseoir à côté de lui, puis, très calmement, il lui dit:

«Je remercie le ciel de t'avoir favorisé avant moi. Je pensais que ma chance me permettrait de récompenser tes services, mais je n'ai pas été promu, tandis que tes désirs ont été comblés soudainement. Certaines hommes ennuient et sollicitent les gens. Ils se lèvent tôt, n'arrêtent pas de demander de l'aide et n'obtiennent jamais rien. Ensuite, quelqu'un arrive et reçoit tout à coup un privilège que beaucoup de gens convoitent. Comme on dit, il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. Tu es, sans aucun doute, un grand fainéant. Tu ne te lèves jamais de bonne heure; tu n'arrêtes pas de dormir; tu ne travailles pas. Cependant, grâce à une once de chevalerie errante, tu es devenu le gouverneur d'une île sans lever le petit doigt. Je te dis tout cela, Sancho, pour que tu te rendes compte que ta réussite ne dépend pas de tes qualités. En fait, tu devrais remercier Dieu, qui guide les gens, et, ensuite, la grande profession de la chevalerie errante. Mon fils, puisque tu es prêt à croire ce que je t'ai dit, écoute Caton, c'est-à-dire moi. Je veux te conseiller et être le guide qui te mènera à un port sûr lorsque du traverseras la mer déchaînée, car les emplois de la fonction publique et les postes à responsabilités sont des mers en furie remplies de confusion. Premièrement, mon fils, tu dois craindre Dieu, car c'est une attitude sage, et l'homme sage ne se trompe pas. Deuxièmement, tu dois savoir qui tu es, ce qui n'est pas facile. Puisque tu te connaîtras, tu ne gonfleras pas comme la grenouille qui voulait être aussi grosse que le bœuf. Si tu te conduis de cette manière, tu te souviendras que quand tu étais jeune, tu gardais les cochons dans ton village, ce qui t'empêchera de devenir arrogant.»

«C'est vrai», acquiesça Sancho. «Quand j'étais petit garçon, je gardais les cochon. Quand j'étais jeune homme, je gardais les oies. Ce que vous avez dit n'est pas pertinent, car tous les gens qui gouvernent n'appartiennent pas à des familles royales.»

«Tu as raison», répliqua don Quichotte. «Aussi, les roturiers doivent être des gouverneurs prudents, ce qui les empêche de cancaner, qui est un vice partagé par la majorité des gens. Tu peux être fier de tes origines modestes. N'aie pas honte de dire que tes ancêtres étaient paysans. Si tu ne caches pas cette information, personne n'essaiera de te gêner. Un roturier vertueux éclipse toujours un pécheur hautain. Beaucoup d'hommes ordinaires sont devenus papes et empereurs. Si je citais tous les noms, cela t'ennuierait. Si tu es vertueux et fais de bonnes actions, tu ne jalouseras ni les princes ni les grands aristocrates, car les titres nobiliaires sont héréditaires, tandis que la vertu dépend des mérites de l'individu, et elle est supérieure à l'hérédité. Par conséquent, si un de tes parents allait dans ton île pour te voir, tu ne le négligerais pas et tu ne l'offenserais pas. Au contraire, tu l'accueillerais à bras ouverts et le distrairais. Cela satisferait Dieu, qui ne veut pas que l'on rabaisse ce qu'il a créé. De plus, de cette manière, tu obéiras aux lois de la sage nature.

Si tu y allais avec ta femme – car il se peut que tu passes beaucoup de temps sur cette île –, il faudrait l'éduquer et poncer sa nature rugueuse, car ce qu'un gouverneur intelligent peut obtenir, une femme sotte et inculte peut le perdre. Si, par hasard, tu devenais veuf, chose qui n'est pas impossible, du fait de ta position, tu devrais chercher une autre femme. N'en choisis pas une qui pourrait te servir d'hameçon, de canne à pêche, ou d'objet que tu caches, bien que tu le désires. En fait, lors du Jugement dernier, le magistrat devra répondre de ce que sa femme aura reçu. Lorsqu'il sera mort, on lui tiendra rigueur de choses qui lui semblaient secondaires quand il était vivant. Comme tu n'es pas un de ces ignorants qui croient qu'ils sont intelligents, tu pourras être objectif: tu peux ignorer les témoignages des riches et prendre pitié des pauvres, mais ne sois pas sentimental. Essaie de trouver la vérité au milieu des promesses et cadeaux des riches et les pleurs et les supplications des pauvres. Quand tu peux ou doit être juste, ne punis pas les délinquants sévèrement, car le juge dur n'est pas plus célèbre que celui qui est indulgent. Tu éviteras de punir les criminels parce que tu es clément, et non parce que les gens te soudoieront. Quand tu jugeras un de tes ennemis, tu oublieras tout le mal qu'il t'a fait pour te concentrer sur l'affaire. Les passions ne doivent pas altérer ton objectivité quand les droits d'autrui son en jeu. Si c'était le cas, tu commettrais la plupart du temps des erreurs irrémédiables ou des erreurs auxquelles on ne pourrait remédier qu'aux détriment de ta réputation et de ta fortune. Si une jolie femme te supplie de l'aider, ne regarde pas ses larmes et n'écoute pas ses plaintes. Examine soigneusement sa requête. Ton intelligence ne doit pas se dissoudre dans ses larmes, et ta gentillesse ne doit pas être tuée par ses soupirs. N'insulte pas ceux que tu dois punir, car la punition est suffisante. Quand tu appelles une cause à l'audience, n'oublie pas que les pauvres créatures que tu vas juger sont des humains qui sont mauvais par nature. S'il est possible de prononcer la sentence sans commettre une injustice envers le demandeur, tu devras être gentil et miséricordieux, car la miséricorde est plus importante que la justice, bien que les qualités créées par Dieu soient égales. Sancho, si tu suis ces règles et préceptes, tu vivras longtemps, tu seras célèbres, tu recevras beaucoup de cadeaux et tu sera

heureux. Tu marieras tes enfants à des aristocrates. Aussi, tes enfants et tes petits-enfants seront titrés. Tu vivras en paix avec tout le monde. Les mains délicates et douces de tes arrière-petits-enfants te fermeront les yeux. Je viens de te donner des exemples qui doivent décorer ton âme. Maintenant je vais énoncer les préceptes qui décoreront ton corps.»

CHAPITRE XLIII.

Don Quichotte donne d'autres conseils à Sancho.

Si quelqu'un avait entendu les précédents propos de don Quichotte, il l'aurait pris pour un homme sage et bien intentionné. Au cours de cette grande histoire, j'ai souvent dit que le chevalier ne racontait des sornettes que lorsqu'il abordait la chevalerie errante. Quand il abordait n'importe quel autre sujet, il était sain d'esprit et même spirituel. Aussi, ses actions étaient en contradiction avec ses opinions, et vice versa. Quoi qu'il en soit, lorsque cet homme excentrique donna d'autres conseils à Sancho, son intelligence et sa folie atteignirent des niveaux stratosphériques.

Sancho l'écoutait attentivement. Il voulait se souvenir de ses conseils afin de les appliquer lorsqu'il serait sur son île et réussir en politique. Don Quichotte poursuivit de la sorte:

«En ce qui concerne la manière dont tu dois t'occuper de toi et de ta maison, la première chose que je te recommande, c'est d'être propre et de te couper les ongles. Ne les laisse pas pousser comme certains hommes le font. Ils sont tellement ignorants qu'ils croient que les ongles longs embellissent les mains. Quoi qu'il en soit, ces excroissances qu'ils refusent de couper ne sont pas des ongles, mais des serres d'éperviers d'Europe. C'est scandaleux! Ne sors pas en débraillé, car un costume mal ajusté fait croire au gens que l'individu qui le porte est désordonné, mais cette négligence peut être délibérée, comme dans le cas de Jules César. Évalue très soigneusement les profits que ton office peut générer. Si tu gagnes assez d'argent, il faudra donner à tes serviteurs des livrées plus confortables qu'esthétiques. Distribues-en aussi aux pauvres. Par exemple, si tu dois vêtir six pages, tu devras vêtir trois pages et trois pauvres. Ainsi, il y aura des pages sur terre et dans les cieux. Cette nouvelle manière de distribuer les livrées n'est pas comprise par les prétentieux. Tu ne mangeras ni ail ni oignon parce que ton haleine pourrait trahir tes origines modestes. Marche et parle lentement, mais non d'un manière qui pourrait laisser à penser que tu t'écoutes parler, car l'affectation est un vice. Mange peu durant la journée et dîne légèrement, car la nourriture est le meilleur médicament. Ne bois pas trop d'alcool. Tu sais, les alcooliques ne peuvent pas garder les secrets, et ils ne tiennent pas leurs promesses. Ferme la bouche quand tu manges, et n'éructe pas devant les gens.»

«Je ne sais pas ce que veut dire éructer», interjeta Sancho.

«Éructer, Sancho», précisa don Quichotte, «veut dire roter, qui est l'un des mots les plus vulgaires de la langue castillane, bien qu'il soit précis. Aussi, les gens éduqués usent d'un verbe latin, éructer, à la place du verbe espagnol: roter. Que les gens comprennent ou non ces mots n'est pas important, car, avec le temps, on les emploiera et on les comprendra, ce qui enrichira la langue. Les prolétaires finiront par les utiliser.»

«En vérité», dit Sancho, «je me souviendrai de ce conseil parce que je n'arrête pas de roter.»

«Tu n'arrête pas d'éructer, Sancho», lança don Quichotte; «tu ne rotes plus!»

«Désormais je dirai éructer», annonça Sancho. «Je jure que je ne l'oublierai pas.»

«De plus, tu ne devrais pas citer autant de proverbes quand tu parles. Ce sont des maximes courtes, mais, le plus souvent, elles n'ont rien à voir avec ce que tu racontes. Aussi, les gens croient que tu débites des fadaises.»

«Dieu peut y remédier, car je connais plus de proverbes qu'un livre. Quand je me mets à parler, ils se précipitent dans ma bouche et se battent comme des chiffonniers pour sortir de là. Ma langue prend les premiers, bien qu'ils ne soient pas pertinents. Dorénavant, j'userai de mots qui siéront au prestige de mon office, car là où il y a de l'argent, on ne meurt jamais de faim, on ne peut pas faire deux choses en même temps, le censeur est dans un endroit sûr, on doit être généreux, mais pas dépensiers.»

«C'est ce que je suis en train de te dire», s'écria don Quichotte; «tu ne peux pas t'empêcher de citer des proverbes. Tu me tapes sur les nerfs. Je te dis que tu devrais éviter les proverbes, et tu en cites quatre, lesquels n'ont rien à voir avec ce que nous disons. Tu peux énoncer des proverbes qui illustrent un point, mais tu ne peux pas en réciter de trop, car cela rend ton discours obscure, et c'est assez vulgaire. Quand tu montes à cheval, ne mets pas tout ton poids sur le troussequin, n'allonge pas tes jambes devant toi et ne les tiens pas loin du ventre de l'animal. De plus, tu dois te redresser afin que les gens croient que tu n'es pas sur le dos d'un âne. Ta posture déterminera si tu es un chevalier ou un palefrenier. Ne dors pas de trop, car l'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt. Souviens-toi, Sancho, que la diligence est la mère de la chance et que la paresse est la mère de la malchance: les fainéants n'arrivent à rien dans la vie. J'aimerais te donner un autre conseil. Bien qu'il n'ait aucun rapport avec les soins corporels, je veux que tu t'en souviennes parce que je pense qu'il est aussi utile que les autres. En fait, ne fais jamais allusion aux arbres généalogiques, tout du moins ne les compare pas. Comme l'un sera plus prestigieux que l'autre, tu seras détesté par ceux dont tu auras dénigré le lignage, et les autres ne te remercieront pas. En ce qui concerne ton uniforme, tu porteras un pantalon, une veste longue et un manteau un peu plus long que ta veste. Il est évident que tu ne porteras pas de grègues, car elles ne conviennent ni aux gentilshommes ni aux gouverneurs. C'est ce que je voulais te dire. Tu m'informeras régulièrement de l'état de tes affaires, et je te donnerai d'autres conseils.»

«Monsieur», répondit Sancho, «je sais que toutes les choses que vous avez dites sont bonnes, saintes et utiles, mais elle ne me serviront à rien si je ne m'en rappelle pas. Je n'oublierai pas de me couper les ongles et de ne pas me remarier, mais je ne me souviendrai pas des autres choses bizarres. Il faudra donc les coucher noir sur blanc. Comme je ne sais ni lire ni écrire, je donnerai le morceau de papier à mon confesseur. Quand ce sera nécessaire, il martèlera ces conseils afin que je les apprenne par coeur.»

«Pauvre de moi!», s'écria don Quichotte. «Les gouverneurs devraient savoir lire et écrire. Sancho, il faut que tu saches que quand un homme ne sais pas lire ou qu'il est gaucher, cela montre que ses parents étaient pauvres ou qu'il était tellement espiègle et méchant qu'il fut incapable d'apprendre une bonne doctrine et de bonnes

coutumes. Cet analphabétisme te handicape. Aussi, je voudrais que tu apprennes au moins à signer.»

«Je sais écrire mon nom, répondit Sancho. Quand j'étais l'économe d'une des confréries de mon village, j'appris à écrire de grandes lettres comme celles qui figurent sur les ballots. J'étais donc capable d'épeler mon nom. Mais peu importe; je peux toujours dire que ma main droite est paralysée et demander à quelqu'un de signer à ma place, car tout problème à une solution, sauf la mort. Comme je serai le chef et aurai le droit de punir les gens, je ferai ce qui me plaira et serai aussi méchant que le fils d'un juge... Je serai gouverneur, ce qui est plus haut que juge. Personne ne m'emmerdera! On peut me rabaisser et dire du mal de moi; au bout du compte, c'est moi qui rabaisse les gens et dit du mal d'eux. Dieu fait travailler les hommes qu'il apprécie, et les gens ordinaires obéissent toujours aux riches, bien qu'ils soient stupides. Je serai riche et généreux quand je serai gouverneur. Aussi, tout le monde croira que je suis parfait. Celui qui est gentil peut manipuler tout le monde! Ma grand-mère avait l'habitude de dire que les gens ordinaires respectent les riches. De plus, ces derniers sont plus puissants que les pauvres.»

«Oh, Sancho, tu me fatigues!», s'écria don Quichotte à cet instant. «Que soixante mille démons t'emmènent en enfer avec tes proverbes! Ça fait une heure que tu en cites, et c'est une vraie torture. Je te promets que ces proverbes te conduiront un jour à la potence. À cause d'eux, tes vassaux comploteront et te renverseront. Ignorant, où les trouves-tu? Imbécile, pourquoi tombent-ils toujours comme un cheveu sur la soupe? Si j'en citais un et l'utilisais à bon escient, je suerais et travaillerais comme un forçat.»

«Monsieur, vous vous plaignez à cause de points de détails. Vous êtes énervé parce que j'utilise ce qui m'appartient, mais je ne ne possède que des proverbes et encore plus de proverbes. Ici, il y en a quatre qui me viennent à l'esprit. Ils arrivent à point nommé, mais je ne vais pas les répéter parce que, lorsque cela est nécessaire, je peux me taire.»

«Espèce de menteur, tu ne peux pas te taire, tu parles mal et tu es une pipelette! Cependant, je voudrais bien connaître les quatre proverbes qui te sont venus à l'esprit à point nommé, car j'ai beau me creuser la tête, je ne m'en souviens d'aucun, bien que j'aie une bonne mémoire.»

«Ils sont géniaux. N'essaie pas de rabibocher deux membres de la même famille. Tu ne dois pas te disputer avec un notable qui a le droit de te réprimander. L'homme faible peut craindre le pire. Ces proverbes illustrent notre propos. Un homme ne devrait pas se disputer avec son gouverneur ou avec son chef, car ça pourrait lui coûter cher. C'est le même cas pour celui qui essaie de réconcilier un fils avec son père ou un neveu avec son oncle, ou qui que ce soit, pourvu qu'ils soient de la même famille. Vous ne devez pas vous friter avec un gouverneur, car il a le droit de vous réprimander. Quand à l'homme faible, *l'aveugle verra* qu'il est dans une triste situation. Aussi, celui qui vois la paille dans l'œil du voisin devrait voir la poutre qui est dans le sien. En fait, celui qui remarque les défauts des gens ne remarque pas les siens. Monsieur, un marchant imbécile qui connaît un peu son métier sera toujours plus savant qu'un ignorant.»

«Ça c'est faux, Sancho, car l'imbécile est toujours un ignorant parce que la folie ne peut pas être le fondement de la raison. Mais changeons de sujet. Si tu étais un mauvais gouverneur, ce serait de ta faute et je serais embarrassé. Ce qui me console,

c'est que j'ai fait ce que je devais en te donnant des conseils et en te parlant sérieusement. Par conséquent, j'ai accompli mon devoir et tenu parole. Que Dieu te guide et te gouverne quand tu seras gouverneur. Puisse-t-il aussi me délivrer d'un scrupule: je crains que tu ne détruises cette île. Je pourrais empêcher cela si je disais au duc que ce petit homme grassouillet n'est qu'un sac rempli de proverbes et de méchanceté.»

«Monsieur, si vous pensez que je ne pourrai par administrer cette île, je ne m'y rendrai pas, car je suis plus préoccupé par un petit morceau de mon âme que par mon corps tout entier. Aussi, je peux continuer à être écuyer et à manger du pain et des oignons plutôt que de devenir gouverneur et manger des chapons et des perdrix. De plus, quand on dort, les forts, les faibles, les pauvres et les riches se ressemblent tous. Permettez-moi de vous rappeler que c'est vous qui m'avez poussé à gouverner une île, bien que je ne sois pas qualifié pour faire cela. Si je pensais une seule minute qu'afin de devenir gouverneur le diable doive me kidnapper, je préférerais aller au ciel en tant que Sancho plutôt que d'aller en enfer en tant que gouverneur.»

«Mon Dieu! Ce que tu viens de dire me convainc que tu mérites de gouverner mille îles. Tu as un bon naturel, ce qui est plus important que le savoir. Recommande-toi à Dieu, et tâche de ne pas changer d'avis. Je veux dire que tu devrais t'en tenir à tes décisions parce que le ciel récompense toujours les bonnes intentions. Maintenant, allons dîner, car je crois que nos hôtes nous attendent.»

CHAPITRE XLIV.

Comment Sancho Panza se rendit sur son île,
et l'étrange aventure qui arriva à
don Quichotte dans le château.

Dans la version originale de ce livre, il est dit que que le traducteur modifia ce chapitre. Le maure regrette que le récit soit sec et que l'intérêt soit aussi limité. En fait, le livre traite de l'histoire de don Quichotte et de Sancho Panza. L'auteur n'a pas abordé de sujets plus importants ou divertissants. Il déclare qu'il n'aime pas traiter d'un seul sujet, ni faire parler peu de personnages. Dans la première partie de ce livre, afin de rompre la monotonie, il avait ajouter quelques histoires courtes comme celles de l'homme curieux et exigeant et de l'étranger captif, lesquelles sont séparées de l'histoire principale. Les autres chapitres traitent de choses qui sont arrivées à don Quichotte et qu'on ne pouvait pas passer sous silence. Comme il le dit lui-même, il pensait que beaucoup de lecteurs se concentreraient sur les exploits du chevaliers et survoleraient ces nouvelles parce qu'ils seraient soit impatients, soit las. Par conséquent, ils ne remarqueraient pas qu'elles sont bien écrites et originales. En fait, les lecteurs le remarqueraient si elles étaient publiées séparément au lieu d'être de simples ajouts aux délires de don Quichotte et aux imbécillités de Sancho. Aussi, dans cette seconde partie, il ne voulut pas insérer d'histoires séparées captivantes, mais seulement quelques épisodes qui ressemblaient à cela. Ils devaient être courts et se rapporter à l'intrigue principale. Bien qu'il fût contraint de se conformer au fil conducteur, il était assez intelligent et doué pour appréhender tout l'univers. Il nous

demande maintenant de ne pas mépriser son travail, mais de le féliciter pour ce qu'il n'a pas écrit!

Ensuite, il continue l'histoire. Il dit que l'après-midi du jour où il donna des conseils à Sancho, don Quichotte les écrivit sur un morceau de papier et le lui remit afin que, de temps en temps, quelqu'un le lui lise. Dès que cela fut fait, Sancho le perdit. Le duc le trouva et le lut à la duchesse. Une fois encore, ils s'émerveillèrent de la folie et de la sagesse du chevalier. Comme ils voulaient continuer à plaisanter, cet après-midi-là, ils enjoignirent Sancho de se rendre dans l'endroit qui deviendrait son île. Beaucoup de personnes l'accompagnèrent.

L'homme qui devait conduire Sancho et sa suite à cet endroit était un majordome qui travaillait pour le duc. Il était intelligent et amusant, mais le fondement de l'humour est l'intelligence. Il avait interprété le rôle de la comtesse Auxtroisjupons de la façon amusante que l'on a vue. Grâce à son sens de l'humour et des instructions de son employeur, tout s'était extrêmement bien passé. Quand Sancho vit le majordome, il comprit que c'était la comtesse! Il se tourna vers son maître et lui dit:

«Que le diable m'emporte sans faire des chichis! Le visage de cet homme ressemble à celui de la duègne Quipleurniche.»

Don Quichotte regarda attentivement le majordome et dit à Sancho:

«Sancho, le diable ne t'emportera pas sans faire des chichis – je ne sais pas trop ce que tu veux dire par là –, car le visage de la duègne est celui du majordome. Néanmoins, le visage du majordome n'est pas celui de la duègne Quipleurniche. Si c'était le cas, ce serait une contradiction manifeste, mais ce n'est pas le moment de vérifier cela, car c'est beaucoup trop compliqué. Crois-moi, mon ami, nous devons vraiment demander à dieu de nous libérer des ruses des sorciers et des enchanteurs.»

«Monsieur, je ne plaisante pas», répliqua Sancho; «tout à l'heure, je l'entendis parler, et j'eus l'impression que la voix de la comtesse résonnait dans mes oreilles. C'est bon, je me tairai, mais je serai prudent. Un autre signe pourrait confirmer ou dissiper mes soupçons.»

«C'est ce qu'il faut que tu fasses», dit don Quichotte. «Informe-moi de ce que tu découvriras et de ce qui t'arrivera quand tu seras gouverneur.»

Finalement, Sancho et les gens de sa suite partirent. L'écuyer était habillé en magistrat. Il portait également un imperméable brun en poil de chameau et une casquette de le même matière. Il montait un cheval dont les étriers étaient fixés très haut. Derrière lui, par ordre du duc, venait l'âne, orné d'un harnais en soie brillante. De temps en temps, Sancho tournait la tête pour regarder son âne. Il l'aimait tellement qu'il n'aurait pas pris la place de l'empereur d'Allemagne.

Quand il prit congé du duc et de la duchesse, il leur baisa les mains. Le chevalier dit au revoir à son ex-écuyer; il pleurait; Sancho sanglotait.

Cher lecteur, laisse le bon Sancho aller en paix et souhaite-lui bonne chance. Tu éclateras de rire quand je te dirai comment il se comporta sur l'île. Maintenant, je vais te raconter ce qui arriva à son maître cette nuit-là. Si ça ne te fait pas rire, au moins tu auras un sourire jusqu'aux oreilles, car les aventures de don Quichotte doivent être louées soit avec de l'étonnement, soit avec de la joie.

À peine Sancho s'en était allé, que don Quichotte se sentit seul. S'il avait pu révoquer l'accord et empêcher son écuyer de devenir gouverneur, il l'aurait fait. La

duchesse remarqua qu'il avait le coeur brisé. Elle lui demanda pourquoi il était si triste. Si Sancho lui manquait, ses écuyers, duègnes et suivantes le divertiraient.

«Madame, je vous avoue que Sancho me manque, mais ce n'est pas la cause principale de mon désespoir. Votre Excellence m'a offert de nombreuses choses, et je souhaite la remercier de son obligeance. En ce qui concerne le reste, je vous prie de m'autoriser à m'occuper de moi-même dans ma chambre.»

«En vérité, messire Quichotte», dit la duchesse, «cela ne devrait pas arriver, car quatre de mes suivantes, qui sont aussi jolies que des fleurs, sont censées vous servir.»

«Ce ne sont pas des fleurs», dit don Quichotte, «mais des épines qui transpercent mon âme. Je ne laisserai ni une mouche ni ces filles entrer dans ma chambre. Puisque vous voulez me faire plaisir, bien que je ne le mérite pas, permettez-moi de m'enfermer dans ma chambre et de m'occuper de moi-même. Je mettrai un mur entre mes désirs et ma vertu. Je ne veux pas renoncer à cette habitude à cause de votre générosité. Ainsi, je préférerais dormir tout habillé plutôt que d'autoriser quelqu'un à me déshabiller.

«Assez, assez, messire Quichotte», dit la duchesse. «J'interdirai à mes servantes et à toutes les mouches d'entrer dans votre chambre. Je ne permettrai pas que l'on attente à la pudeur de don Quichotte de la Manche, car je pense qu'elle est la plus remarquable de vos nombreuses qualités. Vous vous habillerez et déshabillerez tout seul, quand et comme il vous plaira. Personne ne vous interdira de le faire. Dans votre chambre, il y a un certain pot dont un homme qui dort derrière une porte fermée à clef a besoin. Vous n'aurez pas à ouvrir la porte pour satisfaire un besoin naturel. Que la grande Dulcinée du Toboso vive mille siècles. Que tous les habitants de la terre la connaissent. Elle mérite d'être aimée par un chevalier si vaillant et chaste. Que les cieux compatissants contraignent Sancho Panza, notre gouverneur, à se fouetter dès que possible afin que le monde puisse jouir de nouveau de la beauté de cette grande dame!»

«Votre Grandeur a parlé comme une véritable aristocrate. Les femmes vertueuses ne parlent jamais des mauvaises femmes. Vos compliments plus que ceux des langues les plus éloquentes du monde rendront Dulcinée plus célèbre et plus chanceuse.»

«Trêve de compliments, messire Quichotte», répliqua la duchesse; «il est l'heure de dîner. Le duc doit nous attendre. Allons le rejoindre. Vous vous coucherez de bonne heure, car le voyage que vous avez fait hier à Candaya n'était pas si court que cela. Il a dû vous fatiguer.»

«Madame, je ne suis pas fatigué», lui dit don Quichotte. «Je vous jure que je n'ai jamais chevauché un animal plus calme et confortable que Chevillenboisemplumée. Je ne comprends pas pourquoi Malambruno brûla ce coursier rapide et gentil.»

«Je suppose», répondit la duchesse, «qu'il regretta d'avoir blessé la comtesse, ses compagnons de voyages et d'autres personnes, et d'avoir commis des crimes, car c'était un sorcier et un enchanteur. Par conséquent, il brûla Chevillenboisemplumée parce qu'il voulait se débarrasser de tous ses accessoires de magie, y compris celui qui le transportait sans effort de pays en pays. Grâce à ses cendres et à l'inscription qui figure sur le trophée, on se souviendra éternellement du courage du grand don Quichotte de la Manche.»

Don Quichotte remercia la duchesse une fois encore. Après avoir dîné, il se retira dans sa chambre et interdit aux serviteurs d'y entrer: il craignait d'être forcé de trahir Dulcinée et de ne pas marcher dans les pas d'Amadís, le modèle de la chevalerie errante. Deux bougies éclairaient le chevalier, qui commença à se déshabiller et à enlever ses bas. Ô tuile qui n'aurait jamais dû arriver à un tel homme! Il ne soupira pas, ni ne fit une chose qui aurait pu montrer que c'était un homme sans éducation. En fait, il y avait deux douzaines de trous dans un de ses bas, lesquels ressemblaient à du grillage à poule! Le digne gentilhomme étais très embêté. Il aurait donné une once d'argent pour avoir un peu de soie verte; j'ai dit de soie verte parce que les bas étaient verts. En écrivant, Ben-Engéli s'écria:

«Ô pauvreté! Ô pauvreté! Je ne sais pas ce qui poussa le grand poète de Cordoue à t'appeler 'saint cadeau non désiré.' Bien que je sois musulman, je côtoie des chrétiens. Aussi, je sais que le fondement de la sainteté est la charité, l'humilité, la foi, l'obéissance et la pauvreté. Quoi qu'il en soit, celui qui est content d'être pauvre doit être un vrai croyant, à moins qu'il ne s'agisse de la pauvreté dont l'un des plus grands saints a dit: 'Possédez toutes les choses comme si vous ne les possédiez pas.' C'est ce qu'on appelle la pauvreté d'esprit. Mais je parle de la deuxième sorte de pauvreté. Pourquoi veux-tu te disputer avec des personnes de qualité plutôt qu'avec d'autres gens? Pourquoi les obliges-tu à cirer leurs chaussures, alors que les boutons de leurs pourpoints sont en soie, en crin et en verre? Pourquoi la plupart de leurs fraises doivent être empesée au lieu d'être bien crêpés avec un fer?» (Nous pouvons d'ailleurs en déduire que ça fait longtemps que l'on utilise de l'amidon et que l'on porte des fraises.) «Malchanceux est le gentilhomme qui, derrière des portes fermées, mange mal, car il s'avilit. Il sort avec un cure-dent dans la bouche, bien qu'il n'ait pas besoin de se laver les dents puisqu'il n'a pas beaucoup mangé. Le pauvre homme est tellement préoccupé par sa réputation qu'il croit que les gens qui sont à une lieue de lui peuvent voir le rapiéçage sur sa chaussure, les taches de sueur sur son chapeau, les trous dans son manteau et son estomac vide!»

Les bas en lambeaux de don Quichotte lui firent éprouver de nouveau cette sensation, mais il se consola en voyant que Sancho lui avait laissé des chaussures de marche, qu'il pensait mettre le lendemain. Finalement, il se coucha. Il était pensif et triste à cause de l'absence de Sancho et l'état lamentable de ses bas. Il voulait les remmailler, même avec du fil d'une autre couleur, ce qui est bien l'une des plus terribles disgrâces qui puissent survenir à un gentilhomme durant sa longue vie. Il éteignit les bougies. Il faisait chaud, et il ne pouvait pas dormir. Il se releva pour aller entrebâiller une fenêtre grillagée qui donnait sur un beau jardin. Alors qu'il faisait cela, il aperçut des gens qui marchaient et parlaient. Il tendit l'oreille. Comme ils se mirent à parler un peu plus fort, il put entendre cette conversation :

«Émérancie, ne me demande pas de chanter, car tu sais que je pleure depuis que cet étranger est entré dans le château et que je l'ai aperçu. De plus, madame a le sommeil léger. Je ne veux pas qu'elle nous surprenne ici. Si elle continuait à dormir, ma chanson serait inutile, car le nouvel Énée qui est venu ici uniquement pour se moquer de moi ne se réveillerait pas pour l'écouter.»

«Ne t'en fais pas, ma chère Altisidore», répondit quelqu'un. «Il est clair que la duchesse et tous ceux qui habitent ici dorment, hormis l'homme qui possède ton cœur et réveille ton âme, car je l'ai entendu ouvrir la fenêtre de sa chambre. Il est donc bien

éveillé. Chante, ma pauvre amie. Murmure ta chanson; joue de la harpe. Si la duchesse nous grondait, nous incriminerions la chaleur.»

«Ce n'est pas cela qui me dérange, Émérancie», dit Altisidore. «En fait, je ne veux pas que ma chanson révèle l'état de mon cœur, car je ne veux pas être considéré comme une fille capricieuse et frivole par ceux qui ne savent pas que l'amour est omnipotent. Mais peu importe; des joues honteuses sont plus supportables qu'une tâche sur le coeur.»

Don Quichotte entendit le son mélodieux d'une harpe. Il était sidéré, car il se souvint de toutes les aventures de ce genre et des fenêtres, des grilles, des jardins, des mélodies, des histoires d'amour et des crises de *vapeur* décrits dans ces livres remplis de chevaliers *vaporeux* et *évaporés*. Il croyait qu'une des servantes de la duchesse l'aimait et que la pudeur l'obligeait à cacher sa passion. Il avait peur de succomber à la tentation, mais il résolut de résister. Se recommandant avec sincérité à Dulcinée du Toboso, il décida d'écouter la musique. Pour faire comprendre qu'il était là, il toussa une fois, ce qui réjouit les deux demoiselles, car elles voulaient qu'il les écoute. Après avoir accordé sa harpe, Altisidore se mit à chanter la ballade suivante:

Tu es étendu sur ton lit,
Recouvert de fins draps en lin.
Tu étends tes jambes.
Tu dormiras toute la nuit.

Chevalier le plus brave de la Manche,
Tu es plus honnête
Et plus saint
Que l'or fin d'Arabie.

Écoute une demoiselle triste qui
N'est pas si innocente et jeune que cela.
Tes yeux pétillants
Embrasent mon coeur.

Tu cherches des aventures à l'étranger
Et t'attires des ennuis.
Tu blesses les gens et tu refuses
De panser les plaies.

Garçon courageux,
Est-ce que Dieu a encouragé tes désirs?
Viens-tu de Libye
Ou des montagnes de Jaca?

Les couleuvres t'ont-elles allaité?
Est-ce que les forêts sauvages
Et les redoutables montagnes
Furent tes nounous?

Dulcinée, cette grosse fille bien portante,
Peut s'enorgueillir
D'avoir dompté
Un tigre féroce.

Aussi, on entendra son nom
Depuis le Henares jusqu'au Jarama,
Depuis le Tage jusqu'au Manzanares,
Depuis la Pisuerga jusqu'à l'Arlanza.

Je me changerai pour l'embêter.
Je mettrai une de mes plus jolies robes.
Elle est très colorée et ornée
De franges en or.

Qui enlaceras-tu?
Qui s'approchera de ton lit,
Te touchera la tête
Et la grattouillera?

Mais je suis trop exigeante;
Je ne mérite pas un tel honneur.
Une humble fille devrait se contenter
De masser vos pieds.

Je devrais vous apporter vos résilles,
Escarpins en lamé argent,
Pantalons en damas
Et capes en toile de Hollande.

Je devrais vous donner des perles fines,
Lesquelles, comme les pommes de pin,
Sont tellement seules
Qu'on les appelle des solitaires.

Néron de la Manche qui se tient
Sur la roche Tarpéienne,
Ne regarde pas mon coeur qui se consume,
Et ne me brutalise pas.

Je suis une enfant, une gentille demoiselle
Âgée de quatorze ans et trois mois.
Je jure devant Dieu
Que je n'ai pas quinze ans.

Je ne boite pas.
J'ai deux bras.
Mes cheveux sont des iris
Qui traînent par terre.

Bien que ma bouche soit grande
Et mon nez un peu écrasé,
Mes dents, qui ressemblent à des topazes,
Éblouissent les cieux.

Tu es en train de m'écouter.
Tu peux donc remarquer
Que ma voix est douce
Et que je suis petite.

Toutes ces qualités et d'autres
T'appartiennent grâce à tes flèches.
Je vis dans cette maison.
Mon nom est Altisidore.

C'est ici que se termina la chanson de l'affligée Altisidore. Don Quichotte, qui était le sujet de cette chanson, était étonné. Il soupira profondément et se dit:

«Pauvre de moi! Lorsque les demoiselles me voient, elles tombent amoureuses de moi! L'incomparable Dulcinée du Toboso n'a pas de chance, car elles ne la laissent pas tranquille. C'est pour cela qu'elle ne peut pas apprécier mon incroyable fidélité! Reines, que voulez-vous qu'elle fasse? Impératrices, pourquoi la persécutez-vous? Jeunes filles âgées de quatorze à quinze ans, pourquoi la traquez-vous? Laissez la pauvre fille triompher de mon coeur et de mon âme, lesquels lui ont été donnés par l'amour. Laissez-la se réjouir et s'enorgueillir de cela. Filles amoureuse, je suis en pâte à sucre uniquement pour Dulcinée et en silex pour toutes les autres femmes. Je suis du miel pour elle et un purgatif pour toi. Je considère que Dulcinée est la femme la plus belle, intelligente, intègre, élégante et noble du monde. Toutes les autres sont laides, stupides, inconstantes et roturières. La nature m'a enfanté pour que je lui appartienne, et non aux autres. Pleure ou chante, Altisidore. À cause de cette Messaline, on me frappa quand j'étais dans le château du More ensorcelé. Aussi, elle peut continuer à se lamenter. Je serai toujours l'amoureux de Dulcinée et continuerai à être propre, poli et chaste en dépit de tous les pouvoirs magiques du monde.»

Il claqua la fenêtre. Dégoûté et triste, comme si un grand malheur lui était arrivé, il retourna se mettre au lit. Laissons-le donc ici, car le grand Sancho Panza nous appelle: il est sur le point de prendre possession de sa fameuse île.

CHAPITRE XLV.

Comment le grand Sancho Panza prit possession
de son île et commença à gouverner.

Ô perpétuel découvreur des antipodes, flambeau du monde, œil du ciel, homme qui remue doucement les bidons, habitant de Thymbrée ici, Phœbus là, archer par là, médecin un peu plus loin, père de la poésie, inventeur de la musique, astre qui se lève toujours et ne se couche jamais, bien qu'il semble que tu le fasses! Je te dis, ô soleil, que tu aides l'homme à engendrer l'homme! Je te supplie de m'aider et d'éclairer ma lanterne afin que je puisse décrire ce qui arriva au grand Sancho Panza sur son île, car, sans toi, je suis abattu, timoré et décontenancé.

Ainsi, Sancho et les gens de sa suite atteignirent une «île» d'environ mille habitants. C'était l'une des meilleures îles du duc. On lui dit qu'elle s'appelait l'île Frauduleuse parce que soit son vrai nom était l'île Frauduleuse, soit la manière dont on lui avait donnée avait je ne sais quoi de… frauduleux! Quand il atteignit l'île, qui était un village entouré de murailles, les conseillers municipaux vinrent à sa rencontre. On sonna les cloches. Tous les villageois acclamèrent Sancho. Ils l'escortèrent en grande pompe jusqu'à l'église principale du village afin de rendre grâces à Dieu. Ensuite, après quelques cérémonies amusantes, on lui remit les clefs du village et les autorités intronisèrent donc le perpétuel gouverneur de l'île Frauduleuse. La barbe, l'uniforme et le petit corps potelé du nouveau gouverneur surprirent ceux qui n'étaient pas dans la confidence et les nombreuses personnes qui étaient au courant. Finalement, au sortir de l'église, on le mena à la salle d'audience et on l'assit sur le fauteuil du juge. Le majordome du duc dit à Sancho:

«Monsieur le gouverneur, l'homme qui prend possession de cette fameuse île a coutume de répondre à une question très difficile afin que les îliens puissent vérifier s'il est intelligent ou non, ce qui les conduit à se réjouir de sa venue ou à s'en désoler.»

Pendant que le majordome disait cela, Sancho regardait plusieurs grandes lettres écrites sur le mur d'en face. Comme il ne savait pas lire, il demanda ce qui était écrit sur ce mur. On lui répondit:

«Monsieur, il est écrit que vous avez pris possession de cette île à une certaine date. En fait, on peut lire: 'Tel jour de telle année, messire Panza prit possession de cette île. Puisse-t-il en jouir pendant des années.'»

«Qui appelle-t-on messire Panza?», demanda Sancho.

«C'est vous», répondit le majordome, «car le seul Panza ici est celui qui est assis dans ce fauteuil.»

«Sachez, frère», dit Sancho, «que je ne suis pas un messire et que mes ancêtres ne l'étaient pas non plus. Je m'appelle Sancho Panza et, avant moi, Sancho était le nom de mon père et, avant lui, le nom de mon grand-père. Ils étaient tous des Panza, sans particules, ni titres nobiliaires. Je suppose que, dans cette îles, il y a plus d'aristocrates que de pierres. Quoi qu'il en soit, Dieu me comprend. Si je gouvernais cet endroit pendant quatre jours, j'expulserais tous ces aristocrates, car il y en a tellement qu'ils doivent être aussi insupportables que des moustiques. Posez-moi cette question, monsieur le majordome; j'essaierai d'y répondre. Bien sûr, il se pourrait que la réponse attriste les îliens.»

Deux hommes âgés entrèrent dans la salle d'audience. L'un d'eux tenait une canne dans sa main. L'autre dit:

«Monsieur le gouverneur, il y a quelques jours, je prêtai à ce brave homme dix écus d'or afin de l'aider et de lui faire plaisir. Je lui dis qu'il devrait me rembourser quand je lui demanderais. Beaucoup de jours passèrent. Je fus très patient, mais, à de

nombreuses reprises, je lui demandai de me rendre mon argent à cause de sa mauvaise volonté. Il ne m'a pas encore remboursé. Il dit que je ne lui ai pas prêté cet argent et que si je l'ai fait, il me l'a déjà rendu. Aussi, je voudrais que Votre Seigneurie l'oblige à prêter serment sur la Bible afin que nous découvrions ce qui est arrivé.»

«Vieillard au bâton, qu'avez-vous fait?», demanda Sancho.

«Votre Seigneurie, il faut avouer qu'il ma prêté de l'argent», répondit le vieillard. «Vous pouvez abaisser votre verge. Puisqu'il veut que je prête serment, je jurerai que je l'ai vraiment remboursé.»

Le gouverneur baissa sa verge. Le vieillard qui avait parlé donna sa canne à l'autre vieillard pendant qu'il prêtait serment, comme s'il voulait s'en débarrasser. Il mit sa main sur la croix de la verge et déclara une fois encore qu'il avait emprunté les dix écus qu'on lui demandait de rembourser, mais qu'il avait remboursé son créancier. Cependant, ce dernier ne s'en était pas rendu compte. Aussi, il n'arrêtait pas de réclamer l'argent. Alors, l'illustre gouverneur demanda au créancier ce qu'il avait à répondre à ce que disait son adversaire. Le vieil homme déclara que son débiteur avait sans doute dit la vérité, car c'était un homme bien et un bon chrétien. Ainsi, il avait certainement oublié comment et quand il avait été remboursé. Par conséquent, il arrêterait de lui demander de payer ses dettes. Le débiteur reprit sa canne, baissa la tête et sortit de la salle d'audience. Sancho le vit partir de cette manière. Il remarqua que le demandeur était inerte. Il inclina la tête et passa l'index de sa main droite sur ses sourcils et son nez. Il resta interdit pendant quelques minutes, puis il releva la tête et demanda à un huissier de rappeler le vieillard à la canne, lequel avait déjà disparu. Il alla le chercher. Quand Sancho le vit, il dit:

«Donnez-moi cette canne, mon brave, car j'en ai besoin.»

«Prenez-la, Monseigneur», répondit le vieil homme.

Il la mit dans la main du gouverneur. Sancho la prit, la tendit à l'autre vieillard et dit:

«Vous pouvez partir maintenant, car on vient de vous rembourser.»

«Rembourser, Monseigneur? Est-ce que cette canne vaut dix écus d'or?»

«Oui, monsieur», répondit le gouverneur. «Si je me trompais, je serais l'homme le plus bête du monde. Nous allons bien voir si je suis assez intelligent pour gouverner tout un royaume.»

Il ordonna qu'on brisât la canne, ce qui fut fait, et, à l'intérieur de l'objet, on trouva dix écus d'or. Tout le monde s'émerveilla de cela. Les îliens considéraient leur gouverneur comme un nouveau roi Salomon. Quand ils lui demandèrent comment il avait su que les pièces étaient là, il répondit qu'il l'avait compris lorsque le vieil homme avait donné sa canne à l'autre vieillard pendant qu'il prêtait serment. L'homme avait déclaré qu'il avait vraiment remboursé son créancier et, ensuite, il avait récupéré sa canne. Il avait alors compris que les pièces étaient dans la canne. Bien que les gouverneurs soient des imbéciles, Dieu les éclaire parfois! De plus, il avait entendu le curé de son village raconter une histoire de ce genre. En fait, il avait une bonne mémoire: il n'oubliait jamais ce dont il voulait se rappeler. Aucun îlien n'avait une meilleure mémoire que la sienne.»

Finalement, le vieillard qui avait été remboursé et celui qui avait été humilié s'en allèrent. Les spectateurs étaient surpris et l'homme qui était chargé de rapporter

les faits et gestes de Sancho n'arrivait pas à se décider à écrire que le gouverneur était soit un imbécile, soit un sage.

Dès que ce procès fut terminé, une femme entra dans la salle d'audience. Elle tenait à deux mains un homme qui était habillé comme un riche fermier.

«Justice, monsieur le gouverneur! Justice!», cria-elle. «Si je ne la trouve pas sur la terre, je la trouverai dans le ciel. Cher monsieur, ce méchant homme m'a surprise au milieu des champs et s'est servi de mon corps comme si c'était un torchon sale. Ah, pauvre de moi! Il a volé ce que gardais depuis plus de vingt-trois ans et avais réussi à protéger contre les assauts des Mores, des chrétiens, des gens du coin et des étrangers. J'étais aussi dure qu'un chêne-liège. J'étais restée aussi pure qu'une salamandre dans le feu ou que de la laine dans les broussailles, et cet homme osa mettre ses mains propres sur mon corps!»

«Nous ne savons pas», interjeta Sancho, «si ce séducteur a les mains propres ou non.»

Se tournant vers l'homme, il lui demanda ce qu'il avait à répondre à la plainte de cette femme. L'homme répondit d'un ton embarrassé:

«Messieurs, je suis un pauvre porcher. Ce matin, je quittai le village pour vendre, sauf votre respect, quatre cochons. À cause des impôts et des pots-de-vin, je fis un tout petit bénéfice. Alors que je rentrais chez moi, je rencontrai cette brave dame. Le diable, qui aime causer du tort aux gens, nous obligea à faire l'amour! Je lui donnai beaucoup d'argent, mais elle était contrariée. Aussi, elle me prit le bras pour me mener ici. Elle dit que je l'ai obligée à le faire, mais elle ment. Je dis la vérité.»

Le gouverneur demanda à l'homme s'il avait de l'argent sur lui. Il répondit qu'il avait vingt ducats dans une bourse qui était cachée sous sa chemise. Sancho lui ordonna de la sortir de là et de la donner à la plaignante. Il obéit en tremblant. La femme prit la bourse, fit la révérence plusieurs fois et pria Dieu pour la vie et la santé de ce gouverneur qui prenait la défense des demoiselles et des orphelines dans la détresse. Elle sortit de la salle d'audience, en tenant la bourse à deux mains, après s'être assurée que les pièces étaient bien en argent. Dès qu'elle fut dehors, le porcher se mit à pleurer. Ses yeux et son coeur suivaient la bourse. Sancho lui dit:

«Mon brave monsieur, suivez cette femme, volez-lui la bourse et revenez.»

Il ne parlait ni à un imbécile ni à un sourd, car l'homme fit immédiatement ce qu'on lui ordonnait de faire. Les spectateurs attendaient la fin du procès. Au bout de quelques instants, l'homme et la femme revinrent. Ils étaient encore plus en colère. La femme avait levé sa jupe et avait mis la main dans la poche de son jupon pour tenir la bourse. L'homme essayait de la saisir, mais il n'y arrivait pas parce qu'elle la protégeait de toutes ses forces. Elle cria:

«Justice! Justice de Dieu et des hommes! Monsieur le gouverneur, cette crapule téméraire a essayé, au centre du village et au milieu de la rue, de me reprendre la bourse que vous lui aviez ordonnée de me donner.»

«Est-ce qu'il vous l'a reprise?», demanda le gouverneur.

«Est-ce qu'il me l'a reprise?», répéta la femme. «Je préférerais mourir, plutôt que de le laisser me la voler. Je ne suis pas débile! Ce clochard répugnant ne me fait pas peur! Des marteaux, Des tenailles, des maillets, des ciseaux et même des griffes de lion n'arriveront pas à me l'arracher des mains! Avant qu'on ne me tue, on devra m'arracher le coeur.»

«Elle a raison», dit l'homme. «J'abandonne. Je vous avoue que je ne suis pas assez fort pour la lui prendre. Qu'elle la garde.»

Alors le gouverneur dit à la femme:

«Montrez-moi cette bourse, honorable et courageuse dame.»

Elle la lui donna, et le gouverneur la rendit à l'homme en disant à la *grande horizontale*:

«Ma sœur, le fort Hercule n'aurait pas pu vous vaincre si vous aviez défendu votre corps avec la même véhémence que celle que vous venez de déployer pour défendre cette bourse. Partez! Je vous souhaite tout le malheur du monde. Je vous interdis de rester ici et à six lieues à la ronde, sous peine de deux cents coups de fouet. Partez, espèce de fraudeuse dévergondée.»

Terrifiée à cause de cette menace, La femme mécontente baissa la tête. Ensuite, le gouverneur dit au défendeur:

«Brave homme, retournez à votre village avec votre argent. Si vous ne voulez pas perdre votre bourse, ne copulez pas avec n'importe qui!»

L'homme le remercia d'une manière maladroite et s'en alla. Une fois encore, les spectateurs s'émerveillèrent des décisions prises par leur nouveau gouverneur, lequel aperçu deux étrangers. L'un d'eux était habillé comme un paysan et l'autre, comme un tailleur: il tenait des ciseaux dans sa main. Le tailleur dit:

«Monsieur le gouverneur, nous sommes ici parce que ce brave homme vint hier dans ma boutique – sauf votre respect, je suis maître tailleur –, me donna un morceau de tissu et me demanda: 'Monsieur, est-ce qu'il y a assez de tissu pour me faire un casquette?' J'examinai le morceau de tissu et lui dit que je pouvais faire une casquette. Je suppose qu'il croyait que j'allais lui voler un morceau du tissu, car c'est un homme méchant et les tailleurs ont mauvaise réputation. Il ajouta qu'il voulait savoir s'il y avait assez de tissu pour faire deux casquettes. Je savais pourquoi il posait la question. Aussi, je dis oui. L'homme têtu ajoutait des casquettes et moi je n'arrêtais pas de dire oui. Quand j'eus terminé de faire la cinquième casquette, il vint à la boutique. Je lui donnai les casquettes et il refusa de me payer. En fait, il me demanda de le payer ou de lui rendre le tissu.»

«Tout cela est-il vrai, mon frère?», demanda Sancho.

«Oui, monsieur», répondit l'homme, «mais demandez-lui de vous montrer les cinq casquettes qu'il a faites.»

«Je serai heureux de le faire», rétorqua le tailleur.

Il tendit la main qui était sous son manteau. Il y avait cinq petites casquettes posées sur le bout de ses quatre doigts et de son pouce. Il dit:

«Voici les cinq casquettes que ce brave homme m'a demandées de faire. Je jure que j'ai utilisé tout le tissu. Je peux montrer les casquettes à l'inspecteur.»

Ces casquettes et cette nouvelle affaire firent rire tous les spectateurs. Sancho réfléchit un instant et dit:

«Je pense que, sur ce sujet, il est inutile de s'appesantir. Il faut juste être logique. Aussi, le tailleur me donnera les casquettes, le paysan me donnera le tissu, et moi, je donnerai les casquettes aux prisonniers, c'est tout.»

Si toutes les personnes présentes s'étaient émerveillées de la décision concernant la bourse du porcher, celle-ci les fit beaucoup rire. Quoi qu'il en soit, on exécuta l'ordre du gouverneur. L'historien consigna tout cela et envoya une copie au

duc, qui l'attendait avec beaucoup d'impatience. Laissons donc le brave Sancho ici, car nous devons nous intéresser à don Quichotte, lequel est émoustillé par la musique d'Altisidore.

CHAPITRE XLVI.

Don Quichotte s'effraie de chats et de clochettes
pendant qu'il chante une chanson d'amour.

Don Quichotte était plongé dans ses pensées à cause de la musique d'Altisidore, la fille amoureuse. Il se coucha, mais ses pensées, comme les moustiques, ne le laissèrent ni dormir, ni se reposer. Il était également préoccupé par les trous dans ses bas. Le temps, qui est rapide et qu'on ne peut arrêter, s'écoula: le jour se leva. Quand il vit de la lumière, don Quichotte, qui était un lève-tôt, se leva, enfila son costume jaune et mis ses chaussures de marche afin de cacher les trous dans ses bas. Il mit aussi son manteau écarlate et son chapeau en velours vert, garni d'un galon argent. Le chevalier emphatique ceignit son baudrier et sa bonne épée tranchante, ramassa le chapelet qu'il portait toujours sur lui et, en balançant les hanches, se dirigea vers l'antichambre, où le duc et la duchesse, déjà habillés, l'attendaient. Alors qu'il traversait une galerie, il tomba sur Altisidore et l'autre fille, qui était son amie. Altisidore le regarda et fit semblant de s'évanouir. Son amie la reçut dans ses bras et s'empressa de déboutonner son corsage. Quand don Quichotte vit cette scène, il s'approcha d'elles et dit:

«Je connais les causes de ces crises.»

«Je suis toute bouleversée», répondit la fille, «car, contrairement aux autres demoiselles de cette maison, Altisidore est en bonne santé. Je ne l'ai jamais vue malade. Je déteste tous les chevaliers errants du monde parce qu'ils sont tous ingrats. Partez, messire Quichotte, car cette pauvre fille ne reviendra pas à elle si vous restez ici.»

«Madame», dit don Quichotte, «ce soir, mettez un luth dans ma chambre; je consolerai du mieux qu'il me sera possible cette pauvre fille, car quand l'amour naît, un contrariété immédiate est un très bon remède.»

Ensuite, il s'éloigna parce qu'il ne voulait pas qu'on le critique pour leur avoir parlé. Dès qu'il fut hors de vue, Altisidore revint à elle et dit à son amie:

«Il faudra mettre un luth dans sa chambre, car je suis sûre qu'il veut nous donner une sérénade. La musique ne sera pas mauvaise puisque ce sera la sienne.»

Aussitôt elles allèrent raconter à la duchesse ce qui venait de se passer. Elle lui dire que le chevalier voulait un luth, ce qui ravit la duchesse. Aussi, l'aristocrate, son mari et ses deux servantes résolurent de jouer un tour à leur invité, un tour qui serait plus amusant que méchant. Ils attendirent la tombée du jour, laquelle arriva aussi rapidement que son lever, car le duc et la duchesse le passèrent à discuter joyeusement avec don Quichotte. Ce jour-là, la duchesse envoya le page qui avait, dans la forêt, joué le rôle de l'ensorcelée Dulcinée chez Thérèse Panza. Il portait un lettre de son mari Sancho Panza et le paquet de vêtements qu'il avait laissé pour qu'on l'envoyât à sa femme. Le serviteur devait leur rapporter fidèlement les propos de Thérèse.

Quand don Quichotte se retira dans sa chambre vers onze heures du soir, il aperçu un guitare. Il l'accorda et ouvrit la fenêtre. Il remarqua qu'il y avait quelqu'un dans le jardin. Il toucha les frettes, accorda l'instrument une fois encore, cracha et se racla la gorge. Ensuite, d'une voix un peu enrouée, mais juste, il chanta la ballade suivante, laquelle avait été écrite ce jour-là:

L'amour énerve
Les âmes
Par le truchement
De l'oisiveté.

La couture, le jardinage
Et un travail continu
Sont des antidotes qui peuvent guérir
Ce genre d'angoisse.

Les dots des
Demoiselles timides
Qui veulent se marier
Sont leur inestimable pudeur.

Les chevaliers errants et les courtisans
Draguent les dévergondées,
Mais ils se marient
Avec les femmes pudiques.

Dans les auberges, certains hommes rencontrent
Des grues et couchent avec elles,
Mais une fois que c'est fini,
Il s'en vont.

Lorsque l'amour arrive le soir
Et part le matin,
Il pousse les âmes à oublier
Les images diaphanes.

Une couche de peinture empêche les gens
De voir la première couche,
Mais lorsque celle-ci est sublime,
La deuxième couche semble quelconque.

Le visage de Dulcinée du Toboso
Est peint sur la toile
De mon âme:
Vous ne pouvez pas l'effacer.

La fidélité des amoureux est ce qui
Importe le plus à l'homme qui considère
Que l'amour peut faire des miracles
Et le rendre meilleur.

Le duc, la duchesse, Altisidore et presque tous les gens du château écoutaient cette chanson lorsque don Quichotte s'arrêta de chanter. Soudain, d'une galerie située directement au dessus de sa fenêtre, on fit descendre une corde à laquelle étaient attachées plus de cent clochettes. Ensuite, on vida un grand sac plein de chats qui avaient des grelots attachés à la queue. Le bruit assourdissant des sonnettes et les miaulements firent sursauter le duc et la duchesse, bien qu'ils fussent les auteurs de cette plaisanterie. Don Quichotte était terrifié. Deux ou trois chats entrèrent par hasard dans sa chambre en passant par la fenêtre. Ils sautaient partout: on aurait dit qu'une légion de démons avaient été lâchés dans la pièce. En essayant de s'échapper, ils éteignirent les bougies qui éclairaient la chambre. Pendant ce temps, des serviteurs n'arrêtaient pas de tirer sur la corde et de la faire descendre. La majorité des habitants du château, qui ne comprenaient pas ce qui se passait, étaient abasourdis.

Le chevalier se mit debout, dégaina son épée et se mit à frapper les barreaux de la fenêtre en criant:

«Dehors, méchants sorciers! Dehors, porcs ensorcelés! Je suis don Quichotte de la Manche: vos méchantes intentions ne peuvent pas me faire plier.»

Il se tourna vers les chats, qui couraient dans toute la chambre, et leur asséna de nombreux coups d'épée, mais ils se précipitèrent vers fenêtre et s'échappèrent par cette issue. L'un d'eux resta dans la pièce parce que l'épée de don Quichotte bougeait dans tous les sens. Aussi, il lui sauta au visage et mordit et griffa son nez. La douleur le fit hurler. Le duc et la duchesse se demandèrent ce que pouvait être ce bruit. Ils se précipitèrent vers la chambre, ouvrirent la porte avec leur passe-partout et virent le pauvre chevalier se débattre des pieds et des mains pour éloigner ce chat de son visage. Il entrèrent dans la chambre avec des bougeoirs à la main. Ils assistèrent alors à ce combat inégal. Lorsque le duc essaya de les séparer, don Quichotte s'écria:

«N'essayez pas de nous séparer. Je veux me battre corps à corps contre ce démon, ce sorcier, cet enchanteur. Je lui montrerai qui est don Quichotte de la Manche.»

Le chat était insensible à ces menaces. Il n'arrêtait pas de grogner. Finalement, le duc lui fit lâcher prise et le jeta par la fenêtre. Le visage de don Quichotte était couvert de griffures et son nez était blessé. Cependant, il était fâché parce qu'on l'avait empêché de terminer le combat, qui avait à peine commencé, entre lui et ce méchant sorcier. On fit apporter une pommade et Altisidore, avec ses mains blanches, banda elle-même toutes ses plaies. Pendant qu'elle faisait cela, elle murmura:

«Impitoyable chevalier, il vous est arrivé toutes ces mésaventures parce que vous êtes cruel et têtu. J'espère que Dieu fera tout son possible pour que Sancho oublie de se fouetter. En fait, si votre Dulcinée bien-aimée continue à être ensorcelée, vous ne pourrez jamais jouir de sa présence, ni vous marier avec elle, tout du moins tant que je vivrai, car je vous adore.»

Don Quichotte ne lui répondit pas. Il soupira, se coucha sur son lit et remercia ses hôtes de leur gentillesse, non pas parce que cette populace magique, sonnante et

féline lui avait fait peur, mais parce qu'ils l'avaient aidé. Ils sortirent de la pièce pour le laisser se reposer. Ils étaient désolés de ce qui lui était arrivé. Ils ne s'étaient pas imaginés que don Quichotte ferait les frais de cette aventure. Il resta au lit pendant cinq jours. Cependant, il lui arriva une autre aventure dans sa chambre, laquelle fut plus agréable que la précédente. L'auteur ne veut pas la raconter tout de suite, car il veut rencontrer Sancho Panza sur l'île qui l'occupe d'une manière si amusante.

CHAPITRE XLVII.

Comment Sancho Panza
se conduisit sur son île.

L'auteur dit qu'on mena Sancho à un somptueux palais, où, dans une grande salle, on avait dressé une jolie table royale. Quand il entra dans la salle, les fifres se mirent à jouer et quatre pages s'approchèrent de lui pour lui présenter une aiguière afin qu'il puisse se laver les mains, ce qu'il fit avec beaucoup de dignité.

La musique s'arrêta. Il s'assit au bout de la table, car le seul siège était là et on y avait dressé le couvert. Un homme tenant une baguette en os de baleine à la main, lequel se révéla être un médecin, se plaça à côté de Sancho. Un serviteur enleva un linge fin et blanc qui recouvrait un assortiment de fruits et beaucoup d'autres friandises. Un homme qui ressemblait à un étudiant dit les grâces pendant qu'un page mit le bout d'une serviette à bords en dentelle entre le col et le cou de Sancho. Un autre page, qui faisait office de maître d'hôtel, posa une corbeille de fruits devant lui. Il se mit à manger, mais l'homme qui était à côté de lui toucha la corbeille avec sa baguette et on l'enleva immédiatement. Le maître d'hôtel mit un plat contenant d'autres mets sur la table. Sancho empoigna une cuillère, mais il ne put pas se servir parce que la baguette toucha le plat et un page l'enleva avec autant de célérité que lorsque l'autre page avait débarrassé la corbeille de fruits. Le gouverneur était déconcerté. Il regarda les gens qui étaient là et leur demanda si ce repas était un tour de magie. L'homme à la baguette répondit:

«Monsieur le gouverneur, vous pouvez manger en suivant les règles en vigueur sur les îles où il y a des gouverneurs. Monsieur, je suis médecin. Les gouverneurs de cette île m'emploient et je m'occupe d'eux. Je fais plus attention à leur santé qu'à la mienne. J'étudie nuit et jour afin de mieux connaître la constitution de mon patient et d'être capable de le guérir lorsqu'il tombe malade. Ma principale occupation est d'assister à ses repas. Je ne l'autorise à manger que ce qui est bon pour sa santé et lui interdis de manger ce qui pourrait lui faire mal à l'estomac. Aussi, je leur ai demandé d'enlever la corbeille de fruits parce que les fruits contiennent beaucoup trop d'eau. J'ai fait enlever l'autre plat parce que la nourriture était trop chaude et épicée, ce qui peut donner soif aux gens. Il est dangereux de boire beaucoup parce que cela détruit le facteur d'humidité, lequel est le fondement matériel de la vie.»

«Eh bien!», dit Sancho, «je suppose que ces perdrix rôties, là-bas, qui ne sont pas trop épicées, ne vont pas me rendre malade.»

«Tant que je serai vivant, je ne vous laisserai jamais les manger», rétorqua le médecin.

«Pourquoi?», demanda Sancho.

«Parce que notre maître Hippocrate, étoile polaire et lumière qui guide tous les médecins, a dit un jour: 'Omnis saturatio mala, perdices autem pessima.' Cela veut dire que l'on ne doit jamais manger de trop, particulièrement des perdrix.»

«Dans ce cas», dit Sancho, «dites-moi quel aliment qui se trouve sur cette table est bon pour ma santé. Ensuite, vous rangerez votre baguette et me laisserez manger, car le gouverneur prie Dieu de le laisser manger afin qu'il puisse jouir de son gouvernement. Je meurs de faim! Docteur, si vous ne me laissez pas manger, je mourrai.»

«Vous avez raison, monsieur le gouverneur», répondit le médecin. «Par conséquent, je pense que vous ne devriez pas manger de cette fricassée de lapin, car ça vous restera sur l'estomac. Vous pouvez manger du veau, mais ce morceau a été mariné et rôti. Aussi, vous ne devriez pas le manger.»

«Cette grande soupière qui fume là-bas», dit Sancho, «contient de la soupe à la viande. Comme elle est composée de plusieurs sortes de viande, je trouverai un morceau qui sera goûteux et bon pour la santé.»

«Recule, Satan!», s'écria le médecin. «Quelle mauvaise idée! La soupe à la viande est de la malbouffe! Les chanoines, les recteurs d'université et les gens qui assistent à des mariages où il y a beaucoup de paysans peuvent manger de la soupe à la viande. Les gouverneurs ne le peuvent pas: ils doivent manger des mets délicats. En fait, les gens préfèrent les médicaments simples à ceux qui sont composés de plusieurs substances, car il est facile d'utiliser les premiers, tandis que les autres peuvent être dangereux à cause de la proportion entre les différents constituants. À mon avis, vous devriez manger une centaine de gaufrettes et quelques cuillerées de confiture de coing, ce qui recouvrira les parois de votre estomac et vous permettra de bien digérer cette nourriture. Ainsi, vous serez en bonne santé et plus fort.»

Quand Sancho entendit cela, il s'appuya contre le dossier de sa chaise, regarda fixement le médecin et lui demanda comment il s'appelait et où il avait étudié. L'homme répondit:

«Monsieur le gouverneur, je suis le docteur Pedro *Magicien Rigide*. Je suis originaire du village de *Sortir*, lequel est situé à la droite de la route qui va de Caracuel à Almodóvar del Campo. J'ai étudié à l'université d'Osuna, et je suis docteur en médecine.»

Sancho était rouge comme une tomate tellement il était en colère. Il lui dit:

«Partez, docteur Pedro *Sorcier Rigide*, docteur de l'université d'Osuna qui *viens de Sortir*, un village qui est situé à la droite de la route qui va de Caracuel à Almodóvar del Campo! Si vous ne partez pas tout de suite, je prendrai un gourdin et vous frapperai, ainsi que tous les médecin ignorants, afin de vous chassez tous de cette île. Quant à ceux qui sont sages, prudents et savants, je les honorerai comme s'ils étaient des saints. Partez, rigide Pedro! Si vous ne le faites pas, je prends la chaise sur laquelle je suis assis et je vous la casse sur la tête. Si on me condamne à une lourde peine, je m'excuserai en disant que j'ai aidé Dieu à se débarrasser d'un mauvais médecin, d'un ennemi politique. Purée, donnez-moi à manger! Je vous préviens, si vous ne le faites pas, je démissionne, car il est absurde d'exercer un métier qui empêche les gens de manger.»

Le gouverneur fâché fit peur au médecin. Il voulut *sortir*, mais un messager, qui était dans la rue, souffla dans son cornet. Le maître d'hôtel courut à la fenêtre et dit en revenant:

«C'est un messager qui apporte une lettre très importe du duc.»

Le messager entra. Il était couvert de sueur et semblait inquiet. Il prit une lettre dans sa poche intérieure et la tendit au gouverneur, qui la donna au majordome, lequel lut à voix haute ce qui était écrit sur l'enveloppe. Il prononça alors ces mots:

À don Sancho Panza, gouverneur de l'île Frauduleuse.
À lui remettre en mains propres
ou à donner à son secrétaire.

«Qui est mon secrétaire?», demanda Sancho quand il entendit cela.

«C'est moi, Monseigneur», dit un de ceux qui étaient présents, «car je sais lire et écrire, et je suis Biscayen.»

«Un Biscayen!», s'exclama Sancho. «Cette qualité pourrait vous permettre de devenir le secrétaire de l'empereur lui-même. Ouvrez cette enveloppe et lisez la lettre.»

Le nouveau secrétaire du gouverneur s'exécuta et déclara que l'information était confidentielle. Sancho ordonna aux gens de quitter la salle. Quand le médecin et tous les autres, sauf le majordome et le maître d'hôtel, furent partis, le secrétaire lut la lettre, laquelle disait:

«Messire Panza, j'ai appris que certains ennemis lanceront une importante opération contre votre île, durant la nuit, mais je ne sais pas quand. Par conséquent, soyez sur vos gardes et surveillez tout. Vous êtes prévenu: vous ne serez pas pris au dépourvu. Mes fidèles espions m'ont dit que quatre personnes déguisées sont entrées dans votre résidence pour vous tuer, car vos compétences les effraient. Ouvrez bien les yeux et méfiez-vous des gens qui s'approchent de vous pour vous parler. Ne mangez pas la nourriture qu'ils vous offrent. Si vous aviez des problèmes, je vous aiderais. En attendant, puisque vous êtes intelligent, vous ferez ce qu'on attend de vous.

Sur cette île, le 16 août, à quatre heures du matin. Votre ami,

le duc.»

Sancho était étonné; les autres semblaient surpris.

«Ce qu'il faut faire maintenant», dit le gouverneur, «c'est enfermer ce médecin, car je suis sûr qu'il me tuera en me laissant mourir de faim, ce qui est atroce.»

«Je pense», dit le maître d'hôtel, «que vous ne devriez pas manger ce qui est sur cette table, car tout a été préparé par des nonnes: le diable se cache derrière la croix!»

«Je ne le nie pas», répondit Sancho. «Pour l'instant, donnez-moi un morceau de pain et environ quatre livres de raisin; il n'y a pas de poison là-dedans. En fait, je dois manger. Si nous devons nous préparer au combat, il faut avoir bien mangé, car c'est le ventre qui rend les gens courageux. Quand à vous, monsieur mon secrétaire, répondez au duc. Dites-lui qu'on fera tout ce qu'il ordonne, sans rien oublier. Transmettez mes amitiés à la duchesse et demandez-lui d'envoyer ma lettre et mon paquet à ma femme Thérèse Panza. Je lui serai reconnaissant d'avoir été si gentille avec moi et je tâcherai de lui rendre la politesse. Vous devriez également transmettre mes amitiés à don

Quichotte, car je veux qu'il réalise que je ne suis pas un ingrat. En tant que bon secrétaire et bon Biscayen, vous pourrez ajouter tout ce que vous voudrez et qui aura un rapport avec le reste. Enlevez les serviettes qui recouvrent ces plats et donnez-moi quelque chose à manger. Je suis prêt à affronter tous les espions, meurtriers et sorciers qui débarqueront sur l'île et s'approcheront de moi.»

Un page entra dans la salle et dit:

«Dehors, il y a un fermier qui voudrait rencontrer Votre Seigneurie et parler affaires avec elle. Il dit que c'est très important.»

«C'est tellement étrange!», s'écria Sancho. «Ces fermiers sont tellement stupides qu'il ne comprennent pas que je n'ai pas le temps de négocier quoi que ce soit. Les gouverneurs et les juges sont des êtres de chair et de sang. Aussi, nous devons nous reposer un peu. Nous ne sommes pas en marbre. Si je devais être gouverneur pendant longtemps, ce qui est très improbable, je devrais traiter avec tous ces marchands. Faites entrer ce brave homme, mais assurez-vous d'abord que ce n'est ni un espion ni un assassin.»

«Ce n'est pas un meurtrier», répondit le page, «car il ressemble à un idiot. Soit je me trompe, soit il est aussi bon qu'un bon pain.»

«Ne vous inquiétez pas», ajouta le majordome; «nous sommes tous ici.»

«Monsieur», dit Sancho, «comme le médecin n'est plus avec nous, pourrais-je manger quelque chose de nourrissant, même si ce n'est qu'un morceau de pain avec un oignon?»

«Vous mangerez ce soir», répondit le maître d'hôtel. «On vous dédommagera de l'absence de nourriture.»

«Je l'espère bien», rétorqua Sancho.

À cet instant, le fermier entra dans la salle. Il leur fit une excellente impression. On voyait à mille lieues à la ronde que c'était un homme honorable et une bonne âme. La première chose qu'il dit fut:

«Qui est le seigneur de cette terre?»

«L'homme qui est assis sur cette chaise, bien sûr», répondit le secrétaire.

«Permettez-moi de m'incliner devant Votre Seigneurie», dit le fermier.

Il s'agenouilla et essaya de baiser la main de Sancho, lequel la retira des siennes. Il lui demanda de se relever et de lui expliquer pourquoi il était venu. Le requérant obéit et dit aussitôt:

«Monseigneur, je suis fermier. J'habite à Miguelturra, un village qui est à deux lieues de Ciudad Réal...»

«Un autre habitant de Sortir», interjeta Sancho. «Continuez, frère. Voyez-vous, je connais très bien Miguelturra: ce n'est pas très loin de mon village.»

«Monsieur», continua le paysan, «par la grâce de Dieu, la sainte Église catholique, apostolique et romaine m'autorisa à me marier. J'ai deux fils, lesquels sont étudiants. Le cadet est lycéen et l'aîné est en licence. Je suis veuf parce que ma femme est morte. En fait, un mauvais médecin la tua, car il lui administra un lavement alors qu'elle était enceinte. Si Dieu avait voulu que l'enfant vive, je lui aurais demandé d'étudier la médecine afin qu'il n'envie pas ses frères, le lycéen et l'étudiant en licence.»

«Par conséquent», interjeta Sancho, «si votre femme n'était pas morte ou n'avait pas été tuée, vous ne seriez pas veuf!»

«Non, monsieur, bien sûr que non», répondit le fermier.

«Quel malheur!», s'exclama Sancho. «Mais dépêchez-vous, frère, car il est l'heure d'aller se coucher: nous ne devrions pas être en train de parler affaires.»

«Mon fils qui est lycéen», continua le fermier, «est tombé amoureux d'une fille qui vit dans notre village. Son nom est Clara *Pisolithique*; c'est la fille d'André Pisolithique, un riche fermier. Leurs ancêtres ne portaient pas le même nom. En fait, tous les membres de cette famille sont *paralytiques*. Aussi, ce mot est devenu leur nom, et ils l'ont amélioré. En vérité, cette fille ressemble à une perle orientale ou à une fleur des champs, quand on la regarde du côté droit; du côté gauche, elle n'est pas aussi jolie, car il lui manque l'œil. Elle l'a perdu quand elle a eu la variole. Bien qu'elle ait plein de marques et de gros trous sur le visage, ceux qui l'aiment bien disent que ce ne sont pas des trous, mais des tombes où les âmes de ses amants sont enterrées. Elle est très propre. Pour ne pas se salir la figure, elle a un nez retroussé, comme on dit; on a l'impression qu'il s'enfuit de sa bouche! Quoi qu'il en soit, elle est assez jolie. Sa bouche est grande, et s'il ne lui manquait pas dix ou douze incisives et molaires, on pourrait la considérer comme l'une des plus jolies filles du monde. Je ne parlerai pas de ses lèvres parce qu'elles sont si fines et délicates qu'on pourrait les mettre un écheveau. Comme leur couleur est différente de celle que l'on voit ordinairement, elles semblent irréelles: il y a des veinules bleues, vertes et violettes. Monsieur le gouverneur, je suis désolé de décrire en détail la personne qui deviendra ma fille, mais je l'aime bien et je considère qu'elle n'est pas laide.»

«Vous pouvez décrire la personne de votre choix», dit Sancho, «car j'aime beaucoup votre description. C'est une sorte de délicieux dessert.»

«Je devrais vous servir ce genre de dessert», Répondit le fermier, «mais cela arrivera à point nommé. Je veux juste dire que si je décrivais son long corps, vous seriez surpris, mais je ne peux pas le faire parce qu'elle est tellement voûtée que ses genoux touchent sa bouche. Si elle pouvait se redresser, sa tête toucherait le toit. Elle se serait déjà mariée avec le cadet si elle pouvait tendre sa main paralysée. Ses long ongles striés prouvent que sa main n'est pas abîmée.»

«Très bien», dit Sancho. «Vous l'ayez décrite des pieds à la tête. Que voulez-vous dire maintenant? Allez droit au but! Arrêtez de tourner autour du pot.»

«Monseigneur», continua le paysan, «je voudrais que vous me donniez une lettre de recommandation dans laquelle vous demanderez à son père d'autoriser mon fils à se marier avec cette fille. Leurs fortunes et qualités sont assez comparables. À vrai dire, mon fils est possédé du démon. Les esprits démoniaques le tourmentent trois ou quatre fois par jour. Un jour il est tombé dans un feu; maintenant son visage est aussi ridé que du parchemin. Ses yeux sont assez larmoyants. Il est de nature angélique. S'il arrêtait de se frapper, il serait une personne normale.»

«Mon brave monsieur, désirez-vous autre chose?», demanda Sancho.

«Oui, Monseigneur», répondit le paysan, «mais je n'ose pas le dire. Toutefois, il faut bien que je parle, quelles que soient les conséquences... Monseigneur, j'aimerais bien que vous me donniez trois cents ou six cents ducats pour que mon fils ait un petit pécule. Il doit meubler sa maison et être financièrement indépendant. Sa femme et lui ne doivent pas subir l'ingérence de leurs parents dans leurs affaires.»

«Dites-moi si vous avez besoin d'autre chose», dit Sancho. «Ne soyez pas timide. Exprimez-vous.»

«Non, je suis sûr que je n'ai besoin de rien d'autre.»

Il avait à peine terminé de parler que le gouverneur se leva, empoigna la chaise sur laquelle il était assis et hurla:

«Espèce de péquenaud impopulaire, si tu ne pars pas tout de suite, je te casse la tête avec cette chaise. Fils de chienne, émeutier, portrait craché du diable, c'est à cette heure-ci que tu viens me demander six cents ducats? Est-ce que j'ai cet argent, sac à merde? Si je l'avais, pourquoi est-ce que je le donnerais à un imbécile hypocrite? J'en ai rien à cirer de Miguelturra et de tous les Pisolithique. Va-t'en, sinon je ferai ce que j'ai dit. T'es pas de Miguelturra. En fait, tu es un hypocrite que le diable a envoyé ici pour me provoquer. Barbare, je suis gouverneur depuis un jour et demi et tu penses que j'ai six cents ducats!»

Le maître d'hôtel fit alors signe au fermier de sortir de la salle, ce qu'il fit en baissant la tête, car il craignait que le gouverneur ne mette ses menaces à exécution. L'hypocrite avait très bien joué son rôle.

Mais quittons le gouverneur en colère afin d'aller dans un endroit plus calme et de parler à don Quichotte, qui, quand nous le vîmes la fois dernière, avait des emplâtres sur le visage. Ils soignait les blessures causées par les chats. Au bout d'une semaine, il n'était toujours pas guéri. Durant cette semaine, il lui arriva quelque chose. Cid Hamet nous racontera l'affaire en détail, ce qu'il a toujours fait dans cette grande histoire.

CHAPITRE XLVIII.

Ce qui arriva à don Quichotte et doña Rodriguez, la duègne de la duchesse,
ainsi que d'autres événements qui méritent d'être rapportés
pour que l'on s'en souvienne éternellement.

Don Quichotte était gravement blessé; il n'avait pas le moral. Son visage, qui était couvert de pansements, n'avait pas été mis en exergue par Dieu, mais par les griffes d'un chat, ce qui est un inconvénient que les chevaliers errants subissent souvent. Il ne sortit pas pendant six jours. Une nuit, alors qu'il ne dormait pas, il était en train de penser à ses problèmes et aux assiduités d'Altisidore quand il entendit le bruit d'une clef qui tournait dans la serrure de la porte de sa chambre. Il s'imagina que la demoiselle amoureuse allait essayer de le séduire, de lui faire oublier sa promesse et de le pousser à tromper Dulcinée du Toboso.

«Non!», s'écria-t-il, croyant que ses craintes étaient fondées. «Pour le bien de la plus belle femme du monde, je continuerai à adorer la dame qui est imprimée et gravée sur mon cœur et qui se cache dans les profondeurs de mes entrailles! Ma chère Dulcinée, si Merlin ou Montesinos te détenaient, ou si on te transformait en grosse paysanne ou en nymphe du Tage doré qui tisse de la toile composée de fils d'or et de soie, je continuerais d'être ton fidèle loulou!»

Quand il finit de dire cela, la porte s'ouvrit. Il se mit debout sur son lit. Il s'était drapé dans le dessus-de-lit en satin jaune. Il portait un bonnet de nuit. Son visage était couvert d'emplâtres, à cause des égratignures, et il avait utilisé la même substance pour empêcher ses moustaches de tomber. Il ressemblait à un spectre grotesque. Il regarda la porte fixement. Il s'attendait à voir la confuse et larmoyante Altisidore

entrer dans la chambre, mais ils aperçu une vénérable duègne. Sa guimpe était couverte d'un voile qui était tellement long qu'il enveloppait la totalité de son corps. Elle tenait une bougie à moitié consumée dans sa main gauche; avec sa main droite, elle protégeait ses yeux de la lumière, lesquelles s'abritaient derrière de grosses lunettes. Elle s'avança sur la pointe des pieds vers le fantôme.

Don Quichotte la regarda du haut de son mirador. Ses vêtements et le silence écrasant lui firent croire que c'était une sorcière ou une magicienne qui, déguisée de cette manière, était venue lui faire du mal. Aussi, il se mit à faire de rapides signes de croix. Le spectre s'approcha. Lorsqu'il atteignit le milieu de la pièce, il leva la tête et vit le chevalier gesticuler. La figure voilée le terrifiait. Quand à la femme, le fantôme lui faisait peur car il était grand, jaune et couverts d'emplâtres. Elle cria:

«Jésus, Marie, Joseph! Qu'est-ce que c'est que ce truc?»

Elle sursauta et lâcha sa bougie. Le noir l'incita à se retourner pour s'en aller, mais elle se prit les pieds dans sa jupe et tomba en faisant un bruit terrifiant. Don Quichotte était pétrifié d'épouvante. Il dit:

«Fantôme, ou qui que tu sois, dis-moi qui tu es et pourquoi tu es venu ici. Si tu es une âme en peine, je ferai de mon mieux pour t'aider, car je suis un catholique qui aide tout le monde. C'est pour cette raison que je suis devenu chevalier errant. Nos règles m'obligent à porter secours aux âmes qui sont au purgatoire.»

La duègne déconcertée déduisit des paroles de don Quichotte qu'il était aussi terrifié qu'elle. D'une voix dolente, elle murmura:

«Messire Quichotte – je suppose que vous êtes don Quichotte –, je ne suis ni un fantôme, ni une apparition, ni une âme en peine, comme vous avez dû le croire. Je suis doña Rodriguez, la dame de compagnie de la duchesse. Je suis venue pour vous demander de redresser un tort que vous avez l'habitude de redresser.»

«Madame Rodriguez», interjeta don Quichotte, «est-ce que vous êtes venue ici pour me corrompre? Voyez-vous, mon coeur appartient à une autre: je suis amoureux de la belle Dulcinée du Toboso. Aussi, mettez de côté vos lettres d'amour, allumez votre bougie et demandez-moi ce que vous voulez, sauf, comme je l'ai dit, des choses indécentes.»

«Monsieur, je n'ai pas de lettres d'amour», répondit la duègne. «Vous ne me connaissez pas. Je ne suis pas assez vieille pour me conduire d'une manière aussi puérile. Grâce à Dieu, je suis en bonne santé; j'ai toutes mes dents, sauf quelques unes que j'ai perdues à cause du temps froid, qui est courant en Aragon. Attendez un instant. Je vais allumer ma bougie. Ensuite, je vous parlerai de mes problèmes parce que vous pouvez régler tous les problèmes du monde.»

Elle n'attendit pas la réponse. Elle sortit donc de la chambre. Don Quichotte était songeur. Il l'attendait. Soudain, milles idées concernant cette nouvelle aventure lui traversèrent l'esprit. Il lui semblait qu'il était stupide de courir le risque de faillir à la promesse faite à sa bien-aimée. Il se dit:

«Le diable, qui est subtil et rusé, essaie de me tromper par le truchement d'une duègne, chose qu'il n'a pas réussi à faire avec les impératrices, les reines, les duchesses, les marquises et les comtesses. Les gens sages disent souvent que, si on lui laisse les mains libres, il vous donnera une femme avec un nez écrasé plutôt qu'une avec un nez aquilin. Cette solitude, ce silence, cette occasion réveilleront peut-être mes désirs endormis et me feront tomber, à la fin de ma vie, là où je n'ai jamais trébuché

jusqu'à maintenant. Dans de telles situations, on devrait fuir plutôt que de se préparer au combat. Je dois être fou car je raconte n'importe quoi: une vieille duègne avec des lunettes et une guimpe blanche ne peut pas exciter les pulsions sexuelles de l'homme le plus placide du monde. Y a-t-il de jolies duègnes sur terre? Y a-t-il une duègne qui ne soit ni impertinente ni désagréable? Sors donc d'ici! Les duègnes ne sont pas sympathiques. Une certaine dame avait raison d'avoir deux statues représentant des duègnes avec des lunettes et des coussins. Elles avaient été placées au fond du hall d'accueil. On avait l'impression que les statues étaient en train de coudre. Comme les chaperons en chair en en os, elles empêchaient ceux qui étaient dans le hall de se conduire mal.»

En disant cela, il sauta du lit pour aller fermer la porte à clef. Il ne voulait pas que Mme Rodriguez pénètre dans la chambre de nouveau. Alors qu'il allait le faire, Mme Rodriguez entra dans la chambre de nouveau. Elle tenait une chandelle blanche allumée dans la main. Aussi, il la voyait mieux. L'homme drapé dans le couvre-lit, portant un bonnet de nuit, et couvert d'emplâtres, l'effraya de nouveau. Elle fit deux pas en arrière et dit:

«Suis-je en sécurité, monsieur? Vous êtes à demi dévêtu!»

«Madame», répondit don Quichotte, «Puis-je vous poser la même question? Suis-je en sécurité? Serai-je attaqué et violé?»

«Mais quel est le danger? Qui va vous faire du mal?»

«Vous! Je ne suis pas en marbre et vous n'êtes pas en bronze. Il n'est pas dix heures du matin, mais minuit, et même un peu plus tard que ça. Je suppose que nous sommes dans une chambre plus sûre et isolée que la grotte où le traître et intrépide Énée abusa de la pieuse et jolie Didon. Mais donnez-moi votre main, madame; il n'y a pas de plus grande sécurité que ma chasteté et ma timidité, lesquelles s'inclinent devant cette vénérable guimpe.»

Il se baisa la main droite. La dame embrassa aussi sa main droite et étendit son bras en faisant autant de chichis.

À cet endroit, Cid Hamet fait une parenthèse. Il dit qu'il aurait aimé les voir marcher main dans la main de la porte de la chambre jusqu'au lit. Il aurait donné le meilleur des deux manteaux qu'il possédait pour assister à cette scène.

Finalement, don Quichotte se recoucha pendant que doña Rodriguez resta assise sur une chaise se trouvant un peu à l'écart du lit. Elle avait toujours ses lunettes sur le nez et la bougie dans la main. Il plia ses jambes et remonta le drap. On ne voyait plus que son visage. Ils ne parlaient plus, mais le chevalier rompit le silence en disant:

«Madame Rodriguez, vous pouvez vous confier à moi. Épanchez votre coeur. Mes oreilles chastes entendront votre plainte. Je ferai tout pour vous aider.»

«Je vous crois», répondit la duègne, «car la présence d'un homme aussi gentil et agréable que vous me fait espérer une réponse chrétienne. Bien que je sois assise sur cette chaise, au beau milieu du royaume d'Aragon, habillée en vieille duègne dépressive, je suis native de l'ouest des Asturies. Ma famille est apparentée aux plus nobles familles de cette province. Cependant, la malchance et la négligence de mes parents, qui se ruinèrent il y a longtemps, me conduisirent à Madrid. Afin d'empêcher de plus grands malheurs, j'acceptai de suivre le conseil de mes parents et de devenir la

couturière d'une dame très importante. Je peux vous assurer qu'en ce qui concerne la broderie et tous les travaux d'aiguille, je suis la meilleure. Mes parents me quittèrent; ils retournèrent dans leur village. Quelques années plus tard, ils allèrent au ciel, car c'étaient de très bons catholiques. J'étais donc orpheline. Je dépendais de mon faible salaire et des aides que reçoivent les servantes qui travaillent dans des palais. Bien que je fusse discrète, un écuyer qui vivait dans le château tomba amoureux de moi. C'était un homme assez âgé, barbu et respectable. Surtout, c'était un noble comme le roi, car il venait de Santander. Nous ne pûmes pas cacher notre liaison: la châtelaine découvrit le pot aux roses. Sans perdre de temps, elle nous obligea à nous marier, ce qui fut fait avec la bénédiction de la sainte Église catholique, apostolique et romaine. Malheureusement, je mis au monde une fille. Je ne mourus pas lors de l'accouchement, lequel eut lieu le jour prévu et se passa très bien. En fait, mon mari mourut d'un choc émotionnel quelque temps après. Je suis sûre que vous seriez étonné si je vous racontais l'histoire.»

À cet instant précis, elle se mit à pleurer.

«Je suis désolée, messire Quichotte», dit-elle. «C'est plus fort que moi. Chaque fois que je pense à mon pauvre mari, j'éclate en sanglots. Il avait fière allure quand il chevauchait une robuste mule noire comme du jais, emportant ma maîtresse en croupe. À cette époque, les carrosses et les chaises à porteurs n'existaient pas; les dames montaient toujours en croupe, derrière leurs écuyers. Je vous dis cela afin que vous réalisiez que mon gentil mari était bien élevé et ponctuel. Un jour, à Madrid, alors qu'il entrait dans la rue de Santiago, qui est un peu étroite, un juge et deux huissiers s'en éloignèrent. Dès que le bon écuyer aperçut le juge, il tira sur la bride de sa mule pour la faire changer de direction et fit semblant d'accompagner le magistrat, mais ma maîtresse, qui était en croupe, murmura: 'Que faites-vous, malheureux? Ne voyez-vous pas que je suis ici?' Le juge, qui était un gentilhomme très poli, tira sur les rênes et dit: 'poursuivez votre chemin, monsieur. C'est moi qui devrait accompagner madame Casilda.' C'était le nom de ma maîtresse. Cependant, mon mari insista respectueusement pour suivre le juge. Quand elle vit cela, ma maîtresse, qui était fâchée, prit une grosse épingle – je pense que c'était une aiguille à repriser – dans sa boite à couture et la lui enfonça dans le dos. Il hurla, se retourna et tomba par terre avec ma maîtresse. Deux de ses laquais, le juge et les huissiers accoururent pour l'aider à se relever. À la porte de Guadalajara, il y avait beaucoup d'agitation; je veux dire que tous les désœuvrés étaient très agités. Ma maîtresse retourna chez elle à pied pendant que mon mari se précipita dans la boutique d'un barbier; il croyait que son ventre avait été transpercé. Dans toute la ville, on ne parla bientôt plus que de sa gentillesse; il devint tellement célèbre que les petit garçons couraient après lui dans les rues. Pour cette raison et parce qu'il était un peu myope, ma maîtresse le congédia. À mon avis, c'est cela qui causa sa mort. Désormais, j'étais une pauvre veuve sans défense qui devait s'occuper de sa fille, laquelle devint vite belle. Comme j'étais une célèbre couturière, la duchesse, qui avait épousé le duc quelques jours avant de m'embaucher, me demanda de venir avec ma fille dans ce royaume d'Aragon. C'était une jeune fille très douée: elle chantait comme une alouette calandre, dansait comme une danseur de salon agile et énergique, lisait et écrivait comme un instituteur, et comptait comme un grippe-sou. De plus, elle était plus propre que l'eau d'un puits. Si je ne m'abuse, elle a seize ans, cinq mois et trois jours… à un jour près. Mais peu

importe; le fils d'un fermier très riche, qui vit dans un village voisin qui appartient au duc, tomba amoureux d'elle. Je ne sais pas comment cela arriva, mais ils forniquèrent! Il la corrompit parce qu'il lui promit de se marier avec elle. Maintenant, il ne veut plus tenir sa promesse. Le duc est au courant de tout car je me suis souvent plainte à lui. Je veux qu'il ordonne au fils du fermier d'épouser ma fille, mais il fait la sourde oreille et m'écoute à peine. En fait, le père du jeune menteur est très riche. Il prête de l'argent au duc et se porte souvent caution pour lui parce qu'il peu à peine rembourser ses emprunts. Par conséquent, il ne veut pas le fâcher. Mon brave monsieur, j'aimerais que vous redressiez ce tort soit au moyen de la persuasion, soit à l'aide de vos bras musclés, car tout le monde dit que vous êtes né pour faire cela et protéger les gens faibles. Il ne faut pas oublier que ma fille est une orpheline jeune et gentille. De plus, je vous ai dit qu'elle avait beaucoup de qualités. Je jure devant Dieu et sur mon honneur qu'aucune des servantes de la duchesse ne lui arrive à la cheville. Par exemple, Altisidore, qui est la plus élégante et sérieuse d'entre elles, est très inférieure à ma fille. Cher monsieur, oserais-je vous rappeler que tout ce qui brille n'est pas or. Cette fille, Altisidore, est plus prétentieuse que jolie. En fait, elle est sûre d'elle et élégante. De plus, elle est en mauvaise santé: elle a mauvaise haleine! L'odeur fait fuir tout le monde, même la duchesse… Mais je dois me taire, car les murs ont des oreilles.»

Madame Rodriguez, de quoi souffre la duchesse?», demanda don Quichotte.

«Votre zèle», répondit la duègne, «me force à vous répondre avec franchise. Regardez la duchesse, qui est très belle. Son visage est aussi doux qu'une épée bien polie. Ses joues rose nacré sont éclairées par la lune d'un côté et par le soleil, de l'autre côté. Quand l'aristocrate sûre d'elle marche dans la rue, bien qu'elle touche à peine le sol, elle irradie la santé autour d'elle. Elle devrait remercier Dieu de cela et louer les deux ulcères qu'elle a aux deux jambes et par où s'écoulent toutes les mauvaises humeurs dont, selon les médecins, elle est remplie.»

«Sainte Vierge!», s'écria don Quichotte, «est-ce que madame la duchesse a des écoulements de cette sorte? Si un carme déchaussé me disait cela, je ne le croirais pas. Comme c'est vous qui me le dites, ce doit être vrai. Ces ulcères de la jambe ne devraient pas excréter de mauvaises humeurs, mais de l'ambre gris liquide. En vérité, je commence à réaliser que ces ulcères de la jambe sont importants pour la santé.»

À peine don Quichotte avait-il fini de dire cela que quelqu'un ouvrit violemment la porte de la chambre. Doña Rodriguez sursauta de nouveau et laissa tomber sa bougie. Comme le dit le proverbe, il faisait noir comme dans un four. Quelqu'un la prit par la gorge: elle ne pouvait même pas gémir. Une autre personne leva rapidement sa jupe sans dire un mot. Avec ce qui semblait être une pantoufle, l'individu se mit à la frapper tellement fort que Don Quichotte compatit à sa douleur. Cependant, il ne bougea pas de son lit. Il ne savait pas ce qui était en train de se passer. Il était silencieux et immobile parce qu'il craignait de recevoir une fessée. Ses craintes étaient justifiée parce que, dès qu'il finirent de fesser la duègne, laquelle n'osa pas crier, les bourreaux silencieux l'attaquèrent. Ils arrachèrent les draps et le dessus-de-lit. Ensuite, il le pincèrent très fort plusieurs fois. Le chevalier contre-attaqua à coups de poing. Il y avait un silence à couper au couteau. La bataille dura presque une demi-heure, puis les fantômes disparurent. Doña Rodriguez baissa sa jupe, se plaignit de sa mésaventure, se tut et sortit de la chambre. Don Quichotte avait mal aux fesses parce qu'on l'avait pincé. Il était seul, confus et pensif. Il se demandait quel enchanteur

pervers l'avait mis dans cette situation. On racontera tout cela en temps utile, car Sancho Panza nous appelle et l'intrigue requiert notre attention.

CHAPITRE XLIX.

Ce qui arriva à Sancho Panza
quand il fit la ronde dans son île.

Nous avons laissé le grand gouverneur en colère avec le sournois paysan peintre. Le majordome lui avait demandé de jouer une tour à Sancho. Aussi, les deux hommes se moquaient du nouveau gouverneur. Cependant, un imbécile, un gros paysan, décida d'affronter ceux qui étaient là, y compris le docteur Pedro Magicien Rigide, qui était revenu dans la pièce dès que l'affaire de la lettre confidentielle du duc s'était terminée. Il dit:

«Maintenant, je réalise que les juges et les gouverneurs doivent être en bronze afin qu'ils puissent s'intéresser à ces plaignants égoïstes et ennuyeux qui insistent pour être aidés. Si le pauvre juge ne les reçoit pas ou ne les aide pas, soit parce qu'il ne peut pas le faire, soit parce que ce n'est pas l'heure de l'audience, il se mettent immédiatement à le critiquer, à le débiner et à le maudire. Plaignants stupides, calmez-vous! Vous devriez venir au bon moment. Ne venez jamais à l'heure du repas ou quand il se fait tard, car les juges sont des êtres de chair et de sang qui doivent se plier aux exigences de la nature. Je suis une exception car, grâce au docteur Magicien Rigide du village de Sortir, ici présent, je ne peux pas satisfaire un besoin: manger. Il veut que je meure de faim et dit que ce genre de mort s'appelle la vie. J'espère que Dieu l'autorisera, ainsi que tous les mauvais médecins, à mener ce genre de vie! Quant aux bons médecins, ils méritent d'être félicités.»

Ce discours soigné étonna tous ceux qui connaissaient Sancho Panza. Ils ne savaient à quoi attribuer ce changement. Voyez-vous, les offices rendent les gens intelligents… ou stupides! Finalement, le docteur Magicien Rigide de Sortir lui promit de le laisser manger ce soir-là, dût-il ignorer tous les aphorismes d'Hippocrate. Le gouverneur était soulagé. Il attendait avec impatience que la nuit arrive afin de pouvoir dîner. Quoique le temps lui semblât s'être arrêté, le moment fatidique arriva. On lui servit un salpicon de bœuf et d'oignons et des pieds de veau bouillis périmés. Il dévora la nourriture et la trouva aussi succulente que des francolins de Milan, des faisans de Rome, du veau de Sorrente, des perdrix de Moron ou des oies de Lavajos. Pendant le dîner, il se tourna vers le docteur et lui dit:

«Docteur, il est inutile désormais de vous échiner à me donner des mets délicats, car il me font mal à l'estomac. Voyez-vous, j'ai l'habitude de manger de la viande de chèvre, du bœuf, du lard, de la charcuterie, des navets et des oignons. Quand je mange des gourmandises, je ne les digèrent pas bien. Le maître d'hôtel devrait me servir un plat que l'on appelle *consommé*, car plus je le *consomme*, plus je l'aime. Il peut mettre ce qu'il veut dedans pourvu que ce soit de la nourriture. Un jour, je le remercierai et le paierai. Personne n'a le droit de se moquer de moi. D'accord! Faisons la paix et mangeons tranquillement. Quand Dieu envoie l'aube, il fait jour pour tout le monde. Je serai juste et n'accepterai pas de pots-de-vin. Les gens doivent ouvrir leurs yeux et se concentrer sur les problèmes importants, car il y a beaucoup de désordre,

mais il se pourrait que je voie des merveilles. Si vous étiez trop gentil, on abuserait de votre bonté!»

«Monsieur le gouverneur», répondit le maître d'hôtel, «ce que vous avez dit est vrai. Au nom de tous les habitants de cette île, je vous promets qu'ils vous serviront loyalement, spontanément et affectueusement, car le bon début de votre gouvernement ne les poussent pas à envisager, pour l'instant, de vous trahir.»

«Je le crois volontiers», répondit Sancho, «car il serait stupide de faire une telle chose. Une fois encore, je vous demande de veiller à me nourrir, ainsi que mon âne, car c'est très important. Quand il sera l'heure, nous patrouillerons dans l'île afin de nous débarrasser de l'immoralité, des vagabonds, des fainéants et des marginaux. Mon ami, je veux que vous sachiez que les chômeurs et les paresseux sont de dangereux frelons: ils mangent le miel que les abeilles ouvrières ont fabriqué. Je voudrais aider les fermiers, garantir les privilèges des nobles, récompenser les hommes vertueux et, surtout, respecter la religion et les religieux. Que pensez-vous de cela, mes amis? Ai-je raison?»

«Monseigneur», répondit le majordome, «vous avez dit des choses qui m'éblouissent. Il paraît que vous êtes analphabète, mais vous avez dit beaucoup de choses intelligentes et énoncé de nombreuses maximes. Les gens qui nous ont envoyés ici et nous-mêmes ne nous attendions pas à cela de vous. Chaque jour on voit de nouvelles choses dans le monde: les plaisanteries deviennent des réalités et on se moque des plaisantins.»

Le jour tomba. Le médecin autorisa le gouverneur à dîner. Ils se préparèrent pour la ronde, puis Sancho sortit. Il était accompagné par le majordome, le secrétaire, le maître d'hôtel, un historien chargé de mettre par écrit ses faits et gestes, et un grand nombre d'huissiers et de greffiers. Sancho marchait au milieu d'eux, son bâton de commandement à la main; c'était un spectacle étonnant. À peine avaient-ils traversé quelques rues qu'ils entendirent un bruit d'épées qui s'entrechoquaient. Ils accoururent. Deux hommes se battaient et arrêtèrent de le faire quand ils virent les autorités s'approcher.»

«Au secours!», cria l'un des duellistes. «Je suis choqué: on m'attaque et on me dévalise au beau milieu de la rue!»

«Calmez-vous, mon brave monsieur», ordonna Sancho, et «dites-moi pourquoi vous vous battez, car je suis le gouverneur.»

L'autre homme déclara alors:

«Monsieur le gouverneur, je serai bref. Dans le casino d'en face, ce gentilhomme vient de gagner miraculeusement plus de mille réaux. J'étais présent quand il gagna cette somme, et, honnêtement, j'ai des doutes sur sa chance. Il arrêta de jouer dès qu'il gagna cet argent. J'attendais qu'il me donne un écu ou deux, comme il est de coutume dans les endroits où les hommes de mon rang maintiennent l'ordre, redressent les torts et préviennent les bagarres, mais il empocha ses gains et partit. J'étais très déçu. Aussi, je le suivis. Je le priai de me donner au moins huit réaux, car il savait que je suis un homme respectable, pauvre et au chômage: mes parents ne me permirent pas d'apprendre un métier et ne me donnèrent pas d'argent. Cet homme, qui est aussi malhonnête que Cacus et Andradilla, ne me donna que quatre réaux. Monsieur le gouverneur, c'est un sale pingre! Si vous n'étiez pas arrivé, je lui aurais fait vomir son bénéfice et lui aurait donné une bonne leçon.»

«Que voulez-vous répondre à cela?», demanda Sancho au premier duelliste.

L'homme répondit que ce que son adversaire avait dit était vrai. Il ne lui avait pas donné plus de quatre réaux parce qu'il avait l'habitude de lui donner de l'argent. Ceux qui attendent des pourboires doivent prendre sans broncher ce qu'on leur donne. Ils ne devraient pas se plaindre des gagnants, sauf s'ils sont sûrs qu'ils ont triché. Tout d'abord, il avait refusé de lui donner de l'argent, ce qui prouvait que c'était un homme honnête, et non un voleur, comme son accusateur l'avait dit. En fait, les escrocs dépendent toujours des badauds qui les connaissent.

«Cela est vrai», fit observer le majordome; «maintenant c'est à vous de décider ce qu'il faut faire de ces hommes.»

«J'ai pris ma décision», indiqua Sancho. «Le gagnant, qu'il ait triché ou non, donnera immédiatement cent réaux à cette brute. De plus, il déboursera trente réaux, qu'il offrira aux prisonniers pauvres. En ce qui concerne celui qui est pauvre, inutile et au chômage, il prendra ces cent réaux et, avant demain soir, quittera l'île afin de vivre à l'étranger pendant dix ans. Si vous désobéissez à mes ordres, vous purgerez votre peine dans votre prochain vie, car le bourreau ou moi-même vous exécuterons. Si l'un d'entre vous discute, je le torgnole!»

L'un déboursa l'argent; l'autre l'empocha; celui-ci quitta l'île; celui-là rentra chez lui. Le gouverneur dit alors:

«Je vais interdire le jeu car les casinos sont des lieux de perdition.»

«Vous ne pourrez pas», dit un des greffiers, «fermer celui-ci parce qu'il appartient à un notable. De plus, il perd plus d'argent chaque année qu'il n'en gagne en jouant aux cartes. Vous deviez plutôt fermer les petits tripots, car, dans ces endroits, il y a plus de troubles à l'ordre public. Dans les maisons des nobles, les escrocs célèbres n'osent pas se conduire mal. De plus, le jeu est un vice très répandu. Par conséquent, il vaut mieux jouer dans ce casino que dans une boucherie où on attrape un malheureux au petit matin afin de l'écorcher vif.»

«Monsieur», répondit Sancho, «je sais que c'est discutable. »

Un gendarme arriva en tenant le bras d'un jeune homme. Il dit:

«Monsieur le gouverneur, ce jeune homme se dirigeait vers nous; dès qu'il aperçut les gendarmes, il fit demi-tour et se mit à courir comme un daim, ce qui prouve que c'est un délinquant. Je le poursuivis. S'il n'était pas tombé, je n'aurais jamais pu le rattraper.»

«Pourquoi t'enfuyais-tu, garçon?», demanda Sancho.

«Monsieur», répondit le jeune homme, «je ne voulais pas être interrogé par les gendarmes.»

«Quel est ton métier?»

«Je suis tisserand.»

«Qu'est-ce que tu tisses?»

«Je tisse, pardonnez-moi l'expression, des fers de lance.»

«T'es un petit rigolo! Tu blagues, très bien, mais que feras-tu après?»

«Sortir pour prendre l'air.»

«Sur cette île, où est-ce que tu sors pour prendre l'air?»

«Là où il y en a!»

«C'est une bonne réponse; tu es un jeune homme intelligent. Il ne faut pas oublier que je suis l'air qui souffle sur ton dos et t'envoie en prison. Faites-le sortir immédiatement! Cette nuit, il dormira dans une chambre sans air.»

«Sapristi», s'exclama le garçon, «vous ne pourrez pas plus me faire dormir dans une prison que me faire devenir roi.»

«Pourquoi ne le pourrai-je pas?», demanda Sancho. «Veux-tu dire que je n'ai pas le pouvoir de te faire arrêter ou libérer quand j'en ai envie?»

«Quel que soit le pouvoir que vous ayez, il ne sera pas suffisant pour me faire dormir dans une prison.»

«Vraiment? Emmenez-le tout de suite afin qu'il réalise qu'il se trompe. Le geôlier ne sera pas très gentil avec toi, car s'il te laisse faire un seul pas hors de ta cellule, il devra payer une amende de deux mille ducats.»

«J'suis mort de rire. En fait, personne ne me forcera à dormir là-bas.»

«Démon, est-ce qu'un ange te libérera et ôtera les chaînes que j'aurai demandées au gardien d'attacher autour de tes poignets et de tes chevilles?»

«Maintenant, monsieur le gouverneur, soyons clairs et concis», répondit le jeune homme avec panache. «Vous pouvez me conduire en prison, m'enchaîner et me jeter dans un cachot. Vous pouvez dire au geôlier qu'il paiera une grosse amende s'il ne fait pas son travail et me laisse m'échapper. Cependant, si je veux rester éveillé toute la nuit, est-ce que vous serez assez puissant pour m'obliger à dormir?»

«Non, bien sûr que non», s'écria le secrétaire. «Le garçon a raison.»

«Tu resteras éveillé», dit Sancho, «parce que tu l'auras décidé ainsi, non parce que tu voudras me désobéir.»

«Non, monsieur», répondit le jeune homme, «je ne ferai jamais cela.»

«Dans ce cas», continua Sancho, «que Dieu soit avec toi. Rentre chez toi. J'espère qu'il te permettra de bien dormir, car je ne veux pas que tu restes éveillé. Néanmoins, tu devrais arrêter de te moquer des juges et des gendarmes, car l'un d'eux pourrait te taper sur la tête avec une blague!»

Le jeune homme s'en alla et le gouverneur continua sa ronde. Quelques instants après, deux gendarmes arrivèrent avec un homme qu'ils avaient menotté. L'un d'eux dit:

«Monsieur le gouverneur, cette personne qui ressemble à un homme est une femme, et elle n'est pas laide. En fait, elle est habillée en homme.»

On lui mit aussitôt devant les yeux deux ou trois lanternes. Elles éclairèrent le visage d'une fille qui semblait avoir seize ans ou un peu plus. Ses cheveux, beaux comme milles perles, étaient retenus par une résille de fils d'or et de soie verte. Ils la regardèrent bien et remarquèrent qu'elle portait des bas de soie rouge et des jarretières en taffetas blanc ornées de franges composées de petites perles d'or et de nacre. Son pantalon court bouffant et son chemisier étant en tissu vert et en lamé or. Elle portait un pourpoint en lin blanc brodé aux fils d'or et des chaussures d'homme blanches. Elle n'avait pas d'épée, mais une dague luxueuse. Ses doigts étaient ornés de beaucoup de beaux anneaux. En bref, elle impressionna tout le monde, mais personne ne la connaissait. Les gens du coin leur dirent qu'ils ne la connaissaient pas non plus. Ceux qui jouaient le tour à Sancho étaient plus étonnés que les autres parce qu'ils n'avaient pas organisé cette rencontre. Aussi, ils étaient interloqués et attendaient de voir ce qui allait se passer.

Sancho était fasciné par la beauté de la jeune fille. Il lui demanda qui elle était, où elle allait et pourquoi elle s'était habillée de cette manière. Elle rougit, baissa les yeux et dit:

«Monsieur, je ne peux pas révéler ce que je veux cacher. Cependant, je peux vous dire que je ne suis ni une voleuse ni une fautrice de trouble, mais une pauvre jeune fille que sa jalousie a poussée à être immorale.»

Quand il entendit cette réponse, le majordome dit:

«Monsieur le gouverneur, ordonnez à ces gens de s'éloigner un peu afin que cette dame puisse parler librement.»

Le gouverneur donna l'ordre. Ils s'éloignèrent. Le majordome, le maître d'hôtel et le secrétaire ne bougèrent pas. Comme ils étaient seuls, la fille continua ainsi:

«Messieurs, je suis la fille de Pedro Pérez Épi, l'officier qui collecte l'impôt sur les laines dans cette région. Il va souvent chez mon père...»

«C'est absurde!», s'exclama le majordome. «Je connais très bien Pedro Pérez; il n'a pas d'enfants! De plus, vous dites qu'il est votre père et ensuite vous ajouter qu'il va souvent chez votre père.»

«Je l'avais remarqué», précisa Sancho.

«Messieurs», continua la jeune fille, «je suis tellement perturbée que je raconte n'importe quoi. En fait, je suis la fille de don Diego de la Plaine, que vous connaissez tous.»

«C'est plausible», rétorqua le majordome. «Je connais Diego de la Plaine: c'est une gentilhomme riche qui a un fils et une fille. Depuis qu'il a perdu sa femme, personne dans cette ville n'a vu le visage de sa fille. Il lui interdit de sortir; le soleil n'a même pas le droit de lui rendre visite. Quoi qu'il en soit, on prétend qu'elle est extrêmement belle.»

«C'est vrai», répondit la demoiselle. «Je suis cette fille. Quant à savoir si ce que prétendent les gens est vrai ou non, je vous laisse en juger par vous-même, car vous m'avez vue maintenant.»

Elle se mit à pleurer. En voyant cela, le secrétaire se tourna vers le maître d'hôtel et murmura:

«Quelque chose de grave à dû arriver à cette pauvre jeune fille parce que les femmes nobles ne traînent pas dans les rues, habillées de cette manière, à cette heure indue.»

«C'est vrai», répondit le maître d'hôtel, «et cela d'autant plus que ses larmes confirment votre soupçon.»

Sancho la consola du mieux qu'il put. Il lui dit qu'il serait heureux d'être informé de ce qui lui était arrivé. De plus, ils s'efforceraient de l'aider de toutes les manières possibles et imaginables.»

«Messieurs», dit-elle, «mon père m'empêche de sortir depuis la mort de ma mère, il y a dix ans. Chez nous, la messe est célébrée dans une très jolie chapelle. Pendant tout ce temps, je n'ai jamais vu d'autres choses que le soleil dans le ciel la journée et la lune et les étoiles la nuit. Je n'ai jamais vu de rues, de places, de temples, ni d'hommes. Bien sûr, j'ai déjà vu mon père, mon frère et Pedro Pérez, le collecteur d'impôts qui vient souvent chez nous. J'ai dit que c'était mon père parce que je ne voulais pas révéler l'identité de mon vrai père. Je n'ai pas le droit de sortir de la maison, ni d'aller à l'église, ce qui me rend triste depuis des jours et des mois. Je

voulais voir le monde ou tout du moins la ville où je suis née, car il me semble que ce désir n'est pas contraire aux bienséances que les demoiselles nobles doivent observer. Quand j'entendais parler de corridas, de tournois et de pièces de théâtre, je demandais à mon frère, qui est d'un an plus jeune que moi, de me dire ce qu'étaient ces choses, et beaucoup d'autres que je n'avais jamais vues. Il me les décrivait du mieux qu'il pouvait, ce qui me donnait envie de les voir. En bref, je demandai à mon frère… Je n'aurais jamais dû le faire!»

Une fois encore, elle se mit à pleurer. Le majordome lui dit:

«Veuillez poursuivre, madame. Dites-nous ce qui vous est arrivé, car vos paroles et vos larmes nous intriguent.»

«Il ne reste plus grand-chose à dire, bien que beaucoup de choses m'attristent, car les désirs incongrus mènent toujours à ce type de chagrin.»

Ébloui par la beauté de la jeune fille, le maître d'hôtel leva sa lanterne pour la regarder encore une fois. Il lui semblait que ses larmes ressemblaient à des gouttes de rosée, à des perles à coudre, ou même à des perles d'orient. Il voulait que ses problèmes soient plus petits que ne le suggéraient ses larmes et ses soupirs. Le fait que la jeune fille ne voulût manifestement pas terminer de raconter son histoire agaçait le gouverneur. Il la pria de ne plus les tenir en haleine, car il se faisait tard et il restait encore une grande partie de la ville à parcourir. Elle sanglota, soupira et dit:

«Malheureusement, je demandai à mon frère de me prêter un de ses costumes afin que je pusse me déguiser en homme, car je voulais qu'il me promenât dans la ville, une nuit, pendant que notre père dormirait. J'insistai beaucoup; il accepta afin de me faire plaisir. Par conséquent, je mis ses vêtement, et il mit les miens. Voyez-vous, il est imberbe et ressemble à une très jolie fille. Ma robe lui allait bien. Cette nuit, il y a environ une heure, nous sortîmes de chez nous et nous nous promenâmes dans toute la ville avec enthousiasme. Quand nous décidâmes de renter chez nous, nous vîmes un groupe de gens s'avancer vers nous. Mon frère me dit: 'Sœur, c'est une patrouille de gendarmes. Prends tes jambes à ton cou et suis-moi en courant très vite, car s'ils nous reconnaissaient, nous aurions des ennuis. Il fit demi-tour et se mit à courir tellement vite qu'il semblait voler. J'étais tellement effrayée que je tombai après avoir fait six pas. Le patrouilleur qui me conduisit ici s'approcha de moi. Maintenant, la méchante fille capricieuse se trouve devant beaucoup de gens, ce qui lui fait vraiment honte.»

«Donc, jeune fille», dit Sancho, «il ne vous est pas arrivé d'autre mésaventure que celle-ci et ce n'est pas la jalousie qui, comme vous le disiez au début de votre histoire, vous a poussée à quitter votre maison.»

«Il ne m'est rien arrivé de plus, et ce n'est pas la jalousie qui m'a poussée à sortir de chez moi. Je voulais juste voir le monde, lequel ne dépasse pas les rues de cette ville.»

Les spectateurs se rendirent compte qu'elle disait la vérité lorsque les gendarmes et sont frère arrivèrent. L'un d'eux l'avait attrapé alors qu'il avait déjà dépassé sa sœur. Il portait une jupe élégante et un manteau court en damas bleu avec des franges dorées. Il n'y avait ni chapeau ni ornements sur sa tête, juste ses longs cheveux blonds bouclés qui ressemblaient à des anglaises. Le gouverneur, le majordome et le maître d'hôtel le prirent à part. Sa sœur ne pouvait pas l'entendre. Ils lui demandèrent pourquoi il avait mis ce déguisement. Aussi honteux que la jeune fille,

il raconta l'histoire qu'ils avaient déjà entendue, ce qui fit plaisir au maître d'hôtel amoureux.

«Mesdames et messieurs», leur dit le gouverneur, «cette action était puérile. Vous auriez dû raconter cette escapade imbécile sans tous ces détails, soupirs et larmes. Vous auriez dû dire que vous étiez Machin et Machine et que vous aviez quitté la maison de vos parents par curiosité et sans aucun autre dessein. Votre histoire aurait pu se terminer là. Vous n'aviez pas besoin de pleurnicher, ni de gémir.»

«Vous avez raison», répondit la jeune fille, «mais j'étais tellement stressée que je n'ai pas pu me contrôler.»

«C'est pas bien grave», dit Sancho; «on va vous raccompagner chez votre père, qui ne se sera peut-être pas aperçu de votre absence. Désormais, il faudra bien vous conduire. N'essayez plus d'explorer les environs. Les filles gentilles restent chez elles. Voyez-vous, les femmes se comportent comme les poules: lorsqu'elles sortent, elles se perdent. Il ne faut pas oublier que les femmes qui sont impatientes de voir le monde veulent aussi être vue par le monde. C'est tout ce que je voulais dire.»

Le jeune homme remercia le gouverneur du service qu'il leur rendait en les raccompagnant chez eux. Par conséquent, il se dirigèrent vers cet endroit, qui n'était pas très loin. Dès qu'ils furent arrivés, le garçon jeta un petit caillou contre une grille. Une servante, qui les attendait, descendit leur ouvrir la porte. La grâce et la beauté de la fille étonnèrent ceux qui étaient là. Elle voulait explorer sa ville, ce qui les surprit, mais elle était tout de même encore très jeune.

Le maître d'hôtel était tombé amoureux d'elle. Aussi, il résolut de demander sa main à son père dès le lendemain. Il était certain qu'il accepterait parce qu'il travaillait pour le duc. Quant à Sancho, il pensait qu'il devait marier Sanchica, sa fille, à ce jeune homme. Il mettrait en œuvre son projet en temps utile. Il croyait qu'aucun homme au monde ne refuserait de se marier avec la fille d'un gouverneur.

Ensuite, ils arrêtèrent de patrouiller dans les rues. Deux jours après, le gouvernement de Sancho se termina. Tous ses projets tombèrent à l'eau, comme vous le verrez dans le chapitre suivant.

CHAPITRE L.

L'identité des sorciers et bourreaux qui fessèrent la duègne
et pincèrent et griffèrent don Quichotte,
ainsi que ce qui arriva au page qui porta les lettres
à Thérèse Panza, la femme de Sancho Panza.

Cid Hamet, l'observateur qui raconte cette histoire vraie sans oublier aucun détail, nous dit que quand doña Rodriguez sortit de sa chambre pour aller dans celle de don Quichotte, une autre duègne, qui partageait la même chambre, la vit sortir. Comme toutes les duègnes sont curieuses de nature, elle la suivit discrètement. Cette brave doña Rodriguez ne s'en rendit pas compte. Dès que la deuxième duègne vit la première entrer dans la chambre, elle alla tout raconter à la duchesse. Elle lui dit qu'elle s'était enfermée dans la chambre de don Quichotte.»

Ensuite, la duchesse mit le duc au courant et lui demanda la permission de suivre Altisidore afin de découvrir ce que l'autre duègne voulait au chevalier. Le duc y

consentit. En marchant sur la pointe des pieds, les deux femmes se dirigèrent silencieusement vers la porte de sa chambre. Elles étaient tellement près d'elle qu'elles pouvaient entendre tout ce qui s'y disait. Quand la duchesse entendit que doña Rodriguez avait révélé des informations secrètes dans les jardins d'Aranjuez, elle explosa; Altisidore aussi. Elles firent irruption dans la chambre, où elles pincèrent et griffèrent le chevalier et fessèrent la duègne de la manière qui a été décrite plus haut: les gens qui ternissent la réputation des jolies filles les mettent toujours en colère et les poussent à se venger.

La duchesse raconta au duc ce qui s'était passé, ce qui l'amusa beaucoup. Comme il voulait continuer à se payer la tête du chevalier, il convoqua le page qui avait joué le rôle de Dulcinée dans la comédie qui traitait du désensorcellement de cette dame, un détail que Sancho Panza avait complètement oublié, tant il était occupé par son gouvernement. La duchesse envoya le page chez Thérèse Panza. Il transportait une lettre de Sancho, une de la duchesse et un grand collier de jolies perles en corail, lequel serait offert à la femme du gouverneur.

On lit dans le livre que le page était intelligent et serviable. Aussi, il partit de bon cœur pour le village de Sancho. Juste avant d'y entrer, il vit une grande quantité de femmes qui lavaient du linge dans un ruisseau. Il se dirigea vers elles et leur demanda si, dans ce village, il y avait une femme qui s'appelait Thérèse Panza. C'était l'épouse d'un certain Sancho Panza, écuyer d'un chevalier qui s'appelait don Quichotte de la Manche. Une jeune fille se leva et dit:

«Thérèse Panza est ma mère, Sancho est mon père et ce chevalier est notre maître.»

«Venez ici, mademoiselle», dit le page, «et conduisez-moi chez votre mère, car je lui apporte une lettre et un cadeau de votre père.»

«Très volontiers, cher monsieur», répondit la jeune fille, qui avait environ quatorze ans. Elle donna le linge qu'elle était en train de laver à une de ses amies et, sans mettre de chapeau, ni de chaussures, car elle était pieds nus et avaient les cheveux en bataille, elle grimpa sur la monture du page, s'assit devant lui et dit:

«Suivez-moi. Notre maison est à l'entrée du village et ma mère y est. Elle est inquiète parce que ça fait longtemps qu'elle n'a pas eu de nouvelles de mon père.»

«Voyez-vous», dit le page, «je suis porteur de bonnes nouvelles, grâce à Dieu.»

La fille sauta, courra, sautilla et atteignit le village. Avant d'entrer dans la maison, elle cria à la porte:

«Sors, maman; sors; sors. Il y a un monsieur qui a des lettres et d'autres choses de papa.»

Thérèse Panza filait du lin. Elle apparut. Elle portait une jupe grise outrageusement courte, un corselet gris et un chemisier. Elle n'était pas très vieille, bien qu'elle parût avoir plus de quarante ans. Elle était musclée et robuste. Quand elle vit sa fille et le page sur son cheval elle demanda:

«Qu'est-ce qu'il y a, ma fille? Qui est ce monsieur?»

«Madame, je suis votre serviteur», répondit le page.

Il descendit de cheval, alla s'agenouiller humblement devant Thérèse et dit:

«Donnez-moi votre main, doña Panza, épouse légitime de messire Panza, gouverneur de l'île Frauduleuse.»

«Je vous en prie; relevez-vous», s'écria Thérèse. «Je ne suis pas une noble, mais une pauvre paysanne, fille d'un journalier et femme d'un écuyer; je ne suis l'épouse d'aucun gouverneur.»

«Vous êtes la digne femme», dit le page, «d'un digne gouverneur. Afin de démontrer cela, je vais vous donner cette lettre et ce cadeau.»

Il plongea sa main dans sa poche et en sortit un collier de perles de corail avec un fermoir en or. Il le mit autour de son cou et dit:

«Cette lettre est de monsieur le gouverneur. Celle-ci et le collier viennent de madame la duchesse. C'est elle qui m'a demandé de venir.»

Thérèse et sa fille étaient éberluées. La fille dit:

«Don Quichotte doit être derrière tout cela; il a dû donner à mon père le gouvernement ou comté qu'il lui a promis tant de fois.»

«C'est vrai», acquiesça le page. «Grâce à messire Quichotte, messire Panza est le nouveau gouverneur de l'île Frauduleuse, comme vous le verrez dans cette lettre.»

«Lisez-la-moi, monsieur», ordonna Thérèse, «car, bien que je sache filer le lin, je ne sais pas lire.»

«Moi non plus», ajouta Sanchica. «Attendez un peu; je vais aller chercher quelqu'un qui nous la lira. Ce sera le curé lui-même ou Samson Carrasco. Ils seront contents de venir pour avoir des nouvelles de mon père.»

«Il est inutile d'aller chercher qui que ce soit», dit le page. «Je ne sais pas filer le lin, mais je sais lire, et je vais vous la lire.»

Il lut la lettre de Sancho. Comme elle a déjà été retranscrite, je ne la publierai pas de nouveau. Ensuite, il prit l'autre, celle de la duchesse, qui était rédigée ainsi:

«Chère Thérèse,

La gentillesse et l'intelligence de votre mari m'ont poussée à demander au duc, mon époux, de lui donner une de ses îles. On m'a dit qu'il la gouverne comme un gerfaut, ce qui fait plaisir à mon mari et à moi-même. Grâce à Dieu, j'ai eu raison de le choisir pour ce poste, car je peux vous assurer qu'il est très difficile de trouver un bon gouverneur dans ce monde. J'aimerais bien être aussi compétente que votre mari.

Chère madame, vous trouverez ci-joint un collier de perles de corail avec un fermoir en or. Ce ne sont pas des perles d'Arabie, mais celui qui te donne un os ne souhaite pas ta mort. Un jour nous nous rencontrerons et nous nous parlerons, mais je ne sais pas quand. Transmettez mes amitiés à Sanchica et dites-lui que j'ai prévu de la marier à un homme très important.

Si vous avez de gros glands, Envoyez-m'en deux douzaines. Je les apprécierai parce que ce sera un cadeau de vous. Écrivez-moi de longues lettres à propos de votre santé et de votre situation. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, faites-le-moi savoir: j'accéderai à vos désirs.

De cet endroit, votre amie qui vous aime bien.

La Duchesse.»

«Ah!», s'exclama Thérèse quand elle eut entendu la lettre. «Elle est tellement gentille, franche et humble! J'aimerais bien être enterrée à côté de ce genre de dame,

et non à côté des femmes nobles qui vivent dans notre villages, lesquelles croient que le vent ne devrait pas les toucher parce que ce sont des aristocrates. Quand elles vont à l'église, elles portent beaucoup de breloques car elles essaient d'imiter la reine. Elles pensent qu'elles se déshonorent quand elles regardent une paysanne. Cette dame à bon coeur car, bien qu'elle soit duchesse, elle dit qu'elle est mon amie et me traite comme si j'étais son égale; je considère qu'elle égale le plus haut clocher de la Manche! En ce qui concerne les glands, cher monsieur, je lui en enverrai 4,6 litres. Ils sont si gros que cela surprendra tout le monde. Maintenant, Sanchica, occupe-toi bien de ce monsieur, prends soin de son cheval, va chercher des œufs à l'écurie, coupe plein de tranches de lard et traite-le magnifiquement: il mérite ce qu'il y a de mieux parce qu'il est porteur de bonnes nouvelles et a un joli visage. En attendant, je vais dire à mes voisines que nous avons un comté et je vais également prévenir monsieur le curé et maître Nicolas, le barbier, car ce sont de bons amis de ton père.»

«Je le ferai, maman», dit Sanchica, «mais tu dois me donner la moitié de ce collier de perles, car je ne crois pas que la duchesse soit assez bête pour te les donner toutes.»

«Elles sont toutes pour toi», répliqua Thérèse, «mais laisse-moi porter ce collier pendant quelques jours, car ça me réchauffe le cœur.»

«Vous allez encore vous réjouir», dit le page, «quand vous verrez le paquet qui est dans cette valise, car il contient un costume très chic que le gouverneur n'a porté qu'une seule fois, à la chasse. C'est un cadeau pour Sanchica.»

«Puisse-t-il vivre mille ans!», s'écria Sanchica. «Puisse le messager qui l'apporte vivre au moins mille ans, et même deux mille ans si c'est nécessaire!»

Thérèse sortit de la maison avec les lettres à la main et le collier au cou. Elle s'en alla, frappant les lettres comme si c'étaient des tambourins. Elle rencontra par hasard le curé et Samson Carrasco. Elle se mit à danser en criant:

«Nous ne sommes plus pauvres! Nous avons un petit gouvernement! Si la plus snob des nobles me critiquait, je la descendrais en flammes.»

«Qu'est-ce qu'il se passe, Thérèse Panza?», demanda le curé. «Êtes-vous folle? Quels sont ces papiers?»

«Je ne suis pas folle. Ce sont des lettres de duchesses et de gouverneurs, ce rosaire est un collier en corail, les Ave Maria et les Pater Noster sont en or massif, et je suis la femme d'un gouverneur!»

«Seul Dieu peut vous comprendre, Thérèse! De quoi parlez-vous?»

«Voyez par vous-mêmes», répliqua Thérèse en leur remettant les lettres.

Le curé les lut à haute voix, et Samson Carrasco l'écouta. Ils étaient éberlués. L'étudiant demanda qui avait apporté ces lettres. Thérèse les pria de venir chez elle afin de rencontrer le messager, un garçon intelligent qui lui avait apporté un cadeau plus cher que celui-là. Le curé lui ôta son collier et l'examina. Il réalisa que les perles en corail valaient beaucoup d'argent, ce qui l'étonna.»

«Bien que je sois un religieux très savant», déclara-t-il, «ces lettres et ces cadeaux me laissent pantois. D'un côté, je vois que c'est du corail d'excellente qualité, et de l'autre, je lis qu'une duchesse a besoin de deux douzaines de glands.»

«C'est complètement absurde», dit Carrasco. «Allons voir le messager. Il éclairera peut-être notre lanterne.»

C’est ce qu’ils firent, et Thérèse revint avec eux. Ils trouvèrent le page vannant un peu d’orge pour son cheval, et Sanchica coupant une tranche de lard pour le frire avec des œufs et le servir au jeune homme. Les deux hommes étaient contents de le rencontrer. Ils se saluèrent, puis Samson le pria de leur donner des nouvelles de don Quichotte et de Sancho Panza. Ils avaient lu les lettres de Sancho et de la duchesse, mais ils étaient toujours aussi perplexes. Ils étaient déconcertés par le gouvernement et l’île de Sancho, car la majorité des îles de la Méditerranée appartenaient à Sa Majesté.

«Je peux vous assurer que don Panza est gouverneur», répondit le page. «Quand à dire qu’il gouverne une île ou non, je ne me mêlerai pas de cela. Je peux juste vous dire que c’est un bourg de plus de mille habitants. En ce qui concerne les glands, la duchesse est si franche et humble qu’elle a l’habitude de demander ce genre de choses à des paysannes. Elle envoie même ses laquais récupérer les peignes qu’elle prête à ses voisine. Voyez-vous, les nobles d’Aragon ne sont pas aussi fières et susceptibles que celles de Castille. En fait, elles ne font pas de chichis.»

Soudain, Sanchica apparut. Elle avait mis plein d’œufs dans sa jupe. Elle demanda au page:

«Dites-moi, monsieur, maintenant que mon père est gouverneur, est-ce qu’il porte des hauts-de-chausses?»

«Je ne le sais pas, mais je le suppose.»

«Mon Dieu! C’est génial! Depuis que je suis née, je veux le voir habillé de cette manière.»

«Vous le verrez si vous vivez assez longtemps», répondit le page. «Si son gouvernement dure deux mois, il devra porter un chapeau de pluie.»

Le curé et l’étudiant savaient que le page plaisantait. Cependant, les perles de valeur et le costume de chasse que Sancho avait envoyé et que Thérèse leur avait déjà montré, les convainquirent qu’ils se trompaient, mais ce n’est pas très important. Le souhait de Sanchica les fit rire et ils rirent encore plus lorsque Thérèse dit:

«Monsieur le curé, dites-moi s’il y a quelqu’un ici qui a prévu d’aller à Madrid ou à Tolède. Cette personne pourrait m’acheter un vertugadin rond, le meilleur et le plus à la mode, car je dois faire honneur à mon mari, qui est gouverneur maintenant. Bien que je n’aie pas envie d’aller à Madrid, je pourrais y aller pour acheter un carrosse, comme toutes les autres dames, car une femme de gouverneur peut en posséder un et l’entretenir.»

«Maman, tu devrais faire ça!», s’écria Sanchica. «Tu devrais faire ça maintenant, même si, lorsqu’on me verra assise dans ce carrosse à côté de ma mère, les gens diront: ‘Regardez cette moins-que-rien, la fille d’un mangeur d’ail; elle crâne. Elle croit qu’elle est papesse!’ Laissons-les marcher dans la boue; moi, je prendrai mon carrosse et je ne marcherai plus. Malheur à toutes les commères du monde! Tant que j’aurai chaud, je laisserai rire les gens. Ai-je raison, maman?»

«Absolument, ma fille!», répondit Thérèse. «Mon bon Sancho a prophétisé tous ces bonheurs et de plus grands encore. Tu verras, ma fille, je deviendrai comtesse, car je vais avoir de la chance. Comme j’ai souvent entendu ton père dire – et il est aussi le père des proverbes –, quand on t’offre une breloque, accepte-la, et quand on t’offre un gouvernement, prends-le; quand on te donne un comté, empoigne-le, et quand on

t'offre une joli cadeau, mets-le dans ta poche. Quand la chance frappe à ta porte, réveille-toi et souhaite-lui la bienvenue.»

«Peu m'importe», ajouta Sanchica, «qu'on dise que c'est beaucoup de bruit pour rien quand on me verra crâner.»

Cette remarque incita le curé à dire:

«Tous les membre de la famille Panza n'arrêtent pas de citer des proverbes. Je n'en ai pas vu un seul qui ne les citait pas tout le temps et dans toutes les circonstances.»

«C'est vrai», acquiesça le page. «Messire Panza n'arrête pas de les ressasser. Bien que la majorité soient hors de propos, ils sont très amusants, et le duc et la duchesse les adorent.»

«Aussi, cher monsieur», dit l'étudiant, «vous maintenez que Sancho est gouverneur et qu'une duchesse envoie des lettres et des cadeaux à sa femme! Nous avons touché les cadeaux et lu les lettres, mais tout porte à croire que cela a un rapport avec notre voisin don Quichotte. Selon lui, tout est toujours une histoire de magie. Aussi, je voudrais vous toucher afin de déterminer si vous êtes un fantôme messager ou un véritable être humain.»

«Messieurs», répondit le page, «je sais que je suis un véritable messager, que messire Panza est gouverneur, que le duc et la duchesse lui ont donné une île et que c'est un administrateur courageux. Si cela est magique ou non, c'est à vous de le découvrir. Je jure sur la tête de mes parents, qui sont toujours en vie et que j'aime, que c'est tout ce que je sais.»

«Vous avez peut-être raison», répliqua l'étudiant, «mais saint Augustin n'en est pas sûr!»

«Laissez-le douter», dit le page. «J'ai dit la vérité. Voyez-vous, la vérité recouvre toujours le mensonge, comme l'huile recouvre l'eau. Les actions parlent plus fort que les mots: l'un de vous devrait venir avec moi afin de voir de ses propres yeux ce que ses oreilles ne veulent pas croire.»

«J'irai avec vous», s'écria Sanchica. «Emmenez-moi sur cette île. Je m'assoirai sur la croupe de votre bidet; j'aimerais bien voir mon père.»

«Les filles des gouverneurs», répondit le page, «ne voyagent pas toutes seules. Elles doivent être escortées par des carrosses, des litières et beaucoup de serviteurs.»

«Vous savez», dit Sanchica, «je n'ai pas besoin de carrosse. Je ne suis pas une mauviette.»

«Tais-toi, ma fille», ordonna Thérèse; «tu racontes n'importe quoi. Ce monsieur a raison: autres temps, autres mœurs. Quand mon mari était Sancho, j'étais Mme Panza; maintenant qu'il est gouverneur, je suis Madame de Panza, c'est tout!»

«Ce n'est pas ce qu'a voulu dire Mlle Panza», fit remarquer le page. «Donnez moi tout de suite quelque chose à manger pour je puisse partir dès ce soir.»

«Je vais vous donner un peu de nourriture», dit le curé, «car bien que Thérèse veuille servir un hôte de marque comme vous, cela dépasse ses compétences.»

Le page refusa, mais, finalement, il accepta pour des raisons de santé. Le curé le conduisit dans un endroit à l'écart afin de l'interroger sur don Quichotte et ses exploits. L'étudiant proposa d'écrire les lettres que Thérèse devait écrire, mais elle refusa parce qu'elle le considérait comme un plaisantin. Aussi, elle donna un morceau de génoise et deux œufs à un enfant de chœur, qui écrivit deux lettres: une pour son

mari, l'autre pour la duchesse. Elle dicta celle qui était adressée à la duchesse. Vous verrez bientôt que ce ne sont pas les pires lettres incluses dans ce grand livre.

CHAPITRE LI.

Ce qui se passa durant le gouvernement de Sancho Panza,
ainsi que d'autres événements intéressants.

Le jour suivant la nuit de la ronde du gouverneur se leva. Le maître d'hôtel n'avait pas dormi parce qu'il était obnubilé par le joli visage et l'esprit de la jeune fille déguisée. Quant au majordome, il avait passé la nuit à écrire à ses employeurs. Il les informa de ce que Sancho avait fait et dit, car il était surpris par les actions et arguments du gouverneur, lesquels était un mélange de sagesse et de stupidité.

Finalement, le gouverneur se leva et, comme l'avait ordonné le docteur Magicien Rigide, il mangea un peu de confiture et but quatre gorgées d'eau froide, mais il aurait préféré manger un morceau de pain et une grappe de raisin. Cependant, comme il avait faim, il avala cela, ce qui le contraria et lui donna mal au coeur. Le médecin avait fini par lui faire croire qu'un régime strict rendait les gens intelligents, et les notables avaient besoin de plus d'intelligence que de muscles. Sancho avait faim à cause de cette plaisanterie. Par conséquent, il maudissait son gouvernement et celui qui lui avait donné.

Néanmoins, en dépit de la faim et d'un certain manque de confiture dans son estomac, il reçut des gens en audience ce jour-là. Un étranger lui posa la première question. Le majordome et les autres assistants étaient dans la salle d'audience. Ils entendirent l'homme qui disait:

«Votre Seigneurie, il y avait une grosse rivière qui séparait deux parties d'un grand domaine… Écoutez-moi bien car c'est une chose importante et compliquée. Sur cette rivière, il y avait un pont au bout duquel il y avait une potence et une espèce de salle d'audience où quatre juges faisaient appliquer les règles établies par le propriétaire de la rivière, du pont et du domaine. Une de ces règles disposait que ceux qui traversaient la rivière devait dire où ils se rendaient et ce qu'ils allaient y faire. Quand ils disaient la vérité, on les laissait passer; quand ils mentaient, ces juges inflexibles condamnaient à mort les menteurs: ils étaient pendus à la potence qui avait été érigée là. Bien que cette loi fût horrible, beaucoup de gens voulaient emprunter le pont. Aussi, ils prêtaient serment; les juges les jaugeaient et les laissaient passer. Un jour, un homme prêta serment et déclara qu'il mourrait sur la potence qu'ils avaient érigée. Les juges se réunirent et dirent: 'cet homme a menti. La loi dispose qu'il doit être pendu. Cependant, si nous le condamnions à mort, la prophétie se réaliserait. Aussi, nous devons le laisser passer.' Monsieur le gouverneur, selon vous, que devraient faire les juges? Vous savez, ils sont perplexes. Comme ils ont entendu dire que vous êtes un homme très intelligent, ils m'ont demandé de vous supplier de leur donner votre avis sur ce cas compliqué et délicat.»

«Les juges», déclara Sancho, «n'auraient pas dû vous envoyez ici, car je ne suis pas si intelligent que cela. Cependant, je vous prie de raconter votre histoire une fois encore, car je vais peut-être trouver une solution.»

L'homme qui avait posé la question répéta son histoire deux fois.

«Il me semble», dit enfin Sancho «que je peux régler ce problème en deux coups de cuillère à pot. Cet homme a dit qu'il allait mourir sur la potence. Si cela se passe ainsi, nous devons convenir qu'il a dit la vérité. Aussi, il doit vivre et emprunter le pont. Cependant, s'il n'est pas pendu, il faudra considéré qu'il a menti. Aussi, il devrait être pendu.»

«Vous avez tout à fait raison, monsieur le gouverneur», dit le messager; «l'argument est irréfutable.»

«Par conséquent», continua Sancho, «il faut laisser passer la moitié de cet homme qui a dit la vérité et pendre celle qui a menti. Si vous le faites, vous obéirez à la loi.»

«Mais, monsieur le gouverneur», répondit l'homme qui avait posé la question, «si nous séparons la partie qui a menti de celle qui a dit la vérité, cet homme mourra. Aussi, nous n'obéirons pas à la loi. Cela ne doit pas arriver.»

«Voyez-vous», dit Sancho, «je sais que cet homme mérite de mourir autant qu'il mérite de vivre et de traverser le pont, car si la vérité le sauve, le mensonge le condamne à mort. Par conséquent, je pense que vous devriez dire aux messieurs indécis qui vous ont envoyé ici qu'ils devraient le laisser passer, car faire le bien est plus digne d'éloges que faire du mal aux gens. Je signerais ce mandement si je savais écrire. L'idée que je viens d'exprimer n'est pas de moi. En fait, je me suis souvenu d'un des nombreux conseils que mon maître m'a donnés la nuit précédant ma venue dans cet endroit, afin de le gouverner. Il m'avait dit que lorsque la justice serait dans le doute, je devrais être miséricordieux. Grâce à Dieu, je m'en suis souvenu au bon moment: il s'applique bien à ce cas.»

«C'est vrai», acquiesça le majordome; «Lycurgue lui-même, l'homme qui donna des lois aux Lacédémoniens, n'aurait pas pu prendre une meilleure décision que celle qu'a prise le grand Sancho Panza. Je clos l'audience de ce matin. De plus, je vais donner ordre de servir des mets succulent à Sa Hautesse.»

«Je n'en demande pas plus!», s'exclama Sancho. «Et n'essayez pas de m'abuser. Donnez-moi à manger, puis déverser des problèmes et des mystères sur moi: je les résoudrai.»

Le majordome tint sa promesse. Il se devait de nourrir un gouverneur tellement intelligent. De plus, il avait décider de mettre un terme à ce gouvernement cette nuit même, en lui jouant un dernier tour, comme l'avait prévu le duc et la duchesse. Aussi, après que Sancho se fut empiffré et eut ignoré toutes les règles et tous les aphorismes du docteur Magicien Rigide de Sortir, on débarrassa la table et un messager lui donna une lettre de don Quichotte. Il demanda au secrétaire de la parcourir et, si elle ne contenait rien de confidentiel, de la lire à voix haute. Le secrétaire le fit et dit:

«Je peux la lire à voix haute parce que ce que messire Quichotte a écrit mérite d'être gravé en lettres d'or. On peut lire ceci:

'LETTRE DE DON QUICHOTTE DE LA MANCHE ADRESSÉE À SANCHO PANZA,
GOUVERNEUR DE L'ÎLE FRAUDULEUSE.

Cher Sancho,

Alors que je m'attendais à entendre parler de ta désinvolture et de ton impertinence, j'ai eu des échos de ton intelligence. Je tiens à remercier Dieu pour cela, l'être infini qui enrichit les paysans pauvres et transforme les imbéciles en hommes intelligents. On m'a dit que tu gouvernes comme une homme bien que tu sois aussi humble qu'un animal. Cependant, je veux te dire que, la plupart du temps, les hauts fonctionnaires devraient cacher leur humilité, car ils doivent avoir le physique de l'emploi. Habille-toi bien: un bâton élégant ne ressemble pas à un bâton. Je ne te demande pas de porter des colifichets, un smoking ou un uniforme. En fait, tu devrais t'habiller comme un gouverneur. Ton costume doit être propre et bien coupé.

Afin d'être obéi par les gens que tu diriges, tu dois, entre autres, faire deux choses: être poli – mais je te l'ai déjà dit – et leur donner plein de nourriture, car la faim et les pénuries alimentaires indisposent les pauvres.

Ne rends pas beaucoup d'actes juridiques. Quand tu le feras, ils devront être bons, et il faudra qu'ils soit appliqués et respectés. Les actes juridiques auxquels on n'obéit pas sont inutiles. On a l'impression que le prince qui a été assez intelligent et puissant pour les rendre n'a pas été assez courageux pour les faire respecter. Les lois qui ont pour but d'effrayer les gens et auxquelles on n'obéit pas ressemblent à la bûche qui effraya les grenouilles qui voulaient un roi: avec le temps, elle finirent par la mépriser et par s'asseoir dessus.

Sois le père de la vertu et le beau-père du vice. Ne sois pas trop strict, ni indulgent. Sois intelligent et choisis le milieu entre ces deux extrêmes. Visite les prisons, les abattoirs et les places publiques. Cela fera croire aux prisonniers qu'ils ne resteront pas longtemps en prison. Cela fera peur aux bouchers, lesquels mentiront moins sur le poids de la marchandise. Cela fera également peur aux marchandes ambulantes pour la même raison. Je ne pense pas que tu sois un requin, un coureur de jupons ou un goinfre. Cependant, si tu te conduisais de cette manière, il faudrait que tu sois discret, car si les gens découvraient ta vraie nature, ils te persécuteraient et te feraient tomber dans les profondeurs de la perdition.

Consulte sans cesse les documents que je t'ai donnés avant que tu ne partes pour cette île. Ces conseils te permettront de faire face à toutes les difficultés que les gouverneurs rencontrent. Écris une lettre à ton suzerain et à sa femme pour les remercier. L'ingratitude est la fille de l'orgueil et l'un des plus grands péchés. Celui qui remercie ses bienfaiteurs montrent qu'il remerciera Dieu pour tous les privilèges qu'il lui accordera.

La duchesse a demandé à un messager de porter ton costume de chasse et un autre cadeau chez ta femme. Nous attendons toujours sa réponse.

Je suis un peu fâché parce que j'ai dû ramper, ce qui a endommagé mon nez, mais ce n'est pas grave: si quelques enchanteurs me maltraitent, les autres me protègent.

Est-ce que le majordome et la comtesse ont conspiré contre moi, comme tu l'avais soupçonné? Informe-moi de tout ce qui t'arrivera, car tu te trouves à peu de distance et je compte abandonner bientôt la vie oisive que je mène et déteste tant.

On m'a demandé d'accomplir un projet qui pourrait déplaire au duc et à la duchesse. Bien que ce soit un problème important, je n'en ai rien à faire, car, après tout, je dois faire face à mes obligations plutôt que de m'amuser: j'aime bien Platon, mais je préfère la vérité (en latin). Je cite ce proverbe romain parce que je suppose que

tu parles latin maintenant puisque tu es gouverneur. J'ai demandé à Dieu de te protéger.

Ton ami.

Don Quichotte de la Manche.'»

Sancho écouta très attentivement. Ceux qui entendirent ce que le secrétaire avait dit l'assurèrent que cette lettre était pleine de bon sens. Le gouverneur se leva de table, appela le secrétaire et alla s'enfermer avec lui dans sa chambre. Il voulait répondre immédiatement une lettre à son maître. Il demanda au secrétaire d'écrire ce qu'il lui dicterait, sans ajouter ni retrancher la moindre chose. C'est ce qu'il fit. Ce qui suit est la lettre qu'il dicta.

LETTRE DE SANCHO PANZA ADRESSÉE À DON QUICHOTTE DE LA MANCHE.

J'ai été tellement occupé que je n'ai pas eu le temps de me gratter la tête, ni de me couper les ongles; c'est pour cette raison qu'ils sont si longs. Je vous raconte cela, cher monsieur, afin que vous compreniez pourquoi je ne vous ai pas informé de ma vie sur l'île, où j'ai plus faim que quand nous errions dans les forêts et les déserts.

L'autre jour, le duc m'a écrit pour me dire que des espions se sont rendus sur mon île pour m'assassiner, mais, jusqu'à présent, le seul que j'aie démasqué est un certain médecin que l'on paie pour tuer tout les gouverneurs qui viennent ici. Son nom est docteur Magicien Rigide. Il est natif de Sortir. Vous pouvez déduire de son nom que c'est un meurtrier! Il dit qu'il ne guérit pas les maladies, mais utilise une méthode qui les empêche d'apparaître. En fait, il n'arrête pas de vous mettre à la diète. Ensuite, vous ressemblez à un squelette, mais la maigreur est pire que la fièvre! À cause de lui, je meurs de faim, ce qui me contrarie énormément. Quand je suis arrivé sur l'île, j'espérais prendre des repas chauds, boire des boissons froides, dormir dans des draps en lin de Hollande, sur un matelas en plume; maintenant je fais pénitence comme si j'étais un ermite. Comme c'est contre ma volonté, je finirai par mourir, et le diable me conduira en enfer.

Jusqu'à présent, on ne m'a ni payé ni soudoyé. Je ne sais pas quoi en penser, car on m'a dit que les îliens ont l'habitude de prêter ou donner de l'argent aux gouverneurs qui viennent ici. C'est une coutume locales, mais les gouverneurs sont aussi traités de cette manière dans d'autres endroits.

La nuit dernière, alors que je patrouillais, je rencontrai une très jolie fille, habillée en homme, et son frère, habillé en femme. Mon maître d'hôtel est amoureux d'elle. À l'en croire, il veut se marier avec elle. j'aimerais bien que le garçon se marie avec ma fille. Aujourd'hui, nous allons discuter de cela avec leur père, un certain Diego de la Plaine, qui est un vieux chrétien et un gentilhomme.

Comme vous me l'avez suggéré, je vais sur les places publiques. Hier je rencontrai une marchande ambulante qui vendait des noisettes. Je découvris qu'elle avait mélangé des noisettes fraîches avec des noisettes vides et pourries. Je les confisquai afin de les donner aux orphelins, qui savent reconnaître les bonnes, et lui interdis d'en vendre pendant deux semaines. Mon action a été approuvée par les gens, car je peux vous assurer que les marchandes ambulantes ont une très mauvaise

réputation. On dit qu'elles sont effrontées, insensibles et téméraires. Je veux bien le croire, car, dans d'autres lieux, j'en ai vues qui correspondaient à cette description.

Je suis heureux d'entendre que la duchesse a écrit à ma femme Thérèse Panza et lui a fait parvenir le cadeau. Je la remercierai en temps et lieu. Saluer la duchesse de ma part et dites-lui qu'elle n'a pas jeté son collier dans un sac percé, comme elle le verra plus tard.

J'espère que vous vous entendrez bien avec le duc et la duchesse, car si vous vous brouillez avec eux, ça me retombera dessus. Comme vous m'avez dit d'être reconnaissant envers tout le monde, vous devriez être reconnaissant envers des gens qui vous ont beaucoup aidé et si bien traité dans leur château.

Je ne comprends pas pourquoi vous avez dû ramper, mais je suppose que ça à un rapport avec les méchants sorciers qui n'arrêtent pas de vous persécuter. Vous éclairerez ma lanterne quand nous nous verrons.

J'aimerais bien vous envoyer un souvenir, mais je ne sais pas quoi choisir. Dans cette île, on fabrique des seringues qui servent à gonfler des vessies… Si je reste en poste pendant un certain temps, j'essaierai de vous envoyer quelque chose d'une manière ou d'une autre.

Si ma femme veut m'écrire une lettre, je vous prie de payez le timbre et de me l'envoyer, car je suis impatient de savoir si ma maison, ma femme et mes enfants vont bien. Que Dieu vous délivre de ces méchants sorciers et me permette de survivre à ce travail, mais j'en doute, car je pense que je vais mourir: le docteur Magicien Rigide me maltraite!

Je vous prie d'agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

Sancho Panza, gouverneur de l'île Frauduleuse.

Le secrétaire scella la lettre et ordonna qu'on la portât à son destinataire sur-le-champ. Ensuite, les plaisantins se réunirent pour discuter de la manière de pousser Sancho à quitter l'île. Ce dernier passa l'après-midi à rédiger quelques ordonnances concernant la bonne administration de ce qu'il imaginait être son île. Il décida de faire disparaître les revendeurs de nourriture et d'importer du vin de nombreuses régions, mais le nom de la région devait être mentionné afin que l'on puisse fixer un prix en tenant compte de sa réputation et de sa qualité.

Il abaissa les prix des chaussures parce qu'il considérait qu'elles étaient trop chères. Il créa un impôt sur les salaires des domestiques, lesquels étaient trop élevés. Il fixa de lourdes amendes pour ceux qui chanteraient, le jour ou la nuit, des chansons obscènes ou choquantes. Il ordonna qu'aucun aveugle ne chantât désormais de chansons traitant de miracles, sauf s'ils pouvaient fournir des information solides prouvant que ces miracles étaient vrais, car il pensait que, la plupart du temps, ils mentionnaient de faux miracles et ignoraient les vrais. Il mandata un huissier des pauvres. Il ne devait pas les harceler, mais déterminer s'ils étaient pauvre ou non, car la majorité des gens qui prétendent être clochards sont des voleurs et des ivrognes. En brefs, ses lois sont tellement intelligentes que les îliens continuent à les suivre. Elles sont réunies dans un livre intitulé «*Le code de Sancho*!»

CHAPITRE LII.

L'aventure de la deuxième duègne Quipleurniche,
plus connue sous le nom de doña Rodriguez.

Cid Hamet nous dit qu'une fois que les égratignures de don Quichotte eurent disparu, le chevalier réfléchit sur sa vie et en arriva à la conclusion que la vie qu'il menait dans ce château n'était pas en conformité avec les lois de la chevalerie qu'il observait. Aussi, il résolut de demander congé au duc et à la duchesse afin d'aller à Saragosse, où le grand tournoi était sur le point de commencer. Il espérait gagner l'armure qui était le premier prix dans ce genre de manifestation. Un jour, étant à table avec le duc et la duchesse, il voulut se lancer et donc leur demander la permission de partir, mais, soudain, deux femmes – comme on le découvrit plus tard – entrèrent par la porte. Elles portaient le deuil. L'une d'elles s'approcha de don Quichotte, se jeta à ses pieds et les embrassa. Ses gémissements étaient si tristes qu'ils intriguèrent ceux qui la virent et l'entendirent. Bien que le duc et la duchesse pensassent que leurs serviteurs étaient en train de faire une blague, les soupirs, gémissements et pleurs de la femme semblaient si sincères qu'ils les interloquèrent. Finalement, don Quichotte prit pitié d'elle: il l'aida à se relever et lui demanda d'ôter le voile et le châle qui couvraient son visage baigné de larmes.

Elle s'exécuta et montra une chose inattendue: le visage de doña Rodriguez, la duègne. L'autre femme en deuil était sa fille, celle qui avait été abusée par le fils du riche fermier. Ceux qui connaissaient la duègne étaient étonnés; le duc et la duchesse l'étaient encore plus, car, bien qu'ils la considérassent comme une créature stupide et docile, ils ne pensaient pas qu'elle fût capable de faire des choses insensées. Finalement, elle se tourna vers eux et dit:

«Vos Excellences seraient-elles assez aimables pour m'autoriser à m'entretenir avec ce monsieur, car il doit m'aider à surmonter la situation difficile dans laquelle m'a mise un sale type intrépide et malintentionné.»

Le duc l'autorisa a parler avec don Quichotte. En levant la tête et élevant la voix, elle dit:

«Il y a plusieurs jours, ô valeureux chevalier, je vous ai dit comment un méchant paysan stupide et déloyal traita ma fille bien-aimée, l'infortunée qui est ici présente. Vous m'avez promis de l'aider et de redresser ce tort. Cependant, j'ai ouï dire que vous voulez partir de ce château pour vous embarquer dans une nouvelle aventure. Aussi, avant que vous ne disparaissiez dans la nature, je voudrais que vous parliez à cet animal sauvage et l'obligiez à se marier avec ma fille, car, avant de coucher ensemble, il lui avait promis qu'il l'épouserait. À cause de choses dont j'ai parlées avec monsieur le duc, je sais qu'il est inutile d'attendre qu'il m'aide. Que Dieu vous donne une santé de fer et continue de nous protéger.»

Don Quichotte dit avec beaucoup d'emphase:

«Chère madame, modérez vos larmes, ou, pour mieux dire, séchez-les et arrêtez de soupirer, car je vais secourir votre fille. Elle ne serait pas dans cette situation si elle n'avait pas cru aux promesses de son béguin. Il est facile de faire des promesses, mais il est difficile de les tenir. Si cela ne dérange pas monsieur le duc, je vais me mettre en route pour trouver ce garçon cruel. S'il ne veut pas tenir sa promesse, je le capturerai,

le frapperai et le tuerai. Le but de ma profession est de pardonner aux pauvres et de châtier les prétentieux, ou plutôt de secourir les pauvres et de tuer les brutes épaisses.»

«Il est inutile», dit le duc, «de chercher le paysan qui embête la brave duègne et de me demander la permission de l'attaquer, car je vais le convoquer. Je ferai en sorte que le procès soit juste, je suivrai la bonne procédure et je respecterai les droits des deux parties, comme y sont obligés tous les princes qui autorisent les plaideurs à se battre en duel sur leurs terres.»

«Ces conditions et l'aimable autorisation de Votre Grandeur», répliqua don Quichotte, «me conduisent à renoncer à mon rang pendant un instant afin d'être l'égal de ce délinquant et de lui permettre de se battre contre moi. Bien qu'il soit absent, je le défie en duel parce qu'il a trompé cette vierge qui n'est plus si vierge que cela aujourd'hui! Par conséquent, il doit tenir sa promesse et l'épouser, sinon il mourra sur le champ de bataille.»

Il retira un de ses gants et le jeta au milieu de la salle. Le duc le ramassa en répétant qu'il acceptait ce défi au nom de son vassal, puis il fixa la date du combat six jours plus tard. Il aurait lieu dans la cour du château, et les duellistes utiliseraient les armes habituelles des chevaliers, c'est-à-dire des lances, des boucliers, des armures et tous les autres accessoires. Les amulettes et les stratagèmes seraient interdits. Des arbitres surveilleraient le tout.

«Avant toutes choses», ajouta-t-il, «cette brave duègne et cette pauvre demoiselle doivent autoriser don Quichotte à les représenter, sinon il n'y aura ni action en justice ni duel.»

«Il me représentera», dit la duègne.

«Il me représentera aussi», ajouta la fille, qui était désespérée et en pleurs.

Ces arrangements ayant été pris, et le duc ayant déterminé la marche à suivre, les dames en deuil entrèrent dans une autre pièce. La duchesse ordonna à ses servantes de les traiter non comme des servantes, mais comme des visiteuses venues chez elle pour réclamer justice. Aussi, on leur attribua un appartement et elles furent traitées comme des invitées, ce qui surprit les autres servantes, qui se demandèrent où s'arrêteraient la folie et le culot de doña Rodriguez et de sa malheureuse fille.

Afin de bien terminer ce repas, tout à coup, le page qui avait porté les lettres et les cadeaux à Thérèse Panza, la femme du gouverneur Sancho Panza, entra dans la salle! Le duc et la duchesse étaient très contents de le voir. Ils souhaitaient savoir ce qui lui était arrivé durant son voyage. Ils lui posèrent cette question et le jeune homme répondit qu'il ne pouvait pas s'exprimer devant tout le monde, ni résumer tout ce qu'il avait fait. Il leur dit qu'il leur dévoilerait l'information lorsqu'ils seraient seuls. En attendant, ils pouvaient toujours s'occuper à lire les lettres. Aussi, il sortit deux lettres de sa poche et les tendit à la duchesse. L'une était adressée à Madame la Duchesse de Quelque Part, tandis que l'autre était adressée à: «Mon mari Sancho Panza, gouverneur de l'île Frauduleuse; que Dieu lui permette d'avoir plus de succès que moi.» La duchesse était de plus en plus impatiente. Elle lu discrètement celle qui lui était destinée. Comme elle pouvait la lire à haute voix pour que le duc et les autres pussent l'entendre, elle dit:

LETTRE DE THÉRÈSE PANZA POUR LA DUCHESSE

Votre Grandeur,

Je vous remercier de la lettre que vous m'avez écrite. Le collier de perles en corail est magnifique et le costume de chasse de mon mari est très élégant. Tous les villageois sont heureux d'apprendre que vous avez fait de Sancho, mon mari, un gouverneur, bien que personne ne le croie, principalement le curé, maître Nicolas, le barbier, et Samson Carrasco, l'étudiant, mais je n'en ai rien à faire car, du moment que c'est vrai, et je suis sûre que c'est vrai, ils peuvent dire ce qu'ils veulent. À vrai dire, je ne l'aurais pas cru si je n'avais pas reçu les perles et le costume. Dans mon village, tout le monde pense que mon mari est un idiot qui ne peut gouverner qu'un troupeau de chèvres. Selon eux, il ne peut réussir à gouverner aucun autre genre de population. Que Dieu le fasse se conduire d'une manière qui ne portera pas préjudice à ses enfants.

Chère Madame, comme la joie est dans ma maison, j'ai décidé d'aller à Madrid, si vous me le permettez, et de m'affaler sur la banquette arrière d'un carrosse afin de faire bisquer un millier d'envieux. Aussi, je prie Votre Excellence de dire à mon mari de m'envoyer un peu d'argent, ou plutôt beaucoup d'argent, car, à Madrid, tout est cher: une miche de pain coûte un réal, et la viande trente maravédis la livre, ce qui est scandaleux. S'il ne veut pas que j'y aille, il faudra qu'il me le dise tout de suite, car je suis très impatiente de visiter Madrid. Mes amies et mes voisines m'ont dit que si ma fille et moi-même portions des vêtements luxueux et nous pavanions dans les rues de cette ville, les gens connaîtraient mon mari grâce à moi, non grâce à lui. Bien sûr, beaucoup de gens demanderont: 'Qui sont les dames qui sont dans ce carrosse?' Un de mes laquais répondra: 'Ce sont la femme et la fille de Sancho Panza, le gouverneur de l'île Frauduleuse.' De cette manière, Sancho deviendra célèbre et on me respectera, voilà tout.

Malheureusement, cette année, on n'a pas récolté de glands dans le village. Cependant, vous trouverez ci-joint deux kilos de glands, que j'ai cueillis un à un dans la forêt. Je n'en ai pas trouvé de plus gros. J'aurais aimé qu'ils fussent aussi gros que des œufs d'autruche!

Votre Majesté, n'oubliez pas de m'écrire. Je vous répondrai et vous informerai de ma santé ainsi que de tout ce qui se passera dans le village où je suis. Je prie Dieu de protéger Votre Grandeur et de ne pas m'oublier. Sancha, ma fille, et mon fils baisent les mains de Votre Hautesse.

Celle qui a plus envie de vous voir que de vous écrire, votre humble et obéissante servante,

Thérèse Panza.»

Cette lettre leur plut beaucoup, particulièrement au duc et à la duchesse, qui demanda à don Quichotte s'il pensait que ce serait une bonne idée de lire celle adressée au gouverneur. Elle supposait qu'elle était intéressante. Le chevalier répondit qu'elle pouvait le faire. On entendit donc ceci:

LETTRE DE THÉRÈSE PANZA
POUR SON MARI SANCHO PANZA.

Mon cher Sancho,

J'ai reçu ta lettre, et, en tant que catholique, je te jure que j'étais aux anges. Quand j'ai entendu que tu étais gouverneur, j'étais tellement heureuse que je pensais que j'allais en mourir. Tu sais ce qu'on dit: la joie subite peut tuer comme un grand chagrin. Quand à ta fille, elle était sur un nuage. Je regardais le costume, portais le collier et touchais les lettres que le messager venait de m'apporter, mais je pensais que je rêvais, car les chevriers ne deviennent jamais gouverneurs d'îles. Tu sais que ma mère avait l'habitude de dire que les gens devaient vivre longtemps afin de voir beaucoup de choses. Je te dis cela parce que j'espère voir plus de choses si je vis plus longtemps. J'espère que tu deviendras banquier ou percepteur, bien que le diable emporte ceux qui dépassent les bornes. Tu vois, ces gens sont riches et manient de l'argent. La duchesse te dira que je suis impatiente d'aller à Madrid. Réfléchis bien à cela, et donne-moi ton avis. Tu seras fier de moi: je traverserai la ville en carrosse.

Le curé, le barbier, l'étudiant, et même le sacristain, ne veulent pas croire que tu sois gouverneur. Ils disent que c'est soit une ruse, soit un tour de magie, car tout ce qui se rapporte à ton maître est une affaire de sorcellerie. Samson dit qu'ils vont t'ôter ce gouvernement de l'esprit, et la folie de celui de don Quichotte. Je n'arrête pas de rire, de regarder mon collier de perles et de me vanter de la robe que je vais faire à ta fille avec le tissu de ton costume.

J'ai envoyé des glands à la duchesse. J'aurais bien aimé qu'ils fussent en or. Envoie-moi quelques colliers de perles s'il y en a sur ton île.

La fille de Berruéca s'est mariée avec un bon à rien, un peintre venue ici pour travailler. Le maire lui demanda de peindre les armoiries de Sa Majesté au-dessus de la porte de la mairie. Il réclama deux ducats. On le paya en avance. Il travailla pendant huit jours. À la fin de cette période, il n'avait rien fait, disant qu'il n'arrivait pas à peindre tous les détails imbriqués. Aussi, il rendit l'argent, mais il avait réussi à se marier avec cette fille parce qu'il avait prétendu qu'il était un bon ouvrier. En fait, il ne peint plus. Maintenant, il prend sa pioche et se ballade dans les champs comme un gentilhomme. Le fils de Pedro Lobo a reçu la tonsure. Il veut devenir prêtre. Minguilla, la petite-fille de Mingo Silvato, lui a intenté un procès parce qu'il avait promis de se marier avec elle. Les langues de vipère disent qu'il l'a engrossée, mais la fille nie formellement.

Cette année, il n'y a pas d'olives, et l'on ne trouve pas une goutte de vinaigre dans tout le village. Une compagnie de soldats est passée par ici. Ils ont emmené trois filles du village. Je ne te dirai pas qui elles sont, car elles reviendront et des garçons se marieront avec elles bien qu'elles soient des pécheresses maintenant.

Sanchica fait de la dentelle. Elle gagne huit maravédis par jour. Elles met les pièces dans une tirelire. Elle s'en servira pour financer son trousseau. Maintenant que tu es gouverneur, tu pourras la doter. La fontaine de la place s'est tarie. Un éclair est tombé sur le pilori, ce qui est surprenant.

Réponds-moi vite et dis-moi si tu veux que j'aille à Madrid. Que Dieu te permette de vivre plus longtemps que moi, ou tout du moins aussi longtemps que moi, car je ne veux pas te laisser tout seul.

Ta femme,

Thérèse Panza.»

Les lettres leur plurent, les épatèrent et les amusèrent. Le messager qui apportait la lettre que Sancho avait écrite à don Quichotte arriva: c'était la cerise sur le gâteau. On la lut à voix haute. Cette lettre les fit douter de la bêtise de l'écuyer.

La duchesse se retira dans ses appartements afin d'écouter le page raconter ce qui lui était arrivé dans le village de Sancho. Il décrivit tout dans les moindres détails. Il lui donna également les glands et un fromage qui, selon Thérèse, était très bon, meilleur que ceux de Tronchon. La duchesse fut contente de recevoir ce cadeau. Nous allons la laisser ici afin de dire aux lecteurs comment le gouvernement du grand Sancho Panza, le meilleur gouverneur du monde, se termina.

CHAPITRE LIII.

La fin poussive du gouvernement de Sancho Panza.

Il est stupide de s'imaginer que les choses ne changent jamais. En fait, tout tourne: après le printemps vient l'été, après l'été le temps des moissons, après le temps des moissons l'automne, après l'automne l'hiver, et après l'hiver le printemps. Ainsi, le temps n'arrêtent pas de tourner. Seule la vie de l'homme est une ligne droite qui s'étend jusqu'à sa fin. Elle est plus rapide que le temps. Elle ne peut être renouvelée que dans l'autre vie, laquelle n'a pas de limites. C'est ce que Cid Hamet, le philosophe musulman, dit. Beaucoup de gens qui ne sont pas guidés par la foi, mais par la nature, ont compris que la vie est courte et instable, tandis que la vie après la mort est éternelle. Quoi qu'il en soit, ici l'auteur fait allusion à la fin subite du gouvernement de Sancho, lequel, pour ainsi dire, partit en fumée.

La nuit du septième jour de son gouvernement, Sancho était au lit. Il était fatigué, non pas parce qu'il avait mangé trop de pain ou bu trop de vin, mais parce qu'il avait siégé, donné son opinion et promulgué des décrets. Bien qu'il eût faim, le sommeil commençait à lui faire fermer ses paupières. Soudain, il entendit le bruit de cloches et des cris: il y avait un vacarme épouvantable. Il se redressa sur son lit et tendit l'oreille afin d'essayer de deviner ce qui pouvait être la cause de ce raffut. Il échoua car le son d'un grand nombre de trompettes et de tambours s'ajouta au tapage. Il était plus perplexe et effrayé que jamais. Il sauta par terre, enfila des pantoufles, à cause de l'humidité du sol, mais il ne mit pas de robe de chambre, ni rien de ce genre. Ensuite, il se précipita hors de sa chambre. Il aperçut plus de vingt personnes qui portaient des torches allumées et des épées sans leurs gaines. Ils courraient dans le couloir en criant:

«Aux armes, aux armes, monsieur le gouverneur! Beaucoup d'ennemis ont débarqué sur l'île; nous mourrons si vous ne nous aidez pas.»

Ces homme bruyant atteignirent l'endroit où se trouvait Sancho, lequel fut surpris et terrifié par ce qu'il vit et entendit. L'un d'eux lui dit:

«Dégainez votre épée, monseigneur. Si vous ne le faites pas, ils vous tueront et détruiront l'île.»

«Dégainer une épée!», s'exclama Sancho. «Je ne suis pas un guerrier! Dites ça à mon maître don Quichotte. Il nous tirera d'affaire en deux coups de cuillère à pot. Pauvre de moi! Quel bordel!»

«Monsieur le gouverneur», lança un autre homme, «vous êtes très amusant! Nous vous avons apporté des armes offensives et des boucliers. Prenez-les, allez dans la cour et soyez notre guide et notre capitaine. C'est votre devoir car vous êtes notre gouverneur.»

«Dans ce cas, armez-moi», répliqua Sancho.

Ils placèrent aussitôt deux grands boucliers sur sa chemise: l'un devant et l'autre dans le dos. Il ne pouvait plus mettre d'autres vêtement par-dessus. À travers des trous qu'ils avaient percés exprès, ils tirèrent ses bras et l'attachèrent bien avec des morceaux de ficelle. Grâce à cet étrange corset, il était aussi droit qu'un fuseau: il ne pouvait ni plier les genoux ni marcher. On lui donna une lance, sur laquelle il s'appuya pour ne pas tomber. Ensuite, ils lui demandèrent de marcher devant et de les encourager, car il était leur boussole, leur phare, leur étoile polaire. Il mènerait cette entreprise à bonne fin.

«Je suis un malchanceux: je ne peux pas ouvrir la marche», dit Sancho. «De plus, je ne peux pas plier mes jambes à cause de ces boucliers qui sont tellement serrés qu'ils m'écorchent. Vous allez donc me porter et me placer, de travers ou debout, dans un couloir. J'empêcherai les gens de passer soit avec cette lance, soit avec mon corps.»

«Monsieur le gouverneur», dit l'un d'eux, «c'est plus la peur que les boucliers qui vous empêche de bouger. Partons, car il est tard; nos ennemis avancent, les cris sont plus forts et le danger s'accroît.»

Ces exhortations et ces reproches le décidèrent à bouger, mais il tomba si lourdement qu'ils crurent qu'ils s'était cassé en mille morceaux. Il resta allongé comme une tortue dans sa carapace, une tranche de bacon dans un saloir ou une barque échouée sur le sable. Le calvaire de Sancho n'émut pas les plaisantins. Ils éteignirent leurs torches et hurlèrent: «Aux armes! Aux armes.» Ils l'enjambèrent en tapant tellement fort sur ses boucliers avec leur épées que si le pauvre gouverneur n'avait pas mis sa tête en dessous, il aurait été blessé. Il se blottit dans cet endroit étroit et n'arrêtait pas de transpirer. Il implora Dieu de le débarrasser de ce danger. Certains marchèrent sur lui; d'autres tombèrent sur lui; l'un d'eux resta sur lui pendant un bon moment, aboyant des ordres comme s'il était sur un mirador. Il criait:

«Soldats, allez là-bas, car les ennemis attaquent. Surveillez cette brèche! Fermez ce portail! Tenez ces échelles! Amenez de la poix et de l'huile bouillante! Barricadez les rues avec des matelas.»

En bref, il prononça le nom de tous les trucs, machins et bidules que les soldats utilisent lorsqu'ils défendent une ville qui est attaquée. Alors qu'il entendait et supportait tout cela, Sancho, qui était couvert de bleus, se dit:

«Si seulement je pouvais leur donner cette île ou mourir, je serais tout de même plus tranquille!»

Le ciel entendit sa prière. Quand il l'espérait le moins, il entendit quelqu'un crier:

«Victoire, victoire! Nos ennemis battent en retraite. Eh, monsieur le gouverneur, levez-vous! Réjouissez-vous avec nous et partagez le butin que vous avez amassé grâce à la force de votre bras invincible.»

«Relevez-moi», dit, d'une voix dolente, le gouverneur couvert de bleus.

On l'aida à se relever. Dès qu'il fut debout, il continua ainsi:

«J'ai du mal à croire que j'ai vaincu une armée. Je ne veux pas partager le butin entre vous. Demandez à l'un de vos amis de le faire. S'il me reste du vin, donnez-m'en un peu, car j'ai soif, et épongez mon corps: je me liquéfie!»

Ils épongèrent son visage et son corps, lui apportèrent du vin, le débarrassèrent de ses boucliers et l'assirent sur le lit. Néanmoins, il s'évanouit à cause de la peur qu'il avait ressentie et des souffrances qu'il avait endurées. Les plaisantins pensèrent qu'ils avaient dépassé la mesure, mais ils se rassérénèrent lorsque Sancho revint à lui. Il demanda l'heure qu'il était; on lui répondit qu'il faisait déjà jour. Ensuite, sans parler, il commença à s'habiller. Ils l'observèrent et se demandèrent pourquoi il essayait de s'habiller rapidement. Lorsque cela fut fait, en marchant doucement, car il avait mal partout, il se dirigea vers l'écurie, suivi par tous ceux qui étaient là. Il s'approcha de l'âne, le prit dans ses bras, l'embrassa sur le front, pleura un peu et dit:

«Viens-ici, copain. Tu m'apaises lorsque j'ai de gros problèmes. Quand j'étais avec toi, j'étais heureux: je ne devais que réparer ton harnais et nourrir ton corps délicat. Depuis que je t'ai laissé pour escalader la tour de l'ambition et de l'orgueil, mille problèmes et quatre mille soucis ont assailli mon âme.»

En disant cela, il bâtait son âne. Les spectateurs étaient silencieux. Ensuite, l'ex-gouverneur accablé de douleur monta à grand-peine sur son dos. Il se tourna vers le majordome, le secrétaire, le maître d'hôtel, le médecin et tous les autres pour leur dire:

«Écartez-vous, messieurs. Laissez-moi recouvrer ma liberté. Laissez-moi retourner dans le passé pour ressusciter: ma vie actuelle ressemble à la mort! Je ne suis pas né pour être gouverneur, ni pour défendre des îles ou des villes contre des envahisseurs. Je sais comment labourer un champ, creuser un trou, élaguer des arbres et marcotter la vigne; je ne sais ni promulguer des lois ni protéger des territoires. Bien que saint Pierre n'ait rien à manger, il veut rester à Rome. Je veux dire que tout homme devrait choisir le métier qu'il veut exercer. Je préférerais manger beaucoup de soupe plutôt que de supporter un médecin impertinent qui me fait mourir de faim. Je préférerais me coucher à l'ombre d'un chêne en été, porter une grosse veste en laine en hiver et profiter de ma liberté plutôt que d'être un bon gouverneur qui dort dans des draps de toile de Hollande et porte un manteau en zibeline. Adieu, messieurs! Dites au duc que je suis né nu et que je suis toujours nu: rien n'a changé. Je veux dire que je n'avais pas d'argent quand j'arrivai sur cette île et que je serai fauché quand je la quitterai, ce qui est exactement le contraire de ce qui arrive généralement aux gouverneurs des autres îles. Écartez-vous; laissez-moi passer. On doit appliquer des emplâtres sur mon corps. Je crois que toutes mes côtes sont cassées, car des ennemis m'ont piétiné la nuit dernière.»

«Ne faites pas ça, monsieur le gouverneur», s'écria le docteur Magicien Rigide. «Je vous donnerai une potion qui guérit les bleus et les fractures. Vous serez de nouveau en bonne santé. Quant à vos repas, j'ai changé d'opinion. Je vous promets que je vous laisserai vous empiffrer de tout ce qui vous fera plaisir.»

«C'est trop tard», dit Sancho. «Je veux partir. On ne joue pas le même tour deux fois. Sapristi, je ne resterai pas ici, et je n'accepterai pas une autre île, même si vous la mettez sur un plat en vermeil ou me promettez la lune! Je suis un Panza: nous sommes têtus dans la famille. Quand nous disons non, ça veut dire non, bien que certaines personnes ne soient peut-être pas d'accord avec nous. Les ailes de la fourmi qui m'ont

fait voler afin que les hirondelles et d'autres oiseaux me dévorent resteront dans cette écurie. Atterrissons et marchons. S'ils ne peuvent pas porter des chaussures coûteuses en cuir de Cordoue avec des dessins en relief, ils mettront des espadrilles. Qui se ressemble s'assemble, et personne ne devrait étendre ses jambes au-delà du bout du drap. Laissez-moi passer, car il se fait tard.»

Le majordome répondit:

«Monsieur le gouverneur, nous serons heureux de vous laisser partir, bien que vous nous manquerez: nous apprécions votre intelligence et votre attitude toute chrétienne. Cependant, personne n'ignore que tout gouverneur est tenu, avant de quitter l'endroit où il a gouverné, de présenter ses livres de comptabilité. Aussi, nous allons vérifier votre comptabilité puisque vous avez passé dix jours dans l'île. Ensuite, vous partirez.»

«Vous n'avez pas le droit de faire ça», rétorqua Sancho. «Seul le duc peut demander à un commissaire aux comptes d'accomplir cette tâche. Je le rencontrerai et m'expliquerai. Quoi qu'il en soit, comme je suis pauvre, tout le monde réalisera que j'ai gouverné comme un ange.»

«Le grand Sancho a raison», s'écria le docteur Magicien Rigide. «Je pense que nous devrions le laisser partir, car le duc sera enchanté de le voir.»

Tous les autres tombèrent d'accord. Ils le laissèrent partir après lui avoir proposé de l'accompagner et de lui fournir toutes les choses dont il avait besoin pour se sentir heureux et faciliter son voyage. Il répondit qu'il voulait un peu d'orge pour son âne et, pour lui, la moitié d'un fromage avec un demi-pain. La distance était tellement courte qu'il n'avait pas besoin d'emporter plus, ni de meilleures provisions que cela. Tous l'enlacèrent et il les enlaça tous en pleurant. Ses propos et sa détermination les étonnèrent.

CHAPITRE LIV.

Certains événements reliés à cette histoire,
et rien d'autre.

Le duc et la duchesse décidèrent que le duel entre don Quichotte et leur vassal, dont la raison a déjà été donnée, allait avoir lieu. Comme le jeune homme était en Flandre, où il s'était réfugié parce qu'il ne voulait pas se marier avec la fille de doña Rodriguez, ils demandèrent à un laquais gascon, appelé Tosilos, de se rendre là-bas et de lui dire tout ce qu'il devrait faire.

Deux jours plus tard, le duc informa son invité que, dans quatre jours, son adversaire se rendrait sur le champ de bataille, armé comme le sont généralement tous les chevaliers. Il maintiendrait que la demoiselle avait menti un peu, et même plus qu'un peu, lorsqu'elle avait déclaré qu'il lui avait promis de se marier avec elle. Cette information plut à Don Quichotte. Il résolut de faire de son mieux pour le battre. Il était heureux de montrer à son suzerain qu'il était courageux et fort. Aussi, il attendit pendant quatre jours sans broncher, ce qui lui parut une éternité, tant il était impatient.

Mais changeons se sujet et suivons Sancho, qui, à moitié joyeux et à moitié triste, chevauche son animal afin de rejoindre son maître. En fait, il préfère être avec lui plutôt que de gouverner n'importe qu'elle île du monde.

Il ne s'était pas tellement éloigné de l'île qu'il avait gouvernée – il ne savait pas si c'était une île, une ville, un bourg ou un village – quand il vit six pèlerins avec des bâtons marcher le long de la route. Ils se dirigeaient vers lui. Il ressemblaient à ces pèlerins qui chantent quand ils quêtent. En se rapprochant de lui, ils se rangèrent sur deux files et se mirent à chanter à l'unisson. Sancho ne comprenait pas ce qu'ils disaient, mais il identifia un mot: aumône. Aussi, il en déduisit qu'ils demandaient l'aumône. Comme, à ce que dit Cid Hamet, il était généreux, il ouvrit ses sacoches, prit le demi-pain et le demi-fromage, et les donna aux pèlerins, leur faisant comprendre qu'il n'avait rien d'autre à leur offrir. Ils acceptèrent le cadeau de bonne grâce et dire:

«Geld! Geld!», (argent en allemand).

«Mes braves gens, je ne comprends pas ce que vous racontez», répondit Sancho.

L'un d'eux prit une bourse dans sa poche intérieure et la montra à Sancho, lequel comprit qu'ils demandaient de l'argent. Il mit son pouce contre sa gorge et tourna la main vers le haut pour leur faire comprendre qu'il était fauché comme les blés. Ensuite, il éperonna son âne et passa au milieu d'eux. Alors qu'il faisait cela, l'un d'eux, lequel l'avait regardé avec attention, le prit dans ses bras et dit en castillan:

«Mon Dieu, c'est un miracle! Je tiens mon cher ami et bon voisin Sancho Panza! Je ne me trompe pas, car je ne dors pas et ne suis pas soûl.»

Sancho fut surpris d'être appelé par son nom et enlacé de la sorte par un pèlerin étranger. Il le regarda longtemps, sans dire un mot, mais il n'arriva pas à le reconnaître. Le pèlerin vit qu'il était interloqué. Aussi, il lui dit:

«Sancho, mon frère, je suis Ricote, ton voisin, l'ex-musulman (Morisque) qui avait une boutique dans ton village.»

Sancho continua à le regarder et commença à le reconnaître. Sans descendre de son âne, il mit ses bras autour de son cou et dit:

«Ricote, il est impossible de te reconnaître parce que tu portes un drôle de vêtement. Dis-moi, qui t'a transformé en Français et pourquoi es-tu revenu en Espagne? S'ils te capturent et te reconnaissent, tu auras des problèmes!»

«Puisque tu ne m'as pas reconnu», répondit le pèlerin, «habillé comme je suis, personne ne me reconnaîtra. Écartons-nous de la route pour aller dans cette peupleraie, là-bas, où mes compagnons vont manger et se reposer. Tu mangeras avec eux, car ce sont des gens sympathiques. Je pourrai te raconter ce qui m'est arrivé depuis que j'ai quitté notre village pour agir en conformité avec la loi de Sa Majesté, qui punit, d'une manière injuste, les pauvres membres de mon peuple, comme tu l'as entendu.»

Sancho accepta. Après que Ricote eut parlé aux autres, ils pénétrèrent dans la peupleraie, qui était à l'écart de la route. Les hommes jetèrent leurs bâtons et ôtèrent leurs capes ou manteaux de pèlerin. Ils étaient presque nus! Ils étaient tous jeunes et très beaux, sauf Ricote, qui était un homme d'âge moyen. Ils avaient tous des sacs contenant des victuailles, ou du moins des liquides qui pouvaient donner soif à des gens se trouvant à deux lieues.

Ils s'allongèrent par terre et, considérant que l'herbe pouvait servir de nappe, ils disposèrent du pain, du sel, des couteaux, des noix, des morceaux de fromage et des

os de jambon: il n'y avait plus de viande, mais on pouvait toujours les sucer. Il y avait aussi une substance noire que l'on appelle caviar, qui est composée d'œufs de poissons et donne soif. Les olives ne manquaient pas. Bien qu'elles fussent sèches et sans assaisonnement, elles étaient délicieuses. Les éléments les plus importants de ce festin étaient six outres à vin. Chaque pèlerin en avait une dans son sac. Même le brave Ricote, l'ex-musulman devenu Allemand ou Néerlandais, sortit une outre à vin de son sac, laquelle était aussi grosse que celles des autres.

Ils se mirent à manger très lentement, savourant chaque bouchée. Ils prenaient des petits morceaux de nourriture avec la pointe de leurs couteaux. Ensuite, ils levèrent leurs bras et leurs outres: en regardant en l'air, ils leur firent du bouche-à-bouche. On avait l'impression qu'ils pointaient des fusils vers le ciel. Ils restèrent assis là pendant un certain temps, dodelinant de la tête, ce qui montrait qu'ils aimaient bien verser ce vin dans leurs estomacs.

Sancho vit tout cela et ne se plaignit de rien. Afin de mettre en application le proverbe romain qu'il connaissait très bien et qui dit que quand on est à Rome il faut se conduire comme un Romain, il demanda à Ricote de lui prêter son outre et la pointa vers le ciel, ce qui lui plut beaucoup.

Ils levèrent les outres quatre fois, mais la cinquième fois fut inutile, car elles étaient plus sèches que du sparte, ce qui leur fit moins plaisir. De temps en temps, quelqu'un prenait la main droite de Sancho et disait: «Les Espagnols et les Allemands sont tous des gens biens.» Sancho répondait: «Ça, c'est bien vrai.» Ensuite, il riait pendant une heure et oubliait ce qui lui était arrivé durant son gouvernement: les soucis s'évaporent quand on mange et on boit.

Finalement, quand les outres furent vides, ils se sentirent fatigués. Ensuite, ils dormirent sur leur table et sur leur nappe. Seuls Ricote et Sancho restèrent éveillés, car il avaient moins bu et mangé plus que les autres. Ils allèrent dans un endroit plus calme et s'assirent au pied d'un hêtre pendant que les autres dormaient paisiblement. Ricote, sans user d'aucun mot arabe, dit dans un castillan de bon aloi:

«Sancho, mon voisin et ami, tu sais que la loi de Sa Majesté terrifia tous les ex-musulmans. Il me sembla que, bien que le délai qu'on nous accordât pour quitter l'Espagne n'eût pas expiré, mes enfants et moi-même avions déjà subi les conséquences désastreuses de cette loi. L'homme sage qui sait qu'à une certaine date la maison dans laquelle il vit sera confisquée, en cherche une autre afin de s'y installer. Aussi, je décidai de quitter ma ville et ma famille afin de trouver un endroit et une demeure où nous nous installerions. Je ne voulais pas fuir comme les autres. Les personnes âgées et moi-même savions que ces déclarations n'étaient pas des menaces, comme le pensaient quelques-uns, mais des lois qui entreraient en vigueur à un moment précis. C'était mon opinion parce que je savais que nous nous étions conduits mal. Je pense que c'est Dieu qui suggéra à Sa Majesté de prendre cette décision audacieuse. Nous n'étions pas tous coupables, car il y avait parmi nous de véritables chrétiens, mais ils étaient si peu nombreux qu'ils ne pouvaient pas faire oublier ceux qui ne l'étaient pas: le ver était dans le fruit. Finalement, le roi avait raison de nous bannir. Certaines personnes considérèrent que c'était une petite punition, mais nous la regardions comme une calamité. Où que nous soyons, l'Espagne nous manque, car nous y sommes nés: c'est notre patrie. Où que nous allions, on nous rejette. Dans les pays du Maghreb et d'autres endroits d'Afrique où nous espérions être reçus à bras

ouverts, nous sommes plus insultés et maltraités que n'importe où ailleurs. On ne se rend compte qu'une choses est bonne qu'après l'avoir perdue. Nous désirons presque tous revenir en Espagne parce que la plupart d'entre nous, et nous sommes nombreux, parlent, comme moi, l'espagnol. Ils reviennent maintenant car ils aiment ce pays. Ils abandonnent leurs femmes et leurs enfants, et personne ne les protège plus. Quant à moi, je sais maintenant ce que le proverbe suivant veut dire: 'Le patriotisme est une sensation agréable.' Comme je te l'ai déjà dit, je quittai notre village et me dirigeai vers la France. Bien que les Français nous aient bien accueillis, je voulais découvrir le monde. Je traversai donc l'Italie pour aller en Allemagne. Je croyais que nous y serions plus libres parce que les habitants ne sont pas pointilleux. Chacun vit comme il lui plaît, car, dans la majorité des régions, la liberté religieuse est garantie. J'achetai une maison à Augsbourg, puis je me joignis à ces pèlerins qui viennent chaque année visiter les sanctuaires, qu'ils regardent comme l'Amérique: ils sont sûrs d'y gagner de l'argent. Ils vont partout, et, dans les villages, ils trouvent de la nourriture, du vin et beaucoup d'argent. À la fin de leur voyage, ils ont économisé une centaine d'écus. Ils achètent de l'or et le cachent dans leurs bâtons, dans les poches intérieures de leurs chasubles ou dans un autre objet. Ensuite, il le font sortir du royaume et l'amènent dans leur pays sans éveiller les soupçons des douaniers. Sancho, j'ai décidé de revenir pour récupérer le trésor que j'ai enterré. Comme il est hors du village, personne ne me dérangera. Ensuite, j'écrirai à ma fille et à ma femme ou j'irai à Alger, en passant par Valence, afin de m'arranger pour les conduire dans un port français, puis en Allemagne, où nous attendrons les ordres de Dieu. Je suis sûr que Ricota, ma fille, et Francisca Ricota, ma femme, sont catholiques. Bien que je ne sois pas si chrétien que cela, je suis plus chrétien que musulman, et je n'arrête pas de demander à Dieu de m'éclairer de ses conseils et de me dire comment je peux le servir. Ce qui m'étonne, c'est que ma femme et ma fille soient allés au Maghreb au lieu d'aller en France, où elles pourraient vivre comme des chrétiennes.»

«Tu sais, Ricote», dit Sancho, «elles n'ont pas eu le choix. C'est Juan Tiopieyo, le frère de ta femme, qui les y a conduites. Comme c'est un More astucieux, il savait ce qu'il faisait. Je pense qu'il est inutile d'aller chercher ce trésor, car on m'a appris qu'on avait confisqué à ton beau-frère et à ta femme beaucoup de perles et de pièces d'or parce qu'ils n'avaient pas déclaré ces biens.»

«Tu as peut-être raison», répondit Ricote, «mais je suis certain qu'ils n'ont pas trouvé mon magot. En fait, je n'ai dit à personne où il était parce que je craignais qu'on ne me trahisse. Aussi, si tu veux venir avec moi pour m'aider à le récupérer et à le cacher, je te donnerai deux cents écus. Je sais que tu as besoin d'argent et que tu en feras bon usage.»

«C'est vrai», dit Sancho, «mais je ne suis pas cupide. Par exemple, ce matin, j'ai quitté un emploi qui, avant six mois, m'aurait permis de couvrir les murs de ma maison d'or et d'acheter de très beaux plats en argent. Si tu me donnais tout de suite quatre cents écus, je n'irais pas avec toi parce que je suis désintéressé. De plus, si j'aidais les ennemis de mon roi, je le trahirais.»

«Quel emploi as-tu quitté?», demanda Ricote.

«J'étais le gouverneur d'une île», répondit Sancho, «et c'était une île géniale.»

«Où est située cette île?», demanda Ricote.

«Où elle est située?… À deux lieues d'ici; elle s'appelle l'île Frauduleuse.»

«Il n'y a pas d'îles à cet endroit. Les îles sont dans la mer. Il n'y en a pas sur le continent.»

«Qu'est-ce que tu entends pas là? Je te dis, mon ami, que j'en suis parti ce matin et qu'hier je la gouvernais selon mon bon plaisir, comme un archer. Cependant, j'ai démissionné parce que c'était un travail dangereux.»

«Qu'est-ce que tu as retiré de ce gouvernement?»

«J'ai appris que je ne peux gouverner que des animaux. L'argent que tu gagnes quand tu es gouverneur t'empêche de te reposer, de dormir et de manger, car dans les îles, les gouverneurs ne mangent pas beaucoup, surtout quand des médecins s'occupent de leur santé.»

«Je ne comprends pas ce que tu racontes, mais ça me semble être complètement fou. Peu importe; qui te donnerait des îles à gouverner? N'y a-t-il pas de meilleurs gouverneurs que toi dans le monde? Tais-toi, réfléchis à mon offre et dis-moi si tu veux venir avec moi pour m'aider à récupérer ce que l'on doit appeler un trésor puisque j'ai enterré beaucoup d'or. Comme je te l'ai dit, je te donnerai une somme d'argent qui te permettra de vivre dignement.»

«Je t'ai déjà dit, Ricote, que je ne t'accompagnerai pas là-bas. Cependant, je ne te dénoncerai pas. Continue ton voyage et laisse-moi continuer le mien, car je sais que l'argent gagné honnêtement disparaît et que l'homme qui en a gagné avec des procédés déloyaux disparaît avec son magot.»

«Je ne veux pas t'ennuyer plus longtemps, mais je voudrais savoir si tu étais dans notre village quand ma femme, ma fille et mon beau-frère sont partis?»

«Oui, j'y étais, et je peux te dire que tous les villageois sortirent de chez eux afin de contempler ta très jolie fille lorsqu'elle partit. Ils affirmèrent tous que c'était la plus belle créature du monde. Elle pleura beaucoup et prit dans ses bras ses amies, ses connaissances et tous les gens qui étaient venus lui dire adieu. Elle les pria de demander à Dieu et à la Sainte Vierge, sa mère, de les protéger. J'étais tellement ému que je pleurais, bien que je n'en eusse pas l'habitude. Beaucoup de villageois avaient envie de la cacher, mais ils ne le firent pas parce qu'ils avaient peur de désobéir à la loi du roi. Pedro Grégorio était plus contrarié que les autres. Tu connais ce jeune homme qui héritera de la majorité des biens de son père. Il paraît qu'il aime beaucoup ta fille. Depuis qu'elle est partie, on ne l'a pas vu dans le village. Nous pensons tous qu'il l'a kidnappée, mais jusqu'à présent, nous n'avons pas eu d'informations.»

«Je savais qu'il était amoureux d'elle, mais ça ne me dérangeait pas parce que ma fille est honnête et, comme tu le sais, les maghrébines ne tombent presque jamais amoureuses des vieux chrétiens. Comme je pensais que ma fille se préoccupait plus d'obéir aux règles du catholicisme que de tomber amoureuse, les empressements de ce jeune homme ne me tracassaient pas.»

«Que Dieu le fasse ainsi, sinon les deux auront des problèmes. Maintenant, mon ami, je dois te quitter, car je veux atteindre l'endroit où mon maître sera ce soir.»

«Que Dieu te bénisse, Sancho, mon frère. Mes compagnons sont impatients. Il est temps de partir.»

Les deux hommes se serrèrent la main. Sancho monta sur son âne. Ricote s'appuya contre son bâton de nouveau. Ils se séparèrent de cette manière.

CHAPITRE LV.

Choses qui arrivèrent à Sancho durant le trajet
et d'autres événements exceptionnels.

Sancho avait passé trop de temps avec Ricote. Il ne pouvait donc plus atteindre le château du duc ce jour-là, bien qu'il ne fût qu'à une demi-lieue de là lorsque le jour tomba. On n'y voyait pas grand-chose et le ciel était un peu couvert. Cependant, comme c'était l'été, l'écuyer n'était pas contrarié. Aussi, il s'écarta de la route afin d'attendre jusqu'au lendemain matin. Comme d'habitude, il n'eut pas de chance: alors qu'il cherchait un endroit où passer la nuit, lui et son âne tombèrent dans un trou entouré de ruines. Pendant qu'il tombait, il se recommanda à Dieu parce qu'il pensait qu'il ne s'arrêterait pas avant d'avoir atteint les profondeurs de cet abîme, mais cela ne se passa pas ainsi, car, à un peu plus de trois brasses, l'âne atterrit avec Sancho assis sur la selle, sans aucune égratignure.

Il passa ses mains sur son corps et retint sa respiration pour s'assurer qu'il n'était pas blessé et que son corps n'avait pas été transpercé. Quand il vit que tout allait bien, il remercia dieu de nombreuses fois de sa miséricorde, car il croyait qu'il allait se briser en mille morceaux. Ensuite, il passa ses mains sur les murs du trou afin de voir s'il était possible d'en sortir sans l'aide de personne. Malheureusement pour lui, la surface était complètement lisse. Il était très déçu, et cela d'autant plus que son âne gémissait de douleur. Cela ne le surprit pas; il savait que la pauvre bête était amochée: elle ne faisait pas semblant d'être blessée.

«Ah», s'écria alors Sancho Panza, «beaucoup de choses imprévues arrivent toujours à ceux qui vivent dans ce monde maudit! Qui aurait cru que l'homme qui, hier, était le gouverneur d'une île, un homme qui donnait des ordres à ses serviteurs et à ses vassaux, se retrouverait au fond d'un puits et qu'aucun serviteur, vassal ou pékin n'irait à son secours? Si je ne meurs par de tristesse, et mon âne, à cause de ses blessures, nous mourrons tous les deux de faim! Je suis certain que je ne n'aurai pas autant de chance que mon maître don Quichotte quand il descendit dans la grotte de cet ensorcelé de Montesinos, lieu où il rencontra des gens qui s'occupèrent mieux de lui que s'il était resté chez lui. On aurait cru qu'ils avaient mis la table et fait son lit. Il vit des choses belles et paisibles, tandis que je verrai ici des crapauds et des serpents. Pauvre de moi! Je suis tellement stupide et naïf! Quand le ciel les autorisera à aller nous chercher, ils trouveront nos os blancs, lisses et propres. Ils devineront peut-être qui nous sommes, tout du moins les gens qui savent que Sancho Panza ne quittait jamais son âne. Je répète que nous n'avons pas de chance parce que nous ne mourrons pas chez nous, au milieu des gens que l'on aime, lesquels, bien qu'ils ne puissent pas remédier à nos malheurs, nous plaindront et nous fermeront les yeux! Mon ami, je suis tellement ingrat! Excuse-moi et demande sincèrement à la chance de nous sortir de ce pétrin. Je te promets que je mettrai une couronne de laurier sur ta tête afin que tu ressembles au vainqueur d'un concours de poésie; je doublerai aussi tes rations.»

C'est de cette manière que Sancho Panza exprima son chagrin. Pendant que l'âne l'écoutait, il ne brayait pas, car il était dans une situation très difficile. L'écuyer passa la nuit à se lamenter, mais cette nuit se termina. Le soleil se leva. Sancho vit qu'il était absolument impossible de sortir de ce trou sans être aidé. Une fois encore, il se mit à crier pour montrer que quelqu'un avait besoin d'aide, mais ce fut inutile parce

que l'endroit était parfaitement désert: personne ne pouvait l'entendre. Ils croyait qu'il allait mourir.

L'âne était allongé sur le dos. Sancho s'arrangea pour le faire se lever, bien qu'il pût à peine le faire. Il prit un morceau de pain rassi dans sa sacoche, laquelle était aussi tombée par terre, et le donna à sa monture, qui se régala. Sancho dit à son âne, comme s'il pouvait le comprendre:

«Les malheurs sont bons quand ils sont servis avec du pain.»

Alors qu'il regardaient autour de lui, il découvrit un trou dans un des côtés du souterrain. Une personne pouvait passer à travers en rampant. Aussi, il se dirigea vers ce trou et passa à travers. Il vit qu'il était large et spacieux parce le soleil l'éclairait à travers une fissure dans ce que l'on pourrait qualifier de plafond. Il remarqua qu'il y avait aussi une autre grande cavité. Quand il vit cela, il retourna là où était l'âne et, avec l'aide d'une pierre, il se mit à faire tomber la terre afin d'élargir l'ouverture et de permettre à l'animal de passer. L'âne put donc passer par là. L'écuyer empoigna les rênes et conduisit la bête le long des couloirs de cette grotte afin de vérifier s'il y avait un autre trou de l'autre côté. Il y avait beaucoup de peur et aucune lumière.

«Dieu tout-puissant, aide-moi», se dit-il. «Ce que je considère comme une mésaventure serait considéré comme une aventure par mon maître. Il verrait des jardins fleuris et des palais dans ce gouffre et s'attendrait à passer devant pour entrer dans une prairie couvertes de fleurettes. Quant à moi, puisque je n'ai pas de chance, étant seul et découragé, chaque fois que j'avance, je pense que je vais tomber dans un trou plus profond qui me fera disparaître complètement. Trop, c'est trop!»

En pensant à cela, il marcha et fit un peu plus d'une demi-lieue. Ensuite, il aperçut une lueur qui venait de quelque part et semblait être la lumière du jour. Il croyait que ce chemin qui menait à l'autre monde s'arrêtait là.

À cet instant, Cid Hamet Ben-Engéli le quitte afin de retourner à l'endroit où le chevalier extatique attend le duel entre lui et l'homme qui abusa de la fille de doña Rodriguez. Il veut redresser ce tort ignoble.

Un beau matin, il s'entraîna pour le duel qui aurait lieu le lendemain. Il fit galoper son cheval. Ses sabots étaient près d'un précipice. S'il n'avait pas tiré très fort sur les rênes, il serait certainement tombé dedans. Aussi, il s'arrêta et ne tomba pas. Rossinante et don Quichotte s'avancèrent pour regarder le fond du gouffre. En faisant cela, le chevalier entendit des cris. Il écouta attentivement et réussit à comprendre ce que l'on disait.

«Eh, là-haut! Y a-t-il un chrétien qui m'écoute ou un chevalier charitable qui prenne pitié d'un pécheur enterré vivant, d'un malheureux *seigneur qui saigne*?»

Don Quichotte crut reconnaître la voix de Sancho Panza, ce qui l'étonna. Il cria:

«Qui est-ce? Qui se plaint?»

«Qui est-ce? Qui se plaint? C'est moi: Sancho Panza, le malchanceux pécheur qui n'aurait jamais dû accepter de devenir gouverneur de l'île Frauduleuse. J'étais l'écuyer de don Quichotte de la Manche, le célèbre chevalier.»

Cela le sidéra encore plus. Il croyait que Sancho était mort et que son âme faisait pénitence de ses fautes au fond de ce trou. En pensant à cela, il cria:

«Sapristi, dis-moi qui tu es! Si tu es un fantôme, dis-moi comment je peux t'aider, car mon occupation est de secourir les gens faibles qui sont vivants. Je peux également secourir les morts qui ne peuvent pas se protéger tout seuls.»

«Vous devez être mon maître don Quichotte de la Manche. D'après le timbre de votre voix, vous ne pouvez pas être quelqu'un d'autre.»

«Je suis don Quichotte, le chevalier qui secourt les vivants et les morts. Aussi, dis-moi qui tu es et arrête de me faire lanterner. Si tu es l'âme de mon écuyer, tu es au purgatoire, car Dieu a empêché le diable de t'enlever. Aussi, la sainte Église catholique, apostolique et romaine peut te libérer des tourments que tu endures. Quant à moi, j'intercéderai auprès de ces gens en ta faveur quand j'aurai de l'argent. Confesse tes péchés et dis-moi qui tu es.»

«Messire Quichotte, je vous jure que je suis votre écuyer Sancho Panza et que je ne suis pas mort. J'ai quitté l'île à cause de choses et d'événements qui nécessitent beaucoup de temps pour être décrits. La nuit dernière, je suis tombé dans ce trou. Mon âne vous le confirmera. Il ne me laissera pas mentir parce qu'il est à côté de moi.»

L'âne semblait avoir compris ce que Sancho avait dit, car il se mit à braire avec une telle force que les parois de la grotte tremblèrent.»

«C'est un fameux témoin», s'écria don Quichotte. «Je reconnais ce braiment et peux entendre ta voix, cher Sancho. Tiens bon. Je vais aller au château du duc, qui est près d'ici, et amener quelqu'un qui te fera sortir de ce trou où tu as dû tomber à cause de tes péchés.»

«S'il vous plaît, allez y et revenez vite, car je ne supporte pas d'être enterré vivant: je suis mort de peur.»

Don Quichotte alla au château pour raconter au duc et à la duchesse ce qui était arrivé à son écuyer, ce qui les surprit, mais ils supposèrent qu'il était tombé dans la deuxième ouverture de cette caverne qui était là depuis le début des temps. Cependant, ils ne comprenaient pas pourquoi il avait démissionné sans les avertir de son arrivée. Finalement, ils apportèrent des cordes et des câbles, et, grâce à beaucoup de gens et d'efforts, ils sauvèrent Sancho Panza et l'âne. Ils purent de nouveau admirer la lumière du soleil. Un étudiant vit l'ex-gouverneur et dit:

«Tous les mauvais gouverneurs qui démissionnent devraient quitter les territoires qu'ils administrent comme ce pécheur qui sort de sa grotte en ayant faim, sans un sou et pâle comme un linge, comme je le suppose.»

Sancho l'entendit et répondit:

«Espèce de langue de vipère, il y a huit ou dix jours, je commençai à gouverner l'île qu'on m'avait donnée, en ayant un creux à l'estomac. Des médecins me persécutèrent; des ennemis cassèrent mes os; personne ne me versa de pots-de-vin; je ne reçus pas de salaire. Aussi, je ne mérite pas de sortir de cette grotte de cette manière. L'homme propose et Dieu dispose; Dieu sait ce qui est bien pour moi; autres temps, autres mœurs; il ne faut jamais dire fontaine, je ne boirai pas de ton eau; ce qu'on raconte n'est pas toujours vrai. Dieu me comprend. Je ne dirai rien d'autre, mais je le pourrais si je le voulais.»

«Ne te fâche pas, Sancho; n'écoute pas ce qu'ils disent», ordonna don Quichotte. «Si tu le fais, tu seras toujours en colère. Tu n'as rien à te reprocher. Aussi, laisse-les parler: essayer de faire taire les mauvaises langues, c'est vouloir mettre des portes autour des champs. Quand un gouverneur s'enrichit pendant la durée de son gouvernement, on dit de lui que c'est un voleur. Quand il reste pauvre, on le traite d'imbécile et d'incompétent.»

«Eh bien, cette fois-ci», dit Sancho, «on me traitera d'idiot!»

Parlant de cette manière et entouré de petits garçons et de beaucoup d'autres personnes, ils atteignirent le château, où le duc et la duchesse les attendaient. Cependant, Sancho ne voulait pas rencontrer le duc avant d'avoir conduit son âne à l'écurie, lequel, comme il le fit remarquer, avait passé une très mauvaise nuit. Ensuite, il monta l'escalier, s'agenouilla devant le duc et la duchesse et dit:

«Vos Seigneuries, parce que vous le vouliez, et non parce que je le méritais, j'allai gouverner votre île. J'étais nu quand j'abordai dans l'île Frauduleuse, et je suis toujours nu: je ne me suis pas enrichi. Quant à savoir si je l'ai bien gouvernée ou non, des témoins vous en parleront. J'ai réglé des problèmes et accordé des audiences; durant tout ce temps, je crevais la dalle à cause du docteur Magicien Rigide, natif de Sortir, le médecin des gouverneurs de cette île. Des ennemis nous attaquèrent de nuit. On était dans le pétrin, mais les îliens disent qu'ils gagnèrent la guerre grâce à mes bras musclés. Que Dieu leur accorde une bonne santé, car ils disent la vérité. Pendant ce temps, j'assumai les risques et les responsabilités inhérents à tout gouvernement et découvrit que ni mes épaules ni mes côtes ne pouvaient supporter ce poids: je ne mettrai pas ces flèches dans mon carquois. Aussi, avant que je ne fusse *renversé*, je *renversai* le gouvernement: hier, je quittai l'île en la laissant comme je l'avais trouvée, avec les mêmes rues, les mêmes maisons et les mêmes toits qu'elle avait quand j'y débarquai. Je ne demandai à personne de me prêter de l'argent, et personne ne me versa de pots-de-vin. Bien que je voulusse promulguer quelques lois très utiles, je ne le fis pas, car je craignais qu'elle ne fussent pas conservées. Aussi, il aurait été inutile de les promulguer. Comme je l'ai dit, je quittai l'île accompagné seulement par mon âne. Je tombai dans un gouffre. Ensuite, j'errai dans cet abîme, et, ce matin, grâce à la lumière du soleil, j'aperçus une issue. Ce fut difficile de sortir de cet endroit. Si le ciel n'avait pas demandé à mon maître de me rejoindre, je serais restés dans ce trou jusqu'à la fin des temps. Vos Seigneuries, votre gouverneur Sancho Panza, ici présent, a compris durant les dix jours de son gouvernement qu'il ne veut pas gouverner une île, ni le monde entier. Par conséquent, je baise les pieds de Vos Seigneuries. Comme les petits garçons qui jouent à 'Saute et donne-le-moi', j'ai sauté de cette île en marche afin de travailler pour don Quichotte. Quand je voyage avec lui et mange du pain, bien que je sois terrifié, je mange au moins quelque chose, et peu importe que je consomme des carottes ou des perdrix.»

Sancho termina son long discours ici. Don Quichotte avait craint qu'il ne dît beaucoup de bêtises. Quand il vit qu'il n'en avait pas dit tant que cela, il remercia le ciel. Ensuite, le duc prit Sancho dans ses bras. Il lui dit qu'il regrettait qu'il eût démissionné. Il l'assura que là où il irait, il lui procurerait un emploi plus facile et lucratif. La duchesse le prit également dans ses bras et lui demanda d'être prudent, car il avait des bleus et une petite mine.

CHAPITRE LVI.

La duel formidable et extraordinaire entre don Quichotte de la Manche et Tosilos, lequel avait pour but de défendre la fille de Mme Rodriguez.

Le duc et la duchesse ne regrettèrent pas d'avoir donné une fausse île à Sancho Panza. De plus, ce jour-là, le majordome leur dit presque toute les choses que Sancho

avait faites et dites durant son gouvernement. Il leur fit une description vivante de l'attaque de l'île, de la peur de Sancho et de son départ, ce qui les amusa.

L'auteur nous dit que le jour du duel arriva. Le duc avait dit de nombreuses fois à Tosilos comment il devait agir afin de battre don Quichotte sans le tuer, ni le blesser. Il ordonna que la pointe en fer de la lance soit enlevée, car, comme il le dit à son invité, des chrétiens comme lui ne pouvaient pas demander à des guerriers de risquer leur vie. Le chevalier devait se contenter de ce champ de bataille privé et ne pas oublier que le concile de Trente avait interdit le duel judiciaire. Aussi, il devait y aller mollo. Don Quichotte répondit que Son Excellence n'avait qu'à régler les choses comme il lui plairait; il lui obéirait sans pinailler.

Ainsi, ce jour redouté arriva. Le duc avait fait monter une grande tribune, en face de la cour du château, pour les juges et les deux duègnes, la mère et la fille, qui étaient les plaignantes. Beaucoup de gens qui vivaient dans les bourgs et villages des alentours vinrent au château. Ils voulaient assister à ce combat, qui était tellement inédit que personne dans la région, mort ou vif, n'en avait jamais vu un de cette nature, ni entendu parler d'un de ce genre. Le premier qui entra dans le champ clos fut le maître des cérémonies. Il parcourut et examina tout l'espace afin d'empêcher les tricheries et de s'assurer qu'il n'y avait pas de piège caché qui pourrait faire trébucher et tomber l'un des combattants. Ensuite, les duègnes montèrent sur l'estrade et s'assirent sur leurs sièges. Elles portaient un châle qui couvrait leurs yeux et leur poitrine. Elles étaient très inquiètes sur l'issue du duel. Don Quichotte entra dans le champ clos, suivi par beaucoup de sonneurs de trompe. Le grand laquais Tosilos était d'un côté du champ. Il était assis sur un destrier massif qui faisait trembler tout le sol. Son armure brillait au soleil. Il avait baissé sa visière. Son cheval frison, gris pommelé, avait une très grosse croupe. Ses jointures étaient poilues. Le duc avait dit à ce brave guerrier comment se conduire avec don Quichotte de la Manche. Il ne devait surtout pas tuer le chevalier. Il fallait qu'il esquive le premier coup afin d'éviter de le tuer, ce qui pourrait arriver si le cheval galopait à toute vitesse. Tosilos traversa le champ lentement, atteint l'endroit où se trouvaient les duègnes et regarda celle qui voulait qu'il se marie avec elle. Pendant ce temps, le maître des cérémonies avait appelé don Quichotte, qui était déjà sur le champ. Il était à côté de Tosilos. Il demanda aux duègnes si elles autorisaient don Quichotte de la Manche à les représenter. Elles consentirent à cette proposition. Tout ce que le chevalier ferait serait parfait, définitif et valide.

À cet instant, le duc et la duchesse s'étaient installés confortablement sur une galerie surplombant le champ clos, laquelle était pleine de gens qui voulaient assister à ce duel extraordinaire. L'accord stipulait que si don Quichotte gagnait, son adversaire devrait épouser la fille de doña Rodriguez; s'il perdait, l'homme serait libéré de son obligation.

Le maître des cérémonies vérifia la luminosité du soleil et plaça les combattants là où ils devaient être. Il y eut un roulement de tambour; l'air retentit du son des trompes; les pieds des spectateurs firent trembler la terre. Certains espérait une heureuse issue; d'autres craignaient le pire. Se recommandant sincèrement à Dieu et à Madame Toboso, don Quichotte attendait le signal de l'attaque. Le laquais pensait à d'autres choses. Lorsqu'il regardait son ennemie, il avait l'impression que c'était la plus belle femme qu'il avait jamais vue. Le garçon aveugle, qu'on appelle généralement

Cupidon dans notre région, ne voulut pas rater l'occasion de subjuguer un laquais et de le mettre sur la liste de ses victoires. Aussi, il s'approcha sournoisement et silencieusement de lui et décocha une flèche de deux aunes de long qui transperça le coeur du pauvre homme. Il put faire cela car l'amour est invisible; il va et vient à sa guise, et il ne répond jamais de ses actes.

Par conséquent, lorsqu'ils donnèrent le signal de l'attaque, le laquais n'entendit pas le son de la trompe, tandis que don Quichotte fondit sur son ennemi à la vitesse maximale de Rossinante. Quand à Sancho, quand il vit son maître, il cria:

«Que Dieu vous guide, ô meilleur chevalier errant du monde! Que Dieu vous permette de gagner, car la justice est de votre côté!»

Bien que Tosilos vît don Quichotte fondre sur lui, il ne bougea pas. En fait, il appela le maître des cérémonies, qui se rapprocha de lui pour lui demander ce qu'il voulait. Le laquais lui dit:

«Monsieur, est-ce que l'on ne se bat pas pour décider si j'épouserai cette jeune femme ou non?»

«Tout à fait», répondit le maître des cérémonies.

«Eh bien», dit le laquais, «j'ai un petit problème! Il est préférable que je ne me batte pas. Aussi, je vais me rendre et me marier avec elle.»

Les propos de Tosilos étonnèrent le maître des cérémonies. Comme c'était l'un des plaisantins, il ne savait pas quoi répondre. Don Quichotte s'était arrêté au milieu du champ lorsqu'il avait vu que son adversaire ne chargeait pas. Le duc se demandait ce qui se passait. Le maréchal de camp s'approcha de lui pour lui rapporter ce que Tosilos avait dit, ce qui le surprit et le fâcha.

Pendant ce temps, Tosilos s'approcha de l'estrade où était doña Rodriguez et lui dit:

«Madame, je voudrais épouser votre fille. Je ne veux pas obtenir au moyen de batailles ce que je peux obtenir sans violence et sans risquer ma vie. »

«Si je comprends bien», dit le valeureux don Quichotte quand il entendit cela, «je suis dégagé de mon obligation. Aussi, laissez-les se marier. Puisque Dieu la lui donne, saint Pierre bénira les époux.»

Le duc traversa la cour du château, s'approcha de l'endroit où se trouvait Tosilos et demanda:

«Monsieur, est-il vrai que vous refusez de vous battre et que vos scrupules vous poussent à épouser cette jeune fille?»

«Oui, c'est vrai», répondit Tosilos.

«Il a raison», ajouta Sancho. «Donnez au chat ce que vous devez donner à la souris, et évitez les ennuis.»

Pendant ce temps, Tosilos essayait d'enlever son casque. Il les pria de se dépêcher de l'aider, car il suffoquait. Sa tête ne pouvait pas rester dans cette petite boîte plus longtemps. On lui ôta rapidement son casque. Tout le monde put alors voir le visage du laquais.»

«C'est une machination, une machination!», s'écrièrent doña Rodriguez et sa fille. «Ce n'est pas le futur marié, mais le laquais du duc! Que Dieu et le roi me protègent de cette fourberie… de cette infamie!»

«Ne vous énervez pas, mesdames», dit don Quichotte. «Ce n'est ni une fourberie ni une infamie. Si c'était le cas, il ne faudrait pas incriminer le duc, mais les méchants

sorciers qui me persécutent. Ils sont tellement jaloux de ma réussite qu'ils ont transformé le visage de votre époux en celui de cet homme qui, selon vous, est le laquais du duc. Suivez mon conseil: en dépit de la méchanceté de mes ennemis, mariez-vous avec lui, car, sans aucun doute, c'est l'homme avec qui vous vouliez vous marier.»

Quand il entendit cela, la colère du duc se mua peu à peu en joie. Il dit:

«Les choses qui arrivent à don Quichotte sont tellement extraordinaires que je suis prêt à croire que cet homme n'est pas mon laquais. Cependant, nous devrions user d'un stratagème. Retardons le mariage de quinze jours et enfermons ce suspect dans une chambre. Il reprendra peut-être son apparence antérieure, car la rancune que nourrissent les enchanteurs contre don Quichotte ne peut pas durer aussi longtemps, et cela d'autant plus que ces ruses et transformations les empêchent d'atteindre leur but.»

«Oh! monsieur», s'écria Sancho, «ces crapules ont l'habitude de changer une chose en une autre afin d'abuser mon maître. Un chevalier qu'il a battu il y a quelque temps, celui qui s'appelle le chevalier des Miroirs, fut transformé en étudiant nommé Samson Carrasco, lequel est natif de notre village et un de nos amis. Ils transformèrent aussi Madame Dulcinée du Toboso en paysanne. Aussi, je crois que cet homme sera laquais jusqu'à sa mort.»

«Son identité m'importe peu», dit la fille de doña Rodriguez. «Je lui sais gré de sa volonté de se marier avec moi. Je préférais être l'épouse légitime d'un laquais plutôt que d'être la maîtresse trompée d'un gentilhomme… mais est-ce qu'un homme qui m'a trompé peut être considéré comme un gentilhomme?»

En bref, ces stratagèmes et événements les conduisirent à accepter d'enfermer Tosilos dans une chambre et d'attendre qu'il se transforme. Ils félicitèrent tous don Quichotte de sa victoire, bien que la plupart fussent déçus. En fait, ils voulaient que les deux cavaliers s'étripent. Ils étaient comme ces garçons qui sont déçus quand le coupable n'est pas pendu parce que le juge où les plaignants l'on absout. Les gens s'en allèrent. Le duc et la duchesse rentrèrent au château et enfermèrent Tosilos dans sa chambre. Quant à doña Rodriguez et sa fille, elles étaient très contentes parce que, d'une manière ou d'autre, l'affaire se terminerait par un mariage, et c'est ce que voulait Tosilos.

CHAPITRE LVII.

Don Quichotte prend congé du duc et s'occupe
de la spirituelle et impertinente Altisidore.

Don Quichotte pensait qu'il devait quitter ce château où il ne faisait rien, ce qu'il regardait comme une grosse erreur. Honnêtement, il ne pouvait pas rester là; il ne pouvait pas non plus continuer à goûter les innombrables plaisirs fournis par le duc et la duchesse en raison de son statut de chevalier errant. Il croyait que le ciel le punirait pour sa paresse et son inaction. Aussi, il leur demanda la permission de quitter le château. Ils accédèrent à sa demande, bien qu'ils lui dissent qu'il allait leur manquer.

La duchesse remit à Sancho Panza les lettres de sa femme. Il éclata en sanglots et dit:

«Ma femme ne s'était pas imaginée que je quitterais mon île afin de prendre part aux aventures humiliantes de don Quichotte. Elle avait des attentes élevées… mais peu importe; je suis heureux de constater que Thérèse s'est comportée comme d'habitude: elle a envoyé des glands à la duchesse. Si elle ne l'avait pas fait, j'aurais été désolé de cela et elle se serait montrée bien ingrate envers la duchesse. Heureusement, ce cadeau ne peut pas être regardé comme un pot-de-vin, car j'étais déjà gouverneur quand elle l'envoya. Tout le monde sais que ceux qui reçoivent des privilèges manifestent leur gratitude de cette manière: ils offrent des babioles. En fait, j'étais nu quand je suis devenu gouverneur, et je suis toujours nu. Aussi, je peux déclarer, ce qui n'est pas anodin, que j'étais nu quand je suis né, et que je suis toujours nu. Par conséquent, je ne perds rien ni ne gagne rien.»

C'est ce que Sancho se dit le jour du départ. Don Quichotte avait pris congé du duc et de la duchesse la veille au soir. Ce matin-là, il apparut dans la cour du château, portant son armure complète. Tous les gens qui vivaient là le regardaient depuis les galeries. Même le duc et la duchesse sortirent pour le voir partir. Sancho était assis sur son âne, avec ses sacoches, sa valise et ses provisions. Il était content parce que le majordome du duc, l'homme qui avait joué le rôle de la comtesse Auxtroisjupons, lui avait donné une petite bourse contenant deux cents écus d'or. Il utiliserait l'argent pour payer ce qu'ils achèteraient, mais don Quichotte ne savait pas ce qu'il y avait dans la bourse.

Comme je l'ai dit, ils regardaient le chevalier. La spirituelle et impertinente Altisidore, qui était au milieu des duègnes et servantes de la duchesse, se mit à chanter ce qui suit d'une voix dolente:

Écoute-moi, méchant chevalier.
Tire sur les rênes de ton coursier.
N'éperonne pas ce cheval que
Tu peux à peine diriger.
Escroc, tu ne fuis pas devant
Un serpent féroce,
Mais devant une gentille demoiselle
Qui est très jeune.
Monstre abjecte,
Tu trompas la plus jolie fille
Qui jamais traversa
Les forêts de Vénus et de Diane.
Cruel Biréno, Énée en cavale,
Que Barabbas t'accompagne. Va-t'en!

Guide païen,
Tu empoignas le coeur
D'une humble fille
Qui était amoureuse.
Tu volas trois bonnets
Et quelques jarretières entourant
Des jambes aussi blanches et douces

Que du marbre de Paros.
Tu volas deux mille soupirs.
S'ils brûlaient et s'il y avait
Deux mille villes de Troie,
Ils les incendieraient toutes.
Cruel Biréno, Énée en cavale,
Que Barabbas t'accompagne. Va-t'en!

Que le coeur de Sancho, ton écuyer,
Soit si inflexible et insensible
Que Dulcinée continue d'être
Ensorcelée.
Elle souffre à cause de toi.
Dans mon village, parfois,
Les innocents sont punis
À la place des pécheurs.
Que tes plus grandes aventures
Deviennent des mésaventures.
Je veux que tu oublies
Tes passe-temps et tes croyances.
Cruel Biréno, Énée en cavale,
Que Barabbas t'accompagne. Va-t'en!

Que l'on te prenne pour un menteur
De Séville à Marchena,
De Grenade à Loja,
De Londres au fin fond de l'Angleterre.
Que tu n'aies
Ni rois, ni as,
Ni sept
Quand tu joues aux cartes.
Quand on te râpera les pieds,
Tu saigneras,
Et quand on t'arrachera les molaires,
Les racines resteront dans la mâchoire.
Cruel Biréno, Énée en cavale,
Que Barabbas t'accompagne. Va-t'en!

Pendant tout le temps que la plaintive Altisidore chanta cette chanson de la manière qui a été décrite, don Quichotte la regarda fixement. Il se tourna rapidement vers Sancho et dit:

«Je te supplie de me dire la vérité. As-tu pris les trois bonnets et les jarretières dont parle cette fille amoureuse?»

«J'ai les trois bonnets», répondit Sancho. «Quant aux jarretières, personne ne sait où elles sont.»

L'assurance d'Altisidore surprit la duchesse. Elle savait qu'elle était intrépide, amusante et sûre d'elle, mais elle ne pensaient pas qu'elle serait un jour aussi culottée. La duchesse était sidérée parce que la fille n'était pas dans la confidence. Le duc, qui voulait que la plaisanterie soit encore plus crédible, dit:

«Cher monsieur, dans la mesure où l'on vous a très bien traité dans mon château, vous ne devriez pas emporter les trois bonnets, ni les jarretières. Ce genre de comportement relève de la méchanceté, et nous savons que vous n'êtes pas un méchant. Rendez-lui les jarretières, ou sinon je vous provoque en duel. Je ne crains pas d'être transformé en une autre personne par ces méchants sorciers, comme Tosilos, mon laquais, lorsqu'il entra dans le champ clos.»

«Je ne me battrai pas contre Votre Altesse Royale», répondit don Quichotte, «car vous m'avez comblé de bienfaits. Je vous rendrai les bonnets parce que Sancho dit qu'il les a, mais je ne peux pas vous rendre les jarretières puisque nous ne savons pas où elles sont. Je suis sûr que si cette demoiselle regardait dans sa commode, elle les trouverait. Monseigneur, je n'ai jamais rien volé. Je ne deviendrai pas voleur si Dieu guide mes pas. Cette fille dit qu'elle est amoureuse. Comme ce n'est pas de ma faute, je n'ai pas à lui demander pardon, ni à vous. Je vous supplie d'avoir une meilleure opinion de moi et de m'autoriser une fois encore à continuer mon voyage.»

«Que Dieu vous permette de voyager en toute sécurité, messire Quichotte», lança la duchesse. «Vous nous tiendrez au courant de vos exploits. Vous devriez partir maintenant, car en restant plus longtemps ici, toutes ces demoiselles finiront par tomber amoureuses de vous. Quant à Altisidore, je la punirai afin qu'elle arrête de se plaindre en utilisant ses yeux et sa bouche.»

«Ô valeureux don Quichotte», s'exclama Altisidore à cet instant, «permettez-moi d'ajouter quelque chose. Je voudrais m'excuser d'avoir dit que l'on avait volé mes jarretières. En fait, je les porte en ce moment! Comme le fermier qui déclara qu'il avait perdu un âne, je pensais les avoir perdues.»

«Comme je vous l'ai dit», s'écria Sancho, «je sais très bien cacher les objets volés. Si j'avais voulu le faire, j'aurais pu souvent me conduire de cette manière quand j'étais gouverneur.»

Don Quichotte s'inclina devant le duc, la duchesse et tous ceux qui étaient là. Il tira sur les rênes de son cheval, pour le faire quitter le château, et se dirigea vers Saragosse, suivi par Sancho sur son âne.

CHAPITRE LVIII.

Les nombreuses aventures
qui arrivèrent à don Quichotte.

Quand don Quichotte fut au milieu de nulle part, calme et débarrassé des propos tendres d'Altisidore, il décida de concentrer ses efforts sur la chevalerie. Il se tourna vers Sancho et lui dit:

«La liberté est un des dons les plus précieux que le ciel ait faits aux hommes. Les trésors enfermés dans les entrailles de la terre et cachés dans les profondeurs de la mer ne les égalent pas. Pour défendre la liberté et son honneur, on peut et l'on doit risquer sa vie. D'un autre côté, la captivité est la pire calamité qui puisse s'abattre sur

un être humain. Sancho, tu as vu que le château que nous venons de quitter était luxueux et plein de victuailles. J'étais assiégé par des mets délicats et des boissons froides. Cependant, je mourrais de faim parce que je n'en jouissais pas avec la même liberté que s'ils m'eussent appartenu. Puisque nous devons rendre la pareille à ceux qui sont généreux avec nous, nous ne sommes pas libres de faire ce que nous voulons faire. Heureux celui à qui Dieu donne un morceau de pain, car il n'est obligé de remercier personne, si ce n'est Dieu!»

«Néanmoins», dit Sancho, «nous devrions remercier le majordome du duc pour les deux cents écus d'or qu'il m'a donnés dans une petite bourse que je porte maintenant sur mon cœur. C'est une sorte de cataplasme, de l'argent que nous utiliserons quand nous en aurons besoin, car nous ne trouverons pas toujours des château où l'on nous nourrira. Parfois, nous rencontrerons des auberges où l'on nous tabassera.»

Après avoir fait un peu plus d'une lieue, le chevalier et son écuyer aperçurent une douzaine d'hommes habillés en paysans. Ils étaient allongés sur leurs manteaux, qu'ils avaient étendus sur l'herbe verte d'un pré. Ils mangeaient. À côté d'eux, il y avait quelques draps blancs espacés recouvrant des objets qui étaient debout ou allongés. Don Quichotte s'approcha d'eux, les salua poliment et leur demanda ce qu'il y avait sous les draps.

«Monsieur», lui répondit l'un des hommes, «il y a des peintures et des bas-reliefs que nous mettrons dans notre village, dans un retable que nous sommes en train d'assembler. Nous les avons couverts pour empêcher que le soleil ne les décolore. Nous les portons sur nos épaules pour ne pas les casser.»

«J'aimerais bien les voir», dit don Quichotte. «Des peintures transportées avec autant de soin doivent être des chefs-d'œuvre.»

«Cela va de soi!», dit un autre homme. «Elles ont coûté cher. Chacune vaut plus de cinquante ducats. Attendez un instant, je vais vous les montrer.»

Il arrêta de manger, se leva et dévoila la première peinture, qui représentait saint Georges à cheval, avec un dragon lové à ses pieds, une lance plantée dans sa gorge. Cela ressemblait à des braises en or, pour ainsi dire. Quand le chevalier la vit, il déclara:

«Ce monsieur fut un des meilleurs chevaliers errants qu'eut la milice divine. Il s'appelait saint Georges. Il protégeait les demoiselles. Montrez-moi celle-ci.»

L'homme dévoila une autre peinture. C'était le portrait de saint Martin. Il était à cheval et partageait son manteau avec un pauvre. Dès que don Quichotte le vit, il s'écria:

«Ce chevalier fut aussi un des aventuriers chrétiens. Je crois qu'il était plus généreux que courageux. Sancho, regarde ici; il partage son manteau avec le pauvre et lui en donne la moitié. C'était l'hiver. Si cela s'était passé en été, il lui aurait donné en entier, car il était très généreux.»

«Ce n'est pas la bonne saison», répliqua Sancho. «Je pense qu'il croyait le proverbe qui dit: 'On peut être généreux, mais on ne doit pas être dépensier.'»

Don Quichotte se mit à rire et leur demanda de lever un autre drap, sous lequel il y avait le portrait du saint patron de l'Espagne. Lui aussi était à cheval, et il brandissait une épée sanglante en marchant sur des Mores et des têtes d'hommes.

«Ah!», s'exclama don Quichotte. «C'est un vrai chevalier. Il appartient à l'escadron du Christ. Il s'appelle Saint Jacques Tueurdemaures. C'est l'un des plus courageux saints et chevaliers que ce monde ait jamais eu et que le ciel ait aujourd'hui.»

Le drap qu'ils levèrent ensuite couvrait une peinture représentant la chute de cheval de saint Paul et toutes les circonstances de sa conversion, lesquelles sont souvent peintes sur des retables. Les scènes étaient tellement réalistes qu'on avait l'impression que Jésus parlait et que Paul répondait.

«Cet homme», dit don Quichotte, «était le pire ennemi de l'Église de Notre-Seigneur et devint sont plus grand défenseur. Il était chevalier errant quand il était vivant et devint saint quand il mourut. Il travailla très dur dans la vigne du Seigneur. Il guérit les païens quand il les autorisa à fréquenter l'école de Dieu dans les cieux, où Jésus-Christ lui-même les éduqua.»

Il n'y avait pas d'autres peintures. Don Quichotte leur demanda de les couvrir de nouveau et dit:

«Mes frères, avoir vu ce que j'ai vu aujourd'hui est un bon présage parce que ces saints et gentilshommes sont des chevaliers comme moi. Cependant, puisqu'ils sont saints, leur guerre est sainte, tandis que la mienne ne l'est pas, car je suis pécheur. Ils conquirent le ciel grâce à leurs bras musclés, car le ciel n'est pas un endroit tranquille. Jusqu'à présent, je ne sais pas ce que j'ai conquis, bien que j'aie beaucoup souffert. Si Dulcinée n'était pas ensorcelée, j'aurais plus de chance et de succès, et je serais plus équilibré.»

«Que Dieu vous entende, et que le diable ne vous entende pas», dit Sancho.

L'apparence et les arguments de don Quichotte les étonnèrent. Ils ne comprirent pas la moitié de ce qu'il dit. Ayant terminé de dîner, ils prirent les peintures, dirent au revoir à don Quichotte et continuèrent leur route.

Bien qu'il connût très bien son maître, Sancho était étonné de son érudition. Il lui semblait qu'il connaissait tous les événements et histoires possibles et imaginables. Il dit:

«En fait, si ce qui nous arriva aujourd'hui peut être considéré comme une aventure, ce fut l'une des plus agréables qui nous fussent arrivées lors de nos pérégrinations. Nous n'avons eu ni peur ni faim, et nous n'avons pas été blessés. Nous n'avons pas utilisé nos épées, et nous ne sommes pas tombés par terre. Je remercie le ciel de m'avoir laissé voir une telle chose!»

«Tu as raison, Sancho», dit don Quichotte, «mais il ne faut surtout pas oublier que toutes les époques ne se ressemblent pas; elles n'aboutissent pas à la même situation. Ce que les gens appellent les présages, lesquels ne sont pas du domaine de la raison, doivent être regardés par le sage comme des événements positifs. Quand une de ces personnes qui croient aux présages se lève le matin, sort de chez elle et rencontre un moine de l'ordre du bienheureux saint François, elle fait demi-tour et rentre chez elle comme si elle avait rencontré un griffon. Quand un homme superstitieux répand du sel sur la table, il répand en même temps de la tristesse sur son cœur, comme si la nature devait prédire des malheurs par le moyen des choses dérisoires que j'ai mentionnées. Les chrétiens intelligents ne doivent pas ergoter sur ce que Dieu veut faire. Quand Scipion arriva en Afrique, il trébucha en sautant à terre. Ses soldats considérèrent que c'était un mauvais présage, mais, en agrippant le sol, il

cria: 'Tu ne m'échapperas pas, Afrique, car je te tiens fermement dans mes bras.' Par conséquent, Sancho, avoir vu ces peintures est un événement positif.»

«Vous avez raison», répondit Sancho. «Maintenant, j'aimerais bien que vous me disiez pourquoi les Espagnols, quand ils veulent se battre contre leurs ennemis, invoquent saint Jacques Tueurdemaures en criant: 'Saint Jacques, ferme l'Espagne.' Est-ce que cela veut dire que l'Espagne est ouverte et qu'elle doit être fermée? Quel genre de cérémonie est-ce?»

«Tu es un imbécile, Sancho», répondit don Quichotte. «Dieu fit de ce grand chevalier de la Croix rouge le saint patron et protecteur de l'Espagne durant une période difficile, lorsque les Espagnols devaient se battre contre les Sarrasins. Par conséquent, ils lui demandent de les protéger chaque fois qu'ils attaquent leurs ennemis. Très souvent, lors de ces batailles, ils le virent écraser, piétiner, détruire et tuer les troupes arabes. Les historiens ont souvent rapporté cela dans leurs livres qui traitent de la véritable histoire de l'Espagne.»

Sancho, en changeant de sujet, dit à son maître:

«L'impertinence d'Altisidore, la servante de la duchesse, m'étonne. Elle a dû être transpercée et gravement blessée par ce garçon qu'on appelle Cupidon, lequel, d'après certaines gens, est aveugle. Bien que ses yeux soient chassieux, où plutôt qu'ils ne puissent pas voir, quand il vise le coeur de quelqu'un, ses flèches le transpercent toujours, même s'il est très petit. On raconte que les flèches de l'amour sont déviées par la pudeur et la timidité, mais, dans le cas d'Altisidore, il semble qu'elles ne manquent jamais la cible.»

«Il ne faut pas oublier, Sancho», dit don Quichotte, «que l'amour est irrévérencieux et raconte n'importe quoi. Comme la mort, il attaque les palais luxueux des rois et les humbles cabanes des bergers. Quand il capture une âme, la première chose qu'il fait, c'est de la rendre intrépide et insolente. C'est l'insolence qui conduisit Altisidore à exprimer ses sentiments, lesquels me médusèrent; ils ne m'émurent pas tellement.»

«C'est de la cruauté», s'écria Sancho, «de l'ingratitude! Si cette fille prononçait un seul mot d'amour, je me rendrais et deviendrais son esclave. Ignoble monstre, votre cœur est en marbre, en bronze, en mortier! Je me demande ce que cette fille a vu chez vous pour décider de se rendre et de devenir votre esclave. Est-ce que c'est votre élégance, votre intelligence, votre charme ou votre joli visage qui l'ont fait tomber amoureuse de vous? En vérité, je vous regarde souvent et je vois des choses qui sont plus effrayantes que séduisantes. Il paraît que la beauté est la chose qui ravit les amoureux. Aussi, comme vous n'êtes pas beau, je ne comprends pas pourquoi elle est tombée amoureuse de vous.»

«Tu vois, Sancho», répondit don Quichotte, «il y a deux sortes de beauté: la beauté de l'âme et la beauté du corps. La beauté de l'âme se manifeste par l'intelligence, la pudeur, la bienséance, la générosité et la politesse. Un homme laid peut avoir ces qualités. Quand quelqu'un voit ce genre de beauté, non pas celle du corps, l'amour commence brutalement. Je sais que je ne suis pas beau, mais je ne suis pas laid. Un homme qui possède les qualités que j'ai énumérées peut être aimé s'il n'est pas horriblement laid.»

Pendant qu'ils discutaient de cette manière, ils entrèrent dans une forêt qui se trouvait à côté de la route. Soudain, don Quichotte se trouva pris dans un filet composé

de cordes vertes tendues entre les arbres. Il ne savait pas ce qui se passait. Il dit à son écuyer:

«Je pense que ça va être une aventure singulière. En fait, les sorciers qui me persécutent essaient de m'attacher afin de me retarder. Ils veulent se venger sur moi parce que j'ai été méchant avec Altisidore. Dis-leur que si ces cordes étaient en diamant dur, au lieu d'être de chanvre vert, et étaient plus solides que celle avec laquelle le jaloux Vulcain attrapa Vénus et Mars, je les romprais comme si elles étaient composées de brins de raphia ou de fils de coton.»

Il allait s'engouffrer dans le filet et couper les cordes quand deux jolies chasseresses sortirent soudainement des buissons. En fait, les filles étaient habillées en bergères, bien que leurs vestes et leurs jupes fussent de fin brocart, ou plutôt en gaze de soie brodée d'or. Leurs cheveux, détachés et tombant sur les épaules, étaient aussi lumineux que des rayons de soleil. Leurs têtes étaient surmontées de guirlandes de branches de laurier et d'amarante rouge entrelacées. Elles devaient avoir entre quinze et dix-huit ans. Cette apparition étonna Sancho et don Quichotte et fit s'arrêter le soleil. Les quatre individus se turent. Finalement, une des filles se mit à parler. Elle dit à don Quichotte:

«Arrêtez-vous! Ne coupez pas ce filet. Nous ne l'avons pas tendu pour vous embêter, mais pour nous amuser. Comme je sais que vous allez nous demander pourquoi nous l'avons mis là et qui nous sommes, je vais vous répondre en quelques mots. Dans un village situé à deux lieues d'ici, où demeurent beaucoup de nobles et de notables, des amis et parents décidèrent de venir ici avec leurs fils, leur femmes, leurs filles, leurs voisins, leur connaissances et leurs parents afin de s'amuser. Cet endroit est l'un des plus beaux de la région. Nous voulons fonder une nouvelle Arcadie ici. Aussi, les filles sont habillées en bergères, et les garçons en bergers. Nous avons appris par cœur deux églogues, l'une du célèbre poète Garcilaso et l'autre du brillant Camoëns, qui est écrite en portugais. Nous ne les avons pas encore récitées en public. C'est hier seulement que nous sommes arrivés ici. Nous avons dressé quelques tentes au milieu des arbres, près d'une rivière qui fertilise tous les champs. La nuit dernière, nous avons tendu ces filets afin d'attraper les petit oiseaux stupides qui, effrayés par nos cris, tombent dedans. Monsieur, vous pourriez être notre invité. Nous vous distrairons, car la mélancolie est bannie d'ici.»

Elle se tut. Aussi, don Quichotte put dire:

«Jolie demoiselle, je suis sûr qu'Actéon, lorsqu'il vit Diane se baigner, ne fut ni plus surpris ni plus charmé que moi lorsque je remarquai votre beauté. Je vous félicite de ce divertissement. Je vous obéirai. En fait, il est de mon devoir d'aider toutes sortes de gens, particulièrement des personnes importantes comme vous. Si ces filets, qui occupent un petit espace, étaient tendus dans le monde entier, je m'acharnerais à découvrir de nouveaux continents qui me permettraient de passer sans les rompre. Ce que je dis est un peu excessif, mais c'est vrai, car l'homme qui vous dit cela est don Quichotte de la Manche lui-même. Vous avez certainement entendu parler de moi...»

«Mon Dieu!», s'exclama l'autre fille. «Nous avons vraiment de la chance. Selon un livre que j'ai lu, qui traite de ses exploits, lesquels doivent être vrais, ce monsieur est le plus courageux, le plus amoureux et le plus courtois des hommes de la terre. Je suppose que son compagnon de voyage est Sancho Panza, son écuyer, dont les plaisanteries sont incomparables.»

«Vous avez raison», acquiesça Sancho. «Je suis cet écuyer amusant et ce gentilhomme est mon maître, don Quichotte de la Manche, le personnage principal du livre.»

«Oh!», s'exclama la première fille, «demandons-lui de rester, ma chère. Nos pères et nos frères aimeraient bien discuter avec lui. Moi aussi, j'ai entendu parler de ses qualités et des blagues de son écuyer. Surtout, à ce qu'on raconte, c'est l'amoureux le plus déterminé et fidèle au monde, et sa petite amie, une certaine Dulcinée du Toboso, est considérée par la majorité des gens comme la plus belle femme d'Espagne.»

«Ils ont raison», dit don Quichotte, bien que votre prodigieuse beauté puisse les égarer. Mesdemoiselles, il est inutile de me presser de rester, car je suis trop occupé pour me reposer.»

À cet instant, l'un des frères de l'une des filles arriva. Comme elles, il portait un costume de berger qui semblait valoir beaucoup d'argent. Elles lui dirent que ce valeureux chevalier était don Quichotte de la Manche et que l'autre était Sancho, son écuyer. Il les connaissait déjà puisqu'il avait lu le livre qui traitait des aventures du chevalier. L'élégant berger demanda au chevalier de s'avancer vers les tentes. Don Quichotte se sentit obligé de lui obéir.

Ensuite, la chasse commença. Bientôt les filets se remplirent de petits oiseaux qui, trompés par la couleur des mailles, étaient tombés dans le piège qu'ils fuyaient. Plus de trente personnes se réunirent dans cet endroit. Elles étaient toutes habillées en élégants bergers et bergères. On les présenta à don Quichotte et à son écuyer, ce qui les ravit, car elles aussi avaient lu le livre. Les gens s'approchèrent des tentes, où l'on avait dressé des tables. Sur de très belles nappes, on avait disposé de nombreux plats contenant des mets délicats. On installa le chevalier à la place d'honneur. Tout le monde l'observait. Ensuite, on débarrassa la table. Don Quichotte dit calmement:

«Certaines gens disent que le plus grand péché est l'arrogance, mais je persiste à croire que l'ingratitude est pire, car, selon l'expression consacrée, 'L'enfer est peuplé d'ingrats.' Depuis que j'ai atteint l'âge de raison, j'ai essayé de fuir ce péché. Quand je ne peux pas rendre la pareille à quelqu'un, je lui promets que je le ferai un jour. Quand ce n'est pas suffisant, je divulgue le nom des gens qui m'ont favorisé, car une homme qui fait cela rendra la pareille à ses bienfaiteurs dès qu'il le pourra. La plupart du temps, ceux qui reçoivent de l'aide sont inférieurs à ceux qui les aident. Dieu est supérieur à nous tous parce qu'il nous aide tous. Les cadeaux de Dieu sont supérieurs à ceux des hommes, mais la gratitude supplée à ce problème et à cette timidité. Aussi, je vous remercie de votre obligeance. Comme je ne suis pas riche, je vais vous offrir ce que je possède. Par conséquent, je déclare que pendant deux jours entiers, au milieu de cette grande route qui conduit à Saragosse, je soutiendrai que ces personnes habillées en bergères sont les demoiselles les plus belles et les plus polies du monde, à l'exception de l'incomparable Dulcinée du Toboso, unique objet de ma tendresse, si vous voulez bien me pardonner l'expression.»

Sancho, qui avait écouté attentivement ce que don Quichotte avait dit, s'écria:

«Qui donc dans ce monde oserait dire et jurer que mon maître est fou? Dites-moi, messieurs, connaissez-vous un prêtre instruit et sage qui puisse parler comme cela? Y a-t-il un courageux chevalier errant qui soit plus généreux que lui?»

Rouge comme une tomate, Don Quichotte se tourna vers son écuyer et cria:

«Y a-t-il quelqu'un dans ce monde qui oserait affirmer que tu n'es ni idiot, ni méchant, ni sauvage? Qui t'a demandé de te mêler de mes affaires et de déterminer si je suis un homme sage ou un demeuré? Tais-toi et va seller Rossinante si cela n'a pas déjà été fait. Nous allons concrétiser mon idée. Comme j'ai raison, ceux qui me contrediront auront des problèmes.»

L'homme en colère se leva de son siège, ce qui étonna les spectateurs et les conduisit à se demander s'il était sain d'esprit ou fou. Ils essayèrent de le dissuader de réagir de manière excessive. Ils lui dirent qu'ils savaient qu'il voulait leur exprimer sa reconnaissance. Aussi, il n'avait pas à prouver qu'il était courageux, car le livre contenait ses exploits. Néanmoins, Don Quichotte ne voulut pas changer d'avis. Il enfourcha Rossinante, prit sa lance et son écu, et se plaça au milieu de la route qui passait à côté de la prairie verte. Sancho, sur son âne, et les faux bergers le rejoignirent, car ils voulaient connaître l'issue de cette entreprise singulière et absurde. Don Quichotte se racla la gorge et dit:

«Eh! voyageurs, passants, chevaliers, écuyers, marcheurs et cavaliers qui emprunterez cette route pendant les deux jours qui vont suivre, don Quichotte de la Manche, chevalier errant, est ici pour soutenir que les nymphes qui vivent dans ces prairies et ces forêts sont plus belles que les autres femmes, à l'exception de la dame que j'aime, à savoir Dulcinée du Toboso. Que celui qui serait d'un avis contraire s'approche; je l'attends ici.»

Il répéta ces phrases deux fois, et aucun aventurier ne les entendit. Cependant, la chance tourna: peu de temps après, beaucoup de cavaliers apparurent tout au bout de la route. La plupart tenaient des lances à la main. Ils galopaient sur la route en formation serrée. Dès que ceux qui accompagnaient don Quichotte les eurent aperçus, ils se retournèrent très rapidement et s'éloignèrent de là, car ils étaient très prudents. Seul Don Quichotte resta au milieu de la route; Sancho Panza se cacha derrière la croupe de Rossinante.

La troupe de lanciers s'approcha. L'un d'eux, celui qui était devant les autres, cria:

«Dégagez, suppôts de Satan. Ces taureaux vont vous écrabouiller.»

«Petites pourritures!», répondit don Quichotte. «Si c'étaient les plus sauvages taureaux élevés le long des berges de la Jarama, je n'en aurais rien à faire! Grosses crapules, dites que vous êtes d'accord sur ce que j'ai dit, sinon je vous attaque.»

Le vacher n'eut pas le temps de lui répondre, et don Quichotte n'eut pas le temps de se ranger, mais il ne voulait pas le faire. Les taureaux de combat, les bœufs et tous les gens qui conduisaient les animaux dans un village où ils passeraient la nuit, bousculèrent don Quichotte, Sancho, Rossinante et l'âne. Ils tombèrent tous par terre. Sancho fut contusionné, son maître fut terrifié, l'âne fut écrasé, et Rossinante fut torturé! Finalement, ils se relevèrent. Don Quichotte, trébuchant ici et tombant là, courut aussi vite qu'il put après le troupeau en criant:

«Arrêtez, méchants pouilleux! Un seul chevalier vous attend. Je ne suis pas d'accord avec Gonzalo Fernández de Córdoba: je ne laisse jamais l'ennemi s'enfuir parce que je crains qu'il ne cause des dégâts.»

Cependant, les éclaireurs agités ne s'arrêtèrent pas: ils se fichaient bien de ses menaces. Quant au chevalier, il arrêta de courir parce qu'il était fatigué. Il ne s'était pas vengé, ce qui le mit en colère. Il s'assit par terre afin d'attendre Sancho, Rossinante et

l'âne. Ensuite, le maître et son écuyer se mirent en selle. Sans se retourner pour dire au revoir à la fausse Arcadie, ils poursuivirent leur chemin parce qu'ils avaient honte, non parce qu'ils voulaient le faire.

CHAPITRE LIX.

Ce qui arriva à don Quichotte
et qui peut être considéré comme une aventure.

Ce fut l'eau transparente d'une source, qu'ils découvrirent dans l'ombre fraîche d'une forêt, qui permit à Don Quichotte et à Sancho de se débarrasser de la poussière qui les recouvrait et de la fatigue causée par le manque de courtoisie des taureaux. Ils Laissèrent paître librement, sans harnais, ni bride, Rossinante et l'âne. Les deux hommes malchanceux s'assirent à côté du ruisseau. Don Quichotte se rinça la bouche et lava son visage, ce qui le rafraîchit et le rasséréna.

Don Quichotte ne mangeait pas parce qu'il était contrarié. Sancho ne toucha aucune des victuailles qui étaient devant lui parce qu'il était poli. Il espérait que son maître goûterait à la nourriture. Le chevalier était pensif; il avait oublié de porter ses mains à sa bouche pour manger. N'ayant plus aucun souci du décorum, son écuyer ouvrit la bouche et se mit à dévorer le pain et le fromage qu'il avait sous la main.

«Mange, mon ami», dit don Quichotte, «préserve la vie, car cela est plus important pour toi que pour moi. Laisse mes pensées et mes malheurs me tuer. Tu vois, Sancho, je suis né pour me sentir mourir durant toute ma vie, et toi, pour mourir en mangeant. Je te dis la vérité. Il y a des livres sur ma vie, je suis un guerrier célèbre et courtois, les princes me respectent et les demoiselles m'aiment, mais, alors que j'espérais être récompensé de mes exploits, ce matin j'ai été renversé, frappé et piétiné par des animaux sales et méchants. À cause ce cela, mes incisives sont émoussées, mes molaires engourdies, mes mains paralysées, et je n'ai pas envie de manger. Je pense que je vais me laisser mourir de faim: c'est la plus cruelle de toutes les morts.»

«Ainsi», dit Sancho, en continuant de mâcher ce qu'il avait dans la bouche, «vous ne serez pas d'accord avec le proverbe qui dit: 'Laisse Marta manger, même si elle meurt d'une indigestion.' Quant à moi, je ne vais pas me tuer. Comme le chausseur qui prend son temps lorsqu'il fabrique des chaussures, je vivrai lentement, et je mangerai jusqu'à ce que le ciel me convoque. Voyez-vous, l'exaspération est une grande folie. Monsieur, vous devriez manger et faire la sieste sur cette herbe verte. Vous vous sentirez mieux quand vous vous réveillerez.»

Don Quichotte suivit son conseil, car il était bon, et lui dit:

«Je me sentirais mieux et plus détendu si tu faisais ce que je vais te dire. Pendant que je dormirai, comme tu m'as pressé de le faire, tu iras là-bas, tu te déshabilleras et tu te donneras trois ou quatre cents coups de fouet avec les rênes de Rossinante, car tu dois t'en donner plus de trois mille afin de désensorceler Dulcinée. La pauvre fille est ensorcelée à cause de ta négligence.»

«C'est votre point de vue», répondit Sancho. «Mais peu importe; dormons. Dieu décidera de ce qui se passera ensuite. Vous savez que se fouetter de sang-froid est insupportable, particulièrement quand le fouet frappe un homme famélique.

Mademoiselle Dulcinée doit prendre son mal en patience. Quand elle s'y attendra le moins, je me fouetterai jusqu'à ce que je sois aussi troué qu'une passoire. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. Je veux dire que je suis vivant et que je veux accomplir ma promesse.»

Don Quichotte le remercia de cela. Il mangea un peu, tandis que Sancho se gobergea. Ensuite, ils dormirent. Pendant ce temps, Rossinante et l'âne, les deux amis inséparables, purent gambader à travers la prairie et brouter l'herbe qui la recouvrait.

Les deux hommes se réveillèrent un peu tard. Ils montèrent à cheval et poursuivirent leur chemin. Ils étaient impatients d'atteindre une auberge qui était à environ une lieue de là où ils se trouvaient. J'ai dit que c'était une auberge parce que don Quichotte prononça ce mot, bien qu'il eût l'habitude d'appeler toutes les hôtelleries châteaux.

Ils y arrivèrent et demandèrent à l'hôtelier s'il lui restait des chambres. Il leur répondit qu'il lui en restait une qui avait toutes les commodités qu'ils pourraient trouver à Saragosse. Lorsqu'ils eurent mit pied à terre, Sancho mit toutes leurs provisions dans la chambre. L'hôtelier lui donna la clef. Ensuite, il conduisit les bêtes à l'écurie, leur donna à manger et retourna à l'auberge pour demander à don Quichotte s'il avait besoin d'autre chose. Le chevalier était assis sur un banc qui était devant un mur. Il n'avait pas pris cette hôtellerie pour un château. Aussi, Sancho loua la providence.

L'heure du dîner arriva. Ils se retirèrent dans leur chambre. Sancho demanda à l'hôtelier ce qu'ils pourraient manger. L'homme lui dit qu'ils pourraient manger tout ce que leurs bouches pourraient avaler. Ils pouvaient demander ce qui leur ferait plaisir, car, dans la cuisine, il y avait beaucoup d'oiseaux, de volailles et de poisson.

«Nous n'avons pas besoin de tout cela», répliqua Sancho. «Deux poulets rôtis feront l'affaire, car mon mon maître a un appétit d'oiseau et je ne suis pas un ogre.»

L'aubergiste répondit qu'il n'avait pas de poulets parce que les milans les attrapaient.

«Dans ce cas, monsieur, mettez à rôtir une jeune poule tendre.»

«Une jeune poule!», s'écria l'hôtelier. «En fait, hier j'en ai envoyé plus de cinquante au marché, mais, hormis les poules, vous pouvez avoir tout ce que vous désirez.»

«Vous devez bien avoir du veau ou du chevreau.»

«Nous n'en avons plus, mais nous en aurons plein la semaine prochaine.»

«Quelle chance!», s'exclama Sancho. «Je suppose que quand nous aurons énuméré tout ce que vous n'avez pas, il ne restera que plein de lard et d'œufs.»

«Mon client», dit l'hôtelier, «est assez insistant! Je viens de vous dire que je n'ai ni poules ni poulets, et vous voulez maintenant que j'aie des œufs! Demandez des aliments qui ne soient pas trop recherchés.»

«Allez droit au but, monsieur. Arrêtez de parler pour ne rien dire et dites-moi ce que vous avez.»

«À vrai dire, j'ai deux pieds de bœuf qui ressemblent à des pieds de veau, ou deux pieds de veau qui ressemblent à des pieds de bœuf. Ils ont été cuits avec des pois, des oignons et du lard. Ils sont en train de vous dire: 'Mangez-moi, mangez-moi!»

«Mettez-les de côté immédiatement. Que personne n'y touche. Je vous donnerai plus d'argent que n'importe qui car je les veux. Peu importe que ce soient des pieds de bœuf ou de veau.»

«Personne n'y touchera. Il y a d'autres client ici: ces personnes de qualité ont un cuisinier, un maître d'hôtel et des provisions de bouche.»

«Ce sont peut-être des personnes de qualité, mais mon maître a plus de qualités qu'elles. Cependant, à cause de son métier, il n'a pas de provisions de bouche. Nous nous allongeons sur l'herbe, au milieu des prés, et nous nous remplissons l'estomac de glands et de nèfles.»

Tel fut la conversation qu'eut Sancho avec l'hôtelier. Il refusa de répondre à sa question à propos de la profession de son maître.

Quand l'heure du dîner arriva, don Quichotte se retira dans sa chambre. L'aubergiste lui apporta la marmite, et il se mit à manger. Soudain, il entendit des voix dans la chambre d'à côté, laquelle n'était séparée de la sienne que par une mince cloison. Quelqu'un disait:

«S'il vous plaît, messire Géronimo, en attendant qu'on nous apporte le dîner, lisons un autre chapitre de la *Seconde partie de don Quichotte de la Manche.*»

À peine don Quichotte eut-il entendu son nom qu'il se leva et dressa l'oreille. Don Géronimo répondit:

«Don Juan, pourquoi devrions-nous lire ce livre imbécile? Quiconque a lu la *Première partie de don Quichotte de la Manche* ne peut pas aimer la deuxième partie.»

«Quoi qu'il en soit», dit don Juan, «nous devrions la lire, car il y a toujours de bonnes choses dans de mauvais livres. Cependant, le fait que don Quichotte n'aime plus Dulcinée du Toboso me déplaît.»

Quand il entendit cela, le chevalier explosa et cria:

«L'homme qui a dit que don Quichotte de la Manche a oublié Dulcinée du Toboso est un menteur, car l'incomparable Dulcinée ne peut pas être oubliée, et il ne peut pas l'oublier: sa force de caractère est admirable et il est de son devoir de la protéger discrètement et d'être sûr qu'il a raison.»

«Qui nous répond?», demandèrent les gens de l'autre chambre.

«Qui pourrait-ce être?», rétorqua Sancho. Son maître continua ainsi: «C'est moi: don Quichotte de la Manche. Je m'acquitterai de cette tâche, car un bon payeur n'a pas peur d'engager une grosse somme d'argent.»

Dès qu'il eut dit cela, deux gentilshommes entrèrent dans la chambre. L'un d'eux jeta ses bras autour du cou de don Quichotte et dit:

«Vous êtes ici! Vous êtes le vrai don Quichotte de la Manche, boussole et étoile polaire de la chevalerie errante, bien que quelqu'un ait usurpé votre nom et dénigré vos exploits. Cet homme est l'auteur du livre que je vous tends.»

Il arracha le livre des mains de son ami et le donna à Don Quichotte, qui, sans dire un mot, se mit à le feuilleter. Quelques minutes après, il le lui rendit en disant:

«Je n'ai lu que quelques pages, mais j'ai trouvé trois choses qui me déplaisent. Premièrement, dans le prologue, il y a quelques phrases qui sont très désagréables. Deuxièmement, c'est écrit en aragonais: l'auteur supprime souvent les mots de liaison. Troisièmement, il commet beaucoup d'erreurs et n'arrête pas de mentir, ce qui prouve que c'est un ignorant. Par exemple, il déclara que le nom de la femme de Sancho Panza

était Marie Gutierrez, alors qu'elle s'appelle Thérèse Panza. Un auteur qui commet une telle erreur en commettra d'autres tout au long de son récit.»

«Quel mauvais historien!», s'écria Sancho. «Il ne nous connaît pas, car il a appelé ma femme Marie Gutierrez. Reprenez ce livre et dites-moi si je suis dedans et s'il a changé mon nom.»

«Je peux déduire de ce que vous venez de dire», fit remarquer don Géronimo, «que vous êtes Sancho Panza, l'écuyer de don Quichotte.»

«Je suis cet homme», répondit Sancho, «et je m'en flatte.»

«En fait», continua le gentilhomme, «cet auteur ne vous peint pas comme un homme bien, mais comme un goinfre ennuyeux et un imbécile. Vous ne ressemblez pas au Sancho qu'on trouve dans la première partie de l'histoire des aventures de votre maître.»

«Que Dieu lui pardonne», répondit Sancho. «Il aurait mieux fait de m'oublier. Laissons le bon musicien faire de la musique et saint Pierre rester à Rome, bien qu'il n'ait rien à manger!»

Les deux gentilshommes invitèrent don Quichotte à dîner, car ils savaient qu'il n'aimerait pas la nourriture servie dans cette auberge. Le chevalier courtois accepta l'invitation. Sancho resta dans la chambre. Il devenait le suzerain de la marmite. Aussi, il s'assit à la place d'honneur, en face de l'hôtelier, qui, comme lui, adorait les pieds de bœuf.

Pendant le dîner, don Juan demanda à don Quichotte s'il avait reçu des nouvelles de madame du Toboso. S'était-elle mariée? Était-elle enceinte ou avait-elle mis un enfant au monde? Était-elle toujours la vierge pudique qu'il aimait?

«Dulcinée», répondit don Quichotte, «est toujours une demoiselle et je l'aime plus que jamais. Ma relation avec elle est aussi insatisfaisante qu'avant. Quant à sa beauté, elle a été transformée en paysanne laide.»

Ensuite, il leur décrivit dans les moindres détails comment elle avait été ensorcelée et ce qui était arrivé dans la grotte de Montesinos. Il leur rapporta également les propos de Merlin concernant son désenchantement, lequel dépendait de la flagellation de Sancho. La description des étranges aventures qui étaient arrivées à don Quichotte les enchantèrent. Ils étaient étonnés par ses remarques imbéciles et ses manières amènes. Tantôt il le regardait comme un homme sain d'esprit, Tantôt comme un fou. Ils étaient incapables d'établir le degré de folie ou d'intelligence du chevalier.

Sancho termina son repas. L'hôtelier était soûl. Aussi, il alla dans la chambre où se trouvait son maître et dit:

«L'auteur de ce livre ne veut pas que je me lie d'amitié avec vous. Comme vous l'avez dit, il me traite de goinfre, et je ne veux pas qu'il me traite de poivrot.»

«En fait, il vous traite aussi de poivrot», répondit don Géronimo, «mais je ne me rappelle pas du terme qu'il use. Cependant, je sais que ses arguments son spécieux, car votre apparence montre que vous n'êtes pas un alcoolique.»

«Messieurs», dit l'écuyer, «le Sancho et le don Quichotte de cette histoire ne peuvent pas être les mêmes que ceux que l'on trouve dans le livre écrit par Cid Hamet Ben-Engéli, car mon maître est courageux, intelligent et amoureux de Dulcinée. Quant à moi, je suis amusant et affable. Je ne suis ni un goinfre ni un ivrogne.»

«C'est ce que je crois», dit don Juan. «Si cela était possible, j'interdirais à tout le monde de raconter l'histoire du grand don Quichotte, à l'exception de Cid Hamet,

l'auteur qui publia la première version de ce récit. Apelles n'était-il pas la seule personne a avoir le droit de peindre le portrait d'Alexandre le Grand!»

«Tout le monde peut peindre mon portrait», dit don Quichotte, «mais je ne veux pas qu'on me maltraite: là où il y a des insultes, la patiente fout le camp!»

«Personne», dit don Juan, «ne peut insulter don Quichotte sans le payer cher. Cependant, il a l'air d'être patient.»

Ils passèrent une grande partie de la nuit à discuter ainsi. Bien que don Juan voulût que don Quichotte lût d'autres passages du livre afin de trouver des choses qui ne lui plaisaient pas, il n'arriva pas à le persuader de le faire. Le chevalier lui dit qu'il considérait qu'il l'avait lu et qu'il était complètement stupide. Si, par hasard, son auteur apprenait qu'il l'avait tenu dans ses mains, il ne voulait pas qu'il s'en réjouisse en pensant que lui, don Quichotte, avait lu ce livre plein d'obscénités que les esprits et le yeux doivent fuir comme la peste. Il lui demandèrent où il allait. Il répondit qu'il allait à Saragosse, où il participerait au tournoi qui s'y tenait tous les ans. Don Juan lui dit que ce nouveaux livre racontait que ce soit-disant don Quichotte avait couru la bague à Saragosse. La description était ennuyeuse et absurde; les chevaliers n'avaient ni livrées ni devises.

«Puisqu'il en est ainsi», répliqua don Quichotte, «je n'irai pas à Saragosse. Je laisserai les gens découvrir que cet historien inexpérimenté ment. Ils se rendront compte que je ne suis pas le don Quichotte dont il parle.»

«C'est une très bonne idée», dit don Géronimo. «Il y a d'autres joutes à Barcelone, où vous pourrez montrer votre courage.»

«C'est ce que je veux faire», répliqua don Quichotte. «Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, il est l'heure d'aller au lit. J'espère que vous me considérerez désormais comme l'un de vos meilleurs amis et de vos plus fidèles serviteurs.»

«Moi aussi», ajouta Sancho. «Je vous serai peut-être utile en quelque chose.»

Ils se dirent au revoir. Don Quichotte et Sancho se retirèrent dans leur chambre. Don Juan et don Géronimo étaient stupéfaits de cet étrange mélange de raison et de folie. Ils étaient convaincus que ces hommes étaient les vrais don Quichotte et Sancho, tandis que ceux portraiturés par l'auteur aragonais ne l'étaient pas.

Quant le chevalier se leva le lendemain matin, il frappa contre la cloison pour dire au revoir aux deux voyageurs. Quand à Sancho, il paya l'hôtelier et lui laissa un gros pourboire, mais il lui conseilla de ne pas se vanter d'avoir beaucoup de provisions, ou de faire les courses plus souvent.

CHAPITRE LX.

Ce qui arriva à don Quichotte en allant à Barcelone.

La matinée était fraîche, ce qui annonçait un après midi frais. Don Quichotte sortit de l'auberge. Il s'était renseigné sur le chemin le plus direct entre l'auberge et Barcelone, sans passer par Saragosse, car il avait décidé de démontrer à tout le monde que l'historien qui l'avait critiqué était un menteur.

Pendant les six premiers jours, rien qui soit digne d'intérêt ne lui arriva. À la fin de cette période, à la tombée du jour, il quitta la route principale et se retrouva dans une forêt dense composée de chênes ou de chênes-lièges: ici, Cid Hamet est moins

précis que d'habitude. Le maître et son serviteur mirent pied à terre et s'installèrent confortablement au pied des arbres. Sancho, qui n'avait pas déjeuné, s'endormit. Don Quichotte, qui était plus perturbé par ses pensées que par la faim, n'arrivait pas à fermer les yeux. Il était pensif. Il avait l'impression d'être dans la grotte de Montesinos et de regarder Dulcinée, qui, transformée en paysanne, chevauchait son ânesse. Les paroles prononcées par le sage Merlin résonnaient dans sa tête. Il n'arrêtait pas de lui dire ce qu'il fallait faire pour désensorceler Dulcinée. Il était découragé à cause de la nonchalance et de l'égoïsme de son écuyer. Le chevalier croyait que Sancho s'était donné cinq coups de fouet, ce qui n'était qu'une tout petite partie de la punition. Il était tellement contrarié qu'il se dit:

«Quand Alexandre le Grand coupa le nœud gordien au lieu de le défaire, il devint le maître de l'Asie. Cela peut s'appliquer à la situation actuelle. Que cela plaise ou non à Sancho, je pourrais le fouetter et désensorceler Dulcinée. Puisqu'il doit recevoir trois mille coups de fouet, peu importe que ce soit lui ou quelqu'un d'autre qui le fouette, car, de toute manière, il doit être fessé.»

En pensant à cela, il s'approcha de son écuyer, après avoir pris, tout d'abord, les rênes de Rossinante et les avoir ajustées afin de les transformer en fouet. Il se mit à détacher les aiguillettes qui, selon certaines personnes, étaient devant les hauts-de-chausses de Sancho. À peine avait-il commencé de le faire que l'écuyer se réveilla et dit:

«Qu'est-ce que c'est? Qui me touche et me déshabille?»

«C'est moi», répondit don Quichotte. «Je suis venu réparer tes erreurs et soulager mes malheurs. Je vais te fouetter afin de payer une partie la dette que tu as contractée. Dulcinée est en train de mourir, tu es insouciant et je suis amoureux. Enlève tes hauts-de-chausses volontairement, car je veux te donner au moins deux mille coups de fouet dans cet endroit isolé.»

«Vous n'allez pas faire ça», rétorqua Sancho. «Taisez-vous; les sourds vont nous entendre. C'est moi qui doit décider de le faire, et je n'en ai pas envie. Je peux vous assurer que je me fouetterai quand je voudrai le faire.»

«Non, Sancho», dit don Quichotte, «je n'attendrai pas que tu sois disposé à le faire, car tu es une mauviette égoïste, bien que tu sois un paysan.»

Il continuait de détacher les aiguillettes des hauts-de-chausses de Sancho. Aussi, ce cernier se releva d'un bond et l'attaqua. Il le saisit par le bras et lui fit un croche-pied. Le chevalier tomba sur le dos. L'écuyer mit son genou droit sur la poitrine du chevalier. Il empoigna ses mains et les tint de manière à empêcher le pauvre homme de bouger et de respirer.

«Espèce de traître», s'écria don Quichotte, «est-ce que tu te révoltes contre ton seigneur et maître? Est-ce que tu attaques celui qui te nourrit?»

«Je ne couronne ni ne détrône les rois», répondit Sancho; «je ne fais que me protéger, car je suis mon propre seigneur. Si vous me promettez de rester tranquille et de ne pas me fouetter pour l'instant, je vous laisse partir. Si vous ne le faites pas,

Vous mourrez ici, traite,
Ennemi de doña Sancha.»

Don Quichotte lui promit qu'il resterait tranquille et jura sur la tête de celle qu'il vénérait qu'il ne toucherait pas aux vêtements de son écuyer. Sancho serait libre de se fouetter quand il le voudrait.

L'écuyer se leva et s'éloigna de quelques mètres. Alors qu'il allait s'appuyer contre un autre arbre, sa tête heurta quelque chose. Il leva les mains et toucha deux pieds portant des chaussures et des bas. Il était terrifié. Il courut vers un autre arbre, et la même chose arriva. Il appela don Quichotte en criant afin qu'il vienne à la rescousse. Don Quichotte accourut. Quand il lui demanda ce qui s'était passé et ce qui lui faisait peur, l'écuyer répondit que tous les arbres étaient remplis de pieds et de jambes d'hommes. Don Quichotte les toucha et comprit ce que ce pouvait être.

«Calme-toi, Sancho», lui dit-il. «Ces pieds et ces jambes que tu touches et ne vois pas sont certainement ceux de quelques hors-la-loi et bandits de grand chemin qui ont été pendus ici. Dans cette région, les officiers de police ont l'habitude de les pendre de cette manière, par groupes de vingt ou trente, quand ils les capturent. On peut donc en conclure que nous sommes près de Barcelone.»

Il avait raison. Il faisait jour maintenant. Quand ils levèrent les yeux, ils virent que c'étaient des corps de bandits. Cependant, ces cadavres les effrayèrent moins que les quarante voleur vivants qui les entouraient. Ils leur dirent en catalan de rester calmes et de ne pas bouger jusqu'à l'arrivée de leur capitaine. Don Quichotte se tenait debout. Son cheval n'avait pas de bride. Sa lance était appuyée contre un arbre. En bref, il était sans défense. Aussi, il préféra croiser les bras, baisser la tête et attendre une occasion plus favorable.

Les bandits examinèrent l'âne. Il vidèrent les sacoches et la valise. Sancho était soulagé, car il avait dans sa ceinture les écus que le duc lui avait donnés et ceux qu'il avait pris chez lui. Ces braves gens l'auraient bien écorché vif pour trouver ce qu'il avait caché dans sa chair si leur capitaine n'était pas arrivé à ce moment-là. Il avait trente-quatre ans. Il était musclé et plus grand que la moyenne. Cet homme inexpressif avait les yeux marrons. Il montait un puissant cheval, portait une cotte de mailles et avait quatre pistolets, que l'on appelle pétrinal dans la région. Quand il réalisa que ses écuyers – écuyer est le nom des hommes qui ont ce genre d'occupation – allaient fouiller Sancho, il leur ordonna de n'en rien faire et fut obéi sur-le-champ: ils ne découvrirent pas les pièces d'or. Il s'étonna de voir une lance contre un arbre, un écu par terre et don Quichotte, lequel portait son armure et était abattu. Il s'approcha de lui et lui dit:

«Tranquillisez-vous, mon brave, vous n'avez pas été kidnappé par le cruel Busiris, mais par Roque Guinart, qui est un homme compatissant.»

«Je ne suis pas triste parce que j'ai été capturé par le célèbre et courageux Roque», répondit don Quichotte. «En fait, je suis contrarié parce que j'étais tellement vulnérable que vos soldats me capturèrent, et, d'après les lois de la chevalerie errante auxquelles j'obéis, je dois toujours être sur le qui-vive: je suis ma propre sentinelle. Je peux vous dire, ô grand Roque, que si j'avais été sur mon cheval avec une lance et un bouclier, ils auraient eu du mal à me battre, car je suis don Quichotte de la Manche, le chevalier le plus célèbre du monde.»

Roque Guinart comprit que la maladie de don Quichotte relevait plus de la folie que de la vanité. Il avait entendu parler du chevalier, mais il n'avait jamais considéré

que ses prouesses étaient vraies, car il ne pouvait pas admettre qu'un homme fût aussi fou. Il était heureux de le rencontrer parce qu'il pouvait ainsi *toucher une rumeur*.

«Valeureux chevalier», dit-il, «ne vous énervez pas. Il ne faut pas regarder cette situation comme une malchance, car il se pourrait que vous ayez de la chance grâce à ce malheur. Le ciel, par des moyens étranges et originaux, a l'habitude de relever ceux qui sont tombés et d'enrichir les pauvres.»

Don Quichotte allait le remercier quand ils entendirent derrière eux ce qui semblait être un troupeau de chevaux. Cependant, il n'y en avait qu'un, qui était monté par un jeune homme qui le faisait aller au galop. Il avait une vingtaine d'années. Il portait des hauts-de-chausses en damas vert ornés de broderies d'or. Il portait également un chapeau flamand, des bottes serrées cirées, et des éperons, une épée et un poignard dorés. Il tenait un petit mousquet à la main et avait glissé deux pistolets dans sa ceinture. Quand il entendit ce bruit, Roque tourna la tête pour regarder la jolie créature, qui s'approcha de lui et dit:

«Ô courageux Roque, je te cherche. J'ai besoin de ton aide, mais je ne te demande que de me soulager dans ma douleur. Je vois bien que tu ne me reconnais pas, et je ne veux pas te faire lanterner. Aussi, je vais te dire qui je suis. Je suis Claudia Jéronima, la fille de Simon Forte, ton ami intime et l'ennemi de Clauquel Torrellas, qui est aussi ton ennemi puisqu'il appartient à une bande rivale. Comme tu le sais, cet homme a un fils qui s'appelle don Vicente Torrellas. Disons qu'il portait ce nom il y a deux heures! Pour résumer, il me vit, il me fit la cour, je l'écoutai et je tombai amoureuse de lui sans que mon père le sache, car même les femmes timides et les recluses ont le temps de satisfaire leurs désirs chthoniens. Il promit de se marier avec moi et je promis d'être son épouse, mais nous ne donnâmes pas suite à ce projet. Hier, j'appris qu'il demanderait la main d'une autre fille ce matin. Il n'a pas tenu sa promesse, ce qui me contrarie et m'irrite. Comme mon père n'était pas à la maison à ce moment-là, j'enfilai ce costume, galopai ce cheval et rejoignit don Vicente à une lieue environ d'ici. Je ne me plaignis pas et ne lui ordonnai pas de s'excuser. Je déchargeai cette carabine et ces deux pistolets sur lui, et je crois que plus de deux balles se logèrent dans son corps en ouvrant des portes par où mon honneur sortit recouvert de son sang. Je l'ai laissé là-bas avec ses serviteurs, lesquels n'ont pas osé le défendre. Aussi, je suis venue te demander de me conduire en France, où j'ai des parents chez qui je vivrai. Je te prie aussi de protéger mon père, car les parents de don Vicente pourraient se venger sur lui.»

Roque fut ébloui par la beauté, l'élégance, la silhouette et l'audace de Claudia. Il dit:

«Allons voir si ton ennemi est mort. Ensuite, nous déciderons quoi faire.»

Don Quichotte avait écouté attentivement ce qu'avait dit Claudia et ce que Roque avait répondu.

«Vous n'avez pas à défendre cette dame», fit remarquer don Quichotte, «car cela m'incombe. Donnez-moi mon cheval et mes armes, et attendez-moi ici. Je chercherai cet homme et l'obligerai à se marier avec cette jolie dame, qu'il soit mort ou vif!»

«Je suis sûr qu'il le fera», ajouta Sancho, «car mon maître est un marieur efficace. Il y a quelques jours, il obligea un homme à se marier avec une certaine demoiselle alors qu'il ne voulait pas tenir parole. Si les sorciers qui persécutent cet

homme ne l'avaient pas transformé en laquais, cette demoiselle se serait mariée avec lui.»

Roque ignora ces remarques, car il était préoccupé par l'affaire de la belle Claudia. Il ordonna à ses écuyers de rendre à Sancho tout ce qu'ils lui avaient confisqué et de se retirer là où ils avaient passé la nuit. Ensuite, Claudia et Roque mirent leurs chevaux au galop pour chercher le mort ou le blessé. Quand ils atteignirent l'endroit où Claudia avait rencontré son fiancé, ils trouvèrent des taches de sang frais. Ils regardèrent autour d'eux et virent des gens monter une colline. Ils croyaient que ces personnes étaient don Vicente et ses serviteurs, ce qui était le cas. Ils le menait dans un endroit où ils le soigneraient ou l'enterreraient. Roque et la jeune femme éperonnèrent leurs montures et rattrapèrent les autres, lesquels marchaient très lentement.

Quand ils virent don Vicente, il était dans les bras de ses serviteurs. Il les suppliait, d'une voix à peine audible, de le laisser mourir, car ses blessures lui faisaient tellement mal qu'il ne pourrait pas aller plus loin. Roque et Claudia sautèrent à terre et s'approchèrent de lui. Les serviteurs avaient peur de Roque. Claudia était embarrassé par la présence de don Vicente. Elle ne savait pas comment se comporter. Elle lui prit la main et dit:

«Si tu t'étais marié avec moi, tu ne serais pas dans cette situation.»

Le gentilhomme blessé ouvrit les yeux, la reconnut et dit:

«Je sais, ô jolie dame trompée, que tu me tuas, bien que je ne le méritasse pas parce que je n'avais ni essayé ni voulu t'offenser.»

«Aussi, ce matin», dit Claudia, «tu n'as pas demandé la main de Léonora, la fille du riche Balbastro!»

«En effet, je ne l'ai pas fait», répondit don Vicente. «Ma malchance a dû te faire croire cela afin de te mettre en colère, ce qui t'engagea à me tuer. Puisque mon sort est entre tes mains, je considère que j'ai de la chance. Afin que tu puisses réaliser que je suis sincère, je te prie de serrer ma main et de te marier avec moi. Il n'y a pas de meilleure manière d'expier la faute que tu crois que j'ai commise.»

Claudia obtempéra. Il l'enlaça. Elle se blottit contre son torse ensanglanté et s'évanouit quand il tomba en syncope. Roque était embarrassé. Les domestiques apportèrent de l'eau et lavèrent leurs visages. La jeune femme revint à elle, tandis que don Vicente ne bougea pas: il était mort. Claudia compris que son mari bien-aimé avait cessé de vivre. Elle soupira, insulta le ciel, s'arracha les cheveux, les lança en l'air et griffa son visage. Elle était désespérée.

«Ô femme cruelle et stupide», cria-t-elle, «pourquoi t'es-tu hâtée de mettre ce plan démoniaque à exécution? Ô jalousie assoiffée de sang, quand tu pénètres le coeur des gens, tu les places dans des situations désespérées! Ô mon cher époux, ton malheur qui devint le mien t'enleva devant l'autel afin de te mettre au tombeau!»

Les lamentations de Claudia étaient tellement déchirantes que Roque se mit à pleurer, bien qu'il ne fût pas coutumier du fait. Les domestiques pleuraient également; Claudia n'arrêtait pas de s'évanouir; toute la colline semblait être un champ de tristesse et de malheur. Roque Guinart ordonna aux serviteurs de porter le corps de don Vicente au village où son père vivait, lequel n'était pas très loin, afin de l'enterrer. Claudia lui dit qu'elle voulait aller dans un certain couvent où l'une de ses tantes était abbesse. Elle passerait le reste de sa vie avec un meilleur mari, qui resterait avec elle

éternellement. Roque lui dit que s'était une très bonne idée. Il offrit de l'accompagner là-bas et de protéger son père contre les parents de don Vicente ou toute personne qui essaierait de l'attaquer. Claudia refusa de le laisser l'accompagner, mais elle le remercia chaleureusement de son obligeance. Ensuite, elle éclata en sanglots, et elle lui dit adieu. Les serviteurs de don Vicente emportèrent son corps, et Roque rejoignit ses amis. L'histoire d'amour entre Claudia Jéronima et le jeune homme se termina de cette manière, ce qui n'est pas surprenant parce que la jalousie fut le fondement de son histoire lamentable.

Roque Guinart rejoignit ses écuyers à l'endroit où il leur avait ordonné de se rendre. Parmi eux, assis sur Rossinante, il y avait don Quichotte. Il essayait de les persuader d'abandonner ce genre de vie qui faisait courir un grand danger à leurs âmes et à leurs corps. Comme la plupart étaient gascons, c'est-à-dire des paysans grossiers, ils n'étaient pas d'accord avec lui. Roque demanda à Sancho Panza si ses hommes lui avaient restitué les objets de valeur qu'ils avaient pris dans ses sacoches. L'écuyer répondit qu'ils l'avaient fait. Cependant, il manquait trois foulards qui valaient beaucoup d'argent.

«De quoi parlez-vous?», dit un des gangsters. «C'est moi qui les ai, et ils ne valent pas trois réaux.»

«C'est vrai», dit don Quichotte, «mais mon écuyer pense qu'ils valent cher à cause de la personne qui me les a donnés.»

Roque ordonna à l'individu de les rendre immédiatement, puis il fit s'aligner tous ses hommes et leur demanda de lui montrer les vêtements, les joyaux, l'argent, et les autres objets qu'ils avaient volés depuis qu'ils avaient partagé le butin. Après avoir évalué tous les objets, même ceux qui ne pouvaient pas être divisés, il les répartit équitablement entre ses hommes: personne ne fut lésé. Ils étaient tous satisfaits du partage. Roque se tourna vers don Quichotte pour lui dire:

«Si je n'étais pas impartial, ils ne vivraient pas avec moi.»

«Je peux déduire de ce que je viens de voir ici», fit remarquer Sancho, «que la justice est une chose tellement bonne que même les voleurs trouvent qu'elle est indispensable.»

Quand un des gangsters entendit cela, il leva la crosse de son arquebuse. Il aurait certainement frappé Sancho sur la tête si Roque Guinart ne lui avait pas crié de ne pas le faire. Sancho était terrifié. Il résolut de se taire tant qu'il serait près de ces gens.

L'un des écuyers mis en sentinelle le long de la route principale afin de tout surveiller et de prévenir le chef, arriva et dit:

«Monsieur, pas très loin d'ici, sur la route qui mène à Barcelone, il y a plein de gens qui approchent.»

«Est-ce qu'ils nous recherchent», demanda Roque, «ou est-ce que ce sont les gens que nous cherchons?»

«Ce sont les gens que nous cherchons», répliqua l'écuyer.

«Dans ce cas», s'écria Roque, «suivez-les et attrapez-les. Personne ne doit s'échapper.»

Les hommes lui obéirent. Don Quichotte, Sancho et Roque se demandèrent ce que les écuyers ramèneraient. Roque dit au chevalier:

«Je suppose que vous trouvez que notre manière de vivre est étrange, car nous nous embarquons dans des aventures étranges et dangereuse. Votre opinion ne me surprend pas parce que nous nous agitons continuellement. C'est un fort désir de vengeance qui m'a poussé à vivre de cette manière. Ce sentiment peut perturber les cœurs les plus calmes. Je suis compatissant et bien intentionné, mais, comme je l'ai dit, l'envie de venger un affront inhibe mes qualités. C'est à cause de cela que je suis toujours gangster, bien que je veuille abandonner. Comme il y a une relation entre un abîme et un autre abîme, et un péché et un autre péché, il y a une relation entre mes malheurs et ceux des autres gens. Aussi, j'ai décidé de me venger de ceux qui m'ont causé des torts et de bien d'autres personnes. Bien que je sois déboussolé, j'espère que, avec l'aide de Dieu, je serai serein un jour.»

Les arguments pertinents de Roque surprirent Don Quichotte parce qu'il croyait que les escrocs, les voleurs de grand chemin et les meurtriers ne pouvaient pas être intelligents.

«Monsieur Roque», répondit-il, «quand un homme connaît la maladie dont il souffre et sait qu'il doit prendre un médicament en particulier, il suit déjà un traitement. Vous connaissez la maladie dont vous souffrez; Dieu, qui est notre médecin, vous donnera un médicament qui vous guérira peu à peu. Ce ne sera ni rapide ni miraculeux. Les pécheurs intelligents sont plus près de la rédemption que ceux qui sont imbéciles. Vos arguments prouvent que vous êtes intelligent. Aussi, il n'y a plus rien à faire, si ce n'est se calmer et attendre que votre conscience malade aille mieux. Si vous voulez prendre un raccourci et assurer facilement votre salut, suivez-moi: je vous apprendrai à devenir chevalier errant. Il vous arrivera tellement de mésaventures qu'elles vous permettront d'ouvrir les portes du paradis en deux temps trois mouvements.»

Le conseil de don Quichotte fit rire Roque, mais il changea de sujet et lui raconta la fin tragique de l'aventure de Claudia Jéronima, ce qui attrista Sancho, car il avait été impressionné par la beauté, le courage et l'assurance de la jeune femme. Les écuyers étaient déjà de retour avec leurs prises, à savoir deux gentilshommes à cheval, deux pèlerins à pied, un carrosse rempli de femmes accompagnées par deux valets d'écurie et six serviteurs à pied et à cheval. Les écuyers les entouraient. Les vainqueurs et les otages étaient silencieux: ils attendaient que le grand Roque commençât de parler. Celui-ci, s'adressant aux gentilshommes, leur demanda qui ils étaient, où ils allaient et s'ils avaient de l'argent sur eux. L'un d'eux répondit:

«Monsieur, nous sommes deux capitaines d'infanterie espagnole; nos compagnies sont à Naples. Nous devons embarquer sur quatre galères qui sont à Barcelone et dont la destination est la Sicile. Nous avons trois ou quatre cents écus, ce qui nous suffit pour que nous nous sentions riches et heureux: les soldats ne gagnent pas beaucoup d'argent.»

Roque posa les mêmes questions aux pèlerins. Ils lui dirent qu'ils avaient prévu d'aller à Rome et qu'ils avaient environ soixante réaux. Il voulait également savoir qui étaient les dames du carrosse, où elles allaient et combien d'argent elles avaient sur elles. L'un des cavaliers répondit:

«Ces passagères sont doña Guiomar de Quiñones, la femme du président du tribunal de Naples, sa fille, qui est jeune, une femme de chambre et une duègne. Elle son accompagnés de six serviteurs. Elles ont six cents écus.»

«Le total général», dit Roque Guinart «s'élève à neuf cents écus et soixante réaux. Aussi, chacun de mes soldats doit recevoir soixante réaux, mais vérifiez mon calcul, car je ne suis pas mathématicien.»

Quand ils entendirent cela, les voleurs de grand chemin crièrent:

«Vive Roque! Qu'il vive de longues années en dépit des voleurs qui veulent lui faire du mal!»

Les capitaines étaient contrariés, la femme du juge triste, et les pèlerins déçus à cause de la confiscation de l'argent. Roque les tint ainsi quelques minutes en haleine. Comme leur malaise était palpable, il se tourna vers les capitaines et dit:

«Seriez-vous assez aimables pour me prêter soixante écus. Madame, pourriez-vous me prêter quatre-vingts écus afin que je fasse plaisir à mes hommes, car tout le monde doit gagner sa vie. Ensuite, vous partirez; vous serez libres. Je vous donnerai un sauf-conduit afin que les soldat à qui j'ai demandé de patrouiller ne vous fassent pas de mal, car je ne veux pas faire du tort aux soldats, ni aux femmes, particulièrement si ce sont des personnes de qualité.»

Les officiers le remercièrent sincèrement de son obligeance, car ils étaient contents de garder leur argent. Doña Guiomar de Quiñones voulut sauter du carrosse pour baiser les pieds et les mains du grand homme, mais il ne la laissa pas le faire. En fait, il s'excusa de lui avoir causé des torts, mais son travail déplaisant le contraignait à se conduire ainsi. Elle ordonna à l'un de ses domestiques de payer sur-le-champ les quatre-vingts écus qui constituaient sa part, car les capitaines avaient déjà déboursé les soixante écus qu'ils devaient. Les pèlerins allaient lui donner les petites pièces qu'ils avaient, mais Roque déclina courtoisement leur offre. Se tournant vers ses hommes, il déclara:

«Donnez deux écus à chaque homme. Il restera vingt écus. Donnez en dix aux pèlerins et dix à ce brave écuyer afin qu'il garde un bon souvenir de cette aventure.»

On lui apporta une plume, de l'encre et une feuille de papier. Roque pouvait leur donner un sauf-conduit adressé à ses lieutenants. Il prit ensuite congé d'eux. Les voyageurs étaient libres et décontenancés par sa magnanimité, sa générosité et son attitude inhabituelle: il se conduisit comme Alexandre le Grand et non comme un vulgaire voleur. Un de ses hommes, en parlant gascon et catalan, murmura:

«Notre capitaine devrait être moine, pas voleur de grand chemin. Il veut faire le généreux, mais c'est notre argent qu'il dépense, pas le sien.»

Roque l'entendit. Il dégaina son épée, le sabra et arriva presque à fendre sa tête.

«Voilà comme je punis les insolents et ceux qui parlent mal», dit-il.

Cela étonna tous ses hommes. Ils n'osèrent pas lui demander de s'expliquer parce qu'ils lui obéissaient servilement.

Roque se mit à l'écart et écrivit une lettre à l'un de ses amis qui vivait à Barcelone. Il l'avisa que le célèbre don Quichotte de la Manche était avec lui et que c'était l'homme le plus amusant et intelligent du monde. Dans quatre jours, c'est-à-dire le jour de saint Jean-Baptiste, il serait sur la plage de cette ville, portant son armure, assis sur Rossinante, accompagné de son écuyer, lequel chevaucherait un âne. Il demanda à son ami d'en informer les Niarros afin de les faire rire. Il aurait voulu priver de ce plaisir les Cadells, leurs ennemis, mais c'était impossible parce que les folies et traits d'esprit de don Quichotte et les blagues de Sancho Panza les feraient

certainement tous rire. Roque remit la lettre à l'un de ses hommes, qui, déguisé en paysan, entra dans Barcelone pour la donner à l'homme à qui elle était adressée.

CHAPITRE LXI.

Ce qui arriva à don Quichotte lorsqu'il entra dans Barcelone,
ainsi que d'autres événements qui sont vrais, mais assez insensés.

Don Quichotte avait passé trois jours et trois nuits avec Roque. Si cela avait duré trois cents ans, le chevalier se serait encore étonné du mode de vie du bandit: on se réveillait ici, on dînait là-bas, on fuyait certaines personnes que l'on ne connaissait pas et on attendait des étrangers. Ces hommes dormaient debout, se réveillant pour changer de place. Ils épiaient tout le monde, écoutaient les sentinelles et soufflaient sur les mèches de leurs arquebuses, bien qu'il y en eût peu, car ils avaient tous des pétrinaux. Roque ne passa pas la nuit avec ses hommes. Il ne leur dit pas où il était, car le vice-roi de Barcelone avait fait distribuer un grand nombre d'avis de recherche, ce qui l'effrayait et lui faisait courir un grand danger. Aussi, il ne faisait confiance à personne. Il craignait que ses hommes ne le tuent ou ne le livrent aux autorités. Sa vie était triste et ennuyeuse.

En empruntant des routes peu fréquentées, des raccourcis et des passages secrets, Roque, don Quichotte, Sancho et six écuyers se dirigèrent vers Barcelone. Ils atteignirent la plage la veille de la Saint-Jean. Le chef de bande étreignit don Quichotte et Sancho, à qui il donna les dix écus qu'il lui avait promis. Ils échangèrent mille politesses pendant que Roque s'éloigna.

Don Quichotte était à cheval; il attendait le lever du soleil. La blanche aurore était sur le point d'apparaître au-dessus des balcons de l'orient pour faire plaisir aux plantes et aux fleurs. À cet instant, ils se délectèrent du son de beaucoup de fifres, de tambours et de grelots, et des «Faites attention, là! Dégagez! Dégagez» des coureurs qui sortaient de la ville. Le soleil se leva lentement. Il était aussi gros qu'un bouclier.

Don Quichotte et Sancho regardèrent autour d'eux. Il virent une chose qu'ils n'avaient jamais vue: la mer. Elle leur parut immense, bien plus grande que les lagunes de Ruidera, qui se trouvent dans la Manche. Ils aperçurent les galères qui étaient près de la plage. Le taud avait été plié. Les bannières flottaient au gré des vents ou fouettaient l'eau. Des clairons, des trompettes et des hautbois sifflaient des marches militaires. Les navires se mirent à se déplacer sur l'eau calme pour simuler une escarmouche. Au même moment, beaucoup d'homme portant des livrées tape-à-l'œil et montant de beaux chevaux sortirent de la ville. Les soldats, sur les galères, ouvrirent le feu. Les hommes qui étaient sur les murailles et dans les tours leur rendirent la pareille: ils firent pleuvoir sur les navires des boulets de canon. Les marins ripostèrent avec leurs longs canons. La mer et la terre étaient en extase. Même s'il y avait un peu de fumée, l'air était assez clair. Tout semblait réjouir les spectateurs.

Sancho n'arrivait pas à croire que ces machins se déplaçant sur l'eau aient autant de pieds. Les cavaliers en livrée se dirigèrent vers don Quichotte en hurlant et en hululant, ce qui le surprit. L'un d'eux, l'homme qui avait reçu la lettre de Roque, dit au chevalier:

«Soyez le bienvenu dans notre ville, miroir, lanterne, étoile et pôle Nord de la chevalerie errante. Soyez le bienvenu dans notre ville, valeureux chevalier. Vous êtes don Quichotte de la Manche, non pas le faux dont les faux exploits sont rapportés dans un livre qui vient d'être publié. Vous êtes le vrai don Quichotte de la Manche portraituré par Cid Hamet Ben-Engéli, le meilleur historien du monde.»

Don Quichotte ne répondit pas, et les cavaliers ne lui permirent pas de le faire. Ils firent trotter leurs chevaux autour de lui. Le chevalier se tourna vers Sancho et lui dit:

«Ces messieurs nous ont reconnus. Je suppose qu'ils ont lu le livre de Cid Hamet et celui qui vient d'être publié par l'écrivaillon Aragonais.»

Le cavalier qui avait parlé à don Quichotte s'approcha de nouveau de lui pour lui dire:

«Suivez-nous, messire Quichotte. Roque Guinart est notre ami. Nous allons vous aider.»

«Si la courtoisie engendre la courtoisie», répondit don Quichotte, «celle dont vous faites preuve, cher monsieur, est la fille ou une parente proche de celle dont fit preuve le grand Roque. Conduisez-moi où vous voulez, car je suis d'accord avec vous et je vous suivrai.»

Le cavalier répondit poliment. Les autres cavaliers se placèrent autour de lui, et ils se dirigèrent tous vers la ville au son des tambours et des fifres. Alors qu'ils allaient entrer dans la ville, le *diable*, qui a un esprit *diabolique*, et les enfants, qui font plus de *diableries* que le *diable* lui-même, intervinrent. Se frayant un passage au milieu de la foule, deux garçons insolents et blagueurs levèrent la queue de Rossinante et de l'âne pour insérer un bouquet d'ajoncs dans leur anus. Quand les pauvres bêtes sentirent ces éperons inhabituels, elles rabattirent leurs queues, ce qui leur fit encore plus mal. Aussi, elles ruèrent et firent tomber leurs cavaliers. Le chevalier en colère se précipita sur sa vieille carne pour retirer ce bouquet épineux. Sancho fit la même chose. Les hommes qui les conduisaient à la ville voulaient punir les deux garçon pour leur insolence, mais ils ne purent pas le faire parce qu'ils disparurent dans la foule.

Don Quichotte et Sancho remontèrent sur leurs bêtes. Au son de la même musique et des vivats, ils arrivèrent à la maison de leur guide, qui était grande et imposante. C'était la maison d'un riche gentilhomme. Laissons-les ici pour le moment, car Cid Hamet Ben-Engéli le veut.

CHAPITRE LXII.

L'aventure de la tête enchantée,
ainsi que d'autres petites histoires qui doivent être racontées.

L'hôte de don Quichotte s'appelait don Antonio Moréno. C'était un gentilhomme riche et intelligent. Il avait l'habitude de s'amuser d'une manière très innocente. Puisque don Quichotte était chez lui, il voulait trouver une méthode inoffensive visant

à le faire délirer; les plaisanteries qui heurtent les gens ne sont ni des plaisanteries ni des passe-temps convenables.

La première chose qu'il fit fut de demander à don Quichotte d'enlever son armure. Comme je l'ai déjà dit, il portait un costume de daim près du corps. Ensuite, le gentilhomme le conduisit à un balcon surplombant une des principales artères de la ville afin que les passants et les enfants puissent le voir. La foule le regardait comme une bête curieuse. Une fois encore, les cavaliers en livrée passèrent et repassèrent devant lui. On avait l'impression qu'ils s'étaient mis sur leur trente-et-un pour lui faire plaisir et non pour faire la fête. Quant à Sancho, il était aux anges: il croyait qu'il assistait de nouveau au mariage de Camacho et qu'il revisitait l'hôtel particulier de don Diego de Miranda ou le château du duc.

Ce jour-là, plusieurs amis de don Antonio dînèrent avec lui. Ils traitèrent tous don Quichotte comme un vrai chevalier errant et lui montrèrent de la déférence, ce qui le remplit d'orgueil et d'aise. Quant à Sancho, il n'arrêtait pas de raconter des blagues, lesquelles captivaient tous les domestiques et toutes les personnes qui l'écoutaient. Pendant le repas, don Antonio dit à Sancho:

«Nous savons que vous adorez le blanc-manger et les boulettes. Quand vous ne pouvez pas tout manger, vous gardez les restes en dessous de votre chemise.»

«Non, monsieur, ce n'est pas vrai», répondit Sancho. «Bien que je sois assez gourmand, je suis très propre. De plus, mon maître, ici présent, vous dira que nous mangeons généralement une poignée de noix ou de glands chaque semaine et rien d'autre. En vérité, je dois me contenter de ce qu'on me donne. Je veux dire que je m'adapte aux circonstances. Celui qui a dit que je suis un goinfre sale s'est trompé. Si ces honorables messieurs n'étaient pas autour de cette table, je l'insulterais.»

«Je peux vous assurer», ajouta don Quichotte, «que Sancho mange proprement et que ce n'est pas un goinfre. Nous devrions graver cette information sur des tablettes de bronze afin de s'en souvenir éternellement. Bien sûr, il ressemble à un ogre quand il a faim, car il mange goulûment et mâche les aliments des deux côtés de la mâchoire, mais il le fait toujours proprement. Quant il était gouverneur, il était devenu tellement snob qu'il mangeait le raisin et les grains de grenade avec une fourchette.»

«Comment!», s'écria don Antonio, «Sancho a été gouverneur?»

«Oui, j'ai été gouverneur», répondit Sancho. «Le nom de l'île est l'île Frauduleuse. Je la gouvernai à la *perfection* pendant dix jours, bien que je fût *parfaitement* affamé. Je n'étais jamais tranquille. J'appris à mépriser tous les gouvernements du monde. Je fuis cette île et tombai dans un trou. Je crus que j'étais mort, mais j'en sortis miraculeusement.»

Don Quichotte décrivit dans les moindres détails ce qui s'était passé durant le gouvernement de Sancho, ce qui divertit tout le monde. Quand la table fut débarrassée, don Antonio prit le chevalier par la main et le conduisit dans une autre pièce, où il n'y avait qu'un seul meuble: une table en jaspe soutenue par un pied en jaspe. Sur cette table était posé un buste en bronze qui ressemblait aux bustes des empereurs romains. Après qu'ils eurent tourné de nombreuses fois autour de la table, Don Antonio dit:

«Messire Quichotte, je suis sûr que la porte est bien fermée et que personne ne peut nous entendre. Aussi, je voudrais vous raconter l'une des histoires les plus étranges, mais il ne faudra pas la répéter, car c'est un secret.»

«Je vous jure que je ne la répéterai pas», répondit don Quichotte. «De plus, je mettrai une dalle de pierre sur ma bouche. Don Antonio – il avait appris le nom de son hôte –, bien que j'aie des oreilles, je n'ai pas de langue! Je peux vous assurer que je ne dirai rien. Aussi, vous pouvez parler.»

«Je vous fais confiance», dit don Antonio. «Ce que vous verrez et entendrez vous surprendra et soulagera ma peine: je ne peux pas révéler mes secrets car ce sont des renseignements confidentiels.»

Don Quichotte était perplexe: il ne savait pas pourquoi il était aussi prudent. Don Antonio prit sa main et la passa sur la tête en bronze, la table en jaspe et le pied en jaspe.»

«Messire Quichotte, cette tête», fit-il remarquer, «fut fabriquée par un des plus grands sorciers au monde. Il était Polonais et le disciple du célèbre et admiré Escotillo. Il était dans ma maison. Je lui donnai mille écus et il sculpta ce buste, qui peut répondre à n'importe qu'elle question. Il observa la course des étoiles, dressa des horoscopes et examina les tarots afin de créer une œuvre d'art. Nous le verrons demain, car le vendredi la tête est muette. Comme ce jour est justement un vendredi, nous devons attendre. En attendant, vous penserez aux questions que vous lui poserez. Je sais par expérience qu'elle dira la vérité.»

Les caractéristiques de la tête étonnèrent don Quichotte. Il ne croyait pas vraiment don Antonio. Comme l'expérience aurait lieu bientôt, il remercia à peine son hôte de lui avoir révélé un si grand secret. Ensuite, ils sortirent de la pièce. Don Antonio ferma la porte à la clef. Ils retournèrent dans la salle où les autres gentilshommes se trouvaient. Durant tout ce temps, Sancho avait raconté plusieurs des aventures arrivées à son maître.

Cet après-midi-là, on promena don Quichotte dans les environs. Il avait enlevé son armure afin de passer un manteau marron qui, en été, pouvait faire transpirer la glace. Le seigneur châtelain avait ordonné à ses serviteurs de distraire Sancho et de l'empêcher de sortir. Don Quichotte ne montait pas Rossinante, mais un grand trotteur couvert d'un harnais magnifique. Il placèrent son manteau sur ses épaules. Ils avaient cousu un morceau de parchemin dessus, mais le chevalier ne le savait pas. Ils avaient écrit en capitales d'imprimerie: «cet homme est don Quichotte de la Manche.» Le morceau de parchemin intriguait tous ceux qui étaient venus le voir. Quant aux chevalier, il était étonné parce que tous les passants le reconnaissaient et ils n'arrêtaient pas de répéter son nom. Il se tourna vers don Antonio, qui était à côté de lui, et dit:

«Les chevaliers errants ont de la chance: tous les habitants de la terre les connaissent. Don Antonio, bien que les petits garçons de cette ville ne m'aient jamais vu, ils me connaissent!»

«C'est vrai, messire Quichotte», répondit don Antonio, «car la vertu est comme le feu: elle ne peut pas rester cachée. De plus, quand une vertu est gagnée sur un champ de bataille, toute les autres sont éclipsée par elle.»

Don Quichotte chevauchait au milieu de la rue. Les habitants de la ville l'acclamaient et l'applaudissaient. Soudain, un Castillan qui avait lu ce qui était écrit sur son dos cria:

«Va au diable, don Quichotte de la Manche! On t'a frappé de nombreuses fois et tu es toujours en vie! Tu es un fou. Tu devrais être tous seul parce que ta folie est

contagieuse. Regarde ces gentilshommes; tu les as transformé en détraqués. Retourne chez toi, espèce de cinglé. Mêle-toi de tes affaires et occupe-toi de ta femme et de tes enfants. Fuis ces absurdités qui te font délirer.»

«Frère», répondit don Antonio, «mêlez-vous de ce qui vous regarde. Nous ne demandons pas de conseils. Don Quichotte de la Manche est sain d'esprit et nous ne sommes pas fous. La vertu doit être honorée quel que soit le lieu où elle se trouve. Partez! Nous vous souhaitons mauvaise chance! Arrêtez de vous immiscer dans nos affaires.»

«Sapristi, vous avez raison!», répondit le Castillan. «Les conseils de cet homme sont inutiles. Néanmoins, je suis affligé que vous pensiez que ce dingue est sain d'esprit parce qu'il est chevalier errant. Si je vivais plus longtemps que Mathusalem et donnais, durant ma vie, des conseils non sollicités, mes descendants et moi-même accepterions d'en subir les conséquences.»

Le M. Je-sais-tout s'en alla, et la promenade continua. Les enfants et la foule n'arrêtaient pas de regarder le dos du chevalier. Aussi, en faisant semblant d'enlever de la poussière, don Antonio arracha le morceau de parchemin.

Lorsque le soleil se coucha, ils retournèrent à la maison. Les dames avaient organisé une réception. La femme de don Antonio, qui était une aristocrate spirituelle, amusante et jolie, avait invité quelques amies pour faire honneur à son hôte et s'amuser de ses remarques étranges et absurdes. Certaines d'entre elles avaient accepté l'invitation. La nourriture était délicieuse. Le bal commença vers dix heures du soir. Deux de ces dames étaient particulièrement espiègles. Bien qu'elles fussent respectables, elles étaient hardies. Afin de faire rire les gens sans fâcher personne, elles n'arrêtaient pas de demander à don Quichotte de danser avec elles, ce qui le fatiguait et l'ennuyait. Il était grand, raide et mince. Son teint était jaunâtre. Son costume miteux était trop serré. Surtout, il était maladroit. Les demoiselles lui faisaient des avances; il les ignorait. Comme elles n'arrêtaient pas de l'embêter, il dit:

«Reculez, diablesses! Laissez-moi tranquille, tentations malvenues! Cachez vos passions. Celle qui est la propriétaire de mon coeur, l'incomparable Dulcinée du Toboso, m'interdit de m'asservir aux désirs d'autres dames.»

Une fois qu'il eut dit cela, il s'assit par terre, au milieu de la salle de bal, car danser l'avait épuisé. Don Antonio demanda aux invités de le mettre au lit. La première personne qui aida le chevalier à se relever fut Sancho, qui lui dit:

«Vous n'auriez pas dû danser. Pensez-vous que tous les hommes braves et les chevaliers errants puissent faire cela? Si vous le croyiez, vous vous tromperiez. Certaines personnes devraient tuer des géants au lieu de se trémousser. Si cela avait été une danse des sabots, j'aurais pris votre place, car je peux taper du pied comme un lapin, mais je ne connais aucune danse de salon.»

La remarque de Sancho fit rire les invités. Ensuite, il mit son maître au lit, en le couvrant bien afin qu'il se remette du rhume qu'il avait attrapé en dansant.

Le lendemain, don Antonio décida de faire l'essai de la tête enchantée. Aussi, les dames qui avaient asticoté don Quichotte durant le bal et qui avaient passé la nuit là, Sancho, le chevalier, don Antonio et deux de ses amis s'enfermèrent dans la pièce où était la tête en bronze. Leur hôte leur dit qu'elle était enchantée et qu'il devait la tester aujourd'hui pour la première fois. À l'exception des deux amis de don Antonio, personne ne connaissait les détails de l'affaire. Si ces deux hommes n'avaient pas été

informés par le seigneur châtelain, ils auraient été aussi étonnés que les autres, car le stratagème était époustouflant.

La première personne qui murmura à l'oreille de la tête magique fut don Antonio lui-même. D'une voix qui n'était pas si basse que cela, car les autres purent l'entendre, il dit:

«Dis-moi, ô tête magique, à quoi est-ce que je pense en ce moment?»

Sans remuer les lèvres, mais d'une voix tellement claire que tout le monde put l'entendre, la tête répondit:

«Je ne lis pas dans les pensées des gens.»

Ils étaient stupéfaits: personne autour de la table ou dans la pièce n'aurait pu répondre.

«Combien sommes-nous?», demanda don Antonio.

«Il y a», lui répondit-on sur le même ton, «vous, votre femme, deux de vos amis, deux de ses amies, un célèbre chevalier qui s'appelle don Quichotte de la Manche et son écuyer, dont le nom est Sancho Panza.»

Cela les étonna et les terrifia.

«Je suis maintenant convaincu», fit remarquer Don Antonio en reculant de deux pas, «que le vendeur ne m'a pas arnaqué, ô tête merveilleuse qui peut penser, parler et répondre aux questions. Que quelqu'un s'approche et lui demande ce qu'il voudra.»

Comme les femmes sont extrêmement curieuses, la première à s'avancer fut une des amies de la femme de don Antonio.

«Dis-moi, ô tête», lui demanda-t-elle, «que devrais-je faire pour être très belle?»

«Vous devriez être très pudique», répondit la tête.

«Je ne veux pas poser d'autres questions», dit-elle.

Ensuite, son amie dit:

«J'aimerais bien savoir, ô tête, si mon mari m'aime ou non.»

La tête répondit:

«Voyez comment il se conduit avec vous et jugez par vous-même.»

«Je n'aurais pas dû poser cette question», dit la femme mariée en s'éloignant, «car je sais que le comportement qu'une personne a envers une autre révèle ses intentions.»

L'un des amis de don Antonio demanda:

«Qui suis-je?»

«Vous savez qui vous êtes», rétorqua la tête.

«Tu ne m'as pas compris», ajouta le gentilhomme. «Je voudrais que tu me dises si tu me connais ou non.»

«Oui, je vous connais: vous êtes don Pedro Noriz.»

«Je ne poserai pas d'autres questions parce que je suis convaincu que tu es omniscient.»

L'autre ami de leur hôte demanda:

«Dis-moi, ô tête, que veut mon fils et héritier?»

«Je vous ai déjà dit que je ne lis pas dans les pensées des gens. Néanmoins, je peux vous dire qu'il veut vous enterrer.»

«Tu es en train de démontrer une évidence», répondit le gentilhomme. «Je n'ai pas d'autres questions.»

La femme de don Antonio s'approcha et dit:

«Je ne sais pas quoi te demander. Cependant, je voudrais savoir si mon adorable mari vivra longtemps ou non.»

«Oui», répondit la tête, «parce que la tempérance et sa bonne santé lui permettront de vivre longtemps. Les gens dont le mode de vie est différent meurent jeunes.»

Enfin, don Quichotte s'approcha et dit:

«Dis-moi créature qui répond aux questions, est-ce que ce qui m'arriva dans la grotte de Montesinos était réel? Est-ce que mon écuyer se fouettera? Est-ce que Dulcinée sera désensorcelée?»

«En ce qui concerne la grotte», répondit la tête, «certaines choses étaient réelles, tandis que d'autres ne l'étaient pas. La flagellation de Sancho se fera lentement. Le désenchantement de Dulcinée arrivera quand il devra arriver.»

«C'est bien», dit don Quichotte. «Si Dulcinée était désensorcelée, je serais le plus heureux des hommes.»

Sancho fut la dernière personne à parler à la tête magique. Il demanda:

«Est-ce que je gouvernerai une autre île? Est-ce que j'obtiendrai une promotion? Est-ce que je reverrai ma femme et mes enfants?»

«Vous gouvernerez dans votre maison», répondit la tête. «Si vous y retournez, vous verrez votre femme et vos enfants. Aussi, vous serez promu père de famille!»

«J'aurais pu trouver la réponse tout seul!», s'exclama Sancho. «J'aurais pu me dire toutes ces choses. Le prophète Perogrullo n'aurait pas pu mieux faire.»

«Stupide créature», dit don Quichotte, «que voulais-tu qu'on te réponde? Les réponses de la tête concordent avec ce qu'on lui demande!»

«C'est vraiment surprenant», répliqua Sancho, «mais je voulais une explication détaillée.»

Il arrêtèrent de poser des questions, mais ils continuèrent d'être surpris, sauf don Antonio et ses amis, lesquels avaient été mis dans la confidence. Cid Hamet Ben-Engéli voulut révéler ce secret parce qu'il ne voulait pas tenir les lecteurs en haleine. Ils devaient être convaincus que cette tête n'était ni mystérieuse ni magique. Aussi, il déclara que Don Antonio avait vu ce genre de tête à Madrid. Elle avait été fabriquée par un imprimeur. Il avait fait fabriquer celle-ci et l'avait mise chez lui afin de divertir et d'étonner les ignorants. L'objet était composé d'un plateau de table en bois recouvert d'un enduit imitant le jaspe et d'un pied, fait du même matériau, renforcé par les quatre griffes saillantes d'un aigle. La tête couleur bronze, qui ressemblait à un buste d'empereur romain ou à une pièce, était complètement creuse, comme la table sur laquelle elle était posée et dans laquelle elle s'emboîtait avec une telle précision qu'on ne voyait aucune jointure. Le pied de la table était également creux. C'était la suite du cou et du torse de la tête. Le tout était relié à une autre pièce située en dessous. Dans la partie creuse du pied, de la table, du cou et du torse, il y avait un tuyau de fer-blanc bien ajusté et invisible. La personne qui répondait aux questions était dans la pièce du bas. elle mettait sa bouche près du bout du tuyau. Le son des voix allait de haut en bas et de bas en haut comme à travers un cornet acoustique. Les mots étaient bien articulés. Par conséquent, il était impossible de découvrir le pot aux roses. Le neveu de don Antonio, qui était un étudiant intelligent, donnait les réponses. Comme son oncle lui avait dit qui seraient dans la pièce, il put répondre sans hésiter et précisément à la première question, mais il dut conjecturer savamment afin de

répondre aux autres. Cid Hamet déclare que ce merveilleux stratagème dura dix ou douze jours. Cependant, les habitants de la ville apprirent par hasard que don Antonio possédait une tête enchantée qui répondait à des questions. Le gentilhomme craignait que les vigilantes sentinelles de notre foi ne prêtent foi à la rumeur. Aussi, il informa les inquisiteurs, lesquels lui ordonnèrent de détruire la tête afin que la populace ignorante ne soit pas choquée. Néanmoins, don Quichotte et Sancho continuèrent à croire que la tête était enchantée et qu'elle répondait aux questions, bien que le chevalier fût plus satisfait des réponses qu'elle donnait que son écuyer.

Afin de faire plaisir à don Antonio, de divertir don Quichotte et de lui permettre de délirer, les conseillers municipaux organisèrent une course de bague, qui devaient se tenir six jours plus tard, mais, du fait de circonstances qui seront exposées plus tard, cela n'arriva pas.

Pendant ce temps, don Quichotte voulut parcourir la ville à pied, car il craignait que les enfants ne le suivent s'il le faisait à cheval. Aussi, accompagné par Sancho et deux des domestiques de don Antonio, il sortit de la maison.

Alors qu'il descendait une rue, il leva les yeux et vit cette phrase écrite en capitales d'imprimerie au-dessus d'une porte: «Ici on imprime des livres.» Cela le réjouit car il n'avait jamais vu d'imprimerie; il voulait en visiter une. Son cortège et lui entrèrent dans la boutique. Il vit des gens tirer des épreuves ici, les corriger là, mettre des caractères en plomb dans des cadres dans cet endroit, changer le texte là-bas. En bref, il découvrit comment un livre était imprimé dans une grande imprimerie de ce genre. Don Quichotte s'approcha d'une casse et demanda ce qu'on faisait ici. L'ouvrier lui répondit; il s'émerveilla de la réponse. Ensuite, il posa la même question à un autre ouvrier, et l'homme répondit:

«Monsieur, la personne qui est ici» – il pointa son doigt vers un bel homme qui avait l'air sérieux – «a traduit un livre toscan en castillan. Je suis en train de mettre les caractères en plomb dans des cadres afin que l'on puisse l'imprimer.»

«Quel est le titre du livre?», demanda don Quichotte.

Le traducteur répondit:

«Monsieur, le titre est '*Le Bagatelle*.'»

«Que veut dire *le bagatelle* en castillan?», demanda don Quichotte.

«*Le Bagatelle*», répondit le traducteur, «veut dire '*les Bagatelles*' en espagnol. Bien que le titre soit tout à fait ordinaire, ce livre renferme beaucoup d'informations.»

«Je connais un peu le toscan», dit don Quichotte, «et je m'honore de pouvoir réciter quelques vers écrit par Ludovico Ariosto. Mon cher monsieur, je ne veux pas vous tester, mais je suis curieux comme une pie. Aussi, quand vous avez traduit ce livre, avez-vous rencontré le mot *'pignatta*'?»

«Oui, de nombreuses fois.»

«Comment le traduisez-vous en castillan?»

«Comment pourrais-je le traduire? C'est une jarre.»

«Waouh!», s'exclama don Quichotte, «vous êtes un spécialiste du toscan! Je suppose que quand vous écrivez un texte, vous traduisez *'piacere'* par *`plaisir'*, *'piu'* par *'plus'*, *'su'* par *'dessus'*, et *'giu'* par *'en bas.'*»

«Absolument», acquiesça le traducteur, «car ce sont les équivalents exacts.»

«Je suppose que vous n'êtes pas célèbre», continua don Quichotte. «les gens sont ingrats. Il ne louent pas les bons livres, ni la crème de la société. La compétence,

la vertu et les génies inconnus sont décriés. Cependant, je pense que traduire d'une langue dans une autre, à moins que ce ne soit du grec et du latin, qui sont les langues les plus importantes, revient à regarder une tapisserie flamande à l'envers. Même si nous reconnaissons les silhouettes, de nombreux fils nous empêchent de distinguer les formes, les couleurs et les surfaces duveteuses. De plus, traduire des langues faciles ne requiert ni vivacité d'esprit ni éloquence: c'est aussi facile que de recopier un document. Je ne dis pas que traduire ne soit pas une occupation louable, car les hommes passent parfois beaucoup de temps à faire des choses inutiles et moins respectables. Cela ne concerne pas les deux célèbres traducteurs: Dr. Cristóbal de Figueroa dans son *Pastor Fido* and Don Juan de Jáurigui dans son *Aminta*. Ces traductions sont tellement brillantes que l'on n'arrive pas à distinguer la traduction de l'original. Mais, peu importe; est-ce que ce livre est publié à compte d'auteur ou avez-vous vendu les droits à un libraire?»

«C'est un livre publié à compte d'auteur», répondit le traducteur. «J'espère gagner mille ducats en vendant deux mille exemplaires. J'ai fixé le prix à six réaux pièce: ça se vendra comme des petits pains.»

«Vous êtes un bon comptable», répliqua don Quichotte, «mais vous ignorez les manigances et ententes des imprimeurs. Quand vous porterez les deux mille exemplaires, *la situation sera tellement pénible que vous serrez terrifié, particulièrement si le livre ne se vend pas*.»

«Que devrais-je faire? Céder les droits d'auteur à un libraire, qui me donnera trois maravédis et croira m'accorder une faveur? Je ne publie pas des livres pour devenir célèbre, car je suis déjà célèbre grâce à mes œuvres. En fait, je veux gagner de l'argent: sans argent, la célébrité ne vaut pas un kopeck»

«Je vous souhaite bonne chance», dit don Quichotte.

Ensuite il s'approcha d'une autre casse. Il remarqua qu'ils étaient en train de corriger les épreuves d'un livre intitulé *Lumière de l'âme.*

«Bien qu'il y ait beaucoup de livres de ce genre», dit-il, «ils doivent être publiés, car il y a de nombreux pécheurs de nos jours: ceux qui sont dans les ténèbres ont besoin de beaucoup de lumière.»

Il se dirigea vers une autre casse et vit qu'ils corrigeaient également les épreuves d'un livre. Quand il leur demanda le titre, ils répondirent que c'était la *Deuxième partie de l'ingénieux gentilhomme don Quichotte de la Manche*, un livre écrit par un certain habitant de Tordesillas.»

«J'ai entendu parler de ce livre», dit le chevalier. «Honnêtement, je croyais qu'on l'avait brûlé parce qu'il est choquant, mais Saint Martin le tuera comme il tue les porcs. Les romans sont bons quand ils s'approchent de la vérité ou de ce qui y ressemble. Quand aux histoires vraies, plus elles sont vraies, meilleures elles sont.»

En disant cela, il sortit de l'imprimerie. Il avait l'air contrarié.

Le même jour, don Antonio demanda à quelqu'un de la conduire à la plage afin de visiter les galères. Cela réjouit Sancho parce qu'il n'avait jamais vu ce genre de navire. Aussi, leur hôte informa le commandant que, dans l'après-midi, il viendrait le voir. Il serait accompagné par le célèbre don Quichotte de la Manche, que cet officier et tout le monde en ville connaissaient déjà. Ce qui leur arriva à bord des navires sera raconté dans le chapitre suivant.

CHAPITRE LXIII.

La mésaventure qui arriva à Sancho Panza
quand il visita les galères
et l'étrange aventure de la belle Mauresque.

Don Quichotte n'arrêtait pas de penser à la réponse de la tête magique. Il n'avait pas les idées claires, mais il était convaincu que Dulcinée serait désensorcelée. Il y pensait tout le temps et était très heureux parce qu'il croyait qu'il la verrait bientôt. Quant à Sancho, bien qu'il détestât le métier de gouverneur, comme je l'ai dit précédemment, il voulait donner des ordres de nouveau et être obéi: le pouvoir corrompt, même quand il s'agit d'une plaisanterie.

Quoi qu'il en soit, cet après-midi-là, don Antonio Moréno, ses deux amis, don Quichotte et Sancho se dirigèrent vers la plage. Le commandant, qui était prévenu de leur arrivée, s'approcha de la rambarde pour voir ce célèbre couple. À peine atteignirent-ils le rivage que les marins affalèrent les bannes et que les flûtistes se mirent à jouer. On mit à l'eau un canot couvert de coûteux tapis et de coussins en velours cramoisi. Quand don Quichotte monta dans le canot, les marins qui étaient sur les quatre galèrent tirèrent des coups de canon. Lorsque le chevalier monta sur l'échelle de droite, tout l'équipage le salua, comme c'est l'usage quand une personne importante monte à bord. Ils crièrent trois fois: hou, hou, hou. L'amiral – nous l'appellerons ainsi – était un gentilhomme de Valence. Il l'aida à monter, le pris dans ses bras et lui dit:

«Je me souviendrai toujours de ce jour, car ce sera l'un des plus beaux jours de ma vie. Je suis tellement heureux de rencontrer don Quichotte de la Manche, le parangon des chevaliers errants.»

Don Quichotte le salua aussi courtoisement, car il lui était reconnaissant de l'avoir accueilli comme un personnage de marque. Ils entrèrent tous deux dans la cabine de poupe, qui était bien équipée, et s'assirent sur les bancs. Le maître d'équipage se dirigea vers l'entre-pont et souffla dans son sifflet afin de faire comprendre aux marins qu'ils devaient enlever leurs chemises, ce qu'ils firent immédiatement. Cela surprit Sancho, qui fut encore plus surpris quand il les vit hisser les bannes avec une telle célérité que ces hommes ressemblaient à des démons en train de travailler. Quoi qu'il en soit, cela n'a aucune importance en comparaison de ce que je vais vous raconter.

L'écuyer était assis sur la passerelle de commandement, près du premier rameur du banc de droite. Cet homme savait ce qu'il devait faire. Aussi, il mit ses bras autour de lui, le souleva et le donna à son voisin. Tous les galériens étaient debout. Le pauvre Sancho voltigea de bras en bras, de banc en banc, à une telle vitesse qu'il ferma les yeux et s'imagina que les démons l'enlevaient. Les forçats ne le lâchèrent qu'après l'avoir ramené, par le côté gauche, jusqu'à la poupe. Le pauvre homme était couvert de bleus, haletant, et transpirait beaucoup. Il ne savait pas ce qui lui était arrivé.

Don Quichotte, qui avait vu ce vol sans ailes, demanda à l'amiral si c'était une plaisanterie que l'on faisait à ceux qui montaient à bord pour la première fois, car il ne voulait pas s'entraîner de cette manière. Si quelqu'un essayait de le faire sauter en l'air, il le tuerait en lui donnant des coups de pied. Il se leva et empoigna son épée.

Ils affalèrent les bannes et firent tomber une livarde. Cela fit tellement de bruit que Sancho crut que le ciel lui tombait sur la tête. Il eut tellement peur qu'il mit sa tête entre ses jambes. Celles de Don Quichotte se mirent à trembler; il se blottit dans un coin et pâlit. Les marins hissèrent une voile aussi rapidement qu'ils l'avaient affalée, tout cela en silence, comme s'ils ne pouvaient ni parler ni respirer. Le maître d'équipage donna le signal de lever l'ancre. Il se précipita vers le milieu de la passerelle et se mit à frapper les épaules des rameurs avec son fouet pendant que le navire s'éloignait. Quand Sancho vit tous ces pieds marrons bouger – car il prit les rames pour des pieds –, il se dit:

«Ces choses sont magiques, contrairement à celles que mon maître considère comme des choses magiques. Pourquoi fouettent-ils ces pauvres hommes? Pourquoi cet homme qui n'arrête pas de siffler fouette-t-il tant de gens? C'est l'enfer, ou du moins le purgatoire.»

Don Quichotte, qui avait remarqué que son écuyer observait tout, dit:

«Ah, Sancho, mon ami, tu désensorcellerais Dulcinée immédiatement si tu enlevais ta chemise et allais t'asseoir au milieu de ces messieurs! Il y a tellement d'hommes malheureux que tu serais moins malheureux! Le sage Merlin considérera peut-être que chaque coup violent que tu recevra équivaudra à dix des coups que tu dois te donner.»

L'amiral allait lui demander ce que signifiaient le désensorcellement de Dulcinée et cette flagellation quand le marin de quart s'écria:

«Le fort de Monjuich signale qu'il y a un bateau à rames près de la côte, à l'ouest.»

L'amiral se précipita vers la passerelle et cria:

«Les gars, il faut le capturer. La tour de guet signale qu'il y a un brigantin pirate algérois dans la baie. »

Les trois autres galères s'approchèrent de la capitane. Les pilotes voulaient savoir ce qu'ils devaient faire. L'amiral ordonna à deux d'entre eux de gagner la haute mer pendant que lui et l'autre capitaine longeraient la côte: ils captureraient facilement le brigantin. Les rameurs se mirent à ramer avec une telle énergie que les galères semblaient voler sur l'eau. Quand les deux navires qui avaient gagné la haute mer eurent parcouru environ deux milles, les guetteurs aperçurent un vaisseau qui comprenait quatorze ou quinze bancs de rames. Dès que le capitaine maghrébin vit les galères, il ordonna au pilote de changer de direction. Il croyait qu'ils pourraient s'échapper parce que le navire était rapide, mais la galère du commandant était l'une des plus rapides du monde. Elle prit le brigantin en chasse: les marins comprirent qu'ils ne pourraient pas s'enfuir. Aussi, le capitaine voulut se rendre pour soulager le commandant. Malheureusement, alors que la galère se rapprochait, ce qui permit aux marins d'entendre le capitaine maghrébin demander aux rameurs de se rendre, deux Turcs ivres firent feu de leurs mousquets, tuant deux de nos soldats qui étaient sur les bordages. L'amiral jura qu'il les tuerait tous et ordonna aux marins de les attaquer, mais le brigantin passa sous nos rames. La galère le dépassa. Les Maures paniquèrent: ils hissèrent toutes les voiles, ramèrent de toutes leurs forces et changèrent de direction. Cela fut totalement inutile parce que la capitane les rattrapa après une course d'un peu plus d'un demi-mille. Ensuite, nous jetâmes nos rames sur eux et les capturâmes.

Les deux autres galères se rapprochèrent. Les quatre galères et le brigantin revinrent vers la côte, où les attendaient une multitude de gens, car il voulaient voir le butin. L'amiral jeta l'ancre près de la plage. Comme le vice-roi de la ville était là, Il fit mettre le canot à l'eau afin de l'amener à bord. Il ordonna aussi à ses hommes d'amener la vergue pour y pendre le capitaine et les autres prisonniers: environ trente-six rameurs et les deux tireurs. Quand l'amiral demanda qui était le capitaine, l'un des prisonniers répondit en castillan, car c'était un renégat espagnol.

«Monsieur», dit-il, «ce jeune homme est notre capitaine.»

Il pointa sont doigt vers l'un des plus beaux jeunes hommes que l'on puisse imaginer. Apparemment, il n'avait pas vingt ans.

«Dis-moi, chien fou», lui demanda l'amiral, «pourquoi as-tu tué deux de mes soldats quand tu as compris que tu ne pouvais pas t'échapper? Tu oses défier un amiral! Ne sais-tu pas que le courage n'est pas de la témérité? L'espoir devrait rendre les hommes braves et non pas téméraires.»

Le capitaine allait répondre, mais l'amiral ne put attendre sa réponse parce qu'il dut accueillir le vice-roi, qui montait sur la galère, accompagné de quelques serviteurs et habitants de la ville.

«Amiral, avez-vous capturé beaucoup d'hommes?», demanda le vice-roi.

«Oui, Votre Excellence, vous les verrez quand ils seront pendus à cette vergue.»

«Pourquoi les pendre?»

«Parce qu'ils ont violé les lois militaires, les règles, les coutumes, et qu'ils ont tué deux de mes meilleurs soldats. Aussi, j'ai décidé de tous les tuer, particulièrement ce jeune homme, qui est le capitaine du brigantin.»

En disant cela, il pointa sont doigt vers le jeune homme, lequel attendait la mort, les mains attachées et la corde au cou.

Le vice-roi examina le prisonnier et remarqua qu'il était beau, élégant et contrit. La beauté du jeune homme étant une sorte de lettre de recommandation, il voulut le sauver.

«Dis-moi, capitaine», demanda-t-il, «es-tu turc, maure ou un renégat?»

Le jeune homme répondit en espagnol:

«Je ne suis ni turc, ni maure, ni un renégat.»

«Alors qu'est-ce que tu es?»

«Je suis une femme chrétienne!»

«Une femme chrétienne habillée comme cela et dans cette situation! C'est plus surprenant que crédible!»

«Messieurs», répondit la fille, «ne me tuez pas tout de suite. Laissez-moi vous raconter l'histoire de ma vie; vous n'aurez pas à différer longtemps votre vengeance.»

Ces paroles auraient pu faire fondre le coeur le plus dur, ou du moins donner envie à tout le monde d'écouter ce que la pauvre fille voulait dire. Aussi, l'amiral lui demanda de parler, mais il l'avertit qu'elle ne serait pas graciée, car elle avait commis un meurtre. Comme elle avait le droit de parler, elle dit:

«Mes parents appartiennent à une nation qui est plus plus malheureuse que prudente et qui est malmenée. Durant son histoire, je fus conduit en Afrique du Nord par mon oncle et ma tante. Je n'osai pas leur dire que j'étais chrétienne. Je vous garantis que je suis une vraie catholique. Le dire à ceux qui nous exilèrent fut tout à fait inefficace. Les membres de ma famille ne me crurent pas. Ils pensaient que c'était

un mensonge qui me permettrait de rester dans le pays où j'étais née. Aussi, il m'obligèrent à aller au Maghreb. Ma mère était chrétienne. Quant à mon père, c'était un homme intelligent et un chrétien. Ainsi, je bus du lait catholique et fut bien éduquée. Ni ma conduite ni mes paroles ne pouvaient laisser à penser que j'étais musulmane. Cultivant ces vertus, car je considère que ce sont des vertus, je devins jolie, si j'ose m'exprimer ainsi. Bien que je restasse à la maison, un jeune gentilhomme, nommé don Gaspar Grégorio, m'aperçut par hasard. C'est le fils et héritier d'un noble qui est le seigneur d'un village situé tout près du nôtre. Je n'ai pas le temps de vous dire comment nous nous rencontrâmes, ce que nous nous dîmes et comment il tomba amoureux de moi, bien que je fusse un peu circonspecte... Cette corde menace de passer entre ma langue et ma gorge!… Je dirai juste que don Grégorio m'accompagna en Afrique du Nord. Il connaissait très bien la langue des Morisques. Aussi, il parlaient avec les Morisques qui venaient des autres villages. Pendant le voyage, il se lia d'amitié avec mon oncle et ma tante. Quand mon père, qui était prudent et finaud, avait eu vent des décrets qui nous obligeaient à quitter l'Espagne, il était parti de notre village pour chercher un endroit, dans un pays étranger, qui deviendrait notre refuge. Il avait enterré une grand quantité de perles, de pierres précieuses et de pièces d'or dans un endroit que je suis la seule à connaître. Il m'avait dit de ne pas prendre ce trésor si on nous expulsait avant qu'il ne revînt. Je lui obéis, et, avec mon oncle et ma tante, comme je l'ai dit, et d'autres parents et amis, j'allai en Afrique du Nord. Nous nous installâmes à Alger, qui était un véritable enfer. Le dey apprit que j'étais belle et riche, ce qui était une bonne nouvelle pour moi. Il me convoqua et me demanda de quel endroit d'Espagne je venais et si j'avais emporté de l'argent et des bijoux. Je lui dit le nom de mon village et l'informai que l'argent et les bijoux étaient toujours enterrés là-bas. Cependant, je pouvais les récupérer facilement si je retournais en Espagne. En disant cela, je craignais qu'il ne fût plus impressionné par ma richesse que par ma beauté. Pendant cet entretien, on vint lui dire que j'étais accompagnée par un des plus beaux et courageux jeunes hommes que l'on pût imaginer. Je compris immédiatement qu'ils parlaient de don Gaspar Grégorio parce qu'il est vraiment très beau. La situation difficile dans laquelle don Grégorio était me tracassait, car ces Turcs cruels préfèrent les beaux garçons ou hommes jeunes aux plus jolies filles. Le dey déclara qu'il voulait rencontrer ce jeune homme et me demanda si ce qu'il avait entendu était vrai. Comme si j'avais été prévenue par le ciel, je lui dis que c'était vrai. Cependant, ce n'était pas un homme, mais une femme comme moi. Aussi, je le priai de m'autoriser à la vêtir d'une robe ordinaire afin qu'elle eût moins honte de lui montrer son joli minois. Il m'autorisa à le faire et ajouta que, un autre jour, nous nous entretiendrions des mesures à prendre pour que je retournasse en Espagne afin de récupérer le trésor. Je parlai à don Gaspar et lui dit qu'il serait dans une situation délicate s'il révélait qu'il était un homme. Aussi, il se déguisa en Mauresque, et, cet après-midi-là, je le présentai au dey, qui, quand il le vit, fut surpris par sa beauté. Il déclara qu'il garderait cette 'fille' afin de l'offrir au sultan. Comme le harem n'était pas un endroit sûr et qu'il ne se faisait pas tellement confiance, il l'envoya dans une maison où des femmes maghrébines importantes s'occuperaient d'elle. Le bey et moi étions tristes de son départ, car j'admets que je l'aime. Ensuite, le dey décida que je reviendrais en Espagne sur ce brigantin, accompagnée par deux Turcs, ceux-là mêmes qui ont tué vos soldats. Ce renégat espagnol», – elle pointa son doigt vers l'homme qui avait parlé en premier –,

«m'accompagnait également, et je peux vous assurer qu'il est chrétien et qu'il préférerait rester en Espagne plutôt que de retourner au Maghreb. Le reste de l'équipage est composé de Maures et de Turcs: ce sont des rameurs. Les deux Turcs insolents et avides désobéirent aux ordres: ils devaient autoriser ce renégat et moi-même à enfiler les habits de chrétien que nous avions et nous conduire à terre quand nous atteindrions l'Espagne. Cependant, ils voulurent d'abord écumer cette côte pour capturer quelques navires. En fait, ils craignaient que le brigantin ne fût capturé par une galère si nous descendions à terre et étions interrogés par les gardes-côtes. La nuit dernière, nous atteignîmes cette plage. Nous ne vîmes pas les galères. On nous découvrit, et vous connaissez la fin de l'histoire. En bref, don Grégorio, habillé en femme, vit toujours au milieu de femmes, et il est en danger de mort. Quant à moi, mes mains sont attachées, et j'attends de perdre la vie que je déteste déjà. Messieurs, j'ai terminé de raconter cette histoire triste et véridique. Je voudrais que vous me laissiez mourir chrétiennement, car, comme je l'ai dit, je ne suis pas coupable du crime commis par les Morisques.»

Elle se tut et se mit à pleurer. Presque tous les marins se mirent aussi à pleurer. Le vice-roi était très ému. Sans dire un mot, il s'approcha d'elle et détacha la corde qui retenait ses jolies mains.

Pendant qu'elle racontait son histoire, un vieux pèlerin, qui était monté à bord de la galère avec le vice-roi, avait le regard rivé sur elle. Dès qu'elle s'arrêta de parler, il se jeta à ses pieds et serra ses genoux dans ses bras. En soupirant et en sanglotant, il dit:

«Ô Ana-Félix, ma pauvre fille! Je suis Ricote, ton père. Je suis venu pour te ramener à la maison, car je ne peux pas vivre sans toi: tu es ma raison d'être.»

Sancho ouvrit les yeux et leva la tête qu'il tenait penchée, se lamentant sur ses malheurs. Il regarda avec attention Ricote et le reconnut: c'était le pèlerin qu'il avait rencontré le jour où il avait quitté l'île Frauduleuse. Il était sûr que la jeune femme était la fille du vieil homme. Ensuite, elle prit son père dans ses bras. Ils pleurèrent à l'unisson. Le vieil homme se tourna vers le vice-roi et l'amiral pour leur dire:

«Messieurs, c'est ma fille. Elle n'a *pas de chance*, bien qu'elle ait *de la chance de* me revoir. Elle s'appelle Ana-Félix Ricote. Elle est renommée pour sa beauté et mon argent. Je quittai l'Espagne pour trouver un pays où nous serions tolérés. Comme les Allemands me permirent de rester dans leur pays, accompagné par certains d'entre eux et habillé en pèlerin, je revins en Espagne afin de chercher ma fille et déterrer mon trésor. Je trouvai le trésor, que j'ai avec moi, mais je ne trouvai pas ma fille. Grâce à cet incroyable retournement de situation auquel vous avez assisté, je viens de retrouver le joyau de ma collection: ma fille bien-aimée. Nous sommes presque innocents et sincèrement repentants. Aussi, sans remettre en cause la notion de justice, vous pourriez être miséricordieux. Nous ne voulions pas vous faire de mal. De plus, nous ne sommes pas d'accord avec ceux qui, à juste titre, furent chassés d'Espagne.»

À cet instant, Sancho dit:

«Je connais bien Ricote et je sais qu'Ana-Félix est sa fille. En ce qui concerne ses allées et venues et ses bonnes ou mauvaises intentions, je ne m'en mêlerai pas.»

Tous ceux qui étaient là furent étonnés par cette étrange affaire.

«En tout cas», s'écria l'amiral, «vos larmes m'ont empêché de mettre mon plan à exécution. Puissiez-vous vivre autant d'années que le ciel vous en a accordées, belle

Ana-Félix, mais ces deux individus téméraires et insolents doivent être punis pour le crime qu'ils ont commis.»

Il ordonna à ses hommes de pendre à la vergue les deux Turcs qui avaient tué les soldats, mais le vice-roi le pria de les épargner, car ils étaient manifestement fous. L'amiral accéda à sa demande: la vengeance est un plat qui se mange froid. Ensuite, ils discutèrent du moyen à employer pour secourir don Gaspar Grégorio. Ricote leur proposa de leur donner plus de deux mille ducats sous forme de perles et de bijoux. Ils exposèrent de nombreux plans, mais le meilleur fut celui du renégat espagnol mentionné plus haut. Il se proposa d'aller à Alger, dans un petit bateau avec environ six bancs de rames et des rameurs chrétiens. Il savait où, quand et comment il pourrait et devrait débarquer. Il connaissait aussi la maison où l'on avait enfermé don Gaspar. L'amiral et le vice-roi pensaient qu'ils ne devaient pas faire confiance au renégat, ni l'autoriser à prendre en charge les rameurs chrétien, mais Ana-Félix se porta garante de lui et son père promit d'acquitter les rançons de tous les chrétiens s'ils étaient capturés.

Cette proposition ayant été adoptée, le vice-roi descendit à terre et don Antonio Moréno conduisit la fille et son père chez lui. Le vice-roi le pria de les traiter avec égard. Il dit aux deux Morisques qu'ils pouvaient aller chez lui pour prendre ce qu'ils voulaient: la beauté d'Ana-Félix l'avait conduit à être gentil et généreux.

CHAPITRE LXIV.

L'aventure qui attrista le plus
don Quichotte.

Selon Cid Hamet, la femme de don Antonio Moréno fut heureuse de recevoir Ana-Félix chez elle. Aussi, elle l'accueillit chaleureusement. En fait, elle était éblouie par la beauté et l'intelligence de la fille. Elle était tellement belle que tous les habitants de la ville venaient l'admirer, comme si on les avait convoqués pour le faire.

Don Quichotte dit à don Antonio que la décision qu'ils avaient prise au sujet de la délivrance de don Grégorio n'était pas bonne parce que l'expédition était risquée. En fait, c'est lui qu'ils devraient envoyer au Maghreb avec ses armes et son coursier. Il sauverait le jeune homme en dépit de tous les Sarrasins du monde, comme l'avait fait don Gaiferos pour son épouse Mélisandre.

«Il ne faut pas oublier», dit Sancho, «que la femme de don Gaiferos était à l'intérieur du pays et qu'il le traversa lorsqu'il la conduisit en France. Si nous secourions don Grégorio, nous ne pourrions pas le conduire en Espagne, car il y a un océan au milieu.»

«Il n'y a pas de problèmes; il n'y a que des solutions», lança don Quichotte. «Si nous ancrions le bateau dans la baie, nous pourrions embarquer facilement: personne ne pourrait nous en empêcher.»

«Ça semble être une bonne idée», répondit Sancho, «mais c'est plus facile à dire qu'à faire. Honnêtement, le renégat peut s'occuper de cela: il semble être un type courageux et honnête.»

Don Antonio dit que si le renégat échouait, ils enverraient le grand don Quichotte au Maghreb.

Deux jours plus tard, l'équipe de secours partit sur un bâtiment léger avec six rames par bordage. Deux jours après le départ, les galères se dirigèrent vers l'est, car le vice-roi avait demandé à l'amiral de s'occuper de la délivrance de don Grégorio et des problèmes d'Ana-Félix.

Un matin, don Quichotte mit son armure parce que, comme il le disait souvent, ça l'embellissait et il aimait se battre. Ainsi, il la portait presque tout le temps. Il alla se promener et vit un cavalier s'approcher de lui. Il portait également une armure. Il y avait une lune blanche sur son écu. Quand l'homme fut assez près de don Quichotte pour qu'il pût l'entendre, il cria:

«Ô don Quichotte de la Manche, ô célèbre chevalier que l'on ne félicite pas assez! Je suis le chevalier de la Lune Blanche. Vous vous souvenez peut-être de mes exploits extraordinaires? Je suis venu pour vous provoquer en duel et m'affronter à vos bras musclés. Écoutez-moi: ma bien-aimée est plus jolie que la vôtre! Si vous reconnaissez ce fait, je ne me donnerai pas la peine de vous tuer. Si vous décidiez de vous battre, je vous écraserais. Aussi, je vous demanderais de déposer vos armes, de ne plus chercher des aventures et de vous retirer dans votre village. Vous seriez tranquille, ce qui vous permettrait de gagner de l'argent et de sauver votre âme. Si vous me battiez, mon sort serait entre vos mains, vous prendriez mes armes et mon cheval, et vous deviendriez encore plus célèbre puisque vous auriez vaincu un chevalier aussi célèbre que moi. Voyez ce qui vous convient le mieux et donnez-moi votre réponse tout de suite, car je dois m'occuper de cela aujourd'hui.»

L'arrogance du chevalier et la nature du défi surprirent Don Quichotte, mais il dit calmement:

«Chevalier de la Lune Blanche, je n'ai pas eu connaissance de vos exploits. Je suis certain que vous n'avez jamais rencontré la célèbre Dulcinée du Toboso. Si vous la connaissiez, vous n'oseriez pas me provoquer, car vous seriez convaincu que c'est la plus belle créature au monde. Je ne dis pas que vous êtes un menteur, mais vous vous trompez. Par conséquent, j'accepte de me battre contre vous en suivant les règles que vous avez exposées, et nous allons le faire tout de suite. Cependant, je ne veux pas qu'on me crédite de vos exploits parce que je ne sais pas ce que vous avez fait. Prenez le côté du champ que vous voulez. Ensuite, je me placerai en face de vous… nous devons faire de nécessité vertu!»

Certains des habitants de la ville avaient vu le chevalier de la Lune Blanche. Ils informèrent le vice-roi qu'il parlait à don Quichotte de la Manche. Croyant que c'était une nouvelle aventure mise sur pied par don Antonio Moréno ou un autre citadin, le vice-roi courut en direction de la plage. Il était accompagné de don Antonio et de beaucoup de personnes. Ils arrivèrent au moment où don Quichotte allait au bout du terrain afin de prendre de l'élan.

Quand le vice-roi vit qu'ils étaient sur le point d'éperonner leurs chevaux et de fondre l'un sur l'autre, il se mit au milieu et leur demanda pourquoi ils avaient décider de jouter. le chevalier de la Lune Blanche répondit que c'était une affaire de beauté. Il répéta succinctement ce qu'il avait dit à don Quichotte et ajouta qu'ils avaient abouti à un accord. Le vice-roi s'approcha de don Antonio; il lui demanda s'il connaissait l'autre chevalier et s'ils étaient en train de lui jouer un tour. Don Antonio répondit qu'il ne l'avait jamais rencontré. De plus, il ne savait pas s'il s'agissait d'un vrai duel ou non.

Ces réponses plongèrent le vice-roi dans une cruelle perplexité: devait-il les laisser continuer? Comme il était convaincu que c'était une blague, il s'éloigna en disant:

«Messieurs, vous devez vous confesser ou mourir. Puisque vous ne voulez pas changer d'avis, vous pouvez continuer. Dieu récompensera le vainqueur.»

Les deux chevaliers lui dirent qu'ils lui étaient reconnaissants de les autoriser à se battre en duel. Comme d'habitude, don Quichotte supplia Dieu et Dulcinée de le protéger. Puis il prit du champ quand il vit que son adversaire faisait de même. Bien que personne ne sonnât du clairon ou de la trompette, ils firent tourner leurs chevaux et s'élancèrent au même moment. Comme le coursier du chevalier de la Lune Blanche était plus léger, il passa devant don Quichotte aux deux tiers de la course. Le chevalier de la Lune Blanche ne voulut pas baisser sa lance. En fait, le vent produit pas le déplacement de son cheval fit tomber Rossinante et don Quichotte par terre. Le vainqueur sauta de sa monture et mit le bout de sa lance sur la visière de don Quichotte en lui disant:

«Monsieur, je vous ai battu! Je vous tuerai si vous ne dites pas que ma petite amie est plus jolie que la vôtre.»

Couvert de bleus et étourdi, sans lever sa visière, don Quichotte dit d'une voix dolente qui semblait venir d'une tombe:

«Dulcinée du Toboso est la plus belle femme du monde et je suis le plus malheureux chevalier de la terre. Ma faiblesse ne doit pas altérer la vérité. Enfoncez votre lance dans mon corps pour me tuer, car vous avez ruiné ma réputation.»

«Je ne le ferai pas», rétorqua le chevalier de la Lune Blanche, «car je veux que les peuples n'oublient jamais que Dulcinée du Toboso est la plus belle femme du monde! Quoi qu'il en soit, j'aimerais bien que vous vous retiriez dans votre village afin d'y rester pendant toute une année ou le temps qu'il faudra, comme nous l'avons décidé avant le duel.»

Le vice-roi, don Antonio et beaucoup d'autres personnes entendirent cela. Ils entendirent également la réponse de don Quichotte. Ce dernier déclara que, puisqu'il ne l'obligeait pas à porter préjudice à Dulcinée, il obéirait vraiment à ses ordres.»

Le chevalier de la Lune Blanche fit tourner son cheval, salua le vice-roi de la tête et se dirigea vers la ville au petit galop.

Le vice-roi demanda à don Antonio de le suivre pour essayer de découvrir qui il était. On aida don Quichotte à se relever et on lui ôta son casque. Son visage était pâle et couvert de sueur. Rossinante avait mal partout: il ne pouvait plus bouger. Tout cela attristait Sancho; il ne savait pas quoi dire, ni quoi faire. Il lui semblait que tout cela était un rêve ou un charme. Un chevalier avait vaincu son maître et lui avait interdit de prendre les armes pendant tout une année! Aussi, il serait de moins en moins célèbre! Quand aux privilèges que son maître lui avait promis, ils s'évaporaient lentement! Il croyait que Rossinante resterait estropié jusqu'à la fin de sa vie et que son maître ne serait plus un *handicapé mental, mais un handicapé moteur,* ce qui serait miraculeux. Finalement, une chaise à porteurs ramena le chevalier à la ville. Le vice-roi y retourna également, car il voulait savoir qui était l'homme qui avait pulvérisé don Quichotte.

CHAPITRE LXV.

L'identité du chevalier de la Lune Blanche,

la fuite de don Grégorio et d'autres événements.

Le chevalier de la Lune Blanche était suivi non seulement par Don Antonio Moréno, mais aussi par une horde d'enfants, qui l'épièrent jusqu'à ce qu'il fût entré dans une des auberges de la ville. Un écuyer l'accueillit et lui proposa de lui ôter son armure. Aussi, l'écuyer et le chevalier, accompagné de don Antonio, allèrent dans un salle située au rez-de-chaussée. Don Antonio était de plus en plus impatient. Le chevalier de la Lune Blanche savait que le gentilhomme voulait le questionner. Aussi, il dit:

«Monsieur, je suppose que vous êtes venu pour savoir qui je suis. Comme je veux éclairer votre lanterne, pendant que l'écuyer m'ôtera mon armure, je dirai la vérité sur ce sujet. Je suis Samson Carrasco, un étudiant qui vit dans le village de don Quichotte de la Manche. Il est tellement fou que ceux qui le connaissent, moi en particulier, ont pitié de lui. Comme nous sommes sûrs qu'il ira mieux s'il retourne chez lui et reste dans sa maison, j'ai inventé un stratagème afin de le contraindre à le faire. Il y a donc environ trois mois, je me déguisai en chevalier errant, pris le nom de chevalier des Miroirs et quittai ma maison afin de me battre contre lui et de le vaincre sans le blesser. Le perdant devait accepter d'obéir au vainqueur. Je savais que je le battrais. Aussi, j'avais prévu de lui demander de retourner chez lui et de rester dans son village pendant toute une année, temps durant lequel il pourrait être guéri. Cependant, le sort fut très contrariant: don Quichotte me fit tomber par terre et me battit. Mon stratagème avait échoué. Aussi, il continua son voyage, et je rentrai chez moi, vaincu, honteux, et couvert de bleus à cause de la mauvaise chute. Néanmoins, j'espérais le retrouver pour le vaincre, comme vous l'avez vu aujourd'hui. Comme il suit toujours les règles de la chevalerie errante, je suis sûr qu'il tiendra sa promesse et m'obéira. C'est ce qui s'est passé. Je n'ai rien d'autre à ajouter. Aussi, je vous prie de ne pas révéler mon secret, ni mon identité, à don Quichotte, car je dois suivre mon louable plan afin qu'il puisse recouvrer la raison. Cela arrivera s'il se débarrasse de son délire chevaleresque.»

«Cher monsieur», dit don Antonio, «vous ne devriez pas essayer de guérir le fou le plus amusant du monde, car le plaisir que nous procurera son bon sens n'égalera pas le plaisir que nous procurent ses caprices. Je suppose que tous vos efforts ne suffiront pas à guérir ce fou furieux. Pardonnez ma franchise, mais n'essayez pas de guérir don Quichotte, car si vous le faites, ni lui ni Sancho ne pourront plus nous faire rire. Vous voyez, leurs blagues peuvent transformer la mélancolie en joie. Cependant, je me tairai et ne vous dirai rien afin que je puisse prouver que vos efforts sont inutiles.»

L'étudiant répondit qu'il était dans la bonne voie et espérait réussir. Ensuite, un serviteur le conduisit à l'écurie. Quand don Antonio lui proposa de l'aider de quelque manière que ce fût, Samson Carrasco lui dit au revoir, fit mettre son armure sur un mulet, enfourcha le cheval qu'il avait monté durant le duel, quitta la ville et se dirigea vers son village. Les aventures qui lui arrivèrent ne méritent pas d'être racontées maintenant.

Don Antonio informa le vice-roi de ce que lui avait dit Carrasco. Le vice-roi était très contrarié parce que la retraite de don Quichotte déplairait à ceux qui avaient entendu parler de ses pitreries.

Don Quichotte resta six jours au lit. Il était triste, pensif et contrarié. Il ressassait sa défaite. Sancho essaya de le consoler; il dit:

«Monsieur, relevez la tête et détendez-vous si vous le pouvez. Oserais-je vous rappeler que, bien que vous tombassiez, vous ne vous blessâtes pas. Vous avez récolté ce que vous avez semé; le monde est rempli d'illusions. Vous êtes en bonne santé: vous n'avez pas besoin de consulter un médecin. Retournons chez nous et arrêtons de parcourir le pays afin de s'embarquer dans des aventures. Bien que vous soyez couvert de bleus, vous avez plus de chance que moi. Bien que je ne veuille pas redevenir gouverneur, j'aimerais bien être comte, ce qui n'arrivera pas si vous démissionnez et ne devenez pas roi. Je suis de plus en plus pessimiste.»

«Calme-toi, Sancho», dit don Quichotte. «Ma retraite et mon confinement ne dureront pas plus d'un an. Au bout de ce temps, je serai de nouveau un honorable chevalier errant. Je conquerrai certainement un royaume et te donnerai un comté.»

«Dieu vous entende et que le péché fasse la sourde oreille!», s'exclama Sancho. «Il paraît que les vœux de quelqu'un ne doivent pas être comblés par la duperie.»

Don Antonio entra dans la chambre. Il était aux anges.

«Messire Quichotte, je suis porteur de bonnes nouvelles», dit-il. «Don Grégorio et le renégat sont sur la plage! Que dis-je? Ils sont déjà chez le vice-roi et seront ici dans un instant.»

Don Quichotte sourit et dit:

«En vérité, j'aurais été plus heureux si cela n'était pas arrivé, car j'aurais été obligé de me rendre en Afrique du Nord, où mes bras musclés m'auraient permis de délivrer don Grégorio et tous les prisonniers chrétiens qui s'y trouvent. Mais, que dis-je? Ne suis-je pas le vaincu? Ne suis-je pas celui qu'on a battu? Ne suis-je pas celui qui n'a pas le droit de prendre les armes pendant toute une année? Qu'est-ce que je promets donc? Je ne devrais pas me vanter parce que je suis obligé de laisser tomber mon épée pour filer de la laine!»

«Arrêtez de parler comme cela», dit Sancho. «Laissez vivre la poule même si elle est peut-être malade: je vous aiderai parce que je suis votre ami. Ces duels et ces coups n'ont pas d'importance, car celui qui tombe aujourd'hui se relèvera peut-être demain, à moins qu'il ne préfère rester au lit. Je veux dire qu'il ne combattra pas ses ennemis s'ils le découragent. Aussi, levez-vous pour accueillir don Grégorio; il y a du bruit: il doit être dans la maison.»

C'était vrai. Don Grégorio et le renégat avaient informé le vice-roi de leur traversée. Ils étaient venus chez don Antonio parce que don Grégorio voulait voir Ana-Félix. Il s'habillait en femme quand il était à Alger, mais, sur le bateau, il avait échangé ses vêtements contre ceux d'un otage qui s'était sauvé avec lui. Quels que fussent ses habits, les gens l'aimaient, le servaient et le respectaient, car il était jeune – il avait dix-sept ou dix-huit ans – et extrêmement beau. Ricote et sa fille sortirent pour l'accueillir. Le père pleurait. Le garçon ne prit pas la fille dans ses bras: quand l'amour est dans l'air, la décence est de mise. Tous les gens présents étaient impressionnés par leur beauté. Le silence parla à la place des amoureux et leurs yeux révélèrent qu'ils étaient heureux et honnêtes.

Le renégat raconta comment il avait délivré don Grégorio, et ce dernier leur dit qu'il avait dû affronter de nombreux dangers quand il était au milieu des Mauresques. Il improvisa un petit discours, ce qui montrait qu'il était intelligent, bien qu'il fût très

jeune. Ricote récompensa le renégat et les rameurs de leurs efforts. Le renégat redevint catholique. Le repentant expia ses péchés par la pénitence et s'éloigna du mal.

Deux jours plus tard, le vice-roi et don Antonio discutèrent de ce qu'il faudrait faire pour qu'Ana-Félix et son père restassent en Espagne. Puisque la fille était une bonne catholique et que son père avait de bonnes intentions, ils pensaient qu'ils pouvaient vivre en Espagne. Don Antonio devait aller à Madrid pour régler une affaire. Aussi, il se proposa d'obtenir une autorisation gouvernementale: les amis et les pots-de-vin pouvaient résoudre de nombreux problèmes.

«Ni les personnes influentes», dit Ricote, qui était présent, «ni les pots-de-vin ne feront plier don Bernardino de Velasco, le comte de Salazar, à qui Sa Majesté a demandé de nous expulser. Il ne cède jamais sous la pression. Il est honnête et miséricordieux, mais mon peuple est malade et pourri. Aussi, il fait plus usage du cautère qui brûle les tissus que du baume qui adoucit la peau. Il put s'acquitter de cette mission importante parce qu'il est prudent, sagace, diligent et intimidant. Nos complots et nos requêtes n'aveuglèrent pas Argus, qui est toujours sur le qui-vive parce que les Morisques se tiennent en embuscade. Nous sommes de la mauvaise herbe: nous n'arrêtons pas de pousser et de fructifier. Nous essayons d'empoisonner un pays apeuré par des hordes de Morisques. Mais c'est terminé: l'Espagne a été débarrassée de cette engeance par Don Bernardino de Velasco. Philippe III est tellement sage qu'il a rendu ces décrets héroïques et lui a confié cette tâche.»

«Quand je serai à Madrid», dit don Antonio, «je ferai mon possible pour résoudre ce problème. Don Grégorio viendra avec moi parce qu'il manque à ses parents. Ana-Félix restera chez moi ou demeurera dans un couvent. Je sais que le vice-roi sera content d'héberger Ricote jusqu'à ce que je l'informe de l'issue des négociations.»

Le vice-roi consentit à tout ce qui avait été proposé, mais don Grégorio déclara qu'il ne pouvait ni ne voulait abandonner Ana-Félix. Néanmoins, comme il désirait rendre visite à ses parents et revenir, il accepta la proposition. Ainsi, Ana-Félix resta avec la femme de don Antonio, et Ricote dans la maison du vice-roi.

Deux jours après le départ de don Antonio, don Quichotte et Sancho se préparèrent à partir. Les blessures que le chevalier avait reçues lors de sa chute l'avaient empêcher de partir plus tôt. Il y eut des larmes, des soupirs, des sanglots et des évanouissements quand don Grégorio dit au revoir à Ana-Félix. Ricote offrit mille écus à don Grégorio. Ce dernier déclina l'offre et demanda à don Antonio de lui prêter cinq écus. Il lui promit de les lui rendre quand ils seraient à Madrid. Les deux hommes partirent. Comme je l'ai déjà dit, don Quichotte et Sancho partirent peu de temps après. Le chevalier ne portait pas son armure, mais un costume de voyage. Sancho marchait parce que l'âne transportait l'armure sur son dos.

CHAPITRE LXVI.

Vous verrez ce que vous lirez ou
entendrez ce que le narrateur dira!

En quittant Barcelone, don Quichotte se retourna pour voir l'endroit qui avait été témoin de sa chute. Il s'écria:

«Troie était ici! Ici ma malchance, non ma lâcheté, me priva de la gloire dont je m'étais couvert. Ici le sort me tortura. Ici mes exploits s'évaporèrent. Ici la chance m'abandonna.»

«Monsieur», dit Sancho quand il entendit cela, «les hommes courageux ne devraient pas se remémorer leurs réussites en étant rongés par la nostalgie. Par exemple, j'étais heureux quand j'étais gouverneur et je suis toujours heureux maintenant que je suis écuyer et que je marche. Certaines gens disent que la chance est une poivrote avide et aveugle. Elle ne peut pas voir ce qu'elle fait. Aussi, elle n'arrête pas de louer des *étrangers, de les faire tomber, et de faire tomber des gouvernements étrangers.*»

«Tu es un philosophe, Sancho», dit don Quichotte, «et ton discours est sage. Qui fut ton professeur? Peu importe; la chance n'existe pas. Toutes les choses qui arrivent, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, n'arrivent pas par hasard: Dieu est le marionnettiste. Par conséquent, chaque homme est maître de son destin. Je fus maître du mien, mais je fus négligent: j'échouai parce que je fus arrogant. Je refusai d'admettre que Rossinante était beaucoup plus faible que le coursier du chevalier de la Lune Blanche. En bref, j'étais trop audacieux. Je fis de mon mieux, mais il me battit. Cependant, bien que je perdît la face, je tint parole. Quand j'étais un chevalier errant audacieux et courageux, ce que j'accomplis et mes bras musclés me permirent de faire connaître mes exploits. Maintenant que je suis un écuyer aux pieds nus, je tiendrai parole et ferai connaître mes bonnes intentions de cette manière. Continue, Sancho. Nous ressemblons à des apprentis et devrons rester dans notre village pendant un an. Nous deviendrons plus forts, ce qui nous permettra de redevenir des guerriers, état que je n'abandonnerai jamais.»

«Monsieur», répondit Sancho, «je n'aime pas marcher. Je n'apprécie pas les longues promenades. Nous pourrions pendre cette armure à une branche d'arbre à la place d'un pendu. Je pourrais chevaucher mon âne de nouveau. Avec mes pieds bien au-dessus du sol, nous pourrions aller très loin. Si je continue à marcher, je ne serai jamais capable de le faire.»

«C'est une bonne idée, Sancho», dit don Quichotte. «Pendons mon armure à une branche. Ce sera un trophée. Sur le tronc, nous graverons cette phrase qui est toujours gravée sur les trophées de Roland:

'Ne bougez pas cela, sinon Roland
vous provoquera en duel.'»

«Ce sera parfait», acquiesça Sancho. «Si nous n'avions pas besoin de Rossinante, nous pourrions également le pendre à une branche!»

«Si je pendais Rossinante et mon armure à une branche», fit remarquer don Quichotte, «cela porterait les gens à croire que je suis un ingrat. Je ne veux pas que cela arrive.»

«Bien dit!», s'exclama Sancho. «Selon certains sages, il ne faut pas attribuer au bât la faute de l'âne. Puisque vous êtes responsable de ce qui est arrivé, punissez-vous. Ne grondez ni cette armure sanglante et cabossée, ni le docile Rossinante, ni mes pieds délicats, qui ne veulent pas beaucoup marcher.»

Ils parlèrent ainsi pendant toute la journée et les quatre jours suivants. Rien ne les empêcha de continuer leur voyage. Le cinquième jour, en entrant dans un village, ils virent beaucoup de gens s'amuser devant une auberge. Alors que don Quichotte s'approchait d'eux, un paysan cria:

«Un de ces deux messieurs, qui ne nous connaissent pas, va nous dire ce que nous devons faire en ce qui concerne notre pari.»

«Je serai heureux de le faire», dit don Quichotte. «Je vous donnerai un conseil éclairé si je réussis à comprendre de quoi il s'agit.»

«Monsieur», dit l'un des paysan, «l'un des habitants de ce village, qui pèse 162 kg, défia à la course un de ses voisins, qui ne pèse pas plus de 73,5 kg. Ils devaient faire cent pas en courant, leurs poids ayant été égalisés. Quand on a demandé au challenger comment on ferait cela, il répondit que l'autre concurrent devrait porter des blocs pesant 85,5 kg au total: le gros ferait le même poids que le maigre.»

Avant que don Quichotte ne répondît, Sancho dit:

«Non, cela n'arrivera pas. Comme tout le monde le sait, il y a quelque jours, je résignai mon office de gouverneur et juge. Aussi, j'ai l'habitude de résoudre ce genre de problème et de donner mon opinion à propos de sujets différents.»

«Alors, réponds-leur, Sancho», ordonna don Quichotte, «car je n'arrive pas vraiment à juger les gens: je suis un peu fou.»

Comme le chevalier avait autorisé Sancho à parler aux paysans, qui, ouvrant la bouche, étaient autour de lui et attendaient d'entendre son opinion, il déclara:

«Mes frères, ce que le gros a demandé est absurde et injuste parce que, d'après le code d'honneur, l'homme que l'on défie en duel a le droit de choisir les armes. Le challenger n'a pas le droit de choisir les armes parce que s'il le faisait, il choisirait celles qui lui permettraient de gagner. Par conséquent, le gros challenger doit s'émonder, s'élaguer, se poncer, se dissoudre et faire sécher sa chair jusqu'à ce qu'il perde 88,2 kg. Il pèsera alors 73,5 kg et fera le même poids que son adversaire. Par conséquent, ils auront les mêmes chances de gagner.»

«Je veux juste dire», interjeta un des paysans qui écoutaient Sancho, «que ce monsieur a parlé comme un saint et rendu son jugement comme un chanoine. Cependant, je peux vous assurer que le gros ne veut pas perdre 88,2 kg, ni même un gramme.»

«En fait, ces hommes ne devraient pas courir», dit un autre fêtard, «car il n'est pas nécessaire que le maigre se blesse à cause des blocs de fer, ni que le gros perde du poids. Cette course ne m'intéresse pas: dépensons la moitié de la somme pariée en achat de vin et conduisons ces messieurs à cette taverne chic.»

«Je vous remercie, messieurs», répondit don Quichotte, «mais je ne peux pas m'arrêter un instant. Il est impoli de décliner une invitation, mais des problèmes et des soucis m'obligent à me dépêcher.»

Il éperonna Rossinante. Ces gens s'émerveillèrent de la drôle de bobine du chevalier et de l'intelligence de son serviteur, car ils regardaient Sancho comme un homme sage.

«Si le serviteur», dit un des paysans, «est aussi sage que cela, son maître doit être un génie! Je parie que, s'ils vont à Salamanque, ils deviendront juges en deux coups de cuillère à pot. Vous savez, la majorités des choses sont secondaires, sauf les études, la chance et la protection. Quand un homme ne s'y attend vraiment pas, il devient juge ou évêque.»

Le maître et son serviteur passèrent la nuit au milieu des champs, à la belle étoile. Le lendemain, alors qu'ils chevauchaient le long de la route. Il virent un homme s'avancer vers eux. Il portait des sacoches autour du cou et tenait une javeline dans sa main droite. Il ressemblait à un messager. Alors qu'il s'approchait de don Quichotte, il se mit à trottiner. Il l'atteignit et mis ses bras autour de sa cuisse droite, car il ne put pas s'agripper à un autre membre.

«Ô don Quichotte de la Manche!», s'exclama-t-il joyeusement, «le duc sera content d'apprendre que vous retournez au château! Lui et la duchesse y sont toujours!»

«Je ne vous reconnais pas, mon ami», dit don Quichotte. «Auriez-vous l'obligeance de me dire qui vous êtes?»

«Je suis Tosilos», répliqua le messager, «le laquais du duc, l'homme qui refusa de se battre contre vous lorsque nous parlâmes du mariage de la fille de doña Rodriguez.»

«Mon Dieu!», s'écria don Quichotte. «Vous êtes l'homme que les sorciers, mes ennemis, transformèrent en laquais afin de m'empêcher de me vanter d'avoir gagné cette bataille!»

«Ce n'est pas vrai», rétorqua le messager. «Il n'y eut ni ensorcellement ni transformation. J'étais le laquais Tosilos quand j'entrai dans le champ clos et le même laquais Tosilos quand j'en sortis. La fille me plaisait bien et je pensais que je pourrais l'avoir sans me battre, mais ça ne se passa pas comme cela. En fait, dès que vous quittâtes le château, le duc me fit donner cent coups de bâton parce que j'avais désobéi aux ordres qu'il avait expliqués avant le combat. La fille est devenue nonne. Doña Rodriguez est retournée en Castille. Je vais à Barcelone. J'apporte au vice-roi un paquet de lettres envoyé par mon maître. Puis-je vous offrir un peu de vin? J'ai une gourde remplie de bon vin. Il est un peu chaud. J'ai aussi quelques morceaux de fromage. Si vous n'avez pas soif, ils vous donneront soif.»

«C'est très gentil de votre part», dit Sancho. «Mangeons et buvons. Mon cher Tosilos, ignorez tous les sorciers des Indes et versez-moi à boire.»

«Sancho, tu es le plus grand goinfre du monde», fit remarquer don Quichotte. «Tu es aussi un ignorant, car tu es incapable de voir que ce courrier est ensorcelé: Tosilos n'est pas Tosilos! Reste avec lui et picole. Je chevaucherai lentement. Tu me rattraperas.»

Le laquais se mit à rire, attrapa sa gourde et sortit du fromage et un morceau de pain de ses sacoches. Sancho et lui s'assirent sur l'herbe verte. Les joyeux drilles dévorèrent toutes les provisions. Ils léchèrent même le paquet de lettre parce qu'il sentait le fromage!

«Votre maître, mon ami», dit Tosilos, «*doit son état à la folie*.»

«*Il ne doit rien à personne*», répondit Sancho, «*car il paie toujours ses dettes, surtout quand la folie est le prêteur*. Je n'arrête pas de le lui dire, mais c'est inutile, et cela d'autant plus qu'il vient d'être battu par le chevalier de la Blanche Lune.»

Tosilos le pria de lui raconter ce qui s'était passé, mais Sancho répondit qu'il serait impoli de laisser son maître attendre. Si, par hasard, il le rencontrait de nouveau, il lui raconterait l'histoire. Il se leva, secoua son pourpoint, enleva les miettes qui étaient sur sa barbe et dit au revoir à Tosilos en empoignant les rênes de son âne. Il atteignit rapidement l'arbre sous lequel le chevalier était assis.

CHAPITRE LXVII.

Comment don Quichotte décida de devenir berger
et de vivre de cette manière pendant un an,
ainsi que d'autres événements divertissants et intéressants.

Don Quichotte était contrarié avant sa chute; il l'était encore plus après. Je l'ai déjà dit: il s'était assis à l'ombre d'un arbre. Comme des mouches tournoyant au-dessus d'un pot de miel, son esprit tournoyait. Il pensait au désenchantement de Dulcinée et à sa retraite forcée. Sancho arriva. Il se mit à louer Tosilos pour sa générosité, ce qui conduisit don Quichotte à dire:

«Tu es toujours convaincu que c'est un vrai laquais! Tu as oublié que les sorciers qui me persécutent ont transformé Dulcinée en une paysanne et le chevalier des Miroirs, en un étudiant nommé Samson Carrasco. Dis-moi, as-tu demandé à l'homme que tu appelles Tosilos ce qui est arrivé à Altisidore? Est-ce qu'elle a pleuré parce que je suis parti? As-t-elle déjà oublié les pensées amoureuses qui la consumaient quand j'étais présent?»

«Je n'avais pas envie de poser des questions bêtes», répondit Sancho. «Êtes-vous bien placé pour vous informer des pensées d'autrui, particulièrement des pensées amoureuses?»

«Tu vois, Sancho», dit don Quichotte, «ce que l'on fait par amour est très différent de ce que l'on fait pour manifester sa gratitude. Les chevaliers peuvent être froids, mais ils ne peuvent pas être ingrats. Altisidore m'aimait. Comme tu le sais, elle m'a donné les trois bonnets. Elle a pleuré quand je suis parti. Elle m'a même grondé et insulté devant tout le monde, ce qui prouve qu'elle m'adore: lorsque les amoureux sont en colère, ils se traitent de tous les noms. Je n'ai pu lui donner ni espoirs ni bijoux, car j'aime Dulcinée et les seules choses que les chevaliers errants donnent sont des colifichets. Ce que je peux faire, c'est de me souvenir d'elle sans oublier Dulcinée, la pauvre dame à qui tu fais du mal parce que tu retardes de fouetter la chair qui devrait

être dévorée par les loups. Tu veux la garder afin d'en nourrir les vers au lieu de l'aider!»

«Il faut l'avouer», répondit Sancho, «je suis convaincu que me fouetter le dos n'a rien à voir avec les désenchantements. C'est comme si on disait: mets de la pommade sur tes genoux quand tu as mal à la tête. Dans tous les livres de chevalerie que vous avez lus, y a-t-il un exemple de désensorcellement qui ce soit passé de cette manière? Quoi qu'il en soit, je me fouetterai quand j'en aurai envie et quand l'occasion se présentera.»

«Que Dieu t'oblige à le faire», dit don Quichotte. «Que le ciel te permette de devenir reconnaissant et te pousse à aider ma maîtresse, qui est aussi la tienne puisque tu es mon écuyer.»

Ils discutèrent ainsi en suivant la route. Ils atteignirent l'endroit où ils avaient été piétinés par les taureaux. Don Quichotte reconnut le lieu et dit à Sancho:

«Voici la prairie où nous rencontrâmes les élégantes bergères et les beaux bergers qui voulaient restaurer l'antique Arcadie, ce qui était une idée neuve et intelligente. Sancho, nous devrions devenir bergers, tout du moins durant toute la durée de mon congé. J'achèterai quelques brebis et toutes les autres choses dont ont besoin les gardiens de troupeaux. Je deviendrai le berger Quichottiz et toi, le berger *Grosventre*. Nous errerons sur les collines, dans les forêts et les prairies, en chantant des chansons tristes et joyeuses et en buvant l'eau transparente des sources, des ruisseaux et des fleuves. Les chênes nous donneront beaucoup de glands. Nous nous assoirons sur le tronc dur des chênes-lièges. Nous nous ombragerons sous les saules. Nous humerons le parfum des roses, traverserons les plaines multicolores, respirerons l'air pur et contemplerons la lune et les étoiles malgré l'obscurité de la nuit. Nous serons contents de pleurer et d'écouter des chansons. Apollon récitera des poème et l'amour nous rendra intelligents. Nous atteindrons la gloire éternelle!»

«Sapristi!», s'écria Sancho, «j'aimerais bien mener ce genre de vie. Quand Samson Carrasco et maître Nicolas en entendront parler, ils voudront devenir bergers et nous suivrons. J'espère que le curé ne décidera pas de devenir berger, car il aime plaisanter.»

«Tu as raison», acquiesça don Quichotte. «Si Samson Carrasco devenait berger, ce qui arrivera, il s'appellerait Sansonnet ou Carrascon. Maître Nicolas s'appellerait Nicoloso, comme Boscan s'appela Nemoroso. Je ne sais pas quel nom pourrait prendre le curé; peut-être un nom dérivant de sa fonction, comme Curandro. Nous choisirons les noms des bergères que nous aimerons comme on cueille les poires. Le nom de ma bien-aimée seyant autant à une bergère qu'à une princesse, je ne prendrai pas la peine de chercher un meilleur nom. Toi, Sancho, tu appellera ton amoureuse par le nom que tu lui auras donné.»

«Je l'appellerai Grossethérèse», dit Sancho, «parce qu'elle est grosse et que son vrai nom est Thérèse. De plus, quand je célébrerai ses louanges dans mes poèmes, je révélerai mes chastes désirs, car je ne veux pas avoir de problèmes. Il est évident que le prêtre n'aura pas de petite amie: il doit donner l'exemple. Quant à l'étudiant, il devra en choisir une.»

«Sancho, mon ami, quelle vie nous allons mener!», s'écria don Quichotte. «J'entendrai les flûtes, les hautbois, les petits tambours, les tambourins et les rebecs. Si

un musicien jouait des cymbalettes à doigts, nous entendrions presque tous les instruments de musique pastoraux.»

«Que sont des cymbalettes à doigts?», demanda Sancho. «Je n'ai jamais entendu ce mot, et je n'en ai jamais vues.»

«Les cymbalettes à doigts», répondit don Quichotte, «sont des castagnettes en laiton. Quand la partie supérieure frappe la partie inférieure, la surface creuse produit un son qui, s'il est agréable, n'est pas très harmonieux. Elles se marient aux rustiques petits tambours et hautbois. Le nom arabe est albogue. En castillan, tous les mots qui commencent par 'al' sont arabes, comme almohaza, almorzar, alfombra, alguacil, almacén, alcancía, et quelques autres de ce type. Dans notre langue, il n'y n'a que trois mots qui finissent en 'i': borceguí, zaquizami et maravedi. En ce qui concerne alheli et alfaqui, le préfixe 'al' et le 'i' final montrent que ce sont des mots arabes. Ce sont les cymbalettes à doigts qui m'ont conduit à formuler cette remarque. Nous deviendrons de bons berger parce que je suis un bon poète, comme tu le sais, et que Samson Carrasco est un très bon poète. Je ne connais pas le curé très bien, mais je suppose qu'il écrit des poèmes de temps en temps. Quant à maître Nicolas, il doit être également poète, car tous les barbiers, ou presque tous, écrivent des chansons et jouent de la guitare. Aussi, je me lamenterai sur l'absence de ceux qui me sont chers. Toi, tu te vanteras d'être un amoureux fidèle. Carrascon sera l'amoureux éconduit. Le curé Curandro choisira le thème qu'il voudra. Nous nous conduirons de cette manière et serons heureux!»

«Monsieur», dit Sancho, «je suis tellement malchanceux que je ne mènerai jamais ce genre de vie… Mais peu importe; je fabriquerai de jolies cuillers quand je serai berger. Je mangerai des croûtons à l'ail et de la crème renversée. Je porterai une couronne de fleurs et profiterai de la vie à la campagne. Si on ne me considère pas comme un sage, on me regardera au moins comme un débrouillard. Sanchica, ma fille, nous apportera de la nourriture quand nous serons dans la bergerie… Attendez un peu; elle est jolie et les bergers ne sont pas si bêtes que cela… en fait, ils sont méchants! Je ne veux pas qu'ils la maltraitent. L'amour et les passions nocives sont partout: dans les champs, les villes, les cabanes des bergers et les palais des rois. Quand on fait disparaître la cause, le péché disparaît également. Loin des yeux, loin du cœur. Partez, n'attendez pas que l'homme vertueux vous donne des conseils.»

«Arrête de citer des proverbes, Sancho», s'écria don Quichotte. «Un seul nous permet de bien te comprendre. Je n'arrête pas de te dire de ne pas les répéter, mais je prêche dans le désert. Quand les idiots font des bêtises, ils rejettent la faute sur la providence!»

«Les gens qui vivent dans des serres ne devraient pas jeter des pierres», fit remarquer Sancho. «Vous me grondez parce que je cite des proverbes, mais vous venez d'en dire deux.»

«Sancho», répondit don Quichotte, «les miens se rapportent à la conversation, tandis que les tiens sont toujours hors sujet. Si je ne m'abuse, je t'ai dit que les proverbes sont des phrases courtes qui reflètent l'intelligence et l'expérience des sages. Les proverbe qui ne sont pas pertinents ne sont pas des proverbes, mais des remarques stupides. Changeons de sujet, car le soleil est en train de se coucher. Écartons-nous de la route principale pour trouver un endroit où nous passerons la nuit. Dieu sait ce qui nous arrivera demain.»

C’est ce qu’il firent. Ils dînèrent tard. La nourriture était dégoûtante, ce qui contraria Sancho. Il était bien conscient des problèmes que rencontraient les chevaliers errants dans les forêts et les maquis. Cependant, ils était parfois bien traités dans les châteaux et les hôtels particuliers, comme chez don Diego de Miranda, chez don Antonio Moréno ou lors du mariage du riche Camacho. Puisque tout n'est pas noir ou blanc, il résolut de passer la nuit à dormir pendant que son maître monterait la garde.»

CHAPITRE LXVIII.

L’aventure porcine qui arriva à don Quichotte.

Il faisait assez noir. La lune était dans les cieux, mais on ne la voyait pas. Diane va parfois en Australie, plongeant alors les montagnes et les vallées dans l’obscurité. Don Quichotte obéit aux lois de la nature en dormant quelques heures. Quant à Sancho, il dormit toute la nuit parce qu’il était détendu et de complexion robuste. Les soucis de don Quichotte le réveillèrent. Aussi, il réveilla son écuyer et dit:

«Ta nonchalance me sidère, Sancho. Tu dois être en marbre ou en bronze. Le monde ne t’intéresse pas. Je monte la garde pendant que tu dors. Je pleure quand tu chantes. J’ai la tête qui tourne parce que j’ai faim, tandis que tu paresses parce que tu t’es empiffré de jambon et de fromage. Les bons serviteurs devraient être aussi tristes que leurs maîtres et se soucier d’eux pour observer le décorum. Cet endroit isolé est tellement calme qu’il nous invite à nous réveiller et à monter la garde. Aussi, lève-toi, va là-bas, essaie d’être courageux et donne-toi trois ou quatre cents coups de fouet, ce qui est une partie de la flagellation qui permettra de désenchanter Dulcinée. Je te supplie de le faire parce que je ne veux pas me battre contre toi comme je l’ai fait l’autre fois: je sais que tu es fort. Quand tu auras fait cela, nous passerons le reste de la nuit à chanter. Je me lamenterai sur ma séparation d’avec Dulcinée et tu te vanteras d’être un amoureux fidèle. En fait, nous commencerons à mener la vie pastorale que nous devrons mener quand nous serons dans notre village.»

«Monsieur», répondit Sancho, «je ne suis pas un moine; je ne me lève pas au beau milieu de la nuit pour me fouetter. De plus, je suis sûr que ceux qui font ça ont tellement mal qu’ils n’ont pas envie de chanter. Aussi, laissez-moi dormir et arrêtez de me dire de me fouetter. Je jure que je ne me ferai jamais de mal.»

«Ô âme sauvage!», s’écria don Quichotte. «Ô impitoyable écuyer! Je n’aurais pas dû te nourrir; je n’aurais pas dû te favoriser, ni le faire maintenant. Grâce à moi, tu es devenu gouverneur, et c’est moi qui te permettrai bientôt de devenir comte ou d’obtenir un titre équivalent. Au début de l’année prochaine, je m’acquitterai peut-être de cette promesse; après les ténèbres, j'espère la lumière!»

«Je ne comprends pas ce que vous racontez», répliqua Sancho. «Vous savez, quand je dors, je n’ai peur de rien, je n’espère rien, et je ne me vante de rien. Béni soit celui qui a inventé le sommeil, le manteau qui couvre toutes les pensées humaines, l’aliment qui calme la faim, l’eau qui désaltère, le feu qui transforme le froid en chaleur, et le froid qui tempère la chaleur. Le sommeil est l’argent avec lequel on achète toutes les choses, le poids et la balance qui permettent aux bergers, aux rois, aux imbéciles et aux hommes sages d’être parfaitement égaux. Cependant, le sommeil a un défaut: j’ai

entendu dire qu'il ressemble à la mort. En fait, il y a peu de différence entre un dormeur et un mort.»

«Tu n'as jamais été aussi éloquent, Sancho», dit don Quichotte, «ce qui me force à admettre que, comme tu le dis parfois, 'qui se ressemble s'assemble!'»

«Dieu du ciel!», s'exclama Sancho, «je ne suis pas la seule personne qui n'arrête pas de citer des proverbes. Ils tombent de votre bouche par deux et plus vite qu'ils ne tombent de la mienne. Cependant, les vôtres se rapportent à la conversation, tandis que les miens sont hors sujet. Ceci dit, vous n'arrêtez pas de citer des proverbes!»

Ils entendirent une sorte de cri atténué se répandre dans toute la vallée. Don Quichotte se leva d'un bon et saisit son épée, tandis que Sancho se recroquevilla sous l'âne. Il plaça l'armure devant lui et le bât derrière lui. Il était terrifié, alors que son maître était excité comme une puce. Plus le bruit se rapprochait des deux poltrons, plus il augmentait; je veux dire du poltron, car nous savons tous que l'autre homme est courageux.

En fait, des hommes conduisaient plus de six cents porcs à une foire, bien qu'il fût très tôt. Les grognements et ronflements assourdirent don Quichotte et Sancho, lesquels n'arrivaient pas à deviner ce que c'était. Les porcs courraient dans tous les sens. Manquant de respect à l'égard de don Quichotte et de Sancho, les méchants cochons leur passèrent sur le corps. Ils percutèrent la muraille de Sancho et firent tomber par terre Rossinante, le chevalier, l'âne, l'écuyer, l'armure et le bât. Les deux hommes étaient désorientés par les grognements, les cochons et leur rapidité.

Sancho se releva péniblement et demanda à son maître de lui prêter son épée. Il lui dit qu'il voulait tuer une demi-douzaine de ces messieurs et impertinents… porcs: il venait de comprendre qu'il s'agissait de ces animaux. Don Quichotte lui dit:

«Ne les tue pas. Le ciel me punit pour mon péché. Un chevalier errant qui a été vaincu doit être mangé par des chacals, piqué par des guêpes et piétiné par des porcs.»

«Je suppose que le ciel prive de nourriture les écuyers des chevaliers vaincus et commande aux moustiques et aux poux de les piquer. Si nous étions les enfants ou les parents proches de ceux que nous servons, nos descendants seraient punis jusqu'à la quatrième génération. Mais qu'ont à voir les Panza avec les Quichotte? Allongeons-nous par terre et dormons jusqu'au lever du soleil. Dieu nous aidera.»

«Dors, Sancho, car tu es un fainéant-né. Quant à moi, je suis né pour monter la garde. De maintenant jusqu'à l'aube, je penserai à un petit madrigal que j'ai commencé à composer en secret hier soir et que je n'ai pas terminé.»

«Je crois que les sentiments qui poussent les gens à écrire des vers ne sont pas importants. Composez ce que vous voulez; je dormirai tant que je pourrai.»

Le chevalier s'allongea par terre, puis il se recroquevilla et s'endormit. Il dormit du sommeil du juste. Appuyé contre le tronc d'un hêtre ou d'un chêne-liège – Cid Hamet Ben-Engéli ne mentionna pas l'espèce –, il se mit à soupirer et à chanter ce qui suit.

Amour, quand je pense à la souffrance
Que j'endure à cause de toi,
Je cours vers la mort, car je crois que
Je pourrais peut-être la faire cesser de cette manière.

Quand je me rapproche du port qui
Veut mettre un terme à mes tourments,
Je suis tellement heureux
Que la vie m'empêche d'accoster.

La vie me tue,
Car la mort m'oblige à vivre.
La vie et la mort veulent passer un accord avec moi:
Quelle étrange situation!

Le chevalier accompagnait chacun de ses vers de nombreux soupirs et sanglots; Dulcinée lui manquait et il se lamentait de sa défaite.

Le soleil se leva. Un rayon réchauffa les yeux de Sancho, qui se réveilla. Il se secoua et étira ses membres engourdis. Lorsqu'il vit ce que les cochons avaient fait à la nourriture contenue dans ses sacoches, il les maudit tous. Ensuite, les deux hommes reprirent leur chemin. Lorsque le soleil commença à baisser, ils virent environ dix cavaliers et quatre ou cinq marcheurs se diriger vers eux. Don Quichotte et Sancho sursautèrent. Les hommes qui s'approchaient portaient des lances et des boucliers et allaient livrer bataille. Le chevalier se tourna vers son écuyer pour lui dire:

«J'ai promis de ne pas faire usage de mes armes, mais si je pouvais empoigner mon épée, je pourrais vaincre cette armée facilement. Ce n'est peut-être pas une armée...»

Les cavaliers s'approchèrent d'eux et, sans piper mot, encerclèrent don Quichotte en pointant leurs piques vers sa poitrine et son dos. Ils étaient en danger de mort. Un des marcheurs mit un doigt sur sa bouche pour lui faire comprendre qu'il devait se taire. Il empoigna la bride de Rossinante et le conduisit sur le côté de la route. Ses compagnons obligèrent Sancho et son âne à se placer devant eux. Ils suivirent silencieusement don Quichotte et son guide. Deux ou trois fois le chevalier ouvrit la bouche afin de leur demander où ils les conduisaient et ce qu'ils voulaient, mais dès que ses lèvres commençaient à bouger, l'homme mettait le bout de sa lance sur la bouche de don Quichotte. La même chose arriva à Sancho: quand il ouvrit la bouche afin de parler, un des marcheurs le piqua, ainsi que son âne, avec une lance, comme si l'animal voulait parler! Il faisait de plus en plus sombre; ils pressèrent le pas. La peur des deux prisonniers s'accroissait, surtout quand ils entendaient les hommes leur dire de temps en temps:

«Avancez, t*roglodytes*! Taisez-vous, *barbares*! Vous devez êtres punis, *cannibales*! Cessez de vous plaindre, *Scythes*! Fermez les yeux, Polyphèmes meurtriers, lions mangeurs d'hommes.»

Ces noms et d'autres qualificatifs écorchaient les oreilles des deux malheureux. Sancho se dit:

«Nous ne sommes pas *trop gros, dites*! Nous ne sommes ni des *pare-balles* ni des *Canidés*! Et pourquoi on change de *site*? Je n'aime pas tous ces noms. Nous sommes dans une situation critique; j'espère seulement que cette mésaventure ne nous réserve que des coups et rien de pire!»

Don Quichotte était sidéré. Il ne comprenait pas pourquoi on les insultait ainsi. Il s'attendait au pire. Aussi, il s'y préparait! À une heure du matin, ils atteignirent un

château, que don Quichotte reconnut. C'était l'endroit où il avait séjourné peu de jours auparavant: c'était le château du duc.

«Mon Dieu!», s'écria-t-il en reconnaissant l'édifice. «Dans cette maison, la courtoisie et la modération règnent, mais quand quelqu'un est défait, le bien se change en mal, et le mal en quelque chose de pire encore.»

Ils entrèrent dans la cour d'honneur du château. Elle était décorée d'une manière qui devait accroître leur étonnement et redoubler leurs craintes, comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE LXIX.

L'aventure la plus étrange et extraordinaire
qui soit arrivée à don Quichotte.

Les cavaliers mirent pied à terre. Avec l'aide des marcheurs, ils soulevèrent don Quichotte et Sancho et les portèrent dans la cour du château. Près de cent torches, fichées dans leurs supports, se consumaient. Bien que le ciel fût noir, personne ne remarqua l'absence de lumière naturelle. Au milieu de la cour, il y avait un catafalque d'environ deux aunes de haut. Il était surmonté d'un immense dais de velours noir. Plus de cent bougies blanches fichées dans des chandeliers en argent éclairaient l'escalier qui conduisait à la partie supérieure du catafalque, sur lequel était étendu le cadavre d'une jeune fille. Elle était tellement belle que même la mort paraissait belle. Sa tête était posée sur un coussin de brocart et ceinte de rameaux et de fleurs parfumées. Ses bras étaient croisées sur sa poitrine. Elle tenait une palme jaune.

Au bout de la cour, il y avait une estrade avec deux sièges sur lesquels étaient assis deux hommes importants qui semblaient être des faux ou vrais rois, car ils portaient une couronne et tenaient un sceptre à la main. Il y avait également un escalier devant l'estrade. Deux autres fauteuils se trouvaient devant cet escalier; ceux qui portaient les prisonniers, à savoir don Quichotte et Sancho, les assirent dedans, sans parler. Ils firent signe au chevalier et à son écuyer de se taire également, mais c'était inutile parce qu'ils n'osaient pas parler. En fait, ils étaient éberlués.

Deux personnes importantes accompagnées d'une suite nombreuse montèrent l'escalier. Don Quichotte reconnut alors le duc et la duchesse. Ils s'assirent dans deux fauteuils richement ornés, à côté des deux hommes qui semblaient être des rois. C'était surprenant, et cela d'autant plus que le chevalier réalisa que la femme morte étendue sur le catafalque était la belle Altisidore.

Pendant que le duc et la duchesse montèrent l'escalier, don Quichotte et Sancho se levèrent et les saluèrent par une révérence. Les deux aristocrates firent un petit signe de tête.

Un estafier traversa la cour, s'approcha de Sancho, l'habilla d'une longue robe de bouracan noir avec des flammes peintes dessus, lui ôta sa casquette et lui mit sur la tête une longue mitre pointue ressemblant à celles portées par les gens condamnés par le saint-office. Il lui dit à voix basse que s'il parlait, il le bâillonnerait ou le tuerait. Sancho se regarda de haut en bas. Il avait l'impression qu'il était en train de brûler. Comme personne ne bougeait, il prit son courage à deux mains et ôta sa mitre. Il vit qu'on avait peint des diables dessus; il la remit aussitôt et murmura:

«Pour l'instant, tout va bien. Ils ne m'ont ni brûlé vif ni kidnappé.»

Don Quichotte l'observa. Bien qu'il fût pétrifié, la tête de Sancho l'amusait. Des sons agréables, produits par des flûtes, semblaient venir de la partie inférieure du catafalque. Comme personne ne parlait – *le silence lui-même s'empêcha de parler* –, toutes les personnes présentes trouvèrent cette musique émouvante. Soudain, devant le coussin qui soutenait la tête du cadavre, un beau jeune homme apparut. Il était habillé en romain de l'Antiquité. Il jouait de la harpe. D'une voix claire et douce, il se mit à chanter les deux stances suivantes:

La cruauté de don Quichotte a tué Altisidore.
Je chanterai sa beauté et son calvaire
Mieux que le barde de Thrace,
Aussi longtemps qu'elle sera morte,
Que les femmes de la cour porteront
Des vêtements en poil de chèvre
Et que les duègnes s'habilleront
De gaze et de serge.

Je sais que quand ma langue
Sera froide et morte,
Je continuerai à
Louer ses vertus.
Mon âme ôtera son dur corset et traversa
Le Styx en vous félicitant.
Le son de ma voix arrêtera
La rivière de l'oubli.

«Vous pouvez vous arrêter de chanter, chantre délicieux», dit alors un des deux rois. «Cela prendrait trop de temps de décrire la mort et toutes les qualités de l'incomparable Altisidore. Les ignorants croient qu'elle est morte. En fait, elle continue à vivre grâce aux langues de la célébrité et à la punition que Sancho Panza, ici présent, doit s'administrer afin de la ressusciter. Rhadamante, tu sièges avec moi dans la grotte sombre de Pluton et sait ce que le sort mystérieux à décidé de faire afin de ressusciter cette demoiselle. Aussi, informe-nous en afin que ce que nous attendons puisse se réaliser tout de suite.»

À peine Minos eut-il fini de parler que Rhadamante, l'autre juge et son ami, se leva et dit:

«Serviteurs et officiers qui travaillez dans ce château, venez ici. Chatouillez-le vingt-quatre fois sous le menton, pincez-lui le bras douze fois et griffez-lui le dos six fois, car ce rituel guérira Altisidore.»

Quand Sancho entendit cela, il rompit le silence en disant:

«Vous ne me chatouillerez pas sous le menton, ni ne toucherez mon visage, car cela n'a aucun rapport avec la résurrection de cette demoiselle. L'appétit vient en... On ensorcelle Dulcinée et on me fouette pour la désensorceler! Altisidore est en train de mourir parce que Dieu lui a fait attraper une maladie, et ils croient qu'ils la ressusciteront en me chatouillant vingt-quatre fois sous le menton, en transperçant

mon corps, en me griffant le dos et en me contusionnant! Racontez cette blague à quelqu'un d'autre: vous ne m'abuserez pas!»

«Tu vas mourir!», cria Rhadamante. «Tiens-toi bien, tigre! Courbe l'échine, prétentieux nemrod! Souffre en silence; on ne demande pas la lune! Arrête de te plaindre de la douleur que tu ressentiras: on te chatouillera sous le menton, te griffera le dos et te pincera les bras jusqu'à ce que tu hurles de douleur. Serviteurs, je vous ordonne d'obéir à mes ordres, sinon je vous punirai!»

Six duègnes marchant l'une derrière l'autre traversèrent la cour. Quatre d'entre elles portaient des lunettes. Elles levèrent toutes la main droite et tendirent quatre doigts afin que leurs mains donnent l'impression d'être plus longues, selon la mode d'aujourd'hui. Dès qu'il les aperçut, Sancho se mit à mugir comme un taureau.

«Personne ne me touchera», dit-il, «encore moins les duègnes… Je ne vous laisserai pas me faire ce que vous avez fait à mon maître dans ce château. Vous ne me grifferez pas le visage; vous ne me transpercerez pas avec vos dagues bien aiguisées; vous ne brûlerez pas mes bras. Je vais me taire pour faire plaisir à ces messieurs, mai je n'autoriserai jamais ces duègnes à me toucher.»

Don Quichotte se mit également à parler. Il dit:

«Ne t'impatiente pas, Sancho. Obéis à ces messieurs et remercie le ciel de t'avoir permis d'être aussi courageux. Tu vas te sacrifier afin de désensorceler des gens ensorcelés et ressusciter les morts.»

Quand les duègnes s'approchèrent de lui, Sancho se calma et fit des concessions. Il s'enfonça dans son fauteuil et leva la tête. La première duègne le chatouilla sous le menton et lui fit ensuite une grande révérence.

«Ne soyez pas si cérémonieuse et parlez», dit-il. «Vos mains sont trop faibles.»

En bref, toutes les duègnes le chatouillèrent et un grand nombre de serviteurs le pincèrent. Quand ils se mirent à le griffer, l'écuyer courroucé se leva de son fauteuil, saisit une torche allumée qui se trouvait près de lui et fondit sur les duègnes et tous ses bourreaux en criant:

«Hors d'ici, démons! je ne suis pas en bronze; je sens cette douleur insupportable.»

Altisidore, lasse d'être restée si longtemps sur le dos, se tourna sur le côté. Tous les spectateurs s'écrièrent en même temps:

«Altisidore est en vie!»

Rhadamante demanda à Sancho de se calmer, car ils avaient atteint leur but.

Quand don Quichotte vit Altisidore bouger, il s'agenouilla devant Sancho et dit:

«Mon fils, car je ne t'appellerai plus écuyer désormais, il est grand temps de te fouetter afin de désenchanter Dulcinée. Il est grand temps que tu fasses ce que nous voulons que tu fasses.»

«Ça, c'est un vilain tour», dit Sancho. «Ce n'est pas du gâteau. Après les pincements, les chatouilles et les griffures, il faudrait que je me fouette maintenant! Pourquoi n'attachez-vous pas une grosse pierre autour de mon cou et ne me jetez-vous pas dans un puits? Peu importe que je sois le dindon de la farce, car j'ai aidé des gens. Laissez-moi tranquille, sinon je casse tout.»

Altisidore était assise sur le catafalque. Les flûtes et les flageolets se mirent à jouer. Les spectateurs crièrent:

«Vive Altisidore! Vive Altisidore!»

Le duc, la duchesse et les rois Minos et Rhadamante se levèrent. Accompagnés par don Quichotte et Sancho, ils allèrent saluer Altisidore et l'aidèrent à descendre du catafalque. Elle fit semblant de revenir à elle, puis elle fit la révérence au duc, à la duchesse et aux rois. Regardant de côté don Quichotte, elle lui dit:

«Que Dieu vous pardonne, âme insensible. À cause de votre cruauté, j'ai séjourné dans l'autre monde pendant une période qui ma semblé durer plus de mille ans. Sancho, vous êtes le plus gentil écuyer du monde; je vous remercie de m'avoir sauvé la vie. Mon cher ami, je vous offre six chemisiers. Vous pourrez les faire retoucher et les porter. Certains sont un peu usés, mais ils sont tous propres.»

Sancho enleva sa mitre, s'agenouilla et lui baisa la main pour la remercier de ce cadeau. Le duc ordonna qu'on le débarrassât de ce chapeau pointu et de la robe couverte de flammes et qu'on lui rendît sa casquette et son pourpoint. Cependant, l'écuyer supplia le duc de l'autoriser à garder cet accoutrement. Il voulait l'emporter dans son village en souvenir de cet événement extraordinaire. La duchesse répondit que son grand ami pouvait le faire. Le duc ordonna à ses serviteurs de débarrasser la cour, puis il demanda aux gens qui étaient là de regagner leurs chambres. Un laquais conduisit don Quichotte et Sancho dans celles qu'ils avaient déjà occupées.

CHAPITRE LXX.

Qui suit le soixante-neuvième
et traite d'éclaircissements.

Cette nuit-là, Sancho dormit sut un lit d'appoint, dans la chambre de don Quichotte. Il aurait voulu éviter cela parce qu'il savait que son maître l'empêcherait de dormir. Il le bombarderait de questions, et il n'avait pas envie de papoter pendant des heures. Son corps endolori l'empêchait de parler. Aussi, il aurait préféré être seul, dans un taudis, plutôt que d'être dans une chambre magnifique avec quelqu'un. Ses craintes se vérifièrent, car dès que son maître fut au lit, il dit:

«Que penses-tu de ce qui est arrivé ce soir? Le sentiment d'abandon est tellement fort! Tu as remarqué qu'Altisidore était morte et que ni une flèche, ni un glaive, ni une arme, ni un poison ne la tuèrent. En fait, je l'ai tuée parce que je l'ai rejetée!»

«Laissez-la mourir», répondit Sancho, «et laissez-moi tranquille. Je ne l'ai pas fait tomber amoureuse et je ne l'ai pas rejetée. Comme je l'ai déjà dit, la situation d'Altisidore, qui est plus capricieuse qu'intelligente, n'a rien à voir avec le calvaire de Sancho Panza. Je commence à reconnaître l'existence des enchanteurs et des enchantements. J'espère que Dieu me protégera d'eux parce que je ne peux pas me défendre tout seul. S'il vous plaît, laissez-moi dormir, sinon je me jette par la fenêtre.»

«Tu peux essayer de dormir», dit don Quichotte, «mais ils t'ont beaucoup griffé, pincé et chatouillé...»

«Aucune douleur», répliqua Sancho, «n'est aussi humiliante que les chatouilles de ces duègnes qui venaient de nulle part. Je vous prie encore de me laisser dormir, car le sommeil diminue la douleur ressentie par ceux qui ne dorment pas.»

«Ainsi soit-il», dit don Quichotte, «et que Dieu soit avec toi.»

Les deux hommes s'endormirent. C'est ici que Cid Hamet, l'auteur de ce grand livre, nous dit ce qui conduisit de duc et à la duchesse à élaborer le plan compliqué qui a été décrit.

En fait, Samson Carrasco n'avait pas oublié le jour où le chevalier des Miroirs avait été vaincu par don Quichotte, événement qui avait bouleversé tous ses projets. Il voulait se venger sur le chevalier et espérait avoir plus de chance. Le page qui avait porté la lettre et le cadeau à Thérèse Panza lui avait dit où le chevalier se trouvait. Aussi, il emprunta des armes et un cheval, et il peignit une lune blanche sur son écu. Il avait placé toutes les armes sur le dos d'une mule tirée par un paysan et non par Bartolomé Saumonfumé, son ancien écuyer, qui aurait pu être reconnu par Sancho ou son maître. Il arriva au château du duc. Ce dernier lui dit quel chemin avait pris don Quichotte afin de se rendre à Saragosse pour participer aux joutes. Il l'informa aussi du tour qu'on avait joué au chevalier, lequel était relié au désenchantement de Dulcinée. Cela arriverait si Sancho était fouetté. Il ajouta que Sancho avait fait croire à son maître que Dulcinée était ensorcelée et qu'elle avait été transformée en paysanne. Cependant, la duchesse avait persuadé l'écuyer de son erreur puisque Dulcinée était véritablement ensorcelée. Tout cela surprit l'étudiant et le fit rit, en réfléchissant à la finesse et à la stupidité de Sancho, et aux divagations de don Quichotte. Le duc lui demanda, qu'il défît le chevalier ou non, de revenir pour lui rendre compte de l'événement. L'étudiant promit de le faire et partit. Il atteignit Saragosse, mais il ne trouva pas don Quichotte. Aussi, il continua son voyage. Ce qui lui arriva ensuite a déjà été raconté. Il retourna au château du duc, lui dit ce qui s'était passé et l'informa de l'accord passé entre le vainqueur et le perdant. Comme don Quichotte était un bon chevalier errant et qu'il voulait tenir sa promesse, il faisait déjà route vers son village, où il resterait une année entière. Durant ce temps, on pourrait peut-être guérir sa folie. C'était pour cette raison qu'il s'était déguisé, car un homme aussi érudit que lui ne pouvait pas rester fou. Il prit congé du duc et retourna dans son village y attendre don Quichotte, qui le suivait de près. Le duc en profita pour jouer un tour au chevalier, tant il aimait se mêler des affaires de don Quichotte et de Sancho. Aussi, il ordonna à ses serviteurs de patrouiller à pied et à cheval le long des routes, plus ou moins proches du château, que le chevalier emprunterais s'il venait dans cet endroit. Si les serviteurs le trouvaient, ils devraient le conduire au château de gré ou de force. Quand il le trouvèrent, les serviteurs en informèrent leur maître. Comme il avait prévu ce qu'il allait faire, il demanda aux laquais d'allumer les torches et les lampes de la cour et de placer Altisidore sur le catafalque en en faisant des tonnes, comme vous l'avez remarqué plus haut. Tout fut fait d'une manière tellement adroite et réaliste que c'était plus vrai que nature. Cid Hamet ajouta que les blagueurs étaient aussi fous que leurs victimes et que le duc et la duchesse étaient assez cinglés, car ils dépensaient beaucoup de temps et d'énergie à se moquer de deux idiots.

Sancho dormait à poings fermés, tandis que don Quichotte veillait. Il était perdu dans ses pensées. Le soleil se leva; lui aussi eut envie de se lever, car, qu'il fût le vainqueur ou le perdant, il n'aimait pas dormir.

Altisidore obéit aux ordres de son maître: elle entra dans la pièce. Le chevalier croyait qu'elle revenait du royaume des morts. Elle portait la même couronne de fleurs que lorsqu'elle était allongée sur le catafalque et une tunique de taffetas blanc parsemée de fleurs en or. Ses cheveux, détachés, tombaient sur ses épaules. Elle

s'appuyant sur une jolie canne d'ébène. Sa présence dans sa chambre embarrassa don Quichotte. Aussi, il se recroquevilla dans son lit et, avec les draps et le couvre-lit, il cacha presque tout son corps. Il était interloqué. Il ne pouvait donc pas la saluer. Altisidore s'assit sur une chaise qui était près de la tête de son lit et soupira profondément; puis, d'une voix faible et émue, elle dit:

«Quand les femmes de la noblesse et les filles qui ne sortent jamais de chez elles deviennent impudentes et révèlent ce que leurs cœurs cachent, elles sont dans une situation désespérée. Messire Quichotte, je suis une de ces femmes. Je suis stressées et vaincues par l'amour, mais je suis également tellement blessée et pudique que le silence me brisa le coeur, ce qui me tua. Vous m'avez maltraitée. Homme cruel,

Vous êtes plus dure que du marbre!

D'après ce que m'ont dit ceux qui m'ont vue, j'ai été morte pendant deux jours entiers. Si l'amour, qui m'avait prise en pitié, ne m'avait pas guérie par l'intermédiaire du calvaire de ce gentil écuyer, je serais restée dans l'autre monde.

«Si l'amour», dit Sancho, «avait choisi de torturer mon âne, j'en aurais été très heureux. J'espère que le ciel vous donnera un amoureux plus gentil que mon maître. Madame, qu'avez vu dans l'autre monde? Qu'y a-t-il en enfer? Je suppose que les gens désespérés vont dans cet endroit quand ils meurent.»

«À vrai dire», répondit Altisidore, «je pense que je n'étais pas complètement morte, car je ne suis pas entrée en enfer. Si j'y étais entrée, je n'aurais certainement pas pu en sortir. En fait, j'atteignis les grilles et vit une douzaine de diables jouer au jai alai. Ils portaient des chausses, des pourpoints et des fraises wallonnes avec des extrémités de dentelle. Ils avaient également des manchettes de dentelle. Ils avaient dénudés 7,5 cm de leurs bras afin que leurs mains, qui portaient des chisteras en feu, paraissent plus longues. Ce qui m'étonna le plus, ce fut qu'au lieu d'utiliser des balles, il se servaient de livres remplis de verbiage et de balivernes, qui étaient étonnants et insolites. Ce qui m'étonna encore plus, ce fut de voir tous les joueurs se plaindre, se gronder et s'insulter, alors que, d'ordinaire, les vainqueurs sautent de joie.»

«Cela n'est pas étonnant», dit Sancho, «car les diables, qu'ils jouent ou ne jouent pas, qu'ils perdent ou qu'ils gagnent, ne sont jamais contents.»

«C'est vrai», acquiesça Altisidore, «mais il y a une autre chose qui m'étonne… qui m'étonna: la balle n'était utilisée qu'une seule fois. Ensuite, ils lançaient des livres neufs et d'occasion. L'un de ces livres, qui était neuf et très bien relié, fut détruit lorsqu'ils le frappèrent. Les feuilles volèrent dans tous les sens. 'Qu'est-ce que c'est?', demanda l'un des démons. 'C'est la *Seconde partie de l'histoire de don Quichotte de la Manche*. Elle n'a pas été écrite par Cid Hamet, l'auteur qui publia l'édition originale, mais par un Aragonais qui, selon lui, est né à Tordésillas.'

'Prenez-le', ordonna le premier démon. 'Jetez-le dans les abîmes de l'enfer afin que je ne le voie plus.' 'Est-il si mauvais que cela?', demanda le deuxième démon. 'Il est tellement mauvais', répliqua le premier démon, 'que je ne pourrais pas écrire quelque chose d'aussi mauvais!' Ensuite, Ils continuèrent à jouer, jetant d'autres livres contre le mur. Quand à moi, lorsque j'entendis le nom de don Quichotte, que j'adore, je décidai de me souvenir de cette apparition.»

«Ce fut vraiment une apparition», dit don Quichotte, «car personne d'autre que moi ne porte ce nom. *Cette histoire va d'un endroit à un autre, mais elle ne s'arrête jamais, car tout le monde lui donne des coups de pied*. Peu m'importe qu'on dise que mon âme erre en enfer ou sur les plaines éclairées par le soleil, car ce livre ne traite pas de mon histoire. Si ce récit était bon et précis, il vivrait éternellement, mais il est mauvais! Il mourra donc dans peu de temps!»

Altisidore voulait continuer à se plaindre de la conduite de don Quichotte, mais il dit:

«Madame, je n'arrête pas de vous répéter que vous ne devez pas m'aimer, car je ne vous aime pas. Je suis né pour adorer Dulcinée du Toboso. Si le destin existe, je suis destiné à me marier avec elle. Par conséquent, une autre beauté ne peut pas m'ensorceler. Ma franchise devrait vous contraindre à être plus timide. Ne me demandez pas de faire ce que je ne peux pas faire.»

Ces remarques fâchèrent Altisidore. Elle cria:

«Bon Dieu, vous n'êtes qu'un morceau de morue séchée, un mortier, un noyau de datte! Vous êtes plus dur et plus têtu qu'un paysan qui ne veut pas aider les gens. Je vais vous attaquer et vous arrachez les yeux! Don Qui chute, Don Bastonné, pensez-vous que je sois morte pour vous? Ce que vous avez vu la nuit dernière n'était qu'une mascarade. Je ne mourrai jamais pour un idiot comme vous!»

«Je ne vous crois pas», interjeta Sancho, «car les amoureux ne se conduisent pas de cette manière. Ils en parlent parfois, mais ils ne se jettent jamais à l'eau.»

Alors qu'ils parlaient ainsi, l'homme qui avait chanté les deux strophes citées plus haut entra.

«Monsieur», dit-il en s'inclinant profondément devant don Quichotte, «je suis votre serviteur le plus dévoué. Je vous vénère et vos exploits m'impressionnent vivement.»

«Auriez-vous l'extrême obligeance de me dire qui vous êtes?», demanda le chevalier. «J'ai besoin de votre nom pour pouvoir vous remercier.»

Le jeune homme lui dit qu'il était le panégyriste qui avait chanté la nuit précédente.

«Vous avez une très jolie voix», répondit don Quichotte, «mais ce que vous avez chanté n'était pas pertinent: quel rapport y a-t-il entre des stances de Garcilaso et la mort de cette dame?»

«Cela n'a rien de surprenant», répondit le musicien. «De nos jours, les apprentis poètes écrivent ce qu'ils veulent et plagient les vers d'autres personnes, qu'ils soient hors sujet ou non. Voyez-vous, toutes les imbécillités peuvent être attribuées à la licence poétique.»

Don Quichotte voulait répondre, mais il ne put pas le faire parce que le duc et la la duchesse entrèrent dans la chambre pour lui parler. Durant cette conversation longue et agréable, Sancho raconta tellement de blagues que sa bêtise et sa finesse d'esprit les étonnèrent. Don Quichotte les supplia de l'autoriser à partir immédiatement, car les chevaliers vaincus comme lui devaient habiter dans des taudis, plutôt que dans des palais royaux. Ses hôtes accédèrent à sa requête. La duchesse lui demanda s'il était en bons termes avec Altisidore.

«Madame», répondit-il, «je peux vous assurer que le chagrin de cette fille est dû uniquement à l'oisiveté. Elle ira mieux si elle s'occupe. Elle vient de me dire qu'on

porte de la dentelle en enfer. Je suppose qu'elle peut faire de la dentelle. Quand elle s'occupera à *pousser* son aiguille, rien ne la *poussera* à *imaginer* ce qui est *inimaginable.* C'est vrai; c'est mon opinion; c'est ce que je vous conseille de faire.»

«Je suis d'accord avec vous», ajouta Sancho, «car on n'a jamais vu une dentellière mourir d'amour. Les filles qui sont occupées se concentrent sur ce qu'elle font au lieu de penser à leurs amoureux. Par exemple, quand je laboure un champ, je ne pense jamais à mon épouse, je veux dire Thérèse Panza, bien que je l'adore.»

«Vous avez raison, Sancho», dit la duchesse. «J'ordonnerai à Altisidore de faire de la dentelle, car elle est très douée.»

«Madame, il est inutile de faire cela», dit Altisidore, «car ce clochard cruel a été tellement méchant avec moi que je l'oublierai facilement, sans recourir à d'autres moyens. Auriez vous l'extrême obligeance de m'autoriser à sortir de cette pièce, car je ne veux plus voir son corps immonde.»

«Cela me rappelle», fit observer le duc, «le proverbe qui dit:

'Celui qui insulte les autres
Est sur le point de les pardonner.'»

Altisidore fit semblant d'essuyer ses larmes avec un mouchoir. Ensuite, elle se leva, fit la révérence aux deux aristocrates et sortit de la chambre.

«Fillette, je vous souhaite mauvaise chance», dit Sancho. «En fait, elle n'a pas eu de chance, car elle s'est affrontée à une âme de sparte et un cœur de chêne vert! Si ç'avait été moi, ça aurait été différent.»

La conversation se termina. Don Quichotte s'habilla, déjeuna avec ses hôtes, puis s'en alla.

CHAPITRE LXXI.

Ce qui arriva à don Quichotte et Sancho
quand ils rentrèrent chez eux.

Don Quichotte, le chevalier vaincu, chevauchait le long de la route. Il était heureux et pensif. Sa défaite l'ennuyait, mais il avait été ébloui par l'exploit de son écuyer: la résurrection d'Altisidore. Cependant, il était presque convaincu que la demoiselle amoureuse n'était pas morte. Quant à Sancho, il n'était pas content parce qu'elle n'avait pas tenu parole: elle ne lui avait pas donné les chemisiers. Cette pensée l'obsédait. Il se tourna vers son maître pour lui dire:

«Monsieur, je suis le médecin le plus malheureux du monde. Il y en a beaucoup qui tuent leurs patients et insistent pour être payés, alors qu'ils ne font que prescrire des médicaments que des pharmaciens fabriquent. Quant à moi, je dois saigner et être chatouillé, pincé, griffé et fessé. On ne me paie jamais! Si quelqu'un veut que je le

guérisse, il devra d'abord me payer, car même les abbés sont payés avant qu'ils ne chantent. Je suis sûr que le ciel m'a conféré ce pouvoir afin que je gagne de l'argent.»

«Tu as raison, Sancho», répondit don Quichotte. «Altisidore aurait dû te donner les chemisiers qu'elle t'avait promis. Tu n'as pas eu à étudier pour avoir ce don; tu as simplement dû te faire maltraiter. Je peux t'assurer que je t'aurais accordé une indemnité pour les coups que tu as reçus afin de désensorceler Dulcinée, si tu m'avais demandé de le faire. Néanmoins, je crois que si je te payais à l'avance, tu ne te fouetterais jamais. Mais peu importe; essayons. Sancho, dis combien tu veux, fouette-toi et prends l'argent, car ma bourse est dans ta poche.»

Cette proposition surprit Sancho, mais il voulait bien se fouetter! Il dit:

«Monsieur, je suis prêt à vous obéir pour le bien de ma femme et de mes enfants. Dites-moi, que me donnerez-vous pour chaque coup de fouet?»

«Sancho, si je devais te payer selon l'immense valeur du remède, toutes les richesses de Venise et les mines du Potosi ne suffiraient pas. Aussi, réfléchis-y et évalue chaque coup.»

«Je dois me donner plus de trois mille trois cents coups de fouet. Je m'en suis déjà donné cinq… mais oublions-les. Trois mille trois cents coups font trois mille trois cents cuartillos… ou quinze cents demi-réaux. Les trois cents coups font soixante-quinze réaux. Si on les ajoute aux sept cent cinquante, ça fait un total de... huit cent vingt-cinq réaux. Aussi, je vais prendre cet argent dans votre bourse. Quand je rentrerai chez moi, je serai riche, heureux et amoché. Tout à un prix...»

«Ô brave Sancho, ô gentil Sancho! Dulcinée et moi seront tes obligés jusqu'à notre mort. Si elle reprend sa forme initiale, ce qui est probable, sa malchance se transformera en chance et ma défaite, en triomphe. Sancho, quand vas-tu commencer à te fouetter? Si tu le fais maintenant, j'ajouterai cent réaux.»

«Quand? Cette nuit, promis, juré! Nous devrons passer la nuit dehors, dans les champs, afin que je puisse me déchiqueter!»

Don Quichotte attendait le coucher du soleil avec anxiété. Il lui semblait que les roues du char d'Apollon s'étaient cassées et que le jour était plus long que d'habitude: les amoureux sont toujours impatients. Le jour finit par tomber. Il entrèrent dans un joli bosquet qui n'était pas très loin de la route principale. Il mirent pied à terre et s'allongèrent sur l'herbe verte. Ensuite, ils mangèrent quelques unes des provisions rangées dans les sacoches de Sancho. Ayant fabriqué, avec les rênes de son âne, un fouet solide et flexible, il fit vingt pas en arrière et s'approcha de quelques hêtres. Son courage et sa détermination conduisirent son maître à lui dire:

«Ne te mets pas en pièces. Ne te presse pas et ne t'arrête pas en plein milieu de l'action pour reprendre ta respiration. Je veux dire que ce doit être une flagellation douce: tu ne dois pas mourir avant la fin. Pour que tu restes vivant, je me cacherai derrière un arbre et compterai les coups grâce a mon chapelet. Que le ciel te favorise autant que le méritent tes bonnes intentions.»

«Un bon payeur n'a pas peur d'engager une grosse somme. Je me fouetterai de manière à sentir les coups, sans me tuer, ce qui sera un miracle.»

Il enleva sa chemise, empoigna le fouet et commença à se flageller. Aussi, don Quichotte se mit à compter les coups.

Il s'était donné six ou huit coups de fouet quand il commença à penser que la plaisanterie était douloureuse et que le prix n'était pas suffisant. Il s'arrêta un moment

et dit à son maître qu'il avait fait une erreur. En fait, chaque coup valait un demi-réal et non un cuartillo.

«Continue, Sancho», répondit don Quichotte; «réjouis-toi: je double ton salaire.»

«Dans ce cas», dit l'écuyer, «des coups vont pleuvoir sur moi.»

Cependant, le filou arrêta de se fouetter. En fait, il se mit à fouetter les arbres. Il poussait des cris perçants de temps en temps: on avait l'impression que chaque coup lui arrachait le coeur. Don Quichotte eut pitié de lui. Il craignait qu'il ne mourût. Sa négligence empêcherait Dulcinée d'être désensorcelée.

«Mon ami», dit le chevalier, «arrête de te flageller, car le médicament semble amer. Nous devrons être patients: Rome ne s'est pas faite en un jour. Si je ne m'abuse, tu t'es déjà frappé plus de mille fois, et c'est suffisant pour l'instant: ne présume pas de tes forces.»

«Monsieur», répliqua Sancho, «il est inutile de me dire: 'Ne paye pas les travailleurs à l'avance, sinon ils ne travailleront pas.' Restez un peu où vous êtes et laissez-moi me frapper encore mille fois. Ce ne sera pas long.»

«Puisque tu veux continuer», dit don Quichotte, «que le ciel te vienne en aide. Fouette-toi; je vais me mettre là-bas.»

Aussi, Sancho reprit sa tâche avec tant de zèle qu'il eut bientôt écorcé plusieurs arbres: il se fouettait vraiment très fort! En cognant comme une brute sur un hêtre, il hurla:

«Samson et tous les Philistins qui sont à côté de toi, je vais vous tuer.»

Ce cri et le son perçant du coup de fouet firent sursauter Don Quichotte, qui se précipita sur Sancho, lui arracha le fouet des mains et lui dit:

«Mon cher Sancho, le destin ne te laissera pas mourir pour me faire plaisir, car tu dois entretenir ta femme et tes enfants. Dulcinée attendra une meilleure occasion. Quant à moi, j'attendrai jusqu'à ce que tu te sois remis de cette épreuve. Ensuite, tu pourras terminer ton travail, et tout le monde sera content.»

«C'est une bonne idée», dit Sancho. «Auriez-vous l'amabilité de mettre votre manteau sur mes épaules; je sue à grosses gouttes, et je ne voudrais pas m'enrhumer: c'est un risque que courent les flagellants inexpérimentés.»

Don Quichotte le fit. À moitié nu, il enveloppa Sancho dans son manteau. L'écuyer dormit jusqu'à ce que le soleil le réveillât. Ensuite, ils poursuivirent leur chemin et firent halte, ce jour-là, dans un village à trois lieues de distance. Ils mirent pied à terre devant une auberge. Don Quichotte ne la prit pas pour un château avec des douves profondes, des tours, une herse et un pont-levis. Depuis qu'il avait été vaincu, il abordait tous les sujet d'une manière plus rationnelle, comme vous le verrez ci-après.

On les logea dans une chambre située au rez-de-chaussée. Les murs étaient couverts de vieux tableaux que l'on trouve généralement dans les villages. Ils remplaçaient les décorations en cuir gaufré. Une de ces horribles peintures représentait le rapt d'Hélène, quand l'invité audacieux kidnappa la femme de Ménélas. L'autre représentait l'histoire d'Énée et de Didon. La reine était sur une haute tour. Elle agitait son mouchoir pour dire au revoir à un invité qui s'enfuyait. Le jeune homme était à bord d'une frégate ou d'un brigantin. Hélène semblait heureuse d'être enlevée, car elle arborait un sourire sournois. Quant à la belle Didon, elle pleurait comme une Madeleine. Quand don Quichotte vit les peintures, il dit:

«Heureusement que ces dames ne sont plus de ce monde. Malheureusement, je ne suis pas né à leur époque. Si j'avais rencontré ces messieurs, Troie n'aurait pas été brûlée et Carthage n'aurait pas été détruite. En fait, si j'avais tué Pâris, tous les désastres qui s'ensuivirent auraient été évités.»

«Je parie», dit Sancho, «que d'ici peu l'histoire de nos exploits sera peinte sur les murs de tous les restaurants, de toutes les auberges, de toutes les tavernes et de tous les salons de coiffure. J'espère que ces peintures seront des chefs-d'œuvre et non des croûtes comme celles-ci.»

«Tu as raison, Sancho», acquiesça don Quichotte. «L'homme qui a peint ceci ressemble à Orbaneja, lequel est natif d'Ubeda. Quand quelqu'un lui demandait ce qu'il peignait, il répondait toujours: 'Ce qui apparaîtra.' Quand il peignait un coq, il écrivait au-dessous: 'Ceci est un coq.' Ainsi, personne ne le prenait pour un renard. Je suppose que le peintre ou écrivain – mais n'est-ce pas la même chose? – qui a publié récemment ce livre sur le nouveau don Quichotte, est ce genre de personne: il a peint ou écrit ce qui lui est passé par la tête. On peut le comparer à un poète qui s'appelle Lionmiauleur. Il y a quelques années, il vivait à Madrid. Il répondait sans hésiter à toutes les questions qu'on lui posait. Un jour quelqu'un lui demanda ce que voulait dire 'Deum de Deo' (Dieu de Dieu); *il répondit: au hasard.*' Mais peu importe; est-ce que tu vas te fouetter ce soir? Est-ce que tu le feras à l'intérieur ou à l'extérieur?»

«On peut faire cela», répondit Sancho, «à l'intérieur ou à l'extérieur. Cependant, je veux que ça se passe sous des arbres, car ils partagent ma douleur et m'aident à remplir ma tâche.»

«Ça ne peut pas se passer tout de suite», dit don Quichotte. «Tout d'abord, tu dois te reposer. Aussi, tu feras cela quand nous serons dans notre village, où nous arriverons après-demain au plus tard.»

Sancho répondit qu'il voulait conclure cette affaire pendant que son sang était chaud et qu'il était en forme. Il ajouta:

«Il ne faut pas remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même. Aide-toi, le ciel t'aidera. Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras.»

«Pour l'amour de Dieu, Sancho, ne cite plus de proverbes», s'écria don Quichotte. On dirait que tu reprends tes mauvaises habitudes! Comme je te l'ai souvent dit: va droit au but! Tu en tireras profit.»

«Je ne sais pas pourquoi», répondit Sancho, «je n'arrête pas de citer des proverbe, que je regarde comme des arguments, mais je m'amenderai si je le peux.»

Leur conversation se termina ici.

CHAPITRE LXXII.

Comment don Quichotte et Sancho
arrivèrent à leur village.

Don Quichotte et Sancho passèrent toute la journée à l'auberge. Ils attendaient que le soleil se couchât afin que l'écuyer pût aller au milieu des champs pour achever sa tâche, comme le voulait don Quichotte. Pendant ce temps, un cavalier accompagné par trois ou quatre serviteurs arriva à l'auberge. L'un d'eux dit au cavalier:

«Messire Tarfe, vous pouvez faire la sieste ici, car l'auberge semble propre et fraîche.»

«Sancho», dit Don Quichotte lorsqu'il entendit cela, «quand je feuilletais le livre qui traite de la deuxième partie de mon histoire, je vis ce nom.»

«Vous avez peut-être raison», répondit Sancho, «mais laissons-le descendre de cheval. Ensuite, nous lui demanderons son nom.»

L'hôtelière lui donna un chambre, au rez-de-chaussée, située en face de celle de don Quichotte. Elle était également décorée de peintures. Le nouveau venu passa un costume d'été. Il s'approcha du porche de l'auberge, qui était large et aéré. Il vit le chevalier faire les cent pas.

«Monsieur, quelles est votre destination?», demanda le nouveau venu.

«Je me rends à un village dont je suis natif et qui est près d'ici. Puis-je vous poser la même question?»

«Je vais chez moi, à Grenade.»

«C'est un bel endroit. À qui ai-je l'honneur de parler?»

«Je m'appelle don Alvaro Tarfe.»

«Dans ce cas, vous devez être le don Alvaro Tarfe mentionné dans la *Seconde partie de l'histoire de don Quichotte de la Manche,* livre écrit par un auteur vivant qui l'a publié il y a quelques semaines.»

«Je suis ce don Alvaro Tarfe, en effet. Don Quichotte, qui est le personnage principal, était un de mes très bons amis. C'est moi qui le fit partir de chez lui ou, du moins, le persuadai de participer à un tournoi qui eut lieu à Saragosse, qui était ma destination. En fait, je l'aidai beaucoup. Grâce à moi, il ne fut pas puni pour ses méfaits: le bourreau ne lui donna pas de fessée!»

«Dites-moi, don Alvaro, est-ce que je ressemble au don Quichotte dont vous parlez?»

«Non, pas du tout.»

«Est-ce que votre don Quichotte avait un écuyer nommé Sancho Panza?»

«Oui. Bien qu'il soit regardé comme un rigolo, je ne l'ai jamais entendu raconter des blagues.»

«Je vous crois», dit Sancho à cet instant, «car peu de personnes savent raconter des blagues. Monsieur, ce type doit être un barbare, un rabat-joie et un voleur, car je suis le vrai Sancho Panza, l'homme qui n'arrête pas de raconter des blagues. Si vous ne me croyez pas, voyagez avec moi pendant au moins un an: vous verrez que je n'arrête pas de blaguer. La plupart du temps, quand je parle, les gens éclatent de rire! Le vrai don Quichotte de la Manche, mon maître, est le monsieur qui est en face de vous. Il est célèbre, courageux, intelligent et tout le temps amoureux. Il redresse les torts, protège les enfants, les orphelins et les veuves, tue quelques demoiselles et vénère l'incomparable Dulcinée du Toboso. Les autres don Quichotte et Sancho Panza sont des imposteurs et des illusions.»

«Je vous crois», dit don Alvaro, «car les quelques observations que vous venez de faire sont beaucoup plus amusantes que les nombreuses phrases que j'ai entendues dire par l'autre Sancho Panza. C'est un goinfre stupide et non un blagueur qui s'exprime bien. Je suis sûr que les sorciers qui persécutent le bon don Quichotte voulaient me persécuter parce que j'étais devenu l'ami du faux don Quichotte. Mais que dis-je? Je l'ai conduit à l'hôpital psychiatrique de Tolède pour qu'on le guérisse, et voilà qu'un autre don Quichotte apparaît, bien qu'il soit très différent du mien.»

«Je ne sais pas», dit don Quichotte, «si je suis bon ou non, mais je peux vous assurer que je ne suis pas le mauvais. Afin de vous convaincre, il faut que je vous dise que je ne suis jamais allé à Saragosse. Quand j'entendis dire que ce don Quichotte imaginaire avait participé aux joutes qui se tinrent dans cette ville, je résolus de ne pas y aller afin de démontrer que c'était un imposteur. Aussi, j'allai directement à Barcelone, l'entrepôt de la courtoisie, un refuge pour les étrangers, un hôpital pour les pauvres, la patrie des gens courageux, la vengeresse de tous les opprimés, le tunnel qui permet aux amis fidèles de se voir, et un bel endroit. Bien que ce qui m'arrivât là-bas fut très déplaisant, je suis content d'avoir visité cette ville. En bref, don Alvaro Tarfe, je suis don Quichotte de la Manche, le célèbre chevalier, non pas le misérable qui a usurpé mon nom et volé mes idées. Comme vous êtes un aristocrate, je vous supplie de dire au juge municipal que vous ne me connaissez pas, que je ne suis pas le don Quichotte mentionné dans la *Seconde partie* et que mon écuyer n'est pas le Sancho Panza que vous avez rencontré de nombreuses fois.»

«Je serai heureux de le faire», répondit don Alvaro, «même si je suis surpris de voir deux don Quichotte et deux Sancho Panza portant les mêmes noms, bien qu'ils soient complètement différents. Aussi, je déclare que je n'ai pas vu ce que j'ai vu. De plus, ce qui m'est arrivé n'est pas arrivé!»

«Monsieur», dit Sancho, «vous êtes aussi ensorcelé que Dulcinée du Toboso. Si je devais me donner plus de trois mille coups de fouet pour vous désensorceler, je le ferais gratuitement.»

«Pourquoi devriez-vous vous fouetter?», demanda don Alvaro.

Sancho répondit que c'était une longue histoire. Néanmoins, il la raconterait si le gentilhomme les accompagnait jusqu'à leur village.

Quand il fut l'heure de dîner, don Quichotte et don Alvaro se mirent à table. Soudain, le juge municipal et un greffier entrèrent dans l'auberge. Le chevalier dit au juge qu'il voulait faire une déclaration écrite pour faire valoir ses droits. Don Alvaro Tarfe, le gentilhomme qui était à côté de lui, devait dire qu'il ne connaissait pas don Quichotte, le gentilhomme qui était en face de Monsieur le Juge. Il devait déclarer que le gentilhomme susmentionné n'était pas le chevalier mentionné dans le livre intitulé *Seconde partie de don Quichotte de la Manche,* qui avait été écrit par un certain Avellaneda, natif de Tordésillas. Le juge municipal accéda à la requête du chevalier. Le document officiel contenait tous les termes juridiques habituels, ce qui remplit d'aise don Quichotte et Sancho. Ces formalités leur importaient beaucoup, bien que leurs actions et les mots qu'ils usaient prouvaient qu'ils n'étaient pas ces imposteurs. Ensuite, don Alvaro et don Quichotte échangèrent des politesses. L'intelligence manifestée par le grand chevalier de la Manche fit comprendre à don Alvaro Tarfe qu'il était ensorcelé.

Quand le soir arriva, ils quittèrent tous l'auberge. À une demi-lieue de distance environ, ils arrivèrent à un carrefour. don Quichotte suivit la route qui menait à son village, tandis que don Alvaro suivit l'autre chemin. Pendant cette courte promenade, don Quichotte lui avait raconté comment il avait été vaincu et comment Dulcinée devait être désensorcelée, car elle avait été ensorcelée! Tout cela surprit don Alvaro. Il dit au revoir aux deux hommes et continua son voyage; don Quichotte et Sancho continuèrent le leur. Ils passèrent la nuit dans un bois afin que l'écuyer pût accomplir sa mission. Il fit ce qu'il avait fait la nuit précédente: fouetter les hêtres. Il se fouetta aussi, mais doucement: si une mouche était passée près de lui, il ne l'aurait pas déranger.

Don Quichotte, qui croyait dur comme fer que Sancho était honnête, comptait tous les coups. Il les ajouta à ceux de la nuit précédente, ce qui fit un total de trois mille vingt-neuf coups. Ce matin-là, le soleil se leva de bonne heure pour assister au sacrifice. Les deux hommes se remirent en route. Ils parlèrent de l'erreur de don Alvaro. Ils étaient satisfaits parce qu'ils avaient rempli un formulaire devant un juge qui pourrait tout certifier.

Ils voyagèrent toute la journée et toute la nuit. Rien d'important ne se passa. Cependant, Sancho acheva sa tâche. Don Quichotte était aux anges. Il attendait le lever du soleil afin de balayer du regard les environs et apercevoir sa dulcinée désenchantée. Quand il rencontrait une femme, il se précipitait vers elle en espérant reconnaître Dulcinée du Toboso, car il croyait que Merlin tiendrait sa promesse.

Ils montèrent une côte et aperçurent leur village. Quand Sancho le vit, il se mit à genoux et s'écria:

«Ouvre les yeux, patrie adorée, et regarde ton fils: Sancho Panza. Je suis de retour! Je ne suis pas riche, mais mon dos est lacéré. Ouvre les bras et accueille ton autre fils: don Quichotte. Il a été vaincu par un chevalier. Cependant, il a vaincu ses émotions, ce qui est, selon lui, une grande victoire. J'apporte de l'argent: on m'a frappé, mais je n'ai pas tout perdu.»

«Arrête de raconter des bêtises», dit don Quichotte, «et allons directement dans notre village, où nous imaginerons et planifierons la vie pastorale que nous allons mener.»

Ils descendirent la côte et se dirigèrent vers leur village.

CHAPITRE LXXIII.

Ce que don Quichotte ressentit quand il entra dans son village,
ainsi que d'autres événements qui embellissent
et rendent crédible cette grande histoire.

Cid Hamet nous dit qu'en se rapprochant du village, don Quichotte aperçut l'aire de battage de la commune. Deux garçons se disputaient. L'un d'eux dit à l'autre:

«Périquillo, tu ne le verras plus jamais.»

Quand il entendit cela, Don Quichotte se tourna vers Sancho pour lui dire:

«As-tu entendu ce qu'a dit ce garçon? Il a dit qu'il ne reverra plus jamais la fille!»

«Et alors?», répondit Sancho.

«Ne vois-tu pas qu'ils parlent de Dulcinée? Je ne la reverrai plus!»

Sancho allait lui répondre lorsqu'un lièvre traversa un champ. Il était poursuivi par une flopée de chasseurs et de lévriers. L'animal apeuré se cacha sous l'âne. Sancho le prit facilement et le donna à son maître.

«Mauvais présage, mauvais présage», se dit le chevalier. «Un lièvre fuit, des lévriers le poursuivent… Dulcinée est absente!»

«Vous avez l'air déconcerté», dit Sancho. «Ce lièvre est peut-être Dulcinée du Toboso. Les chiens qui le poursuivent sont peut-être les méchants magiciens qui la transformèrent en paysanne. Elle fuit; je l'attrape; vous la tenez dans vos bras et la caressez… Est-ce un mauvais présage?»

Les deux garçons qui se disputaient s'approchèrent pour voir le lièvre. Sancho leur demanda pourquoi ils se disputaient. Le garçon qui avait dit «Tu ne le verras plus» lui répondit qu'il avait volé une petite cage à grillons à l'autre garçon et qu'il n'avait pas l'intention de la rendre. Sancho prit quatre cuartillos dans sa poche et les donna au garçon en échange de la cage, qu'il mit dans les mains de don Quichotte en disant:

«La fille était cet objet. Il n'y a plus de mauvais présages. Bien que je sois un idiot, je pense qu'ils n'ont pas plus de rapport avec ce qui va nous arriver que les nuages de l'année dernière. Si je ne m'abuse, j'ai entendu le curé de notre village dire que les chrétiens intelligents doivent ignorer ce genre d'enfantillages. De plus, il y a peu, vous avez insinué que les chrétiens qui étaient influencés par les présages étaient des idiots. Changeons donc de sujet et dirigeons-nous vers notre village.»

Les chasseurs s'approchèrent d'eux et réclamèrent le lièvre. Don Quichotte leur donna. Chemin faisant, il rencontrèrent le curé et M. Carrasco, qui récitaient des prières en traversant un champ situé près du village. Je dois vous préciser que Sancho Panza avait étalé, sur le dos de son âne et les armes, la robe de bouracan, avec les flammes peintes, qu'il portait quand il était dans le château du duc, la nuit où Altisidore ressuscita. Il s'en servait de tapis de selle. Il avait posé la mitre sur la tête de l'animal. Aucun âne au monde n'avait jamais été transformé de cette manière: ce caparaçon était tellement étrange.

Le curé et l'étudiant les reconnurent immédiatement. Ils s'approchèrent d'eux les bras ouverts. Don Quichotte mit pied à terre et les prit dans ses bras. Pendant ce temps, les petits garçons aperçurent la mitre; ce sont des lynx: ils voient tout. Ils se précipitèrent vers l'âne pour examiner le chapeau pointu.

«Les gars, venez ici», criaient-ils. «Vous verrez l'âne de Sancho Panza. Il est plus élégant que Mingo. *Quant au vieil animal* (don Quichotte ou Rossinante)*, il est plus maigre que jamais!*»

Finalement, entourés par les enfants et accompagnés de l'étudiant, ils entrèrent dans le village et se dirigèrent vers la maison de don Quichotte, où ils rejoignirent la gouvernante et la nièce, qui étaient devant la porte à les attendre, car les deux femmes avaient entendu dire qu'ils étaient de retour. Thérèse Panza, la femme de Sancho, était également au courant. À moitié nue et décoiffée, tenant par la main sa fille, elle se précipita sur son mari pour le saluer. Elle déchanta quand elle le vit, car il n'était pas habillé comme un gouverneur. Elle dit:

«Mon Dieu, tu marches et il y a des trous dans tes chaussures! *Est-ce que tu as été détrôné?*»

«Tais-toi, Thérèse», l'admonesta Sancho. «Les apparences sont souvent trompeuses! Allons à la maison; je te raconterai des histoires extraordinaires! J'apporte de l'argent, ce qui est la seule chose importante. Je l'ai gagné honnêtement.»

«Tu peux apporter cet argent, mon cher mari», dit Thérèse. «Je ne sais pas comment tu l'as gagné, mais je sais comment je vais le dépenser.»

Sanchica sauta au cou de son père et lui demanda s'il lui avait apporté quelque chose, car ça faisait longtemps qu'elle attendait son retour. Sa femme le tenant par la main, sa fille ayant mis un bras autour de ses hanches et tirant l'âne par la bride avec l'autre main, Sancho se dirigea vers sa maison. Don Quichotte resta chez lui avec sa gouvernante, sa nièce, le curé et l'étudiant.

Le chevalier les fit entrer dans une pièce isolée, où il leur raconta rapidement comment il avait été vaincu par un guerrier et leur dit qu'il avait promis de ne pas quitter son village pendant un an. Il tiendrait parole parce qu'il était chevalier errant et devait obéir aux lois de la chevalerie. Il voulait devenir berger. Il passerait l'année dans les champs isolés, où il penserait à Dulcinée en surveillant ses moutons. Si les deux messieurs n'avaient rien d'autre à faire, ils pouvaient venir avec lui. Il achèterait beaucoup de moutons, car ils seraient de vrais bergers. De plus, il avait déjà réglé le plus gros problème: les noms! Il avait trouvé des noms qu'ils adoreraient. Quand le curé lui demanda quels étaient ces noms, don Quichotte répondit que lui s'appellerait le pasteur Quichottiz, l'étudiant le pasteur Carrascon, le curé le pasteur Curandro, et Sancho Panza le pasteur Grosventre.

Cette nouvelle bizarrerie les consterna. Comme ils craignaient qu'il ne s'embarquât dans une nouvelle aventure et espéraient qu'il guérirait au cours de l'année, ils résolurent de souscrire à son nouveau projet. En fait, cette *absurdité n'était pas absurde.* Aussi, ils consentirent à devenir ses collègues.

«De plus», fit remarquer Samson Carrasco, «tout le monde sait que je suis un grand poète. Je composerai des vers pastoraux, des poèmes d'amour ou ce qui me passera par la tête. Cela nous divertira quand nous traverserons les solitudes. Messieurs, nous devons faire quelque chose d'important: choisir le nom des bergères que nous louerons dans nos poèmes. Nous enlèverons l'écorce de tous les arbres afin de graver les noms sur les troncs, comme le font toujours les bergers amoureux.»

«C'est exactement ce que nous ferons», répondit don Quichotte. «Cependant, je n'ai pas besoin de donner un nom à une bergère imaginaire, car l'incomparable Dulcinée du Toboso, gloire de ces rivages, ornement de ces prairies, plus belle femme du monde, crème des fashion victims et créature parfaite, vit ici!»

«C'est vrai», dit le curé. «Quant à nous, nous chercherons des bergères faciles à vivre, lesquelles nous énerverons si nous ne les aimons pas.»

«Si nous manquons de noms», ajouta Samson Carrasco, «nous leur donnerons ceux qui sont imprimées sur les nombreuses pages des nombreux livres qui ont été publiés dans le monde entier. Par exemple, nous les appellerons Phyllis, Amaryllis, Diane, Flérida, Galatée ou Bélisarde. *Puisqu'on les vend sur les marchés* (les filles ou les livres)*, nous pouvons les acheter* (les filles ou les livres) *et nous marier avec elle!* Si ma petite amie, ou plutôt ma bergère, s'appelait Anne, je la surnommerais Anarda. Françoise deviendrait Francénia, et Lucie, Lucinde. Les nouveaux noms seraient créés de cette manière. Si Sancho rejoignait cette confrérie, il surnommerait sa femme Térésaïna et la louerait dans ses poèmes.»

Ce nom fit rire Don Quichotte. Le prêtre l'assura qu'il avait eu une très bonne idée. Une fois encore, il proposa au chevalier de lui tenir compagnie quand il ne travaillait pas. Ensuite, les deux amis prirent congé de don Quichotte en lui disant qu'il devait manger bien et prendre soin de sa santé.

Par chance, la nièce et la gouvernante avaient entendu cette conversation. Dès que don Quichotte fut seul, elles entrèrent dans la pièce et se mirent à le critiquer. La nièce dit:

«À quoi tout cela rime-t-il? Nous pensions que vous étiez revenu pour mener une vie tranquille et honnête.

Jeune berger qui venez ici,
Jeune berger qui allez là-bas,

allez-vous vous attirez des ennuis? En vérité, vous êtes trop vieux pour faire ça.»

«Supporterez-vous», demanda la gouvernante, «la chaleur de l'après-midi en été, le froid en hiver et les hurlements des loups? Non, car vous n'êtes pas un homme robuste. Vous ne vous êtes pas habitué à supporter cela depuis l'enfance. Franchement, il vaut mieux être chevalier errant que berger. Vous savez, j'ai presque cinquante ans et je ne suis ni ivre ni nauséeuse. Aussi, suivez mon conseil: restez chez vous, occupez-vous de vos affaires, confessez-vous et aidez les pauvres. Je jure mon Dieu que vous serez en sécurité.»

«Calmez-vous, mesdames», répondit don Quichotte. «Je sais ce que je dois faire. Aidez-moi à me mettre au lit, car je ne me sens pas très bien. Je peux vous assurez que, *en tant que chevalier errant ou que berger errant*, je vous entretiendrai toujours, comme vous le verrez plus tard.»

Les deux bonnes filles, car c'étaient vraiment de bonnes filles, l'aidèrent à se mettre au lit, lui donnèrent à manger et lui procurèrent d'autres choses.

CHAPITRE LXXIV.

La maladie, le testament
et la mort de don Quichotte.

Les choses humaines ne sont pas éternelles. Elles déclinent de leur origine à leur fin. La vie de l'homme suit le même schéma. Comme le ciel n'avait pas permis à don Quichotte de ralentir le cours de sa vie, sa mort arriva quand il s'y attendait le moins. À cause de la dépression nerveuse causée par sa défaite ou la volonté du ciel, il eut beaucoup de fièvre, ce qui le força à rester au lit pendant une semaine. Durant ce temps, le curé, l'étudiant et le barbier lui rendirent souvent visite. Sancho Panza, son fidèle écuyer, resta tout le temps à son chevet.

Ils croyaient que la condition du chevalier était due au chagrin causé par sa défaite et au fait qu'il n'avait pas réussi à désensorceler et libérer Dulcinée. Aussi, ils firent de leur mieux pour l'égayer. L'étudiant le pressa de se ressaisir et de se lever pour commencer à mener une vie pastorale. Il avait déjà composé une églogue qui éclipserait celles de Sannazaro et acheté à un éleveur de Quintanar, avec son propre

argent, deux chiens de berger, l'un nommé Tacheté, l'autre Ventilateur. Cependant, tout cela ne le réconforta pas.

Aussi, ses amis allèrent chercher le médecin, qui lui prit le pouls, puis fit la grimace. Il leur dit de s'occuper de son âme, car son corps était en danger. Cette information n'alarma pas Don Quichotte. Sa gouvernante, sa nièce et son écuyer se mirent à pleurer amèrement, comme s'ils avaient déjà son cadavre devant eux. Selon le médecin, la dépression nerveuse et les soucis étaient en train de tuer son patient. Le chevalier leur demanda de le laisser seul, car il voulait dormir un peu. Ils obtempérèrent. Il dormit pendant plus de six heures d'affilée, si paisiblement que la nièce et la gouvernante crurent qu'il ne se réveillerait plus. Cependant, il se réveilla et s'écria:

«Béni soit Dieu tout-puissant, qui m'a tant donné! Sa miséricorde est infinie. Les péchés des hommes ne l'empêchent pas d'être compatissant.»

La nièce avait écouté attentivement tout ce que son oncle avait dit. Elle avait l'impression que, depuis qu'il était malade, ses discours étaient plus rationnels. Elle demanda:

«Mon oncle, que dites-vous? Que se passe-t-il? Qu'entendez-vous par 'miséricorde' et 'péchés des hommes'?»

«Je veux dire», répondit don Quichotte, «que Dieu m'a pardonné mes péchés. En fait, je suis sain d'esprit maintenant! Mon esprit est débarrassé des brumes de l'ignorance qui m'embrouillaient parce que je n'arrêtais pas de lire ces livres de chevalerie pernicieux. Je sais qu'ils sont remplis d'imbécillités et d'illusions. Malheureusement, je m'en suis rendu compte trop tard. Aussi, je n'ai pas le temps de m'amender en lisant ceux qui illuminent l'âme. Mon enfant, je vais mourir. Je voudrais le faire d'une manière qui ne conduira pas les gens à croire que j'étais fou. Je le fus, mais je ne veux pas donner cette impression quand je mourrai. Ma fille, fait entrer le curé, Samson Carrasco et maître Nicolas, car je tiens à me confesser et à faire mon testament.»

La nièce n'eut pas à ouvrir la porte, car les trois hommes entrèrent dans la chambre. Dès qu'il les vit, il dit:

«Messieurs, vous allez me féliciter: je ne suis plus don Quichotte de la Manche, mais Alonzo Quijano, dont le comportement a conduit les hommes à le considérer comme un homme bon. Je suis l'ennemi d'Amadís de Gaule et de tous les membres de sa famille. Je déteste tous les livres profanes qui traitent de chevalerie errante. Je réalise aujourd'hui que j'étais stupide et que ces livres me faisaient courir un grand danger. Grâce à la miséricorde de Dieu, j'ai compris la leçon: je les déteste maintenant.»

Quand ils entendirent cela, les trois hommes crurent qu'il souffrait d'un autre genre de folie.

«Pourquoi avez-vous changé d'opinion?», demanda Samson. «Nous avons appris que mademoiselle Dulcinée a été désensorcelée! C'est décevant. Nous sommes sur le point de devenir bergers et de passer le reste de notre vie à chanter, comme le font les princes, et vous décidez de devenir ermite! S'il vous plaît, taisez-vous, soyez raisonnable et arrêtez de dire des mensonges!»

«Jusqu'à présent», répliqua don Quichotte, «je n'ai dit que la vérité au sujet des mes mésaventures. Comme je suis en train de mourir, Dieu va les transformer en

exploits. Je mourrai dans peu de temps. Arrêtez de plaisanter et allez chercher un confesseur et un notaire. Dans une telle situation, un homme ne doit pas négliger son âme. Pendant que monsieur le curé me confessera, vous irez chercher le notaire.»

Surpris par ses propos, ils se regardèrent. Bien qu'ils fussent perplexes, ils le croyaient. Un des signes qui les convainquirent qu'il était en train de mourir était ce moment de lucidité. Il ajouta de nombreux arguments qui étaient tellement chrétiens, convaincants et clairs qu'ils finirent par croire qu'il était saint d'esprit.

Le curé demanda à ses amis de sortir de la chambre, puis il entendit le chevalier en confession.

L'étudiant, le notaire et Sancho Panza entrèrent dans la maison. On avait informé Sancho de la situation de son maître. Lorsqu'il vit la gouvernante et la nièce, elles étaient en train de pleurer. Alors il éclata en sanglots. La confession terminée, le curé sortit de la chambre et dit:

«Alonzo Quijano le Bon est en train de mourir, et il est sain d'esprit! Nous devrions entrer maintenant pour qu'il fasse son testament.»

La gouvernante, la nièce et l'écuyer pleurèrent encore plus. Alonzo Quijano le Bon, alias don Quichotte de la Manche, avait toujours été un homme gentil. Aussi, les gens qui vivaient avec lui et ceux qui le connaissaient l'aimaient bien.

Le notaire et les autres entrèrent dans la chambre. Le notaire écrivit le préambule. Don Quichotte se recommanda à Dieu, se soumettant aux formalités que la situation requérait. Ensuite, ils durent s'occuper des legs. Don Quichotte dit:

«Sancho Panza, qui était mon écuyer quand j'étais fou, a ma bourse. *Tout compte fait, puisque je suis en compte avec lui, je ne veux pas qu'on tienne compte de cet argent*. Comme *je lui dois beaucoup, il sera payé et gardera la monnaie.* Grand bien lui fasse. Quand j'étais fou, je voulais lui donner une île. Maintenant que je suis saint d'esprit, j'aimerais bien lui donner un royaume. Si j'en avais un, je le ferais, car il est gentil et loyal.»

Se tournant alors vers Sancho, il ajouta :

«Pardonne-moi, mon ami, de t'avoir contraint à paraître aussi fou que moi. En fait, je t'ai fait croire que les chevaliers errants existaient; tu étais donc aussi déboussolé que moi.»

«Monsieur», s'écria Sancho, «ne mourez pas! Suivez mon conseil et vivez encore bien des années. Vous ne devez pas vous laisser mourir; la dépression ne doit pas vous tuer. Vous êtes tellement paresseux. Levez-vous et allons à la campagne, habillés en bergers, comme nous l'avons décidé. Derrière un buisson, nous trouverons peut-être la désenchantée Dulcinée, ce qui serait génial. Si vous voulez mourir parce que vous avez été vaincu, vous pouvez me gronder et dire que c'est parce que j'avais mal sanglé Rossinante que vous êtes tombé. De plus, vous avez lu dans vos livres de chevalerie que les chevaliers ont l'habitude de se battre et de perdre. Celui qui perd aujourd'hui gagnera demain.»

«C'est vrai», acquiesça Samson; «le bon Sancho dit la vérité.»

«Attendez un peu», dit don Quichotte. «Dans les nids de l'année dernière, il n'y a pas d'oiseaux. J'étais fou et maintenant je suis sain d'esprit. J'étais don Quichotte de la Manche et maintenant je suis, comme je l'ai dit, Alonzo Quijano le Bon. J'espère que le repentir que j'éprouve et ma sincérité vous conduiront à me respecter autant qu'avant. Que le notaire continue...

«Je lègue tous mes biens meubles et immeubles à Antonia Quijano, ma nièce. Cependant, certains jolis meubles seront vendus pour payer les gages de ma gouvernante au prorata de ses services. Elle recevra aussi vingt ducats afin qu'elle puisse s'acheter une robe. Mes exécuteurs testamentaires seront le curé et Samson Carrasco. Si Antonia Quijano, ma nièce, veux se marier, elle devra se marier avec un homme qui ne sait pas ce que sont les livres de chevalerie. Si cet homme connaît ce genre littéraire et ma nièce insiste pour se marier avec lui, elle sera déshéritée. Mes exécuteurs testamentaires pourront alors donner tous mes biens à des associations caritatives. Si ces messieurs mes exécuteurs testamentaires rencontraient par hasard l'homme qui a écrit un livre intitulé *Seconde partie des exploits de don Quichotte de la Manche*, ils devraient s'excuser de ma part, car c'est moi qui, sans le faire exprès, lui ai donné le loisir d'écrire de telles sottises. Je vais bientôt quitter ce monde et je regrette sincèrement d'être à l'origine de ce tissu d'âneries.»

Le testament se terminait ici. Don Quichotte avait la tête qui tournait. Aussi, il s'allongea sur son lit. Cette crise les alarma. Ils se dépêchèrent de lui porter secours. Pendant les trois jours suivants, la même chose arriva très souvent. La maison était sens dessus dessous, mais la nièce continua à manger, la gouvernante continua à boire à la santé de don Quichotte et Sancho se félicita de cet héritage: les héritiers ne sont jamais aussi tristes que ce qu'ils devraient être.

Finalement, don Quichotte mourut après avoir reçu tous les sacrements et critiqué les livres de chevalerie en avançant de nombreux arguments pertinents. Le notaire était présent. Il déclara que, dans les livres de chevalerie qu'il avait lus, les chevaliers errants ne mouraient jamais paisiblement dans leur lit d'une manière aussi chrétienne. Au milieu des larmes et des lamentations de ceux qui étaient là, il traversa le Styx; je veux dire qu'il mourut. Lorsqu'il s'en rendit compte, le curé pria le notaire de délivrer une attestation constatant que la cause de la mort d'Alonzo Quijano le Bon, appelé communément don Quichotte de la Manche, était naturelle. Cela empêcherait tous les plagiaires de le ressusciter et d'écrire des histoires interminables sur ses exploits.

L'ingénieux gentilhomme de la Manche mourut de cette manière. Cid Hamet n'a pas voulu donner le nom de son village afin que toutes les villes et tous les villages de la Manche puissent se disputer l'honneur d'avoir donné le jour à don Quichotte, comme le firent les sept villes de Grèce à propos d'Homère.

Les lamentations de Sancho, de la nièce et de la gouvernante, ainsi que les inscriptions figurant sur sa tombe, ne seront par rapportées ici. Sur un des côtés du monument, Samson Carrasco écrivit ceci:

Ici repose la dépouille mortelle
D'un brave gentilhomme.
Sachez que ce n'est pas
La mort qui le terrassa
Quand elle le tua.
Il méprisait tout le monde.
C'était un croque-mitaine, un épouvantail.
Le destin l'obligea à
Vivre dans la folie et à

Mourir sain d'esprit.

Cid Hamet, l'historien intelligent, écrivit:

«Tu resteras ici, attachée à ce crochet avec ce fil de laiton. Je ne sais pas si ma plume était bien taillée, mais tu vivras éternellement si de méchants historiens prétentieux ne te prennent pas pour te profaner. Avant qu'ils ne paraissent devant toi, tu t'efforceras de leur dire:

Hauts les mains, fauteurs de troubles!
Ne touchez pas ce livre,
Votre Majesté,
Car il m'appartient.

Don Quichotte est né parce que je l'ai engendré. Il vécut et j'écrivis sur ses exploits. C'est mon fils. Vous ne devez pas croire le plagiaire de Tordésillas, qui osa et pourrait oser écrire, avec une plume d'autruche agressive et imprécise, sur les exploits de mon valeureux chevalier. Il est trop stupide pour faire cela. Si vous le rencontrez, dites-lui de laisser les os fatigués et déjà pourris de don Quichotte dans leur sépulcre. Ne violez pas les lois de la mort. Ne le conduisez pas en Vieille Castille. Il gît dans une tombe d'où il ne peut pas s'enfuir. Par conséquent, il ne peut pas s'embarquer dans une troisième aventure. Vous voyez, ses deux premiers voyages, qui ravirent les lecteurs espagnols et étrangers, suffisent à tourner en dérision la chevalerie errante. Si vous m'obéissiez, vous vous conduiriez en bon chrétien parce que vous aideriez vos ennemis. Je veux être le premier à me réjouir du résultat des ses vraies aventures, car je veux que les gens haïssent les histoires stupides rapportées dans les livres de chevalerie, lesquels, grâce aux aventures du vrai don Quichotte, titubent déjà. Ils tomberont bientôt. Adieu!»